

LA MOSAÏQUE,

LIVRE DE TOUT LE MONDE

ET DE TOUS LES PAYS.

Première Année.

1833-1834.

PRIX	{	BROCHÉ.	6 FR. 50 CENT.
		RELIÉ	8

LES BUREAUX SONT A BRUXELLES,
RUE L'ÉVÊQUE, 40.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^e, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

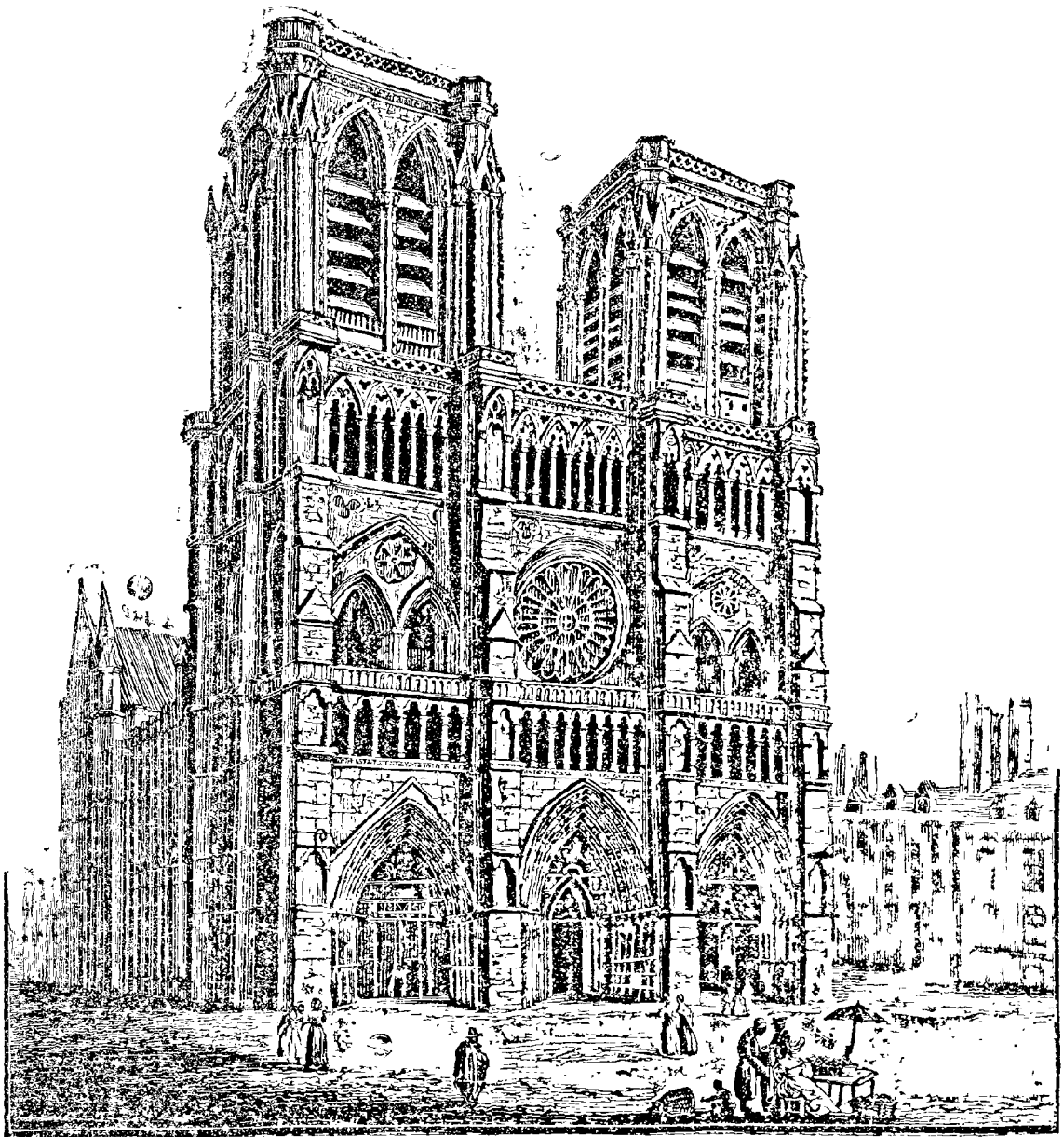
LA MOSAÏQUE

OU

LE LIVRE DE TOUT LE MONDE

ET DE TOUS LES PAYS.

NOTRE-DAME.



L'origine de la première église métropolitaine de Paris se perd dans les premiers temps de notre histoire. On n'en trouve de détails dans aucune de nos anciennes chroniques ; mais il paraît qu'elle n'était pas digne d'un grand royaume ou qu'elle tombait en ruine, car, vers le milieu du douzième

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

T. D.

1

siècle, on s'occupa d'en construire une nouvelle. *Maurice de Sully*, parvenu au siège épiscopal de Paris, quoique sorti des rangs du peuple, ne craignit pas de commencer cette immense entreprise qui devait coûter deux siècles de travaux et de persévérance.

Cet édifice colossal, dont le poids est incalculable, est bâti sur pilotis. Sa longueur est de 390 pieds, sa largeur de 144, et la hauteur de la voûte intérieure de 104. La façade a 120 pieds de développement. Le rez-de-chaussée est composé de trois portiques de forme et de hauteur inégales; ils sont surchargés d'ornemens dans le goût du temps, et on voit qu'ils ont été ornés de statues qui ont été détruites par le temps ou renversées dans nos troubles révolutionnaires. Il est à remarquer que sur un des portiques on a figuré un zodiaque, et qu'on a retrouvé le même symbole sous le frontispice des temples de la plus haute antiquité. Les signes sont les mêmes, avec cette différence que Cérès est remplacée par la vierge Marie.

Au-dessus du portail on voit vingt-sept niches où étaient placées autant de statues colossales des rois Francs, depuis Childebert jusqu'à Philippe-Auguste. Elles ont disparu sous la terreur. À la rangée supérieure se trouve une fenêtre ronde de quarante pieds de diamètre et qui se nomme *la Rose*. Chaque face latérale de l'église offre une semblable fenêtre travaillée avec toute la recherche de cette époque. Ces trois *Roses* ne donneraient pas assez de jour dans l'église; elle est éclairée par cent-treize vitraux dont les peintures attestent l'enfance de l'art et n'offrent rien de remarquable.

Au-dessus de *la Rose*, règne sur toute la façade un péristyle composé de trente-quatre colonnes dont chacune est d'une seule pièce, mérite qu'on ne peut apprécier à distance.

Les portiques qui se voient aux deux extrémités de la façade sont surmontés de deux grosses

tours de forme carrée, et d'une hauteur de 204 pieds. Dans la tour du sud est placée la fameuse cloche plus connue sous le nom de *Bourdon*, et qu'on ne sonne que dans les grandes fêtes ou dans les grandes occasions, comme le couronnement des souverains, leur mort, ou la naissance de l'héritier du trône. Cette cloche, qui pèse trente-deux milliers, a été fondue en 1682, et à la suite d'un accident elle a été refondue trois ans après en 1685. On ne saurait mettre en mouvement cette masse considérable pour la faire retentir; on ébranle le battant qui frappe les bords de la cloche et produit des sons graves et lugubres qui s'entendent à une grande distance. Ce battant pèse 976 livres. Le *Bourdon* fut baptisé en grande cérémonie et reçut les noms d'Emmanuel-Louise-Thérèse. Ses parrain et marraine ne furent rien moins que Louis XIV et la Reine.

On comptait autrefois quarante-cinq chapelles sur les deux côtés latéraux, aujourd'hui on n'en compte plus que trente-deux. Le chœur, qui a 115 pieds de long sur 35 de large, est pavé en marbre de diverses couleurs. Il contient plusieurs peintures remarquables, et autrefois la nef était surchargée de tableaux dont l'aspect était loin d'être agréable parce qu'ils ne représentaient que des martyrs et des supplices.

La charpente du comble est sans contredit ce qu'il y a de plus curieux dans tout l'édifice. On l'appelle *la Forêt* à cause de la quantité innombrable de bois de châtaignier dont elle est composée: elle a 356 pieds de long, 37 de large et 30 de hauteur; le tout est recouvert de 1336 lames de plomb qui pèsent ensemble 420,240 livres!

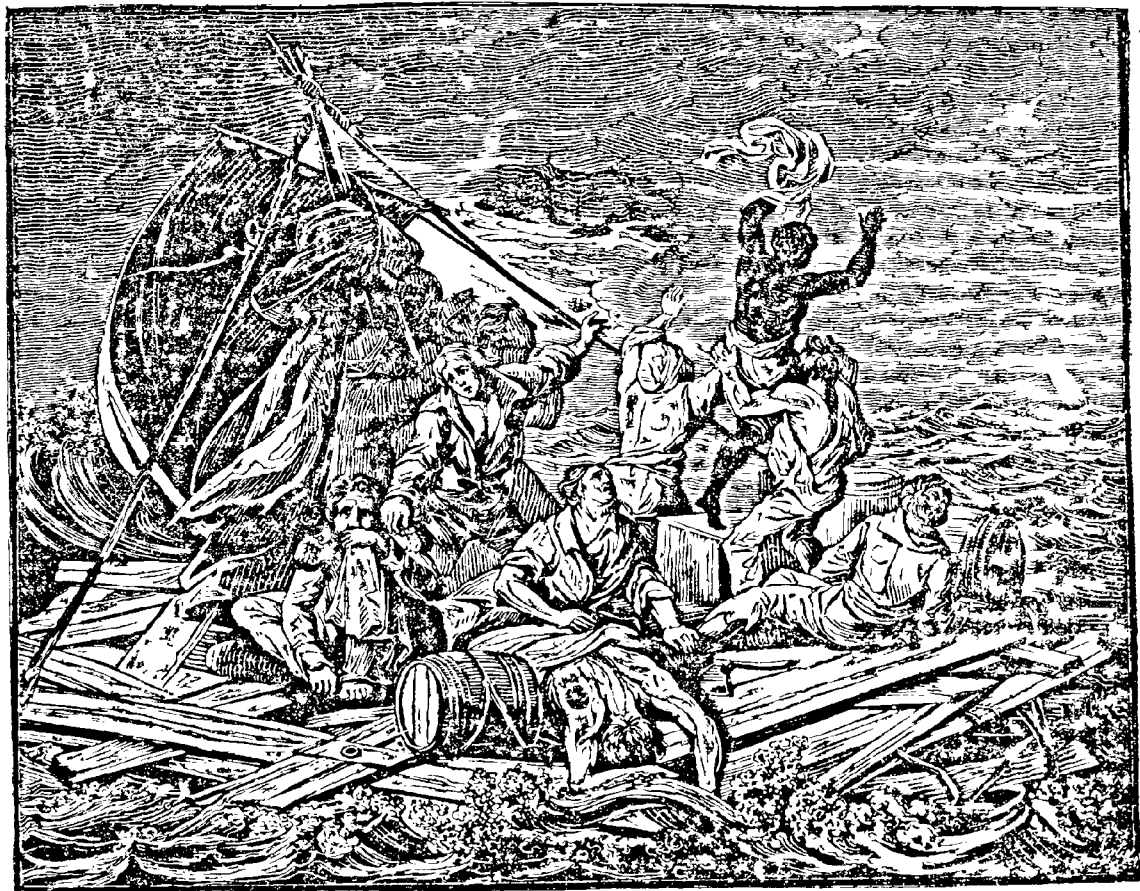
L'histoire de l'église de Notre-Dame serait presque l'histoire de Paris. Les partis vainqueurs y ont tour à tour suspendu leurs armes et fait chanter des *Te Deum* pour remercier Dieu de leurs victoires. Ils ont passé: l'église est restée debout.

NAUFRAGE DE LA MÉDUSE.

D'après un des articles des traités de 1815, la France devant rentrer dans ses possessions du Sénégal, sur la côte d'Afrique, une expédition, commandée par M. de Chaumareys, capitaine de frégate, mit à la voile de l'île d'Aix, le 17 juin 1816. Elle était composée de *la Méduse*, de 44 canons, de la corvette *l'Écho*, de la flûte *la Loire* et du brick *l'Argus*. Ces navires, qui auraient dû marcher de conserve, ne tardèrent pas à se séparer; la Méduse, excellente voilière, les devançait tous; le commandant de l'expédition qui la montait résolut de faire route seul, et se contenta de fixer le rendez-vous à l'île Saint-Louis. Le voyage fut d'abord heureux, et, sauf la perte d'un matelot qui tomba à la mer, on n'avait en aucun accident à déplorer. Le 27 juin on quitta l'île de Ténériffe, et dès le 1^{er} juillet on signala la côte d'Afrique. Les instructions, re-

mises au commandant de l'expédition, lors du départ de France, lui enjoignaient de se tenir à vingt-deux lieues au large, après avoir reconnu le cap Blanc, et de n'approcher ensuite de terre qu'avec les plus grandes précautions, afin d'éviter le banc d'Arguin, écueil immense et dangereux de cette côte. Le capitaine de Chaumareys, homme ignorant et vaniteux, méprisa toute précaution et donna à la frégate une funeste direction, quelques remontrances que lui fissent les passagers et les officiers du bord. La corvette *l'Écho*, qui avait rallié *la Méduse*, effrayée des manœuvres qu'elle lui voyait faire, la héla à plusieurs reprises, et ce n'est qu'après avoir fait de nombreux signaux et allumé des fanaux à ses mâts qu'elle se décida à virer de bord.

Le lendemain la couleur de l'eau changea, et l'her-



les flottaient à la surface, les poissons se prenaient à tous les hameçons, tout annonçait que la terre était proche, et tout présageait aussi le danger des bas-fonds. L'enseigne de vaisseau Maudet s'écria qu'on gouvernait sur le banc d'Arguin; on rit de son assertion, et quelques heures après le navire toucha ! C'était le 2 juillet.

La frégate portait plus de 400 hommes : tous, stimulés par le danger, se mirent à la manœuvre ; mais les efforts furent vains, car on avait touché à marée haute, et trois jours après l'événement la *Méduse* avait six pieds d'eau dans la cale ; il fallut renoncer à l'espoir de la remettre à flot. On avait à bord cinq embarcations de diverses grandeurs, qui ne pouvaient recevoir que la moitié de l'équipage ; on résolut de construire un immense radeau et de le faire remorquer jusqu'à terre par toutes les embarcations. On se mit à l'œuvre et bientôt une immense machine faite de mâts, de vergues, de planches et de cordages, longue de 75 pieds et large de 26, flotta près du bâtiment échoué. On y jeta à la hâte quelques vivres : 152 malheureux se confient à ce frêle appui ; les embarcations prennent la mer, et le commandant, qui n'a reçu que 28 personnes dans son canot, donne le signal du départ : il était alors sept heures du matin. Soit que le commandant trouvât que la marche était trop lente, soit qu'il désespérât de sauver le radeau, soit qu'il n'ait été inspiré que par la lâcheté dont il a été accusé par

toute l'Europe indignée, toujours est-il qu'à peine le radeau était-il à deux lieues de la frégate que les cordes furent coupées ; les embarcations s'éloignèrent à force de voiles, et les 152 malheureux, abandonnés sur le radeau, se virent le jouet de la mer et de la tempête.

Et pourtant ce n'était là que les moindres de leurs dangers ! Le radeau trop surchargé enfonçait de plus de trois pieds dans l'eau ; pour l'alléger il fallut jeter à la mer les tonneaux de vivres, quitte à s'exposer à mourir de faim, de sorte que pour éviter un danger on courait à un autre danger. Les naufragés avaient si peu de place qu'ils étaient forcés de se tenir debout les uns contre les autres, et que chaque lame un peu forte enlevait quelques-uns d'entre eux. La nuit fut terrible. La mer était forte et le ciel orageux. Quand vint le jour, on compta les pertes et on s'aperçut que dix à douze personnes avaient péri, ayant les pieds engagés dans les fentes du radeau. Toutefois, malgré la vue de ce funeste spectacle, toute espérance n'était pas perdue. Ils ne pouvaient se croire complètement abandonnés ; la nuit vint cependant sans qu'aucune embarcation ait reparu, et avec la nuit revint aussi la tempête. Les vagues soulevaient le radeau avec tant de violence qu'elles lui donnaient quelquefois une position presque perpendiculaire, et que chaque fois la mer recevait quelques victimes de plus. Dans ce péril extrême, chacun se crut perdu. Les soldats

et les matelots, persuadés que leur dernière heure était venue, imaginèrent de boire pour s'étourdir. Ils défoncèrent une tonne de vin, et, dans leur ivresse, ils résolurent de couper les cordes qui fixaient ensemble les pièces du radeau. Les passagers et les officiers voulurent s'opposer à cette tentative, et en quelques instans on se battit et on se massacra sur ces planches qui les séparaient de la mort. A travers le bruit des vagues et les craquemens du radeau, on entendait les cris de rage des soldats, les gémissemens des blessés et le râlement des mourans.

Au point du jour on put s'apercevoir qu'il manquait 65 hommes, et les autres, presque tous blessés ou meurtris, tremblant de fièvre et harassés de fatigue, ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des hommes. Il ne restait plus qu'un tonneau de vin; tous les autres avaient été défoncés! La soif allait donc bientôt leur faire sentir ses angoisses, et la faim les tourmentait depuis trois jours! Des poissons parurent autour du radeau; ces poissons étaient des requius. Ils venaient si près des planches qu'on put les attaquer à coups de sabre. On vit des hommes combattre des monstres marins et lutter à qui serait mangé! Cette proie cependant leur échappa, et la faim se fit sentir plus poignante et plus vive.

Dans la fièvre chaude qui les saisit, les malheureux se jetèrent sur les cadavres de leurs compagnons, en arrachèrent des lambeaux et les dévorèrent tout crus! Comme pour suspendre ce repas sacrilège, le sort leur envoya un banc de poissons volans, dont un grand nombre s'engagea dans les intervalles du radeau. Ils en prirent environ deux cents; un peu de poudre à canon et un briquet leur servirent à allumer du feu sur une tonne renversée. Ils purent passer leurs poissons au-dessus des flammes, et quelques-uns des plus déterminés firent griller de la chair humaine, qui leur répugna moins après cette légère préparation. La ressource de cette pêche miraculeuse fut bien vite épuisée, il ne leur restait que des cadavres; ils se résignèrent à cette horrible nourriture, et, faute de feu, ils la mangeaient saignante ou presque gâtée.

Les combats, la faim, la fièvre et les vagues avaient décimé les 152 naufragés. Le cinquième jour au matin, ils n'étaient plus que 30 sur le radeau. Le lendemain ils n'étaient plus que 27! sur ce nombre, 12 étaient mourans, 15 étaient malades. Les malades conspirèrent contre les mourans: ils se dirent que hâter leur mort ce serait leur épargner des souffrances; ils calculèrent aussi que les sacrifier serait économiser des rations de vin, et ils résolurent de les jeter à la mer. Trois matelots et un soldat se chargèrent de l'exécution de cette terrible sentence!

Le lendemain de cet affreux jour, une lueur d'espoir vint ranimer leur courage. Un petit papillon blanc vint voltiger au-dessus du radeau, puis

des goëlands parurent. La terre n'était donc pas loin, et cependant rien ne paraissait à l'horizon! Huit des plus robustes, ou pour mieux dire des moins faibles, voulurent tenter de faire une petite embarcation et de s'y risquer, dans l'espérance que les vagues les jetteraient à la côte, mais à peine fut-elle lancée à l'eau qu'elle chavira. Il fallut se résigner.

Enfin, le 17 au matin, au moment où, après avoir fait une ardente prière, ils allaient se distribuer leur dernière ration de vin, ils aperçurent une voile à l'horizon. Tout aussitôt ils retrouvèrent une partie de leurs forces pour faire des signaux. Leurs cœurs bondissaient à la fois d'espérance et d'anxiété! mais le navire changea de route et disparut. A des élans de joie succédèrent les gémissemens du désespoir. Ils ne devaient plus s'attendre qu'à périr! Les efforts qu'ils venaient de faire les avait exténués: ils se couchèrent au milieu du radeau et se couvrirent de leur voile. Ils avaient à peine passé ainsi deux heures, livrés aux plus cruelles réflexions, lorsque le maître canonier s'avisa de sortir de dessous cette espèce de tente. Il rentra tout aussitôt en poussant un grand cri; une joie presque frénétique animait son visage, il agitait son bras vers la mer, et ne pouvait crier que ces mots: Sauvés! sauvés!

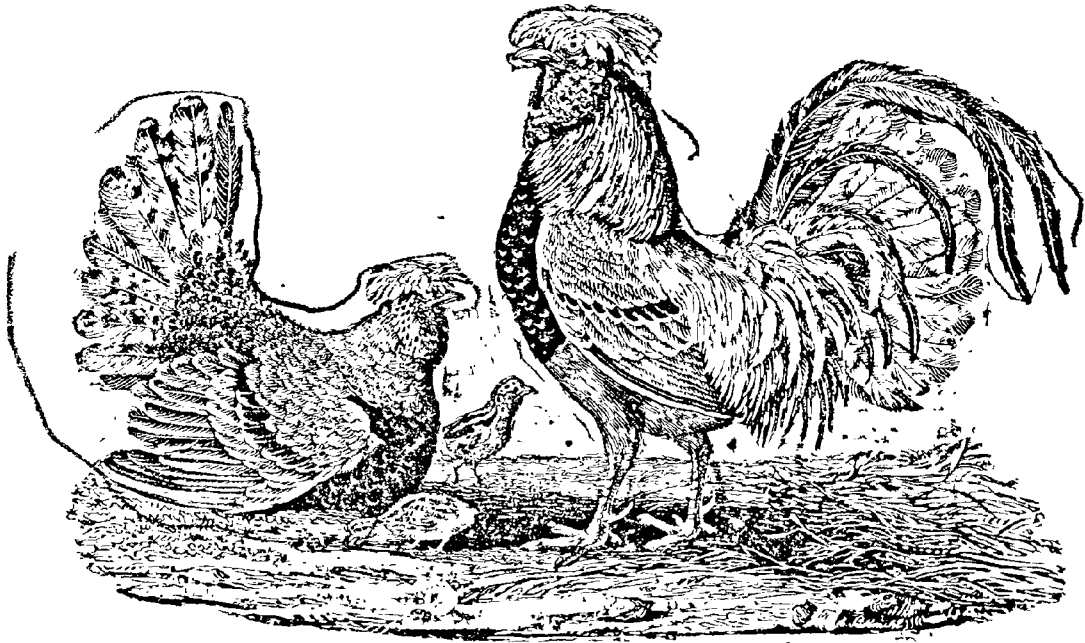
Ceux qui pouvaient encore se tenir debout se hâtèrent de se lever, et tout aussitôt ils aperçurent à une demi-lieue, tout au plus, un navire aux couleurs françaises, ayant toutes voiles dehors et gouvernant sur le radeau. A la vue d'une délivrance certaine, les 15 pauvres naufragés, tout à l'heure presque fous de désespoir, devinrent presque fous de bonheur. Ils s'embrassaient, priaient, criaient, pleuraient et tendaient les bras vers le navire sauveur. C'était le brick *l'Argus* qui avait été expédié du Sénégal à leur recherche. Le lendemain on vit la terre, et bientôt on jeta l'ancre devant Saint-Louis.

Des 15 malheureux naufragés, 10 seulement survécurent à tant de misère et à de si longues souffrances; voici leurs noms: Dupont, capitaine d'infanterie; Lheureux, lieutenant; Griffon du Bellay, commis de marine; Coudin, élève de marine; Lavillette, chef d'atelier; Coste, matelot; Thomas, pilote; François, infirmier; Corréard, ingénieur-géographe, et Savigny, chirurgien.

Pas une des cinq embarcations n'a péri; elles sont toutes arrivées à la côte, et les 233 personnes qui les montaient sont presque toutes parvenues à gagner Saint-Louis à travers le désert ou en suivant le rivage de la mer.

L'ignorance, la lâcheté et le déplorable entêtement du capitaine de Chaumareys, ont seuls causé d'aussi grands malheurs; un conseil de guerre l'a dégradé et condamné à trois ans de prison. Ce n'est pas trop, car c'est tout juste cinq jours par victime!

Le Coq et la Poule.



De tous les animaux répandus sur la surface du globe, il n'en est pas qui soient plus universellement connus que le coq et la poule; et il n'en est pas non plus, peut-être à cause de cela même, dont on connaisse moins l'origine première. Partout où il y a des hommes, on trouve ces animaux à l'état de domesticité, comme si la nature les avait destinés à multiplier à l'ombre de la protection des hommes pour servir à leurs besoins. Il semble, en effet, qu'elle leur ait refusé les qualités nécessaires pour vivre à l'état sauvage. Leur vol est lourd et de courte durée, leurs ailes sont courtes et faibles, leurs armes défensives sont nulles, car ni leurs becs, ni leurs serres, ne peuvent être redoutables; leurs habitudes sont pacifiques, car le mâle si fier, si intrépide, n'attaque que ses rivaux en amour, et se montre inoffensif et presque timide quand il n'est pas jaloux. Sa femelle, douce et obéissante, exposée à une ponte fréquente, partagée sans cesse entre les soins à donner à ses petits et le vasselage envers son coq, semble encore bien moins faite que ce dernier pour l'état sauvage.

On dirait qu'en tous lieux et en tous temps il y a eu des coqs et des poules. On en trouve des images dans les monumens de la plus haute antiquité, et des mentions dans les plus anciens ouvrages connus. En Chine, à Java et en Arménie, leur histoire se lie tellement à celle du pays que les habitans et quelques voyageurs, comme Dampier, Tavernier et Temminck, prétendent que c'est de leurs forêts que ces utiles animaux se sont répandus sur le reste du globe. Les plus anciens contes de fées, les poèmes partis de l'orient, racontent le vol

audacieux des coqs aux plumes vertes et dorées. Aristote se livre à de longues dissertations à leur sujet; les prêtres de l'ancienne Égypte en ont fait une étude particulière, et pour parler d'une époque moins reculée, les Romains honoraient les coqs comme le symbole de la vigilance et du courage.

N'est-il pas remarquable aussi que, lors de tous ces voyages de découvertes qu'entreprirent d'audacieux navigateurs après la prodigieuse conquête de Christophe Colomb, n'est-il pas remarquable que partout où ces intrépides marins débarquèrent on vint leur offrir des poules en échange de clous ou de verroteries? Leurs récits s'accordent tous sur ce point. Il est vrai de dire que ces utiles animaux ne demandent de l'homme qu'un abri contre les oiseaux de proie, et qu'ils savent trouver leur nourriture dans les haies ou en grattant la terre. Leur utilité a fini aussi par être tellement reconnue que partout où il a été question de former des établissemens, ou des colonies, on a pris soin de transporter de ces animaux, comme on portait des graines indispensables ou des instrumens utiles. Il n'y en a pas, en effet, qui coutent moins de soins et dont on tire un plus grand parti. Les plumes servent à plusieurs usages, la chair fournit un mets aussi sain que recherché, et les œufs sont devenus, sur toute la surface du globe, un aliment de première nécessité.

Tout le monde connaît le coq et la poule; en faire la description serait une chose inutile et presque ridicule: mais il y a quelques particularités qui ont pu échapper et que nous pensons devoir faire connaître.

Il y en a une très-grande variété. Les espèces toutes semblables dans les habitudes diffèrent par la taille et le plumage. Le coq *alus*, trouvé dans les forêts de Java, est long de deux pieds, sa crête est violette, et ses plumes à reflets verts dorés et violets se terminent par un croissant d'un noir velouté. Le coq de *Padoue* a une grandeur presque double de nos coqs ordinaires et pèse jusqu'à dix livres. Le coq de *Turquie* a ordinairement le corps blanchâtre avec des nuances d'or et d'argent et quelques plumes noires aux reflets cuivrés ornent ses ailes et sa queue. Le coq de *Bantam* a des plumes aux pieds. Et tant d'autres espèces que nous pourrions citer, mais qui se rapprochent plus ou moins de celles dont nous venons de parler !

Et parmi toutes ces espèces il n'en est pas une qui vaille la plus commune, celle qu'on trouve dans toutes nos basses-cours, ou pour mieux dire dans toutes les basses-cours. Et cela devait être, car, comme ces animaux ne se sont multipliés que sous la protection de l'homme, il est évident que ce dernier a donné de préférence ses soins à l'espèce qui lui offrait le plus de qualités, soit pour la délicatesse de la chair, soit pour la quantité de la ponte.

Le meilleur coq est celui qui a une taille moyenne, le bec gros et court, la crête d'un beau rouge, la poitrine large, les ailes fortes, les cuisses musculieuses, les jambes grosses armées de longs épérons, et les pattes garnies d'ongles légèrement crochus et acérés. La poule, plus petite que le coq, plus timide, et d'un plumage moins varié, doit avoir aussi la taille moyenne, la tête grosse, la crête pendante, les yeux vifs, les pattes bleuâtres et lisses. On reconnaît les vieilles poules à leur crête rude et à leurs pattes écaillées. Les poules huppées passent pour les meilleures pondeuses.

Pour tirer bon parti des poules il faut qu'elles ne soient ni trop ni pas assez nourries; c'est un point d'une grande importance. Puis, elles doivent être préservées du froid en hiver et de la trop grande chaleur en été. La position et la construction des poulaiers ne sont pas des choses indifférentes. Autant que possible il faut les placer au levant. Ils doivent être élevés d'un pied au-dessus du sol; les murailles doivent être bien crépies; la porte doit fermer hermétiquement, et la petite fenêtre du haut doit être bien grillée, afin que les belettes, les fouines, les chats et les rats ne puissent trouver passage. Les juchoirs doivent être formés de tasseaux équarris parce que les poules ne peuvent se tenir affermies sur des perches trop cylindriques. Quand elles sont sorties du poulaiier, il faut avoir grand soin d'ouvrir les portes et les fenêtres pour renouveler l'air et il est bien d'en laver de temps en temps le plancher avec de l'eau mélangée de vinaigre.

A l'aide de ces précautions si simples et si faciles les poules pondront toute l'année. Depuis la fin d'octobre jusqu'à la mi-janvier, une jeune poule peut donner un œuf par jour, souvent même sans avoir été couverte par le coq, mais alors l'œuf serait stérile et ne pourrait être couvé. Une bonne

poule peut être d'un bon rapport pendant quatre ans, et un coq se fatigue en trois ans.

Quand vient le temps de l'incubation, et qu'une poule veut couvrir, on la voit aller, venir et caqueter sans cesse, comme pour chercher un lieu où elle puisse rester tranquille et retirée. Elle ne tarde pas à se réfugier dans l'un des paniers qu'il faut avoir préparé exprès, et autant que possible dans un endroit sombre exposé au midi. On peut donner à une poule couveuse depuis quinze jusqu'à dix-huit œufs: ces œufs doivent avoir été pondus dans le mois par de jeunes poules couvertes par un jeune coq. L'espèce en sera meilleure et la couvée viendra à meilleur terme. Tant que les œufs sont sous la poule, il faut bien se garder d'y toucher. Au bout de vingt et un jours les poulets brisent leurs coquilles, et à deux semaines de là ils peuvent suivre leur mère dans la basse-cour.

On a dressé des chapons à couvrir, et pour y parvenir on a recours à un expédient singulier. On leur plume le ventre et on le frotte avec des orties. La pauvre bête, placée ensuite sur des œufs, sent que leur contact frais et lisse soulage sa cuisson; elle y reste. Quand les poulets viennent à éclore il en prend un soin tout maternel; il les suit, les surveille, les dirige et les défend comme le ferait la meilleure poule; et, par un sentiment extraordinaire de l'importance de ses nouvelles fonctions, on le voit, lui qui était triste et honteux, se présenter tout à coup la tête haute, la patte tendue, la démarche hardie, l'œil intrépide. En remplissant les devoirs d'une poule, il reprend toute la dignité d'un coq.

Les Égyptiens avaient le secret de construire des fours où ils faisaient éclore cinquante mille poulets à la fois. Ce secret, qui était favorisé par le climat de l'Afrique, est entièrement perdu. Réaumur, Copineau, et plus récemment MM. Dubois et Bonnemain ont essayé de résoudre ce problème, et ils y sont parvenus, mais par des moyens trop coûteux pour qu'on puisse les employer avec avantage.

Nous avons dit plus haut que les œufs étaient devenus pour l'homme un aliment de première nécessité, et nous pouvons ajouter que c'est pour lui une nourriture aussi saine qu'abondante. On le voit figurer sur nos tables de vingt manières différentes, et il entre dans la composition d'un grand nombre de mets recherchés. A l'état de nature il peut se conserver assez long-temps, pourvu qu'il ne soit ni remué ni exposé dans un lieu humide. Si on le fait durcir dans l'eau bouillante il peut se transporter à de grandes distances et durer cinq ou six mois; mais il peut se conserver pendant au moins deux ans si, avant de le faire cuire, on a pris soin de l'enduire d'une pâte faite avec de la terre grasse, des cendres et du sel marin.

A l'aide de procédés cruels, qui consistent à enfermer ces pauvres bêtes dans des espèces d'étaux en osier où elles ne peuvent remuer, et à leur entonner des boulettes préparées, on est parvenu à se procurer des volailles d'une extrême délicatesse. C'est une industrie qui enrichit des populations entières, mais dont le récit fait frémir.

LA BETTERAVE.



Napoléon, qui croyait qu'il n'y avait ni prospérité ni repos à espérer pour la France tant que l'Angleterre ne serait pas réduite ou vaincue, ne pensait qu'à l'abaissement de cette puissance voisine et rivale. Il avait conçu le projet d'une audacieuse descente, mais la guerre éclata en Allemagne; il lui fallut y courir, lever le camp de Boulogne et abandonner les immenses préparatifs de toute sorte pour lesquels toutes les villes du royaume avaient offert leurs trésors. Obligé de renoncer au dessein de livrer bataille autour de Londres, Napoléon voulut blesser l'Angleterre au cœur en ruinant son commerce; il prohiba toute marchandise de fabrication anglaise, et à mesure qu'un souverain vaincu devenait son allié, il exigeait de lui la même prohibition dans ses États. Il mit en vigueur ce fameux système prohibitif, connu sous le nom de *blocus continental*.

Les Anglais, maîtres des mers, s'emparèrent de nos colonies ou bloquèrent nos ports, et bientôt le sucre, le coton et le café, se vendirent en France au poids de l'or. Le pays souffrit sans se plaindre; dans ce temps-là sa gloire le consolait de la misère, mais cependant il sentait tout le poids des privations qu'il fallait s'imposer. Le sucre coûtait six francs la livre et il avait fallu qu'une partie de la population se privât de cet objet devenu pour lui un aliment de première nécessité. La mère en refusait à son enfant souffrant, et de tous les médicaments qu'on pouvait ordonner à un malade, celui-là était le plus cher.

Tout à coup le bruit se répand qu'on peut faire du sucre en France, et tous les esprits s'agitent comme s'il s'agissait de la découverte d'un nouveau monde. Toute la France battait des mains et criait au miracle. Mais cet enthousiasme ne dura qu'un jour, et fut remplacé par le dédain et l'incrédulité, quand on vint à savoir que c'était la betterave qui devait opérer une si grande merveille. La betterave, racine à peine cultivée en France et qui ne semblait bonne qu'à nourrir les bestiaux; la betterave qu'on n'admettait que rarement à figurer en petite quantité sur nos tables, après lui avoir fait subir une cuisson préparatoire! Comment croire

que cette racine dédaignée, presque méprisée, pût se transformer en sucre blanc et solide! En Angleterre ou en Allemagne on eût d'abord examiné, en France on commença par rire, et peu s'en fallut que le germe d'une grande industrie ne périt étouffé sous les caricatures et les calembours les plus spirituels du monde.

Et cependant, malgré les rires et les brocards, il s'est trouvé des hommes persévérans qui ne se sont pas découragés, et il est advenu que, quelques années plus tard, les incrédules ne mangeaient que du sucre! de [betterave qu'ils prenaient pour du sucre de canne, ce qui ne les empêchait pas de jurer encore qu'il était impossible de faire du sucre avec une racine qu'ils étaient habitués à manger en salade.

Et aujourd'hui le nord de la France s'est livré à la culture de la betterave. On y a consacré des terrains immenses. La fabrication s'est tellement étendue et améliorée que cette industrie, qu'on niait tant, a fini par rendre l'Europe tributaire, et que cette racine de France dont on riait dédaigneusement a eu la gloire de rivaliser avec le produit de la canne des îles et d'en faire baisser le prix. Ce n'est pas cependant que les importations du sucre colonial aient beaucoup diminué, mais la consommation s'est considérablement augmentée. Il n'y a plus en France une seule chaumière où on se prive de sucre; grâce à la betterave, le prix en est tombé de six francs à vingt sous!

La fabrication est simple et facile. On récolte les betteraves à l'automne. A peine sorties de terre, on les broie entre des rouages d'où leur chair tombe en fils déliés comme une pâte d'Italie. On la met dans des sacs qu'on soumet ensuite à une forte pression; le jus recueilli avec soin passe sur-le-champ dans des chaudières et subit des cuissons graduées jusqu'à ce que, bien clarifié, il arrive à la consistance de sirop. Il se convertit aisément en cassonade qui ne diffère en rien de celle des colonies et il se raffine avec facilité. Le sucre qu'on obtient ainsi est aussi beau que le sucre de canne; il est même en général d'un plus beau blanc, et on aurait beaucoup de peine à le distinguer s'il n'était un peu plus poreux.

C'est une des plus belles conquêtes de l'industrie. Un jour viendra peut-être où nous trouverons dans les feuilles de nos arbustes indigènes de quoi remplacer avec avantage le thé de la Chine.

HISTOIRE MODERNE.

En offrant chaque mois à nos lecteurs un état précis du mouvement des nations, et devant nous borner à l'exposé des faits dégagés de toute opinion politique, nous jetons d'abord un coup d'œil rapide sur la situation générale de l'Europe.

L'Angleterre, accoutumée à régenter le monde, voit son influence s'affaiblir; elle se trouve tout à la fois en face d'un parlement réformé, des troubles d'Irlande et de l'armement du continent. Le

hasard veut aussi qu'à ce moment-là même le privilège de la banque d'Angleterre expire ainsi que celui de la compagnie des Indes. Ainsi occupée chez elle, l'Angleterre se trouverait en dehors des affaires du continent si elle n'avait fait une alliance étroite avec la France.

Pendant ce temps, la Russie, troublée d'abord par la révolution de Pologne, a retrouvé toute sa sécurité depuis qu'elle est parvenue à comprimer par la force un peuple qui avait voulu s'affranchir par la violence. Elle complète les cadres de son armée, fortifie son crédit, et suit sa vieille politique. Elle a ouvert ses bras à la Turquie, ce vieil empire que la révolte audacieuse d'un de ses lieutenans vient de mettre à deux doigts de sa perte. La Porte s'est trouvée trop heureuse, au moment du danger, de signer un traité d'alliance avec la Russie; de sorte que de rivale redoutable, elle est devenue protégée reconnaissante, jusqu'à ce qu'elle devienne vassale soumise.

La Hollande et la Belgique sont en état de trêve. Le *statu quo* convient à la première de ces puissances, qui ne peut se faire à l'idée de voir démembrer le royaume des Pays-Bas formé en 1814 aux dépens de la France.

L'Autriche, occupée à contenir l'Italie, inquiète du mouvement des esprits en France et de l'attitude conquérante de la Russie, se refuse à tout désarmement, et force tous les États d'Europe à rester sur le pied de guerre.

La lutte qui se livre en Portugal tient l'Europe attentive. Deux frères, don Pedro et don Miguel, se disputent la couronne à main armée. Don Pedro, enfermé dans Porto, a détruit la flotte de don Miguel, et s'est emparé de Lisbonne. Son adversaire tient le reste du pays; le maréchal Bourmont a concentré ses forces et marche sur Lisbonne. A cette nouvelle, dona Maria, quoique reconnue par l'Angleterre, a suspendu son départ pour le Portugal.

Les contre-coups de tous ces mouvemens se font ressentir dans toute la Péninsule, qui est divisée en plusieurs partis. D'une part, don Carlos, frère du roi, héritier de la couronne, protège les absolutistes; de l'autre, les libéraux s'agitent. Menacé ainsi de deux révolutions, Ferdinand VII a pris le parti d'en faire une troisième, en abolissant la loi fondamentale qui exclut les femmes de la succession à la couronne. Ferdinand VII se meurt, et la nouvelle de sa mort sera le signal de nouveaux troubles.

Au milieu de cette agitation générale, la France reste immobile, elle a sur pied une belle et valeureuse armée, et cette armée est appuyée sur un million de gardes nationales. Elle peut attendre les événemens sans rien craindre pour elle.

Tel est aujourd'hui l'état de l'Europe; chaque jour, chaque heure, y amènent des modifications: nous en constaterons chaque mois les changemens ou les progrès.

DÉCOUVERTE

POUR CONSERVER LES POMMES DE TERRE.

Le hasard, à qui sont dues les plus heureuses découvertes, vient d'indiquer un nouveau moyen de conserver les pommes de terre pendant la saison d'hiver.

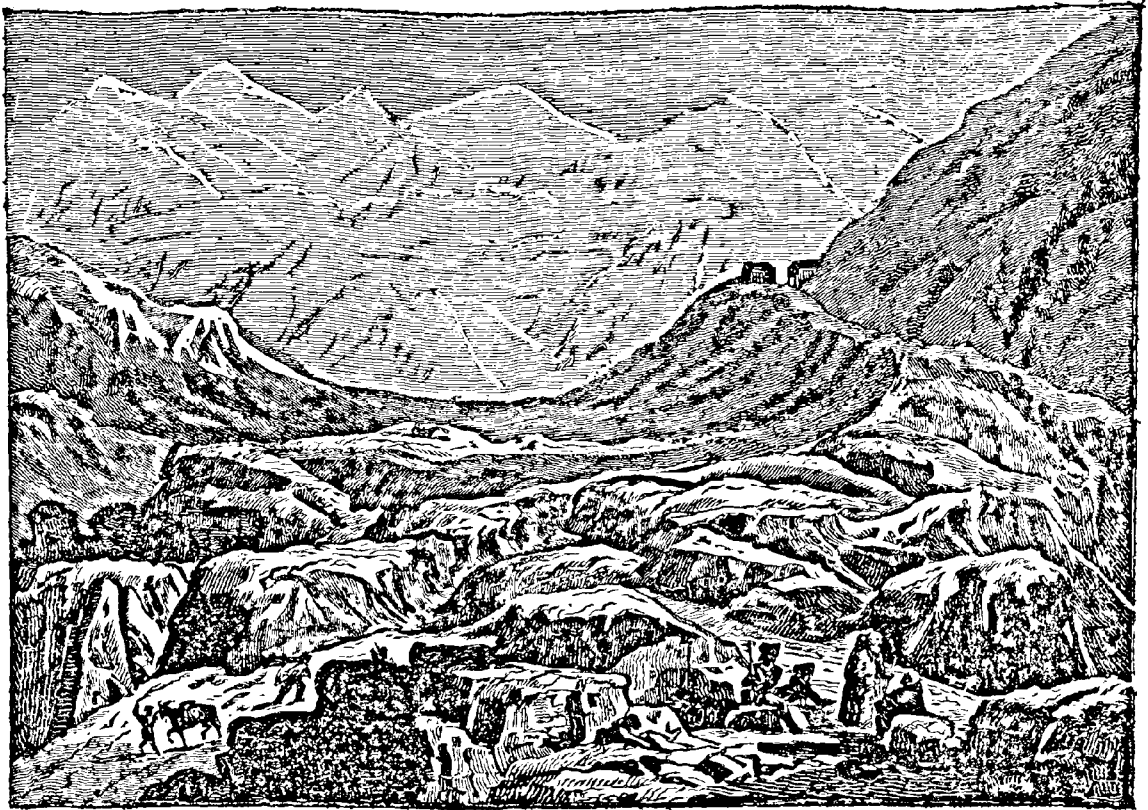
Le propriétaire d'une maison de campagne avait fait mettre une partie de sa récolte dans une cave. Forcé par des affaires importantes de faire un voyage inattendu, il ne songea pas à en disposer, et ce n'est qu'au printemps qu'il se souvint de ses pommes de terre. Il s'empresse de donner des ordres pour qu'on vide la cave, et qu'on jette les pommes de terre, car il s'attend bien à les trouver gâtées ou germées. Sa surprise fut grande à la vue de légumes aussi sains et aussi frais que s'ils sortaient de terre. On en fit usage, le goût n'avait rien perdu de sa bonté. On examina alors la cave avec attention; on se souvint qu'elle avait servi de magasin de charbon, et on remarqua que le plancher était encore recouvert d'une couche épaisse de poussière de charbon sur laquelle on avait placé les pommes de terre. On se dispose à faire cette année des essais en grand. S'ils réussissent, le problème sera résolu, et chacun pourra conserver ce précieux légume facilement et à peu de frais.

AVIS.

Nous avons annoncé dans notre prospectus que nous donnerions dans chacune de nos feuilles, sous le titre d'Histoire religieuse, une suite d'articles. Quelques personnes ont cru que nous avions l'intention de nous livrer à des discussions de dogme ou à des controverses théologiques; nous nous empressons de déclarer, dès le premier jour, que telle n'est pas notre intention.

Nous pensons que l'histoire des faits qui ont eu les intérêts de la religion pour but ou pour résultat, sont ce que l'histoire de la civilisation présente de plus curieux et de plus dramatique. Ce sont ces faits seulement que nous voulons mettre sous les yeux de nos lecteurs; et nous sommes convaincus qu'ils y trouveront une lecture utile, intéressante et variée. Toutefois nous ne les présenterons pas toujours sous la même forme: tantôt ils viendront à propos d'un monument religieux, tantôt à propos du portrait d'un saint, d'un martyr ou d'un écrivain célèbre; quelquefois ce sera le récit des aventures d'un missionnaire intrépide; et d'autres fois, enfin, le tableau d'un de ces grands événemens qui ont changé la croyance et les destinées d'un peuple. Nous ne présenterons donc que la partie anecdotique de l'histoire religieuse, et nous avons cru nécessaire de faire cette déclaration pour n'y plus revenir.

LE MONT SAINT-BERNARD.



Au nord-est de la Savoie, s'élève, comme pour séparer la France de l'Italie, une des plus hautes montagnes de l'Europe. D'une élévation de 7,540 pieds au-dessus du niveau de la mer, elle est hérissée de rochers et sillonnée de précipices qui la rendent presque inaccessible. Des glaces éternelles couvrent ses flancs et son sommet. La neige tourbillonne sans cesse; tantôt elle s'élève et se disperse; tantôt, amoncelée sur un point, elle grandit comme une autre montagne, jusqu'à ce qu'enfin cette masse se détache, roule avec fracas, brise les rochers, et, redoutable avalanche, ensevelit ce qu'elle ne peut renverser. Malheur au voyageur téméraire qui gravit péniblement les sentiers escarpés, quand les échos retentissent du long mugissement des neiges qui s'écroulent; il ne peut fuir ni en avant ni en arrière, le danger l'environne de toutes parts, il n'a plus qu'à recommander son âme à Dieu! Cependant une chance de salut lui reste, de bons et intrépides religieux veillent sur lui.

Retiré dans un monastère bâti au point le plus élevé de la montagne et fondé au dixième siècle par Bernard de Menthon, ces hommes généreux se sont voués à une affreuse solitude pour prodiguer des secours à l'humanité souffrante et pour lutter contre les neiges et les glaces. Le but de leur institution et leur devoir consistent à servir de guides aux

voyageurs égarés, à chercher ceux que le froid aurait pu saisir, ou que les avalanches auraient pu précipiter dans les fondrières. Ces devoirs pénibles, ils les remplissent avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge; mais leurs efforts seraient presque toujours inutiles sans le secours d'une race de chiens particulière aux montagnes. Ces fidèles et nobles animaux joignent à une force prodigieuse toute l'intelligence des chiens de berger. Matin et soir ils sortent du couvent et vont à la découverte. Ils s'élancent à travers les rochers et courent sur les bords des précipices; si le moindre cri, la moindre plainte arrivent à leur oreille attentive, ils accourent près de l'infortuné qui se débat, le raniment de leurs caresses, le réchauffent de leur haleine, et quand ils l'ont vu reprendre courage, ils retournent en toute hâte à l'Hospice. Les religieux, qui sont aux aguets, pendent au cou des nobles bêtes un panier contenant des liqueurs fortifiantes, et, guidés par elles, ils parviennent presque toujours à sauver d'une mort certaine l'imprudent qui avait osé se risquer sur ce terrain aventureux. Lorsque l'atmosphère est surchargée de nuages épais, que la neige tombe à gros flocons, ou qu'une avalanche a fait retentir la montagne du bruit de sa chute, les religieux quittent tous le couvent et parcourent les glaciers, guidés plutôt qu'accompagnés par

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

leurs chiens, car ces derniers les ramènent sur le chemin couvert de neiges quand ils s'en écartent. Lorsqu'on les voit gratter la neige en hurlant, c'est qu'un corps humain s'y trouve enseveli; alors les religieux, munis de longues perches, sondent le terrain. Lorsqu'ils ont reconnu la présence du corps, ils le dégagent et le transportent à l'Hospice où tous les soins lui sont prodigués pour le rappeler à la vie. Il n'arrive que trop souvent qu'il ne reste plus à leur rendre que les derniers devoirs.

Le 17 mai 1800, une armée de trente-cinq mille hommes parut au pied de la montagne et se disposa à la franchir. Cette armée, qui allait vaincre à Marengo, était guidée par le général Bonaparte et croyait à sa fortune. Lannes, qui allait aussi fonder sa gloire à Montebello, commandait l'avant-garde.

Du bas de la montagne au village de Saint-Pierre, il y a des chemins affreux, coupés par des torrens ou des précipices sur lesquels des troncs d'arbre, jetés en travers, servent de ponts. Ces chemins, sur lesquels les chamois sauvages et les hardis chasseurs s'aventurent en tremblant, nos soldats les gravissent avec ardeur. Mais de Saint-Pierre au sommet de la montagne on ne trouve plus qu'un étroit sentier où deux hommes ne sauraient passer de front. Tantôt ce sentier longe des abîmes dont on ne voit pas le fond, tantôt il est bordé de rochers dont les masses effrayantes menacent ruine. Trente-cinq mille combattans, chargés de leurs bagages et de leurs armes, s'engagèrent un à un dans cet étroit sentier! La plus grande difficulté fut de transporter l'artillerie. Les canons, les obusiers démontés, furent placés dans des troncs d'arbre creusés, et on vit soldats, officiers et généraux trainer ou plutôt hisser ces traîneaux d'espèce nouvelle, à la plus grande hauteur où ja-

mais artillerie soit parvenue. De temps en temps la musique militaire se faisait entendre, ou le tambour battait la charge, et chacun sentait renaitre ses forces et son courage.

Au milieu de cette multitude de soldats qui gravissait à la file, on remarquait un homme de petite taille, vêtu d'une redingote grise, armé d'une cravache, et dont toute la contenance annonçait un calme et un sang-froid qu'on aurait pu prendre pour de l'indifférence, n'était-ce que de temps à autre il jetait un regard rapide sur la ligne des soldats, et calculait d'un coup d'œil les progrès de la marche. Cet homme, c'était Bonaparte, le vainqueur d'Italie, le conquérant de l'Égypte, qui allait jouer ses destinées et celles de la France dans la plaine de Marengo. Il s'entretenait tranquillement avec un guide des montagnes, et recevait la confiance de toutes ses peines et de tous ses rêves de bonheur pour l'avenir. Une petite maison, un champ et quelques bestiaux faisaient la base de tous ses châteaux en Espagne. Arrivé à l'Hospice, Bonaparte remit un billet au montagnard, avec recommandation de le porter à son adresse aussitôt après le passage, et ce billet contenait des ordres pour réaliser les rêves du brave jeune homme.

Dix-huit ans plus tard, Napoléon se souvenant de cette circonstance, écrivait sur son rocher de Sainte-Hélène : « L'étonnement du jeune montagnard dut être bien grand de voir tant de monde se presser de satisfaire ses desirs, et la fortune à lui arriver de tous les côtés!! »

À plusieurs siècles d'intervalle, deux grands capitaines ont osé franchir le Mont-Saint-Bernard. Annibal y a perdu la moitié de son armée, et Bonaparte n'a eu à regretter que dix hommes de la sienne.

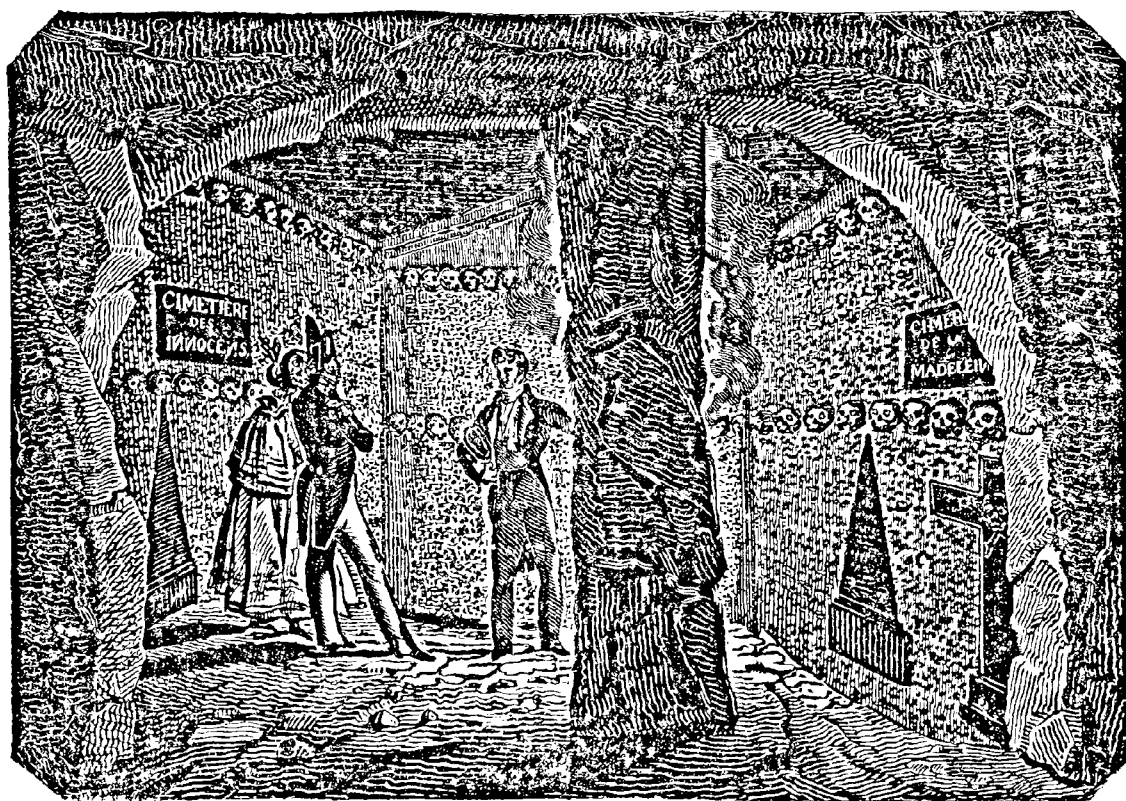
Les Catacombes de Paris.

Tout le monde connaît, au moins de nom, les Catacombes, ces souterrains mortuaires où reposent amoncelés, dans un ordre symétrique, les ossemens de plusieurs générations, mais peu de personnes en savent l'origine et le but. Cet établissement funéraire est dû à deux circonstances fortuites, nées de deux dangers qui menaçaient la ville de Paris. Il importe de les faire connaître tous deux.

Il n'est personne qui ne soit frappé d'étonnement de la quantité considérable de pierres qui a été employée pour construire les anciens édifices de Paris; mais l'étonnement redouble quand on apprend qu'elles ont été extraites des couches calcaires qui se prolongent sous une partie de la ville: rien n'est plus vrai cependant. On a d'abord commencé par ouvrir des carrières sur presque tous les points de la plaine qui s'étend depuis les bords de la Bièvre jusqu'au faubourg Saint-Marceau, l'ancien emplacement des Chartreux et le Mont-Parnasse; puis, au commencement du XIV^e siècle, on

entreprit d'exploiter les bancs de pierre qui se trouvent situés sous le faubourg Saint-Jacques. Cette exploitation fut si active pendant plusieurs siècles, que les entrepreneurs finirent par pénétrer fort avant sous la ville, et que tout un quartier a fini par être suspendu au-dessus d'un abîme. Il ne comprend rien moins qu'une partie du faubourg Saint-Marceau, tout le faubourg Saint-Jacques, et l'espace compris entre la rue Saint-Jacques, la rue Saint-André-des-Arts, la rue Vaugirard et la rue de Tournon; de sorte que des édifices gigantesques, comme le Panthéon, le Val-de-Grâce, le Luxembourg, l'Observatoire et l'église Saint-Sulpice sont fondés sur des carrières im-

menses. On fut d'abord fort indifférent sur l'abus qu'on pouvait faire de ces fouilles, lorsque des accidens nombreux, des affaissemens, des éboulémens de terrain, vinrent révéler le danger et répandre la terreur. Dès l'année 1776, on ordonna une visite générale, et les ingénieurs qui en furent chargés



acquirent la certitude « que les temples, les palais et la plupart des quartiers méridionaux de Paris étaient prêts à s'abîmer dans des gouffres immenses. » On passa tout à coup de l'insouciance à la plus grande activité, et, depuis cette époque, on n'a cessé de faire de grands travaux pour consolider toutes les excavations qui sont sous la ville; on a même poussé la précaution jusqu'à ménager des galeries souterraines qui correspondent exactement aux rues de la surface du sol, de telle sorte que, s'il arrive le moindre éboulement, on sait tout aussitôt à quel endroit des carrières on doit faire des réparations.

A ce danger, qui menaçait Paris dans sa solidité, s'en joignait un autre qui le menaçait dans sa salubrité.

On enterrait dans les églises. Les cimetières, dont les dimensions ne se trouvaient pas en proportion avec la population, étaient situés dans l'intérieur de la ville. Depuis plus de mille ans les générations étaient venues s'entasser dans le cimetière des Innocens, à la même place où nous voyons aujourd'hui un marché. Des fièvres pestilentielles en furent la conséquence; il fallut aussi faire une enquête, et le résultat en fut si effrayant, qu'on se hâta d'ordonner que le cimetière serait supprimé, que le terrain serait défoncé à une grande profondeur, et que la terre serait passée à la claie.

C'est alors qu'on imagina de transporter les ossements dans les immenses souterrains dont nous venons de parler. On en commença la translation à la fin de 1785, et depuis on n'a guère discontinué d'enrichir chaque année les galeries des Catacombes.

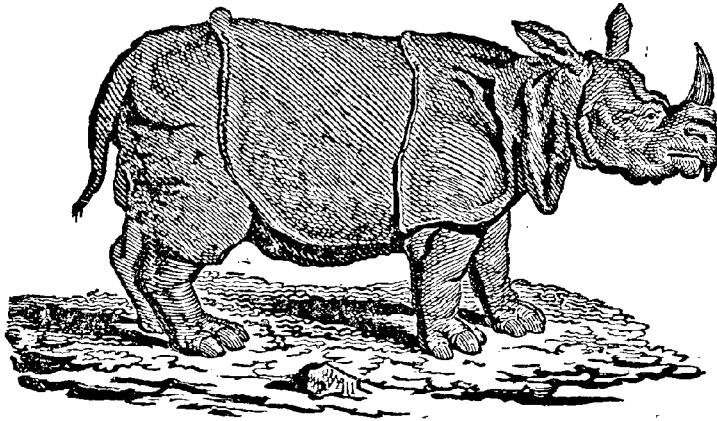
On y descend par plusieurs portes; la plus fréquentée est celle qui est située dans la cour du pavillon ouest de la barrière d'Enfer. Après avoir descendu 90 marches, on se trouve dans une galerie qui a plus de 60 pieds d'élévation, puis on entre dans une autre plus basse, et après plusieurs détours on arrive au vestibule des catacombes où on lit cette inscription : « Arrête ! c'est ici l'empire de la mort. » Là se trouvent rangés par ordre et avec une symétrie minutieuse les ossements extraits de tous les cimetières de Paris, comme l'indiquent des inscriptions diverses. Il y en a quelques-unes qui font frémir. Elles apprennent que là sont les victimes des combats de la place de Grève, de l'hôtel de Brienne et de la rue Meslay, les 28 et 29 août 1788; ici, les victimes du combat de la manufacture de papiers peints de M. Réveillon, le 28 avril 1789; plus loin, sont les morts du 10 août 1792, et puis ensuite les restes des massacres des 2 et 3 septembre !

Çà et là on a cherché à distraire l'attention du voyageur qui pénètre sous ces voûtes funèbres. On remarque une collection minéralogique des échantillons des couches qui constituent le sol des Catacombes, puis un cabinet de pathologie où sont classés des ossements déformés par des maladies. On voit des autels, un monument sépulcral, et un petit bassin où, depuis 1813, nagent silencieusement quatre poissons rouges, les seuls êtres vivans au milieu des débris de plus de dix millions d'hommes !

La vue de ces murailles d'os artistement entrelacés, de ces tibia qui s'élèvent en portiques, de ces têtes

édentées qui grimacent d'affreux sourires, la vue de tous ces ossemens rangés avec une sorte de coquetterie sacrilège, cause une impression douloureuse, et c'est avec bonheur qu'au sortir de ces galeries ténébreuses on revoit le ciel et sa brillante lumière.

LE RHINOCÉROS.



Il est étrange que jusqu'au commencement du siècle dernier, le rhinocéros, qui est après l'éléphant le plus puissant des animaux, ait été complètement inconnu en Europe. Sauf quelques savans naturalistes qui avaient étudié Strabon, Plinè et Bontius, on ignorait son existence, ou on la regardait comme une de ces fables de l'antiquité qui avait inventé les licornes et les centaures. Comment croire, en effet, qu'il y eût sur la terre un animal d'une force irrésistible, couvert d'une peau imperméable, et armé d'une lance plus dure que l'acier? Et cependant cet animal existait, et tout ce qu'on en avait dit était vrai, à cela près de l'exagération qu'il faut toujours pardonner aux historiens et aux voyageurs.

Le rhinocéros, parvenu à toute sa croissance, a 12 à 13 pieds de long, 6 à 7 pieds de haut, et la circonférence de son corps est presque égale à sa longueur. Il est très bas sur pattes, et son ventre n'est guère qu'à 18 pouces, ou deux pieds de terre, tout au plus. Sa tête tient à la fois du cochon, du cheval, et de la vache, car elle offre l'œil du premier, le naseau du second et la lèvre inférieure de la troisième; mais le rhinocéros se distingue par un organe qui lui est particulier. Sa lèvre supérieure, qui s'allonge en pointe et se remue à volonté, lui sert à tordre des poignées d'herbages ou à arracher des racines. Cette lèvre est au rhinocéros ce que la trompe est à l'éléphant: sans elle il serait privé du sens du toucher.

Sa peau, dépourvue de poils, est si dure et si épaisse qu'il ne peut la froncer, et qu'il aurait peine à se mouvoir si la nature n'avait ménagé de gros plis à divers endroits, comme jadis on laissait des intervalles dans les armures de fer de nos anciens chevaliers. Le nez du rhinocéros est armé d'une

corne redoutable, légèrement courbée en arrière et de 3 à 4 pieds de long; cette corne lui sert à se défendre, à labourer la terre pour mettre à jour les racines ou à déraciner les arbres.

Avec tant de forces et d'avantages, cet animal serait un des plus redoutables s'il n'était en même temps un des plus pacifiques. Comme tous les herbivores, il ne devient furieux que lorsque la faim le presse ou qu'on l'attaque. Alors on le voit bondir avec fureur, s'élançer en bonds impétueux, et se précipiter droit devant lui avec une si grande vitesse qu'il renverse tout ce qui s'oppose à son passage. S'il atteint son ennemi, il le foule aux pieds avec rage; s'il le manque du premier coup, il ne peut revenir sur ses pas, emporté qu'il est par l'impétuosité de sa course.

Il est d'une intelligence bornée, d'un caractère brusque et intraitable. Tantôt il a la douceur, l'indifférence de l'idiotisme; tantôt il se livre à des accès de fureur que rien n'aurait pu faire prévoir et que rien ne peut calmer. Cette masse immense devient alors d'une effrayante légèreté; il franchit un espace à peine croyable d'un seul bond, il se livre à droite et à gauche à des mouvemens désordonnés, et s'élève à une hauteur considérable. Il jette alors des cris aigus qui peuvent s'entendre à une grande distance; mais quand il est calme, il fait entendre un grognement sourd et discordant à la façon des sangliers.

Le rhinocéros vit solitaire et sauvage; on le voit rarement en compagnie. Il suit de préférence le bord des fleuves, et se roule avec délices dans la vase des marais comme pour amollir le cuir qui le couvre. On le trouve encore au Bengale, dans les forêts de l'Inde, à Sumatra, dans les îles de la Soude et dans l'intérieur de l'Afrique. Il se nourrit

de plantes grossières, de genêts, d'arbustes épineux, de grains, de racines et de feuillage. Il consume jusqu'à cent soixante livres de nourriture par jour, et boit à la fois une quantité d'eau considérable.

Les Indiens et les nègres mangent sa chair. Ils recueillent avec soin ses moindres dépouilles et leur attribuent des vertus médicinales. Ils prétendent que son sang est un remède infailible contre un grand nombre de maladies, et que la moindre parcelle de sa corne est un antidote certain contre les poisons les plus actifs. Leur conviction est si profonde qu'ils recevraient à boire dans une tasse de corne de rhinocéros de la main de leur plus cruel ennemi, et quand même ils l'y verraient verser du poison.

Les chasseurs n'osent pas attaquer de front ce formidable animal; ils le suivent à la trace jusqu'à ce qu'ils le voient se retirer dans des lieux marécageux, se cachent dans des buissons au-dessous du vent, attendent qu'il se soit couché pour s'endormir ou se vautrer, et le tirent près des oreilles ou sous le ventre, les seuls endroits où on puisse le blesser à mort. Si on le manque, on a tout à

craindre de sa rage; il s'élance furieux au milieu de ses ennemis, et culbute tout ce qui lui oppose la moindre résistance. S'il ne rencontre rien, il baisse la tête, fait des sillons sur la terre toujours en courant, et en jette avec fureur une grande quantité par-dessus sa tête.

M. Cuvier, ce grand savant qui fut une des gloires de la France et dont l'Europe déplore la perte, a découvert et prouvé qu'une grande quantité des ossemens fossiles qu'on avait trouvés à plus ou moins de profondeur sous terre en Sibérie, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en France, étaient des ossemens de rhinocéros. En 1771, on trouva, enseveli dans le sable, sur les bords du Wiluji, le cadavre d'un de ces animaux parfaitement conservé. La chair et les poils étaient intacts. Ces faits extraordinaires, et qu'on ne saurait contester, donnent à penser que, dans les anciens temps, les rhinocéros de haute taille étaient fort répandus sur la surface de l'Europe, et la *fouurrure*, dont on a trouvé des traces, indique qu'alors ils pouvaient vivre dans un climat froid. Aujourd'hui on ne les trouve plus, et en petit nombre, que dans les climats brûlans de l'Inde ou du sud de l'Afrique.

LE CAFÉ.



L'élégant et frêle arbrisseau qui produit ces graines qui sont devenues d'un usage si général sur la surface du globe est originaire de l'Arabie-Heureuse. C'est de là qu'il a été transporté aux Indes et dans les colonies en passant par le nord de l'Europe. Les Hollandais en avaient transporté

à Amsterdam, d'où on envoya un sujet au Jardin des Plantes de Paris, sur la fin du xvii^e siècle. On parvint à l'élever en serre-chaude et à le faire reproduire. Déclieux en transporta un pied à la Martinique. Pendant la traversée, qui fut longue et pénible, on fut forcé de ménager l'eau et de mettre les passagers à la demi-portion; Déclieux se priva de la sienne pour arroser son arbuste, comme s'il prévoyait qu'il devait être le germe de la richesse de nos colonies. C'est, en effet, ce pied qui a fourni les graines et les plants qui se sont répandus dans toutes les parties des Antilles où le *cafer* devint en peu de temps une culture si générale, que cinquante ans après l'Europe venait s'y approvisionner de café, dont l'apparition inattendue était devenue un goût prononcé qui n'a fait qu'augmenter depuis.

Dans les serres d'Europe le cafer, livré à lui-même, s'élève à une hauteur de 12 à 15 pieds; aux colonies on l'arrête à 3 ou 4 pieds, pour obtenir des fruits plus nombreux et plus beaux. La culture en est difficile et demande de grandes précautions. Il faut tenir l'arbuste à l'abri des vents qui ébranleraient les racines, le planter de six pieds en six pieds, dégarnir la terre de toute plante parasite, et remplacer avec soin les sujets malades par de jeunes plants. Quand on veut faire une plantation nouvelle, on défriche un vieux bois en y mettant le feu, et la terre qui reste à découvert est la plus favorable à la culture de cet arbrisseau, dont la plus grande durée est depuis 20 jusqu'à 40 ans, après lesquels il faut abandonner cette plantation et en faire une autre. La terre est épuisée.

Le cafer fleurit toute l'année, mais principalement au printemps et à l'automne, de sorte qu'on peut considérer ces deux époques comme celles de

la véritable floraison. La fleur, qui est blanche et odoriférante, ne brille que quelques jours; elle est remplacée par de petits fruits verts qui se nouent en houquets. Ces fruits blanchissent, jaunissent, puis rougissent absolument comme des cerises. C'est sous cette pulpe rouge que se trouvent deux des graines que tout le monde connaît. Quand les fruits commencent à rougir, on fait chaque jour la *cueillette*, en détachant seulement ceux qui sont murs. A peine tout le fruit est-il cueilli, que de nouveaux boutons paraissent, comme si l'arbuste n'avait rien rapporté.

On cultive le café dans diverses contrées du globe, et principalement en Arabie, à Java, à Ceylan, à Surinam, à Cayenne, dans les Antilles, à l'Île-de-France et à Bourbon. Chaque pays offre une qualité différente, comme le sol et le climat. Le café le plus recherché est celui de *Moka* en Arabie. On le reconnaît facilement, parce que sa graine est petite et ronde. Cette forme ronde vient de ce que, par une singularité remarquable, une des graines avorte et que l'autre peut s'arrondir dans la pulpe. Cette espèce est celle qui procure la boisson la plus suave et la plus agréable; c'est aussi la plus rare, la plus chère et la plus estimée. Vient ensuite deux espèces qui se disputent le second rang: c'est le café de Bourbon et celui de Cayenne. Cette dernière, dont on fait grand éloge, est peu connue, parce que jusqu'à présent les Américains ont consommé tout ce que cette colonie a pu produire. Le café martinique est particulièrement estimé, et beaucoup de personnes le préfèrent même à celui de Bourbon. Enfin vient le café de Saint-Domingue et des autres îles sous le vent.

En moins d'un siècle la culture du café est devenue une source immense de richesses pour nos colonies. Dès l'année 1776, on évaluait à 33 millions de milliers de café la quantité que la seule partie française à Saint-Domingue exportait en France. Si on vient à joindre à cette estimation ce que nous recevons de nos autres colonies, et ce qui était expédié en Europe de toutes les îles anglaises, danoises, hollandaises et espagnoles, on arrive à cette conséquence que le sucre seul a pu rivaliser d'importance commerciale avec le café.

On ne connaît pas au juste l'origine du café pris en infusion. Comme on veut trouver de l'extraordinaire en tout, on a dit qu'un derviche ou un mufti, ayant remarqué l'effet que produisait cette graine sur les boucs qui en mangeaient, avait imaginé d'en manger aussi pour chasser le sommeil, et pouvoir prier nuit et jour. Quoi qu'il en soit, l'usage en est devenu général, et le café est sans contredit au nombre des objets de première nécessité.

Toute manière de le préparer est bonne, excepté celle qui consisterait à faire bouillir l'eau. Le plus délicat du parfum s'échappe par l'évaporation. On obtient le café le plus parfait par une simple et lente infiltration à froid. Sa liqueur ainsi préparée peut se mettre en bouteille et se conserver des années entières, non-seulement sans rien perdre de sa qualité, mais encore en acquérant un degré de délicatesse de plus.

L'infusion de café, si elle n'est pas prise à l'excès, est une boisson salubre, surtout pour les personnes un peu replettes. Elle donne du ton à l'estomac et de l'activité aux humeurs, mais pour cela il faut la boire pure. L'usage le plus répandu en France est de prendre le café mélangé avec de la crème et du lait, et cet usage est fort nuisible. Le café au lait est surtout mauvais pour les jeunes femmes, et les médecins les plus habiles sont tous d'accord pour déclarer qu'il ne faut pas attribuer à une autre cause l'état souffrant, les douleurs d'estomac et ces pâles couleurs de la plupart des femmes de France. C'est sans doute une singularité fort remarquable et qu'on n'a pas encore expliquée, que le lait et le café pris séparément soient deux aliments salutaires, et que mélangés ils deviennent nuisibles. La cause est à trouver sans doute, l'effet est constaté, ce devrait être assez pour s'en abstenir; mais dans notre beau et bon pays de France, on se résout difficilement à s'abstenir de ce qui est agréable.

JEAN-BART.



Jean-Bart est un de ces hommes dont la renommée toute populaire n'a pas besoin d'historiens. A bord de tous les navires on raconte les hauts faits de cet intrépide marin, et sur les bords de la mer, en France, c'est avec une sorte d'orgueil national qu'on raconte son étonnante histoire. Ces renommées, qui se transmettent d'homme à homme, valent mieux que celles qui se retrouvent dans les livres. Jean-Bart la mérita plus que personne. Il fut le type du véritable marin. Tout à la fois calme et intrépide, patient et impétueux, il était doux

comme une fille avec ses amis, et terrible comme la tempête quand grondait le canot, ou qu'il apercevait les voiles ennemies. Adversaire et constant ennemi des Anglais, il demandait sans cesse où ils étaient et jamais combien ils étaient. Sa vie n'a été qu'une suite de périlleux combats et de triomphes qui tiennent du prodige.

Fils d'un simple pêcheur, il se distingua de bonne heure par une intrépidité extraordinaire. On cite de lui des traits d'audace qui seraient à peine croyables s'ils ne s'étaient passés en vue des côtes, comme pour que toute sa ville natale pût en porter témoignage. Louis XIV, dont la destinée était d'illustrer son règne par la réunion de tous les talents et de toutes les gloires, Louis XIV comprit que Jean-Bart devait être autre chose qu'un infatigable armateur et voulut le voir. Le chevalier de Forbin se chargea de l'amener à la cour. Jean-Bart y scandalisa tous les courtisans par sa brusque franchise; et on raconte qu'un jour le roi l'apercevant dans la galerie du palais de Versailles, l'appela et lui dit: Jean-Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Vous avez bien fait, répondit Jean-Bart. Les seigneurs de l'OEil-de-Bœuf trouvèrent la réponse sottise et vaniteuse; mais Louis XIV en comprit toute la portée, et le marin ne tarda pas à lui prouver qu'elle était celle d'un homme qui sentait ce qu'il valait et ce qu'il pouvait.

Trente-deux vaisseaux de guerre anglais et hollandais bloquaient étroitement le port de Dunkerque. Jean-Bart sort audacieusement avec sept frégates, et vingt-quatre heures après il rentre glorieusement au port en traînant à la remorque quatre navires dont il s'était emparé. Ce ne fut pour lui que les débuts de la campagne et comme pour payer sa bienvenue. Dans le cours de l'année, il coula bas ou brûla plus de quatre-vingts bâtimens ennemis, fit une descente dans le nord de l'Angleterre, et revint au port de sa ville natale avec plus de quinze cent mille francs de prises. C'était prouver victorieusement que Louis XIV avait bien fait de le nommer chef d'escadre.

En 1692, n'ayant que trois vaisseaux de guerre, il rencontra la flotte hollandaise qui escortait un convoi de grains, l'attaque, la disperse, et s'empare de 16 navires richement chargés. L'année suivante, il coopère puissamment à la journée de Lagos, où 87 navires ennemis furent pris ou brûlés, journée si glorieuse pour notre marine et où la perte des Anglais fut évaluée à plus de 25 millions! L'année suivante, on manquait de blé, la famine était menaçante; Jean-Bart fut chargé d'assurer l'entrée d'immenses convois; il y réussit avec son bonheur ordinaire, si toutefois on peut appeler du bonheur les succès obtenus par le talent et l'audace. Ce fut pour lui l'occasion d'un de ses plus grands exploits. Il apprend qu'un convoi nombreux, chargé des blés du Danemark et de la Pologne, a fait voile pour la France; il court à sa rencontre à la tête d'une petite escadre composée de six bâtimens légers; mais il arrive trop tard, le convoi avait été enlevé par 8 vaisseaux de haut bord! Quelques heures encore, et toute cette flotte

aura pu faire entrer sa prise dans le port d'Amsterdam! Devant des forces si supérieures, la prudence conseillait à Jean-Bart de se retirer, Jean-Bart donne le signal de l'abordage. Il enlève, l'arme au poing, le contre-amiral hollandais, prend deux vaisseaux de guerre, met les autres en fuite, et conduit toute la flotte marchande dans le port de Dunkerque! En 1696, il attaque la flotte hollandaise composée de 110 voiles et, protégé par 5 frégates; il s'empare des 5 frégates et de 40 navires du convoi. Il ramenait ces immenses prises à Dunkerque, lorsque paraissent tout à coup 13 vaisseaux de ligue hollandais. Il se résout alors à brûler la plus grande partie du convoi, ne garde que ce qu'il est sûr de défendre, et vogue fièrement en vue de l'ennemi. Louis XIV avait-il donc *mal fait* de le nommer chef d'escadre!

Il y eut cela de remarquable dans la vie de Jean-Bart, que sa ville natale fut, pour ainsi dire, le témoin de toutes ses victoires. Le port de Dunkerque était son quartier-général. A peine y était-il rentré, qu'il en ressortait malgré les blocus et la surveillance des Anglais. Ce grand homme mourut d'une fluxion de poitrine, lorsqu'à peine âgé de 50 ans, il pouvait encore rendre de grands services au pays. Louis XIV lui avait donné des lettres de noblesse, ce qui fut une justice, et la France compte Jean-Bart au nombre de ses plus belles gloires, ce qui vaut mieux.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

MISSIONS ÉTRANGÈRES.

On entend généralement par *mission*, le pouvoir que quelques hommes ont reçu de Dieu, pour annoncer sa parole et faire connaître ses lois. C'est ainsi qu'il a envoyé Moïse et les Prophètes; c'est ainsi que Jésus-Christ, après avoir fondé la foi nouvelle, a envoyé les Apôtres pour la prêcher. Dans ce sens, un missionnaire était et devait être un homme doué de connaissances supérieures à celles des autres hommes, de vertus capables d'inspirer le respect et la confiance, d'une sagesse qui pût lui faire prévoir l'avenir. Ces hommes furent des saints et trop souvent des martyrs.

Il y a eu près des peuples des envoyés qui ont reçu leurs pouvoirs des hommes; ils ont dû aussi aller, à travers mille périls, confesser la foi parmi toutes les nations; et, pour n'être pas d'origine divine, leur mission n'en a pas été moins sainte et admirable. Leur principal but était moins encore de faire partager leur croyance, que d'améliorer le sort des hommes et d'adoucir leurs mœurs. Pour eux prêcher l'Évangile, c'était, pour ainsi dire, professer la civilisation. Quand ils allaient, intrépides et sans défense, se présenter au milieu des nations les plus barbares, ils n'allaient pas leur enseigner le dogme ou le rit, mais ils leur disaient: Ne vous vengez pas, ne tuez pas, ne volez pas! Et dans ces trois recommandations se trouvait le germe

de tous les admirables préceptes du christianisme et de la morale toute divine de l'Évangile.

L'origine de ces missions remonte au v^e siècle, lors de l'invasion des Barbares du Nord sur le Midi. Le clergé sentit qu'au lieu de les combattre, il fallait chercher à les instruire, afin de les guérir de leur férocité. Au vi^e siècle, Grégoire-le-Grand envoya des missionnaires dans l'Angleterre; au viii^e siècle, il en parut en Allemagne; au ix^e, en Suède et en Danemark; et au x^e, dans tout le reste de l'Europe.

Ce n'est qu'au xvii^e siècle, lors de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et du cap de Bonne-Espérance par les Portugais, que le monde s'ouvrant tout à coup à l'audace de tous ces aventuriers conquérans qui partaient d'Europe; c'est alors aussi que des missionnaires accoururent sur leurs traces pour réparer les ravages que l'ambition et la soif de l'or faisaient commettre dans les pays nouvellement découverts. Il faut, sans doute, admirer la gloire des navigateurs qui allaient conquérir d'immenses domaines; mais il faut admirer aussi ces hommes généreux qui, mûs par le seul sentiment de l'humanité, n'hésitaient pas à se jeter au milieu des hordes sauvages pour s'offrir en otage. Ces missionnaires intrépides coopéraient à la conquête du monde, en travaillant sans cesse à opérer une réconciliation entre les peuples décimés par la férocité européenne et ceux qui ne leur apparaissaient d'abord que comme de cruels ennemis.

Quand, un siècle plus tard, la domination des puissances maritimes de l'Europe se fut établie sur les rivages du Nouveau-Monde, les peuples indigènes se retirèrent dans l'intérieur des terres, nourrissant une haine profonde contre les blancs, et ne laissant échapper aucune occasion d'exercer d'affreuses vengeances. Peu à peu cependant cette inimitié s'est adoucie, des relations se sont établies, des pactes se sont jurés, et ces améliorations graduelles ont été dues, en grande partie, aux efforts et au zèle des hardis missionnaires qui se dévouèrent à vivre au milieu des forêts avec les Sauvages, partageant leurs privations et leurs périls, disputant leur vie à la faim et à la fureur des bêtes féroces, mais s'exposant souvent à être la victime de leurs hôtes, parce qu'ils s'opposaient à leurs coutumes barbares et sanguinaires.

On conçoit sans peine que pour se vouer à de pareils devoirs, il fallait une âme d'une trempe peu commune; aussi les missionnaires n'étaient-ils pas et ne pouvaient-ils pas être des hommes ordinaires. Il leur fallait d'autres vertus que celles du cloître, et d'autres connaissances que celles de la scholastique et de l'Évangile. On le sentit si bien qu'à diverses époques, mais surtout au commencement du xvii^e siècle, le Saint-Siège ordonna aux supérieurs des principaux Ordres religieux de destiner un certain nombre de leurs sujets à se rendre capables d'aller travailler aux missions dans les différentes parties du monde.

Non content d'exciter ainsi l'émulation dans le clergé, le pape Grégoire V fonda une société de

propagande chrétienne, connue sous le nom de *de propaganda fide*. Treize cardinaux furent chargés de la diriger. Ils en firent un établissement considérable dont le siège fut fixé à Rome, la métropole du monde chrétien. On y fit un appel à tous les religieux du globe, on y reçut des ecclésiastiques de tous les pays, et on ne négligea aucun soin pour les mettre bientôt à même de retourner près de leurs compatriotes professer la foi chrétienne. La société de la propagande monta à grands frais une imprimerie, alors unique dans le monde, où on reproduisit les saintes écritures en quarante-huit langues différentes.

Pendant que le Saint-Siège prouvait ainsi sa vive sollicitude pour la propagation de la foi, qui a été sur le globe le grand levier de la civilisation, le clergé de France, jaloux de concourir à ce grand œuvre, établit à Paris le *séminaire des Missions-Étrangères*. On y ouvrit des cours en toutes les langues, on y entretint des correspondances avec les pays les plus éloignés, et les frais dispendieux de cette honorable institution furent rapidement couverts par des dons qui arrivaient de tous les points de la France. Chacun en sentit l'importance, et chacun voulut y contribuer. C'était en effet s'assurer les moyens de répandre le nom français, et de préparer de longue main cette influence française, qui sut à la fois étendre et protéger notre commerce dans toutes les parties du monde.

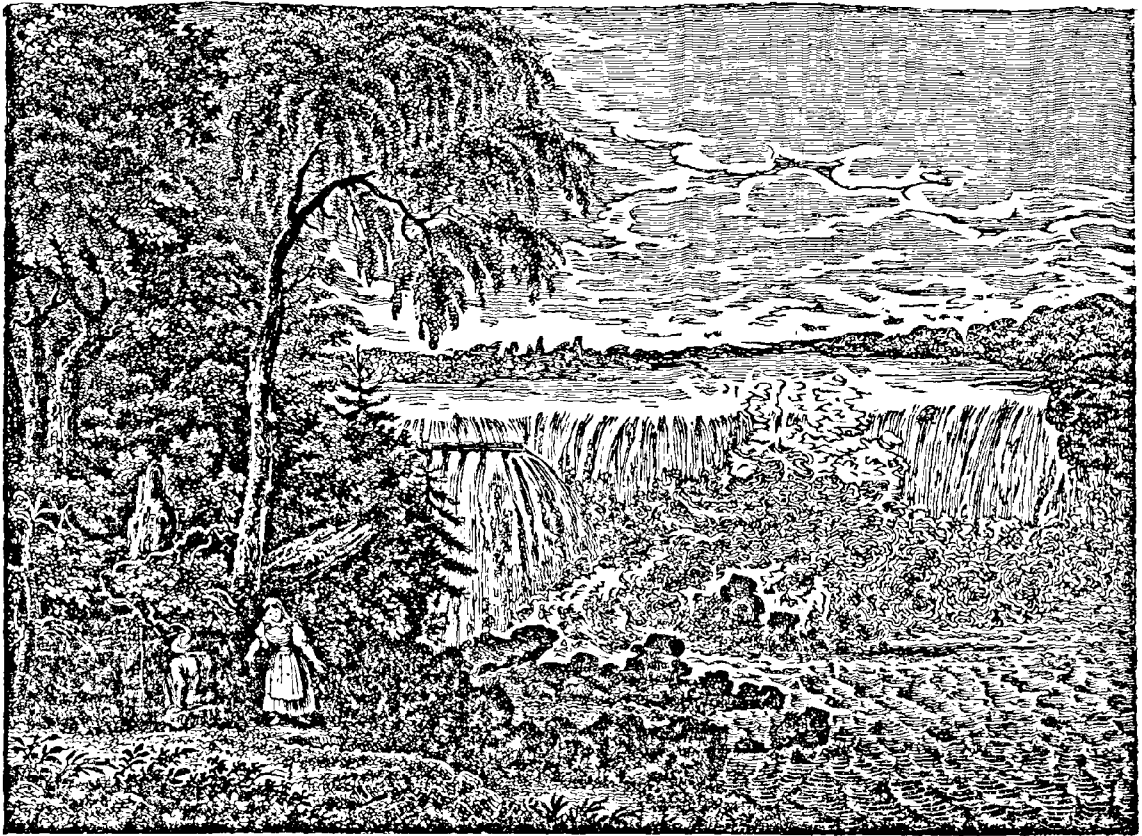
On vit alors de jeunes hommes se livrer à l'étude des sciences les plus utiles et les plus variées, depuis l'astronomie et la médecine, jusqu'à la menuiserie et la serrurerie, pour aller ensuite les répandre parmi des peuplades sauvages et leur donner ainsi le goût de la civilisation, en leur présentant les avantages matériels pour arriver ensuite à leur en faire comprendre les vertus morales.

Un missionnaire n'était donc pas simplement un ecclésiastique qui allait vivre en pays étranger comme on a cherché à le faire croire, mais bien un savant, un législateur et un philanthrope éclairé. Il leur fallait tout à la fois de la science qu'ils n'avaient acquise que par de pénibles études et un courage qui ne pouvait leur être inspiré que par une foi vive et profonde.

C'est ainsi que nous considérons les missionnaires et nous avons besoin d'entrer dans cette explication avant de présenter à nos lecteurs le récit des admirables travaux et des aventures extraordinaires de ces hommes qui ont tant de droits à l'estime et à la reconnaissance des autres hommes.



CHUTE DU NIAGARA.



Le nord de l'Amérique est riche en lacs d'une étendue si considérable, que ce sont de véritables mers d'eau douce enfermées dans l'intérieur des terres. Le vent y soulève des tempêtes et des vagues aussi fortes que sur la Méditerranée; la profondeur de l'eau est telle qu'on assure qu'il y a des endroits où la sonde n'a jamais pu trouver le fond. Ces mers ont leur marine : l'Angleterre et les États-Unis y entretiennent des vaisseaux de guerre, et le commerce des pelleteries y a fait construire une grande quantité de navires marchands, dont les plus considérables sont du port de cent tonneaux, et à fond plat, afin de pouvoir les échouer sans danger.

La rivière de Niagara, qui va ensuite former l'immense fleuve Saint-Laurent, prend sa source dans la partie orientale du lac Érié, ou, pour mieux dire, elle n'est qu'un canal d'écoulement des eaux du lac, car elle en sort large, profonde et capable de porter des navires qui tireraient dix pieds d'eau. Son courant est rapide, irrégulier; son cours est d'abord embarrassé de rochers, autour desquels les vagues tourbillonnent avec fureur; puis ensuite sa largeur augmentée, les rochers disparaissent, et la rivière, calme en apparence, court avec une effrayante rapidité, jusqu'à ce qu'elle aille se jeter

dans le lac Ontario, autre mer intérieure qui ne cède en rien à la première. Mais entre ces deux lacs immenses, il y a une différence de niveau de plus de deux cents pieds, et cette différence de niveau, la rivière la franchit d'un seul bond : c'est la chute du Niagara !

Trois milles avant d'arriver à cette immense cataracte, qui est une des plus grandes merveilles du monde, on trouve sur le bord de la rivière le petit fort de Chippeway; c'est là que s'arrête la navigation. Malheur à l'embarcation qui oserait s'en éloigner de quelques coups de rames ! elle serait saisie par le courant, et brisée contre les rochers de la côte, qu'elle ne pourrait éviter que pour être entraînée, par une force irrésistible, vers le gouffre, qui ne rend jamais ses victimes.

A mesure que la rivière approche du précipice où elle doit s'engloutir, son courant devient plus rapide, ses eaux redoublent de violence, ses vagues irritées se précipitent avec une sorte de rage contre les roches qui gênent leur passage, jusqu'à ce que tout à coup, rien ne s'opposant plus à leur élan, elles se précipitent en masse ! Un mouvement considérable et subit qu'elles font sur la droite, donne à la formidable nappe d'eau une direction oblique qui augmente sa largeur. C'est alors que se présente

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

aux yeux du hardi voyageur le plus étonnant spectacle que Dieu a jeté au fond de ces affreuses solitudes depuis la création du monde.

Long-temps avant d'y arriver, on voit une colonne blanchâtre et transparente s'élever du milieu de la chute, et monter, tourbillonnant, dans les airs ou s'appuyer sur les nuées qui précèdent les orages. Un bruit terrible, qui égale celui du tonnerre et de l'artillerie, se fait souvent entendre à plus de quarante milles, et une vapeur qui mouille et pénètre à la longue comme le ferait la plus forte ondée, surcharge l'atmosphère.

Cette majestueuse merveille se partage en trois nappes : la plus considérable, qui présente une forme semi-circulaire, a reçu le nom de *Fer-à-Cheval*; elle a six cents pas de large, et s'appuie d'un côté sur un bord escarpé, taillé à vif dans des couches de roche, et de l'autre sur une île qui domine la chute. Cette île, qui a trois cents cinquante pas d'étendue, laisse échapper une chute rapide et violente, mais qui n'a que cinq pas de large; puis, avec une autre portion de rochers de trente pas, vient la troisième chute, qui offre une nappe de trois cent cinquante pas.

Cette masse immense offre un développement total de mille trois cent cinquante pas, une hauteur de cent soixante pieds, et précipite six cent soixante douze mille tonneaux d'eau par minute ! poids incalculable dont les efforts, sans cesse reproduits, ont creusé dans le roc un abîme sans fond ! l'eau en se précipitant tourbillonne blanchâtre, et remonte en masse écumeuse à une hauteur considérable. En hiver elle entraîne dans le gouffre d'immenses glaçons que la rivière a charriés depuis le grand lac; ces pièces de glace s'amoncellent et reparaissent en effrayantes montagnes au pied de la chute.

Tous les voyageurs qui ont visité cette prodigieuse merveille s'accordent à dire qu'à la vue de cet imposant spectacle, ils ont été saisis d'un étonnement si extraordinaire, que, privés pendant quelques instans de la faculté de réfléchir, ils sont restés plongés dans une admiration stupide, éblouis par cet immense mouvement qui semblait toujours devenir plus rapide, et par ce bruit terrible et varié qui mugissait, tonnait, sifflait et éclatait tout à la fois. Aussi sont-ils presque tous restés plusieurs jours au fort Chippeway pour revenir souvent contempler un spectacle qui leur a paru chaque fois plus étonnant et plus sublime ! Et cependant ce n'est ni sans peine, ni sans dangers qu'on peut s'en approcher.

La rivière est encaissée entre deux coteaux escarpés hérissés de rochers, de broussailles épaisses et d'arbres gigantesques qui sont là depuis des siècles. Il serait impossible de descendre sur ses bords si des masses, ne s'étant détachées dans deux

endroits différens, n'avaient fait deux espèces de brèche. A l'une d'elles se trouve ce qu'on appelle dans le pays l'échelle des Sauvages. Ce sont de grands sapins longs et menus, le long desquels on a pratiqué de grossières entailles pour poser le pied. L'autre offre des points d'appui plus sûrs : c'est en réalité une sorte d'échelle grossière qu'un gouverneur du pays fit faire pour sa femme; car les femmes, toujours avides de grandes émotions, ont la hardiesse de tenter cette périlleuse expédition. C'est par cette seconde brèche que les voyageurs descendent au pied du coteau. Pour arriver au pied de la chute on cotoie la rivière, gravissant des rochers humides et glissans, escaladant des éboulemens de terre, rampant à travers d'étroits passages, au risque de faire à tout moment une chute mortelle.

A quelque distance de la cataracte on trouve amoncelée sur le rivage une prodigieuse quantité de débris de poissons, d'écrevilles, de renards, d'ours et d'autres animaux qui, entraînés et surpris par le courant, ont été précipités dans le gouffre, et puis ensuite poussés sur le rivage. Les carcasses de ces animaux répandent au loin une odeur cadavéreuse qui attire un nombre considérable d'oiseaux de proie dont les cris sauvages se mêlent au bruit de la cataracte. Après avoir franchi ce charnier on arrive au pied de la chute. L'eau s'élançait avec tant d'impétuosité du haut de la masse calcaire qui offre une forte saillie en avant, qu'on pourrait s'avancer derrière l'immense nappe d'eau, si on n'en était empêché par un vent impétueux qui tourbillonne resserré dans cet étroit espace.

Croirait-on que, malgré la terreur que ces lieux inspirent, et que malgré le danger qu'offre le courant irrésistible de la rivière arrivée au point de sa chute, il y ait des hommes assez imprudens ou assez fous pour tenter d'aborder à l'île dont nous avons parlé, et qui sépare la première nappe de la seconde ? Il y en a cependant. Ils prennent leur point de départ du fort Chippeway, à trois milles de la chute, et se laissent dériver en ayant soin de se maintenir au milieu du fleuve. La moindre déviation à droite ou à gauche les entrainerait à une mort certaine.

Un jour on a signalé un canot aventuré sur le fleuve. Un sauvage lutait avec ardeur contre les vagues, et pendant quelque temps il put résister à la violence du courant; mais bientôt ses efforts se ralentirent, sa frêle embarcation fut plus vivement entraînée, les forces du malheureux s'épuisèrent, et, comme s'il dédaignait de lutter davantage contre une puissance irrésistible, on le vit mettre tranquillement sa pagaie de côté, s'envelopper de sa couverture et se coucher dans son canot. En quelques instans il fut entraîné avec la rapidité d'une flèche, et disparut pour ne plus jamais reparaitre.

LE SAINT SÉPULCRE.



Il y a près de deux mille ans, lorsque les Juifs formaient encore une grande nation, leur coutume n'était pas d'enterrer les morts. « Chacun selon ses moyens, dit un ancien auteur, faisait pratiquer dans quelque roche une forme de petit cabinet où l'on mettait le corps, que l'on étendait sur une table du rocher même, et puis on enfermait ce lieu avec une pierre que l'on mettait devant la porte, qui n'avait d'ordinaire que quatre pieds de haut. »

C'est dans une grotte ainsi taillée dans le roc et telle que nous la représentons aux yeux de nos lecteurs, que fut déposé le corps de JÉSUS-CHRIST lorsqu'il eut rendu l'âme sur la croix. Ce saint lieu ne pouvait manquer de devenir un objet de vénération pour les chrétiens; et pour le mettre à l'abri des profanations ou des insultes sacrilèges, ils bâtirent un temple immense qui recouvrait le saint sépulchre, le mont Calvaire qui n'était qu'à cinquante pas de là, et les divers endroits où le Christ s'était arrêté en portant sa croix. Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée exacte de ce saint monument, que de citer la description que nous devons à la plume de M. de Chateaubriand. Elle est d'autant plus précieuse, que depuis le retour de notre grand écrivain, l'église a été incendiée de fond en comble.

« L'église du Saint-Sépulchre, dit l'auteur des *Martyrs*, est bâtie dans la vallée du mont Calvaire et sur le terrain où l'on sait que Jésus-Christ fut en-

seveli. Cette église forme une croix; la chapelle du Saint-Sépulchre n'est en effet que la grande nef de l'édifice: elle est circulaire comme le Panthéon à Rome, et ne reçoit le jour que par un dôme au-dessous duquel se trouve le saint sépulchre. Seize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde; elles soutiennent, en décrivant dix-sept arcades, une galerie supérieure, également composée de seize colonnes et de dix-sept arcades plus petites que les colonnes qui les portent. Des niches correspondantes aux arcades s'élèvent au-dessus de la frise de la dernière galerie, et le dôme prend naissance sur l'arc de ces niches. Celles-ci étaient autrefois décorées de mosaïques représentant les douze Apôtres, sainte Hélène, l'empereur Constantin et trois autres portraits inconnus.

« Le chœur de l'église du Saint-Sépulchre est à l'orient de la nef du tombeau; il est double comme dans les anciennes basiliques, c'est-à-dire qu'il a d'abord une enceinte avec des stalles pour les prêtres, ensuite un sanctuaire reculé et élevé de deux degrés au-dessus du premier. Autour de ce double sanctuaire règnent les ailes du chœur, et dans ces ailes sont placées des chapelles.

« L'architecture de l'église est évidemment du siècle de Constantin: l'ordre corinthien domine partout. Les piliers sont lourds ou maigres, et leur diamètre est presque toujours sans proportion avec leur hauteur. Quelques colonnes accouplées qui

portent la frise du chœur sont toutefois d'un assez bon style. L'église n'a point de péristyle; on entre par deux portes latérales: ainsi le monument ne paraît pas avoir eu de décorations extérieures.

« Le petit monument de marbre qui couvre le saint sépulcre a la forme d'un catafalque, orné d'arceaux demi-gothiques engagés dans les côtés pleins de ce catafalque: il s'élève également sous le dôme qui l'éclaire, mais il est gâté par une chapelle massive que les Arméniens ont obtenu la permission de bâtir à l'une de ses extrémités. L'intérieur du catafalque offre un tombeau de marbre blanc fort simple, appuyé, d'un côté, au mur du monument, et servant d'autel aux religieux catholiques: c'est le tombeau de Jésus-Christ! »

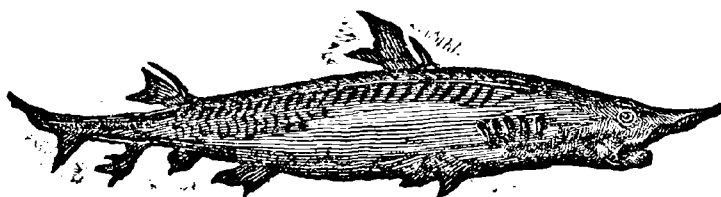
A cette description de M. de Chateaubriand nous croyons devoir en joindre une plus détaillée et fort exacte. Elle est due à un pèlerin du commencement du 17^e siècle. « Le saint sépulcre, dit-il, est situé au milieu du grand dôme. C'est comme un petit cabinet qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive, à la pointe du ciseau. La porte qui regarde l'orient n'a que quatre pieds de haut, et deux et un quart de large, de sorte qu'il faut grandement se baisser pour y entrer. Le dedans du sépulcre est presque carré; il a six pieds moins un pouce de long, et six pieds moins deux pouces de large; et depuis le bas jusqu'à la voûte, huit pieds un pouce. Il y a une table solide de la même pierre qui fut laissée en creusant le reste: elle a deux pieds quatre pouces et demi de haut; et contient la moitié du sépulcre, car elle a six pieds moins un pouce de long, et deux pieds deux tiers et demi de large. Ce fut sur cette table que le corps de notre Seigneur fut mis, ayant la tête à l'occident et les pieds à l'orient: mais à cause de la superstitieuse dévotion des Orientaux, qui croient qu'ayant laissé leurs cheveux sur cette pierre Dieu ne les abandonnerait jamais, et aussi parce que les pèlerins en rompaient des morceaux, l'on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, sur lequel

on célèbre aujourd'hui la messe; il y a continuellement quarante-quatre lampes qui brûlent dans ce saint lieu, et afin d'en faire exhaler la fumée, l'on a fait trois trous dans la voûte. Le dehors du saint sépulcre est aussi revêtu de tables de marbre et de plusieurs colonnes avec un dôme au-dessus. »

Le saint sépulcre et la plupart des lieux saints sont servis par des religieux Cordeliers, qui y sont envoyés de trois ans en trois ans. Les Turcs souffrent qu'ils remplissent leurs pieux devoirs; mais de temps à autre ils cherchent tous les prétextes possibles pour les mettre à contribution. Ils se sont emparés de la porte de l'église, et veillent eux-mêmes à ce qu'aucun pèlerin ne puisse y entrer sans avoir payé préalablement une taxe de neuf sequins. Une fois dans le temple il n'en faut pas sortir, sous peine de payer un nouveau droit; aussi voit-on de pauvres pèlerins y rester enfermés des mois entiers, et recevoir des vivres à travers une petite fenêtre destinée à cet usage et traversée d'un barreau de fer. Indépendamment des Cordeliers, il y a sans cesse dans l'église des religieux de sept nations différentes: Grecs, Abyssins, Cophtes, Arméniens, Nestoriens, Géorgiens et Maronites, chacun ayant à sa garde une station particulière, et célébrant le saint office suivant le rit de sa nation.

On ignore aussi au juste l'origine de l'église du Saint-Sépulcre, qui est d'une haute antiquité; mais il est hors de doute que sa fondation remonte au moins au règne de Constantin. Depuis elle a été ravagée, réparée, détruite, reconstruite, renversée et rebâtie plusieurs fois, et ce n'est qu'à travers mille catastrophes qu'elle avait été conservée à notre vénération, jusqu'à ce qu'enfin, il y a peu d'années, elle a été la proie des flammes. Cette antique église n'offre plus que des décombres; les lévites chrétiens n'ont plus d'asile, mais les cantiques n'ont pas cessé; ils se font entendre sur les débris du temple, et les lieux saints sont toujours un objet sacré pour les fidèles.

LE REQUIN.



L'intelligence de l'homme s'abaisse confuse et muette devant cette inépuisable profusion de la nature dans la création de tant d'êtres animés, si différens par leur forme, leur taille et leurs habitudes. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la prodigieuse inégalité des forces ou de l'ingénieuse compensation des ressources de l'instinct. La légèreté échappe à la force, la ruse met en dé-

faut la férocité, et cette intelligence innée de chaque créature pour conserver et défendre son existence est le cachet auquel on reconnaît sans cesse la volonté d'une puissance supérieure qu'on ne saurait nier quand on est en présence de ses œuvres. Elle ne se montre jamais plus grande et plus infinie que dans ses plus petits ouvrages. Mais généralement l'homme ne l'admire jamais plus que

quand elle se déploie grande et terrible. Il sourit indifférent à la vue de la fourmi, mais il frémit attentif au cri et même à l'image du lion ou du tigre, comme si l'effroi était le chemin de son cœur.

Ce n'est pas que sur la terre et dans les airs que l'étude peut trouver des émotions profondes de terreur, les mers ont aussi leurs animaux de proie, leurs hyènes altérées de sang et de carnage. Parmi ces monstres marins il en est un dont l'apparition fait fuir devant lui les autres poissons épouvantés, dont la crainte fait frémir les plus hardis navigateurs. Doué d'une force prodigieuse, armé de dents innombrables et irrésistibles, assez grand pour engloutir un canot dans sa gueule effroyable, cette bête horrible ravage les mers et porte partout la désolation et la mort; son nom seul l'indique, c'est le requin (1).

Ce poisson est le plus remarquable de la grande famille des squales. Sa longueur ordinaire est de 30 à 40 pieds; sa tête, qui est aplatie, est d'une laideur hideuse, son museau est arrondi; aux deux côtés de son corps allongé sont deux immenses nageoires dont les mouvemens combinés avec ceux de sa queue le font nager avec une telle rapidité qu'aucun poisson ne saurait le dépasser en vitesse, ni échapper à sa poursuite. A ces avantages il en joint d'autres plus grands encore. Ses narines sont très développées, ce qui indique une grande finesse dans l'odorat. Il sent l'approche de sa proie à une si grande distance, qu'on croirait qu'il la devine, et l'on peut dire que l'odorat est au requin ce que la vue est au vautour; car elle lui sert à compter aussi pour rien d'immenses espaces, qu'il franchit d'ailleurs avec la rapidité d'une flèche.

La nature n'a pas borné là sa coupable prodigalité envers ce monstre des mers. Non contente de le doter de sens aussi parfaits et d'une vitesse aussi prodigieuse, elle lui a encore donné des armes redoutables. Sa gueule est immense et comme en disproportion avec son corps. Dans un requin de 30 pieds, la mâchoire supérieure est de six pieds et la mâchoire inférieure de dix pieds, c'est-à-dire le tiers de la longueur du corps, ce qui bornerait l'ouverture à seize pieds, si l'animal n'avait des deux côtés des membranes élastiques qui lui permettent d'écartier encore ses mâchoires et de faire de sa gueule un véritable gouffre. Ces redoutables mâchoires sont armées de plusieurs rangées de dents pointues et acérées. Dans la première jeunesse on n'en observe qu'un rang, mais on en a compté jusqu'à six dans les requins parvenus à toute leur force. Ce n'est pas tout encore: ces dents, qui n'ont pas moins de deux pouces de long dans un sujet de 30 pieds, sont édentées comme une scie et chacune d'elles est mobile. Elles sont mues, redressées, couchées ensemble ou séparément, par des muscles placés à leur base.

Muni d'armes aussi terribles, comment le requin qui est le plus vorace des monstres marins, n'en serait-il pas le plus redoutable?

On le trouve dans toutes les mers et sous toutes les latitudes, et partout ses habitudes sont les mêmes. Féroce, avide de sang, insatiable de proie, véritable hyène des mers, il tue et dévore tout ce qu'il rencontre; il fait ravage parmi les thons, les phoques et les morues. On le voit suivre les navires, les escorter avec constance, et guetter tout ce qui pourrait tomber de leur bord. Il s'attache surtout aux vaisseaux négriers comme s'il savait combien de malheureux esclaves doivent périr à fond de cale et devenir sa proie. Malheur à l'imprudent qui risque de se baigner dans la mer! ce monstre, sans cesse aux aguets, se précipite tant de force qu'il s'élance de plus de trente pieds hors de l'eau, et coupe en deux sa victime au moment où une corde secourable va la soustraire à sa rage.

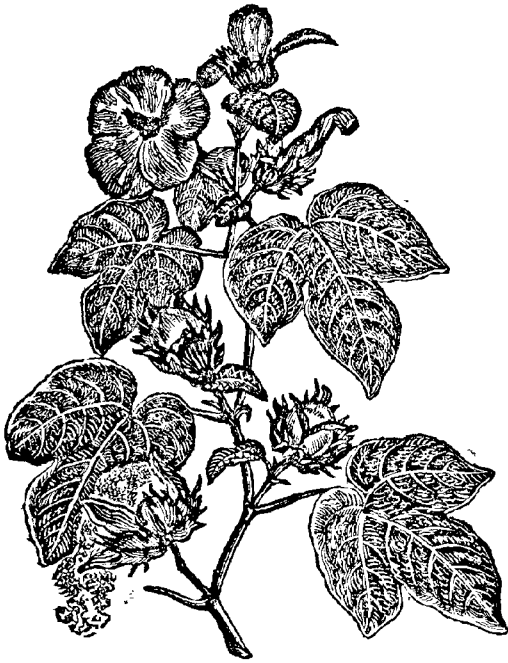
On a dit souvent que par une disposition particulière de ses mâchoires il était forcé de se mettre de côté pour saisir ce qu'il convoite; mais des marins expérimentés ont démenti ce fait, et il n'est que trop constant que rien ne gêne cet effroyable animal dans l'usage des nombreuses facultés qu'il a reçues de la nature. On assure cependant qu'il y a des nègres assez hardis pour l'attaquer à la nage et essayer de lui fendre le ventre avec une arme tranchante. Nous sommes d'autant plus portés à prendre cette assertion pour un conte, que cette témérité serait sans objet; car la chair du requin est dure, coriace et d'une mauvaise saveur. Aucune de ses dépouilles n'est utile, si ce n'est toutefois sa peau dont on fait des harnais dans quelques pays, et que dans d'autres on emploie à polir les bois tendres en guise de lime. Quelques auteurs prétendent qu'en Islande et au Groënland les malheureux habitans de ces contrées glacées font sécher sa chair pendant une année pour en faire une ressource quand la pêche leur manque. Nourriture repoussante au goût et à l'odorat, et que ces peuples-là seuls peuvent supporter, qui boivent avec délices de l'huile de baleine à peine épurée.

On croyait autrefois que la cervelle desséchée du requin était un remède infailible dans certaines maladies, et que ses dents enchâssées dans des montures d'or ou d'argent étaient des amulettes toutes-puissantes contre la peur. On croira sans peine que ceux qui les portaient devaient être des gens de cœur et de grand courage s'ils allaient eux-mêmes les arracher à l'animal vivant.

On trouve dans les entrailles de la terre beaucoup de dents de requin. Quelques-unes sont de dimensions effrayantes et sembleraient indiquer que dans des temps antérieurs ces monstres étaient deux fois plus grands qu'aujourd'hui. A coup sûr ils ne pouvaient pas être plus nombreux que de nos jours, et ces animaux redoutables finiraient par dépeupler la mer si leur monstrueuse glotonnerie ne les portait à se dévorer entre eux.

(1) Son nom vient de *Requiem*.

LE COTONNIER.



On a trouvé, sur divers points du globe, un arbrisseau grêle et délicat, aux grandes feuilles, à la fleur épanouie, et dont la graine, entourée d'un duvet blanchâtre, se cache et grossit lentement dans l'ovaire. Quand vient la maturité, la capsule s'ouvre ou éclate, et tout à coup des flocons soyeux se gonflent et débordent de toutes parts. Cette bonne précieuse, cette laine végétale, qui est devenue une des plus riches productions de la nature, c'est le coton !

Il est connu de temps immémorial en Asie, en Égypte, en Perse et en Grèce. Les plus anciens auteurs parlent d'une plante qui fournit une soie blanche et légère dont on fait de moelleux tissus, et Pline la décrit de façon à ce qu'on ne puisse conserver aucun doute sur l'identité de cette soie avec le coton. Toutefois ce duvet et ces étoffes ne furent connus en Europe que comme des objets de curiosité jusqu'à la découverte de l'Amérique, cet immense événement qui devait changer une partie des habitudes de l'ancien monde, en lui offrant des produits nouveaux. On y trouva des cotonniers, et les diverses espèces qu'on y transporta d'Orient s'y acclimatèrent facilement. Encouragé par ce succès, on a essayé de les cultiver en Europe, et plusieurs tentatives qu'on a faites à diverses reprises dans les pays méridionaux, et même dans le midi de la France, donnent lieu de penser que la réussite n'est pas impossible. On a obtenu de belles récoltes en Espagne dans le royaume de Valence, et une plantation a réussi en Provence au commencement de la révolution. Les événements n'ont pas permis de donner suite à cette entreprise; espérons qu'à présent il se trouvera des planteurs patriotes qui vou-

dront essayer d'enrichir notre belle France de ce produit. Nous avons déjà conquis le sucre par la culture de la betterave, et si le gouvernement encourageait la culture du cotonnier, tout fait présumer que nous pourrions aussi conquérir le coton. Il y en a tant d'espèces, on en a trouvé dans tant de climats, et d'expositions si différentes, qu'il semble que tout le problème consiste à essayer de toutes les graines, jusqu'à ce qu'on trouve une espèce qui puisse se naturaliser chez nous au milieu des olives et des oranges du Midi.

Le cotonnier se présente quelquefois si faible de tige, qu'il semblerait appartenir au genre des plantes; mais, le plus souvent, c'est un arbrisseau d'un bois frêle et léger. Il s'élève à cinq ou six pieds de hauteur, et sa culture demande de nombreuses précautions. On le sème suivant les climats, depuis mars jusqu'en mai, et les planteurs américains s'y prennent absolument comme nos paysans français sèment les haricots. Pour que la graine germe plus vite, ils ont la précaution, dans quelques pays, de la faire tremper vingt-quatre heures dans l'eau; ils humectent la terre chaque matin, et au bout de sept jours la plante lève. On continue d'arroser jusqu'à ce que la tige soit devenue à consistance d'arbuste, et que les bourgeons de la floraison commencent à paraître. Dans les climats où il ne pleut jamais, on ménage des rigoles pour mouiller les pieds des plants; mais dans les pays pluvieux, la plante donnerait plus de bois que de fleurs; de sorte que la récolte de cet arbuste délicat se trouve compromise à un même degré par une saison trop sèche et par une saison trop humide. Chaque pied doit être semé à distance, et le cultivateur doit prendre grand soin de sarcler la terre pour ne laisser croître aucune mauvaise herbe qui offrirait le double danger de fatiguer la terre et d'attirer des insectes, dont la présence est fatale au cotonnier.

Dans le courant de septembre, le fruit arrive à sa maturité; on en est averti par l'ouverture spontanée des capsules: en moins de quelques heures la plantation se trouve couverte d'une toison blanche. On cueille avec soin tous les fruits ouverts, et on recommence chaque jour, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Quelquefois les pluies surviennent et arrêtent la récolte; alors on cueille les fruits qui restent, et on les met dans un four médiocrement chauffé: les capsules s'ouvrent; mais le coton, venu ainsi comme par force, se trouve toujours de médiocre qualité.

L'exposition entre pour beaucoup dans les conditions du succès pour la culture du cotonnier; il ne réussit pas sur les montagnes ni dans les vallons; il lui faut l'air et la température des plaines. Sa racine est pivotante, et si le terrain lui permet de s'enfoncer en droite ligne, on s'en aperçoit à la vigueur des branches et au nombre des coques. En le taillant avec habileté, et en lui donnant tous les soins qu'il exige, il peut durer quatre ans. On a observé que la première année un pied donnait environ cinquante coques; la seconde année, deux cents; la troisième, six cents; et, comme si ce dernier effort avait épuisé la sève, la quatrième année

il ne donne plus que quelques coques, rares et de mauvaise qualité.

La sécheresse et l'humidité ne sont pas les seuls dangers qui menacent de faire échouer tous les soins du planteur; il lui faut encore lutter contre des insectes malfaisants. On parle même d'une espèce de chenilles qui paraissent tout à coup comme les essaims de sauterelles en Égypte, et qui dévastent et ravagent en quelques heures une plantation entière; de là elles passent à une autre; mais à chaque attaque leur nombre et leur voracité diminuent.

Quand le coton est séparé de la coque, on extrait avec soin les graines qui s'y trouvent attachées, et après l'avoir foulé dans des sacs du poids de trois cents à trois cent vingt livres, on le répand dans le commerce. Chaque pied pouvant fournir, terme moyen, cinq ou six onces de coton, il s'ensuit qu'une seule balle de trois cents livres contient le produit de près de huit cents cotonniers!

On en connaît jusqu'à vingt-huit espèces différentes et fort distinctes. Elles varient par la couleur, la qualité et la quantité du produit. Il y en a de blanches comme neige, d'autres sont brunâtres, quelques-unes ont un reflet vert, et en Chine on en récolte de couleur isabelle: cette espèce sert à faire les étoffes de nankin sans passer par aucune teinture préalable, ce qui explique l'inégalité du tissu et l'uniformité de la nuance.

On divise le coton du commerce en deux classes, le coton des îles et le coton du Levant. Le coton des îles arrive en France par Bordeaux, Nantes, La Rochelle, le Havre et Rouen. Il reçoit différents noms d'après les pays dont on le tire. C'est ainsi qu'on distingue les cotons de la Guadeloupe, Saint-Domingue, Cayenne, Barbade, Surinam, etc. On préfère ceux dits de Maragnan et de Cayenne. Presque tout le coton qui s'importe en France se file à Rouen et dans la Normandie, qui est couverte de nombreuses filatures, assez perfectionnées aujourd'hui pour ne plus rien craindre de la concurrence anglaise. Le coton du Levant, moins estimé que celui des îles, vient par Marseille. Il se divise en un grand nombre de qualités différentes. On en compte ordinairement trente-une par année; Alexandrie en fournit quatre, Smyrne neuf, Seïde onze, Alep cinq, Chypre deux; cette différence et cette variété viennent sans doute des diverses sortes de culture. L'Orient est encore le refuge de la routine, et les mauvaises habitudes s'y conservent religieusement de père en fils.

Depuis quelques années le coton a pris le premier rang parmi les objets qui servent à la consommation européenne. On en fait des étoffes de toutes sortes et de tous les prix. Il a remplacé, à beaucoup d'égards, le lin et le chanvre. On le mélange avec la laine pour fabriquer les draps légers, et avec la soie pour les tissus moelleux et brillants; on l'emploie dans la fabrication du papier, et souvent il remplace le crin dans les meubles.

Il est à remarquer que les productions de la nature qui sont devenues des objets de première nécessité proviennent toutes de petits arbustes,

comme l'indigo, le sucre, le coton, le café, le blé, le chanvre et le lin, comme si Dieu, dans sa prévoyance infinie, avait voulu mettre à la portée des hommes ce qui convenait le mieux à leurs besoins et à leur bien-être!

HYGIÈNE.

SECOURS A DONNER AUX NOYÉS.

Les chutes à l'eau et les dangers qu'elles entraînent sont, de tous les accidents, les plus nombreux et les plus inévitables. Chaque année le nombre des victimes est considérable, et il est triste d'avoir à proclamer que les personnes qu'on retire de l'eau meurent plutôt des soins mal entendus qu'on leur prodigue, que de leur imprudence à exposer leurs jours, ou de la funeste résolution qui les a portés à en abrégier le cours.

On croit généralement, dans le public, que les noyés meurent parce que l'eau a pénétré dans leurs estomacs et dans leurs poumons; aussi, à peine les a-t-on tirés de l'eau, qu'on les tient la tête basse, pour les faire dégorger; on les secoue violemment pour les faire revenir de leur évanouissement; on les enveloppe dans un lit très chaud, sous prétexte de les réchauffer, toutes mesures qui ne peuvent avoir d'autre résultat que de rendre certaine une mort qui était encore douteuse.

On sait aujourd'hui qu'il entre une très petite quantité d'eau dans les poumons, et que la présence de cette eau ne saurait causer une crise funeste. La mort ne provient que de la privation d'air, et que de l'impossibilité de respirer; c'est une véritable asphyxie. La science a démontré que pendant un assez long espace de temps la vie est plutôt suspendue qu'éteinte, et elle s'est appliquée à trouver les moyens de la rappeler à son énergie première.

Aussitôt qu'on a tiré une personne de l'eau, il faut la transporter de suite dans un lieu où l'on puisse avoir les secours dont nous allons parler. Dans le trajet, qui peut se faire à bras, dans une litière, sur un brancard ou en voiture, il faut que le corps soit étendu, légèrement tourné sur le côté, et la tête plus élevée que les pieds. Cette position suffit pour que l'eau qui pourrait intercepter l'air dans la trachée-artère se dégage et s'écoule. Avant de poser le noyé sur un lit, il faut lui ôter ses habits avec précaution, ou les lui couper s'ils résistent, afin de ne donner aucune secousse violente au corps. Le lit doit être plus élevé de la tête que des pieds. Il est à désirer qu'il soit bas, et qu'on puisse tourner autour pour faire plus aisément les manœuvres nécessaires. Deux matelas posés à terre vaudront mieux qu'un lit.

Lorsque le corps est nu, il faut ouvrir les fenêtres et allumer un bon feu dans la cheminée, pour entretenir un courant d'air. On frictionnera les membres avec une brosse ou une flanelle, ou même avec la main, en y versant d'abord une liqueur spiritueuse et excitante, comme de l'eau-

de-vie camphrée, de l'alcali volatil, ou du vinaigre. On ne réchauffera le corps que lentement, en frictionnant légèrement le cœur et l'estomac. On approchera de temps en temps des narines des sels, des vinaigres très forts, ou de la vapeur de soufre, en enflammant des allumettes. On excitera les lèvres et l'intérieur du nez avec des plumes légères ou un fil de soie.

On administrera en même temps des lavemens froids irritans, soit en y mêlant du sel marin, soit simplement à l'eau et au vinaigre. On soufflera de l'air par la bouche ou par le nez, pour tâcher de remplir de nouveau les poumons. Il a presque toujours été plus efficace d'introduire de l'air par le nez, parce qu'il se dirige plus sûrement vers la trachée-artère.

Il faut insister long-temps et recommencer sans cesse les mêmes manœuvres et les mêmes expériences. Ce n'est souvent qu'au bout de plusieurs heures qu'on remarque un léger mouvement des paupières ou des muscles du visage, ou bien une rougeur presque imperceptible qui vient colorer les lèvres ou les joues, ou d'autres fois un peu plus de souplesse dans la peau. Ces indices ne tardent pas à être suivis d'un léger bruit dans la gorge ou dans le bas-ventre, et par un soupir très-faible qui se renouvelle au bout de quelques minutes. Ce sont là les premiers signes de vie. C'est alors qu'il faut redoubler de zèle, sans cesser d'agir avec la plus grande prudence.

Dès que le malade respire et que son pouls commence à s'animer, il faut lui faire avaler quelques cuillerées de vin généreux, ou d'eau-de-vie affaiblie. On peut alors le mettre dans un lit bassiné, en ayant soin de maintenir les pieds chauds, soit par des frictions, soit par des cataplasmes. La vie est quelquefois rappelée depuis long-temps, le cœur bat, le malade respire, et cependant il reste encore sans connaissance comme accablé par un engourdissement général, ou en proie à une faiblesse extrême.

Il ne faut jamais manquer d'essayer tous ces soins quand bien même le noyé serait resté plusieurs heures dans l'eau; l'expérience a prouvé qu'il y avait toujours des chances, et l'humanité prescrit de ne perdre tout espoir que lorsque la mort étend ses ravages d'une manière visible, et que la dissolution commence.

HISTOIRE

DE LA FRANCE ET DES ROIS DE FRANCE,

ENSEIGNÉE PAR UNE GALERIE DE PORTRAITS.

La France, par sa position géographique, présente un si heureux ensemble, que c'est ainsi qu'un écrivain de l'antiquité en termine la description : « Une si heureuse disposition de lieux, par cela même qu'elle semble être l'ouvrage d'un être intelligent plutôt que l'effet du hasard, suffirait pour prouver la Providence. » Et Strabon écrivait ainsi,

lorsque les Gaules presque inhabitées, couvertes de forêts impénétrables et de marais faugens, n'offraient encore aucune de ces innombrables ressources que des siècles de civilisation lui ont fait conquérir. C'est qu'on chercherait vainement, en effet, sur toute la surface du globe, une contrée plus admirablement disposée que la France pour assurer l'indépendance, la prospérité et la prépondérance d'une grande nation.

Aussi l'a-t-on vu s'élever successivement au premier rang des empires, et imposer son influence aux développemens de l'intelligence humaine et des destinées de toutes les autres nations. Cette prépondérance qu'elle a su conquérir, ces progrès qu'elle a faits dans toutes les voies d'amélioration, ces découvertes brillantes que lui doit la science et dont elle a doté le monde, tous ces élémens donnent à son histoire un intérêt et une importance qu'on ne saurait méconnaître. Et cependant la véritable histoire de la France est encore inconnue de la plupart des gens du monde. Ils savent celle des livres qui leur ont appris des dates, des noms, des généalogies et quelques grands faits, mais ils n'y ont pas trouvé un mot du pays, proprement dit, et de ses plus graves intérêts.

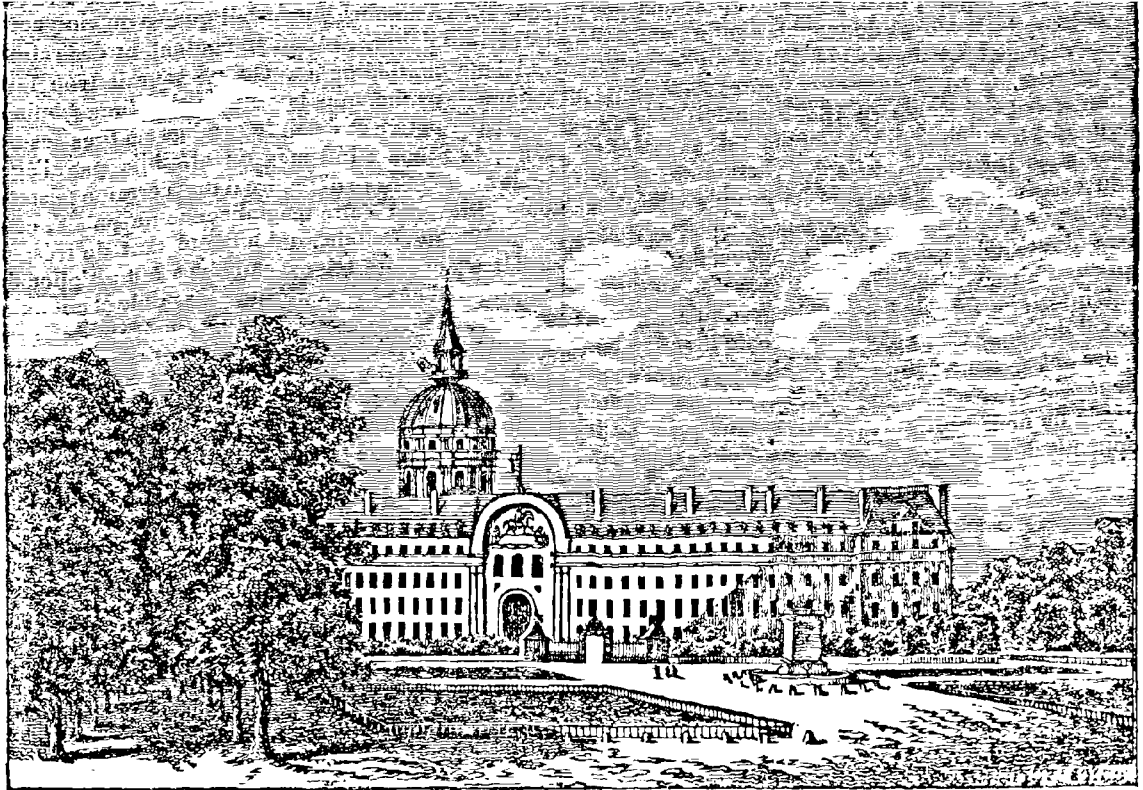
C'est sous ce dernier point de vue que nous comptons nous occuper de l'histoire de notre pays dans une suite d'articles que nous offrirons de temps à autre à nos lecteurs. Nous n'avons pas la prétention de faire un cours d'histoire, et nous n'avons pas oublié que nous avons pris l'engagement de dépouiller la science de son austérité; aussi nous bornerons-nous à présenter une galerie vive et animée, mais surtout exacte de ce qui intéresse le plus notre beau pays. Chaque article sera précédé d'un portrait d'un roi de France; et chaque fois nous joindrons au récit des faits, des détails sur les diverses améliorations du pays sous le règne de ce roi, de ses victoires ou de ses revers, de sa prospérité ou de sa décadence.

Nous suivrons pas à pas l'histoire des institutions nationales; nous citerons les découvertes importantes dans les sciences, les procédés nouveaux trouvés par l'industrie, les conquêtes lointaines, les progrès des lettres, et l'accroissement successif de la population sur tous les points du royaume. En procédant ainsi, l'histoire du peuple se liera essentiellement à celle du roi; la nation sera toujours en face du trône, et on verra que, pendant près de quatorze siècles, la France n'a pas cessé de marcher à la tête de la civilisation, de se faire redouter au dehors et de grandir au dedans.

Nous avons fait faire de nombreuses recherches pour nous procurer des dessins dont la source fut authentique. Nous indiquerons chaque fois d'où nous les avons tirés, et nous ne doutons pas que la certitude d'avoir sous les yeux un portrait ressemblant, ne soit déjà un grand attrait pour nos lecteurs. La gravure, dont chacun pourra apprécier le mérite, est confiée à nos plus habiles artistes.

PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^o,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

HOTEL ROYAL DES INVALIDES.



La carrière des armes qui est pour tous celle de l'honneur, n'est que pour quelques-uns celle de la fortune. Celui qui ne pouvait jamais être qu'un vaillant soldat n'avait pour perspective qu'une vieillesse de misère et d'humiliation, car il ne pouvait échapper à l'une qu'en se résignant à l'autre. Il lui fallait mourir de faim, ou tendre la main aux passans. Henri IV, ce roi dont le peuple vénère encore la mémoire parce qu'il fut le roi du peuple, Henri IV fut le premier qui, jetant un regard de compassion sur ceux qui avaient combattu pour lui ou contre lui, voulut faire cesser l'ingratitude du pays envers ceux qui avaient été ses défenseurs. Il fit rechercher avec soin les infirmes, les blessés et les vieillards, les fit placer dans un hôpital, et quelques années après il le consacra à perpétuité au noble usage de servir de refuge aux soldats affaiblis par l'âge ou mis hors de combat. Trente ans plus tard, Louis XIII les fit transporter à Bicêtre, où il fit bâtir d'immenses bâtimens pour les recevoir. Louis XIV vint ensuite, qui voulut compléter l'œuvre de ses prédécesseurs. C'était le temps des merveilles : on donnait à tout un air de grandeur, Versailles et Marly s'étaient élevés comme par enchantement pour les plaisirs du prince, les marais se changeaient en jardins délicieux, des terrains

arides devenaient une terre promise, l'eau de la Seine étonnée arrosait les hauteurs de Trianon et s'élançait en cascades, les châteaux royaux étaient presque des villes, et l'hôpital des vieux soldats fut un magnifique palais digne des plus puissans souverains. Après avoir désigné et fait acquérir un immense emplacement, Louis XIV, posa en 1670, la première pierre de l'édifice que nous voyons aujourd'hui. Quatre années après les bâtimens furent assez avancés pour recevoir les officiers et les soldats. C'est alors que l'hôpital reçut le nom d'*Hôtel royal des Invalides*. En 1675, on commença la construction de l'église, dont les travaux durèrent trente ans et complétèrent ce beau monument, que les successeurs du grand roi n'eurent plus qu'à entretenir.

Sa façade a 612 pieds d'étendue; on y compte quatre étages et 133 fenêtres. Au centre est une grande porte par laquelle on pénètre dans une cour qui a 390 pieds de long et 192 de large; cette cour est entourée de bâtimens, dont les quatre faces ont deux étages d'arcades qui éclairent des galeries. De l'autre côté du bâtiment se trouve le portail de l'église, remarquable par le dôme qui le couronne. Ce dôme a 300 pieds de diamètre, et par conséquent, à peu près 900 pieds de circonférence

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

à sa base ; sa forme élégante et pyramidale s'éleva à 323 pieds de hauteur, et domine toute la ville. Il est orné à l'extérieur de quarante colonnes, couronnées par une balustrade; au-dessus est une rangée de fenêtres par où le jour pénètre dans l'église. La coupole, divisée en côtes, est chargée, dans leurs intervalles, de trophées militaires, couronnés chacun par un casque dont l'ouverture sert de lucarne. Ces trophées et ces côtes, qui sont en plomb, ont été dorés en 1813, ainsi que la lanterne qui termine l'édifice. Cet éclat de l'or, qui réfléchissait les rayons du soleil, resplendissait au loin et annonçait dignement la grande ville, mais l'action de l'air a déjà exercé ses ravages, et il sera sans doute nécessaire de recommencer bientôt ce qu'on a fait en 1813.

L'intérieur de l'église est digne de l'extérieur : le sol du dôme est pavé en marbre de diverses couleurs, et se trouve entouré de six chapelles ornées de sculptures remarquables. Autrefois la nef était parée de neuf cent soixante drapeaux pris sur les ennemis de la France. Ces nobles trophées, glorieux

témoignages de la valeur française, ont disparu en 1814, lors de la première invasion des alliés.

On dit que l'Hôtel royal des Invalides a servi de refuge à plus de huit mille soldats; aujourd'hui il n'en compte pas plus de trois mille cinq cents, et encore sur ce nombre y en a-t-il quatre ou cinq cents qui vivent dehors, et qui se contentent des rations qui leur sont allouées. On ne saurait trop faire l'éloge des soins que la sollicitude d'une administration attentive et éclairée prodigue à tous ces soldats, la plupart infirmes ou affaiblis par l'âge; mais on ne peut se défendre d'une certaine tristesse en considérant cette magnificence de palais, cette vanité monumentale, qui a coûté tant de trésors, qui auraient été mieux employés à multiplier des hôpitaux. Il eût été plus beau, plus noble et mieux entendu, de loger et de nourrir cinquante mille braves invalides dans des maisons simples et sans ornemens, que de faire habiter un fastueux palais à un si petit nombre de vieux soldats. Louis XIV mit sa gloire à faire un superbe monument, et non pas à fonder une bonne institution. Henri IV eût mieux fait.

LES AÉROSTATS.

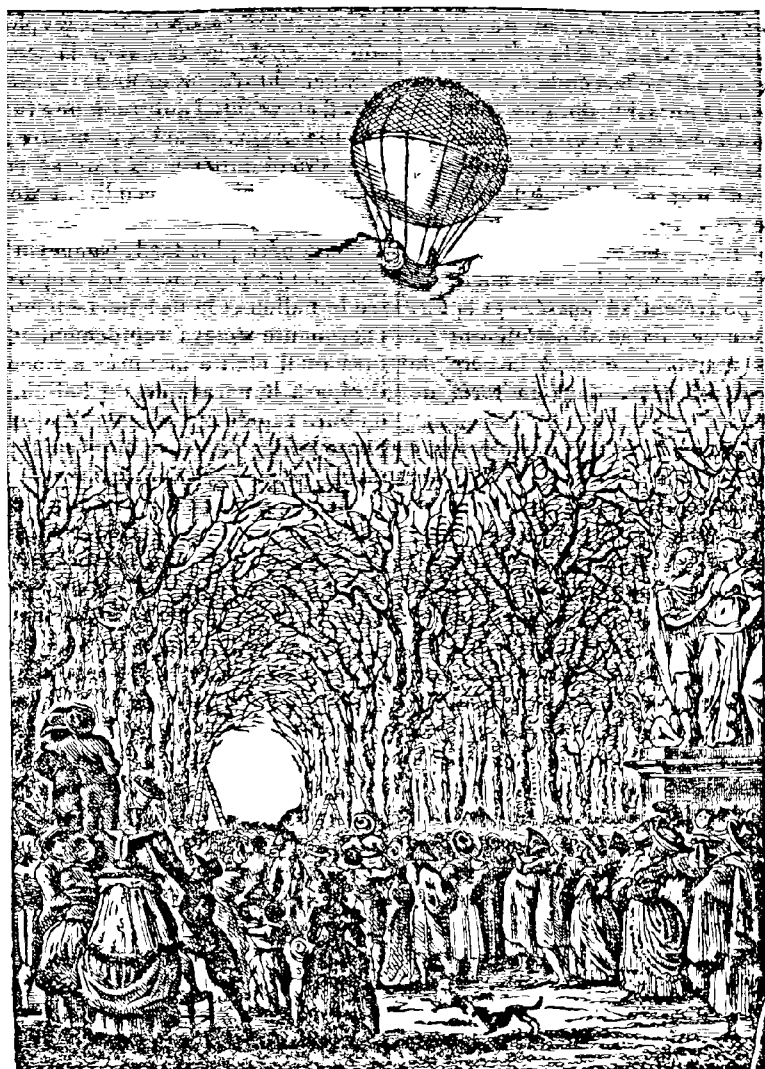
Tant que la possibilité de s'élever dans les airs a été mise en doute ou regardé comme une chimère, l'esprit humain, guidé par des notions superstitieuses, n'attribuait cette faculté qu'à des génies surnaturels. Cependant l'idée de dompter l'élément qui nous entoure et nous échappe a fait l'objet de la plus sérieuse attention de quelques hommes de science. Roger Bacon, le chancelier d'Angleterre, parle d'une machine préparée pour faire de périlleux essais; en 1672, un autre Anglais, John Wilkins, évêque de Chester, publia sur un nouveau monde, un traité dans lequel il cherche les moyens matériels de quitter celui-ci. En 1755, Joseph Gallien publia à Avignon *l'art de naviguer dans les airs*. Il affirme dans cet ouvrage qu'il est possible de construire une machine plus légère que l'air, et à l'aide de laquelle on pourrait faire des voyages aériens. Il pressentit le vrai principe, mais il ne sut pas l'appliquer.

L'honneur de résoudre ce grand problème était réservé à deux Français. En 1782, les frères Montgolfier, hommes d'un rare mérite, et fabricans de papiers à Annonay, où leurs descendans exercent encore avec éclat la même industrie, les frères Montgolfier imaginèrent d'enfermer dans des enveloppes légères un fluide spécifiquement plus léger que l'air atmosphérique, et de faire ainsi un nuage artificiel qui s'élèverait en vertu de sa légèreté et emporterait avec lui des corps d'un poids proportionnel au volume du vaisseau ascendant. Ils firent une première expérience en grand, le 5 juin 1783, devant un grand nombre de spectateurs, et on vit avec admiration un globe d'une circonférence de 110 pieds, monter rapidement vers le ciel, s'élever à 6,000 pieds, et redescendre doucement

après une ascension de dix minutes. Cette expérience fit grand bruit en Europe. C'était, en effet, comme la découverte d'un nouveau monde, et les physiciens, laissant leurs autres études, ne s'occupèrent plus qu'à faire des expériences aérostatiques.

L'année suivante, on fit au Champ-de-Mars une nouvelle tentative, qui réussit complètement, et M. Étienne Montgolfier, qui vint à cette époque à Paris, fit construire, en cinq jours, un appareil immense, qui devait entraîner avec lui un poids de cinq cents livres! Le 19 septembre, l'expérience se fit à Versailles, en présence de la cour; elle se fit sans accident, et des animaux attachés dans une nacelle furent risqués dans les airs. Le 15 octobre suivant, Pilatre de Rosier, homme intrépide, osa se faire enlever par un ballon retenu par des cordes, et bientôt il annonça la détermination de faire un voyage dans lequel l'aérostat serait abandonné à lui-même.

Le 21 novembre fut le jour fixé pour cette audacieuse tentative. Pilatre de Rosier se place d'un côté de la nacelle, le marquis d'Arlandes, aussi résolu que lui, se place de l'autre côté, pour maintenir l'équilibre, et tous deux donnent le signal du départ. L'aérostat quitte la terre, s'élève de la manière la plus majestueuse, et parvient bientôt à une si grande hauteur, qu'on ne pouvait plus distinguer les intrépides voyageurs. Il longea l'île des Cygnes, fila au-dessus de la Seine, la traversa en présence d'une multitude de spectateurs, plana quelque temps sur Paris, puis, rencontrant un courant d'air, il dépassa le boulevard, et se porta au-dessus de la plaine, où Pilatre de Rosier descendit sain et sauf.



Ces aérostats, qui ont conservé le nom de *Montgolfières*, portaient un brasier allumé, dont la chaleur raréfiait l'air contenu dans le ballon, et le rendait ainsi plus léger que l'atmosphère dans laquelle il voguait; mais on imagina bientôt de remplir le ballon de gaz hydrogène, dont la pesanteur spécifique est bien moindre que celle de l'air raréfié. Charles et Robert, deux habiles physiciens, construisirent un appareil sur ce principe, et ils annoncèrent leur intention de surpasser encore Pilatre de Rosier. Cette grande expérience eut lieu, à Paris, le 1^{er} janvier 1784. L'aérostat, placé dans le jardin des Tuileries, et autour duquel la foule se pressait, long-temps avant le moment du départ, avait 26 pieds de diamètre, et était fait avec du taffetas enduit d'un vernis fait avec de la gomme élastique dissoute à chaud dans l'huile de térébenthine. À peine les deux intrépides physiciens furent-ils placés dans la nacelle, que le ballon, s'élevant doucement dans les airs, offrit, à tous les regards, un prodigieux et magnifique spectacle. Bientôt sa marche devint plus rapide; il monta à 600 pieds, et parcourut, en peu de temps, un trajet considérable. Il descendit sans accident; et alors

Charles, resté seul dans la nacelle, s'élança de nouveau dans les airs, avec la rapidité d'une flèche, et s'éleva à une hauteur de 10,500 pieds. A cette immense élévation, il ne distinguait plus rien au-dessous de lui. La température de l'atmosphère changea si rapidement, qu'il eut beaucoup à souffrir du froid. Il ressentit surtout une douleur extraordinaire dans les oreilles et dans les mâchoires. Parvenu à de si hautes régions, le ballon se gonfla avec tant de forces, que Charles, craignant de le voir éclater, laissa échapper une partie du gaz, au moyen d'une soupape qui avait été ingénieusement préparée.

Six mois après, Robert s'éleva de nouveau, et le duc d'Orléans osa l'accompagner. En peu de minutes ils se trouvèrent au milieu des nuages et coururent de grands dangers. L'enveloppe du ballon creva en deux endroits différens; mais, malgré la rapidité de la descente, les audacieux voyageurs parvinrent à terre sans accident.

L'Angleterre voulut rivaliser avec la France, et MM. Blanchard et Jeffries entreprirent de traverser, en ballon, le bras de mer qui sépare les deux pays. Ils quittèrent Douvres le 7 janvier, à une heure

de l'après-midi. Leur aérostat les enleva d'abord majestueusement, et leur fit dépasser avec rapidité des navires qui voguaient à plusieurs voiles; mais bientôt, s'apercevant qu'il redescendait, ils jetèrent à la mer la moitié du sable dont ils s'étaient pourvus. Ils n'étaient encore qu'à un tiers du chemin! Quelques instans après, ils remarquèrent qu'ils descendaient encore; le péril était imminent. Ils jetèrent le reste de leur sable, et même des livres qu'ils avaient pris avec eux. A deux heures un quart, ils se débarrassèrent de leurs ancres et des cordes dont ils pouvaient se passer; et enfin, pour dernière ressource, ils se dépouillèrent de leurs vêtemens. Ils arrivèrent enfin à la côte de France, et mirent pied à terre dans la forêt de Guennes.

Pilatre de Rosier, jaloux de se voir devancer par des étrangers, projeta de traverser aussi la Manche, et, le 13 juin 1785, il s'élança de Boulogne avec un compagnon de voyage. Leur ballon s'éleva d'abord à une assez grande hauteur, mais on le vit bientôt après se précipiter avec rapidité vers la terre. Les deux malheureux voyageurs furent tués sur la plage.

Malgré ce fâcheux évènement, les expériences se succédèrent avec rapidité; seulement, on chercha à se prémunir contre une aussi triste catastrophe. On inventa les parachutes, et c'est encore à un Français qu'est due cette découverte importante. M. Lenormand fit de hardis essais et parvint enfin à s'assurer qu'un parachute de 14 pieds de diamètre pouvait soutenir un homme, même au-dessus des nuages. En août 1787, M. Blanchard fit une ascension à Strasbourg; parvenu à une hauteur de 6000 pieds, il lança son chien suspendu à un petit

parachute; puis, redevenu plus léger, il s'éleva lui-même au-dessus des nuages, bien persuadé que son chien descendait vers la terre. Quel fut son étonnement d'apercevoir le parachute qu'un courant d'air venait d'enlever à une région aussi élevée! Le chien, apercevant son maître, se mit à aboyer d'un ton plaintif; mais l'air se calma, et bientôt maître et chien descendirent doucement chacun de leur côté.

Six années plus tard, Gannerin osa risquer une descente en parachute. Cet appareil était placé entre le ballon et la nacelle. Le temps était favorable, l'aéronaute s'éleva rapidement. Quand il conjectura qu'il était à peu près à 2,000 pieds de terre; il sépara le parachute du ballon. Sa descente fut d'abord rapide et verticale, mais peu à peu le parachute se déploya et le mouvement devint plus lent; mais il se manifesta un balancement qui lui fit courir le plus grand danger. En septembre 1802, il renouvela la même expérience à Londres, et descendit d'une élévation de 8,000 pieds!

On a vu des savans, MM. Biot et Gay-Lussac, s'enlever dans un ballon, pour faire des expériences scientifiques dans les hautes régions de l'air. Ils s'élevèrent à une hauteur de 13,000 pieds et firent un trajet de quinze lieues. Après avoir pris quelques jours de repos, M. Gay-Lussac s'enleva seul, le 6 septembre 1804, et parvint à une hauteur de 23,000 pieds, la plus grande à laquelle l'homme soit jamais parvenu!

Aujourd'hui, l'art de s'élever dans les airs est devenu si général et si facile, que chaque pays a ses aéronautes, et qu'en France une ascension au-dessus des nuages fait toujours partie des fêtes publiques.

SAINT VINCENT DE PAUL.



Saint Vincent de Paul est un de ces hommes rares qui apparaissent de temps à autre comme pour servir de modèle aux autres hommes. Sa longue carrière fut consacrée à faire le bien; les nom-

breuses institutions qu'il a fondées, et qui subsistent encore, ont puissamment contribué à adoucir les mœurs et à faire marcher le pays dans les voies de la civilisation. Il fut, à la fois, un parfait chrétien, un philanthrope que rien ne pouvait décourager, un administrateur habile et un philosophe éclairé. On ne connut pas d'ennemis à ce saint, qui ne pensa jamais qu'à soulager toutes les misères, et la nouvelle de sa mort répandit en France et en Europe une tristesse générale. Depuis, la reconnaissance publique lui a élevé des statues; jamais honneur ne fut mieux mérité: un coup d'œil rapide sur sa vie suffira pour en convaincre.

Né en 1576, dans le midi de la France, il annonça de bonne heure un grand goût pour l'étude et une sensibilité excessive. Tonsuré en 1596, de la main de l'évêque de Tarbes, il fut revêtu du sacerdoce, en 1600, par l'évêque de Périgueux, et nommé, quelque temps après, à la cure de Tilh, une des meilleures de la province. Se trouvant à Marseille, en 1605, pour recueillir un héritage, il s'embarqua pour revenir par mer à Narbonne; mais trois corsaires turcs, qui croisaient dans ces parages, attaquèrent le vaisseau que montait saint Vincent de Paul, et s'en emparèrent après une vive résistance. Ils enchaînèrent l'équipage et les passa-

gers, bien que le plus grand nombre fût blessé, et firent voile pour la côte d'Afrique. Saint Vincent, blessé d'une flèche, dépourvu de ses vêtemens, et, comme il le rapporte lui-même, couvert seulement d'une paire de caleçon, d'un hoqueton de lin et d'un bonnet, fut promené dans les rues de Tunis, et offert en vente sur la place publique. « Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville, dit-il, la chaîne au col, ils nous ramenèrent au bateau, afin que les marchands vissent voir qui pouvait bien manger et qui non, et pour montrer que nos plaies n'étaient pas mortelles. Cela fait, ils nous ramenèrent à la place, où les marchands nous vinrent visiter, tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents, palpant nos côtes, sondant nos plaies, et nous faisant cheminer le pas, trotter ou courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter, pour voir la force d'un chacun, et mille autres sortes de brutalités. »

Après avoir passé par ces rudes et humiliantes épreuves, saint Vincent fut vendu à un pêcheur, qui fut bientôt obligé de s'en défaire, parce qu'il ne lui était bon à rien. Il passa au pouvoir d'un vieux médecin du pays, qui cherchait la pierre philosophale, et fut compris, à sa mort, dans son héritage. Le neveu du docteur arabe le vendit à un renégat de Nice en Savoie. Saint Vincent convertit une des femmes de ce renégat, qui convertit à son tour leur maître commun, et tous ensemble s'embarquant sur un petit esquif, arrivèrent, le 23 juin 1607, sur les côtes de France.

La reine Marguerite de Valois ne tarda pas à le prendre pour son aumônier; quelque temps après il obtint la cure de Clichy, rebâtit l'église, et s'attacha à former aux fonctions cléricales des jeunes gens qu'il choisissait à Paris. Dès ce moment, il devint un homme considérable, et acquit une grande influence. Il institua la *confrérie de la Charité*, qui devint le modèle de toutes celles qui s'établirent en France; on le vit parcourir les provinces, visiter les hôpitaux et s'informer de toutes les misères comme un autre aurait recherché tous les plaisirs. Non content d'appeler les aumônes sur les malades, il voulut aussi soulager les criminels condamnés aux galères, et obtint de tels succès, qu'il fut nommé aumônier général des galères de France.

En 1625, il fonda une institution destinée à instruire les peuples de la campagne, et en 1634 il constitua l'établissement des filles de la Charité, si connues dans le monde pour les services de tout genre qu'elles ont rendus et qu'elles rendent encore à l'humanité. Ce n'est cependant pas là qu'il borna ses efforts; il ne se contentait pas de préparer le bien, il saisissait toutes les occasions de le faire. On le vit, en 1635 lorsque la guerre, la peste, et la famine désolaient la Lorraine, distribuer des alimens, des remèdes, des vêtemens et de l'argent avec une étonnante promptitude, et au milieu d'incroyables dangers. Il serait trop long de raconter toutes les belles actions de cet homme vertueux, mais il en est une qu'on ne saurait assez signaler à

l'admiration générale, c'est l'établissement des hospices des Enfans-Trouvés. Avant ce saint homme, on les exposait, et ils mouraient de froid ou de faim; il les recueillit, convoqua une assemblée générale de dames pieuses qui concouraient à ses bonnes œuvres, et après leur avoir fait un tableau déchirant de la situation des enfans abandonnés, il obtint de si grandes ressources qu'il put subvenir à leurs premiers besoins. Le roi consentit bientôt à mettre plusieurs hospices à la disposition de Saint-Vincent de Paul, et depuis cette époque, les enfans abandonnés de leur mère ont trouvé un refuge assuré. C'est là, sans contredit, un des plus grands bienfaits dont il ait été donné à un homme de doter l'humanité.

Il mourut à Saint-Lazare, le 27 septembre 1660, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; fut béatifié par Benoît XIII, le 14 août 1729, et canonisé par Clément XII, le 16 juin 1737.

L'Orang = Outang.



De tous les animaux il n'y a que les singes qui, par leur structure, leurs gestes, et quelques unes de leurs habitudes offrent de nombreux rapports avec la race humaine. Parmi toutes les espèces de singes il y en a une qui diffère de toutes les autres, justement parce qu'elle offre une si grande ressemblance avec l'homme, qu'on serait tenté de se ranger de l'avis de ceux qui ont dit qu'elle servait d'intermédiaire entre le nègre et la brute.

Ces animaux, devenus très rares et qu'on ne trouve plus guère que dans les forêts de l'île Bornéo, ou dans quelques parties de l'intérieur de l'Afrique, sont si sauvages que la science ne peut rien nous apprendre de bien positif ni de complet sur leur compte, et tout ce qu'on en sait a été observé sur quelques jeunes sujets qu'on a pu saisir et élever pendant quelque temps. Ces faits, joints aux récits de quelques voyageurs, ont suffi pour fixer sur les points les plus importants.

L'orang-outang parvient, quand il est dans toute sa force, à la taille de 5 à 6 pieds. Sa physiologie a quelque chose de grave et de triste, qui lui est particulière et qui ne tient ni de l'homme ni du singe. Ses yeux sont fort rapprochés, ses oreilles larges et se détachant de la tête. Le nez n'a presque point de saillie, et ne consiste guère que dans ses narines placées à une certaine distance de la bouche qui se prolonge au delà de la partie supérieure de la tête. Les lèvres sont minces, la langue est douce et la bouche est sans abajoues. La face est ordinairement dépourvue de poils, excepté sur la tête, de façon à présenter une espèce de crinière à la façon de nos cheveux. Ses dents sont absolument comme celles de l'homme, car il a quatre incisives, deux canines, quatre molaires, et six machelières. Les mains et les pieds sont longs et étroits, les jambes sont grêles et sans cesse un peu pliées, les bras sont d'une longueur démesurée et descendent plus bas que les genoux. Le ventre est gros et rebondi. Enfin, toute la surface du corps est couverte de longs poils soyeux, frisés et clairsemés.

Il ne faut pas croire cependant qu'il marche sans cesse comme les hommes, c'est plutôt chez lui une attitude qu'une habitude. En l'examinant avec attention, on voit qu'il est expressément organisé pour vivre sur les arbres, et tous les voyageurs s'accordent à dire qu'il y grimpe avec une extrême rapidité. Ces longs bras musculeux, ces doigts nerveux et garnis d'ongles noirs, semblent faits exprès pour saisir des branches; les pieds, renversés de côté de telle sorte que les plantes peuvent être opposées l'une à l'autre, sont disposés de manière à se maintenir le long d'un arbre. Cette conformation, si favorable pour grimper, lui est fort nuisible pour marcher. Il ne peut guère se tenir long-temps debout s'il ne s'appuie sur un bâton, et encore tourne-t-il ses pieds de manière qu'il n'en pose sur le sol que le côté extrême. Quand il n'a pas d'appui et qu'il veut s'aider de ses mains, il va à quatre pattes comme les autres animaux, ou même comme les autres singes, mais il s'avance lentement à la façon des culs-de-jatte; ses bras lui servent plutôt de béquilles que de pattes. On assure que dans ce mouvement il s'appuie sur ses poings fermés.

On conçoit facilement qu'avec autant de points de ressemblance avec l'homme, cet animal ait reçu originairement le surnom d'homme sauvage. Il en diffère cependant par des signes remarquables. Les yeux sont trop rapprochés, le front trop court, le menton n'est pas relevé à sa base, le nez existe à

peine, la bouche est en saillie et trop étendue; les cuisses sont trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, et les pieds sont faits comme des mains longues et étroites. Quant à l'intérieur, les différences sont plus notables encore: l'homme n'a que douze côtes, l'orang-outang en a treize, les vertèbres du cou sont plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, et les reins plus ronds.

Bien que le cerveau soit absolument de la même forme et de la même proportion que celui de l'homme, l'orang-outang ne pense pas, il agit sans réflexion, et on pourrait dire même sans cette intelligence d'instinct qui distingue les autres animaux. Bien que la langue et tous les organes de la voix soient les mêmes que dans l'homme, l'orang-outang ne parle pas; il jette quelques cris rares et aigus, ou il fait un grognement rapide et rauque qui approche du bruit que fait une grosse scie en passant à travers un bois bien sec. On dirait qu'en lui donnant des organes semblables aux nôtres, la nature lui en ait défendu l'usage, et cet exemple est bien fait pour embarrasser les philosophes qui prétendent que notre intelligence et notre âme ne sont que les résultats de notre organisation matérielle.

Comme tous les animaux qui ne vivent pas de chasse, et qui ne sont pas dotés d'armes défensives, les orangs-outangs vivent en troupe. Ils se nourrissent de fruits, de racines, d'herbes aromatiques et d'œufs d'oiseaux. La chair leur répugne, et ceux qu'on a élevés quelque temps dans des ménageries ne se sont guère montrés friands que de choses assez douces ou sucrées. Ils sont d'un naturel très sauvage et fuient au moindre bruit; ils s'élancent et grimpent au sommet des arbres les plus élevés avec une rapidité extraordinaire. Il n'a jamais été possible de les prendre vivans; ils se débattent jusqu'à la mort, et leur force est si prodigieuse que dix hommes ne pourraient maîtriser un orang-outang parvenu à toute sa croissance. Ils se construisent des espèces de huttes dans les arbres, sur les rochers, et choisissent de préférence les lieux les plus sauvages et les plus solitaires. On rapporte qu'on les a vus se réunir en troupe et attaquer des éléphants à coups de bâton. Ils se défendent avec rage, et se réunissent contre l'ennemi commun.

Ils ont enlevé des enfans qu'on a eu beaucoup de peine à leur reprendre; ils les portaient de branche en branche avec une adresse et une précaution surprenantes. Un petit nègre qui est resté une année au milieu d'eux, n'en avait reçu aucun mal. Mais c'est moins aux enfans qu'aux femmes que leur rencontre est dangereuse; ils s'en emparent et les font servir à leurs plaisirs; ce fait est attesté par tous les voyageurs et reconnu de tous les naturalistes. Un auteur digne de foi déclare avoir parlé à une négresse qui était restée trois ans au pouvoir de ces animaux; elle n'en avait pas été maltraitée, et ils fournissaient abondamment à sa nourriture.

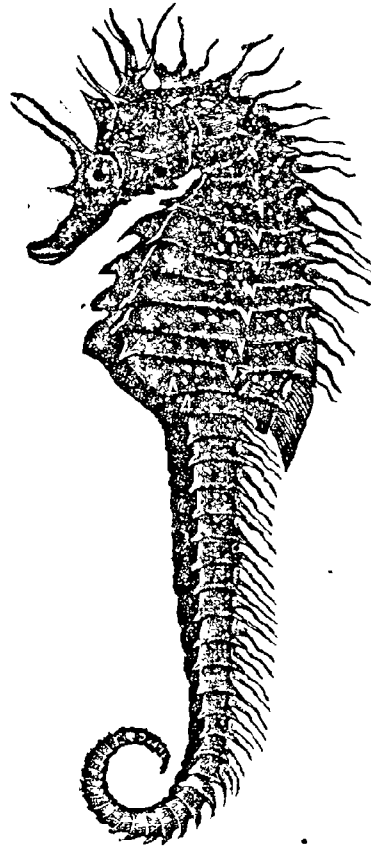
Il paraît que le caractère de l'orang-outang ne devient indomptable qu'avec l'âge, car on en a

possédé de jeunes dans des ménageries, et on est parvenu à les amener à un état de quasi-domesticité. M. de Buffon, qu'il faut toujours citer quand on parle d'histoire naturelle, M. de Buffon a pu en observer un de très près : « Son air, dit-il, était assez triste, sa démarche grave, ses mouvements mesurés, son naturel doux et très différent de celui des autres singes; il n'avait ni l'impatience du magot, ni la méchanceté des babouins, ni l'extravagance des guenons... Le signe et la parole suffisaient pour le faire agir; il fallait le bâton pour le habouin, et le fouet pour tous les autres qui n'obéissent guère qu'à force de coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux, et comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuillère et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour boire, et tout cela sans autre investigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisait du mal à personne, s'approchait même avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses. Il aimait prodigieusement les bonbons : tout le monde lui en donnait; et, comme il avait une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abrégier sa vie. Il ne vécut à Paris qu'un été, et mourut l'hiver suivant à Londres. Il mangeait presque de tout; seulement il préférait les fruits mûrs et secs à tous les autres aliments. Il buvait du vin, mais en petite quantité; il le laissait volontiers pour du lait, du thé, ou d'autres liqueurs douces. »

A voir l'orang-outang déployer autant d'intelligence, et, on pourrait dire, autant d'esprit quand il est encore tout jeune, on devrait s'attendre à le voir en montrer bien davantage lorsqu'il est adulte; mais c'est tout le contraire qui arrive. Lorsqu'on examine les modifications organiques qu'éprouve un orang-outang en passant du jeune âge à l'âge adulte, on serait conduit à penser que son intelligence a dû s'affaiblir. Le jeune orang présente un front saillant, arrondi, élevé, c'est-à-dire un grand développement des parties antérieures du cerveau: bientôt toutes ces parties s'affaissent, se dépriment et se réduisent aux proportions qui sont offertes par les autres espèces de singes. Les orangs-outangs présentent donc ce singulier phénomène, qu'à mesure que ses forces physiques se développent, ses forces intellectuelles s'affaiblissent, comme si la nature n'avait pas voulu laisser toutes les ressources de l'intelligence à un animal qui se trouvait doté d'une partie de l'adresse de l'homme. Quoiqu'il en soit, cette assertion ne peut être regardée que comme une conjecture, parce que personne n'a encore pu observer les orangs-outangs au fond des forêts qu'ils habitent, et que ce que nous appelons une indomptable sauvagerie, n'est, après tout, que l'amour de l'indépendance, qui ne peut jamais être

considéré comme une preuve d'affaiblissement de l'intelligence. Cette question reste donc encore dans le doute comme tant d'autres qui concernent ce curieux animal, et qu'on ne pourra probablement jamais résoudre, parce que la race en devient tous les jours plus rare et plus difficile à étudier.

L'HIPPOCAMPE.



On donne le nom d'hippocampe à une espèce de petit poisson dont la tête présente quelque ressemblance avec celle d'un cheval. Il a au-dessus des yeux des excroissances barbues et cartilagineuses, une queue armée d'aiguillons, et tout le corps enveloppé dans des anneaux à plusieurs pans. Sa taille s'élève de six pouces à un pied, et sa couleur est très sujette à varier suivant les pays où habitent les individus. Celui que nous représentons ici, et qui se trouve plus particulièrement dans la mer des Indes, est jaune et brun.

On trouve du reste ces espèces de poisson dans presque toutes les mers. Il vit de petits vers marins, de larves, d'insectes aquatiques, et d'œufs de poisson peu volumineux. On le conserve fréquemment dans les cabinets d'histoire naturelle, à cause de la forme bizarre qu'il prend en se desséchant. Sa tête un peu grosse, la partie antérieure de son corps étranglée, sa queue recourbée, sa nageoire dorsale, à laquelle on a cru trouver quelque ressemblance avec une selle; les petits fila-

mens, qui semblent figurer une crinière sur sa tête, l'ont fait comparer à un cheval.

On lui a attribué un grand nombre de propriétés médicinales, et d'autres, utiles ou funestes, combinées d'une manière plus ou moins absurde. Par une contradiction bizarre, il passe en même temps pour un spécifique salutaire en Dalmatie, et pour un poison mortel en Norvège; mais il n'a pas plus sauvé de malades qu'il n'a tué de personnes.

TRIBUNAUX.

RESPECT DES ANGLAIS POUR LA LOI.

En 1817, une jeune fille, nommée Mary Ashford, demeurait à quelques milles de Londres. Un de ses voisins, appelé Thornton, lui faisait une cour assidue, mais sans succès. C'était un homme violent. Désespéré d'abord de la froideur de la jeune fille, puis outré de ses dédains, on l'entendit plusieurs fois protester que lui seul obtiendrait sa main, et qu'il aimerait mieux la voir morte que dans les bras d'un autre.

Un jour elle disparaît; ce jour-là elle avait passé la soirée dans une famille du village voisin. Chaque personne de cette famille s'accorde à dire que Thornton y était aussi; qu'au moment où elle se retira, il lui a offert de la reconduire, et qu'ils sont sortis ensemble. Plusieurs personnes affirment les avoir vus se diriger à travers champs, vers le village où demeurait la jeune fille; ils n'avaient pu le faire sans traverser des terres fraîchement labourées. Des traces de pas s'y trouvent en effet; on les examine avec attention. Les empreintes sont de deux sortes: les unes sont petites, et attestent un pied de femme; les autres sont fortes, et trahissent un pied d'homme. Les petites empreintes s'écartent de la ligne droite, comme quelqu'un qui veut tenir à distance son compagnon de route; de temps à autre elles indiquent un trépignement, comme le feraient les traces d'une personne qui a opposé de la résistance. Les fortes empreintes les suivent de près, et, où il y a des trépignements, elles offrent des traces profondes, comme celles d'une personne qui réunit toutes ses forces pour en retenir une autre.

En suivant la piste, on arrive à un arbre; la terre s'y trouve déchirée, une lutte s'y est engagée, des taches de sang souillent l'herbe foulée. Près de l'arbre était une route sèche; de l'autre côté de cette route, la terre était humide, on y retrouve les traces de la grosse empreinte, elles sont enfoncées profondément jusqu'au bord d'une mare, puis elles se dirigent de nouveau vers la route; mais ces traces de retour sont légères, et indiquent une marche précipitée. On portait donc un fardeau en allant à la marre, et rien en revenant. Or, là, dans cette mare, on trouve le cadavre de Mary Ashford étranglée; des indices de sang décelent que le meurtrier a commis un autre attentat sur sa jeune victime.

Il se trouve que les petites empreintes répondent au pied de Mary Ashford, et la chaussure de Thornton, appliquée à toutes les traces des grosses empreintes, offrent une coïncidence parfaite. Thornton, interrogé, ne peut rendre compte de ce qu'il a fait à l'instant où le crime a été commis. William Ashford, enfant de seize ans, cite Thornton devant les tribunaux, et l'accuse du meurtre de sa sœur.

Le jour des débats arrive, beaucoup de témoins sont entendus. Des preuves effrayantes s'accumulent contre l'accusé; il demeure impassible. C'est en vain qu'on l'interroge, il refuse de répondre. Au moment où le juge allait faire le résumé d'usage aux jurés, l'accusé se lève; il met d'abord avec solennité des gants d'une forme gothique, puis il ôte celui de sa main droite, le jette au milieu du parquet, et prononce, en vieil anglais, une formule que personne ne comprend. Son avocat se lève à son tour; il explique que la loi du jugement de Dieu n'a jamais été abrogée de droit, qu'elle a pu tomber en désuétude, mais qu'elle était toujours en vigueur.

Les juges, interdits, attendent avec anxiété les conclusions de l'avocat; elles sont que Thornton appelle William Ashford en combat singulier et à toute outrage, à bâtons ferrés ou à coups de poings. Or, Thornton était un homme robuste, de trente à trente-cinq ans, et William Ashford, âgé de seize ans, était d'une complexion faible et délicate.

— C'est un meurtre, s'écrie la partie civile.

— C'est la loi de l'Angleterre, répond gravement le juge.

Et la séance fut levée.

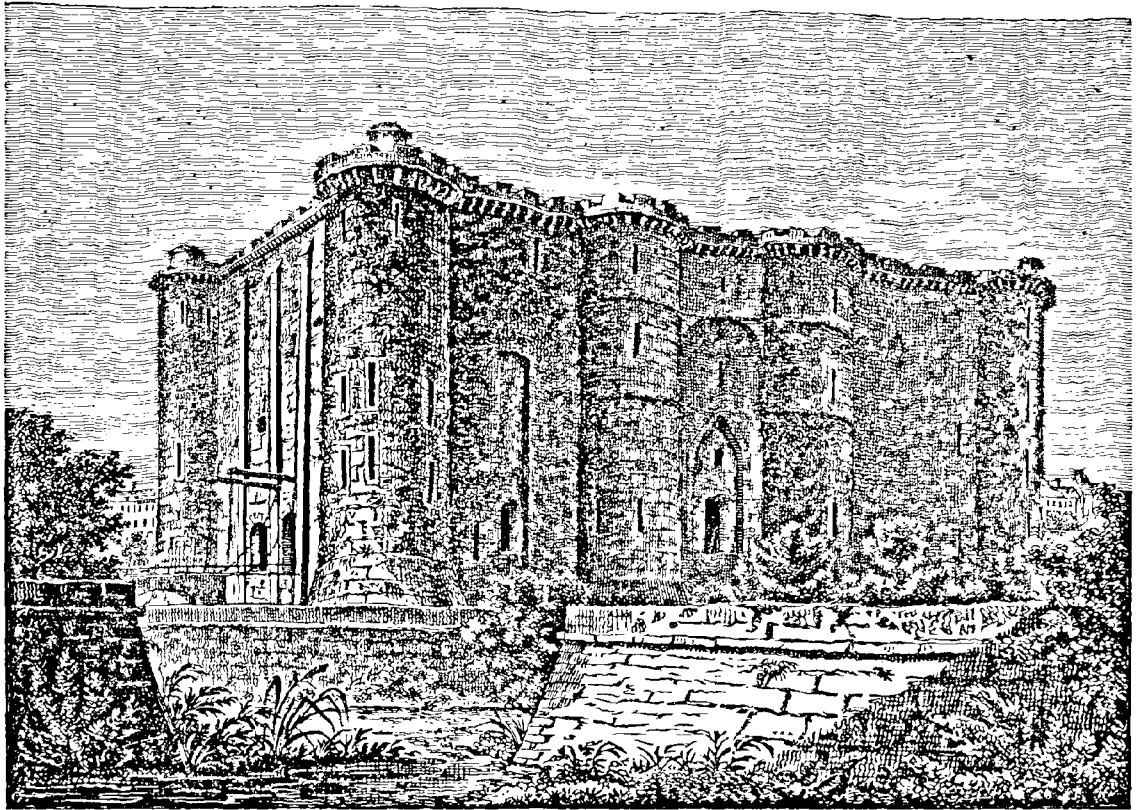
Le combat n'eut pas lieu, et tel fut le respect pour le texte de la loi, que le meurtrier fut rendu à la liberté, et qu'il put s'embarquer quelque temps après, à Liverpool, sur le brick *la Vénus*, qui faisait voile pour les États-Unis.

Il est sans doute inutile d'ajouter que l'année ne s'écoula pas sans que la loi n'ait été légalement et complètement abrogée.

Cet exemple n'est pas le seul qu'on pourrait citer du respect religieux des Anglais pour la volonté de la loi, ou même pour les promesses faites par les magistrats au nom de la loi.

Un meurtre horrible, accompagné de vol, avait effrayé tout le royaume. Ce crime ne pouvait rester impuni; mais il arriva que les précautions que l'autorité crut devoir prendre, furent justement ce qui en assura l'impunité. On promit 1000 livres sterling de récompense à celui qui livrerait le criminel, et un pardon si le dénonciateur se trouvait lui-même sous le poids d'une accusation ou sous le coup d'un jugement. A peine la proclamation fut-elle affichée, que l'assassin se présenta en personne pour réclamer les récompenses promises. Il obtint pardon et liberté; mais, depuis ce temps, on a grand soin de mieux s'expliquer.

LA BASTILLE.



De toutes les prisons d'État dont il est question dans l'histoire de France, la Bastille est, sans contredit, la plus célèbre, tant par les faits véritables qui s'y sont passés que par les fables ridicules dont elle a été l'objet, et dont peu de mots suffiront pour faire justice, après que nous aurons donné quelques détails sur son origine.

La première pierre en fut posée sous Charles V, mais on ne pensait pas alors à en faire un corps d'édifice. Il ne s'agissait que de deux tours qui flanquaient la porte Saint-Antoine. Quelques années après, on bâtit deux nouvelles tours, et les autres furent élevées sous Charles VI. La gravure que nous présentons à nos lecteurs donne une idée parfaite de l'aspect de ce monument pendant des siècles. C'était une suite de tours disposées en parallélogramme et jointes par des murs élevés surmontés de créneaux. Les bâtimens de l'intérieur étaient divisés en deux cours, l'une de 102 pieds de long sur 72 pieds de large; l'autre de 72 sur 42. C'est dans les tours qu'on logeait les prisonniers. Les murailles avaient 12 pieds d'épaisseur à la base et 6 pieds au sommet. Des doubles portes de chêne, de 3 pouces d'épaisseur, en défendaient l'entrée. Un escalier tournant conduisait aux chambres de la tour et descendait jusqu'aux cachots

souterrains. Ces cachots étaient éclairés par des lucarnes étroites et grillées qui donnaient sur les fossés. On dit que c'est là que Louis XI fit enfermer les princes d'Armagnac. Il y avait quatre étages dans chaque tour, et chaque étage était une prison; le quatrième était voûté et s'appelait *la calotte*. Chaque chambre avait une fenêtre dont les doubles barreaux laissaient à peine passer le jour. On pouvait faire du feu dans toutes les pièces, excepté dans les cachots souterrains.

La garde de ce lieu redouté était confiée à un gouverneur, qui prenait le titre de *lieutenant du roi*, et qui avait sous ses ordres une compagnie de fantassins. Il y avait, en outre, un major, deux adjudans, un médecin, un chirurgien, un aumônier et quatre géoliers. Pour subvenir à l'entretien des prisonniers, le roi accordait une somme journalière, proportionnée au rang du détenu. Voici ce curieux tarif: pour un prince du sang, 50 livres; un maréchal de France, 36; un lieutenant général, 24; une personne de qualité ou un membre du parlement, 15; un juge ou un prêtre, 10; un citoyen recommandable, 5. Ces diverses allocations étaient sans doute fort suffisantes, car, en lisant avec attention les divers Mémoires publiés par des personnes qui ont été enfermées à la Bastille, on n'en trouve

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

aucune qui se plaigne du régime de la prison. Et cela devait être ainsi; car, en lançant une lettre de cachet, on cherchait plutôt à séparer du monde un homme dont on avait à redouter l'audace ou les talents, qu'on ne voulait le punir personnellement.

L'exempt de police chargé d'exécuter une lettre de cachet se présentait d'ordinaire au point du jour; il ordonnait d'ouvrir *au nom du Roi*, et, pour prévenir toute résistance, il était bien accompagné. Il faisait une perquisition exacte dans l'appartement, faisait ouvrir tous les tiroirs, examinait les papiers, et mettait son scellé sur ceux qui lui paraissaient devoir être envoyés au lieutenant de police. Après avoir fait subir au prévenu une sorte d'interrogatoire, dont le principal but paraissait être de constater l'identité de sa personne, on le faisait monter en voiture, et il n'en descendait qu'après avoir passé le pont-levis de la Bastille. On le conduisait dans une chambre, dite *salle du conseil*; il y subissait un nouvel interrogatoire, semblable au premier, puis on le pria de vider ses poches : chaque objet, bourse, argent, bijoux, était déposé dans une boîte, qu'on scellait devant le prisonnier, et le tout lui était restitué le jour où il était rendu à la liberté. Après cette cérémonie, on le livrait aux geôliers, et, dès ce moment, il n'était plus désigné que par le numéro de sa prison et par le nom de la tour où elle était située.

On voit que cette prison d'État était moins rigoureuse que toutes les autres, et que le plus grand malheur était de se trouver privé de sa liberté, sans pouvoir la disputer devant des juges, et sans même prévoir l'époque où elle lui serait rendue. Il n'est pas cependant d'histoire merveilleuse qu'on n'ait racontée sur la Bastille. La plus extraordinaire est celle de l'homme au masque de fer. On savait qu'il y avait eu un prisonnier d'État qu'on ne laissait entrevoir à personne, et qui ne paraissait même aux yeux du médecin que le visage couvert d'un masque de velours noir, assujéti par des bandes d'acier. Des procès-verbaux attestent qu'à sa mort, qui eut lieu le 19 novembre 1703, on brûla ses ha-

bits, son linge, et tous les meubles qui lui avaient servi, comme si on avait craint qu'il eût laissé un seul mot révélateur. Le bruit courut que c'était un grand personnage; mais à cette époque aucune personne un peu considérable ne manquait en Europe : les uns dirent que c'était le duc de Montmouth, mais on sait qu'il périt sur l'échafaud; les autres, que c'était le duc de Beaufort, qui est mort au siège de Candie. Voltaire a osé affirmer que le prisonnier mystérieux n'était autre qu'un frère jumeau de Louis XIV, dont la naissance avait été tenue secrète par l'avis du cardinal de Richelieu. Toutes ces merveilleuses conjectures viennent de s'évanouir, et il paraît hors de doute aujourd'hui que l'homme au masque de fer était le comte Méthioli, secrétaire d'État de Charles III, duc de Mantoue. Ce diplomate avait trahi les intérêts de la France, à prix d'argent, dans une négociation secrète au sujet de la forteresse de Casal. Louis XIV, qui se vit joué, résolut de se venger; il fit attirer l'Italien sur le territoire de France, et ordonna de le jeter dans un cachot pour le reste de ses jours. Cette violation du droit des gens, dans la personne d'un diplomate, pouvait allumer de longues guerres; de là cette résolution de la tenir secrète, et toutes ces précautions pour ne laisser communiquer le prisonnier avec qui que ce soit. Cette découverte, faite récemment dans les archives secrètes des affaires étrangères, renverse toutes les fables ingénieuses qu'on avait faites, et tous ces vaisseaux de haut-bord qu'on se plaisait à voir à l'horizon ne se sont plus trouvés de près que des bâtons flottans.

Tout le monde sait qu'en 89 la Bastille fut attaquée et prise par le peuple de Paris. M. de Launay, le gouverneur, fut saisi, promené dans Paris, assassiné, puis décapité. Les portes des prisons furent brisées; mais on ne trouva que sept prisonniers, qui furent portés en triomphe par la ville. Quelques temps après la démolition fut résolue, et les pierres servirent à la construction du pont de la Concorde.

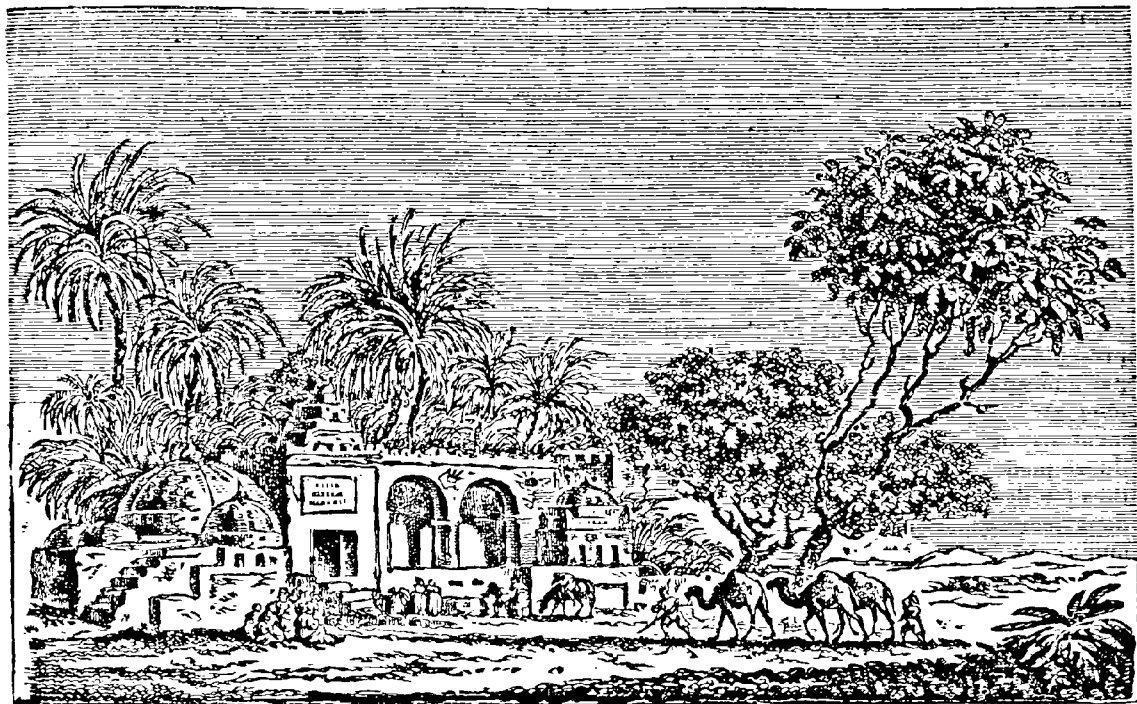
Le Caravanserail.

Dans presque tous les pays d'Europe, les voyageurs trouvent des routes magnifiques qui coupent les plaines, des chemins hardis qui serpentent sur le flanc des montagnes, et des ponts nombreux jetés sur les rivières ou sur les précipices; après avoir parcouru de longs trajets, ils rencontrent des hôtelleries où ils peuvent reprendre des forces, et retrouver tous les soins de la vie privée. En Orient on ne voit ni chemins ni auberges; on traverse les forêts dans les lits des torrens, on gravit ou on tourne les montagnes, on s'oriente dans les déserts de sable comme on le ferait sur mer, et après avoir fatigué tout le jour, on campe où on se trouve, à moins qu'on n'arrive à un caravanserail.

Un caravanserail est un abri offert aux voyageurs, un lieu de refuge au faible, un asile au

marchand, une station au pèlerin; mais ce n'est pas une auberge, on n'y trouve qu'un peu d'ombre et quelquefois de l'eau. Ce sont de larges bâtimens carrés, ordinairement de 20 pieds de long, avec des rangées de petites chambres à l'intérieur comme des cellules de couvent: ces chambres ont 7 à 8 pieds en tous sens et ne reçoivent de jour que par la porte. Autour du bâtiment sont des hangars pour les marchandises et pour les bêtes de somme. Sous ces hangars, et de distance en distance, sont des espèces d'âtres, autour desquels les esclaves s'empressent pour préparer les repas de leurs maîtres.

Les cellules sont entièrement vides: il n'y a ni meuble, ni siège, ni natte, ni tapis. Il faut tout apporter avec soi, ou se coucher sur une pierre sale,



couverte d'insectes de toutes espèces. On trouve quelquefois, sur les points les plus fréquentés, quelques marchands établis dans des petites échoppes, et vendant, au poids de l'or, de la viande de boucherie de mauvaise qualité.

Dans les villes, les caravanserais sont de deux sortes : les uns sont destinés aux voyageurs, les autres aux pèlerins. Ces derniers sont dépourvus de tout, et n'offrent qu'un abri pour lequel on ne prélève aucune redevance. Les premiers, plus soignés et plus convenables, ont des portes aux diverses chambres; le gardien exige une faible rétribution; mais, en revanche, il impose un droit assez considérable sur chaque marchandise qui entre, ou sur chaque provision qui se consomme. Si des négocians y concluent des marchés, on prélève un droit de vente.

Quelquefois ces bâtimens offrent quelque recherche d'architecture. Il n'est pas rare d'en voir qui sont ornés d'un dôme ou de colonnes, et les palmiers, qu'on a toujours soin d'y planter, leur donnent un aspect d'autant plus agréable, qu'on vient de traverser des contrées plus arides. Ces établissemens reçoivent différens noms en Orient. En Turquie, on les appelle des *khan*, en Perse, des *caravenseraï*, en Tartarie et dans l'Inde, des *seraï*, en Barbarie, des *fondak*, et enfin au Caire, on les désigne sous le nom de *wuccal*. La construction d'un de ces édifices est considérée, en Orient, comme un acte méritoire agréable au Prophète : dans ces pays demi-barbares, c'est presque un acte religieux; dans les pays chrétiens, ce fut un acte de pure philanthropie; et dans un pays commerçant, c'est devenu une pure spéculation.

LE DATTIER.

C'est surtout dans les contrées de l'Orient que la nature s'est plu à déployer toute sa magnificence, comme pour donner à ces beaux pays, berceaux de la poésie et de la religion, un cachet particulier de grandeur et de richesse. C'est là que se trouvent le lion, le tigre, l'éléphant, le rhinocéros, et tant d'autres animaux si grands, si terribles, et si redoutables, qu'avec plus d'intelligence ils auraient pu disputer à l'homme une partie de sa puissance. C'est là que le cèdre des montagnes étale ses rameaux immenses, que l'aloès, au bois parfumé, ne fleurit au bout d'un siècle que pour mourir ensuite, et que le palmier balance orgueilleusement sa cime

élégante. Au milieu de toute cette végétation d'Orient, si riche et si pittoresque, le dattier, qui s'élève plein de grâce et de majesté, a cet immense avantage que la beauté de sa forme n'égale pas encore la bonté de son fruit.

Cet arbre magnifique, placé aux confins du désert comme pour en compenser l'aridité, diffère en tout des autres productions de la nature, et mérite une attention particulière. Quand sa graine germe et perce, on voit d'abord paraître un gros bouton arrondi et de forme ovale, d'où s'élançant peu à peu de longues feuilles qui, après avoir verdoyé quelques mois, jaunissent et tombent; d'autres feuilles, plus nombreuses et plus fortes, les remplacent; chaque fois, le bouton qui leur sert de

base augmente en volume, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la grosseur que l'arbre doit avoir; c'est alors seulement qu'il sort de terre! Sur ce point déjà, il offre cette particularité remarquable, qu'il n'a plus rien à gagner qu'en hauteur; la nature a déjà fini son travail, et tandis que les autres végétaux, grêles et minces, sont le jouet des vents, lui, destiné à porter une tête immense, acquiert tout à coup la force de la soutenir et de braver la tempête.

Chaque année les feuilles tombent, et chaque fois le tronc prend une élévation toujours égale à celle de l'année précédente. La partie inférieure des feuilles tombées forme des aspérités saillantes, espacées avec une si parfaite régularité, que la tige présente l'aspect d'une colonne élégamment divisée par anneaux et couronnée par une ample touffe de longues feuilles pendantes en festons gracieusement arrondis. Ces feuilles ont ordinairement dix à douze pieds de long; elles sont composées de petites feuilles étroites, taillées en lame d'épée, pliées dans leur longueur, portées par une arête commune, qui est élargie à sa base et aplatie sur les côtés. Les feuilles vont en diminuant, et présentent une pointe dure comme une épine.

De l'aisselle de la feuille entière sort un long jet, d'où partent quantité de faibles rameaux fléchis en zigzag, chargés de petites fleurs auxquelles succèdent les fruits, qui se serrent comme le feraient les grains d'une immense grappe. Et c'est ici que le dattier présente un des plus grands phénomènes de la nature!



Tout le monde sait que, pour qu'une fleur se

féconde et se change en fruit, il faut que la poussière qui surcharge les étamines tombe sur le pistil et pénètre dans l'ovaire: dans le dattier, cette opération ne se fait pas sur la fleur même, elle se fait d'un arbre à l'autre. Les dattiers sont de deux espèces, on pourrait dire de deux sexes différens; toute la fonction des uns consiste à fournir la poussière fécondante, et celle des autres à recevoir cette poussière et à produire des fruits: aussi désigne-t-on les premiers sous le nom de *dattiers mâles* et les seconds sous le nom de *dattiers femelles*. Ces derniers portent des fruits nombreux, disposés en grappes touffues, pendantes, très longues; chaque fruit plus gros qu'une olive en a la forme; en mûrissant, il devient d'une couleur roussâtre, et contient, sous une pulpe grasse, d'une saveur très agréable, un noyau osseux d'une grande dureté.

Le dattier se plaît dans les terrains sablonneux un peu humides; il croît naturellement en Barbarie et dans presque tout le Levant. Il en existe des forêts entières, et ces forêts, qui ont quelquefois plusieurs lieues en tout sens, présentent, aux yeux du voyageur émerveillé, l'aspect d'une décoration des contes des fées. Toutes les cimes qui se touchent forment un dôme de verdure, soutenu par des milliers de colonnes aux formes sveltes et légères. Des grappes brunâtres se détachent sur le fond vert de la voûte, et une douce odeur aromatique embaume l'air. Ce n'est pas toutefois dans ces forêts enchantées que se trouvent les meilleurs fruits; là, comme partout, il faut la main intelligente de l'homme, et la culture améliore sensiblement le goût et la qualité du fruit de ce bel arbre.

Les Arabes sèment les noyaux, ou plantent des rejetons, qu'ils enlèvent avec précaution, soit des racines, soit de l'aisselle des feuilles. Ils arrosent fréquemment jusqu'à ce que la plante lève ou que le rejeton prenne racine. La culture du rejeton offre cet avantage, que l'arbre peut rapporter des fruits au bout de cinq ou six ans, au lieu que par graine il faut attendre quinze ou vingt ans. La semaille présente d'ailleurs un grand inconvénient, c'est de laisser ignorer pendant long-temps le sexe de l'arbre; au lieu que, par rejeton, on peut choisir des dattiers femelles, les seuls qui produisent des fruits.

Pour féconder des plantations, il suffit de placer un dattier mâle de distance en distance. Quelquefois même on cueille des fleurs mâles au moment où elles vont s'épanouir, et on les attache à des arbres femelles. Cette fécondation artificielle supplée parfaitement la fécondation naturelle, et les fruits ne sont ni moins beaux, ni moins nombreux. On cite à ce sujet un fait très extraordinaire et fort curieux. Depuis long-temps on cultivait à Otrante, dans le royaume de Naples, un très beau dattier femelle. Tous les ans il était surchargé de fleurs; mais il n'en résultait aucun fruit, malgré la vigueur de l'arbre et la chaleur du climat. Une certaine année, on fut étrangement surpris de voir ce même arbre, jusqu'alors stérile, produire tout à coup un grand nombre de fruits qui parvinrent à toute leur maturité. Cette surprise se changea en admiration;

lorsqu'on vint à apprendre qu'un autre dattier, cultivé à Brindes, à quinze lieues de là, avait, cette même année, fleuri pour la première fois, et que ses fleurs étaient mâles. Depuis cette époque, on a continué à récolter de beaux fruits à Otrante. Ainsi donc la poussière fécondante, se dispersant dans les airs, a pu franchir une distance de quinze lieues sans rien perdre de sa vertu; et ces Napolitains admirèrent, sans la comprendre, cette merveille de la nature, aussi impénétrable dans ses secrets qu'inépuisable dans ses ressources!

Chaque dattier femelle, lorsqu'il est dans toute sa force, peut fournir dix à douze grappes de vingt à vingt-cinq livres chacune, et offrir ainsi deux à trois cents livres de fruit par pied. Ces fruits, quand ils sont fraîchement cueillis, ont une saveur et un parfum délicieux; ils sont sucrés, sains, nourrissants, et ne demandent aucune préparation. Pour les conserver, on les fait sécher au soleil, en les perçant et les enfilant comme des perles; quelquefois on les laisse sécher sur l'arbre même. C'est dans cet état qu'ils nous arrivent en Europe, où ils perdent tout leur goût: aussi ne s'en sert-on guère que comme médicament contre la toux, les rhumes et les affections pulmonaires. Les Arabes font de la farine de dattes, la compriment fortement dans de petits sachets; et lorsque dans leurs longs voyages à travers les déserts, ils sont trop tourmentés par la faim, ils en délaient quelques pincées dans un peu d'eau. Cette pâte suffit pour les soutenir.

La récolte des dattes présente de grandes difficultés. Il faut aller les enlever au sommet d'un arbre très élevé, dont le tronc lisse, droit et fort épais n'offre aucune ramification secourable. Mais la nature attentive présente une ressource à l'homme; tous ces anneaux formés par la chute des feuilles offrent sur le tronc des dattiers des aspérités qui peuvent servir en quelque sorte de point d'appui pour arriver au sommet. Les Arabes en tirent parti avec infiniment d'adresse; mais cette difficulté n'est pas la seule qu'ils aient à vaincre. Arrivés au faite de l'arbre, ils trouvent le fruit entouré et comme défendu par les feuilles, qui, semblables à de fortes épines très pointues, font de graves blessures à l'imprudent qui avance sa main sans précaution. Il faut souvent se déterminer à les couper avec un instrument tranchant, opération longue, difficile et périlleuse. En Europe, on aurait bien vite inventé des machines ingénieuses pour faire la récolte sans danger; en Arabie on risque encore la vie d'un homme pour une grappe de dattes!

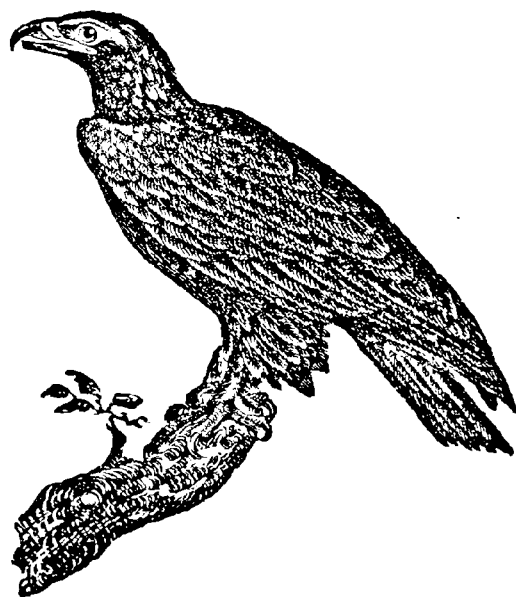
Après avoir enlevé les noyaux, les Arabes font avec le fruit une sorte de sirop assez agréable au goût; mais si huileux et si épais qu'on ne saurait l'employer en boisson; il sert à apprêter le riz, et donne beaucoup de délicatesse à la pâtisserie. Quelques auteurs anciens parlent d'une sorte de vin qu'on obtenait en faisant simplement fermenter des dattes dans de l'eau. On a renoncé aujourd'hui à l'usage de cette boisson, et on désigne sous le nom de *vin de palmier* la sève qu'on tire du tronc

du dattier. Les Arabes s'y prennent d'une manière fort simple: ils coupent toutes les feuilles, et font sur la tige, un peu au-dessous du sommet, une incision circulaire, puis un sillon profond et vertical à la base, au-dessous duquel ils placent un vase destiné à recevoir la liqueur abondante qui s'échappe des incisions; quand le soleil darde dans toute sa force, ils ont soin de couvrir ces rigoles de longues nattes ou de feuilles tressées. Cette liqueur, d'une couleur laiteuse, est douce et bienfaisante, mais elle s'aigrit promptement; il est d'ailleurs assez rare de s'en procurer, parce que, comme elle ne s'obtient que par une opération qui épuise l'arbre, on ne la pratique que sur les dattiers mâles, qui sont toujours en petit nombre.

L'homme a su tirer parti des moindres parcelles de cet arbre précieux. Il se nourrit de son fruit, et se désaltère de sa sève. Il fait des nattes de ses feuilles, et des cordes de son écorce; son bois dur et incorruptible sert à construire des maisons, et les Chinois font entrer le noyau brûlé dans la composition de leur encre de la Chine, si estimée des peintres sur toute la surface du globe.

On a essayé de cultiver cet arbre merveilleux dans le midi de la France, et on a réussi sur quelques points de la Provence. Les grappes ont été nombreuses et les fruits pleins de saveur. C'est une conquête à faire, et cette conquête ne serait pas de celles qui coûtent des larmes, du sang et des trésors.

L'AIGLE.



Si, par sa force prodigieuse, la fierté dédaigneuse de son regard, et la magnanimité de son courage indomptable, le lion a mérité le titre de roi des animaux, l'aigle n'a pas moins de droit à celui de roi des airs. Son œil étincelant brille et défie hardiment la lumière la plus éclatante; son corps, presque

droit, donne à sa contenance quelque chose de fier et d'altier; et son vol rapide, qui le porte au-dessus des nuages, lui assigne le premier rang parmi les autres oiseaux de proie. Il dédaigne les cris des petits animaux et méprise leurs insultes; il ne tue que lorsque la faim le presse, et se résigne à jouer plutôt que de se nourrir de cadavre: il lui faut une proie vive, qu'il ait vaincue; il se délecte après la victoire en plongeant son bec dans le sang chaud de sa victime, et sa faim une fois apaisée, il laisse ses restes aux autres animaux, sans jamais y revenir lui-même.

La nature lui a donné des armes puissantes: son bec recourbé a la dureté du fer, ses ongles crochus et formidables pénètrent la peau la plus dure; son corps robuste et compacte peut résister au choc le plus violent; ses ailes sont si fortes et ses mouvemens sont si brusques, qu'il disparaît comme un éclair, ou tombe sur sa proie aussi rapide que la pensée. Sa vue est si perçante, que, planant dans les plus hautes régions de l'air, alors que son éloignement le fait échapper à nos regards, il guette un poisson qui frétille sur la surface de l'eau, ou un lièvre qui regagne son gîte. L'éclat de son cri a quelque chose de sinistre et d'effrayant, comme s'il présageait des malheurs, et sa puissance musculaire est si prodigieuse, qu'il enlève des animaux d'un poids considérable. Toutefois il prend ses précautions pour les bien saisir, et il est généralement reconnu que, lorsqu'il a vaincu sa proie, il rabat son vol pour en éprouver le poids, et se pose à terre avant de l'emporter. Il est commun de lui voir traverser les airs avec une oie, une grue ou un lièvre; on l'a vu aussi enlever de jeunes agneaux ou de petits chevreux; et lorsque, faute de proie transportable, il s'attaque à un faon ou à un veau, il les tue, boit leur sang, se rassasie, et emporte sur les rochers les plus escarpés de grands lambeaux de chair encore saignante.

Cet oiseau redoutable bâtit son nid sur des pics élevés et inaccessibles: ce nid n'est, à vrai dire, qu'une plate-forme qui n'est protégée que par quelque avance de rocher, comme s'il dédaignait de se mettre à l'abri des intempéries de l'air, ou comme s'il voulait sans cesse pouvoir s'élever en ligne droite vers le soleil. Ce nid est de la plus grande solidité: il s'appuie sur des perches croisées avec beaucoup de discernement, et longues de cinq à six pieds; des branches souples forment une espèce de plancher que recouvrent plusieurs couches de joncs et de bruyères. Cette plate-forme soutient l'aigle, sa femelle, ses petits, et une grande quantité de vivres.

Dans l'été, la femelle pond deux œufs, rarement trois, et les couve pendant trente jours. Lorsque l'aiglon brise sa coquille, il est couvert d'un duvet blanc, puis ses plumes en poussant ont une teinte jaune, qui s'altère pour faire place à un fauve très vif. Il se nourrit de la chair dont le nid est toujours abondamment pourvu, et dès qu'il a acquis assez de force pour chasser lui-même, la femelle le pousse à coups de bec loin du rocher qui l'a vu naître, et dont il ne doit plus approcher sous peine de la vie. Cette particularité extraordinaire, qui

semblerait indiquer au premier abord un sentiment dénaturé, ne prouve que la difficulté que, malgré sa force et son courage, l'aigle rencontre à assurer son existence. Aussi ne voit-on jamais deux paires d'aigles dans la même portion de montagne; ils se tiennent assez loin les uns des autres, pour que l'espace qu'ils se sont réparti leur fournisse une ample subsistance; chacun a une sorte de royaume où il règne sans partage, et il n'y a pas d'exemple qu'on ait vu des aigles se réunir en troupes.

Le mâle et la femelle ne se cherchent pas seulement au moment de la ponte, comme le font presque tous les oiseaux: ils vivent sans cesse de compagnie; la mort seule peut briser ce lien. Ces animaux restent toute leur vie dans la même contrée; ils habitent ensemble l'aire construite par leurs communs efforts; quand ils chassent, ils le font avec méthode: l'un bat les buissons, tandis que l'autre, planant dans les airs, ou perché sur un point élevé, est toujours prêt à plonger avec la rapidité de la foudre, et à se saisir de la proie au passage. Pendant que la femelle couve, le mâle redouble d'ardeur pour la chasse, et chaque jour il en apporte le produit à sa compagne, qui ne peut plus quitter leur habitation, ouverte à tous les vents, espèce de gîte suspendu au-dessus des abîmes.

Par une exception remarquable et une déviation à ses règles ordinaires, la nature a voulu que les femelles de tous les oiseaux de proie fussent plus grandes et plus fortes que le mâle. Les naturalistes ont tous constaté ce fait; mais aucun n'est encore parvenu à l'expliquer d'une manière à peu près satisfaisante. On ne saurait trouver de raison plausible, à moins d'admettre que la nature ait voulu qu'elle pût défendre ses petits contre la férocité du mâle, lorsqu'un trop long jeûne le met en péril de mourir d'inanition. Ces animaux peuvent cependant se passer fort long-temps de nourriture: M. de Buffon en cite un qui, après avoir été pris dans un piège, a vécu quarante jours sans prendre aucun aliment et sans paraître affaibli, si ce n'est sur les derniers jours. Cette faculté tient à l'ampleur du jabot, qui est à celle du ventricule comme trente-huit est à trois. L'aigle remplit le premier de ces organes, et la digestion ne se fait que successivement, à mesure qu'une partie de nourriture passe du jabot à l'estomac.

Il y a plusieurs espèces d'aigles. Celui dont nous offrons une figure est l'aigle commun. On lui a donné ce nom, parce qu'on le rencontre dans tous les pays, sous toutes les latitudes, dans l'ancien continent, dans le nouveau, sous la zone, partout. Il a trois pieds de long; ses ailes étendues couvrent un espace de sept pieds; l'œil est de couleur noisette, et le bec d'un bleu noirâtre. La peau est nue entre le bec et les yeux. Les plumes du dessus de la tête et du cou sont d'un brun roux, et celles qui couvrent le reste du corps d'un brun plus foncé, mais blanches à leur origine. Les plumes des ailes sont noirâtres, avec quelques parties blanches; les doigts sont jaunes et les ongles noirs. Il ne quitte pas les montagnes pendant l'été; mais il descend

dans les plaines lorsque l'hiver devient rigoureux, et cherche un refuge dans l'épaisseur des forêts.

Il y a des aigles dont les naturalistes ont fait une classe à part, et qu'ils ont désignés sous le nom général d'aigles pêcheurs, parce qu'ils se nourrissent principalement de poisson. Ces espèces se rencontrent en assez grand nombre dans les pays froids. Elles habitent sur les bords de la mer, des grandes rivières, et des lacs, sur lesquels on les voit souvent planer. Parmi toutes ces espèces, qui, du reste, varient peu sous le rapport de la couleur, de la forme et des traits principaux de caractère, la plus remarquable est celle qui est connue sous le nom d'aigle balbuzar, parce qu'elle est la plus commune, et par conséquent la plus connue. Sa longueur n'est que d'environ deux pieds; ses ailes ont cinq pieds trois pouces d'envergure; son bec est noir, les plumes du sommet de la tête sont brunes dans leur milieu et blanches vers les bords; le derrière de la tête, la gorge et le cou sont blancs, avec une tache brune à la partie supérieure du cou : une longue bande, d'un brun foncé, descend de chaque œil sur les côtés du cou jusqu'aux ailes. Le dessus du corps est brun, le dessous blanc, et les ongles sont noirs.

Cet aigle fréquente de préférence les terres basses, voisines des étangs et des rivières. Perché sur un arbre élevé, et quelquefois du haut des airs il guette au loin le poisson, fond dessus avec la rapidité de la foudre, le saisit au moment où il paraît à la surface de l'eau, et l'emporte dans ses serres; mais cette proie n'est pas toujours son partage. Un autre aigle, plus fort et plus redoutable, l'aigle pigargue, l'observe de loin, se précipite sur lui, le poursuit à tire d'aile, et l'attaque jusqu'à ce qu'il laisse tomber sa proie. Alors ce fier ennemi plie ses ailes immenses, s'élance comme un trait, et ressaisit le poisson avant qu'il n'ait touché la terre. L'aigle pigargue est le forban des airs.

L'aigle vit solitaire; il aime les montagnes et les rochers inaccessibles. Des cimes élevées il contemple dédaigneusement les plaines, et l'homme seul, se fiant à la frêle enveloppe des aérostats, a osé s'élever plus haut que lui dans les régions de l'air. Dans l'antiquité, son apparition présageait l'empire, et son nom seul était l'emblème de la puissance et du courage. De nos jours, des souverains l'ont fait figurer dans leurs blasons, et le plus grand capitaine du siècle, invincible comme lui, en avait orné le drapeau de la France, devenu si redoutable à l'Europe entière, et couvert de tant de gloire.

FÉNELON.

Fénelon fut un de ces hommes rares qui font la gloire de leur pays, et qui laissent dans la mémoire des hommes des souvenirs que n'effacent ni le temps ni les événements. Né en 1651, il fit pressentir, dès ses plus jeunes années, tout ce qu'il pouvait être un jour. Il dépassa tous ses émules, et sut presque toujours étonner ses maîtres. D'une famille ancienne

et illustre, il ne pouvait manquer de puissants protecteurs. A quinze ans il eut la gloire de prêcher devant un nombreux auditoire. Le marquis de Fénelon, son oncle, craignant la vanité que pouvait donner à une jeune tête l'éclat d'une réputation aussi prématurée, se hâta de faire entrer son neveu au séminaire de Saint-Sulpice. Il y resta jusqu'à son entrée dans les ordres sacrés.



Une âme aussi ardente que la sienne ne pouvait consentir à s'ensevelir dans un séminaire ou dans un presbytère; il résolut de se consacrer aux missions lointaines et périlleuses du Canada. Traversé dans ce projet par les craintes de sa famille et la faiblesse de son tempérament, il lui fallut y renoncer, et il fut employé dix années entières à l'instruction des *Nouvelles Catholiques*. C'est à ce long apostolat que nous devons le *Traité de l'éducation des filles*, excellent ouvrage et chef-d'œuvre de délicatesse et de raison. Bientôt après Louis XIV lui confia le soin d'une mission dans le Poitou. Fénelon refusa l'assistance de la force armée, à laquelle on n'était que trop souvent forcé d'avoir recours: il sut convertir sans persécuter, et fit aimer la croyance dont il était l'apôtre. Pour le récompenser de ses utiles travaux, le grand roi lui confia l'éducation de son petit-fils, le duc de Bourgogne. C'est une noble tâche que celle d'élever un roi, et Fénelon était digne de la remplir. Il y consacra toutes ses facultés et tout son temps; car il voyait le bonheur de son pays dans l'avenir du jeune prince confié à ses soins. La France toute entière reconnut avec quel art admirable il sut détruire les germes dangereux que le sentiment prématuré du pouvoir avait jetés dans un jeune cœur, pour faire succéder à tous les défauts d'un caractère qui paraissait indomptable l'habitude des plus belles vertus. C'est aux efforts de Fénelon pour l'éducation d'un prince royal que nous devons un des plus beaux ouvrages de notre langue. Il n'ambitionnait aucune récompense; mais Louis XIV, qui savait honorer le génie et apprécier

les services, le nomma archevêque de Cambrai en 1694. Ce fut l'époque la plus brillante de la vie de Fénelon; car depuis ce moment la faveur dont il jouissait à la cour tomba pour ne plus revenir. La publication qu'il fit du trop fameux livre des *Maximes des Saints* le brouilla avec l'aigle de Meaux, le célèbre Bossuet, avec lequel jusqu'alors il avait été intimement lié, et qui vint le dénoncer comme coupable d'hérésie. Ce dissentiment entre ces deux hommes de génie dégénéra en querelle active, et divisa tous les esprits en Europe. Fénelon en appela au Saint-Siège, et le Saint-Siège, sollicité par Louis XIV, condamna Fénelon. Ce dernier se soumit, et se retira à Cambrai. Ce fut à cette époque que l'infidélité d'un domestique livra à l'impression le manuscrit de *Télémaque*, ce livre immortel, composé pour l'éducation d'un roi, et qui n'a guère été utile qu'à l'éducation des peuples. L'ouvrage, supprimé en France, fut reproduit par les presses de Hollande, et se répandit dans toute l'Europe. Louis XIV, qui crut que Fénelon avait voulu faire une amère critique de son règne, le regarda comme un détracteur de sa gloire, et l'éloigna pour jamais de la cour. Le grand homme se consola de sa disgrâce par l'étude et par la charité. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, et on cite de lui des traits d'humanité et de vertu qui auraient seuls suffi à la gloire d'un homme. Toute son âme se peint dans ces paroles par lesquelles il résumait tous ses sentiments et tous ses devoirs: « J'aime mieux ma famille que moi-même; j'aime mieux ma patrie que ma famille, et j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie. » Il fut le bienfaiteur de sa famille, une des gloires de son pays, et un modèle pour le genre humain.

HISTOIRE MODERNE.

MOIS DE SEPTEMBRE.

Le mois de septembre qui vient de s'écouler a commencé sous de fâcheux auspices; une tempête de plusieurs jours a causé de grands et d'irréparables malheurs. Pendant trois jours les côtes de France, d'Angleterre et de la Baltique, ont été couvertes de cadavres et de débris de navires. Des vaisseaux en détresse venaient périr en vue des ports, sans que la mer en furie permit de leur donner le moindre secours. Un transport anglais, *l'Amphitrite*, a été mis en pièces à une demi-lieue de Boulogne. Il conduisait à Botany-Bay deux cents femmes condamnées à la déportation, et dès le lendemain on les retrouva presque toutes sur la plage. Des navires de commerce, richement chargés, ont sombré en pleine mer, d'autres n'ont pas reparu, et les dommages causés par ce long ouragan n'ont pu encore être évalués.

Pendant que les vents déchainaient ainsi leur fureur, la scène politique était calme; on aurait dit que les évènements étaient comme suspendus, et que de toutes parts les hommes dirigeans s'étaient entendus pour prendre quelque repos. Ce n'est pas à dire pour cela cependant que le mouvement des affaires se soit arrêté.

Dans le Nord, il n'est bruit que de la réunion, ou sorte de congrès, des trois souverains, de Prusse, d'Autriche et de Russie. Les conférences ont été tellement secrètes, que rien n'a encore pu transpirer sur leur objet ou sur leur résultat. On en est réduit aux conjectures. Les uns disent que les questions de Pologne, d'Italie et de Hollande, doivent y être résolues; les autres que la dignité d'empereur d'Allemagne va être rétablie, et que cette dignité, toute honorifique en apparence, aura pour base une alliance offensive et défensive de tout le centre de l'Europe. On ajoute que les souverains d'Autriche et de Prusse en seraient tour à tour revêtus. Quelques hommes politiques, qui se disent bien informés, ont prétendu que le principal objet de ce congrès était de prendre des mesures pour contenir les principes de la révolution en France, et pour les empêcher de franchir le Rhin. Quoi qu'il en soit, tout le monde paraît d'accord pour admettre que la paix générale ne sera pas troublée, mais que le désarmement n'aura pas lieu. C'est le poids de la guerre, sans le fléau des batailles.

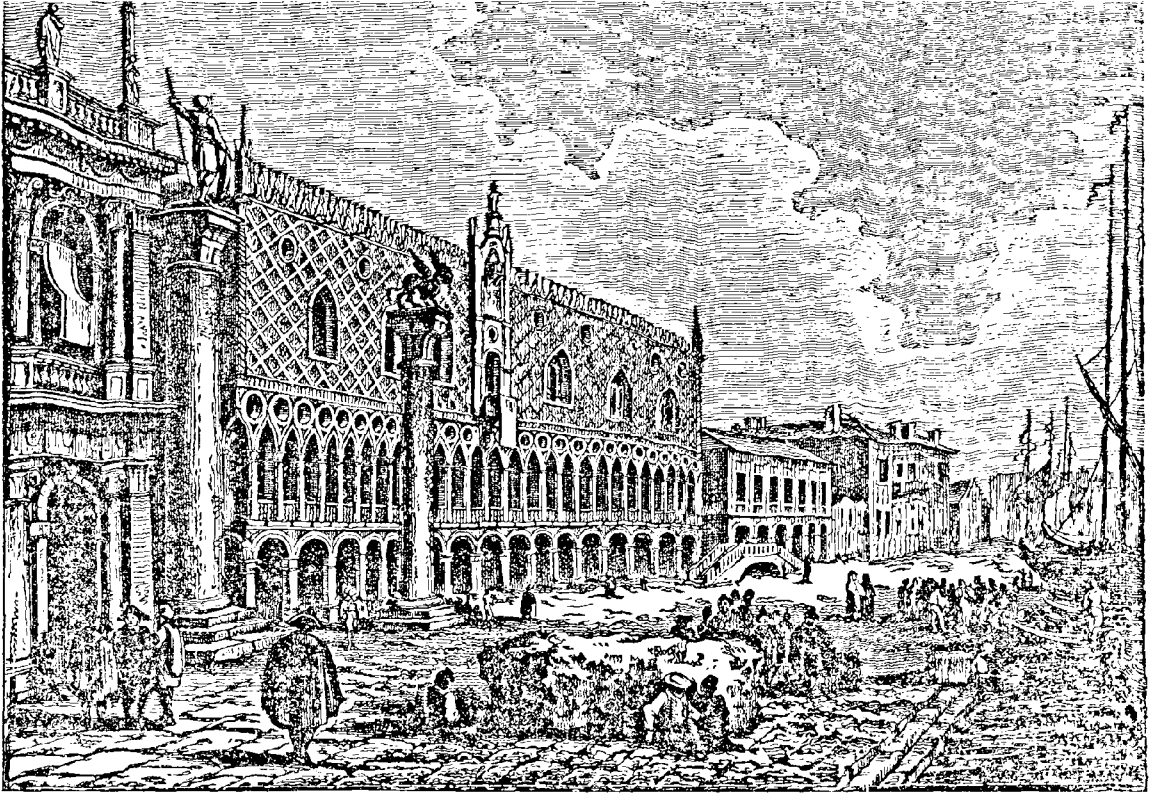
Les affaires de Portugal sont toujours indécises. Le maréchal de Bourmont, à la tête des forces de don Miguel, s'est avancé sous les murs de Lisbonne, et s'est emparé d'un des faubourgs à la suite d'une vive attaque, vivement soutenue. Depuis cet événement, les deux armées sont restées dans les positions qu'elles avaient le soir du combat. On dit que les deux adversaires ont consenti à négocier; mais cela paraît peu probable, quand on vient à réfléchir que l'un est maître du pays, et que l'autre possède les deux capitales du royaume. Cependant dona Maria a quitté la France, et s'est rendue en Angleterre, où elle a été reçue en reine de Portugal; mais en même temps qu'elle recevait les honneurs de la royauté à Windsor, le ministre anglais déclarait que cette reconnaissance n'entraînait pas une coopération active, et que la plus stricte neutralité serait observée.

En Turquie, la tranquillité qui avait suivi le départ des Russes commence à se troubler. Un incendie a consumé un nombre considérable de maisons, et une fermentation qui a pris tous les caractères d'une émeute, en a été la suite. Des révoltes ont éclaté dans diverses provinces, et le bruit court déjà en Allemagne que le sultan va se trouver réduit à implorer de nouveau le secours de la Russie.

En France, Louis-Philippe a fait un voyage à Cherbourg et une courte visite à Fontainebleau. Partout il a passé en revue les corps nombreux de gardes nationales, et cette force imposante qui est la sécurité de la France est aussi la garantie de son indépendance. La grande question qui occupe tous les esprits est celle de la dissolution des Chambres, sur laquelle on sait que les ministres sont divisés. Elle sera nécessairement résolue le mois prochain, et les Chambres seront convoquées avant la fin de l'année.

PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^o,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

La Place Saint-Marc à Venise.



Venise est la ville de prédilection des peintres, des voyageurs et des romanciers. Ses palais de marbre qui semblent sortir du sein des eaux, ses innombrables gondoles qui circulent rapides et silencieuses, ses ponts qui joignent les maisons d'une manière si pittoresque, et par-dessus tout les vieilles traditions, qui donnent à l'histoire de cette ville un attrait merveilleux, tout concourt à frapper l'imagination et à intéresser vivement l'esprit. Aussi, que n'a-t-on pas dit sur cette ville extraordinaire? combien de descriptions mensongères n'en a-t-on pas faites! de combien d'événemens fabuleux ne l'a-t-on pas dotée! On a peine à comprendre cette manie d'exagération quand on vient à examiner la ville; car on reconnaît aisément qu'elle n'avait pas besoin de toute cette poésie pour être placée au rang d'une des merveilles du monde.

Tout en effet, dans cette ville, sort des règles ordinaires; elle ne ressemble à nulle autre; on dirait presque que la nature et les hommes se sont entendus pour qu'il en soit ainsi. Elle est bâtie sur soixante-douze petites îles situées au fond d'un golfe, et à cinq mille de la terre-ferme. Cet espace, qui la sépare du continent, forme une immense lagune qui à marée basse est presque à sec. Les

lagunes qui séparent les îles forment autant de petits canaux qui coupent la ville dans toutes les directions, et on ne compte pas moins de cinq cents ponts destinés à faciliter la communication entre ces rues d'espèce nouvelle. Le principal canal est fort large et traverse toute la ville, mais tous les autres sont étroits et sans courant. Les rues sont aussi fort étroites mais très propres. Toutes les maisons sont bâties sur pilotis, et presque toutes ont d'un côté une porte sur la rue, et de l'autre une porte sur un canal. On a été dans l'obligation de ménager le terrain avec tant de parcimonie, que les seules promenades sont sur les bords du grand canal et sur la belle place Saint-Marc, dont nous offrons l'image fidèle. C'est un carré irrégulier bordé de bâtimens, dont quelques-uns sont d'une grande magnificence. On y remarque entre autres le palais ducal, qui est le siège du gouvernement, et l'église patriarcale de Saint-Marc.

Cette ville, qui a été pendant des siècles la capitale d'une république puissante et redoutée, a été fondée en 452 par une petite colonie italienne qui, fuyant devant Attila, chercha un refuge dans ce petit groupe d'îles sur lequel Venise est bâtie. Deux cents ans plus tard, c'était déjà un État indépendant en-

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

tretenant une flotte et une armée. Vers la fin du septième siècle, la forme de son gouvernement fut changée, et c'est alors que fut établie la dignité de doge, magistrature suprême à laquelle on délégua de grands pouvoirs, et qui se maintint et se conféra par élection jusqu'à la chute de la république. La puissance de Venise s'augmenta progressivement; on la vit prendre part aux grands événemens qui allumèrent des guerres sanglantes en Europe et acquérir une grande renommée sur les mers. Elle se distingua dans les croisades contre les infidèles et remporta de nombreuses victoires.

La république était gouvernée par un grand conseil souverain qui se réunissait tous les dimanches, et qui ne pouvait délibérer si les membres présens n'étaient pas au nombre de deux cents pour les affaires ordinaires et de huit cents pour les affaires extraordinaires. Ses attributions étaient illimitées. Quand un citoyen était élevé à la dignité de doge, on le portait en triomphe autour de la place Saint-Marc. Rentré dans le palais, il recevait la couronne au haut de l'escalier des Géants, à la même place où Marino Faliero, l'un de ses prédécesseurs, avait été décapité. A l'instant même de son couronnement, on l'avertissait qu'après sa mort il serait exposé en public pendant trois jours, afin que ceux qui auraient reçu de lui quelques dommages pussent en exiger l'indemnité aux dépens de sa succession. Ceci n'était pas une simple formalité. On nommait, en effet, des censeurs, et lors du décès du doge, ses héritiers étaient tenus de satisfaire tous ses créanciers, sous peine de voir le défunt privé de funérailles, ce qui eût été un déshonneur pour toute sa famille.

La terreur qu'une conspiration avait répandue dans Venise y fit établir, au XIV^e siècle, un tribunal à qui on ne recommanda que de la vigilance et de la sévérité. Il fut composé de dix patriciens âgés de plus de quarante ans et pris dans des familles différentes. Son pouvoir fut sans responsabilité, sans appel et sans limites. C'est ce fameux CONSEIL DES DIX, qui faisait régner l'ordre par la terreur, et dont la justice inexorable exécutait ses arrêts dans le secret le plus profond. Bientôt se trouvant trop nombreux pour agir avec tout le mystère et toute la promptitude qui lui paraissaient convenables, il créa une commission composée de trois membres, et cette commission, bien autrement redoutable encore que le conseil, fut connue sous le nom de *tribunal des inquisiteurs* d'État. Sur les trois membres qui le composaient, deux étaient choisis dans le conseil des dix, et un parmi les conseillers du doge. Les premiers, appelés *les inquisiteurs noirs*, siégeaient pendant un an; et le troisième, appelé *l'inquisiteur rouge*, ne siégeait que pendant huit mois. On savait que cette terrible magistrature existait, mais on ne savait où la trouver; car elle pouvait exercer partout sa juridiction. Elle était partout et nulle part. On lisait des sentences qui n'étaient pas signées par ces juges invisibles, et les exécutions suivaient de près, si même elles ne les avaient pas précédées. Il avait un si grand nombre d'affiliés secrets, qu'on se sentait exposé, à tout

moment, dans les relations de la société, dans les épanchemens de l'amitié, et même dans le tumulte des plaisirs, à se trouver en présence de ces hommes redoutables, qui ne dépouillaient jamais leur caractère de juges.

Il n'y avait aucune formalité. Les inquisiteurs n'étaient assujettis à aucune règle, si ce n'est à l'unanimité exigée dans leurs sentences. Du reste, le lieu de leurs séances, les moyens d'investigation, l'appréciation des preuves, le choix des peines, le mystère ou la publicité de la condamnation ou du supplice, les formes d'une procédure qui ne laissait point de traces, tout était abandonné à l'effroyable fantaisie des juges. Les dénonciateurs restaient inconnus. Des bouches de bronze, placées au coin des rues, recevaient les avis anonymes, et s'ouvraient béantes, comme pour inviter à une lâcheté.

Pour obtenir des aveux, on employait les tortures les plus atroces, et le moins qui pouvait en résulter, était de rester infirme. Après avoir fait subir à un déteu cet affreux interrogatoire, on le renvoyait à sa prison, et ces prisons étaient de deux sortes. Tantôt c'était celles qu'on appelait *prisons des plombs*, petites cellules ménagées sous les terrasses qui recouvraient le palais et que les rayons brûlans du soleil transformaient en fournaies ardentes; tantôt c'était dans les *prisons des puits*, espèces de fosses creusées sous les canaux, lieux souterrains et infects où le jour et la chaleur n'avaient jamais pénétré. Prisons terribles qui étaient les secrets dépositaires du tribunal secret!

Il ne faut pas croire cependant que le conseil des dix n'était qu'une institution politique, instrument aveugle d'égoïsme, de haine ou de vengeance; il veillait aussi à la sûreté des citoyens. On en peut juger par le trait suivant: Un grand seigneur français se trouvant à Venise, y fut volé d'une somme considérable; il en conçut assez d'humeur pour laisser échapper quelques mots fort vifs contre la police vénitienne, qui ne s'occupait, suivant lui, que d'espionner les étrangers, au lieu de veiller à leur sûreté. Quelques jours après il partit. A peine était-il à la moitié du trajet de Venise à la côte, que sa gondole s'arrête; il en demande la raison, et les gondoliers lui répondent qu'il ne leur est plus possible de donner un coup de rame, parce qu'un bateau à flamme rouge qu'ils voyaient au loin venait de leur faire signe de mettre en panne. Tout à coup le voyageur se rappelle les propos qu'il a tenus, et toutes les sinistres anecdotes qu'on lui avait contées sur la police secrète de Venise lui revenant à l'esprit, il se croit perdu, et se voyant au milieu des lagunes entre le ciel et l'eau, sans secours et sans témoins, il attend dans les plus vives angoisses le drapeau rouge qui s'avance. On aborde sa gondole, et une voix lui ordonne de passer dans la barque. Il obéit en recommandant son âme à Dieu. Monsieur, lui dit un homme masqué, n'êtes-vous pas le prince de Craon? — Oui, monsieur. — N'avez-vous pas été volé vendredi dernier? — Oui, monsieur. — De quelle somme? — De cinq cents ducats. — Où étaient-ils? — Dans une bourse verte. — Et soupçonnez-vous

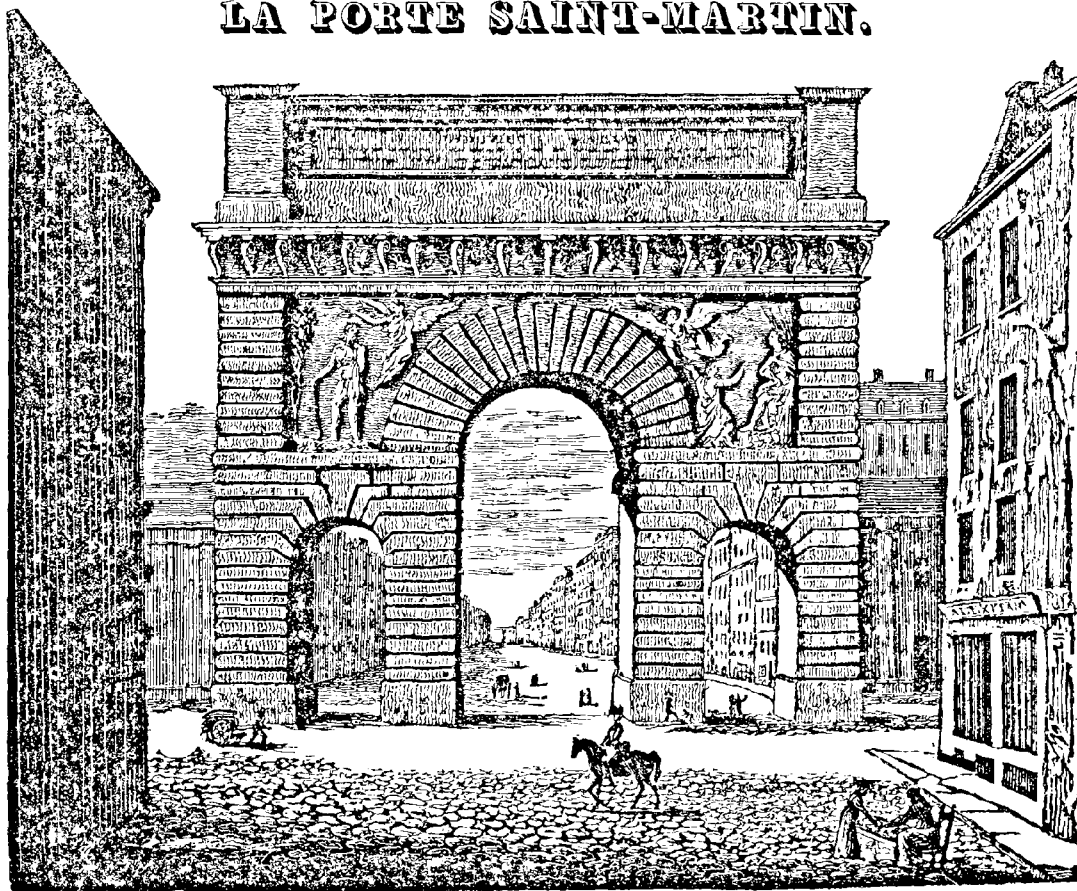
quelqu'un de ce vol? — Un domestique de place. — Le reconnaîtriez-vous? — Sans doute. Alors l'interlocuteur masqué pousse avec le pied un méchant manteau, découvre un homme mort, tenant à la main une bourse verte, et ajoute d'un ton sévère : « Justice est faite, monsieur; voilà votre argent, reprenez-le; partez, et souvenez-vous qu'on ne remet pas le pied dans un pays où l'on a méconnu la sagesse du gouvernement. »

Un auteur digne de foi raconte qu'un peintre génois travaillant dans une église s'était pris de querelle avec des Français qui se répandaient en injectives contre le gouvernement. Le lendemain matin, mandé par les inquisiteurs et interrogé s'il ne reconnaîtrait pas les personnes avec lesquelles il s'était disputé la veille, il s'empressa de répondre

affirmativement, en protestant que pour lui il n'avait pas dit un mot qui ne fût en l'honneur du gouvernement. Alors on tire un rideau, et il aperçoit les deux Français étranglés. On le renvoie à demi mort de frayeur, avec l'injonction de ne jamais parler du gouvernement ni en bien ni en mal. « Nous n'avons pas besoin de vos éloges, lui dit-on; nous approuver, c'est nous juger. »

Ce mot donne une idée si complète du despotisme cruel et absolu du conseil des dix, qu'il ne nous reste plus rien à ajouter, si ce n'est qu'il n'exerçait pas toujours ses vengeances par des exécutions *en règle*; il envoyait souvent des sicaires, et l'assassinat, le guet-apens, l'empoisonnement étaient régulièrement autorisés. Si c'est là de la justice, il faut féliciter les pays qui ne l'ont pas connue.

LA PORTE SAINT-MARTIN.



Si cette longue et brillante époque, désignée sous le nom de *siècle de Louis XIV*, a été remarquable par une réunion extraordinaire d'hommes de génies de tous les ordres et de tous les genres, il faut reconnaître aussi que le grand roi qui augmenta sa gloire de toutes les leurs, savait donner à tout ce qui se faisait un air de grandeur et de majesté. On dirait que toutes ses pensées étaient concentrées dans le dessein de laisser à chacune de ses actions une trace ineffaçable. Il créa de nombreuses institutions, et

comme pour faire présager leur durée il les établit dans des monuments qui devaient durer des siècles. Les vieux soldats blessés furent placés aux invalides; l'Académie fut logée au palais des Quatre-Nations; des hôpitaux ressemblèrent à des palais, et des merveilles s'élevèrent à Versailles, à Marly, à Fontainebleau, comme pour éterniser aussi le souvenir de la fastueuse prodigalité du prince. Sur nos places publiques, des fontaines, des statues ou des groupes allégoriques furent posés pour rappeler

des victoires ou de glorieux anniversaires. La flatterie eut son tour, et nous voyons encore aujourd'hui de nombreuses statues où Louis XIV est représenté en Apollon, en dieu Mars, ou en Génie. On n'a pas oublié cette inscription : *Viro immortalis*, qu'on grava sous ses yeux, ce qui fit dire au duc de Saint-Simon : « J'y étais, et je conclus par les bassesses dont je fus « témoin que s'il avait voulu se faire adorer il aurait « trouvé des adorateurs. »

Entre autres monumens que Louis XIV se plut à faire construire en mémoire des succès obtenus par la France, il faut distinguer les arcs de triomphe auxquels nous avons donné le nom de *portes*. Ce ne sont pas ces monumens qui ont été les plus coûteux, et ce sont peut-être ceux qui ont le plus contribué à l'embellissement des villes. La porte Saint-Martin est de ce nombre. Élevée sur le boulevard qui porte le même nom, elle sépare le faubourg de la ville proprement dite, et se trouve placée à la tête de cette rue Saint-Martin si populceuse, si affairée, et qui tra-

verse Paris comme un grand fleuve commercial. Construit en 1674, ce monument présente un carré parfait, car il a 54 pieds de large sur 54 pieds de haut. Il est percé par trois arcades, dont la plus grande a 15 pieds de largeur sur 30 pieds d'élévation, et les deux autres 8 pieds sur 16. On y remarque des bas-reliefs relatifs aux conquêtes de Louis XIV. Dans l'un de ces bas-reliefs il est assis sur son trône, ayant à ses pieds une nation à genoux qui tend vers lui des mains suppliantes; dans l'autre, on le voit sous les traits d'Hercule foulant aux pieds des vaincus. La victoire lui dépose sur la tête une couronne de lauriers. La façade du côté du faubourg offre aussi deux bas-reliefs qui représentent sous des figures allégoriques la prise de Limbourg et la défaite des Allemands.

Ce monument, d'un coup d'œil imposant et qui annonce dignement une grande ville, ressort avec plus d'avantage depuis qu'on a aplani le boulevard sur un de ses côtés.

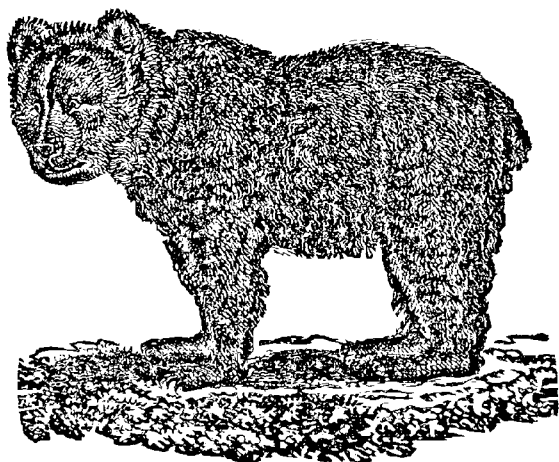
L'OURS.

De tous les animaux sauvages de haute taille, l'ours est celui qui est le plus généralement connu, soit parce qu'on le trouve encore, quoique en petit nombre, dans diverses contrées de l'Europe, soit parce que, de temps immémorial, des montagnards, qui se sont attachés à en apprivoiser de jeunes, se sont créés des moyens d'existence, en promenant ces animaux de village en village. Chacun connaît donc les formes de l'ours, et peut apprécier la vérité de la gravure que nous présentons. Ses formes trapues, l'épaisseur de sa taille et de ses membres, la pesanteur de son allure, indiqueraient, au premier abord, un naturel stupide et grossier, si la largeur de son front, la finesse de son museau, et la manière droite dont il porte sa tête, ne décelaient en lui une vive intelligence.

Cette pesanteur apparente, cet embarras de démarche viennent de ce que, comme le singe, l'ours est construit pour monter sur les arbres : c'est tout à la fois pour lui un moyen de pourvoir à sa subsistance et d'échapper à ses ennemis. Au lieu de marcher sur le bout des doigts, comme tous les animaux légers et coureurs, il se pose sur la plante entière des pieds; mais cette structure de ses membres, qui s'oppose à la vélocité de ses mouvemens, lui donne, en compensation, la faculté de se tenir debout avec une singulière facilité, d'embrasser le tronc d'un arbre et d'en saisir les branches.

L'ours est doué d'une très bonne vue et d'une grande finesse d'odorat, et, bien qu'il soit armé de dents redoutables, on ne saurait dire que son naturel soit essentiellement carnassier. Il se nourrit principalement de substances végétales; il a un goût prononcé pour les fruits sucrés, et il aime le miel avec une telle fureur, que, malgré sa prudence naturelle, il ne résiste presque jamais à s'exposer à un piège quand le miel sert d'appât. Il vit volontiers de jeunes pousses, de fruits ou de ra-

cines succulentes, et ce n'est que lorsque la faim le presse qu'il attaque les autres animaux, encore ne le fait-il qu'à la dernière extrémité. Quelques auteurs ont prétendu qu'il y avait des ours carnassiers et des ours herbivores; c'est une erreur qui n'a été commise que parce qu'on a observé des ours placés dans des circonstances différentes, à l'égard de la nourriture qu'ils avaient été plus ou moins à même de se procurer. Ainsi, par exemple, dans les pays glacés du Nord, où ces animaux ne peuvent trouver, pendant les trois quarts de l'année; ni fruits, ni végétaux, ils n'ont d'autres ressources que de devenir chasseurs et carnivores. Tout le monde a lu l'histoire de ces hardis voyageurs qui, forcés d'hiverner sur les côtes du Groënland, avaient chaque jour à livrer de terribles combats contre des ours affamés. Dans nos pays tempérés, où l'hiver est de courte durée, ces animaux ne vivent pas de chair, et, lorsque la saison rigoureuse vient faire disparaître, des plaines et des forêts, tous les végétaux ou les fruits dont ils se nourrissent, on les voit disparaître tout à coup. Ils n'émigrent pas, mais ils se retirent dans de vieux troncs d'arbres, dans des creux de rochers, ou dans des tanières creusées d'avance, et dorment, presque engourdis, pendant des mois entiers. Il ne faut pas croire cependant qu'ils soient entièrement privés de sentiment, comme le loir ou la marmotte; mais l'ours naturellement gras, l'est excessivement sur la fin de l'automne; cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence, et il ne sort de sa retraite que lorsqu'il se sent en danger de mourir de faim. C'est alors que sa rencontre est dangereuse. Il attaque tous les animaux qui se trouvent sur son passage, et se jette, avec une insouciance intrépide, au-devant du péril. Il ne se dérange pas à la vue de l'homme armé; il court sur lui, se dresse sur ses pieds, et, l'œil ardent, la gueule béante, les pattes levées, il s'élance pour écraser son ennemi de tout son poids : c'est ce moment qu'il faut



saisir pour le frapper. Malheur à qui le manque du premier coup, car il n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est blessé. Quand, poursuivi longtemps et excédé de fatigue, il sent que ses forces vont l'abandonner, il s'appuie le dos contre un rocher ou contre un arbre, et ramasse des pierres qu'il lance à ses ennemis : réduit à ce point, il ne tarde pas à recevoir la mort.

Dans les contrées où les ours sont encore nombreux, leur fourrure devient l'objet d'un assez grand commerce, et la manière de les chasser diffère suivant leur nombre et le degré d'industrie des peuples qui se livrent à cet exercice. Partout où les armes à feu sont en usage, ce sont elles qu'on préfère à tout autre moyen. Les pièges sont aussi généralement employés ; mais avec moins de succès peut-être, parce que la prudence est le trait principal du caractère de l'ours. On ne porte pas plus loin que lui la circonspection ; il s'éloigne, lorsqu'il le peut, de tout ce qu'il ne connaît pas ; s'il est forcé de s'en approcher, il le fait lentement, et il ne passe outre qu'après s'être bien assuré, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, que l'objet de sa crainte est pour lui sans danger. Ce n'est cependant ni la résolution ni le courage qui lui manquent : on ne le voit point fuir ; il résiste à la menace, oppose la force à la force, et sa fureur comme ses efforts peuvent devenir terribles si sa vie est menacée. Mais c'est surtout pour défendre leurs petits que les ours femelles déploient toutes les ressources de leur force prodigieuse et de leur intrépidité. Elles se jettent avec rage sur tous les êtres vivants qui leur causent quelque crainte, et ne cessent de combattre qu'en cessant de vivre.

On compte plusieurs espèces d'ours qui ne varient guère que par la couleur plus ou moins foncée de la fourrure ; du reste, ce sont toujours les mêmes habitudes, la même structure, et presque la même taille. Il en est une cependant qui ne laisse pas que d'offrir des différences notables ; c'est celle de l'ours blanc des mers glaciales, que notre célèbre Buffon désigne sous le nom d'*ours blanc de mer*.

Cet animal habite les régions glacées des pôles, et, faute de trouver des animaux, du fruit ou du grain sur la terre, il ne peut subsister que des productions de la mer. Il vit de poisson, de phoques, de jeunes morses ou de petits baleineaux. Il se gîte sur des glaçons, où il les attend, et d'où il peut les voir venir de loin : tant qu'il trouve que ce poste lui produit une subsistance abondante, il ne l'abandonne pas ; de sorte qu'il arrive souvent que, lorsqu'au printemps les glaces se détachent, il se trouve entraîné avec elles en pleine mer, ce qui explique l'apparition inattendue de ce terrible animal sur les côtes d'Islande et de Norwège. Il est reconnu qu'il est plus grand que les ours ordinaires ; car on en a tué sur les côtes de la Nouvelle-Zemble qui avaient plus de treize pieds de longueur, et il est d'autant plus féroce, que, condamné à guetter une proie si difficile à saisir, il est presque toujours affamé.

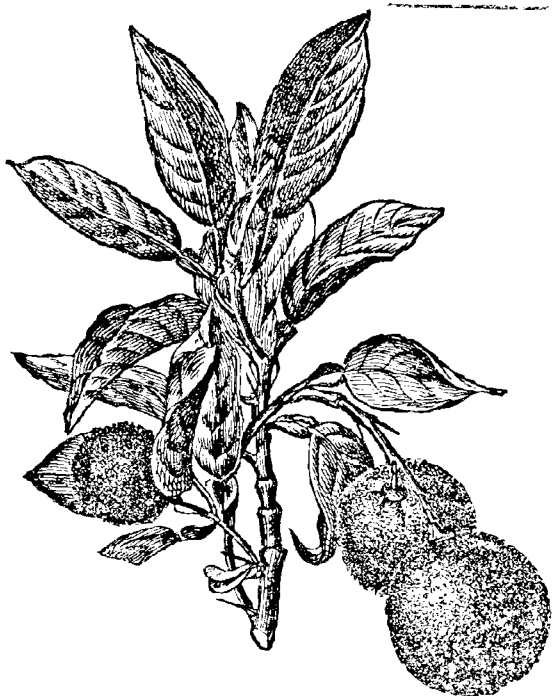
Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'ours commun, c'est l'étendue de son intelligence, et on pourrait presque dire aussi la douceur de son caractère, lorsqu'il n'est excité ni par la faim ni par les mauvais traitements. Ils se laissent apprivoiser jusqu'à un certain point, quand on les prend tout jeunes, obéissent à la voix de leurs maîtres, se laissent patiemment museler, dansent au son du flageolet, et font presque tous les tours qu'on leur enseigne. Il ne faut cependant jamais s'y fier ; car il suffirait d'un caprice ou d'une imprudence pour éveiller sa colère et rappeler son caractère sauvage. On cite de lui mille traits d'intelligence et pas un seul d'attachement.

L'ORANGER.

L'oranger est une des plus belles productions de la nature. Son écorce, douce et toujours propre, le vert éclatant de ses feuilles découpées avec une si gracieuse régularité, la délicatesse de sa fleur, qui tombe dès qu'on la touche, la beauté de son fruit doré, le parfum enivrant qui s'échappe de toutes les parties de cet arbre magnifique, en font une parfaite image du bonheur et de la richesse. Aussi la fable et la poésie s'en sont-elles emparées tour à tour pour faire d'ingénieuses allégories ou de touchants emblèmes. C'est peu de réunir dans l'élégante coquetterie de sa parure tous les dons qui peuvent flatter tous les sens, il est encore de tous les végétaux celui qui offre le plus d'utilité. L'homme a su le mettre à contribution et en tirer parti depuis ses racines jusqu'à sa dernière feuille.

Son bois, d'un grain dur et serré, susceptible de recevoir le plus beau poli, serait employé avec avantage dans l'ébénisterie, si abattre ce bel arbre n'était pas tuer la poule aux œufs d'or. Ses feuilles sont d'un excellent usage en médecine, ses fleurs fournissent le plus suave parfum et le calmant le plus puissant ; ses fruits, qui ont la propriété de mûrir lentement lors même qu'ils sont séparés de la tige, sont un aliment recherché, très sain, et le seul

peut-être qui puisse se transporter d'un bout du globe à l'autre. Mais avant d'expliquer l'importance de ces divers produits et les procédés que l'habileté de l'homme a employés pour les approprier à son usage, nous devons consacrer quelques détails à l'arbre qui les fournit avec une inépuisable prodigalité.



Il est originaire de la Chine. Tous les auteurs s'accordent sur ce point, seulement ils diffèrent sur le pays qui a eu le mérite de l'introduire le premier en Europe. Les uns disent que c'est le Portugal, et affirment qu'on peut encore voir à Lisbonne, dans le jardin du comte Saint-Laurent, le premier oranger apporté de la Chine, en 1520, par Jean de Castro. Ils prétendent que c'est de cet arbre que sont sortis tous les autres de la même espèce qu'on trouve aujourd'hui dans toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique, où l'on s'est empressé de le transporter. Les autres sont d'avis que c'est à un Génois qu'on doit l'honneur d'avoir le premier transplanté l'oranger en Italie; ils ajoutent qu'il a été le chercher en Orient, d'où cet arbre avait été naturalisé, de proche en proche, depuis la Chine, en se répandant peu à peu dans les Indes, en Arabie et en Syrie. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il n'a été connu en Europe que vers la fin du XIV^e siècle, ou dans les premières années du XV^e, et cinquante ans après il était devenu un objet de luxe dans les climats froids et un objet de première nécessité et d'industrie profitable dans tous les pays chauds.

Tandis qu'on l'emprisonne soigneusement dans des serres chaudes, et qu'on en fait un ornement fastueux dans le nord; on le jette en pleine terre, comme un arbre fruitier, dans le midi. La multiplication de cet arbre précieux a été le principal but des cultivateurs. Elle s'obtient par la greffe, la

bouture ou le semis. La greffe même ne devrait pas être comptée comme moyen de propagation, car elle ne produit pas de nouveaux individus, elle ne fait que modifier ceux qui existent déjà. La bouture consiste tout simplement à couper des branches et à les planter en terre, en ne laissant dehors que deux ou trois yeux. Elles ne tardent pas à prendre racine, et dès l'année suivante on voit s'élever des jets de deux à trois pieds. Le semis consiste à placer au printemps les pépins de l'orange dans un terrain convenablement préparé, et qu'il faut arroser dans les temps secs; la graine lève au bout de vingt jours.

Les arbres venus par ce dernier procédé, qui est celui de la nature, sont plus vigoureux, d'une plus longue durée, d'une meilleure qualité de fruit, et résistent mieux aux gelées, mais malheureusement il faut attendre leurs fruits trop long-temps. Une bouture greffée rapporte dès la seconde ou la troisième année, au lieu que les arbres venus par semis et sans greffe ne produisent qu'au bout de quinze à vingt ans.

L'orange offre deux récoltes à faire: celle des fleurs et celle des fruits. On choisit de préférence les fleurs qui sont au sommet des branches, et quelquefois on se contente de secouer l'arbre pour faire tomber tous les petits pétales blancs. Pour obtenir un parfum plus suave et plus complet, on cueille les fleurs avant qu'elles ne soient épanouies. La fabrication de l'eau de fleur d'orange, devenue d'un usage si général, est fort simple: elle consiste à faire distiller les fleurs dans deux fois leur poids d'eau; on retire ordinairement de cette opération une quantité de liqueur égale par son poids à celui des fleurs, mais quand on n'en retire que la moitié, l'eau est dite *double*. On commence à cueillir les fleurs en mai, et on peut continuer de le faire jusqu'à la fin de juin.

La récolte des fruits destinés à être envoyés à une grande distance se fait depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de décembre lorsqu'ils sont encore verts. Si on attendait la maturité, ils se gâteraient en route. Les arbres qu'on dépouille ainsi de leurs fruits, avant qu'ils ne commencent à jaunir, rapportent tous, les ans; mais ceux, au contraire, sur lesquels on les laisse jusqu'au retour de la belle saison, ne donnent des récoltes abondantes que tous les deux ans.

La vie des orangers est très longue; à cent ans ils sont dans toute leur jeunesse. On montre dans le couvent de Sainte-Sabine, à Rome, un de ces arbres auquel la tradition populaire donne plus de six cents ans, et ce qu'il y a de certain, c'est qu'Augustin Gallo, qui écrivait en 1559, en parle, et dit qu'à cette époque on avait déjà perdu la date de son origine. Dans l'orangerie de Versailles, on en voit un, connu sous le nom de *Grand-Bourbon*, qui a été semé à Pampelune, en 1421, dans les jardins d'une reine de Navarre; il a appartenu ensuite au connétable de Bourbon, et c'est à la mort de ce prince qu'il passa, en 1532, au château royal de Fontainebleau, d'où Louis XIV le fit transporter, en 1684, à l'orangerie de Versailles, où il est encore aujourd'hui. Il est devenu magnifique; sa hauteur,

en caisse, est de 22 pieds, et sa tête en offre quarante-cinq de circonférence.

Ainsi donc, tandis que des générations passent, et que des monumens s'écroulent, des arbres, exposés à toutes les intempéries de l'air, restent debout, et semblent braver la main des hommes et la faux du temps!

CROMWELL.



Cet homme extraordinaire qui devait, par une supériorité de génie aussi grande que ses crimes politiques, renverser un trône et asservir son pays, Olivier Cromwell, cet usurpateur sans sceptre, ce roi sans couronne, naquit le 25 avril 1599. Il manifesta de bonne heure un caractère indomptable, et d'une tournure d'imagination qui semblait le disposer à l'enthousiasme religieux, qui, pour lui, devait être un fanatisme intolérant et cruel. Fort jeune encore, son avenir l'occupait à un tel point, qu'il était sans cesse préoccupé de l'idée qu'un spectre féminin lui était apparu, et lui avait annoncé qu'il deviendrait le premier homme du royaume. Trente ans plus tard, il ne douta plus que cette vision d'un esprit ardent n'ait été une révélation du ciel.

A peine fut-il sorti de l'Université de Cambridge, qu'au lieu de s'occuper de l'étude des lois, il se livra à une vie de désordre et de débauche, qui lui fit dissiper en peu de temps l'héritage modeste que lui avait laissé son père.

Bientôt il se maria, n'ayant encore que 21 ans, sa conduite devint tout à coup si régulière et si rangée, qu'il est permis de croire que ses premiers écarts tinrent moins à des inclinations naturellement vicieuses, qu'à une certaine inquiétude de caractère, qui lui faisait un besoin d'être remué par des émotions fortes et extraordinaires. Ce qui porte d'autant plus à le penser, c'est qu'il ne tarda pas à adopter avec ardeur tous les principes d'une

nouvelle secte de presbytériens exagérés, qui accablait chaque jour cette influence, qui devint si fatale à l'Angleterre.

En 1628, il fut élu membre du troisième parlement de Charles I^{er}, et s'y fit remarquer par ses déclamations contre le papisme. Ce parlement fut dissous, et Cromwell, voyant ses espérances de fortune renversées, résolut de passer en Amérique; mais, chose étrange! Charles I^{er} défendit les émigrations, et retint ainsi en Angleterre celui qui ne devait y rester que pour faire tomber sa tête sur l'échafaud. A quoi tiennent les destinées des empires!

Nommé plus tard au long parlement par l'Université de Cambridge, Olivier Cromwell vint y prendre place en habit sale et déchiré. Cette négligence affectée, cette apparence de grossièreté attirèrent tous les regards sur cet homme, qui devait dissoudre cette chambre des communes dans laquelle il venait siéger. Un nouveau parlement vint faire tomber la tête du roi, renverser le trône, et proclamer Cromwell *protecteur* de la république d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ce titre de *protecteur* n'est pas celui qu'ambitionnait le nouvel élu, qui avait bâti, sans doute, d'autres espérances sur l'échafaud de Charles I^{er}; mais il n'osa pas prendre celui de roi. On rapporte cependant, qu'il hésita lorsqu'il lui fut offert, et que même il consulta Whitelock, un des personnages les plus considérables de cette époque. Celui-ci, homme d'état tout dévoué à son pays, convaincu que rien n'est plus stable, quand on s'écarte des principes d'ordre et de stabilité, lui conseilla d'appeler au trône le fils de Charles I^{er}, après avoir fixé, d'accord avec la nation, les limites de l'autorité royale. Cromwell ne répondit pas un mot, et depuis ce jour il ne montra plus à cet intègre et fidèle conseiller ni affection, ni confiance. On dit aussi que, pressé par lady Cromwell d'accepter les offres qu'on lui faisait au nom de Charles II, il lui répondit: «Vous êtes une folle; si Charles Stuart pouvait me parler, il ne serait pas digne de porter la couronne que je lui céderais.» Et sur ce point Cromwell se trompait grossièrement, parce que l'oubli des injures et la religion à la chose promise sont justement ce qui rendent un roi digne de porter une couronne.

Ce n'est pas dans le parlement seulement que Cromwell avait su conquérir cette influence qui le rendit maître des destinées de l'Angleterre; il prit une part active à la guerre civile, et, bien qu'il n'ait saisi l'épée qu'à l'âge de quarante-deux ans, il a déployé tout à coup les talents d'un grand capitaine. Aussi, maître comme il l'était de l'armée, ne tarda-t-il pas à s'en servir pour chasser le parlement. Il n'y vint pas, comme Louis XIV, un fouet à la main; mais il y parut entouré de soldats, chassa les membres qui délibéraient, et fit fermer les portes. Un siècle et demi plus tard, Napoléon l'imita au 18 brumaire. Dès ce moment, Cromwell régna sous le titre de *protecteur*; et, pour qu'il ne lui manquât de la royauté que le titre, la pourpre et le sceptre, il s'installa à White-Hall, le palais

des rois d'Angleterre. Il fit preuve de plus de sagesse pour gouverner qu'il n'en avait montré pour obtenir le pouvoir suprême. Il mit de l'ordre dans les finances, établit une bonne administration dans l'armée, assura les services publics, et ne craignit pas de composer les cours de justice des légistes les plus intègres et les plus éclairés, sans avoir égard aux opinions politiques qu'ils avaient pu professer auparavant. Il se sentait assez fort pour se servir de tous les talens et pour n'en craindre aucun. Il encouragea le commerce et l'industrie de tout son pouvoir, et, ce qui serait à peine croyable, si ce n'était un fait attesté par tous les historiens, on le vit, lui, si renommé pour son fanatisme religieux, montrer sur la religion des principes politiques pleins de sagesse et de modération. Il sut faire reconnaître son autorité au dehors, et faire respecter le pavillon de son pays. Il vainquit les Hollandais sur mer, fit alliance avec Mazarin, et ne tarda pas à replacer l'Angleterre au premier rang.

Mais cet homme extraordinaire, que la fortune s'était plu à combler de tous ses dons, cet homme qui avait su conquérir tant de gloire et de puissance, ne put rencontrer le bonheur. Son élévation lui avait suscité de nombreux ennemis, et le poignard des conspirateurs était sans cesse levé sur sa tête. Il portait toujours une cuirasse, et ne sortait qu'armé et bien accompagné. Lui, qui faisait trembler l'Europe, osait à peine sortir de son palais! Une fièvre lente, mais opiniâtre, conséquence inévitable de tant d'inquiétudes et d'angoisses, mit un terme à son existence, le 13 septembre 1658. Il n'était encore âgé que de cinquante-neuf ans.

On lui fit des obsèques magnifiques; toutes les cours d'Europe prirent le deuil, et celui qui n'était pas roi obtint, de son vivant et même après sa mort, tous les honneurs qui ne sont réservés qu'aux rois. Là finit le rôle de tous les hommes, mais pour Cromwell il devait y avoir une bizarre exception, comme si celui qui avait renversé un trône pouvait aussi briser sa tombe, et reparaitre sur la scène. A défaut de l'esprit du protecteur, son corps vint encore attirer les regards.

On rapporte que Cromwell, sentant la mort s'approcher, appela près de lui ses plus intimes amis et que, leur annonçant sa fin prochaine, il leur déclara en même temps que la république tomberait avec lui, et que son dernier soupir serait le signal du retour de Charles II. «Je connais les Stuarts, leur dit-il, ils voudront se venger sur ma dépouille mortelle, et je compte sur vous pour la soustraire à leur rage.» Puis, avec cet intrépide sang froid qu'il avait montré sur le champ de bataille, il leur donna ses instructions secrètes. Ce fut le colonel Barkstead, vaillant soldat, puritain fougueux, et l'un de ses plus chauds partisans, qui se chargea de les exécuter. Tandis que le peuple de Londres s'empressait autour du fastueux cortège qui suivait et précédait un cercueil sans corps, une voiture escortée de quatre personnes sortit de Londres, et se dirigea secrètement vers le champ de Naseby, où l'armée des puritains avait remporté la plus décisive victoire. Cette voiture transportait le corps de Cromwell. Au mi-

lieu de la nuit Barkstead et ses fils chargés de ce précieux dépôt, creusèrent une fosse après avoir soigneusement enlevé le gazon; ils descendirent le cercueil, comblèrent le trou, portèrent au loin la terre qui resta, et replaquèrent le gazon de manière à ce qu'il ne restât aucune trace de l'opération qu'ils venaient de faire. Eux seuls eussent pu retrouver l'endroit, et leur secret mourut avec eux.

Long-temps après Charles II ordonna que la dépouille mortelle de Charles I^{er} serait transportée avec pompe à l'église de Westminster, où il devait faire élever un monument funèbre; et afin que la vengeance accompagnât l'expiation, il ordonna en même temps que le corps de Cromwell serait tiré de sa tombe, traîné sur une claie et ignominieusement pendu de la main du bourreau. Or, il arriva que quelque recherche que l'on fit dans l'église de Windsor, on ne put jamais retrouver le cercueil du roi. On fut plus heureux pour celui de Cromwell.

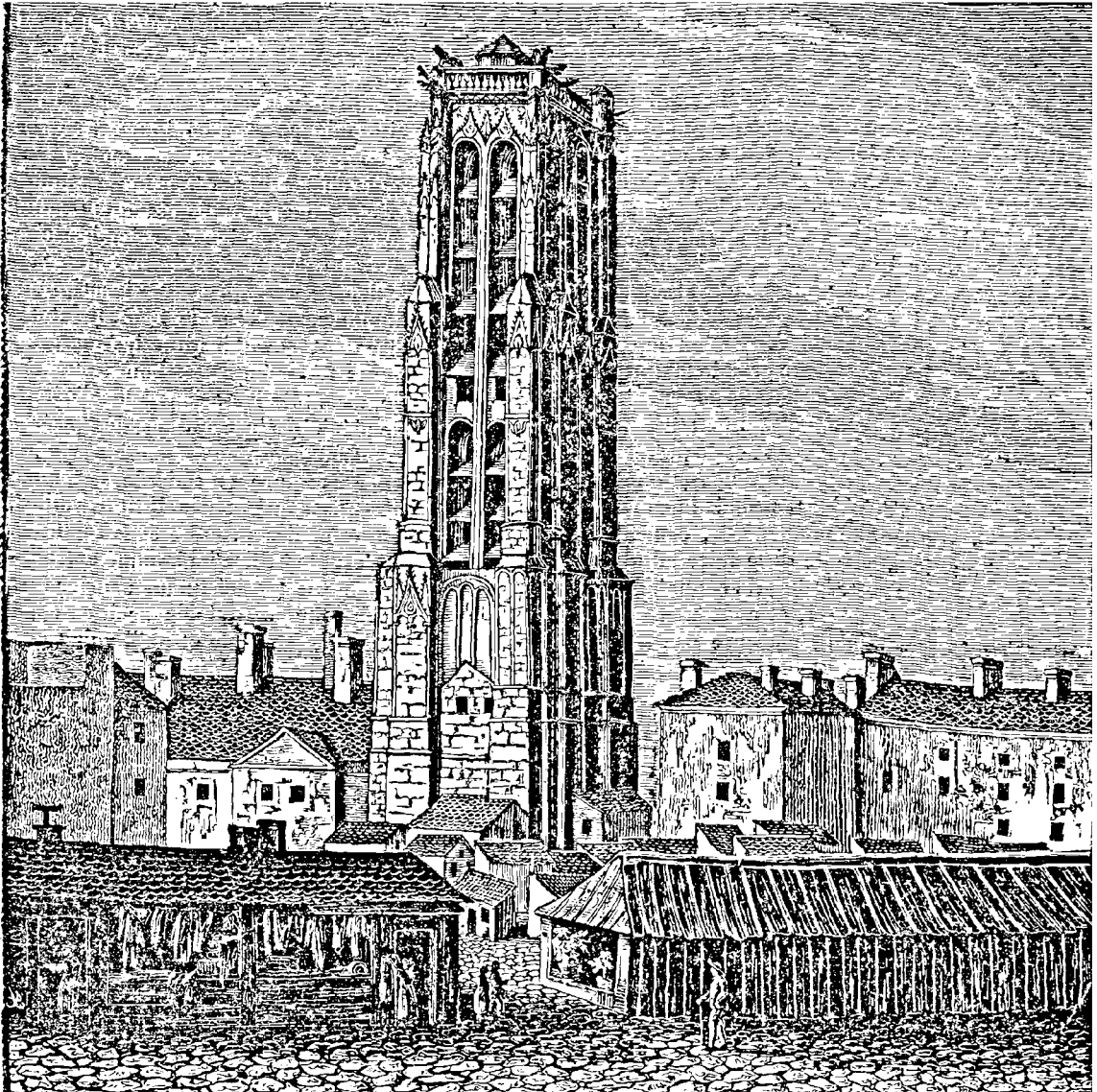
Vint le jour de l'exécution! mais à peine le corps trouvé dans la tombe du protecteur fût-il suspendu au gibet, qu'on s'aperçut que la tête avait été recousue au tronc et qu'elle ne tenait que par des fils de laiton. On frémit bientôt d'horreur, car le bruit se répandit que c'était le corps de Charles I^{er} qui venait de subir le supplice des traîtres.

Les chroniques du temps disent, que Barkstead, voulant compléter la pensée de Cromwell, avait fait secrètement enfermer le corps du roi dans le cercueil destiné au protecteur. Ce fait extraordinaire a été vivement contesté par quelques historiens, tandis que d'autres se sont livrés à de graves dissertations pour en prouver l'authenticité. Il a été exhumé de nos jours par un écrivain moderne qui, s'emparant de cette lutte extraordinaire de *deux cadavres*, y a trouvé le sujet d'un ouvrage fort remarquable et plein d'un vif intérêt. Vrai ou non, ce fait que les anciens auteurs ont entouré de tout le prestige du merveilleux, nous a paru digne d'être raconté.

Il était de taille moyenne; sa physionomie, fortement caractérisée, était sans grâce; sa voix avait quelque chose d'aigu et de discordant. Sa parole était animée, énergique; mais vulgaire, incorrecte, violente et embarrassée. Sa grande habileté était une connaissance parfaite du cœur humain, un coup d'œil rapide, une audace incroyable à prendre un grand parti, et une résolution de fer pour exécuter intrépidement ce qu'il avait osé concevoir. Ces grands traits de son caractère, qui expliquent son étonnante fortune, ont fait dire à Voltaire que Cromwell avait su couvrir des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.



La Tour Saint-Jacques-la-Boucherie.



Avant la révolution de 89, on voyait dans le quartier des Arcis une vieille église gothique, construite au quinzième siècle, et de forme irrégulière, parce que les travaux en avaient été laissés et repris à de longs intervalles. Elle fut démolie sous la terreur, et il n'en reste plus que la tour élevée, dont nous offrons la représentation fidèle. Cette église, qui n'offrait rien de remarquable, serait oubliée depuis long-tems s'il ne s'y rattachait le souvenir d'un homme qui a joui dans son temps d'une assez grande célébrité, et dont on a parlé après sa mort d'une manière bizarre : c'est Nicolas Flamel.

Il vivait au commencement du quatorzième siècle ; mais on ne connut jamais ni le lieu, ni la

date de sa naissance. Il possédait d'immenses richesses dont personne n'aurait pu dire la source ; et comme il n'était qu'écrivain juré, ce qui ne pouvait procurer une grande fortune, la rumeur publique ne tarda pas à accréditer les bruits les plus extraordinaires. Suivant les uns, Flamel avait fait un pacte avec le diable ; suivant les autres, il avait trouvé le secret de faire de l'or. Sa vie retirée, l'espèce de mystère dont il semblait s'entourer, ne firent qu'exciter la crédulité populaire ; et quand on le vit faire de nombreuses aumônes, fonder des hôpitaux, et se distinguer par un grand nombre d'œuvres pieuses, on ne manqua pas de dire qu'il n'agissait ainsi que pour obtenir l'intercession de

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

l'église près des saints, afin d'échapper à la damnation éternelle. Il fut surtout fort libéral envers l'église de Saint-Jacques, à laquelle il fit des legs considérables et où il fut enterré. On a nié sa mort; beaucoup de bonnes femmes sont encore très convaincues qu'il se promène par toute la terre comme le juif errant, et que ses courses ne doivent finir que dans six cents ans.

Au milieu de tous ces contes, voici ce qui paraît vraisemblable. Au commencement du quatorzième siècle, l'imprimerie n'étant pas encore inventée, l'état d'écrivain était fort lucratif, et il l'était d'autant plus pour Flamel, qu'il vendait les manuscrits qu'il faisait faire par d'autres. Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que cet homme, laborieux et intelligent, fût parvenu à une grande aisance; et comme, en outre, il n'était pas très délicat sur les moyens à employer, on conçoit facilement que cette aisance ait pu se changer en une grande fortune. De vieilles dissertations du temps l'accusent d'avoir fait l'usure. A mesure qu'il gagnait de l'argent, il achetait des petites rentes sur des maisons, et de préférence celles dont le recouvrement était douteux ou difficile. Quand venait l'échéance, il était inexorable, faisait mettre l'immeuble aux criées, et trouvait presque toujours le moyen de se le faire adjuger à bas prix. Le secret de cette industrie coupable n'est pas mort avec Nicolas Flamel, et nous connaissons bon nombre de gens qu'on n'accuse pas d'avoir vendu leur âme au diable, et dont la fortune n'a cependant pas d'autre source. On était si persuadé

qu'il avait enfoui des trésors, que long-tems après lui, et presque de nos jours, on fit des fouilles considérables dans les maisons qu'il habita; mais toutes ces recherches furent vaines: on ne trouva que des inscriptions qui invitaient les locataires à dire chaque jour *un Patenostre et un Ave Maria* pour le salut des trépassés. Ce n'était assurément pas ce qu'on cherchait.

On a prétendu qu'il était seigneur de sept paroisses, et qu'il avait fondé quatorze hôpitaux. Ces assertions sont dénuées de preuves et ne méritent aucune croyance. La seule chose qui paraisse hors de doute, c'est qu'il fut riche pour son temps, qu'il bâtit à ses frais deux arcades de l'ancien charnier des Innocens, et qu'il éleva le portail de l'église Saint-Jacques, et ceux de deux autres églises. Des inscriptions constatent qu'il mourut le 22 mars 1348. Il fut enterré dans l'église dont il avait institué les marguilliers ses exécuteurs testamentaires. Son testament existe, et prouve, disent les historiens, plus d'ostentation que de piété. Des inscriptions, des bas-reliefs disséminés partout, et une affectation singulière de multiplier sa figure et celle de sa femme dans les diverses églises auxquelles il fit travailler, en paraissent en effet des preuves sans réplique. Flamel, dont on s'est plu à faire un homme extraordinaire, ne fut donc en réalité qu'un usurier fort habile, qu'un avare fastueux, qui dépensait en constructions d'églises une partie de ce qu'il volait aux malheureux qui se trouvaient réduits à implorer son appui.

LA HYÈNE.

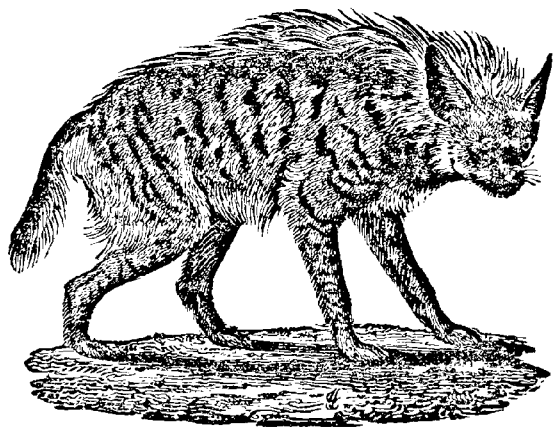
Lorsque les poètes et les philosophes de tous les temps ont pris les animaux pour emblèmes des passions, des vertus ou des vices, ils ont plutôt fait preuve d'une profonde observation, qu'ils n'ont fait usage d'une fiction convenue. Et, en effet, si les traits de l'homme finissent par prendre l'expression des sentimens qui lui sont naturels, il est facile de concevoir que les habitudes des animaux donnent à leurs mouvemens, à leur regard, et à toute leur allure, une empreinte à laquelle on peut les reconnaître. C'est ainsi que la démarche lente du lion, son œil calme et hardi, sa crinière ondoyante, dénotent la force magnaïme qui dédaigne la vengeance; c'est ainsi que le regard immobile du vautour décele l'attention qui épie ou qui menace; et le museau allongé, les mouvemens rapides et méfians du renard, indiquent l'astuce et la finesse. Des philosophes, frappés de ces faits, et donnant toute carrière à leur imagination, n'ont pas craint de conclure, par analogie, que toute expression de la physiologie humaine qui rappelait celle d'un animal, indiquait le germe des passions en rapport avec les habitudes connues de cet animal. Ainsi, pour eux, un nez allongé décele la timidité d'un mouton; un œil agité où la prunelle se dessine, la fermeté du tigre; et des lèvres amincies, la cupidité des oiseaux de proie. On ne saurait nier que

l'examen de ce système ne présente des aperçus ingénieux, et ne soit une étude fort intéressante: mais il serait absurde d'en rien conclure de réel, parce que l'homme a reçu de la nature une supériorité d'intelligence et une force de volonté qui lui permettent de résister à tous ses penchans. Mais il n'en est que plus vrai, que chez les animaux privés de notre haute raison, les habitudes sont en raison directes et constantes de la conformation matérielle, et se reflètent dans l'ensemble de leur structure. Cette vérité ne paraît jamais plus évidente que lorsqu'on observe attentivement la hyène. Pour s'en convaincre, il suffit presque de jeter un coup d'œil sur la gravure que nous présentons, et qui reproduit cet animal avec un bonheur que les plus habiles dessinateurs n'atteignent pas toujours.

Cette tête basse, ces yeux ardens, cette gueule qui annonce un grognement sourd, ont un ensemble de férocité qui effraie; cette crinière toujours hérissée, qui se prolonge sur tout le corps, est un signe de colère et presque de rage, en même temps que ces pattes de derrière, pliées comme pour marcher avec précaution et sans bruit, dénotent la lâcheté. C'est là, en effet, tout le caractère de la hyène!

Cet animal dangereux est de la taille d'un gros chien, son train de derrière est un peu plus bas que celui de devant, sa queue est courte et pendante, et

sa tête est terminée par un museau gros et obtus. Il n'a que quatre doigts à chaque pied, armés d'ongles courts, épais, forts, tronqués et propres à creuser la terre. Sa langue est rude, et son œil, grand et brillant d'un feu sombre, voit la nuit aussi bien que le jour. Sa mâchoire est garnie de dents fortes et incisives.



La hyène vit sauvage et solitaire. Elle choisit pour son gîte les cavernes des montagnes, les fentes de rochers, ou bien elle se creuse une tanière. Son caractère est si féroce, qu'on n'a jamais pu parvenir à l'apprivoiser. Elle vit de proie; mais comme si la nature avait voulu que cette bête effroyable fût en tout un objet d'horreur, elle lui a donné des goûts dépravés. On la voit préférer aux proies vives, les chairs les plus corrompues. Elle se glisse la nuit dans les cimetières, soulève les pierres des tombeaux, ou creuse profondément au-dessous pour enlever des lambeaux de cadavre qu'elle dévore avec une dégoûtante glotonnerie. Elle est lâche et cruelle. Jamais elle n'attaque en face, jamais non plus on ne l'a vue rassasiée; elle est si vorace, qu'on croit qu'elle possède la faculté de rejeter les aliments qui chargent son estomac, pour pouvoir en dévorer de nouveaux. Elle rôde sans cesse autour des lieux habités, et, si l'on en croit les naturalistes, dit M. de Buffon, son cri sinistre ressemble aux sanglots d'un homme qui vomirait avec effort. Son poil, d'un blanc sale, coupé de raies noires, placées d'une manière irrégulière, lui donne une apparence lugubre qui complète l'ensemble le plus effroyable et le plus repoussant.

Ces traits généraux sont tout ce qu'on sait de la hyène. On conçoit aisément qu'il ait été impossible de l'étudier; on ne peut que la tuer. Aussi ne sait-on rien de ses habitudes ni de la manière dont elle s'y prend pour guetter ou saisir sa proie. On sait encore moins comment elle élève ses petits ni combien elle en fait. On a fait cependant, sur toutes celles qu'on a pu voir, une remarque singulière, qui est affirmée par de nombreux témoignages: c'est qu'au moment où elle se lève pour fuir ou courir, elle est boîteuse de la jambe gauche, et que cette gêne, qui dure pendant une centaine de pas, est si marquée, qu'on dirait que l'animal va tomber.

La hyène est fort rare, et on ne la trouve plus

guère que dans quelques contrées de l'Afrique et de l'Asie, où tous les animaux les plus carnassiers semblent avoir cherché un refuge, comme pour s'y dévorer entre eux.

LE PIN.

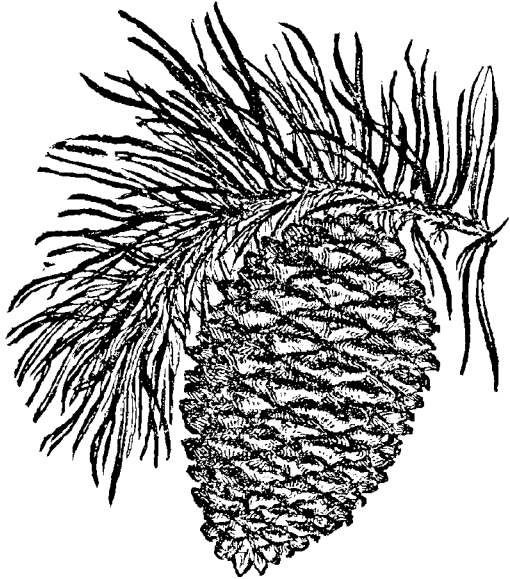
Le pin est un arbre à rameaux dont les feuilles, toujours vertes, bravent les hivers les plus rigoureux. Il s'élève droit, à la hauteur de plus de quatre-vingts pieds; son tronc est nu lorsqu'il vient en forêt, pressée, mais il se couvre de rameaux étalés s'il se trouve isolé. Ces rameaux, régulièrement espacés, leur disposition horizontale, leur diminution progressive, qui donne à l'arbre la forme et l'apparence d'une élégante pyramide, font distinguer le pin au milieu des autres végétaux.

Il croît spontanément dans une grande partie de l'Europe, surtout dans le Nord et dans les pays de montagnes. Il vient facilement et presque partout. On le trouve à chaque pas, en France, depuis les Alpes et les Pyrénées, jusqu'à la Normandie; seulement il fleurit à des époques différentes, suivant l'exposition et le climat, et varie d'après les mêmes données. C'est ainsi que dans un terrain un peu humide, dans les pays du Nord surtout, et quand il croît pressé en forêt, il s'élève très haut et très droit; dans les lieux secs et arides, au contraire, ou dans les pays du Midi, il s'élève beaucoup moins, s'étale davantage, et devient même quelquefois tortu et rabougri.

Son bois est excellent pour les mâtures. Les peuples du Nord en construisent des maisons, en font des meubles et des traîneaux. Partout on en fabrique des torches pour s'éclairer dans les voyages de nuit. Son écorce extérieure est tellement légère, que les pêcheurs s'en servent quelquefois en guise de liège pour soutenir leurs filets au-dessus de l'eau. Son écorce intérieure renferme un principe nutritif: elle sert d'aliment aux habitans de la Laponie, et on dit qu'en Suisse on en fait du pain après l'avoir mélangée avec de la farine de seigle. Outre toutes ces qualités, son bois offre encore un immense avantage: c'est celui de pouvoir rester fort long-temps dans l'eau sans se pourrir; aussi l'emploie-t-on fort souvent pour faire des pilotis, des conduits pour les eaux, et même des corps de pompe.

Les naturalistes distinguent plus de trente espèces de pins; la plus remarquable est celle qui est désignée sous le nom de pin maritime. Il croît naturellement dans le Midi de l'Europe, et sa culture réussit parfaitement dans les provinces de la France qui sont plus méridionales que Paris. C'est ainsi que les plantations et les semis en grand qu'on a faits dans le Maine, la Bretagne, la Sologne, et même dans la forêt de Fontainebleau, ont eu un succès complet. Les terrains sablonneux sont ceux qui lui conviennent le mieux. C'est de cet arbre qu'on retire la térébenthine, le brai, le goudron, et le noir de fumée, productions d'une si grande importance pour la marine. L'ancienne province de Guyenne est le pays

de France où l'on s'occupe le plus de l'extraction de ces divers produits, et surtout de celle de la résine. Quelques mots suffiront pour expliquer cette opération, qui est fort simple.



L'ouvrier qui en est chargé s'appelle le *résinier*. Il juge qu'un arbre est bon à tailler lorsque, se tenant debout auprès, il l'embrasse d'un de ses bras sans pouvoir apercevoir le bout de ses doigts. Il enlève alors la grosse écorce de chaque arbre avec une cognée ordinaire, sans entamer le bois, en commençant par en bas et sur une surface de quatre à six pouces de large, sur un pied à dix-huit pouces de haut. Il pratique en même temps au pied de chaque arbre, et dans le corps même du tronc, une fossette d'environ une demi-pinte de capacité. Il fait ensuite une entaille de six pouces de hauteur, sur quatre pouces de largeur, et assez profonde. C'est de là que coule le suc résineux; et encore faut-il chaque semaine rafraîchir la plaie en l'agrandissant en hauteur et jamais en largeur. Ces entailles sont prolongées les années suivantes, jusqu'à ce qu'elles aient atteint la hauteur de douze à quatorze pieds, ce qui arrive dans l'espace de sept à huit ans. Alors l'ouvrier pratique une nouvelle entaille au pied du même arbre, en ayant soin qu'elle soit parallèle et presque contiguë à la première. Il la conduit de même jusqu'à ce qu'elle ait atteint la même hauteur. Lorsque cette seconde entaille est entièrement faite, on en pratique une troisième, puis une quatrième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait fait le tour de l'arbre.

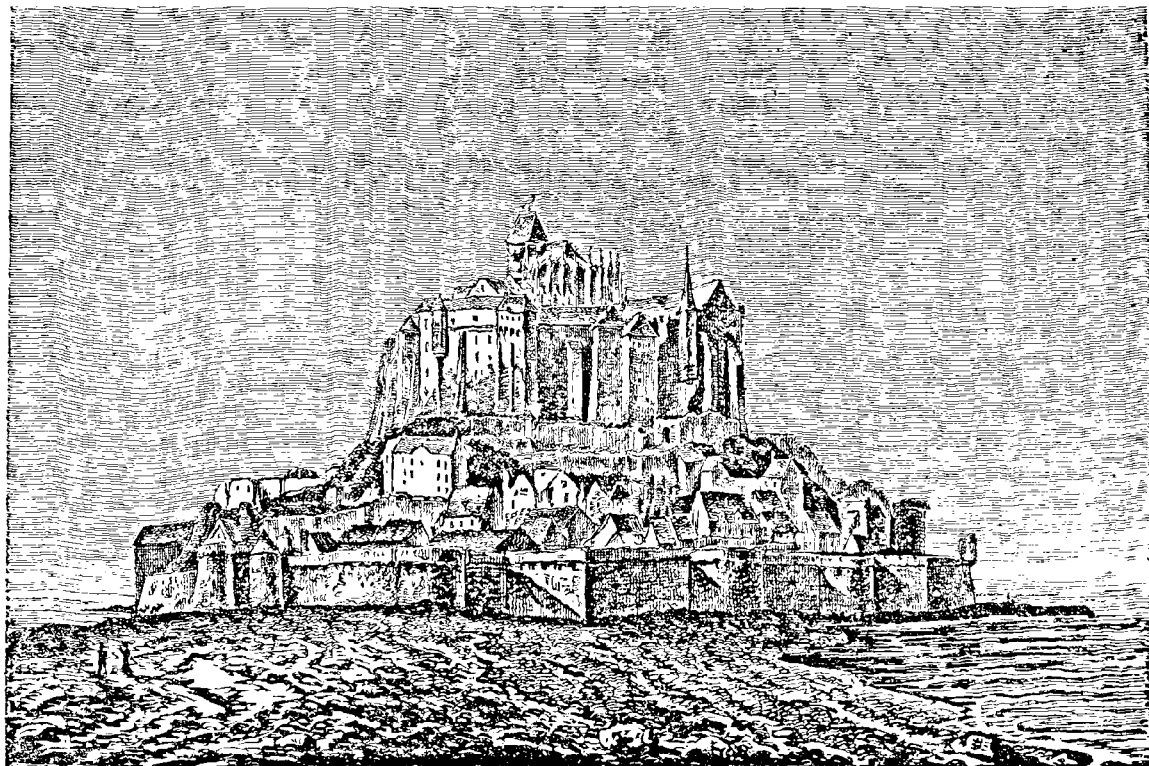
Lorsque les arbres sont trop nombreux dans une forêt, on taille sur toutes les faces à la fois, et chaque année à une hauteur triple des autres, tous les pins qu'on veut détruire. Cette manière s'appelle tailler à *pin perdu*. Les arbres dont on a ainsi forcé la résine sont abattus peu de temps après qu'ils sont épuisés. Cette opération de la taille demande beaucoup d'habileté et de soin, ce qui n'empêche pas de trouver des ouvriers assez exercés pour tailler deux à trois cents arbres en un jour. On commence en mai, et on finit en septembre. Le suc résineux qui sort des arbres pendant ce temps coule liquide; il est reçu dans des petites auges pratiquées au pied, et qu'on vide de temps en temps. Il coule d'autant plus abondamment, qu'il fait plus chaud ou que l'arbre est plus exposé aux rayons du soleil.

Le goudron, cette matière résineuse, liquide, noirâtre, s'obtient par la combustion lente et graduée des vieux pins qui ont fourni de la résine pendant long-temps. On emploie aussi les racines, qui fournissent un meilleur produit et en plus grande abondance. Lorsqu'on a coupé le bois ou les racines par morceaux, on les dispose dans des fourneaux d'une construction particulière; on couvre le tout de gazon, et on y met le feu. La chaleur fait bientôt sortir le goudron par des conduits ménagés exprès, d'où il se rend dans des réservoirs pratiqués auprès des fours. Le goudron, pour être bon, doit être plutôt brun que noir et ne point contenir d'eau; celui qui est trop noir est brûlé.

Le goudron est très employé dans les ports de mer; il sert à enduire les cordages des vaisseaux, qui, par ce moyen, ne peuvent plus être pénétrés par l'eau, et durent plus long-temps. On s'en sert aussi pour la médecine vétérinaire, mais on ne s'en sert pas pour la médecine ordinaire, bien que les Anglais l'aient beaucoup préconisé pour la guérison des phthisies pulmonaires.

C'est dans la famille des pins que se trouvent les arbres les plus élevés de la nature: le pin *Laricio* atteint quelquefois cent cinquante pieds de hauteur, tandis que son tronc en acquiert jusqu'à vingt-quatre de circonférence. Le pin *Waymouth*, acclimaté depuis peu en France, parvient aux États-Unis à une hauteur de cent quatre-vingts pieds. Une autre espèce qu'on trouve au Chili, et qu'on nomme l'*Araucaria*, élève sa cime à deux cent soixante pieds! Il a fallu des siècles pour que ces arbres géants arrivent à toute leur hauteur, et, de tous les arbres, ce sont les seuls dont on puisse fixer l'âge avec certitude, parce qu'il pousse une rangée de rameaux par année.

LE MONT SAINT-MICHEL.



Nou loin du port de Saint-Malo, au fond d'une baie que la mer n'a envahie que depuis quelques siècles, le voyageur peut voir de loin un immense rocher, bloc énorme de granit, coupé à pic de presque tous les côtés, et qui n'a pas plus d'un quart de lieu de circonférence à sa base. Il s'élève solitaire comme une tour isolée au milieu d'une plage blanche et unie, de plus de dix lieues de surface et que l'Océan recouvre à chaque marée. Cette masse stérile et sauvage, destinée par la nature à servir de refuge à des oiseaux de proie, a été la conquête de l'homme. Ce n'est pas sans un étonnement mêlé d'effroi qu'on y aperçoit des maisons, et c'est avec admiration que, s'approchant de plus près, on y découvre un des plus magnifiques et des plus hardis monumens qui aient jamais attesté la puissance et l'habileté des hommes.

S'il faut en croire les anciennes traditions et les vieilles chroniques, toute la baie Saint-Michel était encore couverte de forêts au commencement du huitième siècle, lorsqu'en moins d'une année la mer envahit tout à coup ce territoire, renversa les arbres, recouvrit le sol d'un sable aride, et ne trouva que la masse de granit qui pût résister à sa fureur. A cette époque saint Aubert, évêque d'Avranches, avait déjà fait bâtir un petit oratoire sur le sommet du rocher. Peu à peu, presque de siècle à siècle, après des efforts inouïs et des dépenses incalculables, cet ora-

toire se changea en monastère, et avec le seizième siècle s'achevèrent ces prodigieux bâtimens qui couvrent le sommet de la montagne, bâtimens aussi remarquables par leur étendue que par leur hardiesse et leur régularité.

Entre ces différens édifices, tous en pierre de granit, on distingue surtout l'église abbatiale, qui passe pour un chef-d'œuvre de l'art, ainsi que dix piliers colossaux qui sont au-dessous et qui en soutiennent toute la masse. Autour de son clocher règne en dehors une saillie de 18 à 20 pouces de large, qu'on appelle la *promenade des petits fous*, parce qu'il faudrait être à moitié fou pour oser s'y risquer; vingt pieds au dessus une autre s'avance encore plus étroite, et on l'appelle *le tour des grands fous*, parce qu'il faudrait être complètement privé de tout son bon sens pour s'y aventurer, ce qui n'a pas été sans exemple. Sous l'église, on trouve de vastes souterrains creusés dans le roc : ils rappellent par leurs mille détours les labyrinthes de l'antiquité; car jamais poètes ou romanciers n'en ont imaginé de plus compliqués. On y voit encore entre autres deux cachots de huit pieds en carré, où l'on prétend qu'on descendait jadis les criminels d'État pour les y faire périr dans une lente et cruelle agonie. On donne encore aujourd'hui à ces deux puits ténébreux le nom de *vade in pace*, ou *oubliettes*; mais en fait de squelettes on n'y trouve plus que ceux de quelques oiseaux de mer qui s'y retirèrent

pendant les grands froids, et qui probablement, y moururent de faim. A côté de ces cachots mortuaires figurait un appareil de supplice non moins redoutable, connu sous le nom fameux de la *cage de fer*, et qui n'était autre qu'une immense cage de bois où un condamné était enfermé comme une bête fauve. C'était un immense assemblage de solives, de dix pieds de long sur huit de large, distantes l'une de l'autre de trois pouces, et assez éloigné des murs de la cave qui le contenait pour qu'un homme de service pût librement passer à l'entour. On dit que Louis XIV y avait fait enfermer un pauvre écrivain, nommé Dubourg, qui l'avait outragé dans de mauvais écrits. Ce malheureux, pour se distraire, dépensa beaucoup de temps et de peines pour graver, à l'aide d'un clou, quelques traits grossiers de sculpture sur un des barreaux de ce cachot; et on rapporte qu'avant de mourir il déclara que ce qui l'y avait fait souffrir le plus, c'étaient les rats, dont plusieurs avaient rongé ses pieds engourdis sans qu'il pût se remuer ou se défendre. Plusieurs autres victimes y furent enfermées ensuite, et entre autres un poète qui avait eu la criminelle audace de composer des vers satiriques contre madame de Pompadour. Le 10 mai 1777, le comte d'Artois se rendant à Brest s'arrêta au mont Saint-Michel, et ordonna la destruction de cette odieuse charpente; mais cet ordre ne fut exécuté que quelques temps après, en présence des jeunes ducs d'Orléans.

De l'église on entre dans le cloître, remarquable par l'élégance, la hardiesse et le fini de sa colonnade, composée d'une sorte de stuc fait de ciment et de coquillages; puis on trouve les réfectoires, la bibliothèque, et l'infirmerie des anciens religieux; une salle superbe qu'on appelle salle des chevaliers Saint-Michel; et enfin au dehors une muraille qu'on a surnommée à juste titre la *merveille*, et qui consiste en un alignement de 130 pieds de long, soutenue par 36 contreforts, sur un escarpement coupé à vif et d'une hauteur effrayante.

Au-dessous de l'abbaye et du château, qui occupent exactement toute la cime de la montagne, on voit encore, du côté du Nord et de l'Orient, un petit bois taillis en pente très rapide, et l'ancienne petite chapelle Saint-Aubert, sur un gros bloc de

granit attenant au roc principal. Non loin de là, on trouve à cette grande élévation une source d'eau douce, mais si faible, si vite épuisée, qu'elle ne saurait suffire aux besoins de la population, et qu'il faut avoir recours aux citernes du château, où se recueillent et se conservent avec soin toutes les eaux pluviales.

La petite ville, le bourg, ou, pour parler avec plus d'exactitude, le village qui est suspendu sur le flanc du rocher, n'était anciennement qu'une seule ruelle contournée en limaçon, conduisant d'abord à l'église, qui est située au milieu du mont, puis s'élevant toujours jusqu'à l'abbaye. Depuis quelques années on y a fait quelques augmentations. Ces maisons servent d'asile à trois ou quatre cents habitans, presque tous pauvres pêcheurs, qui descendent tendre leurs filets sur la grève et vont les visiter à la marée basse.

De temps immémorial, et jusqu'à la révolution de 1789, le mont Saint-Michel, si sauvage, si isolé au milieu de la mer, était un lieu sacré où les fidèles venaient en pèlerinage de tous les points de l'Europe. On attribuait des vertus surnaturelles aux chapellets, aux coquillages ou aux médailles de plomb qu'on venait y chercher de si loin. Plusieurs de nos rois en ont donné l'exemple, et ce lieu devenu fameux était en vénération dans toute la chrétienté; mais la terreur qui vint peser sur la France en 1793 ne respecta pas plus le mont Saint-Michel qu'elle n'avait respecté les temples de la capitale: elle le surnomma le *Mont-Libre*, et fit de l'abbaye une prison où on enferma dès les premiers jours plus de trois cents malheureux ecclésiastiques qu'on trouvait trop vieux pour être déportés. On leur arracha leurs livres de prières, ou les réduisit à ne vivre que d'une petite ration de pain et d'eau, et, pendant des mois entiers, leurs barbares geôliers leur donnaient chaque matin l'espoir d'être précipités du haut du rocher dans la mer.

Depuis, on a bien voulu rendre au mont Saint-Michel son ancien nom; mais on a continué d'en faire un lieu de détention pour les criminels des départemens voisins. Tout le monde sait qu'aujourd'hui on y a placé un dépôt de détenus politiques.

EGYPTE.

LA VACCINE.

De temps immémorial, et jusqu'au commencement du siècle dernier, il régnait dans le monde une maladie cruelle qui alarmait toutes les mères, décimait les familles, et gravait d'un cachet ineffaçable ceux qui lui payaient leur tribut. C'était la petite vérole, contagion funeste, épidémie terrible, qui, sommeillant sans cesse dans le sang, s'éveillait avec fureur, étendait ses ravages au loin, et défigurait pour toujours ceux qu'elle ne tuait pas. Que de fois une femme célèbre par sa beauté, un enfant, l'orgueil et l'espérance de sa mère, n'ont-ils

pas été en quelques jours des objets disgraciés et presque de dégoût. De temps à autre l'épidémie éclatait; alors on fuyait de toutes parts, on redoutait l'approche de son meilleur ami; et telle était la terreur que ce fléau inspirait, que, dans la conviction qu'il serait impossible de lui échapper, on se résignait à se faire inoculer ce germe de peste, dans l'espérance de choisir celui qui aurait le moins de malignité. Nous l'avions importé dans le Nouveau-Monde, où il sévissait avec fureur; de sorte qu'il n'y avait pas un seul point du globe qui pût s'en dire affranchi.

Tout à coup, sur la fin du siècle dernier, le bruit se répand qu'on a trouvé un préservatif assuré contre la contagion, et que désormais chacun pourra le braver. Cette nouvelle, accueillie avec

avidité par toutes les mères, n'était pas une vaine espérance; c'était une réalité! Le docteur Jenner, ayant remarqué que les femmes dont l'emploi était de traire les vaches n'étaient jamais attaquées de la petite vérole quand elles avaient eu à supporter une légère éruption, imagina d'inoculer le virus de ces éruptions à d'autres personnes, qui dès ce moment parurent invulnérables à l'épidémie. Il s'empressa de publier sa découverte, et le duc de Laroche-foucauld, cet homme d'un si beau nom et d'un si noble caractère, ce philanthrope aussi habile qu'éclairé, fut le premier à éveiller l'attention sur cet objet important. Après s'être assuré de l'appui de quelques médecins distingués, il ouvrit une souscription pour subvenir aux frais que pouvait nécessiter cette tentative; et cette souscription, la première qui ait jamais été proposée en France, fut remplie en peu de jours. On fit alors des essais qui furent couronnés de succès, et en moins de quelques mois le comité central, guidé et présidé par M. de Laroche-foucauld, avait fait instituer des comités dans les principales villes de France. Bientôt le célèbre Chaptal, ministre de l'intérieur, ordonna que la propagation de la vaccine devint un objet d'administration publique. Cette fois la centralisation fut utile, et en peu de temps on concourut de tous les points de la France à y naturaliser la précieuse méthode qui venait anéantir un fléau si redouté.

Ce n'est pas là qu'on borna ses efforts dans notre bon pays de France; on mit le plus grand prix à la faire pénétrer dans les pays étrangers, et les ambassadeurs laissèrent à quelque temps les protocoles et les notes diplomatiques, pour faire adopter des recettes et propager la matière vaccinale.

Grâce à ces interventions de toutes sortes, et aux efforts des nombreux comités de médecins et de philanthropes, la vaccine se répandit avec rapidité dans tous les états d'Europe, depuis les pays méridionaux jusqu'aux régions les plus glacées. De là elle passa en Orient, où elle fut accueillie avec empressement, malgré la répugnance des Turcs à adopter des idées nouvelles, surtout quand elles consistent à prévenir un mal, tant ils sont aveuglés par leur croyance sur la fatalité. C'est avec plus de difficulté qu'on pût la faire parvenir aux Grandes-Indes, où de temps à autre la petite vérole exerçait de cruels ravages; non pas que les habitans y missent le moindre obstacle, mais par la difficulté que l'on trouva à transporter si loin le vaccin sans qu'il perdît de sa vertu. On finit cependant par réussir à Bagdad, et de là il se répandit dans l'Inde avec une promptitude qui a surpassé de beaucoup celle qu'on avait remarquée en Europe. Cela devait être ainsi; car, placés sous un ciel brûlant si favorable aux épidémies, ces peuples ne pouvaient manquer d'aller au devant d'un préservatif aussi infaillible.

En Amérique, M. Jefferson, qui présidait alors les États-Unis, fit faire les premiers essais sur sa famille, et son exemple fut suivi sur tous les points de cet immense pays. Il serait naturel de penser que les Américains, à peine dotés de cette admirable découverte, se seraient empressés de la por-

ter aux confins du double continent des Amériques; mais, par une singularité fort remarquable, cet honneur, et nous dirions presque cette gloire, était réservé au peuple le plus apathique et le moins porté à adopter les innovations: c'est assez nommer l'Espagne. Par ordre du roi Charles IV, don Balmis, son chirurgien extraordinaire, entreprit un aventureux voyage autour du monde, dans le seul but de faire jouir les contrées les plus éloignées des bienfaits de la vaccine. Ainsi donc les Espagnols, qui avaient les premiers répandu le mal, furent aussi les premiers à en porter le remède: ce ne fut que justice. Cette louable et audacieuse expédition obtint un plein succès. Elle offrait cependant de grandes difficultés et de nombreux dangers; mais jamais entreprise ne fut conduite avec plus de prudence et d'habileté. Pour être sûr de transporter le vaccin, on embarqua un certain nombre d'enfans non vaccinés, auxquels on transmit la vaccine par inoculation successive pendant la durée de ce long voyage. Le docteur Balmis parcourut toutes les côtes de l'Amérique méridionale, faisant des excursions hardies dans l'intérieur des pays, et se présentant comme une providence bienfaisante. Aussi n'eut-il jamais à résister à des populations armées; il était reçu partout comme sauveur, car partout le fléau avait pénétré avant lui.

Euhardi par ce noble succès, l'intrépide Espagnol fit un second voyage, et cette fois ce fut pour aller au secours de l'Asie. Il atteignit Macao et Canton, parcourut toutes les îles de ces mers éloignées, et revint dans sa belle patrie, couvert de gloire et de bénédictions. En répandant un aussi grand bienfait dans le nouveau monde, le docteur Balmis a lavé l'opprobre dont le nom espagnol s'était couvert par tous les massacres qui ont déshonoré les conquêtes de Pizarre.

Mais si la découverte de la vaccine a causé dans le monde une admiration générale, la science en a fait une autre depuis, qui est bien faite pour causer un vif étonnement: c'est que cette découverte n'en est pas une, et que la vaccine était déjà connue depuis des siècles. On en a trouvé la preuve il y a quelques années dans un ouvrage sanscrit, et par conséquent très ancien. Non-seulement la petite vérole y est fidèlement décrite, mais la vaccine y est indiquée absolument comme elle se pratique aujourd'hui. On a su depuis que cette méthode, qui était retombée dans l'oubli, avait cependant été conservée par quelques personnes. Des témoins dignes de foi racontent qu'en 1803, un prince indien, voyant son fils en danger et presque abandonné des médecins, fit venir un vieux bramane qui passait pour posséder un secret merveilleux contre la petite vérole. Le bramane vint et témoigna de regret de n'avoir pas été appelé plus tôt. «Je garde, dit-il, un fil trempé dans la matière qui découle de la pustule de la vache, et ce fil me donne le moyen de procurer à volonté une éruption facile; je passe dans une aiguille le fil imprégné, que j'insinue entre l'épiderme et la chair de l'enfant dans la partie supérieure du bras ou de la cuisse. Ce fil procure toujours une éruption facile; il ne sort qu'un très-peu

tit nombre de pustules, *et jamais aucun enfant ne meurt de cette maladie.* » Est-ce là autre chose que la vaccine?

Mais voici un fait bien plus extraordinaire encore, et qui est attesté par le célèbre M. de Humbolt. « En 1802, dit-il, on avait inoculé la petite vérole dans la maison du marquis de Valcumbroso à un nègre esclave; il n'eut aucun symptôme de la maladie. On voulut répéter l'opération, lorsque le jeune homme déclara qu'il était bien sûr de ne jamais avoir la petite vérole, parce qu'en trayant les vaches dans la Cordillère des Andes, il avait eu une sorte d'éruption causée, au dire d'anciens pâtres indiens, *par le contact de certains tubercules que l'on trouve quelquefois au pis des vaches.* Ceux qui ont eu cette éruption, disait le nègre, n'ont jamais la petite vérole. » Est-ce encore là autre chose que la vaccine?

N'est-ce pas un sujet de profonde méditation pour le philosophe, que de voir de si précieuses découvertes tomber dans l'oubli, pour en sortir de nouveau après des siècles d'intervalle; et le grand bienfait de l'art de l'imprimerie n'est-il pas d'empêcher que rien de ce qui est important ou utile ne se perde à l'avenir!

Quoi qu'il en soit, Jenner a toujours eu le mérite d'attirer l'attention spéciale sur la vaccine; car ce n'est pas même à lui que revient la gloire d'en avoir eu la première idée: elle appartient tout entière à un de nos compatriotes, M. Rabaut-Pommier, ministre protestant à Montpellier, qui la communiqua, en 1781, au docteur Pew, ami intime du docteur Jenner.

Qu'il y ait eu un inventeur ou plusieurs inventeurs, ils méritent tous les remerciemens des peuples et la reconnaissance de toutes les mères.

DES PARAGRÈLES,

MOYEN DE PRÉSERVER LES RÉCOLTES SUR PIED DES BAYAGES DE LA GRÊLE.

La grêle est le fléau des campagnes; elle détruit en quelques instans le travail d'une année, ruine des contrées entières, et sème partout la misère sur son passage: l'homme ne peut lui résister. Mais la science, qui a su déjà préserver les bâtimens des dangers de la foudre, a trouvé aussi le moyen de protéger le cultivateur contre ces pluies de glace qui anéantissent les récoltes et engendrent la famine.

C'est à l'Amérique du Nord qu'est due la gloire de cette découverte; c'est de là qu'elle s'est répandue en France, en Italie et en Suisse, les seuls pays où on ait encore essayé de la mettre à profit. Elle a le sort de toutes les découvertes utiles: ce n'est que peu à peu qu'elle se fait adopter, jusqu'à ce qu'enfin son utilité, venant à être généralement reconnue, elle deviendra d'un usage général. Malgré un grand nombre d'expériences heureuses, l'infaillibilité de l'appareil si simple dont nous parlons n'est pas encore reconnue; mais parce que la ques-

tion peut encore être débattue, c'est une raison de plus pour multiplier les essais. Ils sont d'autant plus faciles à faire, qu'ils ne sont pas dispendieux; et ce qui doit y encourager les cultivateurs, c'est l'assurance que les résultats obtenus jusqu'ici sont tous en leur faveur.

Tout le problème consiste à prévenir la formation de la grêle dans les nuages, et ce but sera atteint dès qu'on trouvera le moyen de leur enlever la plus grande partie de leur électricité. Il y a donc cette différence entre le *paratonnerre* et le *paragrêle*, que l'un est destiné à détourner le cours de la foudre, et que l'autre a pour but de prévenir la formation de la grêle, ou au moins sa chute. Tous deux consistent à l'érection de pointes métalliques.

En 1821, M. Tollard, professeur de physique au collège de Tarbes, en France, proposa d'élever, au milieu des champs des perches de saule, de peuplier, de pin, de châtaignier, ou de tout autre bois, armées de pointes de cuivre aiguës, et communiquant à une corde faite avec de la paille de riz ou d'avoine, et tressée dans toute sa longueur avec un fil cru. Il en fit lui-même l'expérience dans plus de dix communes, dont pas une n'eut à souffrir de la grêle.

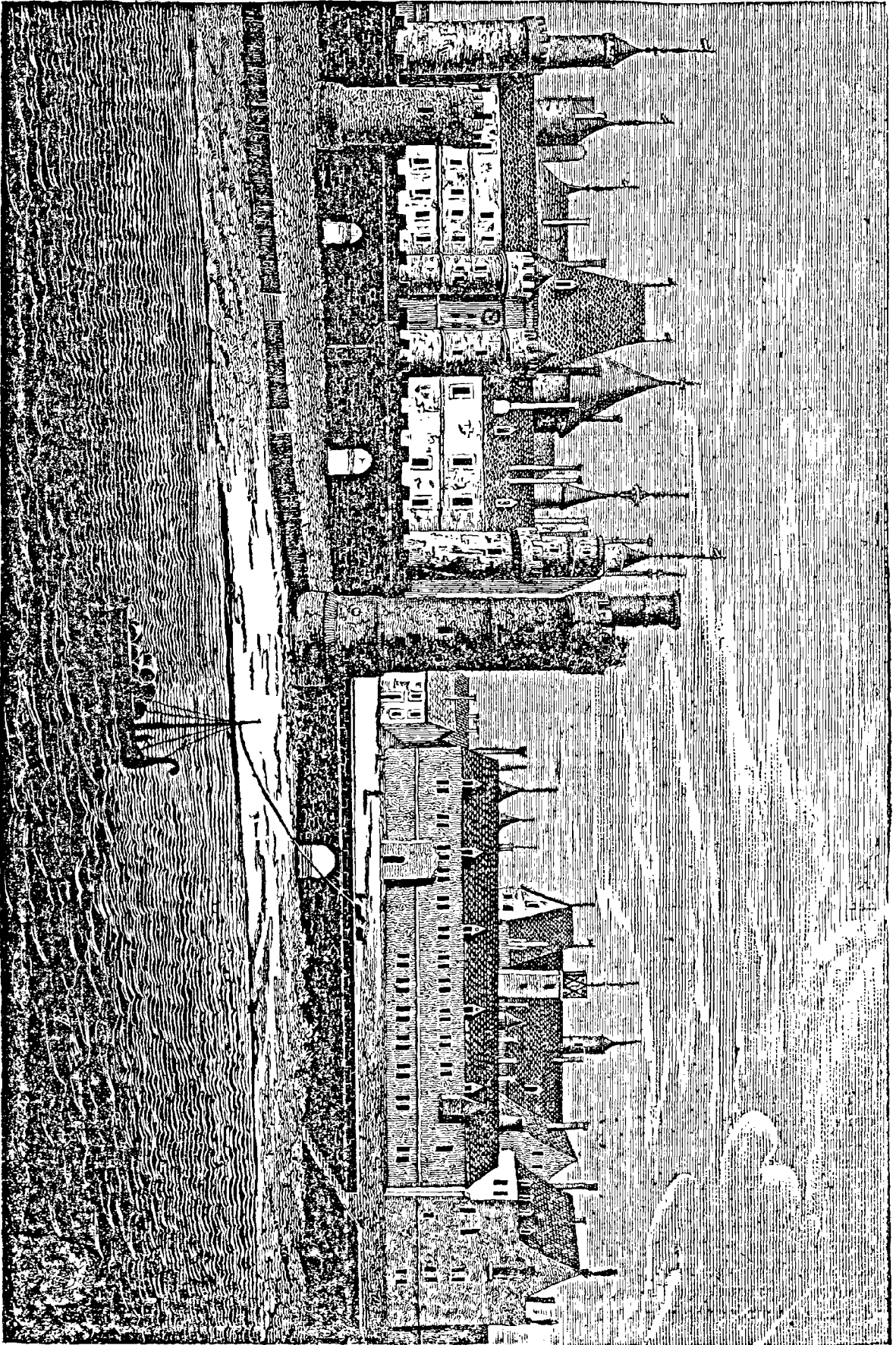
Beaucoup d'hommes éclairés des pays voisins se sont empressés de suivre cet exemple, et des paragrêles ne tardèrent pas à s'élever sur le territoire de Bologne, au milieu des vignobles du canton de Vaud et dans les champs de la Lombardie. Un succès complet couronna ces tentatives, et personne n'eut à regretter la légère dépense qu'il avait fallu faire. On a vu à diverses reprises les cantons qui n'étaient pas ainsi protégés, ravagés par la grêle, tandis que les autres n'avaient éprouvé aucun dommage; et même dans plusieurs occasions on a constaté que les champs armés de paragrêles avaient été seuls respectés, comme si le fléau destructeur s'était arrêté impuissant devant ces ingénieux appareils.

Les cultivateurs du canton de Vaud ont fait subir quelques modifications au paragrêle proposé par M. Tollard: le leur consiste en une perche de bois, dont la grosse extrémité a été brûlée, parce qu'elle doit être enfoncée dans la terre: à l'autre extrémité s'adapte une pointe de cuivre. Cette pointe est en communication avec un fil métallique pour lequel on a creusé le long de la perche, une rainure où il est maintenu de distance en distance par de petites attaches. Ce fil descend jusqu'à l'extrémité inférieure, et s'y termine sur un petit morceau de fer qui se trouve en contact avec la terre.

Croirait-on qu'il s'est encore trouvé des hommes assez ignorans pour s'opposer à l'adoption de cette découverte, sous prétexte que c'était *préteudre contrarier les voies de la Providence*, comme si en dotant l'homme d'une si haute intelligence la Providence n'avait pas voulu qu'il en fit usage! Espérons, nous, qui vivons dans un pays où on est plus éclairé, que les essais se multiplieront, et que bientôt la grêle ne sera plus l'effroi de nos cultivateurs et la ruine de nos campagnes.

PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^e,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

LE VIEUX LOUVRE.



Le Louvre, ce palais magnifique qui atteste à la fois la munificence de nos rois et le génie de nos artistes, n'a pas toujours existé tel que nous le voyons aujourd'hui, et il ne reste ni un angle, ni une ligne, ni une pierre de ce qu'il était dans les anciens temps. C'est François I^{er} qui commença le premier à bâtir le nouveau palais que nous admirons aujourd'hui et qui ne devait être achevé que de nos jours.

L'ancien Louvre fut fondé en 1204 par Philippe-Auguste. C'était alors tout à la fois une forteresse, un palais et une prison. Il était surtout remarquable par une grosse tour, dans laquelle le roi faisait sa résidence habituelle et où il donnait audience; aussi, pour désigner le siège du gouvernement, on disait *la grosse tour du Louvre*, comme on dit aujourd'hui le cabinet des Tuileries.

Charles V fit faire de nombreuses bâtisses et de grands changemens; et ses successeurs y firent ajouter ce que les vieux chroniqueurs appellent de *beaux maçonages*. Ils complétèrent ce palais construit sans ordre et sans goût, tel que nous le représentons à nos lecteurs d'après un ancien tableau du temps.

L'ensemble des bâtimens formait un grand parallélogramme qui avait 366 pieds de long et 351 pieds de large. Cet espace était entouré d'un côté par la rivière, et des autres par des fossés remplis d'eau. Il contenait des basses-cours, des maisons, des jardins, et une enceinte qu'on appelait la cour principale du Louvre. Cette cour principale avait 207 pieds de long et 197 pieds de large; elle était entourée de bâtimens, et la grosse tour du Louvre était placée au milieu.

Cette tour, fameuse dans l'histoire des anciens temps, la terreur des vassaux indociles, était ronde et défendue par un fossé large et profond. Ses murs avaient 13 pieds d'épaisseur, sa circonférence était de 144 pieds et sa hauteur de 96. Elle communiquait à la cour par un pont, dont une partie bâtie en pierres était soutenue par une arche; l'autre partie se composait d'un pont-levis. A l'entrée de ce pont figurait une statue de Charles V, tenant en main son sceptre et portant en tête la couronne de France. La tour communiquait aussi aux bâtimens qui entouraient la cour par une galerie de pierre. On ignore à présent combien il y avait

d'étages; mais on sait que chacun était éclairé par huit croisées, hautes de 4 pieds sur 3 pieds de large; elles étaient garnies d'épais barreaux et d'un treillage en fil de fer. Afin que rien ne manquât à ce lieu redoutable, qui était plutôt une bastille qu'un palais, il était fermé par une énorme porte en fer garnie de serrures et de verrous.

Les bâtimens, les clôtures des basses-cours et des jardins étaient surmontés d'une infinité de tours et de tourelles de toutes les dimensions dans le goût du temps. Les unes rondes, les autres quadrangulaires, celles-ci à toit plat, celles-là en forme conique ou pyramidale surmontées de girouettes ou de fleurons. Chacune de ces tours avait un nom particulier. Dans l'une d'elles, appelée *la tour de la Librairie*, Charles V avait réuni jusqu'à neuf cents volumes. Elles avaient chacune leur capitaine particulier: c'était un emploi honorifique qui était brigué par les premiers seigneurs de France.

Quant aux bâtimens, ils étaient sans ordre et sans symétrie. De petites fenêtres de toutes dimensions étaient percées comme au hasard. Ce n'était pas l'enfance de l'art, c'était encore la barbarie. On y entraît par quatre portes fortifiées. L'une d'elles se trouvait sur le bord de la Seine: c'était une ouverture flanquée de tours et de tourelles, et qui donnait sur une avant-cour assez vaste. On la parcourait en longeant une partie du fossé du château. Une autre entrée se voyait en face de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle était fort étroite, bordée de deux tours rondes et ornées des statues de Charles V et de la reine. Les deux autres entrées moins considérables se trouvaient aux autres faces de l'édifice.

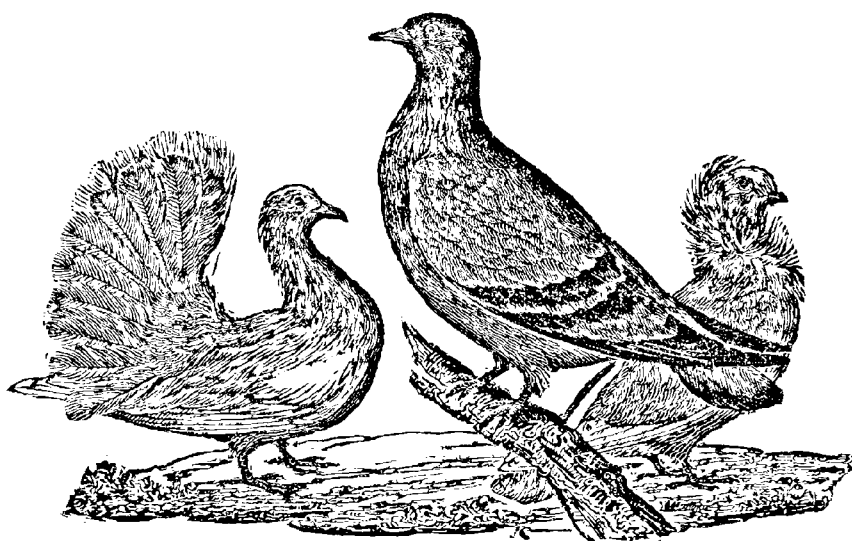
L'intérieur du Louvre répondait à l'extérieur: c'était des salles immenses décorées d'armes, de trophées ou de peintures grossières, représentant des animaux de toutes sortes ou des paysages. On y comptait plusieurs chapelles, et le plus grand des jardins n'avait que trente-six pieds de long! C'était moins un palais qu'une sorte de résidence fortifiée. On y voyait une boulangerie, une fruiterie, une pâtisserie, et une échansonnerie; car dans ce temps-là un roi de France n'était qu'un gros seigneur qui devait penser à tout.

Tel était le Louvre sous Charles V. Il n'en reste aujourd'hui que le nom et l'emplacement.

LES PIGEONS.

Tous les animaux domestiques, c'est-à-dire ceux qui vivent dans l'esclavage, ou sous la protection de l'homme, semblent avoir tellement perdu le sentiment de leur indépendance, que s'ils retournaient tout à coup à l'état sauvage ils deviendraient sur-le-champ la proie des autres animaux. Privés de leur liberté depuis qu'ils sont nés, cette liberté leur deviendrait un fardeau. Le cheval est sans cesse attaché, le bœuf est enfermé dans des herbages, le mouton est parqué, les oiseaux de basse-cour sont devenus si lourds qu'ils peuvent à peine voler; mais

voici le pigeon, qui fait exception à cette règle commune! Il reste fidèle à la ferme ou au toit qui l'ont vu naître; c'est là que sont ses habitudes et ses affections: si dans le jour il s'élève au plus haut des airs, ou s'éloigne d'un vol rapide à des distances immenses, il reparait le soir à sa place accoutumée. On s'est empressé d'en conclure que les pigeons aimaient la société de l'homme; mais les naturalistes, plus observateurs et moins disposés à adopter toutes les ingénieuses conséquences des imaginations brillantes, se sont attachés à chercher des causes plus



en rapport avec l'organisation matérielle de ces oiseaux et leurs habitudes physiques.

Les pigeons obéissent plus que tous les autres animaux à deux sentimens prédominans : ils ne paraissent heureux que quand ils sont réunis en grand nombre, comme s'ils cherchaient à protéger ainsi leur faiblesse, et ils ne restent qu'où ils trouvent une nourriture abondante, parce que la nature leur a refusé la faculté de rester plus de vingt-quatre heures sans manger, de sorte que ces deux sentimens prédominans dont nous parlons ne sont autres que le sentiment de leur faiblesse et les besoins de leur appétit. Il est dommage en vérité de ramener ainsi à une triste réalité et à des lois toutes physiques, ce que des esprits trop ingénieux se sont plu à revêtir de tous les charmes de la poésie.

Le pigeon passe généralement pour le modèle et l'emblème de l'affection de famille, et il est bien certain qu'à cet égard il mérite d'être distingué des autres oiseaux, car il reconnaît ses petits, et leur prodigue des soins et des caresses long-temps après qu'ils n'en ont plus besoin; mais les naturalistes s'accordent à attester que l'attachement du mâle pour la femelle n'a que très rarement cette douceur, cette fidélité, et cette chasteté dont on a voulu le doter. Il y a cependant du vrai dans tout cela, et nous essaierons de réduire en peu de mots chaque chose à sa juste valeur.

Il n'y a personne assurément qui n'ait observé plus ou moins les habitudes de ces oiseaux si inoffensifs et si fidèles, non pas au nid natal, mais bien au toit qui les protège et leur offre tout ce qui est nécessaire à leur existence. Tout le monde a pu observer la bonne intelligence qui règne généralement entre eux, et les soins affectueux qu'ils se prodiguent. Dès qu'un mâle a choisi de préférence une femelle, il soigne sa parure, et ce soin de lui-même décèle l'envie de plaire; il s'approche d'elle en se rengorgeant d'un air coquet, se donne des grâces de démarche et d'allure, fait entendre un doux roucoulement qui a quelque chose de la prière et de la plainte, et finit par hasarder des petits coups

de bec caressans, qu'on prendrait pour des baisers timides. Dès que la femelle accueille bien cette cour assidue, le couple ne se sépare plus, on ne les voit plus guère l'un sans l'autre, on les dirait mariés. Ce n'est pas que de temps à autre l'harmonie ne soit troublée, et qu'il n'y ait de grands coups de bec donnés et reçus; mais vient le temps de la ponte qui réconcilie les deux époux.

La femelle pond ordinairement deux œufs à la fois, elle les couve avec beaucoup de sollicitude, et quand, vers le milieu du jour, elle se dispose à quitter le nid pour prendre de la nourriture, le mâle s'empresse de prendre sa place, couve à son tour, et partage ainsi tous les soins de la maternité. Quand les petits percent leur coquille, ils sont sans plumes et aveugles; c'est alors que les soins redoublent, et que les parens les veillent avec une admirable assiduité, qui ne cesse pas même après qu'ils ont pu prendre leur volée. Dans chaque ponte, il arrive presque toujours qu'un des œufs produit un mâle et l'autre une femelle, comme si la nature, qui a destiné ces oiseaux à vivre par couple, avait soin, dans son admirable prévoyance, de faire naître autant de mâles que de femelles. Il arrive cependant quelquefois qu'il n'en est pas ainsi, et cela se reconnaît au premier coup d'œil par une singularité fort remarquable. Quand la ponte produit un mâle et une femelle, les deux petits nouvellement éclos se posent à côté l'un de l'autre de façon à ce que leur bec est en sens inverse; si au contraire ils sont de même sexe, ils ont la tête tournée du même côté. Cette position qu'ils prennent dès qu'ils sont éclos, ils la gardent jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour quitter le nid. On assure que les deux oiseaux, qui naissent de la même couvée, ne se quittent jamais, et qu'ils montrent sans cesse l'un pour l'autre l'attachement le plus prononcé.

L'amour des pigeons n'est pas exempt d'orages. Il est souvent empoisonné par les tourmens de la jalousie; les mâles surtout s'y livrent d'une manière presque effrénée. Ils accourent près de leurs femelles, les forcent de rentrer au nid, puis ils se précipitent sur

leurs rivaux et livrent des combats acharnés où ils déploient autant de force que de cruauté. Ils ne faut rien moins que ce sentiment violent pour déterminer les pigeons à se battre, car ils ne se font pas remarquer par un courage qui leur serait d'ailleurs fort dangereux, puisque la nature leur a refusé tout moyen d'attaque et de défense. Un vol rapide et tellement soutenu qu'il leur permet de parcourir d'immenses espaces en peu de temps, est leur seul moyen d'échapper à leurs ennemis.

Si les pigeons domestiques aiment à se trouver en grand nombre, les pigeons sauvages vivent en troupes presque innombrables, et cette association, qui a pour résultat d'effrayer leurs ennemis, a surtout pour objet de chercher leur nourriture en changeant de contrées. En observant ces oiseaux lorsqu'ils agissent en troupe, on reconnaît une intelligence remarquable. C'est surtout dans les États-Unis d'Amérique qu'on a pu étudier leurs habitudes et constater le but de ces émigrations fréquentes qui ont fait donner, mal à propos, aux pigeons le nom d'*oiseaux de passage*. Ces émigrations ne sont sollicitées que par le besoin de subvenir à leur subsistance et non pas par le désir de chercher un climat plus doux lorsque l'hiver commence à faire sentir ses rigueurs. C'est l'abondance qui explique leur arrivée, c'est la disette qui détermine leur départ.

Les pigeons voyageurs, observés aux États-Unis, ont une puissance de vol beaucoup plus surprenante que celle de nos pigeons d'Europe, à tel point que des expériences répétées ont fait acquérir la certitude qu'en six heures au plus des pigeons ont parcouru un espace de cent vingt lieues, ce qui fait vingt lieues à l'heure. Mais cette prodigieuse puissance de vol n'est pas la seule faculté qu'ils possèdent à un degré remarquable. Leur vue est si parfaite que, sans ralentir leur course, ils découvrent du haut des airs les fruits et les graines qui peuvent leur servir d'aliment. Dès qu'ils les aperçoivent, le voyage est fini. Lorsqu'ils passent au-dessus d'un terrain dépourvu de ce qu'ils cherchent, ils s'élèvent très haut, étendent leur front afin de pouvoir explorer d'un coup d'œil une plus grande étendue de pays. Ont-ils fait une bonne découverte, ils descendent en bel ordre, vont reconnaître ces lieux qui leur procurent une pâture abondante, et ne s'y posent qu'avec beaucoup de précaution. Si un faucon noir, tyran redoutable des airs, vient à menacer l'arrière-garde, soudain les rangs sont pressés, une masse compacte se forme, exécute les plus belles évolutions aériennes, ou se précipite vers la terre avec l'impétuosité d'un torrent et le bruit de la foudre. Lorsque, par ses zigzags multipliés, elle a lassé la persévérance de son ennemi, elle rase le sol avec une vitesse inconcevable, et, s'élevant de nouveau comme une colonne majestueuse, elle reprend ses ondulations, imitant dans l'espace, mais sur une échelle d'une grandeur démesurée, la marche sinieuse d'un immense serpent.

Ces troupes ont plus d'un mille de largeur et mettent plusieurs heures à effectuer le passage, de sorte qu'on a calculé qu'en trois heures il passait un milliard cent quinze millions de pigeons! Et nous

n'osons reproduire ce résultat prodigieux que parce qu'il est attesté par tous les voyageurs et par tous les naturalistes. Qu'on calcule à présent quelle masse de nourriture il faut à ces masses innombrables, et on ne sera pas étonné qu'elles changent souvent de contrées. Quand le soir elles s'arrêtent et se posent pour dormir, elles couvrent des parties de forêts, il y a même des endroits où elles reviennent chaque jour : on les rappelle des *juchoirs*, et voici ce qu'en raconte M. Audubon, naturaliste célèbre aux États-Unis, et qui a été témoin oculaire.

« J'ai visité plusieurs fois, dit-il, l'un de ces lieux de repos et de sommeil, peu éloigné de *Green river*, (la rivière verte) dans l'État de Kentucky. C'était, comme on l'a remarqué dans tous les lieux de même destination, une des plus belles parties de la forêt, où les arbres s'élevaient à une hauteur prodigieuse sur des troncs droits, isolés, sans broussailles et sans bois qui pussent gêner les mouvemens. Je le parcourus sur une longueur d'environ quarante milles, et une largeur moyenne de trois milles. Je n'y trouvai que peu de pigeons, mais force chasseurs avec leurs chevaux, et des chariots chargés de fusils et de munitions. Des campemens étaient formés autour du rendez-vous général, où les pigeons étaient attendus. Deux fermiers des environs de *Russelstown*, lieu éloigné de plus de cent milles, avaient amené 300 cochons pour les nourrir de pigeons, et les engraisser en peu de temps par des alimens aussi substantiels. Ici des oiseaux, en tas énormes, étaient préparés pour être salés, plus loin on les couvrait de sel. Tout cela me donnait une idée de l'immense rassemblement qui fournissait chaque jour les moyens de continuer une chasse aussi dévastatrice. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut d'apprendre que ces victimes venaient tous les soirs de l'État d'Indiana, où ils trouvaient alors une nourriture abondante, pour chercher dans le Kentucky un lieu de repos sous le plomb meurtrier du chasseur. Parti des environs de *Jeffersonstown*, ils avaient parcouru chaque soir plus de cent lieues, et retournaient dès l'aube du jour au lieu d'où ils étaient venus! Une couche de fiente couvrait le sol dans toute l'étendue du juchoir, sur une épaisseur de quelques pouces. À l'aspect de ce terrain blanchi, des arbres cassés près de terre, des branches arrachées ou rompues, on eût dit qu'une trombe avait ravagé cette partie de la forêt, et que les rigueurs de l'hiver avaient succédé sans intervalle à la violence de la tempête.

« Le temps s'écoulait! tous les chasseurs firent leurs apprêts, chacun suivant ses fonctions: les uns portaient du soufre dans des pots de fer, les autres étaient munis de perches, ou d'une provision de torches fabriquées avec des lattes de pin très résineux et très sec. Les principaux chasseurs avaient des fusils avec une double ou triple charge. Le soleil était couché, aucun oiseau ne paraissait encore! Tout à coup j'entends une exclamation générale: *les voilà!* Le bruit qu'ils firent en approchant me parut analogue à celui d'une forte brise soufflant à travers les agrès d'un vaisseau dont tous les ris

sont pris. Lorsque la colonne de pigeons passa sur ma tête, je sentis un courant d'air auquel je ne m'attendais pas. Plusieurs milliers d'oiseaux furent abattus à coups de perches. La colonne augmentait sans cesse, les feux allumés de toutes parts éclairèrent le plus magnifique et le plus terrible spectacle que j'eusse vu jusqu'alors. Les pigeons arrivaient par millions, se précipitaient les uns sur les autres, pressés comme les abeilles dans un essaim suspendu aux branches d'un arbre. Celles des arbres du juchoir rompaient sous le poids des pigeons et tombaient à terre avec leur charge; dans leur chute elles entraînaient les branches inférieures, écrasant sous leur passage tous les oiseaux qu'elles rencontraient. Au milieu de ses scènes de tumulte et de confusion, on eût tenté vainement de se faire entendre de ses voisins; les cris même se perdaient dans le bruit général. On ne distinguait par-ci par-là que des coups de fusil, et encore ne voyait-on la plupart du temps que les chasseurs avaient tiré, que parce qu'ils rechargeaient leurs armes.

«On se tient prudemment hors de ces lieux de dévastation et de carnage; personne n'oserait y pénétrer. Les cochons sont retenus dans leurs parcs,

jusqu'à ce qu'on puisse les faire sortir sans danger; on attend la matinée du jour suivant pour s'occuper du soin de recueillir les morts et les blessés. Ce ne fut que vers minuit que les pigeons cessèrent d'arriver au fatal rendez-vous. Le massacre dura jusqu'au jour. Quand il commença à poindre, un bruit différent vint frapper mes oreilles. C'était celui de toutes les bandes de pigeons s'envolant à la fois pour aller chercher leur nourriture; tous avaient quitté le juchoir lorsque le soleil parut sur l'horizon. En ce moment la scène fut changée; nous entendîmes le hurlement des loups. Les renards, les lynx, les ours, et toutes les espèces voraces sortirent de leurs retraites pour venir vorace part à la curée, tandis que les aigles, les faucons, et à leur suite des troupes insatiables de buses et de corbeaux, s'apprétaient aussi à profiter de cette nuit de destruction.»

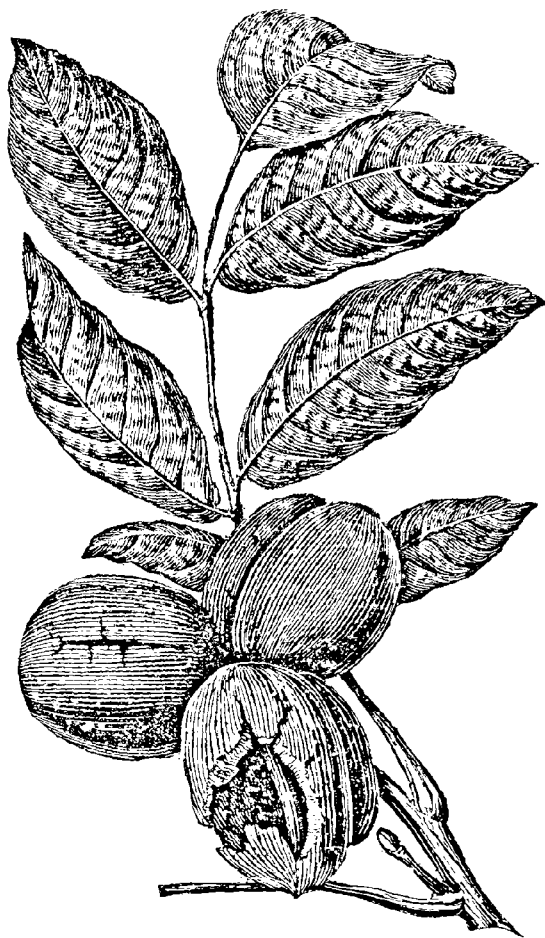
Ces faits merveilleux, attestés par un témoin auquel on ne peut refuser une entière confiance, ressemblent aux prodiges des contes des fées et sont une nouvelle preuve des inépuisables combinaisons de la nature, dont nous sommes si loin de pouvoir encore pénétrer les secrets.

LE NOYER.

Ce bel arbre qui croît aisément dans toutes les parties de la France n'y est pas indigène, et on le cultive depuis si long-temps dans toutes les contrées de l'Europe, qu'on ne saurait dire de quel pays il est originaire. Tout porte à croire cependant qu'il est venu d'Asie, parce qu'il y croît naturellement et qu'il s'y forme en forêts. Il est tellement répandu aujourd'hui sur presque toute la surface du globe, qu'on le dirait indigène dans tous les pays, s'il ne lui fallait sans cesse les soins de l'homme.

Son écorce lisse, cendrée, et légèrement gercée avec l'âge, ses feuilles vertes, brillantes, taillées en amandes, sa tête large et touffue, ses fruits verts et ronds, lui donnent l'apparence d'un oranger. Il répand autour de lui une odeur forte qui rappelle celle de la térébenthine, odeur qui n'est ni désagréable ni malfaisante, quoi qu'on en ait pu dire. C'est sans contredit un des arbres qui mérite le plus l'attention des cultivateurs, à cause des avantages qu'il présente par les excellents fruits qu'il donne et par le bois qu'il fournit aux arts.

Les noix se mangent fraîches et sèches. On les recherche même beaucoup avant leur maturité, où, sous le nom de *cerneaux*, on en consomme une grande quantité dans les villes. Aussitôt que la coquille a acquis toute sa solidité, on les présente sous le nom de *noix vertes*, et la consommation en devient d'autant plus considérable, que c'est à ce moment qu'elle possède sa saveur la plus agréable et qu'elle se digère le plus facilement, même par les estomacs les plus faibles. A l'hiver, elles deviennent sèches, et alors elles contractent un certain goût d'âcreté, provoquent la toux, causent souvent



une sorte de cuisson à la langue et deviennent indigestes, sans doute à cause de l'huile qu'elles ren-

ferment. Si on prend la précaution de les laisser tremper quelques jours dans l'eau, l'amande se gonfle, l'âcreté diminue, et le goût rappelle un peu celui du fruit nouveau, mais fort imparfaitement.

Aussi l'usage le plus général qu'on fait des noix sèches est - il d'en extraire l'huile. C'est une opération facile, mais qui demande des soins nombreux. Il faut d'abord ôter les coquilles et les cloisons qui séparent les amandes, qu'on fait sécher dans un four à une chaleur très modérée. On les broie ensuite sous une meule, et on renferme la pâte qui résulte de cette opération dans des petits sacs de toile qu'on soumet à une forte pression. L'huile qu'on en retire est fort bonne, et s'emploie en guise de beurre ou d'huile d'olive. Au moment d'une nouvelle cuisson on trouve encore le moyen de se procurer de l'huile de la pâte qui a déjà passé dans les sacs, et cette seconde huile, qui a une odeur désagréable, n'est bonne que pour les lampes ou pour faire du savon. On en fait l'huile grasse qui est d'un usage si général en peinture. Le marc qui reste après l'extraction complète de l'huile de noix, se donne à la volaille des basses-cours.

Cet arbre ne produit pas que du fruit, on a trouvé moyen de tirer parti de sa sève qui est douce et abondante, et d'en faire du sucre. A la fin de l'hiver on fait un trou d'un demi-pouce de diamètre et de trois pouces de profondeur, dans lequel on enfonce une canule de roseau ou de bois de sureau dont on a retiré la moelle; bientôt la sève coule abondamment par ce conduit, on la recueille avec soin dans un vase de terre. Plus on fait le trou près des branches, plus sa sève est sucrée. Elle coule claire et limpide pendant un mois au moins, si on ne fait qu'une ouverture, et il faut s'empressez d'en faire usage parce qu'elle ne se conserve pas plus de 24 heures. Pour en faire du sucre on la presse d'abord à travers une toile afin de la débarrasser des parties ligneuses ou des corps étrangers qui pourraient s'y trouver mêlés, puis on la fait évaporer dans des chaudières très évaporées, on la clarifie, et on la fait chauffer jusqu'à ce qu'on l'ait réduite à consistance de sirop. On traite ce sirop comme si c'était du sirop de cannes ou de betteraves, et il se cristallise au bout de 15 jours. Ceci est plutôt une découverte curieuse qu'utile, parce que les arbres seraient vite épuisés par d'aussi fortes saignées, et qu'il faut quarante ans avant qu'un noyer soit assez fort pour supporter cette opération.

Mais c'est surtout pour son bois que cet arbre est recherché. Il est doux, solide, liant et flexible. Il se taille facilement au ciseau, reçoit un beau poli, et prend en vieillissant une couleur brunâtre, mélangée de veines, d'un effet fort agréable. C'est sans contredit un des plus beaux bois de l'Europe: aussi en fait-on grand usage dans l'ébénisterie. Les tourneurs, les carrossiers, les sculpteurs sur bois, les armuriers en emploient beaucoup, et jusqu'à présent aucun bois indigène n'a pu remplacer le noyer pour la monture des fusils de guerre. Dans certains départemens il ne sert qu'à la fabrication des sabots. Dans celui de la Haute-Vienne ce genre

d'industrie consomme par an quatre mille noyers, et on ne peut faire que soixante paires de sabots par arbre. Aussi le bois de noyer commence-t-il à devenir rare et cher, non-seulement parce qu'on en détruit presque partout plus qu'on n'en plante, mais encore parce qu'il est fort long à pousser. Un noyer de vingt ans ne rapporte encore que peu de noix, ce n'est qu'au bout de quarante ou soixante ans qu'il peut donner un beau rapport en fruits, et il faut cent ans pour qu'il produise du beau bois! Qui voudrait faire de grandes plantations quand il faut compter d'avance que ses petits-enfants seuls peuvent être appelés à en retirer les profits! C'est le gouvernement surtout qui devrait l'encourager, et certes il retirerait un bien plus grand avantage de les faire planter le long des routes que d'y faire mettre des ormes qui ne servent à rien, qu'à empêcher les routes de sécher et les champs de profiter de tous les rayons du soleil.

FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.



FRÉDÉRIC, qui mérita et reçut le surnom de GRAND, fut un de ces hommes extraordinaires qui règlent les destins des empires et tiennent leur place dans l'histoire du monde. Tout en lui fut en dehors de la ligne commune. Né sur les marches d'un trône, il ne fut pas élevé comme les autres princes dans une douce mollesse; il ne fut même pas, comme les autres enfans, l'objet de la sollicitude et de la tendresse paternelle. Frédéric-Guillaume, son père, homme dur et despote, le traita avec une sévérité, et nous pourrions même dire une brutalité qui, de nos jours, seraient réprimées par les lois. Sous prétexte de faire de son fils un bon soldat, il le privait de nourriture, l'assujettissait aux privations les plus

pénibles, lui refusait le sommeil et le battait impitoyablement pour la moindre des fautes. Le jeune homme, privé ainsi de toutes les douceurs des affections de famille, chercha une consolation dans l'étude et montra un goût très vif pour les belles-lettres; il s'adonna surtout à la lecture des livres français; cette lecture lui donna de bonne heure un ton d'urbanité et de douceur de manières qui contrastait avec la rudesse et la brusquerie de la cour de son père. Aussi ce dernier en fut-il choqué, à tel point, qu'il avait coutume de dire de Frédéric: « Ce n'est qu'un petit-maître, un bel esprit français, qui gâtera toute ma besogne. » Et cependant ce petit-maître, ce bel esprit français devait faire du marquisat de Brandebourg, si récemment élevé en royaume de Prusse, une des premières puissances de l'Europe; il devait, à lui seul, faire la gloire de sa famille et en devenir la plus belle illustration.

Cependant, avant même que le jeune Frédéric eût pu faire concevoir de lui d'aussi brillantes espérances, il fut tellement irrité des mauvais traitemens dont il était l'objet, qu'il prit la détermination de s'y soustraire par la fuite et de passer en France. Un jeune officier, nommé Katt, fut son confident et devait l'accompagner. Une singulière méprise livra une lettre qui fixait l'heure de la fuite. Frédéric-Guillaume, instruit de tout, fit saisir son fils au moment où il allait monter à cheval, se le fit amener devant lui, et l'aurait tué de sa main si on ne l'avait retenu. Il le fit transférer à la citadelle de Custrin, où il fut enfermé dans une chambre sans meubles. Il y eut défense de lui donner de la lumière et des livres, excepté la Bible et un livre de prières, comme pour lui présager une mort prochaine, et l'inviter à recommander son âme à Dieu. Pendant ce temps, Frédéric-Guillaume délibérait sur la manière de faire juger son fils, et comme ses ministres lui firent observer qu'aucun tribunal n'était compétent pour juger l'héritier de la couronne, il s'avisait de le considérer comme un simple colonel de l'armée, et de le faire passer par un conseil de guerre. Le jugement eut lieu : le jeune prince et Katt furent condamnés à avoir la tête tranchée. Frédéric voyait à travers les barreaux de sa fenêtre construire un échafaud, et il ne pouvait douter que ces terribles apprêts ne fussent pour lui. Le lendemain, il crut sa dernière heure venue lorsqu'il vit entrer dans sa chambre le commandant de la citadelle. Cependant tout son supplice à lui devait consister à être témoin de celui de son compagnon d'infortune. Il le vit bientôt paraître sur l'échafaud et sa tête tomber sous le coup fatal. Frédéric s'évanouit, et ne revint à lui que pour faire une maladie dangereuse. On a su plus tard qu'il n'avait dû la vie qu'à l'intervention des souverains étrangers, et surtout de l'empereur d'Allemagne, qui prétendit que lui seul avait le droit de juger un prince royal. Le père cruel qui avait résisté au cri de la nature, céda aux observations de la politique et consentit à ne pas faire exécuter son fils; mais il le laissa en prison, et ce ne fut que long-temps après qu'il lui permit de repaître à la cour.

Ce pardon fut acheté par le sacrifice de sa li-

berté; il lui fallut consentir à épouser, malgré lui, une princesse qu'il n'aimait pas, bien qu'elle en fût digne, et avec laquelle il refusa d'habiter, sans pourtant cesser de la traiter avec une sorte de déférence respectueuse. Il fut s'enfermer au château de Rhinsberg, et là, pendant plusieurs années, il fit de cette retraite qu'il appelait le *séjour des Muses*, une véritable école des arts et de la politesse. Il y attira les hommes célèbres de tous les pays, entretint des correspondances avec Maupertuis, Algarotti, et tant d'autres; mais surtout avec Voltaire, qui fut constamment l'objet de son admiration, et dont les écrits contribuèrent tant à former son goût et ses opinions. C'est ainsi qu'il passa les six plus heureuses années de sa vie, lorsque la mort de son père vint l'arracher au repos dont il jouissait.

Il monta sur le trône, et tout à coup il apparut sous un nouveau jour. Il abandonna tous les goûts et ses occupations frivoles; l'administration publique, les finances et l'armée absorbèrent toute son attention. Il trouva le trésor du feu roi bien garni, et ne tarda pas à augmenter le nombre de ses troupes. Il fut aisé de prévoir, à l'activité qu'il déployait à faire manœuvrer son armée, à l'exercer sans cesse, qu'il voulait être un conquérant, lui qui avait tant déclamé contre l'ambition dans sa correspondance avec les philosophes français. Il ne tarda pas en effet à donner le signal de la guerre, en s'emparant d'une partie de la Silésie, sur laquelle la Prusse prétendait depuis long-temps avoir des droits. Le 10 avril 1741, il livra sa première bataille à Mollwitz, et fut vainqueur, grâce à l'intrépidité de son infanterie. On dit que, quant à lui, ce jour-là ne fut pas un jour bien glorieux, car il eut peur. Il l'a avoué quelque temps après, lorsqu'il fut devenu le soldat le plus brave de son armée. A dater de ce jour où il tira son premier coup de canon, il prit rang parmi les plus grands capitaines de l'époque. Ce n'est pas ici le lieu de raconter ses longues campagnes et ses brillantes victoires, l'espace nous manquerait, et ce serait d'ailleurs faire l'histoire de l'Europe plutôt que celle de Frédéric. Nous nous bornerons donc à parler de ce qui touche sa personne.

Les soins qu'il donnait à l'administration de l'empire et les dangers des batailles ne le firent pas renoncer aux lettres. Il distribuait si bien son temps qu'il en trouvait pour tout, même pour faire de la musique. Il rétablit l'académie des sciences de Berlin, qui avait été fondée sous l'influence de Leibnitz; mais par une singularité fort remarquable, il rendit l'influence de ce corps savant presque nulle pour ses sujets, en ordonnant que tout s'y fit en français. Il avait un souverain mépris pour sa langue naturelle et la parlait le moins qu'il pouvait. Ce fut un tort sans doute; car, en littérature comme en politique, un souverain doit être national avant tout, et ce goût exclusif de Frédéric pour la langue française et pour les savans français était bien fait pour décourager les littérateurs nationaux.

Tous les momens qu'il ne consacrait pas à la politique et au gouvernement, il les donnait à la culture des arts et de la philosophie. Sans luxe, sans gardes, retiré dans son palais de Sans-Souci, on

l'y trouvait affable et accessible pour tous ceux qu'un sentiment de curiosité ou d'admiration attirait dans ce séjour. Il aimait à recevoir le soir tout ce qu'il pouvait réunir d'hommes distingués par leur esprit et leurs connaissances. Il se laissait aller à tout l'abandon de la conversation, et permettait à chacun d'exprimer librement ses pensées. Les philosophes allaient quelquefois trop loin; aussi une fois qu'on avançait des principes qui devaient faire tant de mal un jour, et qui n'étaient guère d'accord avec le respect dû aux têtes couronnées, Frédéric se hâta-t-il d'interrompre l'auteur en lui disant: Chut! monsieur, voici le roi qui vient!

Sous son règne la liberté de la presse fut poussée jusqu'à la licence; jamais souverain n'essuya plus de libelles, sans en punir un seul. Il était trop fort pour avoir besoin de s'appuyer sur des réquisitoires, et il craignait si peu ces sortes d'attaques, qu'apercevant un jour d'une des fenêtres du palais beaucoup de monde assemblé auprès d'une affiche satirique contre sa personne, il la fit placer plus bas afin qu'on pût mieux la lire.

Il se montra fort tolérant envers tous les cultes, et fut même jusqu'à les protéger tous. L'exécution du malheureux Katt avait fait une si profonde impression sur son esprit, qu'il n'y eut pas sous son règne une seule condamnation à mort. Il connaissait fort bien tous les membres du conseil de guerre qui l'avaient jugé par ordre de son père; il savait comment chacun d'eux avait opiné, et il ne leur en témoigna jamais le moindre ressentiment. Il disait quelquefois, comme pour faire apprécier tout son respect pour la liberté individuelle, ou peut-être aussi pour faire comprendre son oubli des injures: « Il existe cependant à Berlin des hommes qui m'ont condamné à avoir la tête tranchée; et ces hommes, que je connais, dinent tranquillement chez eux. »

Frédéric était d'une taille médiocre, marchait un peu courbé et penchait sa tête à droite. Ses traits avaient beaucoup d'expression et ses yeux avaient un cachet particulier de vivacité et d'énergie. Sa toilette, toujours simple, était même parfois négligée et son habitude de prendre beaucoup de tabac à la fois gâtait ses habits. Dans les dernières années de sa vie, il dormait tout habillé et tout botté, comme s'il voulait toujours être prêt à monter à cheval; et jusqu'au dernier jour nul autre que lui n'expédia les affaires et n'administra le royaume.

On a fait grand bruit en Europe de sa liaison avec Voltaire, et si nous n'en parlons pas ici, c'est que nous nous réservons de le faire quand nous publierons le portrait de l'auteur de *la Henriade*, de ce prodigieux génie qui, sans commander à de nombreuses armées, eut plus d'influence sur les affaires du monde que dix rois ensemble.

BANDITS INDOUS.

Les plus grands dangers qui menacent les voyageurs qui veulent parcourir les immenses contrées

de l'Inde ne viennent pas des bêtes féroces qui sont encore en si grand nombre dans cette partie du monde: il y a une sorte d'hommes connue sous le nom de *Thogs* qui infestent le pays et se font un point d'honneur de commettre d'atroces brigandages. On dirait que pour eux le meurtre et l'assassinat ne sont que l'accomplissement d'une mission sanglante qu'ils auraient reçue d'un être supérieur. Ils marchent en troupes, attaquent les caravanes, dressent des embuscades, et, non contents de voler et de piller, ils étranglent sans miséricorde, alors même que, le butin ne leur étant plus disputé, le crime se trouve inutile. Intrépides et féroces, rien ne les effraie; ils bravent les dangers, et semblent mépriser pour eux la mort qu'ils donnent si facilement aux autres. Plusieurs d'entre eux en ont donné une preuve éclatante, lorsque la justice des hommes les a punis par le supplice de leurs forfaits odieux.

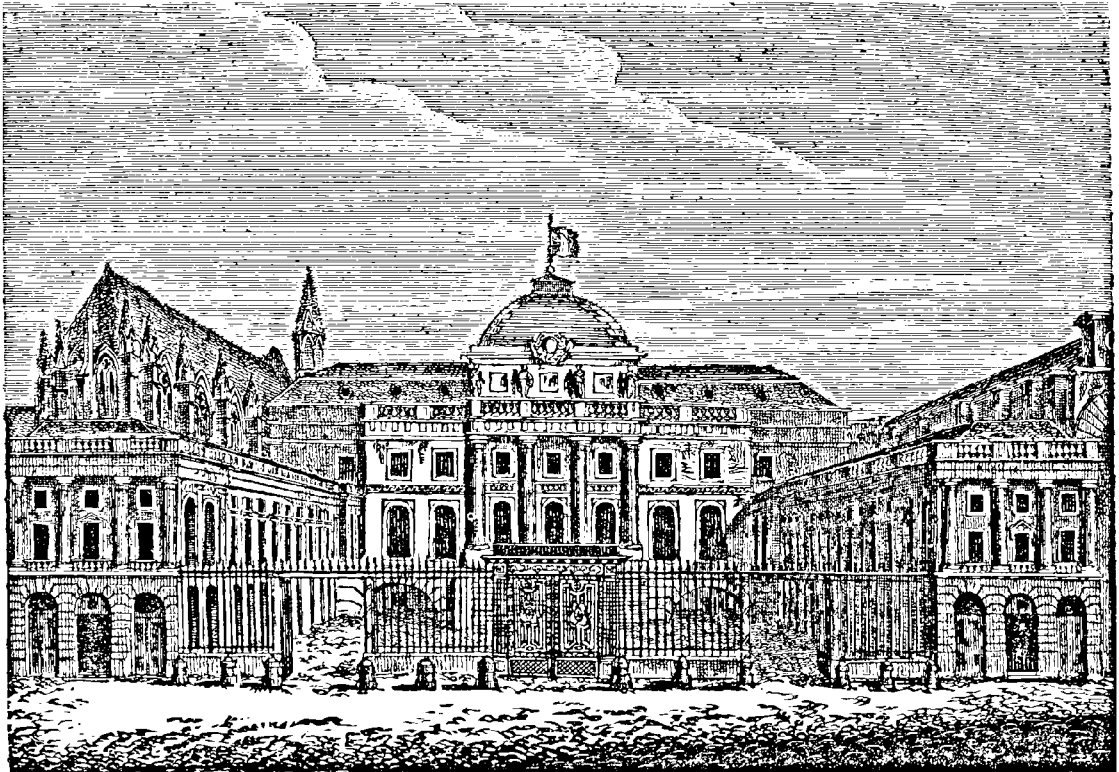
Onze de ces assassins, convaincus d'avoir étranglé trente-cinq voyageurs, furent condamnés à être étranglés eux-mêmes. Leur exécution fut accompagnée de circonstances épouvantables en rapport avec le caractère de cette classe d'hommes, si toutefois il faut regarder ces bêtes féroces comme des hommes.

Lorsqu'ils montèrent sur la plate-forme de l'échafaud, la sérénité de leur front, le calme de leurs regards, l'assurance de leur maintien, l'espèce de curiosité avec laquelle ils considéraient la foule qui se pressait autour d'eux, cette insouciance et ce dédain de ce qui allait se passer, auraient fait jurer qu'ils ne devaient être que les spectateurs du drame terrible qui allait se jouer. Ils s'étaient parés de fleurs comme pour un jour de fête, et bientôt ils se mirent à chanter des cantiques en l'honneur de leurs dieux.

Ils voulurent placer eux-mêmes, à leur cou, le fatal nœud coulant. Le bourreau leur ayant fait observer que leurs écharpes et leurs turbans pouvaient gêner l'opération, ils se hâtèrent de s'en dépouiller, et se résignèrent avec une sorte de bonne grâce à se laisser lier les mains derrière le dos. Le plus jeune d'entre eux, impatient de la longueur des préparatifs, se précipita de la plate-forme, et s'étrangla ainsi de lui-même: ses compagnons éclatèrent en cris d'admiration. Bientôt le signal fut donné, la plate-forme se déroba sous leurs pieds, mais six seulement se trouvèrent pendus; quatre cordes s'étant rompues dans la secousse, quatre malfaiteurs tombèrent sans se blesser. Ils ne firent aucune tentative d'évasion, et reprirent leurs chants de mort en attendant qu'on eût fait de nouveaux préparatifs. Ils montrèrent tout le courage des premiers.

Ainsi donc il y a encore sur le globe des hommes qui regardent le meurtre comme une bonne œuvre, et qui, loin d'éprouver des remords à la vue de l'échafaud, y montent avec joie comme s'ils devaient y recevoir la palme des martyrs.

LE PALAIS DE JUSTICE.



Ce serait un récit curieux que celui de tous les événements qui se sont passés dans ces anciens monuments qui, muets témoins des folies humaines, sont restés debout depuis des siècles, pendant qu'autour d'eux tout s'écroulait et se renouvelait sans cesse. On y apprendrait tous les secrets de l'histoire, car ils se dévoileraient par les détails des actions des hommes, et on connaîtrait, enfin, toutes les petites causes des grands effets, qui souvent nous étonnent plus que nous ne pouvons les comprendre. Et parmi tous les monuments, il n'en est aucun dont l'histoire présenterait plus de révélations curieuses et d'incidents divers que celui dont nous offrons la gravure, parce qu'il n'en est aucun dont la destination et l'usage aient plus varié. Tour à tour la demeure des rois, le siège des parlements, ou le sanctuaire de la justice, il tient toujours par quelque fil à l'histoire du pays.

Les prédécesseurs de saint Louis l'ont successivement habité alors qu'il se trouvait situé au cœur de Paris, et que le vieux Louvre, que nous avons déjà décrit, était hors de la ville; mais alors il présentait un autre aspect qu'aujourd'hui. Dans nos climats si peu conservateurs, où l'humidité ronge sans cesse, il est rare que chaque ancien monument n'ait pas été entièrement reconstruit plusieurs fois à force de réparations ou de modifications par-

tielles. Aussi arrive-t-il que lorsque après des siècles l'observateur vient les interroger, ou que l'art veut les décrire, ils trouvent un mélange bizarre du goût de tous les temps, et des caprices, si ce n'est de la mode, de chaque époque. Saint Louis, entre autres, fit faire à ce palais, que nous appelons aujourd'hui le Palais-de-Justice, d'immenses changements, et bien que depuis, d'autres constructions se soient élevées sur les mêmes emplacements, elles portent encore son nom. Ses successeurs continuèrent d'y résider jusqu'au milieu du xv^e siècle, que Charles V s'établit définitivement au vieux Louvre la résidence des rois de France.

A cette époque éloignée, on remarquait surtout une salle immense qui servait aux occasions solennelles, soit pour la réception des ambassadeurs, soit pour ces festins nombreux qui étaient alors dans les mœurs. Cette salle, qui n'était couverte que de charpente, était ornée des portraits des rois de France depuis Pharamond, et plus tard elle fut continuée jusqu'à François I^{er}. Cette précieuse collection est perdue pour l'histoire, et la gravure, qui n'était pas encore un art, ne nous en a laissé aucune trace. En face de ces portraits se trouvait une table de marbre de dimension immense et qui n'a pas laissé que d'être fameuse. C'est à cette table que s'asseyaient les têtes couronnées quand se don-

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

naient des festins royaux. Les seigneurs étaient servis sur des tables à part. Et puis, comme s'il fallait que dans ce monde tout passe du sublime au ridicule, cette table des rois servit de théâtre, ou, pour mieux dire, de tréteaux aux sortes de représentations bouffonnes ou satiriques que jouèrent les *Clercs de la Basoche*.

On a tant parlé de la *Basoche*, qu'il n'est peut-être pas déplacé d'en dire ici quelques mots. C'était tout simplement la corporation de tous les gens de robe; c'était Thémis en armes et la chicane enrégimentée. Cette association des clercs du parlement choisissait dans son sein une sorte de tribunal dont le président prenait le titre de *Roi de la Basoche*, et dont les attributions consistaient à juger en dernier ressort, non-seulement tous les différends qui s'élevaient entre les clercs, mais encore toutes les actions civiles et criminelles qu'on intentait contre eux. Ce tribunal tenait des audiences, rendait des jugements, signait des sentences, les faisait exécuter, et prétendait à une suprématie qui, du reste, n'était pas contestée, sur les autres tribunaux de même sorte, qui ne tardèrent pas à s'établir dans les provinces. Chaque année le roi de la Basoche passait une grande revue de tous les clercs affiliés à la Basoche, et le nombre en monta, dit-on, jusqu'à dix mille. Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans cette singulière corporation, c'est qu'elle se maintint à travers les siècles, et qu'il ne fallut rien moins que le torrent de 89 pour l'entraîner dans la ruine commune.

La fameuse salle dont nous parlons, et où les *basochiens* avaient le privilège de venir jouer des parades satiriques, fut détruite en 1618 par un violent incendie qui consuma une grande partie du palais. Deux années ne s'étaient pas encore écoulées depuis ce malheur, que déjà on commençait la construction de la grande salle que nous voyons encore aujourd'hui. Elle a 222 pieds de long sur 84 pieds de large. Elle est divisée en deux parties égales par un rang de piliers qui soutiennent les deux voûtes cintrées qui la couvrent. On la désigne depuis longtemps sous le nom de *Salle des pas-perdus*, ce qui n'est pas à dire cependant que les gens riches ou en crédit perdent toujours leurs pas, lorsqu'ils veulent que la justice, soulevant le coin de son bandeau, triche un peu en leur faveur. Épigramme ou non, si vous demandez la grande salle du Palais-de-Justice, personne ne saura vous l'indiquer; mais si vous demandez la *Salle des pas-perdus*, il n'y a pas de plaideur, si mince et si nouveau qu'il soit, qui ne puisse sur-le-champ vous y conduire.

C'est dans cette grande salle que se pressèrent les factions, et que se rencontrèrent les Ligueurs et les Frondeurs, n'arrivant au parlement qu'armés et bien accompagnés; c'est de là qu'on entra à la

grand chambre occupée aujourd'hui par la Cour de cassation. La cinquième chambre du tribunal de première instance tient ses audiences dans l'ancienne salle des enquêtes.

Au-dessus de la *Salle des pas-perdus* sont les archives du Palais, immense collection de papiers rangés avec ordre dans trois longues galeries, et au-dessous sont des caveaux immenses, qui sont encore appelés les cuisines de Saint-Louis. On a tellement exhaussé le terrain de l'extérieur, pour encaisser la rivière dans des quais, que ces caveaux se trouvent transformés en souterrains humides, ce qui a compromis à plusieurs reprises la solidité de l'édifice, et a déjà nécessité de nombreuses et d'urgentes réparations.

Si, au commencement du XVII^e siècle, un incendie avait forcé de reconstruire l'ancienne salle, on vit encore, cent cinquante ans plus tard, le feu dévorer une autre portion du Palais. C'est alors qu'on fit des constructions nouvelles qui complétèrent le monument, et qu'on vit s'élever la nouvelle façade que nous admirons aujourd'hui. De telle sorte qu'on peut dire que de l'ancien palais des rois de France tel qu'il était du temps de saint Louis, il ne reste d'intact que les trois tours qui apparaissent comme chargées de représenter les XIII^e et XIV^e siècles. Elles étaient baignées autrefois par les eaux de la Seine; aujourd'hui le quai a envahi toute la différence du niveau. La tour carrée a contenu la première horloge connue en France. Elle y fut placée en 1370 et était due à un Allemand; mais cette horloge fut moins célèbre que le tocsin que renfermait sa lanterne. Ce tocsin, qui n'était mis en branle que dans les grandes occasions, comme aujourd'hui le bourdon de Notre-Dame, ce tocsin a fait un appel au meurtre dans les fatales journées de la Saint-Barthélemy. C'est de là que partit le signal du massacre dans la nuit du 24 août 1572. Dans une des deux autres tours, on montre la chambre où fut enfermé Damiens, et on y voit encore les barres de fer où était suspendu le hamac sur lequel on le forçait de s'étendre, parce que, suspendu de la sorte, la surveillance devenait facile, et aucun de ses mouvements ne pouvait échapper à la vigilance de ses gardiens.

Aujourd'hui le Palais tout entier est consacré aux tribunaux et à l'administration de la justice. C'est le seul édifice de Paris dont les galeries et les escaliers soient encore encombrés d'échoppes et de boutiques; et cette singularité choquante n'est pas la tradition la moins curieuse des temps passés. On vient au Palais-de-Justice pour défendre son honneur attaqué ou pour remplacer ses pantoufles usées. N'est-ce pas une inconvenance, et presque une profanation? Qui viendra chasser les marchands du Temple?

LE HARENG.

Tout le monde connaît le hareng, ce poisson si petit, si commun, si inoffensif, et devenu une source de richesse pour certains pays, par cela même qu'il est devenu un aliment général et presque de première nécessité pour beaucoup d'autres. Ce qu'il offre de plus extraordinaire sont ses apparitions régulières à des époques précises sur presque toutes les côtes du globe. Chaque année, en été et en automne, il arrive sur les rivages d'Europe en légions innombrables ou plutôt en bancs serrés d'une immense étendue. Il paraît presque en même temps en Amérique et sur les côtes septentrionales de l'Asie.

D'où viennent ces poissons qui se pressent en armées de plusieurs lieues de longueur, où vont-ils? Ce sont encore des questions indécises et sur lesquelles les plus grands naturalistes sont d'opinions diverses. Les uns prétendent qu'ils se retirent à des époques périodiques dans les régions du cercle polaire pour y chercher un asile sous les glaces, et que n'y trouvant bientôt plus une nourriture proportionnée à leur nombre prodigieux, ils envoient au commencement de chaque printemps des colonies vers les pays méridionaux. Ces colonies sont divisées en deux grandes troupes, dont les immenses détachements couvrent au loin la surface des mers. L'une se presse autour des côtes de l'Islande, et, se répandant au-dessus du banc de Terre-Neuve, va peupler les golfes et les baies du continent américain; l'autre descend le long de la Norvège et pénètre dans la Baltique, ou, faisant le tour des Orcades, elle s'avance entre l'Écosse et l'Irlande, et parvient jusque vers l'Espagne en longeant les côtes de France.

D'autres naturalistes, au contraire, nient ces merveilleux voyages. Ils se fondent sur ce qu'il s'écoule souvent plusieurs années sans qu'on voie de harengs dans les parages qu'on indique comme les plus remarquables de leur route, tandis que souvent on en trouve des quantités prodigieuses sur des points fort opposés. Ils ajoutent que leur grosseur varie souvent, selon la qualité des eaux qu'ils fréquentent, ce qui semblerait indiquer qu'ils y ont fait un long séjour. Si d'ailleurs ces poissons voyagent, on doit découvrir ce qu'ils deviennent : or on a bien vu les bancs descendre du nord, mais personne n'a jamais signalé la marche du retour.

D'autres observateurs, et ceux-là sont peut-être plus près de la vérité que les autres, prétendent que les harengs peuplent la profondeur des mers, et qu'ils ne la quittent que pour venir déposer leur frai près des rivages et à l'embouchure des fleuves. Ce qui donne un grand poids à cette opinion, c'est qu'on ne voit jamais de petits harengs parmi les gros, et que tous ceux qu'on pêche sont pleins d'œufs si ce sont des femelles, et de lait si ce sont des mâles. La conséquence formée de ce système, serait que, sur la fin de la saison, on doit pêcher

beaucoup de harengs vides, et c'est ce qui arrive en effet.

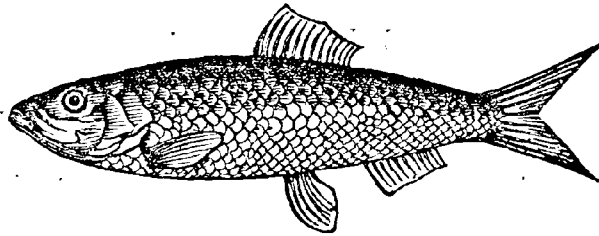
Il y a d'ailleurs un autre argument qui nous paraît d'une grande force et que nous n'avons remarqué dans aucun des savants auteurs que nous avons consultés. Il est généralement reconnu que les harengs paraissent à l'époque du frai, et qu'ils le déposent sur tous les rivages qu'ils parcourent. Que deviennent tous ces petits poissons? les a-t-on vus aussi se réunir en troupe et cingler vers le nord, pour en revenir lorsqu'ils seront gros? Ne faudrait-il pas qu'il en fût ainsi pour rendre vraisemblables ces prodigieuses irruptions du nord vers le midi? car si ces poissons viennent pondre et frayer sur nos rivages, c'est qu'ils ne pondent pas dans les régions glacées. Il est bien plus vraisemblable d'admettre que les harengs à peine éclos descendent au fond des mers, y grossissent d'autant plus facilement qu'ils y trouvent abondamment des vers, des petits crabes et des œufs de poissons qui sont leur nourriture favorite, et reparassent à la surface des mers lorsque, parvenus à toute leur grosseur, ils viennent produire à leur tour.

Quoi qu'il en soit, qu'ils arrivent des pays lointains ou qu'ils s'élèvent du fond des abîmes, il est constant que lorsqu'ils abandonnent leur séjour d'hiver, ils s'avancent en troupe innombrable, marchant en ordre, en se faisant précéder d'un détachement des plus gros et des plus hardis. Les baleines, les requins, tous les poissons voraces, et les oiseaux de proie, en font un grand carnage, dont on ne s'aperçoit pas à leurs rangs pressés; mais l'homme, à lui seul, est un ennemi plus redoutable que tous les autres ensemble.

Il n'y a pas de baie où il ne les enlève par millions. On a calculé que la Norvège, à elle seule, en pêchait 400 millions par année, et la ville de Gothembourg, en Suède, plus de 700 millions. La France, la Hollande, l'Écosse, l'Islande, les États-Unis d'Amérique en pêchent des milliards! Et cependant les bancs sont toujours aussi pressés, la pêche aussi fructueuse, la mine flottante aussi inépuisable!

La pêche du hareng est fort ancienne. La Hollande réclame l'honneur de l'antériorité que lui disputent Calais et Dieppe. D'abord on pêchait le long des côtes; mais bientôt on a équipé des flottes pour aller au-devant de cette facile conquête. Il y a eu des années où les Hollandais ont mis en mer plus de trois mille navires, montés par quatre cent cinquante mille hommes. La France n'a pas moins fait que la Hollande.

Les filets dont on se sert ont de cinq à six cents toises à peu près. Autrefois on les faisait en fil; mais comme ils ne duraient qu'un an, on les a remplacés par des filets de soie qui durent trois ans. Leurs mailles doivent avoir au moins un pouce de large; on les noircit à la fumée pour que leur



couleur n'effarouche pas les harengs. Des tonnes vides ou des plaques de liège soutiennent les filets à la surface de l'eau, tandis que des pierres ou des morceaux de plomb en maintiennent la partie inférieure à une profondeur convenable.

Les pêcheurs reconnaissent la présence des bancs de harengs à une agitation particulière de l'eau pendant le jour, et à un certain éclat lumineux pendant la nuit. Des volées de mouettes et d'oiseaux de proie qui suivent les bancs servent aussi d'indice. On choisit en général le moment de l'obscurité pour jeter les filets, et on a grand soin d'allumer des torches sur les navires pour attirer le poisson. La grandeur de ces filets ne permet pas de les manœuvrer à la main. C'est à l'aide d'un cabestan qu'on les jette à l'eau ou qu'on les en retire. Les poissons se prennent en accrochant leurs ouïes aux mailles du filet en essayant de passer à travers les mailles. Il suffit quelquefois d'un instant pour que tout le filet soit ainsi garni; d'autres fois il faut attendre long-temps et faire une pêche imparfaite. Il arrive de temps à autre que la pêche est troublée par des requins qui se jettent à travers les filets qu'ils brisent, ou dont l'attaque suffit pour faire changer la direction de la colonne de poissons.

On conçoit aisément qu'on ne consomme pas sur-le-champ la cent millième partie de cette immense quantité de harengs qu'on pêche tous les ans; on a trouvé le moyen de les conserver, et on les expédie

sur tous les points du globe, après leur avoir fait subir diverses préparations. On emploie deux procédés, la salaison et le dessèchement.

L'art de saler a été inventé par un Hollandais, et cette découverte a été pour son pays une source d'immenses richesses. Les harengs salés de Hollande passent encore aujourd'hui pour les meilleurs de l'Europe. Mais si nos voisins ont le mérite d'avoir trouvé ce procédé, c'est à nos compatriotes les habitants de Dieppe qu'on en doit un autre aussi utile et dont les résultats deviennent chaque jour plus importants : c'est celui de les fumer. Les harengs *sours* offrent ce grand avantage sur les harengs salés, qu'ils sont d'une conservation et d'un transport plus faciles.

Le hareng contient de l'huile dans la proportion du vingt-deuxième de son poids. Il suffit, pour l'extraire, de faire bouillir le poisson; elle ne tarde pas à surnager. Cette huile est bonne à brûler, et le résidu qu'on trouve au fond des chaudières est un excellent engrais.

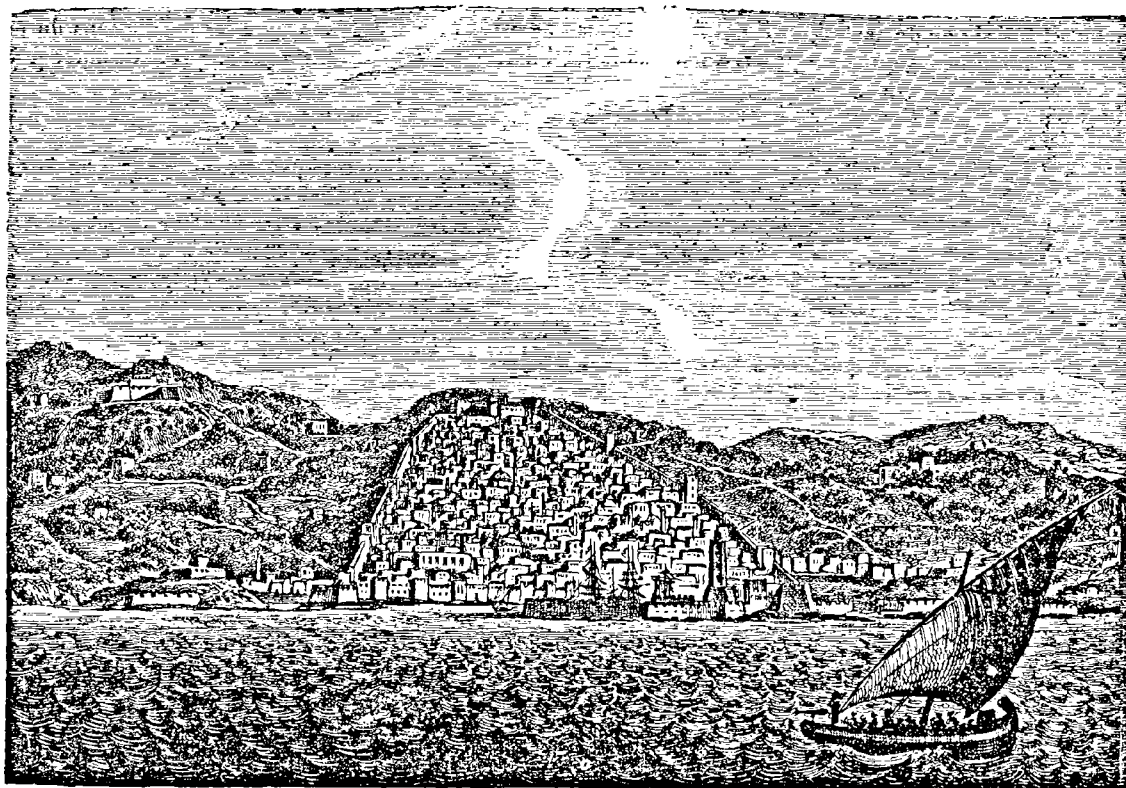
Ce n'est que du xv^e siècle que datent les découvertes de l'art de conserver le hareng. Avant cette époque, on ne le pêchait que pour servir à la consommation immédiate; ce n'était alors qu'une pêche ordinaire; depuis, c'est devenu un immense commerce. Pour cette révolution, il n'a fallu qu'une idée à un pauvre pêcheur. Que de choses des idées inattendues peuvent encore faire découvrir!

VUE D'ALGER.

Quand nos neveux liront un jour l'histoire de notre époque, cette histoire marquée par des succès dont la grandeur n'a pu être égalée que par celle des revers; quand ils verront tous les États d'Europe devenus si puissants, que chacun d'eux pouvait mettre sur pied des armées de cinq cent mille hommes, et que plusieurs d'entre eux pouvaient couvrir la mer de flottes innombrables; quand nos neveux seront frappés de cette puissance européenne, et qu'on leur dira qu'à ce moment-là même une poignée de pirates campés sur des côtes arides s'étaient érigés en suzerains de la mer qui sépare l'Afrique de l'Europe, et que, s'emparant des navires qui osaient sillonner cette mer, ils réduisaient à la vile condition d'esclaves les prisonniers qu'ils faisaient ainsi, contre toutes les lois de la nature et

des gens; quand on dira tout cela à nos neveux, ils se refuseront à le croire. Et certes ils croiront encore bien moins que des nations puissantes comme l'Espagne ou éloignées comme le Danemarck et la Suède aient consenti à payer tribut à ces pirates, pour qu'ils épargnent leurs pavillons!

Tout cela est vrai cependant! Tandis que les rois d'Europe se livraient de sanglantes batailles, sans savoir quelquefois pourquoi au juste ils se battaient, les barbares d'Afrique réduisaient des Européens à l'esclavage. On vendait les hommes sur les marchés de Maroc, de Tunis et d'Alger, comme s'ils étaient des bêtes de somme; et tout ce qu'on faisait en Europe était de permettre que les religieux de la Merci quêtassent des aumônes pour la délivrance des prisonniers. De sorte que dans les



mêmes siècles et au même moment l'Afrique offrait cet étrange spectacle, que les blancs achetaient les noirs dans le Sud, tandis que les noirs achetaient les blancs dans le Nord.

Les pirates, profitant des convulsions politiques qui agitaient l'Europe, continuèrent leurs brigandages; mais quand vint la paix, les cris des malheureux esclaves qui s'étaient jusqu'alors perdus dans le tumulte général purent se faire entendre. L'Angleterre fut la première à les écouter. Les barbares se rirent de ses menaces, persuadés que la mer qui les avait protégés jusqu'alors pourrait les défendre des attaques des chrétiens. Lord Exmouth parut devant Alger, et en quelques heures l'orgueil des Arabes fut forcé de demander merci, et de recevoir les lois du vainqueur. Ils mirent en liberté tous les esclaves chrétiens, ou s'engagèrent à le faire, et renoncèrent à jamais à en faire de nouveaux. L'Angleterre, satisfaite, s'apaisa; l'Europe applaudit à ce coup de vigueur, et lord Exmouth, laissant les Algériens rebâtir leur ville, fit voile pour la Tamise.

Pendant quelque temps la Méditerranée fut libre, les navires de toutes les nations purent y naviguer en toute sécurité; mais peu après on eut tout lieu de penser que les pirates recommençaient leurs brigandages, car des navires disparaissaient sans qu'il y ait eu de tempêtes, et le bruit se répandait que des blancs avaient été entraînés dans l'intérieur des terres. Sur ces entrefaites, le dey d'Alger osa braver la France et frapper son consul; le roi de France lui déclara la guerre, envoya une ar-

mée débarquer en Afrique, et en moins de quelques jours le dey avait expié par la perte de son royaume l'affront d'un coup d'éventail.

Cette belle conquête de la restauration appartient encore à la France, et quoi qu'on ait pu dire, certes la France n'y renoncera pas. Elle en sent tout le prix. La possession d'Alger peut nous indemniser en effet de nos colonies perdues. Le pays est magnifique, la terre fertile, le climat admirable. Toutes les productions des tropiques y viennent sans efforts. Des plaines immenses s'offrent pour la culture du coton, des coteaux abrités sont favorables aux plantations de café, et l'arbre à thé, qui n'a pu réussir en France, réussira probablement sur la terre d'Afrique. Les orangers viennent presque sans culture, et la canne à sucre y serait d'un beau rapport, si le sucre que nous fabriquons en France ne valait pas celui des colonies.

Il y a quelques années, long-temps avant que la France ne songeât à s'emparer d'Alger, voici ce qu'on lisait dans une des publications politiques les plus accréditées de l'Angleterre: « Sous la protection d'un gouvernement éclairé et avec des colons intelligents, ce beau pays deviendrait l'un des plus riches et des plus propices du monde. Il aurait sur l'Inde et sur les colonies des Antilles, l'avantage d'être situé en face des côtes méridionales de l'Europe. On s'étonne que les gouvernements européens aient été fonder des colonies si loin et à si grands frais, quand ils pouvaient en établir de si florissantes sur les côtes d'Afrique, et lorsque les injures qu'ils avaient reçues de leurs habitants leur fournissaient

tant de motifs pour légitimer leur conquête. Ces paroles ont sans doute été inspirées par le regret qu'on ait tiré si peu de parti du brillant fait d'armes de lord Exmouth; ce que l'Angleterre n'a pas fait,

la restauration, placée absolument dans les mêmes conditions, n'a pas hésité à le faire quelques années après, et nous espérons que les prédictions du publiciste anglais se réaliseront au profit de notre pays.

Le Maïs.

Lors de la découverte de l'Amérique, de cet immense événement qui annonçait un nouveau monde, avec de nouveaux hommes et presque une nouvelle nature, tous les esprits vivement frappés donnaient une teinte de merveilleux à tout ce qui venait des nouveaux pays. On ne parlait plus que d'or et de pierreries; on aurait dit que cette terre nouvelle était de l'argent en poudre et qu'il ne fallait qu'y poser le pied pour en revenir chargé de richesses. Les premiers navigateurs qui en revinrent racontèrent entre autres merveilles qu'ils avaient vu un blé de six pieds de haut, aux feuilles longues et lisses, à la tige élégante, au grain doré, à la grappe longue et serrée. Cette fois le prodige était une réalité, et ce blé merveilleux, c'est le maïs.

On n'a pas tardé à l'apporter en Espagne, puis de là en France où on s'empresse de le cultiver. Il s'y est parfaitement acclimaté, surtout dans le Midi, et on a fait autour de Paris de nombreux essais qui ont parfaitement réussi. On s'en est même tellement occupé dans ces derniers temps, que des philanthropes éclairés et des citoyens généreux ayant offert des prix considérables pour encourager cette culture, il s'est présenté de nombreux concurrents auxquels la famille royale avait donné l'exemple. La culture de cette belle plante est, en effet, de celles qu'on ne saurait trop encourager. Tout en elle est utile. Ses feuilles et sa tige, quand elles sont fraîches, sont un excellent fourrage pour les bestiaux; quand elles sont sèches elles font un coucher doux et sain. Sa graine est tout à la fois une nourriture pour tous les animaux domestiques et un aliment pour l'homme. On la réduit en farine, et on en fait des pains et des gâteaux d'un excellent goût et convenables pour les estomacs les plus faibles. Aussi le maïs, après le riz et le froment, est-il le grain le plus essentiel et le plus généralement cultivé. Une grande partie des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique en font leur nourriture. L'usage s'en est répandu dans toutes les contrées méridionales de l'Europe, et en France les habitants des campagnes en vivent exclusivement dans plusieurs de nos provinces, comme la Guienne, la Gascogne, le Périgord, les Landes, la Bourgogne, et en général tout le pays qui s'étend au-delà de la ligne qui passerait de Bordeaux à Strasbourg.

En Amérique on donne le maïs aux chevaux en place d'avoine. Il engraisse fort promptement les bœufs, les cochons, les dindes, les poules, les lapins et les oies, surtout quand on leur sert de la farine délayée d'abord avec de l'eau chaude. La chair des animaux engraisés de cette manière acquiert une grande finesse et un goût succulent. La seule pré-

caution à prendre avant de donner le maïs aux bestiaux, est de le faire tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures, afin d'éviter l'inconvénient qu'il a d'user leurs dents par sa grande dureté.

La culture en est simple et facile, car il peut venir dans toute espèce de terre, pourvu qu'elle soit profonde, bien labourée et suffisamment amendée; toutefois on a remarqué qu'il réussit mieux dans un sol léger et un peu humide que dans tout autre. Sa pousse est si rapide, sa tige devient si forte, ses feuilles et ses fruits si nombreux, qu'il épuise promptement le terrain et qu'il n'est pas profitable de le semer deux années de suite dans le même champ. On donne ordinairement deux labours aux terres qu'on destine au maïs, l'un avant ou pendant l'hiver, l'autre au printemps un peu avant de semer. Il est important de bien choisir les graines. Il faut prendre les plus rebondies et les plus saines, et on ne saurait mettre trop de soin, lors de la récolte, à réserver les épis les plus gros et les plus sains. On les conserve dans un lieu très sec, et on ne les égrenne qu'au moment de faire les semences, en laissant de côté les graines des extrémités, qui sont toujours plus petites et moins parfaites. On sème au commencement d'avril dans le midi de la France, mais il est prudent d'attendre la fin d'avril dans les contrées qui avoisinent Paris, car la moindre gelée brûlerait la plante quand elle sort de terre.

On fait la semence de diverses manières. Les uns suivent la charrue et jettent le grain en terre de distance en distance à mesure que le soc s'ouvre un passage; les autres traçent des sillons à un pied de distance les uns des autres, d'abord en long, puis en large, de manière à ce que les sillons se coupent à angles droits; le champ présente alors l'apparence d'un grand nombre de petits carrés, à chaque coin desquels on place deux ou trois graines qu'on recouvre à l'instant d'un pouce de terre. Il y a des cultivateurs qui sèment à la volée et cette manière est la moins bonne, parce que les tiges se trouvent ou trop ou pas assez espacées. La meilleure méthode serait de semer au plantoir et au cordeau dans une terre bien préparée d'avance; mais elle n'est guère en usage, parce qu'elle est longue et par conséquent dispendieuse.

Cinq ou six jours après le semis, la plante commence à lever; toutefois, il peut y avoir un ou deux jours de retard, suivant qu'il fait plus ou moins chaud et que la terre est plus ou moins humide. Dès que la tige a atteint trois ou quatre pouces de hauteur, on a soin d'éclaircir le plant en arrachant les pousses les plus faibles parmi celles qui ne sont pas à un pied et demi ou deux pieds de distance. Après cette opération on donne un premier binage pour détruire toutes les mauvaises herbes. On en donne un second lorsque la tige est

parvenue à un pied de hauteur, et on rapproche la terre de la base de chaque plante. Enfin on donne un troisième binage lorsqu'elle a atteint toute sa hauteur.



On reconnaît que le maïs est mûr lorsque les feuilles se dessèchent et jaunissent, ou que l'enveloppe de l'épi se déchire. La couleur franche et la dureté du grain sont encore un indice certain de maturité. On cueille alors et on dépose les épis dans un endroit à l'abri de toute humidité. Pour conserver le grain, on le détache, et cette opération, qu'on appelle *égrener*, ne laisse pas que d'être longue et difficile. On vient d'inventer une machine qui la rend prompte et facile : mais elle est encore inconnue de presque tous les cultivateurs.

Chaque épi peut fournir sept ou huit cents grains, chaque pied peut fournir trois épis, d'où il suit qu'un grain de maïs, confié à la terre en peut produire, terme moyen, deux mille quatre cents. Y a-t-il une plante qui rapporte davantage ?

Il y a une assez grande quantité de variétés dans le maïs, tant par la couleur que par la grosseur du grain. La meilleure, et celle qui mérite le plus l'attention des cultivateurs, est le maïs blanc. Son épi est plus long, plus gros ; ses graines, plus larges et moins épaisses, sont disposées sur huit rangées. Cette espèce fournit un tiers de farine de plus que les autres et mûrit quinze jours plus tôt.

Comme le maïs peut mûrir même dans les années pluvieuses qui font manquer la récolte du blé, il est du devoir d'un bon gouvernement d'en encourager

la culture, afin de ne jamais avoir à craindre pour la subsistance du peuple, et de pouvoir toujours lui offrir, à bon marché, son aliment de première nécessité.

LA GROTTTE DU CHIEN, ET LA GROTTTE DE CAPRÉE.

Naples, cette belle ville qui voit toujours le Vésuve fumer sur sa tête, est riche en curiosités naturelles d'un grand intérêt, et les voyageurs s'accordent à placer au premier rang une espèce de caverne à laquelle on a donné le nom de *la Grotte du Chien*. Ce lieu qui est devenu célèbre n'est cependant qu'une simple excavation creusée dans le flanc d'une montagne, située sur le bord d'un lac ; sa forme est irrégulière, sa longueur est de douze pieds, sa largeur de quatre et demi, et sa hauteur de cinq. Aussi n'est-ce pas par son apparence que cette grotte est remarquable, mais bien par des propriétés que les habitants de ces contrées regardent comme l'œuvre de l'ange des ténèbres.

Si on approche une torche allumée de la terre, elle s'éteint sur-le-champ ; si on y laisse quelque temps un vase rempli d'eau, elle y contracte un goût acide très décidé ; si on y fait entrer un chien, le pauvre animal jette tout à coup des cris et fait de violents efforts pour s'échapper ; si on le force d'y rester, sa respiration devient difficile, la langue lui sort de la bouche, ses yeux semblent sortir des orbites, les membres s'agitent de mouvements convulsifs, et si on le laisse plus de deux minutes il expire dans une douloureuse agonie. Si on le retire il est plusieurs jours à se remettre.

On a cherché long-temps avant de découvrir que la véritable cause de ces phénomènes était une couche d'acide carbonique qui s'élève à peu près à deux pieds de terre ; mais on ignore encore aujourd'hui quelle est la véritable origine de la présence de cette couche d'acide. L'opinion, cependant, la plus généralement admise est qu'il provient des émanations du Vésuve, et que ces gaz sont les derniers résultats de l'action volcanique expirante. Leur poids les maintient dans les petites cavités. On a remarqué, en effet, que la grotte du chien était plus basse vers le fond qu'à l'entrée, et il est permis de conclure que pour faire disparaître les phénomènes qui ont donné tant de célébrité à ce lieu, il suffirait de niveler le sol ou d'en changer la pente ; mais le propriétaire de cette grotte, qui trouve une source de richesse dans les expériences que les voyageurs viennent y faire, se garde bien de rien y changer.

La *Grotte de Caprée* qui est aussi fort célèbre, l'est à un autre titre. Son grand mérite est dans le spectacle merveilleux qu'elle offre aux regards. Il paraît qu'on la connaissait dans la plus haute antiquité et qu'elle était désignée sous le nom de *Grotte des Nymphes* ou *Grotte de Tibère*. On avait fini par croire que son existence n'était qu'une fable, lorsqu'en 1826 elle

a été retrouvée par deux voyageurs prussiens qui en ont découvert l'entrée, et qui ont osé y pénétrer à la nage. Depuis, on a construit des nacelles pour y entrer à l'aise. L'entrée a quatre pieds cinq pouces de haut, sur à peu près autant de large à la base, de sorte que l'ouverture présente la forme d'un triangle équilatéral dont la surface de la mer est la base. A peine est-on entré, qu'on se trouve dans une grotte spacieuse dont la voûte, toute couverte de stalactites, est d'une régularité remarquable, ainsi que les parois qui la soutiennent. L'eau bleue, pure et brillante, prend un reflet de rubis lorsqu'on la frappe, et c'est d'elle que jaillit la clarté qui éclaire la grotte. L'habitude qu'on a de voir la lumière venir d'en haut est sans doute la cause de la surprise qu'on éprouve de voir ainsi une lumière bleue sortir douce et calme des profondeurs de la mer. Si on intercepte le jour qui vient de l'entrée, la lumière répand sur tous les objets une teinte bleuâtre, comme celle que fait la flamme de l'esprit de vin.

Depuis la découverte de cette grotte merveilleuse, les voyageurs se rendent en foule à l'île de Caprée, dont la plus grande curiosité n'est plus d'être partagée par un rocher à pic qu'on gravit par un escalier de 365 marches taillées dans le roc vif. Il s'y rattache un souvenir glorieux pour la France: le général Lamarque l'a enlevé d'assaut à la tête d'une poignée de braves, et le surnom de *vainqueur de Caprée* lui en est resté parmi ses frères d'armes. L'histoire le lui conservera.

JARDINS SUSPENDUS.

Tout le monde sait que Sémiramis avait fait construire à grands frais, à Babylone, des jardins qui étaient célèbres dans l'antiquité, et dont le souvenir est venu jusqu'à nous. Ces jardins, si renommés parmi les Grecs, formaient un carré dont chaque côté avait quatre cents pieds. Ils étaient composés de plusieurs larges terrasses, placées les unes au-dessus des autres, en forme d'amphithéâtre, dont la plus élevée égalait la hauteur des murs de la ville. On montait d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix pieds. La masse entière était soutenue par d'immenses voûtes, sur le sommet desquelles on avait placé de grandes pierres plates de dix-huit pieds de long et de quatre de large. Sur ces pierres on avait mis une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y avait deux rangs de briques liées avec du mortier. Le tout était couvert de lames de plomb; puis, enfin, venait la terre; elle y avait été apportée en si grande quantité que les plus grands arbres purent y prendre racine. Aussi les terrasses étaient elles couvertes d'arbres de hautes futaies, et de toutes les plantes les plus recherchées. L'ensemble des plus belles productions de la nature donnait à ce lieu l'apparence d'un paradis enchanté. Sémiramis avait

prodigué des trésors et fait travailler à la corvée, pendant de longues années, des populations presque entières.

De nos jours on a fait aussi des jardins suspendus à moins de frais, et loin que leur construction ait été un fléau pour le peuple au milieu duquel ils se sont élevés, ils ont été un bienfait, car ils ont fait circuler d'immenses capitaux et fourni à des ouvriers une occupation lucrative. On voit, entre autres, à Limerick en Irlande, des jardins suspendus, dont la réalité ne cède en rien à la description que nous venons de faire de ceux de la reine de Babylone, et les jardins irlandais ont même cette supériorité qu'une très grande partie est en serre chaude et contient les fleurs et les fruits des climats de l'Asie et des Amériques.

Qu'on se figure trois immenses terrasses en amphithéâtre, dont la dernière recouverte en vitrages élégants, abrite en toutes saisons, et comme pour braver les frimas, la vigne, la pêche, l'ananos, et tous les fruits les plus délicats. Des orangers y étalent leurs branches surchargées d'oranges, et à la vue de cette végétation exotique on se croirait transporté sous la ligne: on est cependant sous le ciel brumeux de l'Irlande! La terrasse du milieu est destinée aux végétaux et aux arbres fruitiers de haute futaie, qui peuvent, à force de soins, venir dans ce climat ingrat; et enfin, celle du bas contient des fleurs de toute espèce.

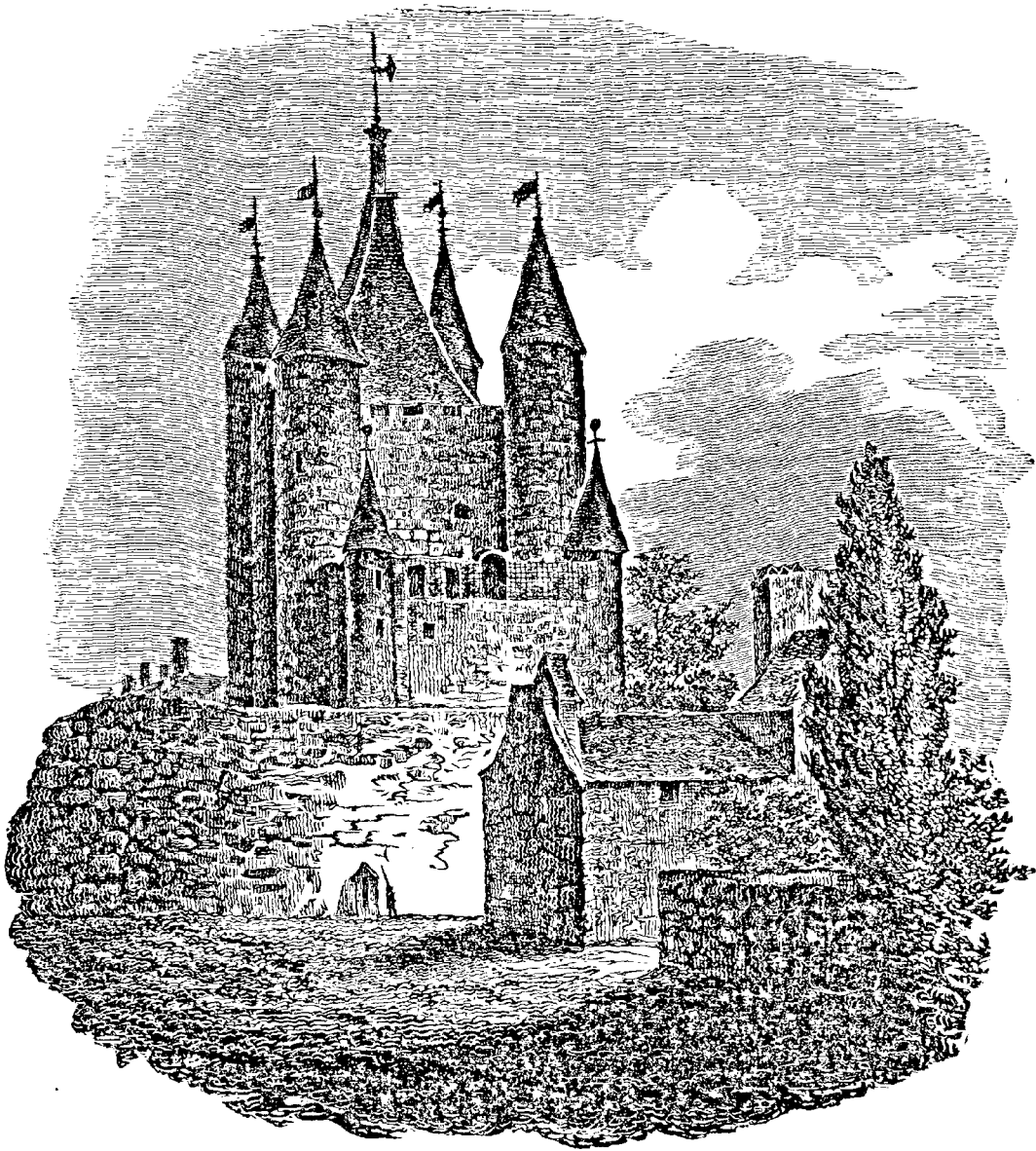
Un escalier de 4 pieds de large conduit d'un plan à l'autre. Les terrasses latérales ont 150 pieds de long et 30 de large; celle du milieu a 180 pieds de longueur sur 40 de largeur, et la terrasse inférieure a 200 pieds de long sur 100 pieds de large. Le tout occupe la surface d'un acre anglais.

Les voyageurs s'accordent à vanter le soin admirable avec lequel ces jardins sont entretenus. Cette merveille irlandaise est plus étonnante que celle de Babylone, car elle a sans cesse à lutter avec le climat le plus destructeur du globe, et cependant elle n'a pas coûté les sueurs de toute une population ni les trésors de toute une province. Les frais ne sont montés qu'à quinze mille livres sterling, c'est-à-dire moins de quatre cent mille francs de notre monnaie.

Toutes les trompettes de la Renommée ont retenti des jardins suspendus de Babylone, et personne n'entend parler aujourd'hui des jardins suspendus de Limerick! Ainsi va le monde.



LA TOUR DU TEMPLE.



Dès le XI^e siècle, on voyait s'élever aux portes de Paris le palais des chevaliers du Temple. Il était si considérable, qu'un chroniqueur du temps le compare à une ville. C'était un immense carré irrégulier, entouré de murailles, et crénelé de toutes parts. On y remarquait une église, un réfectoire, une cuisine, de grands appartements et de nombreux bâtiments pour loger les chevaliers et le grand-maître. Quand l'ordre du Temple fut aboli, en 1311, et que l'année suivante Philippe-le-Bel disposa de ses biens, on commença à dénaturer ou détruire l'ensemble de ce palais qui était, à vrai dire, une espèce de forteresse. H. Sauval, avocat au parlement, qui a laissé un ouvrage fort curieux sur les

antiquités de la ville de Paris, disait au XVI^e siècle : « La grosse tour flanquée de quatre tourelles, et bâtie par F. Hubert, trésorier de l'ordre du Temple, est pour durer encore bien long-temps, si autre chose n'arrive, car enfin elle passe pour un des plus solides bâtiments du royaume. » Mais autre chose est arrivé.

Dans la soirée du 13 août 1792, on y vit amener, au milieu d'un cortège de gens de toute sorte, vociférant de fureur, un certain nombre de prisonniers. Au milieu d'eux, on remarquait surtout un homme de taille moyenne, à l'air calme et doux, au maintien simple et digne, et ne répondant que par un sourire aux cris menaçants d'une populace égarée. Puis, près de lui une femme à la démarche

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

imposante, à la physionomie pâle et agitée; elle serrait contre elle une jeune fille à peine adolescente, et un jeune garçon qui tremblait de frayeur, et que cherchait à rassurer la voix émue d'une autre femme qui suivait la première. D'autres prisonniers les entouraient. Les portes massives du vieil édifice se fermèrent avec bruit, et une sorte de silence succéda tout à coup au concert insultant d'imprécations et de menaces qui, jusque là, n'avait cessé de se faire entendre. Cet homme, c'était le roi de France; cette femme, c'était la reine, elle qui, vingt-trois ans auparavant, avait fait son entrée à Paris, au milieu des cris de joie qui furent troublés cependant par une catastrophe de funeste présage. Les deux enfants, c'étaient les siens, les rejetons d'une longue suite d'empereurs et de rois.

Une partie de la nuit fut employée à chercher à se loger dans la prison; mais quelques jours après, pour éviter autant d'embarras, on sépara du roi tous les fidèles serviteurs qui l'avaient accompagné. Triste séparation, qui n'était cependant que le prélude de malheurs bien plus grands encore! La commune n'avait ordonné cette mesure que pour toutes les personnes qui n'étaient pas de la famille royale, et cependant on enleva presque de force madame de Lamballe des bras de la reine.

Le jour de la Saint-Louis, l'infortuné Louis XVI recevait les vœux de sa sœur, de sa femme et de ses enfants; il oubliait presque, dans leurs doux embrassements, le sort qui lui était réservé, lorsque d'affreux hurlements se firent entendre : c'était une foule de cannibales à moitié ivres qui demandaient sa tête et qui chantaient le *ça ira!* A quelques jours de là, les malheureux prisonniers, qu'on privait de toutes nouvelles du dehors, virent bien cependant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la ville. Le tocsin sonnait avec force; on battait la générale; de temps à autre, des cris tumultueux frappaient les airs; bientôt la tour du Temple fut entourée, et les cris redoublèrent. C'était la tête de madame de Lamballe que des forcés portaient au bout d'une pique, et qu'on venait présenter à la reine. A cette nouvelle, Marie-Autoinette, saisie d'horreur, resta immobile, les yeux fixes, les cheveux hérissés et les lèvres tremblantes. On aurait dit que l'avenir tout sanglant se dévoilait à ses regards; elle n'avait plus de larmes pour de si grandes douleurs; elle tomba dans une noire mélancolie contre laquelle venaient échouer les soins de madame Élisabeth et les caresses de ses enfants. La pauvre mère! peut-être s'imaginait-elle qu'elle était condamnée à voir aussi les têtes de ses chers enfants promenées au bout d'une pique, à travers une foule de hyènes à figure humaine!

Le procès de Louis XVI s'instruisait. Chaque jour on venait le chercher pour le conduire devant ses accusateurs, et chaque jour le malheureux père croyait quitter sa prison pour la dernière fois. Cependant, comme le procès trainait en longueur, l'espoir entraînait peu à peu dans le cœur de la triste famille, privée de toutes nouvelles, lorsqu'un jour, le *vingt janvier*, la reine parut tout à coup distraite, puis elle devint attentive, et d'un geste rapide elle

ordonna le silence. La voix d'un crieur public se faisait entendre dans l'éloignement et s'approchait graduellement de la tour. La reine, madame Élisabeth et les enfants prêtaient l'oreille pour tâcher de saisir quelques mots. C'était leur seul moyen de savoir quelque chose de ce qui se passait! Enfin, la voix devient plus forte..., elle criait la condamnation du roi, et annonçait son exécution pour le lendemain!

A sept heures du soir, on vint chercher la famille éplorée pour la conduire près du roi; car la Convention avait accordé cette dernière consolation au condamné, afin qu'on ne l'accusât pas d'une cruauté inutile, ou peut-être aussi parce que c'était un supplice de plus. L'infortuné monarque versa des larmes de douleur sur sa famille, lui raconta son procès, pardonna à ceux qui le faisaient mourir, et ces paroles que sa vive émotion le forçait souvent d'interrompre, faisaient éclater autour de lui des sanglots déchirants. Si lui seul avait conservé quelque calme, c'est que déjà il avait porté ses pensées plus haut! Le lendemain, après une longue nuit, de longues angoisses et de poignantes douleurs, c'est encore par des cris partis du dehors que la reine apprit que le crime était consommé! Tout ce qu'elle put savoir ce jour-là fut, qu'en partant pour l'échafaud, il avait tourné deux fois ses regards vers la tour où ses enfants étaient renfermés, comme pour leur dire un dernier adieu, et leur envoyer une dernière bénédiction.

Six mois s'écoulèrent qui furent pour la fille des empereurs six mois de pénibles épreuves et de douloureuse agonie. Elle avait cependant le bonheur de voir sa fille près d'elle, car son fils lui avait aussi été enlevé; mais que sont les caresses d'un enfant chéri quand il faut craindre sans cesse qu'elles soient les dernières! Le 2 août on vint chercher la reine, comme le 11 décembre on était venu chercher le roi. Elle écouta la lecture du décret sans s'émouvoir et sans dire une parole. Elle embrassa sa fille, lui recommanda de prier pour elle, d'avoir confiance en Dieu, puis elle s'arracha de ses bras en disant qu'elle reviendrait bientôt; mais elle ne revint pas. A deux mois de là, le 16 octobre, une femme vêtue de blanc, les mains liées, fut promenée dans une ignoble charrette, assise à côté du bourreau. Le cortège prit le plus long, passa par les rues les plus populeuses, et fut deux heures avant d'arriver au lieu du supplice. Arrivé devant Saint-Roch, il s'arrêta pour donner le temps à la populace qui couvrait les marches de l'église de jouir de la vue de la *condamnée*. Mais elle, la noble reine, haussa les épaules et ne répondit que par un regard de dédain aux insultes de ces tigres altérés de sang. Ce n'étaient cependant pas des anthropophages; leur rage ne fut pas jusque-là, il faut bien le dire à leur louange.

Cependant l'orpheline du Temple habitait toujours une des chambres de la Tour. Sa tante, madame Élisabeth, lui restait, et les deux prisonnières ignoraient le sort de la reine. Cette fois, la voix impitoyable des colporteurs ne se fit pas entendre. Ce fut sans doute un hasard, car on ne saurait faire

à la Commune l'injure de croire qu'elle ait donné un ordre qui eût quelque chose d'humain. Quoi qu'il en soit, la jeune Marie-Thérèse ignora long-temps le sort de la reine, et lorsqu'elle interrogeait ses gardiens, ils gardaient le silence et détournaient les yeux; ce qui donnerait à penser que même alors les géôliers n'étaient pas tout-à-fait des bourreaux.

Le 9 mai on vint chercher Madame Élisabeth, comme le 11 décembre on était venu chercher le roi, comme le 2 août on était venu chercher la reine. Elle suivit les municipaux, et ne revint pas plus que

n'était revenu le roi, et que n'était revenue la reine!

La fille de tant de rois resta seule enfermée dans la Tour, attendant aussi qu'on vint la chercher; mais il paraît qu'on l'oublia. Lorsque l'orage de sang qui avait souillé notre malheureux pays vint à se calmer, on rendit la liberté à la noble orpheline; mais son frère, l'héritier du plus ancien trône de l'Europe, avait succombé sous les traitements barbares qu'on lui fit endurer.

En 1805, la tour du Temple fut démolie; il n'en reste plus que le triste souvenir.

L'OLIVIER.



L'olivier est un des arbres les plus célèbres de l'antiquité. Les poètes l'ont chanté, les historiens en ont parlé; ses feuilles entrelacées en couronne se trouvent sur beaucoup de médailles, et ses branches, emblèmes de la paix, figurent dans les bas-reliefs des plus anciens monuments. S'il a été l'objet de tant d'honneur et presque d'un culte religieux, c'est sans doute à cause de cette huile douce et pure qu'on tire de son fruit, et qui jouait un si grand rôle dans les usages des anciens.

Cette huile était alors la seule connue. On la versait sur les bûchers funèbres, on l'offrait en sacrifice au Seigneur. Elle imprimait un saint caractère au front des pontifes, et à ces époques si loin de nous, comme aujourd'hui, on en faisait usage au sacre des rois. A Rome, les athlètes s'en frottaient le corps, et cet usage était imité par presque tous

les citoyens à la sortie du bain; aussi la consommation en était-elle si considérable, que non-seulement on encourageait, par des récompenses, la culture de l'olivier, mais encore on punissait, par des peines fort sévères, celui qui en coupait un pied sans en avoir obtenu l'autorisation. De nos jours, les oliviers sont protégés par les mêmes lois qui protègent toute autre propriété, et il n'est pas besoin d'autre encouragement à sa culture que le produit qu'on en retire.

L'olivier est originaire de l'Asie. C'est de cette contrée si riche en belles productions qu'il s'est répandu d'abord en Afrique, puis dans toutes les contrées méridionales de l'Europe. On le cultive avec succès dans le midi de la France, et les huiles qu'on y fabrique jouissent, dans le commerce, d'une renommée méritée. Ce n'est que par son utilité que peut être recherché cet arbre, qui n'a pour lui ni l'élégance de sa tige ni la beauté de son feuillage. La tige est basse, l'écorce est rude et sillonnée de gerçures profondes, les branches sont disgracieuses, son feuillage est d'un vert pâle et triste, et ses fleurs n'ont ni éclat ni parfum. Son fruit est d'une amertume insupportable quand il est vert, et sans goût lorsqu'il est mûr. C'est ce fruit cependant qui produit cette huile si précieuse, si utile à l'homme, et qui est devenue pour lui un objet de première nécessité.

Dès les temps les plus reculés, on a trouvé le moyen de rendre ce fruit fort agréable au goût, en lui faisant subir diverses préparations fort simples, qui sont encore à peu près les mêmes aujourd'hui. Elles consistent principalement à les laisser tremper un certain temps dans de l'eau fraîche dans laquelle on a fait fondre du sel marin. Les uns y mêlent des épices, d'autres des plantes aromatiques. Les anciens les passaient à l'eau bouillante, et dans le Levant on se contentait de les mettre dans du sel et de les remuer jusqu'à ce qu'elles en soient bien pénétrées. Sans ces différentes préparations, il serait impossible de manger le fruit de l'olivier, excepté toutefois une variété connue sous le nom d'olive douce, et qui n'est cultivée que dans une vallée du royaume de Naples.

L'olivier peut venir dans tous les terrains, même dans les plus ingrats, pourvu qu'ils ne soient pas marécageux, mais on n'en saurait dire autant des expositions ni des climats. Un passage trop subit

de la chaleur au froid lui est fatal, et une température trop brûlante le ferait mourir. Il lui faut un climat tempéré. On est parvenu cependant à en acclimater en pleine terre, dans les pays du Nord; mais ils n'y produisent pas de fruits, ou s'il en paraît quelques-uns, ils n'arrivent jamais à leur maturité. C'est surtout lorsque l'olivier est en sève, que la moindre gelée peut lui être nuisible; il a suffi souvent d'une seule nuit pour faire périr des plantations entières.

Il présente le même phénomène que l'oranger, c'est-à-dire qu'il ne rapporte que tous les deux ans, à moins qu'on ne cueille ses fruits dès le mois de novembre. C'est d'ailleurs le moyen d'avoir une huile plus fine et plus pure; c'est à ce système que les huiles d'Aix doivent leur grande supériorité, et s'il n'est pas adopté partout, c'est que lorsque l'olive est mûre, elle produit bien davantage. On a le tort de préférer la quantité à la qualité. L'huile qui s'obtient par une simple pression, sans emploi d'eau bouillante, est la meilleure. C'est celle qui est connue sous le nom d'huile vierge.

La culture de l'olivier est des plus simples et réclame peu de soins. Il suffit d'ôter le bois mort et de tailler fort modérément, et seulement afin de faciliter la circulation de l'air entre les branches. Il n'y a pas d'arbre qui se reproduise avec plus de

facilité, soit par des boutures, soit par la greffe, soit par le semis, mais il est peut-être le seul qui possède à un aussi haut degré les forces de la reproduction. Lorsque, par un accident quelconque, sa tige et ses branches périssent, il revit dans ses racines, et on ne tarde pas à voir le sol se couvrir de nouveaux rejetons pleins de jeunesse et de vigueur. Plusieurs arbres ont cette faculté de se reproduire par leurs racines; mais l'olivier en a une autre qui tient du prodige. Un morceau d'écorce mis en terre produit au bout de quarante-deux jours des rejetons et des racines!

Ce n'est qu'au bout de dix ou douze ans qu'un jeune olivier venu par semis commence à rapporter des fruits, et ce n'est qu'au bout de trente ans qu'on peut en attendre des récoltes satisfaisantes. Il vient donc fort lentement; mais en revanche, les naturalistes s'accordent à dire qu'il peut vivre cinq ou six siècles, et qu'on en a vu qui avaient jusqu'à soixante pieds de haut et dont le tronc avait jusqu'à six pieds de diamètre!

Le bois en est dur et serré, susceptible d'un beau poli et verni d'une manière fort agréable. On l'emploierait avec avantage dans les arts, si abattre un de ces arbres précieux ce n'était pas tuer la poule aux œufs d'or.

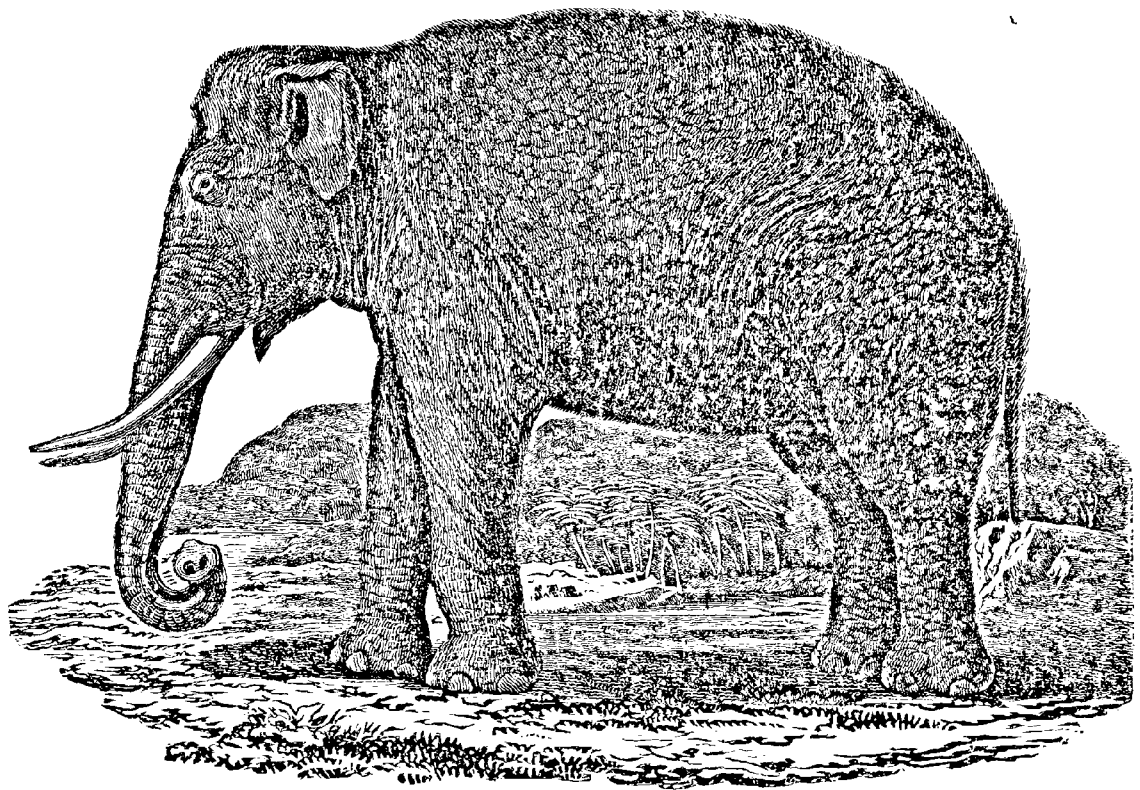
L'ÉLÉPHANT.

L'éléphant, qui est le colosse des quadrupèdes, a dans tout son ensemble un caractère particulier, qui en fait une classe à part. Il est seul de son genre. Il n'y a entre lui et les autres animaux ni analogie, ni ressemblance, ni rapport quelconque: il en diffère par sa taille, par sa conformation et par ses habitudes. On dirait même qu'il dédaigne d'avoir avec eux la moindre communication; et pourquoi en aurait-il? Il ne dispute pas la proie des animaux carnassiers, il n'inquiète pas ceux qui vivent dans les pâturages; il vit à l'ombre des forêts; il ne lui faut que des feuilles, des plantes, des branches tendres et de l'eau. Il vit pour lui, pour les siens, et ne s'inquiète pas du reste de la création. Mais s'il diffère en tous points des autres animaux, il est en revanche celui qui s'approche le plus de l'homme, par une intelligence tout à la fois si fine et si étendue, qu'elle ressemble presque à de la raison. Calme et réfléchi, il est susceptible d'affection; car il vit en troupe, non pas pour se protéger contre des bêtes féroces qui n'oseraient l'attaquer, mais pour le bonheur de vivre en famille. Il garde un profond souvenir des injures, et sa vengeance, lentement raisonnée, se manifeste sans fureur. Il sait attendre et guetter l'occasion de la satisfaire. Dans le fond des bois, où l'homme n'a jamais pénétré, l'éléphant vit en société, et dans cette société on voit se développer le dédain, l'amour, la bonté, la mémoire, la rancune, la prudence et le dévouement de l'amitié. Cette part est assez belle sans doute, mais les esprits

brillants ne se sont pas arrêtés là, ils ont généreusement doté l'éléphant d'une capacité extraordinaire, lui ont octroyé le don des langues, lui ont donné l'instinct des sciences, et, s'ils l'avaient osé, ils l'auraient fait peintre ou poète. Nous ne partageons pas cet amour du fantastique et du merveilleux; aussi nous attacherons-nous à n'accorder à cette créature remarquable, d'autre part que celle que la nature lui a faite.

Bien que l'éléphant ne soit pas de nos climats, il n'est personne qui n'en ait vu dans sa vie, et si, par extraordinaire, il se trouvait quelqu'un qui n'en ait jamais vu, la gravure que nous présentons lui en donnerait une idée parfaite. L'exactitude de cette gravure est telle, que ce n'est pas un dessin, c'est un portrait.

On peut remarquer que l'œil est très petit, mais cet œil est plein de sentiment et d'expression: il annonce le travail de la pensée. Il y a là quelque chose du regard de l'homme; on y découvre l'attention qui écoute, la réflexion qui médite, la prudence qui conseille et la résolution qui exécute. Cet œil si tranquille brille d'intelligence et de raison. Mais il n'annonce pas une vue perçante, et un animal qui n'est pas chasseur n'a que faire en effet de voir si loin. Son ouïe est très fine, il entend à de grandes distances, et juge le moindre son avec une perspicacité toute particulière; son oreille large et plate se meut à volonté, de sorte qu'il s'en sert pour frotter ses yeux et les essuyer quand la poussière l'in-



commode. Ses jambes rondes et massives semblent taillées comme des colonnes destinées à soutenir un poids immense, et se terminent par des pieds divisés en cinq doigts engagés dans la peau, et dont les ongles seulement sont apparents. Mais ce qu'il y a de plus particulier dans l'éléphant, ce qui le distingue surtout de tous les autres quadrupèdes, c'est sa trompe qui est tout à la fois pour lui l'organe des sens, de l'odorat et du toucher, et ces sens sont portés au plus haut degré de perfection.

Cette trompe, composée de muscles, de nerfs et de membranes, est tout à la fois un organe et un membre. Il peut à volonté la remuer, la fléchir, la raccourcir, l'allonger, la courber et la tourner en tous sens. Elle se termine par un rebord qui se meut et saisit avec force. A l'aide de ce doigt, l'éléphant cueille des fleurs et les choisit une à une, il casse les branches, enlève tous les objets, les porte à sa bouche, les pose sur son dos ou les lance avec raideur. Sous cet appendice, sont les orifices des conduits de l'odorat et de la respiration, ce qui a fait dire à M. de Buffon que l'éléphant avait le nez dans la main. Cette main lui sert absolument comme les nôtres. C'est avec elle qu'il caresse ou qu'il frappe, qu'il attaque ou se défend; c'est par elle qu'il saisit ses aliments et qu'il aspire de l'eau, qu'il jette ensuite dans sa gorge s'il veut boire, ou qu'il répand à plaisir autour de lui.

Bon nombre de philosophes qui veulent tout expliquer par la matière, prétendent que la mémoire est toujours en raison directe du volume du cerveau; à ce compte, l'éléphant, qui a une mémoire prodigieuse, devrait avoir un cerveau immense, et

il se trouve au contraire qu'il l'a fort petit. C'est un bon démenti donné par la nature à ces génies qui préfèrent l'innocent plaisir d'inventer au triste aveu de leur insuffisance. Quoi qu'il en soit, l'éléphant est un miracle d'intelligence comme il est un prodige de grosseur. Parvenu à toute sa croissance, il a de quatorze à quinze pieds de haut, et pèse de huit à dix milliers!

Il n'est pas revêtu de poils comme les autres quadrupèdes. Sa peau est rase; seulement il en sort quelques soies dans les gerçures, et ces soies très clair-semées sont cependant assez nombreuses aux cils des paupières, au derrière de la tête, dans les trous des oreilles et au dedans des cuisses et des jambes. L'épiderme dur et calleux ressemble assez à l'écorce d'un vieux chêne. Il arrive quelquefois que plusieurs parties de la peau se dessèchent et présentent l'apparence d'une lèpre. C'est pour prévenir cet inconvénient, qui est une véritable maladie, que l'éléphant recherche tant au bord des fleuves, qu'il s'y baigne si souvent, et qu'on le voit se plaire à s'arroser d'eau avec sa trompe.

Sa force est égale à sa grandeur. On en a vu porter jusqu'à quatre milliers pesant. Armés de deux défenses redoutables, ils renversent ou déracinent les arbres avec une extrême facilité, et leur marche est si lourde qu'on les entend venir d'une grande distance. S'ils mettent le pied sur un arbrisseau, il se brise et s'aplatit comme quand nous marchons sur des fleurs des champs. Il ne faut pas croire cependant que pour être lourde cette marche soit lente. Ses jambes sont si hautes et ses pas si allongés, que lorsqu'il paraît à peine se mouvoir, il

va aussi vite qu'un cheval au trot; et s'il court, ce qui n'arrive guère que lorsqu'il est fort animé, il dépasserait facilement un cheval lancé au grand galop.

Maitre d'une force aussi prodigieuse, et d'une marche si pesante, que lorsqu'il se promène il courbe les taillis devant lui comme si c'était des épis de blé, ce noble animal n'est cependant ni sanguinaire ni féroce. Naturellement doux et social, on ne le voit avoir recours à ses armes que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables. Il marche sans cesse de compagnie, et comme il vit près de deux cents ans, il est permis de penser que toute la troupe ne forme qu'une seule et même famille. Le plus âgé paraît en tête, le second d'âge marche le dernier pour veiller à ce que personne ne s'écarte; les plus robustes se tiennent sur les ailes; les femelles et les petits sont au milieu de cette garde de colosses indomptables qui ressemblent à des forteresses mouvantes. Ce n'est toutefois que lorsqu'ils craignent quelque danger qu'ils déploient cet ordre et cette tactique, ou lorsqu'ils devinent la présence de l'homme, dont ils ont appris à se méfier; mais quand ils se promènent dans la vaste solitude des épaisses forêts de l'Asie, ils marchent pêle-mêle et sans précaution. Si un animal ou même un homme viennent à paraître, ils le regardent tranquillement sans se déranger, et le laissent passer; mais si on ose leur faire la moindre injure, ils courent droit au téméraire, le percent de leurs défenses, l'enlèvent avec leur trompe, le lancent à plusieurs toises, et s'il n'est pas mort de sa chute, ils l'écrasent sous leurs pieds. Les voyageurs évitent avec soin une si redoutable rencontre, et lorsqu'ils s'arrêtent pour prendre quelque repos, ils ont soin de faire grand bruit, de battre la caisse, et surtout d'entretenir de grands feux.

Quand une troupe d'éléphants paraît sur une terre cultivée, ils la dévastent en moins d'une matinée. Chacun d'eux engloutit cent cinquante livres de fourrage par jour, et leurs pieds énormes gâtent ou détruisent plus encore que leur appétit ne consume. Si de l'intérieur d'une habitation, on tire sur eux quelques coups de feu, ils s'élancent contre elle avec une force irrésistible, et il est rare qu'ils ne la renversent pas du premier choc. Murailles, toiture, cloisons et solives éclatent, crient et s'abaissent sous cette masse puissante qui se multiplie par l'impétuosité de son élan.

Comme l'éléphant ne produit pas et s'élève difficilement dans l'état de domesticité, tous ceux qu'on possède ont passé par l'état sauvage. La manière de les prendre mérite un attention toute particulière, et pour la faire connaître nous ne saurions mieux faire que de citer les propres paroles d'un intrépide et respectable missionnaire qui a été souvent témoin oculaire des grandes chasses que font les souverains de l'Asie, car il faut être roi pour en faire les frais. C'est moins une chasse qu'une conquête.

« A un quart de lieue de Louvo, dit-il, il y a une espèce d'amphithéâtre dont la figure est un carré long entouré de hautes murailles terrassées. Le long de ces murailles et en dedans règne une pa-

lissade de gros piliers fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derrière lesquels les chasseurs se retirent lorsqu'ils sont poursuivis de trop près par les éléphants irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne, et vis-à-vis du côté de la ville on en a fait une plus petite qui conduit dans une allée étroite par où un éléphant peut passer à peine, et cette allée aboutit à une grande remise où on achève de le dompter.

« Lorsque le jour destiné à la chasse est venu, les chasseurs entrent dans les bois, montés sur des éléphants femelles qu'on a dressées à cet exercice, et se couvrent de feuilles d'arbres afin de ne pas être aperçus par les éléphants sauvages. Quand ils ont avancé dans la forêt, et qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelque éléphant aux environs, ils font jeter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles qui y répondent aussitôt par des hurlements effroyables. Alors les chasseurs les sentant à une juste distance retournent sur leurs pas et mènent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre dont nous venons de parler; les éléphants sauvages ne manquent jamais de les suivre. Celui que nous vîmes dompter y entra avec elles, et dès qu'il y fut on ferma la barrière; les femelles continuèrent leur chemin au travers de l'amphithéâtre et enfilèrent queue à queue la petite allée qui était à l'autre bout. L'éléphant sauvage qui les avait suivies jusque-là s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes sortes de moyens pour l'y engager; on fit crier les femelles qui étaient au-delà de l'allée; quelques Siamois irritaient en frappant des mains, en criant plusieurs fois *pat, pat*; d'autres, avec de longues perches armées de pointes, le harcelaient, et quand ils en étaient poursuivis, ils se glissaient entre les piliers et s'allaient cacher derrière la palissade que l'éléphant ne pouvait franchir. Enfin, après avoir poursuivi plusieurs chasseurs, il s'attacha à un seul avec une extrême fureur. L'homme se jeta dans l'allée, l'éléphant courut après lui; mais dès qu'il y fut entré, l'éléphant se trouva pris, parce qu'on laissa tomber à propos deux coulisses, l'une devant, l'autre derrière, de sorte que ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni tourner, il fit des efforts étonnants et poussa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jetant des sceaux d'eau sur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui versant de l'huile sur les oreilles, et on fit venir près de lui des éléphants privés, mâles et femelles, qui le caressaient avec leurs trompes. Cependant on lui attachait des cordes par-dessous le ventre et aux pieds de derrière, afin de le tirer de là, et on continuait à lui jeter de l'eau sur sa trompe et sur le corps pour le rafraîchir. Enfin, on fit approcher un éléphant privé, de ceux qui ont coutume d'instruire les nouveaux venus: un officier était monté dessus qui le faisait avancer et reculer pour montrer à l'éléphant sauvage qu'il n'avait rien à craindre, et qu'il pouvait sortir. En effet, on lui ouvrit la porte, et il suivit l'autre jusqu'au bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on mit à ses côtés deux éléphants que l'on attachait avec lui; un autre marchait devant, et le tirait avec

une corde vers le chemin qu'on voulait lui faire faire, pendant qu'un quatrième le faisait avancer à grands coups de tête qu'il lui donnait par derrière, jusqu'à une espèce de remise, où on l'attachait à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabestan de navire. Dès le lendemain, il commença à aller avec les autres, et au bout de quinze jours il fut apprivoisé.»

C'est ainsi que l'éléphant passe de l'état sauvage à l'état domestique. C'est alors qu'il modifie toutes ses habitudes et que se développe en lui cette rare intelligence qu'on ne saurait trop admirer. La mé-

tamorphose qu'il subit est si extraordinaire, qu'on dirait que c'est un autre animal, et qu'il mérite un nouvel examen auquel nous nous livrerons dans un prochain numéro. Il ne s'agit dans ce chapitre que de l'éléphant sauvage.

Des ossements qu'on a trouvés dans presque toutes les contrées du Nord, et dont nous parlerons aussi avec étendue, donnent à penser que, dans des temps fort reculés, l'éléphant les a habités. Aujourd'hui la race s'est conservée superbe et nombreuse dans les forêts de l'Asie, et dans les solitudes méridionales de l'Afrique.

FERNAND CORTEZ.



A peine âgé de dix-neuf ans, Fernand Cortez, dévoré de l'ambition de parvenir, s'embarqua dès les premières années du seizième siècle pour cette terre de Saint-Domingue, la première qui s'était offerte aux yeux de Christophe Colomb et de son équipage découragé. Quelques années après on découvrit le Mexique, Cortez s'offrit pour en faire la conquête, et cette conquête qu'il fit en effet, il osa l'entreprendre avec six cents Espagnols, dix-huit chevaux, et quelques pièces de canon. C'est avec cette poignée d'hommes qu'il débarque sur les côtes du Mexique, et qu'il se présente pour asservir un pays immense et peuplé par des millions d'habitants. A peine a-t-il fait élever les premières cabanes qui doivent un jour devenir la ville de la Vera-Cruz, qu'il met le feu à ses vaisseaux pour persuader à ses soldats qu'il faut vaincre ou périr, puis il donne le signal et s'avance audacieusement dans ces pays inconnus.

Aussi habile négociateur qu'intrépide soldat; on le vit se faire des alliés des premiers peuples qu'il eut à combattre, et marcher ensuite vers l'empire

du Mexique, dont la capitale, située au milieu d'un lac, semblait imprenable. Il y arriva d'abord en ami, les habitants le prirent pour le fils du Dieu de la lumière, lui qui lançait le feu avec le bruit de la foudre; ils se prosternèrent devant lui, et le chef de cette grande nation lui offrit une imprudente hospitalité. Cortez ne tarda pas à en abuser; les Indiens prirent de l'ombrage et devinrent menaçants. Tout devint danger autour de lui. La réserve qu'il avait laissée à la Vera-Cruz fut attaquée, et les cadavres de plusieurs Espagnols qui succombèrent apprirent aux Mexicains étonnés que leurs ennemis n'étaient que des hommes comme eux. Cortez, frappé de la grandeur du péril, entouré d'ennemis, n'ayant qu'une poignée de soldats, forme et exécute le projet le plus hardi. Il se rend près de l'empereur mexicain, s'empare de sa personne comme d'un otage, et ne lui promet la liberté qu'à condition qu'il se reconnaitra le vassal de Charles-Quint. Le monarque indien paya en outre une rançon d'une valeur immense, en or pur et en pierres; mais cette soumission et ces trésors ne purent le sauver. Un incident extraordinaire cependant faillit perdre Cortez: une armée espagnole venait de débarquer sous la conduite du général Narvaez, chargé de venir lui enlever le commandement. Il marche contre ce nouvel ennemi, le fait prisonnier et parvient à faire passer sous ses drapeaux les soldats qu'on avait envoyés pour le combattre. C'est alors qu'il lève le masque et qu'il ne cache plus ses projets de conquête. Il y réussit à travers mille dangers, dans lesquels son intrépidité personnelle brilla d'un vif éclat. La relation de ses victoires qu'il envoya en Espagne excita l'admiration de ses compatriotes, et Charles-Quint le nomma gouverneur et capitaine général du Mexique. Ces marques éclatantes de faveur, quoique si justement méritées, ne manquèrent pas d'exciter l'envie, et bientôt Cortez, accusé, fut forcé à deux reprises différentes de passer en Europe pour confondre ses ennemis. Il y réussit une première fois, mais il succomba la seconde, et le grand homme qui avait rendu de si éminents services à son pays, tomba dans une disgrâce si complète, que l'entrée du palais du roi lui fut presque défendue. Un jour on le vit fendre la presse qui entourait la voiture du monarque et monter sur l'étrier de la portière. Charles-Quint, étonné, lui demande: Qui êtes-vous? — Je suis un

homme, répondit Cortez indigné, qui vous a donné plus de provinces que votre père ne vous a laissé de villes. La noble fierté de cette réponse ne fit qu'irriter l'orgueilleux prince, et le glorieux conquérant du Mexique fut mourir dans la solitude, victime de l'envie de ses compatriotes et de l'ingratitude de son souverain.

Et cependant aucun citoyen n'a jamais fait, pour la gloire et la prospérité de son pays, ce que Ferdinand Cortez a fait pour l'Espagne. Il lui a livré des pays immenses et des trésors si considérables, que pendant long-temps les armées espagnoles et toutes ces grandes entreprises qui ont porté si loin, dans un temps, la gloire et la puissance de cette nation, n'ont été soutenues qu'avec les trésors du Mexique. Chaque année, des galions chargés d'or et de pierres précieuses, quittaient les bords de l'Amérique pour venir toucher au port de Cadix. Il est digne de remarquer cependant que cette ressource annuelle, qui était d'un secours si puissant au gouvernement de Madrid, fut une des principales causes de la ruine de l'industrie espagnole. Sûrs de pouvoir ainsi, chaque année, puiser dans une mine qui semblait inépuisable, les souverains qui se sont succédés sur le trône d'Espagne ont compté pour rien, ou pour peu de chose, les ressources de la mère-patrie. Il semblait que tout son rôle dût se borner à fournir des soldats, et rien de plus.

L'agriculture n'y fut plus encouragée, l'industrie fut stationnaire, quand de toutes parts elle prenait un si grand essor; l'Espagne consentit à être tributaire de l'industrie étrangère, et ses plaines, si renommées autrefois par la perfection de la culture maure, devinrent des plaines stériles. Aussi, quand un jour les peuples de l'Amérique Méridionale s'apercevaient que leurs trésors n'étaient employés qu'à fournir au luxe et aux folies de la métropole, essayèrent de secouer le joug et de proclamer leur indépendance, l'Espagne, frappée au cœur, perdit presque toute sa puissance, et c'est alors qu'appréciant davantage les immenses services de Fernand Cortez, chacun put aussi blâmer plus vivement toute l'ingratitude de Charles-Quint. Fernand Cortez est vengé!

HISTOIRE MODERNE.

MOIS D'OCTOBRE.

L'Espagne et le Portugal attirent tous les regards: c'est dans ces deux pays que s'est réfugié tout l'intérêt des événements. La mort de Ferdinand VII a soulevé toutes les passions, et secoué le brandon de la guerre civile. Nous l'avions annoncé, alors que ce souverain vivait encore, et nos prévisions ne pouvaient manquer de se réaliser. Il ne s'agit pas, en effet, d'un changement de règne, d'une simple succession à la couronne, mais bien d'une subversion de principes dans la politique du pays. C'est pour lui une question d'avenir, et pour la France c'est un événement d'une haute gravité.

La loi salique, qui exclut les femmes de la cou-

ronne, était une des bases de la monarchie espagnole. Ferdinand VII, qui n'avait pas de fils, a voulu assurer le trône à sa fille, et a proclamé l'abolition de la loi salique. Son frère don Carlos, héritier présomptif de droit, a protesté et a quitté l'Espagne. La mort de Ferdinand a été le signal de la guerre civile, non pas que le pays s'inquiète beaucoup peut-être de don Carlos, mais parce qu'il s'agit de la loi fondamentale de l'État.

Plusieurs provinces se sont soulevées. Il y a déjà eu des combats et des supplices. La lutte est commencée; mais on n'en saurait prévoir les résultats, parce que le passé prouve qu'en Espagne on sait quand la guerre civile commence, mais jamais quand elle finit.

En Portugal, le maréchal de Bourmont a résigné le commandement après avoir fait une vive attaque contre Lisbonne. Depuis, don Miguel s'est retiré et s'est établi dans les positions de Santarem, que Masséna disait inexpugnables. Don Pedro possède les deux capitales, et là, on proclame dona Maria. Au milieu de ce conflit, la diplomatie ne reste pas inactive, et le bruit se répand qu'on cherche à renouer le mariage de don Miguel avec dona Maria.

L'Espagne et le Portugal, ces deux nations qui ont joué de si grands rôles dans l'histoire du monde, présentent donc toutes deux ce singulier spectacle, qu'on veut leur donner deux reines, dont l'une est dans l'enfance, que l'autre quitte à peine, et que deux oncles qui prétendent à la couronne font valoir leurs droits à main armée. L'Angleterre et la France ont reconnu les deux jeunes prétendantes, en accréditant des ambassadeurs près des régences, et les autres puissances de l'Europe se sont maintenues dans une froide réserve.

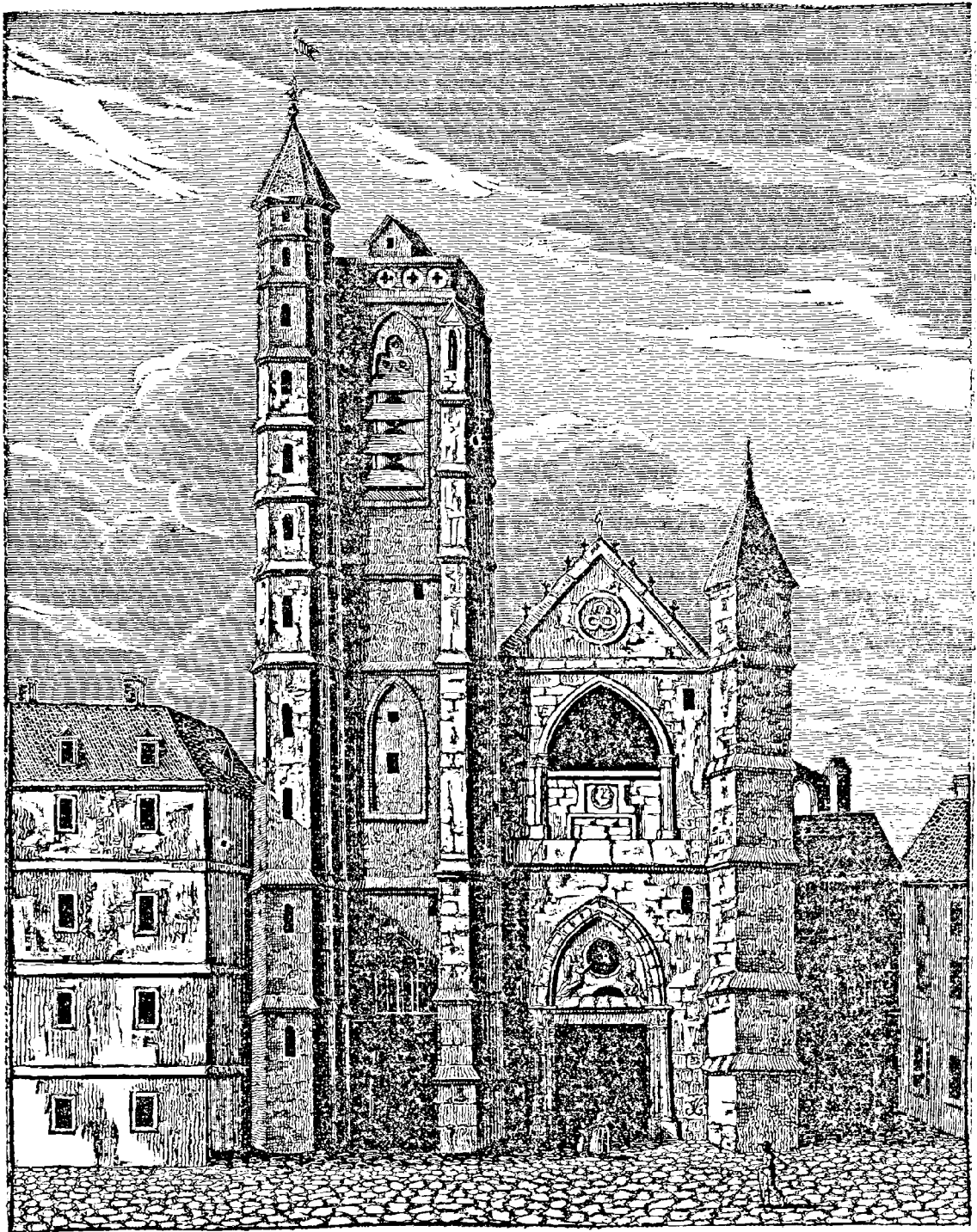
En Angleterre, la résistance et les associations s'organisent de toutes parts contre l'impôt des portes et fenêtres, et l'Irlande persiste à refuser de payer la dime; mais jusqu'à présent la tranquillité n'en a été que peu ou point troublée. C'est que dans ce pays où le principe héréditaire est dans toute sa force, tout se réduit à un changement de ministère.

Il ne s'est rien passé en France qui mérite d'être signalé, si ce n'est qu'on parle de la formation de deux camps d'observation à Bayonne et à Perpignan, et que les Chambres sont convoquées pour le 23 décembre.



PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^o,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

L'ÉGLISE SAINT-PAUL.



Le peuple de France est peut-être le peuple qui attache le moins de prix à une antiquité. Pour lui, un monument qui menace ruine appelle le marteau du démolisseur, et à peine un vieil édifice est-il tout-à-fait hors d'usage qu'on l'adjuge comme on

ferait d'une vieille mesure. On a même grand soin de mettre pour condition principale, que les déblais devront être enlevés à une époque convenue, comme si on tenait absolument à ce qu'il ne reste aucun vestige du monument condamné. Si on procède en-

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

core ainsi pendant un siècle, tous les édifices de petite dimension auront disparu, il ne restera plus debout que ceux dont la masse pourra résister aux attaques du temps. On n'en trouvera plus de traces que dans les livres, et nous en sommes déjà là pour beaucoup de monuments. Aussi croyons-nous intéresser vivement nos lecteurs en leur offrant de temps à autre la représentation fidèle de ces édifices autour desquels se rassemblaient nos aïeux, et que la main sacrilège d'une administration insouciante ou celle d'un spéculateur avide ont renversés sans faire grâce aux fondations qu'elles ont été arracher des entrailles de la terre. De ce nombre est l'église de Saint-Paul, située dans la rue qui porte encore ce nom. On voyait encore, il y a quelques années, son portail moderne et sa tour du beffroi, tels que l'indique notre gravure. Depuis on l'a démolie pour éviter des frais de réparation, et les pierres qu'on en a retirées ont servi à des constructions modernes.

Sous la première race de nos rois, saint Éloi fit bâtir, sur l'emplacement où fut depuis l'église Saint-Paul, un petit oratoire, au milieu d'un cimetière destiné aux religieuses de l'abbaye Saint-Martial. Au commencement du onzième siècle, cet oratoire fut abattu et on entreprit la construction de l'église nouvelle. Charles V y fit faire de nombreuses augmentations et fut imité en cela par plusieurs de ses successeurs. On y a remarqué à une époque de magnifiques tombeaux élevés, par ordre d'Henri III, à trois des *mignons* de sa cour,

qui avaient été tués en duel; mais une douzaine d'années après, les Parisiens détruisirent ces tombeaux et jetèrent à la voirie les corps qu'ils contenaient. François Rabelais, le célèbre curé de Meudon, mort le 9 avril 1553, a été enterré dans cette église. Deux siècles plus tard, le peuple s'y porta en foule pour déposer dans le cimetière les ossements de quatre cadavres trouvés enchaînés dans les cachots de la Bastille. Sur la place où ils furent enterrés on construisit un monument avec des pierres extraites des décombres de la Bastille, et sur ce monument funéraire on grava l'inscription suivante : « Sous les pierres mêmes des cachots où elles gémissaient vivantes, reposent en paix quatre victimes du despotisme. Leurs os, découverts et recueillis par leurs frères libres, ne se lèveront plus qu'au jour des justices pour confondre leurs tyrans. »

Il est bon de se souvenir qu'à cette époque tout était l'œuvre des tyrans, et que, sans trop s'embarasser de savoir si les squelettes qu'on trouvait n'avaient pas appartenu à des monstres qui avaient épouvanté le monde par de grands crimes, on s'empressait de les regarder comme des reliques de martyrs. Si on y avait trouvé les os de la Brinvilliers, on les aurait peut-être adorés, si toutefois à cette funeste époque on avait pu adorer quelque chose. Nous ne saurions dire ce que devinrent ces ossements lorsque l'église Saint-Paul fut démolie; il est probable qu'ils auront été se confondre avec ceux des catacombes.

LE VAUTOUR.

Le vautour, fort et redoutable comme l'aigle, lâche et cruel comme la hyène, vorace et insatiable comme le requin, le vautour est le plus dangereux des oiseaux de proie. On le voit se réunir en troupe et s'acharner sur des cadavres corrompus, dont il dévore la chair avec tant d'avidité, qu'il n'en laisse que les os. Si la faim le presse et qu'il se décide à attaquer un animal vivant, il jette de grands cris, appelle à lui un grand nombre des siens, puis tous ensemble ils se précipitent sur la victime désignée, qui est dévorée en quelques heures, si elle succombe à tant d'ennemis réunis. Cette grossière glotonnerie les domine à un tel point, que le plus grand danger ne peut les déterminer à abandonner leur proie; on en a vu chercher encore à enlever des lambeaux de chair, alors que, blessés de plusieurs coups de feu, ils n'avaient plus d'autres chances de salut que la fuite. La voracité se montrait plus forte que l'instinct de conservation.

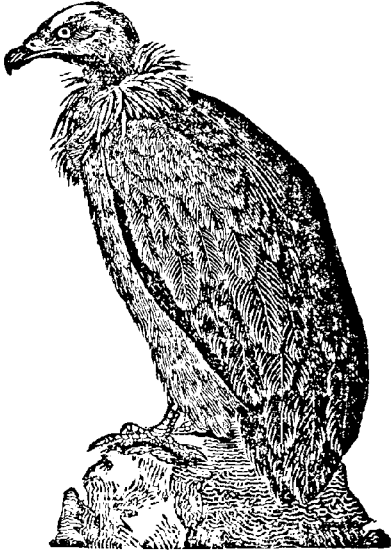
Tout leur est bon; ils fouillent les immondices et les boues les plus fétides, ils se délectent au milieu des charognes infectes qu'ils trouvent au fond des bois, et des poissons pourris que la mer vomit sur ses rivages. Ces habitudes d'un instinct dépravé sont cependant une preuve de plus des admirables combinaisons de la nature, car ces animaux font

ainsi disparaître des matières dont les émanations pestilentielles pourraient être nuisibles aux autres animaux; aussi les habitants des pays chauds se gardent-ils bien de faire la chasse aux vautours, et les regardent-ils comme des hôtes utiles.

Ce qui distingue particulièrement ce redoutable animal, c'est d'avoir la tête et la moitié du col entièrement dépourvus de plumes, revêtus d'un duvet court, ou garnis d'espèces d'inégalités charnues. La partie inférieure du col est garnie de longues plumes formant un rebord qui ressemble à une colerette. Les yeux sont à fleur de tête; le bec est droit, un peu comprimé sur les côtés et terminé en crochet. Le corps est épais et terminé par une queue assez courte; les ailes sont pointues, très longues, et généralement à demi étendues lorsque l'animal marche à terre ou qu'il dévore sa proie. Ses pattes sont robustes, mais ses ongles sont faibles et ne sont pour lui ni une arme ni une ressource. Son vol est pesant et lourd; c'est tout ce qu'il peut faire que de s'enlever lorsqu'il vient de se rassasier; mais aucun oiseau, même l'aigle, ne s'élève plus haut, et souvent l'œil le perd dans l'immensité de l'espace.

On le trouve dans toutes les contrées de la terre, mais il est plus particulièrement répandu dans les pays chauds et tempérés que dans le nord. On le rencontre dans les plaines, quelquefois même on l'a vu planer au-dessus des villes, et se percher sur les monuments élevés. Cependant il préfère les

hautes montagnes et les rochers déserts; c'est là en effet qu'il bâtit son nid, ce qui permet de conclure qu'il ne descend dans les plaines et ne paraît près des villes que lorsque la faim le force d'aller au loin à la découverte de quelque proie facile. Ce nid n'est guère qu'un abri composé de branches d'arbres où les femelles vont pondre leurs œufs au nombre de deux au moins et de quatre au plus. Les pères vont à la chasse, et reviennent nourrir les petits en leur dégorgeant dans le bec les chairs dégoûtantes qu'ils ont amassées dans leur jabot.



Les naturalistes ont divisé les vautours en un grand nombre de variétés; mais parmi ces espèces, il en est quatre qui méritent une attention particulière, et qu'ils ont désignés sous les noms de *Vautour royal*, d'*Oricou*, de *Griffon* et de *Condor*.

Le vautour royal a toute la tête et le cou nus, colorés d'une teinte couleur de chair, et la peau parsemée de quelques poils courts. La poche qui lui sert de second estomac, et qu'il gonfle souvent au point de la faire paraître comme une bosse difforme, est couverte d'un petit duvet brun. Toute la partie supérieure du bas du cou ainsi que les côtés sont entourés d'une frange de plumes courtes et arrondies. Le plumage est d'un brun noirâtre, les ailes sont entièrement noires, et les pieds sont d'un jaune foncé. Quand la tête et le cou, au lieu d'être entièrement nus, sont couverts d'un léger duvet, c'est que l'oiseau est encore dans sa première année. Cette espèce parvenue à toute sa taille a deux pieds et demi de long. Elle est commune au Bengale, à Java et à Sumatra, et n'a jamais paru dans nos climats.

L'oricou, qui habite l'intérieur de l'Afrique, est d'une plus haute taille que le vautour royal, car il a trois pieds de long sur plus de neuf pieds d'envergure. Sa force doit être considérable, à en juger par celle de ses tendons et par le nombre de ses muscles. Ses plumes, qui sont d'un brun clair, offrent cela de particulier que d'une longueur inégale et pointues, elles sont contournées en lame de sabre,

et se hérissent en se séparant les unes des autres. Ces plumes ainsi désunies laisseraient la peau à découvert dans les intervalles, si elle n'était entièrement couverte d'un magnifique duvet blanc très-touffu. Il a des cils autour des yeux, et il porte sur la gorge des poils rudes et noirs; toute la tête et une partie du cou sont dénuées de plumes; cette peau nue, d'une couleur rougeâtre, est nuancée en certains endroits par du bleu, du violet et du blanc, à peu près à la façon des dindons. Ses pattes sont brunes, et ses ongles sont larges, recourbés et de couleur de corne. Il habite des rochers escarpés dans la partie méridionale de l'Afrique, et vit en troupes nombreuses. Les colons hollandais du cap de Bonne-Espérance le nomment *oiseau de charogne noir*, ce qui prouve d'un seul mot que ses habitudes sont celles des autres vautours. Il est aussi tellement vorace, que le célèbre voyageur Le Vaillant, qui en a parlé le premier, s'exprime ainsi : « Sur le cadavre d'un hippopotame était un magnifique vautour occupé avec beaucoup d'empressement à le dévorer. Je n'en avais jamais vu de si grand... Je le blessai. Quoique déjà gorgé d'une grande quantité de chair, puisque son jabot en renfermait six livres et demie lorsque je le disséquai, cependant son acharnement et sa faim étaient tels, qu'en cherchant à s'envoler il arrachait encore sa proie avec le bec, comme s'il eût voulu l'enlever tout entière avec lui. D'un autre côté, le poids des viandes qu'il venait de dévorer l'appesantissait, et ne lui permettait pas de prendre son vol si rapidement : nous eûmes le temps d'arriver avant qu'il se fût enlevé, et nous cherchâmes à l'assommer à coups de crosse. Il se défendit long-temps avec toute l'impétuosité possible. Il mordait ou frappait du bec nos fusils. Sa force était si grande encore, qu'à chaque coup il éraflait les canons. » Le Vaillant finit cependant par en triompher, et c'est sur ce vautour qu'il fit la description dont l'exactitude a été reconnue depuis par un grand nombre de voyageurs.

Le griffon diffère peu de l'oricou, si ce n'est que son plumage est d'un fauve vif, tirant sur le gris brun, que son bec est d'un jaune livide et que ses pieds sont gris. Il était connu des anciens, qui l'avaient rangé à tort parmi les aigles, et il est encore fort commun en Grèce, en Turquie et en Égypte. On le rencontre souvent dans les Alpes et dans les Pyrénées.

Le plus remarquable des vautours est sans contredit le condor, qui habite la chaîne des immenses montagnes des Andes dans le Nouveau-Monde. Cet animal est de ceux sur lesquels la fable et l'imagination des poètes ont aimé à s'exercer. Tantôt on l'a fait grand de plusieurs coudées, ses ailes étendues cachaient le soleil comme l'aurait fait un grand nuage, son cri faisait retentir l'écho des montagnes à plusieurs lieues de distance, son vol était si impétueux que le bruit en surpassait celui du vent le plus impétueux, et sa force était si prodigieuse qu'il enlevait dans ses serres redoutables les quadrupèdes de haute taille et qu'il les transportait sans efforts au-dessus des nuages, sur le sommet des montagnes les plus escarpées! C'était

réaliser la fable du *Roc des Mille et une Nuits*, cet oiseau merveilleux dont l'œuf était gros comme la coupole de Saint-Pierre de Rome, et dont l'aile pouvait couvrir toute une ville. Tous ces prodiges si beaux de loin se sont évanouis de près : on a tué des condors, on en a apporté, on en a nourri dans les ménageries, et nous pouvons à présent dire non pas ce qu'on en sait mais bien ce qui en est.

Ce vautour, le plus fort, le plus redoutable de l'espèce, n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une autruche. Il a de onze à treize pieds d'envergure. Sa tête est surmontée d'une crête charnue, très dure, et qui occupe sa partie moyenne depuis la racine du bec jusqu'au commencement de l'occiput. Cette crête, qui manque aux femelles, est suivie d'une membrane épaisse, lâche, couverte de rides et de couleur violâtre comme celle de l'oricou. Les joues, le cou, sont nus, garnis de quelques longs poils de couleur rouge rosé, et sont terminés par un collier composé d'un épais duvet dont le blanc de neige contraste avec le reste du corps qui est d'un noir bleu profond, ou de cette teinte que nous appelons en France *œil de corbeau*. Quelques plumes des ailes sont d'un gris perlé très agréable, ce qui contraste légèrement avec l'uniformité du plumage. Les ongles sont longs, recourbés et noirâtres, et les doigts paraissent être réunis entre eux par un rebord de la peau qui est très dilaté et ressemble à une membrane. Les jeunes sont recouverts d'un duvet si long et si floconneux que l'animal en pa-

rait fort gros ; à deux ans le plumage est brun, et ce n'est que dans l'âge parfait qu'il devient tout-à-fait noir.

Le condor s'élance à des distances inouïes dans l'espace, et ne se repose que sur les cimes les plus escarpées, dans les régions qui avoisinent la limite inférieure des neiges éternelles. De ce point élevé, qui est à plus de quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, il domine et fouille de son regard perçant les plateaux des Cordilières et l'étendue de ces plaines immenses connues sous le nom de *pampas*. Il n'y descend que s'il aperçoit une proie qui le tente, et il regagne la crête des rochers dès qu'il a satisfait sa voracité. Comme tous les vautours, il recherche les charognes corrompues et les préfère à une chair palpitante. Quand il rencontre un cadavre, il dévore d'abord les yeux et la langue, puis il déchire et ouvre le ventre pour manger les intestins. Lorsqu'il est bien repu, il se perche sur un rocher, et là, triste et immobile, il a dans toute son attitude quelque chose de sombre et de sinistre.

Si les diverses espèces de vautours diffèrent entre elles pour la grandeur de la taille, la force des muscles et la couleur plus ou moins foncée du plumage, en revanche elles se ressemblent toutes pour les habitudes et pour la voracité, et M. de Buffon a eu grande raison de dire que, lâches et insatiables, les vautours étaient plutôt des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie.

LE CHÊNE.

Si les pays méridionaux possèdent les palmiers à la tige élégante et gracieuse, les cèdres au port majestueux et aux rameaux immenses, les acajous au bois si vivement coloré, nos pays tempérés peuvent leur opposer le pin à la forme élancée, et qui produit la résine et le goudron, le noyer aux fruits huileux et au bois veiné, mais surtout le chêne, ce roi de nos forêts, le chêne, l'une des productions les plus belles et les plus utiles que puisse offrir le globe. S'il y a des arbres plus élevés et plus gros, il n'en est pas un seul qui offre un bois tout à la fois plus solide et plus facile à tailler, aussi de tout temps a-t-il été l'emblème de la force, non pas de la force qui attaque, mais de la force qui résiste, et contre laquelle les efforts sont impuissants. On reconnaît ses feuilles dentelées sur les plus anciennes médailles, et ses fruits se remarquent dans un grand nombre de bas-reliefs des monuments de l'antiquité.

Le chêne vient lentement, c'est tout au plus si au bout de cent ans il a un pied de diamètre, et cependant on en a vu qui avaient jusqu'à trente et trente-quatre pieds de circonférence, ce qui comporterait un diamètre de dix à onze pieds. Il est bien vrai que les auteurs qui rapportent ces faits les citent comme des merveilles. Tout autorise à croire que le chêne vit plusieurs siècles, et

il n'est pas rare de voir des arbres dont la tradition remonte à plusieurs générations d'hommes.

Il commence tard à donner des fruits, et les naturalistes s'accordent à dire que c'est dans sa vieillesse qu'il rapporte le plus. En cela ils se trompent : le chêne, comme tous les autres, n'est en plein rapport que quand il est dans toute sa force ; mais on conçoit que quelques auteurs aient appelé deux cents ans de la vieillesse, s'ils ont comparé cet espace de temps à la durée de la vie de l'homme. De vieilles traditions, qu'on retrouve dans les plus anciens auteurs, révèlent que dans des temps de barbarie les hommes vivaient de glands. Ce fait est d'autant plus croyable, que parmi les variétés du chêne il y en a dont le fruit est doux et assez sain ; mais il ne faut pas prendre ce rapport des historiens au pied de la lettre, car les anciens donnaient le nom de gland à tous les fruits des arbres de haute taille. La faine s'appelait le gland du hêtre, la noix s'appelait le gland de Jupiter, de sorte que les passages des anciens dont on se prévaut pour affirmer qu'il y a eu une époque où les hommes se nourrissaient de glands, veulent seulement dire que les fruits des forêts faisaient une partie de leur nourriture.

Mais si les hommes ne recherchent pas les glands, en revanche il y a beaucoup d'animaux pour les-



quels ils sont une véritable friandise, dont ils sont fort avides. Dans nos climats, le cerf, le chevreuil, le sanglier, l'ours, l'écureuil, ne vivent pas d'autre chose pendant l'hiver au fond des bois; et parmi les animaux domestiques, les dindes et les cochons en sont fort gourmands. Quand les glands ont été cassés et un peu cuits, ils peuvent être donnés à tous les animaux de basse-cour.

L'écorce du chêne sert à tanner les cuirs. On emploie ordinairement à cet usage celle des taillis de quinze à trente ans, parce que dans le bois jeune la vertu astringente est plus forte. C'est à l'époque de la sève du printemps qu'on dépouille le chêne de son écorce, qu'on laisse ensuite sécher à l'ombre. La meilleure est celle des arbres qui ont crû dans un terrain sec, et, parmi toutes les espèces, on recherche surtout pour cet usage celle qui est connue sous le nom de chêne des Pyrénées.

C'est le bois de ce bel arbre qu'on emploie à tant d'usages différents. Il entre dans la construction des navires, et fournit les principaux supports destinés à garantir la solidité de nos maisons et même de nos édifices. On en extrait des poutres d'une longueur et d'une grosseur extraordinaires qui résistent pendant des siècles, à en juger par l'état dans lequel on en a trouvé en démolissant d'anciens monuments.

Parmi les nombreuses variétés du chêne, il en est une qui se fait remarquer par un produit qui est d'une immense importance, c'est celle dont l'écorce épaisse, crevassée et spongieuse est connue sous le

nom de *liège*. Au bout d'un certain nombre d'années, lorsqu'on ne prend pas soin de l'enlever, cette écorce se fend, se détache d'elle-même et se trouve bientôt remplacée par une nouvelle écorce qui se forme en dessous. Le chêne-liège croît spontanément dans les parties méridionales de l'Europe et en Barbarie. Il se plaît dans les terrains secs et montueux. On en trouve une grande quantité dans le midi de la France. On détache l'écorce tous les 8, 10 ou 12 ans, selon la nature du sol ou de l'exposition. Un arbre peut fournir ainsi douze ou quinze récoltes avant d'être épuisé. Pour être de bonne qualité, le liège doit être souple, élastique, ployant sous le doigt, et de couleur rougeâtre. Tout le monde sait combien l'usage en est répandu pour faire des bouchons de toutes sortes, des bouées pour les vaisseaux, et des chapelets pour soutenir les filets des pêcheurs au-dessus de l'eau.

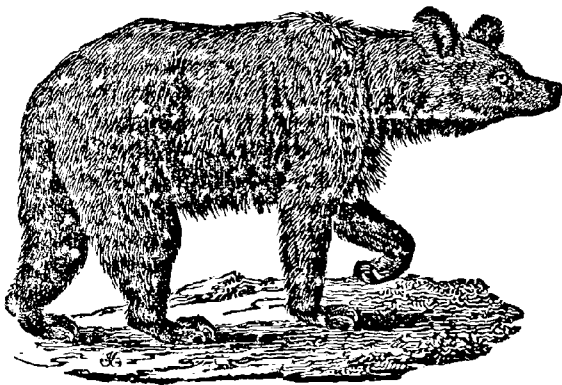
La meilleure manière de multiplier toutes les espèces de chênes est de les semer; les glands que l'on destine à cet usage doivent être parfaitement mûrs. On ne les cueille pas, on les ramasse quand ils tombent d'eux-mêmes pendant l'automne. On les sème au printemps ou à l'automne, en ayant soin de les mettre à quelque distance les uns des autres et au bout de deux ans on peut les lever pour les mettre en place. L'époque la plus favorable pour la transplantation est l'automne, immédiatement après les premières gelées.

Ainsi donc tout dans le chêne à son utilité : le bois sert à faire des poutres et des planches, les

branches font le meilleur bois de chauffage, l'écorce des uns sert à tanner le cuir, celle des autres à faire des bouchons, et enfin le fruit nourrit les bêtes des bois. La Providence a permis qu'un arbre si utile vint naturellement dans nos climats, sans soins, sans culture et en épaisses forêts.

L'OURS.

Nous avons déjà parlé de cet animal si remarquable à tant de titres, et si nous lui consacrons encore quelques lignes, c'est que nous avons à réparer une faute grave. Nous avons donné dans cet ouvrage des soins particuliers à ce qui concerne l'histoire naturelle, et le lecteur a pu remarquer avec quelle heureuse fidélité nous avons représenté le coq, la poule, la hyène, l'éléphant, le vautour, etc., tous si exactement ressemblants, qu'on les reconnaît au premier coup d'œil, et que leurs mœurs se décèlent, pour ainsi dire, dans leurs attitudes. Mais au milieu de ces petits chefs-d'œuvre dus au burin d'un des artistes les plus habiles de France, paraissait, comme pour les faire ressortir, une gravure (1) représentant un ours, le moins ours qu'il soit possible de voir. On conçoit facilement que la rapidité avec laquelle nos numéros se succèdent n'ait pas permis à l'artiste dont nous venons de faire l'éloge mérité, d'exécuter à lui seul toutes nos gravures. Nous avons obtenu de lui de faire ce qu'un autre, moins habile, avait manqué, et nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs un ours qui est ours, au point de défier l'examen le plus scrupuleux et la critique la plus malveillante. C'est bien le museau pointu sans cesse allongé au vent, l'œil noir et fin, le corps lourd sans queue, les pattes massives mais agiles, les ongles forts et crochus. Il y a dans tout cet ensemble un air fureteur et avide, qui est le vrai caractère de l'ours.



Et puisque l'occasion se présente d'en reparler, nous la saisissons pour citer un fait curieux qui enseigne une nouvelle manière de le combattre, manière dont cependant nous ne recommandons ni ne conseillons à personne d'oser faire usage.

Un officier anglais, employé dans l'île de Ceylan, devait se rendre, pour affaire de service, de la pointe de Galle à Hambantotte, poste militaire qui

(1) Voyez n° 6, page 45.

se trouve aussi sur les bords de la mer. Il s'embarqua sur un canot du pays; mais le lendemain, à la pointe du jour, la violence du vent l'avait jeté à vingt lieues de sa destination. Il se décida à se faire mettre à terre, dans la persuasion qu'il ne manquerait pas de rencontrer un des messagers qui portent les dépêches de station en station, d'un bout de l'île à l'autre. Il s'avança donc audacieusement dans les terres, portant une petite valise d'une main et de l'autre une bouteille à moitié pleine d'eau-de-vie. Il avait à peine marché deux heures, qu'il aperçut une troupe d'éléphants tout près de l'endroit où il lui fallait passer. Il ne s'arrêta pas pour cela, parce qu'il savait que ces animaux attaquent rarement les hommes, mais bientôt il vit un de ces redoutables colosses s'avancer vers lui d'un air furieux. Il se prit à courir de toutes ses forces; mais comme l'immense bête gagnait sur lui, il se retourna et lui lança à la tête sa petite valise; l'éléphant s'arrêta pour examiner ce que c'était, et notre voyageur en péril saisit cette occasion pour gravir un petit monticule et pour se cacher dans un épais taillis. L'éléphant regarda plusieurs fois autour de lui, puis s'éloigna pesamment. Ici nous laisserons parler l'officier anglais :

« Aussitôt que j'eus cessé d'apercevoir l'éléphant, dit-il, je quittai ma cachette pour revenir sur le sentier. À peine y avais-je fait quelques pas, qu'à la faible lueur du crépuscule j'aperçus deux animaux qui paraissaient se diriger vers moi, et qui en étaient éloignés d'environ cent toises. Je les pris d'abord pour des buffles sauvages, animaux fort communs dans cette partie de l'île; mais lorsqu'ils s'arrêtèrent au pied d'un grand arbre, en soufflant et en dirigeant leurs museaux vers les racines, je reconnus que c'était deux ours de grande dimension. Me jeter de côté était impossible, attendu que le bois qui bordait le sentier, tout hérissé de plantes épineuses, était impénétrable à l'homme; rétrograder eût été inutile, car je ne me trouvais plus qu'à vingt-cinq ou trente pas des deux ours. Dès qu'ils me virent, ils poussèrent, en signe de colère, un court rugissement et se dirigèrent vers moi, le plus grand, qui était incontestablement le mâle, devançant l'autre de toute sa longueur. Je continuais à les regarder fixement, et mon immobilité parut un instant les surprendre. Dans ce moment, ils n'étaient plus qu'à quelques pas. Remis de l'étonnement que mon apparent sang-froid leur avait d'abord causé, ils firent un bond pour s'approcher, et je ne leur échappai qu'en reculant d'autant en arrière; un nouveau bond nous rapprocha encore davantage, et au troisième je devais nécessairement tomber sous la griffe de ces monstres. Les périls d'une carrière toute militaire, passée en partie dans l'Inde, ne purent, je l'avoue, me défendre d'une vive impression de terreur. Je me rappelle distinc-

tement que je poussai un long cri qui dut retentir au loin ; mais, sans perdre ma présence d'esprit, quand je vis l'ours qui était le plus en avant se dresser sur ses pattes de derrière, et avancer les deux autres pour me saisir, je lui assénai sur le museau un coup de la bouteille d'eau-de-vie que je tenais à la main. Je n'ai pas besoin de dire que ma bouteille se brisa en éclats. J'ignore s'il fut déconcerté par le coup que je lui donnai sur le nez, partie qui est, dit-on, très sensible chez ces animaux, ou si l'eau-de-vie qui se trouvait dans la bouteille lui jaillit dans les yeux ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir reçu le coup que je lui portai, il fit volte-face et s'élança dans le bois suivi de sa compagne.

« Tout cela fut l'affaire de deux ou trois minutes, et c'est sans doute parce que mon engagement avec l'ours ne dura pas plus long-temps que je conservai ma présence d'esprit. Du reste j'avouerais que je restai fixé sur le sol comme un terme, jusqu'au moment où ces deux monstres eurent disparu ; mais quand j'eus cessé de les voir, ma première impulsion fut de me mettre à courir de toutes mes forces, et ce fut après avoir franchi environ trois milles avec la plus grande rapidité, que j'atteignis une belle plaine découverte. Je tombai alors d'épuisement sur la terre, où je restai étendu environ une demi-heure ; puis continuant ma route, je m'avançai lentement à travers la plaine dans l'espoir d'arriver à la station, qui, d'après ce qu'on m'avait dit, devait être à l'autre extrémité. »

Après encore environ vingt-quatre heures de marche et de fatigue, l'intrépide voyageur arriva, sans autre mauvaise rencontre, à une station où il trouva un Européen, caporal d'un régiment anglais, et qui l'escorta le fusil sur l'épaule jusqu'à Hambantotte. Il dut son salut au singulier hasard qui lui fit tenir dans la main une bouteille d'eau-de-vie, et à coup sûr, nous avons raison de dire avant de raconter cette histoire, que nous ne conseillons pas à nos lecteurs d'essayer de cette nouvelle manière de réduire les ours.

PIERRE-LE-GRAND.

Pierre I^{er}, empereur de Russie, fut un de ces hommes extraordinaires dont le caractère fut tout un système et dont la vie forme à elle seule l'histoire d'un pays. Tour à tour général ou soldat, juge ou bourreau, despote cruel ou souverain magnanime, père dénaturé ou époux dévoué, on le vit offrir au monde le monstrueux assemblage des vices les plus odieux et des plus nobles vertus. Il était doué par-dessus tout d'une audace et d'un courage à toute épreuve, qualités qui peuvent mener loin, quand on y joint comme il le fit, la plus infatigable persévérance. Appelé à régner sur un peuple encore plongé dans la barbarie, sans cesse exposé à voir son autorité méconnue et sa vie menacée, Pierre, aussi barbare que son

peuple, ne connut d'autres lois que sa volonté, d'autre moyen que la terreur, et les nombreuses cruautés dont il souilla sa vie seraient sans excuse s'il n'avait sans cesse marché vers le grand but de civiliser son pays et de lui donner un rang en Europe, car jusqu'alors la Russie ne paraissait pas en faire partie.



Dès l'âge de quinze ans on le vit se former une espèce de garde particulière qu'il sut discipliner et endurcir à la fatigue, et deux ans plus tard l'employer à réduire les strélitz, troupe redoutable, toute-puissante, et dont il avait déjà failli être la victime. Reconnu alors comme seul maître de l'empire au préjudice de son frère aîné qui lui abandonna ses droits, Pierre tourna toute son attention vers la marine. On dit que l'idée lui en vint en trouvant dans des magasins une vieille chaloupe anglaise qu'on y conservait par curiosité, mais cette anecdote ne mérite aucune croyance, parce qu'il est impossible que dans un pays dont une partie était baignée par les flots de la mer, il n'y ait pas eu des bâtimens bien ou mal faits. Il faut plutôt croire que le czar, dont le génie devinait ce que son esprit ignorait, comprit qu'une marine était le moyen le plus rapide et le plus sûr de se mettre en rapports directs et fréquents avec les autres pays dont il enviait les connaissances et la civilisation. Il fit construire des navires, saisit toutes les occasions de faire venir des vaisseaux anglais, et nomma un grand-amiral alors qu'il ne possédait pas encore une seule frégate. L'année suivante, cependant, il dirigea en personne, et par mer, une expédition contre Azof, qu'il prit. Euhardi par ce succès, et profitant d'une tranquillité due à la terreur qu'il inspirait, il quitta la Russie, visita la Prusse qui commençait aussi à sortir de sa nullité politique, et passant en Hollande, il resta plusieurs mois comme simple ouvrier dans les chantiers de Saardaam. Tout en travaillant avec ardeur, et tout en se livrant

aux études les plus difficiles, il ne négligeait pas l'administration de son vaste empire, et de la même main qui venait de manier la hache, il signait un règlement de police ou l'ordre de faire marcher une armée. Il passa ensuite en Angleterre, et s'établit à Deptford comme il s'était établi à Saardam, prenant tout à la fois ses leçons de chirurgie, de mathématiques et de navigation. De là il se rendit à Vienne d'où il fut forcé de partir en toute hâte, parce qu'il reçut la nouvelle que les strélitz, milice indomptable, s'étaient révoltés et marchaient sur Moscou. Il arriva trop tard pour la victoire, mais assez tôt pour la vengeance. Elle fut telle, qu'on ne saurait rien trouver d'aussi horrible dans les annales d'aucun peuple, quelque sauvage qu'il ait été. Pendant un mois entier, chaque jour éclaira plusieurs supplices, et chaque fois le czar abattit plusieurs têtes de sa main. Il descendit au rôle de bourreau, et força les nobles d'imiter son exemple. Une détestable émulation s'en mêla bientôt, les boyards rivalisèrent de cruauté, et les malheureux strélitz furent tous victimes de cette joute effroyable et sans exemple. C'est en inspirant ainsi la terreur, que ce farouche despote comprima toutes les rébellions qui éclatèrent.

On aurait dit qu'il y avait deux hommes dans le czar, car en même temps qu'il se livrait ainsi à tous les crimes de la barbarie, il fondait les éléments de la civilisation qui devait adoucir le caractère sauvage de ses peuples. Il fondait des écoles de marine et de mathématiques, il appelait à lui de tous les points de l'Europe les militaires, les artistes et les artisans les plus renommés. Il offrait à tous fortune et protection, et tenait parole à chacun. Il fit exploiter les mines, peupla les campagnes de bestiaux, encouragea l'agriculture et fit partir de tous côtés des géographes et des ingénieurs pour lever les plans de toutes les provinces russes. Il établit des fabriques d'armes et des manufactures de toutes sortes.

C'est au milieu de ces occupations toutes pacifiques qu'il lui apparut tout à coup un rival redoutable. Charles XII se présenta en armes et battit les armées russes. Pierre était déjà trop habile pour ne pas apprécier toute la supériorité des troupes suédoises sur les siennes; « les Suédois, dit-il, nous apprendront à devenir vainqueurs. » Et alors regardant chaque défaite comme un pas vers la victoire, on le vit redoubler de persévérance et de courage. C'est alors qu'il fut véritablement grand ! Se multipliant sur tous les points, parcourant ses États pour en rassembler les ressources, levant des troupes, les exerçant jour et nuit, partageant leurs fatigues pour ensuite les guider au milieu des dangers, il finit par vaincre à son tour. Le temps des revers vint pour le roi de Suède et enfin, après des années de lutte et de combat, la journée de Pultawa vint décider entre ces deux grands hommes. Charles XII et Pierre I^{er} combattirent comme de simples soldats, on les vit tous deux au plus fort de la mêlée, tous deux eurent leurs habits criblés de balles; et le soir de la bataille, pendant que Charles fuyait presque sans escorte, le czar victorieux re-

merciait les généraux suédois de lui avoir enfin appris à les vaincre. Courtoisie qui pouvait tout au moins surprendre dans le bourreau des strélitz !

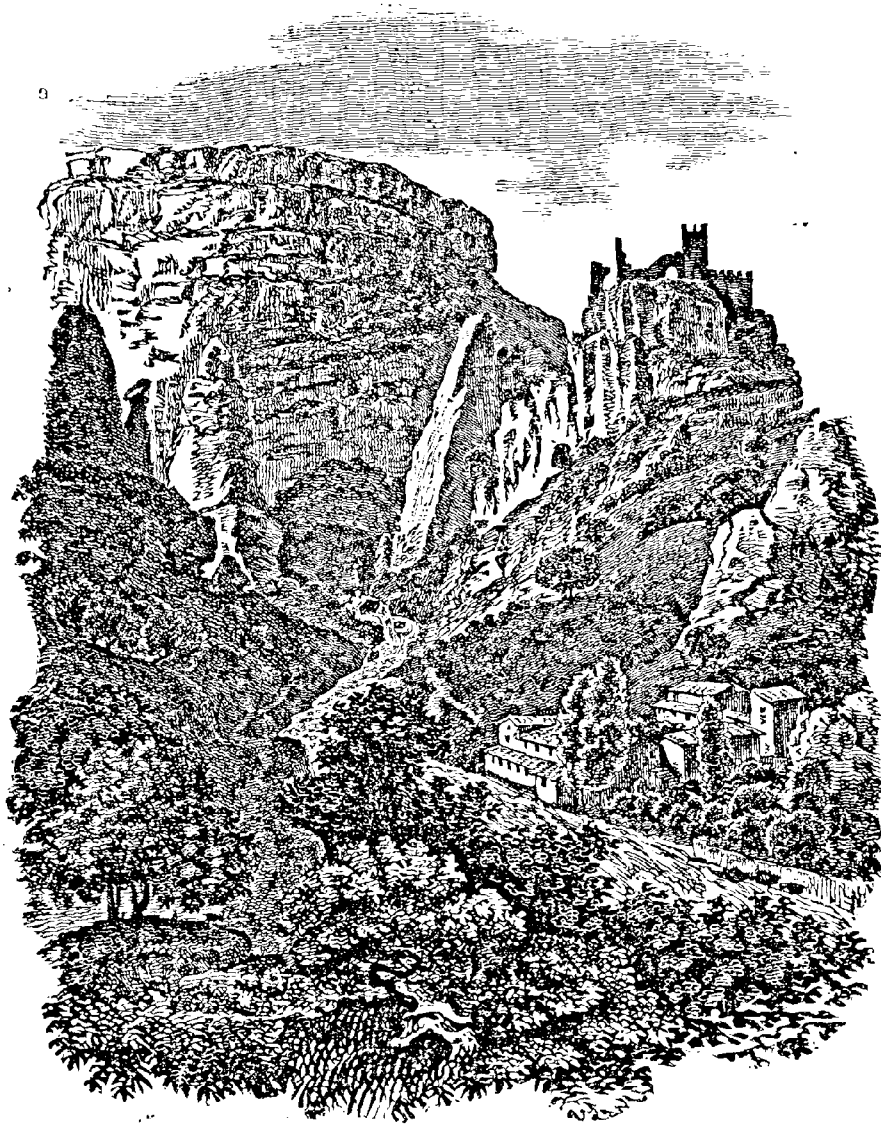
Cependant Pierre avait jeté les fondements d'une nouvelle ville sur les bords de la Baltique. Il voulait que la capitale du grand empire russe fût un port de mer, et du champ de bataille de Pultawa il écrivit à l'amiral Apraxin : « Grâce à Dieu, voici la pierre fondamentale de Pétersbourg solidement établie. » Depuis ce jour de victoire, la fortune revint au czar et ne lui fut un instant infidèle que dans la guerre qu'il eut à soutenir contre la Turquie. Engagé sur les bords du Pruth avec plus de 40,000 hommes, entouré par des forces quatre fois supérieures, il désespérait du salut de son armée. Enfermé dans sa tente, incapable cette fois de ces résolutions hardies qui sauvent ou qui perdent, il semblait accablé par son malheur, lorsque Cathérine, sa seconde femme, si célèbre depuis, parvint à ouvrir des négociations qui sauvèrent l'armée.

Il serait trop long de raconter ici les autres guerres où le czar fut engagé, et où il déploya une activité et un talent toujours plus extraordinaires. Elles lui valurent le surnom de GRAND, et il fut grand, en effet, malgré les crimes et les excès qui souillèrent sa vie. Parmi ces crimes, il en est un qu'aucune âme honnête ne saurait plus comprendre de nos jours, et qu'on se refuserait à croire pour l'honneur de l'humanité, si les preuves n'en étaient malheureusement trop irrécusables. Il fit subir la torture à son fils Alexis, pour lui arracher l'aveu de crimes qu'il n'avait pas commis, et le fit décapiter sous ses yeux ! On dit même qu'il l'exécuta de sa propre main; c'était se montrer plus courageux que Brutus ou plus féroce qu'un bourreau. Grâce au ciel, on ne trouve de pareils faits dans l'histoire d'aucun siècle ni dans les annales d'aucune nation. On ne saurait essayer d'atténuer d'aussi révoltantes atrocités, à moins d'admettre comme une excuse ce mot de cet homme prodigieux : « J'ai réformé mon peuple et je n'ai pas pu me réformer moi-même. » Après un tel aveu, on ne saurait s'étonner s'il ne mourut pas dans un jour de victoire, et si des excès de tout genre le conduisirent au tombeau à l'âge de cinquante-trois ans.

Pierre I^{er} régna un tiers de siècle sur la Russie, et ce temps si court lui suffit pour en faire un grand empire. Il n'y avait de loi que sa volonté, mais cette volonté était si forte et si terrible que tous les obstacles s'aplanirent devant elle. Il fit de grandes choses, et sa gloire serait la plus belle des gloires s'il ne l'avait ternie par des crimes inutiles et des cruautés sans exemple. Il assujettit et gouverna par la terreur des peuples barbares qu'il eût été plus beau de dompter par le christianisme qui a civilisé le reste de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, le monde admire aujourd'hui Pierre-le-Grand, mais lors de sa mort personne ne l'a pleuré.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.



Parmi les lieux célèbres sur le globe, les uns le sont par quelques particularités matérielles remarquables, les autres par de grands souvenirs qui s'y rattachent ; la fontaine de Vaucluse l'est à ce double titre. En sortant d'Avignon, après avoir voyagé quelques heures sur les bords pittoresques et fleuris de la Sorgue, on arrive tout à coup à une vallée étroite bordée des deux côtés par des rochers inaccessibles d'un aspect sauvage et au milieu desquels coulent ou pour mieux dire écumant et bondissent les eaux de la rivière. Cette vallée est fermée par une montagne qui n'est qu'un roc immense et qui n'a pas moins de treize cents pieds de hauteur.

Au pied de cette masse aride on découvre l'en-

trée d'une caverne dont l'obscurité est si terrible qu'elle correspond parfaitement à la description que font les anciens poètes de l'entrée des enfers. Il en jaillit une nappe d'eau qui n'est ni un ruisseau ni une fontaine, mais qui forme un fleuve tout entier. Cette eau s'élançe avec tant de force et d'impétuosité qu'elle s'élève au-dessus d'une espèce de môle qui est devant l'ancre, d'où elle se précipite avec un bruit épouvantable de rochers en rochers, jusqu'à ce qu'étant arrivée à un endroit plus uni et plus profond, elle prend un cours tranquille et reçoit le nom de *la Sorgue*. Mais quand viennent les chaleurs de l'été et que de toutes parts les eaux sont moins abondantes, celle de la caverne baisse sensiblement; on peut alors se décider à

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIENNE, 21.

y entrer en descendant sur des roches mouvantes ; de là on atteint des arêtes solides mais glissantes, et l'on arrive à une grotte ténébreuse remplie de curieuses cristallisations.

La surface de cette caverne, qu'on pourrait tout aussi bien appeler un réservoir, a de sept à huit pieds de diamètre dans sa hauteur moyenne. Plus les eaux baissent et plus cette surface diminue. Au printemps de 1683 elles descendirent à une si grande profondeur, que pour en conserver le souvenir on grava deux inscriptions, l'une au niveau de l'eau qui n'offrait alors que trois toises quatre pieds et demi de diamètre, et l'autre sur le côté gauche du bassin. La dernière constate que la différence du niveau des surfaces de l'eau entre sa plus grande hauteur et son plus grand abaissement était de 66 pieds.

Ce n'est donc pas dans l'été, pendant les plus grandes chaleurs, qu'il faut visiter la fontaine de Vaucluse, parce qu'alors les eaux s'échappent par des conduits souterrains et viennent couler silencieuses et limpides à travers la vallée ; mais dans l'hiver elles se gonflent, s'élèvent, remplissent toute la caverne, surmontent la chaussée, et se précipitent en masse immense par-dessus les rochers, se brisent en flots irrités et présentent de toutes parts des torrents d'écume qui prennent tous les aspects, réfléchissent toutes les couleurs, et frappent l'air de coups redoublés. On ne reconnaît plus cette vallée si paisible dont on a admiré le calme quelques mois auparavant ; elle offre alors un spectacle bruyant et terrible ; on dirait la colère qui succède à la douceur, ou le désespoir qui succède à l'espérance. La violence avec laquelle ce torrent impétueux roule ses ondes semblerait devoir tout entraîner sur son passage ; cependant des plantes de toutes sortes fixées entre les rochers lui résistent, et de temps à autre on aperçoit des truites remonter les chutes et fendre les flots qui bondissent.

D'où vient cette masse d'eau si prodigieuse, qu'elle forme une rivière au sortir du rocher même, et rivière si considérable que, parvenue au bas de la vallée, elle est navigable ? Où sont les réservoirs souterrains qui l'alimentent ? Par quelle force les eaux de ces réservoirs sont-elles précipitées sur la surface du sol ? C'est ce qu'aucun philosophe n'a pu expliquer jusqu'à ce jour. L'action des volcans n'y est pour rien, car l'eau n'a aucun goût désagréable ; elle n'est que lourde et crue comme toutes les eaux de source, claire et limpide comme l'air. Cependant cette masse d'eau n'obéit pas qu'à des lois intérieures, car on a remarqué qu'à l'époque des neiges ou après de grandes pluies, elle prenait un accroissement presque subit qui ne cessait que lorsque les neiges avaient entièrement disparu ou que les pluies avaient cessé. On a souvent essayé d'en trouver le fond ; les uns affirment qu'on n'a jamais pu y parvenir, les autres disent qu'on l'a trouvé à une cinquantaine de toises. Tout porte à croire que ces derniers sont dans l'erreur et que le gouffre allant sans cesse en se rétrécissant, la sonde se sera arrêtée contre les rochers ; et ce qui le prouve, c'est que toutes les expériences ont donné des résultats différents. En comparant tous les rapports

des savants ou des voyageurs qui ont visité cette célèbre merveille, on les voit s'accorder sur ce point, c'est qu'en s'élevant du fond de l'abîme, l'eau de la caverne est calme et ne présente à sa surface ni écume ni bouillonnement. Ce fait nous semble donner droit de conclure que d'immenses amas d'eaux souterraines pressées par leur propre poids et n'ayant d'autre issue que celle que leur offre la caverne de Vaucluse, s'y dirigent avec une force continue et constante, qui ne se trouve augmentée que lorsque la fonte des neiges ou l'abondance des pluies vient accroître son volume. On comprend aisément que des masses d'eaux souterraines puissent recevoir celles qui tombent à la surface de la terre par mille petits conduits sans que pour cela elles puissent trouver une issue par ces mêmes conduits ; tout dépend de la pente des eaux et de leur direction dans les gouffres intérieurs. Si ce raisonnement est vrai, et il nous paraît fort possible, la fontaine de Vaucluse ne serait qu'un immense puits artésien naturel.

L'habile artiste auquel cette collection doit déjà des productions si remarquables, telles que la Tour du Temple, la Bastille, les portraits de Frédéric, de Cromwell et tant d'autres, et dont le talent peut défier et surpasser celui des graveurs anglais si vantés aux dépens des graveurs français, a représenté cette vallée célèbre avec une exactitude qui en donne une idée parfaite.

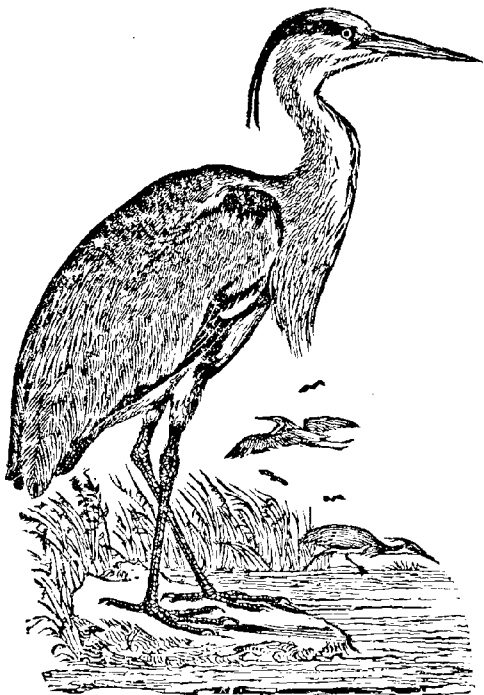
La fontaine de Vaucluse est une des merveilles de la France ; elle est digne de toute sa célébrité par la magnificence du spectacle qu'elle déploie, et cependant cette magie n'est pas la seule qui agisse sur l'esprit, il s'y joint un grand et ineffaçable souvenir. C'est à Vaucluse, dans cette vallée aride dont le silence profond n'est troublé de temps à autre que par les éclats grondeurs du torrent, c'est dans cette vallée encore plus inhabitée alors qu'aujourd'hui, que Pétrarque, ce grand poète dont nous avons francisé le nom, a écrit ses plus beaux ouvrages.

Pétrarque, si justement célèbre par ses admirables poésies latines et italiennes, avait souvent visité la fontaine de Vaucluse dans les premières années de son adolescence. Ce lieu sauvage avait fait une si vive impression sur son esprit, que dans le cours de sa longue carrière il y revint sans cesse à des intervalles plus ou moins longs. Un génie comme le sien ne pouvait manquer de briller comme un météore au commencement du quatorzième siècle. A cette époque où notre littérature, qui a depuis enrichi l'Europe, ne possédait encore aucun de ses chefs-d'œuvre, il remplissait de son nom la France et l'Italie. Les souverains se disputaient sa présence. Pétrarque cédait quelquefois à leurs désirs, mais après un court séjour dans les palais, il s'échappait pour revenir dans sa solitude de Vaucluse, et de là bientôt un nouvel ouvrage venait attester la prodigieuse activité de son esprit et toute la puissance de son génie. Ce n'est que par ses admirables ouvrages que ce grand poète devrait être célèbre, et cependant, il faut bien l'avouer, il l'est plus encore peut-être par sa longue passion pour une femme

dont il a immortalisé le nom par ses vers. Demandez en France ce que c'était que Pétrarque, on ne vous répondra pas que c'est l'admirable auteur de tant d'admirables poésies, à peine même vous en indiquerait-on un titre, mais on vous dira que c'était l'amant de Laure ! et en cela on fera encore une

erreur grossière, comme nous nous réservons de l'expliquer à l'article que nous consacrerons bientôt à Pétrarque lorsque nous présenterons son portrait. Toujours est-il que son nom est devenu inséparable de celui de Laure, et que les deux noms de Laure et Pétrarque sont inséparables de celui de Vaucluse.

LE HÉRON.



Au lieu de se borner à décrire les formes des animaux, la qualité de leur fourrure, ou la couleur de leurs plumages ; au lieu de ne voir dans leurs habitudes que les conséquences forcées de l'instinct de conservation qu'ils ont reçu de la nature, quelques naturalistes se sont plu à comparer ces habitudes aux nôtres pour doter chaque animal d'une sorte de caractère moral. Ce système, par lequel ils ont cru peut-être reculer les bornes de la science, les a entraînés dans de graves et curieuses erreurs. Ils ont parlé de la gaité de l'écureuil, comme si ses mouvements continuels et ses bonds agiles de branche en branche n'étaient pas à la fois le moyen de trouver les fruits dont il se nourrit, et celui d'échapper aux dangers qui le menacent sans cesse. Ils ont signalé l'étourderie du jeune chat, comme si toutes ses petites manœuvres, qui paraissent d'abord n'être qu'un jeu, étaient autre chose que le prélude de la guerre cruelle qu'il doit faire aux oiseaux et aux petits quadrupèdes.

C'est ainsi qu'en observant les habitudes du héron, ils ont dit que c'était de tous les oiseaux le plus triste et le plus malheureux. Il est aisé de prouver cependant qu'il n'est ni plus triste ni plus malheureux que les autres. Toutes ses habitudes

sont en rapport avec la mission qu'il a reçue de la nature, et qui est de faire une chasse continuelle aux reptiles et aux animaux immondes qui peuplent la vase des marais. S'il est silencieux, c'est que le moindre bruit pourrait effaroucher la proie qu'il guette ; s'il est immobile, c'est que le moindre mouvement pourrait déceler sa présence ; s'il marche, c'est avec une lente et admirable précaution : on dirait qu'il craint de laisser une empreinte sur la terre humide, ou de faire entendre le frémissement de ses plumes ; mais il n'y a dans tout cela ni tristesse ni malheur.

La nature, du reste, a largement pourvu le héron de toutes les armes et de toutes les ressources qui lui sont nécessaires ; toutes les proportions de son corps sont admirablement calculées pour le but vers lequel il doit sans cesse diriger ses efforts. Ses longues pattes dégarnies de plumes lui permettent de faire de longues enjambées et d'entrer dans l'eau ; ses doigts, garnis d'ongles longs et aigus, lui fournissent un appui et lui facilitent les moyens de s'accrocher aux menues racines en traversant la vase ; son bec long et fort est garni intérieurement de dentelures tournées en arrière, et destinées à retenir le reptile qui glisse en se débattant.

S'il est presque toujours solitaire, c'est que la chasse qu'il fait est une guerre silencieuse et d'embuscade. On le voit, sur le bord des rivières, des étangs ou des marais, rester des heures entières, immobile à la même place, posé sur un seul pied, le corps presque droit, son long cou replié le long de la poitrine et du ventre, la tête et le bec couchés entre les épaules. Il paraît étranger à tout ce qui se passe autour de lui, et on dirait plutôt une statue de pierre qu'un oiseau vivant. Quand il croit apercevoir un reptile, une grenouille ou un poisson, il entre dans l'eau avec précaution, déploie subitement son long cou, et avance son long bec avec tant de force qu'il en perce sa proie. Lorsqu'il l'a tuée, il l'avale avec gloutonnerie et quelquefois d'un seul morceau.

Il ne faut pas croire cependant que le héron soit toujours à guetter au bord de l'eau, il s'élève et plane au-dessus des étangs et des marais. Il agit lentement ses ailes immenses, et leur mouvement régulier le fait monter peu à peu à une telle hauteur, que l'œil n'aperçoit plus qu'un point noir. C'est en s'élançant ainsi vers les plus hautes régions de l'air qu'ils échappent aux faucons et aux autres oiseaux de proie.

On croit généralement que le héron est un oiseau de passage, mais c'est une erreur. Toutes les températures lui sont indifférentes, et on le rencontre dans les climats les plus brûlants comme dans les

pays les plus glacés. Il ne change de lieu que lorsque la nourriture lui manque; et avant de s'y décider il sait endurer avec patience et fort long-temps tous les tourments de la faim. Qu'il pleuve, qu'il neige, ou qu'il fasse une chaleur étouffante, il n'abandonne le poste qu'il a choisi que le soir, et c'est pour aller se percher sur les arbres les plus proches. Il les quitte au point du jour pour revenir planer en tournoyant au-dessus des marais, ou pour se poser immobile au bord de l'eau.

Il bâtit son nid sur le sommet des arbres les plus élevés, et le compose de menues branches, d'herbes sèches, de joncs et de plumes. La femelle y pond quatre ou cinq œufs allongés, aussi pointus d'un bout que de l'autre, et d'un vert pâle et uniforme. Pendant tout le temps qu'elle reste à couvrir, le mâle lui porte chaque jour le fruit de sa pêche. Quand les petits sont éclos, et jusqu'à ce qu'ils puissent prendre leur volée, le père et la mère fournissent à leur besoin avec la plus vive sollicitude. Il fut un temps où les jeunes hérons étaient un mets recherché, et même un mets royal, à tel point qu'on construisait, sur les sommets des arbres de haute futaie, des claires-voies destinées à attirer ces oiseaux par la commodité qu'ils trouvaient à y placer leurs nids. On appelait ces appareils des *héronnières*, et les vieilles traditions de chasseurs font encore mention de celles que François I^{er} fit construire à Fontainebleau. Ces dépenses frivoles avaient encore un autre but, c'était d'avoir toujours des hérons à portée pour la chasse qu'on leur faisait faire par des faucons, et qui était d'autant plus brillante, que c'était moins une chasse qu'une joute au vol. On laissait prendre de l'avance au héron qui cherchait à échapper à son ennemi en s'élevant à des régions auxquelles ce dernier, doté d'ailes moins puissantes, ne pouvait pas parvenir.

Il y a plusieurs variétés de hérons; la plus remarquable est celle qui est connue sous le nom de *butor*. Elle diffère de l'espèce ordinaire en ce que l'oiseau, au lieu d'avoir le plumage blanc et noir, a le sommet de la tête entièrement noir, et porte de larges moustaches de la même couleur. Le fond de son plumage est varié d'un jaune ferrugineux et de zig-zags noirs. Le tour des yeux et les pattes sont d'un vert pâle. Sa voix, qui est rauque et forte, a un éclat effrayant, et on dit qu'il ne la fait entendre que le soir, comme pour servir de cri de rappel; car ces oiseaux, qui se dispersent dans le jour, se rassemblent la nuit, mais en fort petit nombre. Le butor fait son nid au mois d'avril, non pas sur le faite des arbres, comme les hérons ordinaires, mais au milieu des roseaux, sur une touffe de joncs. Comme les petits restent dans ce nid découvert pendant vingt jours, les habitants des campagnes en font la recherche; mais le père et la mère font une courageuse défense. Ils se tiennent debout près du nid, attaquent les chiens, et s'élancent vers les chasseurs, en cherchant à leur frapper les yeux. On ne comprend pas trop cette chasse, qui ne laisse pas que d'être dangereuse, quand on vient à réfléchir que la chair de ces animaux est d'un mauvais goût, et qu'elle ne serait pas mangeable si on n'avait la

précaution de la séparer de la peau qui porte avec elle un goût de marécage insupportable.

Presque toutes les espèces de hérons portent sur la tête une aigrette de plumes qui sont assez recherchées, et dont on a fait des ornements de toilette.

LA TRUFFE.

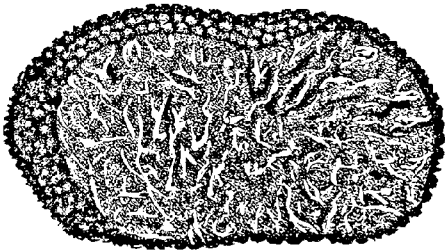
De toutes les productions de la nature, la truffe est peut-être celle qui peut se glorifier de la plus brillante renommée. Elle était recherchée dès les plus anciens temps de la Grèce et de Rome, et aujourd'hui son usage est répandu par toute la terre. Tout homme un peu civilisé rougirait de ne pas la connaître, et celui qui ne l'aimerait pas s'en défendrait comme d'un crime. Le gourmand n'en parle qu'avec enthousiasme, et le cuisinier n'y touche qu'avec respect. Son parfum doit dominer celui de tous les mets dans tout diner de bonne compagnie, et celui qui refuse une invitation se trouve comme engagé malgré lui si on lui dit en dernière ressource qu'on lui offrira des truffes. De nos jours même elle est devenue une sorte de puissance politique, elle brille dans les dîners diplomatiques, elle règne dans les palais des rois, et tout ministre la présente avec confiance à ses amis et à ses ennemis. Les poètes gourmets qui l'ont chantée lui attribuent bien d'autres vertus encore; nous, qui ne sommes pas poète et qui tachons de ne voir que le côté vrai des choses, nous dirons ce qu'on sait sur cette production singulière qui ne ressemble à nulle autre et qui n'est pas encore bien connue.

Les naturalistes s'accordent à regarder la truffe comme une espèce de champignon. Elle pousse sans racines qui la fixent dans la terre, sans feuilles ni tige qui décèlent sa présence au dehors. On ne saurait la trouver si elle ne laissait percer un parfum qui lui est particulier, qui échapperait à nos sens imparfaits, mais qui frappe vivement l'odorat de certains animaux. Comme les cochons s'en montrent fort avides, on les emploie à cette recherche; mais il advient si souvent qu'on n'arrive pas assez vite pour les empêcher d'en manger, qu'on préfère employer des chiens dressés à cet usage et qui se contentent d'indiquer, en grattant, la place qu'il faut fouiller.

C'est surtout dans les forêts de chênes et de châtaigniers qu'on trouve les truffes, non pas que le voisinage de ces arbres soit nécessaire à leur développement, mais probablement parce que la même exposition qui convient aux uns convient aussi aux autres. Elles se plaisent de préférence dans les terrains argileux, mêlés de sable, légers et humides: elles sont en général à cinq ou six pouces de profondeur. On a remarqué que le terrain qui les contenait était inégal à la surface, qu'il offrait des gerçures et qu'il sonnait creux quand on le frappait. Ce sont des indices qu'il ne faut pas négliger, bien qu'ils ne soient pas infaillibles.

On a trouvé des truffes dans presque toutes les contrées du monde, mais surtout dans les pays tempérés. C'est en Piémont et en France qu'elles se rencontrent en plus grande quantité. Celles qu'on en tire jouissent à juste titre d'une grande renommée tant par la finesse de leur parfum que par la délicatesse de leur chair.

La truffe est ronde, de forme irrégulière, et présente à l'extérieur une surface noire ou grise hérissée de petites aspérités tuberculeuses; sa substance intérieure est une chair ferme, compacte et coupée de petites veines brunâtres, de telle sorte qu'une truffe coupée en deux a une apparence dont cette gravure donne une idée fort exacte.

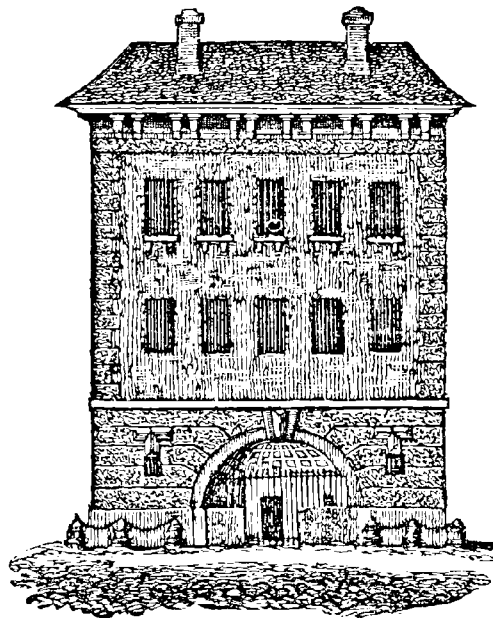


On a été long-temps à chercher le secret de la reproduction des truffes. On ne saurait affirmer même qu'on l'ait encore trouvé, mais tout porte à penser qu'elle se reproduit d'elle-même en se décomposant lorsqu'elle est parvenue à toute sa maturité. Il est certain qu'alors elle se gerce, se fend, se change en matière molle, et tout donne à croire que de ces débris naissent de nouvelles truffes. On a essayé de semer de ces débris de truffes mûres dans des terres préparées exprès, et on prétend qu'on a réussi. Si ce fait est vrai, et pour notre part nous le croyons, on pourra parvenir à reproduire les truffes, et peut-être ce moment sera-t-il celui de leur décadence. Ce qui est rare est d'autant plus recherché qu'on n'en prend jamais à satiété, et lorsque la satiété vient il arrive souvent que le goût passe. Il est donc peut-être à désirer pour la gloire de la truffe, gloire fort innocente d'ailleurs, car elle n'a coûté ni une larme ni une goutte de sang, il est peut-être à désirer, disons-nous, que la truffe soit toujours rare. C'est d'ailleurs un aliment dont il faut faire un usage fort modéré. Il est nuisible à beaucoup de personnes, n'est sain pour aucune, et peut causer des accidens fâcheux. On a écrit des volumes sur les diverses manières de l'appêter, et celui qui en inventerait une nouvelle serait en vénération près de tous les gourmands présents et à venir. Nous nous attendons bien à en être souverainement méprisés, nous qui venons de médire quelque peu de leur mets de prédilection.

LA PETITE FORCE.

Il existait hors Paris, au treizième siècle, un château entouré des dépendances ordinaires, et qui appartenait à Charles, roi de Naples et de Sicile, et frère de saint Louis. Peu à peu la population augmenta, des maisons furent bâties, la ville s'agrandit, et ce domaine, qui se trouvait dans la campagne, se trouva dans les faubourgs. Bientôt ce château royal ne fut plus qu'un hôtel et fit partie de la ville, seulement la rue dans laquelle il fut relégué conserva le nom du Roi de Sicile. Dans les siècles suivants, le duc de la Force en devint propriétaire et lui donna son nom, puis l'hôtel de Brienne fut bâti sur une partie des terrains qui en dépendaient.

Ces deux hôtels furent acquis, vers 1750, par l'État, et furent destinés à recevoir les élèves d'une école militaire qu'on se proposait de fonder; mais ce projet ne reçut pas son exécution, et cet immense local resta sans emploi jusqu'en 1780. M. Necker était alors ministre. C'était un homme bien intentionné, partisan des réformes et philanthrope éclairé. Il proposa au roi de consacrer les deux hôtels à l'établissement d'une nouvelle prison où les détenus seraient séparés suivant la nature de leurs délits et la gravité de leurs peines. Louis XVI, ce roi honnête homme, et qui périt martyr, ne pouvait manquer de donner son adhésion à de pareils projets; il les approuva, et bientôt on ferma les prisons du Fort-l'Évêque et du Petit-Châtelet qui étaient plutôt des écoles de corruption que des lieux de correction.



Le grand hôtel devint donc une prison, et la prison conserva le nom de l'ancien propriétaire. L'hôtel de Brienne devint aussi une prison, et reçut le nom de la Petite-Force. C'est de cette dernière que nous offrons la façade sur la rue Pavée-St.-Antoine.

Elle n'est remarquable que par son guichet et ses fenêtres grillées. Elle est destinée aux femmes. On les occupe à des travaux d'aiguilles ou à filer. C'est tout à la fois les occuper, leur donner les moyens d'adoucir leur malheureuse situation et peut-être aussi les accoutumer au travail.

HISTOIRE DES VOYAGES.

DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

De temps immémorial on connaît l'existence de l'Afrique; son nom se lie à celui des empires de l'antiquité; notre histoire retentit des guerres que nos ancêtres y ont été soutenir pour la défense de la foi; le plus grand général des temps modernes, Bonaparte, de glorieuse mémoire, y a débarqué en conquérant à la fin du siècle dernier: nous possédons à présent un royaume sur son territoire, et cependant aujourd'hui on ne sait presque rien sur l'intérieur de l'Afrique! Les puissances européennes possèdent quelques points du littoral, et non-seulement elles n'ont aucun établissement dans l'intérieur, mais encore elles ignorent la position des villes et jusqu'au nombre des royaumes, car tout ce qu'elles sont parvenues à savoir, c'est qu'il y a des villes et des royaumes considérables.

N'est-ce pas une chose étonnante que les Européens qui, au quinzième siècle, risquèrent des flottes, des trésors et des armées pour combattre les sauvages du Nouveau-Monde découvert par Colomb; n'est-ce pas une chose étonnante qu'ils n'aient pas fait une seule tentative pour pénétrer en Afrique! Et cependant c'était le même climat et les mêmes obstacles; c'était le même danger et les mêmes espérances. Là aussi, sans doute, il y avait des peuples à vaincre, car l'empire des Incas, et toutes ces nations guerrières qui habitaient les immenses plaines de l'Amérique ou ses sombres forêts, n'étaient pas plus à craindre que les nations noires de Tombouctou et de Kano. Mais en revanche, là aussi il y avait des trésors à conquérir, car on savait qu'il venait de l'intérieur de la poudre d'or et de l'ivoire, de riches pelleteries et des pierres précieuses. Ce rapprochement offre cela de remarquable que les Amériques presque tout entières sont envahies ou conquises, et que l'Afrique, encore indépendante, sera d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle a pu indirectement profiter des progrès de la civilisation d'Europe. Elle n'en était pas séparée, comme l'Amérique, par un immense océan. Il n'y avait pour ainsi dire à franchir qu'une mer de sable. Mais c'est qu'on savait peut-être qu'au-delà de ce désert il y avait des hommes indomptables; au lieu que les premières relations d'Amérique parlèrent de peuples simples et timides, qu'un coup de fusil tiré à poudre faisait fuir par milliers. Aussi, qu'arriva-t-il? c'est que les premiers voyageurs qui se rendirent en Amérique étaient des aventuriers avides des trésors qu'ils prenaient sans éprouver de résis-

tance, et prodiges d'un sang qu'ils versaient sans courir de dangers. Ceux qui osèrent pénétrer en Afrique, au contraire, étaient des intrépides qui risquaient leurs vies pour faire des découvertes scientifiques. Ces hommes courageux sont en bien petit nombre, et y périrent presque tous. Nous en ferons une revue rapide, et nous signalerons chacun de leurs noms à l'admiration et surtout à l'attention de nos lecteurs, nous réservant de leur consacrer, dans le courant de ce volume, un article à chacun.

Bien que dans le courant du dix-septième siècle des compagnies françaises aient tenté des voyages dans l'intérieur de l'Afrique, ce n'est guère que dans le dix-huitième et dans celui-ci qu'on a fait des entreprises hardies et quelque peu fructueuses. En 1713, les Français réussirent à bâtir un fort et à former un établissement durable à Dramanet, d'où ils pénétrèrent assez avant dans les terres sur la rive méridionale du Sénégal, où ils trouvèrent beaucoup d'or. Pendant ce temps, les Anglais faisaient sur plusieurs autres points des expéditions commerciales, qui, sans cesse renouvelées avec un zèle infatigable, finirent par obtenir quelque succès; mais ces succès même faisaient vivement sentir la nécessité d'aller plus avant, lorsque enfin, en 1788, se forma en Angleterre l'Association africaine. Cette société, dirigée par sir Joseph Banks, l'intrépide compagnon du capitaine Cook, a fait faire en peu de temps des progrès immenses dans la connaissance du continent africain.

Ledyard fut le premier missionnaire de cette association; mais il mourut au Caire, au moment même où il se préparait à pénétrer dans le désert. Lucas vint ensuite; mais, après peu de jours de marche, en compagnie de quelques marchands musulmans, il fut obligé de revenir sur ses pas, non sans rapporter des renseignements précieux sur la situation et la force de plusieurs royaumes, à deux cents lieues de rayon. En 1791, le major Houghton partit de la Gambie, traversa le Sénégal, et parvint à Jarra, sur les confins du désert. Depuis on n'en a pas eu de nouvelles, et tout porte à croire qu'il a péri assassiné par les Maures.

Vient ensuite ce Mungo Park, dont le nom, devenu célèbre à juste titre, se trouve lié désormais à l'histoire de la géographie. C'était un homme d'un esprit éclairé, d'un grand savoir, d'un caractère patient, d'un courage à toute épreuve, et doué d'une facilité prodigieuse à apprendre les langues. Le 2 décembre 1795, il partit en se dirigeant vers le Niger, fleuve immense, dont le cours et la source étaient inconnus. Il rencontra des peuplades maures, dont la férocité formait un contraste frappant avec la bonté naturelle des nègres. Saisi, dépouillé de ses habits, et traîné à la suite de ces hordes barbares, l'intrépide voyageur parvint à s'échapper; et seul, presque sans habits, sans armes, il atteignit le Niger, après avoir erré pendant trois semaines dans le désert. Il découvrit ensuite Sego, grande ville qui compte plus de 30,000 habitans, parcourut plus de cent milles, et continua de marcher le long du Niger jusqu'à Bansakow, où le fleuve cesse d'être navigable. De là il traversa la chaîne de mon-

tagnes qui divise le cours du Niger des rivières du Sénégal et de la Gambie ; et, après une absence de dix-huit mois, il arriva, le 10 juin 1797, à Pisanía, où il fut reçu par ses amis qui l'avaient déjà pleuré.

Ce fut le premier grand pas fait dans l'intérieur de l'Afrique. Mungo Park avait parcouru 366 lieues, et d'autres voyageurs sont venus confirmer depuis l'exactitude de ses descriptions et la vérité de ses renseignements.

Pendant ce temps, Brown avait pénétré assez avant par l'est, et avait séjourné trois ans dans le royaume de Darfour. Son retour fut le signal du départ d'Horneman, qui, après avoir étudié la langue des Musulmans pendant quatre années entières, entreprit de pénétrer dans l'intérieur du pays. Après avoir échappé à des dangers multipliés, il reparut à Tripoli au mois de janvier 1800, et repartit au mois d'avril suivant pour le midi de l'Afrique. On n'a jamais pu savoir au juste depuis ce qu'il était devenu. Les uns disent qu'il est mort de maladie, les autres qu'il a été tué, et le bruit a couru qu'en 1823 il vivait encore, fort respecté des Arabes.

En 1815, Mungo Park, remis de ses fatigues, se présenta de nouveau pour tenter une seconde entreprise, et cette fois ce fut sous les auspices du gouvernement anglais. Le 4 mai, il partit de Pisanía, et c'est après des souffrances inouïes qu'il put arriver à Bansakow le 19 août. Sa troupe, qui, au moment du départ, se trouvait composée de trente-huit hommes, était réduite à sept, tant les maladies et les fatigues avaient fait de ravages. Cet homme extraordinaire ne se découragea pas, et avec l'aide de ses compagnons, aussi intrépides que lui, il construisit une mauvaise barque, qu'il appela le *Schooner Joliba*, et s'embarqua sur le Niger. Il put faire parvenir son journal en Angleterre, et dans la lettre qui l'accompagnait se trouvent ces mots remarquables : « Je vais maintenant diriger ma navigation vers l'est, avec la résolution bien ferme de découvrir l'embouchure du Niger, ou de mourir dans mon entreprise. Quoique tous les Européens qui m'accompagnaient aient péri, et que je sois moi-même à moitié mort, je n'en persévérerai pas moins jusqu'au bout. » Et il persévéra en effet jusqu'à ce qu'il fût mort tout-à-fait. En cela, comme en toute autre chose, il tint parole.

En 1821, un jeune homme plein d'ardeur, nommé Roentzen, essaya de pénétrer dans le désert, et fut presque aussitôt lâchement massacré. Plus tard, Adams, un pauvre matelot qui avait fait naufrage en 1810 sur la côte un peu au sud du cap Blanc, fut racheté par le consul anglais en 1813; il avait été esclave pendant trois ans. Les Maures l'avaient conduit jusqu'à Tombouctou, la ville la plus considérable de l'intérieur de l'Afrique. Les renseignements donnés par Adams, quoique fort incomplets, n'ont pas laissé que d'être curieux, et de jeter quelque lumière de plus sur l'Afrique centrale.

Un jeune Suisse de grande espérance, nommé Busekhardt, conçut le projet d'un grand voyage, et s'y prépara de longue main. Il étudia la langue arabe, adopta toutes les habitudes musulmanes, fit le pèlerinage de la Mecque, et sous le nom de Sheik

Ibrahim Abdallah, il parvint à pénétrer où nul chrétien n'avait pu mettre le pied avant lui. Au bout de six années de persévérance, de voyages et d'études, il se préparait à partir lorsqu'il fut enlevé après une courte maladie. Sa mort fut une grande perte pour les sciences.

On vit ensuite paraître le capitaine Tuckey et le jeune Ritchie, qui, après d'audacieuses tentatives sur différents points, périrent tous deux malheureusement. Malgré ces funestes antécédents, le major Laing osa marcher sur les traces de Mungo Park; non moins heureux que lui à son premier voyage, il put aussi effectuer son retour et faire des découvertes d'une grande importance. Il n'était pas encore revenu que le gouvernement préparait une expédition nouvelle sur une échelle bien autrement étendue que toutes celles qui l'avaient précédée. Elle fut composée entre autres du docteur Oudeney, du capitaine Clapperton, du major Denham et d'un charpentier de vaisseau nommé Hillman. Cette fois, l'expédition partit accompagnée d'une nombreuse escorte qui lui fut donnée par le roi de Fetzaou. Nos voyageurs parcoururent une distance de 266 lieues à travers le désert, et arrivèrent à la capitale de l'empire de Bournou. Ils y furent reçus en grande pompe, et les grands du pays vinrent au-devant d'eux à la tête d'un corps de cavalerie composé de plusieurs milliers d'hommes revêtus de cottes de mailles tressées de chaînes de fer, et portant des casques de même métal. Cinq lieues plus au sud de Kouka, sur les bords d'un lac, le capitaine Clapperton et ses compagnons trouvèrent la grande ville d'Angourou qui, les jours de marché, renferme jusqu'à cent mille âmes ! Et cependant on les assurait que ce n'était pas la plus considérable du royaume.

Le docteur Oudeney mourut, et dans l'été de 1815 Denham, Clapperton et Hillman furent assez heureux pour effectuer leur retour en Angleterre; mais le capitaine Clapperton ne tarda pas à retourner en Afrique, et ce fut pour y périr victime de son zèle, après avoir acquis la certitude de la mort tragique de l'illustre Mungo Park, dont il fut le digne émule.

Tout récemment, M. Caillé, intrépide voyageur français, fut plus heureux que Clapperton; car, parti seul de Kakondy, déguisé en marchand musulman, il a traversé la grande chaîne de montagnes, et est arrivé à la ville de Jenné. Là il s'embarqua sur le Niger, traversa le lac Dibbie, et débarqua à Kabra, situé à cinq milles de Tombouctou, qu'il visita. Reprenant ensuite sa route vers le nord, il arriva à Tanger sain et sauf, et fut assez heureux pour rapporter toutes les notes qu'il avait prises pendant ce long voyage. Grâce à l'intrépide persévérance de Caillé, la France a sa part de gloire dans l'exploration de l'Afrique.

Les découvertes dues à ces dernières expéditions sont immenses; car elles prouvent, jusqu'à la dernière évidence, que le troisième continent renferme une population considérable, et promet dans l'avenir des relations avantageuses pour le commerce et l'industrie de l'Europe. Nous n'avons pu donner, dans cet article, qu'une indication rapide des en-

treprises de quelques hardis voyageurs ; nous reviendrons séparément sur chacune d'elles, et nous remplirons ainsi successivement toutes les promesses de notre prospectus.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

MISSIONNAIRES.

LAS CASAS.

Les missionnaires peuvent se partager en deux classes.

La première se compose d'intrépides voyageurs, dont toute la mission consiste à aller à la découverte à travers des pays inconnus, pour en rapporter des lumières et des renseignements à l'aide desquels on puisse lier des relations avantageuses avec ces nations nouvelles, les civiliser ou les conquérir. Ces missionnaires sont les sentinelles avancées de la civilisation.

La seconde se compose d'hommes pieux et désintéressés, qui, voués au service des autels, n'hésitent pas à se jeter au milieu de mille dangers, dans le seul but d'éclairer leurs semblables et de ramener des âmes à Dieu, en faisant briller à leurs yeux le flambeau de la foi.

Ce n'est donc pas sans dessein qu'avant de parler des missionnaires de la religion, nous venons de jeter un premier coup d'œil sur ceux de la société. Avant d'entrer dans l'examen de la vie des uns et des autres, et de faire le récit de leurs travaux, de leurs aventures, ou de leurs périls, il nous a semblé utile de mettre nos lecteurs à même de faire un rapprochement qui puisse leur faciliter la juste appréciation des choses. Un parallèle rapide entre ces missionnaires complètera notre pensée.

Les missionnaires de la société, comme ceux de l'association africaine, méritent sans doute les plus grands éloges, et c'est au bruit des acclamations de leurs concitoyens que plusieurs d'entre eux ont pu revoir leur patrie ; mais les missionnaires de la religion, qui n'ambitionnaient d'autre approbation que celle de leur conscience, et qui, plus humbles, cherchaient moins à fixer les regards, méritent toute notre respectueuse admiration.

Les premiers marchent armés, s'entourent de toutes les précautions qui peuvent faciliter leur entreprise ou protéger leur existence ; ils ne vont seuls que lorsqu'ils ne peuvent avoir de compagnons. Les seconds partent sans escorte, ils n'imploreraient d'autre assistance que celle du Seigneur, ils ne tiennent à la main que le signe de la foi, et n'ont d'autre arme que leur patience et leur douceur. Ceux-ci, tout dévoués à la science, examinent le cours des rivières, constatent les changements de l'atmosphère, interrogent la surface de la terre pour y découvrir les indices des mines, et prennent note de tous les produits dont le pays est susceptible. Moins ils rencontrent d'hommes et plus ils voient de chances de succès dans l'avenir. Ceux-là au con-

traire, les recherchent avec empressement : le climat et les richesses ne sont rien pour eux, il leur faut des hommes à instruire et à éclairer ; plus ils en trouvent et plus leur mission est belle.

Dans la crainte de soulever contre eux le fanatisme ignorant des barbares ou des sauvages, les missionnaires de la société cachent avec soin leur religion, ils nient leur foi, et disent avec serment : je ne suis pas chrétien. Les missionnaires de la religion bravent tous les dangers, vont la tête haute proclamant le nom du Christ, et renversant du pied les autels des faux dieux, ils disent à l'idolâtre : Tu seras chrétien ! Ainsi donc, tandis que les uns se livrent à toutes leurs investigations matérielles, respectant le fanatisme de ceux qu'ils redoutent, les autres ne craignent pas de l'attaquer en face, car c'est contre ce fanatisme qu'ils sont armés.

Et cependant il est digne de remarque que presque tous les missionnaires de la société ont péri de mort violente, tandis que presque tous les missionnaires de la religion ont été respectés de ceux-là même dont ils venaient renverser les croyances. C'est que les premiers n'avaient que des armes, et que les seconds avaient pour eux une force plus puissante et plus sûre.

Nous devons ajouter d'ailleurs, que non contents de conquérir des âmes à Dieu, les missionnaires ont été les plus ardents propagateurs des bienfaits de la civilisation. Ils joignaient la science à la dévotion, car ils sentaient bien que pour faire un chrétien d'un sauvage, il fallait d'abord en faire un homme. Et parmi tous ceux qui se dévouèrent à remplir une tâche tout à la fois si périlleuse et si belle, il n'en est aucun qui y ait acquis plus de véritable gloire que le vertueux Las Casas, le premier de tous qui aborda la terre du Nouveau-Monde.

Noble de naissance et riche de patrimoine, Barthélemi de Las Casas embrassa l'état ecclésiastique et se rendit à Saint-Domingue. Il y passa son temps à faire comprendre la douce morale de l'Évangile aux naturels du pays. On le vit bientôt s'offrir pour aller vivre au milieu des sauvages. Il s'enfonça dans les forêts et dans les montagnes et sut conquérir l'affection des Indiens par sa douceur, sa patience et son humanité.

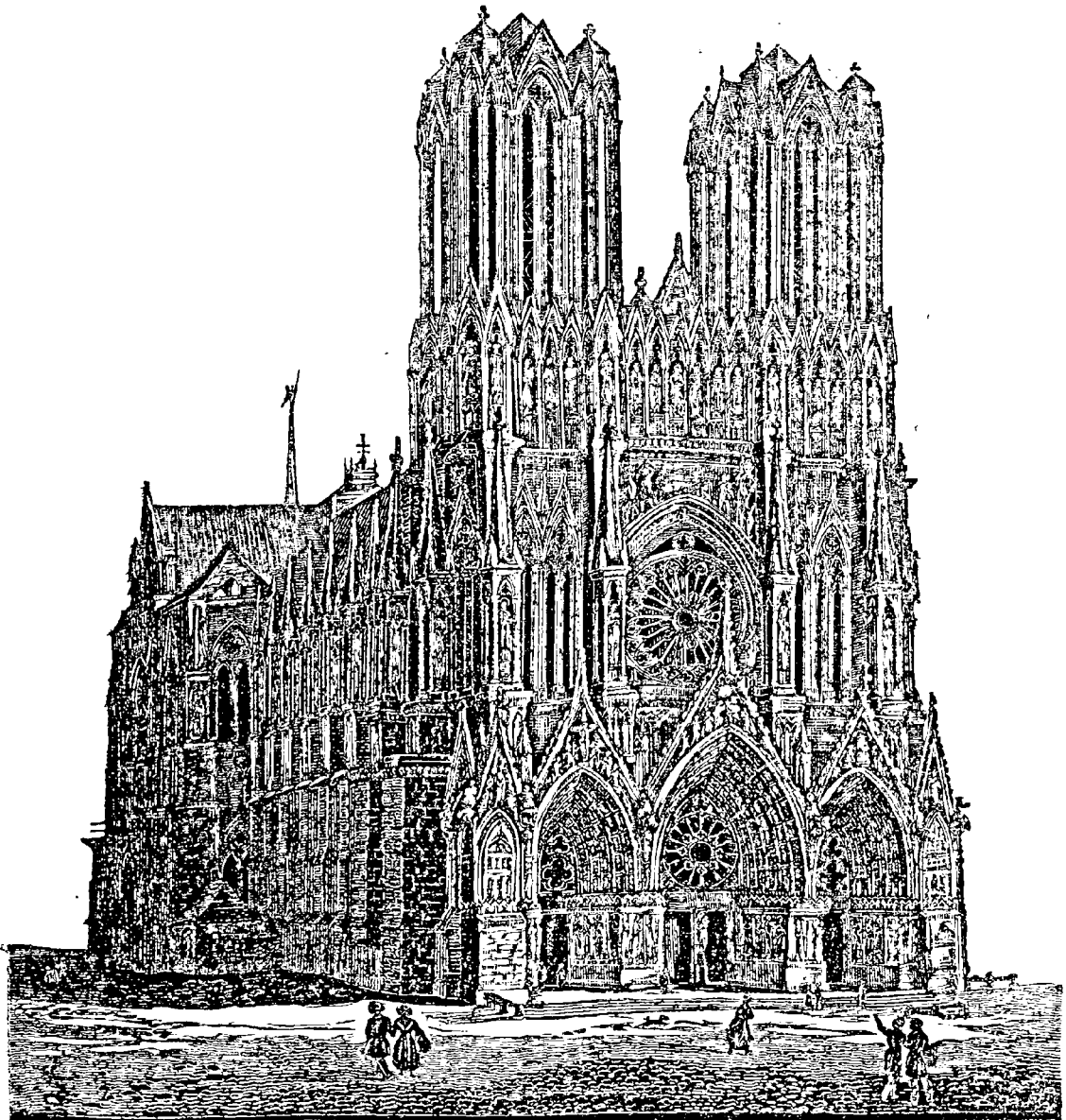
Jusqu'alors il n'avait été mu que par son ardeur à remplir de pieux devoirs ; mais lorsqu'il vit les Espagnols traiter les malheureux Indiens avec une si révoltante cruauté, les assujettissant aux travaux les plus pénibles, les traquant comme des bêtes fauves, et les immolant au moindre caprice, alors il n'hésita pas à prendre la défense des opprimés. Sa vie tout entière fut consacrée à cette défense.

Après de longues années, où il fut sans cesse exposé à mille périls auxquels il échappait toujours comme par miracle, Dieu permit qu'il fût mourir tranquillement au milieu de l'Espagne, laissant après lui un nom qu'on n'a pas oublié et un exemple qu'on n'a guère suivi.

LA CATHÉDRALE DE REIMS

ET

le Sacre des Rois de France.



La France est riche en nobles cathédrales, prodigieux monuments qui attestent la piété des temps passés, et qui sont restés debout à travers les secousses et les décombres, comme des rochers inébranlables qui se rient de la colère des flots ; elles sont là comme des réponses à ceux qui traitent nos pères d'ignorants et de barbares ; elles couvrent au loin les blasphémateurs de leur ombre immense, et

semblent leur demander où sont les monuments modernes élevés par leurs savantes mains. Où sont-ils, en effet ? Dans quelle ville a-t-on construit un autre Panthéon, un autre Hôtel des Invalides, un autre château de Versailles ! Chaque ville a sa cathédrale, mais chaque cathédrale date des siècles qui ont précédé le nôtre.

Et quand on vient à réfléchir qu'une grande par-

Les BUREAUX sont rue de l'ABBAYE, 14, et rue VIVIANNE, 21.

tie de ces immenses monuments date des dixième et onzième siècles, l'étonnement redouble et l'esprit se confond. A ces époques reculées, les sciences exactes étaient dans l'enfance; on ignorait le secret de multiplier les forces par des appareils ingénieux; on n'arrivait à l'exécution des choses les plus simples que par une immense multiplication de moyens; les échafaudages étaient sans doute une forêt de poutres qui se croisaient dans tous les sens; et cependant de ces éléments imparfaits sont sortis ces monuments parfaits qui ont fait pendant des siècles l'orgueil de la France et l'admiration des étrangers. Qu'avons-nous produit de semblable, nous qui sommes plus habiles que nos pères, nous qui avons pour nous les secours de la science et de tant de découvertes nouvelles? Nous avons élevé des arcs de triomphes, mesquins, des casernes et des hôpitaux en moellons, quelques églises, pas une seule cathédrale; et si ce n'était la majestueuse colonne de la victoire, nous n'aurions d'autre gloire à revendiquer que celle d'avoir achevé des monuments commencés, ou gratté pauvrement des colonnades noircies par le temps. Notre siècle n'est pas celui des monuments, il faut bien l'avouer; mais il faut reconnaître aussi qu'en revanche le bien-être s'est répandu dans toutes les classes. A défaut d'édifices somptueux, on a vu de modestes maisons s'élever de toutes parts, et les chaumières de chaume disparaître pour faire place à des habitations commodes. Félicitons-nous de ces heureux progrès, mais ne médions plus de nos pères en admirant les merveilles qu'ils nous ont laissées.

Parmi toutes ces merveilles, la cathédrale de Reims est une des plus remarquables. Elle fut construite au commencement du treizième siècle, par deux architectes dont les noms ne sauraient rester en oubli: Libergier, l'un deux, avait fait le portail, les tours, la nef et les deux bas côtés; le second, Robert de Coucy, fit la croix, le chœur et les chapelles qui l'entourent. La hardiesse de la conception, la noble et imposante élégance des formes, la richesse des détails, le fini précieux de l'exécution, attestent tout à la fois le génie des architectes et celui de nos pères. On admire surtout l'art avec lequel Robert de Coucy sut faire poser sur des appuis aussi délicats que le sont les deux tours, dix pyramides en pierre, dont les deux grandes sont de cinquante pieds de hauteur sur une base de seize pieds. On a beaucoup vanté aussi le rapport singulier qui existait, dit-on, entre une des douze cloches de l'église et le premier des cinq arcs-boutants méridionaux. Ce rapport, qui était un véritable phénomène, consistait en ce que, quand on sonnait la cloche, qui se trouvait la cinquième au dessus de la grosse, le premier pilier-boutant, quoique à dix pieds de distance de la tour, quoique près de quarante pieds plus bas que la cloche, et sans avoir aucune apparence de rapport avec elle, se mettait en branle en même temps que la cloche, et suivait tous ses mouvements. Le même effet n'avait pas lieu lorsqu'on sonnait les autres cloches. Les physiciens et les architectes qui l'ont observé n'ont pu en rendre raison; et on dit que

lorsqu'en 1717, le czar Pierre visita cette église, il s'arrêta stupéfait quand il sentit les marches de l'escalier trembler sous ses pas.

C'est Henri de Braine, archevêque de Reims, qui a posé la première pierre de cette cathédrale; Robert de Coucy a été trente ans à la bâtir, et les tours n'ont été entièrement achevées qu'en 1427.

Ce n'est pas seulement par son dessin noble et régulier, par ses magnifiques dehors, par la délicatesse et la perfection de ses ornements gothiques, que ce majestueux édifice mérite de fixer l'attention: il tient plus qu'aucun autre un rang dans notre histoire par les nombreux souvenirs qui s'y rattachent. C'est dans cette cathédrale, et là seulement, que, depuis l'origine de notre monarchie, a eu lieu l'importante cérémonie du sacre des rois de France.

Lorsqu'au cinquième siècle saint Remi, évêque de Reims, convertit Clovis et le baptisa, ce prince était à cette époque le seul roi catholique qu'il y eût au monde. Tout le pays situé entre la Seine et la Loire l'appela de ses vœux; Paris lui ouvrit ses portes, et devint dès ce moment la capitale du royaume qui allait se former. Par reconnaissance et par politique, Clovis se déclara le défenseur de l'Église, et combattit ses ennemis. S'il faut en croire quelques historiens, c'est de cette époque que date la coutume de signaler l'élévation au trône d'un nouveau roi par une consécration religieuse; mais il ne paraît pas qu'il en soit fait mention dans les vieilles chroniques avant 752, lors du sacre de Pepin, qui reçut l'onction sainte des mains de l'archevêque Boniface, canonisé depuis. Un siècle plus tard, Charles III dit le Simple, fut sacré à Reims.

En 1059, Henri 1^{er} voulut faire couronner son fils Philippe, et l'on vit Guillaume, archevêque de Reims, venir exposer que lui seul aurait le droit de proclamer et de sacrer le roi, puisqu'il occupait la place de saint Remi, qui avait baptisé et sacré Clovis. La même protestation eut lieu en 1108, lorsque Louis VI voulut se faire sacrer à Orléans; et depuis cette époque le droit de la cathédrale de Reims ne fut plus contesté. Louis VII, qui vint ensuite, fit dresser le cérémonial du sacre, et ordonna de le transcrire sur le registre de la chambre des comptes pour qu'il fût suivi par les rois ses successeurs, ce qui a eu lieu jusqu'à Louis XVI.

On se servait, et on s'est constamment servi pour le sacré de nos rois d'une huile sainte et sacrée qu'une tradition constante assure avoir été apportée du ciel à saint Remi lorsqu'il convertit Clovis à la religion chrétienne; et cette tradition, qui n'a été contestée par aucun historien, a donné à ce fait une notoriété universelle. C'est cette huile sacrée qu'on nommait la *Sainte-Ampoule*.

On en trouve la description suivante dans un auteur du siècle dernier: «L'ampoule de Reims, dit-il, est une petite fiole de cristal dont le col paraît transparent et blanchâtre, parce qu'il est violet; le reste est peu transparent et rouge brun. Le diamètre du bas de cette fiole est d'environ un pouce, ou un peu plus, et la hauteur de la fiole, le col compris, est

d'environ deux pouces. La matière qu'elle contient n'est plus une liqueur, c'est une espèce de cognac desséché et condensé sur les parois du vase ; on en râcle dans le besoin quelque parcelle avec une petite aiguille ou spatule d'or, et cette parcelle communique une couleur rougeâtre au chrême, dans lequel on la délaie au sacre des rois.»

On pense bien qu'il n'a pas manqué d'incrédulés qui ont révoqué en doute la vérité du miracle de saint Remi, et l'origine céleste de l'huile sainte, mais il n'est encore venu à personne l'idée de contester l'existence de cette relique, qui était tout au moins aussi respectable par son antiquité que par la sainteté de sa destination. S'il s'est présenté des incrédules, il s'est présenté aussi des voix éloquentes et pieuses pour prouver l'authenticité du miracle, et leurs écrits, qui ont été lus avec avidité, ont pu éclairer les esprits.

Quoi qu'il en soit, la sainte-ampoule fut l'objet de la vénération générale pendant quatorze siècles ! Elle ne sortit jamais de Reims, si ce n'est une seule fois, pour être portée près du lit de Louis XI mourant, qui espérait que l'approche des reliques sacrées ou des choses saintes pourrait prolonger une existence qu'il ne voyait s'éteindre qu'avec tous les tourments du désespoir..

Vint la terreur de 92 ! cette époque de sang et de meurtres, de crimes et de rage, de blasphèmes et de sacrilèges ; vint la terreur de 93 ! et on vit un commissaire de la Convention se présenter à Reims, faire ouvrir de vive force le tombeau de saint Remi, où était gardée la sainte-ampoule, et la briser lui-même sur la place publique. Un homme d'État (1), célèbre à plus d'un titre, rapporte, « qu'un ecclésiastique et un magistrat de cette ville, qui, dans un temps affreux, craignirent de compromettre un grand nombre de gens de bien, s'ils enlevaient ce précieux vase, avaient eu le soin d'en retirer une partie du baume qu'il contenait. Partagé entre cet ecclésiastique et ce magistrat, ce baume a été gardé religieusement. En 1819, les parcelles en ont été réunies dans le tombeau de saint Remi sous la garde du curé de Saint-Remi de Reims ; et des preuves authentiques consacrées dans un procès verbal, lequel a été déposé au greffe du tribunal de Reims, ne laissent aucun doute sur la fidèle conservation de ce précieux monument du sacre de Clovis. »

Les historiens s'accordent à reconnaître qu'à aucune époque de notre monarchie les cérémonies du sacre ne furent plus scrupuleusement exécutées qu'à celui de Louis XIV. On y conserva tout ce qui était prescrit par les moindres traditions, et nous ne saurions donner une idée plus exacte de cette solennité, que de présenter un écrit succinct de ce qui se passa à cette époque.

« L'intérieur de l'église avait été disposé avec une magnificence extraordinaire. Le chœur, les hautes galeries, la nef et les deux ailes avaient été tendus des plus belles tapisseries de la couronne ; les marches de l'autel et le pavé du chœur étaient

recouverts de riches tapis de Turquie. Les statues des saints et les reliquaires étaient brillants de pierres précieuses ; des vases sacrés où l'or et les diamants étincelaient avec profusion, et des superbes draperies de satin blanc brodé d'or, paraient le grand autel. La chaire était tendue de velours violet parsemé de lis d'or ; et à huit pieds de là, était élevée une estrade magnifique préparée pour recevoir le roi. Sur cette estrade décorée de même étoffe que la chaire, on voyait un fauteuil où le jeune monarque devait s'asseoir, deux carreaux où il devait s'agenouiller, et un tapis carré sur lequel il devait se prosterner pendant qu'on chanterait les litanies. Un immense dais de velours recouvrait le tout, et attirait l'attention par l'éclat et la richesse de ses ornements.

Derrière l'estrade on avait placé des fauteuils pour le connétable, le chancelier, le grand-maitre, le grand chambellan et le premier gentilhomme de la chambre. A droite de l'autel, devaient se placer les princes de l'Église et les pairs ecclésiastiques ; à gauche, les princes du sang et les pairs du royaume. En avant du chœur, sur une plate-forme de trois marches de haut, était élevé le trône, dans le lieu le plus apparent de l'église, et des galeries magnifiques avaient été préparées pour les princesses et les dames de la cour.

Tous ces superbes préparatifs étant achevés, le jeune roi, qui devait gouverner avec tant de grandeur et régner avec tant de gloire, se présenta aux portes de la cathédrale le samedi 6 juin 1654. C'était la veille du jour du sacre. Il vint entendre les vêpres, et les entendit à genoux, entouré des princes ecclésiastiques. On comptait deux cardinaux, trois archevêques et quinze évêques.

Le lendemain, dès le point du jour, l'évêque de Soissons et les autres prélats qui devaient officier, se rendirent à l'église, revêtus de chapes magnifiques. Ils prirent place près de la chaire. Une heure après, arrivèrent en grand cortège les princesses du sang, la reine d'Angleterre, et une foule de seigneurs de la cour. Sur la proposition de l'évêque de Soissons, une députation, précédée de saintes reliques portées par des évêques, partit pour aller *quérir le Roi*. Les évêques de Beauvais et de Châlons qui en faisaient partie, pénétrèrent jusqu'à la chambre royale, et firent frapper à la porte. Sans l'ouvrir, le duc de Joyeuse, grand chambellan, dit : *Que demandez-vous ?* — *Le Roi*, répondit l'évêque de Beauvais. — *Le Roi dort*, répartit aussitôt le grand chambellan. Après un instant de silence, les mêmes questions répétées furent suivies des mêmes réponses ; mais à la troisième reprise, l'évêque de Beauvais ayant répondu : *Nous demandons Louis XIV, fils du roi Louis XIII, que Dieu nous a donné pour Roi*, les portes s'ouvrirent tout à coup. Le roi, couché sur un lit de parade, et vêtu d'une longue chemise blanche recouverte d'une tunique rouge, était entouré des grands dignitaires de l'État. Après lui avoir présenté l'eau bénite et fait une prière, les deux évêques se présentant l'un par la droite, l'autre par la gauche, soulevèrent le roi de dessus son lit, et le menèrent en grande procession à l'église,

(1) Clauzel de Coussergue.

entouré de chœurs et du clergé chantant des hymnes sacrés. Le roi étant entré dans le chœur fut s'agenouiller devant l'évêque de Soissons, qui représentait l'archevêque de Reims, puis on le conduisit au fauteuil dont nous avons parlé.

Après le *Veni Creator*, la procession qui avait été chercher la sainte-ampoule se présenta au bas des degrés du grand portail. Le grand-prieur de l'abbaye de Saint-Remi, monté sur un cheval blanc magnifiquement harnaché, portait la fiole sacrée. Des chevaliers soutenaient au-dessus de sa tête un dais de moire d'argent, et les religieux de Saint-Remi marchaient devant l'objet sacré confié à leur garde. L'évêque de Soissons s'avança pour la recevoir des mains du grand-prieur, qui lui dit avant de la lui remettre : « MONSEIGNEUR, je remets entre vos mains ce précieux trésor envoyé du ciel au grand saint Remi pour le sacre de Clovis et des rois ses successeurs; mais auparavant, je vous supplie, selon l'ancienne coutume, de vous obliger à me la remettre entre les mains après que le sacre de notre roi LOUIS XIV sera fait. »

L'évêque officiant fut déposer la sainte-ampoule sur l'autel, où elle resta exposée à tous les regards pendant que le roi prononçait le serment de protéger l'Église et de respecter les privilèges canoniques. Alors le roi restant debout, les évêques demandèrent à haute voix aux seigneurs assistants et au peuple s'ils acceptaient Louis XIV pour roi; et après leur consentement, qui ne se manifesta que par un respectueux silence, ils firent prononcer au roi le serment qu'avaient prêté ses ancêtres, et que devaient prêter ses successeurs.

Le duc de Joyeuse, en qualité de grand chambellan, s'avança ensuite, et mit aux pieds du roi des bottines de velours violet, ornées de fleurs de lis d'or, et MONSIEUR lui mit les éperons d'or apportés de Saint-Denis; et les ôta presque aussitôt. On procéda ensuite à la bénédiction de l'épée de Charlemagne, et l'évêque la tirant du fourreau la mit entre les mains du roi, en prononçant le superbe discours *Accipe hunc gladium*, etc., dont les rois ne devraient jamais oublier les admirables préceptes, car ils leur indiquent le véritable usage qu'ils doivent faire de la force.

L'évêque procéda ensuite à la préparation de la sainte onction. Premièrement, dit le chroniqueur du temps, il mit la patène d'or du calice de saint Remi sur le milieu de l'autel, et le grand-prieur de saint Remi ayant reçu du trésorier qui l'assistait la clef d'argent du chaton, ou petite châsse d'argent doré, enrichie de pierreries, dans laquelle la sainte-ampoule est conservée, il en fit l'ouverture, et en tira ce sacré présent du ciel, qu'il mit es-mains de l'évêque d'Amiens, officiant diacre, qui le donna à l'évêque de Soissons, lequel, avec une aiguille d'or

que lui présenta ledit grand-prieur, prit du baume céleste, environ la grosseur d'un grain de froment, qu'il mit sur ladite patène, puis ayant rendu la sainte-ampoule audit grand-prieur, pour la remettre dans la châsse, comme elle était auparavant, il prit du saint-chrême, avec une aiguille d'argent, qu'il mêla avec ses doigts sur ladite patène. »

Le roi se prosterna alors pendant que le clergé récitait les litanies et implorait la bénédiction du ciel; puis l'évêque commença la consécration en prenant avec le pouce de l'onction, et touchant le roi sur le sommet de la tête, sur l'estomac, entre les deux épaules, sur l'épaule droite, sur l'épaule gauche, aux plis et jointures du bras droit et à ceux du bras gauche. A chaque onction il prononçait ces paroles : « JE VOUS SACRE ROI avec cette huile sanctifiée, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » On revêtit ensuite le roi du manteau royal, et on lui présenta les gants et l'anneau bénis, le sceptre et la main de justice; et après que le chancelier eut fait l'appel des pairs et des grands dignitaires pour les inviter à donner leur attention au grand acte qui allait se consommer, l'évêque de Soissons posa la couronne de Charlemagne sur la tête du jeune roi, les pairs avançant tout aussitôt la main comme pour la soutenir.

Ce n'est qu'après ce long cérémonial que le roi fut conduit à son trône, et qu'il s'y plaça le sceptre à sa main et la couronne en tête. L'évêque s'écria alors : *Vivat Rex in æternum!* les pairs répondirent *Vivat Rex!* et les portes de l'église ayant été ouvertes, tout le peuple du dehors fit entendre les longues acclamations de *Vive le Roi!* A ce moment, on jeta dans la foule des médailles d'or, et les oiseleurs du roi donnèrent la volée à une infinité de petits oiseaux, pour indiquer que le temps de la justice et de la liberté était venu pour tout le monde.

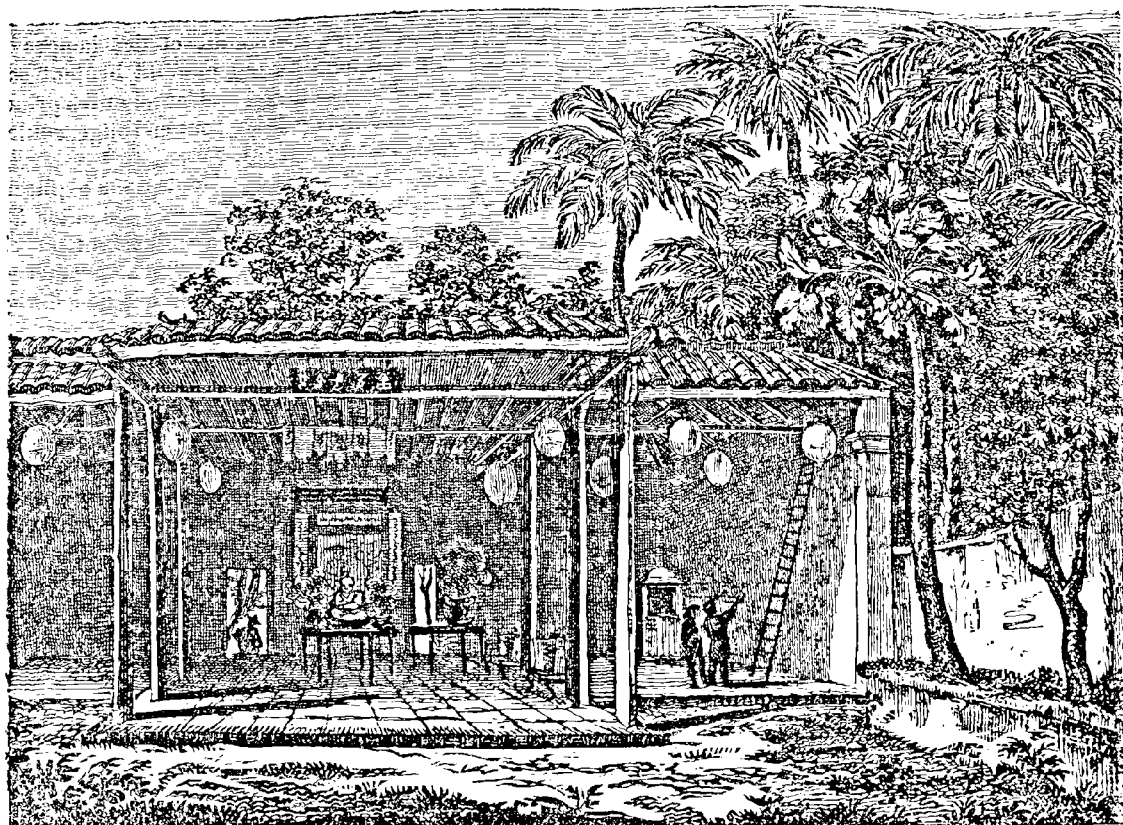
Après la messe, l'offrande et la communion, le roi fut reconduit au palais en grande pompe pour assister à un grand festin, auquel s'assirent les grands dignitaires et les principaux seigneurs qui avaient assisté à la cérémonie.

Le surlendemain, Louis XIV, après avoir entendu la messe à l'abbaye de Saint-Remi, entra dans le parc, où se trouvaient rassemblés environ deux mille six cents malades qu'il toucha l'un après l'autre de sa main droite, du front au menton et d'une joue à l'autre, avec un signe de croix, en disant ces paroles consacrées : *Dieu te guérisse, le Roi te touche.*

Ces fêtes et ces cérémonies se terminèrent par une amnistie générale aux criminels de toute condition qui étaient venus se constituer prisonniers à Reims, et on en compta plus de six mille.

De nos jours, on a fait quelques modifications au cérémonial, principalement en ce qui touche le serment.

PAGODE CHINOISE.



Au fond de l'Asie, par-delà les pays habités par des hordes de Tartares nomades et plus haut que l'Inde, se trouve l'empire de la Chine, empire immense, dont l'histoire se perd dans la nuit des temps, et qui, s'étant toujours interdit comme un sacrilège toute communication avec les autres hommes, ne doit qu'à lui seul les progrès qu'il a pu faire dans la civilisation. Ces progrès ont été lents, mais constants, et il n'est pas arrivé à ces peuples de perdre une découverte pour la retrouver quelques siècles plus tard. Ils connaissaient long-temps avant nous les effets de la poudre à canon, l'imprimerie et l'art de la mécanique; mais chez eux tous ces procédés sont restés imparfaits et presque dans leur état primitif. On disait que les Chinois trouvent par hasard et conservent par habitude. On peut dire d'eux qu'ils ne savent ni inventer, ni perfectionner, ni oublier. Comment en serait-il autrement, la même loi qui défend à tout étranger l'entrée du territoire de la Chine, condamne à la mort tout Chinois qui tenterait d'en sortir. Aussi ne savent-ils presque rien de ce qui se passe autour d'eux; et leurs savans croyaient-ils encore au commencement du siècle dernier, que la terre était carrée et que la Chine en occupait glorieusement le centre.

Là, comme dans tous les pays où le christianisme n'a pas encore répandu sa vive et douce lumière,

les hommes sont dominés par des croyances superstitieuses, qu'ils prennent grand soin de transmettre religieusement à leurs enfants. Leur religion, dont les préceptes et les rites ne sont pas encore bien connus en Europe, est un composé de tout ce que le fanatisme et la superstition peuvent suggérer de plus étrange. Les bonzes, qui sont voués au service des autels, enseignent la métempsycose. Ils menacent ceux qui négligent de leur faire l'aumône, de voir leur âme passer successivement pendant une longue suite d'années, dans le corps des animaux dont la vue leur répugne le plus. Ceux au contraire qui sont charitables pour eux, ceux qui visitent souvent les pagodes pour y déposer de riches présents, ceux-là auront l'honneur de revêtir la peau des bêtes les plus nobles et les plus puissantes.

Ces bonzes, qui sont en grand respect à la Chine, affectent en public beaucoup de douceur et d'humilité. Ils se vouent aux plus grandes austérités, et se chargent, moyennant finances, d'expiation des péchés de leur prochain par des pénitences extraordinaires. La plupart d'entre eux vivent en communauté, astreints à l'observation de réglemens rigoureux, et celui qui a osé les enfreindre, surtout en public, est puni avec une rigueur qui tient de la barbarie. On les condamne à un supplice continu, qui ne doit cesser que lorsqu'ils auront payé une

amende qu'il leur faut obtenir de la commisération des passants. Chaque secte a un emploi et un but différents. L'une prédit l'avenir, l'autre exorcise le malin esprit, celle-ci cherche la pierre philosophale, celle-là se charge des cérémonies funèbres. Il y a même un ordre de bonzes mendiants. Ceux-là ne vivent pas en communauté; ils se retirent dans des lieux sauvages, habitent des creux de rochers, affectent d'être sans cesse plongés dans une méditation qui les empêche de songer aux besoins de leur corps, et la crédulité des habitants des campagnes leur procure d'abondantes aumônes et des provisions de toutes sortes. Il y en a quelques autres qui se font fort de disposer des éléments et de faire pleuvoir à volonté. On traite avec eux pour un certain nombre de jours; s'il pleut dans le délai convenu, ils reçoivent la récompense promise; s'il ne pleut pas, on leur donne sous la plante des pieds un certain nombre de coups de bâton. C'est jouer gros jeu, car malgré leur grande expérience et leur habitude de lire dans les indices du ciel, ils perdent quelquefois la partie, et on leur administre le plus dévotement du monde la correction convenue.

La plupart des religieux vivent dans des pagodes; ce sont des espèces de caravanserais qui servent d'asile aux voyageurs et de but aux pèlerins. Un nombre infini de petites idoles sont rangées le long des murailles dans des niches destinées à cet usage. Chacun vient se prosterner devant l'idole qui a sa confiance, et pour tâcher de se la rendre favorable, il ne manque jamais de déposer quelque offrande. Au milieu de la pièce principale, se

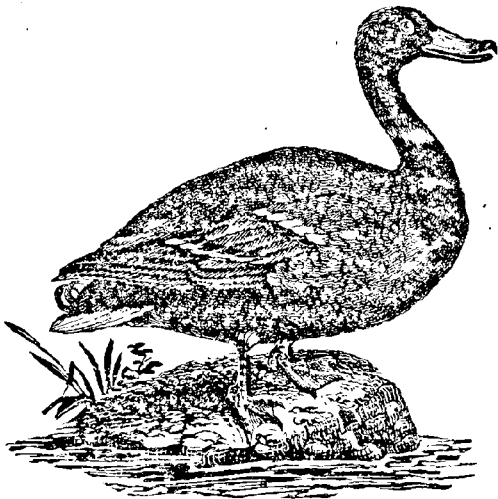
trouve posée sur un autel, ou élevée sur un trépied, l'idole à laquelle le temple est consacré. Celle-là est de plus grande dimension que les autres, et pour obtenir sa protection, il faut des présents plus considérables. Des parfums brûlent dans des espèces de cassolettes de métal, et des lampes de forme ovale suspendues au plafond brûlent sans cesse en l'honneur des morts. L'autel et les principaux ornements de la pagode sont en rouge, couleur réservée aux choses saintes.

Des bonzes sont toujours présents pour expliquer les vertus de leurs idoles et les recommander à la vénération des fidèles. C'est là qu'ils font marché pour racheter, par des pénitences qu'ils promettent de s'infliger à eux-mêmes, les péchés de ceux qui les visitent. Ils s'engagent à l'observation de peines les plus singulières et les plus pénibles, suivant la gravité des cas, ou peut-être aussi la richesse du coupable. Tantôt, c'est de rester huit jours sans dormir, ou trois jours sur un seul pied, ou bien de se priver de l'usage d'un de ses bras pendant plusieurs mois, toutes choses que les pécheurs s'arrangent fort bien de faire faire par procuration.

Il y a des pagodes qui jouissent d'une grande renommée de sainteté; les malades, les pêcheurs et les pèlerins arrivent de toutes parts déposer leurs offrandes; et les bonzes achètent par ordre de leurs idoles toutes les terres qui les entourent, et deviennent plus riches que des mandarins.

Il en sera ainsi, jusqu'à ce que le flambeau de la foi puisse dissiper les ténèbres dans lesquelles ce beau pays est encore plongé.

LE CANARD.



De tous les animaux domestiques auxquels nous donnons l'hospitalité dans nos basses-cours et dont la triste destinée est la plupart du temps de venir figurer sur nos tables, le canard est sans contredit celui qui est resté le plus commun à l'état sauvage. On le trouve dans toutes les contrées du globe; il franchit d'immenses distances, traverse

l'étendue des mers, s'arrange de tous les climats et s'accommode de toute nourriture. On le voit tout à la fois chasser comme le héron au bord des marais, rechercher le grain comme les pigeons, manger des herbes comme le lapin et dévorer avec avidité tous les mets préparés pour notre usage. Il offre cela surtout de fort remarquable qu'il passe assez facilement de l'état sauvage à l'état domestique, et plus facilement encore de l'état domestique à l'état sauvage. Ce changement qui s'opère quelquefois en quelques instants est d'autant plus étonnant qu'il y a de grandes différences dans les habitudes de ces oiseaux, suivant qu'ils sont sédentaires ou qu'ils se livrent à une vie vagabonde, et ces différences sont telles qu'elles nécessiteront de notre part deux chapitres différents; nous ne parlerons dans celui-ci que du canard domestique, et nous nous bornerons à traiter les questions qui intéressent l'économie rurale, nous réservant d'entrer dans les détails descriptifs lorsque nous tracerons l'histoire du canard voyageur.

On ne connaît dans nos fermes que deux espèces de canard, et encore ne diffèrent-elles guère entre elles que par la grosseur et par l'éclat du plumage. La plus petite espèce est connue sous le nom de canard commun, et dans les campagnes sous celui de canard barboteux; la plus grande est appelée canard de Barbarie. C'est la première

qui est sans contredit la meilleure et la plus profitable. Elle demande à peine les soins les plus ordinaires, et si même elle est à proximité d'un marais ou d'un étang, elle sait fort bien y trouver sa nourriture sans que le fermier soit obligé d'y pourvoir. Elle s'éloigne rarement du corps de logis de sorte qu'elle ne saurait être la proie des renards et des fouines qui en sont très friands. — La seconde espèce, plus agréable à l'œil et assez recherchée dans les basses-cours des maisons bourgeoises, l'est beaucoup moins dans celles des fermes où l'on préfère l'utile à l'agréable.

Le temps de la ponte commence dans les premiers jours de mars et finit à la fin de mai. Pendant ces deux mois, les femelles se montrent pondueuses infatigables, et il n'est pas rare de voir une canne donner jusqu'à soixante œufs de suite. Ces œufs sont un peu plus gros que ceux des poules; la coquille, au lieu d'être d'une teinte mâle et lisse, est d'un blanc à reflet bleuâtre. Leur goût se rapproche de celui des œufs dont nous faisons un si grand usage, si ce n'est que le blanc conserve un petit goût sauvagin, mais il est si léger qu'on ne s'en aperçoit guère que lorsqu'on les mange à la coque. Il disparaît tout-à-fait quand on les apprête de toute autre manière. On en fait une grande consommation dans les campagnes, mais on en apporte rarement aux marchés des villes.

Si la canne domestique pond avec facilité, en revanche elle ne paraît jamais empressée de couvrir; il faut même la surveiller de très près ou la confiner dans la basse-cour, car elle dépose ses œufs partout où elle se trouve. Ces œufs sont perdus. Quelquefois la femelle disparaît pendant six semaines, et un beau jour on la voit revenir, orgueilleuse mère, chassant devant elle sa nombreuse couvée. Comme ce cas est rare, il vaut mieux la forcer à rester dans la ferme, et l'inviter à couvrir en laissant plusieurs œufs dans son nid. Si elle paraît disposée à y rester, on peut lui en mettre jusqu'à douze, à moins que sa taille ne lui permette pas de les couvrir entièrement, mais la petite canne peut toujours en embrasser huit. On assure qu'elle se refuse à couvrir les œufs d'une autre canne et qu'elle sait fort bien les reconnaître. Nous ne saurions garantir ce fait, et nous avouons même que nous avons de fortes raisons de douter de sa réalité. La nature ne peut pas avoir voulu que des germes se perdissent; la poule couve indifféremment tous les œufs qu'on met dans son nid, et on a vu des chiennes allaiter des chats.

Les canards sont trente et un jours à éclore. Dès qu'ils ont brisé leur coquille, ils peuvent se passer de leur mère et ne réclament quelques soins que pour le choix de leur nourriture. On leur donne les premiers jours du pain émietté imbibé de lait ou d'eau, puis on y joint de la farine de blé de Turquie et des feuilles d'orties tendres et cuites. Lorsqu'ils ont acquis un peu de force, on peut leur donner des herbes potagères, mais on a la précaution de les hacher et de les mélanger de son, détrempe d'eau. Au bout de dix ou douze jours, on peut les laisser aller en liberté, c'est alors qu'on remarque

avec quel admirable intérêt ces petites bêtes si faibles, à peine couvertes d'un duvet jaune, deviennent de quel côté se trouve la mare. Ils y courent en toute hâte, s'y précipitent, plongent et s'y jouent comme s'ils n'avaient jamais fait autre chose. S'ils ont été couvés par une poule, ce qui arrive fort souvent, il faut voir la pauvre mère s'agiter sur le rivage, jeter des cris multipliés pour rappeler ses petits, prendre son élan pour se jeter après eux, puis s'arrêter tout à coup dès que ses pattes se mouillent; car si l'objet de sa sollicitude aime l'eau par instinct, c'est aussi par instinct que la poule la fuit.

Quand les canards sont parvenus à toute leur force, ils ne demandent plus aucune surveillance. Ils dévorent indifféremment tout ce qu'ils trouvent. Animaux immondes, poissous, fruits, légumes, racines, tout leur est bon pourvu que ce soit humide, et on les a vu jeter dans l'eau des aliments trop secs. Ils sont d'un appétit si glouton, qu'on les voit sans cesse manger, et que si l'on avait l'imprudence de les laisser pénétrer dans une rivière où l'on élève du poisson, ils ne seraient pas long-temps à la dépeupler en détruisant tous les petits poissons.

On a dit que le canard aimait les plumes, c'est une erreur singulière. On s'est fondé, il est vrai, sur ce fait qu'on avait remarqué, qu'il les recherchait, et qu'il en arrachait des paquets aux poules à tel point qu'elles avaient quelquefois le croupion tout dépeuplé. Ce fait est exact, et tout le monde peut le vérifier, mais il ne trouve pas de cause dans le goût des canards pour les plumes. On peut, il nous semble, en donner une explication satisfaisante. La canne est forcée de quitter son nid pour chercher sa nourriture, le mâle ne lui en apporte pas; et comment en effet en apporterait-il? Il n'a pas un jabot comme le pigeon, ni un bec dentelé comme le héron pour saisir sa proie. Bien plus, la femelle est abandonnée, car ces oiseaux ne vont pas par couple, un mâle suffit à dix cannes; elle est donc forcée de laisser ses œufs une fois par jour, mais comme ils ne manqueraient pas de se refroidir, s'ils étaient exposés à l'action de l'air, elle les recouvre de plumes. Si elle n'a pu en amasser, elle arrache toutes celles de son ventre, tout le monde le sait. Voilà tout le secret du goût des canards pour les plumes, et la preuve, c'est que c'est surtout aux approches de l'époque de la ponte qu'on les voit se jeter sur les poules et les déplumer à grands coups de bec.

De ce qu'on fait très peu de consommation des œufs de canard, et que d'ailleurs ce rapport ne se présenterait que pendant six semaines de l'année, il s'ensuit que c'est surtout pour les manger qu'on les élève, et que dès qu'ils sont gras on les envoie au marché. On ne garde pendant l'hiver que les femelles qu'on veut faire couvrir au printemps suivant, car on ne recherche que les jeunes qui sont en effet un mets fort délicat.

Il y a, comme on voit, fort peu de choses à dire du canard domestique; mais il n'en est pas de même du canard sauvage, dont les habitudes extraordinaires et presque merveilleuses méritent

un examen particulier, auquel nous ne manquons pas de nous livrer, en représentant l'image fidèle des variétés les plus remarquables.

MASSILLON.



S'il est vrai que quelques hommes naissent pour certaines vocations vers lesquelles une inclination irrésistible les ramène sans cesse, on peut dire que Massillon naquit pour être un grand prédicateur. Entré fort jeune au collège de l'Oratoire de la ville d'Hières, en Provence, on le voyait prêter une profonde attention aux sermons de chaque dimanche : les yeux fixés sur l'orateur, la bouche entr'ouverte, la tête tendue et immobile, on l'aurait dit sous l'influence d'un charme magique, et le lendemain debout sur un banc, il déclamaient à ses camarades les passages qui l'avaient le plus vivement frappé. Il s'exerçait ainsi à l'éloquence de la chaire, comme, un siècle plus tard, un élève de l'école militaire de Brienne étudiait la tactique en rangeant en bataille des armées de cailloux. Les supérieurs du collège, qui avaient remarqué les heureuses dispositions de leur disciple, obtinrent de son père, qui était notaire de la ville, de permettre qu'il entrât dans la congrégation. Massillon étudia la théologie, et fut ordonné prêtre en 1689.

Ce n'est pas tout d'un coup qu'il osa aborder la chaire où il devait briller d'un si vif éclat. Il affecta au contraire de vivre dans la solitude, soit qu'il fût effrayé de se lancer dans une carrière où venait de s'illustrer Bossuet et Bourdaloue, soit que dans le hardi dessein de lutter avec ces grands hommes, il s'y préparât d'avance par l'étude et par la méditation. Ce n'est qu'en 1696, plus de sept années après son entrée dans les ordres, qu'il accepta de venir diriger à Paris le séminaire de Saint-Magloire.

Les conférences ecclésiastiques qu'il composa ne tardèrent pas à faire quelque bruit, mais il ne commença à fixer l'attention publique que lorsqu'il fut chargé d'aller prêcher le carême à Montpellier. Il y parut avec un éclat si extraordinaire, ses prédications attirèrent tellement la foule qui s'y précipitait de toutes parts, que les églises furent trop petites, et que l'année suivante ce fut à Paris qu'il reçut l'ordre de prêcher. Là, comme à Montpellier, son triomphe fut complet, et dès ce moment sa renommée s'étendit à toutes les villes de France. Le célèbre Bourdaloue vint l'entendre, et déclara que son successeur était trouvé. De tous les suffrages, celui de ce grand homme fut, sans aucun doute, le plus flatteur et le plus glorieux pour Massillon, qui fut bien excusable d'en ressentir quelque orgueil, si toutefois on peut appeler ainsi ce noble et vif contentement, cette sorte de fierté de soi-même, que fait naître un succès mérité.

Désigné, l'année suivante, pour prêcher à la cour devant le roi, il le fit au milieu d'un concert d'éloges, c'était à qui le complimenterait. « Mon père, lui dit Louis XIV, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content ; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même. » C'est encore le grand roi qui, un jour que M. Massillon perdait tout à coup la mémoire, se prit à dire avec une bienveillante courtoisie : « Il est bien juste de nous laisser le temps de goûter de si belles choses. »

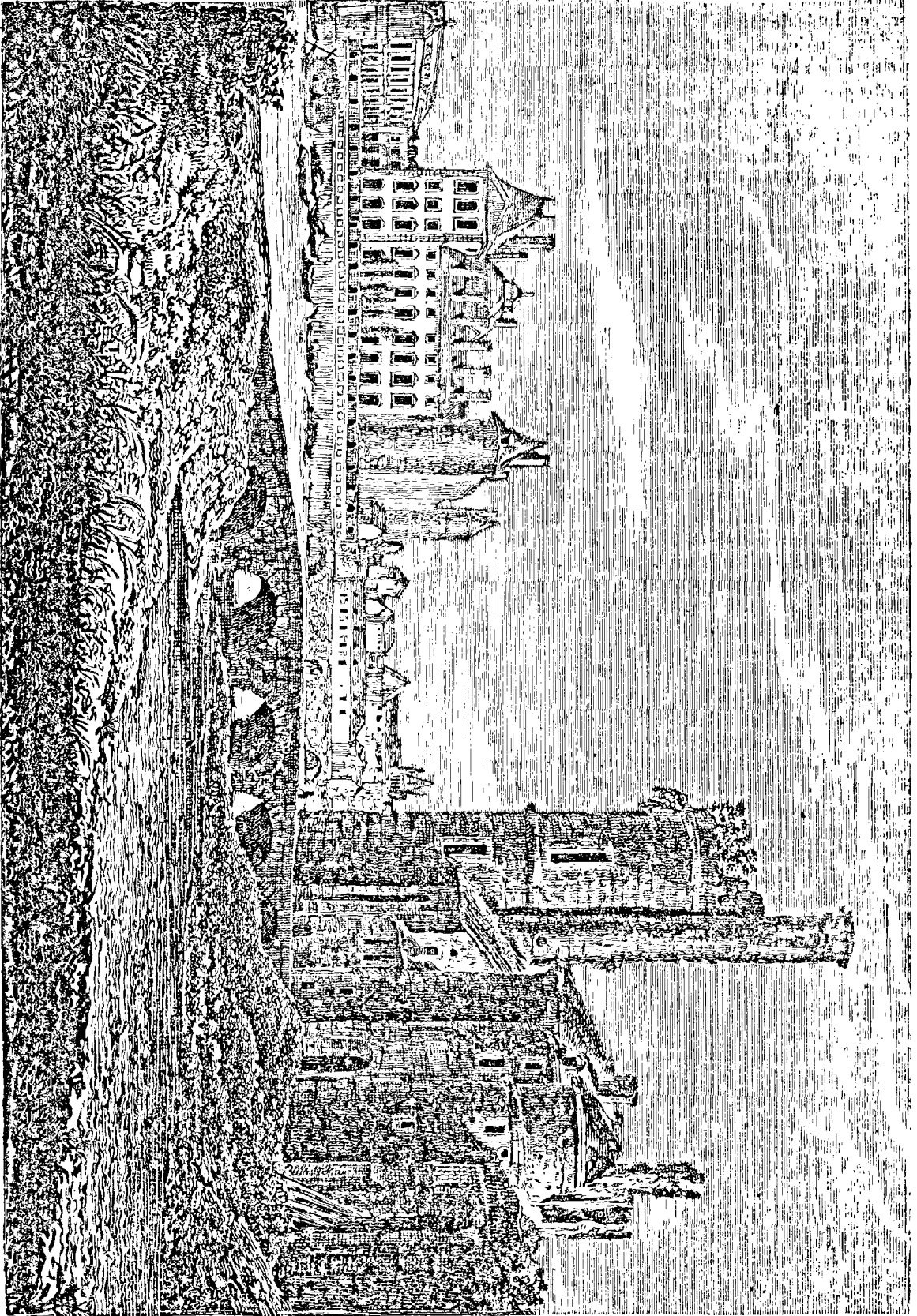
Toutes les bontés de Louis XIV pour Massillon se bornèrent à de gracieuses paroles, et cependant le grand prédicateur n'avait plus que Fléchier pour émule, car la France avait perdu la même année Bossuet et Bourdaloue, deux grands génies qui sont deux gloires françaises. Bientôt Fléchier mourut lui-même, et, resté seul maître de la chaire, Massillon fut appelé à prononcer l'oraison funèbre du roi qui a donné son nom à ce siècle si riche en illustrations et en célébrités de toutes sortes. En 1717, il fut nommé à l'évêché de Clermont : c'est alors qu'il composa son *Petit Carême*, qui, pour emprunter l'expression d'un habile écrivain, lui fit donner le nom du Racine de la chaire. Voltaire regardait cet ouvrage comme un chef-d'œuvre d'éloquence, et l'avait toujours près de lui.

Massillon se retira dans son diocèse et n'en sortit guère que dans deux grandes occasions, l'une était sa réception à l'Académie française, et l'autre l'accomplissement d'un devoir tout à la fois cher et pénible à son cœur, celui de prononcer l'oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans, qui lui avait toujours témoigné une bienveillance extrême.

Il resta ainsi pendant vingt-cinq ans à Clermont, sans cesse occupé des soins spirituels confiés à sa vigilance, faisant le bien sans ostentation, n'affichant ni luxe ni parcimonie.

Il mourut des suites d'une apoplexie, en 1742, âgé de soixante-dix-neuf ans.

LA TOUR DE NESLE.



T. 1. A PARIS, rue de l'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue l'ÉVÊQUE, 40.

Au XIII^e siècle, à cette époque où la France, couverte de citadelles et de créneaux, se voyait divisée par le fait en autant de petits États qu'il y avait de seigneurs féodaux; à cette époque si vantée de nos jours, et dotée de toutes les merveilles de nos imaginations modernes, Paris, la grand'ville, offrait un singulier aspect. Déjà Paris était sorti depuis long-temps de l'île qui le contenait d'abord. Il s'était étendu sur les deux rives de la Seine, non pas en constructions régulières, ni en rues alignées, mais en ruelles tortueuses et en bâtiments épars. Il était facile de voir que de riches seigneurs avaient bâti des manoirs autour desquels s'étaient groupées des maisons basses, chétives et jetées sans ordre comme si elles n'étaient que des habitations provisoires, dont la triste apparence et les toits de bois ou de chaume attestaient la pauvreté de ceux qu'elles abritaient. Ces manoirs, entourés de fossés, protégés par des ponts-levis et des créneaux, étaient plutôt des forteresses que des palais ou des *hôtels*, nom qu'on leur donnait alors. Entre ces groupes, de constructions diverses, se trouvaient de grands espaces inhabités. Tantôt c'étaient des terrains incultes à travers lesquels chacun pouvait passer; tantôt c'étaient des vergers, des jardins, et jusqu'à des vignobles en plein rapport. Les raisins de la côte Sainte-Geneviève étaient en grande renommée, et plusieurs couvents récoltaient dans Paris même de quoi faire leur provision de vin.

En face du vieux Louvre, sur l'emplacement où se trouvent aujourd'hui le palais des Quatre-Nations et l'hôtel de la Monnaie, dominaient d'immenses bâtiments protégés d'un côté par la rivière, qui baignait leurs murs, et de l'autre par un long fossé dans lequel on avait détourné l'eau de la Seine. Une tour crénelée s'élevait sur le rivage, et en temps de guerre, une longue chaîne en fer traversait la Seine et allait se fixer à une des tours du vieux Louvre, désignée sous le nom de la *Tour qui fait le coin*. A cette époque, cet obstacle suffisait pour arrêter les barques, qui avaient en outre à combattre le courant d'une rivière dont la navigation, encore si difficile aujourd'hui, l'était bien davantage encore autrefois. C'est peut-être à cause de l'utilité de cette chaîne de défense qu'alors même qu'on avait commencé à bâtir le nouveau Louvre, la *Tour qui fait le coin* resta debout et ne fut démolie qu'en dernier.

Cet hôtel, ce palais, ou cette forteresse, comme on voudra l'appeler, a été l'objet d'admirables histoires qui ne le cèdent en rien, pour la sombre terreur et l'odieux des détails, aux plus beaux contes de revenants, et aux plus intéressantes histoires de voleurs. Si on en croit les bruits absurdes qui ont couru dans les anciens temps, bruits que Brantôme révoque en doute, et sur lesquels les chroniqueurs de l'époque se taisent, si, disons-nous, on en croit ces bruits absurdes, l'hôtel de Nesle aurait été un coupe-gorge royal, dans lequel de grands crimes politiques auraient été commis. Ceci se disait quand la tour était encore debout; mais depuis qu'elle est abattue, on en a dit bien autre chose! On a pris pour héroïne Jeanne de

Bourgogne, femme de Philippe, comte de Poitiers, connu plus tard sous le nom de Philippe-le-Long; et on a prétendu que cette princesse, devenue propriétaire de ce manoir, y attirait les étrangers, puis les faisait mourir dans les tortures, ou les faisait jeter à la Seine, enfermés dans des sacs qui portaient ces mots pour étiquette: Laissez passer la justice du roi! On a embelli toutes ces horreurs d'un luxe de crimes incroyables; on les a enrichies d'adultères, d'incestes, de parricides et de meurtres de toutes sortes. Ce sang, versé à profusion, aurait suffi pour remplir les fossés de la citadelle et suppléer aux eaux de la Seine.

On trouve tous ces beaux détails dans nos drames et dans nos romans modernes; mais si on veut remonter à la source, et consulter les vieux monuments de notre histoire, on ne trouve rien, si ce n'est la trace de quelques bruits populaires: «Je ne veux pas dire que cela soit vrai, dit Brantôme, mais le vulgaire l'affirme.» Or, le vulgaire a affirmé aussi que les Templiers mangeaient des enfants rôtis: faut-il croire pour cela qu'ils en aient mangé? Le vulgaire a affirmé que Jeanne d'Arc était sorcière: faut-il pour cela ne pas maudire les juges qui l'ont condamnée? Quelle est donc la mission des historiens, si ce n'est de détruire les traditions mensongères, et de réduire à leur juste valeur les bruits ridicules que le vulgaire ne craint pas d'affirmer! Laissons donc l'honneur de toutes ces belles découvertes au système littéraire moderne, qui voudrait arriver au beau par l'horrible, et revenons, comme nous le faisons sans cesse dans cet ouvrage, à l'examen des faits, quelque arides et quelque peu intéressants qu'ils soient.

Les vieilles chroniques et les auteurs qui ont écrit sur les antiquités de Paris s'occupent plus de faire l'énumération des différens seigneurs qui possédèrent l'hôtel de Nesle, que de raconter les faits qui s'y passèrent. Qu'en conclure, sinon qu'ils n'en peuvent citer de bien mémorables? Certes on ne les aurait pas oubliés, car à cette époque où les livres et les manuscrits étaient si rares, les inscriptions des monuments étaient là comme des jalons placés pour aider la mémoire des hommes. Nous y trouvons, entre autres renseignements, qu'en 1319, Philippe-le-Long donna cet hôtel et ses dépendances à Jeanne de Bourgogne sa femme, avec liberté de le convertir en monastère ou autres œuvres pieuses. Ainsi donc voici la princesse que nos modernes nous montrent comme une cannibale, espèce de Barbe-Bleue, qui tend des pièges aux passants pour les égorger à l'aïse ou les jeter en un sac en Seine; voici cette princesse barbare qui se fait autoriser à disposer de ses biens en œuvres pieuses! Et cinq ans [plus tard, en 1325, il advient qu'elle ordonne et laisse le soin à ses exécuteurs testamentaires de vendre cette immense propriété, et d'en employer le produit à fonder le collège de Bourgogne!

L'hôtel fut en effet vendu à Philippe-de-Valois en 1330, et il passa successivement dans les mains de divers propriétaires. En 1357, il appartenait à Charles de France, régent du royaume; en 1381, à

Charles VI; en 1416, à Isabelle de Bavière; en 1446, à Charles VII; en 1461 à Louis XI; en 1552, à Henri II; en 1570, à Charles IX. Enfin les héritiers du cardinal Jules Mazarin, le fondateur du collège de ce nom, voulant exécuter son testament, ache-

tèrent tout le terrain qu'occupait l'hôtel de Neubl, renversèrent les vieux édifices, qui, inhabités depuis long-temps, tombaient en ruines, et posèrent les premières pierres de l'édifice que nous voyons aujourd'hui.

LE TILLEUL.



Le tilleul est un des plus beaux arbres de France, et c'est aussi un de ceux qui s'y plaisent davantage. On le trouve dans les forêts, dans les parcs, dans les jardins, dans les fermes et dans les champs. Partout on aperçoit son épais feuillage, sa tête touffue et ses branches multipliées. Il précède en double et longue rangée le château des riches, et dans les anciens parcs on le voit encore taillé en muraille ou découpé en festons. Aucun arbre ne se prêtait plus que lui à ce goût de nos pères, de faire de l'architecture à coups de serpe, et de contrarier la végétation au point de lui faire prendre toutes les formes et pour ainsi dire toutes les attitudes. Cette mode a passé: on ne la retrouve plus que dans les anciens domaines, et le tilleul, confondu aujourd'hui avec les autres arbres, figure au milieu des pelouses, ou borde les avenues en étalant ses rameaux en toute liberté. Dans cet état, il offre un asile impénétrable contre les rayons du soleil et un abri protecteur contre la pluie. A sept ou huit pieds de terre, la tige, qui devient énorme avec le temps, se partage en plusieurs branches: les unes s'élèvent en ligne droite pour se partager à leur tour; les autres, partant à angle droit, se prolongent et fléchissent vers la terre, courbées par le poids des

feuilles: on dirait de loin un immense globe de verdure fixé en terre.

La beauté de sa forme et la vigueur de sa végétation ne seraient que de stériles avantages, si ce bel arbre n'offrait des produits utiles à l'industrie et à la médecine. Il donne en été presque autant de fleurs que de feuilles, et ces fleurs, qui répandent un parfum aromatique d'une grande douceur, sont recueillies avec soin. Prises en infusion, elles ont un goût fort agréable, et cette boisson a la propriété de calmer les irritations nerveuses. Les pharmaciens font de l'eau distillée de tilleul, dont l'usage est devenu à peu près général, et fait la base de presque toutes les potions calmantes. A la fleur succède la graine, renfermée dans une pulpe de la grosseur d'un noyau de cerise. Quand elle est mûre, cette graine se détache de l'arbre, en tenant encore à une espèce de feuille légère, qui tourne dans l'air et se livre au caprice des vents, comme pour aller porter au loin le germe d'un arbre nouveau.

Le bois du tilleul est blanc, doux et flexible: on l'emploie avec avantage pour faire des ouvrages légers travaillés au tour; on est même parvenu à le couper en feuilles si minces et si égales, qu'on en a fait des chapeaux légers, qui, adoptés par la mode, ont rivalisé dans un temps avec les chapeaux de paille. La seconde écorce présente un tissu de filaments si serrés, qu'on en fait des câbles très solides, préférés aux câbles de chanvre, pour suspendre dans les puits. Cette seconde écorce s'enlève dans les branches qu'on coupe à cet effet tous les dix ou douze ans. On choisit, pour faire cette opération, le moment de la sève, parce qu'à cette époque on peut l'exécuter avec d'autant plus de facilité, que le liber se détache facilement du bois. On en a fait autrefois des nattes pour servir de tapis; tout récemment on a trouvé le moyen d'en faire du papier; mais cette expérience a plutôt été la preuve du perfectionnement de l'industrie, que la découverte d'une industrie nouvelle; car on ferait si peu de papier avec la matière que fournissait un tilleul tout entier, que chaque feuille coûterait son pesant d'or.

Il suffit d'une graine grosse comme une tête d'épingle pour fournir, avec le temps, un arbre d'une taille colossale; mais ce temps est si long, que les cultivateurs préfèrent multiplier les tilleuls par les marcottes. Le procédé qu'ils emploient est fort simple. Dans le courant de l'hiver, ils coupent l'arbre par le pied; dès les premiers jours du printemps on voit percer de nombreux rejetons. Aussitôt qu'ils sont parvenus à une assez grande hauteur, on relève la terre à la base; ils ne tardent pas à pousser

des racines dans tous les sens; et lorsque vient l'automne, chaque jet présente un tilleul, qu'on a obtenu en quelques mois, et qu'il aurait fallu attendre dix ans par le semis. Chaque année la même souche produit de nouveaux rejets, et quelques pieds de tilleuls ainsi sacrifiés valent toute une pépinière.

Le tilleul vit fort long-temps, et parvient quelquefois à une grosseur prodigieuse. Il n'est pas rare d'en trouver, dans des anciennes fermes, dont on ne peut préciser l'âge, et qui sont devenus si énormes, que quatre ou cinq hommes peuvent à peine les embrasser.

VOLTAIRE.

Voltaire fut un de ces hommes prodigieux qui, sans autre puissance que celle de leur génie, parviennent à exercer une sorte de domination sur celle de leurs semblables. Il ne fut ni souverain ni grand capitaine; il ne disposa pas des trésors des empires et ne commanda pas des armées; et cependant il marcha comme un conquérant, remplissant le monde de son nom, l'étonnant par le nombre de ses victoires, applaudi par les uns et maudit par les autres. Comme la plupart des conquérants, il détruisit beaucoup et ne reconstruisit rien; de sorte que s'il fut un génie, il ne fut certainement pas le génie du bien.

A son entrée dans le monde, Louis XIV, le grand roi, touchait à sa fin, et cherchait à racheter, par la rigoureuse dévotion de ses dernières années, le seuil de sa jeunesse. Les fêtes de la cour avaient fait place à des pompes religieuses; il n'y avait plus ni voyages à Marly et à Fontainebleau, ni chasses brillantes, ni festins splendides; le palais de Versailles était silencieux comme une église: on aurait dit que déjà des crêpes de deuil s'étendaient de toutes parts. Les courtisans, habitués depuis leur enfance à modeler leur visage sur celui du Roi et à prendre l'air de la cour, faisaient aussi une pénitence apparente, qui rappelait merveilleusement leurs péchés d'autrefois. Mais si le grand règne allait finir, on voyait déjà poindre la régence, et la jeunesse, qui se rallie toujours aux idées d'avenir, parce qu'elle n'a elle-même que de l'avenir, la jeunesse se pressait autour de l'astre dont chacun pouvait déjà prévoir la prochaine apparition.

Tous ces jeunes seigneurs, oisifs et spirituels, frondeurs et incrédules, tournaient en ridicule la dévotion de Versailles, et, confondant le fond et la forme, ils trouvaient de bon goût d'attaquer la religion elle-même. C'était l'élite de la noblesse, ducs, princes et pairs, qui donnaient ainsi l'exemple de l'incrédulité, ne voyant pas, aveugles qu'ils étaient, qu'ils sapaient par la base l'édifice qui pouvait menacer d'ensevelir un jour leurs enfants sous ses ruines. Voltaire, jeune aussi, étincelant d'esprit et de saillies, ne pouvait manquer d'être recherché de cette société, qui renfermait dans son sein toutes les

espérances de l'époque licencieuse de la régence. Il y fut reçu à bras ouverts; mais, chose étrange, ce fut à ce moment-là même qu'il concourut à l'Académie pour un prix de poésie, dont le sujet était la décoration du chœur de Notre-Dame, débutant ainsi par un sujet religieux, lui qui devait devenir et qui ne tarda pas à devenir en effet un des apôtres de l'incrédulité!

Pour garder une sorte de décorum au milieu d'un des plus grands débordements d'immoralité dont l'histoire présente l'exemple, on déclara philosophiquement la guerre aux préjugés, et on rangea parmi les préjugés la foi, la croyance en Dieu, et les préceptes des livres saints. La religion fut le grand but vers lequel volaient sans cesse les flèches du sarcasme, armes si redoutables en France et qui, toutes légères qu'elles sont, ne manquent jamais de faire des plaies profondes quand elles sont décochées avec esprit. Dans la main de Voltaire, elles étaient plus dangereuses que dans celle de personne; car personne ne les mania avec une adresse plus coupable, ni une persévérance plus longue. Sa vie fut une lutte continuelle où il ne fut que trop souvent vainqueur. Il porta le doute où il ne put jeter l'incrédulité; la morale publique fut attaquée dans ses bases; et lorsque, un demi-siècle plus tard, le trône s'éroula, la société, privée de tout appui, se trouva au milieu de l'anarchie, comme un vaisseau sans gouvernail et sans boussole assailli par la tempête. Au milieu des échafauds sanglants, des orgies de cannibales, et du pillage sacrilège des églises, on vit cette même assemblée, qui n'avait pas craint de faire tomber la tête du Roi, daigner décréter l'existence de l'Être-Suprême, et, pour comble de folie, élever des temples à la raison; redoutable raison que celle qui versait le sang à flots, triste résultat de magnifiques projets de réformes si bien commencés dans les six premiers mois de 89, funeste conséquence des longs efforts de Voltaire et de ses disciples!

Ce peu de mots étaient nécessaires avant de raconter les succès littéraires de cet homme prodigieux, qui, pendant deux tiers de siècles tint le monde sous le joug de sa plume, et dont le génie fut si éclatant, que, pour ne pas en être ébloui, il est bon de songer sans cesse aux fruits empoisonnés qui succédèrent à tant de fleurs brillantes. Jamais carrière ne fut ni plus longue ni plus activement remplie. Il suffit d'un coup d'œil rapide pour s'en convaincre.

Voltaire naquit en 1694. Son père, François Arouet, ancien notaire au Châtelet, homme de grand sens, effrayé des dispositions de son fils, essaya de les étouffer avant qu'elles pussent se développer. Il le destina à la magistrature; mais, au lieu d'étudier le droit, le jeune homme se livrait à la culture des lettres, et à dix-huit ans, au lieu de se rendre capable de soutenir une thèse, il faisait la tragédie d'*Oedipe*. En apprenant qu'il faisait des vers, le digne notaire jura que son fils était fou tout au moins, et saisit une occasion de le faire voyager en Hollande. Quelques sottises de jeunesse firent revenir le poète en France, et il ne put fléchir son père qu'en se ré

signant à entrer chez un procureur. Mais il ne put y rester long-temps, et profita de l'offre que lui fit M. de Caumartin, intendant des finances, d'aller passer quelque temps à sa terre. C'est là qu'il puisa, dans les conversations de M. de Caumartin père, l'idée de la *Henriade*, et qu'il commença à recueillir des matériaux sur le *Siècle de Louis XIV.*

Sur ces entrefaites, il fut accusé d'être l'auteur d'une satire contre le feu roi; et bien qu'il ne fût pas le véritable coupable, il fut mis à la Bastille. On n'y regarda pas de trop près avec lui, probablement parce que s'il n'avait pas fait cette diatribe, il en avait fait bien d'autres. Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas regretter cette injustice, car c'est pendant cette année de réclusion qu'il termina *OEdipe* et qu'il commença la *Henriade*. Lorsque son innocence fut reconnue, et l'innocence de Voltaire à propos d'une satire est une chose assez curieuse pour qu'on la remarque, le Régent se le fit présenter et lui accorda une pension. « Monseigneur, répondit le poète, je remercie votre Altesse de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. » Certes, ce n'est pas de la faute de Voltaire s'il ne fut pas plus souvent logé aux frais de l'État.



L'année suivante il put faire représenter sa tragédie d'*OEdipe*, et le succès qu'elle obtint fut tel, que M. Arouet, désespérant de corriger son fils, ou commençant à comprendre qu'il avait des chances de réussir, ne s'opposa plus à ses goûts, et lui permit de suivre la carrière des lettres. Voltaire profita largement de la permission, comme chacun sait. Deux ans plus tard, après une petite excursion qu'il fit en Hollande, en crainte de la Bastille, il fut s'enfermer au château de Maisons, pour y achever la *Henriade*, ce poème qui devait fonder sa

gloire, et qu'il dédia à une reine d'Angleterre, en dépit des intrigues que quelques envieux lui suscitèrent en France. Une autre raison le porta aussi à prendre ce parti. Un jour qu'il dînait chez le duc de Sully, il réfuta vivement une opinion émise par un noble, fort peu digne du nom qu'il portait. « Quel est ce jeune homme? demanda ce dernier à ses voisins. — Je suis le premier de mon nom, repartit vivement Voltaire, et vous le dernier du vôtre! » Pour se venger, le noble fit attendre le poète au coin d'une rue, et le fit assaillir à coups de canne. Voltaire lui envoya, dès le lendemain, un cartel conçu dans les termes les plus méprisants: on y répondit par une lettre de cachet et six mois de Bastille. Il n'en sortit qu'avec un ordre d'exil. Il passa en Angleterre, où il resta trois ans. De retour en France, il s'occupa de sa fortune, gagna une somme énorme dans une loterie établie pour la liquidation des dettes de la ville, fit de gros bénéfices en s'intéressant dans des opérations de blé, et réalisa plus de huit cent mille livres d'une part qu'il avait obtenue dans une fourniture de vivres.

Il plaça toutes ces sommes d'une manière avantageuse, les augmenta du produit de ses ouvrages; et quoiqu'il eût souvent fait des pertes, il ne possédait pas moins de cent soixante mille livres de revenu sur la fin de sa carrière; revenu considérable, surtout pour cette époque, et qui répondrait aujourd'hui à une fortune de quatre cent mille francs de rentes. Il put s'adonner aux lettres en toute sûreté, et nul doute qu'il aurait pu trouver le bonheur au sein de la gloire, s'il ne s'était plu à se créer sans cesse de nouveaux tourments par sa rage constante contre le christianisme. Il disait naïvement qu'il n'aurait de repos que lorsqu'il l'aurait renversé; mais lui, si fort, si puissant contre les hommes, s'est trouvé sans force et sans puissance contre l'œuvre de Dieu! Voltaire a troublé sa vie, et voilà tout. Sans cesse obligé de craindre pour ses ouvrages ou pour sa liberté, calomnié par les uns, attaqué par les autres, envié de tout le monde, il a empoisonné sa longue carrière de ses propres mains. Au moindre danger il passait en Hollande, et il y fit de la sorte plus d'un voyage.

C'est dans une de ces excursions inattendues qu'il eut sa première entrevue avec le roi de Prusse, connu depuis sous le nom de Frédéric-le-Grand. Ces deux hommes extraordinaires ne tardèrent pas à faire éclater l'un pour l'autre les transports de la plus vive amitié; mais il est permis de douter que cette amitié reposât sur une affection réelle. On conçoit qu'à cette époque, où les journaux étaient inconnus, et où les renommées dépendaient beaucoup des ouvrages que les gens de lettres préparaient dans le silence du cabinet, on conçoit qu'il ne pouvait être indifférent à Frédéric de compter l'auteur de la *Henriade* au nombre de ses amis; et, d'un autre côté, Voltaire, toujours persécuté ou menacé, avait grand intérêt à s'assurer de la protection d'un roi qui ne paraissait pas d'humeur à souffrir que sa volonté fût méconnue. Une admiration mutuelle et un intérêt réciproque rapprochèrent ces deux hommes, qui peut-être s'y trompèrent eux-

mêmes ; mais un commerce intime les divisa. Voltaire fut s'établir à Berlin, où le roi lui donna un appartement au-dessous du sien, et le combla de prévenances et d'honneurs. Peu à peu le premier engouement se passa, les complimens diminuèrent, la critique, qui se présenta d'abord timide et dubitative, se changea en sarcasme. Les orgueils de prince et les vanités de poète s'éveillèrent, et dans le palais de Potsdam les hostilités éclatèrent entre le premier et le rez-de-chaussée. Les membres de l'Académie de Berlin ne manquèrent pas d'attiser le feu, et les deux amis n'eurent bientôt plus qu'un souci, celui de se séparer en paraissant unis.

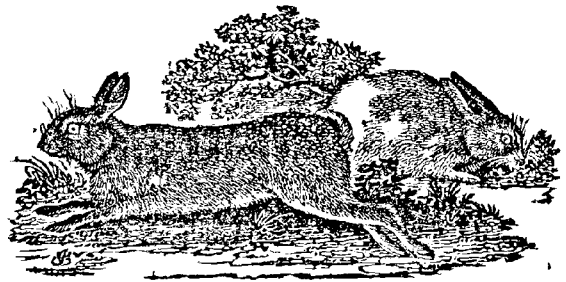
Pendant le séjour de trois années que Voltaire fit à Berlin, il publia son *Siècle de Louis XIV*, et dès son retour en France il fit paraître l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*. Il avait alors soixante-quatre ans ; il avait sans doute conservé encore toute la force de son génie, mais la vivacité de la jeunesse l'avait abandonné. Il avait besoin de repos ; et d'ailleurs il avait assez fait pour la gloire : ses nombreux ouvrages avaient étendu sa renommée dans tous les pays civilisés ; il était possesseur d'une grande fortune, il s'occupa de choisir un point sur la terre où il ne pût être inquiété : il acheta la terre de Ferney, y fit bâtir un château, et s'y retira.

C'est là qu'il passa les vingt dernières années de sa vie, menant la vie opulente d'un grand seigneur, ayant table ouverte, offrant généreusement l'hospitalité à tout venant, et recevant de nombreuses visites ; car on venait en pèlerinage à Ferney des pays les plus éloignés pour voir le grand homme, et le grand homme daignait sortir un instant de son cabinet, et récompenser d'un quart d'heure de conversation celui qui avait franchi d'immenses distances et enduré de grandes fatigues pour venir le complimenter. Il passait la plus grande partie de son temps à écrire ; car, si son corps avait vieilli, son âme était toujours aussi jeune et son imagination aussi vive. C'est de Ferney qu'on le vit défendre la mémoire de Calas, exécuté injustement, sauver le malheureux Sirven, accusé faussement d'un crime atroce, et s'élever avec force contre la condamnation de M. de Lally, décapité par arrêt du parlement ; ce fut agir en chrétien, lui qui attaquait sans cesse le christianisme, et qui cependant fit rebâtir l'église de Ferney.

Le 10 février 1778, il vint faire un dernier voyage à Paris, y fut reçu en triomphe, et, comme il l'a dit lui-même, *étouffé sous des roses*. Le 30 mai suivant il expira, âgé de quatre-vingt-quatre ans et quelques mois.

Ainsi passa ce grand génie, dont le nom et les ouvrages sont immortels, mais dont la gloire a été obscurcie par cette guerre obstinée qu'il fit aux principes religieux, principes qui, heureusement, n'en ont pas faibli un seul instant.

LE LAPIN.



Le lapin est un animal si commun dans nos basses-cours et dans nos bois, ses habitudes sont si simples et si connues en apparence, que les naturalistes n'ont pas daigné lui accorder toute l'attention qu'ils ont prodigué aux animaux qui habitent les régions éloignées, et que souvent ils n'ont pu décrire que d'après des figures et des relations imparfaites. L'histoire du lapin sauvage reste à faire, et sa vie de terrier est encore inconnue. On ne saurait en juger, en effet, par l'examen des habitudes de celui qui vit dans nos fermes. Il perd peu à peu son instinct primitif, il devient presque privé, mange dans la main de celui qui le nourrit, vit en bonne intelligence avec les chiens ; et on l'a vu dormir à côté des chats, lui, si timide, si prudent, si ombrageux, si alerte à fuir, quand il est à l'état sauvage ! Il en est ainsi de tous les animaux réduits à la domesticité. Ce serait tomber dans une étrange erreur que d'attribuer ces changements à une sorte d'amélioration occasionnée par le voisinage ou par les soins de l'homme, si toutefois même la perte de l'instinct sauvage, qui protège l'animal, comme à son insu, peut passer pour une amélioration. On n'a pas manqué de faire à ce sujet de brillants systèmes et de magnifiques phrases ; mais les esprits sages, qui ne veulent voir en tout que la réalité, quelque peu poétique qu'elle soit, n'ont pas hésité à reconnaître que cet adoucissement dans le caractère des animaux venait de ce que leur estomac était sans cesse satisfait, même quand ils prodiguent des soins à leurs petits. Ils n'ont plus à s'inquiéter de l'un ni à protéger les autres, et tout le monde reconnaît, excepté les poètes, qui ne reconnaissent rien, que la faim et l'instinct de l'amour maternel sont les deux grands mobiles qui font agir tous les animaux, chacun d'après les données de leur organisation particulière.

Le lapin, qui est dénué de toute arme offensive, a dû, plus qu'un autre, ressentir cette influence : aussi celui des basses-cours diffère-t-il beaucoup de celui des bois. Son poil est en général d'un gris mélangé de fauve, blanc sous le ventre et sous la queue ; mais on en trouve qui sont noirs, tachetés de noir et de blanc, et même d'entièrement blancs : ces derniers ont les yeux rouges. Le lapin sauvage, au contraire, est toujours gris et d'une nuance uniforme.

Cet animal, dont la démarche, le coup d'œil, et

jusqu'aux moindres mouvements, décèlent des habitudes pénibles, a dix-huit à vingt pouces de longueur, et n'a guère que six à huit pouces de hauteur. Les patés de devant sont courtes, grêles et terminées, par cinq doigts, entièrement détachés les uns des autres, et armés d'angles très forts; les patés de derrière, beaucoup plus longues que celles de devant, n'ont que quatre doigts. Quand il veut courir, il les tend tout à coup avec tant de force et de promptitude, qu'elles agissent comme des ressorts élastiques, et lui font faire des bonds prodigieux, quand on en compare l'étendue à la petitesse de son corps. Il saute par dessus des haies, franchit des fossés, et s'élançe avec la rapidité d'une flèche. Ses oreilles, allongées en cornet, et très mobiles, sont très favorables pour recueillir le son: aussi entend-t-il de fort loin, ce qui, lui, est d'un grand secours pour éviter les dangers qui le menacent. Tous ces brillants avantages se perdent dans le lapin domestique. Il ne sait pas courir; c'est tout, au plus s'il marche timidement; et si on l'effraie, il se blottit au lieu de fuir. On ne le voit plus dresser les oreilles au moindre bruit; il les laisse retomber paresseuses et inactives. Ses ongles, si forts, grattent faiblement la paille ou le gazon, et on le voit gros et gras, prendre sa captivité en patience et presque en affection; car si on le chasse de la basse-cour, on l'y voit revenir, aussitôt.

Le lapin sauvage montre plus, d'intelligence, et de vivacité; il s'enfonce dans la plus épais des bois, choisit un terrain sec, et creuse de profonds terriers. Ces terriers sont des petits chefs-d'œuvre de sagacité. Ils ont plusieurs issues en sens opposés, de sorte que l'animal peut toujours compter que, quelle que soit sa direction, le vent apportera, à l'une de ces issues le bruit le plus lointain. A peine le lapin a-t-il creusé son habitation, qu'il s'y retire avec sa femelle. Cette dernière y fait, au bout de six semaines, sept ou huit petits qui, dès l'âge de trois mois, sortent du terrier pour en creuser un autre à leur propre usage, non loin de celui qui les a vus naître. Et comme les femelles peuvent faire des petits cinq ou six fois par an, et que les petits engendrent eux-mêmes une nouvelle famille au bout de trois ou quatre mois, il s'ensuit qu'une seule paire de lapins peut, au bout de l'année, en avoir produit un millier. Ceci explique les précautions qu'on est forcé de prendre pour s'opposer à leur trop grande multiplication, et les primes qu'on accorde, quelquefois pour les détruire. On conçoit aisément que des parties entières de forêts puissent être fouillées en peu de temps sur tous les sens, et que ce nombre infini d'excavations diverses doive nuire aux racines des arbres.

Et lorsqu'on vient à réfléchir qu'un lapin peut vivre huit ou neuf ans, on est effrayé du nombre prodigieux, auquel cette classe d'animaux pourrait fourmiller! Mais la nature, qui compense tout avec une admirable sagesse, leur a suscité de nombreux ennemis. Les loups, les renards leur font la chasse et en détruisent sans doute un grand nombre. Les lapins n'ont d'autre défense, contre ces animaux puissants, que la rapidité de leur course, qui est

pour eux une ressource fort douteuse, et la profondeur de leur retraite, qui est une protection plus réelle. Mais le terrier, qui les garantit des attaques du loup et du renard, est ouvert aux fouines, aux furets et aux putois, et ces animaux leur font une guerre continuelle. Ils profitent du moment où le mâle et la femelle sont absents, et quelques minutes leur suffisent pour mettre à mort tous les petits. Faute d'une proie aussi facile, ces animaux, avides de sang, attaquent les pères et mères, et des combats à mort se livrent sous terre sans qu'aucun cri vienne les trahir.

On refuse en général au lapin une grande dose de sagacité; mais quelques auteurs se sont élevés avec force contre cette opinion. M. de Buffon, qui malheureusement a omis de nous faire connaître la sienne, se contente de citer les communications qui lui ont été faites par un de ses voisins, gentilhomme campagnard, grand éleveur de lapins, et qui, dans son ardeur pour cette race paisible et proscrite, s'est plu à découvrir en elle des qualités extraordinaires, et entre autres un amour filial et un respect pour la vieillesse qui ferait infiniment d'honneur à l'espèce humaine. « Chez les lapins, dit cet observateur, la paternité est très respectée; j'en juge ainsi par la grande déférence que tous mes lapins ont eue pour leur premier père, qu'il m'était aisé de reconnaître à cause de sa blancheur, et qui est le seul mâle que j'aie conservé de cette couleur. La famille avait beau s'augmenter, ceux qui devenaient pères à leur tour lui étaient toujours subordonnés: dès qu'ils se battaient, soit pour les femelles, soit parce qu'ils se disputaient la nourriture, le grand-père qui entendait du bruit accourait de toute sa force. Dès qu'on l'apercevait tout rentrait dans l'ordre, et s'il en attrapait quelqu'un aux prises, il les séparait et en faisait sur-le-champ un exemple de punition. Une autre preuve de sa domination sur toute sa postérité, c'est que les ayant accoutumés à rentrer tous à un coup de sifflet, lorsque je donnais ce signal, et quelque éloignés qu'ils fussent, je voyais le grand-père se mettre à leur tête, et quoique arrivé le premier, les laisser tous défilier devant lui, et ne rentrer que le dernier. » Nous ne saurions garantir la vérité de ces détails; ceux qui voudront en vérifier l'exactitude, le pourront à peu de frais: mais jusque-là, pour l'honneur des lapins, nous ne faisons aucune difficulté d'ajouter foi au témoignage du voisin de M. de Buffon.

Qu'ils soient bons fils ou non, les lapins sont un excellent mets, et l'on en fait en France une consommation extraordinaire; il n'y a pas d'année que l'on n'en dévore des millions, et leur dépouille fait l'objet d'un grand commerce: on en fait des gants, des chapeaux et des fourrures; et cette petite bête, si douce, si craintive et si leste, est devenue un des objets les plus importants de l'économie domestique.

Les Jardins chinois.

Quand nous parlons de jardins en Europe, nous nous figurons des espaces plus ou moins grands, où l'art et le travail sont parvenus à créer des imitations parfaites des œuvres les plus admirables de la nature, ou pour mieux dire des espaces où l'industrie humaine est parvenue à réunir ce que la nature avait partagé entre des contrées diverses. Ici paraissent de vertes prairies coupées de bouquets de bois entre lesquels la vue se prolonge, là sont des arbres dont les branches ploient sous la masse des fruits; plus loin un cours d'eau vive serpente à travers les bois et la pelouse, puis des productions de tous les pays se réunissent sur un seul point; c'est l'oranger d'Orient, l'abricotier d'Arabie, la vigne d'Espagne et l'olivier d'Italie; c'est le chêne, l'acacia, le pin, le platane et le noyer qui confondent leurs branches et mêlent leurs feuillages; et tandis qu'on admire les bois et les fruits, on jette aussi un coup d'œil d'intérêt sur les légumes plus humbles et plus utiles. Douces et pacifiques conquêtes faites dans presque tous les climats, elles se multiplient par d'ingénieuses précautions sous un même ciel, sous une même température, et attestent ainsi la merveilleuse industrie des hommes. De larges allées, débarrassées de tout obstacle et meublées d'un sable fin et choisi, rendent la marche facile et douce; des arbres plantés sur les bords jettent leur ombre protectrice sur le promeneur, des sentiers conduisent à tous les plants de légumes et à toutes les plates-bandes de fleurs; et pour tout définir d'un seul mot, on voit que tout est calculé pour faire naître les plaisirs et assurer l'utilité.

Il n'en est pas de même des jardins chinois. Il ne faut y chercher ni prairies, ni bosquets d'arbres, ni bois épais et ombragé, ni horizon habilement ménagé, ni verger aux fruits parfumés, ni communications sablées. On ne voit de toutes parts qu'un nombre infini de petits carrés, séparés par des murs très-bas et construits en brique à façon de compartiments. Sur ces murs sont rangées des files de pots en porcelaine de toutes les formes et garnis de fleurs et d'arbustes. Pour aller d'un carré à l'autre, on ne trouve que des sentiers qui ne sont ni assez larges ni assez unis pour qu'on puisse s'y donner le plaisir de la promenade. On dirait même que le bon goût du pays consiste à le rendre impossible, car des trous, des inégalités et des broussailles placées exprès arrêtent à chaque pas, de telle sorte qu'on pourrait dire que si en Europe nous nous attachons à imiter ce qu'il y a de beau dans la nature, on s'applique au contraire en Chine à la contrefaire dans ce qu'elle a de plus grotesque et de plus contraire à nos habitudes.

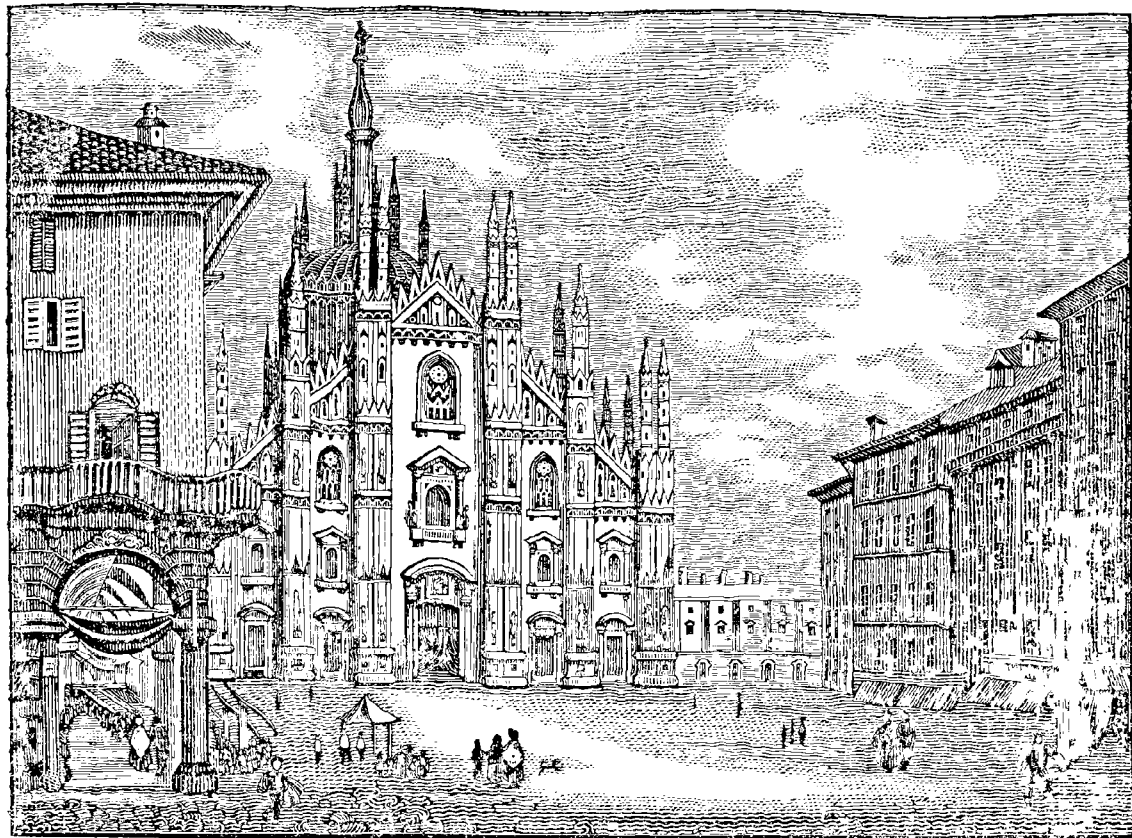
Il n'y a pas de jardin chinois sans pièce d'eau, mais c'est une eau dormante qui devient épaisse et prend la teinte verdâtre des plantes aquatiques qu'elle contient; des rochers sont de rigueur, mais ils sont si petits, si mesquinement amassés, qu'ils

présentent à l'œil et à l'esprit un effet des plus ridicules. Des enfans qui jouent n'inventeraient ni mieux ni plus mal. Mais si les jardins sont si mal compris et si mal ordonnés, en revanche, on embellit les escaliers, les fenêtres et les appartements, en y prodiguant des grands vases de porcelaine remplis de fleurs, non pas de bouquets qui se fanent, mais de plantes et d'arbustes qui s'épanouissent et se renouvellent. C'est à cet usage que sont réservés ces vases qui nous viennent de la Chine et que nous conservons comme de simples curiosités.

Mais il y a surtout en Chine un goût bizarre qu'on a peine à comprendre en Europe. Les amateurs de l'horticulture mettent un grand prix, non pas à obtenir de belles espèces et à donner à la nature tout son développement, mais bien à l'amoinrir sans cesse et à la forcer à produire des sujets nains. C'est presque un mérite et une gloire que de parvenir à faire des échantillons de forêts de petits arbres. Voici ce que nous apprend à ce sujet un voyageur anglais: « Pour avoir des arbres nains, dit-il, les jardiniers chinois plantent des tiges de jeunes arbres dans des pots de porcelaine ou ronds ou carrés, de douze ou quatorze pouces de longueur, sur huit de large et environ cinq de profondeur. L'arbre ainsi planté ne peut pas s'élever à une hauteur de plus d'un pied ou de quinze pouces. On ne lui donne d'eau que juste ce qu'il lui en faut pour vivre, et comme il est emprisonné dans son pot, son développement naturel ne peut avoir lieu; on prend en même temps des mesures pour l'empêcher de s'étendre. Les bourgeons des jets et la moitié des nouvelles feuilles sont soigneusement coupés; les tiges et les branches auxquelles on permet un certain développement sont contournées d'une manière bizarre au moyen du fil de fer; de cette manière l'écorce produit des protubérances, des aspérités et des crevasses. Une branche est rompue en partie, et destinée à pendre comme par hasard; une autre est mutilée pour représenter un tronc mort; enfin on empêche la croissance de la plante par tous les moyens imaginables. Ces moyens produisent à la longue des forêts d'arbres en miniature. Rabougris et déformés de cette manière, ils deviennent un objet curieux en ce que, dans leurs petites proportions, ils portent les signes d'une extrême vieillesse. »

Ce soin que mettent les Chinois à détruire l'œuvre de la nature en ce qui concerne les arbres, ils le déploient en sens contraire en ce qui concerne les fleurs. Ils font tendre tous leurs efforts à obtenir de belles variétés, et il n'y a pas de pays dans le monde, pas même la Hollande, où la florinsanie soit poussée aussi loin. Ils ont donc bien des progrès à faire, mais il est douteux qu'ils les fassent de long-temps, car la Chine n'est pas le pays des innovations.

LE DOME DE MILAN.



Le douzième et le treizième siècle sont très remarquables par le nombre d'églises, de temples et de cathédrales qu'on a construits de toutes parts. On aurait dit qu'il y avait défi entre les différentes puissances de l'Europe, tant chacune cherchait à se surpasser par la grandeur des conceptions et la hardiesse des entreprises. On posait la première pierre d'un monument qui devait coûter les trésors d'une province et l'espace de plusieurs siècles, comme on aurait posé la première pierre d'une chapelle qu'une même année devait voir commencer et finir. Cette confiance présomptueuse prouve tout au moins qu'à cette époque la foi ne manquait pas, et qu'il ne pouvait venir dans l'esprit d'aucun prince que ses successeurs hésiteraient à continuer l'œuvre commencée. On voulait alors que la masse colossale des temples répondît à la majesté de la religion, et que les maisons du Seigneur dominassent les palais des rois.

La France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie ont rivalisé de zèle, et chacun de ces pays présente avec orgueil ses superbes cathédrales, monuments sacrés qui attestent en même temps la foi des peuples et les progrès des arts. En Espagne, on admire l'Escorial; en France, les cathédrales de Reims, de Paris et de Strasbourg; en Angleterre, Saint-

Paul de Londres, l'abbaye de Westminster, et le minster d'York; en Italie, Saint-Pierre de Rome et le dôme de Milan. Dans les pays du nord, le style gothique donne aux monuments une apparence grave et triste; leur intérieur présente d'immenses espaces où le moindre bruit se multiplie par les échos, et où la lumière qui ne pénètre qu'à travers la mosaïque des vitraux projette sur les ogives ses rayons timides et mystérieux. Là tout est grand, sublime et religieux; l'âme, saisie de respect, se laisse entraîner à la méditation et à un triste retour sur soi-même. Tout invite au repentir. Dans les pays du midi, au contraire, le jour pénètre avec éclat, et ses rayons étincelants glissent sur le marbre et se jouent autour de l'élégance des colonnes: ou ne se fixent sur le pourtour que pour faire ressortir le travail des bas-reliefs. C'est la religion dans toute sa pompe, et l'âme du chrétien s'exalte triomphante; de sorte qu'on peut dire que si dans le Nord les églises répètent les psaumes du repentir, celles du Midi retentissent d'hymnes de gloire.

De toutes les églises d'Italie, aucune ne peut prouver davantage la vérité de ces observations que celle qui est connue sous le nom du Dôme de Milan. Après Saint-Pierre de Rome, la cathédrale métropolitaine du monde chrétien, on n'en saurait

LES BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

citer une plus belle ou plus riche. Le marbre, les statues et les métaux précieux s'offrent de tous côtés, et plusieurs jours ne suffisent pas pour faire un examen complet de tous les trésors qu'elle renferme.

Ce qui frappe d'abord le plus, c'est sa vaste étendue. Elle a 449 pieds de long, sur 275 de large, et sur ce point elle est supérieure à Notre-Dame qui n'en a que 390 sur 144. La hauteur intérieure de la coupole est de 238 pieds, et la hauteur extérieure de 370. Ce dôme admirable, l'un des plus hardis et des plus vastes qui soient dans le monde, est soutenu par cinquante-deux colonnes de marbre qui ont 84 pieds de hauteur, y compris les chapiteaux et les bases, et 24 pieds de circonférence, c'est-à-dire que quatre hommes peuvent à peine les embrasser.

À l'aspect de cette masse imposante, portée dans les airs par cette rangée de colonnes près desquelles l'homme paraît si petit, on se croit transporté dans le pays des fées, et l'on comprend que les Milanais l'aient surnommé la huitième merveille du monde. Que sont, en effet, ces pyramides si vantées, près du Dôme de Milan? Des pierres amoncelées par degrés à force de bras; il n'a fallu pour en venir à bout que du temps et des hommes; au lieu que pour construire la huitième merveille, il a fallu tous les calculs de la science, toutes les ressources de l'art, et toute la puissance du génie.

L'entier achèvement d'un monument si gigantesque devait être l'ouvrage des siècles, et ce n'est même que de nos jours, lorsque Milan devint le siège du nouveau royaume d'Italie, qu'on vit terminer la façade qui n'était pas commencée et que le dessus du toit fut décoré de cette grande quantité d'aiguilles, de statues et de bas-reliefs de marbre, qui donnent à tout cet ensemble un caractère si bizarre et si original. Pour apprécier ce prodigieux travail dans toutes ses parties, il faut monter sur l'édifice et y apporter tout le soin qu'on mettrait à une collection de tableaux. La façade, entre autres, est ornée de bas-reliefs qui représentent les faits principaux de l'histoire sacrée. On entre par cinq grandes portes; celle du milieu se fait remarquer par la dimension colossale de deux colonnes de granit qui la soutiennent, et cet immense vaisseau est noblement orné d'une ceinture de statues.

La magnificence des détails répond à celle de l'ensemble. Le chœur, sculpté en marbre à l'extérieur et en bois à l'intérieur, offre un travail d'un fini précieux; seulement le pavé, qui surpasse en beauté celui de Saint-Pierre du Vatican, n'est pas entièrement achevé. On conçoit à peine cette imperfection, lorsqu'on pense à tous les trésors qui sont enfouis dans cette merveille. On voit de tous côtés des tableaux précieux, et les statues de saint Ambroise et de saint Charles en argent massif et plus grandes que nature, donnent une haute idée de la richesse de cette église: mais ce qu'on vient surtout admirer de toutes parts, c'est la chapelle souterraine où repose saint Charles Borromée,

un des saints les plus révéérés en Italie, et qui, de son vivant, fut le bienfaiteur de la ville. Son corps est couché dans une chasse d'argent à panneaux de cristal de roche et à riches montures en vermeil dont le travail est d'un fini précieux. Le dedans du caveau est entouré de bas-reliefs d'argent.

Borromée fut un grand saint, et on peut dire qu'il fut aussi un grand homme; car sa vie ne fut pas seulement consacrée à des exercices de piété, il sut l'employer activement au service de ses semblables. Né d'une des plus puissantes familles d'Italie, ayant droit à cette époque, par le fait même de sa naissance, à une immense fortune et à de grands honneurs, on le vit dès sa plus tendre enfance s'appliquer à l'étude avec tant d'ardeur, et montrer en toutes occasions un si grand amour du service de Dieu, que ses parents n'hésitèrent pas à le destiner à l'état ecclésiastique. Il n'avait que douze ans, lorsque son oncle, Jules-César Borromée, l'investit de l'abbaye de Saint-Gratinien et de Saint-Félix, située sur le territoire d'Arone et l'une des plus riches d'Italie. Quelques années après il perdit son père, et presque en même temps, le cardinal de Médicis, son oncle, fut élevé à la papauté.

Borromée n'avait alors que vingt-un ans, mais il avait déjà donné tant de preuves de sagesse et de haute intelligence, que le nouveau pape s'empressa de l'appeler près de lui et de l'élever à la dignité de cardinal et à l'archevêché de Milan. Devenu ainsi un des princes de l'église dès son entrée dans le monde, le jeune saint ne vit dans tous ces honneurs que de nouveaux devoirs à remplir, et rien n'égale le zèle et l'activité qu'il déploya dans les affaires d'État dont l'expédition lui fut confiée; car, pour lui, les dignités ne furent pas des sinécures. Si trois siècles plus tard on vit un jeune ministre de vingt ans gouverner l'Angleterre, à cette époque on vit Borromée, à peine sorti de l'adolescence, gouverner l'Église au nom de Pie IV. Il fut tout à la fois le ministre, l'ami, le parent dévoué, et le bras droit du souverain pontife.

Quoique forcé d'habiter Rome, il ne perdit jamais de vue les soins qu'il devait à son diocèse de Milan, et les affaires dont il était surchargé ne l'empêchaient pas de se faire rendre compte de toutes celles d'une ville pour laquelle il fit toute sa vie les plus grands sacrifices. Pour donner une idée de tous les travaux qui accablaient cet homme extraordinaire, il suffit de rappeler que ce fut à cette époque qu'eut lieu la clôture du concile de Trente, et que personne plus que lui ne contribua à lever des difficultés qui paraissaient d'autant plus insurmontables qu'elles étaient suscitées par des rois puissants.

Nommé prince d'Orta par Philippe II, roi d'Espagne, comblé d'honneurs, héritier des immenses richesses de sa famille, le jeune cardinal employa son crédit et sa fortune à fonder des établissements utiles, surtout lorsque après la mort du pape il put retourner à Milan, où il fut reçu presque en triomphe par la reconnaissance publique. Il fit ouvrir des collèges et des séminaires qu'il dota généreusement, et fit élever à ses frais des monuments qui

sont encore debout. Il laissa partout sur son passage des traces de sa libéralité; car il rebâtit l'église de Sainte-Praxède à Rome, décora celle de Sainte-Marie-Majeure, et fit construire à Bologne une fontaine et des écoles publiques. A Milan il fit faire de grands travaux à la cathédrale, bâtit des maisons pour les chanoines, reconstruisit le palais archiépiscopal et ouvrit des hôpitaux. Il avait divisé ses immenses revenus en trois parts, l'une pour l'entretien de sa maison, l'autre pour le soulagement des pauvres et l'entretien des hospices, la troisième pour la réparation des églises. Il donna une attention particulière à l'éducation des enfants, parce qu'il était de ceux qui croient que la religion ne peut s'affermir et se propager que par les lumières; aussi fit-il ouvrir des écoles dans tous les quartiers de la ville et sur tous les points de son diocèse.

La peste vint ravager Milan, et ce temps de malheur fut pour Borromée une époque de gloire. On le trouvait sans cesse au cœur de la contagion, portant des secours aux malades et des consolations aux mourants. La mort, qui ne put l'effrayer et qu'il brava de si près, l'épargna; mais cependant de si grandes fatigues, de si vives agitations, jointes à la rigueur des pénitences qu'il s'infligeait, attaquèrent sa santé, et l'Église perdit ce grand homme alors qu'elle pouvait espérer le conserver encore long-temps. Il mourut âgé seulement de 46 ans.

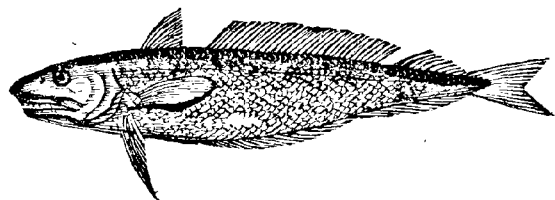
La reconnaissance publique lui a élevé de nombreux monuments, et on voit encore à Arone, sa ville natale, une statue colossale de 112 pieds de haut, et qui semble encore bénir ce pays, où saint Borromée fit tant de bien, et dont il est devenu une des plus éclatantes célébrités.

LE MERLAN.

Tous les poissons ne sont pas remarquables par leur force, leur taille, ou l'éclat de leur parure; tous ne se distinguent pas au milieu des autres par la vivacité de leur intelligence, la voracité de leur appétit ou l'appareil redoutable de leurs armes offensives; il y en a qui, ne réunissant aucun de ces avantages, passeraient inaperçus si, par leur nombre et la délicatesse de leur chair, ils n'étaient devenus pour l'homme une nourriture des plus saines, et pour ainsi dire une ressource de tous les jours. Le merlan est de ce nombre.

C'est sans doute le plus connu de tous les poissons. Tout le monde a remarqué son corps blanchâtre et allongé, ses écailles molles, petites et à reflet d'argent, sa bouche large, fendue et garnie de petites dents fines, aiguës et isolées. Nous n'avons donc pas besoin d'en faire la description, ni de dire que sa longueur varie depuis un pied jusqu'à un pied et demi, car il serait difficile de trouver un lecteur qui ne sût pas cela aussi bien que nous. Nous nous bornerons à leur dire quelques mots sur les habitudes de ce poisson, et sur les différentes méthodes qu'on emploie pour le pêcher.

On le trouve sur toutes les côtes septentrionales de l'Europe. Il apparaît, comme le hareng, en troupes nombreuses qui forment des bancs d'une lieue de long sur une demi-lieue de large; mais on ne



dit pas cependant que ce soit un poisson voyageur. Nous avons eu occasion dans cet ouvrage (1) de

(1) Voyez n° 9, page 67, le Hareng.

combattre cette assertion erronée qui n'est que trop répandue et qui a fait croire, jusqu'à ce jour, que le hareng s'élançait tous les ans des mers glaciales pour aller faire le pèlerinage de l'Océan; et nous ne saurions nous empêcher de faire remarquer combien il est bizarre que la science ait adopté une opinion aussi fautive sur le hareng quand elle en a adopté une toute contraire sur le merlan, qui présente cependant les mêmes habitudes et les mêmes indices. Il arrive aussi en grand nombre à des époques déterminées; on le pêche alors par millions: il disparaît aussi ou devient moins commun à d'autres époques déterminées; mais cette fois on ne s'y est pas trompé. Tous les naturalistes s'accordent à dire que comme il vit de vers, de crabes et de mollusques qui ne se trouvent que dans le sable ou dans les rochers, il habite lui-même les profondeurs des mers, et ne les quitte que pour trouver près des rivages une nourriture plus abondante ou pour déposer son frai. Tous ces naturalistes ont grand soin de faire remarquer qu'il y a des différences notables dans les espèces de ce poisson pêché dans des parages fort voisins, ce qui indique de la manière la plus incontestable qu'il ne s'éloigne pas beaucoup des eaux où il est né. Cette histoire du merlan est la véritable histoire du hareng, et si on a enrichi celle de ce dernier d'une merveilleuse manie de voyages annuels et inutiles, c'est qu'il apparaît le long des côtes en nombre si prodigieux que l'homme, oubliant tout à coup de tenir compte de l'immense profondeur des mers, n'a pas trouvé de moyens plus faciles de s'expliquer cette innombrable apparition que d'admettre qu'elle venait de très loin.

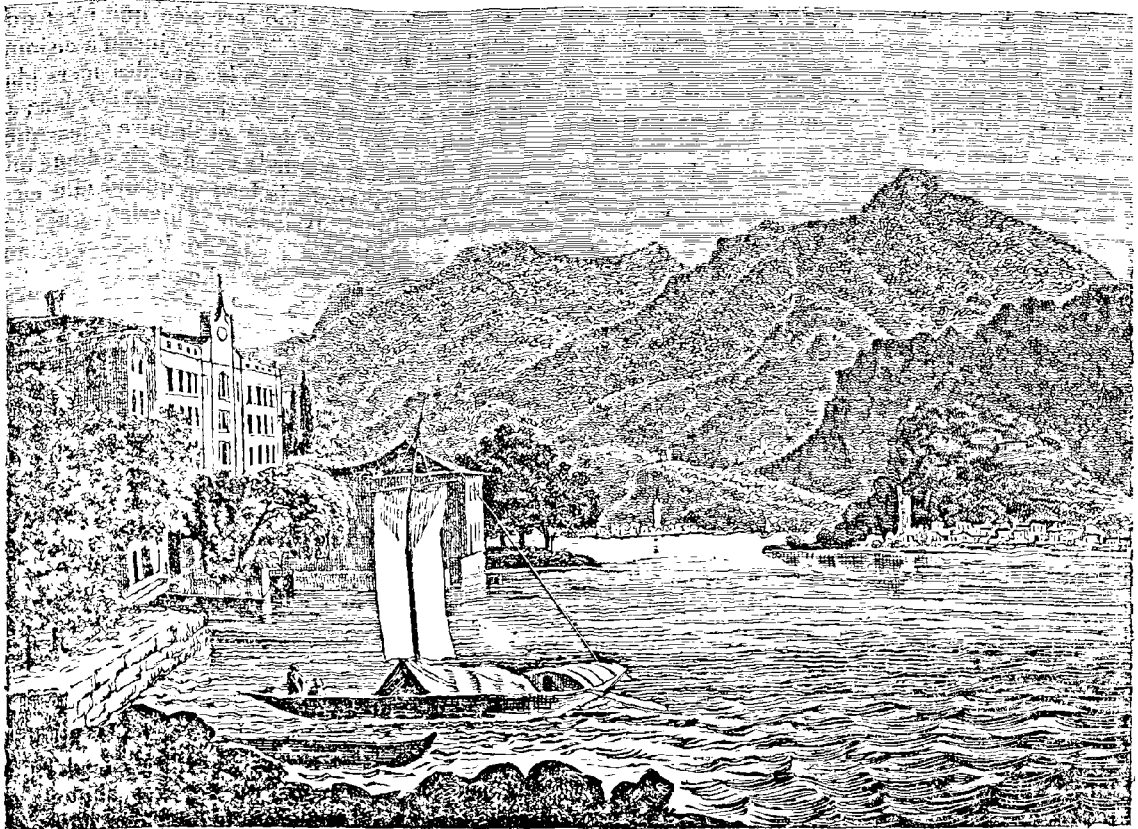
Le merlan est fort recherché, parce que de tous les poissons, c'est sans contredit le plus sain et celui qui se conserve le plus long-temps frais. Sa chair, feuilletée, blanche et ferme, est non-seulement d'un goût si agréable que c'est à peine si elle a besoin d'assaisonnement, mais encore elle est si légère, si délicate et si tendre, qu'elle convient aux estomacs les plus faibles, et même les plus malades.

Sa pêche est une opération des plus lucratives et des plus importantes sur les côtes de France, d'Angleterre et de Hollande. Quand vient la saison du frai, et que le poisson apparaît par troupes, on se sert d'immenses filets, et alors on en prend quelquefois de si immenses quantités, qu'on se détermine à le saler comme on sale la morue. Dans toute autre saison, on se sert de longues cordes garnies d'hameçons, qu'on descend au moyen d'un plomb à de grandes profondeurs; on les retire quelquefois surchargées d'un chapelet de poissons. Chaque appât est mordu, et chaque corde ne donne pas moins de deux à trois cents merlans. Ceux-là sont les meilleurs, ils sont gras et savoureux, au

lieu que ceux qu'on prend au filet dans la saison du frai, sont maigres et d'une chair molle au toucher et fade au goût.

On désigne sous le nom de merlan noir un poisson de la même famille, mais qui parvient à trois pieds de longueur. Il est olivâtre quand il est jeune, et noir quand il est adulte. On le trouve en grande quantité sur les côtes d'Angleterre, et comme par sa chair et par sa forme il ressemble beaucoup à la morue, on cherche à le faire passer pour tel, et on le sale d'après les mêmes procédés; mais il est difficile de donner entièrement le change, parce que la chair est dure, presque coriace et d'une tout autre saveur que celle de la morue.

Lac de Côme.



A quelques lieues de Milan dont nous venons de décrire la merveilleuse cathédrale, dans une contrée pittoresque et sous ce beau ciel d'Italie qui inspira tant d'artistes célèbres, se trouve un lac dont l'admirable position et les sites enchanteurs attirent chaque année sur ses bords une foule d'étrangers. On y vient de toutes parts, comme en pèlerinage, les uns dans l'espérance que la douceur du climat pourra rétablir leur santé délabrée, les autres, poussés par l'attrait du plaisir, ou entraînés par cette manie voyageuse qui s'en va cher-

chant partout les émotions qui ne remplacent jamais cependant le bonheur qu'on trouve dans le pays natal. Aussi n'est-ce qu'en passant que chacun admire cette belle nature, si belle qu'on ne comprend pas qu'on la quitte quand une fois on l'a vue.

Qu'on se figure, sous un ciel éclatant de lumière, une nappe d'eau qu'entourent de toutes parts de hautes montagnes, des rochers pittoresques, des collines verdoyantes, ou de délicieuses campagnes, et on n'aura encore qu'une idée imparfaite du lac de Côme, qui se couche au pied de la ville de ce

nom. Et cette cité ne laisse pas que d'être fort remarquable elle-même par des monumens, des temps passés et par une cathédrale construite d'un marbre blanc extrait des carrières voisines.

Le lac, dont les eaux pures offrent la transparence du cristal et dont l'étendue n'est rien moins de dix lieues de long, sur une lieue et demie de large, est située à une hauteur de 654 pieds au-dessus du niveau de la mer. Du sommet des montagnes environnantes qui s'élèvent à 9000 pieds au-dessus de sa surface, les regards plongent à la fois sur des rivages enchanteurs et sur un horizon qui n'est borné que par les hauteurs qui servent de limite aux glaciers de la Suisse. De sorte qu'en peu d'heures une barque légère quitte le pays des rochers, des sapins, des glaces, des redoutables avalanches et des brumes épaisses, pour aborder à la côte d'Italie, la terre des arts et de la poésie, le pays des oliviers et des productions de l'Orient.

C'est peu pour cette vallée délicieuse, d'offrir tous les trésors de la nature, elle est encore embellie de toutes les ingénieuses ressources de l'art et du goût. Partout on voit se réfléchir dans un miroir limpide du lac de jolies maisons de campagne, d'élégants édifices, entourés d'une forêt de lauriers roses, de figuiers aux doux fruits et d'orangez parfumés. Des pampres d'une vigne superbe s'élançant sur les sapins, s'attachent à leurs branches, en égayent le triste feuillage, et se propagent d'arbre en arbre en riches guirlandes surchargées de grappes cramoisies ou dorées. Afin que rien ne manque à la magie de ce spectacle, la rivière Pioverna, surmontant une barrière de roche,

se jette dans le lac d'une hauteur de 200 pieds et forme une admirable cascade à travers laquelle les rayons du soleil font briller les couleurs de l'arc-en-ciel. La hardiesse humaine a jeté un pont suspendu par des chaînes au-dessus du précipice creusé par le torrent, et cet effrayant passage conduit à un escalier dans le roc qui mène au sommet de la montagne. Là, le voyageur trouve un balcon fixé à pic au-dessus du gouffre d'où s'élève sans cesse un bruit groudeur auquel des échos multipliés donnent toute la force de l'éclat de la foudre.

Plus loin, toujours sur les bords du lac, on trouve le grand village de Gréanta, renommé par de vastes grottes remplies de pétrifications remarquables; mais ce qui attire surtout l'attention, c'est la *villa pliniana*, la plus célèbre de toutes les *villas* de cette merveilleuse vallée. Il ne faut pas croire cependant que Pline, le fameux naturaliste de l'antiquité, l'ait fondée ou l'ait habitée; mais il en parle dans ses écrits, et cela seul a suffi pour qu'on lui donnât son nom. Ce grand homme, dont nous admirons encore les ouvrages, a consacré une lettre à la description de ce petit édifice; il cherche même à y donner l'explication d'une source périodique qui s'y trouvait alors et qui existe encore aujourd'hui. Par respect pour cette grande autorité, on a fait graver la traduction italienne de cette lettre sur une table de marbre noir qu'on a fixée sur le portique qui avoisine la source. Dix-huit siècles ont passé depuis que Pline écrivait cette lettre; tout s'est renouvelé sur la terre, mais la petite source n'a pas varié!

DES TROMBES.

Pour la masse des hommes, celle qui vit assez insouciant de ce qui l'entoure, et qui ne voit dans la nature que pluie ou beau temps, hiver ou été, succession de jours qui se ressemblent quoique généralement inégaux dans leur durée; pour cette masse d'hommes, qui est la plus considérable, tout est pour le mieux dans le monde; elle jouit du présent sans se souvenir du passé, et sans songer à l'avenir; mais s'il survient le moindre changement, elle se trouble et jette des cris de détresse. Vienne une éclipse de soleil ou un tremblement de terre, elle croit à la fin du monde, et tremble à la vue de ce qu'elle ne saurait comprendre!

Mais pour les hommes de science qui ont pu se livrer à l'observation des merveilles de la nature, les météores sont moins des accidents ou des exceptions dans l'ordre admirable qui préside à toutes choses, qu'ils ne sont des conséquences inévitables de cet ordre même. Le génie de quelques hommes a surpris les secrets de la nature, et non-seulement tout s'est expliqué, mais on est parvenu à découvrir des règles certaines qui permettent de désigner plusieurs années d'avance l'époque précise d'une éclipse; ou bien on a établi d'ingénieuses

théories qui mettent à découvert les causes des météores qui éblouissent les regards du vulgaire, et qui confondent son esprit. Toutefois l'intelligence humaine n'a encore pu lever qu'un coin du voile, et il lui reste encore beaucoup à conquérir. Il y a un grand nombre de phénomènes dont on s'est contenté de bien constater les effets faute de pouvoir en deviner les causes, les trombes sont de ce nombre.

Il n'est personne qui n'ait entendu raconter avec effroi les terribles effets de ces immenses et rapides tourbillons, tempêtes locales, convulsions de l'air, qui, tournant en spirale avec une effrayante rapidité, entraînent dans leur mouvement tout ce qui se trouve dans leur cercle d'action. Force invisible dont on ne peut apercevoir que les résultats, et qui s'en va désolant la campagne, déracinant les arbres, bouleversant les maisons, renversant les chaumières, enlevant des chariots pesamment chargés, les lançant à de grandes distances, et laissant partout, dans son caprice destructeur, des traces ineffaçables de son funeste passage. Si ce tourbillon traverse des forêts, on entend un bruit pétillant d'arbres qui se brisent et de branches qui éclatent, puis on voit voler au loin une pluie de feuilles violemment arrachées; s'il s'avance à travers une

plaine aride, on voit le sable s'élever en spirale à forme d'entonnoir, et l'air est frappé d'un bruit qui imite tantôt celui d'une vive fusillade, tantôt les mugissements de vents déchainés qui siffleraient à travers les montagnes; si le tourbillon rencontre une rivière, il en pompe l'eau qu'on voit s'élever en serpentant, et, poursuivant sa course, il va inonder au loin une autre partie du pays; enfin, si le ciel est nuageux, on voit le tourbillon se dessiner en colonne noire, et descendre sur la terre en pointe menaçante. Ainsi suspendue aux nuages qui s'amoncellent, elle se meut comme la trompe d'un éléphant grand comme l'horizon, jusqu'à ce qu'enfin elle éclate avec le bruit de la foudre, et finit par un orage mêlé de grêle et de glaçons!

À l'approche de ces fléaux de l'air, chacun fuit et cherche un asile où il peut, car la fuite la plus prompte est en effet le seul parti qu'on puisse prendre; il n'y a pas de résistance possible, ni de précaution praticable. Parmi les relations qu'on a conservées des effets produits par leurs apparitions, nous citerons celles qui nous paraissent les plus remarquables, et que nous puisons dans les journaux du temps.

« Le 26 août 1826, dans les environs de Carcassonne, le vent était au sud; la chaleur de la journée avait été étouffante. A midi environ, les nuages s'amoncelèrent vers l'ouest; un vent impétueux se fit sentir, un nuage noir et épais paraissait suspendu sur une pièce de terre, près le château de la Cannette; on voyait dans la direction du territoire de Fombraise les nuages se heurter, s'entre-choquer et descendre très bas, comme attirés par la terre. Le tonnerre grondait de toutes parts; un roulement sourd se faisait entendre, les animaux domestiques fuyaient vers leur demeure. Tout à coup on entendit un craquement affreux dans la direction de l'ouest. L'air, vivement agité, était attiré avec une vitesse extrême vers ce nuage opaque, qui couvrit le champ. L'instant de la réunion fut signalé par une forte détonation et l'apparition d'une énorme colonne de feu, qui, rasant le champ, déracina tout sur son passage. Un jeune homme de dix-sept ans, se trouvant dans la direction de ce météore, fut tourbillonné, enlevé dans les airs, et eut la tête fendue sur un rocher. Quatorze moutons furent enlevés et tombèrent asphyxiés. Cette colonne d'air et de feu renversa des murs, déplaça d'énormes rochers, déracina les plus grands arbres, pénétra dans le château par deux issues, souleva et renversa les pierres de taille de la porte cochère, brisa la porte, en tordit tous les fers, fracassa une fenêtre, pénétra dans le salon, se fit jour à travers le plafond, perça le second étage, s'élança vers le toit et fit écrouler ces trois appartements avec un fracas terrible. Des dames qui se trouvaient dans le salon virent le globe de feu y pénétrer, et ne durent leur salut qu'à une énorme poutre, qui fit voûte et retint la boiserie. Une trombe d'air, pénétrant par la croisée, au-dessus de la cuisine, renversa une cloison, souleva le plancher, brisa les meubles, bouleversa les lits, ouvrit les armoires sans rien déranger, perça un gros mur, et en jeta

les débris à une grande distance; brisa les combles du château, déracina et souleva un énorme chêne vert de cinq pieds de circonférence, écrasa deux petites maisons, emporta les charrettes, se précipita dans le ravin, brisa plusieurs noyers énormes qui s'y trouvaient, ravagea les vignes, et laissa sur le terrain de très profonds sillons. L'air était accompagné d'une forte odeur de soufre. Enfin, le météore disparut dans la direction de Fournes, et fut suivi d'une très forte pluie. Le ciel devint serein et le vent d'est commença à souffler. »

Voici un autre fait consigné dans les mémoires de l'Académie de Toulouse : « Le 15 juin 1785, on remarqua, à quatre lieues de Narbonne, une trombe qui dévasta le territoire d'Esclade. La nuit qui précéda ce terrible météore fut très belle. Le lever du soleil ne fut obscurci d'aucun nuage. L'air était calme et pur. A six heures et demie du matin la chaleur devint très piquante et augmenta jusque vers les sept heures qu'elle devint excessive. Alors parut vers le côté de l'ouest un petit nuage qui grossit peu à peu. Il s'étendit au point que, dans l'espace d'une heure, il couvrit tout l'horizon. Le thermomètre de Réaumur marquait 29°, et le baromètre 27 pouces 15 lignes, par un vent d'ouest très faible. Tel fut l'état de l'atmosphère jusqu'à deux heures de l'après midi. A cette époque il se forma du côté de l'ouest une espèce de colonne fumeuse, bruyante et d'une hauteur énorme, qui passa entre Esclade et Montrun. Dans sa marche, elle enleva la terre, les graviers, déracina les arbres et ravagea tout ce qui se trouva sur sa route. Cette tempête dura l'espace de cinq minutes. A une lieue et demie d'Esclade elle parut stationnaire pendant quelques instants, puis elle revint sur ses pas. Le bruit qu'elle faisait ressemblait au roulement continu du tonnerre. Elle fondit sur Esclade, où il tomba une quantité de grêle épouvantable. A cette grêle succéda une pluie si abondante, que la campagne en fut inondée; elle dura trois quarts d'heure. La foudre tomba en plusieurs endroits. Pendant ce temps le thermomètre monta à 32 degrés, et le baromètre à 28 pouces 1 ligne, par un vent d'ouest très violent. Après que le météore eut disparu, le temps se refroidit et revint à la température qu'il avait avant la tempête. »

Quelquefois ce terrible phénomène apparaît en mer, mais on ne dit pas qu'il y soit aussi dangereux que sur terre. La description suivante, que nous trouvons dans un ouvrage anglais, en donnera une idée parfaite : « Le 17 mai 1775, le capitaine Cook se trouvait sur le canal de la Reine-Charlotte, à quatre heures après midi, avec un bon vent de l'ouest-quart-sud-ouest et un temps clair. Le vent s'éteignit tout à coup et il y eut calme. Des nuages épais obscurcirent subitement le ciel. Bientôt après on aperçut six trombes. L'une d'elles passa à cinquante brasses du vaisseau, sans produire sur lui aucun effet. Sa base avait environ cinquante à soixante pieds, c'est-à-dire que la mer, dans cet espace, était fort agitée et jetait de l'écume à une grande hauteur. Sur cette base, il se formait un tube ou colonne ronde, par où l'eau ou l'air, ou tous deux ensemble, étaient portés en

jet spiral au haut des nuages. Elle était jaune et brillante quand le soleil l'éclairait, et sa largeur s'accroissait un peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes disent avoir vu un oiseau dans l'une des trombes, et qui en montant était entraîné de force et tournait comme le balancier d'un tourne-broche. Pendant la durée de ces trombes, il y avait de temps à autre de petites bouffées de vent de tous les points du compas, et quelques légères ondées de pluie qui tombaient ordinairement en larges gouttes. A mesure que les nuages approchaient du vaisseau, la mer était plus couverte de petites vagues brisées, accompagnées quelquefois de grêle, et les brouillards étaient extrêmement noirs. Le temps continua à être ainsi épais et brumeux, quelques heures après, avec quelques petites brises variables; enfin, le vent se fixa dans son ancien rhumb, et le ciel reprit sa première sérénité.

« Quelques-unes de ces trombes semblaient être stationnaires; d'autres fois elles paraissaient avoir un mouvement de progression vif, mais inégal et toujours en ligne courbe, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. D'après le mouvement d'ascension de l'oiseau, et d'après plusieurs circonstances, il est clair que des tourbillons produisaient ces trombes, que l'eau y était portée avec violence vers le haut, et qu'elles ne descendaient pas des nuages, ainsi qu'on l'a prétendu. Elles se manifestent d'abord par la violente agitation et par l'élévation de l'eau; un instant après, vous voyez une colonne ronde ou tube qui se détache des nuages placés au-dessus, et qui, en apparence, descend jusqu'à ce qu'elle joigne au-dessous l'eau agitée; je dis en apparence parce que je crois que cette descente n'est pas réelle, mais que l'eau agitée qui est au-dessous, a déjà formé le tube et qu'il monte trop petit ou trop mince pour être d'abord aperçu. Quand ce tube est fait ou qu'il devient visible, son diamètre apparent augmente et il prend assez de grandeur. Il diminue ensuite, et enfin il se brise ou devient invisible sur la partie inférieure. Bientôt après, la mer, au bas, reprend son état naturel; les nuages attirent peu à peu le tube, jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissipé. »

On n'a pas encore pu tomber d'accord sur les causes des trombes, mais on a reconnu plusieurs faits principaux et constants que voici :

Il y a toujours présence du soleil pendant le phénomène, ou au moins peu de temps auparavant. Le vent tombe et l'air est calme, excepté dans la sphère d'action de la trombe. On n'en a jamais vu ni pendant la nuit, ni pendant l'hiver, et on n'en a jamais observé qu'entre dix heures du matin et cinq heures du soir.

M. DE HUMBOLDT.



Lorsqu'un homme, par sa valeur, par sa générosité ou par son talent, a pu rendre à son pays d'éclatants services, il devient célèbre, son nom est révérendé de ses compatriotes, et si par cela même il a pu conquérir quelques droits à l'admiration des étrangers, il n'en a pas à leur reconnaissance. Mais s'il a consacré sa vie au service de ses semblables, si par son génie il a pu faire une de ces découvertes qui reculent les bornes de l'intelligence humaine, ou même si par ses efforts il a pu être utile à tous les pays, alors sa renommée s'étend, et sa gloire n'est plus seulement celle de sa patrie, elle est aussi celle du monde entier.

On ne peut pas dire sans doute que M. de Humboldt ait fait faire à la science les mêmes progrès que Newton, que Delaplace, que Leibnitz ou que Descartes, et nous avons en France les Arago, les Biot, les Gay-Lussac, qui ont fait beaucoup plus que lui; mais cependant nous devons dire, nous Français, que nous admirons les talents de M. de Humboldt, et que nous sommes fiers que ses ouvrages aient été publiés en France avant de l'être en Allemagne. Ces monuments scientifiques sont des lettres de naturalisation dont nul Français ne voudrait contester la validité.

M. de Humboldt est surtout célèbre par ses audacieux voyages, si toutefois on peut amoindrir de la qualification de voyages ces excursions lointaines et périlleuses entreprises pour conquérir des notions nouvelles et surprendre les secrets de la nature. Si Newton a découvert l'attraction, cette âme du monde, en *y pensant toujours*, on peut dire que M. de Humboldt n'a enrichi la science qu'en *se dévouant toujours*. C'était se dévouer, en effet, qu'aller presque sans escorte et sans moyens de défense, à travers des régions inconnues et des

peuples sauvages mesurer la hauteur d'une montagne ou la profondeur d'un gouffre, observer un phénomène, ou suivre les astres dans l'espace. Il faut une forte résolution et un grand amour de la science pour risquer ainsi sa vie, dans le seul but de fixer une incertitude ou de déterminer la position d'un point sur la surface de la terre.

Quand M. de Humboldt résolut de faire son grand voyage dans le centre de l'Amérique méridionale, il désira et s'adjoignit la collaboration de M. Aimé Bonplan, homme d'une trempe aussi forte et d'une science aussi grande, et tous deux partirent de la Corogne au mois de juillet 1799. Ils employèrent deux années à explorer la nouvelle Andalousie, la Guiane espagnole, et l'île de Cuba; ce n'est qu'après s'être ainsi accoutumés au climat et s'être familiarisés avec des habitudes nouvelles, qu'ils osèrent pénétrer dans l'intérieur du pays pour visiter le volcan de Tungaragno et le pic du Chimborazo. Ce ne fut qu'à travers des fatigues et des peines inouïes qu'ils parvinrent à atteindre, après un mois d'efforts, le revers oriental de ce colosse des montagnes. Ils remarquèrent à une immense hauteur un rocher de porphyre qui dominait des sommets couverts de neiges éternelles; c'est là, presque dans les nuages, qu'ils portèrent les instruments de physique et d'astronomie dont ils s'étaient pourvus à leur départ d'Europe, c'est là qu'ils firent ces observations célèbres qui ont enrichi la science de tant de résultats précieux.

Ils étaient alors à 19,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à 3,485 pieds au-dessus de l'élévation où le savant La Condamine était parvenu un demi-siècle plus tôt. Au-dessous d'eux, ils ne voyaient que rochers, montagnes et précipices; les plaines disparaissaient confondues dans des vapeurs, et au-dessus de leurs têtes, bien au-dessus des nuages, le dernier pic du Chimborazo s'élevait encore à 2,140 pieds! A la prodigieuse élévation du rocher de porphyre, observatoire improvisé des deux intrépides savans, la densité de l'air était telle qu'il était presque impossible de respirer, et qu'à cette oppression insoutenable, se joignaient toutes les douleurs d'un froid perçant. Le sang leur sortait par les yeux, par les oreilles, par les narines, et jusque par les lèvres. Ils persévérèrent cependant et terminèrent leurs opérations trigonométriques avec la plus rigoureuse exactitude.

Après avoir achevé d'aussi importants travaux et avoir échappé à des dangers sans cesse renaissans, ils se rendirent au Pérou, parcoururent toute la Nouvelle-Espagne, y passèrent une année entière, et arrivèrent à Mexico au mois d'avril 1803, après avoir ainsi passé une année dans des excès de travail et de fatigue.

M. de Humboldt fit encore plusieurs excursions dans l'intérieur, puis il fut visiter les États-Unis, et revint en France après six années d'absence. Il n'y rechercha pas le repos dont il avait tant besoin, et il s'occupa sur-le-champ de mettre en ordre tous les immenses matériaux qu'il avait recueillis. Il publia successivement un grand nombre d'ouvrages, et ses titres à la reconnaissance publique, y sont ins-

crits en caractères ineffaçables. Il a répandu de nouvelles lumières sur les trois règnes de la nature et sur l'histoire des animaux qui peuplent les forêts de ces vastes contrées. Il a recueilli et rapporté plus de 4,000 espèces différentes de plantes du Nouveau-Monde, et un nombre considérable d'échantillons de minéraux. Il a rectifié la position géographique des points les plus importants des pays qu'il a parcourus, et on peut dire à sa gloire que la masse des renseignements et des découvertes qu'il a ajoutés à nos connaissances surpasse de beaucoup ce que nous devons à aucun autre voyageur.

Il serait trop long d'énumérer ici les titres de tous ses ouvrages, qui, par le nombre de leurs volumes, la quantité considérable des gravures et la beauté de l'exécution, sont à eux seuls un des plus beaux monuments qui aient été élevés à la science. On regrette seulement qu'il n'en ait pas été fait d'éditions communes à la portée de toutes les fortunes, et c'est peut-être la seule chose qui manque aux ouvrages de M. de Humboldt pour qu'ils deviennent populaires.

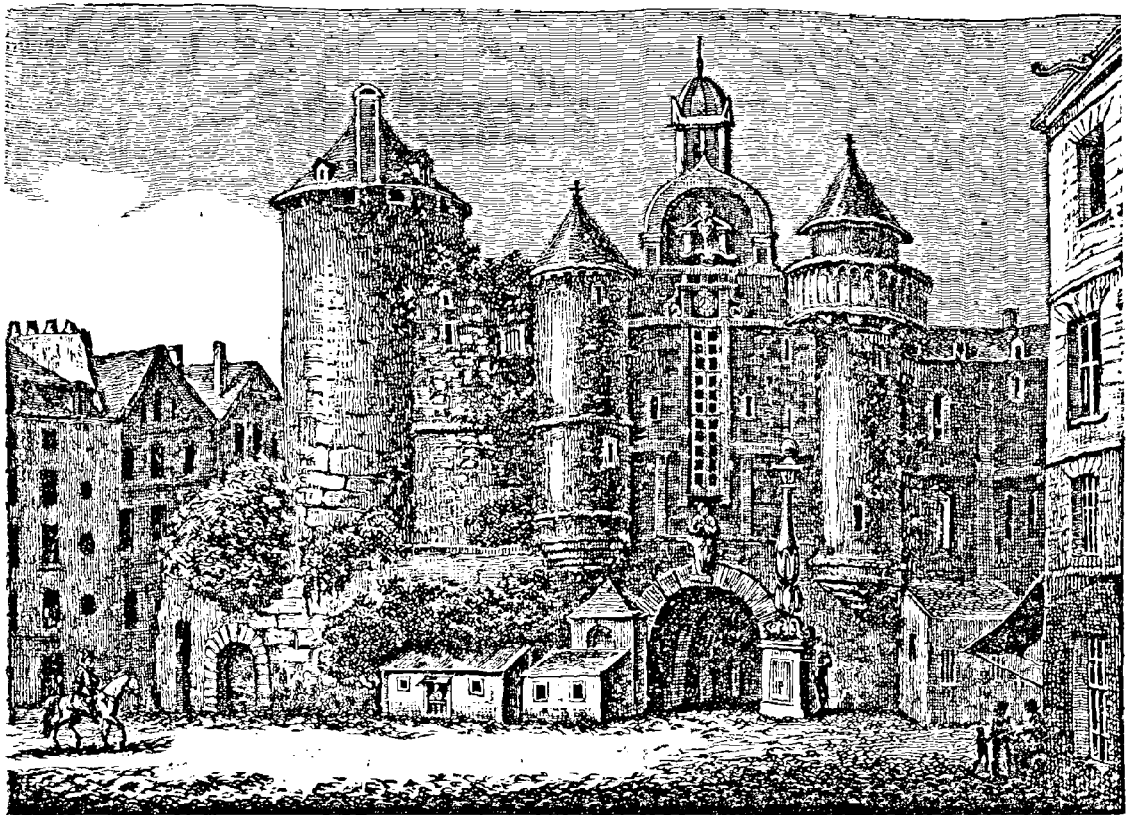
Quelque bien remplie qu'ait été jusqu'à ce jour la carrière de M. de Humboldt, elle est loin d'être terminée, et tout porte à croire qu'il entreprendra dans la Haute-Asie un voyage qui ne le cédera en rien pour l'audace et l'importance du résultat, à ceux qu'il a faits avec tant de gloire et de bonheur au centre de l'Amérique méridionale.

En quittant le Mexique pour revenir en Europe, M. de Humboldt y avait laissé M. Aimé Bonplan, son digne collaborateur, savant comme lui, intrépide comme lui, mais qui, se confiant en lui pour faire connaître leurs découvertes communes, résolut d'entreprendre de nouvelles excursions et de les pousser jusqu'au Paraguay. Ce qu'il avait conçu, il le fit en effet; mais à peine arrivé là, qu'il fut saisi par l'ordre du docteur Francia, dictateur de ce pays, et retenu prisonnier.

Il se passa près d'une année avant que la nouvelle de cet acte de tyrannie fût parvenue en Europe; et dès qu'on l'apprit, il s'éleva de toutes parts un cri d'intérêt en faveur du célèbre savant dont, à ce moment-là même, on lisait les ouvrages avec une avidité toujours croissante. Mais comment aller au secours d'un homme, prisonnier dans un pays où la civilisation est encore dans l'enfance, et avec lequel les communications sont si rares et si difficiles?

Enfin l'année dernière seulement, le dictateur Francia, cédant aux instances menaçantes qui lui venaient d'Europe, ou reconnaissant peut-être l'inutilité de prolonger une rigueur aussi injuste qu'inutile, le dictateur Francia permit à M. Aimé Bonplan de quitter le Paraguay. On annonce comme prochain son heureux retour en Europe, et ce retour sera probablement signalé par la publication de nouveaux ouvrages et la communication de découvertes nouvelles.

LE GRAND-CHATELET.



Lorsque Paris était encore resserré dans l'île de la Cité, il était entouré de toutes parts de murailles flanquées de distance en distance par de grosses tours, dont des fouilles récentes ont encore fait trouver quelques débris. On communiquait avec la plaine par deux ponts en bois, dont l'un, nommé *le Grand-Pont*, a reçu depuis le nom de *Pont-au-Change*, et dont l'autre, appelé *le Petit-Pont*, n'a pas changé de nom. Pour protéger ces passages, on construisit deux forteresses, espèces de châteaux-forts, que leur petite dimension fit appeler des *Châtelets*. Il y avait le Grand et le Petit-Pont, il y eut aussi le Grand et le Petit-Châtelet. Ce n'était d'abord que des ouvrages en bois, car on lit dans les chroniqueurs du temps que, lors du fameux siège de Paris par les Normands, la tour du Châtelet fut embrasée. Ces deux forteresses abattues, la population renfermée dans l'île aurait été réduite à s'y maintenir jusqu'à ce que la famine la forçât à mourir ou à se rendre. Ce danger était si bien compris qu'on se battit avec un acharnement dont il n'y a que trop d'exemples. Les fossés furent presque comblés par les cadavres amoncelés, et la Seine fut rouge de sang.

Après la retraite des ennemis, on répara les brèches, et il paraît que ces édifices tombaient en

ruines sous Charles V, car ce prince les fit reconstruire en pierre. Il en chargea Hugues Aubriot, prévôt de Paris. Cet homme fit preuve d'une prodigieuse activité; car c'est à lui que sont dus les grands ouvrages qui s'exécutèrent sous ce règne. Il entourra Paris d'une nouvelle enceinte fortifiée, et bâtit le château de la Bastille pour résister à toutes les attaques des Anglais. Il commença à construire des quais pour arrêter les débordements de la Seine, et refit le Pont-au-Change et le pont Saint-Michel, sur lesquels on permit de construire des maisons. C'est Aubriot qui, le premier, imagina la construction des égouts souterrains qui communiquaient avec la rivière, et le service qu'il rendit fut d'autant plus grand, qu'il purgea ainsi la ville des amas d'immondices qui en compromettaient sans cesse la salubrité.

Le Grand-Châtelet fut à cette époque le siège de la justice; c'est là que se rendaient tous les jugements en affaires civiles ou criminelles. Ces jugements étaient au nom du grand-prévôt, et en cas d'absence au nom du procureur général du parlement. Ces dignitaires recevaient de grands honneurs et avaient le droit de se faire accompagner par des gardes.

Le Petit-Châtelet, bâti à l'extrémité du Petit-Pont, servait à protéger la ville de ce côté, et son nom ne

LES BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

prouve pas qu'il ait été moins considérable que le Grand-Châtelet. Sous le règne de saint Louis, il servait aussi de péage ou d'octroi. Il fallait y payer les redevances fixées sur chaque marchandise avant de pouvoir les entrer dans la ville. Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, on payait pour tout et même pour les singes, car à en juger par un ancien édit c'était déjà une industrie que de promener un singe par les rues. Seulement il paraît que ce n'était pas une profession fort lucrative, car il est dit dans le règlement qu'un marchand qui fera entrer un singe pour le vendre paiera quatre deniers, mais que si le singe appartient à un jongleur, cet homme sera tenu de faire danser son siége en guise de

paiement. C'est de là que vient l'ancien proverbe, *payer en monnaie de singe*, monnaie commode dont de puissans souverains n'ont pas dédaigné de se servir et qui est encore fort en usage aujourd'hui.

Le Petit-Châtelet ayant été enlevé par un grand débordement des eaux de la Seine, qui dévastait une partie de la ville en 1297, Aubriot le rebâtit en même temps que le grand. L'édifice qu'il éleva servit long-temps de prison, et fut démoli en 1782; le Grand-Châtelet ne le fut qu'en 1802. C'est sur l'emplacement de ce dernier que Napoléon fit élever une colonne surmontée d'une Victoire portant une double couronne.

LA GIRAFE.

A mesure que l'homme a étendu sa domination sur la terre, et qu'il s'est avancé en conquérant à travers les plaines qu'il cultivait et les forêts qu'il abattait, les animaux sauvages se sont retirés devant lui. Le nombre en a diminué considérablement non pas tant à cause du ravage qu'il en a pu faire que parce que ces créatures, troublées dans leur repos, dérangées dans leurs habitudes, chassées quelquefois des climats qui leur convenaient le mieux, et obligées de songer sans cesse à penser à leur propre conservation, pouvaient moins s'adonner aux soins que nécessitent leurs petits. Il est à remarquer que ce sont surtout les bêtes féroces qui ont diminué dans la plus grande proportion, et cela devait être ainsi parce qu'elles étaient déjà plus rares que les autres. La nature n'a pas voulu prodiguer les animaux destructeurs, et loin de vivre en troupes ils se font la guerre pour chasser seuls où ils se trouvent.

Il y a d'autres animaux que ceux-là, qui deviennent plus rares de jour en jour, et parmi eux on distingue la girafe, un des plus beaux produits de la création, et qui, bien que connue de la plus haute antiquité, est encore inconnue quant à ses habitudes à l'état sauvage. Il n'en est pas question dans les livres grecs, mais on en a vu paraître dans le cirque à Rome, du temps de César, lorsque pour fêter le peuple on le faisait assister à de terribles combats où trois cents lions rugissaient à la fois. Certes la girafe n'y venait pas faire preuve de vigueur ni de courage, et sa présence ne fut sans doute pour les Romains qu'un spectacle curieux.

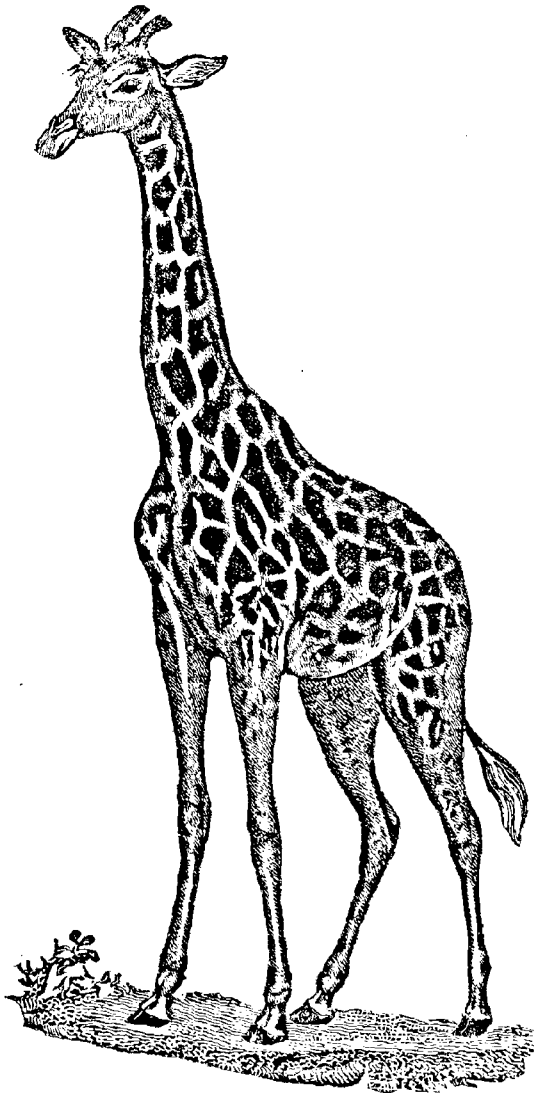
Ce bel animal, le plus grand peut-être des quadrupèdes, est remarquable sous plus d'un rapport; mais comme il ne se trouve plus que dans une contrée de l'Afrique où les Européens ne pénètrent que fort rarement, nous ne savons presque rien de ses mœurs à l'état sauvage, et nous en sommes réduits aux conjectures d'après sa conformation physique. Presque tous les auteurs qui en ont parlé ne l'ont guère fait que sur des relations inexactes, et M. de Buffon lui-même a dû se contenter de dessins qui lui ont été communiqués, et tout ce qu'il a pu se procurer

a été une des cornes qui lui fut envoyée de Hollande. Depuis quelques années nous possédons une girafe au Jardin des Plantes de Paris, et nous avons dû être frappé de surprise à la vérité des descriptions qui en avaient été faites sur la foi des voyageurs, par des naturalistes qui n'en avaient jamais vu.

La taille de la girafe n'est pas de moins de quinze pieds, et on rapporte même qu'on en a vu qui avaient jusqu'à vingt pieds. Elle offre des ressemblances avec le cerf, le chameau et le léopard; car elle a la bouche du premier, le cou et les pieds du second, la peau du troisième. Son œil fendu; brillant et doux, annonce des habitudes paisibles; la lèvre supérieure, qui dépasse de beaucoup la lèvre inférieure, indique la faculté de saisir les feuilles ou les menues branches d'arbres, et ses dents décèlent un animal ruminant. On dirait au premier abord que le train de devant est beaucoup plus élevé que le train de derrière, et plusieurs auteurs n'ont pas craint d'avancer que la différence était du double. C'est une erreur: cette différence, si même il y en a véritablement, est à peine sensible; mais comme le garrot est beaucoup plus élevé que la croupe, on dirait que l'animal est debout. Au-dessus de sa tête sont deux cornes droites aussi épaisses au sommet qu'à la base, recouvertes de peau comme le reste du corps et surmontées d'une espèce de gros bouton caché par de longs poils noirs en façon de pinceau. Ces cornes sont une prolongation de l'os du front et sont fort peu séparées l'une de l'autre. Le cou n'est pas souple comme celui du chameau, et l'animal le porte toujours droit comme s'il voulait voir de plus loin. Comme il n'est long que du tiers de la hauteur totale, il est impossible à la girafe de boire sans s'agenouiller, et de prendre quelque chose à terre sans écarter les jambes de devant, manœuvre qui est tout à la fois longue et disgracieuse. Le sabot long et fendu semble fait pour marcher dans les sables ou dans les terrains mouvants des forêts.

Il faut se contenter de ces indices pour deviner les habitudes de la girafe. Il est évident qu'elle n'est pas destinée à vivre dans des plaines, quoi qu'en dise M. de Buffon, puisqu'elle ne pourrait paître l'herbe; sa tête droite, élevée, sa haute taille attestent plutôt qu'elle habite les lisières des forêts et

qu'elle déponille les arbres de leurs feuilles et de leurs fruits. Privée d'armes offensives, elle doit vivre en famille, et on rapporte qu'en Éthiopie on les voit toujours par troupeau de cinq ou six. Peut-être leur hauteur démesurée inspire-t-elle quelque crainte aux tigres et aux lions qui d'ailleurs n'attaquent guère que des animaux isolés.



Si d'ailleurs la girafe était faite pour vivre dans les plaines, elle serait agile à la course comme tous les animaux des plaines, au lieu que la nature lui a refusé cet avantage sans doute parce qu'il lui serait inutile. Elle marche l'amble, c'est-à-dire que le pied gauche de devant se meut en même temps que le pied gauche de derrière, comme pour que rien n'entrave sa marche dans les broussailles ou les hautes herbes; ce qui ne manquerait pas d'arriver, si elle marchait comme les autres animaux qui ont la ressource de franchir les obstacles en sautant, ressource dont la girafe est privée.

On a remarqué que dans les adultes, les cornes étaient comme usées sur les côtés intérieurs, et on en a conclu qu'ils avaient l'habitude de frotter leur tête contre les arbres. Ne serait-ce pas plutôt par-

ce qu'ils se servent de ces cornes pour casser des branches en les plaçant entre elles et donnant une braccade de côté comme nous ferions avec une pince? Ce qui semblerait accrédi-ter cette conjecture, c'est que ces cornes sont placées sur le sommet, et que si elles étaient une arme offensive ou défensive elles seraient pointues, comme celles de tous les autres animaux dont le front est armé.

Pourquoi en effet la nature aurait-elle donné des armes offensives à un animal dont le caractère est si doux, qu'il consent facilement à vivre sous la domination de l'homme et qu'au bout de quelques semaines il se laisserait conduire par un enfant? En ceci, comme en toute autre chose au reste, presque tout est conjecture et sera conjecture jusqu'à ce que des voyageurs instruits aient pu étudier la girafe dans le pays qu'elle habite, chose qui sera toujours fort difficile, car elle recherche les contrées solitaires et fuit la présence de l'homme.

En 1825, le vice-roi d'Égypte envoya en Europe trois jeunes girafes. L'une fut à Londres, où elle vécut peu de temps, celle qui parvint en Allemagne eut le même sort; la troisième, qui arriva à Paris sans aucun accident, y fut l'objet de soins si éclairés et donnés si à propos, qu'elle semble s'y être parfaitement acclimatée. Elle n'avait que huit mois lorsqu'elle quitta l'Égypte, et ne vivait que de laitage. Privé de sa mère, on nourrissait pour ainsi dire au biberon cet immense animal, et on avait pris soin d'embarquer avec lui un certain nombre de vaches qui lui servaient de nourrices. Une d'elles vit encore, et rumine tranquillement à quelques pas de son gigantesque nourrisson.

Quand cette belle bête est arrivée à Paris, elle avait onze pieds de haut; aujourd'hui elle en a quinze, et semble parvenue à toute sa hauteur. Elle a les jambes fortes, mais sèches, et si elles paraissent minces, c'est parce qu'elles n'ont pas moins de six pieds de long. Le train de derrière n'est éloigné que de deux pieds et demi environ des jambes de devant; cette distance, qui semble hors de toute proportion avec la taille de la girafe, est encore une explication de sa démarche. Si elle ne levait pas à la fois les jambes du même côté, il lui serait impossible de faire un pas sans que les sabots de derrière frappassent ceux de devant.

Sa peau est d'un fond blanc parsemé de taches assez régulières, disposées en parelléogrammes et très rapprochées les unes des autres, de sorte qu'en ne regardant que le cou et le dos on pourrait dire que le fond de la couleur est fauve, recouvert d'un réseau blanc à mailles carrées et allongées. L'intérieur des jambes et le ventre sont blancs.

Son cou, qui nous a paru avoir environ cinq pieds de long, n'offre guère, près de la tête, que neuf ou dix pouces de diamètre; la tête, petite, délicate, et finissant en museau allongé et presque pointu, présente une apparence singulière. On a peine à croire que ce soit celle d'un aussi grand animal. Son œil fendu en amande, gros et brillant, rappelle celui des cerfs; mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est sa bouche. La lèvre supérieure, plus longue que la lèvre inférieure, se meut

à volonté comme celle du rhinocéros, et semble comme elle douée de la faculté de toucher et de saisir. Quoi qu'en dise M. de Buffon, qui le nie, sa langue est fort longue, violette, et elle s'en sert comme d'une main pour cueillir les fruits dont elle se nourrit. Nous l'avons vue la sortir de plus de dix pouces, la tendre avec effort pour s'approcher de l'objet qu'elle voulait saisir. Dans cet état nous avons remarqué qu'elle devenait très affilée, et que le haut présentait l'apparence d'une pointe mobile et déliée qui avait le sens du toucher à un aussi haut degré que la membrane pointue qui termine la trompe de l'éléphant. Quand la girafe mange, il est curieux de suivre les mouvements de cette langue violette qui sort souvent de la bouche pour y rentrer avec promptitude, comme ces dards que font voir les serpents. Il est donc de toute évidence que cet animal se sert de sa langue pour cueillir les fruits et les feuilles qui font sa principale nourriture.

Quant aux habitudes, celles qu'on a pu remarquer sont conformes aux récits des voyageurs. Elles sont douces et faciles : une simple corde passée autour de son cou retient cette noble et belle bête qui n'occupe pas plus de place qu'un cheval de taille commune, car elle est tout en hauteur.

Tous les ans et à l'époque du printemps elle paraît inquiète et plus vive que de coutume. Elle veut sortir, un sentiment vague l'agite, il se manifeste en elle comme un désir de liberté; elle se trouve à l'étroit et voudrait franchir l'espace qui lui est réservé. Un jour elle est parvenue à s'échapper et on a eu quelque peine à la faire rentrer. Toutefois on ne lui a pas entendu jeter de cris, ni faire preuve de violence.

On la nourrit de foin, d'orge, et d'herbe fraîche. La vivacité de son regard, le lustre brillant de sa peau, l'embonpoint qu'elle a gagné, attestent une santé robuste, et tout fait espérer qu'elle pourra vivre long-temps.

Le Palais de Berlin.

Quand on remonte à l'origine des palais des rois, on trouve presque toujours qu'ils ont été construits, abattus, reconstruits, puis abattus de nouveau pour être encore reconstruits. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que chacune de ces entreprises a duré des siècles, chaque souverain a posé sa pierre, bâti son aile, élevé sa colonnade ou achevé ce qu'avait commencé son prédécesseur. Nous en pourrions citer de nombreux exemples, et entre autres le palais de la belle ville de Berlin.

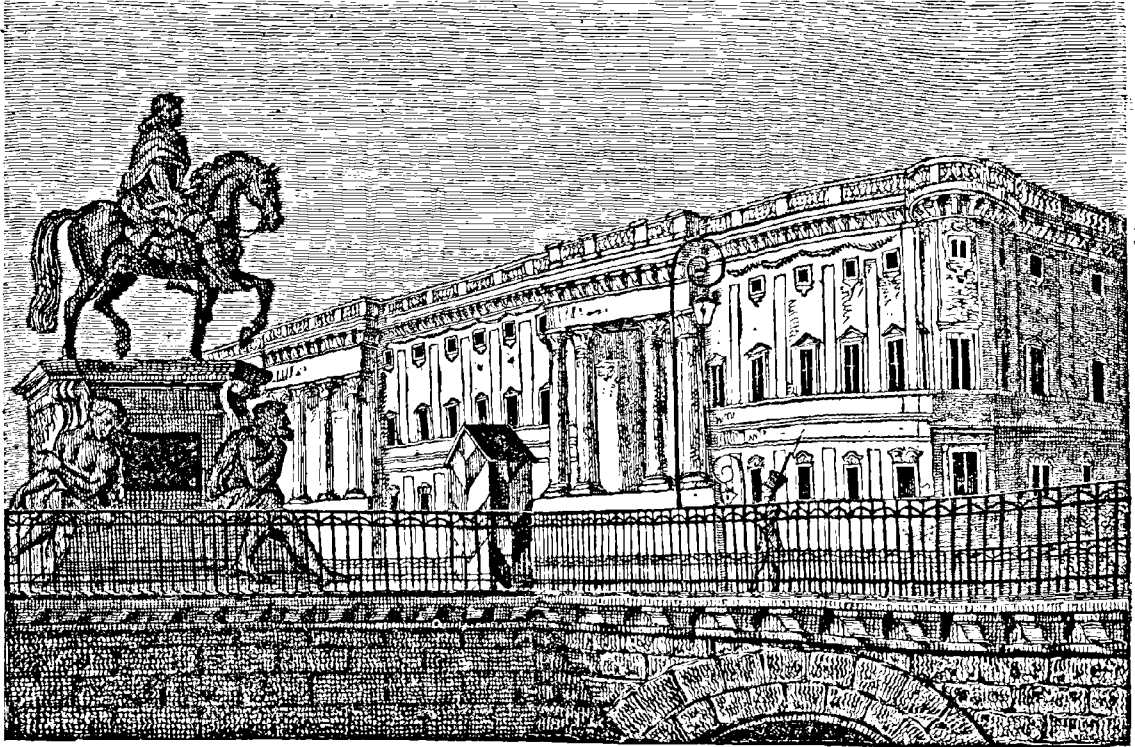
En 1540 l'électeur fit démolir le château qui avait été bâti sur les bords de la Sprée, il y avait à peu près un siècle, et jeta sur le même emplacement les pierres d'un palais nouveau. En face d'une des ailes, on a commencé en 1633 le grand pont qu'on y voit aujourd'hui et qui n'a été achevé qu'en 1695. On a placé au milieu la statue équestre du grand Électeur, et les arches sont ornées de figures de naïades.

En 1680, Frédéric-Guillaume, ce duc de Brandebourg qui sut conquérir le titre de roi et changer une principauté en royaume, Frédéric, le premier roi de Prusse, résolut de bâtir un palais qui fût digne de sa nouvelle dignité. Il fit choix, pour exécuter cette grande entreprise, d'un architecte nommé Schluter, homme fort habile dans son art et très renommé en Allemagne. C'était annoncer sans doute l'intention de faire quelque chose de beau, mais alors il fallait donner un libre essor au génie de Schluter; malheureusement le prince n'en fit rien : il voulut se mêler de tout, et substituer, suivant ses propres fantaisies, au goût sévère de l'architecte.

On fit et refit plusieurs fois le même travail, et de tous ces changements il est résulté qu'il y a des parties de l'édifice qui sont admirables, mais que le tout n'offre pas cette harmonie, cette idée d'ensemble, qui peuvent seules faire un beau travail.

Le palais est un carré long dont les deux plus grands côtés font face à la place et au jardin. Il y a trois cours, l'une extérieure devant le grand portail, l'autre intérieure, et enfin une petite cour entourée des anciens bâtiments construits par les prédécesseurs de Frédéric-Guillaume. Cette dernière est remarquable par une statue qui tient un glaive à la main, ce qui a fait conjecturer qu'on y faisait autrefois des exécutions secrètes pour les crimes d'État; mais cette conjecture à propos d'une statue n'est qu'une fable à laquelle personne ne croit plus.

Le bâtiment qui se trouve au coin du grand pont contient les appartements du roi et ceux de la reine. Dans les anciennes constructions logent les diverses personnes de la cour, et les appartements du rez-de-chaussée sont désignés sous le nom de chambres polonaises, depuis que le roi de Pologne Auguste II, y a demeuré pendant son séjour à Berlin. La façade de la place du château a quatre étages comme toutes les nouvelles ailes bâties sous le règne de Frédéric I^{er}. On y remarque deux portails qui avancent également et dont chacun a trois entrées. Les ornements sont rustiques. Passé le portail à droite se trouve le magnifique escalier Eosander, reposant sur deux rangées de colonnes accouplées et placées vis-à-vis l'une de l'autre.



Ce palais n'est pas le seul monument que le voyageur ait à admirer en visitant Berlin devenue l'une des plus belles villes de l'Europe. Elle possède un arsenal immense qui peut contenir des

armes pour deux cent mille hommes, plusieurs marchés, un grand nombre d'églises, une université célèbre, de superbes hôpitaux et de riches bibliothèques.

NEWTON.

On a souvent remarqué dans la vie des grands hommes que c'était un incident inattendu, une circonstance fortuite, qui développaient tout à coup un germe nouveau et qui leur révélèrent à eux-mêmes leur force ou leur puissance. On peut même dire que ce n'est qu'au sortir de l'adolescence qu'ils ont pu faire pressentir ce qu'ils seraient un jour. Il est bien vrai que lorsqu'un homme est parvenu à une grande célébrité, on se plaît à chercher dans sa vie passée des indices de ce qu'il a été, mais ces indices trouvés après coup sont presque toujours inventés à plaisir. Les petits prodiges de collège ne sont souvent que des gens très médiocres et c'est quelquefois celui qui a donné le moins d'espérances qui brille tout à coup au-dessus des autres. Napoléon fut un élève fort ordinaire, on ne dit pas que Chateaubriand ait remporté tous les prix, et Lamartine ne songeait pas à devenir un grand poète ! Mais si le génie ne se décèle pas dans l'enfance, en revanche les inclinations se manifestent, et souvent ces inclinations sont si

décidées qu'elles indiquent une véritable vocation. Newton en est un exemple remarquable.

On rapporte que, dans ses jeunes années, il négligeait ses devoirs au point de se montrer un des sujets les moins habiles, pour s'occuper de ce que ses maîtres appelaient des *niaiseries*. Ces niaiseries étaient des petits ouvrages en mécanique qui paraissaient des jouets, mais qui déjà, à l'insu même de l'enfant peut-être, étaient de profonds sujets d'étude. Il devint bientôt si adroit qu'il construisit un moulin sur un modèle dont il avait saisi ou deviné le mécanisme : on a surtout gardé le souvenir qu'il fit une horloge d'eau qui marquait les heures. S'il se mêlait à ses camarades dans les moments de récréation, c'était pour enlever des cerfs-volants. Tandis que les cris de joie enfantins saluaient l'ascension de la frêle machine, lui, déjà observateur et réfléchi, gardait le silence et méditait sur ce phénomène qu'il cherchait en vain à s'expliquer.

On ne saurait cependant conclure de cette aptitude extraordinaire aux faits mécaniques que l'esprit de Newton ne pouvait s'appliquer à d'autres études : il a glorieusement prouvé par la suite qu'il était de force à tout embrasser ; et

même dans ses jeunes années, il lui arrivait quelquefois de s'apercevoir de l'avantage que ses camarades avaient sur lui, mais qu'il savait regagner en quelques semaines d'efforts.

Il n'avait encore que seize ans lorsque sa mère l'appela près d'elle pour surveiller l'exploitation d'un petit bien rural, mais il lisait au lieu de s'occuper de la récolte; et la bonne mère, en reconnaissant enfin que son fils était trop *bête* pour faire un fermier; vit bien qu'il n'était bon qu'à faire un savant. Aussi ne s'opposa-t-elle plus à ce qu'il suivit cette carrière alors si étroite et si inconnue. Il entra au collège de Cambridge et c'est là que ses grands talents commencèrent à se développer. L'ardeur avec laquelle il se livrait à l'étude, la rapidité de ses progrès, la tenacité de son travail, ne tardèrent pas à attirer l'attention des professeurs qui devinrent bientôt ses disciples à leur tour.

Il travaillait dans le silence et dans la retraite, et ne communiquait à personne le résultat de ses méditations, soit que leur grandeur l'étonnât lui-même, soit qu'il sentit que le temps n'était pas encore venu, ou peut-être parce qu'il ne faisait qu'entrevoir alors cette éclatante lumière qu'il était destiné à répandre dans les sciences. Ce n'est même qu'après avoir passé deux années entières à la campagne pour fuir la peste de 1665, qu'il se détermina à parler de cette belle et immense découverte de l'attraction, qui, jetant tout à coup la science dans le vrai, conduisit elle-même à tant d'autres découvertes.



Les explications qu'on donnait alors du système du monde n'étaient guère plus raisonnables que celles qu'on donne encore en Chine et en Turquie; les plus grands esprits s'égarèrent, séduits par les plus ingénieuses erreurs, et, malgré tous leur

forts, le secret de tous ces astres immenses qui se meuvent dans l'espace restait encore impénétrable. Newton eut la gloire de le surprendre par la force seule de son intelligence. On a fait grand bruit de la chute d'une pomme, comme si une pomme qui tombe pouvait dévoiler un des secrets de Dieu; et nous devons donner quelques explications sur ce fait, qu'on a transformé en un grand événement, comme pour rapetisser à la mesure d'une trouvaille de hasard une découverte qui ne fut due qu'à la puissance du génie.

Newton avait bien acquis la certitude que tous les systèmes accumulés par les savans qui l'avaient précédé étaient faux; mais il n'avait pu parvenir encore à découvrir le principe fondamental, la loi universelle, qui devait donner la clef du véritable système céleste. Une série d'observations et de longues méditations lui faisaient sans doute entrevoir la vérité, mais environnée encore de tant de ténèbres et embarrassée de tant de doutes, qu'il n'en faisait part à personne, tant il craignait qu'elle ne fût une de ces brillantes erreurs que tant de hautes intelligences avaient prises pour des vérités. Il réfléchissait donc sans cesse, interrogeant le ciel, observant les météores, suivant la marche des planètes dans l'espace, et s'arrêtant des jours entiers devant les phénomènes les plus simples et les plus ordinaires. Il était un jour couché sous un pommier et plongé dans ses méditations accoutumées, lorsqu'une pomme lui tomba sur la tête; il se demanda pourquoi ce fruit était tombé précisément sur lui, et ne tarda pas à remarquer qu'il avait suivi une direction verticale. Venant ensuite à réfléchir à cette propriété qu'ont tous les corps abandonnés à eux-mêmes de se rapprocher de la terre, il se demanda pourquoi cette loi ne s'étendrait pas bien au-delà de l'atmosphère de la terre, et pourquoi la lune et les autres planètes ne lui obéiraient pas. Dès ce moment, le génie de Newton était sur la voie, le problème était résolu. Le hasard ne fut donc pour rien dans la découverte, et la fameuse anecdote de la pomme est la chose du monde la plus indifférente, car tout autre incident aurait mené Newton au même raisonnement et aux mêmes conséquences.

C'était peu pour Newton d'avoir surpris ainsi le secret de l'univers, il voulut en faire l'application, et de nouveaux travaux lui firent inventer des instruments au moyen desquels il put suivre leurs mouvements, calculer leurs vitesses diverses, déterminer leur volume et mesurer leur pesanteur. Ces études l'amènèrent à décomposer la lumière, cet élément impalpable et invisible, qu'il parvint pour ainsi dire à toucher du doigt et à rendre visible.

En conquérant une gloire aussi belle que celle de Christophe Colomb, car il découvrit aussi des mondes, Newton perdit aussi le repos. L'admiration universelle que ses ouvrages excitaient en Europe ne manqua pas de faire naître l'envie et de jeter ce grand homme dans de longues et pénibles controverses, tantôt pour défendre et revendiquer la priorité de ses découvertes, tantôt pour en prou-

ver la réalité. Aussi écrivait-il, en parlant de sa gloire : « Je me suis repenti bien souvent d'avoir abandonné une chose aussi réelle que le repos pour courir après une ombre. »

Cependant, malgré l'envie et les envieux, la renommée de Newton s'étendit au loin, et le marquis de l'Hospital disait un jour : « Est-ce que M. Newton mange boit et dort comme les autres hommes? Je me le représente comme un génie de l'air, entièrement dégagé de la matière. » A ce témoignage de l'admiration de la France, il s'en joignit un autre encore plus éclatant, l'Académie des Sciences de Paris le nomma par acclamation associé étranger.

Il fut pendant vingt-cinq ans président de la Société royale de Londres, et fut nommé par le roi d'Angleterre directeur de la Monnaie. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il était de taille moyenne, son teint clair et animé a conservé long-temps l'éclat de la jeunesse; il n'avait perdu qu'une dent, et une forêt de cheveux blancs comme la neige ombrageait son front vénérable. « Toutefois, dit l'évêque d'Atterbury, il n'y avait rien dans sa physiologie ni dans ses manières qui décelât cette prodigieuse sagacité dont il fit preuve dans ses ouvrages; et même il avait dans le regard et dans la contenance quelque chose de vague et de languissant qui ne donnait pas une haute idée de lui au premier abord. » Ce que l'évêque d'Atterbury déplorait presque dans Newton nous paraît à nous le cachet de la longue et profonde méditation qui a été l'habitude et pour ainsi dire l'occupation constante de toute sa vie.

Il est digne de remarque que ce grand homme fut un chrétien dans toute l'étendue du terme. Il consacra ses dernières années à prouver l'authenticité des révélations et des saintes écritures. Qu'un aussi grand génie, qu'une intelligence qui a su lire dans les cieux, ait fait gloire d'une foi vive et sincère, nous paraît une de ces réponses victorieuses qu'on peut opposer à ces petits génies frondeurs qui font parade d'incrédulité et qui n'auraient pas découvert le principe de l'attraction.

L'Angleterre a célébré dignement les funérailles de Newton, et son corps repose dans l'abbaye de Westminster.

AGRICULTURE.

PROCÉDÉ NOUVEAU POUR GARANTIR LES ARBRES FRUITIERS DES RAVAGES DES INSECTES.

Quiconque a possédé un verger ou habité la campagne a eu souvent lieu de déplorer cette apparition subite de chenilles, ou d'insectes de formes diverses, qui se répandent sur les arbres, dévorent les feuilles, font avorter les germes, et détruisent tout espoir de récolte. On a cherché les moyens de s'en garantir, et jusqu'à présent presque tous les efforts avaient été infructueux, lorsque l'emploi de la poudre de chaux parut un remède efficace contre ces

invasions d'insectes, qui sont le véritable fléau des vergers. L'auteur de cette découverte, M. Samuel Curtis, l'a si bien décrite lui-même que nous le laisserons parler.

« Mon verger, auquel je prodigue tous mes soins, dit-il, et où j'ai planté plusieurs milliers d'arbres fruitiers, dépérissait depuis quelques années; à chaque printemps les feuilles naissantes étaient dévorées par les chenilles; au milieu de l'été les branches et les tiges présentaient le spectacle de l'hiver; je n'avais ni fleurs ni fruits : il fallait un remède prompt, applicable en grand, et qui, par conséquent, n'exigeât pas les soins dont une intelligence exercée est seule capable et qu'il eût été impossible d'administrer à un aussi grand nombre de malades également dignes de secours. J'avais déjà reconnu l'inefficacité des aspersions de chaux telles que je les avais faites; mais j'avoue que mes essais ont peut-être été mal dirigés, que les aspersions n'ont pas été faites avec les précautions indispensables pour que l'action du liquide s'étendît à toutes les branches de chaque arbre, et qu'on ne s'est pas assuré que l'eau d'aspersion fut saturée de chaux. Mais, de peur que ce qui ne m'a pas réussi, quelques soins que j'aie pris pour obtenir plus de succès, ne soit pas aussi infructueusement tenté par d'autres horticulteurs, je me hâte d'en venir à ce qui a sauvé mes arbres, et fait aujourd'hui la gloire et la prospérité de mon verger.

« J'avais presque désespéré de mes chères plantations, lorsque l'idée me vint d'essayer l'effet de la chaux vive, réduite en poussière très fine, répandue sur mes pauvres arbres. J'imaginai une sorte d'arrosoir assez semblable à l'instrument de jardinage qui porte ce nom, ou mieux encore à un sablier de grande dimension, et qui aurait une anse, afin qu'on pût le saisir et le manœuvrer sans y mettre les deux mains. Je leur donne un pied de hauteur, sept pouces de diamètre, et le disque percé de petits trous n'a que quatre pouces. Ainsi le vase peut être composé de deux parties, l'une cylindrique et l'autre conique, ou, ce qui est mieux encore, en forme de cône tronqué, dont la grande base aurait sept pouces de diamètre et la petite quatre pouces.

« L'épreuve des aspersions poudreuses faite avec cet instrument produisit un effet qui me rendit l'espoir. Je saisis le moment où les feuilles commencent à se développer, et je les fis saupoudrer de chaux vive, au grand préjudice des chenilles qui n'y touchèrent plus. Vous eussiez vu alors, avec autant de plaisir qu'on en ressent au moment où la victoire est décidée, la fuite précipitée des chenilles qui conservaient encore de la vigueur, et les cadavres amoncelés de celles qui avaient péri. En peu de temps mes arbres reprirent un air de vie, ce qui ne m'empêcha point de continuer mes aspersions de poussière. Enfin j'eus la satisfaction de voir mes arbres parés d'une belle verdure, et d'y faire une récolte qui fut pour moi-même un sujet d'étonnement, car je n'étais point accoutumé à cette libéralité de la nature.

« Afin que la poussière de chaux vive répandue sur les arbres y produise tout son effet, il faut sai-

sur le moment où les tiges, les branches et le feuillage, s'il y en a déjà, sont humectés par la rosée ou par la pluie qui vient de finir. L'opération réussit encore mieux lorsqu'un vent très faible entraîne la poussière dans une direction dont on profite pour que l'aspersion parvienne partout où l'on a besoin de porter l'action de la chaux. Lorsque toutes les circonstances sont favorables, trois ouvriers suffisent pour saupoudrer en un seul jour deux ou trois mille pieds d'arbres.

« Je fais répandre la chaux sur mes arbres, un peu avant l'épanouissement des fleurs, parce que les insectes destructeurs des fruits commencent dès cette époque des ravages, dont on ne s'aperçoit que plus tard, lorsqu'il n'est plus temps de les réparer. Après l'épanouissement des fleurs une ou deux aspersion feront encore beaucoup de bien. On sera plus que dédommagé de la dépense par la magnifique apparence du verger, et par une récolte plus assurée et plus abondante. »

APPAREILS INCOMBUSTIBLES.

Il y a deux éléments dont les invasions sont redoutables pour l'homme et qui, se précipitant quelquefois comme des fléaux irrésistibles, ravagent et détruisent en quelques instants les résultats de longs travaux ou les germes de grandes espérances. Forêts, moissons, vergers, disparaissent comme par enchantement et les villes elles-mêmes ne sont qu'un jouet pour eux. Ces deux éléments sont l'eau et le feu.

La science, qui a cherché à opposer aux inondations des digues et des bateaux de sauvetage, s'est occupée aussi avec une laborieuse persévérance à trouver les moyens de résister aux incendies. Dans presque tous les pays civilisés on a formé des compagnies d'hommes dévoués et dont tout l'office est de combattre les progrès du feu. On les voit armés de haches couper les bâtiments afin d'isoler celui qui est la proie des flammes, et à l'aide de pompes précipiter des masses d'eau sur le foyer de l'incendie.

Des savants philanthropes se sont appliqués à découvrir ou à inventer des procédés qui pussent permettre aux pompiers de traverser les flammes sans être brûlés ou suffoqués, et des mélanges au moyen desquels l'eau pût neutraliser plus sûrement et plus vite l'action du feu. On a proposé et essayé tour à tour des appareils fort ingénieux sans doute, mais qui n'ont pas répondu aux espérances qu'en avaient conçu leurs inventeurs. Tout récemment le chevalier Aldini a fait à Londres et à Paris de curieuses expériences pour préserver les pompiers que leur zèle ou une absolue nécessité exposaient à se risquer à travers les flammes. Son moyen consiste principalement en un vêtement complet *incombustible*. Ces expériences ont en effet présenté des résultats très satisfaisants, mais ces vêtements tissés avec de l'amianté seraient d'une confection si difficile et d'un prix si élevé qu'il n'est venu à personne

l'idée d'en essayer, et que les expériences du chevalier Aldini ne restent plus que comme ces essais ingénieux qui offrent des résultats curieux et dignes d'être conservés dans les livres de la science.

Le chevalier Origo, colonel du corps des pompiers de la ville de Rome, vient de mettre en pratique un procédé moins coûteux et plus efficace. Dans son zèle philanthropique, il a même cherché à résoudre le double problème qui consiste à préserver les hommes, d'une part, et de l'autre, à éteindre le feu. C'est en place publique et devant une réunion de savants qu'il a fait ses belles expériences.

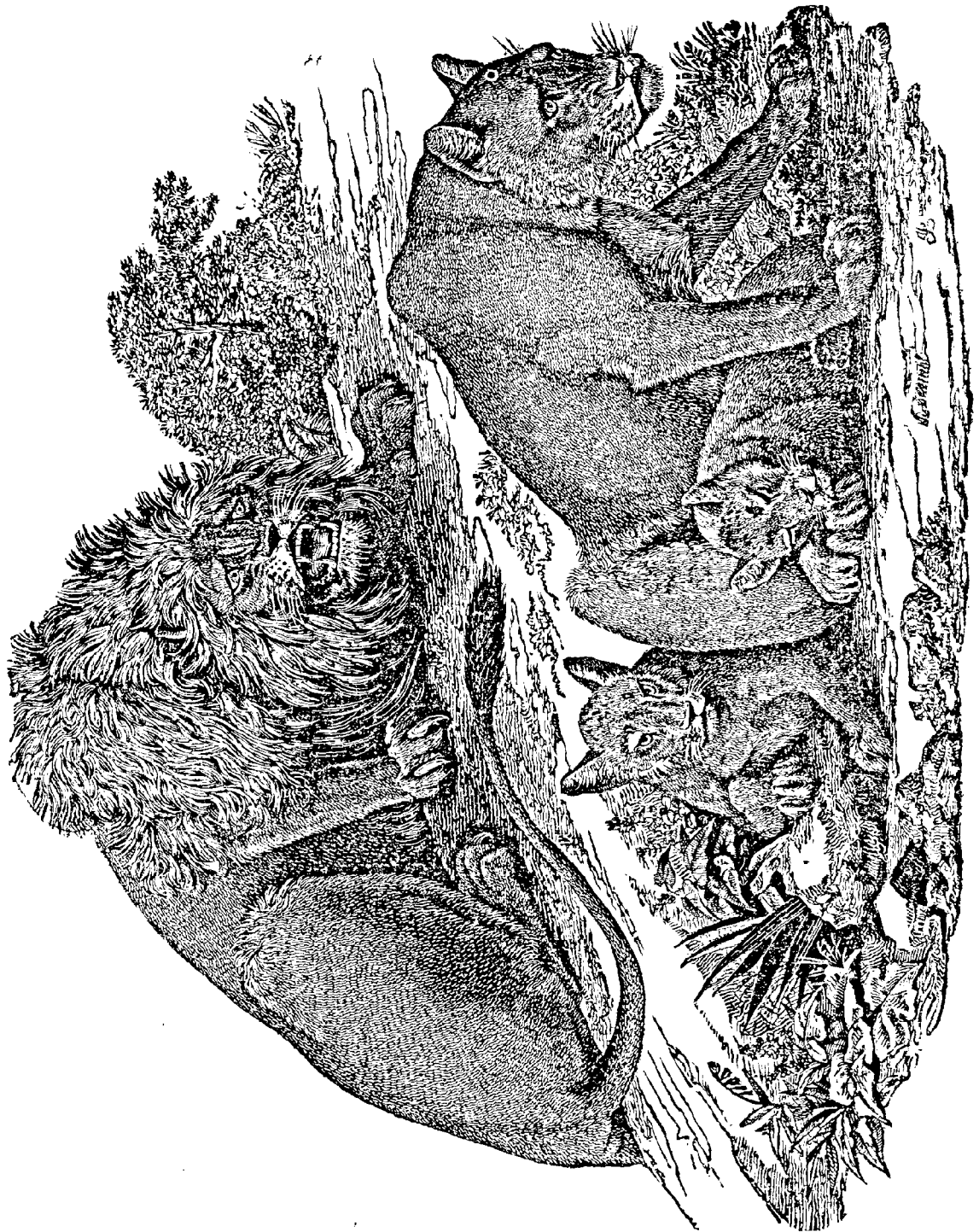
Après avoir fait mettre le feu à deux bûchers composés des matières les plus inflammables et qui sont les plus difficiles à éteindre, il fit diriger sur l'un des deux une pompe servie par de l'eau naturelle, et sur l'autre une pompe qui lançait de l'eau saturée d'une forte solution d'alun et d'argile. La première pompe éteignit un bûcher en 3 minutes 27 secondes, et consumma 35 barils d'eau; la seconde opéra l'extinction totale du feu en 47 secondes, et n'employa que 5 barils d'eau! Ce résultat ne laisse aucun doute sur l'avantage qu'il y aurait à employer le mélange de l'alun et de l'argile dans les incendies, et il est à désirer qu'on saisisse la première occasion d'en faire l'effet en grand.

Quant aux pompiers, le colonel Origo a proposé un appareil qui n'est qu'un vêtement complet avec gantelets, bottines et capuchon. Le tout est en drap fortement imprégné d'une solution d'alun et de sulfate de chaux, et plongé ensuite dans un bain d'eau de savon. Des pompiers, revêtus de cet appareil et confiants dans leur chef, n'ont pas hésité à se précipiter au milieu d'un immense bûcher enflammé. On les a vu traverser les flammes, écarter des tisons embrasés, saisir des barres de fer déjà rouges, et les apporter aux pieds des spectateurs émerveillés. Ils sont restés 14 minutes exposés à l'action du feu, sans qu'on ait pu remarquer en eux d'autres changements qu'une grande accélération dans les pulsations du pouls.

Cette découverte serait d'autant plus précieuse, que chaque appareil ne reviendrait pas à 50 francs! Elle rangerait le colonel Origo parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Depuis ces dernières expériences, on en a fait une nouvelle à Glasgow, et qui consiste à employer la vapeur comme moyen d'extinction. On a rempli une vieille maison de matières inflammables, puis on y a mis le feu, et quand tout l'édifice a été embrasé on y a introduit la vapeur. En moins de dix minutes tout était éteint! Nous aurions peine à ajouter foi à ce résultat, s'il n'était attesté par les feuilles anglaises, et pour se faire une opinion à ce sujet, il faut attendre qu'on nous explique comment on a pu se procurer la vapeur à l'instant même, et comment ensuite on a pu l'introduire dans le bâtiment embrasé.

LE LION ET LA LIONNE.



De tous les animaux qui vivent sur la surface du globe, le lion est peut-être un des plus rares ; on ne l'a guère vu en Europe que dans des ménageries, et cependant c'est sans contredit l'animal dont nous avons le plus entendu parler et dont nous avons vu le plus souvent l'image. On le trouve partout ; sur les monuments, dans les tableaux, dans les livres et dans l'histoire. De temps immémorial,

LES BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 11; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

T. I.

17

le lion a été l'emblème de la noblesse et du courage, et on s'est plu à en faire un modèle de générosité, de magnanimité et de grandeur d'âme. Il est fâcheux et presque pénible d'être forcé de venir détruire de si belles erreurs, et de montrer le lion tel qu'il est, c'est-à-dire cruel, féroce, implacable et traître.

Il n'y a que l'homme qui ait reçu en partage cette raison supérieure, cet instinct indéfinissable, cette voix intérieure qui lui crie sans cesse de tâcher de devenir meilleur, et qui lui donne la force de résister à ses penchants. S'il ne s'était pas civilisé par la nécessité où il est de vivre en société, si les rayons éclatants du christianisme n'avaient pas achevé d'adoucir et de policer ses mœurs, le meurtre et le vol seraient encore pour lui les seuls moyens de satisfaire ses passions ou de pourvoir à ses besoins. Le lion, qui n'a pas été animé de cette étincelle divine qui nous donne la suprématie du monde, et qui, vivant presque toujours solitaire, est toujours tel qu'il a été créé, le lion n'est mu que par les lois irrésistibles qui gouvernent tous les autres animaux.

M. de Buffon en fait cette belle description : « Il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille n'est pas excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros, elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée, ni déformée par des inégalités comme celle du chameau ; mais elle est, au contraire, si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité ; aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez forte pour terrasser un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie ou plutôt à l'expression de sa fureur ; et enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tout sens lorsqu'il est en colère. »

Sans doute le lion réunit tous ces avantages, mais il n'y a là ni indices de générosité, ni preuves de grandeur d'âme, ni marques de noblesse, à moins qu'on ne voie toutes ces qualités dans son regard presque dédaigneux, dans le calme ordinaire de sa contenance, ou dans la lenteur insouciant de sa démarche. Le fait est que le lion est aussi féroce que le tigre, lorsque la faim le tourmente ; il sort alors de sa tanière, précipite sa course, et parcourt les forêts et les plaines. Mais, dès qu'il aperçoit une proie dont il n'est pas aperçu, il se tapit comme le tigre, et lorsque sa victime est à portée, il se jette sur elle d'un seul bond et la déchire avec fureur. Dès qu'il est repu, il se calme et regagne sa demeure. Comme tous les animaux de proie, il perd de sa férocité quand son appétit est satisfait, pour

la reprendre dans toute sa force quand l'appétit se fait ressentir : d'où l'on peut conclure qu'il est cruel quand il a faim, et magnanime quand il a bien mangé ; car toute cette magnanimité dont on a fait grand bruit a consisté à laisser échapper quelquefois une victime qu'il pouvait aisément immoler. M. de Buffon, qui dote si généreusement les animaux de qualités morales qui seraient enviées par les hommes, ne peut s'empêcher d'avouer qu'il y aurait quelque danger à le laisser souffrir trop longtemps de la faim. Ce danger - là ne serait rien moins que d'être mis en pièces et dévoré en peu d'instants. On cite sans cesse le fait de cette petite chienne qui vécut si long-temps dans la loge d'une lionne, et on exalte la bonté de cette bête féroce qui a daigné épargner si long-temps une victime, mais on oublie qu'on nourrissait copieusement la lionne, et nous doutons fort que la chienne eût vécu deux heures devant la lionne à jeun.

La véritable noblesse du lion, mais qu'il ne possède pas exclusivement, c'est d'être seul de son espèce. On ne peut le confondre avec nul autre, et c'est tout au plus si, sous différentes latitudes, il varie légèrement, non pas de couleur mais de nuances, non pas de mœurs, mais de taille. Tous les voyageurs et tous les naturalistes s'accordent sur ce point.

Il habite les forêts, et se retire pendant le jour dans le fond d'un ancre, ou dans un creux de rocher. La nuit il sort de cette tanière, et rôde dans les bois. Il n'est pas doué, comme d'autres animaux chasseurs, d'un odorat qui lui permette de sentir sa proie de loin, il la chasse pour ainsi dire à vue ; auss son coup d'œil prompt et rapide distingue-t-il à de grandes distances. Il ne grimpe pas sur les arbres comme le tigre, il faut qu'il saisisse sa proie du premier bond. Il mange beaucoup à la fois, et peut rester plusieurs jours sans prendre de nourriture, mais il ne saurait rester aussi long-temps sans boire. Il ne touche pas à la chair fétide, il lui faut des victimes palpitantes, et il est rare qu'il revienne à un corps qu'il n'a d'abord mangé qu'en partie.

« Le rugissement du lion est si fort, dit encore M. de Buffon, qui tenait ces détails d'un homme qui avait élevé plusieurs de ces animaux, que quand il se fait entendre par échos la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire ; car quand il est en colère, il a un autre cri qui est court et réitéré subitement ; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu. Il rugit cinq ou six fois par jour, et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le bruit qu'il fait lorsqu'il est en colère est encore plus terrible que le rugissement : alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair sans le secours des dents et des ongles qui sont après les dents ses armes les plus cruelles ; il est beaucoup plus fort

par la tête, les mâchoires et les jambes de devant, que par les parties postérieures du corps. Il voit la nuit comme les chats. Il ne dort pas long-temps, et s'éveille aisément; mais c'est mal à propos que l'on a prétendu qu'il dormait les yeux ouverts.»

Ce terrible animal a en général cinq à six pieds de long sur trois à quatre pieds de haut. Sa queue, qui est longue est terminée par un pinceau de poils, et toute la partie antérieure du mâle est garnie d'une crinière épaisse de la même couleur que le reste du corps. Il porte toujours sa tête élevée, ce qui lui donne cet air fier que les poètes ont appelé de la majesté; mais ce port de tête n'a d'autre cause que l'épaisse crinière de son cou, et la preuve c'est que la femelle, qui a le cou nu, porte sa tête presque au niveau de son dos à la façon des tigres. Le jeune mâle la porte comme la lionne tant que sa crinière n'est pas poussée.

Nos savants de France ne savaient rien sur la manière dont une lionne élève ses lionceaux, lorsqu'il y a une vingtaine d'années, un lion et une lionne, enfermés ensemble à la ménagerie du Jardin du Roi, firent des petits. On put alors constater quelques faits importants. Les lionceaux mâles et femelles se ressemblaient entièrement; le fond de leur pelage, d'un roux grisâtre, était coupé par un grand nombre de petites bandes brunes transversales, très distinctes de chaque côté du dos. Une ligne noirâtre régnait tout le long de l'épine; la queue n'était point terminée par un flocon de poils : sa longueur était de six pouces et celle du corps de douze pouces. Après une année, les jeunes lions ont acquis la force d'un chien de moyenne taille. A la troisième année, la crinière commence à pousser aux mâles, et il paraît qu'ils ne sont complètement adultes qu'à la cinquième ou à la sixième; mais à cette époque ils n'ont pas entièrement perdu leur livrée.

La lionne dont nous parlons eut le plus grand soin de ses petits; elle les léchait sans cesse et ne les quittait point. Cependant une profonde inquiétude l'agitait souvent; il semblait qu'un instinct secret l'excitât à vouloir les porter dans des lieux cachés et loin de la vue des hommes; elle les prenait entre ses dents et les promenait ainsi pendant des heures entières! Elle les allaita six mois et leur prodigua pendant toute l'année qu'ils vécutent les soins de la plus tendre sollicitude.

Dès qu'un lion est à distance, on voit les chevaux trembler, se serrer les uns contre les autres, et hen-

nir de terreur. Les chiens donnent aussi de grandes marques d'effroi, mais ils gardent un profond silence. Aujourd'hui on n'a pas beaucoup à craindre leur présence, mais autrefois ils étaient beaucoup plus répandus sur la surface du globe. On en trouvait dans la Turquie d'Europe et dans toute l'Asie-Mineure; on n'en trouve plus guère qu'en Afrique. Ils sont encore communs depuis le mont Atlas jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et depuis le Sénégal et la Guinée jusqu'aux côtes de l'Abyssinie et de la Mozambique.

Malgré sa force prodigieuse, et bien qu'aucun animal n'ose attaquer le lion, il est cependant vivement poursuivi par un ennemi cruel qui a déjà détruit une grande partie de sa race, et qui l'a chassé de plus de la moitié de la terre. Cet ennemi, c'est l'homme. Il ose aller chercher le lion jusque dans ses forêts, et le braver jusque dans son repaire. Aujourd'hui, c'est dans la vue de le détruire; du temps des anciens, c'était pour s'en emparer, et l'envoyer combattre dans le cirque de Rome, pour servir aux barbares plaisirs du peuple romain.

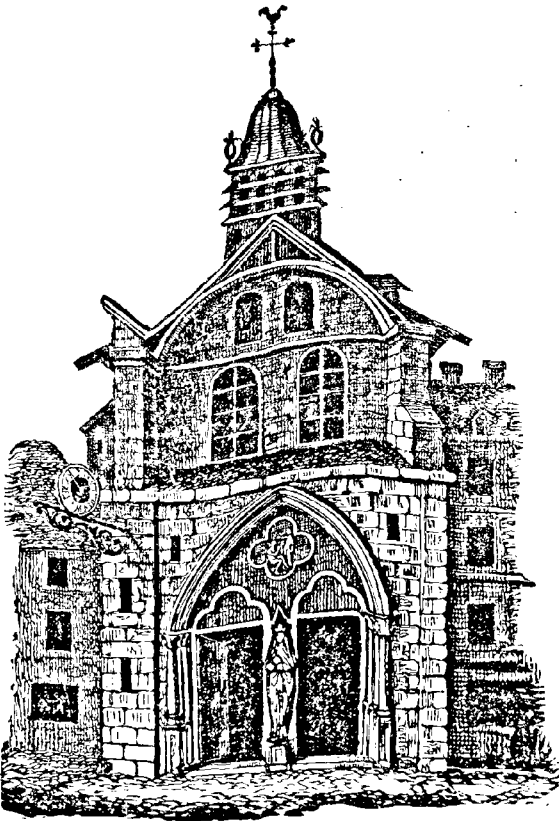
Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs la gravure qui se trouve en tête de cet article, et qui représente une famille de lions. Elle est due au talent distingué de M. Susemihl, aussi remarquable par son habileté comme artiste que par sa science comme naturaliste. Il a représenté avec une vérité admirable la pose, la structure et les habitudes du lion. La lionne veillait sur ses petits; elle entend du bruit; elle vient de se redresser sur ses pattes de devant; ses oreilles rapportées en avant décèlent son attention, dans ses yeux brille déjà la colère, on croit entendre un grondement sourd s'agiter entre les lèvres de cette gueule qui va s'entr'ouvrir. Un des petits dort encore, l'autre, attentif comme sa mère, regarde; mais on ne lit encore sur sa physionomie ni crainte ni colère. Le lion est accouru, il se traîne sur le ventre prêt à s'élancer; sa crinière se hérissé déjà, il rugit et fait voir ses dents menaçantes; il sort des griffes redoutables. On voit que son rôle, à lui, sera la part active du combat; il prendra l'offensive, et la lionne restera près de ses lionceaux: c'est là son champ de bataille, elle y restera et saura bien mourir, s'il le faut, pour protéger ses petits! Cette gravure parle plus éloquemment et apprend plus en un coup d'œil que nous ne saurions le faire en prolongeant cet article.

L'ÉGLISE DE LA MADELEINE.

Cette partie de Paris qui avoisine les Champs-Élysées est sans contredit une des plus belles de la ville, et l'étranger qui arrive par la barrière de l'Étoile est frappé d'admiration à la vue de cette place superbe, si vaste, si imposante et si magnifiquement entourée. A droite le fleuve et le palais de la chambre des députés, à gauche les nobles édifices du garde-meuuble et cette suite de belles

constructions régulières qui forment la rue de Rivoli; en face le jardin des Tuileries, ce château célèbre qui fut pendant tant de siècles la demeure de nos rois. Pour compléter ce bel ensemble, on élève un majestueux monument à l'extrémité de la belle rue Royale qui sépare le garde-meuuble de l'hôtel de la marine. Les travaux commencés, il y a près d'un demi-siècle, se poursuivent depuis quelque temps avec une si grande activité qu'on nous en promet l'achèvement pour cette année. Dès qu'ils

seront terminés, nous nous empresserons d'offrir à nos lecteurs une représentation exacte et une description complète du monument; d'ici là, nous avons pensé qu'il ne leur serait pas indifférent de connaître quelle fut l'église qu'il est destiné à remplacer.



Au commencement du douzième siècle, tout ce quartier brillant où l'on voit aujourd'hui tant de somptueux hôtels et qui fait le coin du boulevard, tout ce quartier n'était composé que de prairies et de vergers. Il n'y avait encore ni maisons ni habitants, lorsque l'évêque de Paris y fit bâtir une ferme ou une maison de campagne, à laquelle il joignit une petite chapelle. Ce manoir isolé reçut le nom de la Ville-l'Évêque, nom que porte encore aujourd'hui une rue longue et tournoyante, comme si elle marquait l'emplacement de l'ancien domaine dont nous parlons.

Deux siècles après, un grand nombre de maisons avaient été bâties autour de la maison de l'évêque, et cette réunion d'habitations formait un bourg assez considérable pour que Charles VIII fit construire la chapelle sur un plan plus vaste. Il y établit, le 20 novembre 1491, la confrérie de la Madeleine, et ce nom resta à la nouvelle chapelle. Un siècle et demi plus tard, en 1659, le bâtiment tombant en ruines et devenu d'ailleurs trop petit

pour la population qui avait décuplé, il fallut songer à construire une église. Mademoiselle de Montpensier en posa la première pierre.

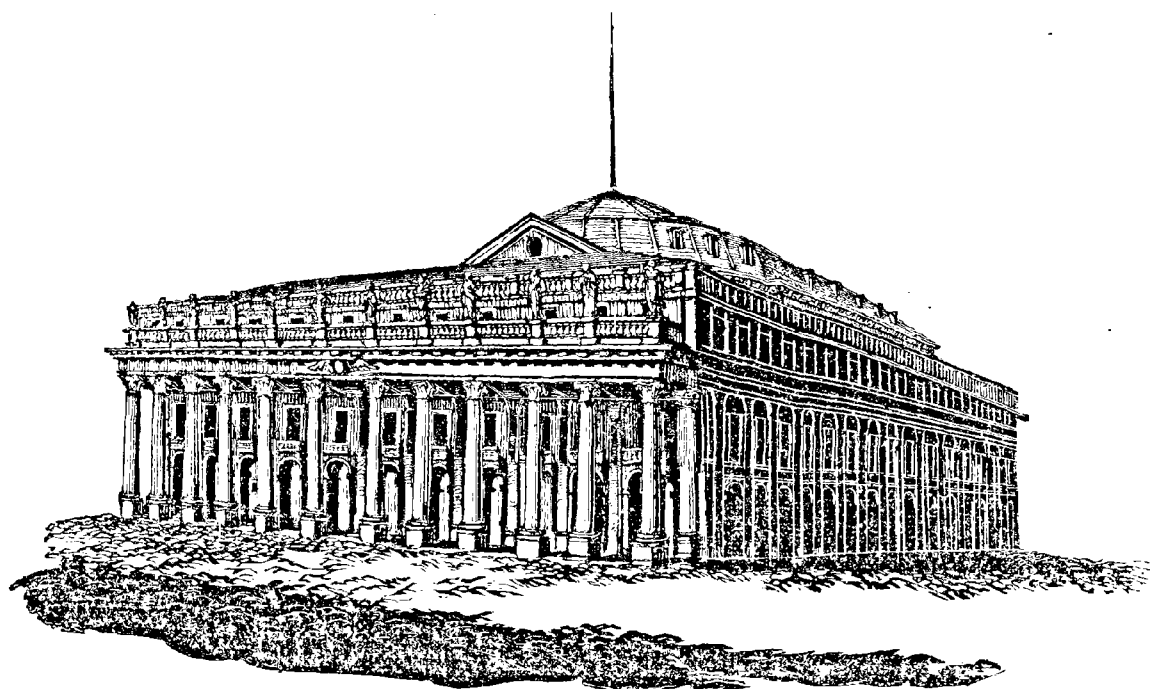
Cependant, si une espèce de ville nouvelle s'était formée autour de la chapelle de la Ville-l'Évêque, d'un autre côté, Paris s'avancant toujours dans la plaine, les maisons se trouvèrent bientôt à de si petites distances, que de vives contestations s'élevèrent entre le curé de Saint-Roch et le curé de la Madeleine, au sujet des limites de leurs deux paroisses. La querelle s'échauffa au point que pour faire cesser un conflit auquel les habitants paraissaient disposés à prendre part, le parlement se vit forcé d'intervenir, et de décider, par arrêt du 26 février 1671, que la clôture de Paris séparerait ces deux paroisses.

A cette époque, l'église de la Madeleine était telle que nous la représentons dans notre gravure. Elle n'offrait d'autre apparence, comme on peut le remarquer, que celle d'une modeste église de village; et en effet, elle n'était pas plus considérable que ne l'est ordinairement une église de village. Elle ne tarda pas à devenir encore trop petite, et tout le quartier qui l'entourait venant à être joint à la ville dans le siècle suivant, on songea à en construire une nouvelle; mais cette fois on dut penser à faire quelque chose qui fût digne de la capitale de la France, devenue alors une des plus belles villes de l'Europe. La rue Royale était construite, il fallait la terminer par un édifice qui pût s'harmoniser avec la vaste place Louis XV, et les plans les plus étendus furent présentés à l'envi. On adopta ceux de M. Constant d'Ivry, architecte distingué de cette époque; et la première pierre de ce monument que ne devaient voir finir ni Louis XV ni Louis XVI, fut posée le 3 avril 1764.

En 1777 l'architecte vint à mourir : les fondations étaient achevées, et le bâtiment s'élevait à quinze pieds au-dessus du sol. M. Couture, nommé pour continuer l'œuvre de M. Constant d'Ivry, fit comme tous les nouveaux élus, il trouva mauvais tout ce qui avait été fait par son prédécesseur, et sans s'inquiéter beaucoup des deniers publics, il fit démolir les murs de face, puis les chapelles, puis les colonnes, de sorte que peu à peu il ne resta plus rien, et il fallut refaire à nouveau. Cette fois on poussa les travaux avec assez de vivacité, mais arriva la révolution, et le temps où on dévastait les églises n'était pas celui où on pouvait songer à continuer les églises commencées. Tout fut suspendu en 1790.

A cette époque on avait déjà divisé l'ancien manoir de la Ville-l'Évêque, mais la partie reculée du jardin avait été changée en cimetière, et c'est là que sous la terreur on vint déposer dans une fosse le corps du roi-martyr et bientôt après celui de cette noble reine, Marie-Antoinette, qui ne vint s'asseoir sur le plus beau trône du monde que pour monter sur l'échafaud de la République.

THEATRE DE BORDEAUX.



Presque toutes les villes de France sont remarquables par quelque monument digne de l'attention des voyageurs et de l'admiration des amateurs des arts. Ces monuments sont en général des hôtels-de-ville, des cathédrales, des ponts ou des théâtres. La ville de Bordeaux, qui tient un rang si élevé parmi les villes de France et d'Europe, se distingue à plusieurs titres. Sans doute, l'importance de son commerce et de sa population, ses relations lointaines, la masse de ses capitaux, la qualité de ses vignobles dont le monde est tributaire, le patriotisme de ses habitants, la gloire d'avoir donné à la France tant de grands hommes, parmi lesquels brillent Montaigne et Montesquieu, seraient pour nous le sujet de nombreux articles; aussi comptons-nous les diviser, pour nous acquitter de cette tâche d'une manière complète, et nous nous bornons, cette fois, à la description du théâtre dont nous offrons la représentation exacte, et qui est regardé par tous les artistes comme un des plus beaux de France, et peut-être d'Europe.

Cet édifice, ou pour mieux dire ce monument, est de construction moderne. Il a été élevé sur l'emplacement d'un vieux temple bâti par les Romains, et dont Louis XIV fit enlever les ruines pour dégager les approches du château Trompette qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui était alors une forteresse d'une grande importance. On raconte que, lorsque l'édit parut pour jeter les fondations du monument, une partie de la ville éclata en murmures et se souleva presque, parce qu'il fallait pour cela détruire une promenade magnifique où l'ombrage des plus beaux arbres servait de rendez-vous à la belle compagnie pendant les grandes chaleurs. Le parle-

ment de Bordeaux appuya les réclamations des habitants, et s'opposa de tout son pouvoir à ce qu'on commençât les travaux. Le duc de Richelieu, alors gouverneur de la ville, fort embarrassé de cette résistance, et désireux d'exécuter les ordres qu'il avait reçus de la cour, lutta quelque temps avec le parlement en essayant toutes les voies de conciliation et de douceur, puis enfin, voyant les obstacles renaître sans cesse, et las de lutter avec des gens de robe, il se détermina à enlever la question par surprise, à peu près comme on enlève une redoute à l'ennemi.

Il fit rassembler un soir un grand nombre d'ouvriers, puis il les mit à l'œuvre par une bonne nuit bien sombre, et le matin les habitants consternés virent étendus à terre, sciés par leur base, tous ces beaux arbres qui faisaient le véritable fond du procès. On jeta les hauts cris, le parlement discuta, blâma et verbalisa; mais tous les beaux discours qui s'y prononcèrent ne purent relever les beaux arbres abattus, et le duc de Richelieu, maître du champ de bataille, s'empressa de faire commencer l'exécution des ordres de son maître.

Certes, le magnifique théâtre qui s'est élevé sur cet emplacement, et dont les Bordelais se font avec raison un titre d'orgueil, vaut mieux pour leur ville que de grandes allées d'arbres et une promenade publique. On y dépensa des sommes immenses, rien ne fut épargné dans sa construction, et il est du petit nombre de ces monuments dont on peut livrer sans crainte à la critique l'ensemble et les détails.

Son vaste péristyle en voûtes plates est décoré d'une superbe colonnade d'ordre corinthien dont

l'aspect est majestueux, quoique par une exception remarquable, il se trouve de niveau avec le sol, et qu'il soit ainsi privé d'être exhaussé par une rangée de marches, qui ont toujours l'avantage de faire mieux saisir à l'œil tout l'ensemble d'un monument. On admire le vestibule, soutenu par d'élégantes colonnes cannelées d'ordre dorique, et surtout le grand escalier dont la forme se distingue par une hardiesse de conception qui ne peut être égale que par l'habileté de l'exécution. La salle vaste et bien distribuée peut contenir trois mille personnes, et sa décoration intérieure répond dans son ensemble à l'élégance de sa décoration extérieure.

C'est en 1780 seulement, c'est-à-dire peu d'années avant la révolution, qu'on put livrer ce beau théâtre à l'art dramatique. On en fit l'ouverture par la représentation d'un des chefs-d'œuvres de la scène française, comme pour répondre par la beauté du début à la magnificence de l'édifice. On joua *Athalie*, et certes, depuis on y a représenté beaucoup d'ouvrages qui sont bien loin de ce modèle quoiqu'en puissent dire tous nos génies du jour.

Depuis son ouverture, ce théâtre a été ouvert à tous les genres : la tragédie y a eu son instant de règne, puis est venu le drame moderne qui a cherché à lui succéder; la comédie y a joui d'une faveur constante, mais le ballet, avec sa grâce légère, sa vivacité merveilleuse, et son éclat magique, le ballet y a brillé d'un vif éclat, et a obtenu d'être au premier rang après celui de la capitale. Chaque année d'ailleurs on voit nos habiles artistes de Paris arriver à Bordeaux et se présenter pour y recueillir des couronnes, que les Bordelais, justes appréciateurs du talent, s'empressent de leur jeter. Il ne faut pas croire cependant qu'il suffise d'avoir réussi à Paris pour triompher à Bordeaux, il faut que chaque ouvrage subisse une nouvelle épreuve, et que chaque artiste se résigne à un nouveau début. Il faut bien reconnaître aussi qu'un triomphe est peut-être plus flatteur à Bordeaux qu'à Paris, parce que là auteurs et acteurs sont privés de leurs amis. L'ouvrage paraît seul, il n'y a plus ni faveur, ni indulgence, ni camaraderie, on siffle impitoyablement ce qui est mal, on applaudit avec fureur ce qui est bien, et ce second jugement, plus juste quelquefois que le premier, est toujours sans appel.

LE CROCODILE.

La terre compte beaucoup d'animaux féroces, qui ne vivent que de carnage. L'air a ses oiseaux de proie, la mer ses poissons voraces; il semble que la nature ait fait ainsi une belle part à la destruction, mais elle n'est pas complète, et il y a des animaux qui sont redoutables dans deux éléments à la fois. Le crocodile se montre en première ligne dans cette classe nouvelle.

On ne saurait dire s'il est poisson ou quadrupède, car il fend les ondes avec une rapidité effrayante

et sait saisir sa proie sur la terre. Il peut vivre indifférent dans l'eau et hors de l'eau, et lorsque le rivage est la limite de la rage des poissons destructeurs, le crocodile y poursuit sa victime; et s'il la saisit, il l'entraîne avec lui et ne la dévore qu'après qu'il l'a noyée. Ce monstre tient tout à la fois du reptile, du poisson et du quadrupède. Il est couvert d'écaillés ou plutôt de plaques très dures, comme le serpent, avec la différence que ces écaillés, dont la dureté résiste à un coup de feu, sont couvertes d'aspérités tranchantes pour les préserver des tigres et des lions qui ne sauraient les mordre sans se déchirer le palais. Sa tête aplatie n'offre d'autre partie vulnérable que l'œil, et une énorme gueule feudue par-delà des yeux s'ouvre béante et garnie de dents fortes et pointues. La mâchoire inférieure est seule mobile, et il paraît, d'après la forme des dents, que ce reptile redoutable ne peut que déchirer et briser sa proie, sans jamais pouvoir la broyer ni la mâcher. Son corps allongé, presque cylindrique, est terminé par une longue queue aplatie sur les côtés et garnie aussi de plaques et d'aspérités.

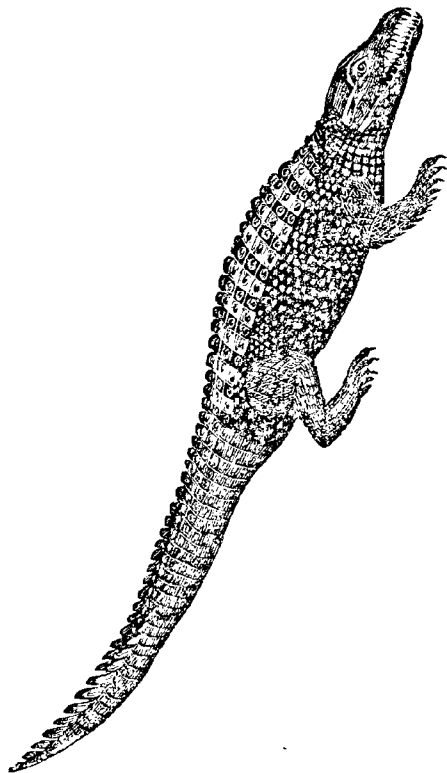
Ainsi enveloppé dans un bouclier impénétrable, doué d'une force prodigieuse et de la faculté de vivre dans l'air et dans l'eau, le crocodile serait un des animaux les plus dangereux, si la nature, qui compense tout, n'avait pris soin de mettre des obstacles à ce qu'il ne puisse développer tous ses moyens d'attaque et de défense que dans l'eau et dans certaines positions. Il a aux deux côtés du cou des espèces de fausses côtes, qui, se touchant par leurs extrémités, l'empêchent de tourner entièrement la tête de côté et ne lui permettent d'être à craindre qu'en face, car s'il veut changer de direction il faut qu'il fasse une évolution complète.

Comme tous les reptiles, il est lent dans ses mouvements, à moins qu'il ne soit provoqué; on le voit alors s'élaner comme un trait, fendre les eaux avec violence, et se précipiter avec une force capable de faire chavirer une barque. Mais s'il est sur terre il devient lourd, sa démarche est lente, ses pattes, plutôt faites pour nager que pour marcher, le portent tellement avec peine que son ventre et sa queue traînent à terre et laissent sur la vase une longue trace de leur passage.

Il ne se nourrit que de proie, dévore une grande quantité de poissons, et comme sa voracité s'augmente en raison de la chaleur, il y a certains pays où il est redoutable, même pour l'homme, qu'il attaque avec fureur. Il guette du fond des eaux le bétail ou les animaux sauvages qui viennent se désaltérer au courant, s'avançant doucement et avec précaution entre deux eaux; puis, paraissant tout à coup, il saisit la malheureuse bête par un pied, et l'entraîne dans le fleuve. Il aime la chair qui a déjà une odeur un peu forte, et on assure que, lorsqu'il vient porter l'effroi parmi des nageurs, il se jette de préférence sur un nègre, et dédaigne les blancs.

Le crocodile fut connu de la plus haute antiquité. A cette époque, qui se perd déjà dans la nuit des temps, il était très commun dans le

Nil, et à tel point qu'il était très dangereux de s'y risquer sur une barque trop légère, ou même de puiser de l'eau sur ses bords. Il ne se trouve plus aujourd'hui que vers la région supérieure du fleuve, dans la Haute-Égypte, soit qu'on lui ait fait une chasse trop vive à l'embouchure, soit peut-être aussi parce que la chaleur extrême de ce pays brûlant lui convient davantage.



Les anciens Égyptiens rendaient au crocodile des hommages religieux. On lui élevait des temples, et il avait ses autels, que desservait de nombreux lévites. Celui qu'on avait choisi pour dieu était nourri avec soin dans l'intérieur du sanctuaire, et comme on ne lui laissait jamais sentir l'aiguillon de la faim, il perdait peu à peu sa férocité première, et s'apprivoisait au point qu'à certains jours de l'année on le faisait figurer dans des cérémonies religieuses. On lui offrait en sacrifice des objets précieux qui servaient à l'ornement des temples, et on a vu des fanatiques lui offrir jusqu'à leurs enfants. Il passait pour sacré : le peuple allait même jusqu'à croire qu'il était le protecteur de l'Égypte, et celui qui aurait tué un de ces reptiles aurait été puni de mort comme coupable d'un grand sacrilège. Il y avait quelques contrées cependant où on leur faisait une guerre acharnée, parce que, par un fanatisme contraire, on était persuadé que Typhon, le génie du mal, s'était transformé en crocodile, et qu'il avait choisi le corps de cet animal pour sa

nouvelle demeure, parce qu'il était le plus cruel et le plus destructeur.

On lit dans la relation d'un ancien voyageur, que sur une des côtes occidentales de l'Afrique les Nègres prennent plaisir à nourrir des crocodiles, et parviennent ainsi à les rendre si doux qu'on ne craint pas de laisser les enfants jouer avec eux. Il est à présumer, si ce fait est vrai, qu'il ne s'agit que de crocodiles très jeunes et encore trop faibles pour être dangereux.

Sa longueur ordinaire est de quinze à vingt pieds ; mais on en a vu de vingt-cinq et même de trente pieds ; et comme en sortant de son œuf, il n'a guère plus de sept ou huit pouces de long, et que sa croissance est très lente, on en a conclu qu'il vivait fort long-temps. Ce qui semble confirmer cette conjecture, c'est qu'on a remarqué que plus on pénétrait dans l'intérieur des pays inhabités, et plus ces animaux paraissaient augmenter en longueur. Maîtres du pays, rarement troublés, ils avaient pu parvenir à un grand âge, et les anciens parlent de crocodiles de vingt-six coudées ; mais toutes les observations faites de nos jours autorisent à ranger cette assertion parmi les fables. On a dit aussi que cet immense reptile avait pour ennemi redoutable l'ichneumon, petit quadrupède de dix-huit pouces de long ; et comme on n'a pas osé dire qu'une bête si chétive pouvait en dévorer une si colossale, ce qui aurait été cependant beaucoup plus merveilleux, on s'est contenté de prétendre qu'elle profitait du sommeil des crocodiles pour entrer dans leur gueule, et qu'elle ne sortait de leurs corps qu'après avoir rongé le cœur et les entrailles. Ce qu'il y a de réel dans tout cela, car en histoire naturelle il y a presque toujours quelque chose de vrai au fond de chaque mensonge, c'est que l'ichneumon, qu'on appelle aussi la mangouste, est très friand d'œufs de reptile, et fait surtout la recherche de ceux des crocodiles, qu'il sait fort bien trouver malgré tous les soins que prend ce dernier pour les dérober à tous les regards. Le plus redoutable ennemi du crocodile, et le seul peut-être qu'il ait à craindre, c'est l'homme ; et on a vu cet animal disparaître à mesure que les populations se sont avancées, comme si la mission de l'homme était de détruire sur la terre tous les animaux qui pourraient lui en disputer l'empire.

Mais s'il devient chaque jour plus rare dans le Nil, en revanche on l'a retrouvé en nombre prodigieux dans le Nouveau-Monde, seulement il y est moins vorace et moins cruel. Lorsqu'on navigue à l'embouchure des grands fleuves, comme le Mississippi, et dès que l'eau perd son amertume, on aperçoit des bandes de crocodiles sur les rivages fangeux, ou sur les troncs d'arbres flottants, où ils viennent se chauffer aux rayons du soleil, tandis qu'autour d'eux on voit les autres nager dans tous les sens. Tout leur corps est alors plongé dans l'eau, excepté la tête qu'ils tiennent constamment à la surface.

On les rencontre partout où ils peuvent trouver assez de subsistance et des eaux assez profondes pour y nager. La rivière Rouge surtout (*red river*) en contient un nombre immense. On les voit par centaines

sur les rivages; les petits montent sur le dos des plus grands, et toute cette troupe fait un bruit qui s'entend à une grande distance. Mais ces animaux, plus lâches ou plus doux que ceux d'Afrique, laissent aller et venir paisiblement les bateaux, et plongent à mesure qu'ils les voient s'approcher. Les bords qu'ils fréquentent sont battus comme si on y avait fait parquer du bétail; on n'y remarque que les longs sillons qu'ils laissent après eux. Dès qu'ils sont éloignés de l'eau, ils deviennent très craintifs; ils se blotissent contre terre au moindre bruit, s'aplatissent autant qu'ils le peuvent, et restent ainsi collés contre le sol, la tête immobile et roulant de côté et d'autre, d'un air inquiet, des yeux d'une mobilité remarquable. Si on s'approche, ils ne font aucune disposition d'attaque ni de retraite, mais ils se soulèvent péniblement, se gonflent, et font sortir de leur affreuse gueule entr'ouverte un son étouffé comme celui d'un soufflet de forgeron. On peut alors les tuer tout à l'aise et sans crainte, car ils n'ont plus d'autre défense que leur queue, qui ne laisse pas que d'être une arme fort redoutable. Ils la meuvent avec tant de force et de rapidité qu'elle peut renverser et briser tout ce qui se trouve à sa portée.

«Le chasseur qui veut éprouver une carabine, dit un naturaliste américain, ajuste l'œil d'un crocodile, et s'il a bien tiré, l'animal est mort avant que le bruit du coup ait cessé. Si la balle frappe à un pouce de l'œil, le monstre blessé plonge à l'instant, s'agit avec une extrême violence, frappe à coups redoublés tout ce qui est à portée de sa queue, épouvante les autres crocodiles, et répand une si grande terreur parmi tous les habitants de l'onde, que pour échapper à l'ennemi, on voit les poissons s'élançant d'eux-mêmes hors de l'eau, et briller en l'air comme des plaques de métal poli. La nuit suivante tous les crocodiles désertent la lagune teinte du sang de leur compagnon, et une semaine toute entière s'écoule avant qu'on en aperçoive un seul.

«Le conducteurs de bœufs et de mulets ont quelquefois à traverser des lacs ou des criques, pour éviter de longs détours. Dans ce cas, ils ne craignent pas d'aborder les crocodiles dans leur propre empire; un bâton suffit pour protéger leur personne et leur bétail. Hommes, bœufs, mulets et crocodiles, tout se jette à la nage. Le monstre se met à la poursuite de ces grosses proies, dont il est très friand; mais il est arrêté par le bâton protecteur. Pendant cette lutte, où la force est vaincue par l'adresse, les bœufs se hâtent d'atteindre le bord opposé, et ne sont rassurés que lorsqu'ils touchent la terre et peuvent échapper, par la vitesse de leur course, à l'effroyable gueule de leur ennemi.»

Lorsque les lagunes et les mares sont à sec, les crocodiles sont forcés de se jeter dans les rivières et dans les trous les plus profonds, dont les eaux ne tarissent jamais. C'est ce moment qu'on choisit pour leur faire la chasse, depuis que l'huile qu'on extrait de leur chair est employée avec avantage par l'industrie. Cette découverte causera la destruction de leur race. Quand vient la saison froide, ils quittent les eaux, entrent dans les forêts, et se ta-

pissent sous des racines d'arbres. Ils s'endorment d'abord, puis s'engourdissent tellement peu à peu, que la vie est comme suspendue. On peut s'en approcher sans crainte; cependant comme on se méfie encore de leur queue, les Nègres commencent par la séparer à coups de hache, puis ils coupent l'animal par grands tronçons, et le plongent sur la place dans de grandes chaudières pour en extraire l'huile. Un seul homme peut tuer douze crocodiles dans sa journée, et vingt-quatre heures après l'huile est extraite et déjà expédiée pour la ville la plus prochaine.

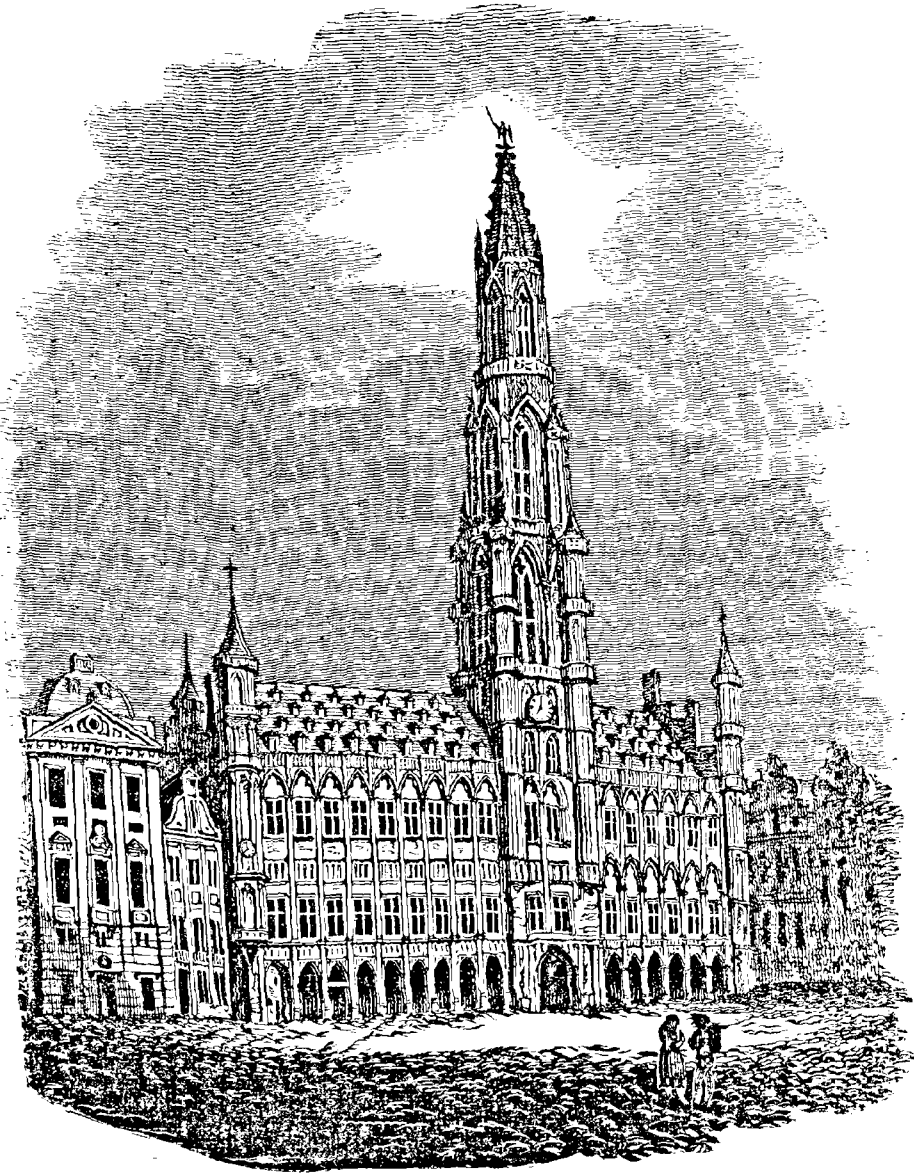
Vers le commencement du mois de juin la femelle s'occupe à faire son nid. Elle choisit ordinairement pour emplacement un fourré de ronces et de roseaux, et y pond une dizaine d'œufs qu'elle recouvre avec beaucoup de soin de tout ce qu'elle trouve à sa portée, jette par-dessus le tout une terre humide, qui en séchant prend une telle consistance, qu'on pourrait marcher sur le nid sans écraser les œufs. Presque sans se reposer, la femelle va construire un autre nid où elle dépose encore le même nombre d'œufs, et elle continue ainsi jusqu'à ce qu'elle en ait pondu une soixantaine. Ces œufs, abandonnés à eux-mêmes, éclosent presque en même temps, et chacun d'eux fournit un petit animal tout formé, vif, alerte et presque joli.

Les crocodiles exhalent une odeur de muse fort pénétrante et presque insupportable dans les grandes chaleurs. Dans les bois on peut la sentir à une centaine de pas, mais dès que l'animal est dans l'eau on ne sent plus rien.

On attribuait autrefois de nombreuses propriétés médicinales à diverses parties du corps de ces reptiles. On prétendait que leur sang guérissait les ophthalmies et neutralisait le poison des serpents; on frottait les fiévreux avec de leur graisse, et on croyait apaiser le feu de la fièvre; on ajoutait aussi une grande foi dans la peau réduite en cendres; mais toutes ces erreurs dangereuses sont tellement discréditées aujourd'hui, que nous ne les citons plus que comme des faits curieux.

Ces fables ne sont pas les seules qu'on ait crues long-temps sur la parole de quelques naturalistes plus poètes qu'observateurs. On a dit entre autres que ces animaux se cachaient dans les roseaux et y imitaient le cri d'un enfant qui pleure, ou d'une femme qui sanglote. On arrivait pour porter des secours, et on y trouvait la mort sous la dent du crocodile affamé. Le temps a fait justice de cette fable absurde comme il fera justice complète de bien d'autres erreurs de la même force, et qui ne sont encore que trop répandues dans les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle.

Hôtel-de-Ville de Bruxelles.



La nature semble avoir établi à dessein de grandes divisions sur la terre, en la coupant par des fleuves impétueux, de longues chaînes de montagnes, ou d'immenses rivages sur lesquels viennent se briser les flots de la mer. C'est en vain que l'ambition des hommes ou les caprices de la politique prétendent méconnaître ces limites naturelles; ils peuvent bien intervertir pour un temps l'ordre établi par la Providence, mais cet ordre finit toujours par être plus fort qu'eux. C'est qu'il y a autre chose que des raisons politiques pour lier les hommes entre eux et en faire un seul peuple; il y a un même caractère, une même langue, ou

pourrait presque dire une même âme; et tout cela est plus fort certainement que des intérêts de rois et plus durable que des circonstances. Il n'est donné à aucune puissance sur la terre d'intervertir l'ordre de la nature par des traités ou par des protocoles. Les efforts de toute la Russie en armes ne feront pas que la Pologne devienne Russe; toute la diplomatie autrichienne, appuyée sur d'innombrables armées, ne fera pas que l'Italie cesse d'être l'Italie, et quoi qu'on fasse la Belgique sera toujours France!

La nature et les sympathies humaines le veulent; les belles provinces du Brabant sont des provinces

LES BUREAUX sont à PARIS, rue de l'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de l'ÉVÊQUE, 40.

françaises. C'est le même sol, la même industrie, les mêmes mœurs et la même langue. C'est la même histoire, les mêmes dangers, les mêmes intérêts, les mêmes souvenirs glorieux. Les Belges ne peuvent jamais être des étrangers pour nous ; ils sont nos compatriotes. Leurs légions étaient à Marengo, à Austerlitz, à Friedland ; leurs enfants faisaient partie de la grande armée, leur sang a été répandu sur tous nos champs de bataille ; et il n'était venu à aucune diplomatie l'idée de prétendre que ce sang n'était pas français. Nous devons même le déclarer, les régiments formés dans les départements du nord de la France jouissaient d'une haute renommée ; Napoléon les estimait particulièrement, et Napoléon était bon juge ! L'histoire belge, depuis un demi-siècle, est tellement l'histoire de France, que, dès qu'il commence à balbutier, tout Belge se trouve Français de cœur, car la gloire française est la sienne.

Nous parlons le même langage, nous sommes régis par les mêmes lois, nous avons le même système monétaire, et tout Français qui voyage en Belgique voit bien qu'il est encore en France ; tout Parisien qui vit à Bruxelles se croit encore à Paris. Si les Belges ne sont pas Français, alors ce sont les Français qui sont Belges, car c'est le même peuple, et tôt ou tard ce sera la même nation.

Aussi quand, dans le courant de cet ouvrage, nous aurons occasion de présenter à nos lecteurs les monuments de la Belgique, le ferons-nous avec une sorte d'amour-propre national. Nous citerons avec orgueil ce qui est glorieux pour ce pays, parce que nous en tirerons vanité pour nous-mêmes. Et ici nous ne prétendons émettre aucun système politique ; nous parlons sympathie populaire, et voilà tout.

Il n'y a pas une seule ville en Belgique qui ne soit riche en monuments et en magnifiques établissements. Bruxelles, qui est la capitale de ce beau pays, est plus riche encore que les autres villes, car elle réunit dans son enceinte tout ce qui distingue les capitales. Les amis du merveilleux se sont plu à remarquer que le nombre *sept* avait son importance dans son histoire. Il y avait autrefois *sept* palais appartenant à *sept* familles patriciennes qui avaient une grande influence dans l'État ; on y compte *sept* grandes places et trois fois *sept* fontaines. Il y a *sept* portes principales ; la rivière de Senne prend sa source à *sept* lieues de la ville ; on fait admirer aux étrangers *sept* principales églises

qui sont autant de paroisses, et enfin on rapporte ce fait singulier que l'ancien palais de la cour a donné asile à la fois à *sept* têtes couronnées. La liste en est aussi curieuse que le fait lui-même : c'était Charles-Quint, son fils Philippe II alors roi de Naples, Maximilien, roi de Bohême, la reine de Hongrie, le roi de Tunis, le roi de Chypre, et la reine de Jérusalem.

Les vieilles chroniques font des descriptions pompeuses de cet ancien palais, qui fut brûlé de fond en comble en 1731. Le feu se manifesta à minuit, et ses progrès furent si rapides, qu'on rapporte qu'à quatre heures du matin tout était dévoré. La perte fut immense, et beaucoup de personnes périrent au milieu des flammes ou suffoquées par la fumée.

Parmi tous les anciens monuments qui sont encore debout, le plus remarquable, sans contredit, est l'Hôtel-de-Ville, situé sur la grande place. En remontant à l'origine de tous les édifices considérables, on trouve presque toujours qu'ils ont été construits sur un terrain nu, et qu'ensuite des habitations sont venues se grouper à leur ombre. Il n'en est pas ainsi de celui que nous représentons à nos lecteurs. L'emplacement sur lequel il est élevé était couvert de maisons qu'il fallut d'abord abattre, ce qui eut lieu en 1380. Ce ne fut que vingt ans après qu'on commença à creuser les fondations, et en 1442 le monument était entièrement achevé. C'est, comme on peut le voir d'après notre gravure, un immense bâtiment carré à deux étages, mais dont le toit fait à lui seul le quart de la hauteur. Au milieu, et comme si c'était la prolongation du portail, s'élève une tour d'ordre gothique et d'une structure admirable. Elle n'a pas moins de trois cent soixante-quatre pieds de hauteur. De ce point élevé, on embrasse d'un coup d'œil toute la ville et la plaine fertile au milieu de laquelle elle est située.

On avait amassé une si grande quantité de pierres pour bâtir ce beau monument, et on avait si mal calculé ce qu'il en fallait, qu'avec ce qui resta on put construire six belles maisons sur la même place.

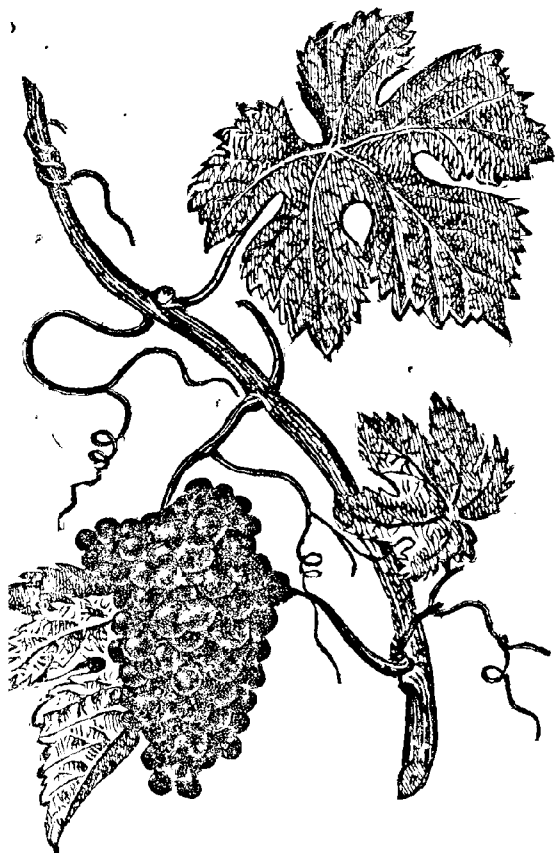
Bruxelles, que sa position et son importance feraient de droit la seconde ville de France, a été pendant quinze ans la seconde ville des Pays-Bas et se trouve pour le moment la capitale d'un nouveau royaume. A défaut de pouvoir regarder tout-à-fait les Belges comme nos compatriotes, nous pouvons au moins les dire nos alliés les plus naturels.

LA VIGNE.

La vigne est, parmi toutes les productions végétales, celle dont l'homme a su tirer le plus grand parti pour ses besoins, pour son luxe ou pour ses plaisirs. Il a mis à profit la flexibilité de sa tige pour se créer de frais ombrages et de merveilleuses tapisseries, qu'il a fait serpenter le long des murailles, sur la façade des maisons et jusque sur la pente

des toits : ainsi dispersées, les feuilles larges et fortes de cet utile arbrisseau ont offert un abri contre les rayons du soleil et contre les invasions de la pluie. Ses fruits abondants et parfumés lui ont offert de douces jouissances et de grandes ressources. Tantôt il les savoure dans leur éclat et dans leur fraîcheur, tantôt il les trouve encore fort bien conservés, alors que tous les autres fruits ont disparu. La nature lui a enseigné le secret de les faire sécher pour l'hiver, et dans cet état ils sont

des mets très-sains et bienfaisants, même pour les malades; enfin c'est de ces fruits délicieux que nous avons au extraire tous ces vins si renommés, qui ont été tout à la fois pour l'homme un avantage et un malheur, un bienfait et un fléau.



La culture de la vigne et l'art de faire du vin avec ses fruits se perd dans la nuit des temps. On en trouve des traces sur les plus anciens monuments, et il en est question dans les livres de la plus haute antiquité. Tout le monde a lu dans la sainte Bible, qu'aussitôt après le déluge Noé planta la vigne et que le premier il éprouva les dangereux effets du jus de son fruit. Les Grecs la connaissaient si bien et en faisaient si grand cas, que dans leur admiration ils élevèrent des autels à un dieu du vin. Les Romains imitèrent leur exemple; Bacchus eut ses temples et ses lévites; aujourd'hui il n'a plus ni sanctuaire, ni adorateurs, mais il ne manque pas de partisans. Toutefois, lors de la fondation de Rome, la vigne n'avait pas encore fait de grands progrès en Italie, car Pline raconte que, si du temps de Romulus et de Numa on faisait des libations de lait en l'honneur des dieux, c'est que le vin était encore une grande rareté. Homère et Virgile, les deux grands poètes de Grèce et de Rome, ont consacré des vers à l'éloge de la vigne, et César est le premier prince qui, par un excès de luxe inconnu jusqu'alors, fit servir dans un grand festin des vins de diverses sortes. Aujourd'hui le plus mince bourgeois peut faire mieux et plus que n'a fait César, le puissant dictateur!

C'est de l'Italie que notre beau pays, qui n'était alors que les anciennes Gaules couvertes de forêts et de marécages, c'est de l'Italie que la France a reçu la vigne et l'olivier; aussi Pline, qu'il faut toujours citer quand il est question d'histoire naturelle de ces temps-là, Pline affirme-t-il que si les Gaulois firent une éruption qui fit trembler Rome, ils furent surtout attirés par le désir de s'emparer de deux choses aussi précieuses que le vin et l'huile! La culture de la vigne ne tarda pas à se répandre sur toute la surface des Gaules, et l'on vit les rois, les grands seigneurs et les princes de l'Église l'encourager de tout leur pouvoir. Il fut presque consacré d'en mettre partout; on plantait des ceps comme on semait du froment, et jusque dans les palais des souverains on voyait des vignobles. Nous avons déjà dit dans cet ouvrage, lorsque nous avons eu occasion de parler du vieux Paris, qu'il y avait un enclos de vignes dans l'enceinte du vieux Louvre, et que la vignoble de la Montagne Sainte-Geneviève, où s'élève si noblement aujourd'hui le dôme du Panthéon, jouissait de quelque renommée.

La vigne est un arbrisseau frêle qui a besoin d'appui. Comme la nature n'a pas voulu qu'en rampant elle déshonorât ses grappes dans le sable ou dans la fange, elle l'a pourvue de tout ce qu'il faut pour s'attacher aux objets qu'elle rencontre sur son passage. Sa tige, qui peut prendre toutes les positions et se mouvoir dans tous les sens, rampe comme un serpent et garde le pli une fois pris, de sorte qu'elle reste où elle se fixe une fois, et qu'en grossissant elle serre avec plus d'énergie l'arbre qu'elle a embrassé. Des filaments en spirale, qui semblent doués d'un sentiment exquis, enlacent avec promptitude la branche qu'ils touchent; la vigne, accrochée ainsi par un de ses innombrables liens, comme elle le serait par une main, pousse, lance ses jets en droite ligne, en jetant de droite et de gauche de nouveaux lacets. Elle arrive ainsi au faite des plus grands arbres, au comble des maisons, et fait briller dans les airs ses fruits où les grains s'accumulent et grossissent en rangs pressés.

C'est dans cet état de liberté qu'on laisse courir la vigne dans les pays chauds. En Italie, en Sicile et dans le royaume de Naples, on voit des peupliers et des trembles envahis par des rameaux chargés de grappes vermeilles. Souvent la vigne a passé d'un arbre à l'autre et s'étale en riche guirlande qui porte de longs fruits en guise de glands d'or. Un pieu de vigne abandonné ainsi à lui-même acquiert avec le temps, nous pourrions presque dire avec les siècles, des dimensions extraordinaires. Les auteurs de l'antiquité en racontent des merveilles auxquelles on ne saurait ajouter foi, si de nos jours on ne pouvait citer des faits au moins aussi extraordinaires que ceux qu'ils rapportent. On voit au palais de Hampton-Court, près de Londres, un cep de vigne qui occupe à lui seul une serre tout entière, et qui produit dans les bonnes années plus de quatre mille grappes. Il y a, en France, dans le département du Gard, près du petit village de Cornillou, sur le chemin de Barjac, une vigne dont le tronc a acquis la grosseur d'un

homme et dont les rameaux ont envahi toutes les branches d'un chêne immense. Il y a quelques années, ce seul pied a fourni près de trois cent cinquante bouteilles d'un vin fort agréable à boire.

Il ne faut pas conclure de ces deux exemples de fécondité extraordinaire, que si l'on cultivait les ceps près des arbres, pour les laisser ensuite prendre tout leur essor, on aurait toujours des récoltes aussi abondantes. Il y a d'ailleurs impossibilité à adopter ce genre de culture par la difficulté qu'il y aurait à faire la vendange. Les précautions qu'il faudrait prendre pour ne pas briser les rameaux, empêcheraient les hommes d'en prendre assez pour eux-mêmes, et à chaque vendange leur vie serait au jeu. Ce danger était déjà signalé du temps de Pline, qui rapporte à ce propos un usage singulier : « Dans la Campanie, dit-il, la vigne se marie au peuplier; elle l'embrasse et elle grimpe en s'accrochant à ses rameaux jusqu'à s'élever au sommet de l'arbre, se qui fait que les vendangeurs ne s'engagent à en faire la récolte qu'à la condition qu'en cas de chute et de mort, le propriétaire sera tenu des frais de leurs funérailles. » Aujourd'hui que les cultivateurs s'inquiètent beaucoup plus de leur existence que des cérémonies de leurs funérailles, ils feraient de tout autres conditions, et ces conditions seraient probablement si onéreuses que mieux vaudrait abandonner le fruit que de le faire cueillir. Aussi, en Italie, où on fait encore grimper la vigne, ne la laisse-t-on parvenir qu'à douze ou quinze pieds, en dirigeant avec précaution les pampres d'un arbre à l'autre.

Ce n'est pas ainsi qu'on cultive la vigne en France, et on n'en voit des exemples que dans quelques contrées chaudes du midi, encore n'est-ce que comme objet d'agrément ou de curiosité. Un savant naturaliste a cependant émis le vœu qu'on essayât ce genre de culture, parce que, suivant lui, un paysan qui aurait dans son champ trois ou quatre grands arbres ainsi surchargés des pampres d'un raisin hâtif, ferait une récolte assez abondante pour assurer sa boisson de toute l'année. Ce n'est là qu'un vœu philanthropique et nous doutons qu'il puisse se réaliser.

Si on taille et maintient la vigne si près de terre dans les pays froids, c'est parce qu'on a reconnu que les grappes mûrissent mieux, et que, moins exposées au vent froid des nuits, elles offrent une récolte plus assurée. Dans la Bourgogne, dans la Champagne, aux environs d'Orléans et de Paris, et surtout dans tout le nord, on tient les ceps le plus près possible de terre; dans les vignobles des bords du Rhin, les grappes touchent presque le sol, et même en Espagne, dans les régions élevées, et par conséquent plus exposées au froid que le reste du pays, on laisse presque ramper les ceps sur le terrain.

Aucun végétal connu n'a présenté autant de variétés que la vigne. Les plus anciens auteurs, qui écrivaient alors que le raisin était inconnu en France, affirmaient déjà qu'il était aussi impossible d'en énumérer les différentes espèces que de compter les grains de sable de la mer. Ce qui était

une exagération toute poétique assurément, et par conséquent, toute fautive, mais qui ne prouve pas moins qu'on avait renoncé à connaître le nombre exact. M. Bosc, savant cultivateur, en a rassemblé dernièrement, dans la pépinière du Luxembourg, quatorze cents espèces différentes! Un autre cultivateur célèbre, M. Audibert, en cultive, près de Tarascon, deux cent soixante-dix variétés, qui sont assez distinctes les unes des autres pour avoir reçu des noms particuliers, mais sur ces deux cent soixante-dix espèces, il n'y en a guère que cinquante et une qui offrent des fruits dignes d'être recherchés par les gourmets.

Le choix de l'exposition est un des points les plus importants pour la culture de la vigne. Cette exposition varie suivant les climats. Dans les pays du nord, il faut préférer le midi, dans les pays tempérés, c'est le levant et le couchant, dans les pays chauds, c'est le nord. Cela vient de ce que la vigne souffre autant du froid que de la trop grande chaleur. Dans les contrées où le climat est un peu rigoureux, on plante de préférence sur le versant des coteaux, parce que les rayons du soleil y font sentir leur action avec plus de force; par la même raison on cultive en plaine toutes les fois qu'on craint un soleil trop brûlant. Du reste, la vigne n'est pas très difficile sur la nature du terrain; presque tous lui conviennent pourvu qu'ils ne soient ni tout-à-fait marécageux ni tout-à-fait arides. Ceux qui lui conviennent le mieux sont ceux qui sont légers, sablonneux et caillouteux, plutôt secs qu'humides. Ces terrains réfléchissent plus facilement que d'autres les rayons du soleil, et conservent plus long-temps la chaleur.

Cet arbrisseau, devenu si important et si utile, est celui qui se reproduit le plus facilement. Pour obtenir un pied nouveau, il suffit de planter un sarment en terre, sans autre soin que celui d'enfoncer assez profondément pour que le premier œil soit couvert, et bientôt il prend racine. Au bout de quatre années, ce pied donne des fruits, et la sixième année il est en plein rapport. On peut aussi reproduire la vigne par le semis, mais outre que les sujets qui en proviendraient demanderaient deux années de plus avant de donner du fruit, ce mode présente encore l'inconvénient de donner un grand nombre de variétés nouvelles, et comme on ne saurait que par le fruit si l'espèce est bonne ou mauvaise, on serait souvent exposé à perdre quatre ou cinq ans. Il arriverait encore que parmi les bonnes espèces les unes seraient hâtives, les autres tardives, et la principale condition des vignes du même plant est de mûrir en même temps.

Dans tous les vignobles de France, on soutient les ceps par des pieux de bois qui sont connus de tout le monde sous le nom d'échalas. On les pose au moment où la vigne va lancer des bourgeons, et on les ôte à l'autonne lorsque les vendanges sont faites. Dans les jardins, on la cultive en général en espalier, c'est-à-dire qu'on laisse la vigne s'élever contre un mur et qu'on en dirige la taille et la pousse de manière à ce que les rameaux s'étalent à droite et à gauche du cep. En dix ou douze ans,

une vigne bien conduite peut ainsi couvrir un espace de douze à quinze pieds et offrir d'excellent raisin. Elle est moins exposée à la gelée qui menace souvent les vignes cultivées en pleine campagne et on peut facilement augmenter la chaleur des rayons du soleil en dégarnissant plus ou moins les rameaux de leurs feuilles, opération qu'il faut faire cependant avec beaucoup de ménagement, parce que c'est toujours aux dépens de la saveur du fruit qu'on prive un arbre d'une partie de ses feuilles.

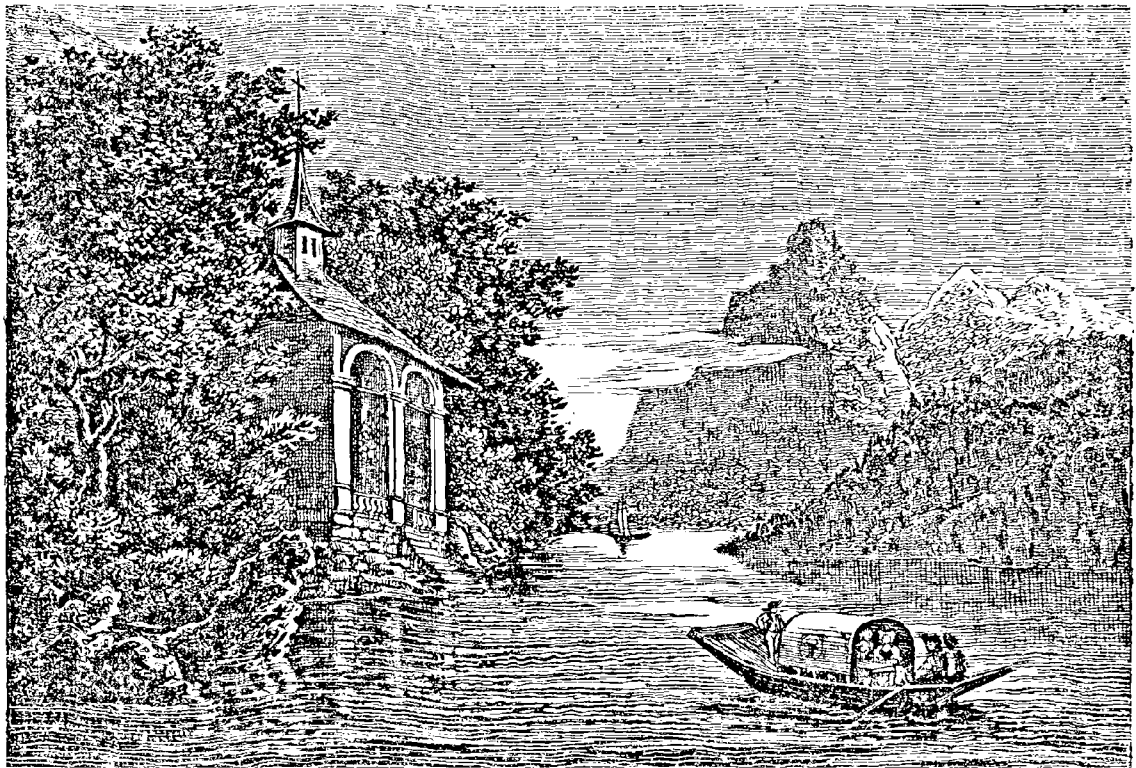
Mais la gelée n'est pas le seul danger que la vigne ait à redouter, elle a des ennemis qui lui en font courir bien d'autres. Ces ennemis sont des insectes de toutes sortes, les abeilles, les oiseaux et une quantité innombrable de mouches. Pour en garantir les grappes, on les met dans des sacs quand elles commencent à mûrir, et sous cette mince enveloppe elles peuvent braver toutes les

attaques, excepté toutefois celles des chats, des blaireaux et des renards. Pour se préserver de ces derniers, il suffit que la treille soit élevée; on sait qu'à distance ces animaux trouvent les raisins *trop verts*.

Ce n'est pas seulement un beau fruit que celui de la vigne, il ne se distingue pas seulement par ses belles couleurs noires à reflets bleus ou cramoisis, par sa teinte vermeille à nuances dorées, c'est encore un des plus sains et des plus excellents. Sa saveur est si agréable qu'elle convient à tous les goûts; et comme aliment il est si salubre qu'on le recommande aux malades.

Nous aurons occasion, dans le cours de cet ouvrage, de parler de la fabrication des vins et de donner des détails curieux sur tous les vins célèbres en Europe, et que les différents pays du monde s'envoient réciproquement.

La Chapelle de Guillaume-Tell.



Il y a des lieux dans le monde qui sont devenus célèbres et qui, fort insignifiants par eux-mêmes, ne doivent leur célébrité qu'aux faits qui s'y rattachent. C'est ainsi qu'on parcourt un instant une plaine stérile où s'est livrée quelque grande bataille, les déserts où furent des villes dont il ne reste pas la moindre trace, et les parages où périrent de

hardis navigateurs. Ces lieux s'agrandissent de toute l'importance des souvenirs, l'imagination frappée y voit les mouvements des armées, les édifices des villes, et les vaisseaux battus par la tempête. Le silence profond qui règne dans ces lieux devenus si déserts contraste avec les désordres dont ils furent les témoins, et cette opposition dans

les souvenirs du passé et dans le spectacle de la réalité, jette le voyageur dans des méditations qui ont leur charme et leur amertume.

Mais tous les lieux ne sont pas célèbres à si haut titre; il n'y a pas toujours eu des batailles perdues, des villes dévastées, ni des flottes englouties; souvent ce n'est qu'un fait, un souvenir, la présence d'un homme de haute renommée, ou l'apparition d'un météore. Les voyageurs ne manquent jamais de visiter avec intérêt le château où Voltaire passa ses dernières années, les Parisiens vont en foule voir l'Hermitage parce que J.-J. Rousseau y a demeuré, et, dans un des quartiers de Paris, une inscription signale à l'attention des passants l'emplacement de la maison où naquit Molière, l'emplacement seulement, car la maison a disparu depuis longtemps.

Chaque pays a eu ses grands hommes, ses souvenirs et ses lieux de pèlerinage. Nous aurons souvent l'occasion d'en signaler, car nous y attachons de l'importance parce qu'ils ont servi de points d'arrêts dans la mémoire des hommes, et qu'on peut les regarder en quelque sorte comme les jalons des traditions populaires. Malheureusement ils n'ont eu souvent pour résultat que d'accréditer des erreurs ou de propager des mensonges, car ce n'est pas dans des traditions populaires qu'il faut chercher les traces de la vérité.

Ces réflexions ne sont pas hors de propos, nous le disons à regret, lorsqu'il s'agit de Guillaume-Tell, une des renommées chères à la Suisse, de Guillaume-Tell, un de ces vaillants hommes qui osèrent se mesurer avec le colosse de la puissance autrichienne et qui surent reconquérir l'indépendance de leur pays.

Tout le monde sait l'histoire de ce héros de la liberté; il n'y a pas un enfant de dix ans qui ne vous raconte que Gessler, farouche représentant de l'empereur Albert, avait fait planter son chapeau sur la place publique et qu'il obligeait chaque passant à saluer cet emblème de l'autorité ducal. Il n'y a personne qui ne vous dise la résistance de Guillaume-Tell, sa noble fierté à maintenir sa tête levée, et l'ordre barbare donné par Gessler de le couvrir de fers. Là surtout commence le merveilleux. Le délégué de l'empereur Albert condamne Guillaume-Tell à abattre une pomme placée sur la tête

de son fils, et l'habile archer dirige si bien sa flèche que la pomme est enlevée sans que l'enfant sente autre chose qu'un léger mouvement dans l'air!

Il n'y a pas sans doute, dans l'histoire, une situation plus dramatique que celle de ce malheureux père, dont l'œil doit être calme et la main sûre, pendant que son cœur est agité d'aussi terribles angoisses. Malheureusement, les auteurs contemporains se taisent sur ce fait important, et d'autres historiens, venus depuis, l'ont regardé comme fabuleux, ce qui a fait crier anathème contre eux par toute la Suisse indignée. Il importe peu cependant à la gloire de la Suisse, que Guillaume-Tell ait enlevé une pomme placée sur la tête de son fils; ce qui lui importe c'est d'avoir recouvré sa liberté et de compter le héros dont nous parlons, au rang de ses plus intrépides défenseurs.

Mais un fait qui ne paraît pas être contesté, est celui qui eut lieu sur le lac dont nous présentons la gravure, et où on voit une chapelle destinée à en conserver le souvenir. Guillaume Tell était prisonnier de Gessler; ce dernier, craignant que les révoltés ne tentassent un coup de main pour délivrer ce chef redoutable, résolut de le faire transporter au château fort de Kusnacht. Cette capture était si importante, à ses yeux, qu'il ne voulut s'en rapporter à personne du soin de la surveiller; il la fit embarquer avec lui, mais à peine le bateau était-il arrivé à la hauteur du Grutli, que des vents impétueux élevèrent une violente tempête. Les rameurs découragés s'écrièrent qu'il n'y avait que Guillaume-Tell qui pût les sauver de ce danger, et Gessler se vit contraint de faire délier son prisonnier et de lui confier la barre du gouvernail.

Guillaume-Tell manœuvra avec tant de bonheur et d'adresse que, malgré l'orage, il parvint à s'approcher d'un lieu où une roche s'avance en forme de plateau. Il saisit l'instant favorable, s'élança avec force et disparut entre les rochers!

L'admiration des Suisses pour Guillaume-Tell a fait élever une chapelle à cette place, qui est aussi connue sous le nom du *saut de Tell*, et chaque année on voit de nombreux pèlerins venir célébrer l'indépendance de leur pays, et chanter la gloire d'un de leurs principaux libérateurs.

CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.

Lorsque Charles XII naquit à Stockholm, en 1682, la Suède, protégée par une armée et par une flotte redoutables, avait conquis une grande suprématie dans le nord de l'Europe. La Russie, devenue si puissante depuis, ne pouvait encore lui donner de l'ombrage, et l'administration du roi Charles XI avait mis ses finances dans un état florissant. La France, qui brillait alors de toute la splendeur du règne de Louis XIV, avait ranimé le goût de la culture des lettres, et Charles XII enfant, se ressen-

tant de cette influence, ne fut pas gâté par une indulgence et par un respect coupables, comme le sont ordinairement tous les fils de rois. Lors de la mort de son père, il n'avait encore que quinze ans, et cependant il parlait déjà plusieurs langues, était très versé dans la géographie, et fort avancé dans l'étude des mathématiques, étude d'autant plus difficile à cette époque que la science n'était pas enrichie de toutes les brillantes découvertes qui depuis en ont aplani l'accès. Il était donc fort instruit pour son temps, et lorsqu'en 1697, les états assemblés le déclarèrent majeur, la Suède dut s'attendre

à voir le jeune roi marcher sur les traces de son père dans des voies de progrès et d'améliorations intérieures.



Mais la nature n'avait donné à Charles XII ni la froide raison, ni la persévérance calculée, ni l'active investigation de son père. Il avait reçu en partage une volonté de fer, un courage à toute épreuve et une impétuosité de caractère, qui n'avaient pu se développer jusqu'alors que par des exercices violents ou dans des chasses périlleuses contre les bêtes féroces. Avec de telles dispositions il ne pouvait être un roi pacifique, aussi ne fut-il qu'un roi guerrier. Sa vie, qui fut si courte d'ailleurs, ne fut qu'une longue campagne. Sans cesse au milieu des dangers et des combats, il ne put s'occuper de gouverner son royaume, et s'il lui fut réservé d'étendre sa gloire, il lui fut refusé de rien faire pour son bonheur. Il ne fut qu'un grand homme et ne fut pas un grand roi.

A peine fut-il monté sur le trône, que les puissances qui souffraient impatiemment la suprématie de la Suède crurent le moment favorable pour la réduire. Trois rois se liguerent contre un roi de quinze ans, et l'on vit le Danemarck, la Pologne et la Russie rassembler leurs forces contre la Suède. Charles XII, laissant la paix aux ours et aux bêtes fauves, se révéla tout à coup et s'embarquant aussitôt avec quelques troupes, il se présenta devant Copenhague, et débarqua le premier sur la plage avec une résolution qu'on aurait admirée dans un vieux soldat. Son exemple fut suivi; les Danois ne firent qu'une faible résistance, et Charles, vainqueur dès son premier fait d'armes, allait assiéger Copenhague lorsque la paix fut offerte et acceptée. Quelques mois suffirent à cette expédition. Elle fit connaître tout ce qu'on pouvait attendre du jeune héros, mais surtout elle lui livra à lui-même le secret de sa propre force.

Dès ce moment, il comprit qu'il était né pour la

guerre, et s'attacha à acquérir toutes les connaissances qui lui étaient nécessaires. Il voulut donner l'exemple à ses soldats, et on le vit, lui, né sur les marches d'un trône, habitué à la mollesse et au superflu, on le vit tout à coup rejeter loin de lui toutes les occupations frivoles, et ne songer qu'à faire de grandes dispositions pour punir la Pologne et la Russie. Aussitôt la paix signée avec le Danemarck, il traversa la Livonie et fut chercher les Russes retranchés dans un camp sous les murs de Narva. Par un jour de tempête où la neige tombait en tourbillons, on vit dix mille Suédois conduits par un enfant intrépide présenter la bataille à quatre-vingt mille Russes. En quelques heures, le camp est forcé, trente mille Russes sont massacrés en voulant résister ou noyés en voulant fuir, le reste est fait prisonnier ou dispersé, et le vainqueur de dix-huit ans se place du premier coup au rang des grands capitaines.

L'armée russe détruite, Charles ne se laisse pas éblouir par la victoire, il marche sur-le-champ contre le roi de Pologne, passe la Duna sur des radeaux armés, attaque les Saxons et les bat comme il avait battu les Russes. Trois années après les Suédois étaient maîtres de presque toute la Pologne, et Charles, qui ne voulait pas faire merci à celui qui avait osé l'attaquer, le fit déclarer déchu du trône, et fit proclamer à sa place Stanislas Leczinski. Cependant ce roi de Pologne vaincu fit encore une longue résistance, et ce n'est que quatre années plus tard qu'il consentit à renoncer à tous ses droits à la couronne de Pologne. Il consentit même à livrer Patkul, ambassadeur de Pierre I^{er}. Cette faiblesse fut un malheur pour Charles XII, car, cédant à sa haine, il souilla ses lauriers du sang du supplice. Le malheureux Patkul fut roué vif. On aurait compris cet acte de vengeance dans le czar, mais on ne saurait le comprendre dans le roi de Suède, qui, malgré sa grande jeunesse, avait fait preuve de modération et de générosité, alors que la victoire l'autorisait presque à se venger.

A ce moment, Charles XII fut un des premiers souverains de l'Europe; ses troupes aguerries jouissaient d'une immense renommée; la Suède, glorieuse et forte, tranquille au dedans, respectée au dehors, n'avait jamais été si puissante. Ce que le vainqueur avait de mieux à faire était de conserver cette position, mais les conquérants savent rarement s'arrêter à temps. Charles n'oublia pas qu'il avait été vainqueur à Narva, et voulut réduire la Russie comme il avait réduit la Pologne.

Après avoir livré de nombreux combats et supporté de grandes fatigues, il allait investir Pultava lorsque Pierre I^{er}, qui avait appris à combattre à force d'être battu, se présenta à la tête de 70,000 hommes. Charles, suivant ses habitudes, fut reconnaître cette armée, mais cette fois il s'exposa avec tant d'imprudence qu'il fut blessé à la jambe. Il n'en résolut pas moins de livrer bataille, car il songeait toujours aux 80,000 Russes qu'il avait battus à la tête seulement de 10,000 Suédois; mais les Russes n'étaient plus ces soldats indisciplinés qui tremblaient à la seule vue des uniformes

suédois, et ils le prouvèrent ce jour-là. Le roi de Suède blessé, forcé de se faire porter en brancard, ne pouvant animer ses troupes de sa présence, fut obligé de compter sur ses généraux, qui, n'agissant pas avec concert ou ne possédant pas peut-être toute la confiance du soldat, compromirent la bataille. Le nombre l'emporta, les Suédois furent écrasés; et Charles, si souvent vainqueur, fut réduit à prendre la fuite, et ne put échapper aux Russes qu'en cherchant un refuge sur le territoire turc.

Relégué dans la petite ville de Bender, n'ayant plus autour de lui que quelques serviteurs dévoués, Charles XII songe encore à lutter avec le czar vainqueur, et ce qui serait à peine croyable si tous les historiens n'étaient d'accord pour l'attester, il parvint à mettre son ennemi à deux pas de sa porte (1). La Porte ottomane déclara la guerre à la Russie, et bientôt le czar, investi de toutes parts et manquant de vivres, désespérait de son salut, lorsque l'intrépide présence d'esprit de Catherine le sauva. Ainsi l'on vit Pierre I^{er} vaincu par un prisonnier et sauvé par une femme!

Les Turcs, qui n'avaient accueilli Charles que parce qu'ils espéraient que sa coopération pouvait leur être utile dans leurs entreprises contre la Russie, ne tardèrent pas à lui faire comprendre, autrement même que par des paroles, que sa personne leur était à charge. Il prit alors la résolution de retourner dans ses États; il partit sous un déguisement et accompagné d'un seul officier. Il courut à cheval nuit et jour, traversa sans être reconnu les États de l'empereur d'Allemagne et arriva enfin, le 11 novembre 1714, à une heure du matin, aux portes de Stralsund! On se refusait à les ouvrir, et il ne parvint à être introduit près du comte Duker, alors gouverneur de la place, que parce qu'il lui fit dire qu'il était expédié de Turquie, et qu'il apportait des dépêches du roi. Duker, à moitié endormi, ne jugeant pas à propos de faire beaucoup de façons pour un courrier, donna ordre qu'on l'amènât près de son lit, et lui demanda presque sans le regarder des nouvelles du roi; mais lorsqu'il entendit la voix du prétendu courrier, il tressaillit, le considéra avec attention, et reconnut son souverain. Saisi de joie, il sauta à bas de son lit, s'empare des mains de Charles; et on dit même que dans son enthousiasme il lui embrassa les genoux. Nous le croyons sans peine: ce n'était pas le retour du roi puissant qui exaltait à ce point ce brave gouverneur, c'était la vue du premier soldat de l'Europe et d'un glorieux compagnon d'armes.

La nouvelle du retour de Charles ne tarda pas à se répandre dans la ville et de là dans le reste du royaume. Cependant Stralsund se vit bientôt environné de troupes ennemies, et le roi prenant le commandement fit des prodiges de valeur. Bientôt, voyant la résistance impossible, il se rendit en Suède, traversant une mer orageuse dans une frêle embarcation qui servit plusieurs fois de point de

mire aux boulets ennemis. A peine eut-il touché le sol suédois, qu'il se mit à la tête de toutes les troupes qu'il put réunir, fit une invasion en Norwège, et établit le siège devant la forteresse de Frédérichall, ville dont la prise était d'une haute importance pour lui. Il était allé reconnaître la tranchée, qu'il avait fait ouvrir devant le fort principal, le 30 novembre 1718, lorsqu'il fut atteint d'une balle à la tête, qui le renversa raide mort. Son seul mouvement fut de porter la main à la garde de son épée. On trouva dans ses poches le portrait de Gustave-Adolphe et un livre de prières.

Cette mort est encore un mystère, et aujourd'hui on croit généralement en Suède que ce n'est pas du rempart ennemi que partit la balle qui frappa celui qu'avaient épargné si long-temps les dangers de la guerre.

Charles XII périt ainsi à la fleur de l'âge. Il avait en lui le germe de toutes les grandes qualités, mais la fougue de son caractère ne lui donna pas une direction favorable au bonheur de la Suède. Il ne se maria jamais, et on remarque comme une chose étrange, que, sorti de Stockholm à l'âge de 18 ans pour livrer son premier combat, il n'y rentra jamais depuis.

On a beaucoup comparé Charles XII et Pierre I^{er}, ces deux grands hommes qui se livrèrent à une lutte qui tint pendant vingt ans l'Europe attentive. Il n'y a nul doute que, par ses qualités personnelles et l'éducation brillante qu'il avait reçue, le premier n'ait eu beaucoup d'avantages sur le second; mais peut-être aussi eût-il en cela moins de mérite que le czar, qui, à la tête d'un pays barbare, et barbare lui-même, parvint cependant à vaincre celui qui, élevé au milieu des bienfaits de la civilisation, commandait à une nation civilisée.

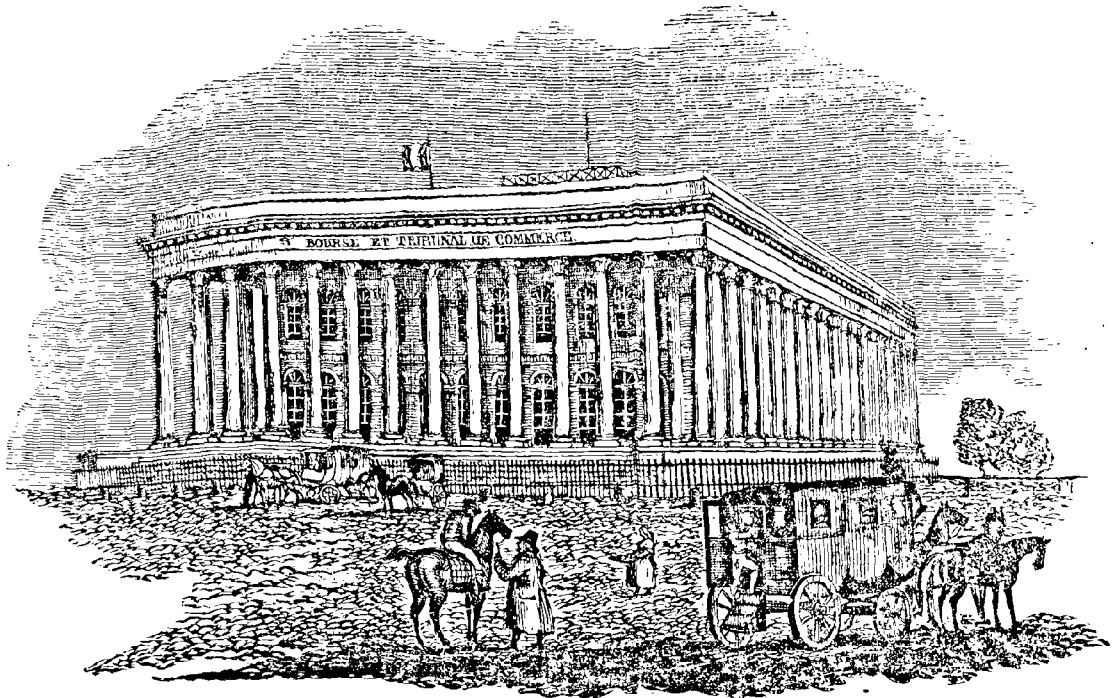
Pierre n'avait sous ses ordres que des hordes indisciplinées, Charles conduisait des troupes aguerries; l'un ne se faisait obéir que par la crainte, l'autre avait des soldats sensibles au point d'honneur, et ambitieux de gloire; le despote russe ignorait les premiers principes de l'art de la guerre; le roi de Suède, tacticien habile, avait des armées qui manœuvraient au milieu du péril avec une précision renommée en Europe.

Tous les avantages étaient donc du côté de Charles, et cependant Charles succomba. Il y a plus, il ne fit rien pour son pays, il ne s'occupa ni de protéger les arts, ni d'encourager l'industrie, ni d'augmenter le bien-être de ses sujets; le czar, au contraire, trouva des barbares dont il fit des hommes, des sauvages dont il fit des soldats, et un peuple dont il fit une grande nation.

Charles XII fut un grand homme, Pierre I^{er} fut un homme de génie.

(1) Voyez notre onzième numéro, page 88.

Le Palais de la Bourse à Paris.



On aura de la peine à croire un jour que Paris, la grande capitale, l'une des villes du monde où le commerce est plus actif et plus florissant, on aura peine à croire, disons-nous, que Paris ait été privé, jusqu'au commencement de ce siècle, d'un édifice consacré aux réunions journalières des négociants. Chaque ville de France avait sa Bourse, et Paris n'en avait pas. On aurait dit qu'on méconnaissait toute l'importance du commerce au cœur du royaume, car on n'y faisait rien pour lui.

La Bourse, ou pour mieux dire le lieu où se réunissaient tous les jours les négociants de Paris, fut reléguée long-temps dans une salle des bâtiments de l'ancien Trésor royal, puis dans une des ailes du Palais-Royal. Napoléon, qui voulait que dans le grand empire chaque chose fût dignement représentée, résolut de faire élever un magnifique monument, où se trouveraient réunis le Tribunal de commerce et la Bourse.

Il confia le soin d'en tracer le plan à M. Brongniart, habile architecte, et, le 24 mars 1808, il posa la première pierre du beau palais que nous voyons aujourd'hui. Élevé sur l'emplacement de l'ancien couvent des Filles-Saint-Thomas, entre le Palais-Royal et le boulevard, il offre un parallélogramme d'une longueur de 212 pieds, et d'une largeur de 126 pieds. Il présente sur ses quatre faces une belle ordonnance de colonnes d'ordre

corinthien, élevées sur un soubassement de huit pieds environ. Ce péristyle, qui règne autour de tout le bâtiment, forme une galerie couverte à laquelle on arrive par un perron qui occupe toute la largeur de la façade.

La salle de la Bourse occupe tout le rez-de-chaussée; elle a 116 pieds de long sur 76 pieds de large, et peut contenir plus de 3,000 personnes. Dans les bâtiments opposés à la façade, sont les salles destinées aux audiences du tribunal de commerce, de sorte que dans le lieu même où se contractent les affaires, siègent les juges qui doivent prononcer sur les différends qui peuvent s'élever, ou qui doivent obliger chacun à l'entière exécution de ses promesses. C'est là une idée de haute morale, sans doute, et cependant nous le disons avec regret, la Bourse de Paris est devenue le lieu où la morale se trouve le moins.

Au lieu d'y contracter des affaires, d'y lier des relations, d'y effectuer des paiements, de se borner à faire des achats et des ventes; au lieu, en un mot, de se renfermer dans des transactions purement commerciales, on voit avec douleur un grand nombre de personnes ne se rendre à la Bourse que pour *jouer* sur les fonds publics, et mettre leur fortune sur la hausse et la baisse, comme un joueur les met sur une carte dans une de ces maisons de jeu réprouvées par la morale, et qui finiront tôt ou tard,

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

il faut l'espérer, par être défendues par l'autorité.

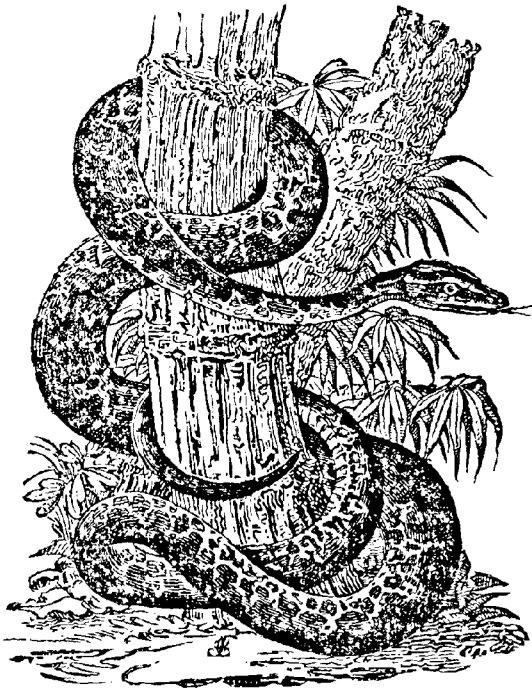
A vrai dire même, la Bourse de Paris est un lieu plus dangereux mille fois qu'une maison de jeu ; car dans une maison de jeu on ne peut perdre que ce qu'on a dans sa poche, au lieu qu'à la Bourse on joue sur parole, c'est-à-dire qu'on peut se ruiner ou se déshonorer en un seul jour et d'un seul coup. C'est à la Bourse qu'il faut chercher la cause de beaucoup de malheurs ; c'est en sortant de la Bourse que des pères de familles ont été se jeter à la rivière ; et c'est à la Bourse même que, il y a peu de temps, un malheureux commerçant s'est brûlé la cervelle.

Il y a peut-être beaucoup de nos lecteurs qui ne savent pas ce que c'est que le jeu effroyable qui se fait à la Bourse : peu de mots le leur expliqueront. On vend chaque jour des rentes sur l'État ; le prix de ces rentes varie comme le prix de toutes les marchandises, suivant qu'il y a plus ou moins de

concurrence pour en vendre ou pour en acheter. Si les ventes et les achats se réalisaient sur-le-champ, il n'y aurait que ceux qui ont des capitaux qui pourraient se ruiner en achetant mal à propos, ou en vendant à perte ; mais on achète des rentes pour n'en livrer les titres qu'un mois après ; et si, à l'époque où il faut réaliser ce marché, la rente est plus élevée, la différence des prix constitue la perte qu'il faut payer. Ces ventes fictives ne sont donc qu'un pari déguisé. Qu'arrive-t-il trop souvent ; c'est qu'on parie quitte ou double, et que, de perte en perte, on arrive à une prompte ruine.

La justice a cherché à mettre un terme à ces scandaleux paris, en refusant sa protection aux créanciers qui voulaient faire payer des dettes de bourse, mais ce moyen a été insuffisant jusqu'à ce jour, et les honnêtes gens appellent de tous leurs vœux une loi qui interdise d'une manière efficace les ventes à terme.

LE BOA.



Les animaux redoutables qui semblent avoir reçu de la nature une mission de carnage ont reçu d'elle aussi les moyens de la remplir. Les uns sont si agiles à la course qu'ils atteignent toujours leur proie quelque rapide que soit sa fuite, les autres sont armés de dents terribles, auxquelles rien ne résiste ; ici ce sont des griffes qui déchirent, là des pieds massifs qui écrasent ; tantôt ce sont des cornes menaçantes, tantôt, des défenses longues de plusieurs pieds ! Dans les airs on voit des oiseaux de proie aussi riches en armes offensives, et doués de plus de la puissance d'un vol rapide et silencieux : ils

fondent sur leur victime au moment où elle s'y attend le moins, et une seule tentative suffit presque toujours à l'oiseau qui attaque. Dans les profondeurs des mers, il y a aussi des poissons destructeurs ; et enfin, à la surface des lacs et des rivières, on trouve des animaux qui ne sont ni poissons ni quadrupèdes, mais qui sont par cela même doublement dangereux.

Il semblerait que la terre, l'air et l'eau étant ainsi envahis par tant de bêtes féroces, il n'y avait plus de place pour aucune ; mais la nature incépuisable a jeté au milieu de tous les animaux et ennemi de tous, une classe à part, qui ne ressemble à aucune autre, qui est antipathique à toutes les autres, et se montre plus redoutable peut-être que toutes les autres. Cette classe est celle des serpents.

Ils n'ont pas d'ailes pour franchir l'immensité des airs, ni de nageoires pour fendre les ondes, ni de pattes pour bondir sur la terre, ils sont condamnés à ramper ; mais ils ont pour eux le venin qu'ils distillent et l'horreur qu'ils inspirent. Ce venin chez quelques-uns d'entre eux est si actif, que quelques secondes suffisent pour que son effet soit mortel, et l'horreur que leur vue fait naître est si générale et si insurmontable, que tous les êtres animés la ressentent même en l'absence de tout danger. C'est une sensation remarquable que celle de cet instinct inconnu qui nous fait fuir ces affreuses bêtes rampantes à l'œil stupide et sanglant, au contact de glace, aux dents toujours prêtes à mordre, au sifflement discordant et sinistre.

Et cependant de tous les animaux, ces bêtes repoussantes sont celles qui ont le plus frappé l'imagination des hommes. La peur leur a élevé des autels, et dans presque toutes les religions, comme dans l'ancienne mythologie, les serpents jouent un grand rôle. On a retrouvé leur image sur les plus anciens monuments de l'ancien continent et jusque dans les rares antiquités du Mexique. Les poètes se sont emparés de toutes les habitudes connues de

ces animaux hideux, et les enveloppant de tout le merveilleux de leurs imaginations brillantes, ils en ont tiré des conséquences qui, malgré leur fausseté, ont été adoptées parce qu'elles étaient ingénieuses.

C'est ainsi que parce que la marche des serpents est lente et silencieuse, ils en ont fait l'emblème de la prudence; mais comme cette marche est tortueuse, ils ont ajouté que c'était la prudence de la ruse et de l'astuce. De ce que les serpents peuvent être très long-temps sans manger et ne boivent jamais, ils les ont présentés comme les modèles de la tempérance; de ce que leurs couleurs brillantes flattent les regards alors que leur poison apporte la mort, ils ont dit que les serpents étaient la représentation parfaite de l'éloquence qui prépare la trahison. Et enfin on les a pris pour l'emblème de la médecine, sans doute pour indiquer toutes les précautions qu'exige la pratique de cet art si bienfaisant, si difficile et si dangereux.

Si des serpents imaginés par les poètes, on passe à l'examen de ceux qui ont été créés par la nature, si de la fiction on passe à la réalité, il faut arriver à un autre ordre d'idées. On n'admire plus, on frissonne, car l'histoire des reptiles est aussi effrayante que leur vue est horrible. Ce n'est pas cependant que la poésie n'ait trouvé le moyen de se glisser dans l'histoire naturelle et n'y ait apporté, sur quelques points, ses brillantes erreurs : ainsi, par exemple, beaucoup de savants ont affirmé que les serpents, avaient dans le regard seul une sorte de pouvoir magnétique qui fascinait et frappait d'immobilité la proie dont ils voulaient s'emparer. Ils ont été jusqu'à dire qu'on avait vu des oiseaux, des écureuils et des lièvres, frappés de stupeur à la vue des serpents, venir se précipiter d'eux-mêmes dans leur gueule, comme sous l'influence d'un attrait irrésistible. C'est une erreur des plus graves; mais il est vrai, comme nous aurons l'occasion de l'expliquer, lorsque nous donnerons la gravure du serpent à sonnette, que la terreur et le trouble qui s'emparent des animaux qu'ils poursuivent peut les priver d'une partie de leurs facultés ou de leurs forces : l'instinct s'affaiblit de toute la force de la peur.

Les serpents ont besoin de chaleur, et cependant on en trouve dans tous les pays et dans tous les climats; mais, pendant la saison rigoureuse, ils dorment engourdis pour ne se réveiller que lorsque se fait sentir la douce influence de la belle saison. Alors ils sortent par milliers des trous où ils s'étaient réfugiés, sillonnent les plaines et parcourent les bois; mais avant de se livrer ainsi à toute l'activité dont ils ont été privés si long-temps, ils présentent un phénomène des plus singuliers, phénomène qui se reproduit chaque année. Ils changent de peau. On conçoit aisément que, recouverte d'écaillés épaisses, cette peau ne puisse être élastique comme celle des autres animaux; la bête y est emprisonnée sans pouvoir l'étendre, elle la quitte, et, sous cette peau qu'elle rejette, il s'en est formée une plus souple et plus ample, de sorte qu'on en peut conclure que les serpents qui sont toute l'année de la même taille, ne prennent de

l'accroissement que toutes les fois qu'ils changent de peau.

Tout porte à croire qu'autrefois les serpents étaient répandus en grande quantité sur la surface du globe; mais que leur race a diminué à mesure que la culture s'est étendue : on les trouve encore en grand nombre cependant sous le ciel ardent des déserts de l'Afrique, ou dans les forêts humides et chaudes du nouveau continent. Quand, dans ces pays de plaines couvertes de hautes herbes ou de forêts vierges, on met le feu à des broussailles, on voit en sortir des armées de reptiles qui s'échappent dans tous les sens en rangs pressés, et qui mettent en fuite devant eux tous les autres animaux. Mais dans les contrées froides ou tempérées de l'Europe, les serpents sont presque devenus rares, et dans le nombre il n'y a guère que la vipère qui soit commune et dangereuse. Nous lui consacrerons un article particulier, car il n'est pas sans importance d'expliquer les dangers de son venin, et les remèdes par lesquels on est certain d'en neutraliser l'effet.

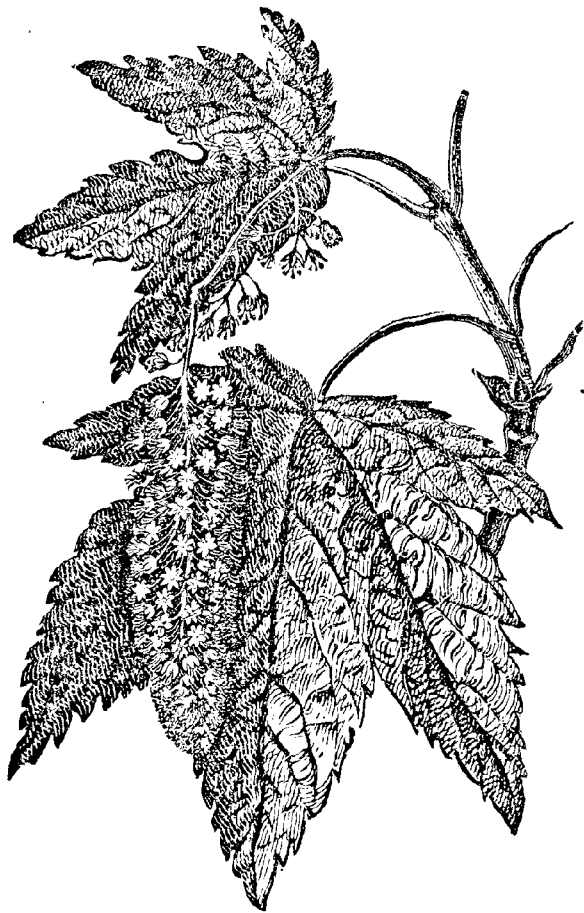
Parmi toutes les espèces connues, celles qui sont venimeuses forment la sixième partie, et parmi celles qui sont privées de cette ressource funeste, il y en a une surtout qui se distingue par la force et la beauté, c'est le boa dont nous offrons la gravure en tête de cet article.

C'est le plus grand des serpents connus. On en a vu de cinquante à soixante pieds de long, et leur corps a près de deux pieds de circonférence. Quand cet immense reptile serpente à travers les herbes sèches et les broussailles, il les courbe sur son passage, et laisse la trace d'une longue poutre qu'on aurait traînée avec effort. Ses mouvements sont lents et il avance la tête haute. Il se blottit souvent au bord des rivières et se roule en spirale; au milieu se trouve placée la tête qu'il élève de temps à autre pour jeter ses regards autour de lui.

Si quelque animal vient à portée, le boa se détend, comme le ferait un ressort, il s'élance sur sa proie, autour de laquelle il s'entortille pour l'étouffer, il la roule vers un arbre, et l'enlaçant dans ses replis nombreux, il l'étouffe, puis redoublant d'efforts, il l'aplatit et la broie pour ainsi dire, contre l'arbre. Il laisse alors tomber sa proie à terre, la couvre d'une bave gluante, et, ouvrant une gueule immense, il commence à avaler péniblement un animal beaucoup plus gros que lui. La digestion est si longue et si difficile qu'il s'engourdit, et, dans cet état, privé de toutes ses facultés, on peut le tuer aisément. Malgré cette glotonnerie, il peut, comme tous les serpents, rester un temps considérable sans manger.

C'est surtout dans les contrées de l'Inde que se trouve ce roi des reptiles, et il était connu de la plus haute antiquité, car il est question, dans les plus anciens auteurs, de l'apparition de serpents d'une longueur extraordinaire; ce qui a donné lieu à la fable de Laocoon.

L'ÉRABLE.



L'érable, qui est plus généralement connu sous le nom de sycamore, est un des plus beaux arbres de nos contrées. Ses feuilles larges et découpées, ses fleurs disposées en grappes longues et pendantes, son écorce brunâtre, unie et toujours propre, en font l'ornement de nos parcs ou des paysages; tandis que, par la flexibilité de ses branches, il résiste à l'impétuosité des vents en se pliant à leurs caprices. Son bois, d'un grain serré, est fort estimé et sert à plusieurs usages. On en fait des planches pour lambrisser l'intérieur des maisons, et les armuriers, ainsi que les arquebusiers, savent en tirer un grand parti. Employé comme bois de chauffage, il donne plus de chaleur qu'aucun autre bois de nos forêts, même que le chêne.

Parmi les diverses variétés de cet arbre, on distingue surtout celle qui a reçu le nom d'*érable à sucre*, et qui croît spontanément dans les forêts du nord des États-Unis et du Canada; c'est assez dire qu'il résiste aux froids les plus rigoureux. Il diffère peu, dans l'apparence, de notre érable, mais son bois est d'un grain plus fin et plus serré; il est plus susceptible de recevoir un beau poli, et les ébénistes des États-Unis en font des meubles qui sont fort élégants et fort recherchés. On l'emploie plus que le nôtre comme bois de charpente, et on assure même qu'on l'admet dans la construction des navires.

Ce qui le distingue le plus des autres arbres connus, c'est l'abondance de sa sève, avec laquelle on fabrique un sucre excellent, que le plus fin gourmet ne saurait jamais distinguer du sucre de canne ou de betterave. Si l'on admet que le sucre soit nécessaire à la nourriture ou au bien-être de l'homme, il faut admirer la sollicitude de la nature, qui a donné la canne aux pays chauds, la betterave aux pays tempérés, et l'érable aux pays froids. Il faut admirer aussi avec quelle simplicité ce sucre se fabrique.

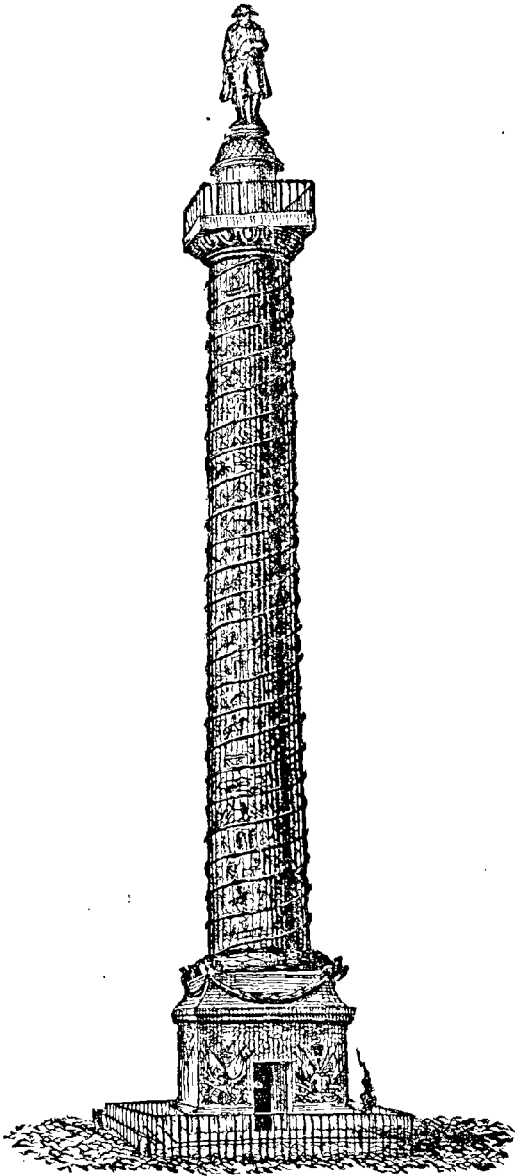
C'est dans le courant de février, ou au plus tard dans les premiers jours de mars, que la sève entre en mouvement, car dans les arbres il y a un grand travail intérieur long-temps avant que la végétation se manifeste à l'extérieur. On perce chaque érable obliquement, de bas en haut, de deux trous faits parallèlement à quatre ou cinq pouces l'un de l'autre; on introduit dans ces trous des petits tuyaux faits de bois de sureau ou de sumac, et on ne tarde pas à voir une liqueur transparente et limpide sortir et tomber goutte à goutte. On la recueille dans des vases de bois blanc, et chaque fois on en verse le contenu dans de grands tonneaux, qui sont placés près de chaudières préparées au point le plus central de tous les arbres sur lesquels on opère.

Sans laisser à la liqueur le temps de fermenter, on s'empresse de la faire bouillir jusqu'à ce que, par suite de l'évaporation, elle arrive à la consistance de sirop. On la passe alors à travers une couverture ou une étoffe de laine, afin de la séparer de tous les corps étrangers qui pourraient s'y trouver mêlés. On la verse ensuite dans une chaudière qu'on n'emplit pas tout-à-fait, et on la soumet à l'action d'un feu vif et soutenu. On reconnaît que la cuisson est complète lorsque, en passant une goutte de liqueur entre les doigts, on sent de petits grains. Si la vivacité du feu fait lever la liqueur, il suffit de jeter dans la chaudière une petite parcelle de graisse ou de beurre pour qu'elle baisse sur-le-champ. On raffine ensuite ce sucre par les moyens ordinaires, et il devient aussi blanc et aussi bon que tous les autres.

Cette ponction des arbres dure environ six semaines; mais on ne recueille pas tous les ans la même quantité; en cela, comme en toute autre chose, il y a de bonnes et de mauvaises récoltes. On a remarqué que les plus belles venaient après les hivers rigoureux, et qu'en général la sève coule avec plus d'abondance quand il a gelé pendant la nuit. Chaque arbre peut fournir environ quatre livres de sucre, et peut être exploité ainsi pendant vingt-cinq ans.

On a essayé de faire des incisions à nos érables de France, et on a obtenu les plus heureux résultats; mais jusqu'à présent on n'a pas spéculé sur ce nouveau genre d'industrie.

La Colonne de la Grande Armée.



S'il y a jamais eu un nom qui ait retenti partout où il y avait des hommes, et s'il a jamais été donné à un nom de devenir une sorte de puissance, c'est, sans contredit, à celui de Napoléon. Tout s'est remué au nom de cet homme extraordinaire pour l'élever au-dessus de tous les autres et pour le signaler à l'admiration du monde. Et cependant, il y a peu de temps encore, c'est en vain qu'on aurait cherché parmi tant d'autres monuments inutiles un seul monument élevé en son honneur; c'est en vain que dans le nombre des statues de ses lieutenants on en aurait cherché une seule qui offrit son nom gravé sur le piédestal. Hormis une pierre couchée

sous un saule, au milieu d'un rocher perdu au milieu des mers, on n'aurait rien trouvé qui rappelât le grand homme!

Mais, en revanche, son nom est écrit à toutes les pages, à toutes les lignes de l'histoire moderne; il se rattache à tous les grands faits, il est profondément gravé dans tous les pays où il a porté ses armes victorieuses, et les plaines mêmes de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, et tant d'autres lieux célèbres, sont autant de monuments impérissables qui rappellent sa mémoire. C'est peu que l'histoire de chaque pays soit frappée de son empreinte, les faits eux-mêmes parlent plus haut à l'esprit que de superbes édifices ne parleraient aux yeux; et c'est avec quelque orgueil que nous autres Français nous défions toutes les autres nations de parler d'elles-mêmes sans qu'elles soient forcées de prononcer avec admiration ce nom célèbre, qui, à lui seul, valait une armée.

Ses conquêtes, ses guerres merveilleuses, ses combats de géants, sont bien sans doute les grands faits qui ont le plus frappé les étrangers; mais ce ne sont pas les titres de Napoléon à cette autre gloire qu'il a su conquérir; nous voulons parler de cette popularité dont il jouissait en France. Le peuple était sous le prestige du merveilleux, prestige d'autant plus grand, qu'il s'alliait à une sorte de vanité d'avoir vu le héros sortir de ses rangs; mais dans l'armée, c'était plus encore que de l'enthousiasme et du prestige, c'était de l'idolâtrie; et, pour chaque soldat, le dévouement à l'empereur était comme une foi religieuse. Sur un signe de sa main, des colonnes entières s'ébranlaient et allaient vaincre et mourir à l'endroit qu'il indiquait; après la victoire, c'est à lui qu'on l'attribuait; après un revers, ce n'était pas lui qu'on accusait.

Et quand, après avoir combattu dans une de ces glorieuses journées où se décidait le sort des empires, l'armée entendait la grande voix lui dire : *Soldats ! je suis content de vous !* elle oubliait les dangers, les blessures et les fatigues; elle sentait renaître toute son ardeur; et à ce moment une armée nouvelle serait-elle venue à sortir de terre, que la nôtre aurait couru, sans hésiter, à une autre victoire. C'est qu'elle avait grande confiance dans son chef : pour elle l'empereur était infailible, il ne pouvait mal faire; et aurait-il commis une faute, que l'armée toute entière aurait été portée à jurer que c'était une ruse de guerre.

Cette confiance dans son génie, cet attachement à sa personne, Napoléon sut les mériter. Il ne donna jamais rien au hasard dans ces immortelles combinaisons que l'Europe admire aujourd'hui, et, quoi qu'on en ait pu dire, personne plus que lui n'a été plus avare du sang de ses soldats. Il les aimait, il le leur disait, et ils le croyaient. Il connaissait les plus anciens d'entre eux, les appelait par leurs noms, faisait des pensions à leurs femmes, et ordonnait que l'on prit soin de leurs enfants. Si un jeune soldat lui était signalé, il faisait tomber ses largesses sur ses parents, comme pour les rendre fiers d'avoir donné un brave défenseur à la cause du pays. On ne vit pas alors de veuve d'ancien militaire tendre

la main dans les rues et implorer la pitié publique : Napoléon prenait soin d'elle.

La veille des batailles, il parcourait tout le camp, vérifiait tout par lui-même, faisait visiter les caissons et constater l'état des munitions de guerre, s'enquérât avec sollicitude si les ambulances étaient organisées, et pensait déjà à réparer les malheurs du lendemain. Il ne dormait pas; le jour le trouvait à cheval; seulement une heure avant le combat, on l'a vu quelquefois dormir paisible, à terre, et sans autre abri que son manteau. Puis, pendant le combat, il était partout; et ces longues acclamations qui accueillaient sa présence portaient plus d'effroi dans le cœur de l'ennemi que le bruit terrible du canon. Le soir même de la bataille, au moment où chacun prenait du repos, on voyait encore un homme parcourir la plaine, à la recherche des blessés, et cet homme, c'était encore lui!

L'armée savait tout cela! aussi la voyait-on inquiète d'elle-même, parce qu'un grand homme veillait sur elle, et la trouvait-on toujours prête à obéir au moindre signal, parce qu'elle n'ignorait pas qu'en obéissant à ses chefs, elle obéissait à l'empereur. Et cette affection que lui témoignait l'armée, Napoléon la lui rendait avec usure. Il n'était heureux qu'au milieu de ses soldats; là seulement le sourire paraissait sur ses lèvres, et la politique n'attristait plus son front soucieux. Il lui semblait, quand il était dans les camps, qu'il n'était menacé que des dangers de la guerre, et ceux-là ne l'ont jamais fait pâlir. Il encourageait les soldats à s'expliquer librement devant lui, et les Mémoires de l'époque fourmillent d'anecdotes curieuses qui attestent toutes, de la part des soldats, une grande confiance, et de la part de l'empereur une sollicitude non moins grande.

Aussi Napoléon, qui savait ce que valait cette grande et valeureuse armée, pensa-t-il que s'occuper du bien-être du soldat n'était pas s'acquitter envers elle, et voulut-il laisser des monuments durables qui pussent dire aux siècles à venir sa gloire, ses innombrables combats, et son indomptable courage. Il ordonna des arcs-de-triomphe, fit faire les portraits des maréchaux de l'empire, et encouragea les peintres à prendre pour sujets de leurs tableaux les grands faits d'armes qui avaient illustré empereur, généraux, officiers et soldats. Il fut plus loin encore, il eut la pensée d'élever une colonne d'airain qui fût l'emblème de cette union qui existait entre le général vainqueur et la glorieuse armée.

C'est cette belle colonne qu'on voit aujourd'hui à Paris au milieu de la place Vendôme, et que tout le monde connaît.

Son piédestal, qui a 21 pieds d'élévation, offre, sur les quatre façades, des trophées militaires modernes; au-dessus se dessinent des festons de feuilles de chêne, surmontés aux quatre angles par autant d'aigles en bronze massif. Puis s'élance la colonne, qui semble s'élever en spirale par une suite de bas-reliefs qui représentent les hauts faits de la campagne de 1805, depuis le départ des troupes du camp de Boulogne, jusqu'à la conclu-

sion de la paix, après la bataille d'Austerlitz. C'est une ingénieuse et belle idée; car, de la part de l'empereur, dont la statue devait couronner la colonne, c'était dire aux soldats: Je ne suis arrivé si haut que par vos exploits!

La colonne est en pierre, recouverte de bronze; et afin que tout en elle parlât de la gloire de la grande armée, ce bronze est celui de douze cents canons enlevés aux armées russes et autrichiennes pendant la campagne de 1805. La masse de tout ce qui a été employé pèse un million huit cent mille livres, et les bandes de bronze qui montent en spirale ont trois pieds huit pouces de haut.

Dans l'intérieur de la colonne on a pratiqué un escalier à vis composé de 176 marches, par lequel on monte à la galerie placée au-dessus de la colonne: là s'élève un piédestal terminé en dôme. On y lit cette inscription: « Monument élevé à la grande armée, commencé le 25 août 1806, terminé le 10 août 1810, sous la direction de M. Denon, directeur général; de M. G. B. Lepère et de M. Gondouin, architectes. » Sur le sommet du dôme s'élevait alors la statue de Napoléon, représenté en empereur romain.

Quand vint la chute du trône impérial, en 1814, on renversa cette statue, ce qu'on ne fit ni sans peine ni sans danger, et pendant près de vingt ans la colonne ne fut surmontée que par un drapeau. En 1814, les passions s'agitaient avec violence; l'ombre de Napoléon était encore une puissance, et sa statue seule pouvait être un sujet d'inquiétude; mais un cinquième de siècle change et calme les choses, et on a compris qu'il fallait rétablir sur la colonne la statue de celui qui réunit en sa personne la gloire française, l'indépendance nationale et la haine de l'Angleterre, trois choses sans lesquelles la France n'est rien.

En juillet 1833 donc, on a replacé la statue de Napoléon. Cette fois il a reparu tel qu'il était dans les grandes batailles et tel qu'il figure dans tous les tableaux de genre, en redingote, en petit chapeau et la lorgnette à la main. L'effet vu de face est beau, mais le revers ne présente qu'une masse lourde et presque disgracieuse. Vue de près, la statue est fort belle, parce qu'on en voit tous les détails; de loin ces détails sont perdus, on ne peut que saisir l'ensemble, et cet ensemble ne nous paraît pas aussi satisfaisant que celui de l'ancienne statue. La critique a remarqué aussi que la statue penchait à droite, du côté de la chancellerie: est-ce la faute de l'artiste ou celle de l'architecte? Les avis sont partagés, mais le défaut est réel.

Quoi qu'il en soit, la colonne de la grande armée est le plus beau de tous nos monuments modernes; c'est aussi celui qui flatte le plus la vanité nationale, et que nous pouvons montrer avec le plus d'orgueil à nos amis et à nos ennemis.

M. DE BUFFON.



De tous les écrivains qui ont illustré la littérature française, il n'en est peut-être un dont le nom soit devenu plus justement célèbre et plus populaire que celui dont nous présentons le portrait. Cette célébrité vient sans doute de l'admirable talent dont il a fait preuve; mais il faut aussi l'attribuer à la position exceptionnelle dans laquelle il s'est trouvé. Avant lui on ne possédait en France aucun ouvrage de quelque importance sur l'histoire naturelle, ou s'il y en avait quelques-uns, ils étaient tellement surchargés de détails prétendus scientifiques ou de renseignemens faux, qu'ils ne pouvaient être lus par personne. Aussi l'apparition des premiers volumes qu'il livra au public fit-elle une si grande sensation, que ce fut un des événements remarquables de l'époque.

Jusqu'alors l'histoire de la nature avait été livrée à la plume de compilateurs sans talents et presque sans intelligence. C'est M. de Buffon qui, le premier, osa concevoir le projet de réunir en un seul corps d'ouvrage toutes les notions éparses dans un grand nombre d'ouvrages différents; il eut la gloire de l'exécuter au bruit de l'approbation générale. La haute société, charmée de rencontrer enfin un digne interprète de la nature, l'accueillit avec une sorte d'engouement, et les hommes de lettres, peu jaloux d'un homme qu'ils regardaient comme un savant naturaliste, le louèrent volontiers, parce qu'ils ne le craignaient pas comme rival. Il arriva que la longue carrière de M. de Buffon, embellie par de nombreux succès, ne fut troublée par aucune tribulation. Il ne fut pas en guerre continuelle comme Voltaire, ni en butte à l'envie comme J.-J. Rousseau,

ni forcé à composer chaque jour un Mémoire pour sa défense, comme Beaumarchais : il fut heureux autant qu'on peut l'être, quand on passe ses jours dans le travail et dans l'étude. Il suffira d'un coup d'œil rapide sur sa vie pour en juger.

C'est à son talent qu'il dut son illustration, car il reçut de l'estime de Louis XV ce titre de comte, sous lequel il fut si généralement connu. Son père, Benjamin Leclerc, n'était que conseiller au parlement de sa province; mais comme il jouissait d'une assez belle fortune, il donna à ses enfans l'éducation la plus complète qu'on pût donner à cette époque. A peine Buffon avait-il fini ses études, qu'il se lia avec un homme aussi jeune que lui, mais appelé par sa naissance à de plus hautes destinées. C'était le jeune duc de Kingston. Il emmena Buffon en Italie et en Angleterre, et c'est à ces voyages que nous devons attribuer les traductions de deux ouvrages anglais, par lesquelles celui qui devait un jour devenir un de nos plus éloquens écrivains débuta dans la carrière des lettres. Le succès qu'obtinent ces publications l'encouragea à se livrer à l'étude des sciences, et bientôt on le vit se livrer à des expériences multipliées pour retrouver le miroir d'Archimède, qui enflammait des corps à de grandes distances. Il attira aussi l'attention par des recherches sur les moyens d'augmenter la force des bois destinés aux arts mécaniques, à la charpente, ou à la construction des navires et des maisons.

Un incident vint tout-à-fait décider sa vocation, donner une direction fixe à ses idées, et lui ouvrir cette carrière où il a acquis tant de gloire. Dufay, intendant du Jardin du Roi, avait pris Buffon en affection particulière, et lorsqu'en 1739 il se sentit attaqué d'une maladie mortelle, il le désigna comme son successeur. Le ministre respecta la dernière volonté d'un homme qui avait acquis une considération générale, et Buffon, à peine âgé de trente ans, succéda à son ami Dufay. Dès ce moment il consacra tous ses instans à l'étude de l'histoire naturelle; mais se défiant de ses forces, on le vit s'adjoindre des hommes d'un talent supérieur, et entre autres le célèbre Daubenton. C'est de concert avec ce savant, qu'il composa ses premiers ouvrages. On vit paraître successivement la *Théorie de la terre*, les volumes qui traitent de la *Nature des Animaux*, de l'*Histoire de l'Homme*, et de celle des *Quadrupèdes*. Puis parurent, après de longues années d'un travail opiniâtre, l'*Histoire des oiseaux*, celle des *minéraux*, et ce bel ouvrage intitulé *Époques de la nature*.

Ces immenses travaux occupèrent plus de cinquante années de la vie de Buffon; car Dieu permit que celui qui devait surprendre et expliquer une partie des secrets de la nature parcourût une longue carrière, et vécut aussi long-temps que Voltaire qui, certes, ne fit pas un si louable usage de son prodigieux génie.

« Il n'y a, dit un biographe moderne, qu'une opinion sur Buffon, considéré comme écrivain. Pour l'élevation du point de vue où il se place, pour la marche forte et savante de ses idées, pour la pompe et la majesté de ses images, pour la noble gravité de ses expressions, pour l'harmonie soute-

nue de son style dans les grands sujets, il n'a peut-être été égalé par personne. On lui reproche un certain défaut de flexibilité; et cependant il a souvent réussi à rendre les détails avec une grâce enchanteuse; les réflexions morales par lesquelles il cherche à varier la monotonie d'un sujet quelquefois aride montrent, presque partout, une sensibilité profonde; enfin ses tableaux des grandes scènes de la nature sont d'une vérité parfaite, et empreints chacun d'un caractère propre et ineffaçable! » Nous ne voulons rien retrancher sans doute d'un aussi bel éloge, car on ne saurait élever trop haut le talent de M. de Buffon comme écrivain : là sa gloire est grande et incontestable, mais on n'en saurait dire autant du naturaliste.

Privé qu'il fut de bons renseignements, M. de Buffon y suppléa souvent par des conjectures fort ingénieuses, sans doute, mais que les faits ne sont pas toujours venus confirmer. Entraîné par une préoccupation séduisante, il a essayé de trouver la cause des habitudes d'instinct dans des qualités morales, et il a doté à son gré tous les animaux d'une supériorité d'intelligence et d'une variété de sensations que la nature, plus avare, n'a pas ainsi prodiguées. Au milieu de beaucoup de vérités se trouvent donc un grand nombre d'erreurs, qui, pour être présentées sous des formes brillantes, n'en sont pas moins des erreurs. Aussi devons nous déclarer que tout en consultant les ouvrages de M. de Buffon pour faire le nôtre, nous nous sommes bien gardés de le prendre pour guide; et ceci n'est ni un reproche ni une critique; mais depuis cinquante ans la science a marché, et si M. de Buffon avait eu à sa disposition tous les matériaux qu'ont eus les écrivains qui sont venus après lui, ses ouvrages auraient été des ouvrages parfaits.

Quoi qu'il en soit, M. de Buffon n'en est pas moins une des gloires de la France, et ses œuvres occupent une place distinguée dans toutes les bibliothèques.

DE L'AGRICULTURE EN AFRIQUE.

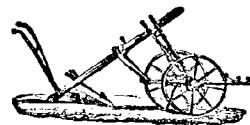
L'art de cultiver la terre, si honoré, si avancé dans nos pays civilisés, n'a pas encore fait de progrès en Afrique. C'est tout au plus si on daigne s'en occuper, et le peu de certitude qu'on a de récolter sa moisson, n'est pas faite pour encourager à semer. Chaque village est entouré d'un vaste terrain inoccupé, composé de terres, de bois ou de prairies, et dont on concède des portions à quiconque veut se charger du travail et des frais de culture. Ce qui reste forme une immense communauté, sur laquelle les habitants ont le droit de faire paître leurs troupeaux, que l'on garde la nuit aussi bien que le jour. L'espace contenu dans l'intérieur des murailles est toujours un terrain assez vaste, contenant assez peu de maisons pour laisser des places à cultiver. On ne sait pas, en Afrique, ce que c'est qu'une maison de campagne isolée, car elle serait pillée et dévastée avant d'être achevée.

Dans un pays où on ignore ce que c'est que le droit de propriété, on ne doit pas s'attendre à trouver de grandes connaissances en agriculture; aussi tous les voyageurs s'accordent-ils à dire qu'elles y sont nulles. On ne sait pas, en Afrique, ce que c'est qu'une charrue qui peut-être, d'ailleurs, ouvrirait trop le sol, dans un pays exposé aux rayons d'un soleil aussi brûlant. On se contente, aussitôt que les pluies périodiques ont cessé, ou que l'inondation des rivières s'est retirée, on se contente de déchirer légèrement la surface de la terre avec un bâton; le grain jeté dans ce sillon léger ne tarde pas à lever, car cette terre féconde et facile rapporte, sans que l'homme soit obligé de l'arroser de ses sueurs. Si même le terrain est encore humide, on peut y jeter le grain à la volée; huit jours après, ce sera une verte prairie, et au bout de deux mois ce sera un champ de riches épis dorés.

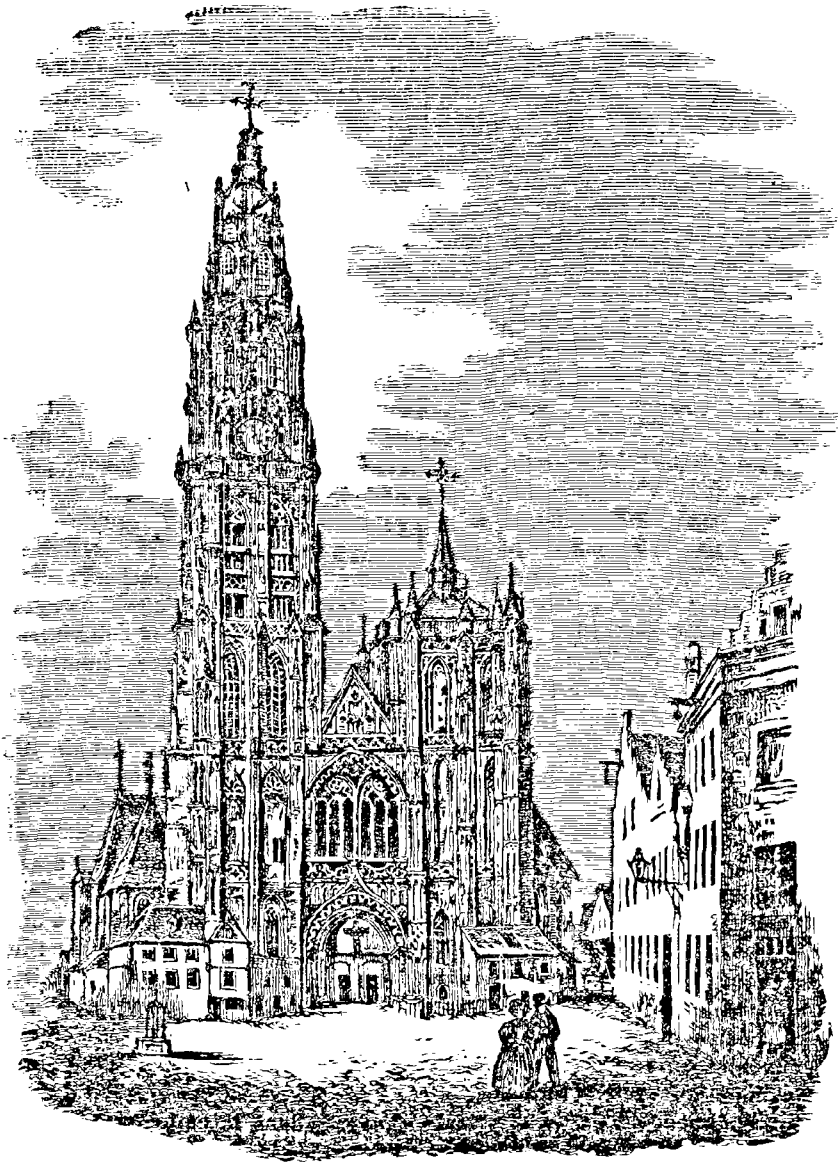
Dans des climats de feu, la présence de l'eau est donc la principale condition de la fertilité; aussi, partout où l'industrie a fait quelques progrès, s'est-on empressé d'entreprendre de longs, et quelquefois d'immenses travaux pour recueillir et distribuer convenablement les eaux qui tombent en pluie, ou celles qu'on pouvait détourner des rivières. Tout le monde sait que de tout temps l'Égypte n'a dû sa fertilité qu'aux innombrables canaux qui distribuent les eaux limoneuses du Nil sur la surface des plaines les plus éloignées du fleuve. Dans la Nubie, où ce même fleuve se trouve encaissé dans un lit de rochers, les habitants ont construit sur ses bords un grand nombre de puits à roues, qui, par un procédé des plus simples, élèvent les eaux à une assez grande hauteur pour la répandre de là dans tous les champs voisins.

Il faut reconnaître cependant que dans ces régions arides les grains sont d'une qualité fort inférieure, durs et fort petits. On s'y adonne principalement à la culture du riz, qui réussit dans les expositions favorables; mais on donne généralement la préférence à la culture du manioc, dont la racine est une nourriture saine et d'un goût agréable. C'est une racine desséchée et préparée, que nous connaissons sous le nom de *tapioka*, et qui est fort recherchée en Europe par les estomacs faibles. Il suffit pour l'appréter de la laisser cuire un quart-d'heure dans du lait ou dans du bouillon.

Si les grains sont d'une culture ingrate en Afrique, en revanche, les dattiers et les palmiers viennent naturellement, et offrent, aux paresseux habitants de l'Afrique, leur ombre pour se reposer, et leurs fruits pour se nourrir.



LA CATHÉDRALE D'ANVERS.



Anvers, la grande cité, qui fut, pendant un temps, l'une des plus importantes et des plus belles villes de France, Anvers, que nous autres Français ne cesserons de regretter, existe depuis si longtemps, que, faute de savoir quelque chose sur son origine, on en a inventé une toute fabuleuse. Il ne s'agit de rien moins, dans les anciennes chroniques, que de géants et de faits merveilleux. Ce qu'il y a de certain, c'est sa position admirable et ses magnifiques monuments.

Située dans une vaste plaine, elle est protégée et baignée par l'Escaut. Son port peut contenir à la fois un nombre considérable de bâtiments de toutes grandeurs, et sa position est si belle, qu'elle semble destinée par la nature à être une des villes les plus commerçantes de l'Europe. Il fut un temps où il en était ainsi. Au milieu du seizième siècle, Anvers était le grand marché des Pays-Bas. Sa population n'était pas moins de deux cent mille âmes, et les navires se pressaient telle-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

ment devant son port, qu'il arrivait souvent qu'ils étaient forcés d'attendre plusieurs semaines avant de pouvoir y entrer. Ce fut l'époque de la grande prospérité de la ville, et il n'a pas tenu à Napoléon que cette glorieuse prospérité ne revint. Il avait conçu le projet de faire d'Anvers le principal port du grand Empire, port situé dans les terres où pourraient s'abriter des flottes marchandes et des armées navales ! Il voulait, de ce point important, menacer sans cesse l'Angleterre, et l'empressement que l'Angleterre a mis à exiger, en 1814, qu'on détruisît les immenses travaux que Napoléon avait ordonnés, prouve bien qu'elle avait compris toute la portée de la grande pensée de son plus constant adversaire. Quoi qu'il en soit, cette époque de prospérité passa : Amsterdam s'empara de presque tout le commerce, et la ville fut réduite à ne plus être qu'une ville de troisième ligne. Aujourd'hui elle ne compte pas plus de soixante mille habitants.

Elle est remarquable par de beaux édifices qui attestent son ancienne importance, et parmi tous ces monuments, on remarque surtout sa majestueuse cathédrale. Cette superbe église fut commencée à la fin du onzième siècle et achevée au commencement du douzième. Elle a 500 pieds de long, sur 230 pieds de large, et 360 de hauteur. Elle contient, dans ce vaste vaisseau, un grand nombre de chapelles, et plus de deux cents arcades, soutenues par un nombre proportionné de colonnes, présentent un ensemble noble et majestueux. Ce qu'il y a de plus remarquable c'est la grande tour, qui a reçu le nom de *Tour Notre-Dame*. Elle n'a été achevée qu'en 1815, c'est-à-dire trois siècles après l'église elle-même. Elle a 466 pieds de hauteur, y compris la croix, qui en a quinze. Ce magnifique morceau d'architecture gothique, remarquable par le fini du travail, est percé à jour. C'est une des tours les plus extraordinaires qu'on puisse voir; et pour donner une idée de ses proportions gigantesques, il suffit de dire que le cadran de l'horloge n'a pas moins de 90 pieds de circonférence, et que, dans l'intérieur, elle contient 33 grosses cloches et deux carillons complets.

Entre autres souvenirs qui se rattachent à cette église, nous devons mentionner celui de saint Norbert, qui vivait au commencement du douzième siècle. Un imposteur, nommé Tanchelin, s'était érigé en prophète, et prêchait, quoiqu'il ne fût pas ordonné prêtre. Il excitait les fidèles à abandonner

l'église catholique; il prétendait que les saints sacrements étaient des inventions de l'ange des ténèbres, et que les ministres de Dieu ne méritaient aucune confiance. Ces assertions auraient peut-être paru autant de blasphèmes; mais il ajoutait qu'il fallait refuser le paiement de la dime, et il fit beaucoup de prosélytes. Comme il parlait fort bien, et qu'il conseillait de ne pas payer l'impôt, on accourait en foule à ses prédications. Les générosités plurent de toutes parts; il accepta tout ce qu'on lui offrit, et mena un train tout royal; on prétend même qu'il ne marchait qu'accompagné de soldats et couvert d'habits magnifiques. Cependant des dons volontaires ne pouvaient suffire à d'aussi grandes dépenses; mais le faux prophète employait plus d'un expédient. Celui que nous allons raconter, d'après les anciens historiens, donnera une idée de l'esprit de ressource de ce faux prophète.

Il déploya un jour un appareil inaccoutumé; toutes ses troupes étaient sur pied, l'épée à la main, et lui-même parut dans un éclat extraordinaire. Il fit placer près de lui une statue de la sainte Vierge, et s'écria : Vierge Marie, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse ! Puis il dit au peuple : Voilà que j'ai épousé la sainte-Vierge; c'est à vous présentement à fournir aux frais des fiançailles et des noces ! L'invitation était claire et précise, celui qui la faisait était entouré de soldats dévoués; on se résigna de bonne grâce, et l'on vit les auditeurs vider leurs escarcelles, et les femmes se dépouiller de leurs bijoux.

Cependant les têtes froides raisonnaient, et les hommes sensés gémissaient de voir un si honteux fanatisme d'un côté et un aussi audacieux charlatanisme de l'autre. Ils firent bientôt un appel au clergé, et l'on vit arriver saint Norbert, qui eut le courage de braver tous les dangers et de venir faire entendre les paroles de la foi devant ce même peuple si attentif aux discours d'un puissant imposteur. La vérité prévalut enfin : le peuple ouvrit les yeux, et Tanchelin fut réduit à se sauver en Italie. Il essaya de se représenter sur les bords du Rhin, et comme ensuite on n'en entendit plus parler, le bruit courut qu'il avait été tué.

En 1555, Philippe II, roi d'Espagne, a tenu à Anvers, dans la cathédrale, un grand chapitre de l'ordre de la Toison-d'Or, et on n'y compta pas moins de neuf souverains, dont on dit qu'on voit encore les armoiries au chœur de l'église.

LE FIGUIER.

Il n'est personne qui ne connaisse la figue, ce fruit si doux et si savoureux, si frais et si parfumé; il n'est personne qui ne pourrait en faire une description exacte, tant il est devenu commun dans nos climats. C'est un des fruits les plus répandus aujourd'hui sur la surface de la terre : on le rencontre dans tous les climats chauds, et là il se présente sous la forme d'arbre élevé; dans nos régions

tempérées, c'est un arbrisseau touffu; dans les pays froids, c'est un arbuste de serre chaude. Sa culture est si ancienne, qu'elle se perd dans la nuit des temps. On en trouve des traces dans tous les monuments de l'ancienne Grèce, et il en est question dans les plus anciens auteurs comme d'un arbre particulier au pays. Il existait en Italie long-temps avant la fondation de Rome, et de temps immémorial on l'a cultivé dans le midi de la France.

Une particularité remarquable de tous les arbres

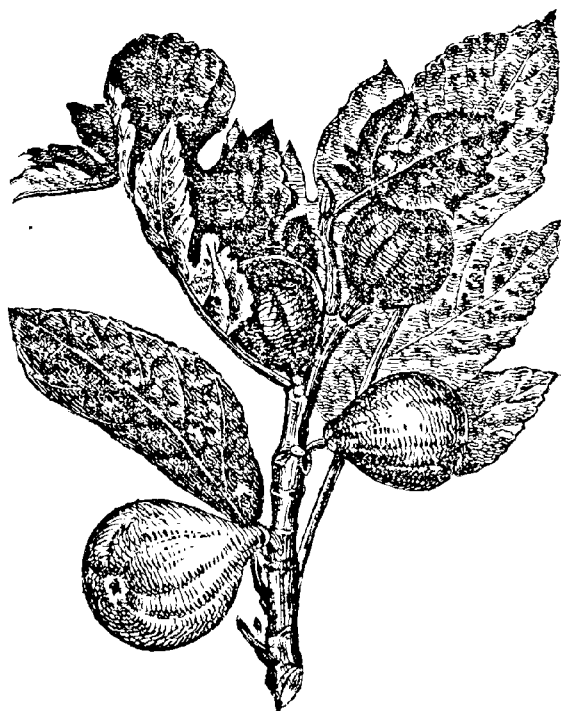
dont la culture est fort répandue, est d'offrir un grand nombre de variétés, et cette particularité s'explique d'elle-même. On sait que les variétés viennent surtout des semis. Il arrive que, suivant le climat, telle variété réussit et se propage, tandis que telle autre dépérit et s'éteint. La nature n'est pas seule à décider l'extinction des races : l'homme choisit celles qu'il veut conserver, et il le peut presque toujours, avec très peu de soins. Le figuier, plus que tout autre arbre fruitier, est riche en variétés, et parmi toutes ces espèces différentes, on remarque, entre autres, celle qui est connue sous le nom de *figuier des Indes*. C'est un arbre immense, qui jette autour de lui ses longues branches, d'où s'échappent, de distance en distance, de longs jets qui descendent perpendiculairement vers la terre, comme pour s'y plonger. A peine la touchent-ils qu'ils prennent racine et deviennent, à leur tour, des arbres semblables à la tige principale; à leur tour aussi ils lancent de nouvelles branches qui laissent tomber de nouveaux jets; et, procédant toujours ainsi, ce figuier colossal croît sans cesse, envahissant le terrain qui l'entoure, étouffant les arbres qu'il rencontre, et finissant par former à lui seul une véritable forêt. Cet arbre extraordinaire, qu'on trouve assez communément aux Indes Orientales, est toujours paré d'une riche verdure, et offre toute l'année un nombre immense de fruits de goût assez fade, il est vrai, mais qui sont fort recherchés des oiseaux du pays, et à tel point, que ses dômes immenses de verdure donnent asile à des myriades de volatiles d'espèces différentes.

Il en est un autre fort remarquable aussi, et qui est désigné sous le nom de *figuier élastique*. On le dit originaire du Bengale, et, comme il croît dans les montagnes, on espère pouvoir l'acclimater dans les régions tempérées. C'est un arbre élevé, fort, d'une végétation rigoureuse, et d'une sève abondante. Cette sève, après avoir subi de légères préparations, fournit une gomme élastique fort recherchée, et c'est de cette précieuse propriété que cette variété du figuier a reçu son nom.

Les autres espèces varient entre elles par la forme des feuilles, la grosseur et la couleur du fruit, la force du bois; et ce n'est pas ici qu'on doit s'attendre à en trouver une description détaillée. Nous nous bornerons à donner des notions précises sur le *figuier commun*, celui qu'on cultive dans tout le midi de l'Europe et qui donne ces excellents fruits qui surpassent en bonté et en parfums ceux de toutes les autres espèces de figuier. On comprend aisément que c'est justement à cause de la supériorité du fruit, qu'on s'est attaché à reproduire ce figuier qui s'est répandu sur toute la surface du globe, comme l'atteste le nom sous lequel il est connu.

Dans tous les pays méridionaux de l'Europe et dans tout le midi de la France, le figuier commun est une des plus riches productions et celle peut-être qui coûte le moins de soins. Il n'y a aucun arbre qui se multiplie avec plus de facilité. Tantôt on enlève les rejetons qui s'élancent du pied des vieux arbres, tantôt on fait passer une branche à

travers un panier plein de terre et quelques semaines suffisent pour que, de cette branche, jaillissent des racines. Si même on enfonce une branche en terre, elle pousse comme le fait celle de l'olivier. Mais, quelle que soit la manière qu'on adopte pour le reproduire, il vient avec tant de facilité dans les pays du midi, qu'une fois planté, on l'abandonne à lui-même. En Provence, on le disperse par bouquets au milieu des champs, comme on fait, dans le nord de la France, avec les noyers ou les pommiers. Il ne faut même pas prendre la peine de le tailler; car toute branche entamée languit, se dessèche et meurt. Il suffit seulement de bêcher, autour du pied, deux ou trois fois par an, et, à la rigueur même, une seule fois.



En général, le figuier donne deux récoltes par an; et comme le fruit ne mûrit pas à la fois, mais progressivement, il s'ensuit qu'un seul pied peut en donner pendant toute la saison : il y a seulement cette différence, que les premiers fruits qui viennent dans toute la force de la sève sont plus gros, et qu'à mesure que la saison s'avance ils sont plus petits, mais aussi, par compensation, ils sont plus savoureux et plus parfumés.

La figue est un fruit fort sain, mais seulement quand il est parvenu à toute sa maturité. On en consume sans doute beaucoup quand elles sont fraîches, mais la quantité qu'on en fait sécher est bien plus considérable. C'est le fruit qui, à l'état de conservation, présente le plus de qualité nutritive. La manière de le préparer est fort simple. On le cueille quand il est bien mûr, et on ne commence cette opération qu'après que la rosée est entièrement passée, parce qu'il importe que le fruit soit très sec. On l'expose sur des claies aux rayons du

soleil, en ayant soin de le remuer chaque jour, afin que le soleil en frappe tour à tour toutes les parties. Le soir on rentre les claies pour ne les ressortir le lendemain que par un temps clair et bien chaud. Il faut, en général, huit ou dix jours avant que la figue soit entièrement sèche; on rassemble alors toutes celles qu'on a exposées, on les met dans des corbeilles, et on les serre dans des lieux très secs, car la moindre humidité suffirait pour les renfler et les faire moisir.

La quantité de figues qu'on fait sécher en Provence est considérable; cependant elle ne peut suffire à notre consommation en France, et tous les ans on en importe des provisions de l'Espagne et de la Calabre.

Le fruit qu'on récolte dans le nord ne sert qu'à la consommation du moment: on ne pourrait parvenir à le bien sécher; le soleil n'est ni assez constant ni assez chaud. Le village d'Argenteuil est très renommé pour la culture du figuier, et cette industrie est d'un grand rapport, à raison de la proximité de la capitale, qui assure un débouché

certain. Cette culture ne laisse pas que d'être assez contraire, à cause de toutes les précautions qu'il faut employer pour préserver les arbrisseaux de la gelée pendant l'hiver.

Du reste, le figuier, s'il se trouve dans un climat tempéré, comme celui du midi de la France, n'est pas difficile sur la qualité du terrain. Il vient partout, et réussit à toutes les expositions, pourvu cependant que ce ne soit pas celle du nord.

Les anciens, qui faisaient d'autant plus de cas de la figue qu'ils ne connaissaient pas tous les excellents fruits que nous possédons aujourd'hui, et qui ont fait des guerres sanglantes pour conquérir des pays sur ce seul motif qu'on y trouvait en abondance l'olivier, la vigne et le figuier; les anciens faisaient avec la figue une sorte de vin qui n'était autre chose que le fruit fermenté dans de l'eau. Aujourd'hui qu'on est devenu plus riche en vins et plus difficile en goût, la figue n'est plus pour nous qu'un excellent fruit dont la fraîcheur nous plaît en été, et dont le parfum sucré nous fait supporter les privations que nous impose l'hiver.

Le Bœuf et la Vache.

Ces animaux figurent au premier rang parmi les plus belles créations de la nature. Tout en eux est remarquable: pleins de courage et de pétulance, armés de deux cornes terribles, auxquelles le bois le plus dur ne saurait résister, doués d'une force telle, que d'un coup de tête ils enlèvent et jettent au loin des bêtes d'un poids considérable, légers et impétueux à la course, ils réunissent toutes les conditions des animaux de proie; et cependant tous ces appareils de force et d'attaque, ils ne les ont reçus que pour leur défense, car ils ne vivent que de feuilles, de fruits et de pâturages.

L'homme a su s'en emparer. Pour lui c'est une conquête moins brillante, mais plus utile que celle du cheval. Sans doute le bœuf ne serait pas propre aux longues courses rapides; sans doute il n'obéirait pas comme le cheval, ne recevrait pas un maître sur son dos, et n'abdiquerait pas toute volonté pour obéir au moindre signal; sans doute il ne se jetterait pas avec lui au milieu du bruit et du danger des combats; mais, en revanche, il se prête aux plus rudes travaux, il consent à faire les plus prodigieux efforts, et lui seul il constitue le fond de la nourriture de l'homme; il est devenu presque une des conditions essentielles de son existence, comme la vigne et le blé.

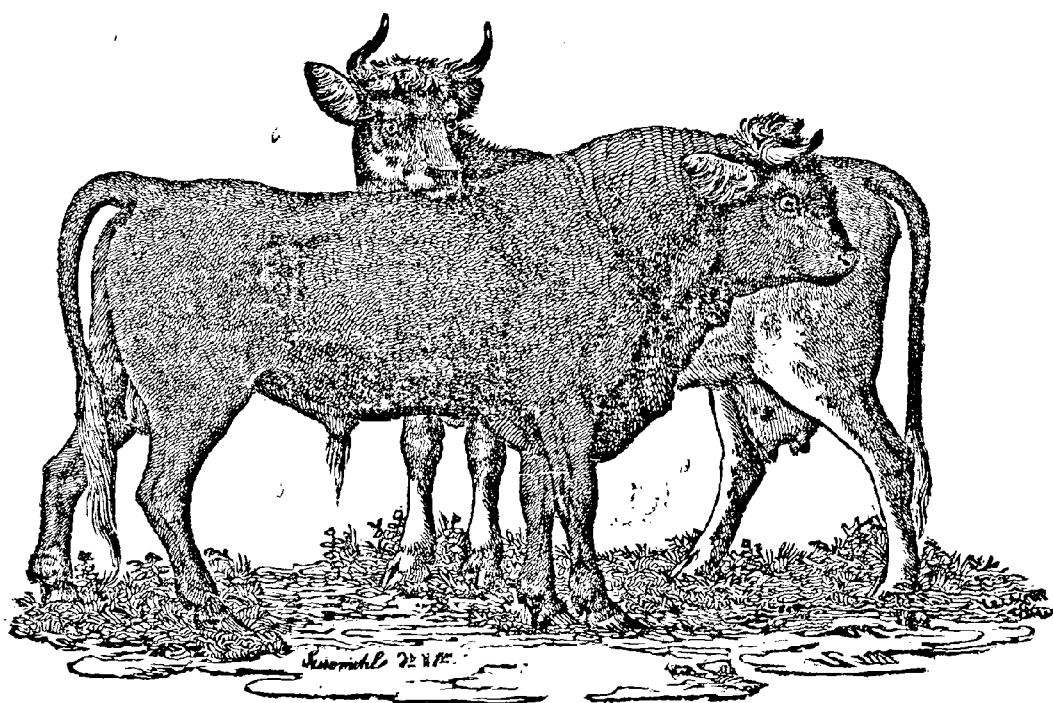
Il s'est reproduit, et s'est tellement résigné à l'état de domesticité, que peu à peu ses mœurs farouches se sont, sinon tout-à-fait adoucies, du moins complètement modifiées, et qu'aujourd'hui, entre le bœuf sauvage et le bœuf domestique, il y a de si grandes différences dans les habitudes, qu'on disait presque deux races distinctes. Nous ne parlerons dans cet article que du bœuf domestique, et nous nous livrerons plus tard à un examen séparé

du bœuf à l'état sauvage, vivant au fond des forêts du Nord, ou dans les plaines immenses de quelques pays tempérés.

L'habitude de réunir ces bêtes en troupeaux, de les engraisser dans des pâturages pour en manger la chair, le soin d'élever les vaches pour en extraire le lait, nourriture si saine, si abondante, que des peuples entiers n'en avaient presque pas d'autre, cette habitude et ce soin se perdent dans la nuit des temps. Dans les saintes Écritures, on voit, dès l'origine du monde, les premiers patriarches n'être autre chose que de riches pasteurs surveillant d'immenses troupeaux de chameaux, de bœufs et de chèvres. On adorait un bœuf dans la vieille Égypte, et les monuments les plus antiques des Indes attestent que, dans les anciennes croyances de ces peuples, la vache était en grande vénération.

De nos jours on n'adore pas le bœuf et on ne le respecte guère: on l'emploie comme bête de somme, on s'occupe de sa reproduction comme on s'occupe de la culture d'un terrain qui rapporte un aliment indispensable, et on le tue en nombres fixes comme on exploite une forêt en coupe réglée. Quant aux vaches, on les soigne comme on soignerait des arbres dont on veut conserver les fruits; car leur lait est transformé en fromages de toutes les sortes, de tous les goûts, et de toutes les couleurs, qui se conservent plusieurs années, et s'expédient d'un bout du monde à l'autre. Il faut donc examiner le parti qu'on tire du bœuf pour l'agriculture, le soin qu'il faut lui donner pour en faire un aliment convenable, et les précautions à prendre pour que les vaches soient d'un bon rapport.

Quand on vient à réfléchir au nombre immense de bœufs que doit consommer une nation de trente-



deux millions d'hommes comme la nôtre, on conçoit qu'on se soit livré avec attention à la recherche des meilleurs procédés pour élever et pour multiplier les belles races. On reconnaît les bonnes espèces à quelques traits généraux : elles doivent avoir le corsage grand, le front large, l'œil noir et vif, le regard fixe, la tête courte, le cou gros et charnu, les épaules et la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les oreilles velues, la corne du pied petite et d'un bleu tirant sur le jaune, le poil luisant, doux et épais.

Un jeune veau, provenant ainsi de belles espèces, peut peser en naissant jusqu'à soixante-dix livres. Si on le destine à être envoyé à la boucherie, on le laisse téter un mois ou six semaines, et à cette époque ils sont fort recherchés, non pas qu'ils soient encore gras, mais à cause de la délicatesse de leur chair. Il y en a qu'on engraisse, et pour y parvenir on ne les laisse pas téter. On les sépare de leur mère dès le moment de leur naissance, et on leur fait boire du lait dont on augmente peu à peu la consistance. S'ils ne veulent pas boire seuls, on leur entrouvre la gueule avec les doigts, et on leur insinue le lait, qu'ils se trouvent ainsi forcés d'avalier. Ce moyen cependant ne réussit pas toujours, et quelquefois on se trouve obligé de les rendre à leur mère. Au bout de trois mois on les envoie au marché.

On choisit ceux qu'on veut élever parmi ceux qui sont nés en avril, mai et juin, parce qu'ils ont le temps d'acquiescer assez de force pour supporter la rigueur de l'hiver. On les sèvre en mélangeant peu à peu leur lait avec de l'eau, mais on rend à mesure la boisson plus nourrissante en y joignant de la farine de froment, puis on leur donne du son, et enfin on les met au fourrage. A trois ou qua-

tre mois ils peuvent suivre leurs mères dans les champs et brouter l'herbe comme elles.

Tout le monde sait que dès qu'on a séparé le veau de sa mère on a grand soin de traire la vache matin et soir. Le lait qu'on en retire est un grand produit, qui dure jusqu'à ce qu'elle se prépare de nouveau à mettre bas, et alors la vente du veau indemnise bien au-delà de tout le temps que la vache a été sans donner du lait. Il y a des pays dont toute la richesse consiste dans cette industrie, et plusieurs contrées sont renommées par le commerce considérable qu'elles font avec les fromages qu'elles fabriquent. On ferait un gros volume des noms de toutes les espèces de fromages, et la France à elle seule en présente une si grande quantité, qu'il n'y a pas de province ou de département qui ne réclame la préférence pour les siens.

Si on élève les génisses pour multiplier l'espèce et pour donner du lait, on élève les bœufs pour s'en servir à des travaux d'agriculture pendant qu'ils sont dans toute la force de la jeunesse; et dès qu'ils ont atteint l'âge de huit à dix ans, on les fait reposer et on les engraisse pour les livrer au boucher.

Il faut beaucoup de patience pour accoutumer les jeunes bœufs au travail; on les habitue de longue main à se laisser manier les cornes et à se les laisser lier, on leur passe la main sur le dos, et on leur lève les pieds. Toutes ces précautions sont nécessaires, afin que plus tard, lorsqu'on veut les atteler, ils ne soient pas effrayés des préparatifs. Les premiers jours on se contente de les attacher au joug, mais on ne leur fait rien trainer; peu à peu on les habitue au bruit que doit faire la charrue, et enfin on les y essaie tout de bon. Il arrive quel-

quelquefois que dans leur impétuosité ils font de grands efforts pour tout briser, alors on les fait jeûner jusqu'à ce qu'ils deviennent plus dociles. Cette manière de les réduire, qui est toujours efficace, vaut mieux que les mauvais traitements, dont les effets les plus certains sont de les irriter au lieu de les calmer.

Quoique habitué au joug, le bœuf ne s'y résigne jamais entièrement comme le fait le cheval, il a ses moments d'entêtement et d'impatience que sa grande force rend dangereux. Il faut prendre garde de l'irriter par le châtiement, et au lieu de le faire plier en tout à ses fantaisies, il faut au contraire s'attacher à n'exiger de lui que ce qui est en accord avec ses habitudes. Son allure naturelle est lente, il ne faut pas chercher à le presser en l'aiguillonnant sans cesse. Les mouches le tourmentent, il faut chercher tous les moyens de l'en préserver. Les uns lui mettent des feuilles d'arbre sur le dos, les autres le frottent avec de l'eau mélangée d'un acide; le meilleur moyen est de le couvrir d'une grande toile, et de s'attacher surtout à préserver ses oreilles et ses yeux.

Cet animal, si robuste, si formidable, est d'une délicatesse extrême, et demande des soins constants. Il craint les grandes chaleurs, et bien qu'il supporte mieux les grands froids, il faut le garantir des courants d'air, surtout quand il est en sueur, car il est fort sujet aux inflammations de poitrine et aux maladies putrides. On le nourrit fortement quand il travaille; mais lorsque dans l'hiver il reste à l'étable, on le met à un régime moins abondant.

Lorsqu'il est arrivé à sa septième ou huitième année, il devient lourd; on le retire alors de la charrue et on l'engraisse pour le livrer à la consommation; il suffit pour cela de quelques mois. La manière de les engraisser en France varie suivant les provinces. En Normandie on se contente de le laisser jour et nuit dans de bons pâturages, et c'est un art tout particulier que de savoir choisir les qualités d'herbages convenables à chaque bœuf. Quand ces animaux arrivent de distances assez éloignées, ils sont si fatigués qu'ils restent plusieurs

jours couchés sans avoir le courage de se mettre sur leurs jambes, à moins que la faim ne les presse beaucoup. On les met d'abord dans un herbage de médiocre qualité, et c'est peu à peu qu'on leur donne un pâturage plus substantiel. Lorsqu'il n'y a pas de source dans l'enclos, on a soin de pratiquer des mares, parce qu'il faut que ces animaux puissent boire trois ou quatre fois par jour.

Dans l'Anjou et dans la Vendée on engraisse les bœufs dans des étables; on leur donne du foin, des choux, des navets, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des glands et des châtaignes. On a grand soin de régler leur nourriture et de varier ce qu'on leur donne. A chaque fois la quantité d'aliments est petite et on a soin de laisser toujours un intervalle entre chaque repas afin que l'animal puisse ruminer tout à son aise. On a calculé que pour nourrir et engraisser ainsi deux bœufs, il fallait le produit de trois arpents de terre. Les frais sont donc considérables, et on ne doit pas s'étonner alors que la viande de boucherie soit si chère dans les villes.

Paris, avec ses huit cent mille habitants, dévore, année commune, quatre-vingt mille bœufs, cent vingt mille veaux et vingt mille vaches! c'est-à-dire que Paris consomme par jour deux cent quarante-cinq bœufs, trois cent vingt-huit veaux, et cinquante-huit vaches; et encore faut-il ne pas oublier qu'il y a un grand nombre de ses habitants qui sont trop pauvres pour manger de la viande plus d'une fois par semaine!

L'industrie humaine a mis le bœuf à contribution de toutes les manières et tire partie de tout. Ses cornes servent à faire mille choses utiles; sa peau fait l'objet d'un grand commerce; son sang est employé dans la fabrication du bleu de Prusse; ses os, s'ils sont frais, servent à faire de la gélatine, et s'ils sont secs, à fabriquer du noir animal dont on fait grand usage dans les raffineries de sucre; sa graisse est un suif recherché; et enfin sa chair, qui se sale et se fume, peut se garder plusieurs années, et fait avec la farine la grande ressource des expéditions lointaines et des villes assiégées.

M. DE CHATEAUBRIAND.

M. de Chateaubriand est un de ces hommes auxquels le ciel a réservé la plus belle destinée que puisse envier un homme, celle de voir son nom brillant d'une renommée universelle, d'assister au triomphe de tous ses ouvrages, de les voir traduire dans toutes les langues, de jouir de sa propre gloire, et de se dire qu'il ne doit ces succès, ces triomphes et cette gloire, qu'à la supériorité de son intelligence. S'entendre saluer par l'Europe entière du titre sublime d'homme de génie est sans contredit la plus haute dignité à laquelle un homme puisse prétendre, et celle-là vaut à elle seule toutes les autres. Si, à certains égards, le sort a pu être rigoureux envers M. de Chateaubriand, s'il a

semé son dévouement sur un sol ingrat, s'il a vu ses plus belles actions attaquées par la calomnie, si son caractère a été bassement défiguré dans des biographies haineuses, son lot est assez beau pour l'en consoler! Il restera un des grands hommes de notre époque, son nom sera revendiqué à tout jamais par la France, car il aura été un de ses premiers écrivains et un de ses plus admirables géoïes. En politique, il a deux titres qu'on ne peut lui contester, car il a été le défenseur, presque le père, de la liberté de la presse; et alors que chacun composait avec les circonstances, il a eu de la mémoire et de la conscience. Qu'il se console donc, son sort est assez beau! Il aura changé son bonheur contre sa gloire; voilà tout.

Le temps s'éloigne tous les jours de nous d'ail-

leurs, où les inimitiés de parti triomphaient de la justice et de la vérité; ces temps s'effacent où on se croyait obligé de contester le mérite de ceux qui étaient d'une opinion contraire, ou qui combattaient sous un autre drapeau; nous arrivons à une époque de bonne foi et de conscience, où les hommes, quoi qu'ils puissent faire, seront estimés pour ce qu'ils valent. C'est près de nos jeunes lecteurs surtout que le grand écrivain dont nous offrons le portrait trouvera la justice qui lui est due, car ils ne sont pas de ceux que ronge l'envie ou qu'anime l'esprit de parti. Ils étudient et cherchent la science partout où elle leur est offerte sans entraves et sans dépenses; ils cherchent aussi avec ardeur tout ce qui peut les éclairer sur les hommes et sur les choses, et quand ils trouvent à admirer, ils le font avec d'autant plus de joie qu'ils s'enorgueillissent de la gloire des autres comme s'ils prenaient leur part de toute gloire française. C'est ce goût de l'étude, cet amour du vrai, cette vanité du pays, ce sentiment d'honneur national, qui fait de la jeunesse de toutes les classes et de tous les rangs l'espoir de l'avenir de notre belle France.



Dans ces temps de révolutions et de merveilles, de triomphes et de revers, d'élévations et de chutes, M. de Chateaubriand a été un exemple des vicissitudes humaines, et de ce que peut un âme forte et une haute intelligence. En le faisant naître d'une famille noble, riche, heureuse et considérée, le ciel ne semblait pas lui réserver une carrière de périlleux voyages, de travaux immenses en littérature, et de luttes continuelles en politique. Mais le grand élan de 89, qui devait tout sauver et qui perdit tout, atteignit aussi M. de Chateaubriand. Fort jeune alors, et s'étant persuadé que sa vocation était celle des armes, il était entré au service. Ce qu'il y a d'assez bizarre, c'est que son père voulait

qu'il entrât dans la marine, que sa mère désirait qu'il embrassât l'état ecclésiastique, et qu'il arriva qu'il fit de longs voyages sur mer, et qu'il vint le premier relever le symbole du christianisme que les passions désordonnées de 93 avaient renversé. La révolution trouva donc M. de Chateaubriand dans les rangs de l'armée. Voici comment il explique lui-même sa sortie de France à cette époque :

« J'étais capitaine de cavalerie de droit, dit-il, et sous-lieutenant de cavalerie de fait, dans le régiment de Navarre. Les soldats de ce régiment, dont M. le marquis de Mortemart était colonel, s'étant insurgés comme les autres, je me trouvai dégagé de tout lien vers la fin de 1790. Quand je quittai la France, au commencement de 1791, la révolution marchait à grands pas. Les principes sur lesquels elle se fondait étaient les miens; mais je détestais les violences qui l'avaient déjà déshonorée: c'était avec joie que j'allais chercher une indépendance plus conforme à mes goûts, plus sympathique à mon caractère. A cette même époque le mouvement de l'émigration s'accroissait; mais comme on ne se battait pas, aucun sentiment d'honneur ne me forçait, contre le penchant de ma raison, à me jeter dans la folie de Coblenz. Une émigration plus raisonnable se dirigeait vers les rives de l'Ohio; une terre de liberté offrait son asile à ceux qui fuyaient la liberté de leur patrie. Rien ne prouve mieux le haut prix des institutions généreuses que cet exil volontaire des partisans du pouvoir absolu dans un monde républicain. Au printemps de 1791 je dis adieu à ma respectable et digne mère, et je m'embarquai à Saint-Malo; je portais au général Washington une lettre de recommandation du marquis de la Rouairie. J'avais pour compagnons de voyage de jeunes séminaristes de Saint-Sulpice, que leur supérieur, homme de mérite, conduisait à Baltimore. Nous mîmes à la voile: au bout de quarante-huit heures nous perdîmes la terre de vue, et nous entrâmes dans l'Atlantique. »

Il est donc constant que M. de Chateaubriand n'a pas émigré; il ne quittait pas la France, simplement dans le but de la quitter, il avait conçu un plan immense, et il en commençait l'exécution. Il ne songeait à rien moins qu'à découvrir le fameux passage au nord-ouest de l'Amérique, tentative hardie que nous avons pu faire, depuis et toujours sans succès, par le célèbre capitaine Parry et par l'intrépide capitaine Franklin. Mais ce n'était que la fin de son entreprise; il commença par visiter les vastes solitudes de l'Amérique, et c'est là que se révéla à lui ce magnifique talent descriptif, dans lequel il n'a jamais eu d'égal, et ce profond sentiment religieux qui se retrouve dans tous ses ouvrages et qu'il a exprimé avec tant d'élévation et de poésie. C'est là, dans les huttes des sauvages, sous la protection incertaine d'une hospitalité douteuse, qu'il a composé ses premiers ouvrages, et qu'il leur a donné, comme malgré lui, ce cachet original, inconnu jusqu'alors, comme la nature et les mœurs nouvelles qu'il avait à décrire.

C'est là, au milieu de peuplades barbares et de lieux plus sauvages encore, que se décida la voea-

tion de M. de Chateaubriand. D'Amérique il passa en Angleterre, où il travailla sans relâche à mettre en ordre toutes les notes qu'il avait prises ou tous les ouvrages qu'il avait ébauchés dans les solitudes du Nouveau-Monde. En 1800, lorsque le 18 brumaire eut ouvert de nouveau les portes de la France et que la liberté, qui avait dégénéré en licence, finissait par l'absolutisme, il rentra en France avec M. de Fontanes, qui fut toujours son ami, et qui devint aussi un écrivain célèbre. Depuis ce moment, jusqu'en 1814, M. de Chateaubriand publia *les Martyrs*, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et le *Génie du Christianisme*, ouvrages admirables qui sont ses plus beaux titres de gloire, et comme écrivain, et comme philosophe, et comme chrétien. Il se mêla peu alors dans les affaires politiques, et il n'aurait eu aucun point de contact avec le pouvoir, n'était-ce qu'il en fut souvent menacé et quelquefois poursuivi.

Lorsqu'en 1814 la paix fut signée, M. de Chateaubriand, qui avait laissé en dépôt, à Londres, une malle contenant tous ses manuscrits d'Amérique, voulut la réclamer, mais il ne se souvenait plus ni du nom de la personne chez qui il avait logé, ni de celui de la rue. Ce n'est qu'après de longues recherches qu'on retrouva les héritiers de cette vieille dame; les enfants avaient respecté le dépôt confié à leur mère, la malle fut rendue intacte. Cependant le nom de l'auteur était devenu célèbre, une famille pauvre avait les moyens de faire de l'or avec ces manuscrits, elle n'y songea même pas, et trouva tout simple de respecter et de rendre un dépôt! M. de Chateaubriand aurait dû signaler le nom de cette honnête famille à la reconnaissance de tous ses lecteurs.

Au 31 mars 1814, parut la première brochure politique de M. de Chateaubriand, et de ce jour il devint un homme politique. Élu à l'Académie française, puis créé pair de France, puis nommé ministre d'État, il fut toujours l'homme de sa conscience et de sa conviction. Attaché au principe sauveur de l'hérédité, parce qu'il le regarde, avec raison, comme le gage de la paix universelle et comme la plus forte garantie de la stabilité de nos institutions, il s'est constamment montré le plus zélé partisan de la liberté. Il a été l'un des plus fermes soutiens de la liberté de la presse, cette institution vitale, mère de toutes nos autres libertés. On ne l'a pas vu, docile courtisan, sacrifier ses convictions et ses principes aux exigences du pouvoir, mais, à diverses reprises, au contraire, il a eu l'honneur de tomber en disgrâce pour avoir irrité par des résistances, ou pour avoir déplu par d'énergiques remontrances.

Ces disgrâces et ces injustices, M. de Chateaubriand ne s'en souvint pas au jour des revers, car alors que chacun prêtait un nouveau serment, il préféra ne plus siéger à la chambre des Pairs que d'oublier le sien, ce qu'il considérait comme un parjure. Il est donc en dehors de la politique; les lettres en ont profité, comme de nouveaux ouvrages l'attestent.

Certes quand M. de Chateaubriand partit pour

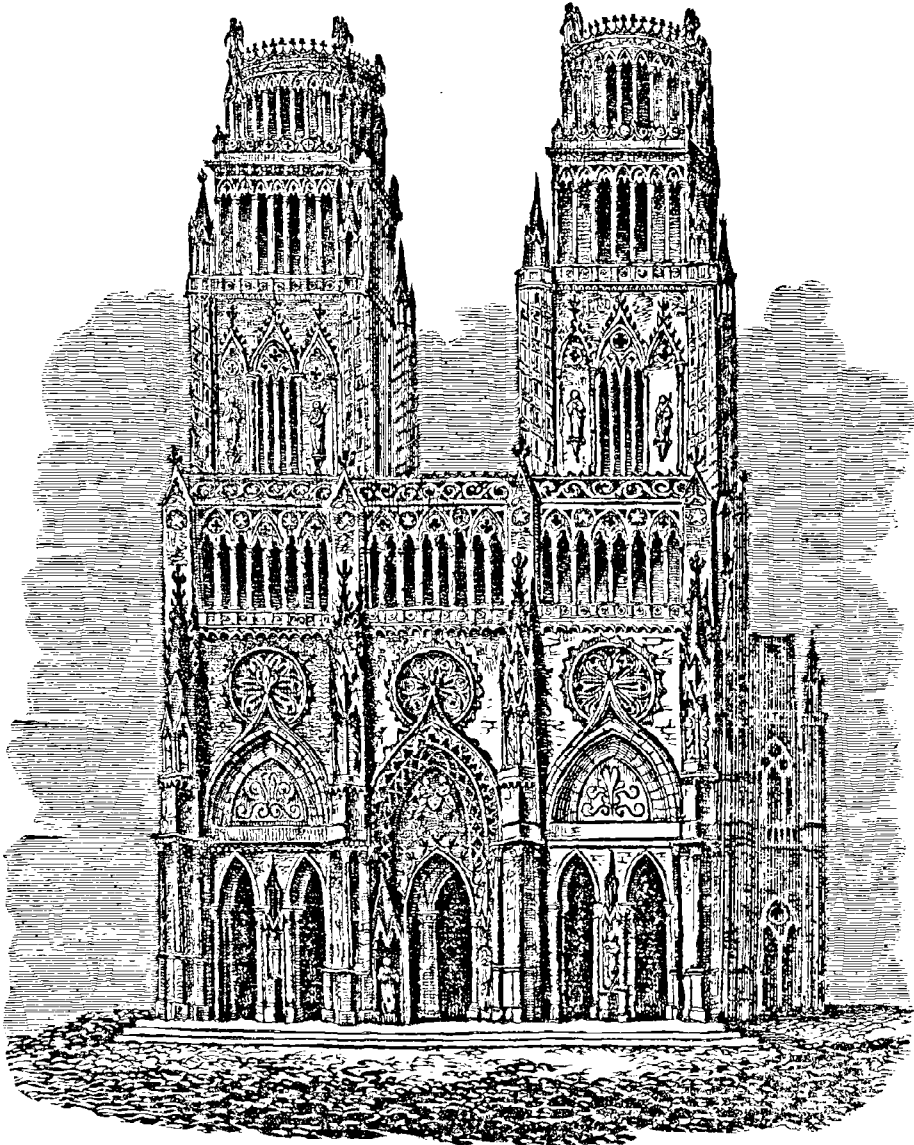
l'Amérique, et que toute son ambition était de placer son nom à côté de quelques voyageurs célèbres, il ne voyait en perspective aucune des grandeurs dont il eut plus tard à porter le fardeau. « Aujourd'hui que j'approche de la fin de ma carrière, dit-il lui-même à ce sujet, je ne puis m'empêcher, en jetant un regard dans le passé, de songer combien cette carrière eût été changée pour moi, si j'avais rempli le but de mon voyage. Perdu dans ces mers sauvages, sur ses grèves hyperboréennes où aucun homme n'a imprimé ses pas, les années de discorde qui ont écrasé tant de générations avec tant de bruit seraient tombées sur ma tête en silence: le monde aurait changé moi absent. Il est probable que je n'aurais pas eu le malheur d'écrire; mon nom serait demeuré inconnu, ou il s'y fût attaché une de ces renommées paisibles qui ne soulèvent point l'envie et qui annoncent moins de gloire que de bonheur. Qui sait même si j'aurais repassé l'Atlantique, si je ne me serais pas fixé dans les solitudes par moi découvertes, comme un conquérant au milieu de ses conquêtes? Il est vrai que je n'aurais pas figuré au congrès de Vérone, et qu'on ne m'eût pas appelé *monseigneur* dans l'hôtellerie des affaires étrangères, rue des Capucines, à Paris! »

Sans aucun doute vingt pages des *Martyrs* ont plus fait pour la gloire de M. de Chateaubriand que la vanité passagère d'avoir été appelé *monseigneur* dans un hôtel de ministre n'a pu lui faire d'honneur. Si c'est cela qu'il veut dire lorsqu'il en parle avec ce dédain de bon goût, chacun sera de son avis; mais ce qu'il n'a pas dit et ce que nous devons dire pour lui, c'est qu'il est sorti du ministère plus pauvre qu'il y était entré; les deniers publics en lui passant par les mains ne les ont pas dorées, et celui qui a parlé religion et morale en termes si éclatants de poésie, a donné dans les affaires publiques un bel exemple de haute moralité.

Dans les paroles que nous venons de citer de l'auteur du *Génie du Christianisme*, il donne à entendre que son rôle est fini; nous ne saurions dire comme lui, et nous pouvons ajouter: Si le rôle de M. de Chateaubriand est fini, qui sait ce que lui réserve l'avenir! Le génie peut-il rester inactif alors que toutes les intelligences sont en lutte, et que les partis, au lieu d'en appeler à la force des armes, seront obligés malgré eux de se soumettre à une puissance morale, à laquelle tôt ou tard aucune nation ne peut se soustraire.



LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS.



Si les cathédrales de Reims, de Paris, de Strasbourg passent pour les plus belles de France, on peut dire en toute assurance que celle d'Orléans en est la plus jolie. Elle n'a peut-être pas ce caractère grandiose et majestueux qui caractérise les autres, mais la délicatesse des ornements, le fini précieux des détails, la légèreté et l'élévation de ses tours en font un de ces édifices que l'œil ne peut se lasser de parcourir avec plaisir.

Elle est le principal ornement d'une ville célèbre en France à plus d'un titre, et dont comme elle l'origine se perd dans la nuit des temps. On sait cepen-

dant qu'autrefois au même emplacement s'élevait la ville de Genabum que César brûla lors de la conquête des Gaules, et que plus tard, Aurélien fit rebâtir en lui donnant le nom d'Aurelianum. Elle devint bientôt assez considérable pour être la capitale importante d'un royaume, et ce n'est qu'au cinquième siècle que Hugues Capet put la réunir à la couronne de France. Plusieurs siècles après, une héroïne, qui sut unir toutes les vertus des femmes à toute la valeur des hommes, Jeanne d'Arc vint immortaliser la ville qu'elle sut défendre, ce qui lui a valu de nos jours un monument mesquin re-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

légué dans le coin d'une place. Aujourd'hui situé sur les bords d'un fleuve navigable, en communication avec d'autres rivières par des embranchements de canaux, entrepôt naturel des produits agricoles de toute une province, Orléans est sans contredit une des principales villes de France.

On y remarque entre autres monuments l'hôtel-de-ville, la tour du beffroi, un pont magnifique, mais par-dessus tout la superbe basilique dont nous donnons une représentation fidèle. Son histoire est entourée de ténèbres; sur ce point comme sur presque tous les autres les anciennes chroniques se plaisent à répéter des contes absurdes: bons tout au plus à endormir les enfants debout; ce qu'il y a de plus vrai et ce que nous devons constater avec soin, c'est que cette cathédrale a eu le sort de presque toutes les cathédrales de France, c'est-à-dire qu'elle a été abattue et relevée, puis détruite pour être rebâtie, et qu'à vrai dire quand on parle de la prodigieuse ancienneté de nos églises, on ne devrait parler que de l'emplacement.

L'histoire atteste que de tous temps nos rois ont fait preuve d'une sollicitude particulière pour cette cathédrale. Ils ont sans cesse employé leur puissance et leurs trésors à seconder les efforts des évêques et le zèle des fidèles qui se réunissaient pour activer les reconstructions et les réparations; mais en dépit de tant de soins, l'église ne put jamais être entièrement achevée, par ceux qui y travaillaient. Aussi ce monument présente-t-il, dans le genre gothique usité dans les XII^e et XIII^e siècles, un fait très remarquable, c'est que les architectes qui se sont succédés n'ont pas essayé de changer de système, et ont mis de côté cette vanité personnelle, pour ne songer qu'à finir dignement un monument si bien commencé.

Les anciens auteurs rapportent que la première pierre fut posée, le 11 septembre 1287, par Gilles Pastay, évêque d'Orléans et successeur de Robert de Courtenay, qui avait fait d'immenses préparatifs

pour la construction de cet édifice, et qui semblait y mettre toute sa gloire lorsque la mort vint arrêter l'exécution de ses projets. En 1567, lors des guerres de religion qui affligèrent la France, des religieux s'introduisirent la nuit dans l'église, et minèrent les quatre piliers qui soutenaient le grand clocher élevé de 324 pieds en dessus du sol. Ce clocher, qui était surmonté d'un globe et d'une croix de cuivre qu'on assure avoir été d'un poids considérable, s'écroula dès le lendemain de l'entreprise des religieux, et dans sa chute, enfonça et détruisit une partie du monument. Treize années après, Henri III et la reine-mère donèrent des ordres et firent commencer les réparations qui parurent les plus indispensables.

En 1595, le pape Clément VIII ne consentit, dit-on, à relever Henri IV de l'excommunication qui avait été lancée contre lui, qu'à condition qu'il donnerait sa parole royale de rebâtir la cathédrale d'Orléans, ce qui détermina ce prince à faire commencer les travaux en 1601.

La longueur de l'édifice est de 456 pieds et la largeur de 165. L'intérieur offre un aspect majestueux et en même temps des plus pittoresques, par la multiplicité des ornements et la grâce des détails. La vue de l'ensemble du portail et des tours est admirable, et ces dernières, percées à jour, s'élèvent avec élégance. Les rosaces sont pleines de goût et d'originalité. A la vue de ce bel édifice on ne regrette qu'une chose, c'est qu'il ne soit pas situé au milieu d'une place digne de lui.

Les différents sièges qu'Orléans a soutenus, l'influence que cette ville a plusieurs fois exercée sur les événements de la monarchie, la part qu'elle a prise à nos troubles religieux, ont attiré sur elle à diverses époques de grandes calamités et des dévastations partielles, dont elle fut constamment relevée avec plus ou moins d'éclat. Aussi remarque-t-on dans ses détails des traces de constructions de presque tous les siècles, depuis les Romains jusqu'à nos jours.

L'EIDER.

Nous avons déjà eu occasion de parler du canard (1), de cet animal si utile et si commun; mais nous ne l'avons examiné qu'à l'état de domesticité en nous réservant de présenter à nos lecteurs, parmi toutes les espèces qui sont toujours à l'état sauvage, celles qui offriraient le plus de détails curieux par leurs habitudes. L'eider est sans contredit celle qui figure en première ligne, et c'est peut-être la plus remarquable de toutes.

Les naturalistes ne sont pas d'accord sur le véritable caractère de cet oiseau. Les uns, et M. de Buffon le premier, n'hésitent pas à le ranger dans la famille des *oies*; les autres, et M. Cuvier est du nombre, prétendent qu'il ne peut être classé que parmi les canards. Ce point ne nous paraît pas être

d'un assez haut intérêt pour que nous nous livrions à de longues discussions à ce sujet. Nous nous bornerons à dire que nous nous rangeons de l'avis de M. Cuvier.

Si les naturalistes diffèrent sur ce point, en revanche ils sont d'accord sur tous les autres; et en effet les habitudes de cet animal sont si faciles à observer, on a eu si souvent occasion de le faire dans les contrées du Nord, ses plumes sont devenues un commerce si lucratif pour ces pays privés de presque toute possibilité de culture, qu'on n'a pu manquer de bien connaître tout ce qui concernait ce précieux animal.

Le mâle a près de deux pieds de long, et ses ailes ont une envergure de deux pieds huit pouces. Le bec, long de deux pouces et demi, est noir; sa base est garnie d'une membrane ridée, qui se partage en deux sur le front qui est orné d'une bande de plumes veloutées d'un beau noir à reflets violets;

(1) Voir la 13^e livraison, page 102.

les joues, la partie inférieure du cou, le dos et les petites couvertures des ailes sont blancs; le bas de la poitrine, le ventre, le croupion et les grandes plumes des ailes, sont noirs; les jambes sont vertes.

La femelle, qui est beaucoup plus petite que le mâle et qui pèse un quart de moins, a le plumage d'un brun rougeâtre nuancé de jaune avec des raies longitudinales brunes sur la tête et le cou, et des raies transversales noires sur le reste du corps. Les grandes plumes des ailes sont d'un brun foncé, et les pattes sont d'un cendré verdâtre. On dirait presque deux animaux différents.

On a cru long-temps qu'il y avait beaucoup de variétés d'eider, mais on a reconnu ensuite que les différences qu'on avait remarquées dans le plumage et dans les couleurs dont il était orné, n'étaient que des changements qui s'opéraient avec l'âge. C'est ainsi qu'à la première année les parties foncées ne sont encore que brunes, que le cou et la poitrine offrent des raies transversales, noires et blanches, et que les pattes sont d'un vert sombre et les pieds d'un brun rougeâtre. C'est ainsi qu'à la seconde année on voit sur le cou, la poitrine et le haut du dos, de grands espaces blancs, tandis que le reste du dos est d'un noir profond; et enfin, c'est ainsi qu'à la troisième année le plumage devient plus régulier, le blanc plus pur, les raies moins visibles. Une année de plus, et l'oiseau paraît dans toute sa régularité pour ne plus changer, excepté dans sa vieillesse où on assure que son plumage devient tout gris. On conçoit que ces différences aient pu induire en erreur; cet exemple donne à penser que ces erreurs sont encore très nombreuses en histoire naturelle, et que la science a encore beaucoup à faire pour les découvrir toutes.

On ne saurait dire que l'eider est un oiseau de passage, car il ne quitte pas les régions glacées du pôle. Il n'apparaît en troupes nombreuses sur les terres ou sur les rochers qu'à l'époque de la ponte; et comme ensuite on ne le voit plus et qu'il n'a jamais été aperçu dans les pays chauds, ni même plus bas que le nord de l'Europe, plusieurs naturalistes ont conclu qu'il ne quittait pas la mer. Ce fait est possible, mais il n'est pas encore suffisamment constaté pour qu'on l'adopte comme une vérité. Ce qui cependant paraît donner beaucoup de vraisemblance à cette assertion, c'est que l'eider se nourrit principalement de poissons, de coquillages, d'insectes, de plantes marines, et qu'on a remarqué qu'ils avaient la faculté de plonger long-temps et très profondément. Un autre indice que nous devons encore signaler, c'est qu'on en rencontre souvent de nombreuses troupes sur les mers glaciales, et que lorsque le temps se met à la tempête, on les voit gagner la côte. M. de Buffon va même jusqu'à assurer que ces oiseaux tiennent la mer toute la journée et viennent passer la nuit à terre ou sur les rochers.

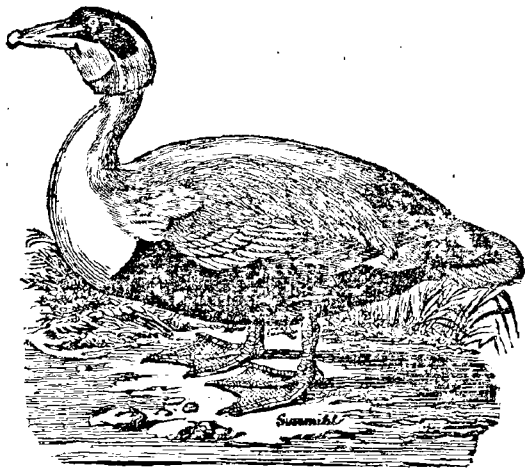
Quoi qu'il en soit, lorsque vient le temps de la ponte, ils arrivent en nombre immense sur les rivages des terres situées sous le pôle, en Islande, en Laponie, au Groënland, au Spitzberg, au Kamtschatka; ils se montrent aussi au nord du continent

américain, dans le pays des Esquimaux, au Canada et aux îles Miquelon; quelquefois, mais rarement, ils descendent jusque sur les côtes d'Écosse et de la Suède.

Ils traversent les airs d'un vol rapide et s'abattent sur des terres baignées par la mer, sur des caps et des rochers; là ils placent à l'abri de quelques pierres, caché dans les herbes et les fougères, un nid auquel le mâle et la femelle travaillent d'abord de concert. Celle-ci en recouvre ensuite le fond et les bords d'un duvet qu'elle s'arrache et qu'elle entasse, jusqu'à ce qu'il forme autour du nid un gros bourrelet. Comme tous les canards, l'eider mâle ne vient jamais remplacer la femelle sur les œufs, et quand cette dernière est forcée d'aller chercher sa nourriture, elle recouvre les œufs du bourrelet de ce duvet si doux et si fin qu'elle s'est arrachée, et qui a la propriété de garder si long-temps la chaleur, que lorsque la mère revient elle trouve ses œufs aussi chauds que quand elle les a quittés.

Mais il n'arrive que trop souvent qu'elle retrouve le nid vide et dégarni du bourrelet de duvet, non pas que les hommes aux aguets aient enlevé les œufs pour s'en nourrir, car ils ne sont plus bons à manger, mais bien pour que la pauvre bête, faisant une nouvelle ponte, s'arrache encore de ce duvet précieux qui est si recherché dans toute l'Europe sous le nom d'*édredon*. C'est ce qui arrive en effet, et lorsque ce second nid est complet, l'homme vient encore en ravir les œufs et le duvet. La femelle ne se décourage pas; mais cette troisième fois, comme elle n'a plus rien à s'arracher, le mâle vient à son tour, et on s'en aperçoit aisément à la blancheur du duvet et à sa qualité inférieure. Cette dernière fois on ne vient plus déranger la couveuse, et ce n'est pas par pitié, mais par calcul. L'homme, toujours impitoyable, a réfléchi que s'il détruisait encore l'espoir de la femelle, alors que cet espoir est le dernier, il ne la reverrait pas à la saison suivante, et il la ménage cette fois, absolument comme un cultivateur ménage sa terre, afin de pouvoir récolter tous les ans.

Il y a dans ces pays glacés que nous avons désignés des endroits où ces oiseaux viennent chaque année livrer ainsi ce qu'ils ont de plus précieux. Ces endroits constituent des propriétés qui se transmettent par héritage, ou par contrats de vente, comme on ferait d'une maison ou d'un champ de blé. C'est un bien d'un rapport si certain et si beau, qu'il y avait autrefois dans ces divers pays des lois qui défendaient de tuer ces oiseaux, mais ces défenses ne sont que trop souvent mises en oubli, et on a déjà remarqué que le nombre de ces hôtes de la mer diminuait sensiblement chaque année. Il ne serait pas rigoureusement exact, cependant, de n'attribuer cette diminution de nombre qu'à la chasse qu'on peut faire, il nous paraît plus rationnel d'admettre que des animaux doués d'un instinct aussi remarquable finissent par comprendre qu'en changeant de refuge, ils pourront sauver leurs nids, et que peu à peu ils se retirent dans des régions inconnues ou trop froides pour que l'homme ait encore pu y pénétrer.



Lorsque la troisième couvée est arrivée à bonne fin, les petits et la mère disparaissent tout à coup,

et il n'est pas rare à cette époque de rencontrer loin des rivages des troupes de petits que la femelle surveille sur les vagues comme une poule le ferait dans un champ.

Pour enlever le duvet on choisit un temps bien sec, afin que la partie exposée à l'air ne soit imprégnée d'aucune humidité. Il est si léger, si doux et si élastique, que plusieurs livres, qui suffisent pour faire un couvrepied de grande dimension, peuvent, en étant bien pressées, tenir dans un paquet si petit qu'on peut le cacher entre les deux mains.

Il y a des contrées de glace où il est fort dangereux d'aller à la recherche de ces nids, placés quelquefois sur des plans glissants suspendus au-dessus des mers; des hommes, les pieds armés de crochets de fer, osent s'y risquer, jouant ainsi leur vie pour vendre aux habitants de l'Europe un préservatif contre le froid et dont il n'y a pas d'exemple qu'ils se servent pour eux-mêmes, car ils préfèrent des fourrures. L'homme est le même partout, et nul n'est prophète en son pays.

HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE.

Si des millions d'habitans, des villes nombreuses, une armée formidable suffisent pour constituer un grand royaume, il faut des institutions larges, des mœurs policées, et une civilisation avancée pour faire une grande nation. De même il ne suffit pas qu'une ville renferme une population considérable, de magnifiques monuments, et d'orgueilleuses cathédrales, il faut surtout qu'elle offre des établissemens utiles qui fassent tourner les lumières et les richesses au profit de l'humanité.

Sous ce point de vue, Paris se distingue au-dessus de toutes les autres villes, et il n'en est pas qui possède un plus grand nombre d'hôpitaux et de lieux d'asile pour l'enfance et la vieillesse. Les orphelins sont recueillis avec cette sollicitude paternelle dont Vincent de Paul a donné le premier l'exemple, les malades sont portés dans des hospices où tous les soins de l'art et de la charité leur sont prodigués, les vieillards viennent finir doucement leurs jours dans une paisible communauté, environnés de tous les secours que réclament leur grand âge et leurs infirmités, comme dans l'institution qui fait l'objet de ce chapitre.

Mais avant d'en parler, nous croyons devoir dire quelques mots sur une prévention fatale qui domine encore beaucoup d'esprits, et que dans son amour du prochain chacun ne saurait trop s'attacher à détruire. Quand on parle des hôpitaux, on le fait avec une sorte de mépris et quelquefois même avec une espèce d'horreur. Aller à l'hôpital semble le dernier degré du malheur. On s'y refuse constamment, et on ne s'y décide que lorsque, faute de secours, la maladie a fait tant de progrès, que, privé presque de sa volonté, on s'y laisse porter faute de pouvoir s'y opposer. Le malheureux qu'on veut y conduire supplie qu'on le laisse mourir tranquille, l'hôpital pour lui est pire que la mort. On dirait

qu'il n'y rencontrera que privations, mauvais traitemens et souffrances.

Dès qu'il y arrive cependant, tout change à ses yeux. Il est accueilli par des visages amis qui lui sourient et l'encouragent, il entend les douces voix des sœurs de la Charité qui lui promettent des secours; les plus habiles médecins, dont les riches paient les avis au poids de l'or, s'empressent autour de lui; on le pose avec précaution sur un excellent lit, garni d'un linge d'une propreté recherchée et entouré de rideaux blancs. Là tous les soins lui sont prodigués. Il est traité comme le sont les riches, et de fait, dès qu'il est là, le malheureux souffrant, il peut se croire riche. Il n'a plus à combattre que les douleurs; car la misère a disparu. Sucre, sirops, médicaments, boissons, bains, toutes ces ressources précieuses qui devaient triompher de sa maladie, et dont il était privé, tout cela est autour de lui. Ses amis peuvent venir lui serrer la main, sa femme peut venir le consoler, ses enfans peuvent se presser autour de son lit, on ne leur refuse pas la vue du pauvre malade, on ne leur défend qu'une chose, c'est de lui donner des aliments qui pourraient lui être pernicieux.

Et quand la maladie a cédé à toute la sollicitude dont le malheureux n'a jamais joui que là, gardez-vous de croire qu'on le renvoie pour le livrer de nouveau à sa misère; non vraiment on le garde encore, il faut qu'il fasse sa convalescence. Un régime progressif, des aliments chaque jour plus abondans, des soins soutenus, lui rendront bientôt toute sa force. C'est alors seulement qu'on le rend à sa famille; et encore s'il est indigent, on lui donne une carte pour venir chercher du pain ou des vêtemens, et s'il peut travailler on le fait entrer dans des ateliers.

Il n'y a donc rien de plus faux et de plus mal.



fondé que cette prévention contre les hôpitaux, prévention malheureusement trop répandue, et qui cause de fréquents malheurs. Souvent le malade qui se détermine à se faire porter à l'hospice, s'y détermine trop tard, le mal a pris trop d'empire, l'art ne peut plus rien pour lui, et il ne lui reste qu'à recommander son âme à Dieu. Dès qu'une personne pauvre se sent indisposée, le mieux qu'elle ait à faire est de se présenter à l'hospice : si son mal est peu de chose, on lui remet ce qu'il lui faut pour se soigner chez elle; si le mal doit prendre de la force, on la garde à l'hospice, et le mal pris à temps est presque toujours évité. Nous ne saurions donc trop le répéter, et chacun de nos lecteurs ne saura trop le dire aux malades trop pauvres pour s'entourer des soins nécessaires : il y a à Paris des infirmeries publiques, où la ville paie toutes les dépenses et où les meilleurs médecins tiennent à honneur de prodiguer leurs soins et leurs conseils.

Et parmi tous ces établissements qui sont la plus belle preuve du haut degré de civilisation auquel nous sommes parvenus, il n'en est pas de plus curieux à visiter, ni dont l'examen produise une plus douce impression que celui qui sert de refuge aux femmes âgées, et qui est connu sous le nom d'hospice de la Salpêtrière.

Dès qu'on y entre on est frappé de la tranquillité, de l'ordre et de la propreté qui règnent de toutes parts; des espaces considérables et plantés d'arbres entourent les vastes parties de l'édifice; des promenades y sont ménagées. On dirait une

ville tout entière, mais une ville de retraite et de repos. Chaque bâtiment a sa destination particulière. On remarque d'abord la pharmacie composée de plusieurs salles. Dans la plus considérable, on voit briller autour des grandes fontaines d'étain poli dont chacune contient une boisson particulière. Sur l'une on lit *gomme*, sur l'autre *lichen*, ici *tilleul*, là *fleurs d'oranger*; ces étiquettes sont variées comme les maladies ou les souffrances; et si l'on goûte à ces infusions, on les trouve aussi pures et aussi bien préparées que pourrait l'exiger la femme la plus difficile. Plus loin une autre salle renferme une collection de tous les médicaments que la science a découvert et que l'art sait employer au soulagement de l'humanité. Des hommes distingués, des élèves déjà habiles et pleins de zèle sont sans cesse occupés à préparer les ordonnances des médecins; et on peut juger s'il doit y en avoir dans un établissement qui renferme cinq mille cinq cents femmes, dont la plus jeune a soixante-dix ans, et la plus âgée cent deux ans!

Autrefois on a compté jusqu'à onze mille femmes, mais alors elles couchaient plusieurs dans le même lit, et de vieilles traditions rapportent même qu'on en mettait six dans le même lit, trois à la tête, trois au pied. Aujourd'hui chacune a son lit, et ces lits, rangés dans de vastes salles bien aérées en été, bien chauffées en hiver, et tenues sans cesse avec la propreté que nous avons signalée, ces lits sont tels qu'il n'est personne qui n'y trouverait un bon et doux sommeil.

Les cuisines méritent un examen particulier : on

y voit d'immenses chaudières, dont chacune contient quinze cents livres de viande, et chaque jour on consomme deux fois cette quantité. Tous les matins on distribue à chaque femme une ration de soupe et un morceau de bœuf, à trois heures une ration de légumes. La nourriture est saine, assez abondante, et tellement bien calculée, qu'on remarque que la santé des femmes s'améliore quand elles sont depuis quelque temps à l'hôpital. Il en meurt cependant sept ou huit cents année commune, c'est-à-dire le septième du nombre total; mais il faut considérer qu'elles sont presque toutes arrivées au terme de leur carrière, à tel point qu'on devrait plutôt s'étonner du nombre de celles qui vivent que du nombre de celles qui meurent. Il est vrai de dire qu'il n'y a nul doute que la tempérance et la régularité du régime ne contribuent beaucoup à prolonger leur existence.

La première vue de tous les immenses bâtiments de l'hospice indique assez qu'ils ont été bâtis à mesure que le besoin s'en est fait sentir. L'édit royal qui ordonne la fondation de l'hospice est de 1656, et, dès cette même année, les travaux commencèrent. On voulait alors que tout fût grand

et magnifique, même ce qui était utile, l'ostentation était dans le goût du jour; et avant de poser la première pierre des bâtiments qui devaient recevoir les mendians et les vagabonds, auxquels on destinait le nouvel hospice, on éleva une magnifique église, de forme circulaire, de 60 pieds de diamètre et surmontée par un dôme octogone, couvert en ardoises. L'intérieur est percé par huit arcades qui communiquent à quatre nefs, chacune de 72 pieds de longueur. Ces nefs, garnies de chapelles, sont disposées en rayons qui viennent se rencontrer au centre de l'église où s'élève l'autel principal.

En 1720, l'hospice fut consacré principalement aux enfants et aux femmes, on y vit deux salles contenant chacune huit cents petites filles occupées à différents travaux; on y voyait aussi, à cette époque, trois grands dortoirs, coupés par deux cent cinquante cellules destinées à des époux trop vieux pour subsister par leur travail. C'est ce qu'on nommait les *ménages*. Aujourd'hui on n'y voit plus que des femmes qui touchent à la fin de leur carrière, et les mots d'*Hospice de la vieillesse*, qui sont gravés sur la porte d'entrée, sont pleinement justifiés.

Le Poivrier.

On rencontre dans les contrées les plus brûlantes des Indes orientales un arbrisseau délié comme la vigne, et qui, comme elle, a besoin pour se développer de trouver un appui; comme elle, il s'attache aux arbres, s'élève en serpentant le long de leurs branches et laisse pendre ses fruits en petites grappes pressées. Cet arbrisseau aux feuilles sombres, à l'apparence pauvre, est devenu sous la main des hommes une production d'une haute importance et l'objet d'un immense commerce: c'est le poivrier.

Il n'est personne assurément qui ne connaisse le poivre, cet aromate qu'on emploie dans tous nos mets et qui figure sur toutes nos tables. Il a été connu des anciens, puisque Horace en parle, et tout porte à croire qu'ils le recevaient des Indes. Les Portugais furent les premiers à en faire le commerce avec l'Europe, mais c'est un Français qui a enlevé l'arbrisseau à son pays natal et qui l'a naturalisé d'abord à l'Île-de-France, puis à Cayenne, et de là dans les colonies de l'Amérique situées près de l'équateur. Ce Français, qui s'appelait M. Poivre, a donné son nom à la nouvelle production dont il enrichissait l'Europe et le Nouveau-Monde; ce nom durera plus que celui de bien des grands hommes qui ont fait de brillantes conquêtes, car il est attaché à un objet qui est devenu pour nous de première nécessité.

Le poivrier se reproduit avec une extrême facilité; le moyen qu'on emploie généralement consiste à couper un jet qui n'aït encore rien produit et à l'enfoncer obliquement en terre, de façon à ne laisser sortir que le dernier nœud. On a soin de dispo-

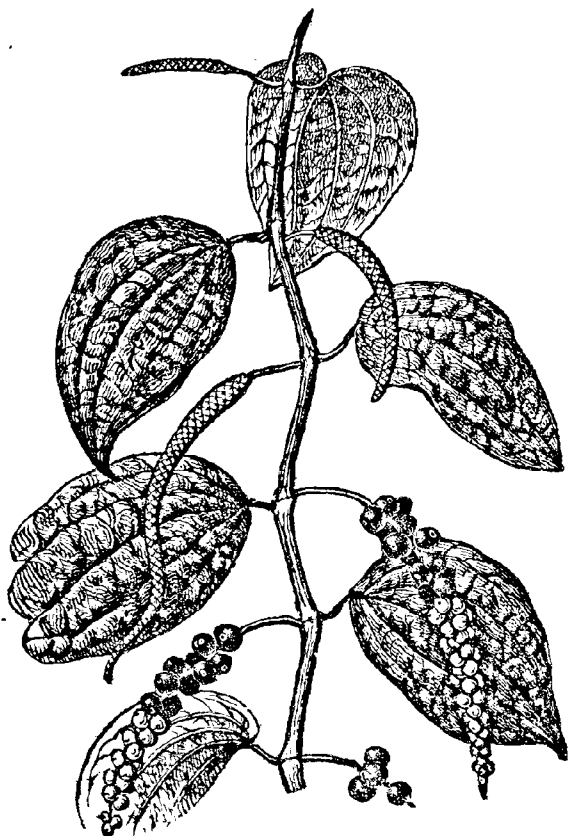
ser ces boutures à six pieds les unes des autres, et dès qu'elles commencent à pousser on leur donne un appui. Dans quelques contrées on plante des arbres exprès, et de peur que leur ombre ne nuise au développement ou à la maturité du poivre, on les ébranche avec soin. Cette culture demande si peu de travail, qu'un seul homme peut à lui seul entretenir plus de mille pieds.

Le fruit vient par petites grappes, dont les grains deviennent rouges en mûrissant, mais ils diffèrent du raisin en ce qu'ils n'arrivent pas à la fois à leur maturité. On se trouve donc dans l'obligation de les cueillir avant le temps. La récolte est facile à faire, parce que les grappes tiennent peu à la tige et qu'il est rare qu'on laisse monter l'arbrisseau à plus de 6 ou 7 pieds de haut. On étend le fruit sur un terrain bien battu, jusqu'à ce que de rouge il devienne noir et ridé comme nous le recevons en Europe. Il se ride d'autant plus qu'il est moins mûr; aussi le meilleur poivre est-il celui qui offre une enveloppe presque lisse.

Lorsque le fruit est tombé naturellement, il est dépouillé de son enveloppe; dans cet état il est fort recherché et produit ce qu'on appelle le poivre blanc; lorsqu'on est forcé de le mouïre avec son enveloppe qui lui donne une teinte brune foncée, on lui donne dans le commerce le nom de poivre noir. Le premier est sans contredit le meilleur et le plus pur; mais il y a cependant beaucoup de personnes qui préfèrent le second, parce qu'il est d'un goût plus prononcé et d'un effet plus actif.

C'est surtout dans les pays chauds qu'on fait grand usage du poivre, comme si les habitants épuisés par la chaleur et par des transpirations trop abondantes avaient besoin d'un stimulant énergétique. Peut-être aussi cet aromate vient-il contre-

balancer l'effet débilitant d'une nourriture composée de fruits de toutes espèces que dans la grande chaleur on préfère toujours à l'usage de la viande. En Europe, dans nos climats tempérés, le poivre est salubre aux personnes de tempérament froid ou qui prennent trop d'emboupoint; il convient encore aux vieillards et aux estomacs paresseux; mais il est fort contraire aux jeunes gens, aux individus secs et ardents, aux tempéraments nerveux, et surtout aux personnes qui ont une poitrine délicate. Pour ces dernières surtout, autant vaudrait-il prendre du poison que de faire usage du poivre. Pour dire toute la vérité, en un mot, le poivre ne peut convenir qu'aux hommes robustes que leur profession empêche de faire assez d'exercice.



Des marchands coupables ne craignent pas de mélanger des poudres diverses et de fabriquer un poivre artificiel qu'ils livrent à la consommation. On est même parvenu à imiter tellement ce fruit lui-même, au moyen d'une pâte faite avec de la farine de seigle mélangée de moutarde et de piment de Provence, que l'œil le plus exercé pourrait s'y tromper; de sorte que si l'industrie des hommes est parvenue à mettre à profit toutes les productions de la nature, et si, sous ce point de vue, elle a été bienfaisante, elle a été bien plus nuisible lorsqu'elle a cherché à contrefaire la nature et à entrer en lutte avec elle.

EMPIRE DE LA CHINE. — CANTON.

Canton est une ville considérable, située sur les bords d'un grand fleuve, et fortifiée par un rempart qui offre trois lignes de défense qui ne résisteraient pas long-temps aux effets de l'artillerie européenne. On assure qu'il n'y a pas plus du tiers de l'intérieur de la ville qui soit couvert de bâtiments ou de maisons; on n'y voit de toutes parts que des jardins d'agrément, coupés par des rivières artificielles ou des étangs poissonneux; à une des extrémités s'élèvent deux collines, qu'on aperçoit de fort loin et qui paraissent très boisées. C'est tout ce qu'on sait de l'intérieur de la ville, car aucun Européen n'a encore pu y pénétrer, et l'entrée leur en est expressément interdite par les anciennes lois du pays. Tout ce qu'on a pu savoir ne concerne donc que les faubourgs, qui sont d'ailleurs beaucoup plus considérables que la partie de la ville qui se trouve dans l'enceinte des fortifications.

Les rues sont longues mais étroites, irrégulières, et pavées avec des petites pierres rondes. De distance en distance, elles sont ornées d'espèces d'arches triomphales, sont tenues avec une extrême propreté, et dans quelques-unes des tentures qui passent d'une maison à l'autre garantissent les passants des rayons du soleil. Chaque côté est occupé par des rangées de boutiques, où l'on voit amoncelées des marchandises de toutes sortes. Quelquefois ces boutiques sont composées de plusieurs pièces très spacieuses. La devanture, généralement ouverte, est garnie de porcelaine commune, dans la seconde salle on trouve les porcelaines les plus fines et les plus estimées, et dans la troisième on peut acheter de la soierie et des velours. Il y a des boutiques où les marchands font, dans une quatrième salle, le commerce du thé. Cependant la plupart des boutiquiers se contentent de deux pièces : l'une destinée à la porcelaine, l'autre à toute espèce de marchandises.

Il y a des rues qui sont consacrées à des commerces particuliers, comme la tapisserie et la peinture; dans quelques autres, toutes les professions sont confondues, et l'on trouve mêlés les apothicaires, les orfèvres, les cordonniers et les tailleurs. On remarque entre autres une longue rue tortueuse, où l'on ne vend que des œufs qu'on y voit entassés par millions!

Un grand nombre de canaux alimentés par la rivière traversent la ville à la façon des canaux de Hollande; comme eux ils sont couverts de barques pesamment chargées de marchandises, et on y voit aussi des ponts nombreux; mais au lieu de se lever pour laisser passer les barques, ils sont très élevés, et pour traverser il faut monter une quinzaine de marches de chaque côté. Tout transport se fait par des porteurs, qui vont toujours tête nue et pieds nus; un cheval est une rareté; on ne connaît d'autres voitures que des palanquins, qui ressemblent assez à nos anciennes chaises à porteurs, excepté qu'ils sont plus richement ornés, et qu'au lieu de roues ils sont fixés à de longs bâtons que les hommes de peine appuient sur leurs épaules.

Tant que dure le jour, les rues sont remplies d'une si grande foule qu'un étranger a grande peine à les traverser, et qu'il faut, à chaque instant se jeter de côté pour éviter le choc des porteurs qui étourdissent de ce cri sans cesse répété : *li, li!* et qui répond à ce mot de *gare, gare!* en usage dans les rues de Paris. Les maisons, qui sont presque toutes en briques, n'ont en général que deux étages, excepté celles des riches marchands ou des mandarins, qui sont quelquefois bâties à l'anglaise, et entourées d'élégants jardins, ornés de pièces d'eau et de parterres fleuris.

Les principaux édifices publics sont les temples, qui sont en grand nombre dans la ville et dans les faubourgs. Ils contiennent les images qui sont en vénération chez les Chinois et qui sont les emblèmes de leur culte; ces images sont placées sur des autels devant lesquels on expose des mets recherchés, des fruits délicieux et des cassolettes où l'encens brûle sans cesse. Le palais du vice-roi est d'autant plus remarquable qu'il est construit d'après l'ancien goût chinois, et qu'il est plutôt défiguré qu'orné par de grotesques figures en porcelaine. Plus loin on voit un théâtre isolé au milieu d'une place immense qui dans le jour sert de marché.

Le plus beau quartier de Canton est sans contredit celui qui contient les comptoirs des puissances d'Europe. Il s'étend sur une partie considérable des rives du fleuve et présente une suite magnifique de constructions élégantes, entremêlées de cours et de magasins, ayant chacune les couleurs de sa nation déployées devant la porte principale depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Parmi tous ces établissements, s'élève comme le plus considérable et le plus beau, celui de la Compagnie anglaise. Une superbe galerie, supportée par une rangée de colonnes, longe l'édifice, lui donne l'apparence d'un véritable monument, et commande la vue de toute la rivière. Les subrécargues ou les préposés de chaque nation demeurent dans ces bâtiments, ils y contractent avec les négociants chinois, leur vendent les marchandises qu'ils reçoivent d'Europe, et leur achètent ce qu'ils doivent envoyer en retour.

A une lieue environ au-dessus de Canton se trouve sur le fleuve une ville flottante, composée de plus de quarante mille barques de diverses grandeurs, mais alignées en longues rangées, et laissant entre elles un espace qui sert de rues où des barques légères vont et viennent sans cesse. Chacune est couverte et sert d'asile à une famille entière. Les vieillards s'y sont mariés, les enfants y ont été élevés, les petits enfants y sont nés, et tous ensemble y végètent pêle-mêle, n'allant à terre que pendant le jour, pour exercer un métier ou gagner quelque argent à porter des fardeaux. La loi défend à ces malheureux de mettre le pied à terre, et leur nombre ne monte pas à moins de trois cent mille!

Chaque année la Chine exporte par les navires étrangers environ quarante millions de livres pesant de thé; sur cette quantité vingt-cinq millions viennent par des vaisseaux anglais, et le reste est réparti entre les Français, les Hollandais et les

Américains. Les autres objets que l'Europe tire de l'empire chinois consistent principalement en porcelaine, en soie écrue, en étoffes de Nankin, en camphre, en alun et en vif-argent: elle reçoit en retour des étoffes de laine, du plomb, du fer-blanc, des fourrures, de la coutellerie et d'autres objets.

Les navires étrangers sont forcés de s'arrêter à Wampoa, ancrage situé à environ douze milles de Canton. Là ils déchargent leur cargaison sur des allées, et c'est par ces mêmes allées qu'ils reçoivent les marchandises qu'ils doivent transporter en Europe. La méfiance des Chinois les oblige à se tenir à distance, et on prétend d'ailleurs que le fleuve n'est pas assez profond pour que des navires d'un aussi grand tirant d'eau que ceux de la Compagnie des Indes puissent le remonter.

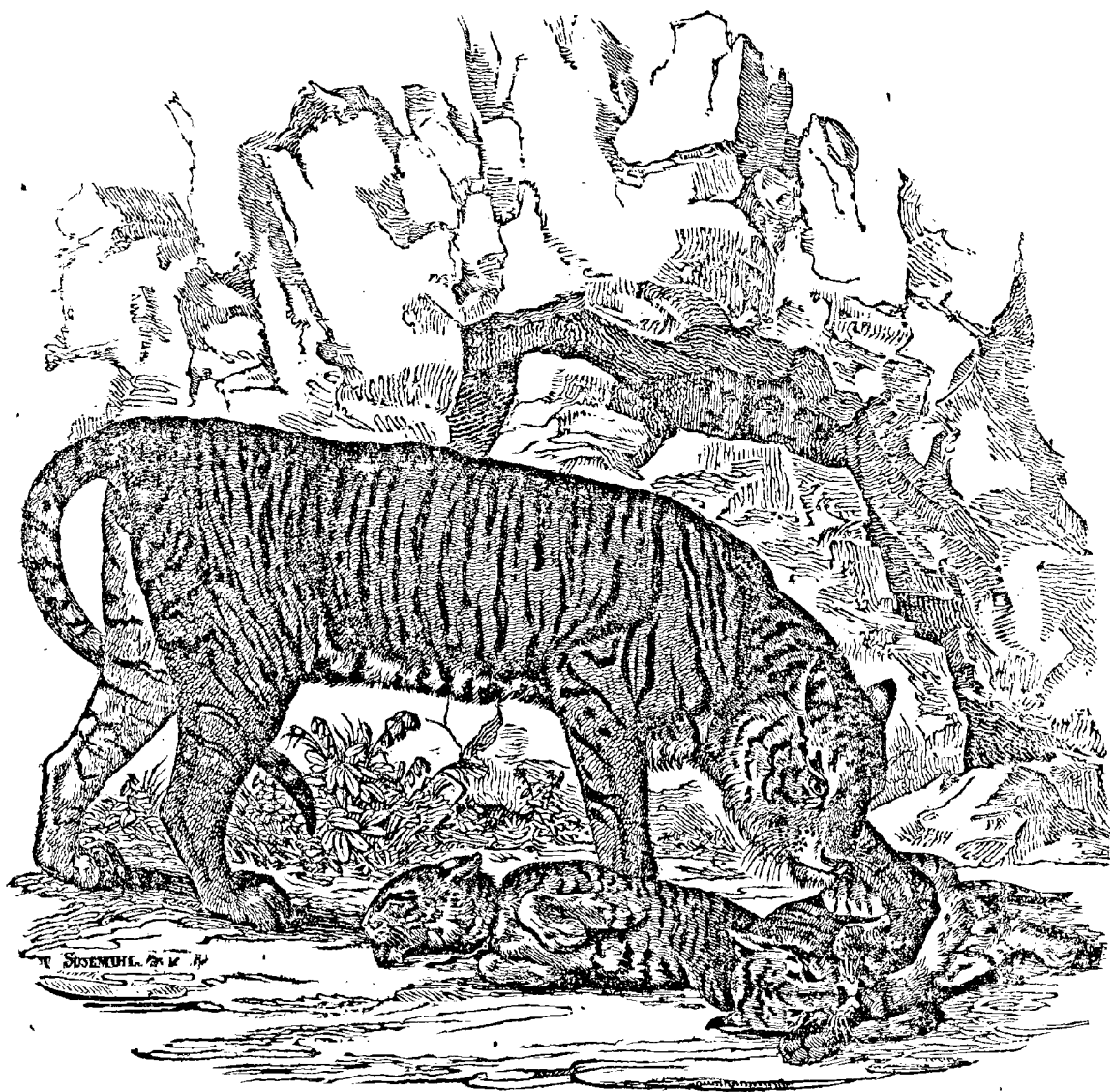
La campagne aux environs de la ville est d'un aspect varié fort agréable, la végétation y est belle; des canaux coupent les prairies dans tous les sens, et le spectateur aperçoit de tous côtés des voiles qui semblent glisser rapidement à travers les terres. Pour compléter ce tableau, l'horizon est borné par de hautes montagnes dont le sommet se perd dans les nuages.

La garnison de la ville se compose d'environ 20,000 Tartares, et sa population ne monte pas à moins de quinze cent mille âmes! Ce n'est pas cependant la plus grande ville de la Chine, ni la plus peuplée; car s'il faut en croire les relations envoyées par les missionnaires qui ont habité de longues années dans le pays, ou les ouvrages publiés par des ambassadeurs anglais, la ville de Pékin, capitale de l'empire, est trois fois plus considérable que Canton, et possède près de quatre millions d'habitants.

La population est si nombreuse en Chine, que bien que l'agriculture y soit en honneur, on dit que les disettes y sont fréquentes et amènent souvent des rébellions à main armée où on voit des chefs de révoltés commander des armées de cinq cent mille hommes! Dans tout cela il faut faire la part du merveilleux, ou de cette disposition bien connue des voyageurs à se souvenir de beaucoup de choses qu'ils n'ont pas vues. Mais ce qu'il y a de certain cependant, c'est que la Chine est le plus peuplé de tous les pays connus; et cela ne doit paraître surprenant à personne, pour peu qu'on réfléchisse que la Chine n'a jamais été conquise, et que ne voulant pas conquérir elle-même, elle ne s'est pas jetée dans des guerres désastreuses dont le résultat est non-seulement de détruire un grand nombre d'hommes, mais encore de plonger les pays dans une misère qui empêche les mariages.

Il a donc été heureux pour la Chine de se renfermer chez elle et de n'y admettre personne; mais d'un autre côté, elle a perdu sous le point de vue de la civilisation, parce que, faute de profiter de toutes les inventions ou de toutes les brillantes découvertes faites par les autres hommes, elle a été réduite à marcher par elle-même.

LE TIGRE.



On donne généralement le nom de tigre en France à tous les animaux qui offrent une peau tachetée et les formes du chat, comme le léopard, la panthère et l'once. Ce n'est pas là le véritable tigre, animal redoutable qui combat l'éléphant, qui brave le lion, et qui, plus grand que ce dernier, a ordinairement de 5 à 6 pieds de long depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. La couleur de son poil est jaune, et loin d'être parsemée de taches, elle est coupée par des bandes transversales noires, qui partent du dos pour se rejoindre en mourant sous le ventre. La queue est couverte d'anneaux alternativement jaunes et noirs, et dont le dernier est toujours noir.

Si on sait si peu ce que c'est que le tigre, c'est que c'est un animal si rare qu'il y a bien peu d'hommes qui en aient vu à l'état sauvage, et que bien peu de voyageurs peuvent en parler, parce qu'il ne se trouve absolument qu'aux Indes orientales, dans la presque île du Gange. On dit aussi qu'il se rencontre dans la Cochinchine et dans le royaume de Siam.

Sa force est prodigieuse; on l'a vu traîner comme sans effort des animaux plus gros que lui et beaucoup plus lourds. Quand son cri terrible retentit dans les forêts, les animaux tremblent et fuient, les oiseaux s'envolent, et les lions eux-mêmes agitent leur crinière. Sa gueule est garnie de dents énormes et pointues, ses pattes sont armées de griffes

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de l'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de l'ÉVÊQUE, 40.

T. 1.

22

redoutables, dont un seul coup suffit pour éventrer un bœuf, et ses yeux farouches ont une expression singulière de ruse et de menace. Toutes ses habitudes sont celles de nos chats domestiques; il s'avance avec précaution pour saisir sa proie, la surprend plutôt qu'il ne la combat, et se tapit le ventre contre terre pour se glisser entre les broussailles ou à travers les hautes herbes. Quand il s'est ainsi glissé à une certaine distance, il fait un bond prodigieux, et tombe sur l'animal qui passe, sans jamais le manquer. Il fréquente surtout le bord des fleuves, pour y guetter les animaux qui viennent s'y désaltérer matin et soir.

C'est à regret, lorsque nous avons parlé du lion (1), que, fidèles à notre système de dépouiller l'histoire naturelle de la poésie dont on s'est plu à l'entourer, c'est à regret que nous avons refusé à ce terrible animal cette grandeur d'âme, cette généreuse clémence dont on aimait à le parer, et que nous l'avons montré tel qu'il est, bas et cruel, féroce et sanguinaire. Cette fois il nous faut encore nous élever contre un préjugé, mais dans un sens tout contraire, et défendre le tigre contre le déchainement des écrivains qui ont pris à tâche de le représenter comme l'animal le plus terrible et le plus atroce. M. de Buffon, entre autres, se laissant aller à la brillante fécondité de son imagination, M. de Buffon s'écrie : « Le tigre est le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel; ni la force, ni la continuité, ni la violence, ne peuvent le dompter. Il s'irrite des coups comme des mauvais traitements; la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le temps, loin de l'amollir en tempérant ses humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage : il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant : chaque objet lui paraît une nouvelle proie qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissements affreux mêlés d'un grincement de dents, et vers lequel il s'élançait souvent malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer !... Souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort, pour en égorger d'autres; il semble qu'il cherche à goûter de leur sang; il le savoure, il s'en enivre; et lorsqu'il leur fend et déchire le corps, c'est pour y plonger sa tête et pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif s'éteigne ! »

Certes, il est impossible d'exprimer de plus nombreuses erreurs en un plus beau langage. Cet idéal de la férocité, ce luxe de carnage, cette passion du sang, ont pu fournir à M. de Buffon une page sublime d'éloquence; mais ce n'est pas là le portrait du tigre. Cet animal n'est ni plus féroce, ni plus sanguinaire, ni plus lâche que le lion. Ils sont tous deux indomptables pour la force, tous deux inexorables quand ils ont faim, tous deux téméraires lorsqu'ils sont en fureur; tous deux

ont perdu une partie de leur férocité dans la captivité, quand on a eu soin de les bien nourrir, et on a vu les tigres tout aussi bien que les lions, s'attacher à leurs gardiens, devenir familiers avec eux et les distinguer de toutes les autres personnes. On les a vus présenter leur dos pour recevoir leurs caresses et y répondre d'une manière douce et expressive. Il y a loin de là assurément à ce que dit M. de Buffon.

Ce n'est pas à dire cependant que le tigre ne soit un des animaux les plus terribles et les plus redoutables; sa force extraordinaire le prouve, et la violence de son appétit le veut; seulement on l'a fait plus effroyable qu'il n'est. On lui fait la chasse aux grandes Indes, et on n'en retire d'autre avantage que la gloire de l'avoir bravé, et d'autre profit que sa dépouille, qui est une des plus belles fourrures qu'on puisse voir. Les voyageurs racontent mille aventures sur les dangers qu'ils ont courus, et il y en a une entre autres qui nous a paru si remarquable et si pleine d'intérêt, que nous ne pouvons résister au désir de la citer ici. Nous laisserons parler un des acteurs de ce drame terrible.

« Le spectacle que j'avais devant les yeux, dit-il, me faisait craindre que nous ne fussions obligés de passer plusieurs jours dans cette caverne. Cependant, quand la tempête eut un peu diminué de sa violence, nos guides sortirent pour voir si nous pouvions continuer notre route. La grotte dans laquelle nous avions cherché un asile était si sombre, que lorsque nous nous éloignions de l'entrée, nous ne pouvions plus voir à un pouce en devant de nous. Tandis que nous parlions des embarras de notre position, des cris et des gémissements plaintifs sortis de la grotte vinrent tout à coup attirer notre attention. M. Wharton et moi nous écoutions avec un sentiment d'effroi ces cris sinistres; mais Lincoln, notre étourdi et jeune ami, se jetant à plat ventre, se traîna avec Franck, mon chasseur, le long de la caverne, pour reconnaître la cause de ce bruit. A peine avaient-ils fait quelques pas que nous les entendîmes pousser une exclamation de surprise; et bientôt ils reparurent portant chacun sous le bras un animal singulièrement tacheté, qui avait l'air d'un gros chat, et dont les mâchoires étaient armées de dents incisives formidables. Les yeux de ces animaux étaient d'un ton verdâtre, ils avaient de longues griffes à leurs pieds, leur langue d'un rouge de sang pendoit hors de leur gueule. A peine M. Wharton les avait-il regardés, qu'il s'écria : « Juste ciel ! nous sommes dans la caverne d'un... » Mais il fut interrompu tout à coup par les voix de nos guides, qui accouraient vers nous, en s'écriant : Un tigre ! un tigre ! et aussitôt ils grimperent avec une singulière prestesse au haut d'un cèdre placé près de la caverne, et se cachèrent dans ses branches.

« La première impression d'horreur et de surprise m'avait d'abord glacé d'effroi; mais dès que ce sentiment fut un peu dissipé, je me jetai sur mes armes à feu. M. Wharton avait aussi repris possession de ses sens, et il nous appela à lui pour l'aider à boucher l'ouverture de la caverne avec une énorme

(1) Voyez notre dix-septième numéro, page 129.

picre, qui heureusement s'en trouvait tout près; le sentiment du danger qui s'approchait, augmentait notre force, car nous commençions à entendre distinctement les rugissements de l'animal, et nous étions perdus s'il atteignait l'entrée de la caverne, avant que nous eussions pu la fermer. Nous n'avions pas encore fini que nous le vîmes se diriger en bondissant vers le repaire. Dans ce moment terrible, nous redoublâmes nos efforts, et la grande pierre interposée entre lui et nous, nous mit à l'abri de son attaque. Il y avait cependant un petit espace vide entre cette pierre et le haut de l'ouverture, à travers lequel nous pouvions voir la tête du tigre, où étincelaient des yeux qui lançaient sur nous des regards furieux. Ces rugissements ébraulaient les profondeurs de la caverne, et ses petits y répondaient avec des rugissements aigus. Notre redoutable ennemi avait d'abord tenté d'enlever la pierre avec ses griffes puissantes, et ensuite de la reculer avec sa tête; l'inutilité de ses efforts ne fit qu'augmenter sa rage, il poussa un cri plus perçant que tous les autres, et ses yeux enflammés semblaient darder la lumière dans l'épaisseur des ombres de notre retraite. Un instant je fus presque tenté de le plaindre, car c'était un sentiment de paternité qui irritait sa colère.

« Il est temps de tirer sur lui, me dit M. Wharton avec le sang-froid qui ne le quittait pas; visez à ses yeux; la balle traversera son cerveau, et nous aurons une chance d'en être délivrés. »

« Franck prit son fusil à deux coups, et Lincoln ses pistolets. Le premier plaça le canon de son arme à quelques pouces du tigre, et le second fit de même. Au commandement de M. Wharton, l'un et l'autre lâchèrent leurs détonations au même instant, mais le coup ne partit pas; le tigre en entendant la détente, avait senti que c'était une attaque dirigée contre lui, et fit un bond pour se jeter de côté; mais voyant qu'il n'avait point été atteint, il revint à sa première place avec un redoublement de furie. La poudre des deux amorces avait été mouillée. Tandis que Franck et Lincoln la répandaient par terre, attendu qu'elle ne pouvait plus être bonne à rien, M. Wharton et moi, nous nous occupions de la recherche des boîtes à poudre; il faisait si sombre que nous fûmes obligés de chercher à tâtons, en nous traînant sur le sol.

« Lorsque je me trouvai en contact avec les petits du tigre, j'entendis un bruit semblable à celui du frottement d'un morceau de métal, et bientôt je reconnus que ces animaux jouaient avec nos boîtes à poudre. Par malheur ils avaient ôté le bouchon avec leurs griffes, et la poudre répandue sur le sol humide ne pouvait plus nous servir. Cette découverte nous plongea dans la plus profonde consternation.

« Tout est perdu! s'écria M. Wharton, il ne nous reste plus qu'à voir lequel, vaut le mieux de mourir de faim avec les animaux qui sont enfermés avec nous, ou de mettre un terme immédiat à nos souffrances, en laissant pénétrer dans la caverne le monstre qui en est dehors.

« En parlant ainsi, il alla se placer près de la pierre qui nous protégeait, et fixa des regards

intrépides sur les yeux étincelans du monstre. Le jeune Lincoln, au désespoir, faisait mille imprécations. Franck, qui avait plus de sang-froid, prit un morceau de corde qu'il portait dans sa poche, et se dirigea vers l'autre bout de la caverne, sans nous dire dans quel but. Bientôt nous entendîmes un sifflement étouffé, et le tigre, qui l'avait entendu également, parut encore éprouver un plus grand trouble; il allait et revenait devant l'entrée de la caverne, d'un air égaré et furieux; puis il s'arrêta tout à coup, et dirigeant sa tête vers la forêt, il poussa des cris assourdissants. Nos deux guides indiens profitèrent de cette occasion pour lui lancer des flèches, du haut de l'arbre où ils étaient cachés: il fut frappé plusieurs fois, mais sa peau épaisse faisait jaillir ces traits inoffensifs. A la fin cependant, une de ces flèches l'atteignit près de l'œil et resta fixée dans sa blessure. Sa fureur fut alors portée à son comble; il se lança vers l'arbre, et, se dressant sur sa tige, en la saisissant avec ses griffes, il parut vouloir le renverser. Mais quand il fut parvenu à se débarrasser de sa flèche, il redevint plus tranquille, et se plaça de nouveau à l'entrée de la grotte.

« Franck reparut enfin, et un coup d'œil m'apprit ce qu'il venait de faire. De chacune de ses mains pendait un petit tigre attaché à la corde avec laquelle il l'avait étranglé. Avant que je fusse averti de ce qu'il méditait, il les avait jetés l'un et l'autre au tigre à travers l'ouverture; l'animal ne les vit pas plutôt qu'il commença à les examiner attentivement et en silence, en les retournant avec précaution de côté et d'autre. Dès qu'il fut convaincu qu'ils étaient morts, il poussa un cri de désespoir si pénétrant, que nous fûmes obligés de boucher nos oreilles. Quand je reprochai à mon chasseur cet acte de barbarie gratuite, je vis, par la rudesse de ses réponses, qu'il avait perdu tout espoir de salut, et que dès lors il regardait comme dissous les rapports de subordination du serviteur au maître. Pour moi, sans que je susse pour quelle raison, j'espérais toujours qu'un secours inattendu viendrait me tirer de l'affreuse position où j'étais.

« Cependant le tonnerre avait cessé de se faire entendre, et un vent paisible et doux succédait à la violence de l'ouragan. Les chants des oiseaux résonnaient de nouveau dans la forêt, et les gouttes de pluie frappées par les rayons du soleil étincelaient sur les feuilles comme des milliers de diamants. Je voyais, par l'ouverture de notre antre, ce réveil de la nature succéder au tumulte des éléments, et le contraste que faisait cette scène tranquille avec notre situation la rendait plus affreuse encore. Nous étions dans un tombeau d'où rien ne paraissait devoir nous faire sortir, car un monstre plus épouvantable que le Cerbère de la fable en gardait l'entrée; il s'était couché près de ses petits. C'était un animal superbe et d'une grande taille; ses membres étendus dans toute leur longueur laissaient voir la force prodigieuse de ses muscles; de ses mâchoires armées de grandes dents tombaient de larges flocons d'écume. Tout à coup un long rugisse-

ment se fit entendre à distance : le tigre y répondit par un gémissement plaintif, et les Indiens poussèrent un cri qui nous annonça qu'un nouveau danger nous menaçait. Nos craintes furent confirmées au bout de quelques minutes, car nous vîmes un autre tigre se diriger en bondissant vers l'endroit où nous étions. « Cet ennemi sera encore plus dangereux que l'autre, dit M. Wharton, car c'est la femelle, et celles de ces animaux sont impitoyables pour ceux qui les ont privés de leurs petits. »

« Les rugissements de la tigresse, quand elle eut examiné les corps de ses petits, surpassèrent tout ce que nous avions déjà entendu; et le tigre y mêla des cris lamentables. Tout à coup ses hurlements cessèrent, elle ne fit plus entendre qu'un murmure sombre, et nous la vîmes avancer ses naseaux fumants à travers l'ouverture et regarder de tous côtés. Ses regards tombèrent bientôt sur nous, et aussitôt elle s'élança en avant avec fureur, comme pour pénétrer dans le lieu de notre refuge. Peut-être serait-elle parvenue, au moyen de sa force prodigieuse, à pousser la pierre, si nous n'avions pas réuni tous nos efforts pour la retenir. Quand la tigresse vit qu'elle ne pouvait pas réussir, elle se rapprocha du tigre, et pendant quelques instants elle parut se consulter avec lui; puis ils s'éloignèrent ensemble d'un pas rapide et disparurent à nos regards.

« Dès qu'ils se furent éloignés, nos deux guides indiens parurent à l'entrée de la caverne, et nous pressèrent de profiter, en fuyant, de la seule occasion que nous eussions de nous sauver, attendu que les tigres étaient allés chercher dans le haut de la montagne une autre ouverture qu'ils connaissaient sans doute, pour pénétrer dans l'intérieur de la grotte. En conséquence, nous nous mîmes tous en grande hâte à pousser la pierre qui en fermait l'entrée, et nous sortîmes de ce tombeau, où nous avions craint d'être ensevelis vivants. M. Wharton fut le dernier qui le quitta, parce qu'il ne voulut pas en sortir avant d'avoir retrouvé son fusil à deux coups: pour nous, nous ne songions qu'à nous échapper. Nous entendions de nouveau les rugissements des tigres, quoique à distance, et suivant la trace de nos guides, nous nous jetâmes dans un sentier de côté. Le grand nombre de racines et de branches dont la tempête avait jonché le chemin que nous suivions rendait notre fuite lente et difficile.

« Nous marchions ainsi depuis un quart d'heure, quand un cri perçant poussé par un des Indiens nous apprit que les tigres étaient sur notre trace. Nous nous trouvions alors devant un pont de roseaux que l'on avait jeté sur un torrent. Il n'y a guère que les Indiens, avec leur démarche légère, qui puissent s'avancer sans crainte sur des ponts de ce genre, qui frémissent et oscillent à chaque pas que l'on y fait. Profondément enfoncé entre les

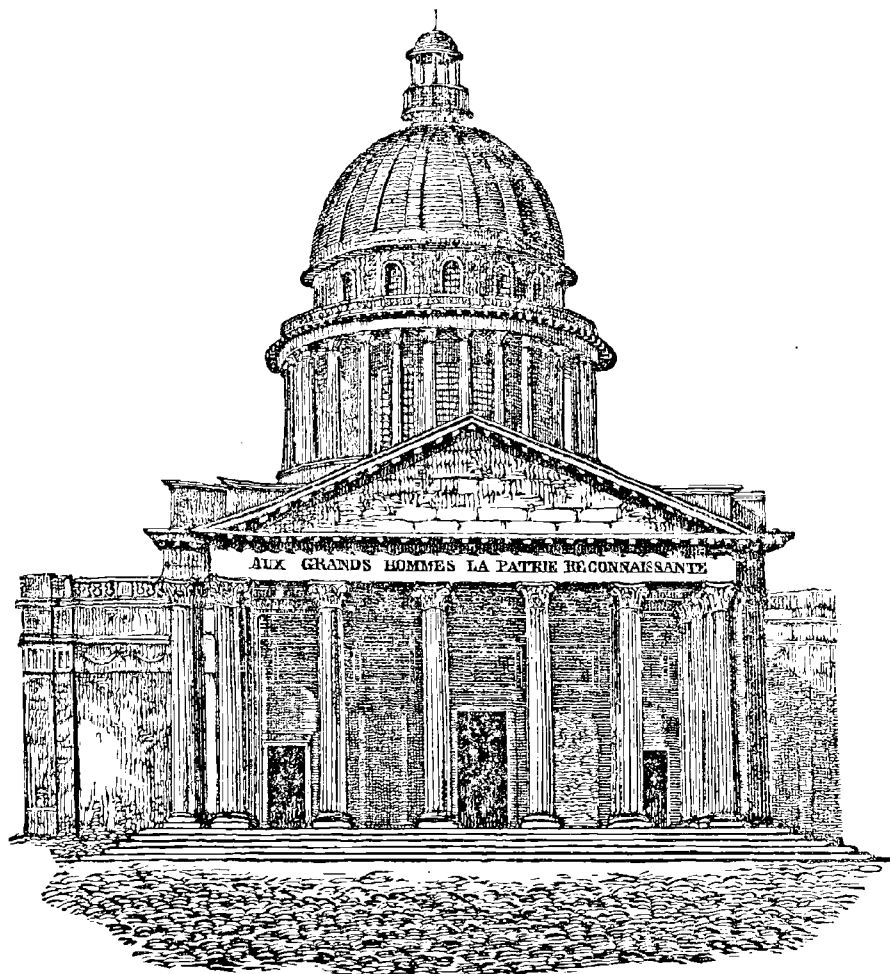
deux rives, semées de roches aiguës, le torrent coulait au-dessous avec violence. Lincoln, Franck et moi, nous traversâmes ce pont sans accident; mais M. Wharton était encore au milieu, tâchant d'y garder son équilibre quand les tigres débouchèrent d'un bois voisin; sitôt qu'ils nous aperçurent ils bondirent vers nous en poussant des hurlements épouvantables. Cependant Wharton était parvenu sans encombre de l'autre côté du torrent, et j'étais occupé avec Franck et Lincoln, et mes deux guides, à escalader les rochers qui se trouvaient en face.

« M. Wharton, quoique les tigres fussent tout près de lui, ne perdit pas son courage et sa présence d'esprit. Aussitôt qu'il fut parvenu de l'autre côté du pont, il tira son couteau de chasse et coupa les liens qui l'attachaient à l'une des rives; il espérait de cette manière mettre un obstacle insurmontable à la poursuite de nos ennemis; mais à peine avait-il accompli sa tâche, que nous vîmes la tigresse se précipiter vers le torrent et tenter de le franchir par un saut. Ce fut un spectacle curieux de voir ce redoutable animal suspendu un instant au-dessus de l'abîme. Mais cette scène passa comme l'éclair! Sa force n'était pas égale à la distance: avant qu'il eût atteint le fond du torrent, il avait été déchiré en mille pièces par les pointes des rochers. Cette catastrophe ne découragea pas son compagnon, qui, d'un vigoureux élan, parvint à franchir le ravin. Toutefois il n'atteignit la rive opposée qu'avec ses griffes de devant. Suspendu de cette manière au-dessus du précipice, il s'efforçait de prendre pied. Les Indiens poussèrent de nouveau un cri sauvage, comme si tout espoir était perdu. Mais M. Wharton, qui était tout près du tigre, s'avança courageusement vers lui et lui plongea son couteau de chasse dans la poitrine. Furieux au-delà de tout ce que je puis dire, le monstre, rassemblant toutes ses forces, fixa ses griffes de derrière sur le rocher, et parvint à saisir Wharton par la cuisse; mais mon héroïque ami conserva toute son intrépidité: il prit de la main gauche un tronc d'arbre pour lui servir de support, et replongea avec vigueur son couteau de chasse dans la poitrine du tigre.

« Tout cela fut l'ouvrage d'un instant. Les Indiens, Lincoln, Franck et moi, nous courûmes à son aide: Lincoln, saisissant le fusil de Wharton, qui était près de lui, asséna un coup de crosse si vigoureux sur la tête du tigre, que l'animal étourdi lâcha prise, et fut précipité dans l'abîme. Mais ce malheureux jeune homme n'avait pas calculé la force de son coup; il pencha en avant, ses pieds glissèrent, et ses mains se trouvant sans aucun point d'appui, il tomba dans le torrent, se débattit un instant à sa surface, et s'y enfonça ensuite pour ne plus reparaitre!

LE PANTHÉON.

EGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE.



Parmi tous les monuments modernes, le Panthéon est le seul peut-être qui, par sa magnificence et ses dimensions colossales, rappelle ces anciens temps où les peuples et les souverains mettaient leur gloire à élever des édifices qui pussent rendre leur mémoire impérissable. Bâti sur une éminence, il domine Paris, et de loin il s'élève majestueusement comme pour annoncer la grande ville. Vu à distance, son dôme, d'une coupe si noble et si hardie, semble se confondre avec les nuages, et la croix dorée, qui le surmontait naguère, brillait dans le ciel.

Commencé en 1757, il fallut employer sept années à explorer le sol, à le raffermir, à combler des puits, à enfoncer d'énormes pilotis, et ce ne fut qu'en 1764 que Louis XV vint en grande pompe poser la première pierre. Ce superbe édifice a coûté soixante ans de travaux, et plus de vingt-cinq millions. Il fait la gloire de l'architecte Soufflot, homme d'un immense talent, et qui, le premier, a osé secouer la vieille routine des siècles précédents, pour se rapprocher de la pureté et de la simplicité antiques. Il a plutôt voulu bâtir un tem-

ple qu'une église. Au lieu des deux tours obligées, il nous a donné un portail magnifique et un dôme immense; au lieu des ornements du style gothique, il nous a donné des colonnades entre lesquelles la lumière se joue, pour aller ensuite glisser sur une muraille lisse et blanche; il a remplacé la mystérieuse majesté de nos cathédrales par l'éclatante grandeur des temples de l'antiquité.

Le plan général de l'édifice est une croix grecque, formant quatre nefs, qui se réunissent à un centre commun que recouvre le dôme. La façade principale se compose d'un perron élevé de onze marches et d'un péristyle qui rappelle celui du Panthéon de Rome. Elle se compose de vingt-deux colonnes cannelées d'ordre corinthien. Chacune de ces colonnes a 58 pieds 3 pouces de hauteur et 5 pieds et demi de diamètre.

Chacune des quatre nefs est bordée de bas-côtés, séparés par des rangées de colonnes de même ordre que celles de la façade, de 37 pieds 8 pouces de hauteur sur 3 pieds 6 pouces de diamètre. Cette multitude de colonnes, dont on ne compte pas moins de cent trente, jointe à l'élégance et à la

noble simplicité des ornements, forme un magnifique coup d'œil.

La longueur totale de l'intérieur du temple est de 282 pieds, la largeur, prise d'une extrémité d'une nef latérale à l'extrémité de l'autre, est de 238 pieds; et la largeur de chacune des nefs, prise entre les deux murs qui forme le fond du péristyle, est de 99 pieds 4 pouces. Le dôme s'élève sur quatre piliers triangulaires, placés à l'angle de chaque nef, et décorés par des colonnes engagées correspondantes à celles des nefs. Le dôme se compose de trois coupes. La première prend naissance au-dessus d'un entablement de seize colonnes, et se trouve élevée, du dessus du sol, de 178 pieds; la seconde, sur laquelle l'architecte s'est attaché à rassembler un grand éclat de lumière, est éloignée du pavé de 209 pieds 7 pouces. Elle est enrichie de la magnifique apothéose peinte par notre célèbre peintre M. Gros.

A l'extérieur, le dôme offre d'abord une décoration circulaire composée de trente-deux colonnes corinthiennes de 3 pieds 4 pouces de diamètre sur 34 pieds 3 p. de hauteur. Sur cette colonnade s'appuie la grande voûte qui forme la troisième coupole du dôme. Le diamètre de cette voûte, au point de départ, est de 73 pieds, et sa hauteur de 43; la surface est divisée en seize côtes saillantes, dont la largeur est égale à la moitié des intervalles; elle est couverte en lames de plomb. Son couronnement a déjà varié bien des fois. D'abord on avait, suivant le plan de l'architecte Soufflot, construit un balcon circulaire et une lanterne. Cet ornement fut changé pour un piédestal destiné à supporter une statue colossale de 27 pieds de haut. Puis sous l'empire on a fait ce que nous voyons aujourd'hui; c'est une lanterne circulaire, ornée de huit colonnes et percée de six croisées en arcades; enfin, sous la restauration on a ajouté sur le dôme de cette lanterne une couronne en cuivre doré, composée de huit têtes d'anges et de huit fleurs de lis entremêlées. Dans le milieu de cette couronne, s'élevait une boule dont le diamètre était de 4 pieds 4 pouces, et que surmontait une croix haute de 19 pieds 5 pouces, et large de onze pouces sur toutes ces faces. Aujourd'hui cette croix est abattue, et on parle de la remplacer par une statue de la liberté.

Quand on construisit le magnifique monument dont nous parlons, on se proposait de le consacrer à l'exercice du culte catholique, et les ornements intérieurs, les bas-reliefs qui le décoraient, la sculpture qui brillait sur la façade et qu'on devait au ciseau du célèbre Coustou, tout avait été exécuté dans ce but. C'est ainsi que la nef d'entrée représentait Moïse, Aaron, Josué, David, et des sujets tirés de la vie de ces patriarches; c'est ainsi qu'on voyait le triangle emblématique et le nom de *Jéhova*; c'est ainsi enfin que les statues des saints et des principaux docteurs de l'église ornaient tous les bas-reliefs de l'intérieur; tout ce qui frappait les regards rappelait à l'esprit les grands faits ou les sublimes préceptes de notre sainte religion!

Mais l'Assemblée constituante vint tout changer

en 91, en enlevant l'édifice à l'exercice du culte, et en le consacrant à la sépulture des citoyens illustrés par leurs talents, leurs vertus ou les services rendus à la patrie. Dès ce moment l'église Sainte-Geneviève reçut le nom de *Panthéon français*; dès ce moment aussi disparurent tous les emblèmes religieux et tout ce qui pouvait rappeler sa destination première. On mit sur le fronton cette belle et simple inscription :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

A l'intérieur parurent tous les symboles de la liberté et de la morale publique. On vit de tous côtés représentés par des allégories les droits de l'homme, l'empire de la loi, le dévouement patriotique et la force! On honora la mémoire de Mirabeau, le grand orateur, en le transportant le premier au Panthéon; on déshonora le Panthéon en y plaçant la dépouille mortelle de Marat, l'infâme terroriste. Puis vint l'empire de Napoléon, qui, voulant que les grandes choses fussent l'expression des grandes pensées, ordonna que le Panthéon serait rendu au culte, mais qu'il continuerait à servir de sépulture aux grands hommes, comme l'abbaye de Westminster à Londres. Cet honneur fut déferé tour à tour à Lannes, duc de Montebello, à Lagrange, le grand géomètre, à Bonaïville, le célèbre voyageur, et à tant d'autres illustrations de l'époque.

Sous la restauration, on supprima l'inscription, et on la remplaça par une autre qui déclarait que Louis XVIII rendait au culte, sous l'invocation de Sainte-Geneviève, le monument que Louis XV lui avait consacré (1). Depuis la révolution des trois jours, l'inscription a reparu, et rien de plus.

N'est-ce pas une chose remarquable, que le plus beau monument de Paris, sans cesse destiné à de grandes choses, n'ait jamais servi à aucune: comme pour prouver que les établissements utiles valent mieux que les grands édifices stériles!

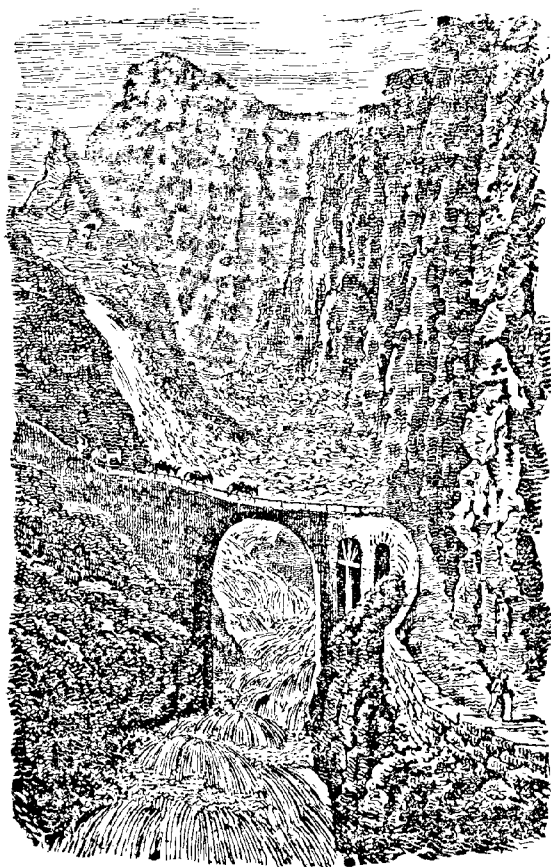
LE PONT DU DIABLE.

S'il est quelque chose qui étonne et qui saisit vivement l'esprit, ce sont les travaux immenses entrepris par les hommes, pour vaincre les obstacles que leur opposait la nature. Ils sont parvenus à sillonner les mers, à défier les vents et les tempêtes, à anéantir les distances, et à ne plus voir dans l'Océan qu'un moyen de communication. Sur terre ils ont comblé des abîmes, nivelé des montagnes, coupé des rochers, et gravi des pics inaccessibles même aux bêtes sauvages. Partout on retrouve son génie et sa main puissante, mais nulle part on ne les admire plus que dans les merveilles qu'il a fallu faire pour établir des communications par la Suisse avec l'Italie.

Le Saint-Gothard est un des passages les plus fréquentés; c'est aussi un des plus extraordinaires,

(1) D. O. M. *Sub invocat. S. Genovefæ. Lu. I. XV. Nicavit., Lud. XVIII. restituit.*

et où il a fallu tout créer. On ne voit de toutes parts que montagnes de neige, qu'amas de glace, que rochers menaçants, que précipices sans fond. Et au milieu de cet effrayant désordre de la nature, de cette espèce de chaos, roule et bondit, s'élançe et se précipite, rugit et murmure, un torrent furieux. Tantôt il coule à de grandes profondeurs, et l'œil ne l'aperçoit plus, alors que l'oreille est encore effrayée de son grondement de tonnerre; tantôt il se rapproche de la route, et, quoiqu'à distance, ébraule avec un horrible fracas les rochers qui portent les voyageurs.



Plusieurs ponts sont jetés sur ces abîmes. Le plus remarquable est le *Pont du Diable*, non-seulement par lui-même, mais encore par l'horrible lieu dans lequel il est situé, et qui, au feu éternel près, est l'image de l'enfer. L'arche du pont a 75 pieds d'ouverture, et à la vue de cette hardiesse on ne peut comprendre par quelle magie l'architecte a pu l'exécuter! Le torrent, avant de passer dessous, se précipite d'une hauteur de cent pieds, et vient ensuite rugir contre les rocs avec une impétuosité effrayante. La vallée offre un aspect sinistre; elle ne présente de toutes parts que des rocs immenses nus, dépouillés et noirs, à travers les sommets desquels on n'aperçoit que de temps à autre un peu de ciel! gorge affreuse et glaciale où le soleil ne pénètre jamais, où le silence n'a jamais régné, et où la végétation ne pénétrera jamais! C'est le chaos, et

pendant, au milieu de ce chaos, la main des hommes a placé un pont!

Et les échos de ces rocs effrayants ont répété les détonations des armes à feu; car les Autrichiens et les Français s'y sont livrés des combats, et ce pont, pris et repris plusieurs fois, a été baigné de sang, comme pour mieux mériter la fatalité de son nom.

On a fait la guerre dans ces étroits passages, et on se les est disputés avec un acharnement qui fut d'autant plus meurtrier, que les armes n'étaient pas ce qu'il y avait de plus dangereux pour les combattants, car le moindre faux pas suffisait pour tomber dans un abîme ou disparaître dans les ondes du torrent.

Ces vallées effroyables se succèdent, et on ne sort d'un danger que pour en braver un autre. La Reuss, qui ne bondit que d'obstacle en obstacle, court à travers tous ces précipices comme pour en marquer le fond, et le *Pont du Diable* n'est pas le seul que l'audace des hommes ait jeté sur ces abîmes pour établir des communications. On en compte jusqu'à cinq; et si celui que nous présentons est le plus remarquable, il y en a un autre que les voyageurs s'empressent aussi de visiter. Il se compose d'une arche jetée sur deux pointes de rochers, qui s'avancent des deux bords du torrent servant de piliers naturels. Une ancienne tradition du pays lui a fait donner le nom de *Saut du Moine*.

On dit qu'un moine avait enlevé une jeune fille, et que pour n'être pas poursuivi, il l'avait forcée de le suivre dans ces lieux si sauvages qu'on croyait que des démons seuls pouvaient s'y risquer. Le moine arriva sur les bords du rocher et s'arrêta devant cet abîme, effrayé qu'il fut par le bruit du torrent qui grondait à ses pieds. Il resta là quelque temps avec sa proie à demi-morte de frayeur, lorsqu'enfin prenant une résolution désespérée, il saisit la pauvre femme dans ses bras, s'élança, et, d'un bond vigoureux, atteignit l'autre pointe du rocher!

Quand depuis, on a construit l'arche qui s'élançe ainsi d'une roche à l'autre, on s'est souvenu du saut du moine, et on a donné son nom au nouveau passage.

Ces sortes de ponts qui couvrent ainsi des précipices ne sont pas rares dans le monde; les voyageurs en ont donné de nombreuses descriptions, et on rapporte même que dans l'Amérique méridionale, les Indiens ont osé lancer des communications aériennes d'une montagne à l'autre, longtemps avant qu'on ait connu en Europe l'art de construire des ponts suspendus. Ces communications du Nouveau-Monde sont composées de nattes assujéties par de longues cordes tressées avec des écorces d'arbre. Le moindre vent les agite, et leur grande longueur leur fait décrire une courbe telle, qu'on serait tenté de douter que le passage soit possible. Les Indiens cependant traversent ces ponts avec une extrême rapidité, bien que chacun de leurs pas leur communique une oscillation qui se fait sentir aux deux extrémités. Il est rare qu'un Européen ose les suivre et confier sa vie à un si frêle appui. On le conçoit, car il n'y a ni corde ni parapet

pour rassurer contre le moindre faux pas; et, à moins d'une grande habitude, la tête tourne si on jette les regards sur les profondeurs au-dessus desquelles on se trouve suspendu.

Ce sont-là de véritables *ponts du Diable*, près desquels ceux de Suisse ne sont rien.

L'ARIOSTE.

On ne cite que fort peu d'exemples d'hommes parvenus à quelque célébrité dans les lettres, et qui soient entrés de prime abord dans cette carrière, si ingrate et si glorieuse, si séduisante et si difficile. Presque tous se préparaient à d'autres destinées; ils avaient choisi dès leur adolescence, ou leurs parents avaient choisi pour eux l'épée, la robe, ou le négoce, ou des professions utiles, ou même les beaux-arts; mais un jour, une heure venaient, où ils acquéraient tout à coup la conscience de cette faculté nouvelle qui était en eux; et dès qu'ils ont eu le sentiment de la supériorité de leur intelligence, ils ont tout quitté pour se livrer à la culture des lettres. Il y en a quelques-uns qui ont pu concilier deux choses qui paraissent incompatibles, et qui ont mené de front les études et les affaires. L'Arioste, le célèbre poète, est de ce nombre.



Dès son enfance il montrait les plus hautes dispositions pour la poésie, et faisait des espèces de tragédies qu'il jouait avec ses frères. Ce goût ne se démentit pas lorsqu'il parvint à l'âge mûr, et alors on le vit, quoique attaché à la personne du cardinal d'Est, et chargé par lui des affaires les plus importantes, on le vit cultiver les lettres

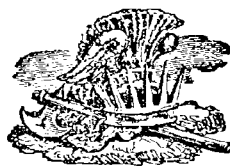
avec ardeur. C'est au milieu d'occupations de tout genre qu'il entreprit son poème immortel de *Roland furieux*; c'est là que, sans cesse distrait et dérangé, il l'acheva après y avoir travaillé au moins dix années de suite avec la plus admirable persévérance; car l'Arioste suivait le précepte de Boileau et revoit sans cesse son ouvrage. Il le publia en 1516, n'ayant encore que trente-deux ans!

Quelques années après, l'Arioste, brouillé avec le cardinal, s'attacha au service du duc Alphonse, qui, en 1522, lui confia la mission importante de rétablir l'ordre dans une certaine partie de ses États, où les factions et les partis s'agitaient avec violence. L'Arioste parcourut ces provinces et parvint en peu de temps à ramener tous les esprits à la soumission et à la concorde. C'est pendant une de ces nombreuses excursions qu'il fut forcé de faire, qu'il lui arriva une aventure assez extraordinaire.

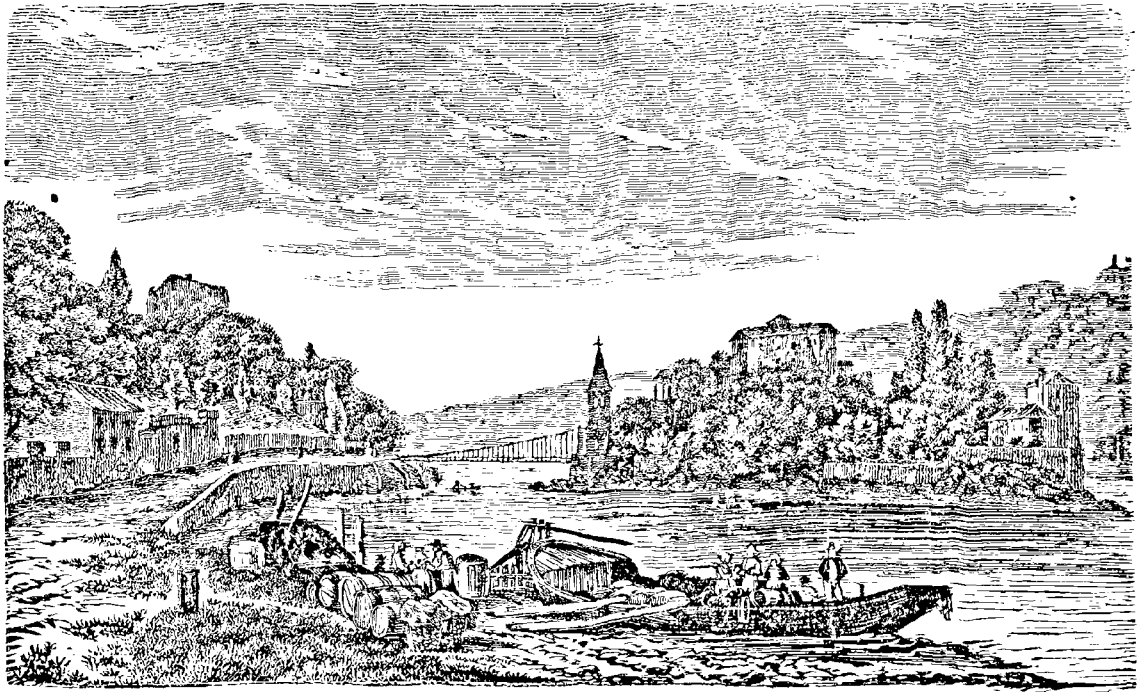
Accompagné de quelques serviteurs, il traversait les montagnes lorsqu'il se trouva tout à coup au milieu d'une troupe de gens armés. La résistance était impossible: l'Arioste mit pied à terre, et se résigna à tout événement. Les gens qui l'entouraient étaient de mine suspecte, et bientôt il ne douta plus de son malheur, lorsqu'il apprit d'eux qu'il était tombé entre les mains d'un fameux chef de brigands nommé *Pacchione*. Mais quelle fut la surprise de l'Arioste, lorsqu'il vit cet homme redoutable s'approcher de lui avec toutes les marques du plus grand respect, se féliciter du bonheur de voir un aussi célèbre poète, lui faire ses offres de services, et lui donner une escorte pour le conduire hors des montagnes. On lisait donc aussi *Roland furieux* dans les cavernes!

L'Arioste n'était pas riche; mais il savait se contenter de peu, et il parvint à jouir d'une honnête aisance. Il avait fait bâtir une petite maison fort modeste où il passa les dernières années de sa vie; et comme quelqu'un lui demandait comment il se faisait qu'il eût fait bâtir une maison si simple, lui qui avait décrit dans son poème des palais si magnifiques, il répondit: «C'est parce qu'on rassemble bien plus vite et plus facilement des mots que des pierres.» Il mourut dans cette maison, le 6 juin 1553, à la suite de plus de huit mois de souffrances, et n'étant encore âgé que de 58 ans. Les historiens du temps s'accordent à le représenter comme un homme doué d'avantages extérieurs fort remarquables, et d'un caractère doux, aimable et facile pour tout le monde.

On a fait de nombreuses éditions de ses ouvrages, et plusieurs villes lui ont élevé des statues.



L'ÎLE BARBE SUR LA SAONE.



S'il y a des lieux renommés par leur aspect sauvage, par leurs précipices et leurs montagnes, leurs neiges et leurs torrents, il y en a quelques-uns qui sont célèbres par la beauté de leur site, et si l'on peut s'exprimer ainsi, par la douceur et la sérénité de leur physionomie. Telle est l'île Barbe près de Lyon, la belle et opulente cité. Là tout est calme et riant; on dirait qu'on ne peut y avoir que d'agréables pensées, que le bonheur y habite et que la vie doit y être douce. Aussi cette île si bien située a-t-elle été remarquée des hommes dès les plus anciens temps.

Les vieilles traditions disent qu'autrefois l'île et ses environs étaient couvertes d'épaisses forêts. C'était là que les druides avaient établi leur résidence et se livraient à l'exercice de leur culte. Plus tard lorsque le christianisme commença à se répandre dans les Gaules et que sous Septime Sévère les chrétiens furent obligés de fuir, plusieurs d'entre eux cherchèrent un refuge dans ces forêts et y fixèrent leur demeure. En 240, on bâtit à la pointe septentrionale de l'île un monastère qui fut consacré à Saint-André et à tous les apôtres, et qui ne tarda pas à devenir célèbre. Il en sortit de grands prédicateurs et des hommes qui furent illustres dans l'église; on cite entre autres Saint-

Ambroise, Saint-Maurice et Saint-Loup, qui fut archevêque de Lyon.

Les premiers rois de France accordèrent leur protection à ce monastère, et en firent l'objet de leurs largesses. C'est ainsi que la communauté devint propriétaire de presque tous les biens situés sur les deux rives de la Saône, et que les droits seigneuriaux et les dîmes qu'ils en tiraient, ne manquèrent pas de l'enrichir. Elle était parvenue à son plus haut degré de prospérité, lorsque tout à coup, en peu de jours, elle se vit la proie d'une ruine complète. Une invasion des Sarrasins vint fondre, comme un fléau, sur ces belles contrées et renversa tout sur son passage. Les temples furent pillés, les autels renversés, les forêts brûlées, les maisons saccagées et les religieux massacrés. Il fallut des siècles pour réparer la dévastation de quelques instants, et encore ne le fut-elle jamais complètement. Ce n'est que sous Charlemagne que le monastère fut rebâti.

A cette époque, des cérémonies religieuses qui se célébraient aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte attiraient un concours immense de fidèles, qui, après avoir rempli leurs devoirs au pied des autels, se livraient dans l'île à la danse et à la joie. Elle retentissait alors d'éclats de gaité et du

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

son des instruments. Les fêtes religieuses ont disparu avec le monastère; mais la coutume de faire une sorte de pèlerinage à l'île Barbe n'a pas été abandonnée, seulement le pèlerinage a dégénéré en promenade, comme celle de Longchamps à Paris.

Située à une lieue de Lyon, l'île Barbe se trouve comme encaissée par des collines et des coteaux.

La Saône qui l'entoure caresse si doucement ses rivages, qu'on dirait qu'elle n'a pas de courant, et qu'elle offre plutôt l'image d'un lac que celle d'une rivière. Autrefois on ne pouvait aborder qu'en bateau; mais aujourd'hui que des ponts suspendus la lient aux deux rivages, l'accès en est plus facile et les promenades plus fréquentées.

POSSESSIONS HOLLANDAISES.

Ile de Sumatra.

Le fait le plus extraordinaire de l'histoire est, sans contredit, celui de voir quelques puissances d'Europe posséder souverainement, à des distances immenses, des contrées d'une plus grande étendue que leur propre territoire, et les gouverner par une poignée d'hommes envoyés de la mère-patrie. C'est ainsi que l'Angleterre, pauvre île, située presque au nord, a des possessions partout : Gibraltar, Malte et les îles Ioniennes dans la Méditerranée, des colonies sur les côtes d'Afrique, le cap de Bonne-Espérance, l'Île-de-France, et cet immense pays des Grandes-Indes, presque aussi grand à lui seul que tous les royaumes d'Europe ensemble, La France fort pauvre en comparaison a cependant encore quelques colonies, et la plus récente, qui peut devenir aussi la plus belle, n'est pas sans une grande importance. L'Espagne et le Portugal, nations qui, les premières, furent conquérir le Nouveau-Monde, l'Espagne et le Portugal n'ont presque plus rien; et enfin la Hollande, qui est si petite en Europe, et si faible surtout depuis qu'elle a perdu la Belgique, la Hollande possède encore de magnifiques contrées.

La plus belle de ces possessions, sans aucun doute, c'est Sumatra. Cette île, qui n'a pas moins de 430 lieues de long sur 67 de large, compte 3 à 4 millions d'habitants, composés de Malais, de Chinois et d'Arabes. Elle ressemble beaucoup à l'Angleterre pour la forme, car elle est comme elle très large à son extrémité méridionale, et se rétrécit en courant vers le nord. Son approche se trouve protégée de tous côtés par les vagues qui présentent dans ces parages un phénomène particulier. C'est un mouvement de la mer qui s'enfle à mesure qu'elle s'avance, et qui, lorsqu'elle a atteint la hauteur de 15 ou 20 pieds, retombe presque perpendiculairement comme une cascade, et se replie sur elle-même dans sa chute. Ce phénomène qu'on désigne sous le nom de *Surf*, agite tellement l'atmosphère qu'on l'entend à plusieurs milles dans l'intérieur des terres. Il cause une telle agitation dans les vagues et dans des directions si opposées, que l'usage des bateaux construits en Europe est impossible; il n'y a que ceux qui sont construits exprès dans le pays qui peuvent lutter avec cette mer extraordinaire, et encore faut-il pour

les diriger une grande expérience et une longue habitude.

Les habitants de Sumatra n'adoptent qu'avec difficulté quelques-uns de nos usages d'Europe, et les leurs sont très différents des nôtres.

Les hommes peuvent prendre autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir, mais il est rare qu'ils en prennent plus d'une. Quand un mari meurt, le plus proche parent, qui n'est pas marié, est tenu d'épouser la veuve. Les femmes ont la coutume de s'aplatir le nez : c'est à leur gré un genre de beauté auquel elles tiennent, et pour peu qu'elles soient bonnes mères, elles n'hésitent pas à comprimer violemment la tête de leurs nouveaux-nés. Elles ont grand soin aussi de rompre les oreilles, parce que c'est encore une grande beauté que de les avoir pendantes. Elles ont les yeux noirs et brillants, les cheveux couleur de jais, et fort épais quoiqu'elles les laissent pousser à volonté.

Les hommes coupent les leurs et ne portent pas de barbe; ils ont soin de l'arracher et de la détruire quand ils sont jeunes. Leur teint est jaune et cuivré. La haute compagnie laisse pousser ses ongles dans le goût chinois, surtout ceux de l'index et du petit doigt, qu'ils se plaisent à teindre en rouge. On voit qu'ils s'étudient à détruire, ou au moins à altérer, tout ce qu'a fait la nature; mais ils ne s'arrêtent pas là, ils ont adopté la bizarre coutume de se faire limer et teindre les dents. Quelques-uns se les font limer jusqu'aux gencives; quelques-autres les font affiler en aiguilles; il y en a qui se contentent de faire enlever l'émail, afin qu'elles reçoivent mieux la couleur noire, dont on doit les recouvrir. Les gens riches se font noircir la mâchoire supérieure et font couvrir l'autre d'une lame d'or, de sorte que l'éclat du métal, qui brille aux rayons du soleil, forme un contraste bizarre avec les dents dont le noir de jais se détache sur le corail des gencives.

Lorsqu'un habitant de ces contrées à demi policé vient à mourir, son corps est porté sur une large planche, qui sert pour tous les convois de la même famille et qui dure pendant plusieurs générations. On a soin de la frotter de temps à autre avec de la chaux, pour l'empêcher d'être la proie des vers ou de se pourrir; car plus une planche est vieille, plus la famille est ancienne. C'est le principe des titres de noblesse, seulement il est assez singulièrement choisi. On n'enferme pas le corps, on se contente de l'envelopper d'un voile blanc, et leur manière de creuser la tombe est telle que nous ne sachons pas qu'on en ait vu d'exemple

autre part. Ils creusent une fosse assez profonde, puis des deux côtés de cette fosse ils creusent en long une excavation juste assez considérable pour recevoir le corps qu'on y place sur le côté droit, et on remplit toutes les cavités avec des fleurs.

Dans toute l'étendue de l'île, on se nourrit principalement de légumes; et quand de temps à autre dans les festins on mange de la viande, elle est préparée avec des épices d'un goût si relevé qu'un Européen ne saurait en goûter sans se sentir la bouche en feu. Ces épices sont principalement : le poivre rouge, que nous appelons *poivre de Cayenne*, de l'ail très fort, et de l'écorce de citron. On les mêle avec de la pulpe de noix de coco, et c'est ce mélange auquel on donne le nom de *cary*.

Les Hollandais tirent un beau profit et font un grand commerce du poivre (1), dont chaque habitant est contraint à cultiver un certain nombre de pieds. Chaque famille est taxée à mille, et tout célibataire à cinq cents. Mais, chose des plus étranges, les habitants de Sumatra, qui fournissent une partie du globe de cet épice, n'en font aucun usage; ils préfèrent le poivre rouge, plus fort au goût, mais qu'ils regardent comme beaucoup moins échauffant.

Le camphre est aussi un produit d'une grande importance pour l'île. L'arbre sur lequel se trouve cette substance croît naturellement sur les côtes septentrionales, et s'élève aussi haut que les autres bois de charpente, car le tronc a quelquefois jusqu'à quinze pieds de circonférence. Il est fort recherché par les charpentiers et par les menuisiers, non-seulement parce qu'il est tout à la fois solide et léger, mais encore parce qu'il est à l'abri des insectes et des vers de toute espèce qui fourmillent dans les pays chauds. On trouve le camphre tout formé, tel que nous le connaissons, dans les fissures ou les crevasses du bois; et comme malheureusement il n'y a aucun signe qui le trahisse à l'extérieur, on est forcé d'abattre beaucoup d'arbres au hasard avant d'en trouver un qui en contienne. Nous ne pensons pas cependant qu'il soit impossible de reconnaître à quelques indices la présence du camphre, c'est une découverte à faire, et sans aucun doute elle se fera, car un jour viendra peut-être où de savants naturalistes auront intérêt à étudier la question; et, s'ils ne découvrent rien, le hasard fera probablement ce que la science aura vainement tenté.

C'est à Sumatra surtout que se trouve ce figuier extraordinaire (2) dont nous avons déjà parlé dans cet ouvrage, et qui se multiplie sans cesse par de longs jets qu'il lance de ses branches vers la terre, et qui prennent racine dès qu'ils la touchent. On le nomme, dans ce pays, le *jawi-jawi*. On en cite un qui couvre une circonférence de onze cent dix-huit pieds; et, comme il a une soixantaine de tiges qui ont pris racine à leur tour, cet arbre est presque une forêt à lui seul. C'est aussi à Sumatra que se rencontre l'upas, cet arbre fameux qui étourdit ceux

qui le regardent, qui blesse ceux qui l'approchent, et qui tue ceux qui osent s'asseoir un instant à son ombre! Comme on le pense bien, ce pauvre arbre est très calomnié. Il est bien vrai que sa sève contient un suc dangereux; mais les oiseaux se jouent impunément dans ses feuilles, les singes demeurent sur ses branches, et l'on peut dormir dessous sans rien craindre.

Il est fort imprudent de se risquer dans les forêts, presque impénétrables d'ailleurs, qui couvrent une partie de ce pays, car elles sont remplies d'animaux féroces et de serpents hideux. C'est encore là qu'on trouve le rhinocéros (1), l'hippopotame, les ours (2), et ces immenses serpents boas (3) qui déclarent une guerre si terrible à tout ce qui respire. Si on est assez heureux pour échapper à tous ces dangers, on se trouve assailli par un nombre incroyable de petites sangsues déliées comme des aiguilles. Elles tombent des arbres, se glissent sous les vêtements, s'attachent à la peau, et causent une vive douleur. Les oranges-outangs (4), qui sont respectés des indigènes, y sont en grandes troupes, et quelquefois ils viennent en foule attaquer les habitants, piller les fruits, et tout dévaster sans but et sans besoin.

Somme toute, l'île de Sumatra pourrait être à elle seule un état florissant. Elle n'est pas tout entière sous la domination de la Hollande, et des parties assez considérables sont encore abandonnées à toute leur sauvagerie indépendante. Au lieu de se résigner à perdre à jamais la Belgique, qui ne sympathise pas et qui ne peut sympathiser avec elle, la Hollande ferait plus sagement de chercher à soumettre l'île que nous venons de décrire d'une manière exacte, si ce n'est complète, et certes la Hollande peut y gagner plus qu'elle n'a perdu.

LE MILAN.

Quand on étudie l'histoire naturelle, on se laisse aller de préférence, et comme malgré soi, à l'examen des bêtes féroces, de celles qui vivent de meurtre et de carnage; il semble qu'on ressente toutes les émotions de crainte et de terreur sous lesquelles tremble la proie qui se cache ou la victime qui fuit. On s'intéresse au faible, mais aussi on admire le puissant. On aime à se représenter le lion, à la crinière hérissée, au front contracté, aux sourcils froncés et à la voix terrible! on frémit à l'idée du tigre, à la langue couleur de sang, aux yeux cruels, aux griffes de fer, au cri rauque et sauvage! ou bien même, pour regarder plus près de nous, on frissonne à la pensée de voir un loup furieux s'élançant du coin d'un bois et montrer ses dents avides et son poil hérissé! on suit avec d'autant plus d'intérêt l'histoire de ces animaux, qu'on y retrouve, en forçant un peu la réalité, un semblant d'analogie avec nos passions ou nos habi-

(1) Voyez numéro 2, pag. 12.

(2) Voyez numéros 6 et 11, pag. 44 et 86.

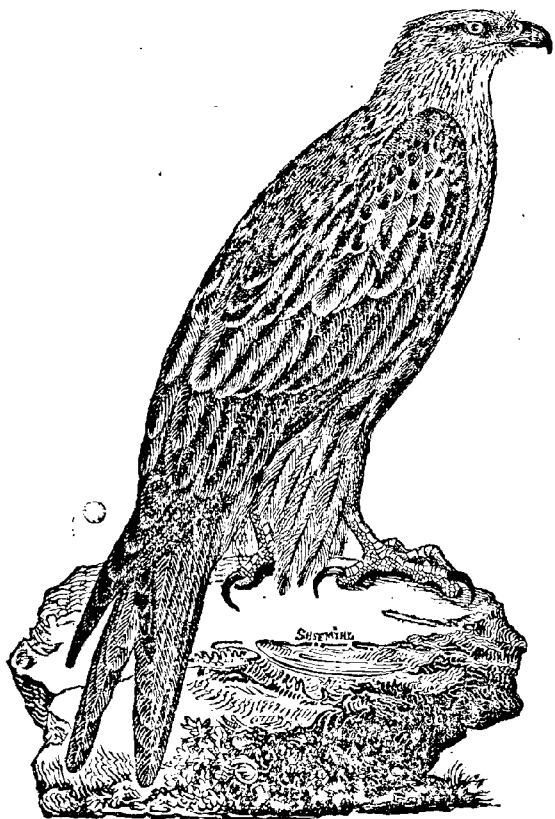
(3) Voyez numéro 19, pag. 146.

(4) Voyez numéro 4, pag. 29.

(1) Voyez numéro 21, pag. 166.

(2) Voyez numéro 20, pag. 155.

tudes. Cette étude, d'ailleurs, on a pu d'autant mieux s'y livrer, qu'il n'y a peut-être pas de quadrupèdes dont on ne soit parvenu à se rendre maître et qui ait vécu plus ou moins de temps dans la captivité.



Il n'en est pas de même des oiseaux. Ceux-là échappent à nos recherches et à notre examen. Ils fuient si vite, si loin et si haut, que l'œil a peine à les suivre et qu'ils disparaissent à nos regards avec une telle promptitude que leur absence presque subite est ce qu'on remarque le plus. Aussi ne sait-on que peu de chose sur leurs habitudes, sur leurs mœurs, sur leurs forces et sur la durée de leur existence. Leur histoire se réduit pour ainsi dire à la description des nuances de leur plumage, à celle de leur vol ou de leur cri, à l'étendue de leurs ailes, à la forme de leur queue et à la courbure de leur bec. Hors ces notions acquises même à grande peine, toutes légères qu'elles sont, hors quelques observations judicieuses sur leurs habitudes et quelques conséquences ingénieuses tirées de leur conformation, on est encore dans une grande ignorance sur l'histoire naturelle des oiseaux.

Là cependant, comme dans les quadrupèdes, il y a les oppresseurs et les opprimés, mais ils échappent à notre vue. Les carnages qui s'exécutent dans le plus haut des airs, ou dans l'ombre des forêts, ou dans le silence de la nuit, sont d'autant moins connus que presque tous les oiseaux de proie fuient les lieux habités comme s'ils comprenaient toute la force de la protection de l'homme. Et en effet quel oiseau peut-on citer, même parmi les plus cruels, qui ait jamais osé attaquer l'homme ! L'aigle et le vautour s'élancent et disparaissent au moindre

bruit, les chasseurs les plus prudents et les plus habiles ne sauraient les approcher, et leur retraite est choisie aux lieux escarpés que nous ne saurions gravir. Ajoutons encore que ces oiseaux redoutables sont fort rares, comme si la nature avait voulu que les agents de la destruction fussent en plus petit nombre que les autres. Il en est un cependant qu'on trouve dans presque tous les pays et qui s'accommode de tous les climats, bête carnassière, qui détruit beaucoup et qu'on trouve partout, c'est le milan !

A le détailler, on ne dirait pas que ce soit une bête si dangereuse ni si nuisible. Sa taille est celle d'un jeune faisan, son bec est faible et crochu, ses doigts sont courts, ses ongles médiocres et faiblement acérés ! avec si peu de ressources, le milan se fait remarquer cependant comme le plus destructeur des oiseaux de proie. M. de Buffon, forcé de reconnaître ce fait, ne l'explique qu'en accusant le milan de bassesse et de lâcheté. Suivant lui, ce sont des oiseaux ignobles, immondes et lâches, plus communs et plus incommodes que les vautours ; ils n'ont qu'une sorte de stupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille ; mais ils sont si pusillanimes que de tout temps on les a proscrits et rayés de la liste des oiseaux nobles. L'illustre écrivain ajoute que de tout temps on a comparé l'homme grossièrement impudent au milan, et la femme tristement bête à la buse !

Nous sommes bien forcés d'avouer que nous ne saurions partager l'opinion de M. de Buffon, ni adopter ses conséquences. L'erreur dans laquelle il est tombé vient de qu'il s'est contenté de qualifier à sa guise les habitudes du milan, au lieu de s'attacher à les expliquer. Les animaux n'agissent qu'en raison de leur conformation, et la nature les a toujours admirablement pourvus de ce qui leur est nécessaire pour remplir leur mission dans ce système général et immense, dont nous cherchons sans cesse à surprendre quelques secrets. Le milan n'est pas destiné à détruire par la force ; il n'a pas reçu d'armes pour cela ; il n'a ni serres redoutables, ni bec vigoureux, ni cette force que donne le poids ; mais en revanche, il a des ailes immenses, un vol léger, et une vue si perçante, que du plus haut des nuages il distingue s'il y a des petits nouvellement éclos dans un nid de fauvettes ! Privé des moyens d'oppression, il a tous ceux de la victoire sans combat.

Très léger de poids, muni d'ailes de près de 5 pieds d'envergure, il n'y a pas d'oiseau qui ait un vol comparable au sien. Pour se soutenir, il suffit qu'il étende ses ailes ; son vol n'a même pas besoin de mouvement, et il se dirige par ceux de sa queue ; il glisse dans les airs rapide comme la pensée. S'il s'élève dans l'espace, c'est en décrivant une immense spirale ; s'il descend, c'est avec la rapidité d'une flèche. Il est là comme un poisson au sein des mers : il vit dans l'air, il y est constamment ; des hautes régions de l'atmosphère son regard embrasse la plaine, interroge les rochers et fouille les huissons ; s'il voit un animal faible et sans défense, il se précipite comme une

étoile qui file, et manque rarement le but. Il se tient si élevé que souvent il échappe à nos regards à nous; mais l'œil des mères qui surveillent leurs petits l'aperçoit et le guette. Quand on voit dans une basse-cour, une pauvre poule courir çà et là, impatiente, inquiète, rassembler ses poussins autour d'elle, les couvrir de ses ailes et de son corps, on peut affirmer qu'un milan plane dans les airs. Ce n'est qu'un point noir à peine visible dans les nuées; mais quelque faible qu'il soit, il n'échappe pas à l'œil de la mère vigilante.

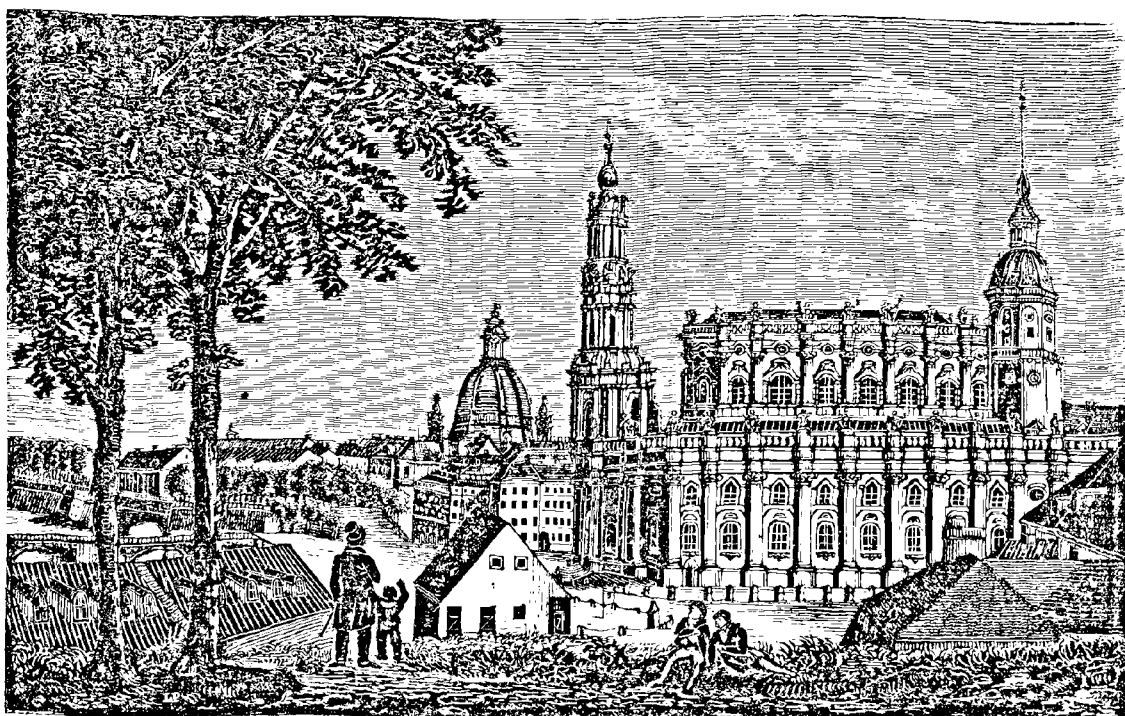
On conçoit, d'après cela, que le milan ne livre pas de combats; il n'a pas d'armes, il n'a que des ailes. Sa défense, c'est la fuite; son attaque, c'est la surprise. Y a-t-il rien là d'ignoble ou d'immonde ?

Le milan se retrouve avec ses mêmes habitudes dans toutes les parties de l'Europe, de l'Asie et l'Afrique; car bien qu'on ait cherché à trouver quel-

que différence dans les espèces de ces différentes parties du globe, nous pensons que c'est la même. Seulement il y a quelque différence dans le plumage, dans la couleur des raies transversales et dans celle de la tête et du col. Ces différences, qui viennent du climat, ont souvent induit les naturalistes en erreur. Rien n'est plus variable dans quelques espèces d'oiseaux que la couleur du plumage et la disposition des nuances, et il n'est pas un de nos lecteurs qui ne sache combien il existe des variétés de ce genre dans les pigeons et dans les poules, à tel point qu'il serait difficile de trouver dans chacune de ces espèces deux sujets absolument semblables.

On a classé parmi les milans quelques oiseaux de proie voyageurs; mais le milan proprement dit ne voyage pas, il bâtit son nid sur les rochers élevés ou sur le sommet des plus grands arbres, et ne quitte pas la contrée qui l'a vu naître.

Hôtel des Finances de Dresde.



La ville de Dresde, capitale de la Saxe, et située sur les deux rives de l'Elbe, est une des plus remarquables de l'Europe. Grande et bien bâtie, elle offre de majestueux monuments dont plusieurs mériteraient une description détaillée. On remarque entre autres un pont magnifique, long de 1420 pieds, et large de 36; de nombreux palais; un château dont la tour a plus de 350 pieds de haut, et l'hôtel des finances, dont nous donnons le dessin. La ville possède en outre de superbes établissements publics,

des bibliothèques, des musées, des hôpitaux et des manufactures.

L'histoire de cette ville se lie essentiellement à celle de l'Europe, et surtout à l'histoire du commencement de ce siècle. Prise et reprise plusieurs fois, on n'a pas oublié que c'est dans ses murs que s'est décidé le sort de l'empereur Napoléon; car là encore il pouvait signer la paix qui lui était offerte, et qu'il repoussa parce qu'on lui refusait l'Italie. La France jusqu'au Rhin et aux Alpes ne lui paraissait

pas assez grande; il continua la lutte pour aller mourir à Sainte-Hélène, et la France, resserrée dans ses anciennes limites, fut obligée de souscrire à des conditions bien différentes de celles que voulait l'empereur.

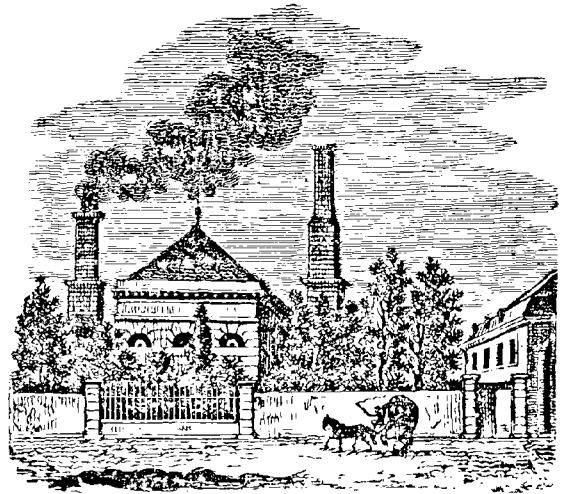
LA POMPE A FEU DE CHAILLOT.

Parmi les diverses conditions de la salubrité des villes, la plus importante est sans contredit une certaine profusion dans la distribution des eaux, et c'est peut être aussi la plus difficile à obtenir. Il ne suffit pas en effet, qu'une ville soit située sur le bord d'un fleuve, il faut encore que l'eau puisse arriver facilement et en abondance dans tous ses quartiers, dans toutes ses rues, presque dans toutes ses maisons. C'est un besoin qui a toujours été si bien compris, que les anciens, privés des moyens puissants que nous avons découverts depuis, faisaient d'immenses travaux pour amener l'eau dans les cités. Ils saisissaient au passage les torrents qui tombaient des montagnes, les enfermaient dans des canaux souterrains, et pour leur faire traverser des vallées, ils construisaient d'immenses et magnifiques aqueducs qui les portaient à travers les airs, jusqu'à ce que le terrain offrit de nouveau une pente convenable. Ces superbes travaux, et nous pourrions dire ces monuments, ce n'est pas seulement chez eux qu'ils les exécutaient, mais c'était partout où ils étendaient leur puissance. C'était même pour eux un secret de leurs conquêtes que de faire profiter tout à coup les vaincus de tous les bienfaits de la civilisation. On voit encore en France beaucoup de constructions romaines, car elles étaient si admirablement faites qu'elles ont résisté au temps qui n'épargne rien et à l'humidité de notre climat qui détruit tout.

Plus tard, le génie inventif des hommes a cherché à substituer la ressource des machines à celles des constructions, et tout le monde a entendu parler de cet immense appareil connu sous le nom de machine de Marly, qui servait à élever les eaux de la Seine par-dessus la hauteur de Luciennes, pour de là les conduire jusqu'à Versailles. C'était la transition, ou, pour mieux dire, c'était l'alliance des idées anciennes avec le système nouveau, car elle offrait la combinaison d'une machine et d'un aqueduc. De nos jours, on n'a pas besoin de tant d'efforts ni de moyens si compliqués. La vapeur est devenue un moteur puissant qui refoule les eaux avec assez de force, pour qu'on puisse les élever aux plus grandes hauteurs, et tout fait présager qu'avant vingt-cinq ans toutes les villes de France auront de l'eau à profusion et presque sans frais.

La première machine de ce genre qu'on ait vue à Paris est celle qu'on voit encore auprès de la rivière, au bas du village de Chaillot. Un canal souterrain, large d'un mètre, reçoit les eaux de la Seine, et des pompes aspirantes et refoulantes, mises en jeu par la vapeur, élèvent l'eau à cent dix pieds, et la portent dans d'immenses réservoirs placés sur le point le plus élevé de la colline. Un

tuyau de fonte d'un pied de diamètre part de là, passe sous la rue du faubourg Saint-Honoré, se prolonge le long du boulevard, jusqu'au faubourg Saint-Antoine, se divise en plusieurs branches qui suivent les rues principales, et alimente les fontaines qui se trouvent sur le passage.



C'est en 1781, alors que les machines à vapeur étaient presque inconnues et fort loin d'être à ce point de perfectionnement qu'elles ont atteint aujourd'hui, c'est en 1781 qu'on fit, en présence du lieutenant de police, le premier essai de la pompe à feu de Chaillot. Le succès fut complet; mais ce ne fut cependant qu'au mois de juillet de l'année suivante, qu'elle put conduire l'eau jusque dans l'intérieur de la ville.

Nous n'avons pas besoin de dire, sans doute, que depuis cette époque cette machine a été renouvelée et sans cesse perfectionnée.

DE L'ALCHIMIE.

L'industrie des hommes a produit tant de merveilles, leur intelligence a découvert tant de choses qui paraissent devoir leur être éternellement cachées, qu'il ne faut pas s'étonner qu'à force de savoir ils aient cru aussi pouvoir créer. Tandis que la plupart couraient après la fortune par tous les moyens et en suivant toutes les carrières, on en a vu se livrer à de longs et pénibles travaux pour découvrir le secret de faire de l'or. On a décoré du nom de science la poursuite de cette chimère, et voici comment raisonnaient ceux qui s'y livraient : « Il y a dans la nature des éléments premiers, qui sont la terre, l'eau, l'air et le feu. C'est de la combinaison de ces éléments que se forment toutes choses; il ne s'agit donc que de découvrir les proportions nécessaires à la formation de chaque chose et le mode de sa composition. »

Une fois ces principes posés, ils ont essayé de les mettre en pratique; et comme les mélanges de tous ces éléments premiers ne leur ont probablement donné que de la boue ou de l'argile, l'idée leur est venue que toute substance devait pouvoir

être changée en une autre substance, et que pour cela il devait suffire d'ajouter et de soustraire quelque chose aux éléments qui la formaient. Dès ce moment la science de l'alchimie eut principalement pour objet la transmutation des métaux, et pendant plus de dix siècles on a vu des hommes s'en occuper avec ardeur, y sacrifier leur vie entière, leur santé et leur fortune. Comme la découverte de l'important secret devait être à elle seule une fortune immense, qui ne manquerait pas de donner à son auteur une puissance plus grande que celle de tous les rois, on conçoit que les alchimistes aient travaillé dans le plus grand mystère; et comme ils ne voulaient obtenir rien moins qu'une chose surnaturelle, ils eurent recours à des moyens surnaturels, et essayèrent toutes les absurdes pratiques de la magie. Il y eut bientôt des préceptes, des principes, des théories, et afin que rien ne manquât pour donner à l'alchimie l'apparence d'une science véritable, elle eut son histoire et ses professeurs!

Ils en ont tout d'abord fait remonter son origine à celle du monde, car on lit dans leurs ouvrages que Noé s'occupait beaucoup d'alchimie, et qu'en se dispersant sur la surface de la terre, ses descendants avaient répandu aussi de toutes parts les éléments de cette science. Mais comme dans ce temps-là les hommes ne pouvaient se communiquer les lumières que par la parole, il est arrivé que la plupart de ces colonies premières ont laissé tomber dans l'oubli des connaissances aussi précieuses, et que quelques autres les ont conservées avec soin. De ce nombre sont les Égyptiens, et parmi eux Hermès est encore révérend des alchimistes comme ayant le premier fixé des principes infailibles et comme ayant imaginé le premier de les transmettre aux races futures en les inscrivant sur des piliers de pierre. Malheureusement ces caractères étant devenus incompréhensibles, les savants ont eu la douleur de les contempler, sans pouvoir en deviner le sens, et d'éprouver ainsi le supplice de Tantale.

Des Égyptiens, le goût de l'alchimie passa aux Arabes, et comme ceux-ci se mêlaient beaucoup de médecine mystérieuse, il arriva bientôt que la grande science ne consista plus seulement à transmuter les métaux, mais bien encore à préparer un remède universel, qui devait guérir tous les maux et assurer la prolongation de l'existence. Et pour tout simplifier, le problème se réduisit à trouver une liqueur dont quelques gouttes rendaient la santé aux plus malades, et une poudre dont quelques grains changeaient le plomb en or.

Pendant les onzième et douzième siècles, on a presque oublié l'alchimie; mais vers le milieu du treizième, on vit des hommes célèbres tels que Roger Bacon, le grand Albert, Raymond Lully et Arnold de Villanova, appeler, par leur exemple et par leurs écrits, l'attention des savants sur cette science occulte. L'autorité et l'influence de ces hommes eurent pour effet de donner une confiance presque générale dans l'existence des deux grands secrets après lesquels un nombre immense de personnes

se mit à courir. Cette manie, qui dura pendant deux siècles, s'empara des princes et des hommes de rang, à tel point qu'on ne tarda pas à croire dans le vulgaire que des savants avaient trouvé la pierre philosophale, et qu'il n'y a pas manqué de charlatans qui offraient de vendre à prix d'argent le secret de faire de l'or. Ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'ils trouvaient à faire un grand nombre de dupes.

Au seizième siècle, vint le célèbre Paracelse qui prétendit avoir trouvé le remède universel et qui, par des expériences audacieuses, guérit en effet des maladies désespérées. Comme on ne parlait que des guérisons et non pas des morts, il ne tarda pas à jouir d'un grand renom. Son remède devait faire braver tous les dangers et assurer une vieillesse exempte d'infirmités, mais il arriva que celui qui défiait ainsi la mort succomba à la fleur de son âge, et avec lui mourut la confiance dans son remède.

Peu à peu et à mesure que les lumières ont pu se répandre, la crédulité populaire est devenue plus difficile, l'alchimie a perdu tout son prestige, et aujourd'hui elle n'est plus comptée que comme une des folies qui ont agité l'esprit humain. Néanmoins, il faut le dire, cette folie a été utile, car en faisant des expériences sur les métaux, on a fait des découvertes réelles, et la science véritable s'est enrichie de toutes ces découvertes.

Les alchimistes ont écrit de nombreux ouvrages, car chacun s'est cru obligé de faire part aux autres des principes infailibles par lesquels on devait arriver à une découverte qu'ils n'avaient pu faire eux-mêmes, et ces ouvrages, écrits avec une obscurité calculée et des formes prétentieuses, sont intelligibles pour un homme de bon sens. On n'hésiterait pas aujourd'hui à faire interdire un homme qui s'occuperait de la recherche de la pierre philosophale, et les magistrats l'enverraient, sans hésiter, à Bicêtre ou à Charenton.

On a donc laissé là toutes ces chimères, et on a reconnu que le seul moyen de jouir d'une bonne santé, c'était d'être sobre; et que le grand secret de faire de l'or n'était autre qu'un travail assidu, une économie constante et une conduite irréprochable.

CAPO-D'ISTRIA.

Après avoir long-temps brillé par-dessus toutes les autres nations, et avoir laissé dans l'histoire de si magnifiques souvenirs, le destin a voulu que la Grèce descendit au rang de vassale d'un sultan. La domination turque, c'est l'oppression; et les Grecs ont gémi pendant des siècles plutôt comme des esclaves que comme des hommes. Aussi, lorsqu'il y a quinze ans, le bruit de leur insurrection vint jusqu'à nous, personne n'a oublié avec quel enthousiasme cette nouvelle fut reçue; on aurait dit à la joie qui éclata de toutes parts qu'il s'agissait de quelque province française! On s'intéressa vivement à cette lutte, et on ne saurait nier qu'il y avait quelque chose de consolant et de sublime à voir cet élan général en faveur d'une nation chrétienne qui

tentait de secouer le joug d'un peuple barbare. Ce fut un spectacle remarquable que de voir des souscriptions faites dans tous les salons d'Europe, payer des armées, équiper des flottes et faire des armements de guerre ! Cette croisade d'espèce nouvelle a eu lieu cependant, et les Turcs, étonnés d'une résistance inattendue, se sont livrés aux plus atroces vengeances. Des villes ont été incendiées, des populations massacrées, et à chaque sinistre événement les sympathies européennes se sont levées plus fortes et plus actives.



On ne s'est bientôt plus borné à des envois de secours, et nous avons vu des jeunes gens des meilleures familles de France, d'Angleterre et d'Allemagne, partir pour l'Orient et servir comme simples volontaires. Ce renfort déchaîna toute la rage des Turcs, et bientôt le sang cria si haut que les souverains d'Europe l'entendirent et que leurs vaisseaux réunis, poussés par une glorieuse brise dans la rade de Navarin, y détruisirent la flotte du sultan. Et comme si, dans ces événements d'Orient, il devait toujours y avoir de ces incidents merveilleux qui frappent les esprits, il arriva que les puissances d'Europe traitèrent alors, pour le faire renoncer à prolonger sa lutte en faveur de la Turquie, avec ce même intrépide Méhémet-Ali qui devait mettre plus tard la Turquie à deux pas de sa perte et dont l'intervention européenne vint d'arrêter la marche victorieuse.

Quoi qu'il en soit, le carnage cessa après la journée de Navarin, et l'indépendance de la Grèce fut reconnue. On devait s'attendre à voir ce pays s'appliquer à réparer ses malheurs et à cicatriser ses plaies ; mais ces Grecs modernes, il faut bien le reconnaître, ne se sont guère montrés dignes de leurs ancêtres. Un long esclavage les a dégénérés, ils se sont montrés plus barbares que leurs oppresseurs ; et quand ils n'ont plus eu à lutter contre les Turcs, ils se sont déchirés entre eux. Cap-

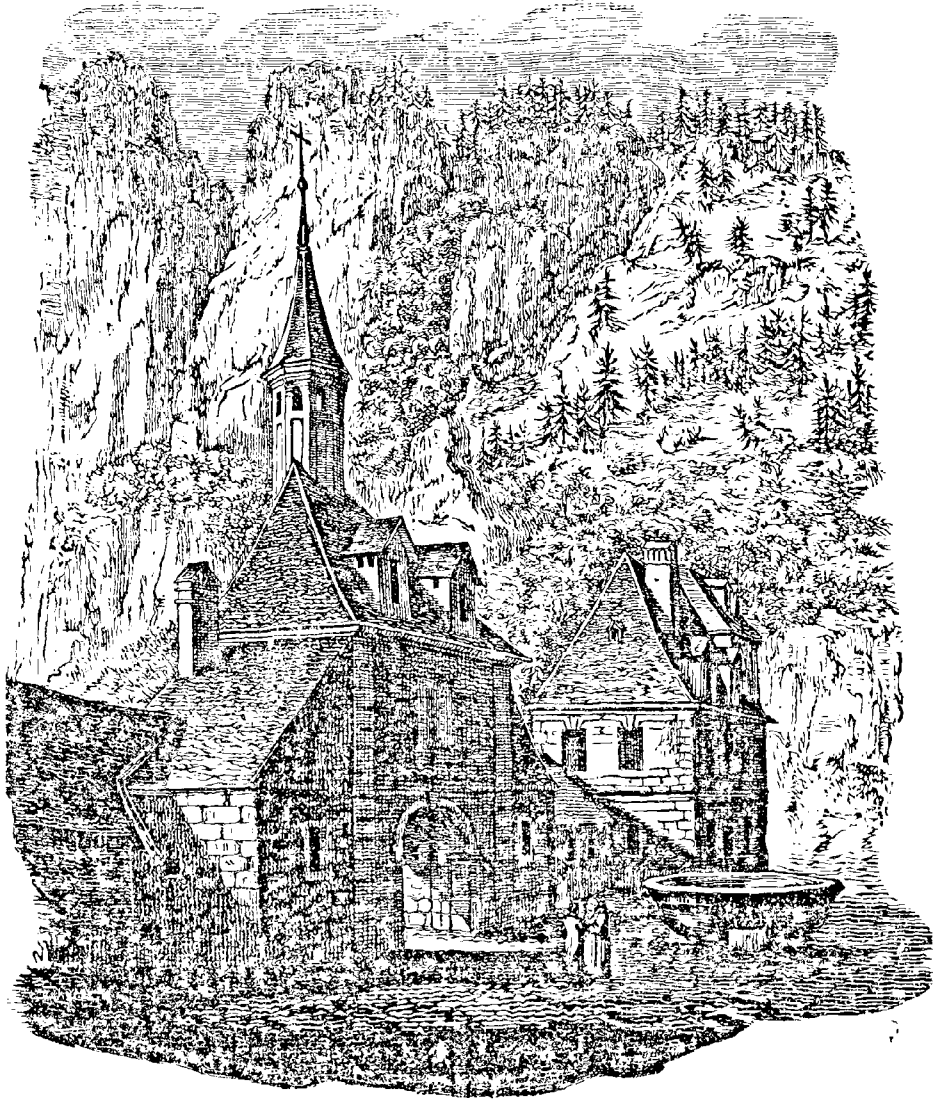
d'Istria leur fut envoyé pour les gouverner, et malgré tous ses efforts, malgré ses sacrifices personnels de toute nature, il ne put parvenir à étouffer l'anarchie qui se levait sur un point quand il la renversait sur un autre. On dit que, fort dégoûté de tant de soins perdus, il sollicitait son remplacement, lorsqu'il fut lâchement assassiné au moment où il se rendait à l'église.

Sa mort aurait sans doute été le signal de grands malheurs et celui d'une effroyable guerre civile, si l'Europe ne s'était hâtée d'intervenir encore et de constituer la Grèce en royaume indépendant. La haute protection accordée à la Grèce est plutôt une surveillance armée contre elle-même que contre la Turquie, trop faible aujourd'hui pour penser reconquérir ce qu'elle a perdu, et menacée de s'écrouler sous son propre poids.

Mais si dans cette insurrection, qui a dégénéré en lutte opiniâtre, il y a eu de part et d'autre assaut de représailles et joute de cruauté, en revanche il y a eu aussi de nobles actions et d'éclatants faits d'armes ; s'il y a eu des traîtres et des hommes infâmes, il y a eu aussi des héros et des citoyens. Quelques noms qui resteront célèbres ont marqué dans cette sanglante histoire, et les Colocotroni, les Botzaris, les Maurocordato vivront dans la mémoire des hommes. On les a vus, chefs intrépides et commandant à des poignées de braves aussi intrépides, on les a vus affronter des ennemis dix fois plus nombreux, les faire reculer ou leur faire payer bien cher de ruineuses victoires ! Ce n'est pas à dire pour cela cependant que les Turcs aient toujours été battus, car il n'est pas douteux qu'ils auraient fini par reconquérir la Grèce, ne serait-ce que, parce qu'après tant de massacres, elle se serait trouvée dépeuplée. Les succès furent partagés.

Mais si la victoire n'était pas toujours favorable aux Grecs sur terre, en revanche elle ne leur a jamais été infidèle sur mer. Les marins grecs ont acquis une gloire immortelle, et parmi eux surtout, il y a un héros dont il suffit de citer le nom pour éveiller l'admiration, c'est Canaris ! Canaris, l'effroi des Turcs, et qui a plus fait à lui seul pour l'indépendance de la Grèce, que tous les autres chefs ensemble ; Canaris qu'on a toujours vu ne confier à personne l'exécution du projet le plus audacieux, comme s'il pensait devoir se montrer avare de la vie de ses marins, tandis qu'il était si prodigue de la sienne, ou comme si dans son amour pour la Grèce, il voulait avoir la gloire de tout risquer pour elle. Ce n'est pas sur un vaisseau de haut bord chargé d'un triple rang de canons qu'il se présentait à l'ennemi, mais si on entrevoyait dans l'ombre de la nuit un petit navire de couleur sombre glisser silencieusement sur les flots, alors il fallait se méfier, car ce frère esquif portait un volcan auquel l'intrépide Canaris mettait le feu quand il l'avait conduit au milieu des flottes ennemies. Aussi son nom seul était-il l'effroi des Turcs, comme il est encore la gloire des Grecs.

LA GRANDE-CHARTREUSE.



Non loin de Grenoble, l'une des plus riches et des plus anciennes villes de France, se trouve, comme pour contraster avec la fertilité de ses plaines, une vallée longue, étroite et sombre, qui n'était connue dans les anciens temps que sous le nom de *grand désert*. C'était un désert, en effet, car l'homme ne pouvait songer à s'établir dans ce lieu sauvage, et les animaux eux-mêmes n'eussent pas voulu rester à l'ombre de ses forêts humides et de ses pics noirs et menaçants. Les approches de cette vallée, que les anciens eussent prise pour une des portes de l'enfer, étaient défendues par de hautes montagnes. Ce n'étaient de toutes parts que rochers et précipices, que fondrières et marais; on ne voyait

ni chemins ni sentiers, et le montagnard le plus alerte mettait un jour entier à franchir une distance de trois lieues.

L'entrée était un long défilé entre deux effrayantes masses de rochers sourcilleux qui répandaient sur cet étroit passage la nuit, l'épouvaute et l'horreur. Le silence n'y était troublé que par l'éclat des orages ou le mugissement sourd des torrents. On n'y entendait d'autre voix que celle de l'ours; encore était-ce rarement et dans les beaux jours, et ce cri sauvage répété par tous les échos effrayait la bête même qui l'avait jeté. On n'y voyait pas un oiseau, et le milan qui se perdait dans les nuages dédaignait d'y descendre.

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

Au bout de ce défilé se trouvait la vallée du désert, immense bassin creusé au milieu des montagnes, dont les flancs laissaient voir des rochers nus et livides, ou des bouquets de pins au feuillage noir et à l'aspect sinistre. De sombres vapeurs s'élevaient lentement et semblaient établir une communication aérienne entre les nuages et la terre. Là tout était affreux et terrible; et cependant c'est là qu'un saint homme fonda un monastère devenu célèbre, et qu'on peut encore voir aujourd'hui!

Cet homme, c'est saint Bruno, qui naquit au commencement du onzième siècle. Sa famille, noble et riche, fit cultiver avec les plus grands soins les dispositions extraordinaires qu'il montra dès l'enfance, et comptait sur lui pour porter avec éclat le nom qu'elle devait lui transmettre; mais bien que le jeune homme fit dans toutes les sciences des progrès de nature à donner les plus brillantes espérances, ce n'était pas dans le monde que Dieu avait marqué sa place. Il ne tarda pas à entrer dans les ordres et à se rendre célèbre à Reims, par ses prédications et les leçons qu'il donnait en chaire, car encore fort jeune lui-même, il avait de nombreux disciples. Après avoir fait différents voyages, il annonça tout à coup l'intention de s'ensevelir dans la retraite, et accompagné de six amis dévoués qui avaient pris la même résolution, il se rendit à Grenoble. Il fut s'établir au milieu du *grand désert*. Ils commencèrent d'abord par bâtir quelques cabanes qu'ils nommèrent des cellules, et ces cabanes furent l'origine de l'ordre célèbre des *Chartreux*, qui prit son nom de la vallée sauvage qui s'appelait la Grande-Chartreuse.

C'était en 1084, et bientôt on vit s'élever une église et un monastère. Les forêts s'éclaircirent, des sentiers se tracèrent, des ponts grossiers couvrirent les abîmes, et la main de l'homme fit sentir sa puissance dans ce chaos regardé jusqu'alors comme inhabitable. Mais quoi qu'on ait pu faire même avec les siècles, la vallée n'en est pas moins un lieu horrible dans lequel de saints hommes, voués au silence et à la prière, ont pu seuls se déterminer à vivre.

L'ordre des Chartreux se distingua parmi tous les ordres religieux par la sévérité de ses statuts. Il suffira, pour en juger, que nous rapportions quelques-unes des principales règles auxquelles se soumettaient ces pieux solitaires quoique vivant en communauté.

Ils ne mangeaient jamais de viande, quand bien même il aurait été reconnu que cette privation mettait leur vie en danger. Toute dispense à ce sujet était interdite, et on admettait en principe qu'il valait mieux voir succomber quelques religieux que de relâcher en rien la sévérité de la discipline. Ils jeûnaient huit mois de l'année. En carême, pendant l'avent, et tous les vendredis, ils ne mangeaient ni œufs ni laitages. Ils ne faisaient qu'un repas par jour, et le faisaient seuls enfermés dans leurs cellules, car ce n'était que les jours de grande fête qu'ils se rassemblaient dans le réfectoire. Ils étaient privés du plaisir de se promener ensemble, excepté une fois par semaine. Tout leur temps se passait dans leurs cellules ou à l'église, et les seuls travaux

qui leur étaient permis était la culture de leur jardin. Dans l'origine, ils s'occupaient beaucoup à copier des manuscrits des ouvrages sacrés; car comme ils ne sortaient jamais du monastère, ils n'avaient pas le secours des quêtes permises aux autres ordres religieux, et ils cherchaient à y remédier par un travail assidu.

Jamais ils ne quittaient le cilice. Leur lit se composait d'un sac rempli de paille. A six heures du soir ils se jetaient sur ce lit tout habillés, en ayant soin cependant de changer de vêtements par mesure de santé. A dix heures ils étaient réveillés par la cloche et se rendaient à l'église, où ils restaient en prière jusqu'à trois heures du matin. Ils pouvaient alors rentrer dans leurs cellules et prendre du repos jusqu'à six heures.

Et comme si toutes ces privations et toutes ces rudes épreuves n'étaient pas encore assez fortes, il en est une plus grande que toutes les autres qui leur fut imposée et qu'ils acceptèrent avec une résignation admirable: ce fut la condition d'un silence perpétuel! On a vu pendant plusieurs siècles des hommes réunis en communauté consentir à ne jamais se communiquer leurs pensées, vivre seuls au milieu de la foule, et consacrer tout leur temps à la contemplation, à la prière ou à la lecture. Aussi cet ordre célèbre a-t-il produit des auteurs fort distingués, et pouvait-il se glorifier de compter neuf saints qui avaient porté son habit!

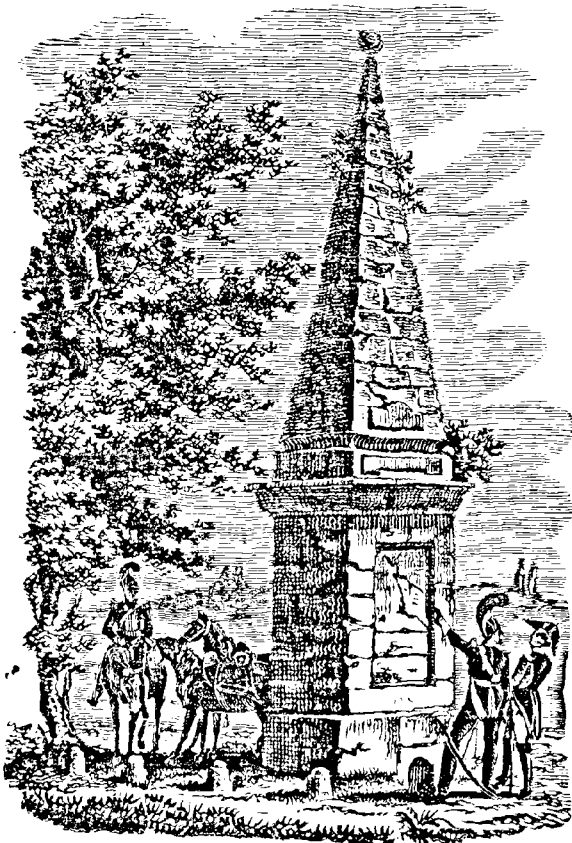
Le monastère a été huit fois la proie des flammes, et huit fois il a été rebâti par les religieux, aidés des secours qui, chaque fois, leur étaient apportés de toutes parts. Il se compose de deux grands corps de bâtiments en forme de carré long, et qui forment ensemble un angle aigu. Le premier bâtiment peut avoir 150 toises de long sur 50 de large, et le second n'a pas moins de 200 toises sur 50. Les cellules sont composées d'une chambre, d'un petit oratoire et d'un jardin particulier. Pour tout mobilier on y voit une table, un siège, et un crucifix. Un grand nombre de petites arcades à vitres plombées éclairent comme à regret de longs corridors dont le silence n'est interrompu que par le bruit de fontaines dont les eaux glaciales sont destinées à l'usage des religieux.

Au milieu de tous les bâtiments se trouve l'église, qui n'offre rien de bien remarquable, et l'intérieur du couvent renferme, en outre, trois chapelles, dont une, qui porte le nom de *chapelle Saint-Louis*, est surmontée d'un dôme qui ne manque pas d'élégance. Dans la salle du chapitre, qui a au moins 50 pieds de long sur 30 de large, on voit encore la chaire où montait le supérieur quand il haranguait les religieux assemblés, et on voit autour les portraits des généraux de l'ordre par rang d'ancienneté.

Tout austère qu'il ait été, l'ordre des Chartreux s'étendit par toute l'Europe, et, avant la destruction des monastères, il comptait jusqu'à cent soixante-douze maisons, divisées en seize provinces. Dans toutes, les statuts étaient les mêmes, et chaque religieux, la tête rasée, portait la robe blanche ornée d'une longue croix noire, costume

de l'ordre. Le couvent de la Grande-Chartreuse, le plus ancien de tous, a contenu jusqu'à 400 religieux ; aujourd'hui il n'en compte plus que quelques-uns. Il n'est plus le but de pieux pèlerinages ; mais cependant les voyageurs qui le visitent avec une curiosité mondaine, s'accordent à dire que ces lieux sauvages ont fait sur eux une impression profonde qu'ils ne peuvent oublier, alors même que des années se sont écoulées.

Monument de la bataille de Denain.



Sur la route de Valenciennes, le voyageur peut apercevoir dans la plaine un modeste piédestal, supportant une petite pyramide plus modeste encore, et déjà fort outragée par le temps. Ce monument mesquin est placé là comme le souvenir d'un événement immense ; car les destins de la France se sont joués dans ces plaines si tristes et si tranquilles. C'est là que s'est livrée l'immortelle bataille de Denain, gagnée par Villars sur le prince Eugène, et c'est Louis XVI qui fit élever, en 1781, cette pyramide isolée, sans autre ornement que le nom du vainqueur, et sans autre inscription que quatre vers de la Henriade gravés sur le piédestal. Ce fut pourtant un grand jour de gloire pour la France que la journée de Denain, et l'histoire de France lui consacre une de ses plus belles pages.

Louis XIV approchait de la fin de sa carrière ; le temps était passé où il se levait fièrement arbitre des destinées de l'Europe, et chef de cette nation qui brillait par-dessus toutes les autres. Ce n'était

plus que malheurs et revers. La mort avait moissonné autour du vieux roi les objets de ses affections ; les ennemis lui avaient enlevé ses conquêtes, et le sol de la France était le théâtre de la guerre. Les drapeaux étrangers flottaient sous le canon de Lille ; Landrecies était investie ; la Champagne et la Picardie allaient être envahies ; le danger menaçait de toute part. Louis XIV appela Villars, le plus audacieux et le plus résolu des généraux de l'époque. C'est à lui qu'il confia le commandement des armées et qu'il offrit la gloire de sauver la France. « Si mon armée est vaincue, lui dit-il à son départ, retirez-vous derrière la Somme ; cette rivière est très difficile à passer : j'irai vous rejoindre, et là nous sauverons l'État, ou nous périrons ensemble. »

La grande force des ennemis venait surtout d'un camp retranché, construit près de Denain, position formidable, qui servait tout à la fois de magasins d'approvisionnement, de points de communication et de centre d'opération. C'était une suite non interrompue de retranchements et de redoutes parallèles, qui s'étendait dans un espace de plus de trois lieues, depuis Marchiennes, place de guerre qui servait d'entrepôt, jusqu'à Denain. L'ennemi pouvait faire passer tous ses convois à couvert entre ces deux lignes, pour alimenter des armées qui s'appuyaient sur Denain. Des travaux palissadés et garnis d'artillerie en défendaient toutes les approches. Les généraux ennemis comptaient tellement sur ces redoutables lignes, qu'ils les appelaient le grand chemin de Paris, et ils les regardaient comme tellement inexpugnables qu'ils auraient accusé de folie celui qui les aurait menacées d'une attaque. Ils oubliaient que le propre du génie est d'entreprendre ce qui paraît impossible aux autres hommes : Villars se chargea de le leur rappeler. C'est contre ce fameux camp, réputé imprenable, qu'il résolut de diriger ses efforts ; c'est là qu'il voulut surprendre l'ennemi. C'était un coup hardi qui ne pouvait s'exécuter qu'à l'ombre du plus grand secret : aussi le maréchal n'en fit-il part qu'au roi.

A peine est-il à la tête des troupes qu'il ordonne de grands mouvements calculés pour tromper le prince Eugène et l'armée française elle-même. Il fait mine de se porter sur Landrecies ; puis tout à coup changeant brusquement de direction, il se jette rapidement sur la gauche, arrive comme la foudre sur les redoutes ennemies, les enlève avec rapidité, et se met en bataille dans l'enceinte même des lignes. C'est en vain que l'ennemi se concentre sur Marchiennes et sur Denain, et s'efforce ainsi de mettre les Français entre deux feux ; Villars envoie un de ses lieutenants sur Marchiennes, enlève lui-même les retranchements de Denain, puis il court au-devant du prince Eugène qui arrivait sur l'Escaut. La lutte entre ces deux grands capitaines fut longue et opiniâtre. On se battit de part et d'autre avec acharnement. Le prince Eugène donnait charge sur charge, attaque sur attaque, et voyant chaque fois ses prodigieux efforts rendus inutiles, il mordait ses gants avec rage, et donnait tous les signes de la plus violente colère.

La victoire fut complète. En quelques jours Marchiennes fut enlevée, tous les magasins et tous les parcs d'artillerie tombèrent en notre pouvoir, plus de cinquante bataillons mirent bas les armes, et trente généraux furent faits prisonniers! Villars ne se retira pas derrière la Somme pour y attendre Louis XIV, mais il fut le rejoindre à Versailles. Le grand roi l'embrassa devant toute la cour, et lui répéta à plusieurs reprises : « M. le maréchal, vous nous avez sauvés tous. » C'était une belle parole parce qu'elle était vraie.

Ce fut un grand homme que le maréchal de Villars! Dès qu'il entra au service, il entre tint le monde de lui, car il chercha à faire son chemin autrement que par des flatteries de cour, malgré cette recommandation de sa mère : « de se vanter au roi tant qu'il pourrait.... mais ne jamais parler de soi à personne. » Il montra tant d'ardeur et de bravoure à des sièges que le roi commandait en personne, que ce prince s'écria un jour en le voyant charger l'ennemi : « On ne peut tirer un coup de fusil quelque part, que ce petit garçon ne sorte de terre pour s'y trouver. » A vingt et un ans il fut nommé colonel à la suite d'une action d'éclat. Personne plus que lui ne savait communiquer aux troupes cet élan téméraire qui assure la victoire, et dans un combat acharné, où il craignait de voir faiblir ses soldats, on le vit défaire sa cuirasse et la jeter loin de lui en s'écriant : « Je ne tiens pas ma vie plus précieuse que celle de mes braves soldats! » et les soldats ne pensèrent plus aux périls qui les menaçaient de toutes parts.

Ce n'est qu'à l'âge de quarante-neuf ans que Louis XIV l'appela à l'honneur de commander en chef, et dès la première bataille rangée qu'il livra il remporta une si grande victoire, que ses troupes émerveillées de sa brillante bravoure le proclamèrent maréchal de France, et que le grand roi s'empressa de lui envoyer le bâton fleurdelisé, en y joignant ces mots de sa main : « J'unis ma voix à celles de mes braves soldats. »

Villars ne fut pas seulement un grand capitaine, il fut aussi un profond politique et un diplomate habile. Louis XIV lui confia plusieurs ambassades, et il ne voulut s'en rapporter qu'à lui du soin de suivre les importantes négociations entamées à Vienne pour la succession d'Espagne. On sait quel en fut le résultat; mais il paraît qu'on n'apprécia

pas assez ses efforts, car il dit, dans une de ses lettres à un ministre, « sans moi l'Autriche s'emparait de l'Italie. Mais quel gré m'en sait-on? Je trouvai à mon retour que j'avais battu les buissons, et que c'étaient mes camarades qui avaient pris les oiseaux. »

Louis XIV mourut, et Villars continua de servir son pays avec le même dévouement. Appelé dans le conseil de régence, il y était l'adversaire du cardinal Dubois, et on dit qu'un jour, dans son indignation de voir ce ministre se résigner tranquillement à endurer les affronts que lui faisaient continuellement les ambassadeurs des grandes puissances, il leur dit dans un repas où il les avait rassemblés à dessein : « Vous devez penser, messieurs, que M^{gr} le cardinal de Fleury, dirigé par sa haute piété, ne donne jamais au roi que des conseils pacifiques; mais vous devez croire aussi que S. M. saurait, dans l'occasion, faire respecter son nom et l'honneur de la France. J'ai vu le feu roi entretenir cinq cents mille hommes, et de plus une marine formidable. J'ai porté trois fois les étendards français au-delà du Danube, et sous moi ou sous d'autres, ils y retourneraient encore, si quelque puissance forçait notre jeune monarchie à prendre les armes. » Et ce qu'il dit à ces ambassadeurs, il le fit plus tard, et se couvrit de gloire en Italie lorsqu'il fit la conquête du Milanais au cœur de l'hiver. L'année suivante on le vit, malgré ses quatre-vingt-deux ans, charger l'ennemi avec une audace et une vigueur extraordinaires; jamais on ne l'avait vu exposer sa personne avec autant de témérité; et comme, un de ses aides de camp se hasardait à lui faire quelques observations à ce sujet : « Jeune homme, répondit Villars, vous auriez raison si j'étais à votre âge; mais à celui où je suis parvenu, que puis-je espérer de mieux qu'une mort glorieuse! »

Il mourut dans son lit cependant! aussi ayant appris, quelques instants avant de mourir, que le maréchal de Berwick venait d'être tué d'un boulet de canon devant Philisbourg, on l'entendit murmurer : « J'avais toujours bien dit que cet homme-là était né plus heureux que moi! »

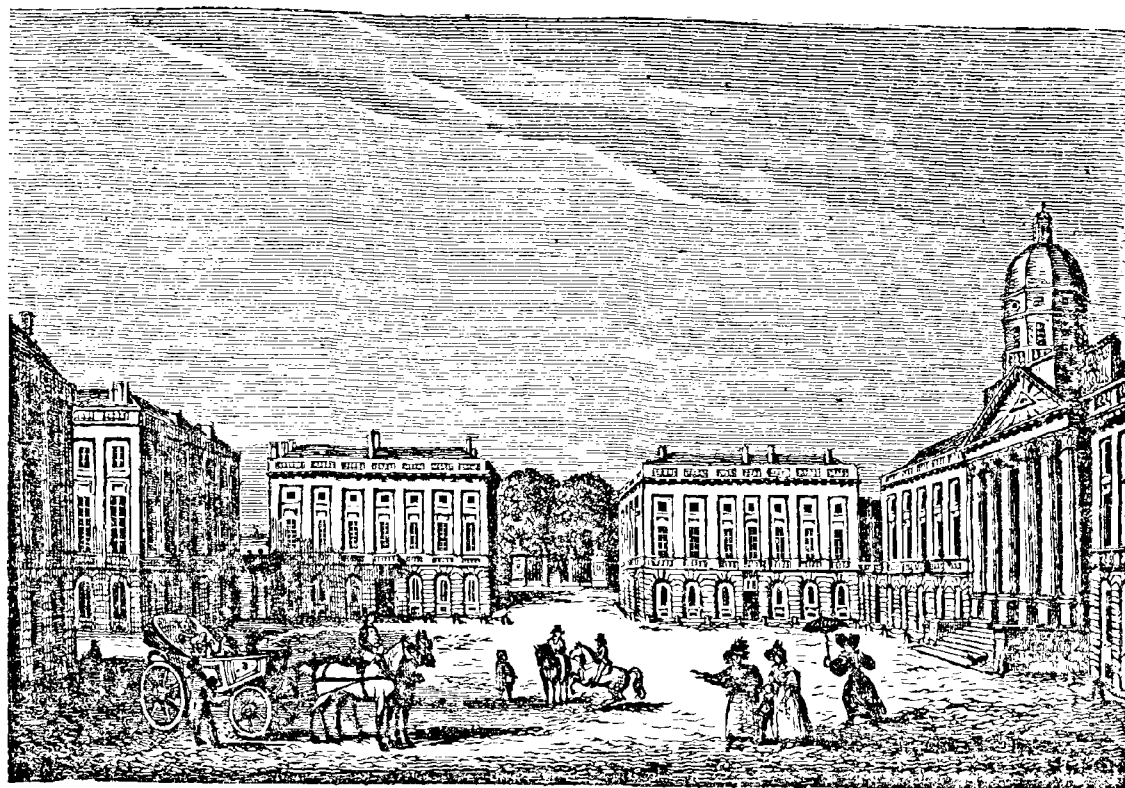
L'histoire présente bien peu de capitaines qui aient assisté à plus de combats, livré plus de batailles et remporté plus de victoires: son nom reste grand dans notre mémoire; mais l'ingratitude du pays ne lui a élevé que le petit monument de la route de Valenciennes!

PLACE ROYALE A BRUXELLES.

Dans toutes les anciennes villes, l'observateur peut remarquer des rues longues, étroites et tortueuses, où des maisons élevées de plusieurs étages laissent à peine pénétrer les rayons du soleil. La première pensée est d'écarter l'ignorance de nos aïeux; mais en y réfléchissant quelque peu, on reconnaît qu'il ne pouvait en être autrement : à cette époque, il n'y avait de sûreté pour les villes si elles n'étaient entourées de remparts et de fossés; de là l'obligation de ménager le terrain; de là cette

nécessité de resserrer les rues et d'élever les bâtiments, afin de loger beaucoup de monde dans un petit espace. Cependant, malgré cette loi impérieuse de tout entasser entre des murailles, on remarque, avec quelque surprise, qu'on laissait de vastes terrains inoccupés pour en faire des places publiques. Il en fallait, en effet, pour les marchés, pour les promenades des habitants, ou même pour les revues et les manœuvres de la garnison.

Aujourd'hui on suit un système tout contraire. Les



fortifications tombent de toutes parts; on ne défend plus les villes qu'en plaine et en bataille rangée; leur sort se décide souvent à cent lieues de là. Les remparts sont inutiles; aussi les faubourgs s'étendent, et les ruelles étroites disparaissent pour faire place à des rues larges, alignées et spacieuses; mais par contre, les espaces, libres jusqu'alors, sont envahis par des constructions élégantes et nouvelles. Grâce à ces progrès, les villes se sont assainies, les épidémies sont devenues de plus en plus rares, et les populations se sont augmentées. Pour toutes les villes, le commencement de ce siècle a donc été comme une ère nouvelle, et Bruxelles en a éprouvé les bienfaits comme toutes les autres.

Ce n'est pas sans doute ici le lieu d'énumérer les changements qui ont pu y survenir, et ce n'est pas à propos de la gravure de la place Royale que nous ferons l'histoire de la ville, nous nous contenterons de faire remarquer l'élégance et la régularité de cette place. Sa position offre cela de favorable que, située sur le point le plus élevé, elle domine toute la ville. Au milieu, et faisant face à une rue qui traverse une grande partie de Bruxelles, on voit

une église dont le portail est orné de six colonnes élevées sur un perron qui s'avance en saillie. Sur le côté droit, en face, est l'ancien palais du prince d'Orange, et tous les bâtiments qui entourent sont bâtis sur le même modèle. On aperçoit, à droite de l'église, le parc royal qui offre une promenade magnifique et très fréquentée.

Cette place, si paisible d'ordinaire, a été, pendant la dernière révolution de Belgique, le théâtre d'un long et sanglant combat. Les Hollandais et les Belges étaient en présence. Les volées d'artillerie se succédaient sans interruption: les boulets ont laissé sur toutes les murailles des traces de leur passage; et ces traces, quelque glorieuses qu'elles soient, ne sont pas moins désastreuses. Leur vue même a toujours cela de pénible qu'elle rappelle des massacres et des malheurs. On peut dire toutefois que ce ne fut pas une guerre civile; car c'étaient deux peuples, de langage et de religion différents, que la force avait réunis sous la même domination; et il est dans l'ordre des choses que les éléments contraires, rassemblés momentanément par la force, en viennent toujours à se désunir par la violence.

DES CARTES A JOUER.

Il n'y a peut-être pas un seul objet plus répandu dans le monde que les cartes. On s'en sert dans tous les pays, quelle que soit la langue qu'on y parle, car leur signification muette est comme un geste qui serait compris de tout le monde. Elles

conviennent à toutes les habitudes, à tous les climats, à toutes les positions sociales; on y joue dans le Nord pour se distraire des longues nuits d'hiver, on y joue dans le Midi pour laisser passer dans une sorte d'active oisiveté les heures brûlantes du jour. Le riche y a recours pour tuer le temps, le pauvre pour oublier ses misères; le joueur y est poussé par l'espoir du gain; l'escroc, par l'appât d'un vol

facile. Enfin, dans les galetas, dans les salons dorés, dans les camps, à bord des navires, partout, en tous lieux et toujours on joue aux cartes !

Les cartes sont donc les choses du monde les plus connues; et nous n'aurions rien à en dire à nos lecteurs, si leur origine et l'époque de leur invention n'étaient depuis long-temps un grand sujet de controverse parmi les historiens, les savants, et surtout les antiquaires. Beaucoup de nos anciens auteurs réclament pour la France la gloire de cette invention, qui entraîne si souvent avec elle de funestes effets; ils prétendent qu'elle fut imaginée pour occuper l'intelligence chancelante du pauvre roi Charles VI, vers la fin du *xiv^e* siècle. D'autres écrivains, plus audacieux dans leurs conjectures, désignent une origine qui daterait seulement de quelques siècles; et l'un d'eux n'hésite pas à affirmer que les cartes nous viennent des Égyptiens, et qu'elles en étaient connues sept cents ans avant Jésus-Christ! Un autre auteur a été bien plus loin encore que celui-là: il prétend que les cartes, qui ne sont plus pour nous qu'un moyen de nous récréer, étaient, dans l'origine, des signes symboliques; et il faut bien reconnaître qu'il ne laisse pas que d'appuyer cette bizarre assertion sur des remarques au moins fort ingénieuses. Suivant lui, les douze figures représentent les douze signes du zodiaque; les deux couleurs noires et rouges sont les deux solstices; les quatre espèces de cartes correspondent aux quatre saisons, et il y a cinquante-deux cartes dans un jeu complet comme il y a cinquante-deux semaines dans une année. Ces rapprochements ne prouvent rien, sans aucun doute; mais toujours est-il qu'ils sont curieux.

D'autres antiquaires ne s'accordent pas davantage: les uns veulent que les cartes aient d'abord paru en Italie au *xiv^e* siècle; les autres, en Allemagne au *xiii^e*; un autre enfin veut que ce soit en Espagne, le pays le moins inventif cependant qu'il y ait au monde.

Les auteurs grecs et latins n'en parlent pas, et parmi beaucoup de jeux de hasard dont il est fait mention dans les premiers règlements de l'église chrétienne, on ne trouve aucun mot qui puisse s'appliquer, même indirectement, aux cartes; et, en consultant les anciennes chroniques, qui donnent de si naïves descriptions des usages des différentes époques, ce n'est que dans celles du *xiv^e* siècle qu'il en est question.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit l'origine des cartes, il paraît au moins évident que c'est sous le règne de Charles VII qu'elles prirent, en France, la forme qu'elles ont aujourd'hui. C'est alors qu'on donna aux différentes couleurs les noms de *pique*, *trèfle*, *cœur* et *carreau*. Les rois s'appelèrent David, Alexandre, Charlemagne et César; les quatre reines, Pallas, Argine, Judith et Rachel; les quatre valets, Hector, Lancelot, Ogier et La Hire. Il paraît, au premier abord, que ce soient là des choses toutes simples; mais on a vu des savants y voir matière à de profondes recherches. Ils ont prétendu que Charlemagne, le roi de cœur, n'était autre que Charles VII; que Pallas, la reine de pique, était Jeanne d'Arc; Argine, reine de trèfle, Marie d'An-

jou, femme de Charles VII; que Rachel, reine de carreau, était la fameuse Agnès Sorel, maîtresse du roi; et enfin que Judith était Isabeau de Bavière, mère du roi. Quant aux valets: Hector, valet de carreau, fut Hector Golard, capitaine des gardes de Louis XI; Lancelot, valet de trèfle, fut le célèbre chevalier du Lac; Ogier, valet de pique, fut un fameux chevalier dont on dit qu'on voit encore la tombe à Meaux; et enfin La Hire, valet de cœur, fut l'illustre Étienne de Vignolles.

Si des savants avaient consacré leurs veilles à tâcher de trouver des rapprochements pour faire aux cartes des généalogies, qui ne montaient rien moins qu'aux plus anciennes notions de l'astronomie, il y en a d'autres qui ont voulu y voir des emblèmes moraux et politiques: le pique, c'est la noblesse; le cœur, c'est le clergé; le trèfle, c'est le commerce; et le carreau, c'est le peuple.

Tout est donc encore dans l'incertitude sur ce point; et comme, d'ailleurs, il est sans importance, il y a beaucoup de bons esprits qui pensent qu'on ne trouve rien, parce qu'il n'y a rien à trouver, et que les cartes sont tout simplement une invention qui s'est perfectionnée peu à peu, à force d'occuper l'oisiveté de gens qui n'avaient rien à faire. Nous sommes très disposés à nous ranger à cet avis, qui nous paraît le plus raisonnable et le seul admissible.

Les cartes sont devenues, dans le monde entier, d'un usage si général, que tous les gouvernements se sont empressés d'en frapper le débit d'un impôt particulier; et cet impôt a eu cela de remarquable qu'il n'a pas tué la passion du jeu et qu'il a fait naître la fraude et la contrebande; de sorte que dans les cartes tout est mauvais, depuis l'usage jusqu'aux conséquences. Il y a un très grand nombre de manières diverses de jouer aux cartes: les plus connues, en France, sont le whist, qui est une invention anglaise, le bos-ton, la bouillotte, l'impériale, le piquet et l'écarté.

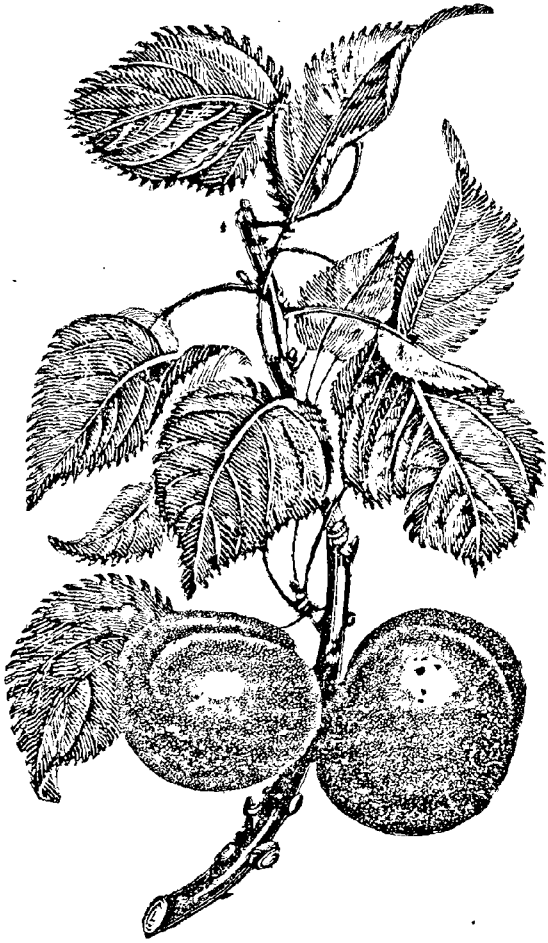


L'ABRICOTIER.

Cet arbre, devenu si commun dans nos jardins de France, est une des importations les plus heureuses que nous ayons jamais faites de l'Orient. Sa fleur hâtive est l'avant-coureur du printemps, et son fruit, si doux et si parfumé, est une des plus brillantes productions de l'été. C'est un des arbres qu'on cultive le plus en Europe, et, chose singulière, on ne le voit jamais en plein champ, mais toujours dans des enclos, comme si on n'osait pas livrer la délicatesse de son fruit à l'avidité des passants, mais en réalité dans le but de l'abriter contre l'action de certains vents. L'abricotier est en effet difficile, non pas à élever, mais à faire produire. Il lui faut les plus grandes précautions et les plus grands ménagements. La moindre gelée suffit pour brûler ses fleurs et anéantir tout espoir de récolte, et nos jardiniers mettent tous leurs soins à les en garantir.

Les fleurs de l'abricotier sont attachées sur les rameaux, et le fruit, qui n'a pas de queue, y touche immédiatement. Les feuilles sont en cœur, dentées sur les bords et un peu pointues à leur

sommet. Si on le cultive en plein vent, les fruits sont petits, mais pleins de saveur; si, au contraire, on l'éleve en espalier, ils sont beaucoup plus gros, mais ils sont moins parfumés. L'abricot est un des fruits les plus exquis, mais c'est aussi un de ceux dont il faut manger avec le plus de modération, parce qu'il pourrait donner des maladies fiévreuses. En revanche il est très sain en compote, et l'art des confiseurs a su le conserver de tant de manières différentes, qu'il est devenu l'objet d'un grand commerce, et que sa culture est d'un assez bon rapport.



L'arbre se reproduit par le semis, mais c'est par la greffe qu'on multiplie les bonnes espèces. Il s'éleve peu, mais il étend beaucoup ses branches, qu'on a soin de tailler tous les cinq ou six ans pour les renouveler. On cultive plusieurs variétés qui ne diffèrent guère entre elles que par la couleur plus ou moins foncée du fruit. La meilleure de toutes est celle qu'on appelle abricotier de Nancy. Son fruit est gros et de forme un peu aplatie. La peau du côté de l'ombre est d'un jaune fauve nuancé de vert; le côté du soleil est d'un fauve franc animé de rouge. En l'ouvrant, on voit jaillir de tous les pores intérieurs des globules d'une eau délicieuse parfumée du goût particulier de l'abricot. D'autres variétés sont aussi fort recherchées : les uns ont le fruit coloré d'une teinte violâtre, les autres sont tachetés de petits points bruns, comme s'ils avaient été piqués par les rayons du soleil; ceux-ci sont

rouges et presque pourpres, ceux-là sont d'une teinte blanchâtre et recouverts d'un léger duvet. Mais ce qui distingue les bonnes espèces, c'est l'abondance de l'eau et la force du parfum.

Il découle de l'écorce une gomme transparente, de goût fade, sur laquelle on a souvent fait des essais, mais qui n'est encore d'aucun usage en médecine.

De la Barbe.

Ce serait une histoire curieuse que celle de la barbe, ornement caractéristique que les hommes revendiquent avec orgueil comme s'ils en étaient fiers, et qu'ils rasant avec soin comme s'ils en étaient honteux. Cette histoire se rattacherait à celle de tous les âges et de tous les peuples, et il n'y en aurait pas une seule qui pût offrir autant de contradictions, car on verrait à la fois la barbe en honneur ou en mépris, recherchée ou honnie, taillée avec soin ou abandonnée à elle-même. Nous n'avons pas la prétention d'écrire cette histoire; mais peut-être nos lecteurs ne seront-ils pas fâchés d'en connaître les faits principaux.

Et d'abord la première remarque à faire, et certes celle-là n'a rien de bien neuf, c'est que l'honneur d'avoir le menton et les joues barbues est exclusivement l'apanage des hommes. Les femmes n'ont pas ce triste avantage; tout en elles est gracieux, rien ne cache le charme de leurs sourires ou n'altère la douce expression de leurs physionomies. On en a vu cependant quelques-unes, qui sur ce point pourraient rivaliser avec les hommes. Hippocrate constate le fait, et des auteurs plus modernes rapportent qu'il y avait dans l'armée de Charles XII une femme-grenadier remarquable par sa valeur et sa longue barbe. Elle fut prise à la journée de Pultawa, conduite à Pétersbourg et présentée au czar vainqueur. A la rigueur, le fait est possible; mais les auteurs ajoutent que cette barbe avait une aune de long et c'est un peu plus difficile à croire. Coupons-en les trois quarts, et la chose sera encore assez extraordinaire. Trévoux parle d'une femme qui avait aussi une longue barbe, et il n'y a pas long-temps qu'on en montrait une à Paris qui aurait pu certainement s'enrôler dans les sapeurs. Heureusement que ces femmes-là sont très rares!

Les sauvages américains l'arrachent avec beaucoup de soin dès qu'elle commence à paraître. Les nègres ont la barbe rase et cotonneuse comme leurs cheveux. Les Groënlandais, les Samois, et tous les pauvres habitants des pôles, ont à peine quelques poils au menton, comme si une vie heureuse et une nourriture abondante étaient des conditions nécessaires pour avoir de la barbe.

Les anciens Egyptiens, comme l'attestent des médailles et des bas-reliefs, conservaient une petite touffe de poils sur le bout du menton. Les Hébreux laissaient pousser leur barbe, mais rasaient leurs moustaches; et aujourd'hui on voit encore dans plusieurs contrées de l'Europe les Juifs laisser croître une sorte de mentonnière depuis une oreille jusqu'à l'autre. Strabon rapporte qu'une certaine

secte de l'Inde regardait une longue barbe comme un emblème de la sagesse. Les anciens Assyriens et les Perses y mettaient aussi un grand prix, à tel point que, pendant long-temps l'usage des souverains de ces pays d'Orient était de se faire tresser la barbe avec des fils d'or. Quelques historiens prétendent que cet usage fut aussi en vigueur sous les premiers rois francs.

Les Chinois ont aussi infiniment de goût pour les longues barbes, c'est chez eux une grande beauté; malheureusement la nature la leur a refusée, et sur ce point ils sont très envieux des Européens, et ne conçoivent pas comment ils ne la laissent pas pousser. Les Tartares ont déclaré une longue guerre de religion aux Persans et les accusaient d'être des infidèles parce que la mode était venue chez ces derniers de se raccourcir la barbe à la façon des Turcs. Un Arabe se fait un point de dogme de ne jamais arracher un poil de sa barbe parce que Mahomet n'a jamais rasé la sienne. Les Turcs renchérissent encore sur les Arabes, car pour eux le soin de leur barbe est presque un culte; ils la taillent et la parfument avec soin, et la plus grande marque de déférence qu'ils puissent donner à quelqu'un qui leur rend visite est de jeter quelques gouttes de parfum sur sa barbe. Quand ils la peignent, ils étendent un schall sur leurs genoux, ramassent tous les poils qui tombent, les joignent à ceux qui se trouvent sur le peigne, et vont les porter dévotement sur les tombeaux de leurs parents. Chez eux baiser la barbe de quelqu'un est un signe de grand respect.

Cette déférence pour la barbe se retrouve aussi dans les coutumes des anciens temps de la Grèce et de Rome. Homère parle avec emphase des belles barbes blanches de Nestor et du roi Priam; Virgile cite celle de Mezentius, qui était assez longue et assez épaisse pour couvrir toute sa poitrine. Plin le jeune fait mention de la barbe d'un philosophe de Syrie, barbe si belle qu'elle inspirait au peuple une sorte de respect religieux. Et enfin Plutarque raconte qu'un vieillard, auquel on demandait pourquoi il portait avec tant d'affectation sa longue barbe, répondit : « C'est afin que, l'ayant toujours sous les yeux, je ne fasse jamais rien qui puisse ternir l'éclat de sa blancheur. »

Les Grecs ont continué de porter leurs barbes jusqu'au temps d'Alexandre, et Plutarque que nous venons de citer, rapporte qu'un jour de bataille, Parménion s'étant présenté devant le conquérant pour lui demander s'il avait encore quelque disposition à ordonner : « Rien, répondit-il, si ce n'est que tous les soldats aient à couper leur barbe. — Couper leur barbe ! s'écria le général stupéfait ! — Sans doute, reprit le roi de Macédoine, ne vois-tu pas combien une longue barbe offre de prise à l'ennemi. »

Les Romains ont long-temps conservé l'usage de laisser pousser leurs cheveux et leur barbe. Tite-Live, Cicéron et Plin s'accordent sur ce point, et beaucoup de monuments confirment ce qu'ils disent. Il paraît que Scipion l'Africain fut le premier qui introduisit la coutume de se raser chaque jour. Les quatorze premiers empereurs se faisaient aussi raser, mais Adrien portait la barbe pour cacher ses

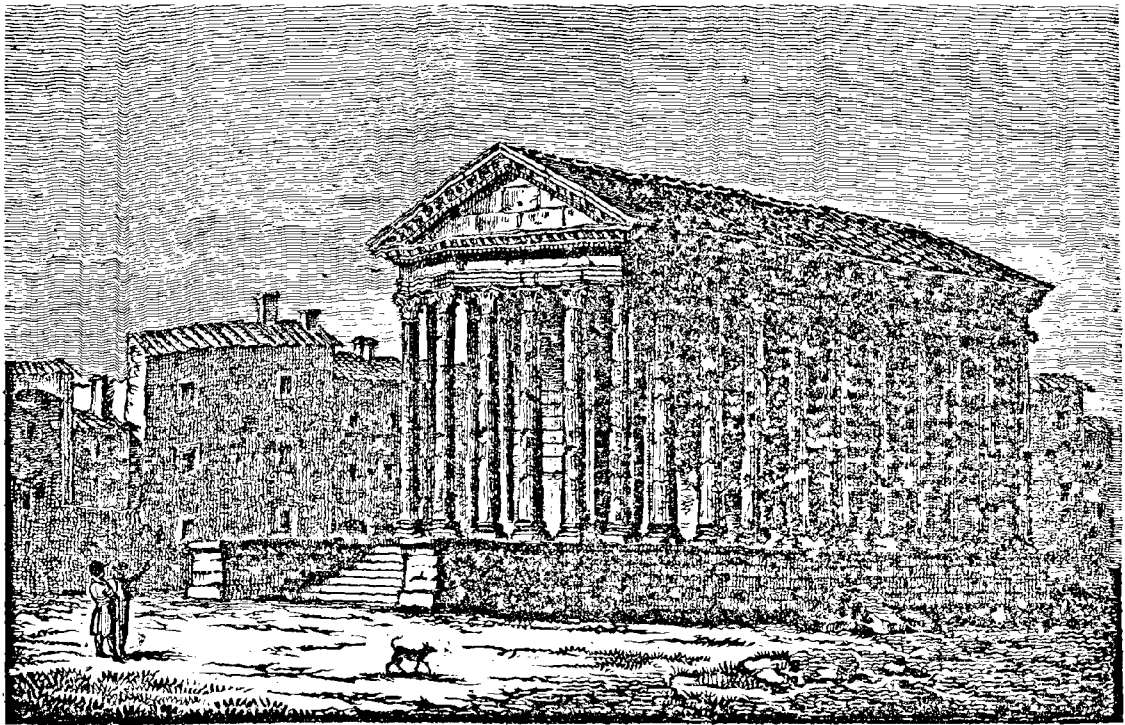
cicatrices, et Marc-Aurèle pour suivre la coutume des philosophes. Les soldats portaient leur barbe courte et frisée, comme on peut le voir sur beaucoup d'anciennes médailles. Entre les Grecs et les Romains il y eut cette différence remarquable, que les premiers se rasaient la tête et le menton en signe de deuil, tandis que les derniers laissaient au contraire pousser leur barbe en témoignage d'affliction et de regret.

Parmi les peuples de l'Europe moderne, la mode de porter la barbe a varié comme toutes les autres modes. Nos ancêtres ont généralement attaché un grand prix à la barbe. Ce fut même dans un temps un signe de noblesse, et tout le monde sait que les Mérovingiens, première race des rois de France, regardaient de longs cheveux flottants et une longue barbe comme un emblème particulier à la royauté. Les anciens Bretons ne portaient que des moustaches; mais les Anglo-Saxons portaient leur barbe et les Anglais les imitèrent jusqu'à ce que Guillaume-le-Conquérant proscrivit cette coutume; et on lit dans de vieilles chroniques que beaucoup de citoyens préféraient s'expatrier plutôt que d'obéir à un pareil ordre. Ils aimèrent mieux leur barbe que leur patrie, parce qu'à leurs yeux c'était préférer l'honneur à la honte.

Quant aux Russes, tout le monde sait combien Pierre-le-Grand éprouva de difficultés à les forcer à couper leur barbe, et combien de gens, même les plus pauvres, se résignèrent à payer les amendes ou à endurer la bastonnade, plutôt que de se soumettre aisément. On vit alors les gens du peuple, ignorants et superstitieux, faire raser leur barbe et la garder en ordonnant qu'on l'enterrât avec eux, afin qu'au jour du jugement dernier ils pussent la présenter à saint Nicolas, leur patron.

Au dixième siècle, la barbe fut en grand honneur; le roi Robert, adversaire de Charles-le-Simple, ne fut pas moins renommé par ses exploits que par sa longue barbe blanche qu'il laissait tomber en dehors de sa cuirasse pour être mieux reconnu de ses soldats. L'empereur Charles-Quint, le pape Jules, François 1^{er}, portèrent leur barbe; et Henri IV, le bon et grand roi Henri IV, ne rasa jamais la sienne. Sous Louis XIII, la mode en passa; et les jeunes courtisans de la cour se moquaient beaucoup du vieux Sully qui persévérerait à ne pas la sacrifier. Ce fut alors le règne de la moustache : elle brilla aux lèvres de Turenne, de Condé, de Colbert, de Molière, de Corneille et de tous les gens célèbres de l'époque. Aujourd'hui, nous en sommes réduits aux favoris; et la mode s'exerce à en changer la forme sans parvenir à en faire un ornement bien gracieux. Nos élégants du jour ont essayé d'introduire de nouveau les moustaches et la barbe à la façon du moyen-âge; mais ils n'ont pas réussi. Il serait à coup sûr fort commode pour les hommes de ne plus se raser; mais il est si commode aussi de ne pas avoir de barbe au menton, qu'il est à présumer qu'on se raserà encore long-temps.

Maison-Carrée de Nîmes.



Si il est surtout quelque chose dans l'histoire des temps passés qui frappe les regards d'étonnement et d'admiration, c'est cette domination que l'empire romain sut étendre sur presque toute la terre. Il fut planter ses étendards depuis Gibraltar qu'on appelait les colonnes d'Hercule, jusqu'aux régions boréales, établit des colonies dans les lieux les plus sauvages, jeta ses bataillons en Asie, conquît des royaumes en Afrique, et parvint à un degré de puissance si colossal que nous ne saurions le comprendre, si de nos jours nous ne voyions à deux pas de nous une puissance rivale renouveler en quelque sorte ce merveilleux spectacle. L'Angleterre, cette île si petite, mais plus grande cependant que ne l'était le véritable territoire de Rome, l'Angleterre étend sa domination sur tous les points du globe; on voit son pavillon comme on voyait jadis les aigles romaines, et dans l'avenir, quand ce nouveau colosse qui chancelle déjà sera tombé depuis plusieurs siècles, on retrouvera partout la brique anglaise, comme on rencontre à chaque pas le ciment romain.

Les anciens conquérants du monde avaient très bien compris que la force des armes n'assure qu'une domination passagère, et leur premier soin était de

venir en aide aux besoins des peuples qu'ils voulaient asservir. Ils bâtissaient des temples, élevaient des aqueducs, construisaient des chaussées, jetaient des ponts, et aujourd'hui qu'il n'y a plus de domination romaine on retrouve partout des constructions romaines. De toutes les villes de France, Nîmes est celle qui est la plus riche en antiquités, et parmi toutes les antiquités qu'elle renferme et qui ont échappé à notre climat dévastateur, on remarque la Maison-Carrée.

C'est un édifice dont la nouvelle église de la Madeleine à Paris rappelle un peu l'aspect à cela près qu'il est d'une dimension beaucoup plus petite, car il n'a que 72 pieds de long sur 36 pieds de large et autant d'élévation à l'intérieur. Sa forme est aussi un carré long. Ses murailles sont formées de belles pierres blanches de 2 pieds d'épaisseur et jointes par de petites cannelures. Il est entouré et orné de trente colonnes d'ordre corinthien. Elles sont faites avec tant d'art que, bien que composées de plusieurs assises, l'œil ne saurait apercevoir les joints; et qu'on les dirait d'un seul et unique morceau. Les chapiteaux sont taillés en feuilles d'olivier, les modillons sont en feuilles de chêne, et tous ces or-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'EVÊQUE, 40.

T. I.

25

nements sont exécutés avec un fini précieux qui rappelle les plus beaux monuments de l'antiquité.

Au devant de la façade du bâtiment se présente un grand portique ouvert de trois côtés. Le fronton n'a point d'ornement ; mais on y remarque des trous qui attestent la présence d'une inscription dont les lettres étaient composées de lames de bronze, appliquées sur la pierre et fixées par des chevilles. Au fond du vestibule se trouve la porte d'entrée, décorée de deux pilastres de forme élégante. Au-dessus de la corniche se trouvent deux pierres percées de deux trous et qui avancent en saillie. Cette disposition singulière a excité l'intérêt des antiquaires et a été l'objet d'une longue controverse. On paraît assez d'accord à admettre aujourd'hui que ces pierres étaient destinées à soutenir une porte en bronze qui s'ôtait et se remettait à volonté. Mais si on a paru s'accorder sur ce point, il en est un autre bien plus important qui n'est rien moins que décidé, car il s'agit de découvrir quelle était la destination de cet édifice. Les uns ont prétendu que c'était une maison consulaire, les autres un prétoire ; ceux-ci un Capitole, ceux-là un temple ; et cette dernière assertion paraît prévaloir, à en juger par une inscription qui a été découverte récemment.

Mais si la destination de ce monument dans les temps passés est encore couverte de nuages, en revanche nous savons quel usage on en a fait dans les temps plus modernes, et il a tellement varié que l'histoire détaillée en serait fort curieuse. Ce que nous pouvons en dire ici, c'est que du onzième siècle au milieu du seizième, il a servi d'hôtel-de-ville. Il est tombé ensuite en partage à un sieur Félix Bruyès, seigneur de Saint-Chaptes, qui en fit une immense écurie ! En 1670, les religieux de l'ordre des Augustins firent cesser ce scandale, purifièrent le bâtiment, et le transformèrent en église qu'ils desservirent jusqu'en 1789, époque à laquelle on préluéda par l'abolition des ordres religieux au renversement des autels et à l'élévation des échafauds. On vit alors les officiers municipaux s'établir dans l'antique édifice, et les jurons civiques remplacer les paroles saintes ! Après les municipaux, on en fit un grenier à fourrage, et enfin aujourd'hui on en a fait un musée, où se trouvent rassemblés tous les fragments curieux des antiquités de la ville et une belle collection de tableaux anciens et modernes. Certes, il y a peu de monuments dont l'histoire offre autant de vicissitudes, car on l'a vu tour à tour servir d'asile à la magistrature et à la sainte religion, ou souillé par le sacrilège et les plus vils usages, pour recevoir enfin en dépôt les produits des beaux arts, destination qui ne sera pas la dernière peut-être, mais qui n'est pas indigne au moins de sa destination première.

Si l'on n'est pas d'accord sur l'origine de l'édifice dont nous venons de parler, à plus forte raison devait-on différer d'opinion sur celle de la ville même. Cette origine se perd dans la nuit des temps. Les auteurs grecs, suivant leur usage de tout faire remonter à des demi-dieux, se tirent d'affaire en affirmant que la ville a été fondée par Némausus

descendant d'Hercule, et qu'elle a pris le nom de son fondateur. Les auteurs latins, de leur côté, ont prétendu que Némausus venait de Némus, à cause des forêts qui couvraient autrefois toutes ces contrées. On a fait bien d'autres hypothèses encore dont nous épargnerons le détail à nos lecteurs.

Le premier indice certain et irrécusable qu'on trouve dans l'histoire, c'est que l'an 727 de la fondation de Rome, c'est-à-dire 27 ans avant J.-C., Auguste, marchant contre les peuples de la Biscaye, laissa à Nîmes une colonie de vétérans de l'armée d'Égypte. Depuis cette époque, on trouve que Tibère, Trajan, Adrien, Antonin et Dioclétien se plurent tour à tour à embellir la ville, et à tel point qu'on la surnommait la *seconde Rome*. Mais en 407 une invasion des Barbares vint ravager les provinces romaines, et Nîmes fut saccagée de fond en comble. Ces désastres furent réparés dans les siècles qui suivirent ; mais en 737, Charles-Martel, voulant punir la population de s'être soulevée à l'approche des Maures, fit brûler les portes de la ville, en renversa les murailles, et fit abattre et endommager plusieurs monuments. Depuis, Nîmes a eu beaucoup à souffrir encore, et les rues ont été le théâtre de combats sanglants à l'époque funeste des guerres de religion.

LE CHAT SAUVAGE.

La domination de l'homme sur toute la nature est un fait incontestable, et cette domination lui a été si bonne et si profitable, qu'il emploie sans cesse toutes les ressources de son intelligence pour l'augmenter de plus en plus. Il fait sentir partout sa main puissante et la force de sa volonté. Il a transporté dans tous les climats les végétaux dont il avait su tirer parti, il a changé la face de la nature et l'aspect des contrées qu'il habite, et ce qui est plus encore, il a réduit au vasselage et à l'état de domesticité un grand nombre d'animaux nés, comme lui, pour la liberté. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, et ce qui mérite une attention toute particulière, c'est que ces animaux, dont quelques-uns forts et terribles inspirent la terreur à l'état sauvage, ont tous adouci et modifié tellement leurs mœurs qu'ils semblent avoir dépouillé toute leur fierté première au point de perdre le sentiment de leur propre puissance. On voit des enfans garder des troupeaux entiers de taureaux et de boucs aux cornes menaçantes, sans en être maltraités ni effrayés. Le cheval obéit à la pression la plus imperceptible que lui fait sentir le cavalier qui le monte et en faveur duquel il abdique sa propre volonté ; l'âne, si rétif et si entêté, finit par se soumettre, et fait plus à lui seul pour le transport des produits de l'agriculture que tous les autres animaux ensemble ; le mouton, si timide et si tranquille, cherche sa sûreté à l'abri de la protection de l'homme, protection qui lui est cependant si fatale ; le pigeon revient sans cesse chercher un abri au colombier natal, et le canard oublie son humeur voyageuse !

D'où viennent ces prodigieux changements ? Ces animaux ne sont-ils plus si complets, le taureau a-t-il perdu ses cornes, le cheval son agilité, le pigeon ses ailes rapides, le canard la puissance de prolonger son vol ? Non sans doute, ils n'ont rien perdu que le pressant besoin qui les tourmentait sans cesse. Le pigeon n'est plus obligé (1) de parcourir d'immenses étendues de pays pour chercher sa nourriture ; le canard (2), qui ne craint plus le froid des hivers, reste où il se trouve ; le taureau, (3) qui n'est plus troublé dans ses pâturages perd de l'impétuosité de son caractère ; et le cheval, qui n'a jamais à fuir de dangers, abandonne ses habitudes sauvages. L'état de domesticité a donc cela de particulier sur les animaux, qu'il leur fait subir une sorte de métamorphose ; un seul est excepté cependant, et dire que c'est cet animal aux manières gentilles et au caractère sanguinaire qu'on voit dans toutes nos maisons et qui ne s'attache jamais à la main qui le nourrit, c'est nommer le chat.

« Le chat, dit M. de Buffon, est un animal domestique infidèle que l'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode et qu'on ne peut chasser. Car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuser : l'un est l'usage, l'autre l'abus ; et quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice inuée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons ; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux, ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtement, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs. Ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent en cela de cet animal fidèle dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le chat paraît ne sentir que pour lui, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser, et par cette convenance de naturel il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère. »

Tout le monde reconnaîtra sans doute la ressemblance de ce portrait, fait avec tout le talent qui

caractérise le grand écrivain que nous venons de citer ; mais si tous les traits physiques en sont vrais, nous ne saurions en dire autant de ce qui touche le moral. M. de Buffon a été fidèle, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, à son système de doter les animaux de caractères particuliers, système brillant soutenu par un génie plus brillant encore, mais qui, malheureusement, manque de vérité. Le chat n'est ni malicieux, ni faux, ni pervers, mais il est et reste toujours un *animal de proie*. Or, comme l'état de domesticité, qui peut modifier les habitudes, ne saurait changer la nature de chaque animal, il arrive que, dès que le chat est tourmenté par la faim ou qu'il aperçoit une proie, il reprend sur-le-champ son caractère carnassier. Semblable au tigre (1), dont il a toutes les manières, il n'attaque pas à force ouverte ; les armes qu'il a reçues de la nature retiennent plutôt qu'elles ne déchirent, et tout en lui prouve qu'il est fait pour surprendre plutôt que pour combattre. Ses pattes, garnies d'un poil velouté, se posent sans faire le moindre bruit ; tous ses mouvemens décèlent la plus grande précaution ; l'œil sans cesse attaché sur la victime qu'il guette, il semble ne prêter l'oreille qu'au bruit qu'il pourrait faire lui-même. Il voit la nuit, ce qui lui donne la faculté de surprendre les oiseaux ou les animaux endormis ; le jour il se tapit en embuscade, reste ainsi immobile des heures entières, la paupière somnolente, mais l'oreille au guet ; au moindre bruit, car l'odorat ne le guide pas, il se dresse sur ses pattes, et s'élance d'un bond sur sa proie dès qu'elle est à portée. Il la déchire avec ses griffes, et quand elle est privée de tout mouvement il la mange, ou, pour mieux dire, il la boit, car il se borne à arracher des lambeaux de chair qu'il avale sans les broyer.

Si on lui présente des fruits, des légumes ou du pain, il les refuse ; si c'est quelque chair cuite, il la retourne et la flaire long-temps avant d'y toucher ; et quand il s'y décide, c'est avec une sorte d'hésitation dédaigneuse. Mais qu'il voie une proie vive ou une chair saignante, et sa réserve méfiante disparaît pour faire place à une avidité gloutonne. Ce n'est pas qu'il soit d'un naturel sanguinaire, c'est tout simplement que la nature l'a fait animal de proie, et qu'il obéit aux lois de la nature.

De tous les animaux carnassiers, c'est le seul qui vive en compagnie de l'homme ; mais on ne saurait dire qu'il consente jamais à se soumettre complètement à la domesticité, il conserve toute son indépendance. Rien au monde ne pourrait le retenir malgré lui dans un endroit où il ne voudrait pas rester, et on en a vu sauter par des fenêtres élevées plutôt que de ne pas sortir des chambres où on les avait enfermés. Il est sans cesse à grimper sur les toits ou à fureter dans les greniers ; il ne s'attache pas à ceux qui le soignent ; et si on en a vu revenir à la maison où ils avaient habité long-temps, c'est que, comme ils y connaissaient toutes les issues et tous les coins, la chasse aux souris ou aux oiseaux leur était plus facile.

(1) Voyez numéro 8, pag. 60.

(2) Voyez numéro 13, pag. 103.

(3) Voyez numéro 20, pag. 157.

(1) Voyez numéro 22, pag. 170.

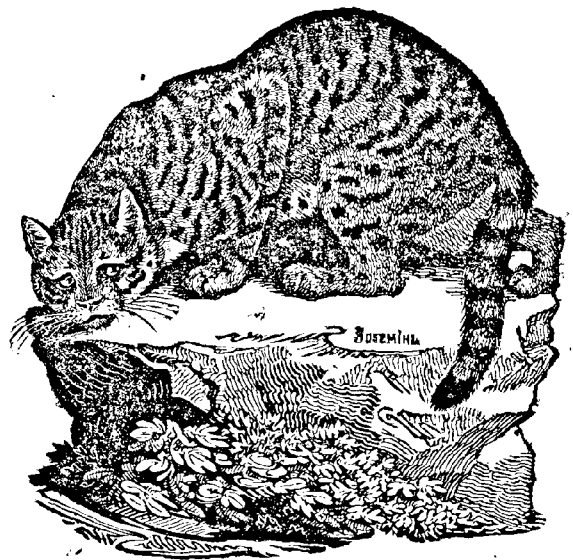
Quoique le chat soit d'un type unique, il offre une grande quantité de variétés quant à sa robe; c'est le résultat infaillible du changement de climat, d'habitudes et de soins. Mais avant d'entrer dans quelques détails succincts à ce sujet, nous devons d'abord parler de la race qui fait la souche de toutes les autres, de celle qui est toujours la même, de celle du *chat sauvage*, que nous avons choisi à dessein pour sujet de notre gravure.

Le chat sauvage est environ d'un tiers plus grand que le chat domestique. Il offre la parfaite image du tigre, à tel point qu'on ne saurait dire lequel de ces deux animaux est le type de l'autre. Il a comme lui le fond du pelage d'un fauve sale, coupé de bandes brunes transversales. La poitrine et le dessous du ventre sont de couleur plus claire et presque blanchâtre. Les pattes sont fauves et la queue est garnie d'anneaux alternativement noirs et fauves, mais disposés de telle façon que le dernier est toujours noir. Sa voix est plus rauque que celle du chat domestique, et toutes ses habitudes sont celles des tigres. Il est commun dans les forêts de France, et vit sur les arbres, ou se blottit dans les terriers abandonnés. Il détruit une grande quantité de gibier, non pas en attaquant les pères et mères qui pourraient ou fuir ou se défendre, mais en guettant les petits au passage et les saisissant à l'improviste. Il enlève la nuit les perdreaux à peine éclos, et grimpe au faite des arbres les plus élevés pour surprendre les oiseaux endormis dans leurs nids.

Plusieurs naturalistes rapportent que, bien qu'il se sauve au moindre bruit, il ne laisse pas que d'affronter le danger lorsqu'il est blessé. On l'a vu alors se retourner sur le chasseur, l'attaquer à son tour, et s'élançant à son visage pour le déchirer de ses griffes aiguës; aussi recommande-t-on de le tirer à l'épaule, afin de le démonter et de l'empêcher de revenir sur le coup.

C'est du chat sauvage que sont venues toutes les variétés des chats domestiques. Les unes sont blanches, les autres grises, celles-ci mélangées, celles-là tachetées, et cette diversité est telle qu'il serait difficile peut-être de trouver deux chats absolument semblables. Il y a cependant quelques variétés qui pourraient être regardées comme des espèces particulières, si on classait les chats par la couleur ou la longueur de leur poil. On distingue les *chats d'Es-*

pagne, qui sont roux ou mélangés de roux, de blanc et de noir; les *chats des chartreux*, au poil fin et d'un gris ardoise de même nuance, avec le dessous des pattes noir; et surtout les *chats d'Angora*, remarquables par leurs poils soyeux et si longs, qu'il n'est pas rare qu'ils arrivent jusqu'à terre; ceux du cou s'étalent orgueilleusement en forme de fraise, mais ceux de la tête et des pattes restent courts comme pour ne pas gêner leur marche. Cette dernière variété est très recherchée et n'est pas commune. C'est du mélange de ces diverses espèces que provient toute cette innombrable diversité de chats communs répandus sur toute la surface de l'Europe, et nous pourrions dire du monde, car il y a des chats partout où il y a des habitations et des hommes.

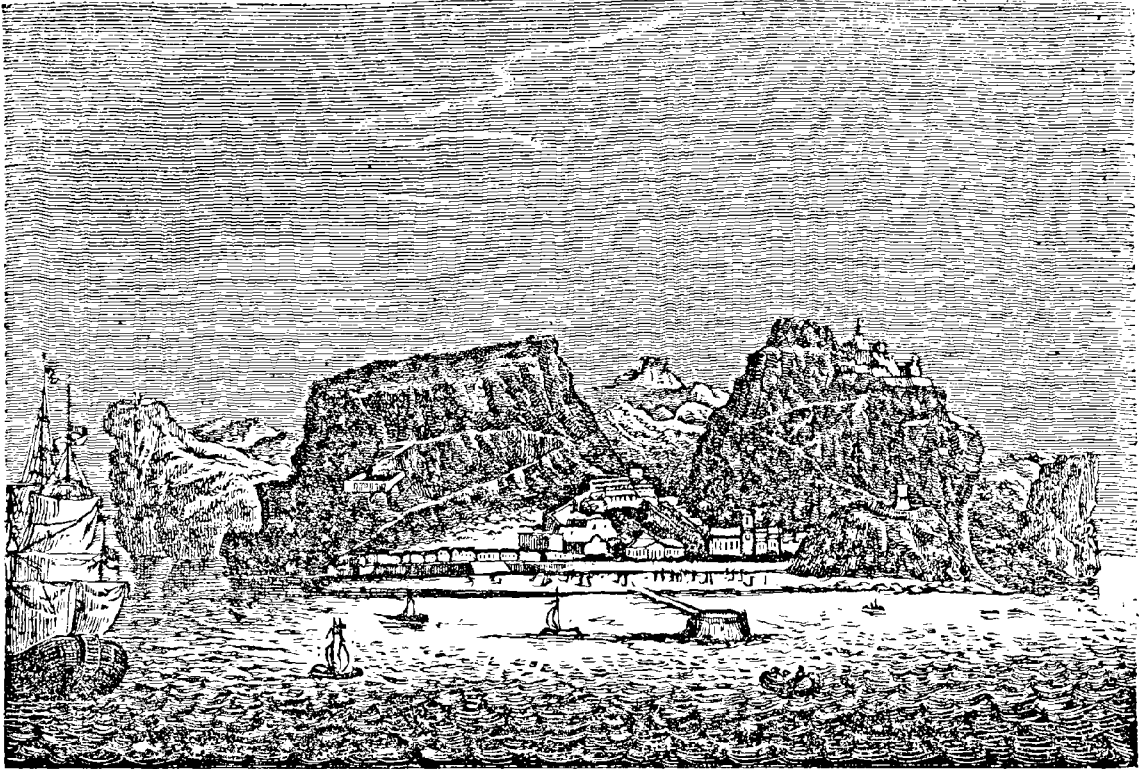


Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans l'histoire des chats, c'est que les races qui vivent dans les campagnes ont une tendance marquée, en se multipliant, à se rapprocher de la nature des chats sauvages; et qu'au contraire les chats sauvages soumis à la domesticité, dégèrent bientôt, à tel point, qu'il suffit de deux ou trois années pour que les petits perdent les caractères particuliers que nous avons décrits, et qui font le type originel du chat sauvage.

LE ROCHER DE SAINTE-HÉLÈNE.

Au milieu de l'océan Atlantique, et à cinq cent lieues de toute terre, des navigateurs portugais, égarés dans ces parages immenses, découvrirent au printemps de la première année du seizième siècle un rocher stérile où nul être humain n'avait mis les pieds jusqu'alors. Il semble même que jamais aucune créature vivante n'y avait paru; tant avait été complet l'isolement de ce lieu sauvage depuis qu'il était sorti des abîmes des mers ou peut-

être depuis le commencement du monde! Ces intrépides marins, qui les premiers en foulèrent les aspérités, n'y trouvèrent ni végétation, ni animaux, ni même de traces qu'il y en ait jamais eu. Ils s'y établirent cependant, et dès l'année suivante, ils y apportèrent des chèvres, de la volaille, des perdrix, des faisans et des arbres fruitiers. Aux Portugais qui ne tardèrent pas à se dégoûter de cette stérile et inutile conquête, succédèrent les Hollandais,



qui bientôt se dégoûtèrent à leur tour et abandonnèrent ce rocher. En 1651, l'Angleterre s'en empara et le conserva toujours depuis. Elle en a fait la station de ceux de ses vaisseaux qui chaque année se rendent dans l'Inde. C'est pour elle comme une hôtellerie jetée sur cette route immense qui sert de communication aux deux pôles. C'est le seul parti en effet qu'on en puisse tirer; aussi s'est-elle bornée à mettre le rocher à l'abri d'un coup de main, et à bâtir quelques maisons sur le bord de la mer.

L'île, si tant est qu'on puisse donner le nom d'île à ce lieu aride, l'île n'est composée que d'une masse de rochers. Elle n'a en tout que quatre lieues de long sur environ trois lieues de large, et ne représente que onze lieues de circonférence, c'est-à-dire qu'elle n'occupe guère plus d'espace sur la surface des mers que Paris et ses faubourgs! De tous les côtés, elle ne présente que des rocs à pic de 600 à 1200 pieds d'élévation au-dessus des vagues qui s'y brisent avec fureur, et ce n'est que de quatre côtés différents que des intervalles qu'on pourrait nommer d'immenses crevasses la rendent accessible. Au milieu de ces aspérités on trouve quelques vallées, et le sommet présente une plaine d'environ deux mille arpents de superficie dont le sol est assez favorable à la culture; plus bas on trouve une autre plaine beaucoup plus petite puisqu'elle n'a au plus que deux ou trois cents arpents, et dont le sol est tellement saturé de sel qu'il ne produit que des plantes marines. Mais les rats qui sont venus par des navires d'Europe ont tellement multiplié dans l'île,

qu'ils ravagent les champs, rendent la culture fort difficile et la récolte très problématique.

Il n'y a d'autre population que quelques négociants anglais qui spéculent sur les besoins des navires qui passent, et l'île tout entière, y compris les esclaves et la garnison, ne présenteraient pas quatre mille personnes. Le climat d'ailleurs n'est pas favorable à ce que cette population augmente; car les orages, si fréquents dans cette partie du globe, rendent la température alternativement chaude et humide.

C'est là cependant, sur la cime de ce rocher jeté au milieu des mers, que pendant six ans on a pu voir un homme au front calme, à l'œil perçant, au sourire du génie, se résigner à languir dans ce lieu d'exil, et dépérir chaque jour sans qu'il lui échappât une plainte ou un soupir! Seulement on aurait pu le voir chaque matin plonger un regard rapide sur l'immensité de l'Océan; jamais il ne saluait l'aurore, mais il tournait son visage vers ce même point du ciel, et un navire qui aurait suivi cette direction serait arrivé aux côtes de France! Cet homme, mis au ban des nations, et qui, relégué à Sainte-Hélène pour y mourir, y a vu s'éteindre dans une longue torture une vie qu'avaient respectée tant de fois les boulets ennemis, cet homme, il n'est pas besoin de le nommer, car il n'y a pas dans l'univers un enfant qui ne puisse dire son nom.

C'est à Sainte-Hélène qu'après la funeste journée de Waterloo les Anglais conduisirent celui qui s'étoit fié à leur loyauté, et qui avait écrit au prince

régent d'Angleterre qu'il le regardait comme le plus généreux de ses ennemis. Confiné sur ce rocher si étroit qu'en quelques heures on pouvait en faire le tour, séparé du reste du monde, mais entouré cependant de quelques fidèles serviteurs qui n'avaient pas voulu le quitter, le grand homme ne put rester dans l'inaction; il s'est souvenu qu'il avait dit à Fontainebleau aux débris de ses vieilles phalanges: «J'écrirai les grandes choses que nous avons faites ensemble.» Et il voulut tenir parole. C'était encore un moyen de servir la France, car c'était travailler à sa gloire. C'était encore régner sur elle, car de ce rocher d'exil il pouvait récompenser et punir par l'éloge ou par le blâme.

Les généraux qui l'entouraient, et qui jadis lui avaient consacré leurs épées, devinrent ses secrétaires. Chaque jour Napoléon les rassemblait autour de lui, non plus pour donner des instructions de bataille ou pour dicter les bulletins immortels de ses victoires, mais pour leur raconter les combats d'autrefois. Il se promenait alors avec agitation, les bras croisés sur la poitrine, puis d'une voix nette mais saccadée, il dictait! Et autour de lui le brave général Gourgaud, le fidèle général Bertrand ou le comte de Montholon, s'empresaient de recueillir les paroles qui tombaient des lèvres de l'empereur. Ce travail durait des heures entières, et l'intérêt était si puissant, qu'aucun d'eux ne songeait à sa fatigue.

C'est ainsi qu'il compléta l'histoire de ces prodigieuses campagnes d'Italie, où on l'avait vu, jeune général, commandant à des soldats plus jeunes encore, vaincre les vieilles troupes aguerries de l'Europe coalisée. C'est ainsi qu'il écrivit successivement des notes précieuses sur les principaux événements qui étonnèrent le monde dans les quinze premières années de ce siècle. Mais, malgré des efforts prodigieux, et cette persévérance que le monde lui a connue, Napoléon ne put terminer ce grand monument qu'il voulait élever sur le lieu de l'exil à la gloire française. La mort vint l'interrompre.

L'insalubrité du climat, le défaut d'exercice, et sans doute aussi les irritations de chaque jour que lui causaient les *tracasseries* odieuses d'un homme qui, au lieu de représenter l'Angleterre, préférerait jouer le rôle d'un géolier; toutes ces causes réunies altérèrent la santé de fer que Napoléon avait reçue de la nature. Son estomac se déranga, une fièvre lente s'alluma dans son sang, le sommeil fut sa paupière, et bientôt il s'aperçut lui-même qu'il approchait de ses derniers moments, et que son heure était venue. On dit qu'alors il pensa à la France, à ses vieux soldats, à son fils, qui, né roi, devait mourir sans avoir régné; mais on dit aussi qu'il ne lui échappa ni un regret de la vie, ni une plainte sur lui-même.

Dès que tout espoir fut perdu, et qu'il l'eut appris du docteur Antomarchi, accouru d'Italie pour lui prodiguer les secours de la science, Napoléon pensa à dicter ses dernières volontés. Tout le monde sait qu'il éleva d'abord son âme à Dieu, car il avait une ferme croyance dans la sainteté de la religion,

celui qui avait relevé de sa main puissante les autels renversés par l'anarchie; ses premières paroles et les premières lignes de son testament sont pour déclarer qu'il meurt dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine, de celle qu'il avait soutenue et qui l'avait appelé son fils bien-aimé! Ce devoir une fois rempli, il donna une pensée à son fils; puis il partagea ce qu'il pouvait posséder entre les fidèles serviteurs qui l'entouraient, et ceux qui, laissés en France, pouvaient avoir besoin de ce secours inattendu.

L'agonie vint bientôt, une agonie longue et pénible, comme si cette âme si forte ne pouvait se détacher de ce corps si robuste qui avait bravé tant de fatigues. Enfin, le 5 mai, à six heures du soir, le grand homme expira en prononçant quelques mots dont on ne put distinguer que ceux-ci : *tête... armée*. Ces deux mots ont fait penser à quelques écrivains que Napoléon était mort dans un état de délire; nous croyons, au contraire, nous, que son intelligence ne l'a jamais quitté, et qu'en rendant le dernier soupir, il a exprimé le regret de ne pas pouvoir mourir à la tête de son armée.

Son corps repose à Sainte-Hélène, sous un saule qui lui donna souvent son ombrage, et cette relique de gloire assure au rocher qui la renferme une célébrité impérissable.

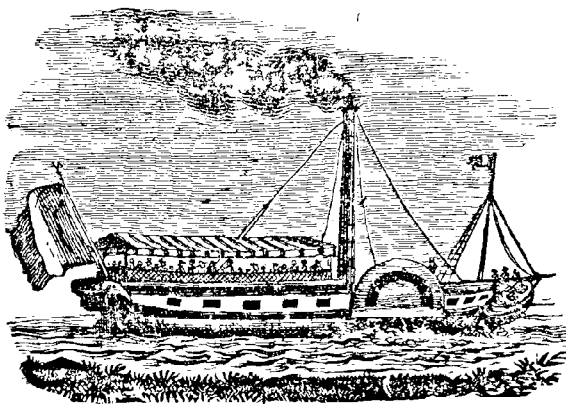
Bateau à Vapeur.

Il y a trois grandes découvertes, dues toutes trois au hasard, et qui ont eu par leurs résultats plus d'influence sur les destinées de l'homme que les révolutions du globe dont il reste des traces immenses, et que les bouleversements des empires qui ne sont tombés que pour faire place à des empires nouveaux. Ces trois découvertes sont l'imprimerie, la boussole et la vapeur.

La première a établi tout à coup un lien de communication entre toutes les intelligences; désormais aucune idée ne peut être perdue, aucun procédé industriel ne peut tomber dans l'oubli, aucun événement ne peut sortir de la mémoire des hommes; il n'y a plus besoin pour transmettre une idée, un procédé ou un événement aux siècles futurs, il n'y a plus besoin d'élever d'immenses monuments, d'employer des années à accumuler pierre sur pierre, il suffit de jeter un mot dans un livre, et ce mot, qu'on multiplie tant qu'on veut, passera plus sûrement à la postérité, qu'un édifice que le temps peut détruire.

La seconde de ces découvertes, la boussole, a changé la nature de l'Océan, car grâce à elle, la mer, au lieu de séparer les hommes sert à les réunir; dès qu'il y a de l'eau, la communication existe de fait. Il ne faut plus se livrer au caprice des vents ou bien à l'incertitude des conjectures; nous ne sommes pas réduits comme les premières navigateurs à glisser le long des côtes; à présent on s'aventure audacieusement dans des mers inconnues, sûr qu'on est de pouvoir marquer chaque jour sur la carte le point fixe où on se trouve

La troisième de ces découvertes, et qui ne le cède en rien aux deux premières pour l'importance des résultats, c'est la vapeur. Avec cette force nouvelle, et qui est de nature à s'appliquer à tout, un seul homme peut faire mouvoir des machines immenses pour lesquelles il aurait fallu autrefois les efforts de cinq cents chevaux, si toutefois il eût jamais été possible d'imaginer un appareil qui pût concentrer les forces d'un si grand nombre d'animaux. On n'a plus besoin de construire de longues digues, ni de détourner à grands frais le cours des fleuves afin que la chute du courant mette en mouvement les roues des moulins ou des machines; il ne faut plus qu'un appareil qui se simplifie tous les jours, et un peu de feu. Depuis l'invention des machines qui règlent la force de la vapeur, il y a eu une sorte de révolution dans toutes les industries, et le prix de tous les objets de première nécessité a tellement baissé que les classes pauvres peuvent avoir presque en abondance aujourd'hui ce qui leur paraissait autrefois le partage exclusif des riches



La découverte de la force de la vapeur et des moyens d'en tirer un aussi grand parti dans les arts mécaniques a donc été pour l'humanité une découverte éminemment bienfaisante, mais elle n'a pas laissé cependant que de présenter souvent de grands dangers. On n'a pas toujours assez bien calculé les forces, et il est arrivé que la vapeur ne trouvant pas assez de résistance a fait explosion, brisant la chaudière, et jetant au loin ses éclats dangereux. Malgré ce danger, on n'a pas craint de faire entrer les machines à vapeur dans la construction des navires, et de remplacer les voiles par des roues immenses qui, battant l'eau avec force, font mouvoir le bâtiment contre les vents et les courans.

A peine a-t-on fait les premiers essais, il y a une quinzaine d'années, que tout à coup ce nouveau système a pris un développement considérable. Toutes les puissances maritimes se sont empressées de l'adopter. On a d'abord établi des bateaux à vapeur sur les rivières et sur les lacs, puis on a vu des paquebots traverser des bras de mer, et presque aussitôt des navires se sont abandonnés au milieu de l'Océan, bravant les tempêtes, marchant contre les orages, avançant contre les marées, se riant des

calmes plats et arrivant presque à point nommé au lieu de leur destination.

La marine militaire a aussi ses navires à vapeur, et les Américains réclament avec orgueil d'avoir construit les premiers une frégate à vapeur de cent vingt canons. Il est à présumer que peu à peu, à mesure qu'on perfectionnera la construction des machines, on abandonnera le système des voiles. Le commerce y gagnera sans doute, mais l'humanité perdra, car les guerres maritimes seront plus meurtrières; les flottes pourront toujours se joindre et se combattre, parce qu'elles ne seront arrêtées ni par les calmes ni par les tempêtes. L'Angleterre y perdra une partie de sa puissance, car l'Océan n'est plus pour elle un rempart inexpugnable, et si Napoléon eût eu cinquante navires à vapeur, la descente était possible, et il est probable que l'Angleterre était conquise. A quoi tiennent les destinées des empires

CORNEILLE.

Corneille, cet homme de génie, qui, né au commencement du siècle de Louis XIV, eut la gloire d'ouvrir la carrière à tous les grands écrivains qui ont illustré cette brillante époque, naquit à Rouen d'une famille honorable, et qui tenait un rang distingué au barreau de cette ville. Il se destinait lui-même à embrasser cette profession honorable, lorsqu'un hasard, un incident futile de société, lui inspira l'idée de faire une comédie, et lui donna le goût de la littérature dramatique; et il fallait que ce goût fût élevé au degré de la passion pour qu'il lui consacra tout son temps, car à cette époque nous n'avions en France ni auteurs, ni acteurs, ni théâtre! Les planches de la foire, quelques bateleurs, et des scènes dialoguées, qui étaient plutôt des parades que des pièces, composaient toute notre richesse dramatique. C'est avec de pareilles ressources que Corneille entra dans une voie où il lui fallait tout créer. Ses premiers ouvrages se ressentent du goût du temps, et sont, à vrai dire, plutôt des ébauches que des essais sérieux. On y remarque cependant un premier progrès, c'est la création des rôles de soubrettes substitués à ceux de nourrice qui étaient alors, dans toutes les pièces, des rôles obligés remplis par des hommes déguisés en femme. Ces ébauches, tout grossières qu'elles étaient, furent accueillies avec transport, et Richelieu, qui venait de fonder l'Académie française et qui entretenait des poètes à gages pour achever les pièces dont il donnait le plan informe, Richelien qui peut-être devinait ce que Corneille pouvait être un jour l'attira à son service. Mais Corneille, qui, tout en engageant son talent, n'avait pas entendu renoncer à son indépendance, sentit bien vite le poids de la chaîne, et sous le prétexte de quelques affaires de famille il quitta Paris et fit un voyage à Rouen.

C'est alors que la lecture des auteurs espagnols lui fit concevoir des idées nouvelles, et donna à ses études cette direction à laquelle nous devons peut-

être notre scène tragique, le développement du génie de Corneille et du goût de notre nation. Il travailla donc dans le silence, et puis tout à coup il fit paraître le *Cid*. Ce fut un enthousiasme général, et tous les mémoires de l'époque en parlent comme d'une *chose inouïe*. Corneille qui n'avait alors que trente ans se trouva couronné par la gloire et tourmenté par l'envie. Richelieu, entre autres, ne put lui pardonner ce triomphe que lorsque le poète, quelque peu courtisan dans cette circonstance, eut saisi l'occasion d'avouer tout haut les *libéralités* dont il avait été autrefois l'objet. Les petits esprits s'ameutèrent de toutes parts et vinrent bourdonner autour de Corneille comme des mouches stériles auprès d'une éclatante lumière. Ils lui contestèrent son ouvrage, et en firent tout l'honneur à un poète espagnol; car déjà à cette époque l'esprit français était frappé de ce singulier vertige qui le porte toujours à déprécier la gloire française. Corneille, dédaigneux d'entrer en lice avec ces obscurs beaux-esprits, se retira sous sa tente et ne répondit qu'en donnant successivement *Pompée*, *Horace* et *Cinna*, que nous rangeons encore parmi les chefs-d'œuvre de la scène française. Puis vint *Polyeucte*, cet ouvrage admirable où l'art s'éleva enfin à la hauteur du génie. Revenant ensuite à la comédie, Corneille donna le *Menteur*, et l'on peut dire avec vérité qu'il fraya ainsi les voies à Racine et à Molière, ces deux grands génies qui n'ont pas encore trouvé d'égaux.



Pendant quelques années encore, le succès couronna tous les efforts de l'auteur du *Cid*; mais tout se fatigua à la fin, même le génie; et après tant de jours de victoires vinrent les jours de revers. Corneille en conçut un chagrin profond; et, tout en accusant le public d'ingratitude et d'injustice, il disait amèrement qu'il avait en effet « trop long-temps écrit pour être encore de mode. » Il résolut alors de ne plus faire un vers pour le théâtre; et comme il fallait une occupation à sa tête ardente, il consacra

six années à traduire en vers l'*Imitation de Jésus-Christ*. Mais, ramené par un penchant irrésistible, il revint à la scène, et y cueillit, sur ses vieux jours, quelques palmes nouvelles.

Il a été donné à peu d'écrivains d'acquérir une aussi belle gloire; mais il n'y en a peut-être pas un auquel il était réservé de voir se soulever contre lui plus d'envie et de basse jalousie. Ses contemporains ne lui ont pas rendu justice, et ses ouvrages sont plus admirés parmi nous qu'ils ne le furent de son temps. Ses ennemis profitaient avec avantage d'un contraste singulier, c'est qu'en le douant d'un aussi beau génie, la nature lui avait refusé les grâces de l'esprit. Sa conversation était lourde et fatigante. Fontenelle et La Bruyère s'accordent sur ce point; le grand Condé disait « qu'il ne fallait l'entendre qu'à l'hôtel de Bourgogne », et Corneille lui-même en convient quelque part dans ces deux vers :

Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Ceci n'est qu'un contraste, qui s'explique du reste très facilement. Il est tout simple, en effet, qu'un homme voué à l'étude n'ait pas eu toutes les manières recherchées d'un courtisan, ni toute la grâce légère d'un diseur de *riens*, ou même tout le brillant d'un causeur aimable; mais, la plume à la main, lorsqu'il n'était pas tenu à être quelque chose pour les autres, et qu'il pouvait être *tout lui*, alors son génie se levait et lui dictait ces chefs-d'œuvre immortels dont nous nous glorifions aujourd'hui. Que sont devenus tous les charmants causeurs des superbes salons de Versailles! On ne sait rien de leurs élégantes paroles! Mais chacun sait les vers de Corneille, et sa gloire brille plus que jamais.

Cette gloire a été sa seule richesse, c'est le seul patrimoine qu'il a pu laisser à sa famille, et les héritiers de son beau nom ont été souvent bien près de la misère. Il y a quelques années encore une demoiselle Corneille, dernier rejeton de cette famille, s'est trouvée sans ressource et à tel point que ses amis ont cru devoir faire un appel à la générosité publique. Cet appel fut entendu de Napoléon, qui s'empressa d'accorder une pension à la descendante d'un auteur qu'il admirait par dessus tous les autres, et cette pension fut augmentée par Louis XVIII, souverain trop éclairé pour ne pas saisir l'occasion de rendre hommage à la gloire de Corneille.

Ainsi donc le grand poète fut sans fortune, et ses arrière-neveux étaient dans la misère, pendant que des éditions répétées de ses chefs-d'œuvre enrichissaient des éditeurs habiles, et rendaient le monde tributaire de son génie.

SIEGE DE CALAIS.

DÉVOUEMENT D'EUSTACHE DE SAINT-PIERRE.



Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'EVÊQUE, 40.

T. I.

26

Notre époque, si féconde en grands événements, n'en offre pas beaucoup de plus curieux, de plus dignes de méditation, que la nouvelle alliance de la France et de l'Angleterre. Nous ne savons combien cette alliance néo de la force des choses et des circonstances doit durer de temps ; mais enfin elle existe depuis plus de trois ans : c'est un fait, et ce fait a été d'un poids immense dans la balance des destinées de l'Europe. Or, nous le répétons, entre toutes les révolutions dont nous sommes témoins depuis un demi-siècle, c'est une révolution étonnante que ce bon accord de deux peuples dont la rivalité remplit l'histoire moderne ; qui, pendant cinq cents ans, se sont fait une guerre acharnée sur terre et sur mer ; qui étaient imbus profondément l'un envers l'autre de haines, de jalousie, de préjugés antipathiques ; de deux peuples, en un mot, placés, de même que Carthage et Rome, rivages contre rivages, et qu'on aurait dit entraînés par la malédiction d'une nouvelle Didon, à se faire tout le mal possible, jusqu'à la ruine complète et l'anéantissement de l'un des deux.

Dès le ^{xiii}^e siècle, ce duel implacable avait commencé ; dans le siècle suivant, qui fut pour la France un chaos, mais un chaos précurseur de la lumière et de la création, et surtout à partir du règne de Philippe de Valois (1328-1350), il prend ce caractère d'acharnement qui fut si fatal aux Français. Dans les trois journées de Crecy (26 août 1346), de Poitiers (19 septembre 1356), d'Azincourt (25 octobre 1415), la fortune trahit la bravoure présomptueuse de la noblesse française. Toute grande bataille, outre les victimes qu'elle fait, a ses conséquences plus ou moins funestes pour le peuple vaincu : celle de Poitiers fut suivie du traité de Bretagne ; celle de Crecy a déterminé le siège et la prise de Calais, dont une épisode mémorable forme le sujet de la gravure que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

La loi salique, ou plutôt la coutume qui règle l'ordre de succession au trône de France, à l'exclusion des femmes, n'était pas encore si bien établie au ^{xiv}^e siècle, qu'elle ne donnât lieu à beaucoup de controverses et de difficultés. Trois rois venaient de mourir successivement, moissonnés à la fleur de leur âge, sans laisser de postérité masculine, et le sceptre passa dans la main d'une branche collatérale, celle des Valois. Philippe VI fut le chef de cette tige royale. Il avait eu pour compétiteur Édouard III, roi d'Angleterre. Philippe de Valois avait été couronné, quoiqu'il ne fût que cousin-germain du dernier roi, Charles IV, tandis que le monarque anglais était son propre neveu par Isabelle, sa sœur. Malgré cette proximité de naissance, il fut écarté comme ne tenant cet avantage que d'une femme : de là cette longue et cruelle guerre qu'il fit à la France, pour conquérir une couronne à laquelle la nation ne lui avait reconnu aucun droit.

Déjà depuis plusieurs années les hostilités avaient éclaté entre les deux rivaux : au mois de juillet 1346, Édouard, à la tête d'une nombreuse armée, descendit en Normandie. Un historien rap-

porte que ce prince tomba en mettant le pied sur la grève, et que, pour empêcher ses soldats d'en concevoir un sinistre présage, il leur dit joyeusement : « C'est un très bon signe, vous voyez que cette terre, me désire et veut m'embrasser. » Or, cette terre pénétrée pour lui d'une si vive affection, suivant ces paroles, il commença par la livrer à tous les ravages. Toutes les villes, tous les villages de la Normandie furent saccagés et brûlés. C'est ainsi qu'il arriva comme un fléau jusque dans les environs de Paris.

Philippe suivait les Anglais à marches forcées, en longeant le bord de la Seine opposé à la rive occupée par eux ; mais il ne parvint à les atteindre que près de Crecy, en Picardie. Le 26 août, la bataille s'engagea, et bien que toutes les chances de la victoire fussent du côté des Français, ils durent à l'impétuosité de leur courage d'essuyer la plus sanglante défaite.

On croit que cette bataille est la première où l'on ait employé du canon ; Édouard en avait placé six pièces sur une colline. Cet avantage que les Français ne possédaient pas, n'aida que trop à son triomphe ! Et à ce sujet nous ne pouvons nous empêcher de citer de nobles et de belles paroles de M. de Chateaubriand : « Tout à coup, dit-il, nos soldats croient entendre éclater la foudre, et se sentent frappés d'une mort invisible : Dieu lui-même paraît se déclarer en faveur de leurs ennemis, et lancer le tonnerre au milieu de la bataille. Pour la première fois le bruit du canon frappait l'oreille des Français : ils frémirent ; ils eurent l'instinct des victoires qu'ils devaient obtenir un jour par cette arme ; un nuage de fumée, déchiré par des feux rapides, couvrait leur gloire et leur malheur. » On voit ici que le génie n'est jamais mieux inspiré que par l'amour de la patrie ; et telle est la puissance de l'écrivain, que la blessure de Crecy disparaît sous les lauriers, dont il montre l'avenir prodigue pour la vaillance de nos soldats.

Après la bataille, le roi d'Angleterre voulant s'assurer d'un point important qui fût entre ses mains comme une porte toujours ouverte pour pénétrer en France et l'envahir à sa volonté, alla mettre le siège devant Calais. Jean de Vienne, gouverneur de la ville, avait sous ses ordres une garnison nombreuse : sommé de se rendre à Édouard comme au légitime roi de France, sous peine d'être passé au fil de l'épée, lui, les habitans et ses troupes, l'intrépide gouverneur répondit qu'il ne reconnaissait et ne reconnaîtrait d'autre roi de France que celui qui lui avait confié la garde de la ville ; qu'il vivrait et mourrait à son service. Diverses attaques, repoussées avec vigueur, prouvèrent à Édouard combien le gouverneur était déterminé à tenir sa parole. Calculant alors les dangers et les difficultés d'un assaut, il prit le parti de tourner le siège en blocus et d'affamer la ville. Son camp devint une véritable cité, flanquée d'une double ligne de redoutes et de tours, environnée de fossés, couverte d'un côté par la mer, et des deux autres par une rivière et des marais impraticables, de telle sorte qu'il était à l'abri de toute surprise, e

qu'il empêchait en même temps tout secours du dehors d'arriver à la ville.

Menacés par la famine, les habitants de Calais, pour prolonger leur défense, se décidèrent, non sans peine, à faire sortir les bouches inutiles, des femmes, des enfans et des vieillards, au nombre de dix-sept cents. Ces infortunés, arrachés du sein de leur famille, et n'ayant en perspective que les horreurs de la faim ou le fer de l'ennemi, déchiraient l'air de leurs cris douloureux et de leurs sanglots. Édouard fut assez généreux pour tromper leurs craintes; il leur fit distribuer des aliments et leur accorda même quelques secours d'argent pour qu'ils pussent chercher au loin un refuge paisible. Quelque temps après le gouverneur, forcé d'employer la même ressource, mit encore cinq cents habitants hors de la ville. Édouard était doué de qualités brillantes; mais la résistance de Calais commençait à le lasser, et les nouveaux exilés n'ayant pu obtenir le passage, périrent de faim, de froid et de misère.

Philippe de Valois, ayant appris l'investissement de Calais, avait fait des préparatifs pour marcher au secours de la place. Dans le même temps, David Bruce, à la tête de 50,000 Écossais, venait d'attaquer l'Angleterre, et Philippe espérait que ce soulèvement forcerait Édouard à retourner dans ce pays. Cette espérance ne se réalisa pas. La reine d'Angleterre, digne émule des héroïnes de ce siècle, s'avança contre Bruce, lui livra bataille, mit ses troupes en déroute, le fit lui-même prisonnier, l'enferma dans la tour de Loudres, et courut en France annoncer ce brillant succès à son époux.

Cependant Philippe était parvenu à rassembler une armée de 60,000 hommes, et s'était dirigé sur Calais; mais il reconnut bientôt l'impossibilité de forcer les retranchemens anglais. Pour dernière ressource, il provoqua son rival à un combat singulier; et comme son défi fut rejeté, il se retira avec son armée. La douleur des Calaisiens fut à son comble lorsque, du haut des remparts, ils virent s'éloigner et se perdre dans l'espace ces bannières françaises dont ils avaient salué l'apparition comme un gage de délivrance: c'était la voile que de malheureux naufragés découvrent à l'horizon, vers laquelle ils tendent leurs bras, agités d'un inexprimable sentiment de crainte et d'espoir, et qui disparaît tout à coup sans les avoir aperçus.

De ce moment Calais fut de jour en jour plus resserrée, et bientôt la famine livra les habitants aux maux les plus affreux. Le siège durait depuis onze mois. Il fallait capituler: tout autre parti était impossible. Le gouverneur Jean de Vienne demanda à sortir de la ville avec la garnison et les habitants. Mais Édouard voulut qu'ils se rendissent à discrétion. Touchés de pitié pour les braves habitants de Calais, quelques-uns de ses barons et chevaliers intercédèrent en leur faveur: tout ce qu'ils obtinrent, c'est qu'Édouard se contenterait qu'on lui livrât six des plus notables bourgeois de la ville, et qu'il prendrait le reste à merci, dit la chronique, pourvu que les six bourgeois vissent la tête nue, les pieds déchaussés, la hart (corde) au cou, les

clefs de la ville et du châtel dans leurs mains, pour qu'il fit d'eux à sa volonté.

Cette réponse ayant été communiquée au peuple assemblé, il l'écouta dans un morne silence. Qui se dévouerait pour le salut de tous? Personne ne se présentait, et le peuple éclatait en sanglots et en gémissements à fendre le cœur. Alors un homme se lève: c'est Eustache de Saint-Pierre; riche et considéré, il est assez notable pour satisfaire à la colère d'Édouard. Notre vieux Froissard nous a transmis son discours; il n'y faut rien changer: «Seigneurs grands et petits, dit-il, grand pitié et grand méchief serait de laisser mourir un tel peuple qui cy est, par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen, et serait grand'aumône et grand-grâce envers notre Seigneur, qui de tel méchief les pourrait garder. J'ai si grande espérance d'avoir pardou de notre seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veux être le premier, et me mettrai volontiers en chemise, à nud chef et la hart au cou, en la merci du roi d'Angleterre.»

Pénétrés d'admiration, ses concitoyens se prosternèrent à ses pieds; chacun, ajoute la chronique, alla l'adorer de pitié. Dans certaines circonstances, les hommes n'ont besoin que d'un bon exemple pour s'élever au-dessus d'eux-mêmes: l'héroïque dévouement d'Eustache de Saint-Pierre eut aussitôt des imitateurs. Jean d'Aire, et les frères Jacques et Pierre de Wissant, parents d'Eustache, déclarèrent qu'ils lui feraient compagnie. Eustache trouva encore pour aller à la mort deux autres compagnons, dont il est à déplorer que l'histoire ne nous ait pas transmis les noms.

Les six héros traversèrent la ville au milieu des pleurs et des gémissements de la foule, et arrivèrent en présence d'Édouard dans le triste appareil qu'il avait exigé. Vainement, tous les seigneurs qui l'entouraient, et le prince de Galles lui-même se mettant à ses genoux, implorèrent la grâce des six notables. «Soit fait venir le coupe-tête» fut toute la réponse d'Édouard, irrité de la longue défense de la place, et qui se rappelait les pirateries exercées par les Calaisiens sur les Anglais.

Alors la reine d'Angleterre se jeta tout en larmes aux pieds de son mari, et pria humblement «que pour le fils de sainte Marie, et l'amour d'elle, il voulût avoir de ces six hommes merci.» La reine était enceinte et souffrante; elle avait remporté une brillante victoire, et traversé la mer pour rejoindre le roi: c'était des titres tout-puissans sur son cœur; aussi ne put-il résister à des supplications si touchantes. «Ah! dame, dit-il, j'aimerais trop mieux que vous fussiez autre part que cy; mais vous me priez si acertes (fortement), que je ne puis vous éconduire; tenez, je vous les donne; si, en faites votre plaisir.»

Ce ne fut pas assez pour la reine d'avoir sauvé Eustache de Saint-Pierre et ses héroïques compagnons; elle les emmena chez elle, leur donna des habits, les fit manger, et après leur avoir remis à chacun six nobles d'or, elle ordonna qu'ils fussent reconduits en sûreté hors du camp.

Le lendemain (3 août 1347) Édouard entra

dans Calais, en chassa tous les habitants, et la repeupla d'Anglais. Pendant plus de deux cents ans, l'Angleterre resta en possession de cette ville, se vantant de porter les clefs du royaume de France à sa ceinture; enfin le 8 janvier 1558, le duc François de Guise reprit Calais aux Anglais. Huit jours lui avaient suffi pour s'en rendre maître.

Nous n'ignorons pas que l'héroïsme d'Eustache de Saint-Pierre a trouvé des incrédules; et c'est peu de lui avoir contesté la gloire de son sacrifice, on en a fait un traître qui avait vendu sa ville natale aux Anglais. Si telle est en effet la vérité des choses, il faut convenir que ceux qui l'ont découverte ont eu la main malheureuse, et que nous avons tout à perdre à son rétablissement. Au lieu d'un de ces rares exemples de patriotisme qui élèvent les cœurs et les enflamment de l'émulation des belles actions, nous aurions un vil transfuge de plus, et un nouveau modèle de déloyauté à présenter à la postérité. Mais non; et bien que la grande objection des critiques, soit que Froissard ait, seul de tous les historiens contemporains, rappelé la magnanime résolution d'Eustache de Saint Pierre, il y a de bonnes raisons pour combattre leur scepticisme, ou rester tout au moins dans le doute. C'est donc ici le cas d'appliquer la maxime connue; et nous nous abstiendrons de déchirer une admirable

page de nos annales, page digne de l'histoire des plus beaux temps de la République romaine.

On sait que le généreux dévouement d'Eustache de Saint-Pierre a été mis sur la scène par Debelloy; les beaux-arts devaient aussi s'emparer de ce trait sublime pour l'immortaliser par le pinceau, le ciseau ou le burin; enfin la *Mosaïque*, jalouse de la gloire du pays, essaie à son tour de le raconter à ses lecteurs, et de le reproduire à leurs yeux dans une gravure, d'après le tableau de Barthélemy, sur laquelle nous ne croyons pas avoir besoin d'appeler leur attention d'une manière spéciale. Le mérite dont le graveur (M. Girardet) a fait preuve dans cette production, est assez remarquable pour se révéler tout d'abord aux esprits les moins exercés. Comme ici le burin a exprimé avec force et vérité les divers sentiments qui animent les personnages! comme il est manié avec hardiesse et fermeté! C'est ainsi, c'est en offrant les sujets les plus intéressants, c'est en appelant les meilleurs artistes français à les traiter, en faisant par là de son entreprise non une importation de l'étranger, une espèce de contrefaçon, mais une œuvre toute nationale, qui tourne à la popularité des arts et à leur perfectionnement parmi nous, que notre publication s'applique à justifier la confiance d'un public qui sait placer son estime avec discernement.

LE SANGLIER.

Cet immonde animal, devant le nom duquel la pruderie poétique de Delille a reculé dédaigneusement, le cochon, ne fait qu'une seule et même espèce avec le sanglier. On peut dire que celui-ci est le cochon libre, sauvage; que l'autre est le sanglier réduit à l'état de domesticité. Suivant la méthode de notre grand naturaliste, Cuvier, ils prennent naturellement place entre l'hippopotame et le rhinocéros, non loin de l'éléphant. Si on les compare sous le rapport des mœurs, des habitudes, et même de l'extérieur, ils offrent des différences qui sont toutes à l'avantage du sanglier, que la servitude n'a point dégradé, abâtardi.

Les sens du cochon, excepté ceux de l'odorat et de l'ouïe, sont assez obtus. Le toucher est peu sensible, et l'épaisse couche de graisse qui s'étend sur tout son corps ajoute encore à l'imperfection du tact. Toutefois ce sens paraît bien développé dans la partie inférieure du boutoir. Ses formes et ses allures sont également lourdes. La pesanteur et la longueur de sa tête, la brièveté de son cou, ses jambes, assez basses et minces en proportion de l'épaisseur du corps, sont les traits principaux de sa physionomie. Il va ordinairement au trot, marche la tête baissée et se dirige toujours droit devant lui. Il se plaît dans les lieux humides et marécageux; il s'y vautre et y fouit la terre avec son groin pour y chercher des racines et des vers qui conviennent à sa voracité. Au reste, pourvu qu'il trouve une nourriture abondante pour remplir la vaste capacité de

son estomac, il se contente de tout. Suivant M. de Buffon, le cochon est l'animal le plus brut; toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts immondes, toutes ses sensations réduites à une luxure furieuse, à une gourmandise brutale. Tel est, en effet, le cochon dans l'état de domesticité, dominé par l'unique besoin d'avaler, et, modèle de gloutonnerie, la chair corrompue, la chair fraîche, bien plus, la chair vivante, sont devenues pour lui comme des aliments de prédilection. On sait que plusieurs fois des enfants abandonnés dans les villages ou enfermés imprudemment dans la loge des cochons ont été dévorés par eux. Un écrivain qui a fait la campagne de Russie raconte que, dans une nuit humide et glaciale, attiré par des gémissements étouffés qui sortaient d'une ferme à demi détruite, il y découvrit, à la lueur des flammes, deux cochons qui mangeaient, dispersées sous leurs dents, les entrailles d'un blessé russe, dont la poitrine demeurait seule intacte et faisait entendre les dernières expressions d'une douleur atroce.

C'est ainsi que, devenu l'un des commensaux de nos fermes, à la prospérité desquelles il ne contribue pas moins, se modifie le sanglier, qui peut être considéré comme le type de toutes les races de cochons domestiques nourris dans l'ancien continent. Mais, dans sa primitive indépendance, dans toute sa force, dans toute l'énergie de sa liberté native, le sanglier se présente sous des traits plus intéressants.



Trapu de corps, ayant les oreilles droites, le poil noir et assez clair-semé, raide et dur, armé de défenses redoutables, il se complait dans les forêts profondes et humides, où il se choisit une retraite appelée *bauge* en termes de chasse, d'où il ne sort que lorsqu'il est attaqué, ou pour dévaster le domaine de l'homme. C'est le soir que les sangliers vont chercher leur nourriture; ils font de grands dégâts dans les champs cultivés, et, s'ils sont poussés par la faim, ils se jettent même sur les animaux vivants.

Le sanglier vit de vingt-cinq à trente ans; mais il peut engendrer dès la seconde année : c'est en janvier et février qu'il se livre à ses amours. Sa femelle, qu'on appelle *laie*, ne produit qu'une fois l'an, après avoir porté quatre mois, tandis que la *truie*, qui est la femelle du cochon, peut produire deux fois. Quand la laie est sur le point de mettre bas, de deux à dix marcassins, selon son âge, elle cherche un refuge où ni le père, ni les loups, ni les hommes ne puissent surprendre sa progéniture. Si, malgré ces précautions de sa tendresse maternelle, un ennemi vient l'attaquer, elle obéit alors à l'impulsion de la nature chez toutes les mères; elle se défend vaillamment, et ses petits, reconnaissants de tant de soins, ne se séparent que fort tard de celle qui les a engendrés, nourris et protégés avec un zèle qui ne se dément pas. Aussi est-il vrai de dire que nulle créature, après l'homme, ne vit plus réellement en famille que la laie et ses marcassins. Plusieurs laies qui se réunissent avec leurs portées de deux à trois ans, forment de véritables sociétés, où tout ce que l'instinct et le courage peuvent inspirer pour la défense mutuelle est mis en pratique, de manière à braver de puissants ennemis. En cas d'attaque, les plus forts placent les jeunes et les faibles au milieu d'eux, et font face au danger en se

pressant les uns contre les autres, en présentant leur boutoir et leurs crochets terribles. Il est rare alors que l'assaillant n'ait pas à se repentir de son imprudente agression.

A six ou sept ans, les sangliers ont pris tout leur développement; et les mâles, à mesure qu'ils avancent en âge, perdent de plus en plus ce caractère de sociabilité que nous venons de remarquer. Les vieux mâles vivent ordinairement dans la solitude, et comme ils ont acquis de grandes dimensions, que leurs défenses ont toute leur puissance de destruction, ils sont alors des hôtes dévastateurs des bois et des campagnes, ou des ennemis redoutables pour les chasseurs, auxquels ils résistent avec fureur, souvent même avec succès. Ils succombent rarement sans avoir fait payer cher leur défaite à quelques-uns de leurs vainqueurs, soit qu'ils aient éventré plusieurs chiens, soit que des hommes eux-mêmes aient senti la vigueur de leur boutoir. Lorsqu'on est parvenu à débusquer le sanglier de sa bauge, lorsqu'il a reconnu l'impossibilité de faire utilement front à l'attaque, il fuit d'abord, mais lentement; et malheur aux chiens qui le harcèlent de trop près. Une balle atteint-elle l'intrépide animal? il s'arrête, il distingue sur le champ d'où lui vient sa blessure, et, tout entier à la vengeance, à sa rage, les yeux étincelants, pleins de sang et de feu, faisant entendre au loin un souffle semblable au bruit sourd d'un vent précurseur de l'orage, il se retourne, renverse, déchire tout ce qu'il rencontre, pour se précipiter sur celui qui l'a frappé, et qui, pour échapper à une mort cruelle, n'a que la ressource de grimper rapidement sur l'arbre le plus voisin.

Telle est la chasse du sanglier que certains hommes appellent un plaisir, et qui est en réalité une guerre dangereuse. Nos jeunes lecteurs se rappel-

leront sans doute ici que la mort du sanglier de Calydon immortalisa Méléagre, et, à coup sûr, ils n'auront pas oublié avec quelle adresse, avec quel courage Télémaque sauva la fille d'Idoménée, la belle Antiope, de la fureur d'un énorme et sauvage sanglier, auquel elle avait lancé un trait d'une main peu sûre (1).

L'INDIGOTIER.

Les naturalistes distinguent un grand nombre d'espèces d'indigotiers : plusieurs d'entre elles fournissent cette belle couleur bleue, connue dans le commerce sous le nom d'indigo, et si utile aux arts et à l'industrie.

Parmi les espèces de ce genre, la plus intéressante est l'*indigotier franc*, petit arbuste de deux à trois pieds de haut, dont la tige est droite, chargée de poils courts et couchés. Les fleurs sont petites, d'un vert rougeâtre ou pourpré, et disposées en grappes. Les fruits sont des gousses grêles, longues de huit à dix lignes. Cette plante croît dans les Indes-Orientales ; on la cultive dans les Antilles et sur plusieurs points de l'Amérique méridionale : c'est elle qui fournit l'indigo le plus estimé.

En Amérique, la culture de l'indigo rivalise presque avec celle du sucre et du café, quoiqu'elle soit moins productive. Comme il est avantageux pour sa végétation de le mettre, par des moyens naturels ou artificiels, à l'abri des grands vents, on le sème de préférence sur le bord des bois, dans les vallons, et, lorsqu'on ne le peut pas, on l'entoure d'une lisière de roseaux ou d'autres grandes plantes d'une rapide croissance. L'indigotier craint la sécheresse non moins que les pluies fortes ou prolongées, qui font à la vérité prospérer la plante, mais qui empêchent la fécule de se former.

Le moment où ses premières fleurs commencent à paraître, ce qui a lieu dans le troisième mois après les semailles, indique le temps de couper l'indigo. Une seconde coupe se fait six ou sept semaines plus tard, puis une troisième, et quelquefois plus, selon la nature du terrain. En Égypte, où la culture de l'indigo est moins sujette aux accidents qu'à Saint-Domingue, par exemple, et semble mieux entendue, on obtient chaque année quatre coupes, deux avant et deux après la crue du Nil.

Les procédés employés pour retirer des feuilles et des tiges la fécule de l'indigo ne sont point partout les mêmes. A Saint-Domingue, un établissement destiné à la fabrication de l'indigo est composé de trois cuves d'une moyenne capacité et d'un petit vase. Ces cuves sont élevées l'une au-dessus de l'autre, de manière que l'eau contenue dans la première puisse se vider dans la seconde, et ensuite dans la troisième. Le petit vase est placé entre les deux dernières cuves, dans le but de recevoir la fécule qui en sort.

On place les tiges et les feuilles de l'indigo dans la cuve la plus haute, et quand elles sont recouver-

tes de trois ou quatre pouces d'eau, on fixe par-dessus des planches pour empêcher l'indigo d'être rejeté au dehors par l'effet de la fermentation. Lorsque la fermentation est parvenue au degré convenable à la préparation de la fécule, on fait passer toute l'eau de la première cuve dans la seconde, en l'agitant en tous sens pendant deux ou trois heures, au bout desquelles la fécule s'est précipitée, et ne laisse plus qu'une eau très claire, d'une belle couleur ambrée. Cette eau s'écoule par des robinets disposés à cet effet, sans troubler le fond de la cuve, et l'indigo, qui ressemble alors à une fécule noire liquide, est ensuite reçu dans le petit vase dont nous avons parlé tout à l'heure.

Cette fécule est exposée à l'air et au soleil, puis enfermée dans une barrique, où elle éprouve une nouvelle fermentation, et enfin exposée de nouveau au dehors pour qu'elle arrive à cet état de dessiccation et de consistance où nous voyons ordinairement l'indigo. C'est alors que, réduit en masses solides, légères, cassantes, d'un bleu d'azur très foncé, il peut entrer dans le commerce sans avoir à subir de déchet ni d'altération. L'indigo de Guatimala est le plus estimé; celui de Saint-Domingue ne vient qu'en second lieu.



Dans plusieurs contrées de l'Inde, on sépare les feuilles des tiges, et l'on ne met dans la cuve que les premières, afin d'obtenir une plus belle fécule. Les Chinois se servent de eaux pour aider à la fermentation. Sur la côte occidentale d'Afrique, l'indigo ne se fabrique pas autrement que le pastel en France : on pile les feuilles et les tiges, et on en forme des boules qu'on fait dessécher à l'ombre. Mais c'est en Égypte qu'on emploie la méthode la plus simple, la plus sûre et la plus économique pour la fabrication de l'indigo. On jette les tiges

(1) Télémaque, liv, XXIII.

et les feuilles dans de grandes chaudières remplies d'eau qui doivent bouillir pendant trois heures; après quoi l'eau passe tout entière dans d'autres vaisseaux, où on la bat avec de larges pelles jusqu'à ce qu'elle soit précipitée; ensuite on retire l'eau avec précaution, et l'on fait sécher la pâte. L'ébullition produit ici le même effet que la fermentation, sans jamais exposer le cultivateur à perdre le produit de sa récolte, comme il arrive souvent en Amérique, quand l'opération de la fermentation n'est point conduite au point convenable.

L'indigo est d'un usage si répandu, si précieux, et dont le prix s'élève si haut lorsque les relations commerciales sont interrompues, qu'on s'était proposé, il y a quelques années, d'en essayer la culture dans les départements du midi de la France. Cet essai n'a pas réussi, tant à cause du petit nombre de localités qui sont favorables à cet arbuste, qu'en raison de la valeur territoriale des terrains, qui aurait empêché leur produit de soutenir la concurrence pour le prix avec l'indigo des colonies. Mais depuis lors la France a conquis Alger, et l'on peut espérer que ce beau fait d'armes n'aura pas seulement servi à détruire un repaire de forbans qui désolaient la Méditerranée. En effet, le climat et le sol d'Alger conviennent parfaitement à plusieurs cultures qui forment la richesse des colonies, et tout indique que l'indigotier est un des arbustes qu'il serait avantageux d'y transplanter.

HISTOIRE DE FRANCE.

Pharamond.

Tout est maintenant désordre et confusion dans la période historique comprise entre la fin du quatrième siècle et le commencement du cinquième, c'est-à-dire pendant les soixante ou quatre-vingts années qui virent les dernières convulsions de l'empire romain d'Occident, et les premiers fondements du royaume actuel de France. Ces sources de notre histoire sont tellement troublées et obscures, qu'elles mettent en défaut l'investigation la plus patiente, la plus habile, et que les rayons de lumière, récemment jetés sur elles, n'ont servi qu'à prouver qu'elles étaient impénétrables. Cette perturbation est, pour ainsi dire, nouvelle. Pendant long-temps des fictions furent présentées et admises comme des réalités, et le lecteur accepta, sans discussion, les faits, que les historiens qui faisaient des règnes à la manière dont l'abbé de Vertot faisait ses sièges si fameux, proposaient, pour renouer la chaîne rompue des temps, au lieu et place des chaînons qu'ils ne pouvaient retrouver. Ainsi donc, comme en Italie avaient conventionnellement succédé à Romulus Numa Pompilius, à Numa Pompilius Tullus Hostilius, de même en France auraient succédé Clodion à Pharamond, Mérovée à Clodion, et l'autorité royale de Louis XIV, au moyen de règnes mis bout à bout et s'encadrant avec symétrie, aurait été réputée identiquement la même que celle d'un chef de quelques milliers de

Francs, errants sur les rives de la Moselle et du Rhin. L'on allait même, plutôt que de se résigner à une lacune historique, jusqu'à se montrer assez accommodant sur l'origine de Pharamond, que tels chroniqueurs créaient fils ou tout au moins petit-fils de Priam, roi de Troie. La vérité est que l'existence de Pharamond ne se rattache à aucun événement, à aucune institution, à aucun monument; sa naissance, sa vie, sa mort, ne sont constatées par aucune date certaine; son royaume n'est point figuré sur la carte; mais quelques chroniques racontent que Pharamond, en 420, régnait sur les Francs, qu'il fut élevé sur un bouclier ou pavois, en présence de sa tribu en armes, et salué roi; qu'enfin ayant passé sur la rive gauche du Rhin à la tête de sa peuplade, il s'avança jusqu'à Trèves, qu'il livra au pillage. Rien ne garantit sans doute ces assertions, mais aussi rien ne garantit leur fausseté, et elles ne blessent point la raison.

Au surplus, ce qu'il faut voir dans Pharamond c'est un point de ralliement historique, un jalon indicateur. C'est, en effet, autour de ce personnage proclamé le premier roi de France, et faisant époque à ce titre, que se groupent dans la mémoire Alaric, chef des Goths, qui pillait Rome, Ataulphe qui ravageait la Gaule, et qui prenait pour épouse une fille et une sœur des Césars, Honorius qui transférait à Ravenne le siège de l'empire d'Occident, et enfin Attila, le fléau de Dieu, qui commençait à désoler l'Europe.

Une considération de même nature, mais plus importante encore, doit maintenir à leur place, au commencement de nos annales, Pharamond, Clodion, Mérovée. D'après l'ancienne forme de narration historique, la biographie des rois étant la seule histoire des peuples, c'est dans le portrait de leurs chefs que nous trouvons l'image de nos aïeux. Examinés sous ce point de vue, les règnes de Pharamond et de ses successeurs immédiats sont pour nous d'un haut intérêt; car si on peut refuser de voir en eux les premiers pères de nos rois, il est incontestable que leurs peuples furent nos ancêtres, et que les Francs, comme les Gaulois et les Romains, sont un des éléments de la nation française.

Ces Francs, dont les mœurs barbares sont pleines de poésie, et dont la vague ressemblance se retrouve encore dans quelques traits du caractère national, étaient déjà vieux de renommée au siècle de Pharamond. Sortis des profondeurs du Nord, *la fabrique du genre humain*, pour nous servir d'une expression énergique, à une époque ignorée, et divisés en tribus, ils étaient venus dresser leurs tentes aux lieux compris entre l'Océan, le Rhin, le Mein et l'Elbe. Dès l'année 241 de l'ère chrétienne, les Francs avaient envahi la Gaule, leur future patrie, et les Romains, qui les rencontrèrent pour la première fois, les trouvèrent si terribles dans les combats qu'ils composèrent un chant de triomphe pour célébrer la défaite des Francs, eux qui avaient tant vu et tant vaincu de Barbares! Dès lors la haute stature des Francs, leur chevelure flottante et teinte de sang, leur hache à deux tranchans, la redoutable

francisque, leur courage indompté, leur fierté sauvage, leur amour de la guerre et des combats, leur mépris railleur des choses et des hommes, contre lesquels ils pouvaient avoir à lutter, leur finesse et leur astuce, leur supériorité d'intelligence et leur aptitude à la civilisation, leur assignèrent un rang intermédiaire entre les autres Barbares et les Romains. Un siècle après leur entrée dans le monde connu, une loi romaine portait que le sang des Césars pouvait se mêler, sans s'avilir, au sang des Francs. Pendant cette période, tantôt amis, tantôt ennemis des Romains, envahisseurs ardents des Gaules, soit pour les piller, soit pour les défendre, les Francs, par leurs victoires, et plus encore par leurs défaites, avaient rempli l'Europe, l'Afrique et l'Asie de leur nom. Quatre cents mille d'entre eux étaient tombés dans une bataille contre l'empereur Probus, en 277. Une de leurs tribus, exilée sur les bords du Pont-Euxin, avait rompu ses fers, s'était emparée d'une flotte, et ravageant tout le littoral sur son passage, à travers la Méditerranée et l'Océan, était rentrée dans sa patrie par les bouches du Rhin, après une fuite qui aurait eu l'immortalité populaire de la Retraite des dix mille, si leur chef, comme Xénophon, avait su raconter ce qu'il savait exécuter. Une autre tribu de Francs, traversant les Gaules et l'Espagne, était allée piller les côtes de l'Afrique; des Francs avaient exercé les premières dignités civiles et militaires chez les Romains; des filles de Francs s'étaient assises sur le trône impérial; un Franc, Sylvain, avait été proclamé empereur d'Orient, et un autre Franc, Arbogaste, avait fait un empereur d'Occident et n'avait pas voulu l'être.



Depuis le commencement du cinquième siècle, c'est-à-dire depuis l'époque où se place le règne de Pharamond, les Francs, par des invasions plus

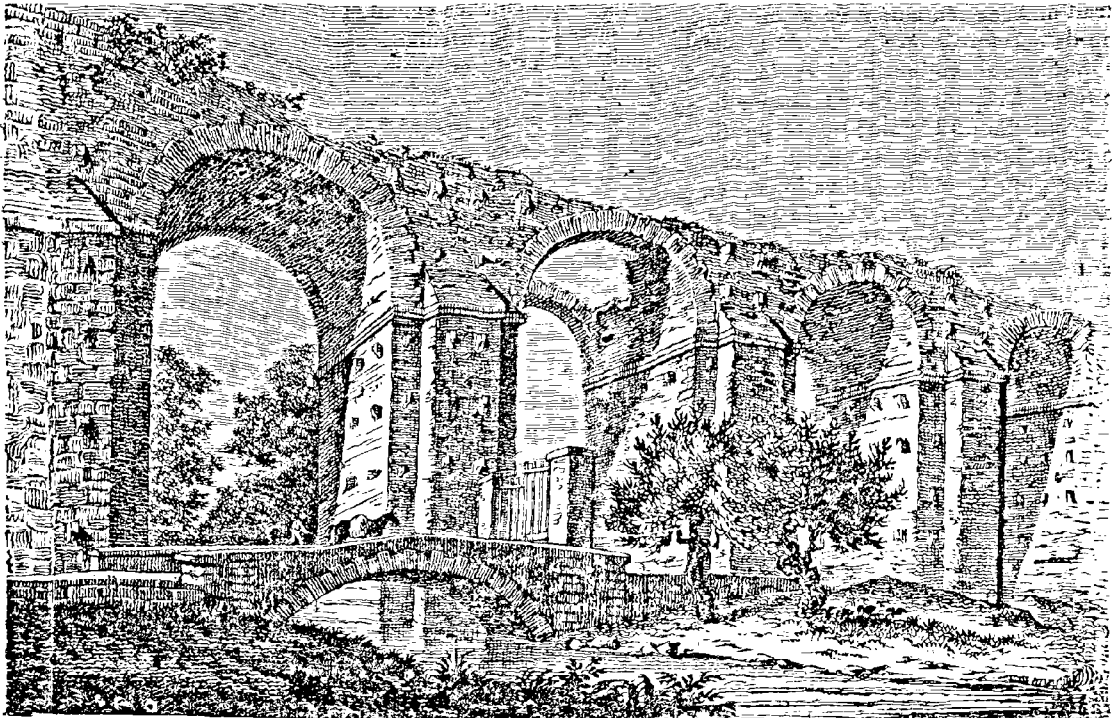
fréquentes et poussées plus avant dans les Gaules, avaient peu à peu pris possession de leur conquête. Nous verrons qu'à la fin du même siècle, Clovis sut les établir et les maintenir sur la plus grande partie de la France actuelle. Rapprochés déjà par de longues relations, les Francs, les Romains et les Gaulois formèrent bientôt une population compacte et homogène, qui est devenue la nation française.

VARIÉTÉS.

Il n'est pas de petit détail, dans les mœurs ou les habitudes d'un peuple, qui ne puisse avoir son importance et son intérêt. Nous connaissons un profond archéologue qui se propose de publier un ouvrage intitulé : *de la Chimie culinaire*, vulgairement *de la Cuisine*, dans ses rapports avec la civilisation, la grandeur et la décadence de toutes les nations. Si ces lignes arrivent sous les yeux du savant en question, peut-être ne sera-t-il pas fâché d'y voir quel est en ce moment l'état de la cuisine en Chine, et de pouvoir juger à sa manière de la civilisation des Chinois par la carte d'un dîner qu'un négociant de ce pays, établi à Singapour, donna, il y a quelques années, à ses confrères d'Europe et aux officiers militaires qui se trouvaient dans cette île. Le festin fut splendide et abondant : il s'ouvrit par un potage aux *nids d'oiseaux*, et six autres potages, tant de *mouton*, que de *grenouilles* et de *foie de canards*; ensuite vinrent un hachis de *queues d'éléphants*, relevé par une sauce aux *œufs de lézards*; et un *porc-épic à l'étuvée*, servi dans le *gras-vert de la tortue*. Nous avons été charmés d'apprendre, pour l'honneur du goût chinois, que des Français qui assistaient au festin ont trouvé ce dernier mets fort bon. Il y eut aussi du *becco de mer* excellent et des *gésiers de poisson* accompagnés d'*herbes marines*. Des *beccasines* garnies de *crêtes de paons* couronnèrent le repas. C'est un mets exquis, le *non plus ultra* de la cuisine chinoise, et que les habitants du céleste empire n'offrent à leurs hôtes que dans les occasions solennelles. Ce plat, à lui seul, coûtait, dit-on, de 1,000 à 1,200 francs, somme énorme, et qui nous donnerait presque à penser que le major-dome de l'Amphytrion chinois avait pu fort bien *faire danser l'anse du panier*.

Le dessert n'attesta pas, en général, moins de recherche et de luxe que les services précédents. On y remarquait des gelées dont la peau du rhinocéros avait fourni l'élément. En historiens fidèles, nous devons avouer qu'elles ne furent pas jugées d'un goût fort délicat par de profonds connaisseurs. Quant aux fruits, ils avaient été apportés exprès de Malacca; et les vins, qui étaient d'espèces très variées, venaient principalement d'Europe.

AQUÉDUC DE MAINTENON.



Versailles semblait une œuvre complète en 1762 ; toutefois d'immenses travaux étaient nécessaires encore pour animer cette magnifique création de Louis XIV. Des étangs étaient creusés, des fontaines disposées, des rivières ouvertes, mais la vie, l'eau, y manquait. Malgré la prévoyance de ces mers de réservoirs établis sur la fange et le sable mouvant, dit Saint-Simon, des jets d'eau arrêtés dans leur essor, des sources tarées, des ruisseaux desséchés, venaient, à chaque instant, convaincre d'impuissance la main de Colbert et la volonté du roi. Colbert et Louis XIV n'étaient pas hommes à s'avouer battus, même par la nature ; leur revanche fut prise avec cette audace de conception et cette largeur d'exécution qui caractérisent toutes les entreprises de ce siècle. La machine de Marly et l'aqueduc de Luciennes témoignent encore des efforts de l'art et de sa victoire ; cependant ces monuments, quelque imposants qu'ils soient, ne furent, pour ainsi dire, que des travaux de seconde main, de pis aller. Le plan conçu de premier jet, pour amener des eaux à Versailles, avait plus de grandeur et de hardiesse. La nature eût été forcée de faire couler, d'elle-même et à perpétuité, dans

un lit non creusé par elle, une rivière qu'elle avait enfermée loin de là entre d'autres rives. L'Eure eût arrosé Versailles, et ses Naiades étonnées, pour parler en style de circonstance, fussent venues se mêler aux Nymphes de la grotte d'Apollon et aux Tritons du bassin de Neptune.

Le géomètre La Hire, dont l'attention fut peut-être appelée par une préoccupation de courtisan, sur le point précis de la vallée d'Eure où s'élève la ville de Maintenon, établit par des calculs d'hydrographie, qu'au bourg de Pontgouin le niveau de la rivière d'Eure était de 110 pieds plus élevé que le rez-de-chaussée du château de Versailles. Il était donc rigoureusement possible, en principe, de faire couler la rivière vers le château. Cela suffisait, parce qu'il n'était pas tenu compte alors des difficultés, et que l'impossibilité seule était avouée et reconnue un obstacle, à cette époque, dont l'épigraphie pourrait être cette réponse de M. de Calonne à la reine Marie-Autoinette qui lui demandait un service : *Si c'est possible c'est fait, si c'est impossible ça se fera.* Il fut décidé que l'Eure, détournée de son cours, serait dirigée sur Versailles.

Le plan de cette route à ouvrir, à un fleuve, fut

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14 : à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

conçu sur des bases gigantesques, et Vauban s'inspira pour le tracer du génie audacieux et absolu de l'architecture romaine. Gonflées par un barrage, au bourg de Pontgouin, les eaux de l'Eure devaient s'épancher dans un canal, qui, creusé en rase campagne, long de 24,000 toises, et large de plus de 100 pieds (y compris les trottoirs et les talus), les aurait menées lentement vers Maintenon. L'exécution de cette première partie du travail donnait de profondes excavations à faire, d'énormes quantités de terres à rapporter pour ménager la pente, selon les accidents du terrain; trente ponts à jeter pour ne point intercepter les chemins, et des arcades à élever pour franchir les vallons, en laissant un passage à leurs eaux. Arrivée près de Maintenon par cette route nouvelle, l'Eure, suspendue à une hauteur de 220 pieds au-dessus de son ancien lit, qu'elle eut coupé à angles droits, aurait traversé la vallée sur un aquéduc en maçonnerie.

Cet aquéduc, qui aurait rivalisé de majesté avec celui de Nîmes, qu'une admiration croissante de siècle en siècle a proclamé l'aquéduc par excellence, devait se développer sur une longueur de 2,311 toises. En se détachant des flancs de chacune des deux collines qu'il aurait réunies, il se fût d'abord élevé sur une seule rangée d'arcades, puis sur deux rangées; et enfin, au plus profond de la vallée, dans un espace de 500 toises, l'œil étonné eût contemplé trois étages d'arcades superposées et portant un fleuve sur leur sommet.

Sortie de l'aquéduc en maçonnerie, ayant ainsi franchi Maintenon, et quitté, pour n'y plus revenir, la vallée natale, veuve de ses eaux, l'Eure devait rentrer dans un canal. A travers les mêmes obstacles vaincus par les mêmes procédés, à travers des montagnes et des vallées aplanies par l'art sous un même niveau, elle serait venue enfin, après un cours de 25 lieues, s'étendre dans l'étang des Trapes sous le château de Versailles et baigner de ses premiers flots le marbre de l'escalier de l'orangerie. Quoique ce plan n'ait pas reçu, à beaucoup près, toute son exécution, c'était là une si belle et si hardie pensée que nous avons cru devoir la donner complète, et ne pas la considérer seulement dans ses fragments et dans ses ruines.

Les dessins de La Hire et de Vauban ayant été approuvés, les travaux commencèrent à la fin de 1684, avec un déploiement de forces et une puissance de moyens, en rapport avec la grandeur de l'entreprise. Les rivières d'Eure, d'Épernon et de Gaillardon avaient été rendues navigables pour faire arriver jusqu'à Maintenon les 255,000 toises cubes de pierres jugées à peine suffisantes à la construction de l'aquéduc, et qu'on devait extraire des immenses carrières de Germonval auprès de Gaillardon. Tous les ouvriers de la province avaient été mis en réquisition, et soixante mille hommes, commandés par le marquis d'Uxelles, étaient venus camper sur les rives de l'Eure, pour élever, à la manière des soldats romains, et comme eux, à la gloire de leur pays, d'autres monuments encore que les trophées d'un champ de bataille. « Ni officiers particuliers, ni colonels, ni brigadiers, ni même ce qu'on y em-

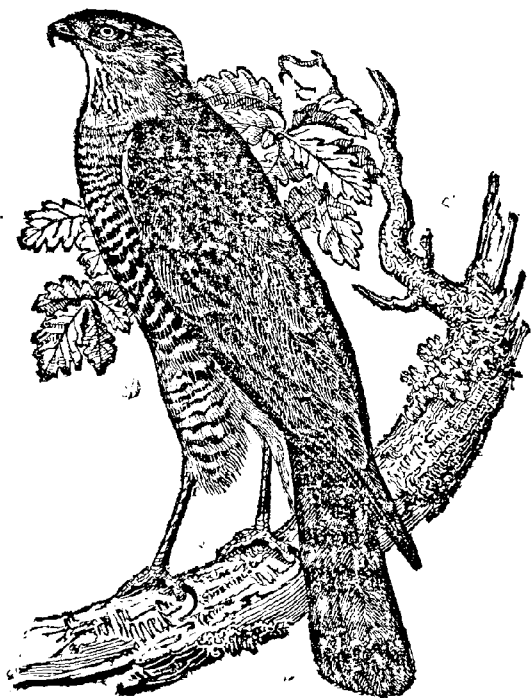
« ploya d'officiers-généraux n'avaient, quels qu'ils fussent, dit Saint-Simon, la liberté de s'en absenter « un quart d'heure, ni de manquer eux-mêmes un « quart d'heure sur le temps de service. » Louvois, que stimulait le nom de Colbert inscrit au front de tant de merveilles, pressait les travaux, et Louis XIV lui-même les venait encourager par sa présence. Aussi, lorsque trois ans après, la guerre en forçant les soldats à quitter la pioche pour l'épée, eût fait abandonner l'entreprise, assez d'obstacles avaient été vaincus pour prouver que les autres pouvaient l'être, et que l'œuvre commencée pouvait être glorieusement terminée. Les travaux de canalisation étaient en grande partie achevés, et déjà s'élevaient, dans la vallée de Maintenon, quarante-huit arcades, si imposantes dans leur dimension colossale, qu'un critique compétent les déclare supérieures à toutes celles des aqueducs antiques et modernes, que lui avaient offerts l'Italie et le midi de la France.

Ces arcades, destinées dans le plan général à former le premier rang, ont une ouverture de 40 pieds; leur hauteur sous la voûte est de 78 pieds, et les piles, armées de contreforts qui les soutiennent et les séparent, sont épaisses de 24 pieds. Ce premier rang, dont notre gravure donne l'exakte représentation, a une hauteur totale de 91 pieds. Les arcades du second rang devaient avoir les mêmes dimensions que celles du premier; les arcades du troisième rang, au contraire, devaient être de moitié plus petites, et par conséquent doubles en nombre: leur sommet creusé en canal sur le modèle de l'aquéduc du Gard, aurait servi de lit à la rivière.

On regrette d'abord, à l'aspect de cette ébauche, belle comme un ruine antique, de n'avoir pas à admirer l'ensemble qu'auraient formé de telles parties. Cependant, lorsqu'on songe que ces premiers travaux avaient déjà coûté plus de 40 millions, lorsqu'on songe que les maladies, occasionnées par tant de terres remuées, avaient déjà moissonné plus de dix mille soldats, et qu'elles avaient, suivant des mémoires contemporains, ruiné l'infanterie, il faut s'applaudir de ce qu'une entreprise meurtrière, dont l'achèvement aurait encore enlevé tant d'hommes et de trésors à la France, ait été laissée informe et incomplète, et qu'elle ait été abandonnée pour la machine de Marly. On ne s'étonne pas que Louis XVI ait repoussé la proposition de reprendre et d'achever ces travaux, non plus pour faire jaillir les jets d'eau de Versailles, mais même pour donner de l'eau à Paris.

L'aquéduc de Maintenon a été démoli en partie sous le règne de Louis XV; les matériaux servirent à reconstruire le château de Crécy lorsqu'il fut donné à madame de Pompadour. A peine aujourd'hui reste-t-il quelques arcades, qui peu à peu s'éparpillent en ruines sur les rives de l'Eure, ou qui s'abîment dans les flots qu'elles devaient promener à travers les airs.

L'ÉPERVIER.



Il n'est personne qui, à la campagne, n'ait eu occasion de voir un oiseau d'un pied de long à peu près, au bec crochu et incliné, ayant la bouche fendue jusque sous les yeux, les ongles acérés, le plumage brun et jaunâtre. Ses ailes ont deux pieds d'envergure, et, pliées, elles atteignent à peine la moitié de sa queue arrondie. Tout à coup l'oiseau, dans son vol bas et horizontal, s'est précipité de côté sur quelque pauvre animal dont il fait son butin, et vous avez nommé l'épervier. Quelquefois il s'élançait du milieu d'un arbre touffu où il s'était caché, comme un voleur aux aguets, pour attendre sa victime; car la conformation de ses ailes ne lui permettant pas de voler ni très haut ni très longtemps, il est contraint d'employer souvent la ruse pour saisir une proie, sur laquelle d'autres rapaces tombent presque perpendiculairement. Cette double manière de chasser éloigne l'épervier des campagnes entièrement découvertes et dépouillées d'arbres. Quant aux animaux dont il est le tyran, ce sont les perdrix, les mulots, les lapins, les rats, etc. Il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, et fait une prodigieuse destruction des pinsons et des autres petits oiseaux qui se mettent en troupe pendant l'hiver.

On confond parfois l'autour et l'épervier dans une seule classe, et à vrai dire, ils n'offrent extérieurement que de faibles dissemblances. Si l'autour est plus grand que l'épervier, il lui ressemble du reste par les mœurs, par les habitudes naturelles, et se distingue comme lui entre tous les oiseaux de

proie, au peu de longueur de ses ailes. Il y a encore ce rapport entre les deux espèces, c'est que le mâle est beaucoup plus petit que la femelle. Cependant l'autour est moins facile à apprivoiser; féroce et sanguinaire en proportion de sa force, si on le laisse en liberté avec plusieurs faucons, il ne manque pas de les égorger les uns après les autres. Il ne craint pas de s'attaquer aux poules et aux pigeons; mais il semble manger de préférence les souris, les mulots et les petits oiseaux. Il se jette avec avidité sur la chair sanglante. D'ailleurs sa manière de saisir sa proie est la même que celle de l'épervier, et tous deux déplument fort lestement, dépècent et mangent les volatiles dont ils se sont emparés, au lieu qu'ils avalent les souris tout entières, sauf ensuite à en rejeter les peaux roulées par la bouche.

Pendant une grande partie de l'année, les éperviers et les autours se tiennent dans les forêts, où ils forment, sur les plus grands arbres, un nid dans lequel la femelle pond de quatre à cinq œufs. Quelquefois ces nids sont construits sur de vieilles ruines ou sur des rochers escarpés. Ce n'est qu'en été, et dans l'arrière-saison, que les éperviers se dispersent dans les champs, où on les voit souvent seuls, quoique presque toujours le mâle et la femelle soient à peu de distance, et perchés sur des arbres différents pour ne pas se nuire l'un à l'autre. Cependant on rencontre aussi des familles entières chassant ensemble; mais ces réunions n'ont lieu que dans le premier âge des petits qui ont besoin d'apprendre de leurs parents à se procurer leur subsistance. C'est alors un enseignement mutuel de rapines et de meurtres.

L'épervier est répandu presque dans toutes les parties du monde. Bien qu'il reste généralement en Europe, plusieurs traversent les mers pour aller passer l'hiver dans des climats plus doux, et comme pendant ces émigrations, ils rencontrent des espèces faibles dont ils font leur proie, les marins de la Méditerranée leur donnent le nom de *corsaires*. Malgré leur hardiesse et leur intrépidité, on parvient assez aisément à les rendre dociles et propres à la chasse des grives, des cailles et des perdrix. La voracité de l'épervier qui le rend si redoutable à ces animaux innocents, contribue parfois à sa perte, comme par une juste compensation de ses brigandages, et facilite le moyen de les attirer eux-mêmes aux pièges dont on se sert pour attraper de simples moineaux. On a vu des oiseleurs en prendre un grand nombre sans autre artifice que de faire voltiger de petits oiseaux sous des filets suspendus dans lesquels l'imprudent épervier se précipitait avec impétuosité: image frappante des malheurs auxquels s'expose l'homme qui se livre en aveugle à ses passions!

Monument de Gustave-Adolphe.

Lorsqu'en 1813 l'armée française marchait de Lutzen sur Leipsick, la jeune garde établit ses bivouacs autour du monument que représente la gravure placée en tête de cet article, et des mesures furent prises pour qu'il n'eût à souffrir aucune dégradation. Ce vieux trophée devait être, en effet, respecté, à plus d'un titre, par des troupes françaises. Il rappelait les victoires et la mort d'un prince allié de la France, du compagnon d'armes de quelques capitaines français renommés, d'un soldat si brave « que, suivant le cardinal de Retz, pas un de son siècle ne pouvait, sans blasphème, être dit plus brave que lui. » Il convenait à ceux qui tout à l'heure allaient vaincre à Lutzen d'honorer le monument de Breitenfeld, la pyramide du grand Gustave.

Gustave-Adolphe est la figure héroïque du XVII^e siècle. L'événement capital de cette époque mémorable, le traité de Westphalie, qui constata la déchéance de la maison d'Autriche, qui foudra la liberté religieuse de l'Allemagne et le droit politique de l'Europe, fut en quelque sorte son ouvrage. Deux années lui appartiennent à peine dans une guerre longue de trente ans, et il ne fit que l'ouvrir et l'inaugurer; cependant elle est considérée comme à lui plus qu'à tout autre, parce qu'il avait largement ébauché tout ce qu'achevèrent long-temps après lui des chefs et des soldats formés par ses exemples et ses leçons. Une belle place est faite, à juste titre, dans l'histoire, à celui qui tint les cartes pour l'Europe contre la dynastie autrichienne, et qui avait presque gagné la partie quand il fut frappé à mort au milieu d'un coup d'éclat.

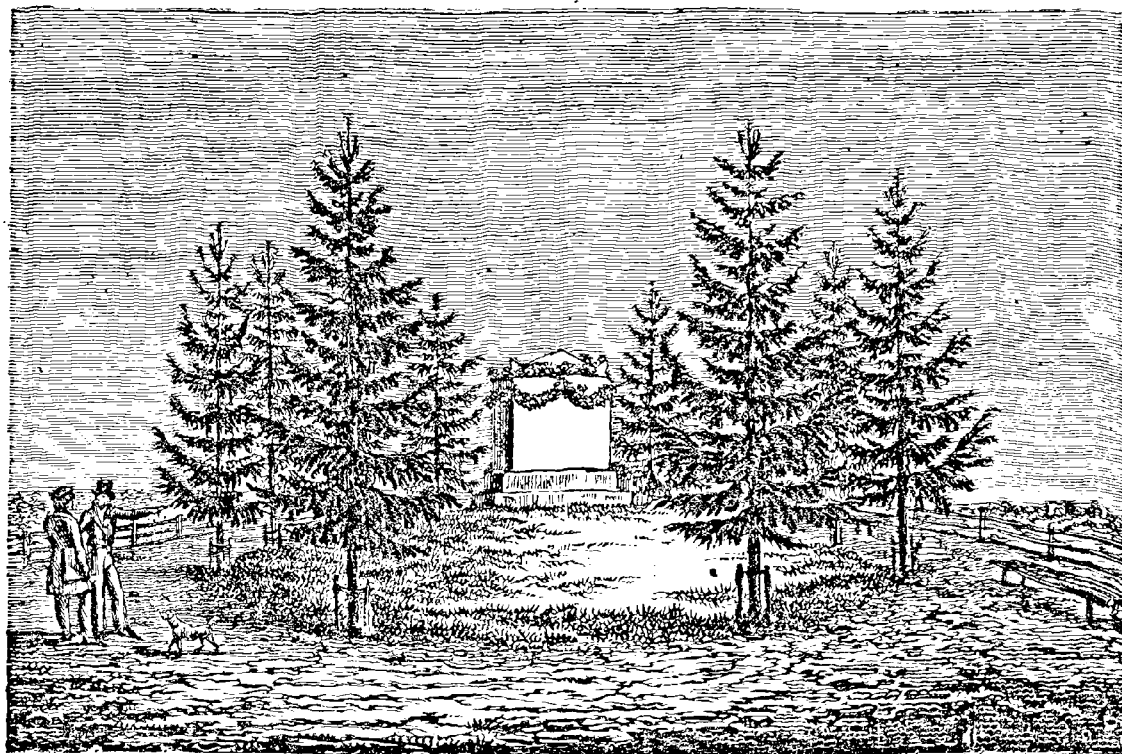
Gustave-Adolphe, né à Stockholm en 1594, était petit-fils du fondateur de la puissance suédoise, de Gustave-Wasa. Il n'avait que dix-sept ans, lorsqu'à la mort de Charles IX, son père, il hérita de la couronne de Suède. Il commença aussitôt à régner par lui-même, quoiqu'une loi, nouvellement rendue, eût fixé à vingt-cinq ans la majorité des rois de Suède. Mais la nature et l'éducation avaient fait de Gustave un prince si supérieur, que les précautions de prudence, prises pour règles générales, ne semblaient pas devoir être maintenues contre lui, et la loi fut abrogée. Il répondit à ce témoignage de confiance en s'engageant solennellement à ne gouverner que selon les lois et la constitution du royaume; les Suédois n'eurent jamais lieu de lui rappeler son serment. Les liens d'estime et d'affection qui unissaient le roi et son peuple ne furent jamais rompus : « J'e m'endormirais sans crainte entre les bras de chacun de mes sujets, » disait Gustave-Adolphe.

Lorsqu'il entreprit la campagne d'Allemagne, qui devait rendre sa gloire européenne, Gustave-Adolphe avait déjà fécondé, par une longue expérience acquise sur divers champs de bataille, les connaissances militaires qu'il avait puisées à l'école des frères d'armes d'un des grands capitaines du siècle,

de Maurice de Nassau. Il avait eu à combattre, dès son avènement au trône, trois puissances, contre lesquelles un de ses descendants, Charles XII, devait aussi faire ses premières armes, les Danois, les Russes et les Polonais. Sorti avec succès de ces trois épreuves, et débarrassé de tous ses ennemis, Gustave-Adolphe put préparer l'exécution des projets audacieux qu'il méditait depuis long-temps.

Vainqueur du Danemarck et du parti protestant, maître d'une armée de 150,000 hommes que commandaient des généraux éprouvés, exerçant sur l'Allemagne le pouvoir le plus violent et le plus absolu, l'empereur Ferdinand II dirigeait ouvertement ses vues ambitieuses vers la mer Baltique. Gustave-Adolphe devait être un obstacle à ses desseins, Ferdinand avait pris parti pour le roi de Pologne, et fait monter ses armées vers le nord de l'Allemagne. Ce fut sur cette provocation directe, et pour défendre les intérêts positifs et privés de la Suède, que Gustave-Adolphe, au lieu d'attendre et de recevoir la guerre chez lui, résolut de l'aller porter chez l'empereur. Mais comme la puissance exagérée de Ferdinand était menaçante pour toute l'Europe et oppressive pour tous les États de l'empire Germanique, et comme il avait par conséquent pour ennemis tous ceux qui éprouvaient ou redoutaient son despotisme, Gustave-Adolphe, en l'attaquant corps à corps, fut réputé et proclamé le champion de la cause générale. Cette interprétation a jeté sur l'entreprise du roi de Suède un caractère grandiose et aventureux et une couleur de désintéressement et de ferveur religieuse; mais elle induit en erreur sur ses véritables motifs d'agir. Gustave-Adolphe n'alla point faire en Allemagne une croisade protestante, une guerre de religion, et s'il servit le parti de la réforme, on peut dire qu'il ne s'en servit pas moins. Il ne fut pas davantage l'agent du cardinal de Richelieu contre la maison d'Autriche. Sans les subsides et les encouragements du gouvernement français, il n'eût pas moins entrepris sa campagne d'Allemagne, et là aussi on doit dire qu'il se servit de la France autant qu'il la servit. Ainsi, dans la conception de ce grand projet, bien qu'il en prévît les immenses conséquences européennes, il consulta avant tout l'intérêt de la Suède, et pour l'exécution, il exploita habilement les dispositions de l'Europe qu'il avait comprises et fait entrer dans ses calculs.

Ce fut à la fin de l'année 1630 que Gustave-Adolphe, à la tête de 15,000 Suédois, descendit en Poméranie, où l'attendaient quelques milliers de soldats. Mesurant les dangers qu'il allait affronter, il avait fait ses dernières dispositions avant de quitter son royaume, et réglé sa maison comme un mourant, suivant l'expression de Schiller. Après avoir soumis ses projets à l'approbation des États, réglé ses affaires intérieures, et confié les pouvoirs les plus étendus à son ami, le grand Oxenstiern, il avait



adressé à la Suède des adieux touchants et solennels, et s'était embarqué au milieu des larmes et des acclamations de tout le peuple.

La petite armée de Gustave-Adolphe ne semblait guère devoir suffire à l'œuvre qu'il allait commencer. Mais si ce prince déployait en campagne ces brillantes qualités du soldat, sur lesquelles se fondent les réputations populaires, il possédait, à un degré non moins éminent, ces hautes facultés du général, qui constituent le génie militaire. Sous sa pensée créatrice et sous sa main puissante, les hommes et les choses avaient subi, dans son armée, des modifications si complètes et si heureuses, que cette armée modèle était devenue sans égale. Les institutions de Gustave-Adolphe, qui firent révolution dans son siècle, et qui font époque dans les annales de l'art de la guerre, donnent le secret des victoires que remporta ce prince, et surtout de celles que continuèrent à remporter ses troupes lors même qu'il ne les guida plus au combat. L'armée suédoise rachetait sa faiblesse numérique par sa composition; elle n'était d'ailleurs considérée, en quelque sorte, par son chef, que comme un noyau autour duquel se rallieraient les levées d'hommes qu'il comptait faire dans les états de son ennemi. Gustave-Adolphe savait, en effet, d'après la situation de l'Allemagne, que sa première victoire lui devait gagner pour partisans tous les protestants, pour alliés tous les princes opprimés, et pour soldats tous les aventuriers qui accouraient partout où il y avait une solde à toucher et des coups d'épée à donner. Ces circonstances rendaient la lutte presque égale

entre le puissant empereur d'Allemagne, et le roi de Suède, si dédaigné à Vienne, qu'on l'y surnommait *la Majesté de neige*: les frimas du Nord l'avaient consolidée, disait-on, mais elle allait fondre aux ardeurs du Midi. Cette raillerie traduisait assez bien les espérances de Gustave et les craintes de ses amis.

Gustave ne fit, pour ainsi dire, que paraître en Allemagne; descendu en Poméranie vers le milieu de 1630, il tombait vainqueur, le 16 novembre 1632, sur le champ de bataille de Lutzen. Mais cette rapidité même de son passage contribua à rendre sa gloire plus éclatante; tant de choses avaient été faites, qu'on s'étonnait d'avoir à les renfermer dans l'espace si court de deux années. Trois victoires importantes avaient été remportées à Leipzick, sur les bords du Lech, et à Lutzen; les Suédois avaient bivouaqué au cœur même des états héréditaires de la maison d'Autriche; leurs drapeaux s'étaient promenés des rives de la Baltique sur celles de l'Elbe, du Rhin et du Danube; des princes dépouillés étaient rentrés dans leurs domaines; Ferdinand, battu dans la personne de ses grands généraux Tilly et Wallenstein, vaincus jusqu'alors, avait vu décliner sa puissance; la ligue protestante s'était relevée plus formidable qu'au temps de Charles-Quint, et la Suède avait conquis son rang de première puissance du Nord; en un mot, Gustave-Adolphe avait jeté les bases sur lesquelles fut conclu, seize ans après sa mort, le traité de Westphalie, dont on peut dire qu'il dicta les conditions du fond de sa tombe.

Comme il est passé en usage que tous les princes

qu'une mort imprévue enlève à la fleur de l'âge soient réputés empoisonnés s'ils meurent dans leur lit, et assassinés s'ils tombent sur le champ de bataille, la fin prématurée de Gustave-Adolphe fut attribuée, sans preuves et sans probabilités, à un assassinat commis dans la mêlée par le duc Albert de Saxe-Lauenbourg, que Schiller en juge capable, sinon coupable. Cependant cette mort, trouvée dans un combat, au milieu des ennemis, n'était-elle pas la destinée naturelle d'un prince qui déclarait *un roi indigne de la couronne quand il faisait difficulté de se battre comme un soldat*; qui portait sur son corps autant de blessures qu'un vétéran, et qui répondait enfin aux conseils de prudence que lui donnait un Français, en les appuyant de l'exemple des rois de France « *Les rois de France sont de grands monarques, et je suis un soldat de fortune?* »

Les Autrichiens conservèrent dans l'arsenal de Vienne la soubreveste en buffle et le chapeau de Gustave-Adolphe. Ce trophée, glorieux pour leur ennemi, était percé de deux balles et de deux coups d'épée.

Gustave-Adolphe montrait dans ses relations domestiques et sociales ces qualités d'âme et ces habitudes d'esprit qui accompagnent souvent et qui rehaussent le courage et l'audace. Il était aimant, franc, loyal, généreux, prompt à la colère, mais plus prompt encore au repentir, d'humeur facile et enjouée. Il avait aussi quelques-uns de ces penchants qu'on ne sait comment qualifier dans un soldat, ou que du moins on pardonne volontiers si on se résigne à les appeler défauts. Cet ensemble chevaleresque était rendu digne et imposant par une piété hautement avouée, sévèrement pratiquée, mais pure de toute affectation et de toute intolérance. Il avait composé lui-même les prières que son armée devait réciter à des heures fixes de la journée. *Un bon chrétien ne pouvait pas, disait-il, être un mauvais soldat.* On l'avait vu se jeter à genoux en débarquant sur le territoire allemand, pour remercier Dieu d'avoir éloigné la tempête de ses vaisseaux, et, avant d'engager la bataille de Lutzen, toute l'armée suédoise, prosternée, à l'exemple de son roi, avait invoqué, dans un cantique touchant, la protection céleste.

Grand homme de guerre, Gustave-Adolphe fut peut-être encore plus grand administrateur, et la civilisation suédoise lui dut, dans toutes ses branches, ces encouragements et ces développements que la justice, les lettres, les sciences, les arts, le commerce, reçoivent rarement des princes conquérants. Quand même la bataille de Lutzen eût été pour lui une bataille de Pultawa, il n'en aurait pas moins laissé son royaume plus riche et plus florissant qu'il ne l'avait reçu. Il y avait ouvert des sources de prospérité qu'une bataille perdue ne fait point tarir. C'est pour cela que ce prince doit être placé bien au-dessus de Charles XII, auquel la Suède ne dut que cette puissance viagère qui ne vit que par la victoire et qui s'évanouit au premier revers.

Gustave-Adolphe était le père de cette fameuse Christine de Suède, qui, en dépit des flatteurs, ne déploya de grandeur que dans la vanité.

VOYAGE A TEMBOUCTOU.

Jamais aucune contrée n'a présenté autant d'obstacles que l'Afrique aux explorations des voyageurs. Pendant deux mille ans ils n'ont fait que tourner autour de ce grand continent, qui forme presque le quart du globe, sans pouvoir obtenir sur son intérieur des notions exactes. Lorsque l'existence d'un nouveau monde à l'ouest fut révélée par Christophe Colomb, les Européens l'eurent bientôt parcouru dans tous les sens, pénétré et mis à jour de toutes parts; cependant l'Afrique restait toujours comme un livre fermé à l'œil de l'homme, et tout ce que l'on en savait n'allait pas au-delà de la carte de ses côtes d'orient et d'occident et de celle de l'étroit territoire dès long-temps exploré par le commerce autour de son promontoire méridional.

Mais, précisément parce que l'on connaissait peu de chose du centre de l'Afrique, les récits merveilleux abondaient sur ces vastes contrées, et devenaient un nouvel aiguillon pour la curiosité. A défaut de la science, l'imagination, comme l'habitude, faisait ici son office, et il n'y avait guère, au dire de la renommée, de pays plus riche en royaumes puissants, en cités populeuses. Le nom de la capitale d'un de ces royaumes, Tembouctou, fut long-temps jeté à l'Europe comme un mot mystérieux, d'une explication hérissée, pour ainsi dire, de difficultés insurmontables, mais dont le vrai sens, une fois découvert, étonnerait le monde par l'immesité de ses résultats. Que de motifs pour exciter le zèle des voyageurs! le désir de connaître et d'étendre incessamment le domaine de l'intelligence humaine, l'avidité des spéculations commerciales, et peut-être aussi une charité pieuse, le projet d'éclairer des nations aveugles et de porter au milieu des ténèbres de la barbarie le flambeau de la civilisation et de l'évangile, en un mot les passions les plus vives, les plus ardentés du cœur humain ont dû concourir chacune tour à tour à soulever un coin du voile qui couvrait le continent africain. Mais aussi par combien de sacrifices ces découvertes n'ont-elles pas été achetées! Que d'hommes héroïques, martyrs de la science, ont blanchi de leurs os les sables de l'Afrique! Qui ne se rappelle le major Houghton, Mungo-Park dont le nom est inséparablement lié à celui de l'Afrique; le capitaine Clapperton, le major Laing, et tant d'autres, qui ont payé, par de longues souffrances et finalement par une mort cruelle, le projet de révéler l'Afrique à l'Europe. Souvent même ils eurent la douleur de penser, à leurs derniers moments, que leurs papiers ne parviendraient pas à leurs compatriotes et que les fruits de leurs voyages seraient perdus. C'est ainsi que le major Laing arriva vainement jusqu'à Tembouctou en 1826. Attaqué et massacré par les Maures à quelque distance de cette ville, tout ce qu'il avait avec lui fut pillé, dispersé, et les notions qu'il avait pu recueillir rentrèrent dans le néant.

A la même époque, il y avait au Sénégal un Français, obscur, n'ayant que peu de moyens à sa

disposition, mais dévoré également du désir de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et qu'une volonté ferme, persévérante, devait soutenir dans sa périlleuse entreprise. M. Caillé avait passé préalablement plusieurs années dans nos établissements du Sénégal pour se préparer à son voyage en s'initiant autant que possible aux mœurs, aux coutumes et à la langue des pays qu'il devait traverser. Le 19 avril 1827, il partit de Kakondy, déguisé en marchand arabe, atteignit les bords du Niger ou Dhioliba, arriva à la ville de Jenné, où il s'embarqua dans un grand canot qui faisait partie d'une flottille de commerce, descendit le fleuve, et prit terre à deux lieues environ de Tombouctou où il entra le 20 avril 1828. Il resta quelques jours dans cette ville, et reprit ensuite sa route au nord, en traversant les déserts, et arriva à Tanger le 7 septembre suivant. M. Caillé réussit à conserver toutes les notes qu'il avait prises pendant la longue durée de ce hardi voyage, et il eut l'avantage sur tous ses prédécesseurs de rapporter en Europe une description de Tombouctou écrite sur les lieux. Il faut l'entendre lui-même décrire ses premières impressions à la vue de cette ville si fameuse et si peu connue jusqu'alors.

« Enfin, dit-il, nous arrivâmes heureusement à Tombouctou, au moment où le soleil touchait à l'horizon. Je voyais donc cette capitale du Soudan, qui depuis si long-temps était le but de tous mes desirs. En entrant dans cette cité mystérieuse, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, je fus saisi d'un sentiment inexplicable de satisfaction; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et ma joie était extrême. Mais il fallut en comprimer les élans; ce fut au sein de Dieu que je confiai mes transports: avec quelle ardeur je le remerciai de l'heureux succès dont il avait couronné mon entreprise! Que d'actions de grâces j'avais à lui rendre pour la protection éclatante qu'il m'avait accordée, au milieu de tant d'obstacles et de périls qui paraissaient insurmontables! Revenu de mon enthousiasme, je trouvais que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente; je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une toute autre idée: elle n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons en terre, mal construites; dans toutes les directions on n'aperçoit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune et de la plus grande aridité. Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs. »

C'était là un faible dédommagement de tant de fatigues, de souffrances et de dangers; mais le désappointement de M. Caillé n'est pas rare chez les voyageurs. Faut-il s'en plaindre? faut-il regretter d'avoir été entraîné vers un but qui ne vaut pas toujours la peine qu'on s'est donnée? Non assurément; car souvent les découvertes qu'on ne fait pas, et vers lesquelles on tendait de tous ses efforts, sont

compensées par d'autres non moins importantes et auxquelles on ne s'attendait pas. C'est ainsi que dans toutes les sciences il y a des problèmes, dont pendant toute leur vie des savants ont cherché la solution sans parvenir à la trouver, mais qui ne les en ont pas moins conduits à des résultats dignes de leurs études. Et, pour ne citer qu'un seul exemple, qui doute que tous les travaux poursuivis si long-temps et avec tant de constance par certains hommes pour une chimère, pour la pierre philosophale, n'aient beaucoup contribué aux progrès de la chimie? Mais revenons à Tombouctou.

M. Caillé trouva dans cette ville un hôte généreux, qui le logea dans une maison vis-à-vis de celle qu'avait habitée le major Laing: il n'y avait qu'une rue à traverser pour aller de l'une à l'autre. Souvent, assis sur le devant de sa porte, M. Caillé pensait au sort de l'infortuné voyageur anglais, et il ne pouvait se défendre d'un mouvement de crainte, en réfléchissant que, si on découvrait en lui le chrétien, il aurait à subir la mort ou l'esclavage. Mais il agit avec tant de prudence qu'il ne donna prise à aucun soupçon en observant et la ville et ses habitants.

Les Nègres font la principale population de Tombouctou. Beaucoup de Maures sont aussi établis dans cette ville, et s'y adonnent au commerce dans l'espoir de s'enrichir et de retourner ensuite dans leur pays pour y vivre tranquilles. Le roi ou gouverneur est un nègre qui se nomme Osman. Ce prince, aimé et respecté de ses sujets, est très simple dans ses habitudes: rien ne le distingue des autres; son costume est semblable à celui des Maures de Maroc, et il n'y a pas plus de luxe dans son logement que dans celui des Maures qui font le commerce. Il est marchand lui-même et très riche, ses ancêtres lui ayant laissé une fortune considérable. Il a quatre femmes et une infinité d'esclaves. Il est musulman zélé, ainsi que tout son peuple. Sa dignité est héréditaire; son fils aîné doit lui succéder.

Le roi ne perçoit aucun tribut sur le peuple et sur les marchands étrangers; mais il reçoit des cadeaux. Il n'y a pas non plus d'administration: c'est un père de famille qui gouverne ses enfants; juste et bon, il n'a rien à craindre de ses sujets; ce sont absolument les mœurs douces et simples des anciens patriarches. En cas de guerre, tout homme est prêt à servir. Les habitants ont peu de contestations: si, par hasard, il s'en élève quelque une, les parties se rendent auprès du chef, qui assemble le conseil des anciens, toujours composé de noirs, et l'on juge le procès.

Quant à la ville de Tombouctou, elle peut contenir au plus 10 ou 12 mille habitants et avoir une lieue de tour: elle forme une espèce de triangle, et n'est fermée par aucune clôture. Les maisons sont spacieuses, peu élevées, et n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les rues sont propres et assez larges pour que trois cavaliers puissent y passer de front. On n'y a pas remarqué d'autres édifices que sept mosquées, dont deux grandes, qui sont surmontées chacune d'une tour en briques, dans laquelle on monte par un escalier intérieur.



Les habitants de Tembouctou ont plusieurs femmes, auxquelles ils adjoignent parfois leurs esclaves. Ces femmes, dit M. Caillé, sont vêtues très proprement : leur costume est un *coussabe*, comme celui des hommes, excepté qu'il n'a pas de grandes manches ; elles portent aussi des souliers en maroquin. La mode varie quelquefois pour la coiffure, qui consiste principalement en un *fatara* de belle mousseline, ou autre étoffe de coton venant d'Europe. Leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art : la tresse principale, de la grosseur du pouce, part de derrière la tête, vient incliner sur le devant, et se termine par un morceau de cornaline rond, creusé dans le milieu. Les femmes mettent sous cette natte un petit coussin pour la soutenir, et joignent à cet ornement beaucoup d'autres colifichets, tels que du faux ambre, du faux corail et des morceaux de cornaline taillés de la manière que nous venons de dire. Elles ont aussi l'habitude de se graisser de beurre la tête et le corps. La chaleur qui règne à Tembouctou et les vents brûlants de l'est leur rendent cette habitude nécessaire. Les femmes riches ont une grande quantité de verroteries au cou et aux oreilles : elles portent, comme à Jenné, un anneau aux narines, que les plus pauvres remplacent par un morceau de soie rouge. Elles mettent des bracelets en argent et des cercles en fer argenté aux chevilles. Ces derniers sont fabriqués dans le pays et ornés de divers dessins ; au lieu d'être arrondis comme ceux des bras, ils sont plats et ont quatre pouces de large. Les femmes de

Tembouctou sont généralement bien traitées par leurs maris ; elles ne sont pas voilées, sortent quand elles veulent, et ont la liberté de voir tout le monde.

Il y a dans la bizarrerie de cette toilette du beau sexe de Tembouctou une certaine magnificence sauvage qui peut donner une idée des progrès que la coquetterie a faits dans l'intérieur de l'Afrique, et prouver qu'elle est de tous les temps comme de tous les pays.

VARIÉTÉS.

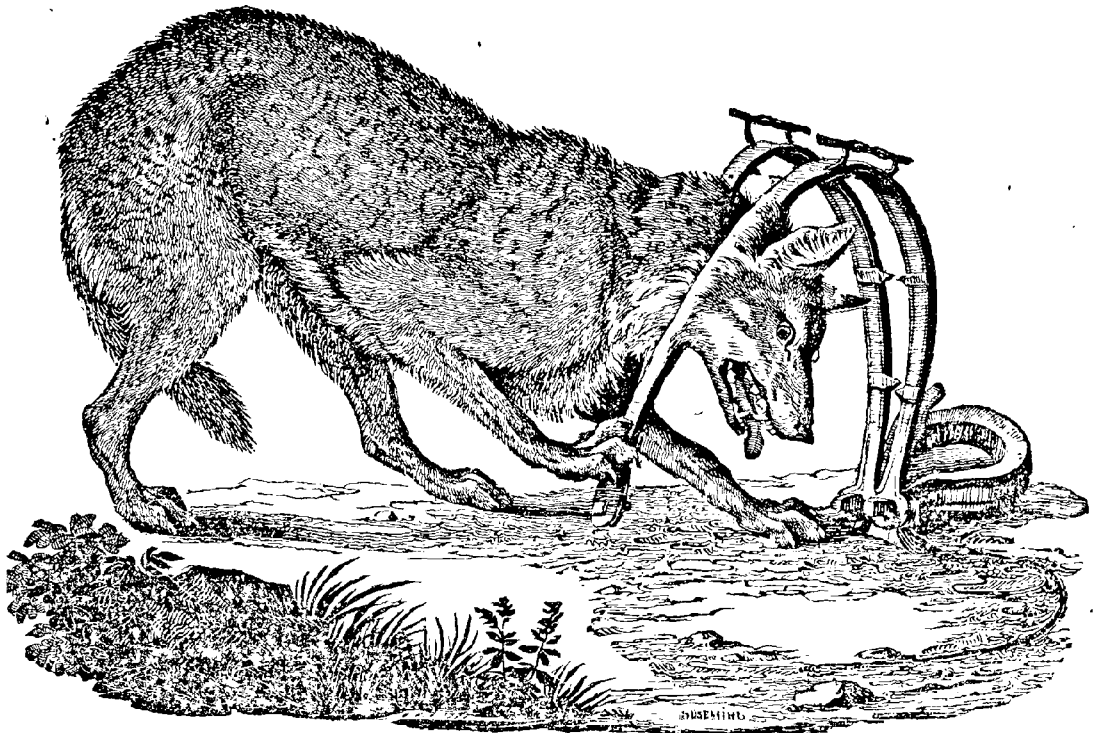
La propriété absorbante du *charbon*, et l'utilité dont peut être cette substance, employée pour les fondements des édifices dans les lieux humides, sont connues depuis long-temps. Diogène Laërce rapporte que l'architecte Théodore proposa de placer du charbon aux fondements du temple de Diane à Éphèse, afin que jamais l'eau ne pût y pénétrer. Voilà donc au moins deux mille cinq cents ans que cette propriété du charbon est découverte, et cependant nous ne croyons pas que nos architectes modernes en aient fait jusqu'ici l'application.

Les fleurs sont le charme du printemps ; a dit un brillant écrivain, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes ; mais les fleurs passent vite et la plupart n'ont qu'une saison. Eh bien ! voici un moyen de faire pousser des fleurs même en hiver : coupez avec une scie une branche d'abuste, et laissez la tremper une heure ou deux dans une eau courante pour détacher de l'écorce le givre qui peut y adhérer et ramollir les bourgeons ; transportez ensuite la branche dans une pièce échauffée à la température ordinaire de nos appartemens ; fixez-la dans un baquet rempli d'eau, et mêlez à cette eau de la chaux vive qu'il faudra retirer douze heures après ; cela fait, on versera dans le baquet un peu de vitriol, à l'effet de prévenir la putréfaction. Au bout de quelque temps les fleurs commenceront à poindre ; les feuilles pousseront à leur tour. En augmentant la dose de chaux, on rend la germination plus hâtive ; on la retarde au contraire si l'on n'emploie pas de chaux, et dans ce cas les feuilles se montrent avant les fleurs.



PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^o,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

LE LOUP.



Parmi les habitants de nos bois, il n'en est guère dont la réputation soit plus mauvaise que celle du loup et à qui l'homme fasse une guerre plus implacable. Buffon, qui peint toujours la nature avec des couleurs pleines d'éclat, a décrit le caractère du loup de nos contrées dans un tableau auquel, sauf un petit nombre de traits, il faut aussi reconnaître le mérite d'une exactitude assez rigoureuse. « Le loup, dit-il, est un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément; et quoique avec ce goût il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, en les attendant long-temps, et souvent en vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier et *poltron*; mais il devient ingénieux par besoin et hardi par nécessité. Pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les

petits chiens, les chevreaux; et lorsque cette manœuvre lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé et maltraité par les hommes et les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, et qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes et les enfants, se jette même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent ordinairement par la rage et la mort. »

Certes voilà une magnifique peinture; elle est vive, éloquente, animée, et bien faite, ce nous semble, pour donner une haute idée du courage des loups, plutôt que pour conduire le lecteur à les accuser de poltronnerie. Il est vrai que Buffon a eu soin de supposer qu'il s'agit ici d'un loup que le besoin, la nécessité chassent hors des bois et portent à tout braver. Mais pourquoi voudrait-on qu'un

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

loup qui serait rassasié, qui ne sentirait pas l'aiguillon de la faim, allât s'exposer inutilement, allât courir les aventures périlleuses, en quelque sorte, comme un chevalier du moyen-âge, et seulement pour faire preuve d'héroïsme? Le loup n'est poltron que là où il trouve de nombreux dangers à craindre. Lorsqu'il est tombé dans un piège et que son instinct lui laisse entrevoir trop clairement le sort qui lui est réservé, sans contredit il ne montre pas une grande assurance; c'est alors la peur qui le possède, qui se révèle dans tout son être. Toutefois on va peut-être trop loin en concluant d'une position toute exceptionnelle, que la poltrounerie est naturelle au loup, parce que, ainsi qu'on l'a dit quelque part, il ne peut pas y avoir d'animaux courageux où l'homme domine en maître.

Quant à la ruse que Buffon accorda au loup, nous croyons que le grand écrivain se réfute encore ici lui-même, quand il nous le représente trouvant que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, après une attente longue et souvent inutile. Tout cela ne dénote pas une grande intelligence, et tout ce qu'on raconte des ruses du loup qui supposerait un raisonnement fait de concert entre plusieurs animaux de cette espèce, une préméditation quelconque de leur part, ne paraît avoir d'autre fondement que l'ignorance des bergers, qui ont vu dans un ensemble fortuit de circonstances un résultat du calcul et de la réflexion. Il en est de même de cette espérance que Buffon attribue au loup: si elle était réelle, elle placerait cet animal au niveau de l'homme qui est seul capable d'espérer, puisque Dieu lui a donné à lui seul la faculté de penser et de prévoir.

On sait que, malgré des ressemblances intérieures et extérieures assez frappantes, le loup et le chien, sous le rapport des mœurs, des habitudes, sont antipathiques par nature, par instinct. Jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou se combattre à mort. Vainqueur, le loup déchire, dévore sa proie; le chien, au contraire, satisfait de sa victoire, abandonne le cadavre de son ennemi aux corbeaux ou aux autres loups; car ils s'entre-dévorent, ils se mangent en dépit du proverbe. Et même à l'extérieur, le loup diffère du chien par des caractères essentiels. L'aspect de la tête et la forme des os ne se ressemblent pas: le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelants pendant la nuit; il hurle et n'aboie pas; il se meut différemment; il a la démarche plus égale, quoique plus prompte; le corps beaucoup plus fort et bien moins souple, les membres plus fermes, les mâchoires et les dents plus grosses, le poil plus rude et plus fourré.

Le loup vit solitaire; il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle et la femelle: ils ne se cherchent qu'une fois par an, en hiver, et demeurent peu de temps ensemble. L'un et l'autre sont en état d'engendrer à deux ans à peu près. La louve porte trois mois et demi: lorsqu'elle est prête à mettre bas ses louveteaux, au nombre de cinq ou six, quelquefois sept, huit et même neuf, et jamais au

dessous de trois, elle cherche un endroit écarté où elle peut leur préparer un lit commode, et en prend ensuite un soin vraiment maternel. Elle sait les défendre avec intrépidité, avec fureur. Après six semaines ou deux mois, les petits commencent à suivre leur mère; ils ne la quittent qu'au bout d'un an environ, lorsqu'ils ont refait leurs premières dents qui tombent à six mois, et qu'ils ont acquis de la force et des armes pour se livrer à leur tempérament carnassier. Ils sont deux ou trois ans à croître et n'en vivent pas plus de vingt: remarque qui s'accorde avec ce que Buffon avait observé sur beaucoup d'autres espèces dans lesquelles le temps de l'accroissement fait la septième partie de la durée totale de la vie.

Les loups très jeunes s'appriivoisent aisément; ils sont même caressants si on les traite bien; mais, suivant une anecdote racontée par Valmont de Bomare, il paraîtrait que la nature revient au galop, dès qu'ils ont atteint dix-huit mois ou deux ans. Ce naturaliste étant à herboriser dans un bois près de Poitiers, trouva six louveteaux au gîte, de huit jours au plus, et en emporta un qu'il nourrit avec soin, d'abord de lait, ensuite de pain et de lait, puis de soupe. L'animal prit des forces, et, caressé, soigné attentivement par son maître, il venait à sa voix, le léchait et commençait déjà à rapporter ce qu'il lui jetait à une certaine distance. Valmont de Bomare essaya de lui faire manger les entrailles d'un poulet; jamais le loup n'eut si bon appétit, et ses caresses redoublèrent; mais le naturaliste faillit être la victime de cette expérience qui probablement avait développé dans l'animal son goût naturellement carnivore et même anthropophage dans certains cas. La nuit suivante, Valmont de Bomare, rêvant qu'il était en proie à des loups, se réveilla par l'effet de la peur ou de la douleur, et que trouva-t-il? son louveteau qui lui mordait les cuisses et en suçait le sang. Il ne tarda pas à se défaire de cet ingrat, et plus tard il sut qu'on avait été obligé de le tuer, tant son instinct féroce reprenait le dessus.

Ce qui rend ce caractère d'autant plus redoutable dans le loup, c'est qu'il est doué d'une grande force, jusque-là qu'il emporte un mouton avec sa gueule, sans le laisser traîner à terre, et qu'il court en même temps plus vite que les bergers. Il y a peu de chiens assez robustes pour le combattre avec succès. Il a les sens très bons, l'œil, l'oreille et surtout l'odorat: l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue. Il aime la chair humaine et peut être la préférer-t-il à toute autre. En effet, on a vu des loups suivre les armées, arriver par bandes sur des champs de bataille, déterrer les cadavres pour s'en repaître avec avidité, et ces mêmes loups accoutumés à cette horrible nourriture, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que la troupeau, dévorer des femmes, des enfants.

S'étonnera-t-on maintenant que cet animal soit pour les habitants de nos campagnes l'objet d'une haine implacable; que souvent on ait été obligé d'armer tout un pays pour exterminer quelque loup furieux; que les gouvernements encouragent par

des primes la destruction de l'espèce? Dans les cas ordinaires, on se contente de répandre des boulettes empoisonnées, de creuser des fosses, de présenter des appâts et de tendre des pièges de différentes sortes, tels par exemple, que celui auquel est venu se prendre le loup qui figure en tête de cet article.

Ce loup nous remet en mémoire un de ses semblables, hôte de la forêt des Ardennes, et dont la capture fut accompagnée de circonstances assez singulières. Il rôdait la nuit, en quête de quelque proie, faisait le moins de bruit possible, marchait doucement, en silence. à pas de loup, en un mot, lorsque tout à coup une fosse se présenta devant lui, et il y tomba. Un paysan qui traversait aussi la forêt, nous n'avons pas appris par quelle raison, arrive à son tour au bord de la même fosse, où il descend à l'instant même, non sans heurter rudement son prédécesseur qui se retira tout effrayé dans un coin opposé. Le paysan avait senti, de son côté, qu'il n'était pas seul, et il se trouvait dans une grande perplexité, ne sachant pas au juste quelle espèce de compagnon de captivité le hasard lui avait donné.

Au petit jour il découvrit le loup tremblant et accroupi sur la terre : nous laissons à penser si le paysan se trouvait à son aise; mais que faire? Imiter le loup, s'éloigner de lui autant que la plus grande dimension de la fosse le permettait, et trembler de tous ses membres, voilà ce que fit notre homme. Enfin des villageois vinrent à passer; il les appela, et bientôt le malheureux fut hissé hors de la fosse plus mort que vif. Quant à l'autre prisonnier, on devine qu'il ne trouva pas d'aussi bonnes dispositions; cependant sa conduite avait été belle ou tout au moins n'était pas sans circonstances atténuantes. *Un loup quelque peu clerc*, comme dit La Fontaine, eût prouvé par sa harangue qu'il était digne de merci et miséricorde; il se fût fait un mérite auprès de ces villageois d'avoir épargné un des leurs; il eût mis sur le compte de sa modération et de sa sagesse ce qui n'était probablement que l'effet de sa peur. Mais celui-ci ne sut rien dire pour attendrir ses juges; aussi pioches, fourches, bâtons et pierres volèrent sur lui de toutes parts, et le pauvre loup eut bientôt succombé.

L'ALHAMBRA.

Quoique cent années ne se fussent pas encore écoulées depuis la mort de Mahomet qui les avait rassemblés en nation, les Arabes, à la fin du septième siècle, étaient en pleine marche pour conquérir le monde. Un de leurs essaims, parti de l'Asie et se grossissant sur sa route de toutes les tribus qu'il rencontrait, avait déjà envahi l'Afrique romaine. En 711, l'Espagne lui était ouverte par la victoire de Xerès-la-Frontera, et trois ans après il la possédait tout entière jusqu'aux Pyrénées, si l'on excepte la caverne où Pélagé, le héros de l'Espagne gothique, jetait les fondements d'une puissance qui devait être celle de Charles-Quint. Mais près de huit cents ans s'écoulèrent avant que cette puissance ne fût élevée, et le quinzième siècle finissait lorsque Ferdinand et Isabelle arborèrent (1492) la croix sur Grenade, la dernière capitale de Boabdil, dernier roi des Maures d'Espagne. Pendant cette période, l'Arabie espagnole qui déborda un moment sur la France, jusque dans les plaines de Tours (731), où Charles-Martel vainquit le célèbre Abderame, et l'arrêta, avait été non-seulement un État prépondérant par sa force, sa grandeur et sa richesse; elle avait encore brillé surtout comme un foyer de lumière au milieu des ténèbres de la barbarie de l'Europe.

Doué de cette belle et puissante imagination qui ne semble pouvoir éclore que sous le soleil du Midi; vivant de cette vie des tentes, que l'Écriture nous représente si naïve et si grande, si patriarcale et si romanesque; stimulés dans leurs passions dominantes par le Coran qui divinise l'amour et la guerre, animés enfin par le mouvement de la conquête et par le contact des populations africaines, les Arabes, au commencement du huitième siècle, étaient

dans les circonstances intellectuelles les plus favorables pour se livrer à tous les arts et pour en goûter les plaisirs. Ce fut alors qu'ils envahirent l'Espagne. Séduits par les charmes de cette terre fortunée, amollis par les langueurs d'un ciel voluptueux, ils s'arrêtèrent et se reposèrent pour savourer les délices de leur conquête : l'ère de leur splendeur commença. Ces influences nouvelles fécondèrent rapidement les germes de sociabilité polie et de civilisation raffinée, qui n'avaient pu se développer jusqu'alors dans les déserts et sur les champs de bataille, en même temps qu'elles adoucissaient et tempéraient tout ce que le génie national pouvait avoir de trop farouche, de trop austère et de trop énergique. Le guerrier arabe, tout à l'heure encore appelé barbare, déploya bientôt au degré le plus éminent ces aimables qualités de l'esprit et ces nobles penchans du cœur dont l'imagination se complait à douer le type convenu des héros, les chevaliers. Religieux, magnanime, loyal, plein de fierté et de confiance en lui-même, impétueux dans sa haine, terrible dans son ressentiment, avide de dangers et de célébrité, passionné pour les exercices de force et d'adresse, aimant le faste et les pompes, adorateur idolâtre de la beauté, de mœurs douces, élégantes, poète et musicien, le Maure de Séville, de Cordoue et de Grenade, ne sembla plus vivre que pour la gloire et le plaisir. Ainsi pénétré de l'esprit de la chevalerie, ils étaient promptement façonnés à ses formes, à ses pratiques, à ses lois, et lorsque, dans les tournois et les fêtes, les Abencerrages au panache bleu et blanc, les Zégriss aux plumes rouges et vertes, les Gazuls à l'aigrette violette et blanche, et dix autres tribus rivales, faisaient éclater à l'envi leur vaillance et leur magnificence,

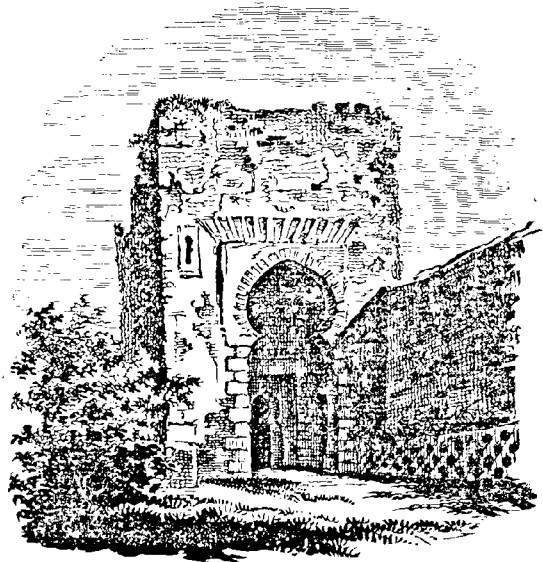
les devises, les chiffres, les emblèmes des boucliers, des cœurs percés de flèches, des vaisseaux voguant vers une étoile, disaient assez à quelle source le Maure puisait son courage, et quelles récompenses il attendait de ses exploits. Les croyances, les habitudes des Arabes s'étaient complètement altérées pour s'accommoder à cette existence nouvelle; les lois même du harem étaient, comme on voit, tombées en désuétude.

Ces modifications dans leur caractère, en créant des besoins nouveaux, avaient provoqué leur aptitude pour les sciences et les arts à se développer. Ils s'étaient donc lancés avec leur vivacité orientale sur toutes les voies de l'industrie, et placés, dès les premiers pas, bien en avant de leur siècle. Leurs traditions sont encore les lois agricoles d'une partie de l'Espagne, où ils naturalisèrent les trésors de la végétation asiatique; et les canaux d'irrigation creusés par leurs mains, fécondaient encore des champs stériles et incultes avant eux. Ils avaient depuis long-temps fait tonner le canon sous les murs d'Algésiras, lorsque d'autres contrées de l'Europe commencèrent à l'entendre, et les caractères arabes furent la première écriture tracée sur un papier de lin. Ils cultivèrent surtout ces arts nommés beaux par excellence, qui tiennent tant de place dans la vie d'un peuple éclairé, et qui sont les plus précieux éléments de son bonheur. L'Arabe, ainsi que nous l'avons dit plus haut, s'était arrêté en Espagne pour jouir; ce fut donc à multiplier, à raffiner ses jouissances que tendirent tous ses efforts. Comme les plaisirs de l'imagination étaient pour lui les plus vifs et les plus doux, comme ils s'alliaient bien d'ailleurs à ses passions guerrières et galantes, les lettres, la musique, l'architecture fleurirent à Grenade, à Cordoue, devenues comme Athènes et Rome au temps de leur splendeur, des écoles de civilisation où l'on affluait de toutes les parties de l'Europe. Des bibliothèques publiques s'ouvrirent, des conservatoires de musique furent fondés, des monuments s'élevèrent. Mais il ne fallait pas que ces arts dépassassent leur but, l'embellissement de la vie; il ne fallait pas qu'ils fussent un travail. La littérature légère fut seule en honneur: l'ode, dans laquelle se pouvait déployer une imagination d'or et de diamant; l'épître, dont les formes favorisaient les saillies d'un esprit vif et ingénieux; l'épigramme, où s'épanchaient les rêveries d'un cœur tendre et mélancolique; la romance, tour à tour érotique et belliqueuse, convenaient seules à l'Arabe-Espagnol; pour lui la poésie épique, la tragédie étaient trop austères, trop patientes dans leurs développements, la comédie trop joyeuse. L'art musical ne fut pas étudié d'une autre façon; l'architecture enfin, renfermée dans les mêmes limites et destinée aux mêmes fins, ne mit dans ses productions ni force ni grandeur, mais de la grâce, de la légèreté et de l'élégance.

Cette tendance exclusive vers la jouissance, exquise, délicate, intellectuelle, est le trait caractéristique de l'Arabe-Espagnol; et plus clairement qu'aucune autre nation il a manifesté sa pensée dans ses œuvres. Pas un peuple n'a laissé des mo-

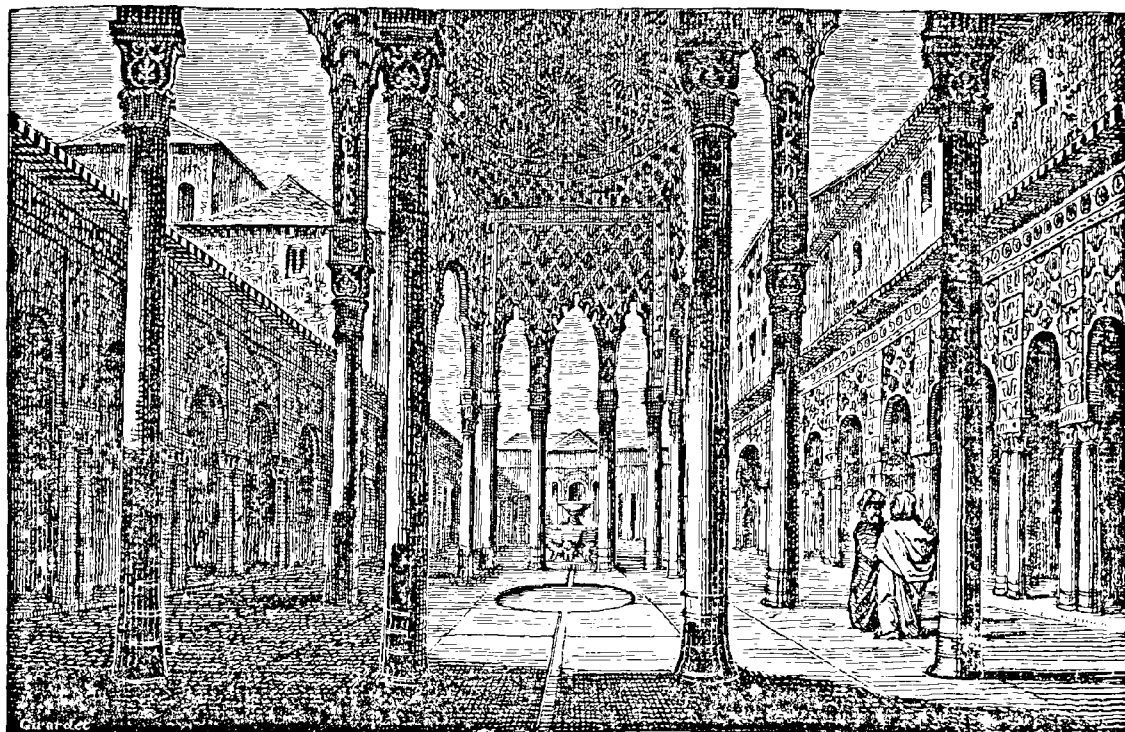
numens qui racontent plus positivement, plus minutieusement ce qu'il a pu être, et quel a été le mobile de son existence. Si les Pyramides, le Colysée et le château de Versailles sont des pages éloqu岸tes et fidèles de l'histoire générale des empires qui les ont vu élever, les palais de l'Alhambra sont les mémoires des Arabes de l'Espagne. Là se sont conservées l'empreinte parfaite de leur génie, de leur caractère, et l'image de leur vie.

PORTE DU JUGEMENT.



L'Alhambra, ou la ville Rouge (ainsi nommée parce qu'elle était presque entièrement bâtie en briques), était assise à l'une des extrémités de Grenade, sur une colline que baignent le Xénil et le Douro, et autour de laquelle se déroule, sur un plan légèrement incliné, *la Vega*, cette plaine si belle, que les Maures croyaient le paradis prophète placé dans la partie du ciel qui correspond au royaume de Grenade. Des trésors immenses furent employés pendant cent années (du milieu du XIII^e siècle au milieu du XIV^e) à la construction de ce vaste édifice, qui renfermait tout le sommet de la colline dans son enceinte, longue de 2,500 pieds, large de 650, et capable de contenir 40 mille hommes. Destinée à servir à la fois de maison de plaisance et de forteresse contre les agitations populaires si fréquentes dans les villes de plaisir et que la mobilité des Arabes et la rivalité des tribus rendaient permanentes à Grenade, l'Alhambra offrait à l'extérieur un caractère de force, une apparence guerrière, dont on peut juger par la gravure qui en représente la porte d'entrée, tandis qu'à l'intérieur tout était calculé pour le repos, la mollesse et la volupté. Les murailles d'enceinte, uniformément colorées d'un rouge sombre, étaient hautes, épaisses, armées de créneaux menaçants et de tours formidables, et derrière elles se déployaient des palais et des jardins enchantés, comme ceux qu'enfantait l'art magiques de l'Ar-

Cour des Lions.



mide du Tasse. Nous n'essaierons pas de mettre dans notre récit une régularité, un ordre que le créateur de l'Alhambra, produisant avec une inépuisable profusion, n'avait pas mis dans son ouvrage. Tout au plus pourrions-nous saisir, énumérer les mille petits chefs-d'œuvre dont se composait ce confus amas de merveilles. Là s'étendaient des cours pavées de marbre blanc, encadrées de légers portiques qui semblaient s'appuyer à peine sur des colonnes sveltes, aériennes comme des tiges de palmier. Au milieu jaillissaient des fontaines dont les eaux limpides, après avoir erré dans des canaux de marbre, et s'être reposées dans de vastes bassins, allaient répandre la fraîcheur au fond des retraites les plus secrètes. Ici s'épanouissaient des corbeilles de fleurs et de plantes odoriférantes, à l'ombre de ces arbres du midi dont la végétation a tant d'opulence, dont les fruits ont tant de saveur et d'éclat. Sous des galeries, qui continuaient ces herceaux de verdure, et qui, par la ténuité de leurs dentelures et la délicatesse de leurs ornemens, rivalisaient avec le feuillage des arbres, s'ouvraient d'innombrables appartemens du modèle le plus élégant, le plus riche et le plus gracieux. Leurs parquets de marbre, leurs murs incrustés de parcelles de faïence, éblouissaient les yeux par des accidens de lumière; sur leur plafond arrondi en dôme erraient, frappés en relief, appliqués en stuc, ces dessins des étoffes indiennes, si bizarres dans leurs figures, si capricieux dans leur marche, si variés dans leurs mouvemens, si insaisissables, si multiples dans leurs replis et leurs détours. Sur ces produits de l'art le plus ingénieux et le plus pa-

tient, brillaient, habilement combinées, les couleurs les plus éclatantes, et partout l'ouvrier, comme s'il se fût admiré dans son ouvrage, comme s'il eût été ravi d'amour pour ces beaux lieux, avait attaché des versets, des fragments de romance, des invocations à la louange de Dieu, à la gloire de la nation arabe, à l'honneur de l'Alhambra. Quelques-uns de ces appartemens étaient si vastes, si magnifiques, qu'un roi d'Orient y pouvait tenir sa cour; quelques autres, si suaves, si mystérieux, si empreints de voluptés, qu'ils semblaient le boudoir d'une houri de Mahomet; tous, enfin, étaient si pleins de poésie qu'il ne paraissait pas possible qu'ils eussent servi de théâtre aux scènes vulgaires de la vie. Tout cela, et tout ce que nous n'avons pu peindre, c'était l'Alhambra.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur l'ensemble, il nous reste à nommer quelques fragments que l'admiration populaire a isolés de la masse. *La Porte du jugement*, dont on a vu plus haut la gravure, est aujourd'hui la principale entrée de l'Alhambra, et conserve encore sur la pierre fondamentale de sa voûte en fer à cheval, le défi allégorique porté par les Arabes à leurs ennemis, une main tendue vers une clef. L'Alhambra ne devait être prise que lorsque la main saisirait la clef. *La cour des Lions* (voyez notre seconde gravure), magnifique entre toutes les magnificences de l'Alhambra, est ainsi appelée de douze lions qui supportent une coupole d'albâtre, d'où l'eau jaillissant d'une coupe supérieure, tombe en cascade dans un bassin de marbre. *La salle des Abencerages*, où cette noble tribu fut massacrée par l'ordre du roi Boabdil, a encore

son marbre blanc souillé de taches rougeâtres, dans lesquelles l'imagination, volontiers crédule, aime à trouver les traces ineffaçables du crime. *La salle des Ambassadeurs* vit les héritiers des Césars humilier, dans la personne de leurs envoyés, la fierté impériale devant le turban; c'est là aussi que l'avant-dernier roi de Grenade fit cette belle réponse à un chevalier espagnol qui lui venait demander tribut au nom de Ferdinand et d'Isabelle: « Dites à votre souverain que les rois de Grenade qui avaient coutume de payer tribut à la couronne de Castille, ont cessé de vivre. Aujourd'hui notre hôtel des Monnaies ne bat plus que des lames de cimenterres et des fers de lance. » *La salle de Justice* se recommande par cette inscription d'un goût tout oriental: « Entre, et demande, ne crains pas de demander justice: tu l'auras. » *La Tour de Gomarès*, placée sur le sommet le plus escarpé de la colline, domine toute l'Alhambra, et servait d'habitation à la famille royale. *Les salles des Bains*, creusées presque dans le roc, construites tout entières d'or, de marbre, d'albâtre et de porphyre, étaient éclairées d'une lumière douce et pure que répandaient des ouvertures pratiquées à la voûte en forme d'étoiles. *Le jardin de Lindaraya* formait un bouquet de fleurs, dont les baigneuses venaient respirer la fraîcheur et les parfums, et où une reine de Grenade donnait rendez-vous à un chevalier abencerage. *La salle des deux Sœurs* avait reçu son nom de deux magnifiques dalles de marbre blanc incrustées dans son parquet. Enfin, *le Cabinet de toilette de la reine*, cet asile délicieux, était attaché aux flancs de la tour de Gomarès, d'où l'œil embrassait toute la campagne de Grenade, et où des rois venaient prier et remercier le ciel qui les laissait régner sur une terre aussi fortunée et aussi belle.

Ce palais de l'Alhambra, qu'un conte de fées ferait mieux connaître au lecteur que toute description, se distingue des autres monuments de l'antiquité ou du moyen-âge, par sa magnificence exagérée, et surtout par un caractère étrange qui n'appartient qu'à lui. C'est bien la création d'un peuple ingénieux, doué d'imagination, de finesse et de goût; mais c'est plus encore, peut-être, l'œuvre d'un peuple dont le génie est composé de souvenirs, d'un peuple voyageur qui a traversé toutes les contrées et tous les âges du monde, et qui a beaucoup recueilli sur son passage; d'un peuple auquel sa civilisation nouvelle n'a pas fait perdre son antique originalité. Le plan de l'Alhambra est tout romain; ses cours, ses portiques, ses galeries, ses salles de bain, sont exactement modelées sur les palais des grands seigneurs de Byzance, au temps de Justinien. L'exécution est orientale; elle rappelle les tentes du désert: la forme des salles est arrondie, la lumière leur arrivait surtout par les portes, et ces portes étaient fermées par des pièces d'étoffes, car on n'aperçoit que rarement des vestiges de clôture. Les détails d'architecture sont gothiques. Les dessins d'ornement des parois et des voûtes sont, comme nous l'avons dit, empruntés aux étoffes indiennes et à

l'industrie chinoise. On retrouve enfin, dans la disposition et la figure des fontaines de l'Alhambra, quelques souvenirs des monuments juifs et des ruines de Ninive ou de Babylone. L'absence de statues contribue aussi à donner à cette poétique demeure un aspect particulier. La loi mahométane défendait toute représentation de créature vivante, et quoique cette prohibition ne fût pas sévèrement observée, cependant on peut lui attribuer la grossièreté des sculptures et des peintures orientales. Les lions de l'Alhambra contrastent singulièrement par la lourdeur de leurs formes et par les vices de leur exécution avec tous les chefs-d'œuvre d'architecture qui les entourent.

La conquête se reposant sa main avec un orgueil barbare sur les merveilles de l'Alhambra, ces merveilles si légères que leur poids ne les entraînait pas à terre, et que le temps n'avait point prise sur elles. Charles-Quint, comme s'il eût voulu mettre en présence et en rivalité l'architecture espagnole et l'architecture mauresque, fit élever un palais somptueux au milieu même de la demeure des rois maures. Mais il sembla s'avouer vaincu par elle, car il désistait pour construire, et les ruines de leurs châteaux lui servirent de matériaux. Quelques-uns de ses successeurs décorèrent, ou plutôt dégradèrent à la moderne différentes salles qui écrasaient leurs pompes mesquines et leur chétive opulence; enfin, au commencement de notre siècle, lorsque les Français furent obligés d'évacuer Grenade, ils firent sauter l'enceinte et les fortifications de l'Alhambra. Aujourd'hui quelques soldats invalides, des *Cicerone* en haillons, des contrebandiers, des chauves-souris et des oiseaux de proie, sont les hôtes de la demeure des rois maures.

Ces profanations, ces misères, ajoutent à l'intérêt mélancolique qu'inspire l'ensemble de ces beaux lieux, et qu'une foule de petits détails et de circonstances locales rend encore plus vif et plus tendre. C'est d'abord une tour sous laquelle se sont conservés les restes d'une porte murée; par là sortit Boabdil, lorsqu'il quitta l'Alhambra pour n'y plus rentrer. Il demanda qu'en commémoration de son malheur, aucun homme ne passât après lui par cette porte fatale: sa prière fut exaucée. C'est ensuite une colline que les Espagnols ont nommée *le Dernier soupir du Maure*. Là, s'arrêta un moment Boabdil, pour jeter encore un regard sur sa ville, sur son palais, sur son royaume, dont les chaînes neigeuses des montagnes lui dessinaient les lointains contours; là l'infortuné monarque n'eut plus la force de répéter la formule mahométane de résignation: *Que la volonté de Dieu soit faite*. Cette douleur du roi maure était celle de tout son peuple, qui se cacha pour ne pas voir l'entrée triomphale des Espagnols dans Grenade: elle fut long-temps celle de tous les Maures d'Afrique et d'Espagne, qui venaient pleurer sur les ruines de l'Alhambra, et rêver à leur grandeur éteinte. Cette douleur est encore maintenant au fond du cœur des Maures d'Afrique, dont les aïeux régnaient en Espagne. Grenade est encore le rêve le plus doux de leur

pensée, l'objet le plus cher de leurs entretiens : les familles conservent les plans des terres, des maisons que leurs fondateurs possédaient à Grenade : elles se complaisent à croire qu'elles rentreront un jour dans ces biens dont les Espagnols les ont chassées, et c'est avec une confiance religieuse qu'elles espèrent revoir le croissant briller au front des *Tours vermeilles*. Grenade était si belle ! l'Alhambra si voluptueuse ! Cette longue douleur, cette longue espérance des malheureux restes d'une nation, qui n'est plus, témoignent plus éloquemment que toute parole humaine, de la beauté, de la richesse, des charmes de Grenade, cette perle de l'Andalousie, et du magique palais de l'Alhambra.

Excursion dans l'Amérique du Sud.

LES PAMPAS. — LES GAUCHOS. — LE LASSO.

Les pampas sont à l'Amérique du sud ce que les savanes sont à l'Amérique du nord, ce que les steppes sont à la Russie. Coupées de marais, de fondrières, de sables, les pampas se déroulent comme une plaine de 250 à 300 lieues, depuis Buenos-Ayres jusqu'aux Andes, ces hautes montagnes qu'un écrivain appelle en style pittoresque la colonne vertébrale de l'Amérique du sud. Des forêts de chardons, de dix à onze pieds de hauteur, d'immenses tapis d'herbages, couvrent tout à tour les pampas ; des chevaux et des bœufs sauvages y paissent en liberté, et çà et là le voyageur rencontre quelques huttes clair-semées de Gauchos : c'est ainsi qu'on nomme l'habitant d'origine espagnole de ce pays.

Tout dans l'éducation que reçoit le Gaucho dès ses premières années concourt à le rompre aux plus durs travaux, à en faire un cavalier infatigable et un chasseur intrépide. Enfant, il commence par apprendre à attraper des oiseaux et des chiens avec des lacs de fil ; à quatre ans il déploie en montant le cheval une adresse étonnante : n'ayant d'autre nourriture que du bœuf et de l'eau, il acquiert une constitution de fer ; aussi, dans l'adolescence, n'est-ce qu'un jeu pour lui de dompter les chevaux, et souvent il ne revient qu'après en avoir crevé deux ou trois. Lancé à des distances prodigieuses, il passe la nuit à la belle étoile, enveloppé dans son manteau rouge, étendu sur la housse de sa monture, ayant pour tout oreiller le squelette d'une tête de cheval. C'est souvent un squelette semblable qui lui sert de siège dans sa cabane. Une bonne selle et de bons éperons, voilà ce que désire avant tout le Gaucho. Quant aux chevaux dont il a besoin, n'a-t-il pas son lasso, pour s'en procurer avec une facilité et une adresse dont nous allons parler d'après un témoin oculaire ?

« Un Gaucho, très bien monté, pénétra dans un parc plein de chevaux et renfermant beaucoup d'étalons de trois à quatre ans, jeta son lasso au cou de l'un de ces derniers et l'attira à la porte. A peine eut-il été entraîné au dehors, que l'animal chercha à s'échapper, quoique vigoureusement retenu. Des

postillons s'avancèrent alors à pied, lui jetèrent leurs lacs aux quatre membres, et, les retirant à la fois, l'abattirent si promptement, qu'on pouvait le croire mort. Aussitôt l'un d'eux sauta sur sa tête et lui coupa la crinière, tandis qu'un autre faisait subir la même opération à sa queue ; puis on lui imposa un mors, un licou en cuir, et une selle dont le Gaucho qui était chargé de le dompter lui serra fortement les sangles. Dès qu'il eut senti le poids du cavalier, le cheval se mit à bondir et à ruer ; mais le Gaucho tint ferme, le piqua de ses longs éperons, et l'animal prit son essor. En moins d'une heure, douze chevaux furent ainsi domptés. »

Maître d'un cheval et armé de son lasso, le Gaucho s'élance à la chasse de l'autruche, du lion, du tigre, du bœuf sauvage ; en un mot, toutes les bêtes, féroces ou non, qui parcourent les pampas, sont à sa discrétion. Faut-il ramener un porc au troupeau ? faut-il tuer un mouton ? un enfant jette son lasso au cou du pauvre animal, l'accroche à la selle ou à la queue de son cheval et part au galop. Vous jugez si le captif peut résister à cette course violente. Le malheureux porc l'essaya d'abord ; les pattes raides et grattant la terre comme les dents d'une herse, il n'avance que malgré lui ; mais bientôt les forces lui manquent, il tombe sur le côté, et doit se laisser traîner jusqu'à ce qu'il plaise à son bourreau de s'arrêter et de le délivrer du lasso.

Tels sont les usages que l'habitant de l'Amérique du sud fait du lasso avec une dextérité qui étonne à bon droit les voyageurs. Ce lasso est une corde de cuir, tressée dans sa fraîcheur, d'un pouce et demi au moins de circonférence, et longue de vingt à trente pieds, avec un nœud coulant à l'une des extrémités. Le lasso, étant graissé lors de la fabrication, est d'une grande flexibilité, dure long-temps, et rivalise pour la force avec une corde ordinaire trois fois plus épaisse. Celui qui veut le jeter élargit l'ouverture formée par la courroie qui traverse le nœud coulant, et commence par le tourner au-dessus de sa tête, en ayant soin que l'ouverture ne se ferme pas. Lorsqu'il a bien pris ses mesures, il le lance avec une telle précision, qu'il ne manque jamais son but. Un bœuf est saisi par les cornes, un mouton ou tout autre animal par le cou, et comme souvent cela se fait au galop, le cavalier tourne autour de son corps la partie du lasso qu'il tient à la main, et arrête tout à coup, son cheval, qui reçoit alors une telle secousse que parfois il en est renversé. En d'autres occasions on attache le bout du lasso à la contre-sangle de la selle, surtout lorsqu'il s'agit de prendre quelque taureau. Dans ce cas, le cheval, par un pressentiment de la résistance qu'il doit éprouver, tourne le flanc vers l'animal poursuivi, et incline son corps dans la direction opposée. Ces précautions, qui décèlent un instinct admirable, n'empêchent pas toujours le cheval d'être entraîné, en sillonnant le sol avec ses sabots, dans un espace plus ou moins long.

L'art de lancer le lasso est en si grande estime chez les Américains du sud, qu'ils regardent comme une honte de ne pas atteindre son but. Dans les classes les plus élevées on fait de cet exercice un

amusement ; on ne se met guère en campagne sans avoir le lasso derrière sa selle. C'est un jeu pour les enfants, que l'on voit dans les rues, dans les cours, dans les maisons, prendre par ce moyen de la volaille, des chiens, des chats. Il y a plus, les habitants de ces contrées se servent aussi du lasso comme d'une arme offensive. Dans les guerres de l'indépendance, les miliciens portaient leurs lassos et s'en servaient pour étrangler les Espagnols. Le cavalier, courant à toute bride au moment de lancer le nœud fatal, le malheureux qui s'y trouvait pris, ne pouvait s'en débarrasser, et, traîné à la suite du cheval de son ennemi, il expirait dans d'horribles souffrances.

HISTOIRE DE FRANCE.

CLODION.



De Pharamond à Clodion, qu'on est dans l'usage de compter comme le second roi de France, il s'est passé trop peu de temps pour que les ténèbres qui enveloppent les commencements de notre histoire aient pu se dissiper d'une manière notable. Ainsi l'on ignore si Clodion était le fils, ou même le parent de Pharamond. Les auteurs qui ont décidé la question dans le sens affirmatif ne l'ont fait que préoccupés de l'idée que la succession au pouvoir chez les Francs était établie régulièrement dans la même famille, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, dès leurs premières conquêtes dans les Gaules. Il eût été mieux de se borner à dire que Clodion, étant le plus brave, le plus distingué de sa tribu, avait été élevé sur le pavois, suivant le mode d'élection adopté par les Francs, et reconnu pour chef. Une chevelure longue et flottante formait alors la prérogative de la royauté; elle fut remarquée en Clodion, qui en reçut le surnom de *Chevelu*. Cette chevelure ressemblait assez bien à la perruque du siècle de Louis XIV; dont on ramenait les cheveux en avant sur les épaules: c'est le seul et unique rapport qu'il soit possible de signaler entre deux règnes si éloignés.

Celui de Clodion, placé entre l'année 427 ou 428 et l'année 448, fut une lutte opiniâtre contre les Romains que le célèbre Aëtius ramenait alors à la victoire. Les Barbares envahissaient la Gaule par tous les côtés, les Goths au midi, les Bourguignons à l'orient, les Francs au nord. Clodion occupait le pays de Tongres. Ce fut de là qu'il marcha sur Tournai, et ensuite sur Cambrai, où il massacra un grand nombre de Romains.

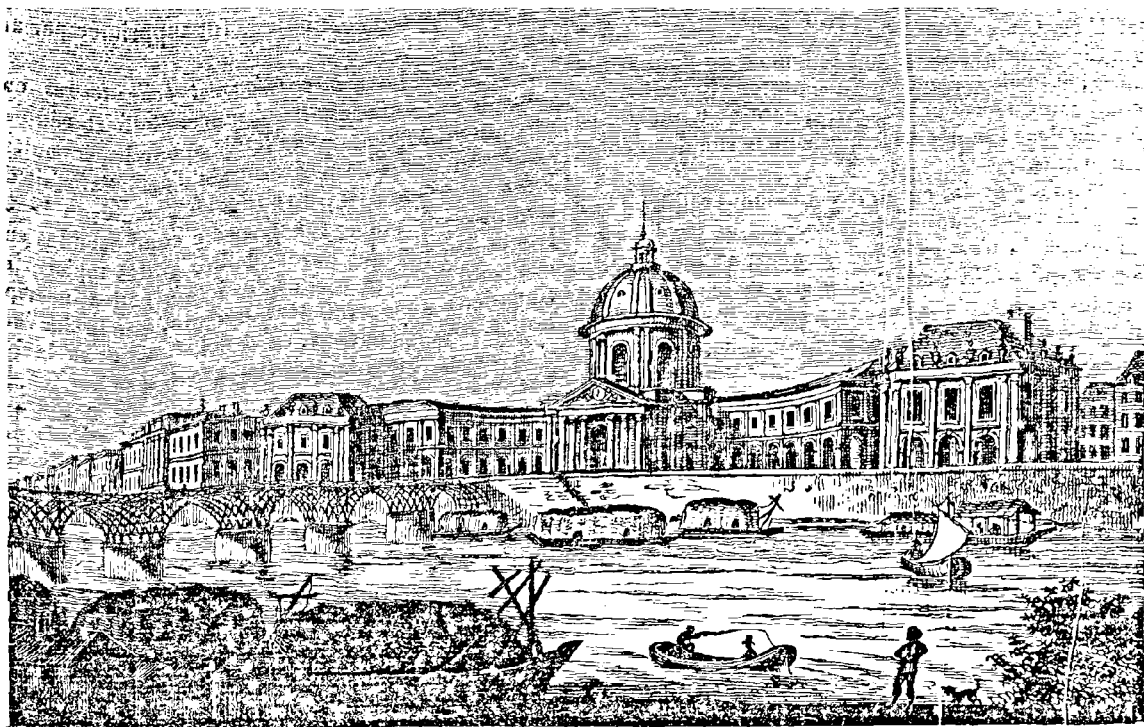
Clodion n'eût pas d'abord en possession de toutes les contrées dont il s'était emparé. Il fut surpris par Aëtius, près de Lens, dans le pays d'Artois, au moment où il célébrait les noces de son fils. Attaqués en désordre, au milieu de la joie des festins et des excès de la débauche, les Francs furent vaincus et mis en déroute.

La plupart des historiens ont conclu de cette défaite des Francs qu'ils n'ont pu fonder aucun établissement stable dans la Gaule avant Clovis. D'autres auteurs croient que Clodion reprit les armes après l'éloignement d'Aëtius, recouvra ses conquêtes, et même se rendit maître d'Amiens, où on le fait mourir en 448.

Le fait de la victoire des Romains aux environs de Lens nous a été transmis par Sidoine Apollinaire dans un poème latin qui est un précieux témoignage des mœurs des Barbares : on ne sera peut-être pas fâché d'en retrouver ici un fragment : « Le coteau voisin, dit-il, retentissait du bruit d'une noce ; les ennemis célébraient en dansant, à la manière des Scythes, l'hymen d'un époux à la blonde chevelure. Après la défaite, on trouva les préparatifs de la fête errante, les marmites, les mets des couvives, les odorantes couronnes de fleurs... Le vainqueur enleva la mariée et son chariot. »

Ce même Sidoine Apollinaire, qui était né à Lyon vers l'an 430, nous offre un portrait des Francs, auquel nous devons attacher d'autant plus de prix, qu'il a été tracé par un écrivain contemporain des hommes et des choses dont il parle : on y verra que nos rudes ancêtres, grâce au contact des Romains, avaient déjà dépouillé quelque chose de leur barbarie. « Le jeune chef, dit Sidoine Apollinaire, marchait à pied au milieu de ses siens; son vêtement d'écarlate et de soie blanche était enrichi d'or; sa chevelure et son teint avaient l'éclat de sa parure. Ses compagnons portaient pour chaussure des peaux de bêtes garnies de tous leurs poils; leurs genoux étaient nus : les casques bigarrés de ces guerriers montaient très haut, serraient les hanches et descendaient à peine au jarret; les manches ne dépassaient pas le coude. Par-dessus ce premier vêtement se voyait une saye de couleur verte bordée d'écarlate, puis une rhénone fourrée (sorte de manteau) retenue par une agrafe. Les épées des Francs se suspendaient à un étroit ceinturon, et leurs armes leur servaient d'ornement autant que de défense : ils tenaient dans la main droite des piques à deux crochets ou des haches à lancer; leur bras gauche était caché par un bouclier aux limbes d'argent et à la bosse dorée. »

Vue du Palais de l'Institut.



Aucun monument du vieux Paris n'avait, comme on a pu le voir dans notre ouvrage, une aussi fameuse célébrité que cette masse confuse d'édifices qui, sous le nom général d'*Hôtel ou de Séjour de Nesle* (1), occupait, sur la rive gauche de la Seine, la place où s'élèvent aujourd'hui le palais de l'Institut National et l'Hôtel des Monnaies. Que les accusations dirigées contre ce lieu renommé aient été faibles ou vérités, on doit dire en tout cas, qu'il a été remis en bonne réputation par des réhabilitations nombreuses. Le roi Philippe-le-Long le céda à la reine Jeanne de Bourgogne pour y bâtir un monastère. Jeanne de Bourgogne ordonna qu'il serait vendu, et que le prix en serait employé à élever le collège de Bourgogne. Enfin, le cardinal Mazarin voulut qu'un autre collège fût construit sur les ruines mêmes de la tour de Nesle, dont le terrain fut acheté pour cet usage. Mazarin, dont la vanité ne se résignait pas à mourir, avait affecté par testament deux millions à cette fondation qui porterait le nom de *Collège Mazarin ou Collège des Conquêtes*, parce qu'on y admettrait exclusivement des jeunes gens, nés sur le territoire de Pignerol, dans l'Alsace, l'Artois et le Roussillon, pays conquis ou réunis à la France pendant son ministère. Ces

(1) Voyez numéro 14, pag. 105.

élèves, choisis parmi les gentilshommes ou les principaux bourgeois, et dont le nombre était limité à soixante, devaient être gratuitement logés, nourris et instruits dans la religion, les sciences, les lettres et les arts d'agrément. En outre, le cardinal faisait don au futur collège de sa bibliothèque, que le savant Naudé avait formée, et qui est aujourd'hui une des plus riches collections de la capitale.

Louis XIV ayant approuvé les conditions du legs par lettres-patentes du mois de juin 1665, avec cet amendement quelque peu égoïste que le collège serait réputé de fondation royale, les exécuteurs testamentaires en firent jeter les fondements. Les plans avaient été tracés par l'architecte Levaux, qui a aussi attaché son nom aux pavillons de Flore et de Marsan, mais il mourut (1670) avant que les travaux ne fussent commencés, et l'exécution de ses dessins fut confiée à son élève d'Orbay.

Ce monument, achevé vers l'année 1690, et décoré, selon la volonté du cardinal, du titre pompeux de *Collège des Quatre-Nations*, quoi qu'il ne fût que le collège de quatre provinces, était dès lors à l'extérieur, tel que le représente la gravure, sauf quelques changements de détail et de peu d'importance. Ainsi la lanterne du dôme présentait une autre configuration, et les deux fontaines n'exis-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

taient pas encore, ni les deux passages ouverts sous les pavillons qui forment les extrémités du croissant dessiné par l'édifice. Sa destination primitive ayant été changée, l'intérieur a subi de plus grandes modifications. La salle où l'Institut tient aujourd'hui ses séances publiques, était, dans l'origine, une église que la beauté de ses ornements rendait assez célèbre. On y admirait le tableau du maître-autel (la Circoncision) attribué au pinceau de Paul Véronèse, et le chef-d'œuvre du sculpteur Coysevox, le tombeau du cardinal Mazarin, dont s'est enrichi le Musée des monuments français de la rue des Petits-Augustins.

Ce qu'il y avait, ce qu'il y a surtout aujourd'hui de plus remarquable dans l'aspect général de ce monument, c'est sa concordance parfaite avec le palais qui s'élève sur l'autre rive de la Seine; avec le Louvre. Les plans des deux bâtiments avaient été tracés en même temps par Levaux, les travaux de constructions furent aussi exécutés en même temps; et, quoique les dessins du Louvre aient été changés, on conserva cependant un parallélisme par lequel les deux édifices se faisaient réciproquement valoir. Le pont des Arts, en liant le Louvre au collège des Quatre-Nations, a fait ressortir tous les avantages de cette concordance.

Ce collège, sans qu'on observât à la rigueur les règles exclusives de son institution, demeura affecté jusqu'à la révolution française à l'usage que lui avait assigné son fondateur. Fermé pendant les bouleversements révolutionnaires, il fut compris dans les plans de réorganisation et de réédification du gouvernement impérial, et reçut tout à la fois une destination nouvelle et un nom nouveau. Devenu le palais de l'Institut ou des beaux-arts, il fut disposé pour servir de salle de séances aux compagnies savantes et littéraires qui, depuis leur création, erraient dans Paris sans avoir un lieu fixe et convenable où se réunir. Comme l'histoire du palais de l'Institut est aujourd'hui, et semble devoir être dorénavant intimement liée à celle des sciences, des lettres et des arts dont il peut être appelé le sanctuaire, ce ne sera pas sortir de notre sujet, que de dire en quelques lignes, par quelles routes avaient passé les sociétés de savants, de littérateurs et d'artistes, avant de trouver leur commun asile.

Le cardinal de Richelieu ayant appris que quelques hommes de lettres se rassemblaient périodiquement dans une maison de la rue Saint-Denis, pour conférer sur la littérature, comprit aussitôt de quels secours pourraient être pour sa vanité de poète ces trompettes de renommée. Il se constitua donc leur protecteur, et dès l'année 1635, cette réunion littéraire fut érigée en *Académie française*, par lettres-patentes, dans lesquelles le parlement, qui s'effrayait de toute institution nouvelle, fit insérer cette clause « que l'académie ne pourrait connaître que de la langue française et des livres qu'elle aurait faits, ou qu'on exposerait à son ju-

gement. » Le cercle de la rue Saint-Denis transformé de la sorte en Académie, n'en continua pas moins à tenir ses séances chez celui de ses membres qui avait le logement le plus vaste. Le chancelier Séguier la reçut ensuite dans son hôtel; Louis XIV enfin lui accorda une salle du Louvre, où elle siégea jusqu'au moment où elle fut supprimée par arrêt de la Convention.

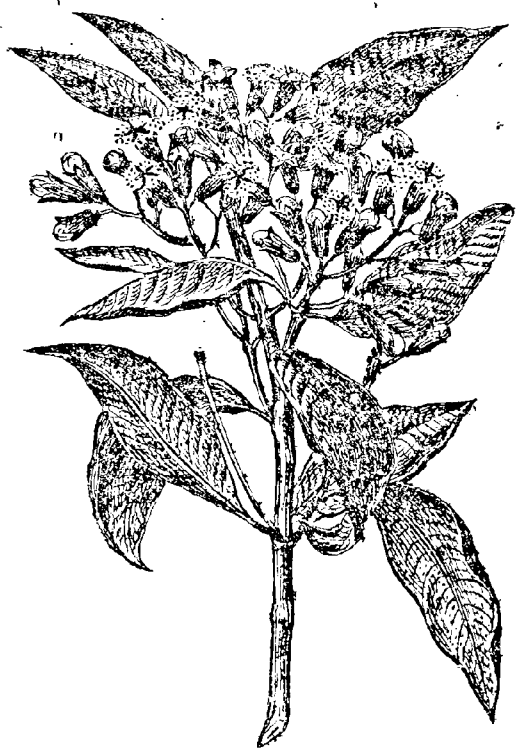
L'*Académie des inscriptions et belles-lettres* eut une origine encore plus obscure. Colbert réunissait quelques hommes de lettres pour les consulter sur les matières de littérature et d'arts. Satisfait de leurs jugements, il les réunit en société en 1663, leur assignant pour fonctions de composer les sujets et les légendes des médailles et des tapisseries des Gobelins, les devises des jetons et les inscriptions des bâtiments. Cette académie, que la Convention ferma également, siégea d'abord dans la bibliothèque de Colbert, puis dans une des salles du Louvre.

Ce fut aussi Colbert qui fonda l'*Académie des sciences*. La teneur des lettres-patentes délivrées en 1666 pour son institution fait voir dans quelles étranges aberrations tombaient, même à la fin du XVII^e siècle, des hommes réputés savants. Par exemple, il était défendu aux astronomes de se livrer à l'astrologie judiciaire, et aux chimistes de chercher la pierre philosophale! L'*Académie des sciences*, après avoir tenu ses séances dans la bibliothèque du roi, était établie au Louvre quand la révolution éclata.

Une querelle survenue entre les maîtres peintres et sculpteurs de la confrérie de Saint-Luc et les artistes qui exerçaient par privilège sans faire partie de la corporation, fit ériger, en 1648, l'*Académie de sculpture et de peinture* pour concilier les prétentions diverses. Les statuts en furent rédigés par le célèbre peintre Lebrun, et le roi mit cinq salles du Louvre à la disposition des nouveaux académiciens.

Le Directoire réorganisa ces quatre académies sous la dénomination de classes de l'*Institut National*, ainsi désignées : classe des sciences physiques et mathématiques; classe des sciences morales et politiques; classe de la littérature et des beaux-arts. Les différents gouvernements qui se succédèrent en France depuis cette époque firent tour à tour quelques modifications à cet arrêté du Directoire. Napoléon divisa l'Institut en quatre sections; celle des sciences physiques et mathématiques; celle de la langue et de la littérature françaises; celle de l'histoire et de la littérature anciennes, et celle des beaux-arts. La classe des sciences morales et politiques était supprimée. La Restauration conserva le nom général d'Institut, mais elle rendit à chacune des sections le nom d'Académie. Enfin le gouvernement fondé en 1830, sans rien changer aux dispositions de ses prédécesseurs, rétablit seulement la classe des sciences morales et politiques, qu'avait instituée le Directoire.

LE GIROFLIER.



Les îles Moluques, dans le grand archipel oriental de l'Asie, sont célèbres par la richesse et la beauté de leurs végétaux. Elles possèdent plusieurs espèces de palmiers, dont l'une produit le sagou, cette nourriture si saine, si agréable. Les montagnes et les plaines de ces îles fortunées sont hérissées d'arbres touffus, et parmi eux on distingue le mangoustan, dans les fruits duquel on retrouve à la fois la saveur du raisin, de la fraise, de la cerise et de l'orange; l'arbre à pain, l'ébénier et le muscadier; le teck, dont le bois est d'un si grand avantage dans la construction des navires; le cayeputti qui fournit une huile précieuse. Enfin, c'est encore aux îles Moluques que croît un arbre d'une hauteur de 25 à 30 pieds, au tronc droit, et terminé par une cime large; aux branches horizontales, aux fleurs odorantes, aux fruits d'un rouge brun et noirâtre: cet arbre non moins intéressant que ceux que nous venons d'énumérer, est le giroflier.

Les fleurs du giroflier ont presque la forme d'un clove, un peu avant leur épanouissement. C'est alors, c'est-à-dire au moment où elles renferment les embryons de leurs fruits, qu'on les cueille pour les faire dessécher, et en obtenir ensuite ces épices toniques, cordiales, échauffantes, si connues sous le nom de *clous de girofle*, d'un usage général comme assaisonnement, et qui sont devenues dans les deux Indes, ainsi que dans les îles d'Afrique, l'objet d'une grande culture et d'un commerce fort étendu. Le giroflier donne de deux à trois livres de

clous; et comme il faut cinq mille clous parfaits pour former le poids d'une livre, il en résulte que l'arbre qui en fournit deux livres, porte dix mille clous, ce qui est considérable. Ces clous prennent une couleur noire en se séchant, et par la fumée à laquelle on les expose pendant quelques jours sur des claies. Les fruits qu'on laisse sur le giroflier continuent de grossir presque jusqu'à la dimension du pouce, et se remplissent d'une gomme dure et noire, qui est d'une agréable odeur et d'un goût fort aromatique. Ils servent aux plantations, et produisent, au bout de cinq à six ans, des arbres en état de porter des fruits.

Les îles Moluques ne furent découvertes qu'en 1511, par les Portugais, qui s'emparèrent du commerce, après s'être établis sur ses côtes. Les Hollandais ne tardèrent pas à les chasser de leur conquête, avec le secours des habitants. Le giroflier croissait alors en grande abondance dans toutes ces îles; mais par la suite, leurs nouveaux maîtres ne le laissèrent pousser que dans les îles d'Amboine et de Ternate, et, par une rapacité commerciale, qu'on ne saurait flétrir d'un blâme trop énergique, ils firent arracher dans les autres îles tous les pieds de ces arbres, afin de s'en assurer la possession exclusive. Calcul aussi vain que méprisable! les oiseaux qui se nourrissent du fruit du giroflier, en dispersaient les semences, et concouraient ainsi à sa reproduction dans ces contrées. Depuis 1824, les Hollandais ont renoncé à leur monopole et aux moyens odieux qui servaient à le maintenir. Au reste, la culture du giroflier est aujourd'hui répandue dans toutes les régions favorables à ce précieux aromate.

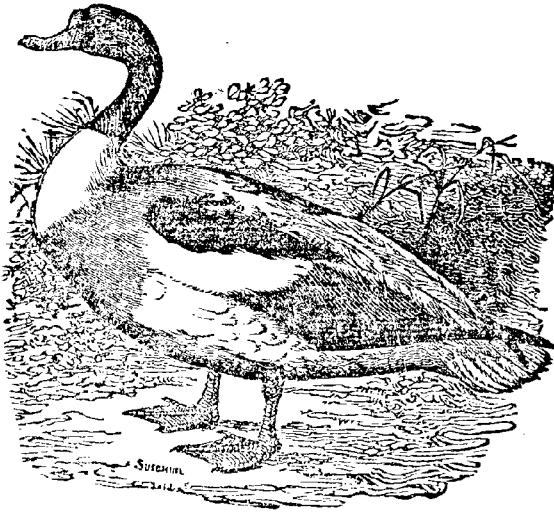
Notre nation est redevable à M. Poivre d'avoir introduit à l'île de France, en 1770, plusieurs arbres à épicerie fines, et entre autres le giroflier, qu'il s'était procurés dans ses voyages aux Indes, à la Chine et à la Cochinchine.

Dans les îles de France et de Bourbon, le giroflier demande à être tenu bas, comme huit, neuf ou dix pieds d'élevation, pour qu'il puisse résister aux terribles ouragans de ces parages. Si l'on ne prenait cette précaution, la faiblesse de ses branches, et même de son corps, l'étendue considérable de sa tête, qui forme un poids trop fort pour être supportée par sa tige; sa ramification prodigieuse qui présente une masse impénétrable au soleil en faisant obstacle au vent, toutes ces causes réunies l'auraient bientôt brisé ou renversé.

LE TADORNE.

Rien de plus attrayant dans l'étude de l'histoire naturelle que ces animaux qui captivent à la fois par la beauté de leur extérieur, et par des mœurs touchantes dignes de servir d'exemple à l'homme même. Tel est le tadorne que les Latins appelaient *vulpanser*, c'est-à-dire oie-renard; son nom allemand signifie canard-renard; son nom anglais canard-lapin; on appelle encore le tadorne canard-

terrier; toutes dénominations qui dérivent du rapport unique et singulier que le tadorne offre, avec le renard et le lapin, de se gîter comme eux dans un terrier.



Le mâle de cette belle variété de la famille générale des canards¹, est long de deux pieds environ, large de trois pieds et demi, et pèse ordinairement deux livres dix onces. Un peu plus grand que le canard commun, il a la même figure, le même port, la même conformation, et n'en diffère que par son bec qui en est plus relevé, ainsi que par son plumage qui, coupé par grandes masses de trois couleurs, le blanc, le noir, le jaune-cannelle, présente un éclat, une vivacité, une richesse, que l'on ne peut s'empêcher d'admirer. La tête et le cou, dans sa partie supérieure, sont d'un noir lustré de vert; un collier blanc entoure le bas du cou; au-dessous s'étend une large zone de jaune-cannelle, qui couvre la poitrine et les épaules, et teint le bas-ventre; les grandes et les moyennes plumes de l'aile sont noires; les petites, avec le même fond de couleur, sont luisantes et lustrées de vert; les trois plumes voisines du corps ont le bord extérieur d'un jaune-cannelle, et l'intérieur blanc. La queue est blanche et çà et là tachetée de noir; les jambes sont d'un rouge-pâle. Enfin, le bec est rouge; mais l'onglet de ce bec et les narines sont noirs. La femelle est non-seulement plus petite que le mâle, mais son plumage n'est ni aussi brillant, ni aussi beau. Leur cri ordinaire est assez semblable à celui du canard, quoique moins étendu et beaucoup plus rare.

Les tadornes font leur nid sous terre, dans des trous qu'ils disputent et enlèvent ordinairement aux lapins: ceux-ci cèdent la place à ces nouveaux hôtes, et n'y rentrent plus. Le nid est formé principalement d'un duvet très fin et très doux, dont la femelle se dépouille la poitrine. Elle produit de douze à quinze œufs blancs, presque ronds, et l'incubation dure à peu près trente jours. Pendant ce temps, le mâle, attentif à remplir ses devoirs, veille le jour, sur quelque monticule voisin, d'où il peut

tout observer alentour, et ne quitte son poste que lorsque la faim le force à chercher de la nourriture. Le soir et le matin, la femelle sort également de son nid pour le même objet: c'est alors le mâle qui prend sa place et la supplée. Ces oiseaux semblent en s'accouplant former un lien indissoluble: le mâle au reste se montre fort jaloux. Aussitôt que les petits sont éclos, ils sont conduits ou portés par leurs parens jusqu'en pleine mer, et on ne les revoit plus sur le rivage jusqu'à ce qu'ils soient bien en état de voler. bercés par les mugissements de la vague, ils se trouvent au milieu d'une ample provision de leurs aliments naturels, qui consistent en sauterelles, en vers de mer, ou en petits poissons à coquilles, et dans l'innombrable fretin balancé à la surface des flots par la houle incessante. C'est une chose étonnante que ces oiseaux puissent, dès les premiers jours de leur naissance, se tenir ainsi sur l'océan, dont les vagues en tuent souvent des milliers de toutes les espèces.

Si dans son trajet du nid à la mer, la famille est interrompue par quelque chasseur, les petits cherchent, dit-on, le premier abri, s'y blottissent, s'y renferment et les parens prennent leur essor. Bientôt commence une tactique curieuse que leur inspire un instinct qui rivalise avec la raison, et que l'on peut aussi observer chez les canards sauvages et chez les perdrix: la tendre mère s'abat non loin de sa progéniture en péril, se traîne sur la terre, la frappe de ses ailes, culbute presque à chaque pas, et semble faire de pénibles efforts comme si elle était blessée, afin d'attirer sur elle l'attention du chasseur. Cette ruse a-t-elle réussi, les parens s'empressent de retourner auprès de leur jeune famille terrifiée, immobile, pour reprendre ces devoirs d'amour et de protection qui lui sont si utiles. De là vient que les Égyptiens avaient mis cet oiseau au nombre des animaux sacrés et qu'ils le figuraient dans les hiéroglyphes, comme l'emblème de la tendresse et du dévouement maternel.

On épie les tadornes lorsqu'ils rentrent dans leurs trous, et on creuse ensuite le sable pour arriver jusqu'au nid, d'où l'on enlève les œufs que l'on fait couvrir par une cane domestique, qui élève aussi les petits avec beaucoup de soin. Ils ont, en naissant, le dos blanc et noir, avec le ventre très blanc; ces deux couleurs bien nettes les rendent fort jolis; mais bientôt ils dépouillent cette première parure et deviennent gris: alors le bec et les pieds sont bleus. Ce n'est qu'à la seconde année que leurs couleurs revêtent tout leur éclat. C'est par le moyen que nous venons d'indiquer qu'en Angleterre des amateurs, séduits par la richesse du plumage que les tadornes conservent constamment et en toute saison, parviennent à peupler leurs étangs de ces beaux oiseaux. Mais, comme ils sont naturellement vagabonds et disposés à s'écarter; à s'éloigner, même tout-à-fait, d'un domaine aussi étroit, il est nécessaire de leur lier ou de leur arracher des plumes de l'aile pour les retenir.

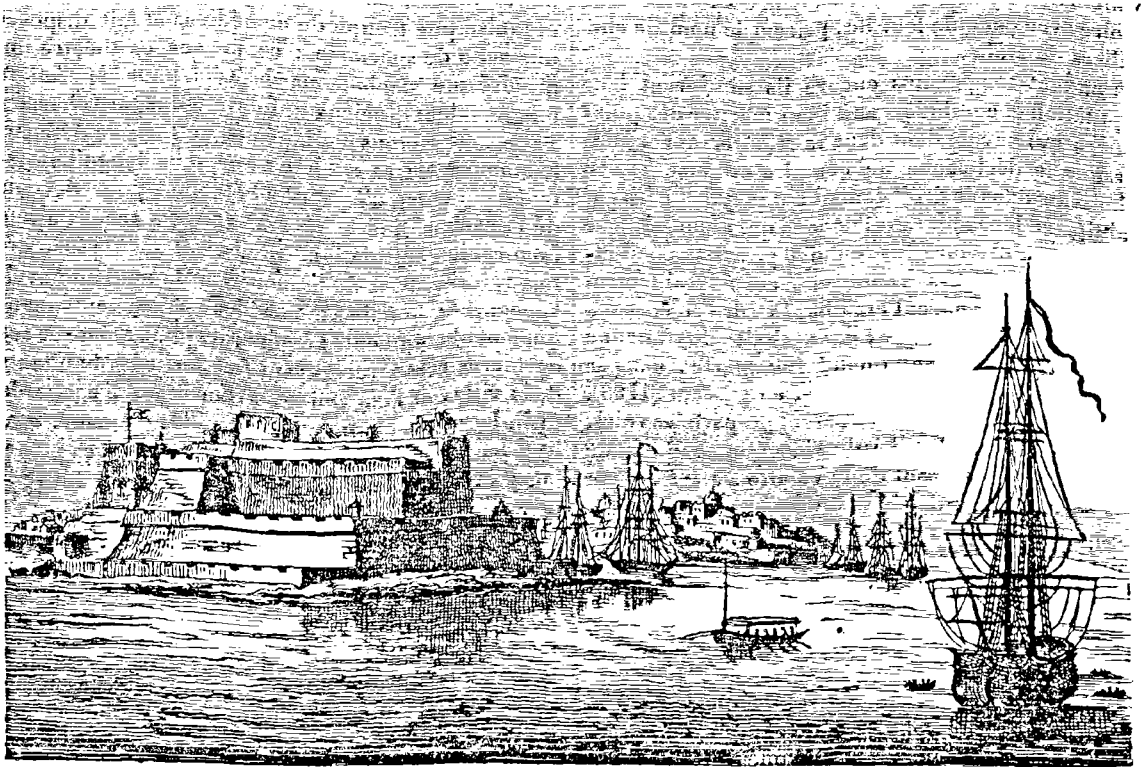
Cette espèce se rencontre en plus ou moins grand nombre dans différentes régions de la terre, sous

(1) Voyez pag. 102 et 162.

les climats froids, comme sous les climats chauds. On les trouve au Nord jusqu'en Islande pendant le printemps, et en hiver en Suède et dans les îles Orkney. A l'autre extrémité du globe, le capitaine Cook les a remarqués parmi d'autres oiseaux de mer, sur les côtes de l'île Van-Diemen, et on les a vus en quantité dans les îles Falkland. Chaque

année la belle saison en amène quelques troupes sur les rivages de la Picardie. Quoiqu'ils n'abondent pas en Angleterre, cependant ils sont assez communs dans ce pays, où ils demeurent toujours réunis par couples, et quelquefois ils s'avancent des bords de la mer jusque sur les lacs de l'intérieur.

VUE DE L'ÎLE DE MALTE.



De toutes les îles de la Méditerranée, qui ont chacune leurs titres de gloire, la plus célèbre peut-être est l'île de Malte, dont l'histoire, depuis l'antiquité la plus reculée, s'est, de siècle en siècle, enrichie de quelque illustration nouvelle.

Dans l'ère mythologique, Malte fut, selon les uns, le séjour d'une famille de Titans; et, selon les autres, le royaume de cette Calypso à laquelle Homère et Fénelon ont donné réellement l'immortalité dont ils la disaient douée. Plus tard, à cette époque de fictions et de vérités qui sert de transition entre la fable et l'histoire, une colonie de Phéniciens chassa Calypso et les Titans, et fit de Malte un point de ralliement pour les innombrables vaisseaux que ces Anglais de l'antiquité promenaient sur toutes les mers. Plus tard encore, vers ces temps où les annales de l'humanité commencent à prendre un caractère authentique, l'île fut successivement possédée par les Grecs, les Romains et les Carthaginois. Ce fut alors que l'apôtre saint Paul, jeté sur

ses côtes par un naufrage dont les Maltais conservent encore la tradition, y introduisit le christianisme. Les Goths l'occupèrent ensuite; enfin, au moyen-âge, elle passa des Siciliens aux Arabes, des Arabes aux Français-Normands, rois de Sicile, et des Français aux Espagnols. L'île avait donc déjà, sous les noms d'*Hypèria*, d'*Ogigée*, de *Mélite* et de *Malte*, une vieille et éclatante célébrité, lorsque l'empereur Charles-Quint la céda en 1530 aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui erraient de rivage en rivage depuis qu'ils avaient été chassés (1522) de l'île de Rhodes, *ce nid de vautours*, comme l'appelaient les Turcs. Les chevaliers ne tardèrent pas à faire revivre pour leur nouvelle patrie ce glorieux surnom, et bientôt les vautours de Malte, c'est-à-dire, en langage moins poétique, ses corsaires, eurent causé tant de ravages dans les flottes musulmanes, que Soliman, jurant par sa tête d'en finir avec ces ennemis opiniâtres, et de les écraser dans leur repaire, dirigea contre eux (1565) un for-

midable armement. Défendue par sa population courageuse, par quelques centaines de chevaliers, et surtout par l'héroïque grand-maître de l'Ordre, Jean Parisot de la Valette, Malte opposa une résistance victorieuse. Après quatre mois d'un siège, où l'attaque et la défense épuisaient toutes les ressources de l'art, les Turcs, qui avaient perdu plus de vingt-cinq mille hommes et lancé plus de soixante mille boulets, dont quelques-uns pesaient trois cents livres, se rembarquèrent honteusement. La cité Valette, élevée sur les ruines de l'ancienne ville, est encore un monument de ce triomphe, auquel toute l'Europe chrétienne s'associa par sa joie et son admiration. Ce fut alors aussi que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, confondant leur gloire avec celle de leur île, prirent le nom de chevaliers de Malte.

Pendant long-temps encore ils soutinrent leur réputation et continuèrent à bien mériter des puissances qui naviguaient dans la Méditerranée. Mais lorsque la déchéance de l'empire ottoman et son admission dans le droit commun de l'Europe les eut réduits, en leur enlevant l'ennemi qui stimulait leur courage, à n'avoir plus que des pirates à combattre; lorsque leurs richesses, considérablement augmentées, les eurent amollis, l'Ordre se corrompit. Inutile et dégénéré, il n'excitait plus aucune sympathie en Europe, quand Bonaparte, dans sa route vers l'Égypte, le détruisit en passant (1798). Soit que des négociations eussent préparé les voies, soit que l'esprit des d'Aubusson, des Villiers de l'Île-Adam, des Parisot de la Valette ne les animât plus, les chevaliers de Malte se laissèrent déposséder presque sans coup férir. Et cependant leur ville était si forte, que le général français, Cafarelli-Dufalga, s'écria : Qu'il était heureux qu'on y eût trouvé quelqu'un pour en ouvrir les portes, car autrement on n'y serait jamais entré. La destruction de l'Ordre ne fut point fatale à l'île de Malte; elle acquit, au contraire, une nouvelle importance à la suite de ce changement de maîtres, qui, en la faisant française, au moment où une lutte ardente s'engageait entre la France et l'Angleterre, la devait rendre le théâtre de quelqu'un de ces grands événements, que la Méditerranée et ses rives allaient voir s'accomplir. Le siège que les Français y soutinrent contre les Anglais fut en effet un des plus glorieux épisodes de cette expédition d'Égypte, si riche en beaux faits d'armes, et le nom du général Vaubois, comme celui de Parisot de la Valette, doit occuper une place d'honneur dans les fastes de la guerre. Au siège de 1565 avait éclaté le courage actif qui repousse les assauts; au siège de 1800 se déploya une vertu militaire peut-être plus admirable encore, la constance passive qui résiste à la famine.

Renfermés dans la cité Valette, bloqués du côté de la terre par les Maltais révoltés, du côté de la mer par une flotte anglaise, voyant successivement tomber au pouvoir de l'ennemi les renforts que leur envoyait la France, décimés par le fer, le feu, la maladie et la faim, quatre mille hommes conservèrent pendant plus de deux années (de mai 1798

en septembre 1800) le poste qui leur était confié. Ils rejetaient si loin dans l'avenir, malgré leurs misères présentes, la pensée d'une capitulation, qu'ils entreprenaient des travaux, dont les fruits devaient se faire long-temps attendre. Ainsi, ils avaient transformé les fossés de la place en jardins, en basse-cours, et Malte se souvient encore avec admiration des machines hydrauliques qu'inventa la garnison pour faire arriver de l'eau dans ses plantations, comme aussi des excursions qu'elle tentait dans l'île, soit pour chercher de la terre végétale, soit pour rapporter des fourrages aux innombrables lapins dont elle avait peuplé la citadelle. En même temps, afin de soutenir et de distraire le moral de ses soldats, le général Vaubois avait organisé une troupe de comédiens et fait disposer une salle de spectacle : ce fut sur ce théâtre improvisé que Nicolo Isouard révéla, pour la première fois, ce talent gracieux qui devait plus tard charmer Paris. Malgré tous ces ingénieux efforts de défense, le moment arriva enfin où une plus longue résistance eût cessé d'être de l'héroïsme pour devenir de la barbarie, et le général Vaubois accéda à une honorable capitulation, qu'il avait déjà plusieurs fois refusée. Plus de la moitié de la garnison avait succombé; le pain, le bois, les médicaments manquaient absolument. Le général, pour ménager ses dernières ressources, ayant fait sortir les habitants de la ville, et l'ennemi les ayant reçus à coups de fusil, la garnison, touchée de pitié, demanda que les portes leur fussent ouvertes, et s'engagea à partager avec eux les chétives provisions qui lui restaient.

Indépendamment de ces illustrations historiques, l'île de Malte se recommande encore à la curiosité par les nombreuses traces qu'y ont laissées après eux les différents peuples par lesquels elle a été possédée tour à tour. Le plus intéressant de ces monuments de l'antiquité est la vieille ville, où se conservent réunis et confondus des débris phéniciens, des vestiges grecs et romains, et des édifices arabes. A chaque pas l'antiquaire trouve à y exercer sa science sur des médailles, des fragments de statues, et sur des ruines si colossales dans leurs proportions, qu'on se laisserait presque aller à admettre, avec quelques historiens, que la main seule des Titans a pu remuer et entasser des masses de pierre aussi énormes. Enfin, la langue des Maltais, qui présente des mots grecs, romains, arabes, italiens intercalés, pour ainsi dire, dans un fond d'idiome phénicien, peut être pour les philologues l'objet d'études fécondes en importants résultats.

Nous avons réservé pour compléter cette énumération des droits sur lesquels Malte fonde sa célébrité, le plus populaire, le plus actuellement estimé de tous ses titres, ces belles oranges, qui rampent périodiquement son nom dans toutes les mémoires. Et ce n'est pas là le seul trésor qu'y fasse éclore son doux soleil. L'antiquité romaine et grecque, non moins sensuelle que la civilisation moderne, vantait son miel à l'égal de celui du mont Hymette, ou du mont Hybla, et le parfum de ses roses était si renommé, que Cicéron, pour peindre le luxe effé-

miné de Venèze, le représentait couché sur des roses de Malte. Il ne faut pas non plus oublier les grues que nourrissent ses rivages, et qui faisaient les délices des tables de Lucullus.

L'île de Malte, sur laquelle le pavillon britannique n'a pas cessé de flotter depuis le commencement du siècle, et qui est devenue une des plus importantes stations militaires et commerciales de la Méditerranée, s'élève entre la Sicile et l'Afrique au 33° degré de longitude et au 35° degré de latitude. Sa circonférence est de vingt lieues, et sa population, y comprise celle des îles de Gozze et de Comino, que quelques commotions volcaniques auront détachées de l'île principale, est d'environ cent soixante mille habitants.

LÉON X.

Depuis long-temps on sentait qu'une Europe nouvelle bouillonnait dans le chaos du moyen-âge : c'est au seizième siècle qu'elle se fit jour à travers des troubles, des ébranlements, des révolutions qui marquent cette époque d'une empreinte de grandeur extraordinaire et offrent les plus étonnants spectacles que l'histoire moderne eût encore réfléchis dans ses pages. Quatre événements, accomplis dans le cours du siècle précédent, l'imprimerie, la prise de Constantinople, la découverte de l'Amérique et celle d'un passage aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance, ont préparé cet enfantement prodigieux. Les Grecs, chassés de Constantinople, viennent rallumer en Italie le flambeau des arts, des sciences et des lettres, et l'imprimerie, comme par un dessein exprès de la Providence, se trouve inventée à point pour étendre et propager avec une force, avec une rapidité irrésistible, les lumières qui vont éclater et briller de toutes parts. Alors les trésors littéraires de la Grèce et de Rome se révèlent à l'Italie et provoquent l'esprit humain à enfanter les littératures modernes. Une incroyable passion d'entreprises aventureuses et de lointains voyages précipite les Européens sur les voies de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, pour compléter leur ouvrage et changer toutes les relations commerciales du globe. Et c'est peu que tous les événements aient un caractère inattendu, saisissant, décisif, pour les destinées de l'espèce humaine; les premiers personnages qui occupent la scène du monde, par leurs actions, leur célébrité, les grands changements politiques ou religieux qui se rattachent à leur règne, ont aussi laissé une trace ineffaçable dans l'histoire. A Constantinople, c'est un Sélim qui ajoute aux conquêtes de ses prédécesseurs la Syrie et l'Égypte, et, après lui, son fils, ce glorieux Soliman qui poussa les Turcs jusque sous les murs de Vienne, soumit Bagdad où il mit sur son front la couronne des rois de Perse, et remplit de la terreur de ses armes l'Europe et l'Asie. En Espagne, en Allemagne, en Italie, c'est Charles-Quint aspirant à rétablir la monarchie universelle de Charlemagne; en France, c'est le brillant et gé-

néreux François 1^{er} qui dispute à Charles-Quint l'empire de l'Europe, commence à policer les mœurs de son royaume et l'anime du feu sacré des beaux arts; en Angleterre enfin, c'est ce farouche Henri VIII qui, en dépit et peut-être à cause de ses caprices, de son despotisme, s'est fait une place à part entre les rois. Voilà, en quelques traits rapides, ce seizième siècle à qui un pontife de l'église romaine eut la gloire de donner son nom; voilà le siècle de Léon X, ce siècle qui avait paru si curieux, si beau, si riche au savant abbé Barthélemy, qu'il l'avait d'abord préféré à celui de Périclès pour le déployer aux yeux d'un Anacharsis moderne qui eût marché de surprise en surprise, de merveilles en merveilles, dans l'Italie chrétienne de Léon X.

Jean de Médicis, qui succéda à Jules II dans la papauté, était arrière-petit fils de ce grand Cosme de Médicis, simple négociant et père de la patrie. Né à Florence, le 11 décembre 1475, et confié aux soins des hommes les plus habiles de ce temps, Chalcondyle, Ange Politien, Bernard de Bibiena; doué de ces heureuses qualités qui rendent leur possesseur avide de connaissances en tous genres et lui font faire de rapides progrès, le jeune Médicis reçut une éducation digne de l'opulence et de l'éclat de sa famille. Il n'avait que treize ans lorsque Innocent VIII le nomma cardinal. Bref, le séjour de Rome où il trouva des admirateurs, des amis et de nouvelles leçons; les malheurs de sa maison; ses voyages en Allemagne, en Flandre, en France; la confiance de Jules II; la culture des sciences, des lettres et des arts que les plus graves occupations ne lui faisaient jamais abandonner entièrement, tout avait mûri Jean de Médicis pour ses hautes destinées, tout le désignait à l'attention du Sacré-Collège, et le 11 mars 1513, quelques jours après la mort de Jules II, il occupa la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Léon X.

Un couronnement magnifique, des actes de clémence, des discours dont la grâce et l'éloquence enchantèrent les Romains, des faveurs répandues sur les hommes qui brillaient par leur savoir, le choix des cardinaux Bembo et Sadoleto pour secrétaires des brefs, tels furent les heureux auspices de ce règne pontifical, que l'état, les beaux-arts et la religion se partagèrent, et que nous allons parcourir, en considérant tour à tour dans Léon X le prince temporel, le pontife, et le généreux protecteur des lettres.

Héritier des vues politiques de Jules II, Léon X voulait aussi chasser de l'Italie Allemands, Français, Espagnols, et sur les débris de leur domination, établir la prépondérance de la papauté et la grandeur de sa propre famille. On avait vu son prédécesseur marcher à la tête des armées, tracer le plan d'une campagne, ordonner la disposition d'une bataille, assiéger une ville, en prendre une autre d'assaut, se faire porter sur un brancard dans les tranchées qu'il dirigeait, et entrer dans les places par les brèches que son canon venait d'ouvrir. D'inclination moins belliqueuse, Léon X préféra négocier plutôt que de combattre; c'est en luttant par l'adresse contre la force, par la diplomatie con-

tre l'épée; c'est en opposant tour à tour l'un à l'autre Louis XII, l'empereur Maximilien, Henri VIII, Charles-Quint, François 1^{er}, les Suisses aux Français, les Impériaux aux Vénitiens; c'est par des négociations habilement conduites qu'il empêcha les envahisseurs de l'Italie de s'y installer à demeure et qu'il parvint à des résultats politiques qui peuvent se résumer ainsi : adhésion de Louis XII aux actes du concile de Latran; acquisition de Modène, dont la situation liait la communication avec les états de l'église et les villes de Reggio, de Parme et de Plaisance; rétablissement de l'autorité des Médicis à Florence, conclusion d'un concordat avec François 1^{er}, adjonction au saint-siège du duché d'Urbin et de quelques villes où dominaient des chefs de bandits, dont la ruine, opérée par des moyens qu'il serait difficile d'excuser, fut du reste un bienfait pour les habitants. Une chose qui fait plus d'honneur à Léon X, c'est la constante sollicitude qu'il montra pour la sûreté de l'Europe menacée par les progrès des Turcs. Il aurait désiré engager tous les princes chrétiens dans une confédération contre l'ennemi commun, mais ils ne promirent qu'une alliance défensive en donnant au pontife le vain titre de chef de la ligue.



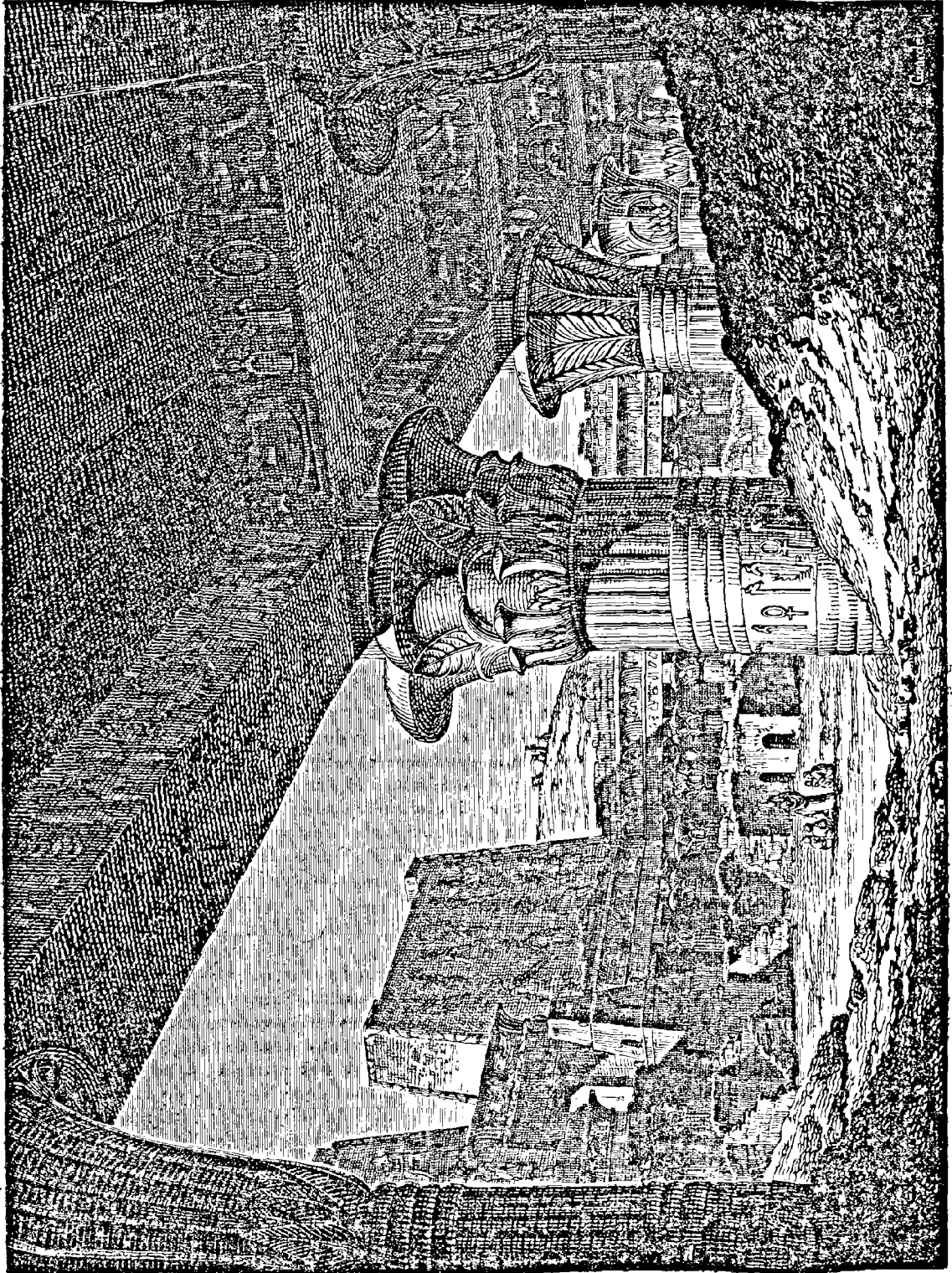
Dans les actes que nous venons de nommer, il en est qui concernaient les intérêts religieux de la cour de Rome; tel était le concile de Latran auquel Léon X réussit à faire adhérer successivement toutes les puissances opposantes, principalement la France et l'Empire; tel était encore ce concordat conclu avec François 1^{er}, qui éprouva une si vive résistance de tous les corps de l'état en France, et qui n'en fut pas moins, pendant trois siècles, pour notre pays, la loi commune des élections épiscopales qu'elle avait retirées aux chapitres métropolitains pour les attribuer au roi et au pape. Dans ces deux affaires, Léon X avait gardé l'avantage; mais ce double succès de la diplomatie du saint-siège fut plus que contrebalancé par le grand schisme dont Luther devint le promoteur, et qui affligea l'église romaine sous ce règne mémorable. Person-

ne n'ignore que la vente des indulgences que le pontife fit publier (1517) dans toute la chrétienté pour combler le vide de son trésor épuisé par les encouragements donnés aux arts, et pour achever les magnifiques travaux dont il embellissait la capitale du monde catholique, fut le prétexte de l'hérésie luthérienne. S'il fallait remonter à ses causes véritables, et les passer toutes en revue, nous serions entraînés dans des digressions qui ne sont pas de notre sujet; car, encore une fois, ce n'est ni Léon X, ni ses profusions, ni l'affaire des indulgences qui entraînèrent la réforme et la séparation de l'Europe en deux grandes divisions religieuses. Cette réforme, prêchée, demandée depuis long-temps, qui avait été le but des conciles de Constance, de Bâle, et, dernièrement encore, du concile de Pise, cette réforme paraissait un malheur inévitable pour l'église bien avant que Léon X occupât le trône de saint Pierre. Qu'il nous suffise donc d'avoir mentionné ici cette révolution, uniquement parce que telle est sa place chronologique, et passons à des choses qui appartiennent plus réellement à ce règne pontifical, si heureux et si beau de l'éclat qu'il emprunte à la restauration des lettres et des arts.

Léon X joignait le goût le plus délicat à la magnificence la plus recherchée. Il excitait les grands génies par ses bienfaits et par l'accueil séduisant qu'il leur faisait. Aussi quels hommes éminents n'a-t-il pas réunis autour de lui, comme pour s'en former un brillant cortège au milieu duquel il devait aller à l'immortalité! Toutes les sciences furent protégées, encouragées, dotées avec grandeur, avec amour, par le pontife. Les manuscrits des auteurs grecs et latins, achetés partout à grand prix, furent imprimés et répandus dans toute l'Europe, grâce à ses soins éclairés et à sa générosité intarissable. Pour tout dire, en un mot, c'est à cette époque que Guichardin et Machiavel écrivaient; c'est alors que Michel-Ange élevait sur l'église Saint-Pierre cette étonnante coupole dont la hardiesse et le goût ravissent l'œil du spectateur; c'est alors que, tour à tour architecte, sculpteur et peintre, ce sublime artiste bâtissait des temples superbes, décorait des palais somptueux, créait des jardins enchanteurs, faisait respirer le marbre sous son ciseau; c'est alors enfin que Raphaël remportait le prix de son art en peignant les galeries du Vatican, et portait l'école romaine au plus haut degré de perfection, en lui enseignant la correction du dessin, la richesse de l'ordonnance, la justesse de l'expression et l'élevation des idées.

Nous avons dû, pour ne pas sortir de notre cadre, ne tracer qu'une esquisse de tant de choses importantes, conçues, entreprises, achevées dans le court espace d'un pontificat que la mort de Léon X, arrivée le 1^{er} décembre 1521, a borné à neuf ans; mais elle suffira sans doute pour motiver le jugement de la postérité qui, en plaçant ce pape au niveau des Périclès, des Auguste et des Louis XIV, a mis aussi son siècle au rang des âges privilégiés de l'intelligence humaine.

VUE DU TEMPLE D'APOLLINOPOLIS.



Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

Une chose bien remarquable, c'est l'ardeur, nous dirons même la passion avec laquelle, depuis quarante ans, l'Europe savante, artiste et littéraire, a reporté son attention sur l'Égypte. Une telle curiosité, un tel intérêt en disent plus à l'honneur d'un peuple que toutes les paroles. C'est qu'en effet, par-delà l'antiquité grecque et romaine, dont notre enfance classique a été saturée, l'Égypte, avec son sol et son fleuve, avec ses arts, ses sciences, ses monuments, ses lois et son gouvernement théocratique, se montre non moins digne d'étude et d'admiration que la Grèce, qui ravit à sa vieille institutrice son droit d'aïnesse à la gloire; c'est que dans cette Égypte, qui est la première née de la civilisation, tout, hommes et choses, a été marqué au coin du prodige.

Et d'abord l'Égypte, c'est le Nil. Sans ce fleuve merveilleux, non-seulement l'Égypte serait inhabitable, mais elle n'existerait qu'à moitié. Deux branches principales conduisent les eaux du Nil à la mer, celle de Damiette à l'orient, celle de Rosette à l'occident. Elles forment, avec la côte baignée par la Méditerranée, et comprise entre les deux embouchures, l'île que les Grecs nommèrent Delta (Δ), à cause de sa ressemblance triangulaire avec cette lettre de leur alphabet. Or, il est très-probable que l'espace occupé par le Delta était jadis un golfe, qui s'est comblé peu à peu, grâce aux terres que les flots du Nil n'ont pas cessé d'y apporter. De la lutte perpétuelle des vagues de la mer avec la pente du fleuve, ont aussi résulté des bourrelets de sable, qui s'exhaussant à la longue, sont devenus des îles, et ont scindé le cours du Nil, en lui donnant plusieurs bouches avec leurs brisants : le remous de ces brisants rapportait au rivage une portion du sable que le courant avait entraîné, et par cette alluvion, les bouches se resserraient graduellement, jusqu'à ce que l'une d'elles l'emportant sur l'autre, la moins large s'obstruait, se mariait avec les voisines, et se changeait en terre ferme, on attendant qu'une opération semblable se fit par le laps des ans à quelque autre bouche. Voilà comme on peut le plus naturellement expliquer l'antique géographie du Nil; les grands changements que les embouchures du fleuve ont éprouvés depuis les temps dont l'histoire fait mention; comment enfin le Delta a pu d'abord être un golfe, puis une plage, puis une riche et belle campagne dont la fécondité n'est pas moins merveilleuse que sa formation.

Partout ailleurs ce qui fait que la terre se couvre d'abondantes moissons, c'est la pluie; mais en Égypte il ne pleut jamais, ou presque jamais; et pourtant quel climat aurait plus besoin d'être rafraîchi par les eaux du ciel? La position géographique de cette contrée, son peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et la nature de son terrain, contribuent à y rendre la température très chaude. En été, dès neuf heures du matin, le soleil n'est plus supportable pour un Européen. Dans toutes les saisons l'air est embrasé, le ciel étincelant, la chaleur accablante. Il y règne des vents d'une sécheresse telle, que l'eau dont on arrose les

appartements s'évapore en quelques minutes. L'Égypte, privée du bienfait des pluies, devait donc être comme une terre maudite, aride, désolée, inhabitable; mais la Providence y a pourvu: ce Nil, qui est le père de la terre d'Égypte, c'est encore lui qui la fécondera. Par un miracle qui se renouvelle chaque année avec cette divine régularité qu'on admire dans le cours des astres, le Nil, qui cache sa source, comme un bienfaiteur généreux et pudique s'étudie à ne pas être connu; le Nil, gonflé par les pluies qui tombent presque sans discontinuer, en mai, juin et juillet, dans les régions équinoxiales, où il prend naissance, entre en Égypte, déborde, couvre au loin les campagnes, et ne se retire qu'après y avoir déposé un lison gras et léger, qui est pour cette terre l'abondance, la prospérité et la vie.

Dans ce pays toutes les merveilles s'enchaînent; et c'est encore par les circonstances de son climat, de son sol, de son fleuve, qu'il faudra expliquer le peuple sage, paisible, industriel, que les plus anciens monuments historiques nous montrent déjà civilisé plus de 2000 ans avant J.-C. Dans des temps barbares, c'est l'Égypte qui a été le flambeau du monde. Quand l'Italie et la Grèce, hérissées de forêts primordiales, n'étaient parcourues que par des bêtes sauvages, ou par quelques tribus vagabondes non moins féroces, les nombreuses populations de la vallée du Nil cultivaient les arts et les sciences, vivaient sous des lois dont toute l'antiquité a vanté la sagesse, élevaient des temples à leurs dieux, consacraient le souvenir de leurs rois par des monuments sublimes. Long-temps avant Moïse l'Égypte jouissait de toute son importance politique, et avait atteint l'apogée de sa civilisation. Ce fait est suffisamment garanti par la Bible. A cette époque « la sagesse des Égyptiens » était déjà passée en proverbe, et le législateur des Hébreux, qui en avait été imbu dès son enfance, en profita pour donner des lois à la postérité d'Abraham et de Jacob. On sait aussi combien les Grecs furent redevables aux arts et aux sciences dont l'Égypte a été le berceau.

Grâce aux soins tout particuliers que la terre exigeait dans ce pays, les Égyptiens, s'ils n'ont pas inventé l'agriculture, l'ont tellement perfectionnée, que leur gloire n'est pas moins grande, comme l'a fait observer Bossuet, que s'ils en avaient été les véritables inventeurs. Sous une température toujours uniforme, sous un ciel constamment pur et sans nuages, ils devaient être et ont été les premiers à étudier le cours des astres et à régler l'année. Les Égyptiens sont donc les pères de l'astronomie. De cette étude à la science des nombres il n'y a qu'un pas: ils l'eurent bientôt franchi, et c'est à eux par conséquent qu'on doit encore l'invention de l'arithmétique. Hérodote leur attribue également celle de la médecine. Ce n'est pas tout: pour reconnaître leurs champs couverts tous les ans par les eaux du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur apprit ensuite la géométrie. La nécessité d'étendre aussi loin que possible les eaux fécondantes du Nil, les poussa à creuser une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur prodigieuses. S'il s'enflait

contre mesure, des lacs immenses s'ouvraient à ses flots, qui ne séjournaient dès lors sur les terres que le temps qu'il fallait pour les engraisser. Tel était l'emploi du lac Mœris, exécuté sous un roi de ce nom, et qui avait de tout environ cent vingt de nos lieues.

Ces travaux ayant assuré l'existence même des Égyptiens, ce peuple prédestiné des sciences et des arts songea ensuite à embellir son pays et à l'orner des plus magnifiques monuments. Sur ce point encore il fut heureusement servi de la nature. Des montagnes de granit, des blocs de grès gigantesques, des carrières intarissables, en leur offrant les plus riches matériaux pour leurs édifices, devaient naturellement les porter à leur imprimer un caractère grandiose, imposant, majestueux. Et de là ces statues qui sont des colosses, ces obélisques, ces pyramides qui s'élancent à des hauteurs incomparables; ces innombrables palais de Thèbes et de Memphis, ces Sphinx qui sont des montagnes, ces temples qui sont des villes; tous ces ouvrages enfin dont ce n'est pas assez de dire avec Delille, que

Leur masse indestructible a fatigué le temps;

mais qui ont bravé les ravages de la guerre, cent fois plus redoutables, plus destructeurs que le temps lui-même.

Environnée de toutes parts de hordes nomades, l'Égypte eut en effet beaucoup à souffrir de leurs incursions. Avant Moïse, elle avait été conquise par des tribus de pasteurs sorties du nord de l'Asie. Plus tard, elle passa sous le joug des Éthiopiens; les Perses la soumièrent à leur tour; Alexandre-le-Grand, qui sembla y vouloir fixer le siège de son empire, en fondant la ville qui porte encore son nom, l'assujettit aux Grecs. Cinquante ans avant J.-C. elle fut réduite en province romaine. L'Égypte appartenait à l'empire d'Orient, lorsqu'en l'an 640 de l'ère chrétienne elle lui fut arrachée par un lieutenant de Mahomet. Les Turcomans, qui l'enlevèrent en 1711 aux kalifes, en furent chassés en 1250 par les Mamelouks. L'empereur des Ottomans, Selim I^{er}, s'en empara en 1517, et y établit un gouvernement aristocratique composé de vingt-quatre beys pris dans le corps des Mamelouks, à la tête desquels fut mis un pacha nommé par la Porte. Ces beys se rendirent peu à peu les véritables maîtres du pays, et l'Égypte, en proie aux dissensions intestines, fut insultée, pillée et ravagée par ceux-là mêmes qui devaient la défendre.

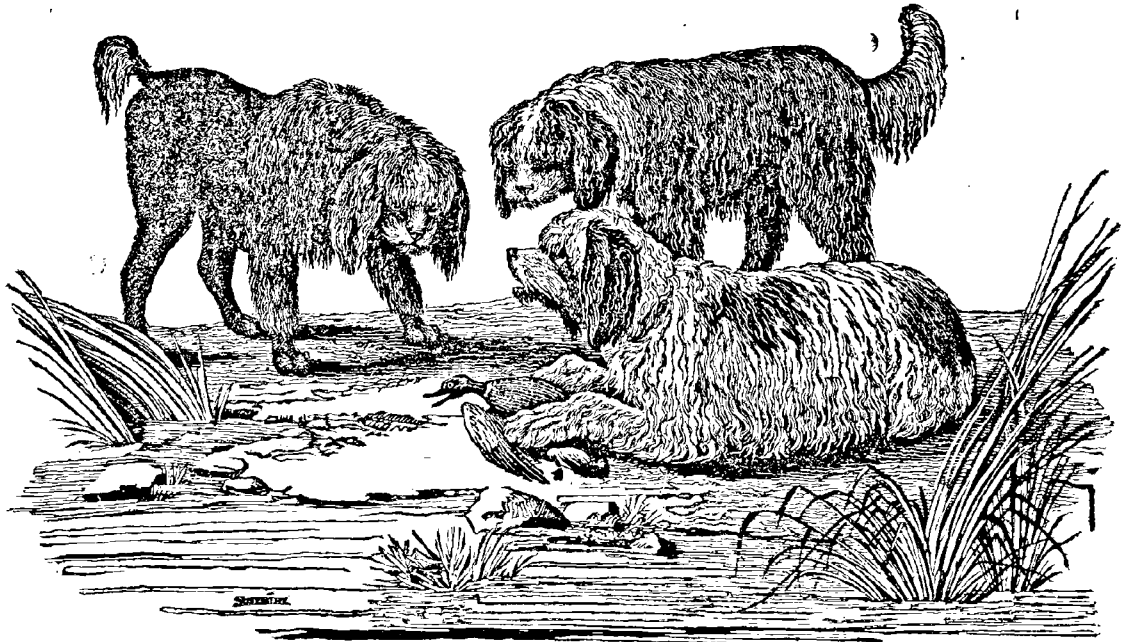
C'est dans cet abîme de dégradation et de malheurs que les Français la trouvèrent en 1798; et toutefois malgré tant de vicissitudes, tant de désastres accumulés pendant 4000 ans, ils restèrent stupéfaits d'admiration à la vue des monuments encore debout, et des ruines magnifiques éparses çà et là sur les deux rives du Nil. Ils furent fiers d'être contemplés par quarante siècles du haut des pyramides en combattant dans ces plaines célèbres. A mesure

qu'ils avancèrent dans la haute Égypte, ils purent se convaincre chaque jour de toute la puissance des anciens habitans de cette contrée. Au détour d'une montagne, les débris de Thèbes se dressèrent tout à coup devant nos soldats, et l'effet de ce sublime spectacle fut tel, que l'armée battit des mains, s'arrêta spontanément et présenta les armes aux vénérables restes de la ville aux cent portes, chantée par Homère.

Forcé de choisir entre toutes ces ruines celle qui peut le mieux donner une idée de la grandeur des monuments de la vieille Égypte, nous avons donné la préférence au temple d'Apollinopolis ou d'Étfou, suivant son nom moderne. La ville à laquelle il appartenait était dans une position superbe, dominant le fleuve et toute la vallée de l'Égypte, et son temple magnifique pyramidait encore sur le tout, comme une citadelle qui aurait pu commander le pays. C'était, au dire des savans français qui accompagnaient l'expédition, le plus beau temple de l'Égypte et le plus grand après ceux de Thèbes. Par sa noblesse et sa richesse il surpassait tout ce qu'ils avaient encore vu, et il leur fit une impression gigantesque comme ses proportions. C'est une longue suite de portes pyramidales, de cours décorés de galeries, de portiques, de nefs couvertes, construites, non pas avec des briques, mais avec des rochers tout entiers. La conservation de cet édifice offrait un contraste pittoresque avec les misérables huttes que les Fellahs avaient adossées contre ses murs, ou bâties dans ses cours et sur ses combles. Élevé dans un temps où les arts et les sciences avaient acquis toute leur splendeur, toutes les parties en sont également belles, le travail des hiéroglyphes également soigné, les figures plus variées, l'architecture plus perfectionnée que dans les temples de Thèbes. Notre gravure en représente la vue intérieure, prise de dessous le portique entre les deux colonnes de gauche. Cette vue ne laisse rien à désirer pour comprendre la magnificence du monument; la recherche de son exécution, la beauté, la variété des chapiteaux et des colonnes; enfin l'étendue et la majesté de ses dimensions. Les atterrissements progressifs, ouvrage d'une longue suite d'années, l'envahissent de toutes parts, et tendent à l'envelir sous d'ignobles amas d'ordures et de décombres. Dans le fond, on aperçoit les ruines de l'ancienne ville: recouvertes de sable, elles forment maintenant des monticules qui dominent le temple à l'Ouest.

Voilà tout ensemble l'Égypte des Pharaons et l'Égypte actuelle. D'un coup d'œil vous pouvez juger ici de la gloire, de la puissance de l'une, de la misère et de l'abaissement de l'autre; en un instant vous pouvez mesurer quelle distance les siècles ont parcourue, entre la construction du temple d'Apollinopolis, et de celle des huttes de quelques grossiers Fellahs.

Les Chiens Barbets.



De toutes les espèces qui composent la grande race canine, que la nature, par les instincts dont elle l'a douée, semble avoir si évidemment créée pour vivre en société, en relations intimes avec l'homme, il n'en est pas qui soit plus réellement son ami, dans toute la force du terme, plus absolument son compagnon que le barbet. Toutes les autres familles de chiens ont été exploitées par nous et réduites à la condition d'instrument d'utilité ou de plaisir. Le dogue garde la maison, le chien de berger conduit le troupeau, le chien de chasse poursuit le gibier et l'amène sous le fusil du chasseur; le danois est un meuble de grande maison, inutile, égoïste comme un laquais; parmi les petits chiens, les uns, comme les magots de la Chine, n'ont de mérite que leur laideur; les autres, objets d'un caprice, ou d'une faiblesse pour les femmes suivant leur âge, sont hargneux, exigeants, volontaires comme des enfants gâtés. Entre toutes ces espèces et l'homme, les rapports sont toujours d'opresseur à opprimé, de protecteur à protégé, et le lien d'affection pure est bien faible. Le barbet est sur un tout autre pied avec nous. Il y a entre lui et son propriétaire amitié à termes égaux. Le barbet n'est point esclave, point tyran; aucune fonction spéciale ne lui est assignée; l'homme ne le rapproche point de lui pour en tirer quelque profit, quelque agrément, mais pour l'aimer et pour en être aimé, à tout instant, dans toute fortune. Il y a entre eux, nous le répétons, égalité dans l'amitié, avec indépendance, avec délicatesse, avec absence de calcul ou d'engouement. Aussi le barbet est-il le héros de tous les faits cités à l'honneur de la race canine. C'est un barbet qu'Horace Vernet nous représente, recevant avec reconnaissance les soins de deux jeunes soldats; c'est encore un barbet qu'il nous montre léchant le sang qui coule de la blessure du trompette

frappé à mort. Le chien du Louvre, dont Casimir Delavigne a raconté la touchante histoire, c'était un barbet; lorsque le convoi du pauvre s'avance vers le cimetière, un seul ami l'accompagne... un seul... un barbet. Enfin quel est ce chien qui, lorsque son infortuné maître va être fusillé, se dresse sur ses pattes de derrière, comme pour recevoir en même temps que lui la balle meurtrière? C'est encore un héroïque et généreux barbet.

D'après tout ce qui précède, on conviendra avec nous que le barbet, plus qu'aucun autre chien, avait des titres pour représenter sur les devises et les cachets l'emblème de la fidélité. Malheureusement son physique n'est pas en rapport avec son moral, et s'il a reçu la bonté du naturel, l'élégance des formes lui a été refusée. Toute sa personne, velue beaucoup mieux encore que celle du paysan du Danube de Lafontaine, représente un ours, mais un ours mal léché. Ses membres raccourcis et massifs sont comme enfoncés sous une épaisse toison; sa queue traînante, et ne pouvant guère s'élever au-dessus de la ligne horizontale, n'a pas l'élégance que cette partie possède dans les autres chiens: sa grosse tête, encadrée d'oreilles pendantes, et couverte jusqu'au bout du museau de poils épais, semble informe, incomplète; on y cherche long-temps les yeux que cachent des sourcils tombants.

Tel est le barbet sortant des mains de la nature; mais l'art s'épuise en efforts ingénieux pour corriger ses difformités, et l'homme ne néglige rien pour créer à son favori une beauté factice. Aucun animal ne subit plus complète métamorphose. Le ciseau se promène dans sa longue et hideuse toison; toute la partie postérieure de son corps est mise à nu, la partie antérieure, au contraire, conserve sa crinière, et le barbet devient un lion: les poils de

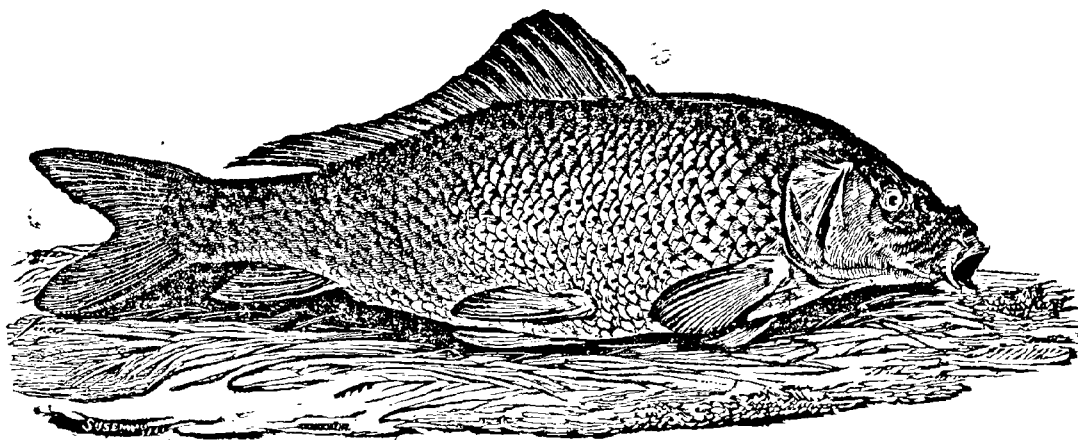
sa face sont abattus et ses traits se dessinent ; une épaisse moustache orne sa lèvre supérieure ; ses yeux vifs et doux se dégagent et brillent sous un sourcil bien arqué, et les touffes soyeuses de ses oreilles ajoutent encore à l'originalité spirituelle de sa physionomie fortement caractérisée. L'art s'efforce aussi de rendre, pour ainsi dire, l'expression à l'autre extrémité du corps : la queue raccourcie de beaucoup, débarrassée de son fardeau, et décorée seulement d'un bouquet de poils, recouvre la faculté d'exprimer les sentiments et les sensations. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le ciseau, dirigé selon le goût et le caprice de chacun, peut varier à l'infini ces accidents, ces combinaisons de parties velues et de parties rasées ; nous avons voulu peindre seulement le modèle le plus généralement adopté.

Nous avons dit que l'homme, admettant le barbet à titre d'ami, dans son intimité n'exigeait de lui aucun service spécial. Ce n'est pas qu'il néglige l'éducation intellectuelle d'un élève dont la toilette lui coûte tant de soins. Le barbet, au contraire, est mis en état et en possession d'exercer, à l'exclusion de presque tous les autres chiens, les tours de force et d'adresse. Il est vrai que, plus que tout autre, il déploie une grande aptitude à comprendre, une dextérité merveilleuse à exécuter. C'est surtout dans les casernes, qui, presque toujours, renferment quelques barbets parmi leurs hôtes, que

l'art de les instruire a été porté jusqu'à la perfection, et que les résultats les plus étonnants ont été obtenus. Donner la patte demandée, se lever sur les pattes de derrière, au commandement, tourner la tête à droite, à gauche, porter un bâton, et se tenir fixe et immobile comme un soldat au port d'armes ; trouver une chose cachée, rapporter ce qu'on lui jette, se précipiter dans les rivières à la recherche d'un bâton flottant, tels sont, entre mille autres gentillesques que nous ne suffirions pas à énumérer, les exploits par lesquels le barbet sait mériter les faveurs d'un régiment. Et ce n'est pas seulement par son intelligence qu'il se rend cher au soldat ; c'est encore par la franchise et la bonté toutes militaires de son caractère, par son courage philosophique à braver le jeûne et la dureté, par son dévouement, par la sincérité et le désintéressement de son affection ; c'est, en un mot, un bon camarade, sur lequel on peut compter dans les circonstances graves et pénibles ; c'est un *loustic* qui distrait aux heures du repos et de la joie.

La facilité avec laquelle le barbet, couvert de sa toison, résiste au froid, l'ardeur avec laquelle il se lance à l'eau, et ses dispositions pour rapporter, suivant le terme consacré, ont engagé quelques chasseurs à le dresser à la chasse au marais. Mais quoique ces essais n'aient pas absolument manqué, cependant la réputation du barbet, comme chasseur, est restée fort médiocre.

LA CARPE.



La carpe est tout à la fois un des produits les plus précieux, les plus abondants et les plus connus de nos étangs, de nos rivières et de nos lacs. Depuis l'habitué des sanctuaires de la gastronomie, jusqu'au convive des guinguettes ; depuis l'habitant des campagnes jusqu'au bourgeois des villes, chacun a pu goûter son mérite, chacun a pu la voir nager, soit dans les viviers, soit dans les réservoirs de nos marchés. Ses habitudes ont même fourni au dictionnaire familier des termes

de comparaison pittoresque : *Faire le saut de carpe, se pâmer comme une carpe, bâiller comme une carpe*, sont des expressions consacrées en langage vulgaire. Ainsi, en traçant sommairement l'histoire de la carpe, nous ne prétendons rien apprendre, mais ranimer seulement les souvenirs de tout le monde, et peut-être réunir dans notre article quelques détails nouveaux qui compléteront les notions générales.

La carpe, dont la taille ordinaire varie entre un

piéd et deux piéds, quoiqu'on en rencontre parfois qui sont longues de plus de trois piéds entre l'oeil et la naissance de la queue, est assez gracieuse dans sa forme régulièrement arrondie, comme on peut le voir par notre gravure. Ses nageoires sont bien dessinées; ses écailles, plus grandes en proportion que celles de tout autre poisson, ne présentent point une couleur rigoureusement uniforme; car sur un fond brun et jaune sombre elles se nuancent souvent de blanc, de bleu, de vert et de rouge. Sa tête est d'une structure anguleuse et bizarre. Une prunelle ronde et bleue anime ses yeux, d'ailleurs remarquables par leur grandeur; sa gueule enfin est particulièrement caractéristique entre toutes les gueules de poissons par quatre barbillons qui la décorent en manière de moustaches, par la forme presque exactement ronde de son ouverture, et par l'absence de dents à la mâchoire inférieure, tandis que la mâchoire supérieure en possède six. Un os cartilagineux disposé sous la lèvre inférieure, de façon à pouvoir servir à la mastication, corrige ce défaut de conformation, si nous pouvons toutefois condamner une loi de la nature, seulement parce que nous ne savons pas en comprendre le but.

La carpe habite également toutes les eaux douces, soit courantes, soit dormantes, soit même stagnantes; on la trouve dans les rivières, dans les lacs, dans les étangs, dans les marais, mais elle ne vit point dans l'eau de mer. Des herbes tendres, de petits insectes, le menu fretin, la vase même qu'elle suce, lui servent de nourriture. Elle est friande de mie de pain, et lorsqu'on l'habite dans les viviers, dont elle est le principal ornement et le meilleur revenu, à recevoir des distributions régulières, elle ne manque pas à l'heure des repas de quitter le fond des eaux et de venir à la surface chercher sa pâture. Enhardie par les bienfaits jusqu'à la familiarité la plus intime, elle ne craint pas de s'approcher du bord, d'élever la tête hors de son élément, et de saisir les miettes de pain même dans la main de ses pourvoyeurs. C'est dans ces circonstances que sortent de leurs profondes demeures ces carpes énormes qui, par la blancheur de leur peau, la rareté de leurs écailles et la lenteur de leurs mouvements, annoncent leur grand âge. Ces signes de vieillesse, et la grosseur extraordinaire qu'atteint quelquefois la carpe, ont induit en erreur sur sa longévité, et quelques auteurs, comme pour faire un somptueux rôt, ont écrit qu'elle vivait un siècle. Sans admettre cette évaluation exagérée, on doit cependant, en considérant le maximum connu de sa grosseur et la lenteur de sa croissance, reconnaître que la carpe peut vivre très long-temps. Peut-être quelqu'une des habitantes des eaux de Chantilly a-t-elle mangé dans la main de Louis XV.

La conservation de cette espèce de poisson, sans même allouer à la carpe un siècle de durée, est d'abord un sujet d'étonnement lorsqu'on songe à tous les ennemis qui lui font une guerre meurtrière pendant toutes les périodes de sa vie. Mais la nature a mesuré les moyens de procréation sur les

causes de destruction, et cette prévoyance se manifeste surtout dans la puissance de reproduction dont la carpe est douée. Des observations exactes ont appris à un Malthus de Fichtbyologie que l'ovaire d'une carpe longue de 14 pouces contient 262 mille 224 œufs; que celui d'une carpe de 18 pouces de longueur en renferme 342 mille 144. En calculant, d'après ces deux résultats, la proportion prodigieuse dans laquelle les œufs se multiplient selon la grosseur du poisson (20 mille œufs environ par chaque pouce de plus), on sera éffrayé du nombre de petits carpillons que chaque année voit naître, et l'on ne s'étonnera plus de l'abondance, mais au contraire de la rareté de la carpe.

Cette richesse de l'ovaire n'est pas cependant ce que la carpe présente de plus curieux à l'observateur; l'appareil des organes destinés à la respiration est chez ce poisson une merveille plus surprenante encore. Sans entrer dans des détails scientifiques, nous dirons seulement que le nombre des pièces dont cet appareil se compose, et qui toutes concourent à un seul et même but, est en os, en muscles, en nerfs, en artères, en veines, en vaisseaux, de plus de dix-sept mille quatre cents. Il faut, dit un historien, écrire ces nombres en lettres pour que le lecteur étonné ne puisse croire à une erreur de chiffres. Cette profusion infinie, avec laquelle il a été pourvu chez la carpe aux besoins et aux fonctions de la respiration, explique peut-être pourquoi seule, entre tous les poissons, elle continue à vivre hors de son élément. Pourvu qu'on les mette dans un endroit frais et dans une position qui ne gêne point leur respiration, les carpes peuvent vivre long-temps à l'air et hors de l'eau, ce qui est prouvé par la manière dont on les engraisse en Hollande et en Angleterre. On les suspend à la cave dans un filet sur de la mousse humide, en sorte que leur tête sorte du filet: on les nourrit de cette manière de pain blanc trempé dans du lait.

La carpe, lors même qu'elle n'a pas été mise à ce régime, est un mets fort recherché. Le vulgaire s'accommode avec un égal plaisir de tous les morceaux, depuis la tête jusqu'à la queue; mais le connoisseur s'attache de préférence à la laitance, si substantielle qu'elle guérit les étiques, au palais, recommandable par son exquise délicatesse, à la langue enfin, non moins renommée que les langues de paon chez les gastronomes de l'antiquité. Pourrions-nous oublier ici que la carpe est un élément essentiel de la matelote? La carpe n'est point également bonne en toute saison; maigre et sans saveur aux mois de mai et d'août, époque où elle fraie, elle est à point aux mois de mars et d'avril. On établit aussi une grande différence entre les carpes des rivières et celles des étangs. Les dernières sont vaseuses, et beaucoup moins estimées que les premières. Cependant les carpes de l'étang de Camière, près de Boulogne-sur-Mer, luttent de réputation avec celles de la Seine, de la Loire et du Rhin. Mais elles cèdent toutes aux carpes du Wang-Ho, près du Patle-Cheu, en Chine. Les

mandarins de la province les expédient à Peking pour faire leur cour à l'empereur, et jamais pétition n'est mieux accueillie des dispensateurs des grâces en Chine, que lorsqu'elle est appuyée par une belle carpe du Wang-Ho. Ainsi dont, en tous lieux, c'est par l'estomac qu'on mène les hommes; et il paraît que la carpe fait à la Chine l'office des truffes en France, et des soupes à la tortue en Angleterre.

Dans les rivières et dans les pièces d'eau qu'on ne peut mettre à sec, les carpes se prennent à l'hameçon et au filet. Cette pêche n'offre rien à remarquer, si ce n'est peut-être leur finesse et leur méfiance. Long-temps elles rôdent autour de l'hameçon avant d'y mordre, et lorsqu'elles entendent l'approche du filet elles plongent leur tête dans la vase et ne la relèvent qu'après avoir senti les mailles glisser sur leur épine dorsale et sur leur queue, qu'elles abaissent.

COMBAT D'UN AIGLE ET D'UNE BELETTE.

Quelques moissonneurs écossais, occupés de la fenaison, aperçurent un jour un aigle au-dessus des hautes montagnes qui entouraient l'étroite vallée où ils se trouvaient. Bientôt les moissonneurs remarquèrent quelque chose d'étrange dans le vol de cet aigle. Des perturbations violentes et presque convulsives agitaient ses ailes, une crainte vive paraissait le posséder, et quoique son ascension fut toujours très-rapide, les cercles qu'il continuait à dessiner diminuaient de moment en moment. Après avoir disparu quelque temps aux regards, on ne tarda pas à le voir de nouveau se diriger vers le sol en ligne perpendiculaire et comme un corps qui tombe. La rapidité de sa chute n'était que légèrement ralentie par le déploiement de ses ailes.

Dès que l'aigle eut touché la terre, les hommes et les enfants accoururent pour s'en emparer ou l'examiner de près. Ils supposaient qu'il avait été atteint par des balles; mais leur surprise fut extrême lorsqu'ils virent sortir de son corps une grosse belette à queue noire: elle se retourna avec la nonchalance effrontée qui caractérise cet animal, se mit debout sur ses pattes de derrière, croisa celles de devant sur son museau, et regarda tranquillement les moissonneurs, après quoi elle disparut comme un trait dans un buisson voisin. Cependant le roi des airs était mort et baignait dans son sang. Il ne portait aucune trace de coup de feu, et l'on dut se convaincre que c'était la belette qui avait commis ce régicide. Elle s'était cramponnée au malheureux aigle qui, dans ses efforts pour s'en débarrasser, avait emporté avec lui au haut des airs ce méprisable et dangereux ennemi.

HISTOIRE DE FRANCE.

MÉROVÉE.

Après Clodion, et quoiqu'il eût des enfants, c'est encore l'élection qui fit passer le pouvoir dans les mains de Mérovée, qui n'était peut-être pas même parent de son prédécesseur. On ignore aussi quel fut le père de Mérovée. Un chroniqueur raconte que sa mère, se baignant un jour au bord de l'Océan, fut surprise par un monstre marin dont elle eut ce prince. La mythologie grecque est pleine de fables pareilles: celle-ci porte en outre le cachet du siècle et de la nation de Mérovée, et sans doute elle n'aida pas peu à le grandir dans l'imagination des Barbares.

On place sous le règne de ce chef des Francs l'invasion d'Attila dans les Gaules. Le roi des Huns parut, dit-on, avec 500,000 combattants.

Parmi tous ces peuples barbares qui se ruèrent alors sur le monde, aucun n'était aussi effroyable que les Huns. C'étaient des cavaliers, au cou épais, aux joues difformes, au visage noir, aplati et sans barbe, ayant dans une tête bideuse des trous plutôt que des yeux. La renommée les avait peints comme des bêtes marchant sur deux pieds, en leur donnant une origine bien propre à justifier la terreur qu'ils inspièrent. Jornander raconte qu'ils provenaient de l'accouplement monstrueux de certaines sorcières et des démons. Et, s'ils différaient par la figure des autres hommes, ils ne contrastaient pas moins avec eux par leur genre de vie: n'ayant besoin ni de feu, ni de mets apprêtés, ils mangeaient des herbes et des racines sauvages, et des viandes demi-cruës à peine attendries ou échauffées pendant quelques instants entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux, qu'ils ne quittaient jamais, ni pour traiter d'affaires, ni pour manger, ni pour dormir. Vêtus de tuniques de toile colorées et de peaux de rats des champs, qu'ils n'abandonnaient qu'en lambeaux, enfonçant leur tête dans des bonnets de peau arrondis, et leurs jambes velues dans des tuyaux de cuir de chèvre, ils erraient avec leurs chariots, sans demeure fixe, sans lois, sans foyer, sans habitudes domestiques.

Quand les Huns envahirent les Gaules, elles étaient déjà depuis long-temps la proie des dix nations barbares qui les avaient ravagées, incendiées et noyées dans le sang de leurs habitants. L'apparition d'Attila mit le comble à tous ces désastres. Deux villes, au nord de la Loire, Troyes et Paris, dont Geneviève de Nanterre fut en quelque sorte l'âge tutélaire, échappèrent seules à la fureur des Huns. Ils égorgèrent jusqu'aux enfants à la mamelle. Il y eut des cités où l'on ne trouvait d'autres êtres vivants que des chiens et des oiseaux à qui les cadavres servaient de pâture.

A l'aspect de tant et de si affreuses calamités, les différents possesseurs des Gaules, Visigoths, Romains, Bourguignons, Gaulois et Francs, firent l'aire

leurs discordes et se réunirent pour repousser *le fléau de Dieu*. Théodoric, roi des Visigoths, Aëtius, général romain, et Mérovée, chefs de cette confédération formidable, marchèrent au secours d'Orléans, qui allait tomber sous les coups d'Attila, le forcèrent à lever le siège, le suivirent, et remportèrent sur lui, dans les plaines de la Champagne, près de Châlons, une victoire complète, après laquelle cette nuée de Barbares se fondit et se dissipa.

Théodoric périt dans la bataille. Aëtius et Mérovée poursuivirent les Huns et les rejetèrent au-delà du Rhin. Mérovée, en délivrant cette contrée, mérita l'honneur de donner son nom à la première race des rois de France.



Cet échec n'empêcha point Attila de faire, en 542, une irruption en Italie, que nous croyons devoir mentionner, parce qu'elle fut la cause de la fondation d'une riche et puissante république. Les auteurs disent que la terreur des armes d'Attila, lorsqu'il eut pris Aquilée, faisant fuir tous les peuples d'Italie, il s'en réfugia quelques bandes dans l'île de Rialto et autres voisines, sur les bords de l'Adriatique, où elles fixèrent leurs habitations : ce furent les premiers fondements de Venise.

Les troubles, ou plutôt les dernières convulsions de l'empire d'Occident ébranlé et entamé de toutes parts, après la mort d'Aëtius assassiné lâchement par ordre de l'empereur Valentinien, permirent à Mérovée de s'étendre et d'affermir sa domination. Des historiens ont même parlé d'un traité entre Théodoric, Aëtius et Mérovée, par lequel il était convenu que chacun d'eux conserverait les pays dont il pourrait s'emparer dans la guerre contre Attila. Par-là cette époque serait doublement mémorable, puisqu'elle marquerait l'établissement légalement reconnu des Francs dans le nord de la Gaule, sous l'autour de la race mérovingienne.

Nos ancêtres ont donc commencé par posséder ces provinces de la rive gauche du Rhin qui faisaient partie des Gaules, qui rentrent évidemment dans les limites naturelles de la France d'aujourd'hui, mais que néanmoins elle n'est jamais

parvenue à se rattacher définitivement. Le dessein de reculer le royaume de France jusqu'au Rhin à l'est et au nord, est vraiment une tradition nationale et non une pensée napoléonienne, comme on s'est plu à le répéter dans ces derniers temps; on la retrouve vivante et forte, à différentes époques de nos annales. Louis XI a été l'objet du blâme de tous les historiens, parce qu'il manqua pour le dauphin le mariage de Marie de Bourgogne, qui, en succédant à Charles-le-Téméraire, aurait apporté en dot à son époux, et rendu dès lors à la monarchie les Pays-Bas en même temps que l'Artois, la Bourgogne et la Franche-Comté. A la fin du xvi^e siècle, les Pays-Bas se voulurent donner à Henri III, qui les refusa, et l'occasion échappa encore une fois à la France de porter ses frontières aux rives du Rhin. C'était là aussi la pensée de Richelieu : Louis XIV l'eût exécutée s'il l'avait pu. En 1795, la Convention réunit la Belgique à la France, et ce fruit des victoires de la République, ce sont les revers de l'empire qui nous l'ont fait perdre.

Il n'est pas moins vrai que Mérovée régna sur des provinces qui ne nous appartiennent plus, pendant près de onze ans, jusqu'à l'époque de sa mort, vers 458. Dans la nuit obscure d'un siècle où l'histoire est un véritable chaos, ce règne devait laisser peu de traces. Nous y suppléerons, autant que possible, par quelques détails sur les usages guerriers des Francs.

Nous avons déjà parlé de leurs armes, et entre autres d'une pique à deux-crochets, qu'ils portaient habituellement (1). Cette pique, qu'on appelait *angon*, est remarquable à plus d'un titre.

Tandis que des écrivains font venir les fleurs de lis qui figuraient dans les armes de l'ancienne monarchie, de la forme des abeilles que les Francs avaient adoptées pour symbole, d'autres écrivains voient l'origine de ces mêmes fleurs de lis dans la pique à deux crochets recourbés en dehors dont il est ici question. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus curieux que la façon dont les Francs s'en servaient dans la bataille : ils la lançaient avec force contre les ennemis, certains d'en percer au moins le bouclier, auquel elle demeurait attachée, traînant à terre par l'une des extrémités. C'est en vain qu'on eût voulu l'arracher, qu'on eût cherché à la briser ou à la couper; les crochets par lesquels elle était retenue, dans le premier cas, et les lames de fer qui en recouvraient le manche, dans le second, résistaient à tous les efforts. Aussitôt, le Franc pressait du pied le bout de la pique, et pesait de toute sa force sur le bouclier, de manière que le bras de celui qui le soutenait venant à se lasser, il découvrait sa tête et sa poitrine. Ainsi désarmé, il était facile au Franc de le tuer d'un coup de sa hache ou d'un autre javelot.

(1) Voyez page 226.

La Chèvre et le Bouc.



A côté de ces animaux qui sont devenus des agents nécessaires dans l'économie domestique, la nature a placé des espèces auxiliaires, qui, si les premiers venaient à manquer, les pourraient doubler, en quelque sorte, dans les différents rôles que le Roi de la création a assignés à chaque créature. Moins corrompues, moins altérées par l'éducation, moins façonnées à une fonction spéciale parce qu'elles ont été jusqu'à présent laissées à elles-mêmes et gardées en réserve, ces espèces ont conservé plus d'originalité dans leurs traits, plus d'indépendance dans leurs habitudes. Elles sont pour cela même plus intéressantes à examiner que ces races qui, complètement asservies, et portant la marque de leur maître sur leur moral comme sur leur corps mutilé, présentent à étudier, non plus les dons de la nature, mais les résultats de l'art.

La chèvre, qu'il faut mettre relativement à la brebis, en la considérant sous les seuls rapports

d'utilité, dans cette catégorie des espèces à la suite des espèces auxiliaires, justifie pleinement les réflexions précédentes. Quoique rangée parmi les animaux domestiques, elle n'a presque point dégénéré de son type primitif et sauvage, et l'on peut croire que l'homme ne réussirait qu'imparfaitement à la réduire à une servitude plus étroite, en admettant même qu'elle devint pour lui de première nécessité, et qu'il s'efforçât par conséquent de se l'attacher de plus près. Car, bien que la brebis et la chèvre soient si rapprochées, qu'il reste à peine entre elles l'espace suffisant pour tracer la ligne de séparation, bien que leur organisation soit presque identique, bien que les services qu'on retire de toutes deux soient les mêmes, cependant autant l'une est docile et facile au joug, autant l'autre se montre rebelle et indisciplinée; autant l'une semble créée pour l'esclavage, autant l'autre paraît faite pour la liberté.

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

La chèvre a l'intelligence développée, les passions actives, les goûts prononcés, la volonté prompte et opiniâtre, l'humeur fantasque, et ce caractère fortement décidé se manifeste à l'extérieur avec autant de vivacité que d'énergie. Capricieuse et vagabonde, elle ne veut pas qu'on lui règle sa route. Si on la mène paître avec des brebis, elle n'entend pas se plier à leur obéissance proverbiale; marchant du pas qui lui convient en tête du troupeau, elle court à droite escalader un rocher, à gauche brouter une plante, à laquelle il lui prend une subite et impérieuse fantaisie de goûter. « L'irrégularité de son naturel, dit Buffon, se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, fuit, comme par caprice et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité étrange de son sentiment intérieur, et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels. » Chiens et houlettes n'y peuvent rien, et tel berger qui fait sans peine manœuvrer deux cents moutons, voit souvent son autorité compromise lorsqu'il commande à une douzaine de chèvres, d'autant plus qu'elles fuient le pays plat qui est sans attrait pour leur imagination aventureuse, sans occasion d'exercice pour leur activité; qu'elles recherchent les lieux solitaires, et qu'elles aiment à gravir les collines, à se placer en observation sur la pointe d'un roc, à s'endormir sur le penchant d'un précipice.

Avec ces dispositions d'esprit, la chèvre se garde de toute habitude de mollesse et de délicatesse, et s'aguerrit contre les incidents de sa vie sauvage et indépendante. Elle ne compte que sur elle-même, sur ses ressources, sur son industrie, et n'attend que fort peu de chose de la protection de l'homme, avec lequel elle ne semble guère se soucier d'entrer en échange de bons offices. Toute nourriture lui convient; elle s'accommode également d'herbes, de feuilles, d'écorce d'arbres, et trouve sa pâture dans les terrains les plus incultes, dans les bruyères les plus arides. Elle brave les vents, la pluie, les orages qui peuvent la surprendre et la battre sur ses rochers; elle s'endort sous les rayons d'un soleil brûlant.

Pour résister à ces fatigues, à ces irrégularités de régime, à ces intempéries des saisons, pour se suffire ainsi à elle-même, la chèvre a reçu une organisation légère et robuste, et les formes qui lui pouvaient le mieux convenir. A l'examiner avec attention on devine presque son caractère. L'ensemble de ses traits, nettement dessinés, est expressif et bizarre. Le regard qui s'échappe de sa prunelle carrée a quelque chose de ferme et de hardi. Ses membres, souples et nerveux, ne sont chargés ni de graisse, ni de chair, ni d'une épaisse toison. Son poil droit et couché lui permet de passer librement à travers les épines et les ronces. Ses jambes élevées et fines et son corps allongé expliquent la facilité avec laquelle elle grimpe et bondit; enfin la fente de son sabot annonce combien son pas doit être sûr et tenace.

La chèvre déploie aussi dans ses amours cette vivacité ardente que nous venons de reconnaître dans ses goûts et ses habitudes. Elle est en état de concevoir dès l'âge de sept mois, recherche le mâle avec empressement, peut s'accoupler à toute époque. Elle porte pendant six mois, et produit ordinairement un chevreau, souvent deux, quelquefois trois, et jamais plus de quatre. Elle ne semble pas absolument étrangère à la tendresse maternelle, qui est tout-à-fait nulle chez la brebis; mais ce sentiment n'est point aussi actif en elle que celui de l'amitié. Malgré sa fière indépendance, la chèvre s'attache quelquefois à son berger avec toute l'affection fidèle et soumise d'un chien. On découvre encore chez elle d'autres penchants d'un ordre plus élevé que les appétits brutaux. Elle aime la musique, et son intelligence peut être assez développée par l'éducation pour lui mériter une première place parmi ces animaux savants dont l'instinct pourrait, sans blasphème, être appelé raison.

Si la comparaison entre quelques espèces domestiques et leur modèle, tel qu'il s'est conservé pur dans l'état sauvage, fait voir combien elles ont été complètement modifiées par une création de seconde main; un rapprochement pareil démontrera pour la chèvre, à l'appui de tout ce que nous venons de dire, qu'elle n'a presque rien acquis, presque rien perdu dans son commerce avec l'homme. En comparant, en effet, la chèvre, le bouquetin et le chamois, qui sont membres de la même famille, on trouve chez tous les trois, en tenant compte seulement des circonstances accidentelles, les mêmes sentiments, les mêmes goûts, les mêmes mœurs, et la chèvre n'aurait rien à apprendre, rien à oublier pour revenir à la vie des montagnes. Cette résistance de la race des chèvres à la civilisation est d'autant plus remarquable, qu'elles sont, nous le répétons, en parenté immédiate avec l'espèce que l'homme a rendue sienne plus absolument que toute autre, et qu'elles ne semblent porter leur lait, leur chair, leur peau, leurs poils, que pour son service.

Tout ce que nous avons dit de la chèvre convient également au bouc, qui n'est pas même en possession exclusive de ces insignes dont les mâles seuls sont décorés chez les autres espèces ruminantes. La chèvre, aussi bien que lui, porte cornes au front et barbe au menton, comme si ses habitudes toutes masculines lui eussent mérité ces attributs de la virilité. Ce n'est que par la longueur de ces ornements, par sa taille plus forte et plus élevée, et par son allure, quelque peu plus grave et plus digne, que le bouc se fait reconnaître, au milieu de ses nombreuses femmes qu'il veut posséder seul, avec toute la jalousie d'un coq ou d'un sultan.

LE BANANIER.

Le règne végétal abonde en merveilles qui prouvent avec quelle prévoyance ingénieuse la nature a pris soin de fournir à tous les besoins de l'espèce humaine, là où elle a dû d'abord prendre naissance, au milieu de la zone torride. Ce règne lui présente des aliments analogues à sa constitution, dans les fruits tour à tour rafraîchissants, farineux, sucrés, vineux, huileux, aromatisés, de l'oranger, du mangier, du mangoustan, de la canne à sucre, du cocotier, des arbres à épices, etc. D'autres arbres donnent à l'homme des abris, des vêtements et des meubles : tels sont le palmier avec ses espèces si diverses en productions; le cotonnier, qui offre dans sa bourre de quoi faire des étoffes si légères; le calabassier dont le fruit est susceptible de prendre la forme de toutes sortes de vases. Mais il restait à la nature un dernier prodige à accomplir, c'était de rassembler tant de choses utiles dans le même arbre, de manière qu'il pût suffire seul à toutes les nécessités de la vie : ce prodige, nous le trouvons dans le bananier, que le voyageur Dampier appelle le roi des végétaux, le mettant ainsi au-dessus du cocotier à qui les marins décernent ce titre, et de l'arbre à pain, dont les usages relativement à l'homme sont beaucoup moins nombreux.

Le bananier est cultivé avec le plus grand soin dans les climats chauds des deux Indes et de l'Afrique. Sa tige, dont presque toute l'épaisseur est formée par les bases des feuilles, qui, comme autant de cornets s'emboîtent les unes dans les autres, a ordinairement de 6 à 12 pieds de hauteur; elle est au moins de la grosseur de la cuisse, ne porte aucune branche et se couronne à son sommet d'un beau bouquet d'une douzaine de feuilles larges d'un pied et demi à deux, longues de six à dix, d'un beau vert, très lisses par-dessus et comme satinées. La structure seule de ces feuilles excite l'admiration. Les plus externes sont presque horizontales dans leur longueur, ensuite elles prennent une position oblique, et leur direction devient de plus en plus perpendiculaire à mesure qu'elles sont plus internes et plus jeunes : elles s'inclinent par leurs extrémités, et parfois dessinant par leurs courbures un berceau charmant, impénétrable au soleil et à la pluie. C'est du milieu de ces feuilles que sort le bouquet qui porte les fleurs et les fruits. Les bananes, qui approchent de nos concombres pour la forme, sont disposées par paquets, et quelquefois au nombre de cent sur un seul rameau. De cet arbre ainsi fait, il n'est rien qui ne serve aux plaisirs ou aux besoins de son propriétaire.

Les feuilles du bananier étant très souples dans leur fraîcheur, les Indiens en font toutes sortes de vases pour mettre de l'eau ou des aliments; ils en reconvrent aussi leurs habitations. Une seule feuille donne à un homme une large ceinture; il n'en faut que deux pour le couvrir de la tête aux pieds par-devant et par-dérrière. Les feuilles vertes du bananier servent encore avec avantage de nappes et de

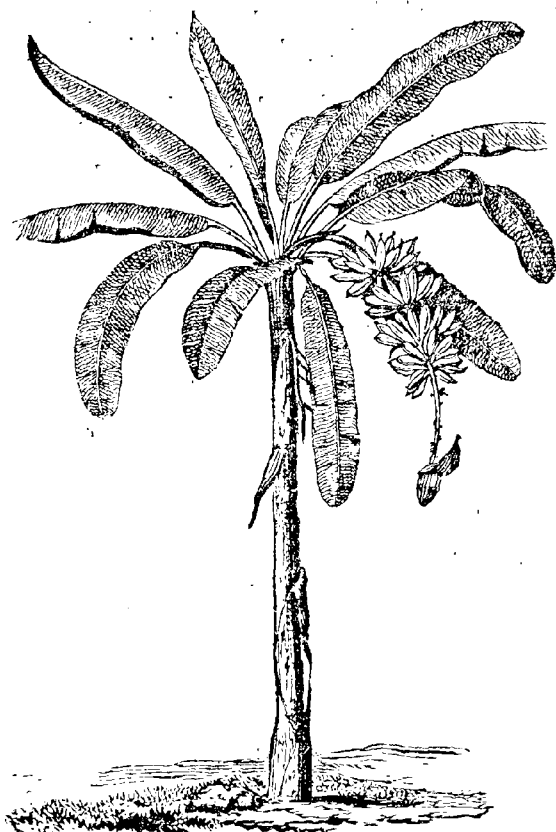
serviettes, qu'on renouvelle à chaque repas. Un voyageur se promenant un jour à l'Île-de-France, rencontra deux nègres armés d'une bêche et d'une pioche, et qui portaient sur leurs épaules un hamac auquel était suspendu un long paquet entouré de deux feuilles de bananier. C'était le corps d'un de leurs malheureux compagnons d'esclavage auquel ils allaient rendre les derniers devoirs. Ainsi les feuilles de cet arbre suffisent déjà pour loger l'homme, pour le meubler, l'habiller et l'ensevelir.

Le bananier, sous la ligne, donne son fruit au bout de dix ou douze mois, après quoi la tige se flétrit; mais elle est entourée d'une douzaine de rejets de diverses grandeurs, qui la remplacent et en produisent successivement, de sorte qu'on n'en manque jamais.

Cette tige se recommande également par des propriétés bien précieuses : elle renferme une moelle que l'on sépare facilement de la substance fibreuse qui l'enveloppe. La partie inférieure de cette moelle, concassée et cuite en bouillie, est bonne pour la nourriture des hommes. Tendre et succulente, la tige donne d'ailleurs un excellent fourrage pour les animaux domestiques, tels que les éléphants, les bœufs, les moutons, etc., et comme il se conserve long-temps frais, on en fait ordinairement provision pour nourrir ces animaux dans les voyages sur mer. Les habitants de quelques contrées des Indes savent aussi tirer de la tige du bananier des fils qu'on emploie suivant leur diamètre, les plus forts à fabriquer des câbles, des cordages, des hamacs, etc.; ceux d'une grosseur moyenne à faire des toiles pour vêtements, et les plus fins des étoffes légères, qu'on peint de diverses couleurs, et qui deviennent ensuite des robes de femmes ou décorent les appartements. Ne sont-ce pas là dans un arbre des propriétés assez merveilleuses pour le placer au nombre des dons les plus précieux que l'homme ait reçus de la Providence? et pourtant nous n'avons rien dit encore des fruits du bananier, de ces fruits farineux, sucrés, onctueux, aromatiques, de la grandeur de la bouche, et dans lesquels on trouve le plus sain, le plus délicieux des aliments.

Il y a des espèces de bananiers de tailles très différentes, depuis celle d'un enfant jusqu'à celle de l'homme, comme pour être à la portée de tous les âges. Certains bananiers gigantesques de Madagascar portent des fruits dont un seul peut rassasier. Les bananes sont également très variées de saveurs; elles sont d'autant meilleures qu'elles croissent plus près de l'équateur, sous l'influence directe du soleil. Il y en a qui ont un goût très agréable de safran; les unes sont aromatisées d'ambre et de cannelle, les autres de fleur d'orange. La figue-banane ordinaire, indépendamment de ses qualités naturelles, tient de la poire de bon-chrétien et de la pomme de reinette. Elle n'a pas plus de consistance que le beurre frais en hiver, de sorte qu'il n'est pas besoin de dents pour y mordre et qu'elle convient également à l'enfance et à la vieillesse. Ce sont là de ces harmonies qui ravissaient l'âme religieuse de Bernardin de St.-Pierre. La banane jouit encore de cette prérogative exclu-

à vie, que n'ayant pas de graines apparentes, elle n'oppose pas le plus léger obstacle à celui qui veut la manger. Par une particularité non moins remarquable, les insectes et les oiseaux ne l'attaquent jamais avant sa maturité parfaite, quoiqu'elle ne soit revêtue que d'une peau; et si on la cueille un peu d'avance, elle mûrit très bien dans les fruitiers, et se conserve pendant tout un mois.



Les bananes forment la nourriture la plus générale des Indiens et des Nègres de nos colonies; les plus délicates se servent au dessert avec des sucreries sur les meilleures tables. Les voyageurs européens, lorsqu'ils partent d'un pays fertile en bana-

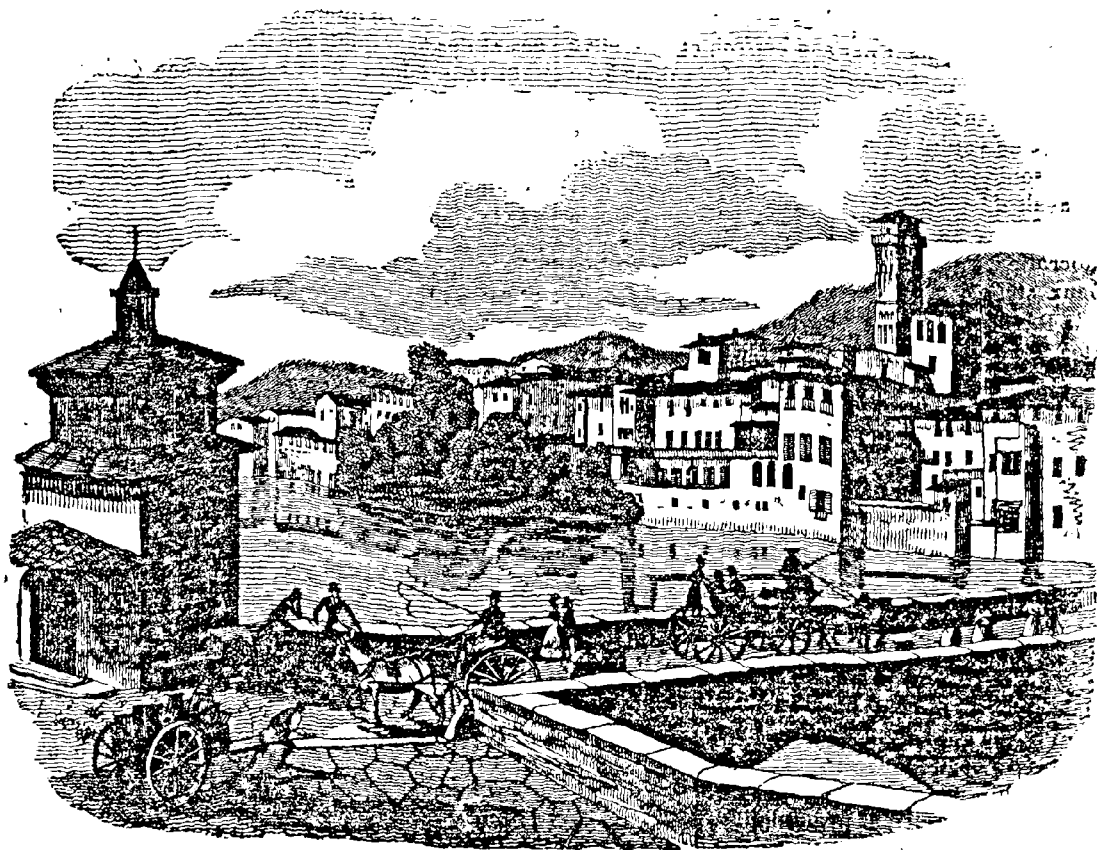
niers, embarquent ordinairement une provision d'une sorte de farine qui provient de la pulpe desséchée de ce fruit, et qui fournit pendant la traversée un aliment dont on se trouve fort bien. Dans certaines contrées on en fabrique un pain très sain, très nourrissant et d'un grand usage. Dans les Antilles ainsi qu'à Cayenne, on en fait un vin qui n'est ni moins agréable ni moins usité. On sèche les bananes comme les dattes et les figues pour les garder. Au Mogol on les mange cuites avec du riz; aux Maldives, les habitants les accommodent avec leur poisson; les Éthiopiens les préparent d'une telle manière, que nous les préférons peut-être à la plupart de nos mets. Mais nous ne finirions pas si nous rassemblions ici tous les détails curieux dont les voyageurs ont rempli leurs récits sur ce végétal.

Ces récits sont mêlés de traditions extraordinaires, et même de fables qui ont du moins ceci d'utile, qu'elles prouvent jusqu'à quel point tant de propriétés merveilleuses réunies dans un seul arbre ont frappé l'imagination des peuples qui le possèdent et tout le prix qu'ils y attachent. Ses nombreux rapports avec les premiers besoins de l'homme au moment où il sortit des mains du Créateur l'ont fait appeler aux Indes le figuier d'Adam, et les chrétiens d'Orient le regardent comme l'arbre du paradis terrestre qui portoit le fruit défendu. Il est certain que nul autre ne présente mieux dans ses feuilles les vêtements dont se couvrirent après leur faute les deux grands ancêtres du genre humain. On a cru aussi que c'était un rameau de bananier avec ses fruits qu'apportèrent à Moïse les Hébreux envoyés par lui à la découverte de la Terre promise; et en effet, une seule grappe fait la charge d'un homme. En Amérique, les Portugais et les Espagnols superstitieux ne coupent jamais une banane transversalement, de peur de commettre un sacrilège sur le signe de la rédemption qu'ils croient y voir. Enfin, c'est une croyance populaire chez certains peuples que, lorsqu'on s'avise de cueillir les bananes avant l'époque accoutumée, le bananier abaisse sa tête et frappe le ravisseur. Si cela n'est pas vrai, cela est bien trouvé et peut du moins servir parmi des nations crédules à mettre à l'abri des maraudeurs un fruit qui, par toutes ses qualités, expose avec tant de force à la tentation de le voler.

FLORENCE.

Après Rome, quelle ville d'Italie pourrait lutter avec Florence pour l'intérêt et la grandeur des souvenirs? C'est à cette capitale de la Toscane que revient la gloire d'avoir réveillé les arts du long sommeil du moyen âge; d'avoir contribué, plus qu'aucune autre, à leur renaissance dès la seconde moitié du treizième siècle: c'est dans Florence que naquirent Cimabué (1240) et Dante (1265), deux noms qui marquent la première époque brillante de la peinture et de la poésie chez les nations mo-

dernes. Franchissant les limites de l'école grecque qui se trainait dans l'ornière d'une servile imitation de mauvais modèles, Cimabué consulta la nature, corrigea en partie la raideur du dessin, anima les têtes, plia les draperies, et groupa les figures avec un talent nouveau. Il fit plus; il forma Giotto, qui fut le fondateur de l'école florentine, de cette école illustrée à jamais par Léonard de Vinci et Michel-Ange; c'est-à-dire que Giotto fut le père de la peinture, comme Boccace, qui appartient aussi à



PONT DE LA CARRAJA.

Florence par sa famille et son éducation, fut le père de la prose, et Dante celui de la poésie dans l'Europe moderne.

Ainsi la lumière avait paru, l'élan était donné, et les artistes, les écrivains que Florence continua à produire, les monuments dont elle s'embellit, l'éclat de ses fêtes, les richesses que le commerce accumula dans ses murs, en eurent fait bientôt l'Athènes de l'Italie. La pompe des spectacles lui devint surtout familière, lorsque les Médicis, en commençant à régner sur un peuple qu'ils craignaient, s'efforcèrent, à l'exemple des Césars de Rome, de conquérir la popularité en s'occupant activement de la prospérité publique. Ce ne fut donc pas seulement dans de grandes et rares solennités, telles que l'avènement de Clément VII à la chaire de saint Pierre, l'élévation d'Alexandre et de Cosme à la dignité suprême de leur patrie, l'arrivée de Charles-Quint ou l'élection de Léon X à la papauté (1), que Florence déployait tout son luxe, toute sa magnificence; que ses artistes dressaient des arcs de triomphe, élevaient des temples et des palais, créaient d'admirables peintures, enfantaient des bas-reliefs et des statues non moins admirables. Dans des temps même ordinaires, Florence donnait

des joutes, des mascarades, des comédies et d'autres représentations théâtrales avec un appareil inouï de décorations, de chars ornés de peintures, de costumes éblouissants. Grâce à cette multitude d'objets, qui tous exigeaient des ornements d'un goût exquis, l'art se perfectionnait, et avec la foule des peintres et des sculpteurs, on voyait s'accroître le nombre de ceux qui excitaient et récompensaient leurs travaux. C'est de cette manière que Florence, par le génie puissant et créateur de ses citoyens, s'éleva à un haut degré de gloire et de splendeur. C'est à cet amour des arts et à la libéralité avec laquelle elle les encourageait, qu'elle doit les superbes et nombreux édifices, les précieuses bibliothèques, les galeries, les collections magnifiques qui la décorent et en font une des villes d'Italie, où l'artiste, l'antiquaire et l'ami des lettres aiment le mieux s'arrêter.

Il y a une place publique à Florence si riche en merveilles de l'art, qu'il faut étudier lentement et à loisir, qu'elle semble un musée: c'est la place du *Vieux Palais*. Ce palais, dont elle tire son nom, sévère, solide, pittoresque, que domine un haut et hardi beffroi, est orné des vieilles armoiries de la république. Par une irrégularité de construction qu'on remarque dans plusieurs beaux monuments de l'Europe, tels que l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles,

(1) Voyez pag. 231.

dont la porte n'est pas au milieu de la tour (1)', et l'église Saint-Sulpice à Paris, qui a deux clochers dissemblables, le vieux palais n'est pas non plus partagé régulièrement par son beffroi, et se trouve plus large d'un côté que de l'autre. Cela tient à ce que, au moment où les fondements en furent jetés, le peuple ne voulut point qu'ils s'étendissent sur le terrain souillé des maisons de quelques Gibelins qu'il avait démolies, et cette volonté dut être respectée, tant était grande alors la puissance de la démocratie à Florence.

Deux statues colossales, *Hercule assommant Caucus* de Bandinelli, et le *David* de Michel-Ange, figurent à l'entrée du vieux palais. Non loin de là s'élève la superbe fontaine de l'Ammanato, une des plus grandes compositions de la sculpture moderne. C'est un Neptune gigantesque tiré par quatre chevaux marins. La statue équestre de Côme 1^{er} concourt aussi à l'embellissement de cette place; mais son plus bel ornement est le portique d'Orgagna, portique que nul autre n'égale peut-être, et dont on admire tout à la fois l'élégance et la solidité de la construction, la grandeur et le bon goût des arcades. Ces arcades, ornées de statues célèbres, servaient en quelque sorte de tribune publique. C'est là que les Florentins, convoqués au son de la cloche du beffroi, étaient harangués, voyaient installer leur gonfalonier, donner à leurs généraux le bâton du commandement et les insignes de chevalier à leurs citoyens; c'est de là que les décrets de la république étaient promulgués.

Citons rapidement, parmi les autres places de Florence, celle de l'Annonciation, entourée de portiques, enrichie de deux fontaines et de la statue équestre de Ferdinand 1^{er}; celle de la Trinité avec une belle colonne qui supporte la statue de la justice; la place de Sainte-Marie-Nouvelle, que distinguent deux obélisques autour desquels ont lieu chaque année des courses de chars à la manière des anciens; enfin la place Sainte-Croix, qui vit se former au milieu du XIII^e siècle l'état populaire de Florence, alors que les bourgeois, fatigués de l'insolence de l'aristocratie, prirent les armes, déposèrent le podestat et créèrent au sein d'une émeute cette constitution, qui fut, dit M. de Sismondi, pendant dix ans, la source de tant d'actions honorables. Aujourd'hui cette place est le théâtre des divertissements du peuple dans le carnaval.

Indépendamment du vieux palais dont nous venons de parler, Florence offre encore à l'admiration du voyageur le palais Pitti, demeure ordinaire du grand duc de Toscane. Remarquable par l'architecture de ses deux façades différentes, dont l'une donne sur le magnifique jardin Boboli; par les fresques de ses voûtes, par plusieurs chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, et surtout par sa brillante collection de tableaux, ce palais est une des plus belles résidences souveraines de l'Europe. Il communique avec le vieux palais par une galerie couverte, de 250 toises de long; c'est le Louvre de Florence. Elle possède encore d'autres

palais appartenant à l'État ou à des particuliers, et tous plus ou moins recommandables par leur architecture, ainsi que par les monuments des sciences et des arts qu'ils contiennent.

Si toutes les églises de Florence étaient terminées, aucune ville de la chrétienté ne pourrait, sous ce rapport, rivaliser avec elle. Par sa beauté, par sa magnificence, par l'étendue de son dôme, le plus grand qui existe; par sa tour superbe, par la richesse des marbres employés dans la construction de cet immense édifice qui présente la plus haute méridienne du monde, *Sainte-Marie-del-Fiore* ou la cathédrale, se distingue entre toutes les autres. L'église de *Saint-Jean-Baptiste*, ou le Baptistère, se recommande ensuite par les bas-reliefs de ses trois portes en bronze; outre ses deux saristiques, l'église de *Saint-Laurent* appelle encore l'attention par cette fameuse chapelle des Médicis, qu'on appelle vulgairement la merveille de la Toscane. Enfin l'église *Sainte-Croix*, la plus vaste après la cathédrale, vous donne les plus nobles émotions en présence des mausolées qu'elle renferme. C'est le Panthéon, le Westminster de Florence: là on contemple avec un respect religieux les tombeaux ou cénotaphes de Michel-Ange, de Dante, de Machiavel, de Galilée, d'Alfieri, de Lanzi, etc.

Mais si les arts ont tant fait pour embellir Florence, elle doit aussi à la nature des charmes qui se marient heureusement à ceux qu'elle a reçus de ses immortels artistes. Les bords de l'Arno, sur lequel elle est assise au milieu d'une vallée délicieuse et parfaitement cultivée, sont bordés de quais élégants qui conduisent à une riante promenade dans le bois, le long de ce fleuve, à l'entrée même de la ville. Les hauteurs sont couvertes de villa charmantes, qui se mêlent d'une manière pittoresque aux massifs d'oliviers. Florence a encore une admirable promenade dans le jardin *Boboli*, que son majestueux amphithéâtre, ses fontaines ses statues et le luxe de ses fleurs rendent l'un des plus pompeux de l'Italie. Au surplus, ses habitants, n'eussent-ils, pour se promener, que les quais de l'Arno, d'où le coup d'œil est ravissant, surtout entre le pont de la *Carraja*, et celui de la *Trinité* qui est le plus beau et le plus hardi des quatre jetés sur le fleuve, que peut-être ils ne devraient encore rien envier aux autres cités.

LE MONTAGNARD ET LE CHEVREUIL.

Sans en rien induire contre les agréments positifs des routes de France et d'Angleterre, larges comme des places publiques, unies, sûres comme des allées de jardin, on ne peut contester le charme poétique de ces sentiers d'Espagne, de Grèce et d'Écosse, qui, taillés dans le roc et appliqués au flanc des montagnes, tiennent le voyageur suspendu entre un précipice et une muraille perpendiculaire. Rarement assez larges pour que deux chevaux puissent marcher de compagnie, ces défilés sont quelquefois tellement étroits que deux hommes n'y

(1) Voyez page 137.

sauraient passer de front, qu'un seul homme même n'y pourrait exécuter un demi-tour à droite ou à gauche. Aussi, afin de prévenir toute rencontre qui ne pourrait être que mauvaise, les habitués, avant de tenter l'entreprise, ne manquent pas de pousser des cris convenus, pour prendre, en quelque sorte, possession de la route, et annoncer à tout venant qu'elle est occupée. Mais il arrive que des novices, négligeant ces précautions, s'aventurent en même temps, et en sens inverse, dans le sentier, de manière à s'y rencontrer face à face; alors, ni l'un ni l'autre ne se décidant, et pour cause, soit à rétrograder, soit à céder le côté de la muraille, s'engage une lutte à la suite de laquelle les deux combattants vont presque toujours reposer côte à côte au fond de l'abîme. Autant en advint, à peu de chose près, à un montagnard écossais, dont Walter-Scott lui-même nous a raconté l'aventure.

Au moment d'entrer dans le défilé, que la rotondité de la montagne ne lui permettait pas de reconnaître dans toute sa longueur, l'Écossais avait fait entendre le cri de *passé*, et son signal étant resté sans réponse, il s'était lestement mis en route. Sifflant un air avec une justesse à laquelle des artistes émérites manqueraient peut-être en circonstance pareille, et, s'interrompant de loin en loin pour répéter le cri d'avertissement, il était arrivé sans encombre à un endroit où le flanc de la montagne ressortait en bosse, lorsqu'au détour il se trouva à quelques pas d'un chevreuil qui venait à lui. Il s'agissait de bien mieux que ce frivole avantage des vains honneurs du pas que se disputèrent OEdipe et Laïus, au défilé de Daulis; il s'agissait de la vie, ou à peu près. Le montagnard et le chevreuil s'arrêtèrent tout court et se regardèrent avec une sorte de stupéfaction. La situation était, en effet, embarrassante pour tous deux. Le sentier, à peine plus large que les deux mains, ressemblait assez à une bande de pierres qui ferait saillie du milieu d'une muraille haute d'une centaine de pieds. Lors même qu'il eût été tout-à-fait libre de ses mouvements, le montagnard n'aurait guère osé faire volte-face; le tenter dans les circonstances présentes, c'eût été, d'après les habitudes connues de son adversaire, s'exposer infailliblement à être attaqué par-derrière. D'un autre côté, les conséquences d'un combat à force ouverte ne semblaient pas moins redoutables, le montagnard, incertain, demeurait immobile. Le chevreuil, comme s'il eût fait aussi ses réflexions, et comme s'il se fût également convaincu qu'il n'y avait pas de parti bon à prendre, ne bougeait pas d'avantage et restait l'œil invariablement fixé sur son ennemi. Après une heure passée dans cette immobilité contemplative, le montagnard, dont les jambes commençaient à vaciller et la vue à se troubler, ploya lentement les genoux et se coucha tout de son long. Le chevreuil, qui pensait sans doute ne pouvoir mieux faire que d'imiter tous les mouvements de son adverse partie, s'affaissa avec les mêmes précautions et s'étendit sur le sentier. Un long temps s'écoula encore sans qu'il y eût de part ou d'autre aucune tentative pour sortir de cette position nouvelle; si

le montagnard ne pouvait se résoudre à attaquer, le chevreuil paraissait décidé à rester également sur la défensive. A la fin, le montagnard pensant qu'un bruit imprévu étonnerait son ennemi, et lui ferait faire quelque soubresaut dangereux, poussa un cri de toute la force de ses poumons; le chevreuil n'en tint compte. Alors, pour arriver au même but par un autre moyen, le montagnard se releva aussi vite que lui permettait la prudence; mais le chevreuil, sans se laisser aller à la précipitation, se redressa avec une sage lenteur, et les deux adversaires se retrouvèrent encore sur pied et se mesurant du regard. Ils n'osèrent cependant pas plus s'attaquer que la première fois, et l'homme ayant repris bientôt sa position horizontale, l'animal, avec une exactitude d'imitation par laquelle il semblait reconnaître la supériorité intellectuelle de son antagoniste, se coucha de nouveau.

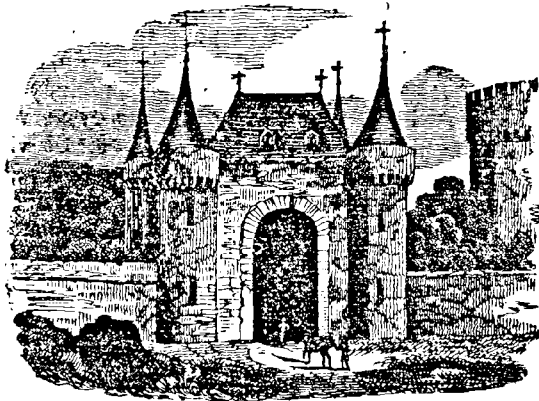
L'issue de cette lutte de patience et d'immobilité devenait de plus en plus incertaine, lorsque le chevreuil, pour ne pas demeurer en reste, résolut à son tour de tenter quelque manœuvre. Il se releva donc avec l'aplomb convenable, et marcha en avant à pas comptés et la tête basse. A l'air de résolution avec lequel l'ennemi s'avavançait, le montagnard comprit que l'instant de la crise était arrivé. Conservant sa position, qu'il jugeait plus favorable pour la défense, et recueillant tout son sang-froid, il attendit le choc. Au moment où le chevreuil inclinait légèrement la tête pour frapper (mode d'attaque qu'en notre qualité de juges du camp nous croyons pouvoir déclarer mal combiné), le montagnard, le saisissant par une corne, parvint à lui faire perdre l'équilibre; mais cet effort violent ayant ébranlé et soulevé tout son corps, il suivit son adversaire dans l'abîme. Heureusement (si toutefois on prend parti pour l'homme contre l'animal) que, d'après la position respective des deux tombants, le chevreuil dut servir de bouclier, de sorte que le montagnard en fut quitte, contre toute probabilité, pour quelques contusions, et qu'il put le lendemain raconter le combat, en produisant, comme trophées de sa victoire, les membres du vaincu servis sur la table.

PORTE SAINT-ANTOINE.

Paris avait promptement dépassé les limites étroites que Philippe-Auguste, au moment de partir pour la Terre-Sainte, vers la fin du douzième siècle, avait posées à son accroissement. Une ville nouvelle s'était peu à peu formée en dehors de la ligne des fortifications, de sorte que le mur d'enceinte n'avait bientôt plus renfermé qu'une petite partie de la place. Le reste demeurait ouvert et sans défense. Après la désastreuse bataille de Poitiers (1356), et la captivité du roi Jean, lorsque les progrès des Anglais et les brigandages des *grandes compagnies* firent craindre pour la capitale, Etienne Marcel, qui, en sa qualité de prévôt des marchands, y exerçait, au milieu de l'anarchie générale, une

autorité presque souveraine, résolut de l'enclore d'une enceinte nouvelle.

Ce mur d'enceinte était percé de six portes, dont les noms se sont conservés jusqu'à nous : la porte Saint-Antoine, la porte du Temple, la porte Saint-Martin, la porte Saint-Denis, la porte Montmartre et la porte Saint-Honoré. La porte Saint-Antoine, qui déjà se nommait la Bastille, était la plus forte des six. Elle se composait alors, comme on le voit par notre gravure, d'un corps principal de peu d'étendue que flanquaient quatre tourelles, crénelées et garnies de meurtrières. Ce fut là la pierre fondamentale, le noyau pour ainsi dire, de la fameuse Bastille, dont nous avons donné la figure et la description dans cet ouvrage (1). Les travaux successifs par lesquels la porte se grandit et se métamorphosa en forteresse, commencèrent dès l'année 1369. Le nouveau prévôt des marchands de Paris, Hugues Aubriot, comme pour s'approprier l'œuvre de son prédécesseur Marcel, fit réparer et compléter les fortifications, à peine achevées depuis cinq ans. La porte Saint-Antoine n'eut donc qu'une existence bien courte, avant de devenir la Bastille, et cependant elle avait déjà été le théâtre d'un événement mémorable : Étienne Marcel son fondateur y avait été massacré en 1358, au moment où il allait livrer les clefs de Paris aux Anglais.



La porte Saint-Antoine continua à servir de voie publique long-temps encore après qu'elle eut été changée en Bastille. La route traversait le château. Mais lorsque l'importance de la forteresse augmenta et que le régime intérieur devint plus strict, l'entrée en fut interdite. On détourna le chemin, et on construisit une porte nouvelle. Cette seconde porte Saint-Antoine s'appuyait d'un côté sur la Bastille, et de l'autre sur un petit fortin. L'habile sculpteur Jean Goujon l'orna de bas-reliefs, et plus tard, vers le milieu du dix-septième siècle, au moment où le boulevard était planté d'arbres, l'architecte Blondel l'agrandit, la restaura, lui ajouta deux portes latérales et lui donna les décorations d'un arc de triomphe, en l'honneur de Louis XIV. Elle fut détruite en 1778, d'après un arrêt du conseil, qui ordonnait aussi de démolir et de combler les

fossés; les glacis et les contrescarpes des boulevards de Saint-Antoine et du Temple. Quelques souvenirs historiques se rattachent particulièrement à cette seconde porte Saint-Antoine. En 1621, pendant les désordres de la minorité de Louis XIII, les mouvements des protestants dans les provinces, ranimèrent dans Paris les vieux levains de la Ligue. Soulevant la populace au nom de la religion, des pages, des laquais, des écoliers et des voleurs, s'embusquèrent, un dimanche, à la porte Saint-Antoine, par laquelle devaient rentrer les protestants de la ville, qui étaient allés au prêché à Charenton. Un combat, ou plutôt un massacre et un pillage s'ensuivirent; après avoir fait main basse sur les protestants et sur leurs dépouilles, les agresseurs arrêtaient tous les passants, et leur mirent la main à la poche, sous prétexte de chercher le chapelet que portaient les catholiques. Ces brigandages durèrent toute une journée, sans que le gouvernement de Paris eût la force de les réprimer. Il se contenta, le lendemain, de faire pendre quelques voleurs, pris au hasard, pour satisfaire à la vindicte publique. La porte Saint-Antoine doit être aussi nommée dans le récit d'un des événements les plus remarquables de la Fronde. Elle s'ouvrit à l'armée rebelle du prince de Condé, que poursuivaient les troupes royales sous les ordres de Turenne, et qui avait déjà vainement frappé aux portes Saint-Denis, Saint-Martin et Saint-Honoré. Ce fut pendant ce combat du faubourg Saint-Antoine que la duchesse de Montpensier fit tirer contre Turenne, du haut de la Bastille, ces coups de canon par lesquels elle sauva le prince de Condé en tuant son mari, selon l'expression du cardinal Mazarin. C'était, en effet, mal servir l'ambition qu'elle avouait d'épouser un tête couronnée; le bon mot fut prophétique.

Indépendamment de ces deux portes Saint-Antoine, Paris en possédait encore, dans le quatorzième siècle, une troisième de ce nom. Cette porte, située à la hauteur de la rue Culture-Sainte-Catherine, fut détruite en 1382, pendant les troubles qui inaugurèrent le malheureux règne de Charles VI, et ses débris servirent à former les murailles de la Bastille. Les ruines de la Bastille furent, à leur tour, employées comme matériaux dans la construction du pont de la Concorde: ainsi ces mêmes pierres que baigne la Seine, avant de s'arrondir en arches, avaient été porte et prison d'État.

Enfin, une quatrième porte du nom de Saint-Antoine fut élevée, en 1670, à l'extrémité du faubourg. Colbert en voulait faire un monument des conquêtes de la Flandre et de la Franche-Comté. Leveau, Lebrun et Perrault présentèrent des plans; ceux du dernier, qui étaient d'un beau modèle, furent préférés. Mais Louis XIV, blasé sur les arcs de triomphe, n'ayant point paru se mettre beaucoup en peine de la porte Saint-Antoine, naturellement personne ne s'en soucia plus, et elle ne fut jamais figurée qu'en bois et en plâtre.

(1) Voyez pag. 33.

JEANNE GRAY.



La Tour de Londres, ce sombre et sanglant théâtre des royales catastrophes de l'Angleterre, n'en a pas vu se consommer de plus douloureuse que l'exécution de Jeanne Gray. Marquée du sceau de la fatalité comme les personnages de la tragédie antique, douée des grâces, de l'esprit et des vertus les plus aimables, elle subit une cruelle destinée sans l'avoir méritée, sans que rien paraisse avoir pu l'y soustraire. Elle paya de sa vie le malheur d'être du sang des rois et des complots tramés dans l'intérêt d'une ambition à laquelle elle était inaccessible; elle fut entraînée dans l'abîme par tous ceux qui lui étoient le plus chers, et, avant tout, par son beau-père, le duc de Northumberland, qui avait voulu régner sous son nom.

Cet insolent favori du faible et débile Édouard VI, était le plus puissant, et, grâce à sa rapacité, le plus riche seigneur de l'Angleterre. Il n'ignorait pas tout ce que sa fortune avait de précaire, dans la prévision de la fin prochaine d'Édouard et de l'inimitié de Marie Tudor, héritière présomptive du trône. Dès qu'il serait à la merci de ses ennemis, il avait

à craindre d'expier ses intrigues sur l'échafaud, ou tout au moins d'être forcé de résigner ses charges et de renoncer à ses richesses. Il résolut de conjurer ce danger en multipliant ses créatures, en augmentant les ressources de ses partisans, en liant sa cause à celle des premières familles par des alliances et surtout par le mariage de son quatrième fils Guilford Dudley avec Jeanne Gray, petite-fille de Marie sœur de Henri VIII; puis enfin en obtenant d'un roi mourant un testament qui changeât l'ordre de succession au trône. Les héritiers légitimes d'Édouard étoient Marie et Élisabeth, ses sœurs. Leur exclusion une fois prononcée, la couronne revenait aux représentants de la sœur de Henri VIII, Marie, qui, veuve du roi de France Louis XII, avait ensuite épousé Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille qui fut marquise de Dorset. N'ayant pas assez d'ambition pour aspirer à un trône disputé, la marquise consentit sans peine à transférer ses droits à Jeanne Gray, sa fille aînée, mariée au fils du duc de Northumberland. Celui-ci éveilla les préjugés religieux d'Édouard; il lui remit devant

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40

les yeux l'acte du parlement qui entachait la naissance de ses deux sœurs Marie et Élisabeth ; il lui fit entrevoir le rétablissement du papisme sous le règne de Marie, et lui conseilla de l'écartier du trône, ainsi qu'Élisabeth, pour le laisser à la postérité de sa tante, dont les descendants actuels étaient distingués par leur piété et leur attachement au protestantisme.

Édouard donna les mains à ce plan du duc de Northumberland, qui, par artifices, promesses ou menaces, réussit à l'exécuter entièrement, et Jeanne Gray fut ainsi condamnée à ceindre une couronne.

Peu après (6 juillet 1553), Édouard mourut. On cacha quelques jours cette nouvelle, pour mieux préparer l'avènement de Jeanne. Elle avait seize ans. Occupée à cultiver son esprit, adonnée à l'étude de l'Écriture et des classiques, elle ne savait rien des projets de Northumberland, en sa faveur, et des intrigues par lesquelles il avait abusé de la simplicité d'Édouard. Préférant à tout le charme de la vie privée, elle était retirée dans la solitude à Chelsea, lorsqu'il lui parvint (9 juillet) un ordre du conseil de revenir immédiatement à Londres et d'y attendre les commandements du roi. Elle obéit, et le lendemain elle reçut la visite de Northumberland et de plusieurs lords qui, après l'avoir instruite des dispositions testamentaires du roi, fléchirent le genou, la reconnurent pour leur souveraine, et jurèrent qu'ils étaient prêts à défendre ses droits au prix de leur sang. Une communication si importante, et si subite, ne pouvait pas ne pas jeter une extrême agitation dans l'esprit d'une jeune femme naturellement timide, et d'une santé délicate. La douleur que lui causait la mort de son royal cousin, la surprise, le regret de quitter une situation où elle se trouvait heureuse, tout fit sur elle une impression profonde : elle trembla, poussa des cris de terreur et s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens, elle voulut résister en plaidant la cause de Marie ; mais l'insistance de tous les siens ne la laissa pas maîtresse de suivre ses propres inspirations.

Le jour suivant, la nouvelle reine fut conduite à la Tour de Londres, où les rois d'Angleterre étaient alors dans l'usage de résider pendant les préparatifs de leur couronnement. Dans la même soirée, les hérauts proclamèrent la mort d'Édouard et l'avènement de Jeanne. Le peuple, qui ne mettait pas en doute les droits de Marie, et qui connaissait toute l'ambition artificieuse de Northumberland, écouta cette proclamation dans un silence du plus sinistre augure. Et, en effet, Marie rallia de nombreux défenseurs, tandis que ceux de Northumberland diminuaient chaque jour. Il essaya sans succès de marcher avec des troupes contre ses adversaires. Son parti dans Londres et hors de Londres fut bientôt réduit à rien, et Marie vint prendre possession du trône.

Le règne de Jeanne Gray, si l'on peut appeler ainsi sa retraite dans une prison, avait duré neuf jours, et neuf jours de douleurs et d'angoisses. Elle n'avait que trop pressenti les malheurs qu'attirerait sur elle et sur toute sa famille la folle ambition de Northumberland. Il en fut la première,

mais non la plus regrettable victime. Arrêté comme coupable de haute trahison, il fut jugé, condamné à mort et exécuté avec deux de ses complices.

Quant à l'infortunée Jeanne Gray, Marie eut scrupule de souiller les commencements de son règne, en faisant expier par l'échafaud à sa rivale le tort d'avoir été le jouet, l'instrument passif des projets de son beau-père : on la laissa languir dans la Tour de Londres. Mais il était dans sa destinée de répondre pour les fautes des autres. Les sévérités de la reine, son intolérance, son dessein de rétablir la religion romaine, son mariage projeté avec le roi d'Espagne, qui blessait l'orgueil national, toutes ces causes avaient fait de nombreux mécontents, et, comme de coutume, des conspirations étaient ourdies contre elle. Il y eut une dans laquelle trempait le duc de Suffolk, grand-père de Jeanne Gray, et qui eut d'abord assez de succès pour que son chef, sir Thomas Wyatt, pénétrât à la tête de ses forces jusque dans Londres. Cependant il fut fait prisonnier, et, comme de coutume encore, la reine entendit ces funestes conseils qui font aux princes un devoir de la rigueur. Naturellement cruelle et vindicative, Marie n'avait que trop de penchant à les suivre ; elle condamna l'indulgence dont elle avait usé par politique envers la plupart des affidés de Northumberland, comme la cause de la dernière conspiration, et se décida à signer un ordre pour l'exécution de Guilford Dudley et de sa femme lady Jeanne Gray, qui étaient l'un et l'autre complètement étrangers à la tentative de Wyatt. Ni l'innocence de Jeanne, ni sa jeunesse, si nobles et touchantes qualités, ne purent rien en sa faveur : elle dut se résigner à mourir.

Quoiqu'elle n'eût que dix-sept ans, elle était déjà célèbre par sa connaissance des langues anciennes et modernes. On a publié des lettres d'elle en latin et en grec, qui supposent des facultés et surtout une supériorité de raison, une élévation de caractère, bien rares à son âge. Toute son existence était empreinte de douceur, de dignité, de piété. Il n'avait pas fallu moins que les efforts de son père et de sa mère, que les prières de son époux qu'elle aimait tendrement, que l'empire exercé sur elle par le duc de Northumberland pour qu'elle se laissât faire reine ; car, dans un âge ouvert à toutes les illusions les plus décevantes, l'éclat d'une couronne ne l'avait pas éblouie. Tout cela demandait grâce pour un instant de faiblesse, alors qu'assiégée par les sollicitations de toute sa famille, elle avait perdu sa fermeté ordinaire : elle la retrouva du moins tout entière en face de la mort.

Jamais on n'avait vu une résignation plus courageuse, plus calme, plus véritablement chrétienne. Elle eût pu racheter sa vie en changeant de religion, et persévéra dans sa foi, malgré les efforts de trois prêtres que la reine lui avait envoyés pour l'endoctriner. Elle écrivit une lettre en grec à sa sœur pour l'exhorter à la constance dans toutes les situations de la vie : elle prêchait alors d'exemple. Quand le jour fatal fut venu (12 février 1554), lord Guilford son époux demanda à la voir ; mais redoutant pour elle et pour lui l'épreuve de ces adieux

solennels, de ces derniers instants de joie et de désespoir qui font sentir toute l'amertume de la mort, elle refusa l'entrevue en disant que dans peu d'heures ils se reverraient au ciel. D'une fenêtre de la prison, elle lui donna les marques de la plus vive affection pendant qu'on le conduisait au supplice. Quelques moments après elle contempla son cadavre sanglant que l'on rapportait à la chapelle, et ayant appris qu'il était mort avec courage, le sien se ranima et lui rendit ce cruel spectacle moins pénible.

Soit que Marie eût craint l'émotion de la foule à l'aspect de cette jeune femme si intéressante immolée par la hache du bourreau, soit qu'en raison de l'extraction royale de Jeanne, on voulût lui épargner l'ignominie d'un supplice public, l'échafaud avait été dressé dans la Tour. Jeanne Gray, innocente, gracieuse, adorable comme cette jeune captive qu'André Chénier a chantée en vers si mélodieux, et bien que l'amour de la vie dût lutter en elle avec force, monta à l'échafaud d'un pas ferme et avec une contenance paisible. Elle donna ses tablettes pour souvenir au gouverneur de la Tour qui l'accompagnait. Elle adressa aux spectateurs le discours le plus pathétique, n'imputant son malheur à personne, n'en accusant qu'elle-même, et disant que son crime était moins d'avoir porté la couronne que de ne pas l'avoir refusée avec assez d'énergie. Elle ajouta « qu'en vain l'atteinte qu'elle avait don-

née aux lois semblait trouver son excuse dans l'autorité qui l'avait forcée d'agir; qu'elle voulait prouver, par la résignation à son arrêt, le désir sincère d'expié une faute qu'un excès de piété filiale lui avait fait commettre; que l'histoire de sa vie servirait à démontrer que la pureté des intentions ne justifie nullement les crimes de fait, surtout lorsque ces crimes tendaient en quelque sorte à nuire au bien public. » La douce victime exprima encore l'espoir d'être sauvée par les seuls mérites du Christ, et récita un psaume. Ensuite elle se fit déshabiller par ses femmes et tendit la tête au bourreau qui la trancha d'un seul coup. Il s'était d'abord mis à ses genoux pour lui demander un pardon qu'elle lui avait accordé de tout son cœur.

Tel fut ce drame cruel dont le dernier acte vient d'être reproduit sur la toile par M. Delaroche, dans une composition élégante, châtiée, harmonieuse comme une tragédie de Racine et non moins touchante; avec une vérité et un intérêt qui attachent et émeuvent profondément le spectateur. Ce tableau, honneur de l'exposition de 1834, sans partager un instant les opinions, n'a trouvé que des louanges aussi éclatantes que méritées, et compte désormais parmi les productions dont notre école est le plus en droit de s'enorgueillir. A tous ces titres, il devait figurer aussi dans *la Mosaïque*, qui ne laissera jamais échapper l'occasion d'offrir à ses lecteurs une œuvre de l'art vraiment digne de leur attention.

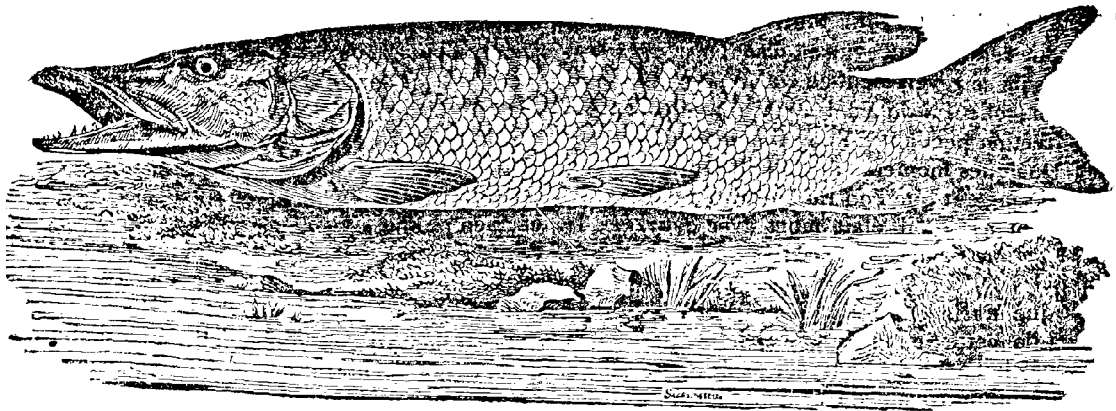
LE BROCHET.

Le brochet, que l'on retrouve dans tous les pays connus, est, parmi les poissons d'eau douce, ce qu'est le requin parmi les habitants des mers, le vautour parmi les oiseaux, la hyène parmi les quadrupèdes. La voracité est le trait le plus saillant de son caractère, et si l'on avait à le qualifier d'un seul mot, il faudrait l'appeler le vorace. C'est que pas un animal n'a été plus spécialement créé pour dévorer que le brochet; c'est que pas un ne remplit mieux sa vocation, comme le dit M. de Lacépède, « que ce tyran dévastateur des eaux douces, qui, insatiable dans ses appétits, ravage avec une promptitude effrayante les rivières et les étangs; qui, féroce sans discernement, n'épargne pas son espèce et mange ses propres petits; qui, goulu sans choix, déchire, avale avec une sorte de fureur les restes mêmes des cadavres putréfiés. »

Le brochet a le corps robuste et délié, quoique son ventre soit tombant comme celui de tous les gourmands. Plus rapide et plus fort que les autres poissons d'eau douce, il les peut tous atteindre et tous vaincre. Son effrayante gueule lui assure la supériorité en toute rencontre. Cette gueule, allongée outre mesure, et dépendant fendue presque jusqu'aux yeux, est pourvue dans son immense développement d'un armement formidable. Des dents petites et aiguës garnissent le devant de la mâchoire inférieure, dont les côtés en présentent qui sont plus fortes, recourbées et alternativement fixes et mobiles. Cette

mâchoire semble destinée, d'après sa disposition à saisir seulement et à retenir la proie, que la mâchoire supérieure déchire, pétrit et amollit. Cette dernière mâchoire, lisse et désarmée sur ses bords latéraux, n'est munie en avant que de pointes extrêmement fines; mais sur la concavité du palais s'alignent longitudinalement en trois rangées, plus de sept cents dents! Les chairs que les crochets inférieurs maintiennent sous l'action de cette terrible râpe sont immédiatement broyées, triturées et dirigées vers un estomac large, long, capable enfin de recevoir tout ce que lui peut envoyer une gueule aussi active. Le reste de l'appareil digestif est également calculé pour se débarrasser promptement de la proie dévorée et faire place à une proie nouvelle. Indépendamment de ces moyens matériels de capture et d'absorption, le brochet a des ressources intellectuelles au service de son avidité. Sa tête, aplatie et déprimée comme celle de tous les individus à passions brutales, est pleine de ruses de guerre et de chasse, et les poissons ont tout à la fois à se défendre contre ses attaques ouvertes et à se garder de ses pièges.

Ainsi convenablement équipé pour que sa faim, plus insatiable que le tonneau des Danaïdes, n'ait jamais à pâtir, le brochet engloutit tout ce qui passe à portée de sa gueule sans cesse béante. La carpe elle-même, malgré les relations de comimérage qu'établit La Fontaine, n'est pas épargnée. Tel amateur dit avoir



(Le Brochet.)

vu un brochet s'accrocher aux lèvres d'une mule pendant qu'elle buvait et ne lâcher prise qu'en touchant au rivage; tel autre prétend avoir trouvé dans l'estomac d'un brochet, un autre brochet, lequel avait dans le sien un gros rat, lequel aurait peut-être eu aussi quelque chose intérieurement, si ces autopsies successives ne s'étaient arrêtées à lui.

Ce portrait du brochet indique assez qu'il est la terreur et le fléau des eaux douces; aussi l'enferme-t-on généralement, pour l'empêcher de commettre ses dévastations, dans des caisses de bois flottantes et percées de petits trous, par lesquels il reçoit l'eau, l'air et la nourriture, ou même on l'exclut tout-à-fait des viviers qu'on empoisonne. Mais cette précaution ne suffit guère : ses œufs ayant une vertu purgative, les oiseaux qui en mangent les vont rendre çà et là avant de les avoir digérés, et les possesseurs désolés des étangs voient naître tout à coup spontanément, sans intervention visible de parents, comme par création première, des brochets là où ils n'avaient jeté que des carpes. Les œufs de brochets voyagent encore d'une autre manière par cette même route des airs; la matière glutineuse dans laquelle ils nagent, s'attachant aux jambes et aux plumes des oiseaux pêcheurs, est voiturée par eux de pièces d'eau en pièces d'eau. Les spéculateurs en poissons signalent le héron comme le principal agent de ce transport clandestin et illicite.

C'était justice que le brochet fût puni par où il pêche, c'est-à-dire par sa gourmandise. Quoiqu'il possède la faculté du boa d'avaler et de digérer peu à peu et par partie une proie trop grosse pour être engloutie d'un seul effort de mâchoire et de gosier, cependant il s'obstine quelquefois à vouloir absorber un morceau tellement volumineux qu'il s'étouffe pendant l'opération, malgré toute la puissance et l'activité de ses organes. L'épinoche et la perche, dont les nageoires dorsales sont armées d'aiguillons, vengent leur défaite en perçant les entrailles du glouton qui les dévore. De là vient qu'un brochet expérimenté n'attaque jamais l'épinoche qui dresse ses épines en mourant, et qu'il n'avale la perche que lorsqu'elle est tout-à-fait morte et qu'il peut la

tourner de façon à rabattre la nageoire dorsale. Mais les brochetons, emportés par leur ardeur, négligent ces précautions et se crèvent l'estomac. Des maladies internes, des vers qu'enfantent ces excès gastronomiques châtient encore l'intempérance du brochet.

La loi du talion rétablit aussi une sorte d'égalité entre le brochet et ses victimes. D'abord se l'appliquant à eux-mêmes, les brochets se font rude guerre, s'entre-dévoient : ils sont tellement friands des œufs de leurs femelles, qu'ils les persécutent au moment de la ponte, et qu'ils les obligent de se cacher pour frayer en paix. Leur frai n'est pas moins recherché par les autres poissons et par les oiseaux pêcheurs, qui estiment également beaucoup la chair des jeunes brochets dont plus tard, ils auraient été la proie. L'homme enfin, qui redresse tous les torts dans la création, en croquant impartiallement vainqueurs et vaincus, fait expier aux brochets leurs rapines et leurs tyrannies. Car, renommé de toute antiquité et en tous lieux comme mangeur, le brochet ne l'est pas moins comme mangeable. Sa chair est blanche, ferme, feuilletée, savoureuse, peu grasse et de facile digestion. Les peuples du Nord la marinent, la fument, la salent, et en font l'objet d'un commerce très étendu, parce que le brochet abonde dans leurs rivières, et parce qu'ingénieux dans l'attaque il ne l'est point dans la défense, et que tous les moyens de pêche sont bons pour le prendre. La foëne, la ligne, le collet, l'épervier, la nasse, réussissent contre lui; on le tue même à coups de bâton pendant les fortes chaleurs de l'été, lorsque, bien repu, il monte à la surface des eaux pour digérer et dormir au soleil. Les œufs du brochet sont aussi soigneusement recueillis dans quelques contrées de l'Allemagne septentrionale, et on les fait servir, comme ceux de l'esturgeon, à la préparation du *Caviar*. Toutes ces causes de destruction expliquent pourquoi la race du brochet, malgré les circonstances favorables à sa multiplication et malgré la richesse infinie de l'ovaire chez la femelle, n'est pas plus abondante.

Ce ne sont pas seulement ses propriétés gastronomiques, actives et passives, qui mettent le brochet hors de ligne parmi les poissons. Sa grosseur

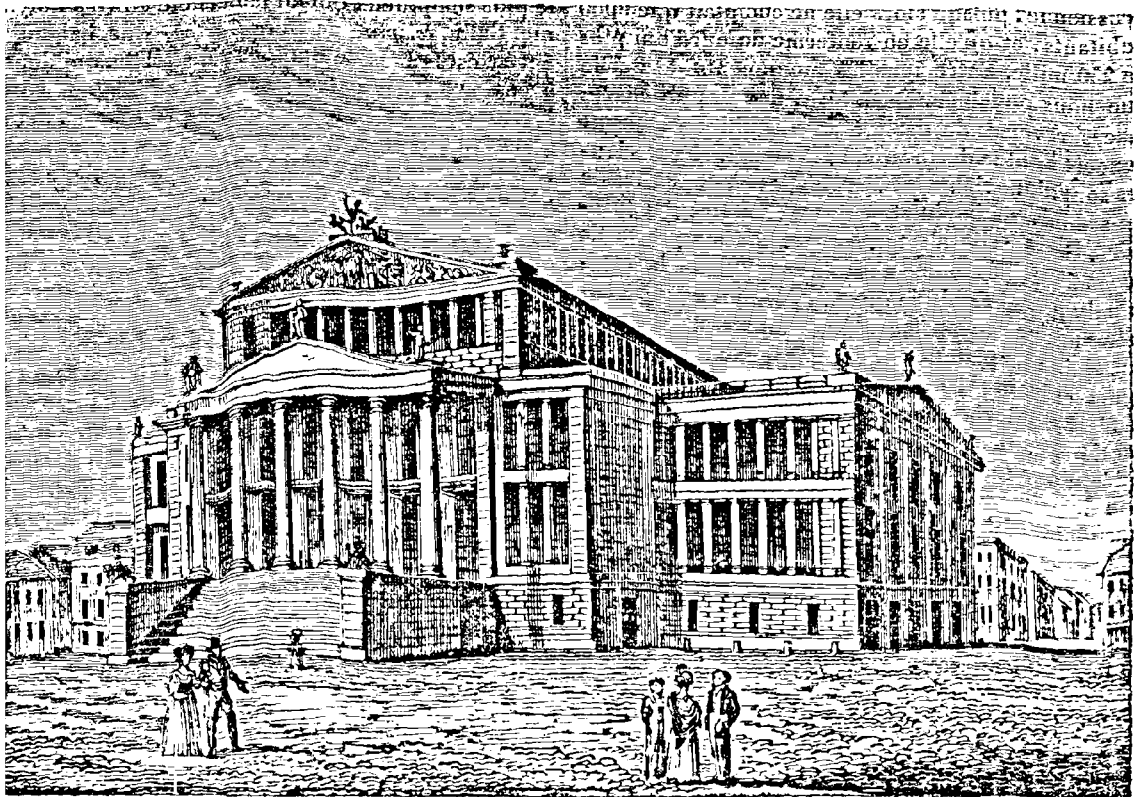
et sa longévité, dont un seul exemple donnera la mesure, ne le rendent pas moins remarquable. On pêcha, en 1497, dans le domaine de Lautern, près de Manheim, un brochet long de dix-neuf pieds, pesant trois cent cinquante livres, et âgé de plus de deux cent trente-cinq ans, ainsi que le constatait son acte de naissance qu'il portait gravé sur un anneau de cuivre doré passé dans ses ouïes. « Je suis, était-il dit, dans l'inscription, le poisson qui a été jeté le premier dans cet étang par les mains de l'empereur Frédéric II le 5 octobre 1262. » Le portrait de ce monstre conservé jusqu'aujourd'hui dans le château de Lautern, et son squelette long-temps exposé à Manheim, ne permettent guère de contester l'authenticité de ce fait, après lequel on n'ose parler ni des brochets longs de cinq, six, huit et dix pieds, non plus que des brochets octogénaires, et même centénaires. Il faudrait, pour suivre la progression obligée du récit, remonter jusqu'à ces brochets que Pline disait peser mille livres et vivre quelque sept ou huit cents ans.

A ne juger le brochet que sur l'apparence, on serait loin de lui supposer le caractère ignoble et

les mœurs farouches que nous venons de peindre. Malgré l'étrange structure de sa tête et sa rotundité abdominale, ses formes sont délicées, ses proportions agréables, ses couleurs variées et riches. Sa robe, grise, verte, jaune, blanche même, selon l'âge et le sexe et selon les influences diverses des eaux, est ornée de taches pâles, dorées et noires, semées avec une profusion irrégulière. Ces nuances sont des indices auxquels les amateurs reconnaissent la qualité de la chair : la robe jaune tachetée de noir se paie plus cher qu'aucune autre, quoiqu'un dos bien marqué de vert ne soit pas à dédaigner.

La figure qui accompagne cet article est l'exacte ressemblance, est le portrait, pour ainsi dire, d'un brochet long de quatre pieds un pouce, et pesant trente-neuf livres, qui a été pêché en 1830, dans l'étang de Dampierre. Nous croyons que la vérité, l'élégance et la finesse du burin avec lesquelles ce brochet est rendu, ne seront pas moins remarquables du public que le talent qui distingue la gravure de la carpe, et, en général, celle de tous les animaux que M. Susemihl s'est chargé de représenter pour notre ouvrage, et autant que possible d'après nature.

Salle de Concert de Berlin.



Bien que la monarchie prussienne n'ait commencé qu'avec le dix-huitième siècle, et que Berlin (1), comme capitale du royaume, soit une des

(1) Voyez page 124.

plus jeunes de l'Europe, cependant peu de villes d'Allemagne sont plus riches en monuments. Frédéric-le-Grand, qui est le vrai fondateur de la Prusse, s'était efforcé de rendre la ville royale digne du peuple auquel il faisait prendre un rang si glo-

rieux en Europe. Berlin s'élevant et grandissant sous son génie en reçut et en porte encore aujourd'hui l'empreinte dans ses édifices publics et dans ses maisons particulières. Car pour les villes qui ne se forment point lentement par des agrégations successives, mais qui surgissent tout à coup par ordre d'un Auguste ou d'un Louis XIV, les palais et les monuments servent de modèle d'architecture, chacun s'inspire dans la sphère des pensées larges et brillantes du maître, et tout prend un caractère de grandeur. L'impulsion donnée par Frédéric II a continué à agir sous ses successeurs, et sous peine de disparates, ses plans et ses dessins sont encore nécessairement suivis dans les constructions publiques et privées. Cette influence permanente du grand roi sur les développements de sa cité, et la rapidité avec laquelle Berlin s'est accrue, expliquent pourquoi elle est une des villes allemandes les mieux bâties, pourquoi elle n'éprouve point, ainsi que la plupart des capitales, des parties honteuses au milieu de ses beautés, pourquoi enfin elle ne blesse pas les yeux par le contraste, le choc, la juxtaposition des architectures de tous les âges. Berlin, en effet, quoique fondée au douzième siècle, comme l'attesterait, à défaut d'autres preuves une de ses églises, fortement frappée au coin de cette époque, est une ville toute moderne, et sa date réelle est celle de la fondation de la monarchie prussienne, puisqu'alors elle ne comptait que 6000 habitants, et qu'elle en renferme aujourd'hui plus de 250 mille. Entre tous les monuments de Berlin que nous pouvions reproduire, une des premières places revenait de droit à sa magnifique salle de concert dont la décoration et la structure extérieures sont d'une richesse telle, qu'elles n'ont pas besoin du secours de la plume pour être senties et appréciées. Cette salle n'est d'ailleurs qu'une partie de l'ensemble, et comme c'est l'ensemble de la capitale du grand Frédéric que nous tenons à faire connaître, nous croyons ne pouvoir mieux arriver à ce but qu'en empruntant à un voyageur français les lignes suivantes, qui peignent assez bien l'aspect général de Berlin, en nommant ses principaux édifices. « Nous n'avons rien à Paris, dit-il, qui donne l'idée d'une telle magnificence, d'une telle profusion de palais, d'arcs, de temples, de bâtiments remarquables, de la largeur symétrique et sans froides des rues et places de Berlin. On croit voir ces rideaux de théâtre sur lesquels Degotty s'est plu à réunir, sur un même point, tous les prodiges que le génie des architectes a disposés dans toutes les villes du monde; l'œil étonné ne rencontre que péristyles, frontons, colonnades surtout; les colonnes sont peut-être même trop prodiguées. Placé sous la magnifique *allée des Tilleuls* (promenade qu'on peut comparer aux boulevards de Paris, avec cette différence que les piétons en occupent le centre et les équipages les deux côtés), on aperçoit du même coup d'œil le *palais du roi*, le nouveau palais, l'*Opéra*, édifice plein de magnificence, l'Université, la *belle statue en bronze de Blücher*; sur le second plan, l'*église catholique* avec son dôme et ses beaux portiques, la *nouvelle Salle de Concert*, d'une élégance

au-dessus de tout éloge, la *porte de Brandebourg*, sur laquelle sont remontés les quatre chevaux que nous avons eu grand tort de prendre, enfin la *promenade de Thier-Garten*, un des plus beaux parcs de l'Europe.

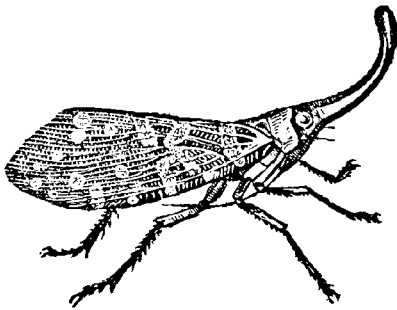
L'*allée des Tilleuls* est la plus magnifique vue qu'on puisse concevoir. Longue de plus de 4,000 pieds et large de 160, elle est bordée d'édifices splendides et plantée de six rangées d'arbres. Le *palais du roi*, chef-d'œuvre de l'architecte Schluter, est la gloire et l'orgueil de Berlin; il s'appuie sur l'arsenal d'où 200 mille hommes pourraient sortir armés. L'*Opéra*, plus vaste qu'aucune salle de spectacle d'Europe, peut contenir 5,000 personnes, et ses loges, par un raffinement de galanterie hospitalière, s'ouvrent *gratis* aux étrangers. La *statue de Blücher* se fait remarquer au milieu des généraux, en bronze et en marbre, qui s'élèvent de toutes parts pour former l'état-major de leur chef, le grand Frédéric. Ces nobles figures ne font pas seulement l'ornement des places, elles sont encore des monuments de la reconnaissance du peuple prussien envers ceux qui l'ont servi. L'*église de Sainte-Hedwige* rappelle le Panthéon de Rome, et la *porte de Brandebourg*, les Propylées d'Athènes: le *quadriga* qui la surmonte et que Paris a possédé de 1806 à 1814, est l'œuvre d'un chaudronnier de Berlin; il est frappé en bosse sur cuivre laminé. La *Salle de Concert* est le temple le plus somptueux qui ait jamais été élevé à Polymnie. Enfin, le *parc de Thier-Garten*, que baigne la Sprée, est le bois de Boulogne de Berlin, qui donne à envier à Paris ses *jardins d'hiver*, ses immenses serres chaudes où les promeneurs, tout à l'heure glacés et attristés par le spectacle des frimas et des neiges, trouvent soudain l'atmosphère tiède et la végétation brillante de l'Orient.

En Fulgore.

Lorsque arrivent les mois du printemps, tout le monde voit, pendant les belles soirées, briller sous l'herbe ou dans le feuillage ces étincelles mouvantes et vivantes dont s'illuminent les gazons et les buissons; tout le monde connaît le *ver-luisant*. Tout le monde sait que les femelles seules portent ce faucon, qu'elles n'allument que pour guider vers elles leur mari, et qu'elles éteignent quand il est devenu inutile. Les autres parties du globe possèdent aussi des insectes qu'on peut, en ne les considérant que dans leurs facultés phosphorescentes, appeler des *vers-luisants*, mais qui, sous tous les autres rapports, n'ont avec eux aucune analogie, et dont les propriétés, par conséquent, autant que la figure, nous sont moins familières. Telle est la mouche à feu du Brésil; telle est encore la fulgore de Surinam.

La Fulgore, dont la classe nombreuse se compose d'une trentaine d'espèces, répandues à Cayenne, en Chine, dans les Indes, en Afrique et en Australasie, ne forme elle-même qu'une branche de la famille des cigales. Elle en a les mœurs, les habitudes et la conformation anatomique dans des proportions

plus grandes; elle subit aussi ces métamorphoses par lesquelles la nature a donné aux insectes le privilège de doubler et de varier leur existence. Ce privilège semble même avoir été étendu en faveur des fulgores. D'abord elles rampent et elles se traînent comme des sauterelles dont on aurait coupé les pattes : peu après elles se transforment en mouches verdâtres pour entrer dans la catégorie des cigales. Leur vol alors est si rapide que leurs ailes agitées produisent un bruit extraordinaire, qu'on a comparé au son d'une vielle; les fulgores, pendant cette période de leur vie, en reçoivent le nom de *vielleuses*; mais elles le perdent bientôt, pour prendre celui de *porte-lanterne*, qui annonce chez elles une dernière métamorphose, et le caractère le plus remarquable de leur nouvelle nature.



(La Fulgore.)

Les fulgores, arrivées à cet état, sont longues d'environ quatre pouces; la couleur de leur robe est d'un jaune pâle et sale; les ailes supérieures portent sur leur fond grisâtre quelques lignes brunes; les ailes inférieures sont ornées de deux taches ocellées, que compose un cercle jaunâtre, tracé autour d'un point olive. Leur *lanterne*, d'une couleur verte, est formée par une sorte de vessie s'arrondissant à l'extrémité libre de la tête, qui devient alors longue de près de deux pouces, en y comprenant l'excroissance.

Cette lanterne s'allume pendant la nuit sans qu'on ait pu encore vérifier dans quel but, et la clarté qu'elle répand est assez vive pour permettre de lire. Mademoiselle de Mérian, qui écrivait au commencement du dix-huitième siècle, affirme s'en être servie pour déchiffrer la *Gazette de Leyde*, imprimée alors en caractères extrêmement fins. Cette intensité de lumière a été contestée par quelques naturalistes. Cependant l'auteur que nous venons de nommer et dont la véacité et l'exactitude sont d'ailleurs reconnues, décrit les fulgores porte-lanterne avec un soin minutieux et des particularités qui ne permettent guère de l'accuser de légèreté dans l'observation ou de mauvaise foi dans le récit. Nous citerons l'anecdote suivante qu'elle raconte à l'appui de ses assertions.

Pendant son séjour à Surinam, des Indiens lui ayant apporté des fulgores qu'elle n'avait point encore eu occasion d'examiner, elle les renferma dans une boîte afin de les étudier à loisir, et pour ne point se séparer de son trésor, elle plaça la boîte dans sa chambre à coucher. Pendant la nuit les fulgores commencèrent à s'agiter dans leur prison et

à produire ce petit bruit que doivent connaître tous les amateurs qui ont tenu un insecte quelconque de la famille des cigales en captivité. Réveillée par ce son extraordinaire, mademoiselle de Mérian se convainquit bientôt que le bruit qu'elle entendait provenait de la boîte aux fulgores. Elle la prit pour rétablir la paix parmi les prisonnières, et l'ayant ouverte, elle fut frappée d'étonnement en trouvant l'intérieur embrasé. Dans le premier moment de surprise elle laissa échapper la boîte de ses mains, et les captives, rendues à la liberté, s'envolèrent aussitôt à travers l'appartement. La vue de toutes ces étoiles volantes qui éclairaient la chambre expliqua à mademoiselle de Mérian la cause de l'embrasement apparent de sa boîte en même temps qu'elle lui révélait la propriété la plus remarquable des fulgores. Les fugitives n'ayant pas l'instinct d'éteindre leurs lanternes pour se pouvoir cacher, furent reprises et réintégrées dans leur prison.

A côté de la fulgore *porte-lanterne*, qui habite Surinam, se place la fulgore *porte-chandelle*, que possède la Chine, et dont la figure est souvent peinte sur les papiers, les étoffes et les boiseries de ce pays. Comme l'indique la gradation marquée entre lanterne et chandelle, la fulgore porte-chandelle est plus petite que la fulgore porte-lanterne; elle s'en distingue encore par sa robe plus riche et par ses ailes ornées de couleurs plus éclatantes.

HISTOIRE DE FRANCE.

CHILDÉRIC.

Siles Francs prirent Childéric pour chef à cause des exploits de son père Mérovée, ils n'eurent pas lieu de s'applaudir d'avoir abandonné en sa faveur leur ancien mode d'élection, d'après lequel c'était le mérite du candidat et non sa naissance qui le faisait élever sur le pavois. De honteux excès flétrirent le commencement de son règne. Sans frein dans ses passions, il s'attaqua à la pudeur des femmes et des filles des Francs. Fiers et toujours impatients du joug, ils ne purent souffrir de tels affronts; ils se soulevèrent contre Childéric, le dégradèrent de son rang, et peut-être lui eussent-ils ôté la vie s'il ne s'était soustrait à leur colère par une prompt fuite. Les Francs se donnèrent alors pour chef Égidius qui commandait les armées romaines dans les Gaules. Défenseur courageux des Armoriques, Égidius avait plusieurs fois combattu et repoussé les Francs; ce peuple belliqueux ne vit dans son vainqueur que le plus digne de l'autorité suprême.

Cependant Égidius ne régna que peu d'années sur les Francs. Childéric enlevé, encore enfant, par un parti de l'armée des Huus, avait été délivré par Viomade que ce premier service sembla lui attacher pour la vie. Avant de s'exiler, Childéric rompit un écu d'or avec cet ami fidèle qui en prit une moitié, en convenant de la lui envoyer aussitôt qu'il verrait les esprits assez changés pour lui permettre de rentrer dans sa patrie. Viomade hâta ce moment

de tous ses efforts, en donnant à Égidius, qui l'avait choisi pour ministre, les conseils les plus propres à le perdre auprès des Francs. Il l'engagea à les assujettir à payer l'impôt auquel les Gaulois étaient soumis. Les Francs regardèrent cette entreprise comme un attentat à leur liberté; d'autres actes de tyrannie achevèrent de les irriter, et Viviane fit remettre à Childéric le signe convenu.

Childéric s'était réfugié, dit-on, chez le roi de Thuringe où il passa les huit années de son exil. D'autres veulent qu'il se soit rendu à Constantinople d'où l'empereur lui ordonna de retourner en Gaule pour contre-balancer le pouvoir suspect d'Égidius. On remarquera qu'un de ces voyages n'exclut pas l'autre, et que ces deux récits n'ont rien de contradictoire. Quoi qu'il en soit, Childéric reparut subitement au milieu des Francs, qui le rétablirent dans son autorité avec toutes les cérémonies d'une nouvelle élection.



(Childéric.)

Il eut ensuite de nombreux combats à livrer aux Romains, aux Visigoths, et se signala par ses conquêtes. Il promena ses armes victorieuses de la Somme à la Seine et de ce dernier fleuve à la Loire. Des historiens racontent qu'il avait fait une alliance avec Égidius pour opposer une digue à l'ambition des Visigoths. Ces deux chefs eurent aussi à repousser les Saxons qui, débarqués sur les côtes de l'Océan, s'étaient avancés jusque sous les murs d'Angers. Ce fut à cette époque qu'un grand nombre des habitants des îles Britanniques, chassés de leur pays par les Anglo-Saxons, vinrent chercher un asile dans l'Armorique qui prit et conserva le nom de Bretagne.

Childéric avait regagné l'affection des Francs par sa bravoure et ses succès; mais il paraît que ses premiers malheurs n'avaient pu réformer son caractère: dans son exil même, il avait violé les droits les plus saints de l'hospitalité en séduisant la femme

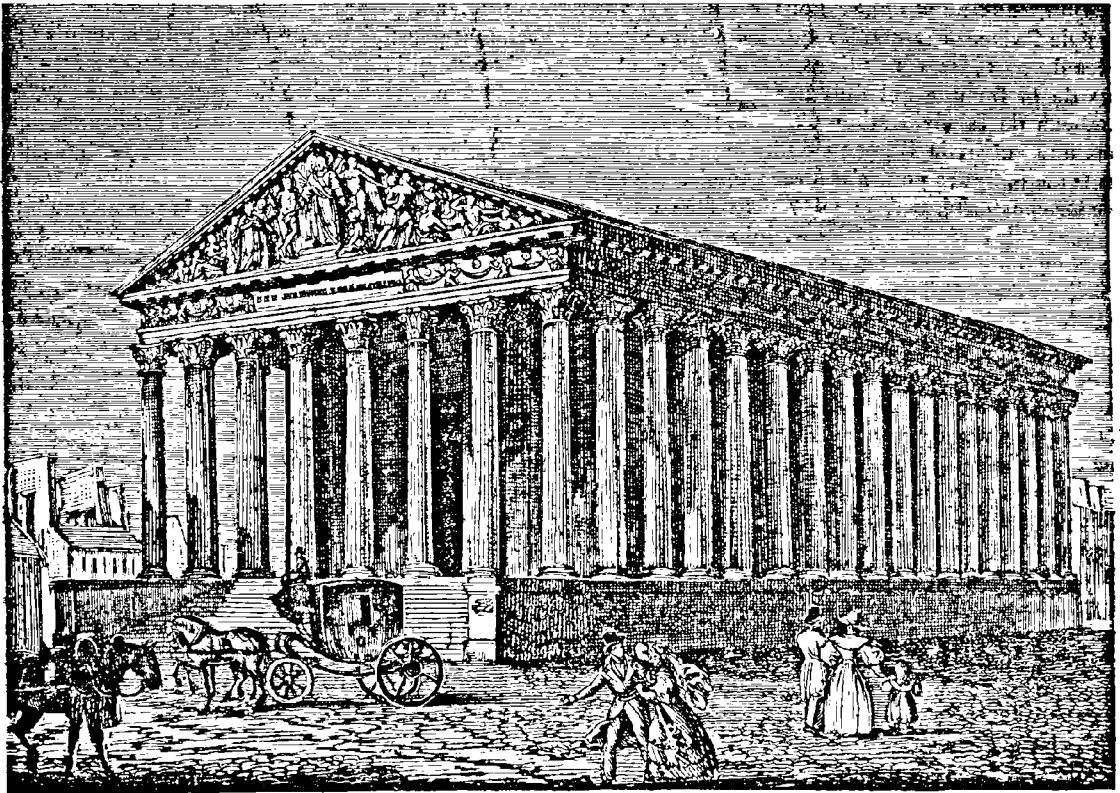
du roi de Thuringe. Cette reine, nommée Basine, non moins emportée par ses passions que son coupable amant, abandonna son mari, sa famille, et vint rejoindre le roi des Francs dans les Gaules.

« Si j'avais connu, lui dit-elle, un guerrier qui te surpassât en vaillance, en force et en beauté, je t'aurais été chercher pour me donner à lui. » Touché d'un amour si grand, si dévoué, Childéric l'épousa vers l'année 465, et il en eut un fils qui fut Clovis, le véritable fondateur de la monarchie française.

Childéric mourut en 482 âgé d'environ 45 ans. Non-seulement les historiens n'avaient jamais déterminé exactement l'étendue de ses possessions dans les Gaules; mais, incertains du lieu de sa mort et de sa sépulture, ils avaient continué à soutenir qu'il n'y avait pas eu plus que ses prédécesseurs un établissement fixe. C'était une erreur qui a été mise hors de doute par la découverte qu'on fit en 1653 du tombeau de ce roi à Tournay. On y trouva une pierre gravée représentant un homme fort beau, portant les cheveux longs, séparés sur le front et rejetés en arrière, tenant un javalot à la main appuyé contre l'épaule. Autour de la figure, ces mots *Childerici regis* étaient écrits en lettres romaines. Un globe de cristal, signe de la puissance suprême, un stylet de fer dans un étui d'or, des anneaux, des médailles des empereurs Valentinien, Marcien, Zénon, des lambeaux de pourpre, une quantité de petits morceaux d'or dans lesquels on a cru voir des abeilles, une hache d'armes, plusieurs objets appartenant aux harnais d'un cheval, étaient mêlés aux ossements. Ce tombeau renfermait aussi deux têtes d'hommes d'inégale grandeur, avec les os d'un squelette de cinq pieds et demi de haut à peu près, et une tête de cheval. Tous ces détails annoncent une sorte de luxe que les Francs avaient contracté de plus en plus par leur contact avec les Romains, qui avait civilisé leurs coutumes, sinon humanisé leurs mœurs.

Ce qu'on peut encore conclure de cette découverte, c'est que dès cette époque les Francs avaient cessé de brûler leurs morts et qu'ils les inhumaient. En cela ils imitaient les chrétiens dont ils se montraient déjà disposés à adopter la religion, autant sans doute par politique que déterminés par la pureté de ses préceptes, et pour asseoir plus sûrement leur domination dans les Gaules. Au reste, l'usage était, comme on le voit ici, d'enterrer un guerrier avec ses armes, son cheval, ses plus riches habits, les objets les plus précieux qui lui avaient appartenu, et quelquefois avec un de ses compagnons ou serviteurs. Un simple gazon servait d'ornement au tombeau, élevé tantôt au milieu d'une campagne, tantôt au bord d'un grand chemin, suivant la coutume des Romains.

Eglise de la Madeleine de Paris.



Les monuments racontent la gloire d'une nation, comme les astres racontent la gloire du Très-Haut. Certes, la Grèce et Rome ont laissé d'admirables écrits qui eussent suffi à immortaliser leur mémoire; et toutefois, qui dirait que les temples, les portiques, les statues des Grecs, que les amphithéâtres, les arcs de triomphe, les aqueducs des Romains n'ont pas ajouté à l'idée que nous nous sommes formée de la grandeur, de la puissance, de la civilisation de ces peuples, séparés de nous par tant de siècles; que ces édifices n'ont pas rendu cette idée plus vive, plus pénétrante, plus irrésistible? N'est-ce pas surtout par les monuments que les générations passées vivent contemporaines des générations présentes, et qu'elles excitent leur admiration ou leur sympathie? Les débris du Parthénon, en remplissant l'âme des illustres voyageurs qui l'ont contemplé d'un enthousiasme qu'ils transmettaient ensuite à toute l'Europe par leurs récits, en les reportant par la pensée à ces temps glorieux où tout n'était que fête, éclat, poésie, beaux-arts

dans la Grèce, ont peut-être plus fait pour la délivrance et la régénération des Hellènes modernes que les chants du vieil Homère lui-même. Et voyez l'Égypte, pour revenir un instant sur un pays dont nous avons parlé récemment (page 234); l'Égypte, qui de toutes les nations a cherché le plus à rendre ses œuvres impérissables, avait écrit ses livres sur le granit; mais cette précaution a été vaine, et si ces livres sont venus jusqu'à nous, si ses colonnes, ses obélisques, des fragments de ses temples où sont gravées en caractères ineffaçables sa pensée et son histoire, font l'envie des peuples nouveaux et traversent les mers pour aller décorer les capitales de l'Europe, toute communication intellectuelle n'en est pas moins interrompue avec les anciens Égyptiens; car leur langue a péri, et malgré les travaux si remarquables de Champollion et de l'Anglais Young, la clef n'en sera peut-être jamais entièrement retrouvée. Hérodote et Diodore de Sicile, nous le savons, ont vanté la puissance des Égyptiens, et dit quels étonnants progrès les arts

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

avaient faits parmi eux ; mais ces récits, combien de contradicteurs ou d'incrédulés n'auraient-ils pas pu rencontrer, si les Pyramides n'eussent été là pour leur servir de témoins irrécusables, si les ruines de Thèbes n'eussent achevé les pages incomplètes des historiens !

Réjouissons-nous donc, nous enfants du beau pays de France ; car quelles que soient les vicissitudes du sort, les révolutions des empires, et ces jeux de la fortune qui font passer tour à tour le flambeau de la civilisation d'une partie du globe dans une autre, la France a édifié assez de monuments magnifiques pour s'assurer l'admiration de la dernière postérité. Qui le sait ? peut-être un jour comme l'Asie, comme l'Afrique, qui ont aussi brillé dans le monde et sont ensuite retournées à la barbarie, tandis que l'Europe, héritière de leurs arts et de leurs sciences, s'élevait à son tour et prenait en main le sceptre de la civilisation, l'Europe elle-même aujourd'hui couverte de tant de villes, de tant de nations, sera déserte, ruinée, désolée, et l'Amérique placée à ce niveau que nous occupons avec orgueil. Mais alors les pierres de Paris seront là pour parler de sa gloire aux générations nouvelles ; alors l'artiste, l'antiquaire viendront avec un pieux respect parcourir les restes de notre métropole, et à l'aide de ses monuments encore debout, à l'aide de ses ruines, à l'aide d'une investigation patiente et d'ingénieuses conjectures, ils reconstruiront ce Paris tel que nous le contemplons dans toute la beauté, dans toute la richesse, dans toute la force de sa maturité.

Et d'abord quelle plus belle entrée de capitale que la barrière de l'Étoile ? Dès le superbe pont de Neuilly le voyageur ne trouve plus qu'à admirer, soit qu'il passe sous cet arc de l'Étoile, le plus grand qui ait jamais été élevé, et qui lui représente un quart de siècle de triomphes militaires ; soit qu'il descende ces Champs-Élysées bordés de villa charmantes, et arrive tout d'un coup sur cette place Louis XV comme au centre d'une ville de palais. Arrêté au pied de cet obélisque de Luxor qui a trop duré peut-être pour ne pas durer toujours, s'il songe à la vieille Égypte, ce sera pour se ressouvenir de la journée des Pyramides, et se dire que la France se consola de la perte de sa conquête en faisant retracer par ses artistes les monuments des Pharaons et des Ptolémées ; en obtenant un monolithe de granit pour avoir déposé sur les rives du Nil un germe de régénération qui continue à se développer sous l'influence de Mohammed-Ali. De l'obélisque, notre voyageur peut faire quelques pas vers cette avenue de statues jetée sur la Seine, et alors quel spectacle frappera ses regards ! À l'autre bout du pont ce palais dont la destination actuelle rappelle la plus étonnante époque de l'histoire moderne, ces quarante années de révolutions à travers lesquelles la France a passé pour conquérir le régime représentatif ; par-dessus la Chambre des députés, ce dôme éminent des Invalides, témoin d'un autre grand siècle ; puis les deux bords de la Seine enrichis d'édifices somptueux, et dans le lointain ces deux vieilles tours de Notre-Dame qui

marient le Paris du moyen âge avec le Paris de notre temps. Des Tuileries, demeure des rois, il passera sans peine à ce Louvre, palais des arts et du génie. Sa colonnade si célèbre ramène naturellement à ces colonnades jumelles qui décorent le Garde-Meuble ; enfin, dans le fond s'élève, pour couronner la perspective de ce côté, d'une manière vraiment prestigieuse, ce temple d'un style si pur et si noble qui s'achève en ce moment, et dont peut-être (que nos lecteurs de l'étranger nous le pardonnent !) nous avons trop long-temps tardé à parler.

L'ancienne église de la Madeleine (voy. p. 131) était depuis long-temps trop petite pour la population du faubourg Saint-Honoré, lorsque la première pierre d'une nouvelle église, dont le plan avait été tracé par M. Contant d'Ivry, architecte du roi, fut posée en avril 1764. Après M. Contant, qui mourut en 1777, M. Couture, chargé de continuer l'édifice, fit démolir les constructions de son prédécesseur, et recommença à travailler sur des plans entièrement neufs, avec le dessein de reproduire à Paris le Panthéon de Rome. La révolution de 1789 arrêta tous les travaux ; plus tard une foule de projets furent présentés pour tirer parti des constructions, qui avaient déjà coûté 2 millions, en y faisant, soit une salle pour le Corps Législatif, soit un théâtre, un marché, une bibliothèque ou un musée. Rien de tout cela ne s'exécuta ; mais Napoléon, étant au camp de Posen en décembre 1806, décréta qu'un *Temple de la Gloire* serait élevé sur les fondements de l'église de la Madeleine. Un programme fut mis au concours, et les quatre projets que l'Institut avait distingués parmi les quatre-vingt-douze soumis à son jugement, furent adressés à Tilsitt, où Napoléon, par caprice peut-être autant que par goût, préféra celui de M. Vignon (Pierre), bien que l'Institut eût accordé le prix à M. Beaumont.

M. Vignon rejeta toutes les constructions qui pouvaient difficilement servir à son projet de bâtir un temple dans la forme grecque, et commença le nouveau monument à la gloire de nos armées. Il avait déjà fait des progrès notables lorsque vint la Restauration. Autre régime, autres idées : M. Vignon eut à changer la destination de son temple et à le transformer en église. Il fit pousser les travaux dans ce but jusqu'en 1828, époque où il mourut, et fut remplacé par M. Huvé, qui s'astreignit scrupuleusement aux plans de M. Vignon, et eut enfin l'honneur de terminer l'église de la Madeleine. C'est un événement dans lequel est entrée pour beaucoup la loi de mai 1833, qui a mis à la disposition du gouvernement les fonds nécessaires à l'achèvement de tous les monuments publics.

Jamais cette loi n'a été mieux justifiée que depuis qu'on a pu juger l'ensemble de la Madeleine. Cet immense parallélogramme à pour base un stylobate de 4 mètres, est entouré de colonnes d'ordre corinthien, hautes de 19 mètres, et réunit de la manière la plus heureuse la grâce à la majesté, l'élégance à la richesse, des proportions sveltes, légères, harmonieuses, à un aspect imposant. Les faces antérieure et postérieure ont chacune huit colonnes ; celles de côté en ont dix-huit. La cannelure de ces

colonnes, par une particularité d'exécution qui la rend moins profonde dans la partie inférieure, est de l'effet le plus charmant. La sculpture du chapiteau corinthien est ici d'une perfection à laquelle on ne peut rien désirer. Au total, rien n'est plus propre à donner l'idée d'un temple grec dans toute sa beauté, que le spectacle de ces files de colonnes élégantes, tantôt se prolongeant dans une perspective majestueuse, tantôt se détachant l'une sur l'autre ou sur le mur du fond; que les mille accidents de lumière et d'ombre qui se jouent à travers ces masses cylindriques, et les nuancent des tons les plus agréables à l'œil, de ces tons que le soleil d'Athènes aurait conservés, et qui malheureusement disparaîtraient bientôt dans notre climat gris, froid et pluvieux. L'intérieur étant éclairé d'en haut par cinq coupoles surbaissées qu'on ne peut voir du dehors, aucun jour n'est pratiqué dans les murs. Le toit est entièrement construit en fer et en cuivre, de telle sorte qu'il n'y a pas un pouce de bois dans tout l'édifice. La frise qui règne tout autour, sauf à l'endroit de l'inscription latine, est

ornée d'anges, de guirlandes, de médaillons, de rosaces, etc. Enfin, une vaste composition architecturale remplit le fronton antérieur, et représente, par des figures allégoriques, l'histoire de la Madeleine avant et après son repentir.

Ce bas-relief, le plus grand de ce genre peut-être, a subi des critiques de détail qui sont fondées : il n'en est pas moins d'une ordonnance grandiose, et digne sous ce rapport du beau monument dont il fait partie. C'est justice d'avouer que, malgré ses imperfections, ce morceau place son auteur, M. Le-maire, au nombre de nos habiles sculpteurs.

Un seul mot nous reste à dire sur la destination de cet édifice : il n'est nullement en harmonie ni avec les nécessités du culte catholique, ni avec la sévérité des dogmes du christianisme. C'est surtout à l'intérieur que ce désaccord sera sensible : mais l'intérieur n'est pas encore achevé, et quoique tout permette d'espérer qu'il répondra à la richesse de l'extérieur, nous attendrons, pour en parler plus au long, que nous ayons vu par nos propres yeux.

LA LYRE.

Les forêts du vieux monde connu ne sauraient nourrir le bel oiseau dont nous donnons ici la figure. Il semble, en effet, que la civilisation détruit toute originalité, et qu'elle imprime à toutes les classes de la création aussi bien qu'à l'homme un caractère d'uniformité vulgaire. C'est au fond des solitudes ignorées et vierges que la nature cache ses plus étranges merveilles, et ce qu'elle a produit de plus admirable n'a peut-être point encore été contemplé par l'œil de la science. Aussi, à mesure que l'homme explore des régions inconnues, surgissent devant lui des étrangers qui n'appartiennent à aucune des familles que le savant a formées, qui sont sans parenté, et pour lesquels il faut créer une classe nouvelle, un nom nouveau. Quelquefois l'apparition de ces inconnus est une cause de perturbation et de querelle : tel naturaliste les veut à tels titres, rattacher à telle espèce, tandis qu'un autre signale des ressemblances qui les devraient faire placer à un autre rang; le temps seul peut mettre fin à ces discussions en fournissant des notions plus exactes et plus détaillées sur l'objet en litige.

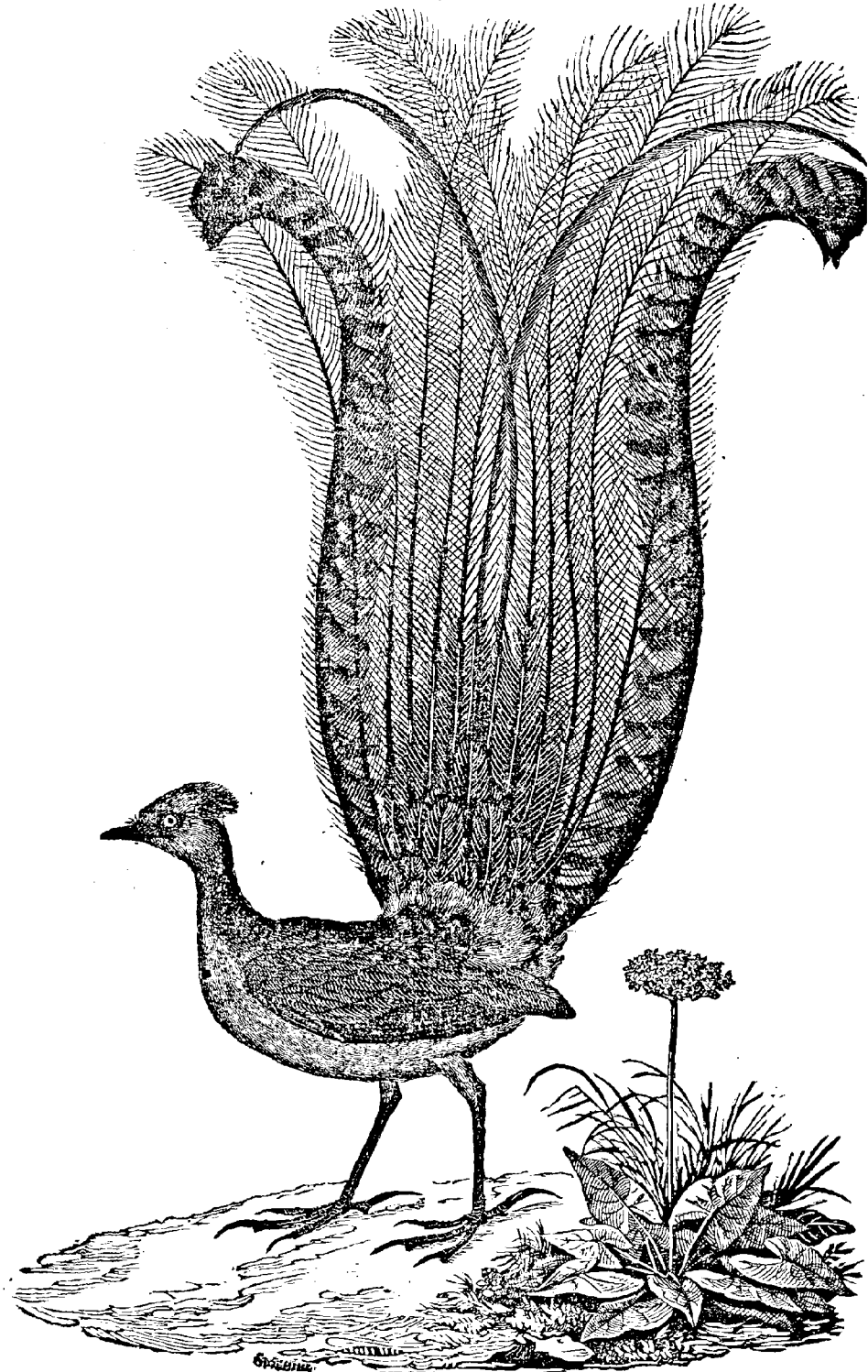
Le ménure ou la lyre, qui nous a suggéré les réflexions précédentes, habite une des parties du monde les moins connues, la Nouvelle-Hollande. Vivant au fond des forêts, dans les montagnes, le ménure, que Buffon n'a pas même nommé, a pris tout nouvellement place dans l'ornithologie, et cette place n'est point encore positivement déterminée. Ses mœurs, ses habitudes, ont jusqu'à présent échappé à l'observation, ou plutôt elles n'ont point encore eu d'observateur, et la perplexité où il jette les savants est fort grande. « Le ménure, dit un naturaliste, est de la taille des faisans, et les Anglais l'appellent *faisan de montagne* dans les cantons

rocailleux de la Nouvelle-Hollande, où il se tient sur les arbres, et n'en descend que pour chercher sa nourriture. C'est, en effet, avec cet oiseau et avec le petit tétras qu'il paraît avoir le plus de rapport; aussi avait-on d'abord rangé près d'eux les individus de cette espèce qui existent au muséum de Paris, mais plusieurs considérations ont fait juger depuis que le ménure devait être plutôt un *passereau* qu'un *gallinacé*, et on l'a transporté près des merles, parmi les insectivores. » L'espace dans lequel les ménures sont encore, pour ainsi dire, scientifiquement laissés errants entre les *faisans* et les *merles*, est, comme on voit, assez large pour prouver combien peu précis sont les renseignements qu'on a obtenus sur eux. Mais les relations devenues beaucoup plus fréquentes avec la Nouvelle-Hollande permettront bientôt de sortir d'incertitude et de décider laquelle des familles des faisans ou des merles doit s'enrichir d'un allié aussi capable de lui faire honneur. Car, si l'ignorance où l'on est de leur caractère empêche d'apprécier leur moral et leur intelligence, la figure des ménures les range de droit parmi les plus beaux oiseaux.

Leur forme est svelte et gracieuse comme celle du faisan, et leur port a toute la noblesse de celui du paon. Leur plumage rougeâtre, gris-brun et cendré, n'est point remarquable par sa richesse; mais la nature a déployé tout son art et toute son opulence dans la disposition et dans la peinture des plumes de leur queue. « Des seize pennes dont elle se compose, dit un naturaliste qui en a tracé une complète description, douze ne présentent qu'une tige garnie de filets presque parallèles et très écartés dans toute sa longueur, à l'exception de la base où l'espace qui sépare ses filets est rem-

pli par des barbules soyeuses; deux pennes, qui partent du centre, ne sont garnies que d'un seul rang de barbes serrées et étroites, et se recourbent en arc chacune de leur côté; enfin les deux pennes externes, ayant la figure d'une S dans un sens op-

posé aux précédentes, et dont les barbes extérieures sont très courtes, tandis que les barbes intérieures sont grandes et serrées, forment un large ruban, avec des bandes régulières, alternativement brunes et rousses, dont une partie a la transparence



(La Lyre.)

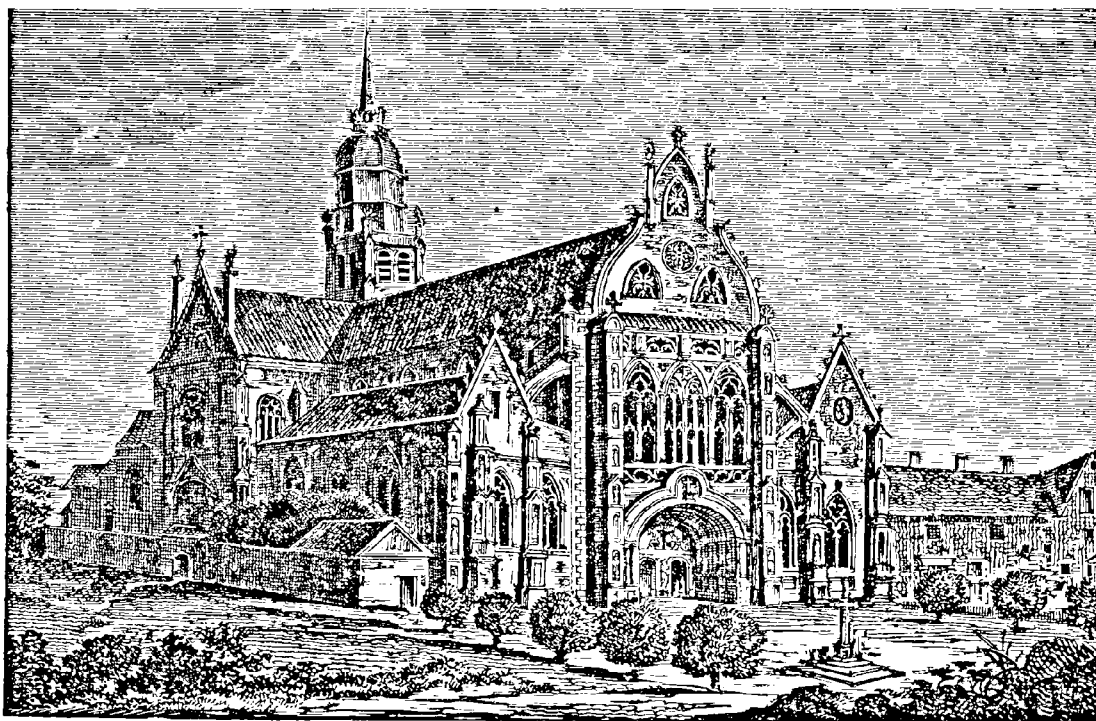
du cristal, et qui, à l'extrémité, sont d'un noir velouté frangé de blanc.»

Comme s'il avait la conscience de sa richesse, le

mâle des ménures, ainsi que les paons, ouvre et étale sa queue dans ses moments de joie et d'orgueil, et alors se dessine parfaitement cette con-

formation singulière qui, représentant une lyre, a fait donner à l'oiseau le nom de l'instrument. Les rapports entre les œuvres de l'art et les créations de la nature ne sont pas sans attrait, lors même qu'il y a imitation, mais ils surprennent et intéressent bien plus vivement, lorsque l'homme et la nature se rencontrent d'égal à égal dans leurs productions. Tel est ici le cas, puisqu'il n'est pas probable qu'Orphée ou Amphion, que les inventeurs de la lyre aient visité la Nouvelle-Hollande, seule patrie du ménure.

ÉGLISE DE BROU A BOURG.



On a vu si jusqu'ici nous nous sommes efforcés de rester fidèles à notre titre, quelles que fussent les obligations qu'il nous imposât; si, par la variété et l'intérêt universel de nos sujets, nous avons réellement fait de la *Mosaïque* le livre de tout le monde et de tous les pays. Tel est l'avantage de notre plan, que souvent les articles les plus dissemblables sont devenus plus piquants ou plus attachants par l'effet du contraste, et plus propres à éveiller dans l'esprit de nos lecteurs une foule de rapprochements neufs et curieux. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, après un temple qui offre dans toute sa splendeur, dans toute son élégance, l'art de l'architecture tel que les Grecs le pratiquaient, et que nous l'imitons actuellement, nous allons représenter et décrire un des beaux monuments de l'architecture gothique, l'église de Brou à Bourg, et mettre en opposition l'art ancien et l'art du moyen âge.

Cette église, comme tant d'autres édifices religieux, doit sa fondation à un vœu fait dans le péril. Le duc de Savoie Philippe II, étant un jour à la chasse, eut le malheur de tomber de cheval et de se casser un bras. Les suites de cet accident devinrent graves; Marguerite de Bourbon, craignant pour la vie de son époux, implora sa guérison du

ciel, et promit, si elle l'obtenait, de faire bâtir une église et un monastère à Brou, près de Bourg, qui faisait alors partie du duché de Savoie. Brou était un lieu en grande vénération pour avoir servi de retraite à un saint évêque qui avait toujours lutté en faveur de la justice et de l'humanité contre les seigneurs tout-puissants du dixième siècle. Le prince guérit, mais la duchesse mourut avant de pouvoir accomplir son vœu, et ce fut Marguerite d'Autriche, épouse de Philibert II leur fils, qui se chargea d'exécuter la pieuse promesse.

Fille de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, héritière de Charles-le-Téméraire, Marguerite d'Autriche tient une place distinguée entre tous les personnages qui ont brillé sur la scène politique dans le cours du seizième siècle. Fiancée dès l'âge de trois ans (1483) au dauphin de France, qui fut depuis Charles VIII, elle se vit ensuite repousser pour céder la place à Anne de Bretagne, qui apportait en dot à la monarchie la province de ce nom. C'était une première disgrâce à laquelle Marguerite fut sensible, et qui semblait inaugurer sa vie sous de fâcheux auspices. Accordée ensuite à Jean de Castille, fils unique de Ferdinand V, roi d'Aragon, elle s'embarqua pour l'Espagne au

port de Flessingue, n'ayant encore que dix-sept ans. Une si furieuse tempête assaillit son vaisseau dans la Manche, que tout l'équipage désespéra de se pouvoir sauver. Au milieu de ces horreurs, la princesse, tranquille et résignée, écrivit deux vers qui expriment assez gaiement qu'ayant eu deux maris elle n'en mourait pas moins vierge : ces deux vers portent le cachet d'une présence d'esprit, et même d'une sorte d'enjouement bien rare chez une femme dans une si tendre jeunesse et en face d'un tel danger. Heureusement la tempête s'apaisa; mais la princesse n'aborda en Espagne que pour mieux sentir les coups du sort. Elle fut veuve au bout d'une année de mariage, et de plus elle perdit un fils dont elle était accouchée depuis la mort de son époux. Remariée en 1501 au duc de Savoie, Philibert II, trois ans après elle était encore obligée de lui rendre les derniers devoirs. Elle s'occupa dès lors tout entière à exécuter le projet formé par la mère de ce prince, et de bâtir l'église de Brou, qu'une mort trop prompte l'avait lui-même empêché d'élever.

Ni les contradictions, ni les obstacles, ni la médiocrité de ses revenus, comparés aux dépenses dans lesquelles elle allait s'engager, ni les soins du gouvernement des Pays-Bas, où elle fut ensuite appelée, n'arrêtèrent Marguerite. Elle fit venir, souvent de loin, et à grands frais, tous les matériaux et tous les ouvriers nécessaires. Par son ordre, on annonça dans toute l'Europe le dessein où elle était de construire, à Brou, une église magnifique; les artistes les plus habiles furent invités à s'y rendre. Il en vint de France, d'Italie, de Flandre et d'Allemagne, au nombre de plus de quatre cents, dit-on; ce que l'on n'aura pas de peine à croire, puisque les fondements de l'église ayant été jetés en 1511 par Marguerite, moins de vingt-cinq ans après (1536) Charles-Quint, son héritier, y mit la dernière main. Louis Wamboghem, Allemand de naissance, et André Colomban, de Dijon, paraissent en avoir été les principaux architectes. Ils furent secondés par d'excellents maîtres en tous genres. Conrad Meyt, Suisse d'origine, était le chef des sculpteurs qu'on appelait *imagiers* ou *folliagiers*; car il existait alors des compagnies ou confréries d'artistes et d'ouvriers réunis pour travailler à la construction des églises, ainsi que des autres grands édifices gothiques, et ce n'est que par-là qu'on peut expliquer les merveilleuses édifications de ces immenses cathédrales qui nous étonnent aujourd'hui, bien que la plupart n'aient pas été complètement achevées, et que les trésors de tous les gouvernements de l'Europe n'auraient pu payer. L'église de Brou demanda aussi des travaux infinis; mais grâce à la sollicitude, grâce à la persévérance de Marguerite, ces travaux furent poussés avec vigueur et terminés en un espace de temps comparativement fort court.

Cette église, bâtie avec une régularité et une élégance qui font le plus bel effet, est peut-être la dernière de cette beauté qu'on ait faite dans le genre gothique. Elle est en forme de croix latine, c'est-à-dire que la nef est plus longue que la croisée. Elle a 210 pieds de longueur, savoir: depuis

la principale porte jusqu'au jubé, 112 pieds 8 pouces, et depuis le jubé jusqu'au chevet, 97 pieds 10 pouces. Elle a de large 107 pieds à la croisée, 90 à la grande nef, en y comprenant les chapelles, et 60 de hauteur sous voûte.

La façade extérieure n'a point d'ordre particulier d'architecture; c'est un assemblage très riche d'ornements gothiques et d'arabesques; elle est couronnée par trois frontons disposés en triangle, et ornés pareillement avec beaucoup d'art. Le grand portail se fait remarquer par la statue de saint Nicolas de Tolentino, sous l'invocation duquel l'église est placée; par celles de saint Pierre et de saint Paul, à droite et à gauche; de Jésus-Christ, de la princesse Marguerite et de son époux, de leurs patron et patronne, et enfin par les génies qui les accompagnent. Les piédestaux avec leurs bases, les niches, les feuillages, les chiffres, les bouquets, y sont en nombre considérable et travaillés avec la plus extrême délicatesse. Au-dessus du portail, sur la galerie à claire-voie qui le domine, est placée une statue colossale, fort estimée, de saint André sur sa croix. Derrière cette figure sont de grands vitraux destinés à éclairer la nef. Plus haut on voit une seconde galerie également à claire-voie, surmontée de quatre vitraux. Enfin, s'élève le fronton du milieu, avec un grand et beau fleuron à son extrémité, et de chaque côté deux colonnes sur chacune desquelles est assis un lion portant les armes de Bourgogne.

L'intérieur de l'église offre le coup d'œil le plus gracieux, le plus ravissant, tant à cause de la clarté qui y règne, que par la majestueuse étendue de la nef principale, de la magnificence du chevet et des vitraux qui le terminent, de l'agréable proportion et de l'exquise légèreté de tout cet édifice: on admire surtout la manière dont la voûte se repose sur les piliers, qui ont 7 pieds de diamètre. Ceux qui s'appliquent à suivre les détails de la coupe des pierres reconnaissent ici un chef-d'œuvre de l'art pour cette partie: tout y est de la plus grande exactitude; les nervures et les arcs qui soutiennent et partagent la voûte, viennent prendre leur naissance jusque dans la base des piliers, aux moulures desquels ils répondent avec la plus parfaite symétrie.

A la croisée de l'église se trouve le jubé, large de 35 pieds, haut de 24, et renfermant une multitude d'ornements, des groupes, des branches d'arbre, des bouquets, des fleurons, des guirlandes, des laes, des chiffres travaillés à jour avec une grâce merveilleuse. Les stalles du chœur, en bois de chêne, sont ornées d'une foule de statues et de différents ouvrages aussi remarquables par leur exécution que par les symboles qu'ils expriment. Ici le bois a été façonné, évidé, découpé par le ciseau comme la pierre dans les autres parties de l'église, avec une finesse, une légèreté, un soin qui ne s'expliquent que par la patience la plus grande, unie au goût le plus délicat.

Du côté de l'autel, dans le chœur, se présentent trois mausolées, les plus beaux morceaux que renferme l'église de Brou: ce sont ceux de Marguerite

de Bourbon, dont la piété vota la fondation de l'église; de Philibert II son fils, et enfin de Marguerite d'Autriche. La profusion des ornements, la beauté du travail, la richesse des matériaux, les statues en marbre, la perfection des figures, l'expression des têtes, font de ces tombeaux des chefs-d'œuvre de l'art, surtout de celui du duc Philibert, dont on peut dire que l'Italie n'en a pas d'aussi beau du temps où il a été fait.

Une circonstance particulière arrête l'attention sur la statue en albâtre qui représente Marguerite d'Autriche après sa mort. Cette statue porte au pied gauche une cicatrice à laquelle les archives du monastère de Brou donnent pour cause un événement dont les historiens n'ont point parlé: elles racontent que Marguerite ayant été blessée au pied par un morceau de cristal, la gangrène s'y mit, et que l'amputation fut jugée nécessaire. La princesse se résigna avec son courage ordinaire à cette cruelle opération. Cependant les médecins voulurent lui en épargner la douleur par une prise d'opium; mais la dose fut si forte, que la princesse s'endormit pour toujours (30 novembre 1530). Telle est la curieuse tradition de Brou, tradition qu'il ne faudrait pas rejeter par cela seulement que nul auteur contemporain ne l'a répétée; car les médecins avaient le plus grand intérêt à dissimuler un événement qui ne leur faisait pas honneur.

Cette mort, au reste, couronnerait d'une manière frappante, la destinée d'une princesse qui fut loin d'être heureuse, comme on l'a vu, et qui avait choisi cette devise qu'on lit sur son tombeau et en bien d'autres endroits de son église:

Fortune, infortune, fort use;

devise expliquée très diversement, et que nous croyons devoir traduire par ces mots: *Bonheur, malheur, c'est tout un*, qui expriment un détachement philosophique des choses de ce monde, dont le caractère de Marguerite, son esprit éclairé et les traverses de sa vie, avaient dû la pénétrer profondément.

Quant à cette église, objet de tous ses soins, de son amour, il ne nous reste plus qu'à signaler les nombreux vitraux qui, par la beauté des peintures, la vivacité des couleurs, la majesté et la correction du dessin, le choix des sujets qu'ils représentent, et les différents traits de pierres aussi légers que bien entendus qui les couronnent, comptent parmi ses plus riches, ses plus admirables ornements.

UN CAMP DE NÈGRES.

Ce camp a été décrit par un planteur anglais de la Jamaïque, dont nous allons traduire la relation: « Jamais, dit-il, décoration de théâtre ne m'a paru aussi pittoresque qu'un camp de noirs. J'ai parcouru aujourd'hui celui de mes esclaves, j'ai visité la maison de quelques commandeurs, et si je ne consultais que mon goût, je préférerais de beaucoup leur habitation à la mienne. Les maisons, construites en claies à l'extérieur, sont plâtrées et blanchies en dedans; une terre argileuse bien battue forme le

parquet, et leur toit, élégamment arrondi, est couvert de la feuille légère et odorante du vétivère. Elles se composent de deux pièces, dont l'une sert de cuisine et l'autre de chambre à coucher; toutes deux sont garnies d'ustensiles de ménage, de tables, de chaises, de lits, de coffres, de batterie de cuisine etc: on s'étonne d'y remarquer surtout des précautions prises contre le froid, telles que des couvertures de laine et une provision de bois à brûler; c'est que le nègre, passif et régulier dans ses sensations comme une plante, gèle dès que le soleil descend sous l'horizon. Ces maisons, groupées avec un désordre qui plaît à l'œil, et séparées par des ruelles bordées de fleurs et de plantes parfumées, sont uniformément entourées d'un petit jardin, mais non point tel que ces misérables jardins de nos fermes anglaises, où les choux et les carottes se disputent une place sur leur couche étroite, et où le plus grand arbre est un groseiller. Ce jardin nègre est un parterre, un verger, un jardin de luxe et d'agrément, qui n'est planté que de fleurs et d'arbres à fruits. Le jardin potager, consacré à l'utile, est situé un peu plus loin. Chaque demeure possède encore une basse-cour, où abondent des poulets, des canards, des dindons, et des cochons, qui s'élèvent à mes dépens. En effet, la volaille connaît bien le chemin des champs de maïs et de riz, et les cochons, lâchés dans les plantations de cannes, m'ont bientôt mangé une barrique de sucre. Ce paysage est encadré d'une rivière poissonneuse, dont les eaux, conduites par des canaux à travers le village, vont répandre dans chaque habitation la fraîcheur et la gaieté.

« Quoique je n'aie jamais jeté les yeux ni mis la main dans leur coffre-fort, je suis convaincu que quelques-uns de mes nègres sont très riches. La vente des produits réunis de leur verger, de leur jardin potager, de leur basse-cour et de leur pêche, leur peut rapporter annuellement une cinquantaine de livres sterling. Aussi ne se refusent-ils aucune douceur. La case est toujours pourvue de bœuf, de porc, de poisson salé, et de quelques bouteilles de porter et de vin pour régaler les amis de la montagne ou de la baie, qui pourraient venir en visite. Les pompeux atours pour les femmes et les enfants ne manquent pas plus dans la garde-robe, que les provisions dans le garde-manger; car c'est une vive jouissance de vanité chez les nègres, de faire leur famille belle, selon leur propre expression. Pendant le cours de ma promenade quelques requêtes me furent présentées: l'un désirait un supplément de chaux pour blanchir ses appartemens; un autre bâtissait une maison pour une de ses femmes (car ils décorent déceimment toutes leurs liaisons du nom conjugal), et avait besoin d'un peu d'aide pour l'achever; un troisième demandait une hache neuve, un quatrième me priait de négocier l'achat d'un ami, qui appartenait à une autre habitation; presque tous enfin sollicitaient une faveur, mais pas un n'exprimait une plainte. Un seul sentiment pénible m'agita pendant ma visite: ce fut la pensée que tous ces hommes heureux étaient des esclaves, mes esclaves. »

M. DE MONTYON.

Fils d'un riche maître des comptes, M. de Montyon naquit à Paris en 1733. Appelé à une profession libérale par ses heureuses facultés et par ses brillants succès de collège, il entra dans le barreau et fut nommé, à vingt-deux ans, avocat du roi au Châtelet. Il prit, dès ses premiers pas dans la carrière publique, la belle position qu'il conserva toute sa vie : son intégrité inflexible, son noble désintéressement et sa sévérité de principes, le firent surnommer tout d'abord le *grenadier de la robe*. Maître des requêtes en 1760, à la faveur d'une dispense d'âge, motivée sur ses talents précoces et sur sa haute capacité, il entra dans la section du Conseil d'État chargée de la législation coloniale, puis dans l'administration de la librairie, dont Malesherbes était directeur. Ce fut dans ce poste qu'il prouva que son âme aimante avait le courage qu'inspire le sentiment du devoir et de la justice. Seul il s'opposa à l'érection illégale du Conseil en commission criminelle pour juger ce magistrat de Bretagne (La Chalotais), qui descendit un des premiers dans l'arène pour combattre la société des jésuites.

Les fonctions d'intendant de l'Auvergne, auxquelles il fut appelé en 1768, donnèrent encore à M. de Montyon l'occasion de déployer sa consciencieuse indépendance, en refusant d'installer dans sa province les membres de cette magistrature improvisée que le nom seul de son créateur, le chancelier de Maupeou, vouait à la haine et au mépris. Mais ce ne fut là que le moindre des titres de l'intendant de l'Auvergne à l'amour et à la reconnaissance de ses administrés. Une famine imprévue mit bientôt sa bienfaisance à l'œuvre, fit éclater tout ce qu'il y avait en lui de volonté et de puissance pour la charité, et le plaça parmi les amis de l'humanité souffrante. Toutefois ses bienfaits ne désarmèrent point le pouvoir qu'avait irrité son opposition. Enlevé à l'Auvergne et appelé successivement à des résidences d'une importance de plus en plus secondaire, à Marseille, à La Rochelle, M. de Montyon fut enfin disgracié (1774), quoiqu'il eût présenté à Louis XVI un mémoire justificatif où, après avoir exposé sa conduite, il offrait sa vie, ses biens, son honneur, en garantie de sa loyale administration. La place de conseiller d'État, que le duc de Penthièvre lui obtint à grande peine, fut la dernière fonction publique qu'il exerça, heureux de n'avoir pas été accepté en 1787, lorsqu'on le proposa pour la charge de garde des sceaux.

M. de Montyon avait émigré au commencement de la révolution, et ne rentra en France qu'en 1814. Les pauvres le possédèrent quelques années encore. Il s'éteignit doucement en 1820 : sa fin, comme celle du sage de La Fontaine, fut le soir d'un beau jour.

Nous avons pu raconter sommairement la vie matérielle de M. de Montyon ; mais nous n'essaierons pas, en désespoir de cause, de peindre sa vie morale, c'est-à-dire cette charité active, infatigable, ingénieuse, délicate, timide, et cependant sans cesse aux aguets, sans cesse aux écoutes, pour découvrir

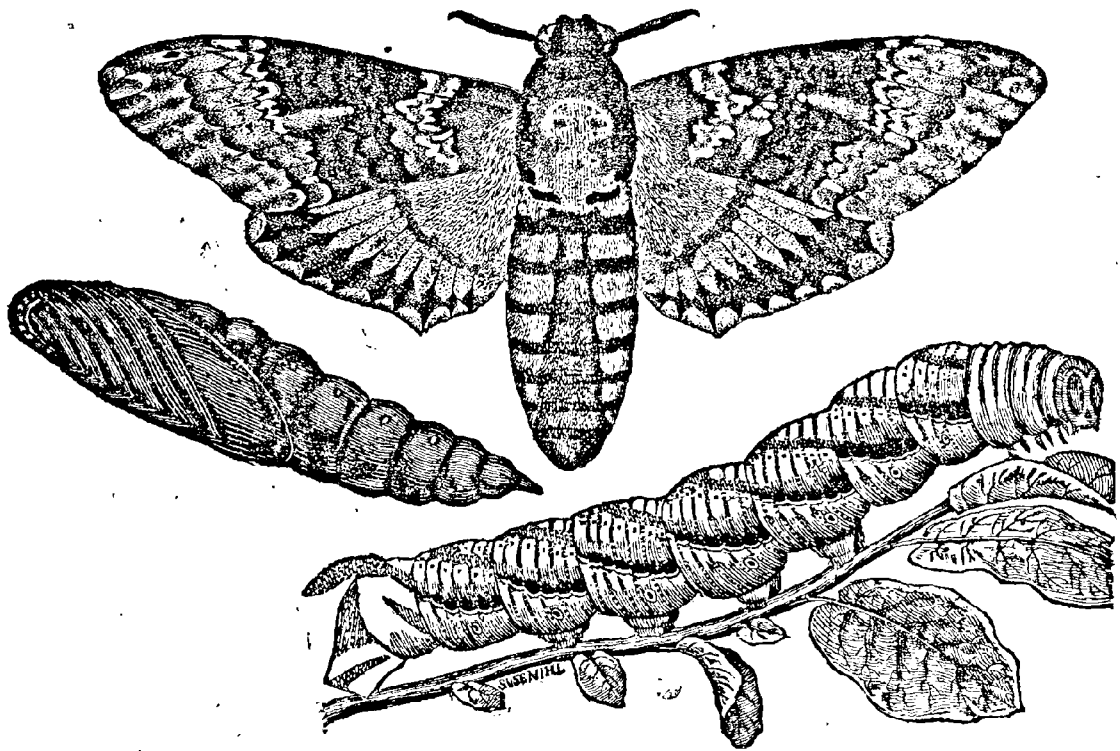
une douleur, pour entendre une plainte. Nous dirons seulement qu'elle s'exerça pendant plus de cinquante ans avec toute la latitude que lui laissait une immense fortune, mise tout entière à sa disposition ; nous dirons seulement que toutes les fois qu'un secours imprévu venait surprendre et soulager l'indigence honteuse, et que la main bienfaisante restait cachée, la reconnaissance pouvait, à coup sûr, nommer M. de Montyon : on ne se pouvait tromper en le remerciant, on demeurait toujours en reste avec sa générosité. Nous ne précisons qu'une seule de ses institutions philanthropiques. Si dans les douze arrondissements de la capitale les convalescents qui sortaient des hôpitaux pour mourir de misère après avoir échappé à la maladie, reçoivent maintenant des secours, au moyen desquels ils peuvent subsister jusqu'à ce que leurs forces revenues leur permettent de se livrer au travail, c'est la mémoire de M. de Montyon qu'ils doivent bénir. C'est lui qui, par une riche dotation, s'est constitué à perpétuité le génie tutélaire de cette classe si particulièrement malheureuse parmi les pauvres.



(M. de Montyon.)

D'autres institutions recommandent encore périodiquement le nom de M. de Montyon à l'estime publique. Lauréat dans les concours académiques, ami des lettres, des sciences et des arts, et jugeant qu'à leurs développements se lie le perfectionnement, et, par suite, la prospérité des sociétés, il a fondé des prix que les académies des lettres et des sciences doivent décerner à ceux qui, par leurs ouvrages littéraires et leurs découvertes scientifiques, méritent bien de l'humanité. Mieux qu'aucun autre il lui appartenait d'instituer le prix de vertu, puisqu'il offre sa vie en modèle à ceux qui le voudraient mériter.

LE SPHINX A TÊTE DE MORT.



Un écrivain qui possède le double privilège, fort rare chez les littérateurs, de la science et de l'imagination, se plaignait dernièrement, avec une mauvaise humeur fort amusante, de cette manie qu'on a si généralement de composer des mots que personne n'entend avec les langues mortes, et déclarait qu'il y aurait à s'égayer une année entière sur le vocabulaire des chimistes, des naturalistes, des médecins et des charlatans. «Ce qui tue les langues dans leur principe le plus vital, disait-il, c'est cette pléthore de mots dont la science vraie, et surtout la science fautive les bourrent et les étouffent. Une fois qu'un nomenclaturier a mis le nez dans le *Jardin des Racines grecques*, n'attendez plus de lui un mot français en français. Le monstre ne sait pas le grec, mais il exigera que vous sachiez le grec pour l'entendre. Du français de votre mère, il n'en est plus question. Le latin même est trop vulgaire pour son inintelligibilité systématique. Vous aimiez à voir une couronne de reines-marguerites s'arrondir dans les blonds cheveux de votre petite fille! Oh! cela était charmant! Mais, halte-là! Cette reine-marguerite, c'est un leucanthème! Et qu'est-ce qu'un leucanthème, s'il vous plaît? Voyez le *Jardin des Racines grecques*; c'est une fleur blanche. Misérable, qui n'a vu qu'une fleur blanche dans la reine-marguerite! Faites et conservez des langues avec de pareils ouvriers!»

Ainsi parlait M. Nodier avec autant d'esprit que de sens, selon nous qui avons adopté pour système, dans notre ouvrage, de dégager l'histoire naturelle de cette couche épaisse de mots hétérogènes dont se plaisent à l'envelopper les savants de profession. Mais quelque fermement que notre parti soit pris à cet égard, encore faudra-t-il bien quelquefois que nous nous servions de quelqu'un de ces mots bizarres, et que, par exemple, au moment d'entreprendre la description du *sphinx à tête de mort*, nous disions que c'est un *lépidoptère*, là où le vulgaire aurait dit tout simplement que c'est un *papillon*, nom qui ne sert plus aujourd'hui qu'à désigner un genre de la grande classe des lépidoptères.

Résignons-nous donc à ce terme puisque nous ne pouvons nous empêcher de parler grec en français, et hâtons-nous d'ajouter, afin d'épargner à nos lecteurs la peine de parcourir le *Jardin des Racines grecques*, qu'il est composé de deux mots dont l'un signifie *écailles* et l'autre *ailles*. Les insectes de l'ordre des lépidoptères dont le sphinx fait partie, outre qu'ils ont la bouche formée par une sorte de langue roulée en spirale, ont en effet pour caractère spécial quatre ailes couvertes d'une poussière ordinairement colorée, composée de petites écailles placées les unes au-dessus des autres, comme les tuiles d'un toit. Tout papillon est un lépidoptère; mais l'inverse de cette proposition n'est pas vraie;

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

T. ..

34

et si l'on veut savoir ce qui distingue un papillon d'un sphinx, c'est que les antennes du premier sont en masse, c'est-à-dire terminées par un globule, tandis que celles du second sont anguleuses et prismatiques, amincies à leur extrémité.

Au surplus, lépidoptère ou papillon, comme on le préférera, tous proviennent d'œufs dont il sort des larves qu'on nomme chenilles. Elles croissent promptement et changent plusieurs fois de peau. Elles sont généralement allongées et composées d'une tête et d'un corps qui a douze anneaux distincts en comptant le dernier. La tête porte deux calottes sphériques, ce sont ses yeux; elle est armée de mâchoires dures et aiguës, instruments des ravages de l'insecte dans les jardins et dans les potagers. Au-dessous de la tête se trouve la *filière*, petit trou par lequel passe le fil que l'insecte sait former. Les anneaux sont pourvus de *stigmates* par lesquels il respire. Ces parties sont à peu près les mêmes dans toutes les chenilles; mais le nombre des pattes varie depuis huit jusqu'à seize. Les six premières, toujours écailleuses, contiennent les six pattes que doit avoir l'insecte parfait. Les autres, appelées *membraneuses*, sont couronnées par des crochets qui l'affermissent sur les branches. Ces pattes sont celles dont le nombre varie.

L'enveloppe de la chenille est nue ou couverte de poils fins, serrés ou disposés par paquets. Ces poils en s'insinuant dans la peau, y causent une démangeaison cuisante.

Les stigmates ou orifices, dont nous avons parlé, aboutissent chacun à un vaisseau aérien. Tous ces vaisseaux vont se réunir à deux longs conduits qui reçoivent et rendent continuellement l'air. Un canal alimentaire, qui s'étend de la bouche à l'extrémité opposée, tient lieu à la chenille d'estomac et d'intestins. A côté de ce canal est un vaisseau artériel qui remplace le cœur, et aux deux autres côtés sont deux autres vaisseaux aboutissant à la filière. Ils contiennent une liqueur transparente, qui devient solide à l'air et forme la soie de l'insecte.

Parvenue à son dernier accroissement, la chenille se transforme en *nymphe*; mais, avant de subir ce changement, elle exécute un grand travail: elle s'enfonce dans la terre, roule des feuilles, ou se file une demeure ovale d'une soie plus ou moins fine qu'on appelle *coque*.

La nymphe des lépidoptères se nomme *chrysalide* à cause de ses couleurs dorées; *fève* à cause de sa forme: c'est l'insecte parfait resserré et replié en lui-même. Après avoir resté plus ou moins longtemps dans cet état, il rompt enfin la peau sèche et dure qui l'enveloppe et perce la coque où il était emprisonné. Il est d'abord mou et humide, ses ailes paraissent mouillées et chiffonnées, il demeure immobile. Mais bientôt toutes ses parties exposées à l'air se sèchent et s'affermissent. Il rend alors une liqueur sanguinolente qui le gonflait. C'est cette liqueur qui semée sur les murs, sur les toits, sur les chemins, a souvent donné lieu à la croyance superstitieuse des pluies de sang. L'insecte n'est propre à se reproduire qu'après avoir revêtu sa dernière forme.

Les lépidoptères se divisent en un nombre con-

sidérable de genres, entre lesquels on remarque celui des sphinx, pour la disposition, la variété, la vivacité des couleurs, et dans ce genre l'espèce du *Sphinx atropos* ou à tête de mort que représente notre gravure dans son triple état de chenille, de chrysalide et d'insecte parfait. Les sphinx se distinguent aisément à leurs antennes en fuseau ou renflées au milieu, et amincies à leur extrémité. C'est Linné qui a établi ce genre pour lequel il a adopté le nom du monstre imaginaire, si célèbre dans la mythologie, à cause de la figure tout-à-fait bizarre des chenilles. Elles sont lisses, fort grosses, et ont souvent le corps singulièrement bariolé de lignes obliques, à égales distances, de couleurs vives. La tête est protégée par une espèce de casque corné. Les pattes articulées sont rapprochées les unes des autres et fort éloignées des pattes membraneuses ou à couronne de crochets qui garantissent les derniers anneaux du corps. Lorsqu'il se repose ou lorsqu'il craint le danger, l'insecte a pour habitude de se dresser sur ses pattes de derrière, en relevant toute la partie antérieure du corps, qui reste ainsi suspendue et immobile des heures entières. On a vu dans cette attitude une sorte d'analogie avec celle du sphinx de la fable: c'est la raison qui a fait donner à ces insectes le nom qu'ils portent et qu'ils conservent même à l'état de papillon.

Ces chenilles, qui diffèrent beaucoup de forme, sont munies de seize pattes. La plupart se métamorphosent sous terre. Leurs chrysalides sont arrondies et communément très pointues par l'une de leurs extrémités. Elles passent l'hiver ainsi, et l'insecte parfait n'en sort que quand les feuilles sont poussées: c'est alors que la femelle, après avoir été fécondée, va déposer isolément ses œufs sur les plantes ou sur les arbres qui conviennent à sa race. Il est remarquable que les ailes des sphinx ne peuvent pas se dresser verticalement, et que, dans l'état de repos, elles restent étendues sur le même plan, légèrement inclinées ou presque horizontales.

Le sphinx à tête de mort a les ailes supérieures brunes, saupoudrées de bleuâtre, avec des lignes ondulées, blanchâtres; ses ailes inférieures sont jaunes et traversées par deux bandes noires. Le corps est jaune aussi, avec des cercles noirs qui coupent une bande élargie sur le dos, d'un bleu cendré. Le corcelet est brun, saupoudré de bleu, comme les ailes, avec une tache blanche, figurant à peu près une tête de mort. On peut voir par notre gravure avec quelle fidélité ces détails ont été rendus, et si c'est pousser trop loin la métaphore que de dire qu'elle a de la couleur.

L'apparence de cette tête de mort, d'où dérive son nom, est surtout ce qui frappe dans ce sphinx. Il a été aussi le sujet des recherches de quelques naturalistes par le bruit qu'il a la faculté de produire lorsqu'il est saisi de crainte; bruit qui ressemble à une sorte de murmure ou de plainte, et qu'un habile observateur fait provenir de la sortie de l'air par les deux principaux stigmates placés à la base de l'abdomen.

Ce sphinx cherchant d'habitude à pénétrer dans les ruches pour y sucer le miel, les abeilles ont soin

d'en rétrécir l'entrée dans les pays où il est commun. Son approche devient une cause de rumeur dans l'intérieur de la roche d'où il est bientôt obligé de battre en retraite devant l'attaque dont il est l'objet. Souvent le soir, la lumière l'attire dans les appartements, ou bien il va voltiger autour des réverbères.

La chenille de cette espèce est jaune et présente sept bandes obliques, d'un vert bleu sur les côtés du corps; elle a la tête bordée de noir, les pattes écailleuses, les stigmates noirs, la corne jaune et recourbée. On la trouve sur la pomme de terre et autres plantes de cette famille.

Tombeau des rois d'Aragon.

Plus qu'aucun autre monument funèbre, les sépultures royales sont pleines d'enseignements et provoquent à la méditation. Cette lutte qui s'y révèle contre la loi naturelle, cette résistance à l'exécution de l'arrêt commun, ces tentatives des hommes pour défendre et perpétuer leurs fictions, pour faire une place à part jusque dans la mort à celui qu'ils ont nommé leur chef, pour cacher son néant sous les pompes, pour dorer sa poussière, tous ces efforts désespérés sont les plus magnifiques et les plus éloquents témoignages de leur misère et de leur impuissance. Nulle part autant qu'à l'aspect de la tombe des rois se retracent à l'esprit les paroles de l'Ecclésiaste: *Vanité des vanités, tout est vanité!* et la sublime apostrophe de Massillon aux dépouilles mortelles de Louis XIV: *Dieu seul est grand!* Mais toutes les sépultures royales ne produisent point au même degré cette impression profonde. Saint-Denis, Westminster, l'Escorial, construits parmi d'autres édifices, au milieu du bruit et du mouvement de la vie, n'ont rien, dans leurs approches, qui éveille le sentiment religieux et qui prédispose à la méditation, tandis que l'abbaye de Poblet, où reposent les rois d'Aragon, est située de manière à frapper du plus loin l'esprit et le cœur, et à préparer d'avance les visiteurs aux émotions qui les attendent sous ses voûtes.

Au centre de la fertile et riante vallée de la Catalogne, appelée *la Canca de Berbera*, à l'ombre de montagnes hardies, l'abbaye de Poblet élève dans la solitude sa masse irrégulière. La double enceinte de ses hautes murailles, garnies de créneaux, lui donne, d'abord, l'apparence d'une forteresse; mais sa physionomie change à mesure qu'on approche, et tout en elle comme autour d'elle prend un caractère paisible et solennel. Bientôt sa destination pieuse s'annonce par une grande croix de marbre gris, ornée de sculptures gothiques, qui se dessine à travers le feuillage d'un bois touffu. Les statues de Saint-Bernard, moine de l'abbaye et de ses deux sœurs, Maria et Gratia, qui gagnèrent la couronne du martyr sous les Maures, et trois autels où est gravée leur histoire, frappent les yeux, dès qu'on pénètre dans la première enceinte, grande de 2154 pieds de tour. Une route, sombre, étroite et surmontée des armes d'Aragon; conduit dans la seconde enceinte: avant d'y être admis les visiteurs doivent déposer leurs armes; les plus grands rois, les plus braves chevaliers se sont soumis de tout temps à cet usage, et ont rendu leur épée au gardien

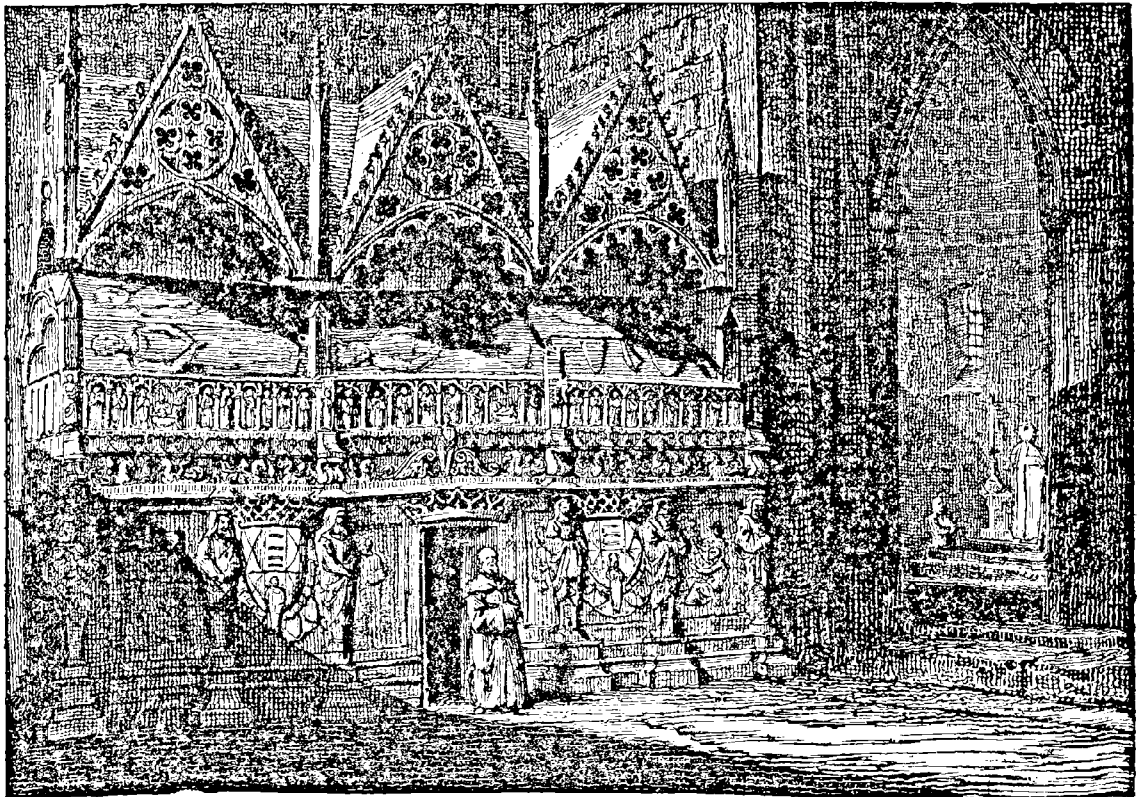
obscur de la porte. Le silence est absolu, la solitude est profonde sous les arbres plantés dans cette seconde enceinte. Quelquefois seulement s'y promène, à pas lents, un moine revêtu d'une robe blanche et la tête couverte d'un capuchon; quelquefois y retentit le son des cloches et s'y fait entendre le murmure confus des chants d'église. Une fontaine, dont les eaux dorment sous un dôme gothique, et l'architecture austère et uniforme des bâtiments du cloître, ajoutent encore à la tranquillité mélancolique de ce lieu. Le cloître s'ouvre sur l'église, qui figure une croix par la disposition de ses trois nefs, dont la plus élevée a 92 pieds de hauteur. Dans une enceinte ménagée entre cette nef et le chœur, et parquetée de dalles noires et blanches, sont rangés des deux côtés les tombeaux des rois. Là brûlent perpétuellement des lampes funéraires et des cierges, là prient perpétuellement aussi des prêtres qui veillent sur les dépouilles royales.

L'ensemble du monument repose sur un soubassement en marbre blanc, à faces droites, ornées d'images, d'armoiries et de sculpture; ensuite règne une galerie dont les colonnes offrent, dans leurs intervalles, des niches où sont représentés en relief de saints personnages; au-dessus sont couchées les effigies des rois: leurs victoires, leurs actions et les pompes funèbres de leur inhumation sont sculptées sur leur pierre tumulaire: les statues de leurs femmes reposent à leur côté. La voûte des sépultures est fermée par un plancher en bois, enrichi de peintures, de dorures et de dentelures légères: le ciel de ces sortes de dais, peint en bleu et parsemé d'étoiles d'or, est découpé en anneaux, qui laissent voir un tombeau sous chacune de leurs ouvertures.

Six rois d'Aragon sont figurés sur ce monument. D'un côté sont Alphonse II, qui régna à la fin du douzième siècle, et qui, franchissant les Pyrénées, réunifia à sa couronne la Provence, le Béarn, le Roussillon, et domina dans le midi de la France; l'obscur Jean I^{er}, dont l'histoire n'a guère conservé que le nom, et Jean II, célèbre non-seulement parce qu'il fut le père du fondateur de la monarchie espagnole, de Ferdinand-le-Catholique, mais plus encore parce qu'il fut ambitieux, actif, courageux, parce que ses vaisseaux allèrent imposer tribut au maître de Constantinople, et parce qu'il porta sur sa tête octogénaire les couronnes de Valence, de Navarre, de Sicile et de Sardaigne: sa femme Jeanne

Henriquez, la fameuse *Amirante de Castille*, est ensevelie avec lui. De l'autre côté est don Jayme, ou Jacques 1^{er}, dont le surnom de *conquérant* dit assez la carrière belliqueuse et triomphale. Ce roi d'Aragon, au commencement du treizième siècle, après avoir apaisé des discordes intestines, enleva aux Arabes Majorque et Minorque, s'empara du royaume de Valence, et eut la gloire plus grande de refuser la couronne de Navarre, et de la poser sur le front du légitime propriétaire. Vient ensuite au quatorzième siècle Pierre IV, *le cruel et le cérémonieux*, qui tourmenta sa vie et son royaume par des intrigues, des guerres civiles et étrangères; qui porta la main aux couronnes de Castille, de Sicile et de Sardaigne, en même temps qu'il réclamait Athènes conquise par l'un de ses aïeux, et qui, plus politique que re-

ligieux, se rapprochait ou s'éloignait des Arabes selon les calculs et les intérêts de son ambition. Le troisième enfin est Ferdinand 1^{er} : fils d'un roi de Castille, il fut fait roi d'Aragon en 1414, non en vertu de ses droits héréditaires, mais par le choix des états du royaume, lorsque la race des comtes de Barcelone, rois d'Aragon, s'éteignit avec Martin 1^{er}. Tous les princes qui ont gouverné avec éclat le royaume d'Aragon, depuis les premières années du douzième siècle où il fut fondé, jusqu'à la fin du quinzième, où il devint une province de la monarchie espagnole, ne sont point, comme on voit, en possession de cette sépulture privilégiée. On y regrette surtout Alphonse 1^{er}, auquel vingt-neuf victoires gagnèrent le surnom de *Batailleur*, et qui, le premier, rendit Saragosse chrétienne.



(Tombeau des rois d'Aragon.)

Ensevelie au-dessous des six rois que nous avons nommés, une foule d'enfants, de princesses, de princes et de nobles, leur compose un brillant cortège. Le soubassement, creusé en voûte, contient cette ligne inférieure de tombeaux qui, construits en bois et exposés autrefois aux regards et au contact du public, avaient subi des dégradations. Un duc de Sigorbe et de Cordova, pour défendre ses aïeux de toute injure, et pour donner, en même temps, une base magnifique au monument funèbre de ses souverains, employa (1660) une partie de ses immenses richesses à faire revêtir et enceindre de marbre les voûtes du soubassement, sous lesquelles on pénètre maintenant par de belles portes

en bronze. Deux autres tombeaux adossés aux pilastres qui soutiennent le monument se font encore remarquer dans cet asile des morts illustres. L'un au-dessus duquel est placée une statue portant la couronne et le sceptre, et représentée à genoux sur un coussin, renferme la dépouille du plus grand roi d'Aragon, d'Alphonse V (au quinzième siècle), que toutes les vertus royales recommandaient à l'amour et à l'admiration de ses peuples; l'autre est consacré à l'infant Henri d'Aragon, fils de Ferdinand 1^{er}, et grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques.

Un comte de Barcelone, Raymond Bérenger, fut le fondateur de l'abbaye de Poblet, que les rois d'Aragon, et spécialement Alphonse II et Ferdi-

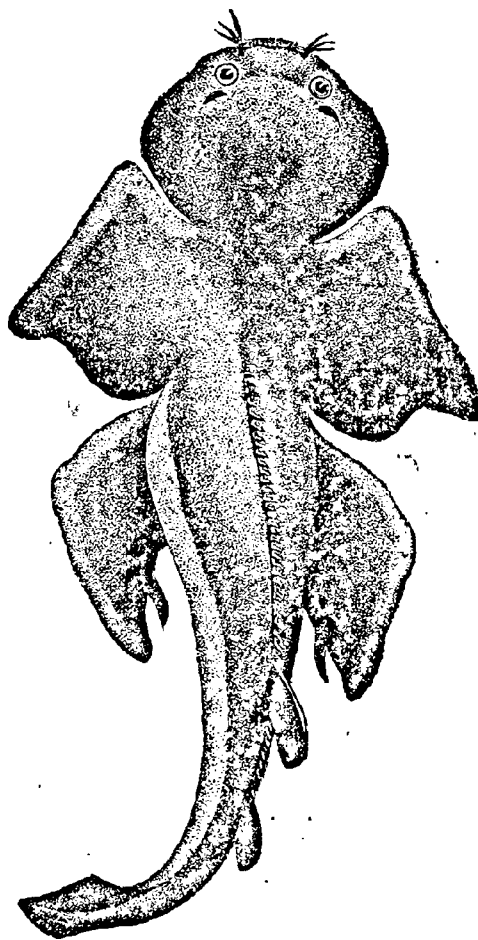
naud II, agrandirent et embellirent successivement. Les ducs de Cordova et de Sigorbe doivent être aussi nommés parmi ceux auxquels ce monument, qu'on peut appeler l'Escurial de l'Aragon, doit sa magnificence. Deux événements miraculeux, dont les moines ont précieusement conservé le récit dans leurs archives, se rattachent à l'origine de l'abbaye et répandent encore sur elle, dans la religieuse Espagne, un caractère de sainteté.

Un homme pieux, nommé Poblet, né à Ulles, village du diocèse de Taragone, voulant se retirer du monde et faire pénitence au désert, se bâtit un petit ermitage dans un lieu nommé Lardeta, et y mena une vie de mortifications et de prières. C'était au temps où les Maures dominaient sur toute l'Espagne, et persécutaient les chrétiens. Almir Almomunis, roi de Ciurana, ayant rencontré Poblet, dans une de ses excursions, il commanda de le saisir, de le charger de chaînes et de le jeter dans un cachot à Ciurana. Mais le lendemain, le cachot fut trouvé vide; délivré par une assistance miraculeuse, Poblet était retourné dans son ermitage. Les Maures l'enchaînèrent de nouveau, et le gardèrent avec plus de vigilance; leur prisonnier leur fut cependant enlevé une seconde fois. Une troisième arrestation ayant été suivie d'une troisième délivrance, Almomunis, frappé d'étonnement et d'effroi, cessa non-seulement de persécuter Poblet, mais il lui donna même tout le territoire de Lardeta. Les rois maures, et, après eux, les rois chrétiens, confirmèrent cette donation, attestée par un écrit arabe, que l'on conserve dans la bibliothèque de l'abbaye. L'aventure qui illustrait le nom de Poblet ne fit pas une moindre impression chez les chrétiens que chez les infidèles; plusieurs Espagnols vinrent s'associer à un homme sur lequel la protection divine se manifestait d'une manière si éclatante. De nouvelles cellules s'établirent autour de celle de l'anachorète, qui, en commémoration de sa délivrance, avait érigé et dédié une chapelle à saint Sauveur. Un nouveau miracle s'opéra bientôt en faveur de la communauté naissante. Pendant plusieurs samedis de suite, aux premières heures de la nuit, les disciples de Poblet virent briller des lumières: elles semblaient suspendues dans les airs et illuminer un bosquet de peupliers, planté sur la route de Lardeta. Le bruit de ce prodige s'étant répandu dans le pays, le comte de Barcelone fonda, en 1149, une abbaye de l'ordre de Cîteaux, sous l'invocation de la Vierge, au lieu précis où apparaissaient les lumières miraculeuses. Les débris d'un vieux monastère, situé dans le voisinage, servirent de matériaux au nouvel édifice.

Recommandée à la piété publique par ces circonstances, qui avaient accompagné sa fondation, l'abbaye de Poblet fut aussitôt en grande vénération. De riches dotations en firent une des plus opulentes communautés de l'Espagne; sept baronnies sont encore comprises dans ses vastes domaines. Les moines montrent, avec tout l'orgueil que leur permet l'humilité claustrale, les actes de donation des princes chrétiens, des rois maures même, que la crainte rendait généreux, les bulles des papes en

faveur du monastère, les présents des seigneurs pour obtenir des prières toutes-puissantes, et la liste de tous les visiteurs, qui ont tenu à honneur de voir leur nom inscrit sur les registres de Poblet. Ils rappellent enfin que Jacques le Conquérant s'enveloppa pour mourir de la robe de leur ordre.

L'ANGE DE MER.



Le poisson dont notre gravure retrace la figure singulière appartient, à plusieurs titres d'analogie, à la famille des raies et à celle des squales; mais comme d'un autre côté il s'en éloigne sous quelques rapports, un genre particulier a été créé pour lui, sous le nom de *squatine*. Nous négligerons cependant cette dénomination scientifique, et nous lui conserverons la qualification vulgaire, mais pittoresque de *poisson-ange*, sous laquelle le désignent les pêcheurs de France, d'Angleterre et d'Italie, sans se douter qu'ils constatent ainsi les similitudes indiquées par la science entre la *squatine* et la raie, que les anciens avaient surnommée *l'aigle-marine*. C'est dans la conformation de la *squatine* que le lecteur doit, en effet, chercher l'origine du nom d'*ange* que plusieurs peuples se sont accordés à donner à ce poisson.

Les nageoires pectorales de l'ange sont extraor-

dinairement développées et échancrées par-devant; leur surface supérieure est blanche, avec une bordure brunâtre, tandis que le corps sur lequel elles s'appliquent est d'un gris-bleu et foncé : cette étendue, cette forme et cette couleur des nageoires, les détachent parfaitement de la masse du poisson, et les fait ressembler de loin peut-être à des ailes. C'est du moins ce qu'ont trouvé les inventeurs du nom; et si le lecteur n'est pas absolument de leur avis, il reconnaîtra pourtant que nos pêcheurs sont plus fondés à établir une similitude entre la squatine et l'ange, que les naturalistes de l'antiquité ne l'étaient à signaler des rapports entre un aigle et une raie. Nous nous arrêterons encore à décrire un des traits de l'ange, quoique l'exactitude de la gravure puisse nous en dispenser, parce que la connaissance exacte de cette partie est nécessaire pour l'intelligence d'un détail assez curieux dans les habitudes de ce poisson. Sa bouche est placée à l'extrémité, et non au-dessous du museau comme celle des autres membres de la famille des squalés, et ses narines sont recouvertes d'une sorte de peau qui se divise, en s'allongeant, de manière à former deux barbillons. L'ange, qui n'a pas les appétits destructeurs des requins, tout en possédant une mâchoire aussi bien garnie de dents, et non moins bien fendue que la leur, se contente de petits morceaux, tels que plies, soles, carrelets, mourines, et autres menus poissons qui se plaisent sur le sable et qui s'élèvent rarement à la surface. Pour les saisir, sans se fatiguer à la chasse, il s'enfonce dans la vase et s'en recouvre entièrement; puis il agite ses barbillons : le fretin, les voyant à travers le limon, les prend pour des petits vers et vient se jeter jusque dans la bouche de l'ennemi embusqué. Peut-être aussi, comme la raie, se sert-il de sa queue, armée d'aiguillons, pour frapper le poisson, qui passe hors de la portée de ses dents et pour le mettre à mort. Ces ruses de l'ange sont si authentiquement établies qu'Aristote le jugeant capable de toutes finesses, lui attribue la faculté de pouvoir revêtir à volonté la couleur du poisson qu'il convoite.

Ainsi que chez les autres squalés et chez les raies, la reproduction est régie chez l'ange par des lois particulières, et on peut dire qu'il n'est ni ovipare, ni vivipare. Les œufs se développent et éclosent dans l'ovaire par l'effet de la chaleur interne de la mère, et ils présentent à l'œil au moment où le poisson va naître, cette conformation extraordinaire qui a fait comparer les œufs d'une raie à une bourse monie de ses cordons, et qui les a fait prendre par quelques naturalistes pour des végétations ou des animaux organisés. L'ange ne donne la vie qu'à une douzaine de petits à la fois; il est facile de comprendre que les œufs doivent être d'autant plus rares qu'ils sont plus gros : la nature si logique ne pouvait pas attribuer à l'ovaire de cette classe de poissons la prodigieuse fécondité dont elle a doué les carpes ou les morues.

Nous avons dit que l'ange n'était point atteint de la voracité frénétique du requin, son allié de si près; il s'en distingue encore par des mœurs de famille antipathiques au naturel du tyran des mers, dont nous avons esquissé l'histoire (1). Tandis que le requin ne recherche guère ses semblables que pour en faire sa proie, l'ange aime à errer par troupes, et au moindre danger c'est dans sa bouche que ses enfants vont chercher un asile. Cet esprit de sociabilité et cette affection maternelle garantissent sa modération et sa douceur : aussi croyons-nous qu'il a été calomnié par un auteur allemand, qui l'accuse d'avoir attaqué un matelot anglais. Cette sobriété est d'autant plus méritoire, que l'ange, long quelquefois d'une douzaine de pieds, pourrait être un ennemi redoutable.

La chair de ce poisson, que nourrissent les mers du Midi, et surtout celles du Nord, où il atteint son plus grand développement, est coriace et nauséabonde; mais la peau rugueuse, quoique moins recherchée que celle du chien de mer (squalé rousette), sert, sous le nom de *galuchat*, aux mêmes usages, à polir les corps durs et à garnir des étuis et des fourreaux.

HISTOIRE DE FRANCE.

CLOVIS.

Les fables et les mensonges sont les langages de l'histoire au berceau des nations; voilà pourquoi en parlant des quatre premiers rois de France nous nous sommes tenus prudemment sur la réserve, nous abstenant d'affirmer des faits qui n'ont aucun témoin authentique de leur existence. A partir de Clovis, le terrain s'affermi sous les pas de l'historien; il voit du moins une route tracée, et si quelques obstacles l'embarraissent encore, il éprouve moins de peine à les écarter. Ce n'est pas que tout soit vrai dans l'histoire de Clovis, telle que nous

l'a transmise Grégoire de Tours; car Clovis comme Cadmus, comme Romulus, comme tous les fondateurs de nations, a dû prendre un caractère merveilleux qu'expliquent les temps d'ignorance et de superstition où il a vécu. Mais les fables sont ici faciles à discerner, et d'ailleurs ces fables elles-mêmes qui gardent une fidèle empreinte de l'esprit des contemporains sont parfois pour la postérité d'un intérêt égal à celui de la vérité.

(1) Voyez page 20.

Clovis n'avait pas plus de quinze ans lorsqu'il succéda à son père Childéric dans le commandement de la tribu des Francs-Saliens établie à Tournai.

A cette époque, la Gaule était partagée entre plusieurs nations barbares qui étaient parvenues à y asseoir des états rivaux. Les Visigoths occupaient le pays situé entre la Loire et les Pyrénées; ils avaient même conquis la plus grande partie de l'Espagne. Après eux, les Bourguignons avaient aussi fondé un royaume considérable, qui comprenait toutes les contrées que baignent le Rhône et ses affluents. Entre la Loire et la Somme, s'était formée une confédération de plusieurs cités faisant partie de l'Armorique, et dont le centre appartenait aux Gaulois-Romains. Ils avaient résisté aux barbares venus de la Germanie, et reconnaissaient encore la suprématie nominale des empereurs. A l'est, sur les bords du Rhin, et au nord de la Somme, étaient réparties diverses tribus de Francs, sous des chefs indépendants et souvent en guerre les uns avec les autres : c'étaient Sigebert, à Cologne; Cararic, entre Terrouane et Boulogne; Ragnacaire, à Cambrai; et enfin Clovis qui régnait à Tournai sur les Francs-Saliens, la plus belliqueuse, la plus intrépide de toutes les tribus de la même nation.

Clovis avait ce caractère qui fait qu'un homme change les destinées d'un peuple et domine son siècle. Doué d'une âme forte, d'un vaste génie, d'une audace impétueuse, d'un esprit adroit, il résolut de soumettre la Gaule à sa puissance. Dans ce dessein il commença par faire alliance avec Ragnacaire, et en réunissant les forces des deux tribus il put rassembler 4 à 5,000 guerriers sous les armes. Cette partie centrale de la Gaule, dont la capitale était Soissons, devenait nécessairement le premier but de son ambition. Syagrius y commandait; il était fils de ce comte Égidius sous les ordres duquel les Francs eux-mêmes avaient long-temps combattu. Clovis, après lui avoir envoyé un défi qui semble une anticipation sur les mœurs chevaleresques du moyen âge, marcha vers Soissons en 486, et remporta une victoire complète à environ trois lieues au nord de cette ville. Syagrius fut ensuite livré lâchement à Clovis, qui eut la cruauté de le faire mettre à mort.

* C'est à la bataille de Soissons que se lie l'anecdote de ce vase enlevé dans le pillage du pays et des églises, que saint Remi, alors évêque de Reims, avait fait redemander, que Clovis voulait rendre, et qu'un soldat frappa de sa francisque en s'écriant, que le roi n'avait de droit sur aucune part du butin qu'autant qu'elle lui serait échue par le sort. Si cette aventure prouve combien était bornée l'autorité de Clovis comme roi, la mort de ce soldat qu'il tua quelques mois après de sa main, fait voir que comme chef militaire il pouvait beaucoup oser. Ce qu'il faut encore remarquer ici, c'est la condescendance dont le vainqueur se montrait disposé à user envers le clergé catholique : elle ne contribua pas peu à ses succès.

2 Clovis fixa sa résidence à Soissons, et pendant les six années suivantes il ne s'occupa qu'à recon-

quérir le pays de Tongres, qui avait été envahi par les Allemands, ou à étendre et à consolider sa domination dans l'Armorique. C'est dans cet intervalle de temps qu'il épousa Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Bourguignons. Élevée dans la foi catholique, et toute-puissante sur le cœur de son époux, par la beauté de sa figure autant que par les charmes de son esprit, elle employa tous ses efforts à lui faire abjurer le paganisme. Clovis ne s'opposa point à ce que ses enfants fussent baptisés; c'était déjà pour la reine avoir beaucoup gagné : la victoire fit le reste. Engagé dans une bataille terrible, contre les Allemands, à Tolbiac, qu'on croit être aujourd'hui Zulich, à quelques lieues de Cologne, Clovis sur le point d'être vaincu invoqua hautement le dieu de Clotilde, et promit d'embrasser le christianisme. Cette prière sembla ranimer le courage de ses soldats; ils retournèrent impétueusement à la charge, et enfoncèrent les Allemands qui jetèrent leurs armes en s'écriant qu'ils reconnaissaient Clovis pour leur roi. Il se trouva dès lors à la tête d'une grande et puissante armée.

Clovis n'ignorait pas que sa conversion lui assurerait la bienveillance et l'obéissance des Gaulois, au milieu desquels il voulait établir son empire, et dont les évêques le soutiendraient de toute leur influence contre les rois ariens, des Bourguignons et des Visigoths. Dans cette disposition, et après la victoire de Tolbiac, il ne fut pas difficile à l'éloquent saint Remi de persuader au roi des Francs que le Dieu qui gagnait des batailles, et qu'adorait Clotilde était le seul qu'il fallût adopter. La crainte de blesser les préjugés religieux des Francs le retint encore quelque temps; mais Clovis les ayant harangués et trouvés prêts à suivre son exemple, il abjura le culte des idoles et reçut le baptême avec 3,000 de ses guerriers. La cérémonie se fit à Reims, le jour de Noël de l'année 496, avec toute la pompe, avec toute la magnificence que l'habile évêque crut devoir déployer aux regards de ses barbares néophytes. « Courbe la tête, fier Sicambre, dit-il à Clovis, en versant sur lui l'eau sainte; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu adorais. »

Le roi des Francs fut dès lors le seul prince qui fit profession de la foi orthodoxe; sa conversion fut pour tous les Gaulois et pour tout le clergé catholique un jour de triomphe. Il n'eut plus qu'à se montrer pour conquérir de nouvelles provinces, et en trois années, de 497 à 500, toutes celles de la domination romaine qui n'avaient encore reconnu l'autorité d'aucun Barbare dans les Gaules, se rallièrent à la monarchie des Francs. Elle s'étendait alors jusqu'au Rhin où elle confinait, soit avec les Allemands, soit avec d'autres Francs; jusqu'à la Loire, où elle confinait avec le royaume des Visigoths et jusqu'au Rhône où elle confinait avec les Bourguignons. La Gaule n'était donc plus partagée qu'en trois grands états, les Francs, les Bourguignons et les Visigoths : c'est contre ces deux derniers que Clovis résolut alors de tourner ses armes.

Le roi des Bourguignons, Gondebaud, fut attaqué le premier, et vaincu dans une bataille qui eut

lieu près de Dijon. Il abandonna à Clovis Lyon et Vienne, et courut se renfermer dans Avignon. Clovis lui accorda la paix, et revint chargé des dépouilles des riches contrées qu'il avait traversées. Bientôt il choisit Paris pour la capitale de son royaume; mais ce royaume n'avait pas encore l'étendue qu'il voulait lui donner. Alaric, roi des Visigoths, et Clovis s'observaient mutuellement : celui-ci excita ses guerriers contre les Visigoths en leur demandant s'ils souffriraient que des ariens, des hérétiques, possédassent les plus belles provinces des Gaules, et il les conduisit à de nouvelles conquêtes. Clovis, dans sa marche, se faisait des amis et des soutiens de tous les habitants et des évêques, par son respect pour tout ce qui concernait le culte catholique. Il témoigna surtout la plus grande vénération pour la mémoire de saint Martin de Tours, jusque-là qu'il défendit à ses troupes de prendre dans la Touraine autre chose que de l'herbe et de l'eau.



(Clovis.)

L'armée des Visigoths défendait les approches de Poitiers et le passage de la Vienne. Clovis ayant enfin découvert un gué, qu'il avait cherché vainement pendant plusieurs jours, déclara à ses guerriers, pour leur persuader qu'il avait la protection du ciel, qu'une biche en traversant la rivière à ses yeux venait de lui montrer sa route, et qu'en même temps une lumière miraculeuse s'était élevée du clocher de Poitiers. Il passa donc la Vienne à l'endroit qui fut appelé depuis *le Pas de la Biche*, et atteignit les Visigoths dans la plaine de Vouillé, non loin de Poitiers. Après un sanglant combat où Clovis tua de sa main le roi Alaric, et où lui-même faillit périr d'un coup de lance, les Visigoths furent entièrement défaits. La soumission de l'Aquitaine fut pour le vainqueur le fruit de cette bataille. Il pénétra même jusqu'aux confins de l'Espagne, et bien qu'ensuite son armée ait essuyé quelques échecs, toutes les contrées entre la Loire et les Pyrénées, moins une étroite étendue de territoire qu'on laissa le long de la côte méridionale aux Visigoths, furent définitivement réunies au royaume des Francs.

dionale aux Visigoths, furent définitivement réunies au royaume des Francs.

Le bruit de ses exploits étant parvenu jusqu'en Orient, l'empereur Anastase envoya à Clovis le titre et les ornements de Patrice, de Consul et d'Auguste. Il parut dans l'église de Saint-Martin de Tours, ayant un diadème sur la tête, revêtu d'une tunique et d'un manteau de pourpre, et fut salué des acclamations de la multitude. Ainsi tout concourait à consolider la puissance de Clovis; et néanmoins son ambition fut telle, que pour agrandir encore son royaume de tous les états que possédaient ses parents, petits rois de Cologne, de Saint-Omer, de Cambrai et du Mans, il les fit assassiner avec autant de cruauté que de perfidie.

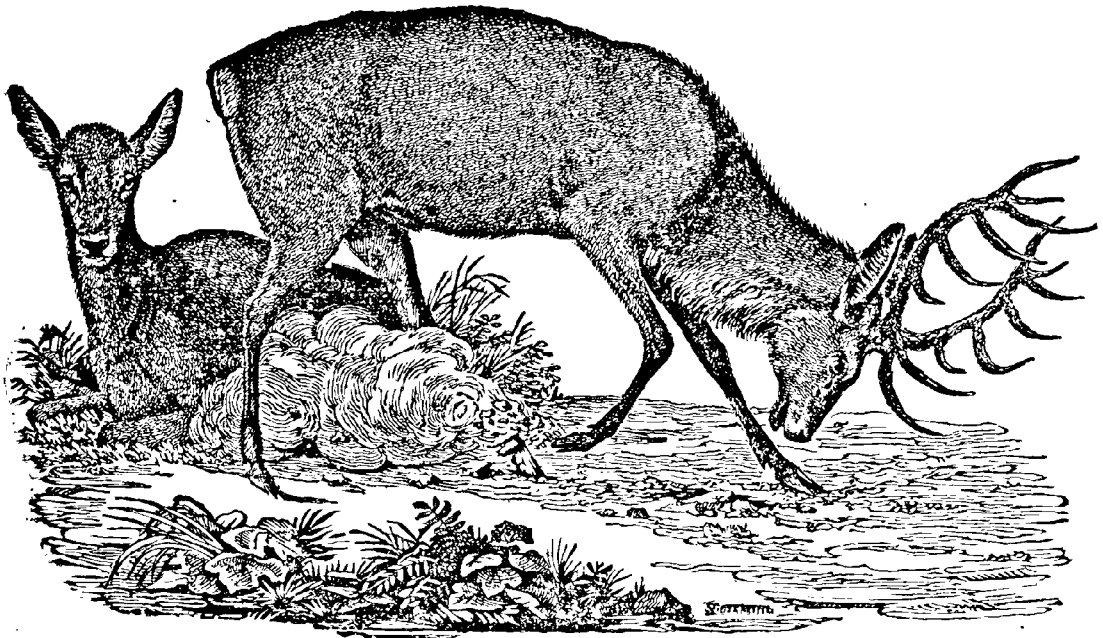
Clovis n'avait que 45 ans lorsqu'il mourut (27 novembre 511), après une carrière pleine de grandes choses et dont ces crimes atroces n'ont pu effacer la gloire. Il fut enterré à Paris dans l'église des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, qui devint ensuite Sainte-Geneviève.

On rapporte à son règne une nouvelle promulgation de la fameuse loi salique, dont on a fait résulter l'exclusion des femmes de la succession au trône, bien qu'elle ne dise pas un seul mot à cet égard. Voici au surplus le titre de cette loi, sur lequel on a fondé ce qui n'est selon nous qu'une coutume suffisamment justifiée par les mœurs toutes guerrières des Francs : c'est le LXXII^{me} et dernier; il concerne les *aleux* ou biens propres, et surtout acquis par voie d'héritage : « 1^o Si un homme meurt, que son père ou sa mère lui succède; 2^o S'il n'a ni père ni mère, que ses enfants ou ses sœurs héritent de lui; 3^o à défaut de ceux-ci, que ce soient les sœurs de son père; 4^o à défaut de celles-ci, la sœur de sa mère; 5^o à défaut de cette dernière, les plus proches parents paternels; 6^o mais qu'aucune portion de la terre salique ne passe en héritage aux femmes, et que tout l'héritage de la terre appartienne au mâle. »

Dans la dernière année de sa vie, Clovis assembla un concile à Orléans. Ce fut le premier concile de l'église gallicane, et de cette époque date le droit de régale qui faisait rentrer au fisc les revenus d'un bénéfice vacant. Gloire, empire, religion, lois, usages, naissance de notre capitale, tout, comme on le voit, commence pour les Français avec Clovis; tout, malgré l'horrible meurtre de ses parents, le place au rang des grands capitaines, des politiques habiles, des conquérants célèbres et des illustres fondateurs de nations.



LE CERF ET LA BIGUE.



Qui n'a eu occasion d'admirer et qui n'aime toujours à revoir les proportions élégantes et légères du cerf, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, son cou allongé, portant avec grâce une tête fine, et parée plutôt qu'armée d'un bois vivant; son regard caressant, mais vif et hardi; son air demi-sauvage, où l'on démêle autant de confiance que de crainte; son pelage propre et brillant? Oui, c'est bien, comme le dit Buffon, « l'un de ces animaux innocents, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, et occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la nature. » Mais voyez la contradiction: Buffon entame aussitôt un pompeux éloge de la chasse du cerf, de cette chasse qui bouleverse ces mêmes forêts, répand au loin la terreur parmi leurs habitants; trouble leur silence solennel des aboiements criards d'une armée de chiens acharnés après un seul ennemi, et aboutit au massacre que les chasseurs endurcis et leurs piqueurs grossiers peuvent seuls contempler d'un œil sec, de ce même animal que l'éloquent naturaliste vient de nous peindre avec des couleurs si touchantes. Quoi! c'est parce que le cerf est le plus noble des hôtes de nos bois, qu'il doit servir aux plaisirs des plus nobles des hommes! Cette raison, concluante peut-être pour ceux qui se paient de phrases, est assurément fort singulière. Il eût été plus vrai de dire: la chasse au cerf exige de grandes dépenses, un attirail immense, une troupe de valets, de chevaux, des meutes innombrables; elle est l'apanage des plus hautes positions

sociales; elle flatte donc l'orgueil de ces puissants du monde, pour qui un plaisir a d'autant plus de prix qu'il est moins à la portée du reste des hommes.

Cet exercice est ainsi devenu un art, qui demande comme une sorte d'initiation, et dont il est résulté que peu d'animaux ont été mieux observés et décrits que le cerf. Mais qu'il y a loin des tableaux que nous en ont tracés ceux qui n'étaient que chasseurs, et ceux qu'animaient avant tout le zèle de la science et l'amour des œuvres de la nature! On a fait pour cette chasse toute royale une langue à part, dont nous ne pourrions nous empêcher tout-à-fait de nous servir; langue barbare, hérissée de mots grotesques, et qui se sent tout à la fois de l'ignorance et de la grossièreté d'esprit de ses auteurs. Aussi rien n'est plus triste, plus rebutant de sécheresse et de bizarrerie que la peinture d'un cerf dont les couleurs sont prises dans ce dictionnaire des palefreniers, et rien, ce nous semble, ne va plus directement contre le but [de l'histoire naturelle, qui doit être une source de jouissances aussi douces que nobles et délicates.

Le genre animal offre peu de phénomènes plus curieux que ces productions osseuses qui décorent le front du cerf mâle; espèce de végétation spontanée dont on n'aperçoit point le germe, qui cependant est soumise à des lois précises, invariables, dans son renouvellement annuel. Ce n'est que dans la seconde année que ce bois commence à se former; il n'est alors qu'une simple tige, sans aucune branche, et s'appelle *daguet*: de là le nom de *daguet* qui succède à celui de *faon* que portait le

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

cerf ayant moins de six mois. Dans sa troisième année, il lui vient un bois dont chaque tige ou *perche* jette deux ou trois branches : ce sont les *cors* ou *andouillers*. Celui de la quatrième année se couronne, et l'âge ne fait qu'ameurer plus de grosseur dans les perches et un plus grand développement dans cette couronne, qui se divise quelquefois en dix ou douze branches, et prend des formes très différentes.

Depuis la troisième jusqu'à la sixième année, l'animal s'appelle *jeune cerf*; à six ans, *cerf dix cors jeunement*; à sept, *cerf dix cors*; au-delà de huit ans, *vieux cerf* et *grand vieux cerf*. On en a vu à cet âge dont les bois avaient jusqu'à vingt-quatre branches, parce qu'il arrive parfois aux andouillers de se bifurquer; mais dans ce cas les bois sont presque toujours *malsemés*, suivant le terme consacré pour exprimer qu'ils ne se sont pas développés naturellement, qu'ils se sont déformés d'un côté et ont plus d'andouillers que de l'autre; enfin que les andouillers ont changé de direction.

Les cerfs mettent bas leur bois au printemps : les vieux cerfs, les premiers, vers la fin de février; ceux de dix cors, au milieu de mars; ceux de dix cors jeunement, en avril; et les jeunes cerfs en mai. Aussitôt ils se cachent dans les taillis jusqu'à ce que soit repoussé leur nouveau bois, qui n'a pris toute sa croissance et sa dureté que vers le mois d'août : ils se frottent alors contre les arbres pour le débarrasser de la peau desséchée qui y adhère encore.

Le cerf est en état de se reproduire à un an et demi, bien qu'il n'ait encore que les deux tiers de son développement. Le mois de septembre est celui où il commence à rechercher la *biche*, et cette saison produit sur lui les effets les plus extraordinaires. Il dépouille sa timidité habituelle, s'anime d'un transport aveugle, et devient très dangereux, même pour les hommes : sa gorge et son cou se gonflent; il *rait*, c'est-à-dire qu'il erie d'une voix âpre et forte; il se tourmente, mange peu, ne dort point, et dès que deux cerfs se rencontrent, ils se précipitent l'un sur l'autre, se battent à outrance et se donnent de si violents coups de tête et d'andouillers, que souvent ils se blessent à mort. Il traverse en plein jour les guérets et les plaines, et court dans tous les sens, de pays en pays, pour trouver la biche qui l'évite d'abord, le fuit longtemps, et qu'il est obligé de poursuivre, de contraindre et d'assujettir.

Cette fureur des sens dure trois semaines pour chaque âge : les plus vieux s'y livrent les premiers avec le plus de force et d'ardeur; c'est ensuite, et successivement, le tour de ceux qui sont de moins en moins âgés, de sorte que les daguets ne ressentent les mêmes impressions que dans la dernière partie du mois d'octobre. En novembre les cerfs, affaiblis de cette crise, défaits, amaigris de

leurs fatigues et de leur abstinence, sont alors plus faciles à forcer que dans aucun autre temps de l'année. Comme ils sentent le besoin de se remettre et de reprendre des forces, ils se retirent ordinairement sur le bord des forêts, dans les endroits où ils peuvent trouver une nourriture abondante, surtout en glands, et y demeurent jusqu'à ce qu'ils soient rétablis.

La biche porte huit mois et quelques jours; elle ne produit presque toujours qu'un faon, qu'elle met bas à la fin de mai ou au commencement de juin. Elle en prend le plus grand soin, et s'il se trouve exposé à la poursuite des chiens, elle se fait chasser elle-même par eux, et vient ensuite le rejoindre. Le faon reste avec sa mère tout l'été. En hiver les cerfs et les biches de tous les âges se rassemblent en troupes qu'on appelle *hardes*, d'autant plus nombreuses que la saison est plus dure. Ils se séparent au printemps : les biches se cachent pour faire leur petit, les cerfs pour renouveler leur bois, et à cette époque il n'y a plus guère que les daguets et les jeunes cerfs qui marchent de compagnie, parce qu'ils perdent leur bois plus tard. Les anciens attribuaient au cerf une existence d'une longueur prodigieuse; mais, dans le fait, il ne passe guère vingt ans.

On estime peu la chair de cet animal; sa peau est recherchée pour la chamoiserie; et quant à ses cornes, tout le monde connaît les divers usages auxquels les couteliers et les fourbisseurs peuvent les employer.

Les cerfs, outre qu'ils paraissent avoir l'œil bon, l'odorat exquis et l'oreille excellente, sont doués d'une intelligence remarquable : ils savent trouver dans leur jugement ou dans leur instinct différentes ressources contre les dangers, et ce n'est pas ce qui contribue le moins à rendre la chasse du cerf curieuse et intéressante. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, cette chasse a ses règles et demande des connaissances qui ne s'acquièrent que par une longue pratique. Ainsi le *veneuer* doit savoir dans quels lieux les cerfs se tiennent suivant la saison, et deviner, à l'empreinte du pied, l'âge et le sexe de celui qu'il poursuit : les *fumées* ou excréments, les *portées*, c'est-à-dire la hauteur à laquelle le bois atteint les branches des arbres, l'aident également dans ses conjectures. Il faut encore qu'il sache prévoir toutes les ruses de l'animal, telles que de passer et de repasser sur la voie, d'entraîner avec lui d'autres bêtes pour donner le change, de faire un grand saut pour se jeter à l'écart, de se coucher sur le ventre et se laisser dépasser par les chiens; enfin, de se plonger tout entier dans l'eau moins le bout du nez. Après cette ressource, qui est ordinairement la dernière, le cerf se trouve bientôt aux abois, et ne cherche plus qu'à vendre chèrement sa vie, qu'à succomber avec gloire.

Temple-Bar.

C'est une remarque devenue banale aujourd'hui, et à laquelle tout le monde arrive sans grands efforts d'observation, que les capitales et les villes de premier ordre n'offrent point d'aspect général sous lequel on les puisse embrasser; que leur ensemble manque d'uniformité, d'homogénéité, et que chacun de leurs quartiers a sa physionomie particulière, ses mœurs distinctes, ses habitudes personnelles. Ces lignes de démarcation se tracent naturellement d'elles-mêmes au milieu d'une population renfermée dans une même enceinte, toutes les fois que les individus dont elle se compose sont assez nombreux dans chaque condition sociale pour former un corps, une classe à part. Tous ceux qu'unissent des relations d'intérêt ou de plaisir, ou des rapports de position, se rapprochent, se rassemblent, s'agglomèrent sur un point, et alors la même ville prend une multitude de faces, nettement tranchées, frappées d'un cachet original, et absolument différentes les unes des autres. Il serait superflu d'expliquer et de faire ressortir ces contrastes : les Parisiens, par exemple, n'en sont plus à s'étonner de ce que les rues Saint-Dominique, Saint-Jacques, Saint-Denis, Charlot, et de la Chaussée-d'Antin, soient des parties d'un même tout. Il est cependant une ville dans laquelle ces dissemblances sont plus saillantes encore, dans laquelle les limites du territoire de chaque caste de la population sont encore plus strictement gardées, dans laquelle enfin les changements de scène et de décoration s'opèrent plus vite sous les yeux de l'observateur, à mesure qu'il passe du camp d'une tribu dans celui d'une autre. Deux fois vaste, deux fois peuplée comme Paris, Londres, où l'aristocratie de la noblesse s'est conservée, et où l'aristocratie de l'argent a été inventée; où tous les jours se lèvent quelques centaines d'hommes ayant des millions de francs à gaspiller dans les vingt-quatre heures, et vingt mille autres hommes qui n'ont pas leur pain assuré; où l'échelle sociale a, pour ainsi dire, plus d'échelons que partout ailleurs, et où des milliers d'individus se pressent sur tous les échelons, Londres est, par excellence, la ville des oppositions et des démarcations. Là, chaque quartier a ses habitants propres, sa profession: *Westminster* est peuplé par la noblesse; *West-end* est l'asile de l'opulence; le négoce spéculé dans la *Cité*; le commerce maritime dans *East-end*, et *South-vark* est consacré aux fabriques et aux manufactures. Chacune de ces grandes divisions est encore découpée par des subdivisions intérieures: telle rue du quartier noble est plus noble que telle autre, et les parchemins y sont plus vieux; telle partie du quartier opulent est plus riche que telle autre, et le chiffre des fortunes y compte quelques zéros de plus. Procédant aussi par ordre hiérarchique, le commerce pose également des bornes pour tenir le marchand en détail à distance du négociant en gros; la misère même a son esprit, son orgueil

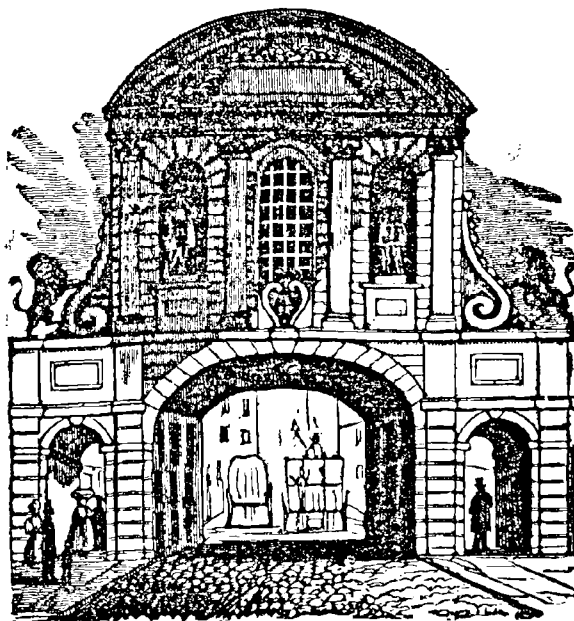
de corps, et l'habitant de *Smith-Fields* ne verrait pas sans répugnance le paroissien de *Saint-Gilles* élire domicile à ses côtés. L'immense panorama de Londres ne présente donc point une seule et même peinture, dont les différentes parties se lieraient l'une à l'autre par des nuances fondues, mais une multitude de petits tableaux distincts et renfermés chacun dans un cadre à part. Les monuments, les rues, les places, les maisons même ont leur caractère particulier, selon leur position, et cette constance est d'autant plus frappante que Londres a eu une occasion de donner de l'alignement à ses rues, de l'aisance à ses monuments, de la largeur à ses places, de la commodité à ses maisons.

Londres, dont l'origine se perd dans l'antiquité, qui était déjà au temps de Tacite le centre du commerce de la Grande-Bretagne, a été presque entièrement renouvelée à une époque toute moderne. Le 13 septembre 1666, sous le règne de Charles II, s'alluma un incendie qui, en trois jours, dévora toute la ville. Plus de treize mille maisons, formant plus de quatre cents rues, disparurent dans les flammes. Une colonne magnifique, appelée le *Monument*, a été érigée en commémoration de cette calamité dont l'esprit de parti accusa les républicains et les catholiques, mais dont un hasard vulgaire fut seul coupable. Le feu prit chez un boulauger; poussé par un vent violent, il s'empara bientôt de la ville, alors toute construite en bois, et l'anéantit avec une rapidité effrayante. Quelque terrible que fût ce désastre pour les contemporains, il fut pour la métropole britannique un événement heureux. Elle en devait naître brillante, comme Rome sortit de ses cendres sous Néron, d'autant plus que l'Angleterre possédait alors un architecte dont le majestueux *Saint-Paul* atteste le génie. Christophe Wren proposa un plan général, qui, s'il eût été exécuté, eût fait de Londres la plus belle ville du monde. Mais les Anglais portaient dès lors à ce qui était, cet amour et ce respect si opiniâtres, qu'il a fallu tout récemment un arrêt spécial du Parlement pour élargir le *Strand*. Trois partis se formèrent: le premier voulait que Londres fût servilement recoulée dans le vieux moule que l'incendie venait de détruire; le second adoptait sans amendement le nouveau modèle de Christophe Wren; le troisième enfin, par une sorte de transaction entre les deux opinions extrêmes, se prononçait pour un mélange de vieux et de neuf. Ce dernier avis prévalut, et de là vient que Londres présente dans sa structure matérielle, dans son architecture publique et privée, les mêmes différences, les mêmes classifications, les mêmes contrastes que dans les mœurs et les coutumes de ses habitants. Chaque quartier offre donc, dans le tracé de ses rues et dans la conformation de ses maisons, un aspect tout-à-fait en harmonie avec le naturel et le caractère de ses indigènes, les nobles et les riches ayant suivi les plans de Christophe Wren,

les industriels, les négocians et le peuple, s'étant, au contraire, attachés, par affection et par économie, à réédifier leur vieux Londres.

En se guidant sur ce que nous venons de dire, le lecteur, pour se mettre sous les yeux les traits de détails, pourra comparer *Westminster* au faubourg Saint-Germain, *West-end* à la Chaussée-d'Antin, la *Cité* aux rues Saint-Denis, Saint-Martin et au Marais, et *South-wark*, sous quelques rapports, au faubourg Saint-Antoine. Il pourra surtout par analogie se tracer une figure exacte du *Temple*. Ce quartier, ainsi nommé parce que les Templiers y avaient autrefois un château, est le *Pays-Latin*, le faubourg *Saint-Jacques* de Londres. Il est si exclusivement consacré à l'étude, que l'étudiant se nomme en anglais *Templar*, Templier. La porte (*Temple-Bar*, clôture, barrière du Temple) que représente la gravure qui accompagne cet article, marque la limite de ce vaste collège. Elle date de cette période, qu'on peut appeler l'ère commune de la plupart des monuments de Londres, c'est-à-dire de l'époque qui suivit l'incendie. Sous Jacques I^{er}, au temps où Walter-Scott place les aventures de son héros Nigel,

une barrière en bois fermait le *Temple*, et des anneaux de fer étaient scellés dans la muraille pour recevoir des chaînes en cas de tumulte et d'émeute. La porte actuelle, qui se compose d'une ouverture principale, flanquée de deux portelettes, est fort inférieure, à part toute vanité nationale, à la porte Saint-Denis, Saint-Martin même, tant pour l'élégance de la construction que pour la richesse des ornemens. Sa forme est lourde, massive, écrasée : la licorne et le lion des armoiries d'Angleterre, séparés par toute la largeur du monument, au milieu duquel est frappé le reste de l'écusson, ne parlent pas plus à l'esprit qu'ils ne plaisent aux yeux. Les deux statues royales, posées latéralement dans des niches, sont l'œuvre du sculpteur John Bushrell, qui vivait sous le roi Guillaume. Ces deux morceaux, et deux autres figures dont il a décoré la *Bourse*, ont fait moins pour la célébrité de son nom, qu'un vaste projet à peine ébauché. John Bushrell voulait reproduire le fameux cheval de Troie dans des proportions si colossales que la tête seule du cheval, transformée en salle à manger, aurait pu contenir une table de douze couverts.



(Temple-Bar.)

Temple-Bar avait autrefois une lugubre destination. Les têtes des criminels d'état, exécutés dans la tour, étaient apposées sur sa plate-forme. Main-

tenant, comme toutes les clôtures placées au milieu des villes, elle est non-seulement inutile, mais elle entrave la circulation.

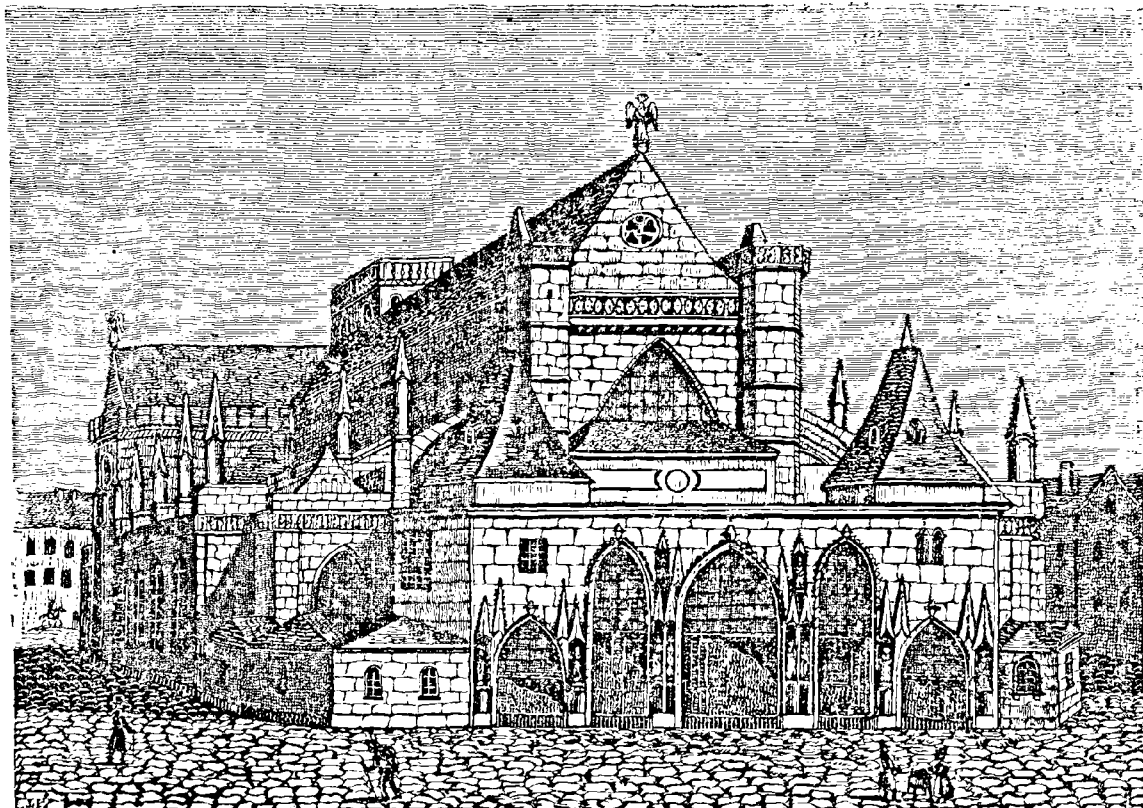
Église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Saint-Germain l'Auxerrois est un des plus anciens temples de Paris, car les chroniqueurs, qui ne sont pas d'accord touchant la date précise de sa construction, ne disputent guère que sur quelques années, les uns la rapportant à la fin du sixième siècle, les

autres au commencement du septième. Les annales de cette église lui donnent pour fondateur le roi Chilbert, dont la statue figure encore après le porche, à côté de celle de sa femme, la reine Ultrogothe; mais des documens plus positifs attri-

buent cette fondation pieuse au roi Chilpéric, et cette dernière version s'appuie sur le nom de Chilpéric, que porte encore une rue voisine de l'édifice. Au reste, si des doutes se sont élevés sur la personne du fondateur, l'authenticité de la légende du saint, sous l'invocation duquel l'église est placée, n'a du moins jamais été contestée. Saint Germain, vingtième évêque de Paris, vivait au milieu du sixième siècle. Sa sagesse et son éloquence dans les

conciles, la pureté de ses mœurs, sa charité tout évangélique, sa fermeté à poursuivre et à châtier le vice jusque sur le trône, l'avaient mis en haute considération; aussi lorsque le fratricide Chilpéric, si digne de figurer dans l'histoire entre Frédégonde et Brunehaut, chercha à calmer sa conscience par une démonstration de piété, ce fut à l'intercession de saint Germain qu'il recourut, ce fut à lui qu'il dédia la chapelle nouvelle.



(Église Saint-Germain-l'Auxerrois.)

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois, telle que la représente notre gravure, n'est pas, comme on pense, celle de Chilpéric. La basilique primitive a subi de nombreuses métamorphoses pendant les douze siècles qui se sont écoulés depuis sa création. Pillée maintes fois et détruite enfin par les Normands, sous les rois de la seconde race, elle fut reconstruite au commencement du onzième siècle. Appelée jusqu'alors *Saint-Germain-le-Rond* à cause de sa forme, elle prit à cette époque le nom de *Saint-Germain-l'Auxerrois*. Cette épithète, dont il est difficile de comprendre l'origine, lui fut adjointe pour la distinguer de l'abbaye de *Saint-Germain-des-Prés*, et de la chapelle de *Saint-Germain-le-Vieux*. Vers l'année 1423, lorsque les discordes civiles eurent livré la France et la capitale aux Anglais, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois fut réparée, agrandie sur un plan nouveau. Elle est restée un des plus curieux modèles de ce style incertain et bizarre qui caractérise bien, dans l'histoire de l'architecture, cette période de transition où,

lassés du genre gothique et de la manière sarrasine, les artistes voulaient innover, et se mettaient à l'œuvre avant que leurs idées fussent arrêtées et que leur système moderne fût créé.

Saint-Germain-l'Auxerrois, dont la structure originale a de la grâce et du charme, est demeurée extérieurement telle que l'ont faite les architectes du temps de la domination anglaise; mais elle a reçu à l'intérieur des changemens qui n'ont pas tous été heureux. Il est à regretter, par exemple, que les marguilliers, dans leurs travaux d'embellissement, aient fait abattre, au milieu du siècle dernier, un jubé que recommandaient les noms réunis des deux auteurs de la Fontaine des Innocens, de Jean-Goujon et de Pierre Lescot. Comme Saint-Germain renfermait le Louvre dans sa circonscription, les sculpteurs et les peintres, dont ce palais fut longtemps la demeure et l'atelier, s'étaient efforcés à l'envi d'orner leur église paroissiale. Bacary traça les dessins du maître-autel; Dumiez exécuta la grille du chœur; Goix, Mouchy, donnèrent des

morceaux de sculpture; Jouvenet, Lebrun, Bon Boulogne, etc., fournirent des tableaux. La chapelle de Chilpéric fut donc long-temps une des églises les plus enrichies et les plus embellies par les arts. Les restes mortels de plusieurs personnages illustres, inhumés dans son enceinte, et leurs monuments funèbres, contribuèrent encore à la célébrité de Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle possédait les cendres de saint Landri, de ce charitable évêque de Paris, qui vendit ses meubles (650) et les vases sacrés de son église, pour nourrir les pauvres; de M. de Caylus, dont les sciences et les lettres honorent la mémoire; du poète Malherbe, qui, le premier, parla français, lorsque autour de lui se jargonnaient une langue bariolée de grec et de latin; de madame Dacier, si savante sans ridicule; de Warin, à la fois peintre, sculpteur, fondeur, et de plusieurs autres hommes de bien, savans, littérateurs, artistes. Toutefois, il est à remarquer que Saint-Germain-l'Auxerrois n'a pu obtenir les reliques de son patron. La translation de ses dépouilles mortelles dans cette basilique était une des clauses de la fondation; mais l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que l'évêque lui-même avait instituée et dans laquelle reposait sa cendre, ne consentit pas à céder son trésor. Cependant, il lui fut en partie dérobé, quelques années après. Pendant une invasion de Normands, l'abbé de Saint-Germain-des-Prés ayant transporté la châsse si précieuse dans une chapelle de Saint-Jean, située dans la Cité, le clergé de la chapelle ne rendit pas intégralement le dépôt qui lui avait été confié, et garda un des bras du saint évêque. La chapelle de Saint-Jean prit dès lors le surnom de Saint-Germain-le-Vieux.

* Le premier des temples chrétiens de Paris qui ait été élevé sur la rive droite de la Seine et long-temps le seul, devenue ensuite paroisse royale, l'église Saint-Germain-l'Auxerrois a joui, à tous ces titres, de nombreux privilèges. Ce ne fut pas sans une vive opposition que son clergé permit la fondation d'églises nouvelles: le droit féodal et exclusif qu'il s'arrogeait d'administrer religieusement toute cette partie de la ville ne lui était, pour ainsi dire, point contesté, ou du moins se trouvait-il en mesure de le faire valoir; car lorsque la chapelle de Sainte-Agnès fut érigée (1250) en église paroissiale, sous le nom de *Saint-Eustache*, le prêtre desservant ne prit le titre de curé qu'avec l'autorisation du doyen et des chanoines de Saint-Germain-l'Auxerrois, et à des conditions onéreuses. «Au seul doyen de Saint-Germain, dit un historien, appartenaient les offrandes faites à l'église de Saint-Eustache, et tous les profits des messes qui s'y disaient les jours de fêtes de saints, de Noël, de Pâques et de la Pentecôte: il prélevait moitié sur les produits des messes de pèlerins et des messes de relevailles, dites dans ces mêmes jours. Il partageait également par moitié avec le curé les offrandes des premières messes et tous les émolumens de la paroisse, tels que les produits de la confession, des baptêmes, des visites faites aux malades, de l'extrême-onction; les legs des meubles et immeubles, le produit

de la bénédiction des lits nuptiaux, l'argent donné aux portes de l'église lors des mariages, etc.» Le doyen et le chapitre de *Saint-Germain-l'Auxerrois* exercèrent encore les mêmes droits de suprématie, de suzeraineté, quand la *Chapelle de la Tour* devint une paroisse, sous le nom de *Saint-Sauveur*, et le curé de la nouvelle église traita aux mêmes conditions que le curé de Saint-Eustache. Ces droits étaient si vexatoires pour les subordonnés, qu'on peut y rattacher l'origine du vieux proverbe: *Il faut être fou pour être curé de Saint-Eustache*. Même chose, au reste, aurait pu être dite des desservans de toutes les succursales, puisque toutes les églises paroissiales soumettaient aux mêmes redevances les églises nouvelles qui s'établissaient dans leur circonscription. Saint-Germain-l'Auxerrois eut ainsi long-temps une autorité souveraine sur la rive droite de la Seine; mais la division s'étant mise dans son sein, et un procès s'étant engagé entre son curé et ses chanoines, un arrêt du Parlement ordonna la réunion de son chapitre à celui de la cathédrale (1744), et l'église cessa d'être collégiale.

Peu d'événemens importants se rattachent à l'histoire de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Voisine du Louvre, où se tenait la cour, elle sonna la première le tocsin de la Saint-Barthélemy, et lorsque Henri IV devint maître de Paris, le curé de Saint-Germain refusa de reconnaître le protestant converti. En 1831, un service funèbre ayant été célébré dans cette église, en commémoration de la mort du duc de Berry, une émeute s'ensuivit, et l'on put craindre pour le vieux monument. Malgré les dévastations déplorablement commises sur ses ornemens intérieurs, il est encore heureux que l'ensemble des constructions ait été respecté.

La Rhinoplastique.

C'est une opération ingénieuse dont les chirurgiens se sont beaucoup occupés depuis quelques années et à laquelle se rattachent quelques singularités historiques assez piquantes.

En Italie et dans l'Inde on avait autrefois l'habitude de couper le nez aux criminels. Charles-Quint le faisait trancher aux voleurs. En Angleterre Charles II ne eut pas pouvoir infliger une punition plus cruelle au chevalier de Coventry, qui avait parlé trop lestement de deux actrices en faveur à la cour. Plus d'une fois des femmes, à l'approche de l'ennemi, s'imposèrent cette amputation pour sauver leur honneur: c'est ce que firent une abbesse et quarante religieuses, lorsque les Sarrasins se présentèrent à Marseille. Qu'on ajoute à ces mutilations bizarres celles qui résultent d'accidens imprévus, et l'on comprendra que l'occasion de restaurer le nez a dû s'offrir fréquemment aux chirurgiens. Aussi Galien, Aëtius et Celse, parlent-ils de cette opération. Tagliacozzi, qui vécut dans le seizième siècle, avait acquis une telle réputation en la pratiquant, qu'on lui éleva une statue dans

l'amphithéâtre anatomique de Bologne. Griffon, de Lausanne, passa également pour un habile restaurateur de nez, et Ambroise Paré rapporte qu'on fut émerveillé à la cour de Henri III lorsqu'on y vit reparaitre le chevalier de Thoan, qui était allé se faire raccommoier le nez en Italie.

A Paris on fabrique depuis assez long-temps avec des plaques d'argent, de cuir, de carton, et même de cire, des nez postiches, que l'on tient appliqués sur la face par divers moyens; mais jamais un nez de cette sorte ne permettra, comme le nez raccourci, même le plus difforme, de se moucher, de prendre du tabac, et même d'exercer la faculté olfactive.

Quant à la méthode d'opérer la restauration du nez, elle varie beaucoup, suivant les praticiens. Ceux-ci taillent le nouveau nez dans le bras ou sur le front, et ceux-là dans une partie mitoyenne du corps qu'on nous permettra de ne pas nommer. « Dans quelques contrées, dit M. Velpeau, dès qu'un personnage puissant a perdu le nez, il se procure un esclave dont on frappe cette même partie avec une pantoufle jusqu'à ce que les tégumens en soient bien boursoufflés. Un nasifex taille ensuite un lambeau de forme et de grandeur suffisantes pour remplacer le nez perdu aux dépens de cette partie si singulièrement préparée, l'applique et le fixe solidement au devant des narines, etc.

« Dans le pays des Parias, les nobles ne se gênent en aucune façon pour faire abattre le nez d'un de leurs sujets, et pour le mettre à la place de celui qu'ils ont perdu; cette méthode s'appelle *par transplantation*. On réussit même si bien de cette manière, disent les voyageurs, que pour empêcher les criminels qu'on vient de punir, de faire disparaître ainsi leur difformité, on prend la précaution de jeter leur nez dans le feu aussitôt après l'avoir coupé... Malinelli affirme que son père ayant reçu, dans un pain chaud, peu de temps après l'exécution, le nez d'un Italien, put le rajuster avec succès, et Leyster en dit autant d'un jeune homme de haute famille.

« Dionis raconte qu'un voleur ayant eu le nez coupé, courut dès lors chez un chirurgien qui lui demanda le bout de l'organe pour le lui remettre. Ses camarades sortirent aussitôt, attrapèrent le nez du premier venu, et le portèrent tout chaud au chirurgien, qui l'appliqua et le recousit très heureusement. »

Il nous semble que si quelqu'un eut jamais un pied de nez, c'est ce premier venu, à qui des voleurs venaient brutalement d'enlever le sien.

LE GRAND-DUC.

Les oiseaux de proie nocturnes, entre lesquels le grand-duc, que les anciens avaient consacré à Minerve, tient la place d'honneur, comme elle appartient à l'aigle parmi les oiseaux de jour, peuvent se diviser en deux genres principaux, celui du hibou et celui de la chouette, qui se subdivisent chacun en plusieurs espèces différentes. Les hiboux portent aussi le nom de *duc*, du mot latin *ducere*,

dénomination fondée sur la supposition erronée qu'ils étaient les conducteurs des cailles au moment de leur départ. Ils ont pour caractère distinctif deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites de chaque côté de la tête, tandis que les chouettes ont la tête arrondie et sans aucune plume proéminente.

C'est parce que leur énorme pupille laisse entrer trop de rayons que tous ces oiseaux sont éblouis par le grand jour, et que la plupart des espèces ne voient bien qu'à l'aurore naissante ou au crépuscule tombant. Ils n'ont donc qu'un assez court espace de temps pour chasser, quand les nuits sont très obscures. Mais ils trouvent une compensation de ce désavantage dans la facilité avec laquelle ils s'emparent des petits animaux qui sont alors endormis ou prêts à l'être. Le sens de l'ouïe, qui doit être très développé chez eux, à en juger par les grandes cavités de leur crâne en communication avec l'oreille, tend d'ailleurs à suppléer ce qui peut leur manquer du côté de la vue, pour mieux découvrir ou saisir leur proie. Comme ils ont l'appareil du vol faible et que leurs plumes sont douces et finement duvetées, ils sont aussi à même d'en approcher sans bruit et de fondre sur elle à l'improviste. L'ampleur de leur gosier est encore un avantage qui leur permet d'employer utilement le peu de moments qu'ils ont à consacrer à la recherche de leur nourriture; car tandis que les oiseaux de proie diurnes sont obligés de dépecer les animaux qu'ils ont capturés, les hiboux et les chouettes les avalent le plus souvent tout entiers, après leur avoir brisé le crâne, et, lorsque les chairs sont digérées, ils rejettent les os, les poils et les plumes en pelotes arrondies. Enfin l'habitude où ils sont de ne se rassembler que par paires pour chasser, ne les expose pas à perdre du temps pour se disputer leur pâture, qui consiste ordinairement en levrauts, lapins, taupes, mulots, souris, et quelquefois en chauves-souris, serpents, grenouilles et crapauds.

Au reste, on ne doit pas croire que la vue de ces oiseaux qui s'exerce si parfaitement dans une demi-obscurité, puisse se passer de toute lumière et percer les ténèbres les plus épaisses: dès que la nuit est bien close, ils cessent de voir comme tous les animaux. C'est donc une lumière douce et délicate qu'il leur faut, et jamais ils ne sont plus heureux à la chasse que dans les nuits où la lune brille de tout son éclat: à eux alors l'empire des airs, à eux les plaisirs, la liberté et l'abondance des provisions. Mais dès que le soleil est sur l'horizon, leurs yeux sont éblouis, offusqués, et ils doivent se tenir en repos dans leurs trous. Si on les force à en sortir, ils ne peuvent que voler lentement et à de petites distances de peur de se heurter. Tous leurs mouvements décèlent la crainte ou l'embarras, et les autres oiseaux qui s'aperçoivent de la gêne de leur situation viennent à l'envi les insulter: les mésanges, les pinsons, les rouges-gorges, les geais, les merles, arrivent alors à la file pour jouer le rôle de l'âne donnant un coup de pied au lion malade; l'oiseau de nuit, immobile

sur quelque branche, étourdi de leurs cris, étonné de leurs manœuvres, tourne la tête, les yeux, le corps, de l'air le plus ridicule, et se laisse frapper sans se défendre. Ses ennemis les plus faibles ne sont par les moins ardents à le tourmenter, à le huer. C'est sur cette antipathie qu'est fondé l'art de la pipée.

Ce n'est pas néanmoins que tout ce que nous venons de dire touchant l'infirmité visuelle des oiseaux de proie nocturnes s'applique à toutes les espèces de ce genre sans restriction. Il en est quelques-unes qui ne sont pas également offusquées par la lumière du soleil, qui, par conséquent, partent pour la chasse de meilleure heure et rentrent plus tard le matin : tel est, entre autres, le grand-duc, dont nous avons à nous occuper plus spécialement.

«Le grand-duc, dit le Plinie français, paraît être, au premier coup d'œil, aussi gros, aussi fort que l'aigle commun ; cependant, il est réellement plus petit, et les proportions de son corps sont toutes différentes : il a les jambes, le corps et la queue beaucoup plus courts que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds. On distingue aisément le duc à sa grosse figure, à son énorme tête, aux larges et profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête, et qui sont élevées de plus de deux pouces et demi, à son bec court, noir et crochu ; à ses grands yeux fixes et transparents, à ses larges prunelles noires et environnées d'un cercle de couleur orangée ; à sa face entourée de poils ou plutôt de petites plumes blanches et décomposées, qui aboutissent à une autre circonférence d'autres petites plumes frisées ; à ses ongles noirs, très forts et très crochus ; à son cou très court ; à son plumage d'un roux brun taché de noir et de jaune sur le dos, et de jaune sous le ventre, marqué de taches noires et traversé de quelques bandes brunes, mêlées assez confusément ; à ses pieds couverts d'un duvet épais et de plumes roussâtres jusqu'aux ongles ; enfin à son cri effrayant *houhou*, *houhou*, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit lorsque tous les autres animaux se taisent.»

Il ne paraît pas que la grosse corpulence des grands-ducs nuise à leur légèreté ni au développement de leur force ; car à l'heure du crépuscule, au moment où ils commencent leur chasse, ils s'élèvent assez haut, et bravent le choc de nombreuses troupes de corneilles qu'ils finissent par disperser, souvent après en avoir pris quelques-unes. Il arrive aussi au grand-duc de se battre avec les buses et de leur enlever leur proie. Dans les autres heures du jour, il vole beaucoup plus bas et même à fleur de terre.

On se servait de cet oiseau dans la fauconnerie pour prendre le milan : afin de rendre sa figure encore plus extraordinaire, on l'affublait d'une queue de renard, et lorsqu'il se posait dans la campagne, le milan qui l'avait aperçu venait s'abattre auprès de lui pour satisfaire sa curiosité, et donnait ainsi au chasseur le temps de s'approcher assez pour le tirer. Par une ruse de même

nature, les faisandiers plaçaient la cage d'un grand-duc sur les juchoirs, dans un lieu découvert où les corneilles et les corbeaux se réunissaient, et où on les tuait avec facilité, en employant la sarbacane pour ne pas effrayer les faisans.



(Le Grand-Duc.)

Le grand-duc, qui descend rarement dans les plaines, se perche sur les églises écartées, sur les vieux châteaux plutôt que sur les arbres. C'est ordinairement dans les cavernes de rochers et dans les trous des vieilles murailles, qu'il construit son nid avec des petites branches de bois sec entrelacées de racines souples. Ce nid, qui a environ trois pieds de diamètre, est garni de feuilles dans l'intérieur, et contient un, deux, et quelquefois trois œufs arrondis, d'un blanc-grisâtre, plus gros que ceux de la poule. Les petits étant très voraces, les parents ont soin que le nid regorge de provisions.

Cette espèce de hiboux qui paraît susceptible de variations assez considérables pour la taille et pour les teintes, habite les différentes contrées de l'Europe ; on la trouve même dans plusieurs parties du globe : toutefois elle est moins commune en France et en Angleterre qu'en Allemagne et en Russie.

JEAN GOUJON.



La liste serait longue de toutes les calamités que la guerre civile peut entraîner après elle. Quand cette frénésie s'empare d'une nation, croyez que toute modération, toute sagesse, toute justice en est bannie pour long-temps, et les horreurs que la guerre étrangère ne connaît pas, attendez-vous à les voir commettre par des factions rivales, qui toutes ont l'impudeur de mettre l'intérêt de la patrie en avant, les unes pour se maintenir, les autres pour arriver au pouvoir. Ne parlez point alors de la concorde comme d'un bien inappréciable que des concitoyens doivent acheter au prix de concessions mutuelles, vous ne seriez point entendu. Les factions sont d'un orgueil qui n'a d'égal que leur égoïsme; ce qu'elles ambitionnent, c'est une victoire complète, implacable; c'est, en un mot, l'anéantissement de la faction opposée. On peut même mesurer l'injustice de leur cause à l'acharnement qu'elles déploient dans le combat. Et ce ne sont pas seulement les insensés qui courent au devant de ses fureurs que la guerre civile dévore impitoyablement; il faut que dans ce choc impie, où le frère s'arme contre le frère, soient entraînés, écrasés, et les hommes qui voudraient se tenir à l'écart, parce qu'ils ne découvrent ni d'un côté ni de l'autre de drapeau assez pur pour s'y rallier; et les êtres de la classe la plus inoffensive, les vieillards, les femmes, les enfants; et ces esprits d'élite, qui, absorbés par de nobles travaux, semblent, du haut de leur intelligence, les plus

inaccessibles à ces commotions déplorables. Vainement la muse vient révéler à André Chénier ce génie par lequel il devait nous rendre l'élegie grecque dans toute sa beauté primitive; vainement Lavoisier n'attend plus que quelques jours pour agrandir le domaine de la science d'une découverte qui importe peut-être au bonheur de l'humanité tout entière; vainement Jean Goujon n'est occupé qu'à enrichir son pays des monuments de son ciseau; leur destinée malheureuse a voulu qu'ils vécussent dans des temps de discordes intestines et ils mourront d'une mort affreuse, car ces discordes ne respectent ni le modeste asile du poète, ni le cabinet du savant, ni l'atelier de l'artiste.

Nous serions étonnés si quelqu'une de ces réflexions n'était venue à la pensée de M. Debacq, lorsqu'il résolut de peindre Jean Goujon, tué le jour de la Saint-Barthélemy, pour faire sortir de ce spectacle une haute moralité à l'usage des partis. Au surplus, M. Debacq n'eût-il eu que l'intention d'honorer la mémoire de cet admirable sculpteur, qu'indépendamment du talent qu'il a mis dans son tableau, et qui en fait un des bons ouvrages de l'exposition actuelle, nous devrions encore l'en remercier comme d'une bonne action.

Jean Goujon est en effet une de ces gloires nationales dont nous avons le tort de n'être pas assez fiers. Né à Paris, dans ce seizième siècle, où les arts en France brillèrent d'un éclat auquel le

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

T. I.

26

siècle de Louis XIV fut loin d'atteindre, cet artiste contemporain et ami de Pierre Lescot, de Philibert Delorme, de Germain Pilon, de Jean Bullant, de Jean Cousin, mérita et obtint le surnom de *Phidias Français*, de *Corrège* de la sculpture. Les circonstances de sa vie n'ont pu se faire jour à travers les désordres et les troubles de cette époque, pour venir jusqu'à nous, et semblable en cela à beaucoup d'hommes doués d'un rare génie, il n'est connu que par ses ouvrages. Henri II l'avait employé à décorer le château d'Auget, que le séjour de la belle Diane de Poitiers et les vers de la *Henriade* ont rendu si célèbre. Comme Michel-Ange, il était sculpteur en même temps qu'architecte, et ce fut sur ses dessins qu'on éleva rue Culture-Sainte-Catherine, l'hôtel de *Carnavalet* qu'il enrichit ensuite de bas-reliefs et d'ornements du meilleur style. Ainsi, cet hôtel auquel se rattache maintenant le souvenir de madame de Sévigné, qui l'habita, excite à double titre l'intérêt des amis des arts et des lettres.

Le Louvre est aussi redevable à Jean Goujon, de plusieurs productions de son ciseau qui concourent dignement à la beauté de ce magnifique palais: telle est entre autres cette Tribune soutenue par des cariatides d'un goût si exquis, d'un dessin si admirable, dans leurs proportions gigantesques, qu'il est permis de dire que la statuaire antique n'a rien qui les surpasse. Dans la cour du Louvre, la frise, les frontons circulaires qui couronnent les corps avancés de l'ordre composite, et les entrepilastres de l'attique, offrent encore de cet artiste, des enfants entrelacés avec des festons, un Mercure, une Abondance, des Génies et des figures allégoriques. Il travaillait à ces ouvrages dans la fatale journée de la Saint-Barthélemy, lorsqu'il fut atteint, sur un échafaudage, d'un coup d'arquebuse qui frappa peut-être en lui le grand artiste plutôt que le protestant, par la main, ou à l'instigation d'un rival bassement jaloux.

Les biographes ne varient point sur le lieu de cet infâme assassinat, et nous ignorons d'après quels renseignements M. Debacq a représenté Jean Goujon occupé, au moment de sa mort, à terminer une des figures qui ornent la *Fontaine des Innocents*. Si ce n'est là, comme nous penchons à le croire, qu'une de ces licences qui sont également permises aux peintres et aux poètes, et à laquelle M. Debacq

a eu recours pour ajouter encore à l'intérêt de sa composition, on ne saurait du moins l'accuser d'avoir manqué de tact, puisqu'il trouvait de cette manière l'occasion de rappeler le chef-d'œuvre de Jean Goujon.

La *Fontaine des Innocents*, fondée en 1550, était située à l'angle des rues aux Fers et de Saint-Denis. Pierre Lescot avait été chargé de l'architecture, et Goujon des sculptures. Elles consistent en bas-reliefs représentant des nymphes, le triomphe de Vénus, et celui d'Amphitrite, d'autres scènes qui ne cesseront jamais d'être un objet d'admiration générale. Les figures, dont les tournants ont été ménagés avec une rare intelligence, laissent apercevoir toute leur rondeur, à tel point qu'elles ne paraissent nullement appliquées sur un fond. Une composition d'une noble simplicité, des naïades dans des proportions sveltes, et dans des attitudes pleines de charme et de naïveté; des draperies légères qui laissent sentir le nu qu'elles cachent, en n'y adhérant qu'avec une sorte de discrétion; des groupes de personnages différents d'âge et de sexe, et formant de gracieux contrastes, tout concourt ici à l'effet et à l'agrément, tout fait de cet ouvrage l'un de ceux par lesquels la sculpture moderne rivalise le mieux avec la sculpture grecque.

Lorsqu'on entreprit de détruire le cimetière et l'église des Innocents, pour établir le marché de ce nom qui existe aujourd'hui, la fontaine de Pierre Lescot et de Jean Goujon, dut changer de place. Toutes les parties en furent démontées en 1788, et transportées avec le soin et les précautions que méritait un des chefs-d'œuvre de la renaissance des arts, pour entrer dans la construction d'une fontaine monumentale, au centre du Marché des Innocents. Comme les deux faces de la décoration de la fontaine ancienne étaient insuffisantes pour orner les quatre faces de la nouvelle, on y suppléa par d'autres pilastres, par d'autres bas-reliefs et par d'autres naïades, dans lesquels le sculpteur Pajou réussit assez bien à imiter le style de son modèle, à le surpasser même sous le rapport de la correction; et quoiqu'il n'ait pu reproduire les attitudes gracieuses et naïves qui caractérisent le ciseau de Jean Goujon, la *Fontaine des Innocents* n'en est pas moins, dans son ensemble et dans ses détails, l'un des plus riches et des plus élégants monuments de ce genre d'architecture.

Mausolée d'une Sultane de l'Inde.

Au confluent de la Jumna et d'une petite rivière qui s'y jette, s'élève la ville d'Agra, ancienne rivale de la magnifique Delhi, et, comme elle, le théâtre des pompes de l'opulent empire du Mogol. Par les souvenirs qu'elle réveille, par la beauté de ses édifices, par la majesté de ses ruines, Agra captive au plus haut point l'attention des voyageurs européens dans l'Indoustan. Son origine date des temps les plus éloignés; mais comme elle a été plusieurs fois dévastée et saccagée par les conquérants

qui envahirent successivement l'empire, l'historiographe des empereurs mogols en attribue la fondation à Ackbar, qui la restaura et y établit son gouvernement. La ville d'Agra est redevable de sa magnificence à ce prince dont la mémoire est inséparable de tous ces prodigieux monuments de la gloire mogole aussi imposants et mieux conservés encore aujourd'hui, au milieu des dunes de la Jumna, que ceux de la cité des Césars. A l'exemple d'Ackbar, son grand père, Châh-Djihân, travailla

toute sa vie à l'embellissement de cette capitale, et la dota, entre autres, du *Taaje-Mahl* dont nous donnons ici la représentation la plus exacte qui existe : c'est, au rapport de tous ceux qui l'ont vu, le plus beau mausolée qu'on puisse trouver dans aucune des quatre parties du globe.

Sultan Khorrem vit le jour à Lâhor, où son père Djihân-Guyr, avait fixé le siège de l'empire de l'Indoustan, le 5 janvier 1592. A l'âge de trente ans, déjà coupable d'un fratricide, il se révolta, se fit proclamer empereur par l'armée, et prit alors ce nom de *Châh-Djihân*, qui signifie souverain du monde. Il fut vaincu dans une bataille sanglante sous les murs de Dehly; mais bientôt la mort de Djihân-Guyr lui rouvrit la route du trône. Il avait eu pour concurrents deux frères qui disparurent. On sait que l'un d'eux fut enfermé avec ses enfants dans une chambre du palais impérial, dont on mura les fenêtres et la porte. Le palais retentit plusieurs jours des hurlements de ces trois infortunés qui rappellent le supplice d'Ugolin.

Différentes guerres où il fut heureux et des tentatives pour détruire le bramanisme, qui n'était, à ses yeux, qu'une misérable superstition, occupèrent Châh-Djihân pendant plusieurs années, sans l'empêcher de se livrer à son goût pour les constructions architecturales. Ce monarque assistant aux derniers moments de sa femme, *Nour-Mahl*, promit de lui ériger un mausolée, qui, emblème de son amour et de ses vertus, n'aurait, comme elle, rien qui l'égalât dans l'univers: il tint parole.

Ce chef-d'œuvre d'architecture dans le style oriental est entièrement construit en marbre d'une éblouissante blancheur, et situé au milieu d'une plaine immense, sur les bords de la Jumna, qui coule majestueusement au pied des minarets placés aux quatre coins de la plate-forme sur laquelle repose l'incomparable monument. Cette plate-forme compte 522 pieds carrés, et le dôme qui s'élève au centre, environ 70 pieds de diamètre. Il est encéint d'un mur haut de 60 pieds et bâti en granit rouge. Une entrée à laquelle on ne peut reprocher que d'être un peu trop étroite a été pratiquée dans ce mur: elle consiste en un guichet de marbre noir et blanc, fermé par une porte à deux battants en bronze, et que surmontent plusieurs dômes d'une architecture superbe. De ce portail on passe dans les jardins, et c'est là qu'apparaît dans toute sa grandeur le *Taaje-Mahl*, étincelant, sous les rayons perpendiculaires du soleil de l'Inde, comme un palais de fées.

Au bout d'une belle avenue de cyprès, dont le sombre feuillage se reflète dans de vastes bassins de marbre où se renouvelle une eau toujours pure, la masse prodigieuse s'élève avec autant de hardiesse que d'élégance sur son énorme base, et domine la rivière, qui ajoute encore à sa majesté en la réfléchissant dans le cristal de ses eaux. Chacun des côtés du mausolée correspond à une pièce en marbre où l'air pénètre par des sculptures à jour exécutées en forme de croisées, dans le mur extérieur. Le mausolée lui-même est un édifice octogone au-dessus duquel se déploie le dôme flanqué de kiosques d'une moindre hauteur. Dans l'origine, ce

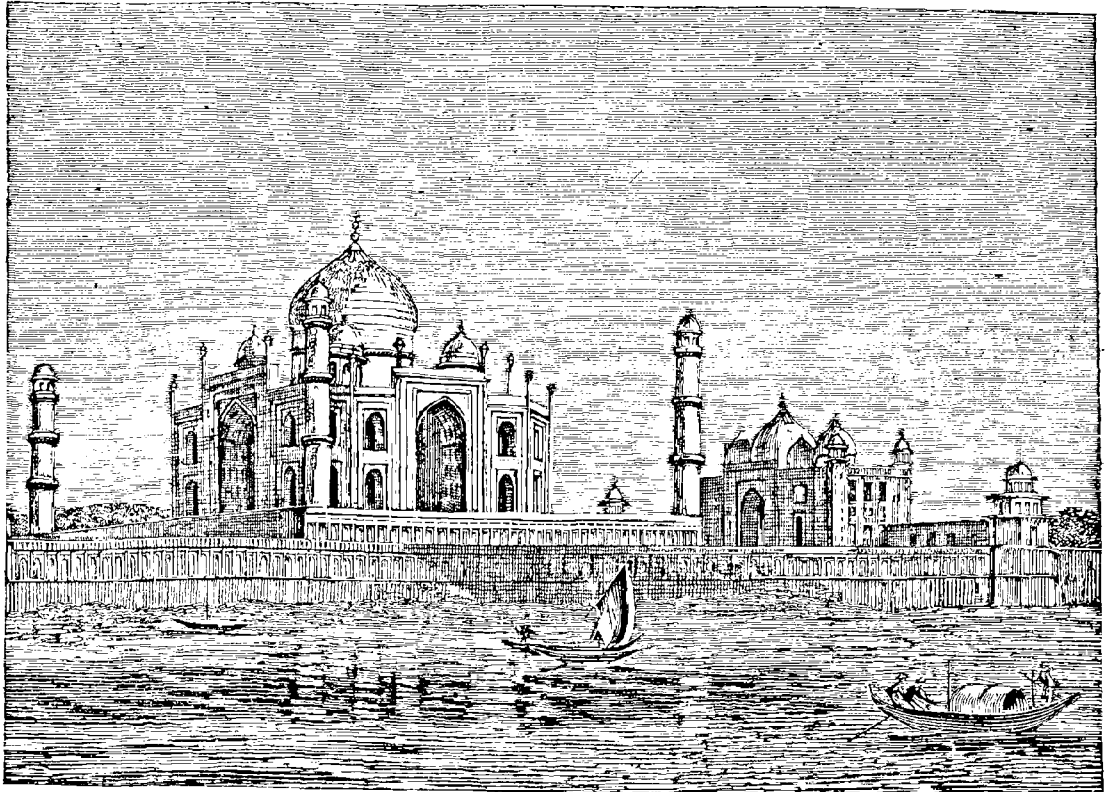
dôme portait à son extrémité une aiguille et un croissant en or, qui furent enlevés par les Marattes. Ces ornements ont été refaits en métal doré plus commun et moins susceptible de tenter la cupidité de cette nation barbare. Placés à 30 pieds au-dessus de la coupole, ils présentent un contraste agréable et frappant avec les quatre colonnes ou minarets du parvis. Ces minarets qui ont à peu près 150 pieds de haut, sont construits en totalité d'un marbre blanc dont la surface polie produit à la clarté du soleil un effet dont on ne peut bien se rendre compte que sur les lieux mêmes.

Les jardins délicieux qui entourent le monument sont décorés avec goût, de plantations de vignes et de pêchers. C'est au milieu de ces bosquets enchantés qu'est bâti le mausolée superbe où reposent les corps de son fondateur et de la sultane qu'il avait tant aimée. On y monte par un escalier de marbre qui aboutit à une terrasse spacieuse. Au-delà de cette terrasse, s'ouvre la porte du mausolée, porte basse et modeste, qui contraste singulièrement avec la magnificence de tout le reste, et semble ainsi avertir qu'elle donne l'entrée à ce séjour de la mort, où vont s'anéantir toutes les grandeurs humaines.

Le peuple ne parcourt le jardin du *Taaje-Mahl* qu'avec recueillement. Le dimanche soir, les musulmans de toutes les conditions viennent y respirer le frais, et leurs groupes variés augmentent encore l'intérêt du tableau. La tradition peint à leurs yeux Châh-Djihân comme un modèle de vertu, quoique sa vie ait été souillée de vices et de crimes nombreux, et dans leur vénération pour sa mémoire, ils renouvellent souvent les couronnes de fleurs qui parent son tombeau.

L'empereur et l'impératrice sont enfermés dans un sarcophage d'un beau travail, aujourd'hui en marbre, attendu que les Marattes ont enlevé celui qui avait d'abord été construit en jaspe. A droite est la tombe de l'impératrice, à gauche est celle de l'empereur. Toutes deux sont enrichies d'ornements et de dessins en mosaïques de l'exécution la plus admirable. Les ombres et les teintes des fleurs qui y sont représentées à profusion, à l'aide d'un grand nombre de pierres de différentes qualités, sont imitées avec une si rare perfection, qu'elles font illusion à l'œil. On y voit aussi des vases et des oiseaux d'un fini si précieux, qu'on les croirait peints sur du satin. On a employé dans ces mosaïques trente-six espèces de cornalines, et une étonnante quantité d'agates, de turquoises, de lapis-lazulis, etc. Il est entré souvent dans la composition d'une seule fleur, plusieurs douzaines de morceaux de pierre. Bref, il n'est pas de voyageur qui n'avoue, en dépit des préoccupations du goût européen, que tout ce monument si imposant, si riche, si pittoresque, n'ait été au-delà de son imagination.

Cet édifice, dont la construction dura vingt ans, coûta, dit-on, au-delà de 20 millions de francs, somme énorme, lorsque l'on considère que la valeur de l'argent est au moins cinq fois plus forte dans l'Inde qu'en Europe. Si donc on tient compte de cette valeur, au commencement du XVII^e siècle, on peut calculer que les dépenses de ce mausolée



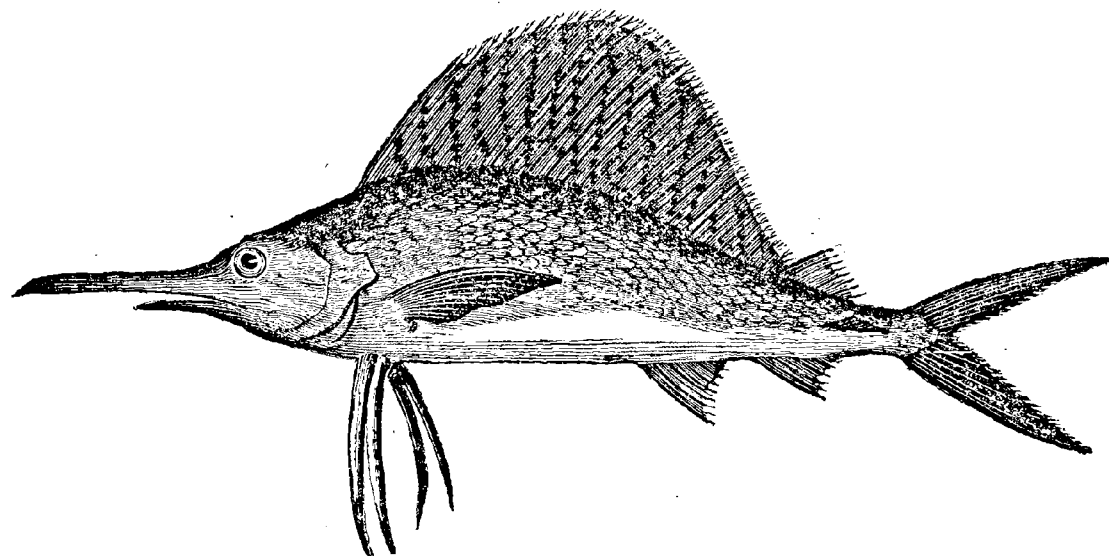
(Mausolée d'une Sultane de l'Inde.)

exigeraient de 80 à 100 millions de notre monnaie actuelle. Au reste, ces dépenses ne grevèrent pas beaucoup le trésor de l'empereur, s'il est vrai qu'après avoir vaincu ses ennemis, il les ait obligés à lui fournir tous les matériaux dont ils pouvaient disposer.

On raconte que Châh-Djihân avait le projet de faire ériger un second monument entièrement semblable au premier, sur l'autre rive de la Jumna, destiné à recueillir sa propre dépouille, et de les réunir l'un à l'autre, par un pont en marbre. Les malheurs qui remplirent la fin de son règne, ne lui permirent pas d'exécuter ce plan gigantesque. Son fils, l'ambitieux et perfide Aureng-Zeyb, leva contre lui l'étendard de la révolte, battit les troupes impériales, fit arrêter son père, et l'enferma dans le palais d'Agra. Le monarque détrôné, végea sept ans entiers dans cette captivité, qu'adoucirent les soins de sa jeune fille, qui fut comme Antigone, un modèle de la piété filiale. Enfin, l'ennui ou une cause plus triste encore, et qu'il est facile de deviner d'après le caractère profondément atroce d'Aureng-Zeyb, termina la carrière de Châh-Djihân, le 21 jan-

vier 1665. Malgré l'intérêt qu'inspirent ses infortunes, on ne doit cependant pas dissimuler qu'il a encouru de justes reproches d'avarice, d'indolence et de cruauté. Mais ce qui peut expliquer la popularité de sa mémoire, c'est que les grands seuls, dont il redoutait l'ambition ou convoitait les richesses, étaient exposés à ses rigueurs. Le peuple le trouvait clément, affable, aimant à rendre la justice en personne. Une anecdote prouve même qu'il déployait dans ces fonctions cette sagacité pénétrante, qui a valu une si belle renommée à Salomon. Un soldat ayant enlevé la femme d'un écrivain, et celle-ci refusant de reconnaître son mari qui la réclamait, l'affaire fut portée devant l'empereur, et comme il ne put, dans le moment, découvrir la vérité, il congédia les parties en gardant auprès de lui la jeune femme. Quelques jours après, feignant tout à coup d'avoir besoin d'encre, il dit à cette femme de lui en préparer, ce dont elle s'acquitta avec une dextérité parfaite. Ce fut un trait de lumière pour l'empereur, qui conclut qu'elle s'y prenait trop bien, pour n'avoir pas été la femme d'un écrivain, et il la renvoya à son mari.

Le Voilier Porte-Glaive.



Parmi les familles de poissons qui habitent les hautes mers, il n'en est pas de plus noble, de plus puissante, de mieux armée que celle des *porte-glaives*, dénomination générale sous laquelle nous réunissons ici toutes les espèces dont la mâchoire supérieure se prolonge en forme de lame, quoique la science les range dans des classes diverses. D'une taille de quinze, de vingt, et quelquefois de trente pieds; munis d'une arme piquante et tranchante, du tiers environ de la longueur du corps; souples et vigoureux, rapides dans leurs mouvements, pleins de courage, d'audace et d'intelligence, les porte-glaives qui peuvent combattre à chances au moins égales, les squales et les baleines, seraient autant et plus que les requins peut-être, les tyrans et les dévastateurs de l'Océan, s'ils avaient la volonté de détruire comme ils en ont les moyens. Mais ces *lions des mers*, pour nous servir de l'expression de M. Lacepède, ne se complaisent point dans le carnage, la violence et l'abus de la force; ils ne tuent que par nécessité pour satisfaire leur faim, quelques uns même ne se nourrissent que de plantes et de limon. Cette mansuétude bienveillante envers tous, se change en amitié pour leurs compagnons, en affection plus tendre encore pour leurs compagnes, et les sentiments qui fondent les familles et les sociétés ne sont point étrangers aux porte-glaives. Toutefois, s'ils s'abstiennent de provoquer, ils ne souffrent point l'injure, et veulent que leur rang soit respecté. S'avancant avec la conscience de leur pouvoir, avec une fierté calme, il ne reculent jamais, ne se détournent jamais, de leur route devant un autre poisson; et par fois s'engagent des combats terribles, lorsque la baleine et le porte-glaive viennent à se rencontrer. Manœuvrant de manière à éviter la formidable queue de son ennemie, dont un seul coup lui donnerait la mort, le porte-glaive plonge, bondit dans l'air, se porte à droite, à gauche, et à chaque mo-

ment son épée entre dans la masse de la baleine qui, bientôt couverte de blessures, s'avoue presque toujours vaincue en prenant la fuite, tandis que le lieu de la bataille, où les flots bouillonnent et écument, semble de loin une chaîne d'écueils, aux yeux des navigateurs. Les attaques contre le porte-glaive ne réussissent pas mieux au crocodile qu'à la baleine. Le porte-glaive, après avoir inutilement frappé la cuirasse de son adversaire, découvre où est le défaut de l'armure: il descend alors à une grande profondeur, et remontant rapidement, la lance en avant, il atteint le crocodile au ventre, et le transperce de part en part. Mais quelquefois le porte-glaive est puni de son audace et de sa fierté indomptables: il ose se lancer contre les navires qui, voguant à pleines voiles, l'arrêtent dans sa route; sa lame alors pénètre dans le bordage, et il ne peut la dégager, malgré tous ses efforts: heureux lorsqu'il parvient à la briser, et à sauver ainsi sa vie en sacrifiant son arme.

Le poisson que représente notre gravure est le plus petit des porte-glaives. Son corps pourvu d'écaillés, que recouvre une membrane noire sur le dos et argentée sous le ventre, ne dépasse guère huit ou dix pieds: sa mâchoire supérieure, d'une substance osseuse, et ornée dans tout son développement de dents très fines qui garnissent également le palais et la mâchoire inférieure, figure une lame longue de deux ou trois pieds, convexe, étroite et pointue. Cette conformation est, sauf quelques différences de détails, celle de tous les individus de sa famille; mais ce porte-glaive seul offre l'étonnante nageoire dorsale que nous allons décrire. Cette nageoire, d'un bleu céleste, parsemée de petites taches d'un brun rouge, s'étend de la tête à la queue, et s'élève, en s'arrondissant, à une assez grande hauteur, de manière à former une voile verticale, que le poisson déploie au vent, lorsqu'il nage à la surface des eaux. Cette faculté

lui a fait donner le nom de porte-glaive *voilier*, et, en style de matelot, celui de *brochet-de-mer* et de *bécasse*.

Loin de fuir au fond des eaux à l'approche des orages, le voilier recherche les vagues agitées, qui fatiguent et étourdissent les petits poissons dont il fait sa proie. Aussi n'est-il pas le bien-venu des marins, qui considèrent son apparition comme un présage de tempête. La chair des porte-glaives est très-succulente. Le voilier n'est pas moins estimé des gourmets, lorsqu'il est jeune encore; car plus tard, en vieillissant, il engraisse, et alors il ne convient plus, selon un naturaliste, qu'aux goujats et aux porte-faix. Au surplus, goujats, porte-faix, et même les amateurs d'une classe plus élevée, n'ont pas souvent l'occasion de s'en régaler. Par la rapidité de leurs mouvements, les porte-glaives échappent facilement au harpon, et leur lame a bientôt lâché, déchiré et taillé en pièces les filets dans lesquels on les enveloppe.

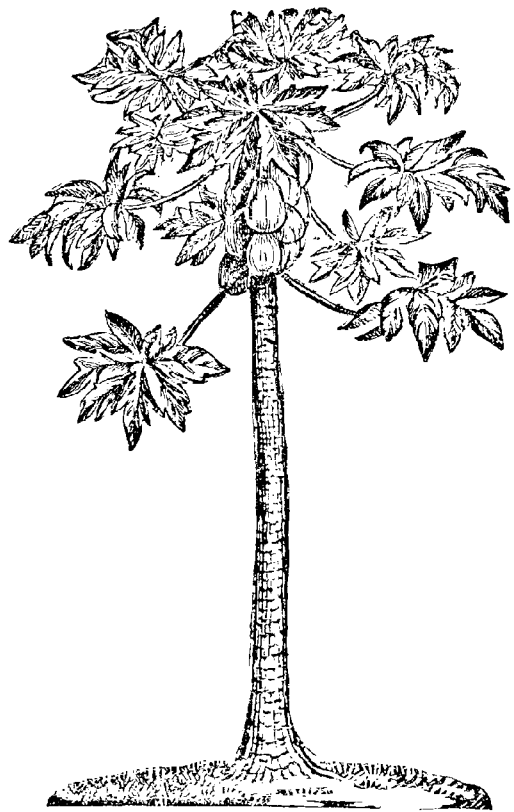
Ainsi, rois de la création marine, et défendus contre les attaques de l'homme même, les porte-glaives semblent destinés à ne mourir que de vieillesse; mais un ennemi leur a été donné, un ennemi plus misérable encore et plus cruel que le moucherou, vainqueur du lion de La Fontaine. Un insecte s'attache sous leurs nageoires, à leurs ouïes, à toutes leurs parties molles, et les ronge au vif. Naturellement accessibles à la colère, les porte-glaives, lorsqu'ils sont livrés à cette torture lente et continue, tombent dans une sorte de délire furieux. Emportés par la douleur et la rage, ils fendent les flots avec la rapidité d'une flèche, bondissent hors de leur élément, se précipitent contre le fond de la mer, contre les barques et les rochers, pour écraser leur bourreau, et viennent quelquefois échouer aux yeux du spectateur, qui ne se doute guère qu'un insecte est la cause première des convulsions, de l'agonie et de la mort du géant étendu sur le sable.

LE PAPAYER.

Le papayer est, à plus d'un titre, l'allié de l'élégante famille des palmiers, des cocotiers, de ces arbres d'Orient, à la taille souple et dégagée, au panache verdoyant. Sa tige droite, arrondie et creuse comme celle d'un junc, s'élance d'un seul jet de la sève, à une hauteur de vingt pieds. Aucune branche latérale ne rompt la pureté de ses lignes; sa peau lisse et d'un gris verdâtre, est seulement marquée de loin en loin, par les cicatrices circulaires que laisse, en tombant, chaque génération de feuilles, et auxquelles répondent intérieurement des espèces de cloisons qui divisent la concavité en sections régulières. Du sommet de ce trouc, jaillissent et retombent en gerbes, de nombreux rameaux ou pétioles, longs de deux pieds, également creux et arrondis, à l'extrémité de chacun desquels est attachée une seule feuille, large, à nervures saillantes, profondément découpée en pointes, d'un vert foncé en dessus et pâle en dessous.

Comme ces pétioles sont superposées par étages, et comme leur longueur diminue proportionnellement à mesure qu'elles sont placées plus haut, c'est-à-dire à mesure qu'elles sont plus jeunes, l'ensemble du feuillage du papayer forme un dôme conique, dont la teinte verte devient de plus en plus tendre en approchant du sommet.

Ces nuances d'âge qu'on peut toujours remarquer dans les feuilles, se trouvent aussi dans les fleurs et dans les fruits; car, sous le soleil fécond du Midi, tout le travail d'une plante s'opère à la fois, et la végétation puissante y mûrit les fruits, dans le temps même où elle développe les feuilles, et où elle épanouit les fleurs. Ainsi, sur le papayer, au point de naissance des plus jeunes pétioles, apparaissent quelques boutons à peine formés; un peu au-dessous, d'autres boutons déjà gonflés et allongés en ovale, laissent percer des teintes blanches sous leur enveloppe verdâtre; plus bas encore, s'ouvrent enfin des bouquets de fleurs, dont le blanc calice exhale le plus doux parfum; puis, commencent les fruits. Pressés en groupe tout autour du tronc, auquel les attache une queue très courte, s'appuyant les uns sur les autres, à mesure que leur poids les fait pencher davantage, dessinant de plus en plus leurs contours allongés et sillonnés de côtes, ces fruits, dont le nombre va de trente à cinquante, offrent à l'œil toutes les grosseurs, entre une noisette et un petit melon, et toutes les nuances jaunes et vertes, entre le vert le plus légèrement marqué, et l'or le plus éclatant.



Le papayer n'est pas seulement l'ornement des savannes : la papaye, dont l'intérieur rappelle celui

du melon, avec cette différence que les semences sont rondes et noirâtres, est d'un goût agréable, dans sa maturité; on l'accommode aussi comme légume autour des viandes, quand elle est encore verte; on en fait enfin des confitures assez estimées chez les colons qui attribuent la vertu d'enlever les taches de rousseur, au suc laiteux qu'elle répand sous le couteau.

Les papayers se divisent en mâles et en femelles: le mâle ne porte point de fruits, il est généralement petit, et ses fleurs, suspendues à de longues tiges, peuvent être balancées par les vents, qui emportent leur poussière féconde et la vont répandre au loin sur les fleurs entr'ouvertes des papayers femelles. Ce bel arbre croît si rapidement, qu'en quelques mois sa tête dépasse celle d'un homme; mais aussi sa vie est courte. Après cinq ou six ans, sa cime se déchire et laisse pénétrer l'eau qui, remplissant la concavité du tronc, a bientôt noyé la sève.

Le papayer croît en Asie, en Afrique et dans l'Amérique. On a pu l'élever en Europe; mais sous un ciel qui n'est point le sien, sa taille est sans beauté, sa fleur est sans parfum, et son fruit sans saveur.

FRANKLIN.

La vieille Europe, malgré sa richesse en grands hommes, n'a point de gloire qu'elle puisse opposer au nom de Benjamin Franklin, que la jeune Amérique inscrit, à côté de celui de Georges Washington, en tête du tableau de ses citoyens illustres.

Né en 1706 à Boston, Benjamin Franklin était le 17^e et dernier enfant d'un petit fabricant de savon et de chandelles. Malgré le goût très vif qu'il montra pour la lecture dès ses plus jeunes années, ses parents, faute de fortune, ne lui firent donner que l'éducation d'un artisan. A dix ans, il entra en apprentissage chez son père, puis chez un coutelier; mais ces métiers, purement mécaniques, étaient sans charmes pour son intelligence active, et contrairement trop le besoin d'apprendre qui le possédait de plus en plus. Alors son père, transigeant avec ces dispositions, le plaça dans une imprimerie: c'était le mettre sur sa vraie route. Benjamin avait déjà dévoré avec avidité tout ce qu'il avait pu trouver de livres: dans le nombre s'étaient rencontrés deux bons ouvrages qui l'impressionnèrent pour le reste de sa vie: *les grands hommes de Plutarque* et un *Essai sur les projets* par l'auteur de *Robinson-Crusoé*. Le premier lui proposait des modèles à imiter, le second lui enseignait à considérer surtout les idées et les inventions sous le rapport de l'avantage dont elles pouvaient être aux sociétés humaines par leur application: l'un le fit vertueux, l'autre le fit utile.

Franklin ne négligea aucune des nombreuses occasions de lire que lui offraient ses relations d'imprimeur, et, par une transition naturelle, après avoir amassé, il voulut produire. Il débuta par quelques ballades, qui eurent de la vogue, bien qu'elles

fussent, selon son propre arrêt, de *vraies chansons d'aveugle*. Ses essais en prose furent plus heureux, et ses articles insérés dans une gazette, sans que l'éditeur, qui les trouvait sous sa porte, en connût l'auteur, obtinrent avec raison tous les suffrages. Franklin avait alors tout au plus quinze ans: nous ne le suivrons pas dans les premières vicissitudes de son état d'ouvrier imprimeur, qu'il exerça successivement à Boston, à Philadelphie, et en Angleterre. Pendant cette période, dont son retour en Amérique (1726) marque la limite, les actes de Franklin n'offraient rien qui révélât ses belles destinées; mais sa vie intérieure présentait cette action continue de l'intelligence, cette énergie de la volonté, cette vivacité de sensation, et même ces bizarreries qui tourmentent les organisations puissantes et privilégiées, avant qu'elles n'aient pris leur équilibre. Ainsi l'aspect de la mer le passionnait pour la marine; ainsi ses journées étaient consacrées à des occupations matérielles, ses nuits à l'étude; ainsi, dans le dessein de s'approprier l'expression et la forme d'Addison, il travaillait sur quelques périodes du *Spectateur*, dont il retenait le sens, jusqu'à ce qu'il les eût textuellement reproduites. Lisait-il Locke? il devenait métaphysicien: lisait-il un sectateur de Pythagore, apologiste du régime végétal? il ne mangeait plus que des pommes de terre et du riz jusqu'à ce qu'un petit poisson, trouvé dans le corps d'un gros, lui eût démontré la loi naturelle, en vertu de laquelle toutes les créatures animées s'entremangent! Enfin lisait-il Shaftesbury et Wollaston? il ne croyait plus à rien, et s'initiait aux subtilités de la méthode socratique de disputation, pour soutenir son scepticisme.

Revenu en Amérique, à vingt ans, il abjura toutes ces vaines théories, et il se proposa un admirable plan de conduite, qu'il perfectionna de plus en plus. Alors commença cette existence-modèle, si pure, si sage, si laborieuse, si philanthropique, dont ses concitoyens recueillirent les fruits, et qu'ils payèrent de tout leur amour et de toute leur estime.

Tout était encore à créer en Amérique, lorsque Franklin, après avoir pris, en se mariant et en établissant une imprimerie, une position fixe et honorable (1730), commença ses travaux publics d'organisation sociale. En même temps qu'il publiait seul, sous le titre, popularisé par le succès, d'*Almanach du Bonhomme Richard*, les conseils au peuple les plus utiles, les plus instructifs; qu'il éclairait, dans une autre publication périodique, les classes élevées, sur les intérêts généraux du pays; qu'il érigeait à Philadelphie un corps de pompiers et une compagnie d'assurances contre les incendies, il fondait, par voie d'associations et de souscriptions, des écoles pour les pauvres, des collèges pour les riches, des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les indigents, des sociétés de sciences, de morale et de politique, des compagnies de lecture, des unions de défense contre les ravages des Indiens, etc. S'élevant ensuite aux plus hautes considérations de droit public, il rédigeait un plan de constitution pour régler les rapports de la colonie avec la métropole; mais ce plan, empreint de modération et

d'équité, était trouvé trop favorable au pouvoir par les Américains et trop démocratique par les Anglais.

Franklin avait déjà eu à remplir plusieurs missions d'une haute importance, lorsque les premières contestations sérieuses s'engagèrent entre l'Angleterre et l'Amérique, ce fut encore lui que les Américains chargèrent d'aller porter leurs légitimes plaintes dans les conseils du roi. La conduite de Franklin, dans ces circonstances difficiles et solennelles, fut pleine de patriotisme, de loyauté, de mesure, de prudence, et tous ses actes tendirent à conserver la paix et à prévenir une scission; mais le cabinet britannique ayant persisté dans son système oppressif, Franklin, destitué pour avoir indiqué les causes, la gravité et les remèdes du mal, retourna partager avec ses compatriotes les dangers qu'il n'avait pas réussi à éloigner d'eux (1775). Dans le congrès général, où l'appela la Pensylvanie, il déploya le plus noble courage civil, et contribua, plus qu'aucun autre, à ces résolutions énergiques et persévérantes, qui firent pour le salut de l'état nouveau autant que l'épée de Washington. L'assemblée cependant ne le posséda pas long-temps, car, vers la fin de 1776 il fut envoyé en Europe pour solliciter l'appui de la France. L'autorité du nom de Franklin, ses formes simples, graves et dignes, sa raison, sa finesse, son étrangeté même, et la nouveauté piquante d'un imprimeur plénipotentiaire à la cour de Versailles, mirent d'abord l'ambassadeur en vogue et bientôt après l'ambassade. En 1778, l'heureux envoyé de la république naissante signa entre l'Amérique et la France un traité auquel accédèrent la Prusse et la Suède.



(Franklin.)

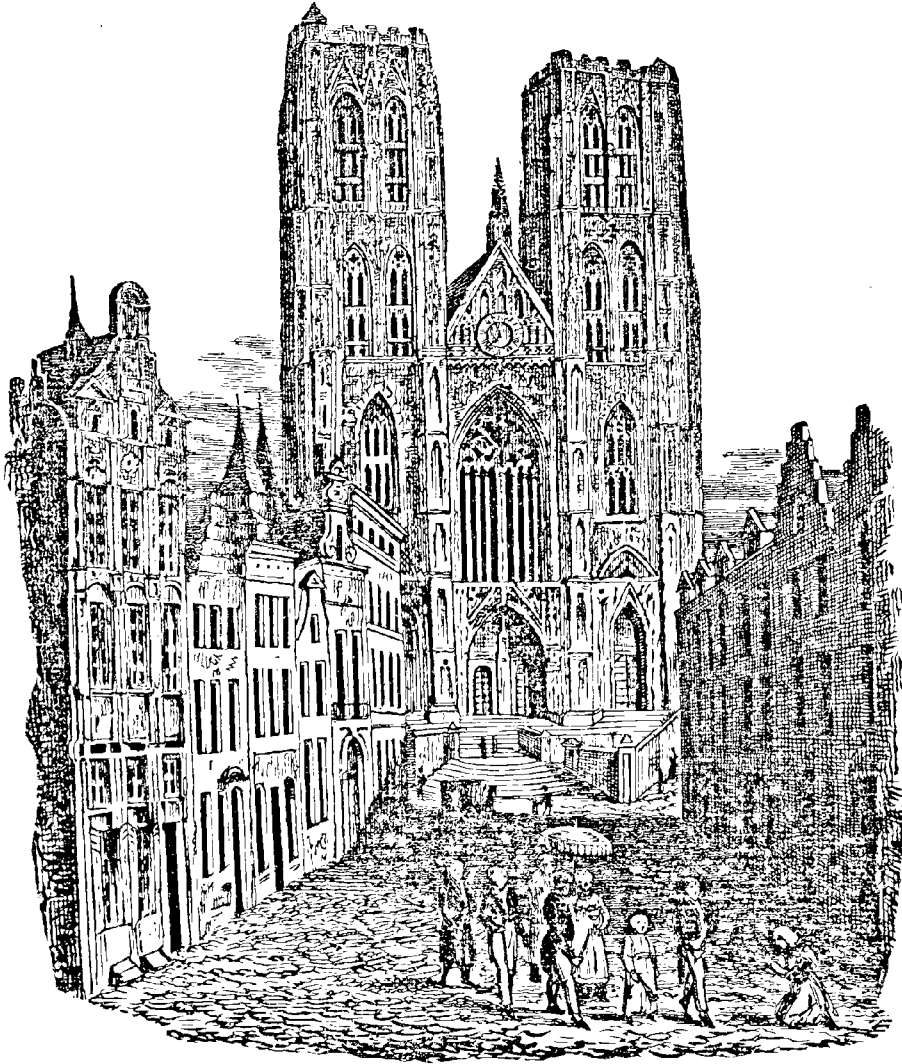
Franklin demeura quelques années encore en France, en qualité de ministre plénipotentiaire des États-Unis. L'estime et l'affection générales, l'amitié de Marie-Antoinette, l'étude des sciences, la so-

ciété de tous les hommes recommandables, faisaient couler doucement sa vie, lorsque les progrès de l'âge et l'atteinte des infirmités lui annonçant une fin prochaine, il voulut retourner mourir dans sa patrie. Son arrivée fut un de ces triomphes qu'offre l'histoire seule des républiques antiques. Rentré dans la vie privée (1788), après avoir présidé deux fois l'assemblée de la province, il eut encore la gloire d'attacher son nom à la société de Philadelphie pour le soulagement des prisonniers, et à l'association de la Pensylvanie pour l'abolition de l'esclavage. Toujours calme, serein, joyeux sur un lit de douleur, où l'enchaînaient la goutte et la pierre; toujours préoccupé du bien public, toujours bénissant Dieu, dont la main l'avait pris si bas pour l'élever si haut, il voyait en souriant approcher la mort, qui le frappa le 17 avril 1790. Il fut pleuré des deux mondes : le congrès américain décréta que tous les citoyens des États-Unis porteraient son deuil pendant deux mois, et l'Assemblée constituante, en France, le porta pendant trois jours.

Les mœurs de Franklin étaient douces, bienveillantes, et ses manières empreintes d'une noblesse et d'une bonhomie patriarcales : sa pensée, écrite ou parlée, était simple, fine, piquante, morale avec enjouement, profonde avec naïveté, persuasive sans artifice oratoire, irrésistible sans violence, et toujours il la présentait sous une forme originale. Nos lecteurs en pourront juger par les paroles suivantes, que nous lui empruntons et qui sont, pour ainsi dire, marquées à son coin. S'élevant un jour devant un ministre anglais contre l'usage d'envoyer aux colonies les vagabonds et les criminels de la métropole, et ce ministre alléguant la nécessité d'en débarrasser l'Angleterre : « Que diriez-vous, s'écria Franklin, si, pour la même raison, nous envoyions chez vous nos serpents à sonnettes. » --- « Je lègue, disait-il dans son testament, à mon ami, l'ami du genre humain, au général Washington, le bâton de pommier sauvage avec lequel j'ai coutume de me promener : si ce bâton était un sceptre, il lui conviendrait de même. » Enfin l'épithète que Franklin composa pour lui-même nous semble particulièrement mériter d'être citée. Elle était ainsi conçue : « Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés et le titre et la dorure effacés. Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il réparaitra, comme il le croyait, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. »

Il suffit, pour donner une idée des connaissances spéciales que Franklin avait acquises dans les sciences, de rappeler qu'il est l'inventeur du *paratonnerre* : cette découverte seule eût assuré l'immortalité à son nom.

Sainte-Gudule à Bruxelles.



Nous avons déjà mis sous les yeux de nos lecteurs un des plus beaux morceaux d'architecture de l'ancien Brabant, l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles (1); l'église de Sainte-Gudule, que nous leur offrons aujourd'hui, est aussi une des illustrations monumentales de la capitale de la Belgique. Fondée au milieu du XI^e siècle, et placée sous l'invocation de saint Michel, elle prit son nom actuel lorsque, peu d'années après, les reliques de sainte Gudule y eurent été transportées. Sous la faveur toute spéciale et constante des souverains du pays, Sainte-Gudule avait bientôt acquis sur les autres paroisses

(1) Voyez page 137.

de la ville une sorte de suprématie, dont le temps ne l'a point dépouillée.

Quoiqu'elle soit fortement empreinte d'un cachet gothique, cette église a subi ces conditions d'agrandissement, de modification, d'altération, qui semblent soumettre les monuments, comme des choses animées et organisées, à des lois de naissance, de développement, de changement et de décadence. Peu d'édifices sont restés des modèles purs et sans alliage du génie architectural d'une époque, et les âges, en se succédant, portent la main sur ce qui les a précédés et leur doit survivre, pour y laisser quelque souvenir d'eux, quelque révélation de leur goût, quelque trace de leur passage. Sainte-Gudule

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

T. I.

37

présente, dans l'aspect général de sa masse imposante, ces traits hardis, élégants, délicats et minutieux qu'imprimaient à la pierre les artistes du siècle où elle fut bâtie; mais un œil exercé peut lire une date différente dans chacune de ses parties, et reconnaître qu'elle n'a pas été enfantée tout entière par une seule et même pensée. Cependant, et malgré ces irrégularités et ces disparates, malgré les tours du xvi^e siècle et un escalier du xvii^e, l'ensemble extérieur n'est pas sans grâce et sans majesté. L'élévation même du sol de l'église au-dessus du terrain qui l'entoure contribue à donner au monument un caractère de grandeur solennelle.

L'intérieur de Sainte-Gudule constate mieux encore les efforts successivement tentés pour embellir cette métropolitaine de Bruxelles. Peu d'églises possèdent des richesses d'ornement plus variées. Nulle part la peinture ingénieuse des vitraux n'offre un dessin plus exquis et de plus brillantes couleurs. La pompe des sépultures royales s'étale aussi sous les voûtes de Sainte-Gudule. Dans le grand chœur reposent des souverains et des gouverneurs du Brabant : l'archiduc Albert, fils de l'empereur Maximilien II, et sa femme, la fille de Philippe II, l'archiduchesse Isabelle, le pacifique Jean II, à côté de sa femme, la duchesse Marguerite, un prince électoral de Bavière, un fils de Philippe-le-Bon, et des grands de la terre qui forment encore une cour aux têtes couronnées. La sculpture n'a pas refusé à Sainte-Gudule le tribut de son génie, et l'on s'arrête avec étonnement à l'aspect d'une chaire, merveilleux produit du ciseau. « Je n'avais jamais vu, dit un voyageur, de morceau de sculpture en bois aussi singulier et aussi curieux par la hardiesse et le fini de la cisclure. A la base de la chaire on voit Adam et Ève de grandeur naturelle; l'un, avec l'attribut de l'aigle, l'autre, avec celui du paon: ils sont chassés du paradis terrestre par un Ange flamboyant et par la Mort armée de sa faux. Au-dessus, et appuyé sur des rameaux, est un globe dont la convexité est destinée au prédicateur. Ce globe est surmonté d'un baldaquin soutenu par deux anges et placé sur la cime d'un palmier, dont le tronc est enraciné dans la base de la chaire. Enfin, par-dessus tout, sont assis, sur un croissant, la sainte Vierge et l'enfant Jésus. Mille petits accessoires enrichissent, en outre, cette chaire extraordinaire, exécutée, en 1699, pour les Jésuites, qui voulaient toujours du plus beau et du plus cher. »

La peinture a été également mise à contribution pour décorer Sainte-Gudule, dans laquelle on remarque quelques beaux modèles de l'école flamande. L'attention se porte particulièrement sur une série de dix-huit tableaux, placés dans les pe-

tites nefs et représentant les différentes scènes d'une des légendes les plus fameuses dans les annales brabançonnnes. En 1369, un riche Juif, de la ville d'Enghien, nommé Jonathas, cherchait l'occasion de commettre, comme une œuvre méritoire, un attentat contre quelque objet voué au culte chrétien. Il associa à ses projets un de ses coreligionnaires, qui, moyennant une forte récompense, enleva, dans une chapelle de Bruxelles, seize hosties consacrées, et les remit à Jonathas. Celui-ci, avant d'avoir pu accomplir le sacrilège qu'il méditait, tomba sous les coups d'un meurtrier resté inconnu. Sa veuve, non moins fanatisée que lui, se rendit à Bruxelles pour arrêter, avec d'autres Juifs, ce qu'il convenait de faire des hosties demeurées en son pouvoir. Ils décidèrent qu'elles seraient transportées dans la synagogue et livrées à toutes les profanations pendant la nuit du jeudi au vendredi-saint. Mais à peine eurent-ils porté la main sur elles, que, suivant la légende, le sang jaillit sous les coups de poignard dont ils les perçaient. Frappés de stupeur et d'effroi, ils n'osèrent poursuivre et chargèrent une jeune fille juive, nommée Catherine, d'aller remettre ces hosties à leurs frères de Cologne, pour que l'œuvre laissée incomplète s'achevât par d'autres mains. Catherine, qui avait été secrètement convertie au christianisme, rapporta les objets sacrés au curé de l'église où ils avaient été dérobés, et lui raconta ce qui avait eu lieu dans la synagogue. Des mesures, dignes d'un siècle d'ignorance et de barbarie, furent prises aussitôt contre tous les Juifs du Brabant, et la torture ayant arraché à trois d'entre eux l'aveu de leur attentat, ils furent tenaillés à tous les carrefours de Bruxelles, puis brûlés vifs, la veille de l'Ascension de l'an 1370. Tous les coreligionnaires de ces malheureux subirent une confiscation absolue de leurs biens et un bannissement à perpétuité. Le duc Wenceslas, pour conserver la mémoire de cet événement, institua une procession, qui se fait le 13 juillet de chaque année, et dans laquelle sont portées trois des seize hosties miraculeuses. Il fonda de plus, dans la même intention, un jubilé que l'on célèbre tous les cinquante ans. Le dernier a été fêté avec une pompe solennelle en 1820.

Le panorama magnifique qui se déploie sous les regards, du haut des tours de Sainte-Gudule, est encore une des gloires de l'église, selon les cicérones, qui recommandent aussi à la curiosité des voyageurs une masse d'édredon recouverte d'un velours fin d'Utrecht et garnie à chaque cornière d'un gland d'or. Sur ce coussin s'agenouilla le féroce duc d'Albe, lorsqu'il présida aux prières publiques, dites en 1558 pour le repos de l'âme de Charles-Quint.

LE PHARE DE BELL-ROCK.

Il est impossible de songer à tous les périls dont sont environnés les hommes qui traversent l'Océan, sans se rappeler aussitôt le mot d'Horace sur le premier navigateur : *illi robur et æs triplex*, celui-là avait un triple airain autour de la poitrine. Ce n'est pas toutefois au milieu de l'Océan, à de grandes distances de tous les rivages, et lorsque le marin, suspendu sur une faible planche, entre l'abîme des eaux et l'abîme du ciel, vole avec rapidité à la merci des vents, que ces périls sont le plus redoutables. Une tempête peut surgir alors, et ne faire que le pousser plus vite vers le but où il tend. Mais quand le vaisseau approche de ce but, quand le marin voit le terme de ses efforts, soit qu'il conduise en des climats lointains les productions du sol ou de l'industrie de son pays, soit qu'après avoir visité les parties du globe les plus reculées, après avoir bravé des plages homicides, son cœur palpite de tendresse et d'impatience à l'idée de revoir sa patrie, sa famille, ses amis ; oh ! c'est alors qu'il faut redoubler de vigilance, et que souvent les plus grands dangers sont à craindre. Cernées d'un côté par des bancs de sable, de l'autre par des courants rapides, ici par une ligne de roches escarpées, plus loin, par une multitude de récifs ou d'îlots ; exposées aux assauts d'une mer qui vient s'y briser avec fureur, les côtes, presque partout, offrent un aspect effrayant au navigateur engagé dans leurs défilés, par une nuit où l'orage et l'obscurité ne le laissent plus maître de ses mouvements. Aussi, que de malheureux ont péri au port ! Combien ont subi une mort d'autant plus affreuse, qu'ils se sentaient plus près des lieux où ils avaient concentré toutes leurs espérances, plus près de tout ce qui leur faisait aimer la vie !

Cette destinée est si cruelle que, dès les temps les plus éloignés, on a dû s'occuper des moyens de la prévenir : de là ces tours à feu bâties au bord de la mer, sur quelque point saillant de la côte, ou sur quelque rocher isolé, pour servir à guider les vaisseaux vers le point qu'ils cherchent, ou à leur signaler les passes et les écueils qu'ils doivent éviter. Ces tours ont conservé le nom de *Phares* que les Grecs leur avaient donné, et remontent en effet à la plus haute antiquité. Les tours si fameuses de *Sestos* et d'*Abydos* étaient des phares. L'une des sept merveilles du monde, le colosse de Rhodes, était pareillement un phare. Un roi d'Égypte, Ptolémée-Philadelphie, avait fait construire dans l'île de *Pharos*, voisine d'Alexandrie, une tour à feu, dont quelques auteurs ont parlé comme d'un monument prodigieux. On voit ici l'origine du nom de ces tours. Celle-ci était élevée de trois cents coudées (450 pieds), et se découvrait à cent milles en mer. C'est sur l'île de *Pharos*, réunie depuis au continent, qu'a été construit le phare moderne d'Alexandrie.

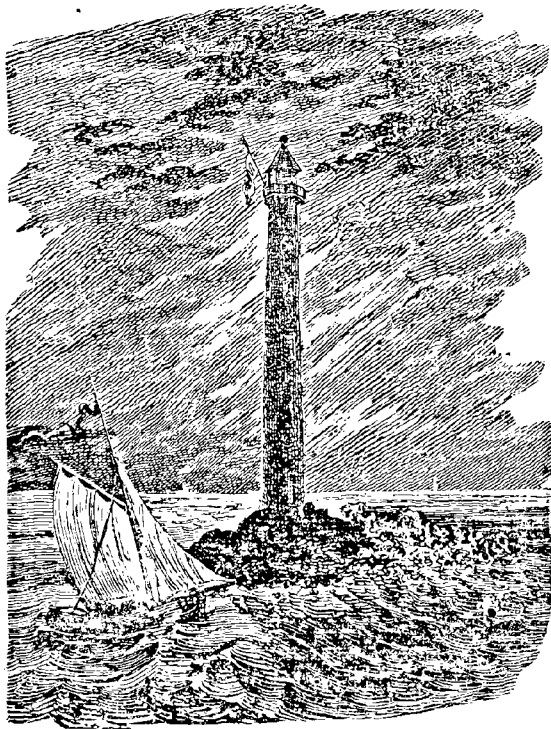
Mais, si l'invention des phares a dû se présenter, et de fait, s'est présentée naturellement à l'idée des

peuples les plus anciens, ce n'est pour ainsi dire que dans notre époque qu'elle a reçu les perfectionnements qui étaient indispensables à la sûreté de la navigation, et que les sciences physiques, dans l'état de progrès où nous les voyons aujourd'hui, pouvaient seules y introduire. Les phares n'ont eu long-temps qu'une utilité contre-balancée par de grands inconvénients. Maintes fois il arriva de confondre un phare, tantôt avec une étoile de première grandeur à l'horizon, tantôt avec un feu allumé par hasard près du rivage, ou de confondre deux phares entre eux, et de prendre l'un pour l'autre. A combien de vaisseaux ces méprises n'ont elles pas été fatales ! Et ce n'était pas assez de les rendre en quelque sorte impossibles, il fallait encore que les principaux phares, qui d'ailleurs doivent être placés sur les points les plus saillants, pussent être aperçus de très loin, et fussent entre eux à des distances telles que, lorsqu'on commence, en longeant les côtes, à en perdre un de vue, le plus voisin se fasse voir aussitôt. Long-temps on s'était occupé, sans succès, de remédier à ces graves inconvénients. Au commencement de ce siècle, le phare d'Eddystone, à l'extrémité méridionale de l'Angleterre, avait pour tout luminaire un lustre couronné d'un double cercle de chandelles de suif. Dans les temps de brouillards, ce phare était comme s'il n'existait pas. C'est en France qu'on réussit pour la première fois à éclairer les phares d'une manière satisfaisante, en substituant aux chandelles et au feu de charbon généralement employé, un système de lampes particulier, dont M. Argant était l'inventeur, adapté à un grand réflecteur de cuivre argenté. Aux réflecteurs dont les imperfections inévitables absorbent la moitié des rayons qu'ils doivent lancer dans l'espace, succéda le système plus économique des lentilles, qui projette la lumière par réfraction, et dans lequel, grâce au pouvoir condensateur de l'appareil, elle jaillit au loin avec une intensité et un éclat dont rien n'approche. Dès-lors on a été à même d'opérer, pour l'éclairage des côtes, une combinaison des anciens feux fixes, avec des feux tournants et à éclipse, qui ont fait disparaître toute chance de confondre un phare avec un autre.

Ces difficultés vaincues, il en est d'un genre différent, et que les progrès modernes de la science ont aussi combattu avec succès : nous voulons parler des dangers et des obstacles qui entravent la construction des phares, sur certains points isolés en mer, dont l'approche est pleine de risques, qui sont submergés par intervalle, et où, par conséquent, ce n'est pas trop, pour achever une pareille entreprise, du génie le plus inventif, de tous les prodiges de l'industrie humaine, d'un courage et d'une persévérance indomptables. C'est ainsi que le phare de Bell-Rock a été élevé sur la côte nord-est de l'Écosse, à travers des épreuves qui intéressent à sa construction comme à un spectacle fécond en émotions dramatiques.

Le banc de rochers sur lequel il fallait asseoir ce phare a environ 130 mètres de longueur et 70 de largeur. Situé à huit lieues de la côte

du Forfarshire, il ne se découvre qu'à la marée basse. Il est composé de grès rouge, et présente une surface extrêmement âpre et inégale. C'est un lieu de repos accidentel pour les phoques et les cormorans. On ne saurait douter qu'on n'ait fait très anciennement des efforts pour tenir les vaisseaux en garde contre les dangers de ce récif. La tradition raconte à ce sujet que les moines d'une abbaye voisine y avaient placé une cloche qui sonnait au moyen d'une machine mise en mouvement par l'action du flux et du reflux. Le nom anglais de *Bell-Rock*, qui signifie *rocher de la cloche*, donne à cette tradition un caractère de vraisemblance auquel il est difficile de résister.



(*Le Phare de Bell-Rock.*)

Vers l'année 1800, un ingénieur écossais, M. Stevenson, fut engagé par le conseil des commissaires pour les phares du nord, à visiter Bell-Rock, et à faire un rapport sur la possibilité d'en ériger un dans cet endroit. M. Stevenson se rendit à ce rocher, dans l'été de 1800, et il dut se convaincre tout d'abord de la nécessité d'exécuter ce dessein, à l'aspect de différents débris d'un naufrage qu'on y ramassa, et parmi lesquels se trouvaient une baïonnette de soldat, un boulet de canon, un gond et une serrure de porte, un fragment de boussole, plusieurs pièces d'argent, etc. M. Stevenson examina les lieux avec soin, et, malgré leur enfoncement considérable au-dessous du niveau des hautes marées, il reconnut que la construction projetée était praticable. Un bill à cet effet ayant été adopté par le parlement, M. Stevenson fut chargé de l'opération, que l'on commença le 7 août 1807, en traçant sur le roc

la ligne de fondation, après l'avoir débarrassé de la couche épaisse d'herbes marines qui le couvraient.

Une patache, où l'on plaça un fanal provisoire, fut amarrée à la hauteur du roc pour recevoir les ouvriers. Un vaisseau servit aux communications entre le roc et le rivage, où un vaste chantier avait été préparé pour la taille des pierres de granit destinées au revêtement extérieur du phare, et des grès dont sa partie intérieure devait être composée. On résolut de construire une maison en bois sur des poutres de 15 mètres de hauteur pour servir de refuge momentanément aux ouvriers; car il avait fallu prévoir tous les accidents dans une entreprise qui n'avancait qu'à travers mille dangers. Peu s'en fallut que plusieurs n'amenassent les plus grands malheurs. Une fois, la patache rompit tout à coup ses amarres, et entraîna un autre bateau avec elle. Il y avait alors trente-deux hommes sur le rocher, et les deux bateaux qui restaient auraient pu à peine en contenir la moitié. Ceux qui travaillaient dans les fondations, assis ou agenouillés, ignorèrent tout le péril de leur situation jusqu'à ce que la marée montante, en les chassant des travaux, les força de regagner les bateaux. Quand ils n'en virent que deux au lieu de quatre, ils se comptèrent en silence, se regardant les uns les autres et laissant percer sur leurs traits la plus vive inquiétude. Un bateau envoyé, par hasard, de la côte avec des lettres, vint fort à propos pour sauver ces malheureux.

Au commencement de cette pénible opération, on pensait avoir beaucoup fait pour le temps d'une marée, quand on avait travaillé pendant deux ou trois heures, soit de jour, sans excepter les dimanches, soit de nuit, à la lueur des torches, selon que les vicissitudes de la saison et l'état de la mer le permettaient. La durée de la marée haute fut d'abord un intervalle de repos et de plaisir. C'était alors que les ouvriers se livraient à des amusements aussi variés que les goûts de chacun. Cependant, tous se plaignaient du mal de mer, et pour les soulager de ces inconvénients, ainsi que de la fatigue d'aller continuellement au rocher et d'en revenir dans les bateaux, tous les efforts tendaient à achever une baraque sur les poutres du rocher. Au surplus, ce ne fut pas sans étonnement qu'on vit ces hommes étrangers aux usages de la mer, parvenir à s'embarquer avec célérité, et travailler, l'outil dans une main, une torche allumée dans l'autre, à minuit, au milieu du rugissement des vagues. Ils furent témoins de plus d'une scène terrible: «Une nuit entre autres, dit M. Stevenson, le vent étant au sud-ouest, nous eûmes sur le roc une forte houle, qui fit nous être funeste; car les bateaux ayant échoué sur le quai, couraient le risque d'être renversés à chaque instant. Les torches, au nombre de douze environ, s'éteignirent; l'obscurité parut alors dans toute son horreur. L'eau de la mer était fortement chargée de cette lumière phosphorique que connaissent tous ceux qui ont été à bord d'un vaisseau, et les vagues, en rejaillissant sur le roc, ressemblaient à une flamme liquide.»

Voilà par quels efforts de courage et de cons-

tance, à travers quels dangers et quels obstacles on parvint, en un an à peu près, à construire la baraque et à creuser les fondements du phare. Les pierres arrivèrent de la côte, taillées en queue d'aronde ou en équerre, et toutes marquées avec soin, de manière à ce que la position relative qu'elles devaient occuper pût se reconnaître tout d'abord. Dès ce moment les travaux marchèrent avec rapidité, et l'on ne plaçait pas moins de dix à vingt blocs de pierre dans le cours d'une marée. Les assises s'élevèrent successivement avec une activité toujours croissante, les unes au-dessus des autres, et atteignirent enfin le couronnement de l'édifice.

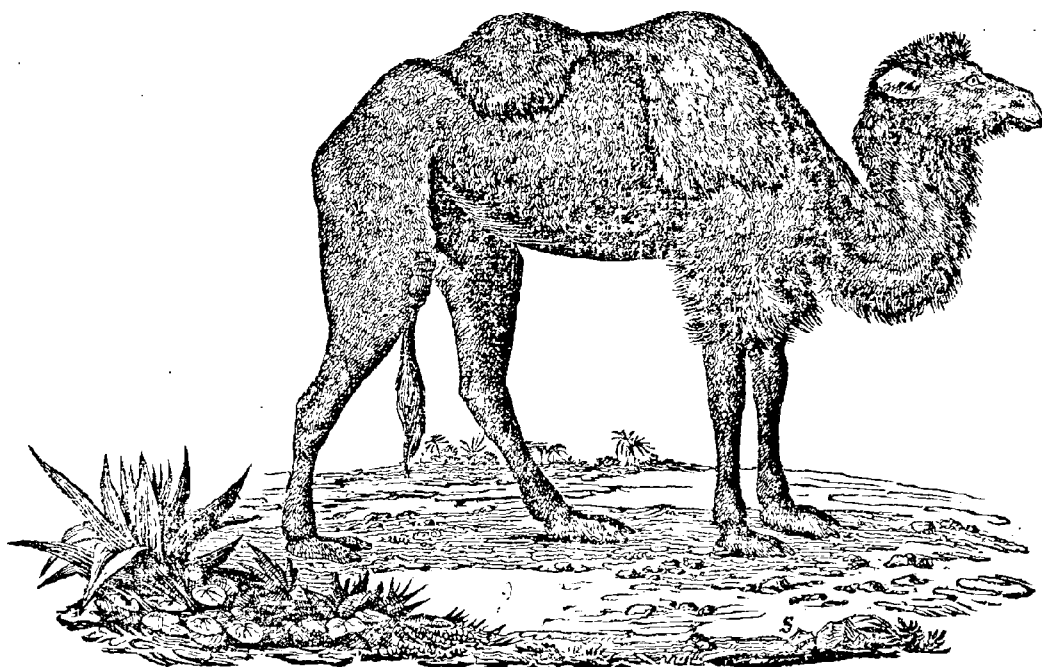
Nous offrons à nos lecteurs une coupe de ce phare de Bell-Rock, qui, à ne le considérer que sous le point de vue d'utilité nautique, mériterait tout leur intérêt, en ce qu'il rassure les navigateurs dont il protège la personne et les biens, dans une étendue de côtes qui embrasse presque tout le nord de la Grande-Bretagne. Comme monument d'architecture en ce genre, il ne le cède pour la beauté qu'à la Tour de Cordouan. Il a 30 mètres 500 millimètres de hauteur au-dessus du roc, et 12 mètres 810 millimètres de diamètre dans sa première assise. La dépense a été évaluée à 1,633,275 francs. Les assises de pierre inférieure ont été liées ensemble avec des chevilles et coins de chêne, jusqu'à plus de 12 mètres, c'est-à-dire dans la partie pleine du bâtiment. A l'escalier de pierre qui conduit de la porte au premier étage, les murs sont d'une épaisseur moyenne

d'environ 2 mètres 135 millimètres; mais cette épaisseur diminue graduellement à mesure que l'on monte, et sous la corniche elle n'est plus que de 45 centimètres.

A la fin du mois d'août 1810, la maçonnerie étant terminée, on s'occupa de construire la chambre du fanal. Les gardiens prirent possession de la tour en décembre, et le 11 février 1811, lorsque l'appareil eut été heureusement élevé sur la tour avec toutes les provisions, la lumière parut pour la première fois dans le phare de Bell-Rock.

Depuis l'achèvement de l'édifice, on a supprimé la maison d'abri, en ne conservant des autres ouvrages que ce qui a paru nécessaire pour l'usage de la tour. L'échelle de corde au moyen de laquelle on parvenait du rocher à la porte d'entrée a été remplacée par un escalier en bronze, qui forme en même temps partie du conducteur d'un paratonnerre. Une grue, d'une espèce particulière, aide à monter cet escalier. Comme la position bien choisie de la porte d'entrée vers le sud-ouest fait qu'il est rarement nécessaire de la fermer pendant l'été, on a placé en dedans une autre porte de bronze qui est d'une grande commodité pour les habitants de la tour. Pendant les orages, quand leurs doubles portes et leurs doubles croisées sont fermées, les gardiens sentent parfois le bâtiment trembler sous le choc réitéré des flots; mais tout, à l'intérieur, reste tranquille, et ils n'entendent rien du brisement des vagues ni du fracas de la tempête.

LE CHAMEAU.



C'est au désert, là où les besoins positifs sont plus impérieux, où les moyens de les satisfaire sont plus bornés, que l'intervention tutélaire de la Providence

semble plus directe, plus immédiate, et qu'à l'aspect de la main divine qu'il voit presque s'ouvrir pour le nourrir, l'homme n'a plus qu'à se prosterner.

ner et à adorer. Si la création n'y a point enfanté avec profusion, là, chacune de ses productions est d'une haute utilité; si les plantes sont rares, pas une n'est stérile: l'arbre du voyageur balance sa source aérienne pour la soif, le dattier mûrit ses fruits pour la faim, et le palmier indicateur marque la place où l'oasis s'épanouit pour le repos. Les animaux manquent; une seule espèce abonde dans les déserts; mais elle remplace toutes les autres, mais elle suffit seule à ces fonctions diverses que l'homme répartit entre les nombreuses familles des animaux domestiques: c'est le chameau.

« En réunissant, dit Buffon, sous un seul point de vue toutes les qualités du chameau à tous les avantages qu'on en tire, on ne pourra s'empêcher de le reconnaître pour la plus utile et la plus précieuse de toutes les créatures subordonnées à l'homme: l'or et la soie ne sont pas les vraies richesses de l'Orient; c'est le chameau qui est le trésor de l'Asie; il vaut mieux que l'éléphant, car il travaille autant et dépense vingt fois moins; peut-être vaut-il mieux que le cheval, l'âne et le bœuf réunis ensemble; il porte seul autant que deux mulets; il mange aussi peu que l'âne et se nourrit d'herbes aussi grossières; la femelle fournit plus de lait, pendant plus de temps, que la vache; la chair des jeunes chameaux est bonne et saine comme celle du veau; leur poil est plus beau, plus recherché que la plus belle laine; il n'y a pas jusqu'à leurs excréments dont on ne tire des choses utiles, car le sel ammoniac se fait de leur urine, et leur fiente, desséchée et mise en poudre, leur sert de litière ainsi qu'aux chevaux avec lesquels ils voyagent souvent, dans des pays où on ne connaît ni la paille ni le foin: enfin, on fait des mottes de cette même fiente, qui brûlent aisément, et font une flamme aussi claire et presque aussi vive que celle du bois sec: cela est même d'un grand secours dans ces déserts où l'on ne trouve pas un arbre, et où, par le défaut de matières combustibles, le feu est aussi rare que l'eau. » Ainsi le chameau est pour l'Arabe une monture rapide et infatigable qui lui fait parcourir en un jour un espace de 40 lieues, une bête de somme qu'un poids de 1,500 livres ne surcharge point; une corne d'abondance, en quelque sorte, où il puise de la chair, du lait, de la laine, des combustibles: ainsi pour se nourrir, pour se vêtir, pour voyager, pour commercer, l'Arabe ne saurait se passer du chameau, qu'il appelle le vaisseau terrestre. Tous les services que les hommes pouvaient retirer du chameau leur étaient indiqués par le soin spécial et minutieux avec lequel il a été créé propre à chacun des rôles qui lui étaient assignés dans les desseins de la Providence, et par les rapports établis entre son organisation, ses mœurs, ses habitudes, et la nature des lieux où sa place était marquée.

Sa taille est élevée pour qu'il puisse, ainsi que son cavalier, embrasser du regard une vaste étendue de pays; son corps allongé offre un large développement aux fardeaux que ses deux bosses servent à fixer et à retenir; ses jambes fines et nerveuses sont supportées par des sabots plats, qui s'appliquent sur le sable sans s'y enfoncer; il les

replie sous lui-même lorsqu'il veut se reposer ou dormir, de sorte que c'est chose facile de le charger comme de le décharger. L'eau étant rare et précieuse au désert, le chameau a reçu un odorat très-fin pour la sentir à une grande distance, et une vue perçante pour reconnaître du plus loin les indices qui l'annoncent. Il a été muni, en outre, d'un estomac de plus que les autres ruminants. Ce cinquième estomac est un réservoir que l'animal emplit toutes les fois que l'occasion s'en présente, et dans lequel l'eau se conserve long-temps sans se corrompre. Le chameau peut, en conséquence, passer plusieurs jours sans paraître boire, mais il se désaltère en faisant remonter, par une contraction musculaire, le liquide qu'il garde en réserve et dont il n'use qu'avec une extrême parcimonie. Doué d'une excessive sobriété, il lutte long-temps contre la faim et se contente d'herbes desséchées, d'une petite portion de fèves et d'orge, ou de quelques morceaux de pâte de farine. Une ressource lui a été encore ménagée pour les cas où ce modeste repas vient à lui manquer. La substance grasseuse dont se compose ses bosses, se fond par l'effet d'une abstinence trop prolongée, et sert alors à son alimentation. Enfin, comme les routes du désert sont dures et longues, le chameau a été créé rapide pour franchir les distances, fort pour supporter les fatigues, robuste pour braver les intempéries des nuits et des jours, et pour trouver partout le sommeil et le repos.

Les dispositions morales et intellectuelles des chameaux ne sont pas en moins parfaite harmonie avec leur destination. Ils refusent de se lever lorsqu'ils sentent que la charge qu'on leur impose est trop lourde pour qu'ils la puissent porter long-temps. Ils se couchent, se relèvent, s'arrêtent et se mettent en marche à un geste, à une parole de leur maître. Ils reconnaissent leur chamelier, au milieu d'une caravane, et, se réunissant autour de lui au lieu du campement, ils s'agenouillent pour être débarrassés de leurs fardeaux, qui posent à terre de chaque côté; puis, quand le signal du départ est donné, ils reviennent se replacer d'eux-mêmes et s'accroupir encore entre leurs charges. Ils semblent sentir tout ce qu'il y a dans le chant et la musique de ressources contre les ennuis, les peines du voyage. Lorsque après une longue et laborieuse journée la marche se ralentit et que les chameaux s'avancent tristement et la tête penchée, si le chamelier entonne une chanson, aussitôt la vie et l'activité renaissent dans la caravane: la faim, la soif, la fatigue sont oubliées, le long cou des chameaux se redresse, leur allure reprend de la vivacité, et si le chanteur presse la mesure, tous les chameaux s'y conforment, et passent successivement par tous les degrés de la course.

Cette complète et merveilleuse aptitude du chameau pour les emplois qu'il remplit, cette exacte correspondance de ses facultés avec les besoins des peuples pour lesquels il vit, ont amené Buffon, par une singulière aberration de jugement, à trouver dans ces rapports admirables, non point des créations naturelles, mais des résultats de l'art,

comme si la perfection devait être attribuée aux hommes plutôt qu'à la nature. L'Arabe, en soumettant les chameaux dès leur plus tendre enfance à une éducation ingénieuse et sévère, en développant jusqu'à leurs dernières limites tous les germes précieux qu'ils renfermaient en eux, n'a fait que mettre en œuvre et en jeu des éléments qu'il a trouvés disposés, combinés pour les diverses destinations qu'il leur a données. Un parfait instrument lui était offert; il a su seulement s'en servir avec une grande habileté, et la nécessité l'a fait pénétrer, pour ainsi dire, au fond de la pensée de la Providence, la lui a fait saisir tout entière.

En considérant le chameau sous ce point de vue positif, on s'abstient de ce mépris railleur que provoquent d'abord sa physionomie étrange, ses perpétuelles grimaces, l'irrégularité monstrueuse de ses proportions, ses mouvements lents et gênés, et sa stupidité apparente. Songeons d'ailleurs, avant de proclamer sa difformité et sa laideur proverbiales, que cet habitant des déserts de l'Arabie, quoiqu'il semble pouvoir s'acclimater en Europe, n'est pas mieux placé parmi nos animaux que les palmiers parmi nos arbres et les sphinx parmi nos statues. Pour comprendre la poésie des chameaux, il les faut voir serpentant en longues caravanes, sous un ciel sans nuages, sur une plaine immense de sable, se dirigeant, rapides mais graves et silen-

cieux, vers quelques palmiers, quelques aloès à la tige déliée, tandis que des Arabes, fauves, sauvages, élancés comme eux, modulent leurs chansons monotones, et qu'à l'horizon s'élance le triangle colossal des Pyramides.

La famille des chameaux se divise en deux branches bien distinctes l'une de l'autre, en chameaux proprement dits, et en dromadaires. Ces derniers, qui ont d'ailleurs tous les caractères moraux, toutes les habitudes physiques, toutes les facultés des chameaux, et qui servent aux mêmes usages, sont plus petits, plus grêles et plus légers; aussi font-ils plutôt l'office de chevaux que de bêtes de somme. Indépendamment de ces différences peu marquées, le dromadaire présente un trait tout particulier auquel il est facile de le reconnaître: il n'a qu'une seule bosse placée au milieu du dos.

Le chameau, d'humeur douce et pacifique, devient mutin et indomptable dans la saison des amours. La femelle, qui porte près d'un an, ne produit qu'un petit comme presque tous les gros animaux. Les Arabes n'ont point à prendre la peine de faire la tonte du chameau. Son poil tombe au printemps, si entièrement, suivant Chardin, qu'il paraît alors tel qu'un cochon échaudé, et qu'il faut l'enduire de poix et de goudron pour le préserver de la piqure des mouches.

LE COMBATTANT.

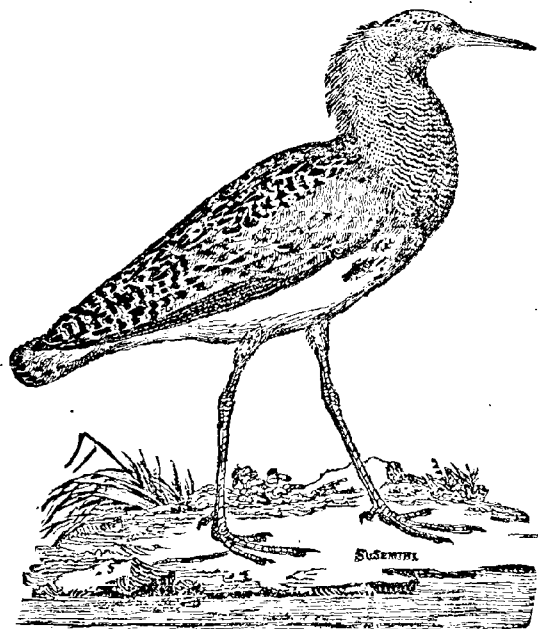
Jamais oiseaux ne furent mieux nommés que ceux de cette espèce, car non-seulement ils se battent corps à corps, seul à seul, mais comme si la tactique militaire ne leur était pas inconnue, ils ont en quelque sorte leurs batailles rangées, où l'on voit des troupes différentes marcher en bon ordre l'une contre l'autre. Par un nouveau trait de ressemblance avec l'homme en guerre, il n'y a que les mâles qui figurent dans ces luttes, dont la cause paraît être la possession des femelles, celles-ci n'étant pas assez nombreuses, suivant quelques naturalistes, pour que chaque mâle trouve la sienne sans être contraint de la disputer à plusieurs rivaux.

Les combattants ont près d'un pied du bec à la queue, et un peu plus du bec aux ongles. Les femelles, ordinairement plus petites que les mâles, leur ressemblent par le plumage, qui est blanc, mélangé de brun sur le manteau, si ce n'est au printemps où ils diffèrent tellement entre eux, qu'on pourrait les prendre chacun pour un oiseau d'espèce particulière. Il est arrivé en effet à des naturalistes d'en comparer un nombre considérable, sans en rencontrer deux qui ne fussent pas différents ou par la taille, ou par la couleur, ou par la forme et le volume de ce gros collier semblable à une crinière de plumes enflées qu'ils portent autour du cou, et qui est à l'extérieur le trait le plus caractéristique de ces oiseaux. Cette crinière, qui croît au commencement du printemps, est vraiment pour

eux une arme défensive, une sorte de bouclier ou de plastron très propre à parer les coups: les plumes en sont longues, fortes et serrées; et, lorsqu'ils s'attaquent, ils les hérissent d'une manière menaçante. C'est surtout par cette livrée de combat qu'ils diffèrent entre eux; rousse chez les uns, grise chez d'autres, d'un beau noir violet chatoyant, coupé de taches rousses dans ceux-là, blanche chez quelques-uns, elle fait leur beauté non moins que leur force, pendant toute la saison des combats et des amours, qui dure jusque vers la fin de juin. Indépendamment de ce panache, la puissance productrice se manifeste encore pendant cette saison dans les combattants, par l'éruption d'une multitude de petites éminences charnues et sanguinolentes, qui s'élèvent sur le devant de leur tête et à l'entour de leurs yeux. Cette double production, qui est le signe de la plus grande énergie vitale de ces oiseaux, leur donne, pour ainsi dire, une autre forme plus avantageuse, plus forte, plus fière au moment même où la nature développe en eux cette humeur belliqueuse et cette ardeur de reproduction, que nul autre oiseau ne paraît offrir à un plus haut degré d'intensité.

« J'ai souvent suivi, dit un observateur très exact et très instruit, des combattants dans les marais de la Basse-Picardie, où ils arrivent au mois d'avril avec les chevaliers, mais en moins grand nombre. Leur premier soin est de s'apparier, ou plutôt de se disputer des femelles. Ceux-ci, par de petits cris, enflamment l'ardeur des combattants. Souvent la lutte est longue, et quelquefois sanglante. Le vaincu prend la fuite; mais le cri de

la première femelle qu'il entend lui fait oublier sa défaite, prêt à entrer en lice de nouveau, si quelque antagoniste se présente. Cette petite guerre se renouvelle tous les jours, le matin et le soir, jusqu'au départ de ces oiseaux, qui a lieu dans le courant de mai ; car il ne nous reste que des traîneurs, et l'on n'a jamais trouvé de leurs nids dans nos marais.»



(Le Combattant.)

Les combattants, comme on le voit, ne séjournent dans nos parages que pendant deux ou trois mois. On croit qu'ils viennent du nord, lorsque chaque année au printemps ils descendent par bandes, sur les rivages de la Hollande, de la Flandre, de la Picardie et de l'Angleterre. Ils sont connus aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne et en Suède, où l'on en rencontre beaucoup, particulièrement en Scanie. Il s'en trouve de même en Dannemark et jusqu'en Norvège. On a remarqué qu'ils partent de Picardie par les vents de sud et sud-est, qui les portent en Angleterre, et principalement dans le comté de Lincoln, où l'on sait qu'ils nichent en très grand nombre, et où ils sont l'objet d'une petite chasse assez intéressante. L'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se livrent un combat, pour jeter son filet et s'en emparer. On engraisse ensuite les prisonniers avec du pain et du lait, en ayant soin, pour les rendre tranquilles, de les tenir dans des endroits obscurs, car ils se battent aussitôt qu'ils voient la lumière. Ainsi leur ardeur guerrière subsiste encore dans l'esclavage. Renfermés dans la même volière avec d'autres oiseaux, ils vont les provoquer ; ils se disputent la meilleure place, et ne se montrent jamais plus animés que lorsqu'il y a des spectateurs, comme si la vanité entraînait pour quelque chose dans leur humeur querrelleuse.

Une mue qui arrive aux combattants, à la fin

de juin, fait tomber ce beau collier de plumes que nous avons décrit plus haut. Les tubercules rouges qui s'étaient élevés sur leur tête pâlissent, s'oblitérent à leur tour, et disparaissent sous les plumes dont elle se recouvre. A cette époque, les mâles et les femelles n'ont guère plus rien qui les distingue, et ils s'éloignent tous ensemble des lieux où ils ont fait leurs nids et leur ponte.

Voyage en Laponie.

C'est sur la foi de Regnard que nous avons, pendant long-temps, parlé de ce peuple au sujet duquel il nous avait débité plus de fables que de vérités. Grâce à ces fables les Lapons avaient quelque chose d'extraordinaire qui s'est dissipé depuis une excursion récente faite en Laponie par un négociant du Havre. Le navire qu'il avait frété dans ce dessein parvint à gagner Tromboë, presque sous le cercle polaire, où il retrouva, dans le mois de juillet, la température glaciale de nos hivers. L'aspect de ces terres hautes, recouvertes d'une triste et paresseuse végétation, fixa particulièrement l'attention du voyageur. Mais ce qui détruisit l'illusion qu'il conservait d'après une tradition vulgaire, c'est la taille des Lapons. Il s'attendait à trouver ces pays septentrionaux peuplés seulement de nains, et presque tous les habitants qu'il vit lui présentèrent la mesure ordinaire des hommes de la petite espèce. Les femmes surtout, laides, mais douces pour la plupart, sont d'une stature à peu près égale à celle des Françaises. Les mœurs des Lapons n'avaient pas été plus fidèlement retracées que tout ce qui concerne leur constitution physique ; et, par exemple, rien n'est moins vrai que cette prétendue hospitalité qu'ils passaient pour accorder aux étrangers, aux dépens de l'honneur conjugal. Les Lapons se divisent en deux classes, par rapport à la manière dont ils se procurent l'existence : les pêcheurs et les pasteurs. Les premiers habitent les bords de la mer, et les seconds, les environs des villes, dans des huttes qui ressemblent de loin à des ruches d'abeilles. L'usage des liqueurs fortes est généralement répandu parmi ces peuplades, qui y cherchent un répulsif contre l'action délétère du froid. Ce qu'on a dit de leur goût pour l'huile de poisson, qu'ils buvaient avec délices, n'a pas plus de fondement que leur adultère hospitalité. Une chose plus vraie, et non moins curieuse, c'est qu'il existe à Tromboë une imprimerie, et qu'un journal y paraît deux fois par semaine, bien que les procédés typographiques soient encore peu avancés dans cette ville.

Bas-relief de l'hôtel de Bourg-Cheroude à Rouen.

(ENTREVUE DU CAMP DU DRAP D'OR.)



Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.
T. I.

A l'un des angles de cette place de Rouen où l'héroïne d'Orléans, Jeanne d'Arc, fut brûlée vive (30 mai 1431), pour l'éternel opprobre de l'Angleterre qui commit le crime, et de la France qui le souffrit, une élégante tourelle, toute empreinte de la poésie du moyen-âge, se détache légèrement d'une masse de constructions vulgaires et modernes. D'après les croyances populaires, qui, ne vivant que de sentiment, ne se laissent ramener à l'aride positif ni par l'ordre chronologique, ni par l'exactitude des faits; qui voudraient que sur cette place, chaque chose fût consacrée par quelque souvenir de Jeanne d'Arc, et racontât quelque fragment de son histoire, cette tourelle serait la prison où la martyre aurait été détenue avant de monter sur le bûcher. Cette opinion, qu'on peut appeler une protestation instinctive du peuple contre l'indifférence avec laquelle tout ce qui parlait de Jeanne d'Arc a été abandonné à la destruction, n'a aucun fondement: depuis un siècle la bergère de Vaucouleurs avait cessé de faire trembler les Anglais lorsque la tourelle fut construite. Mais si elle ne se lie point à la mémoire des douleurs et des triomphes du règne de Charles VII, elle est un monument d'une période non moins éclatante et non moins remarquable dans les annales françaises: elle signale l'ère où re fleurirent les arts et les lettres sous François I^{er}.

L'hôtel du Bourg-Theroulde, dont cette tourelle semble l'enseigne extérieure, est, parmi les édifices privés que possède la France, le spécimen le plus curieux, et le plus parfait peut-être, du goût et du talent des architectes et des sculpteurs de l'époque de la *renaissance*. Cependant le nom de l'artiste dont le ciseau créa tant de merveilles, n'a point été conservé, la date de la fondation du noble manoir demeure incertaine, et la tradition est muette sur les faits historiques qu'il a pu voir s'accomplir, comme aussi sur les aventures du chevalier qui s'était donné une si splendide demeure. On devine seulement, à des indices certains, que le palais fut élevé, ou du moins décoré, entre les années 1530 et 1550, et que François I^{er} y accepta l'hospitalité pendant l'un des voyages qu'il fit dans la capitale de la Normandie; on sait seulement que l'œuvre précieuse fut exécutée par les ordres d'un Guillaume-le-Roux, seigneur du Bourg-Theroulde, et de son fils, abbé d'Aumale. Rien n'attache donc à l'hôtel du Bourg-Theroulde cet intérêt qu'excitent presque tous les monuments, comme théâtres de quelque événement mémorable; et il faut s'en applaudir, car il serait à regretter qu'une pensée étrangère vint distraire l'attention des considérations d'art qui la doivent absorber tout entière, à l'aspect d'une si précieuse création de l'industrie humaine.

Le plan général de l'édifice donnerait à remarquer la légèreté et la richesse du dessin des fenêtres supérieures, et ces mille flèches de toutes formes, qui, lancées dans l'air, à la manière orientale, surmontent et décorent les toits; mais la multiplicité et le charme des détails ne permettent pas

d'étudier l'ensemble, et l'œil étonné s'arrête tout d'abord sur les innombrables petits chefs-d'œuvre qu'il découvre de toutes parts. Pas une saillie, pas une nervure de pierre qui ne soit ciselée, tailladée, découpée, effilée en aiguille, arrondie en ogive, creusée en cannelure, contournée en acanthe; pas une surface plane où n'aient été frappés des écussons, des armoiries, où n'aient été sculptés des bas-reliefs. Sur les panneaux de la tourelle hexagone, dont le sommet en pointe supporte une gerbe d'ornements, un ciseau délicat, ingénieux comme la poésie de Théocrite et de Virgile, a retracé toutes les scènes de la vie pastorale. Les travaux, les plaisirs, les délices des champs y sont reproduits dans une série de tableaux placés sous chaque fenêtre, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, ou du choix heureux des sujets, de la grâce naïve des compositions, ou du fini exquis de l'exécution. Le bas-relief, ordinairement si sec, si terne, si impropre à représenter le mouvement, est là plein de fraîcheur et de vie. L'air circule entre les groupes de danseurs, leurs pas sont libres, leurs poses moelleuses; les épis tombent sous les faucilles de moissonneurs, et l'eau semble s'agiter en murmurant sous les barques qui la fendent. Lorsque les seigneurs du Bourg-Theroulde levaient les yeux sur leur tourelle, les douces et vivantes campagnes de la Normandie étaient rendues à leur pensée: aussi la tradition populaire raconte-t-elle encore que Jeanne d'Arc sentit son noble courage chanceler à l'aspect des murs de cette prison, où tous les souvenirs de son heureuse enfance seraient venus assaillir son cœur.

Cependant, et malgré toute leur perfection, ces sculptures *de genre*, pour nous servir d'un terme emprunté à la peinture, ne sont pas les compositions les plus remarquables de l'hôtel du Bourg-Theroulde. Des travaux d'un ordre plus élevé et plus sévère, et de proportions plus vastes, des sculptures *d'histoire*, exécutés sur les murs extérieurs d'une galerie, donnent une opinion plus haute du développement des arts au seizième siècle. Soit que des lieux particuliers attachassent les seigneurs du Bourg-Theroulde à François I^{er}, soit qu'ils eussent voulu rendre leur château plus digne de l'hôte royal qu'ils y attendaient, ou rappeler à jamais son séjour, soit enfin qu'ils eussent pensé que, dans le palais des arts, tout devait rappeler le prince qui les faisait fleurir, l'hôtel du Bourg-Theroulde est pour ainsi dire placé sous son invocation. L'image du monarque apparaît taillée dans la pierre; ses armoiries personnelles et les armes de France sont frappées sur les pans de murailles, et peintes sur les vitraux en losanges des croisées gothiques. La salamandre couronnée, qu'il avait adoptée pour emblème, est reproduite de toutes parts, couchée sur un lit de flamines autour desquelles s'élèvent des palmiers. Les armes de la seconde femme de François I^{er}, d'Éléonore d'Autriche, sont aussi figurées à côté de celles de son époux, et son phénix couronné repose, comme la salamandre, sur un brasier ardent. Cette apposition du phénix sur les murs de l'hôtel du Bourg-Theroulde vaut une date; car,

c'est en 1530 qu'Éléonore d'Autriche, veuve d'Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, épousa le roi de France.

Ces fragments de sculpture ne sont que les moindres souvenirs de François I^{er}, gravés sur l'hôtel du Bourg-Theroulde : ils servent à préparer seulement à un magnifique bas-relief, qui représente un des événements les plus mémorables des premières années de son règne, la fameuse *entrevue du Camp du drap d'or*. Trois grandes figures royales se dressaient sur l'horizon européen au commencement du seizième siècle : François I^{er}, roi de France ; Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne ; Henri VIII, roi d'Angleterre. François I^{er} et Charles-Quint se touchant de toutes parts sur le continent, tous deux fiers et ambitieux, et prétendant tous deux d'abord à la couronne impériale, devaient être amenés tôt ou tard à se combattre. Henri VIII, n'ayant aucun intérêt immédiat et direct dans la querelle, n'y semblait pouvoir intervenir que comme allié de l'un ou de l'autre parti. Il était donc en position d'être courtoisé par les deux rivaux, dont les avances ne lui manqueraient pas. François I^{er} choisit la route la plus sûre pour arriver au monarque anglais : il caressa la vanité et allécha l'avidité du cardinal Wolsey, d'une influence toute-puissante sur Henri VIII, et, suivant les désirs de la cour de France, il fut convenu que les deux rois se rapprocheraient dans une entrevue solennelle. Au premier bruit de cette négociation, Charles-Quint, qui en redoutait les suites, prit les devants, et mettant de côté toute étiquette, tout orgueil, il alla en Angleterre rendre visite à Henri VIII ; mais ce voyage politique n'eut ni appareil ni éclat : l'entrevue des rois de France et d'Angleterre fut, au contraire, une des plus magnifiques manifestations de la puissance royale.

Toutes les conditions de l'entrevue avaient été minutieusement réglées : les deux princes devaient se rencontrer, pour la première fois, à une distance égale de la petite ville anglaise de Guines, non loin de Calais, et de la petite ville française d'Ardres, mais sur le territoire anglais ; ce qui avait été arrêté par esprit de compensation, parce que Henri VIII, en traversant la mer, semblait faire plus que François, qui n'avait à voyager que par terre. A l'exemple de leurs maîtres, les grands seigneurs de France et d'Angleterre, dans leur émulation patriotique, rivalisèrent si bien de luxe et de pompe, pendant quinze jours de tournois, de fêtes et de festins, qu'ils s'en revinrent ruinés, « plusieurs d'entre eux y ayant porté, selon Dubellay, leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules. » La rivalité des deux rois ne fut pas moins fastueuse. « Le roi d'Angleterre, dit un contemporain, festoya le roi de France près de Guines, en un logis de bois où il y avait quatre corps de maison, lequel il avait fait construire et charpenter en Angleterre, et amener de çà tout fait. Il était couvert de toile peinte en forme de pierres de taille, puis tendu, par dedans, des plus riches tapisseries qui se pussent trouver, en sorte qu'on ne l'eût pu juger autre,

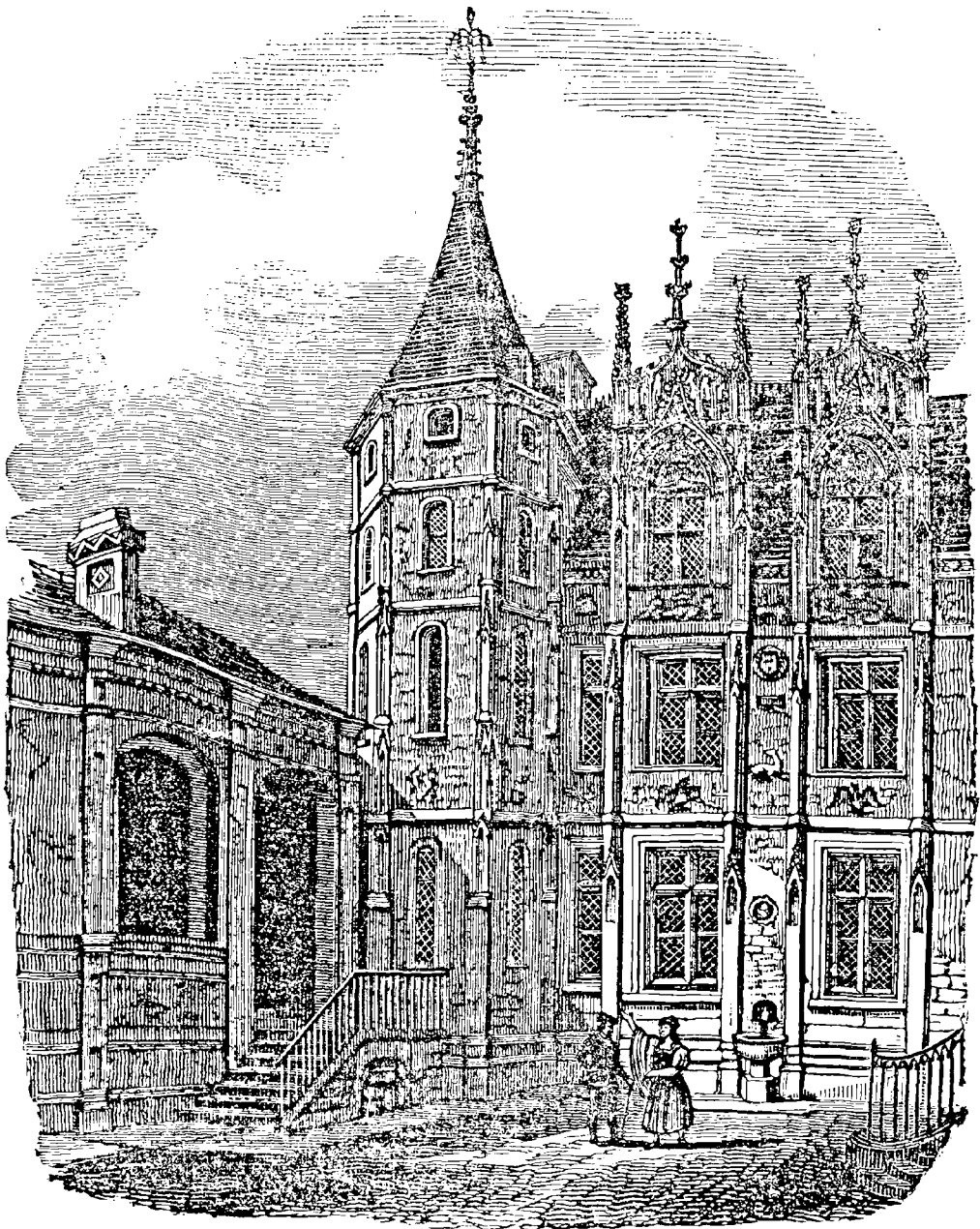
sinon un des plus beaux bâtiments du monde ; et en avait été pris le dessin sur la maison des marchands à Calais. Après le festin, il fut désassemblé et renvoyé en Angleterre, et n'y perdit-on que la voiture. » François I^{er} donna ensuite à son hôte royal, auprès d'Ardres, un repas d'une magnificence inouïe. Cinq pavillons de soixante pieds carrés, couverts de drap d'or frisé, et tapissés en dedans de velours bleu, semé de fleurs de lis d'or, étaient disposés pour le festin, lorsqu'un orage furieux les renversa et les emporta. Il fallut, à la hâte, construire une salle nouvelle sur un lieu qui, planté d'abres, a pris depuis, en commémoration du fait, le nom de *Boulevard du festin*. Les Mémoires du temps racontent encore quelques autres anecdotes assez curieuses sur ce *Camp du drap d'or*. Le but avoué de l'entrevue était la révision de différentes clauses d'un traité d'alliance précédemment conclu. L'Anglais donnant lecture des nouveaux articles s'arrêta aux premiers mots : *Moi, Henri, roi d'Angleterre*, et passa outre, après quelque hésitation, sans ajouter *et de France*, selon la formule anglaise, ce qui fit sourire les assistants. François ne demeura pas en reste de courtoisie. Renonçant à toutes mesures de précaution et de cérémonial, il se rendit à Guines, suivi seulement de deux gentilshommes et d'un page, et déclara aux Anglais, surpris de sa brusque arrivée, qu'il les faisait prisonniers. Henri, charmé de sa confiance, l'embrassa et lui donna un collier de perles qui valait environ deux cent mille francs, et François lui fit don, en échange, d'un bracelet, deux fois aussi précieux, suivant le même auteur que nous avons déjà cité. Les deux monarques, devenus frères d'armes, portèrent défi à tous venans, qui fussent gentilshommes, à joutes, tournois et barrières, remportèrent, comme bien on pense, le prix du combat. Ils éprouvèrent ensuite l'un contre l'autre leur force et leur adresse à la lutte. Trois fois le prince anglais essaya de donner (en termes techniques) un *croc-en-jambe au roi de France* ; mais François, se tenant sur ses gardes, réussit à conserver l'équilibre et jeta bas son adversaire, en lui faisant faire un *saut merveilleux*, d'après l'expression d'un témoin oculaire.

La magnificence presque fabuleuse de cette entrevue, dont les résultats politiques furent nuls, et les incidents qu'elle amena, préoccupèrent vivement les deux cours et fournirent long-temps matière aux conversations des châteaux. Les seigneurs du Bourg-Theroulde s'arrêtèrent à l'entrevue du *Camp du drap d'or*, ainsi désigné en souvenir des fameux pavillons détruits par l'orage, comme au sujet le plus digne d'être transmis à la postérité. Les sculpteurs eurent à reproduire le moment où les deux souverains s'étaient rencontrés entre Guines et Ardres, et les larges panneaux d'une galerie latérale furent livrés à leur talent. L'ensemble général du bas-relief, divisé en cinq tableaux, représente deux cavalcades qui, s'avancant en directions contraires, viennent se réunir dans le tableau du milieu. Chacune d'elles occupe ainsi deux tableaux et demi. Dans chaque premier tableau, des groupes de cavaliers sont figurés sortant d'une porte flanquée de

tours et garnie de créneaux, de meurtrières et de canons; tandis que sur les remparts se presse une foule avide d'assister au départ. Dans les seconds tableaux, les cavaliers sont en pleine marche, et leur ordre se déploie avec régularité, sans qu'il soit encore facile de déterminer quels sont les Français et les Anglais. Enfin les deux cavalcades se rencontrent dans le tableau du milieu, sur lequel nous appelons toute l'attention du lecteur; et là on reconnaît aux fleurs de lis de France et aux archers d'Angleterre, que les Français occupent la droite et les Anglais la gauche. Tout est à admirer dans ce beau travail, dont les amis des arts ne sauraient trop

déplorer la dégradation progressive. La hardiesse et la largeur du plan, la combinaison savante des groupes, la vérité des attitudes, la pureté des figures, la délicatesse des lignes, la prodigieuse minutie des détails, et l'effrayante patience avec laquelle l'œuvre immense a été menée à sa dernière fin dans toutes ses parties, étonnent et charment l'imagination. Les armes, les costumes, les housses des chevaux, rendues, avec une fidélité consciencieuse, les places assignées aux divers individus, toutes ces réalités sont pleines d'intérêt historique, et font revivre aux yeux les pompes chevaleresques du Camp du drap d'or.

Le Camp du drap d'or.



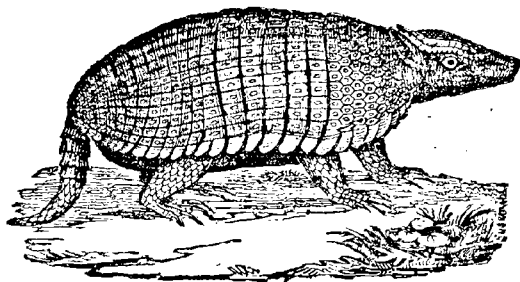
HOTEL DE BOURG-THEROULDE A ROUEN.

Quoiqu'on doive admettre que ce sujet fût, dans l'intention des seigneurs de Bourg-Theroulde, un ingénieux hommage adressé à François Ier, on peut penser qu'il avait pour eux l'attrait d'un souvenir

Personnel. Peut-être Guillaume-le-Roux avait-il paru dans l'entrevue à *Camp du drap d'or*; on se laisserait même aller volontiers à croire qu'il est figuré dans quelqu'un des chevaliers que représente notre gravure. (Voyez page 297.)

Il convient peut-être de rendre ici à ce poétique château le nom de *Thurold*, qui lui appartient de droit, et qui sonne mieux à l'oreille que celui de *Bourg-Theroulde*, sous lequel nous l'avons désigné, et surtout que celui de *Bou-troude*, dont l'a baptisé la rude langue du peuple. *Thurold* était un nom commun chez les premiers Normands; quelque baron qui le portait se bâtit un château à quatre lieues de Rouen: ce château devint un bourg avec le temps, qui changea aussi le nom de *Thurold* en celui de *Theroulde*, et comme, selon un usage normand, la condition de ville, de village, de bourg et de hameau est mentionnée devant le nom d'un lieu le château de *Thurold* se métamorphosa en *Bourg-Theroulde*, dont une dernière transformation a fait *Bou-troude*.

LE TATOU ENCOUBERT.



Le caractère le plus constant et le plus apparent des quadrupèdes, c'est d'être couverts de poils; mais cette loi de la nature n'est pas si absolue qu'elle ne souffre de nombreuses, et même de très bizarres exceptions: c'est ainsi qu'on trouve des animaux de cette classe armés d'écaillés assez semblables à celles des poissons, ou de plumes piquantes dont le tuyau est pareil à celui des plumes des oiseaux, moins les barbes; c'est ainsi que les tatous portent, au lieu de poils, une croute solide, d'une structure singulière, et se rapprochent, sous ce rapport, des tortues, des écrevisses et des autres crustacés.

Les tatous varient en grandeur, depuis la taille d'un blaireau jusqu'à celle d'un hérisson. Ce sont des animaux épais de corps, bas sur jambes, ayant les pieds antérieurs surtout robustes et munis d'un nombre variable de doigts terminés par des ongles forts et obtus, très propres à fouir la terre. Ils ont la tête assez petite, le museau plus ou moins brusquement allongé, le dessus du crâne un peu plat, les yeux petits et placés latéralement, les oreilles longues, pointues et mobiles. Leurs dents, auxquelles manquent les incisives dans la plupart des espèces, se ressemblent à peu près toutes, c'est-à-dire qu'elles sont faibles, cylindriques, sans

replis intérieurs, distantes entre elles, et paraissent pouvoir s'entrecroiser un peu lorsque les mâchoires sont rapprochées. Ils ont le sommet de la tête recouvert d'une sorte de mosaïque composée de plaques d'une substance osseuse, et qui s'avance inégalement au-dessus des orbites des yeux, en fournissant quelquefois une petite garniture pour chaque pupille. Le cou, le dos, les flancs, et la queue jusqu'à l'extrémité, sont revêtus de plaques de même nature, partagées en plusieurs bandes, et formant des parties distinctes. Les plus remarquables sont deux boucliers osseux, l'un sur les épaules, l'autre sur la croupe, et chacun d'une seule pièce, tandis que la cuirasse qui couvre le corps est divisée transversalement en plus ou moins de bandes mobiles et séparées entre elles par de courts intervalles de peau nue et flexible, qui donnent au corps une grande facilité pour se rouler en boule, à l'approche de quelque danger. Le nombre de ces bandes varie de trois à douze, et n'est pas toujours constant dans tous les individus d'une même espèce. La peau du ventre est très épaisse, mais sans plaques, ni écailles, et elle est hérissée de poils rares, longs et durs.

Outre ces caractères généraux, l'encoubert se distingue par son système dentaire, qui est pourvu d'incisives et de molaires sans canines; les autres espèces n'ont de dents que de cette dernière sorte. Il a environ un pied et demi de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui est ronde, longue de plus de neuf pouces, et garnie d'écaillés. La tête est large, triangulaire, un peu bombée en dessus. Les bandes mobiles du dos sont au nombre de six ou sept, et composées de plaques allongées, rectangulaires, recouvertes de plaques analogues à ceux du bouclier des épaules. Le bouclier de la croupe est formé de dix rangs de pièces semblables, et il a ses bords latéraux légèrement crénelés. La couleur du corps est d'un jaune roussâtre.

Un individu de cette espèce a vécu à la ménagerie du Jardin des Plantes. Il était craintif, nocturne, cherchait toujours à se cacher, et dans ce but, il aplatissait son corps contre terre, de façon à présenter trois fois plus de largeur que de hauteur. Il courait avec beaucoup de vitesse. Sa voix était une sorte de grognement, qu'il faisait surtout entendre lorsqu'on le contrariait.

L'encoubert se trouve au Paraguay, où les naturels mangent sa chair quoique grasse, de mauvaise odeur et de mauvais goût, et en général les tatous n'ont encore été rencontrés que dans les contrées chaudes et tempérées de l'Amérique méridionale. Ils vivent en petites troupes, dans les bois ou dans les plaines, et se nourrissent de cadavres d'animaux, de racines, de patates, de maïs, d'insectes, de vers de terre, de limaçons, de reptiles, de petits oiseaux, etc. Ils se creusent des terriers obliques et tortueux, dont la profondeur n'a pas été mesurée. La plupart ne vont à la chasse que la nuit. Ils ont des ennemis nombreux et redoutables; et comme ils sont à peu près dépourvus de moyens de défense, ils se hâtent, en cas de poursuite, de

regagner leur terrier. Si le temps leur manque pour y arriver, ils replient leur tête, leurs pieds et leur queue sous le ventre, et se contractent en boule à peu près à la manière du hérisson. Dans cet état, ils se laissent emporter, et on les met au-dessus du feu pour les forcer à s'étendre. Ils sont si bien organisés pour creuser la terre, qu'ils tâchent quelquefois de se faire un terrier à l'instant même, quand ils sont menacés de danger. Le chasseur peut encore arriver avant qu'ils n'y soient totalement enfoncés, et les saisir par derrière; mais ils ouvrent leurs écailles et les serrent si fortement contre les parois du trou, qu'on leur arracherait plutôt la queue que de les amener dehors. Les Indiens prennent alors le parti de défoncer le terrier par devant, ce qui met l'animal à leur merci, ou ils le chatouillent avec le bout d'un bâton, et aussitôt, rabattant ses écailles, il se laisse prendre sans plus de résistance.

LE LAURIER-CANNELIER.



Indépendamment des arbres qui appartiennent véritablement au genre du laurier, plusieurs autres arbres ou arbrisseaux, semblables aux premiers par quelques rapports de forme ou de feuillage, ont reçu le même nom, avec un surnom qui les distingue. Tel est, par exemple, le laurier-cannelier, que l'utilité que l'on retire de toutes ses parties, les aromates précieux qu'il fournit, et les usages auxquels on les emploie, ont toujours fait classer parmi les plus intéressants de ce genre. Il s'élève à

la hauteur de quinze à vingt pieds, sur un pied et demi de diamètre environ. Son écorce, d'un brun grisâtre au dehors, devient à l'intérieur d'un jaune rougeâtre. Ses feuilles ovales-oblongues, sont luisantes en dessus, de couleur terne, un peu cendrée en dessous, traversées par trois fortes nervures longitudinales, et longues de cinq pouces à peu près. Ses fleurs sont petites, jaunâtres en dedans et veloutées à l'extérieur. Son fruit, d'un brun bleuâtre, ayant un demi pouce de longueur, contient une pulpe verte et onctueuse, qui enveloppe un noyau dans lequel on trouve une amande purpurine.

Toute la cannelle, dont, pendant long-temps, les Hollandais ont alimenté les deux hémisphères, se récoltait dans un espace d'environ quatorze lieues, sur les bords de la mer, à Ceylan. Poussés par cette préférence au monopole commercial du monde, par cette âpreté de gain, dont nous avons déjà donné une preuve frappante, en parlant du giroflier (voyez p. 227), les Hollandais, après avoir chassé les Portugais de Ceylan, s'emparèrent en outre du royaume de Cochin, sur la côte du Malabar, pour leur enlever aussi le débit de la *cannelle sauvage* ou *cannelle blanche*, qui croît dans ce pays. Ils la détruisirent, ainsi que tous les cannelliers venus sans culture, et même une partie de ceux que l'on cultivait, sachant, par une expérience de plus de cent vingt ans, quelle quantité de cannelle il leur fallait pour leur commerce, et persuadés qu'il ne s'en consommait pas davantage, quand même on la donnerait à meilleur marché. Mais ils ne purent empêcher que le cannellier ne sortît enfin de l'île de Ceylan. Aujourd'hui on le cultive à l'île de France, à Cayenne, dans les Antilles, et jusqu'au jardin des Plantes de Paris, où il est toutefois nécessaire de le tenir en serre chaude pendant l'hiver.

Le cannellier fleurit en février ou en mars, et conserve sa verdure toute l'année. On en tire deux récoltes par an; une grande, d'avril en août, dans la saison pluvieuse, et une petite, de novembre en janvier, dans la saison sèche. On coupe les branches de trois ans, que l'on dépouille de leur écorce extérieure, au moyen d'une serpette tranchante des deux côtés; ensuite on fend avec la pointe la deuxième écorce d'un bout à l'autre de la branche, et le dos du même instrument sert à la détacher peu à peu. Toutes ces écorces sont mises les unes dans les autres, et placées au soleil, où elles se roulent d'elles-mêmes de plus en plus, à mesure qu'elles se dessèchent. Au bout de deux ou trois ans, l'arbre se trouve revêtu de nouvelles écorces, que l'on recommence à enlever par les mêmes procédés.

Le cannellier n'a pas une partie qui ne soit utile. L'écorce odorante de la racine produit une huile limpide, jaunâtre, et qui, employée intérieurement et à l'extérieur par les Indiens, a des propriétés médicinales très importantes; cette écorce fournit aussi du camphre, recueilli avec un soin extrême, et réservé pour les princes du pays. Les vieux troncs du cannellier ont des nœuds qui sentent le bois de rose, et dont l'ébénisterie pourrait tirer

parti. Les feuilles, d'une odeur et d'un goût agréables, servent dans les bains aromatiques, et donnent, après avoir été soumises à l'alambic, une huile qui passe pour coercitif des violents purgatifs. Les fleurs exhalent un parfum suave, qui embaume l'air à plusieurs milles de distance; elles sont la base d'une eau réputée cordiale. On extrait des fruits, par la distillation, une huile très odorante, et par la décoction, une espèce de suif que les Indiens regardent comme très propre à guérir les contusions, les fractures, les luxations: il est apporté en Europe, en pains, sous le nom de *cire de cannelle*, parce que le roi de Candy en fait fabriquer des bougies qui ont l'agrément de parfumer les appartements qu'elles éclairent.

Tels sont les usages variés des racines, du tronc, des feuilles, des fleurs et des fruits du cannellier, dont les voyageurs nous entretiennent; mais c'est par une expérience de chaque jour, en quelque sorte, que nous connaissons tous les avantages de l'écorce de cannelle, employée comme remède, et plus souvent encore comme assaisonnement. Cet aromate est peut-être, de tous les exotiques, le plus ami de l'homme: il rétablit merveilleusement les forces vitales, ranime le système nerveux, fortifie l'estomac, etc. On l'administre sous des formes et à des doses très variées, soit pour masquer la saveur repoussante, soit pour augmenter l'énergie de certains médicaments. C'est toujours avec un nouveau plaisir que les amateurs reconnaissent la présence de la cannelle dans une foule de mets qui, grâce à elle, flattent à la fois le sens du goût et celui de l'odorat; mais son mérite, à cet égard, est si généralement apprécié, que nous croyons inutile de nous y arrêter plus long-temps.

HISTOIRE DE FRANCE.

CHILDEBERT.

Clovis avait quatre fils, dont le plus âgé, Thierry, était né hors mariage, et ne comptait guère au-delà de vingt-cinq ans à la mort de son père; les trois autres, Clodomir, Childebert et Clotaire, étaient fils de Clotilde. Le royaume fut partagé entre eux, non par parties parfaitement égales et séparées, sous le rapport des territoires, mais plutôt, suivant une conjecture fort vraisemblable de l'abbé Dubos, de manière à ce que chacun des quatre frères eut la même part au commandement des lieux où les Francs s'étaient établis. La plupart de leurs tribus étant cantonnées en corps d'armée entre Paris et le Rhin, il en résulta que, tandis que les possessions des nouveaux rois étaient disséminées dans toute la Gaule, leurs capitales se trouvaient comprises dans un cercle comparativement fort borné: c'étaient Metz pour Thierry, Orléans pour Clodomir, Paris pour Childebert, et Soissons pour Clotaire.

Pendant les premières années de ce quadruple règne les Francs furent paisibles, sans doute, à cause de la jeunesse de leurs chefs; mais le désir de s'étendre et d'affermir leur domination devait bientôt les engager dans de nouvelles guerres. Thierry et Clotaire attaquèrent Hermanfroy, roi des Thuringiens, le vainquirent et le dépouillèrent de ses états, qui devinrent la proie de Thierry. Clotaire se contenta d'un riche butin et d'un grand nombre de captifs. On a vu par l'exemple de Clovis, que la victoire chez les Francs marchait rarement sans l'assassinat: ses fils ne l'imitèrent que trop. Ce n'était pas assez pour Thierry d'avoir détrôné Hermanfroy; il l'attira près de lui, par la promesse d'adoucir son sort, et lorsqu'ils se promenaient ensemble sur les remparts de Tolbiac, un inconnu venant à passer brusquement près d'Hermanfroy, le heurta et le précipita dans un fossé, où il périt. D'autres peuples de la Germanie se rallièrent à la monarchie française, qui s'étendit au-delà du Rhin, jusqu'aux bouches de l'Elbe.

Les Francs, vers la même époque, firent, dans les Gaules, des progrès non moins remarquables et mieux connus. Amalaric, roi des Visigoths, avait épousé Clotilde, fille de Clovis, qui lui fut conduite à Narbonne, avec une dot somptueuse, consistant en bijoux, en habits et en meubles. Les indignes traitements que la religion catholique qu'elle professait lui attirèrent, de la part d'un mari et d'un peuple attachés à l'arianisme, la forcèrent de demander vengeance à ses frères. Childebert n'eut pas de peine à exciter les Francs contre les Visigoths. Il se présenta avec son armée sur les frontières de la Narbonnaise, battit les troupes d'Amalaric, qui s'enfuit sur ses vaisseaux à Barcelonne, où il fut tué au mois de décembre 531, et entra dans Narbonne, que les Francs livrèrent au pillage, ainsi que plusieurs autres villes.

Ce fut ensuite le tour de la reine Clotilde, veuve de Clovis, d'en appeler au courage de ses enfants des outrages qu'elle avait reçus de sa famille. Gondebaud, roi des Bourguignons, qui avait fait périr le père de Clotilde, était mort depuis plusieurs années, et son fils Sigismond régnait dans une sécurité, qu'il ne devait pas s'attendre à voir troubler, puisqu'il était étranger aux crimes dont Clotilde avait à se plaindre. Néanmoins, Clotilde, toujours implacable pour les Bourguignons, meurtriers de sa famille, tint ce langage à ses trois fils: «Faites, mes chers enfants, que je n'aie point à me repentir de la tendresse avec laquelle je vous ai élevés; ressentez avec indignation l'injure que j'ai reçue, et vengez avec constance la mort de mon père et de ma mère.» Entraînés par les deux passions dominantes des Francs, la guerre et la vengeance, Childebert, Clotaire et Clodomir marchèrent contre la Bourgogne.

L'armée des Bourguignons ayant été vaincue, Sigismond, qui avait cherché à échapper aux Francs en revêtant un habit de moine, fut reconnu sous son déguisement, et livré à Clodomir, l'aîné des trois rois Francs ligués contre lui. Irrité de ce que Godemar, le frère de Sigismond, avait rassemblé

les Bourguignons dispersés et repoussés les Francs, Clodomir n'épargna pas long-temps son prisonnier : il le fit jeter dans un puits avec sa femme et ses deux enfants. Une seconde campagne qu'il entreprit en 524 contre les Bourguignons ne fut pas heureuse : Clodomir y perdit la vie en combattant.



(Childebert.)

Il laissait trois fils en bas âge, qui furent confiés à la reine-mère, Clotilde, dont l'affection leur devint fautive. Childebert, craignant qu'elle ne redemandât bientôt pour eux l'héritage de leur père, convint avec Clotaire de s'en débarrasser. Ils obtinrent de Clotilde qu'elle les leur envoyât, après lui avoir persuadé que leur dessein était de les faire reconnaître comme rois. Lorsqu'ils furent en leur pouvoir, un ministre de Childebert se présenta à Clotilde avec des ciseaux et une épée nue, en lui demandant si elle préférerait que ses petits-fils fussent tués ou rasés. « J'aime mieux les voir morts que dégradés », s'écria Clotilde, égarée par le désespoir. Cette réponse fut acceptée comme un consentement par ses deux fils. Clotaire saisit aussitôt l'aîné de ses neveux, à peine âgé de dix ans, le lança contre terre, et lui plongea son poignard sous l'aisselle. Le second se jeta alors aux genoux de Childebert, qui, tout ému de ses larmes et de ses prières, intercédait pour l'enfant ; mais le farouche Clotaire lui répondit d'un ton menaçant, se fit livrer la tendre victime et l'égorgea impitoyablement. Le troisième fils de Clodomir, nommé Clodoald, fut soustrait à la fureur de ses oncles. Il resta long-temps caché, et, plus tard, parvenu à l'âge de raison, il se coupa lui-même les cheveux, renonça au monde, et bâtit à Nogent, près de Paris, un couvent qui prit le nom de Saint-Cloud. Il y mourut vers l'an 560, et fut dès lors vénéré comme un saint. Quant au massacre de ses deux frères, les uns le rapportent à l'année 526, d'autres à l'année 533.

Dans l'intervalle, Childebert et Clotaire recommencèrent la guerre contre les Bourguignons, qui, cette fois, furent complètement vaincus et assujettis à la monarchie des Francs. Ils auraient difficilement fait une conquête plus importante.

Thierry, ayant épousé une fille de Sigismond, n'avait pas voulu le joindre à cette expédition contre le royaume de son beau-père. Mécontents de ce qu'il laissait échapper l'occasion d'enlever des richesses, des troupeaux, des esclaves, ses guerriers le menacèrent hautement de l'abandonner pour suivre ses frères. Il ne les retint sous ses drapeaux qu'en les entraînant dans l'Auvergne, qu'il punit par de cruels ravages, d'avoir rejeté son autorité pour reconnaître celle de Childebert. Cette querelle terminée, Thierry vit s'élever contre lui un prince du sang des rois Francs, échappé sans doute au carnage qu'en avait fait Clovis. Ce prince, nommé Mondéric, avait rallié des partisans, et s'enferma dans le château de Vitry en Champagne ; il se laissa persuader d'en sortir sur la promesse que le roi se réconcilierait avec lui, et il fut massacré avec tous les siens. Thierry ne paraît pas avoir survécu long-temps à cet événement. Il eut pour successeur son fils Théodebert, aussi heureux, aussi vaillant, mais plus généreux et plus humain que lui. Il avait déjà obtenu d'éclatants succès sur les Visigoths ; l'Italie fut ensuite le théâtre de ses exploits, et, par la cession de la Provence, qu'il obtint de Justinien, il compléta presque la soumission des Gaules aux Francs. La contrée qui s'étend aux pieds des Pyrénées orientales, entre la Garonne et le Rhône, demeurait seule aux Visigoths. Le désir de leur enlever cette dernière province déterminait Childebert et Clotaire à s'associer pour les en dépouiller. Cependant, au lieu d'attaquer cette contrée, ils portèrent leurs armes au cœur de l'Espagne, où leurs premières victoires furent suivies de défaites telles, qu'ils durent racheter par des sommes considérables la permission de rentrer dans les Gaules.

Ainsi la guerre continuait à être l'état habituel des Francs. Théodebert étendait ses limites au-delà du Rhin, et l'on croyait qu'il songeait à conduire une armée le long du Danube jusqu'à Constantinople. La mort l'arrêta dans sa carrière ambitieuse, en 547. Son fils Théodebald, qui lui succéda, mourut au bout de sept ans, sans avoir signalé son règne par aucune action mémorable, et laissant deux sœurs, qui, conformément aux mœurs des Francs, n'héritèrent point du trône. Ce fut Clotaire qui, moitié par violence, moitié par artifice, recueillit cette riche succession à l'exclusion de Childebert. Celui-ci, ne pouvant pardonner à son frère d'avoir usurpé l'héritage de leur neveu commun, séduisit Chramne, le fils aîné de Clotaire, qui était chargé du gouvernement de l'Auvergne, et le poussa à prendre les armes contre son père. Chramne eut bientôt à ses ordres une armée, avec laquelle il vainquit deux de ses frères envoyés contre lui. Childebert attaqua à son tour les états de Clotaire et envahit la Champagne rémoise, qu'il mit à feu et à sang. Mais en revenant de cette expédition, il tomba malade, éprouva de longues souffrances, et mourut à Paris en 558, après un règne de quarante-sept ans.

SALON DE 1834. **LE SOLDAT DE MARATHON,** PAR M. CORTOT.

Les Ioniens répandus sur les côtes occidentales de l'Asie étaient sortis autrefois de la Grèce, alors surchargée d'habitants. Ces peuples ayant voulu s'affranchir de la domination des Perses, la mère-patrie appuya d'autant plus leurs efforts, qu'elle était elle-même menacée par la puissance envahissante de Darius. Mais les tentatives insurrectionnelles de l'Ionie ne furent point heureuses : Darius la fit rentrer facilement sous son obéissance; puis il résolut de châtier les îles et les villes grecques qui s'étaient déclarées contre lui. Il leur envoya d'abord demander, par des hérauts, *la terre et l'eau*, formule consacrée, par laquelle les Perses déclaraient leurs prétentions de souveraineté aux peuples qu'ils voulaient asservir. Les Athéniens, les Lacédémoniens et les Érétriens refusè-

rent : les premiers même, violant les droits des nations, firent jeter les ambassadeurs dans des cachots, et condamnèrent à mort les interprètes pour avoir profané la langue grecque en la faisant servir à l'explication des ordres ignominieux d'un Barbare. Stimulé par ce nouvel outrage, Darius équipa aussitôt une flotte de six cents vaisseaux, et ordonna à ses généraux de détruire les villes rebelles, et de lui en ramener les habitants chargés de chaînes. Après avoir exécuté cet arrêt sur la ville d'Érétrie, située dans l'île d'Eubée (aujourd'hui Négrepont), Datis, commandant en chef de l'armée des Perses, fit voile pour l'Attique, et débarqua, à la tête de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille cavaliers, auprès du bourg de Marathon, à six lieues environ d'Athènes. La consternation régnait dans cette ville.

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

Abandonnée par les autres états de la Grèce, qui craignaient, en la secourant, de se voir enveloppés dans la même ruine, elle ne pouvait compter que sur ses seuls citoyens. En réunissant tous les hommes capables de porter les armes, en enrôlant même les esclaves, à peine trouvait-on dix mille combattants à opposer aux cent dix mille soldats de Darius! Cette disproportion ne permettait guère, même au plus présomptueux, d'espérer. Aussi quelques orateurs parlaient-ils déjà de la douceur du gouvernement de Darius, de la clémence de ce prince, lorsque Miltiade, Aristide et Thémistocle parvinrent à ranimer le patriotisme, le courage, et la fierté dans les cœurs. Ils démontrèrent d'ailleurs qu'après tout ce qu'avaient fait les Athéniens, ils ne devaient attendre de Darius qu'une vengeance implacable, et que l'alternative de vaincre ou de mourir était pour eux absolument rigoureuse. Ils insistèrent particulièrement, pour émouvoir les passions populaires, sur ce que le tyran Hippias, qu'Athènes avait chassé après avoir éprouvé ses fureurs, était au camp des Perses à Marathon. Il fut donc décidé qu'on marcherait à l'ennemi. Descendant des montagnes qui entouraient la plaine de Marathon, la petite armée athénienne, à laquelle s'étaient joints mille Platéens, vint camper fièrement face à face des Perses. Miltiade, Aristide et Thémistocle voulaient qu'on attaquât aussitôt, sans laisser aux soldats le temps de compter les ennemis; mais parmi les dix généraux, égaux en pouvoirs, qui commandaient les Athéniens, d'autres pensaient, au contraire, qu'il fallait attendre l'arrivée des renforts que Lacédémone avait promis d'envoyer. L'avis le plus audacieux prévalut, et les Grecs se préparèrent au combat. Alors Aristide, comprenant combien il importait qu'une seule volonté souveraine dirigeât les opérations, et sacrifiant toute considération personnelle à l'intérêt commun, se démit, entre les mains de Miltiade, du commandement supérieur que chacun des dix chefs exerçait à son tour. Les autres généraux imitèrent ce patriotique exemple d'abnégation.

Miltiade était digne de la confiance que ses concitoyens plaçaient en lui. Il avait déjà déployé une haute intelligence et de grands talents militaires dans une campagne contre les Thraces et dans une expédition contre les Cyclades. Son mérite, ses vertus, ses services et sa position lui donnaient la première place : Aristide et Thémistocle étaient trop jeunes encore pour la lui disputer. Il ne manqua pas, dans la journée de Marathon, à la mission périlleuse qu'il venait de recevoir.

Ayant rangé son armée en bataille, de manière à lui assurer l'avantage du terrain, il ordonna de commencer le combat. « Au premier signal, dit l'historien classique de la Grèce, les Grecs s'élançèrent en courant. Les Perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau pour eux, restèrent un moment immobiles; mais bientôt ils opposèrent à la fureur impétueuse des ennemis une fureur plus tranquille et non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée grecque commencèrent à fixer la victoire. La droite

disperse les ennemis dans la plaine, la gauche les replie dans un marais qui offrait l'aspect d'une prairie, et dans lequel ils s'engagent et restent ensevelis. Toutes deux volent au secours d'Aristide et de Thémistocle, près de succomber sous les meilleures troupes que Datis avait placées dans son corps de bataille. Dès ce moment la déroute devint générale. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne trouvent d'asile que dans leur flotte, qui s'était rapprochée du rivage. Le vainqueur les poursuit, le fer et la flamme à la main; il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux; les autres fuient à force de rames. »

Datis conçut, néanmoins, un projet dont l'exécution eût été pour lui la plus éclatante revanche. Jugeant qu'Athènes avait dû être abandonnée sans défenseurs, il pensa qu'il pourrait la surprendre et s'en emparer. Mais Miltiade ne s'était point laissé absorber par sa victoire; il avait entrevu tout ce que pouvait tenter l'ennemi : partant donc à la tête du champ de bataille, il avait ramené son armée vers la ville, et la flotte des Perses doublait à peine le cap de Sunium, qu'il était déjà parvenu sous les murailles. Cependant, et quelque diligence qu'il eût faite, il trouva Athènes informée depuis longtemps de la victoire. Au moment même où le combat finissait, un soldat, bien qu'accablé de fatigue, avait voulu se donner la joie d'apporter dans la ville la première nouvelle du combat. Sans quitter ses armes, sans prendre un instant de repos, franchissant six lieues d'une seule course, il était arrivé devant les magistrats, leur avait crié : Victoire! et était tombé mort à leurs pieds. Le moment choisi par un sculpteur, M. Cortot, qui vient de traiter ce beau sujet, est, comme on le voit par notre gravure, celui où le soldat de Marathon, déjà renversé, agite encore un rameau de laurier, muet narrateur d'un succès que la bouche ne peut plus raconter. La statue de M. Cortot compte parmi les ouvrages remarquables du Salon de 1834.

La bataille de Marathon, cette sœur aînée de Salamine et de Platée, selon l'heureuse expression d'un poète, fut livrée le 29 septembre de l'an 409 avant l'ère chrétienne. Cette bataille eut pour résultat le salut de la Grèce. Six mille Perses y perdirent la vie, tandis que les Grecs n'eurent à regretter que deux cents héros. Des funérailles magnifiques furent célébrées en leur honneur, et leurs noms, gravés sur des demi-colonnes, qu'on éleva dans la plaine de Marathon, furent transmis à la postérité. Un tableau, peint par l'artiste le plus en renommée, et placé sous le portique le plus fréquenté de la ville, conserva aussi la mémoire de ce merveilleux événement : Miltiade y était représenté à la tête des généraux et haranguant les troupes, avant de les mener au combat. Ce fut la seule récompense que lui valut d'abord sa victoire : plus tard, il en fut puni. Jalouse des grands hommes qu'elle enfantait, et redoutant les pouvoirs mêmes qu'elle leur confiait, Athènes commença par attaquer sourdement le vainqueur de Marathon; bientôt après la haine et l'envie éclatèrent ouvertement lorsque Miltiade eut échoué dans une expédition militaire. Accusé de

trahison, il avait été condamné à périr dans la fosse où étaient jetés les criminels; cette peine fut toutefois commuée en une amende de cinquante talents. Mais le grand citoyen n'ayant pu la payer, on l'enferma dans une prison, où il mourut de douleur et des suites des blessures reçues pour son ingrate patrie. Son fils Cimon le vengea dignement, en combattant et en triomphant encore pour Athènes.

Les Athéniens ne partagèrent qu'avec les seuls Platéens l'honneur d'avoir vaincu les Perses à Marathon. Deux mille Lacédémoniens n'arrivèrent sur le champ de bataille que le lendemain de la victoire, et seulement pour voir triompher leurs rivaux. Ils avaient cependant franchi quarante-sept lieues en trois jours.

LE SERPENT A SONNETTES.

Ce genre de serpents doit une célébrité qui date des premiers temps de la découverte de l'Amérique, aux dangers dont leur morsure est accompagnée, ainsi qu'aux espèces de grelots qu'ils portent à la queue, et d'où vient leur nom de *serpent à sonnettes*, ou de *crotale*, celui-ci n'étant qu'un mot grec qui signifie *sonnette*. Beaucoup de fables se sont mêlées à l'histoire de ces reptiles aussi long-temps qu'ils n'ont pu être décrits que par des voyageurs exposés, soit à faire des observations incomplètes, soit à recueillir comme authentiques des récits où l'imagination populaire, toujours avide de merveilleux, avait mis évidemment du sien. Mais si l'Amérique du nord ne marche encore que d'un pas inégal dans la carrière des lettres et des beaux-arts, et à une grande distance de la vieille Europe, elle a en revanche des observateurs non moins sagaces que consciencieux et habiles à peindre avec éclat les objets qu'une nature riche et variée étale incessamment à leurs regards. M. Audubon est l'un de ces illustres savants, et comme il a fait des serpents à sonnettes une étude particulière, c'est principalement d'après lui que nous allons en parler, en les dépouillant des attributs qui ont peut-être contribué le plus à leur renommée, mais en remplaçant par des réalités, presque aussi surprenantes que la fiction, des erreurs encore trop généralement accréditées.

Les serpents à sonnettes font surtout leur nourriture des écureuils gris, en si grand nombre dans les forêts américaines, et prouvent, en atteignant des animaux aussi lestes, qu'ils sont eux-mêmes doués d'une grande agilité. M. Audubon, qui a eu presque toujours le bonheur de prendre la nature sur le fait, dans ses explorations, a été témoin de la poursuite d'un écureuil de cette espèce par un serpent à sonnettes. Nous croyons que le récit qu'il en a fait paraîtra plein d'intérêt, s'il n'a pas trop perdu dans la traduction.

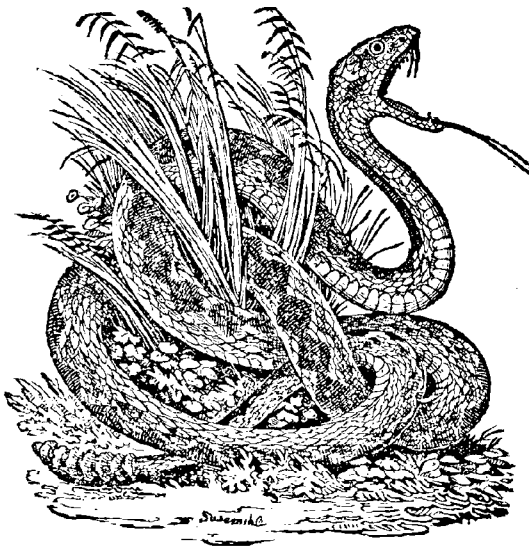
«Un écureuil gris sortit d'un buisson, dit-il, courant de toute sa vitesse; un serpent à sonnettes de moyenne taille était sur ses traces. Au moment où je les aperçus, l'écureuil avait encore une

avance d'une vingtaine de pieds, mais cette distance diminua rapidement. J'eus à peine le temps de voir le serpent lorsqu'il passa près de moi. L'écureuil allait être saisi, lorsqu'il s'élança sur un arbre, grimpa tout en haut, sauta de branche en branche; son ennemi le suivit partout, sans laisser aucun repos au fugitif. La manœuvre de part et d'autre était réellement d'une étonnante célérité. Quelquefois les bords de l'écureuil le dérobaient à ma vue; mais aux yeux du reptile je devinais sur quelle branche se trouvait sa proie. Pour aller de l'une à l'autre, le léger quadrupède s'y accrochait par la queue et se balançait jusqu'à ce qu'il eût atteint la branche où il voulait passer. Ayant essayé de se réfugier dans une cavité du tronc, il en sortit aussitôt; car il n'aurait pu échapper à son ennemi dans un espace aussi étroit. Enfin la terreur et la fatigue ôtèrent au pauvre animal tous les moyens de se mettre à l'abri du danger sur l'arbre qu'il occupait: d'un saut désespéré, il s'élança à terre, étendant horizontalement ses pattes et sa queue, afin de rendre sa chute plus douce. Le serpent, qui ne cessait pas de le guetter, l'eut bientôt rejoint; sans lui permettre de gagner un autre arbre, il le saisit près de la tête et l'enveloppa tellement, que je ne découvrais plus aucune partie du corps de la victime, quoique j'entendis ses cris. Tout entier à cette opération, le serpent ne parut point s'apercevoir de ma présence, lorsque je me fus approché pour examiner ce qu'il ferait de son prisonnier. Après quelques minutes, il se déroula et me laissa voir sa proie totalement privée de vie: cependant, comme pour mieux s'assurer qu'elle était bien morte, il la visita curieusement, soulevant de quelques pouces la partie antérieure de son corps, passant et repassant sa tête sur le cadavre qu'il s'appropriait à dévorer. Il commença par la queue de l'écureuil. Les deux pattes de derrière et la croupe entrèrent difficilement; mais lorsque cet obstacle fut vaincu, la gueule du reptile était si dilatée, que le reste fut avalé sans peine.»

Cette masse de nourriture s'arrêta à quelques pouces en arrière de la tête, qui reprit ses dimensions ordinaires. Le serpent essaya vainement alors de changer de place. Frappé de quelques coups de baguette, le seul mouvement dont il fut capable consista à soulever la tête et la queue, et il fit entendre pour la première fois le bruissement auquel il doit son nom. M. Audubon l'ayant tué et ouvert, put se convaincre qu'un nouveau travail s'accomplissait intérieurement sur l'écureuil, dont toute la surface était devenue parfaitement lisse, même dans les endroits les plus couverts de poils. Il conclut ensuite de ses premières observations que le serpent à sonnettes se meut avec une très-grande vitesse sur la terre et sur les arbres, et qu'une partie de son corps est susceptible d'une extrême dilatation.

Doué d'une vue excellente, ce serpent découvre à une hauteur prodigieuse les vautours et les faucons à queue qui sont pour lui des ennemis redoutables. A leur approche le craintif animal se blottit sous un buisson, une racine, une pierre, et

attend qu'ils soient passés pour reparaître. Souvent il épie des oiseaux sur les arbres, non dans le but de leur donner la chasse, mais afin de profiter de leur absence pour monter aux nids et dévorer les petits. Comme il a l'expérience du courage que l'amour maternel peut inspirer, il agit avec prudence et n'attaque jamais que la faiblesse. S'il vient à être aperçu, les oiseaux jettent le cri d'alarme et arrivent en foule sur le ravisseur, qui souvent succombe sous les innombrables coups de bec dont il est assailli de toutes parts. Le serpent à sonnettes a cela de commun avec la plupart des animaux de ce genre, qu'il nage très bien, peut rester long-temps sous l'eau, y poursuivre sa proie et la saisir aussi aisément que sur terre.



(Le Serpent à Sonnettes.)

M. Audubon, pendant une chasse d'hiver, eut une preuve très remarquable de la suspension totale des mouvements vitaux auxquels ces reptiles sont sujets. L'un d'eux qu'on avait trouvé complètement engourdi, raide et dur comme du bois, fut placé dans la carnassière du naturaliste, qui vint ensuite s'asseoir auprès d'un feu vif et brillant. Bientôt il sentit remuer derrière lui, et se rappelant quel animal il avait pour voisin, il pria quelqu'un d'examiner si le serpent à sonnettes ne commençait pas à se ranimer. Il était temps d'y regarder : en un moment la carnassière fut jetée au loin, et l'animal, entièrement dégoûdi, sortit du sac. Roulé en replis très serrés, il dressait la tête, faisait entendre le bruit de ses sonnettes et paraissait prêt à soutenir une attaque. Mais, à distance du feu et par un froid très vif, il ne tarda pas à retomber dans son engourdissement. Après qu'on lui eut plusieurs fois ôté et rendu le mouvement, suivant qu'il était éloigné ou rapproché du feu, il fut mis dans un baril d'esprit-de-vin, et destiné à figurer au musée de New-York. Cet engourdissement est une suspension complète des fonctions vitales dans ces serpents. Si le froid les surprend au moment où ils viennent de dévorer une

proie, cette masse d'aliments sera conservée, pourra même geler dans l'estomac, et à l'aide d'une température convenable, le mouvement et la digestion recommenceront en même temps.

Par une organisation qu'on retrouve chez tous les serpents venimeux, ainsi que dans quelques espèces de poissons, les crochets du serpent à sonnettes sont rétractiles, comme les griffes du chat. Cette arme redoutable est purement défensive ; mais il ne se borne pas à mordre son ennemi. La gueule béante et tous ses crochets relevés, il lance violemment plus des deux tiers de sa masse, et frappe en même temps qu'il introduit dans la chair son fatal poison. On assure que le choc d'un gros serpent peut renverser un homme. Les crochets font une morsure très profonde, et ne sont arrêtés ni par les habits, ni même par un cuir épais. La blessure cause la mort, si le remède est différé d'un seul instant, et ce remède cruel consiste à conper la partie mordue, après quoi il faut appliquer le feu sur la plaie. On a dit que la chair du serpent à sonnettes formait le meilleur antidote contre son venin ; c'est un conte auquel on cesse de croire lorsqu'on a été témoin des horribles souffrances et de la prompte mort d'un de ces serpents qui s'est blessé lui-même avec ses crochets.

Parmi les étonnantes facultés des serpents à sonnettes, M. Audubon n'a pas omis celle de supporter très long-temps, des années entières, la privation totale d'aliments, sans paraître aucunement affaibli, sans rien perdre de leur vivacité, de leur force ni de la quantité de leur venin. Ce venin, qui peut être lancé à la distance de plusieurs pieds, conserve peut-être indéfiniment ses funestes propriétés, comme tendent à le prouver les faits suivants. Un fermier fut mordu à la jambe, au travers de sa botte, par un serpent à sonnettes qu'il n'avait ni vu ni entendu. L'impression de la dent avait été si faible, que ce fermier crut avoir été piqué par une épine, et n'y fit aucune attention. Cependant, il mourut en quelques heures, dans de violentes douleurs, et avec des vomissements convulsifs. Un an après, son fils chaussa les bottes de son père, et, en les retirant le soir, il sentit une légère écorchure à la jambe : des souffrances très vives ne tardèrent pas à le réveiller, et il expira également avant que l'on eût pu faire arriver du secours. Ces mêmes bottes passèrent ensuite aux pieds d'un frère du défunt, qui en reçut aussi une écorchure, à la suite de laquelle survinrent des douleurs, comme les deux premières fois, puis la mort. L'événement fit du bruit ; un médecin vint sur les lieux, prit des informations, interrogea les amis, les parents des trois victimes, et enfin les bottes fatales lui furent montrées. En les examinant avec soin, il trouva implanté dans le cuir de l'une d'elles la pointe d'un crochet de serpent à sonnettes, peu saillante en dedans, et qui n'avait point été aperçue jusqu'alors. Il détacha ce crochet, et pour prouver que c'était bien là l'origine de la triple catastrophe, il en piqua le museau d'un chien, qui cessa de vivre peu de temps après. Ces faits authentiques permettent

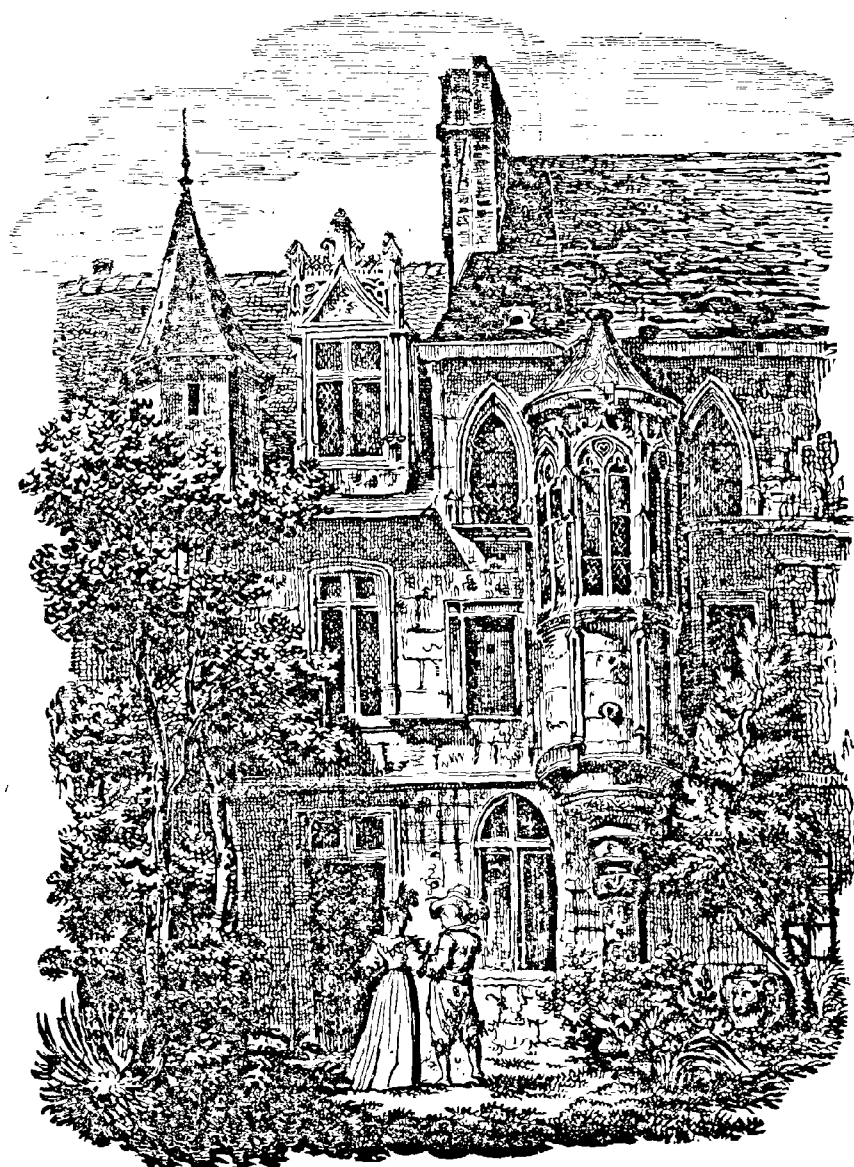
donc de penser que les sauvages de l'Amérique n'ont pas trop exagéré en assurant que les flèches imprégnées du venin des serpents à sonnettes donnent, pendant plusieurs siècles, une mort inévitable.

M. Audubon repousse l'opinion de quelques naturalistes d'Europe qui ont écrit que les cochons sont de grands destructeurs des serpents à sonnettes. Il n'est pas plus favorable à cette croyance vulgaire qui leur attribue le don de charmer et de fasciner les oiseaux dont ils veulent faire leur proie. En songeant au courage de toutes les espèces d'oiseaux, et surtout des petites, qui

ne craignent pas d'attaquer les plus grandes, tout ce qu'il peut admettre, c'est que lorsque le serpent à sonnettes en attrape, il n'y réussit qu'à la manière des chasseurs, à force de patience, de ruses, et par l'étonnante célérité de ses mouvements.

La chair de ces reptiles était un mets fort estimé des Espagnols anciens possesseurs de la Louisiane. Après avoir coupé la tête de l'animal encore en vie, on le suspendait par la queue pour faire écouler tout le sang. Sa chair, ainsi préparée, offre, dit-on, le goût et les propriétés alimentaires du poulet.

HOTEL DE CLUNY.



Vers la fin du troisième siècle, lorsque Paris, alors Lutèce, n'avait point encore franchi les bornes de la cité, un vaste édifice, élevé sur la rive gauche de la Seine, couvrait de sa masse principale et de ses dépendances l'espace compris entre la rivière, la Sorbonne, la rue de la Harpe et la rue

Saint-Jacques. C'était ce qu'on a nommé le *Palais des Thermes*. La disposition et le caractère des bâtiments indiquaient en effet qu'ils avaient été construits pour servir de salles de bains chauds; mais, de même que les thermes d'Agrippa, de Néron, d'Antonin, de Caracalla et de Dioclétien à Rome, les thermes romains de Paris ne semblaient pas avoir été exclusivement destinés à cet usage. Réunissant dans leur enceinte tout ce qui pouvait contribuer à l'agrément et à la commodité d'une vie somptueuse, et munis de moyens de défense, ils servaient à la fois de maison de plaisance et de citadelle aux gouverneurs romains des Gaules. Des Augustes, des Césars, les empereurs Julien, Valentinien et Valens les avaient habités dans le quatrième siècle. La fondation du palais des Thermes n'a point encore de date certaine; l'opinion la plus générale l'attribue à l'empereur Julien, que Lutèce ne posséda guère qu'un moment, vers le milieu du quatrième siècle. Mais un historien moderne, s'appuyant sur des considérations assez plausibles, la fait remonter jusqu'au père du grand Constantin, jusqu'à l'empereur Constance Chlore, qui occupa paisiblement les Gaules pendant quatorze ans (de l'an 292 à l'an 306). Quoi qu'il en soit, ce monument pourrait conserver la dénomination de *Palais de Julien* qu'on lui avait donnée, car il fut le théâtre d'un événement capital dans la vie de ce prince; ce fut dans le *Palais des Thermes* qu'en 360 les légions soulevées de la Germanie et des Gaules le proclamèrent empereur.

Pendant long-temps le palais des Thermes ne déchu point de son rang; les rois français de la première race y succédèrent aux empereurs romains, et il demeura dans le domaine royal jusqu'au moment où Philippe-Auguste en fit don à un de ses chambellans (1218). Alors le terrain morcelé se couvrit peu à peu de constructions nouvelles, et le vieil édifice, exploité comme une carrière, s'affaissa, s'épuisa, s'amoindrit de siècle en siècle, tandis que ses fragments romains, éparpillés çà et là, se relevaient autour de lui sous les formes architecturales d'un autre âge. En 1819, quelques voûtes, d'un modèle élégant et hardi, derniers restes que le poids de quinze siècles et le marteau des spéculateurs n'avaient point encore mis à terre, semblaient destinées à une destruction prochaine. Un tonnelier, héritier des empereurs et des rois, les avait converties en magasin, et des futailles remplissaient les salles où Julien avait été salué empereur, où la reine Clotilde avait caché ses petits-fils, que menaçait l'ambition de leurs oncles Childebert et Clotaire (voy. pag. 301), et où la reine Ultrogathe et ses filles, au septième siècle, avaient tenu leur cour. Heureusement le préfet de la Seine acheta ces nobles débris, au nom de la ville de Paris, et les sauva ainsi, avant que les derniers coups leur eussent été portés.

De tous les édifices qu'ont enfantés les ruines du palais des Thermes, l'hôtel de Cluny ou de Clugny, dont nous donnons ici la vue du côté du jardin, est le seul qui, par le mérite de sa structure, se fasse pardonner, en quelque sorte, le défaut, le crime de

son origine, en ce qu'il substitue du moins son monument au monument dont il a pris la place. Ses fondateurs furent des moines de la fameuse abbaye de Cluny, dans le Mâconnais, qui, instituée vers le dixième siècle, sous la règle de Saint-Benoit, se recommande dans l'histoire par le grand nom de *Pierre-le-Vénérable*, par le nom plus illustre encore du pape Grégoire VII, et par ceux de deux autres souverains pontifes qu'elle a donnés à l'Église. Yves de Vergy, abbé de Cluny, avait d'abord acheté, sous le règne de saint Louis (1269), un terrain sur la place de la Sorbonne, pour y établir un couvent où les jeunes religieux de l'ordre de Saint-Benoit devaient être reçus pendant leurs études en philosophie et en théologie. Cette succursale de l'abbaye du Mâconnais, s'était bientôt développée et agrandie, sous le nom de *Collège de Cluny*. Ce collège, dont on retrouverait à peine aujourd'hui quelque vestige, servit long-temps de pied à terre aux riches abbés de Cluny, dans les fréquents voyages qu'ils faisaient à Paris. Mais désirant dans la suite une demeure plus vaste et plus pompeuse, ils achetèrent cette partie du palais des Thermes où a été percée la rue des Mathurins, et s'y firent construire un hôtel qui, comme le collège, prit aussi le nom de Cluny.

La structure et l'histoire de ce premier hôtel de Cluny sont demeurées vagues et incertaines; elles n'offriraient d'ailleurs que peu d'intérêt, puisque ce palais disparut quelques années après sa création, pour être remplacé par l'édifice actuel. Le second hôtel de Cluny eut pour fondateur un fils naturel du premier Bourbon, du nom de Jean, qui, fait prisonnier à la funeste bataille d'Azincourt (1415), mourut en Angleterre après dix-neuf ans de captivité. Ce rejeton illégitime de la maison de Bourbon, qui devint évêque du Puy et abbé de Cluny, mourut en 1485. Le monument qu'il fit élever porte bien sa date, c'est-à-dire, le caractère d'architecture commun à tous les édifices de l'époque intermédiaire entre Charles VII et François I^{er}; de cette époque où, après de grandes catastrophes et de grands mouvements politiques, les arts allaient aussi opérer leur révolution. De même que toutes les œuvres créées dans une période de transition, l'hôtel de Cluny appartient à la fois à l'ère qui expirait et à celle qui s'ouvrait. Ces ébauches équivoques, ces productions mixtes d'une main qui tâtonne, d'un goût qui cherche, sont plus intéressantes et plus instructives peut-être que les résultats nets et fortement caractérisés d'un art complet et stationnaire.

Une singularité à noter dans l'histoire de l'hôtel de Cluny, c'est que des comédiens furent autorisés, en 1584, à y établir leurs tréteaux; mais à peine avaient-ils ouvert leur salle qu'ils furent contraints de la fermer. Depuis long-temps le parlement avait pris sous sa protection spéciale une troupe d'acteurs qui, munie de lettres-patentes du roi Charles VI, et s'intitulant *confrérie des maîtres gouverneurs et confrères de la passion et résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ*, avait organisé, en 1402,

pour y représenter des mystères, le premier théâtre permanent qu'ait possédé la capitale. Cette *confrérie de la passion*, exerçant à la rigueur les privilèges exclusifs qu'elle tenait du parlement, s'était toujours opposée, avec succès, à l'établissement de toute autre troupe rivale. Les comédiens de l'hôtel de Cluny leur furent aussi sacrifiés.

Un événement d'une plus haute importance peut être rattaché à l'hôtel de Cluny. Au temps de la domination formidable des Guise, le cardinal de Lorraine, le premier machinateur de la Ligue, voulut faire, à son retour du concile de Trente (1565), une entrée triomphale dans Paris. Quoique le maréchal de Montmorency, gouverneur de la capitale et de l'Île-de-France, lui eût signifié que le roi Charles IX venait d'interdire le port d'armes à tous ses sujets, l'orgueilleux prélat franchit les portes, à la tête d'une garde nombreuse, et s'avança en grande pompe par la rue Saint-Denis. Alors le maréchal de Montmorency chargea les Guisards avec les troupes royales, qui, à coups de pistolets

et d'arquebuses, les eurent bientôt dispersés. Le cardinal épouvanté trouva d'abord un asile dans la boutique d'un marchand; puis, quand la nuit fut venue, il se réfugia avec son neveu, le *Balafre*, qui commençait ainsi son apprentissage de guerre civile, dans l'hôtel de Cluny. Le gouverneur de Paris ne voulut pas, ou n'osa pas les arracher de cette retraite; mais il les effraya tellement, en faisant manœuvrer des troupes tout autour de l'hôtel, qu'ils demandèrent à négocier et à sortir de Paris. La permission leur en ayant été donnée, ils se retirèrent à Meudon. Cette journée fut le premier acte de cette petite guerre civile que le nom de *Cardinale* distingue dans la grande guerre civile du seizième siècle.

Comme la plupart des monuments qui, abandonnés aux caprices d'un intérêt privé, ne sont point protégés par une surveillance publique, l'hôtel de Cluny a subi de grandes dégradations; cependant de beaux fragments s'y sont encore conservés jusqu'à nous.

La Charrue Grangé.

Les premières inventions du génie de l'homme, les plus importantes, les plus utiles, ne sont pas toujours celles qui ont reçu le plus tôt leur dernier perfectionnement. Quelque bizarre que cela paraisse, il n'en est pas moins vrai que la plupart sont restées dans l'enfance pendant une longue suite de siècles. Ce fait, dont nous ne chercherons pas ici les causes, faute d'espace, et que notre article sur *les phares* a déjà fait ressortir (*voy.* page 291), est confirmé d'une manière éclatante par l'état d'imperfection où nous voyons encore aujourd'hui un si grand nombre des charrues en usage dans nos campagnes.

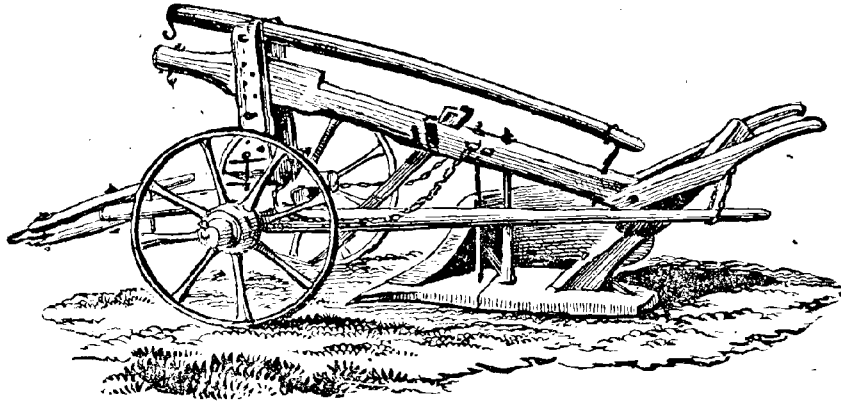
Informe chez les anciens, la charrue, chez les modernes, a laissé beaucoup à désirer. Quoiqu'on puisse la considérer comme une machine simple, ou du moins comme un composé de machines simples; quoique le problème statique sur lequel repose sa construction soit résolu depuis longtemps, il n'est peut-être pas une charrue qui ne pêche par son exécution, tant il y a d'intervalle entre les données de la théorie et les résultats de la pratique. Le nombre de pièces dont se constitue la charrue proprement dite est assurément fort restreint: ce sont le sep, le soc, l'âge ou la flèche, le manche, l'oreille ou le versoir, le contre et l'avant-train. Souvent il arrive qu'on supprime l'avant-train ou qu'on le remplace, soit par une seule roue, soit par une autre pièce appelée *rabot* ou *patin*. Ainsi modifiée, la charrue prend le nom d'*araire*. Croirait-on qu'avec des éléments aussi peu nombreux, aussi peu compliqués, et en dépit des principes suffisamment exacts établis pour leur meilleur assemblage, la charrue varie, non-seulement de pays à pays,

mais encore de province à province, de village à village, et même de ferme à ferme, suivant le goût et l'opinion plus ou moins raisonnable du cultivateur? Cependant il ne doit y avoir qu'une construction parfaite de charrue; beaucoup de travaux ont été faits pour la trouver, et ont servi chaque fois à améliorer l'instrument. On doit les plus remarquables à l'un des plus illustres présidents des États-Unis, M. Jefferson, à M. Arbuthnot, à M. Matthieu de Dombasle, qui ont exécuté des charrues suivant leurs principes; et enfin, à M. Hachette, dont nous possédons un excellent mémoire sur le mécanisme des charrues.

À côté de ces noms, célèbres à tant de titres, il faut désormais placer celui d'un simple garçon de labour, Jean-Joseph Grangé, de Harel (Vosges), qui, à force de persévérance et d'industrie, est parvenu récemment à inventer une nouvelle charrue, d'un mécanisme aussi utile qu'ingénieux, et susceptible de s'appliquer, sans beaucoup de frais, à toutes les charrues à avant-train. M. Grangé n'avait que dix-huit ans lorsqu'il fut chargé de conduire une charrue traînée par six chevaux, dans une terre argilo-calcaire, remplie d'une grande quantité de pierres de différentes grosseurs. Il ne pouvait qu'avec peine, et en employant toutes ses forces, maintenir l'instrument dans une direction ordinaire. La nécessité, mère des arts, lui fit ainsi songer qu'il y avait plusieurs changements à opérer dans la charrue, pour le soulagement des hommes qui la dirigeaient et des chevaux qui la traînaient. Mais ce n'était rien que de déterminer ces changements, il fallait trouver des charrons qui voulussent les exécuter. Sous

ce rapport, M. Grangé échoua complètement, tant la routine est aveugle! tant l'ignorance est entêtée! Il s'avisa donc lui-même de refaire sa charrue, et c'est de là que lui vint l'idée d'en construire une qui aurait l'avantage de labourer sans le secours des bras de l'homme pour la tenir, comme de coutume. M. Grangé, après mûres réflexions, n'hésita pas de consacrer à cet essai le fruit de ses modestes épargnes. Nous n'avons pas besoin de dire que ce n'est pas du premier coup qu'il vint à bout de son entreprise, et, suivant

l'habitude, les railleries, les critiques ne lui manquèrent pas. Il n'en fut point ému. Il s'était dit : je cherche à remplacer les forces de l'homme par des objets, soit en bois, soit en fer. Que fait l'homme derrière la charrue? Il la soutient dans son équilibre, il l'excite autant que possible à tracer des sillons réguliers en largeur et en profondeur, il l'empêche de sortir de terre, et presse dessus, en proportion de la résistance du sol. Voilà le problème que M. Grangé s'était proposé, et qu'il résolut avec un plein succès.



(La charrue Grangé. — Nouveau modèle.)

La charrue Grangé ne se distingue de la charrue ordinaire à avant-train que par son système de leviers : le principal est destiné à soulever le soc et à le tirer de terre pour tourner et changer de sillon. Cette charrue fonctionne avec la plus grande facilité, sans qu'il soit nécessaire de tenir les mancherons ou le mancheron, car elle n'en exige pas plus d'un, tandis qu'il en faut deux aux autres charrues. Ces dernières doivent toujours être tenues et dirigées par un homme; celle de M. Grangé, une fois placée, trace le sillon, abandonnée pour ainsi dire à elle-même. La flèche est maintenue au-dessus de l'avant-train dans un double montant traversé par une broche en fer, qui l'élève ou l'abaisse à volonté, et permet de varier, comme on le désire, la profondeur du labour. De plus, la flèche ainsi maintenue ne peut ni osciller, ni s'incliner à droite ou à gauche. Enfin, au moyen d'une disposition très simple, on peut, en donnant au soc un degré d'horizontalité différent, adapter la charrue au travail des terres en pente.

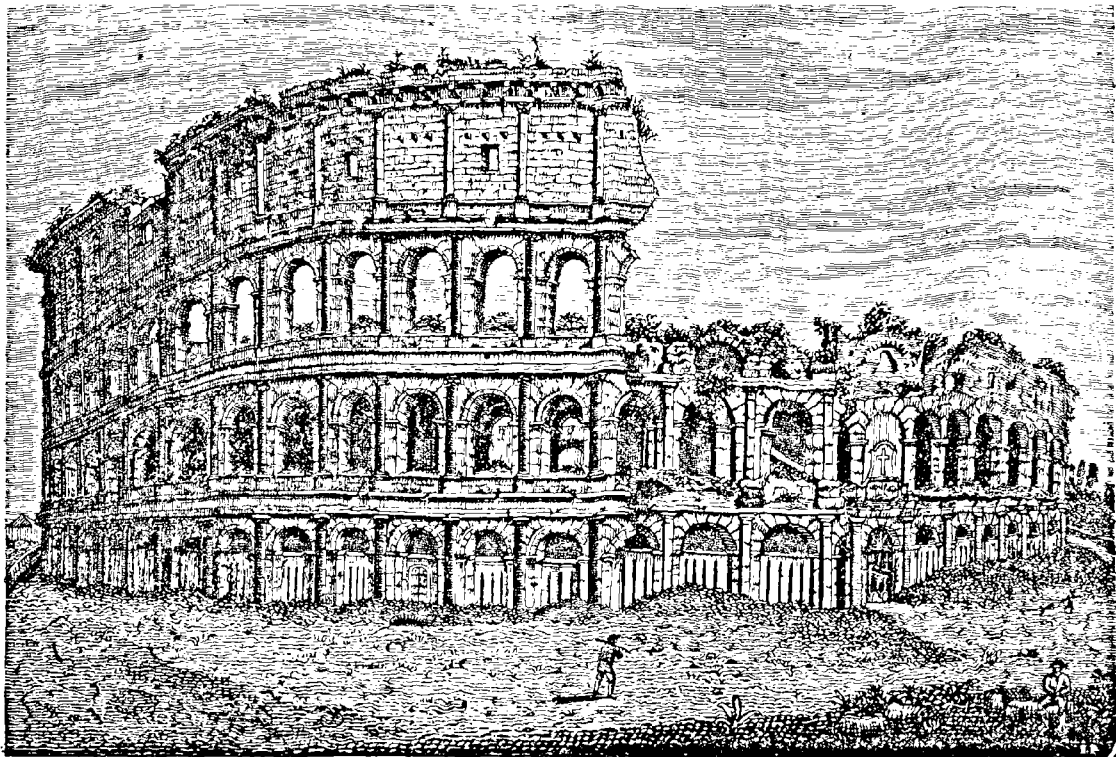
De nombreux essais auxquels ont assisté des théoriciens, des savants, et, mieux encore, des agriculteurs éprouvés par une longue expérience, ont mis hors de doute tous les avantages de la nouvelle charrue. Personne n'a pu méconnaître sa supériorité. On l'a vue dans un sol argilo-siliceux, mêlé de quelques galets moyens, creuser des sillons contigus, bien ouverts et bien vidés, dont le fond était parfaitement horizontal, la bande de terre on ne peut mieux retournée, la profondeur et la largeur uniformes. Le conducteur ne touchait à la charrue que lorsque, au bout du sillon, il fallait la faire sortir de terre. Il

exécutait ce mouvement sans effort, en appuyant sur le levier supérieur qu'il accrochait un instant; puis, quand les chevaux avaient tourné, il lâchait rapidement le levier, et le soc rentrait de lui-même en terre pour tracer un nouveau sillon. Lancée ensuite dans un sol cultivable, peu profond, et où la roche se rencontre presque partout à fleur de terre, la charrue Grangé triompha également de tous les obstacles. Incessamment repoussée du sol, elle repiquait aussitôt, prompt et ferme, et jetait les spectateurs dans l'étonnement, par la régularité d'un labour aussi tourmenté.

A l'une de ces épreuves qui durent convaincre les juges les plus difficiles, les plus fortement prévenus, il arriva qu'un charron prit, sans façon, les proportions de l'instrument, dans le dessein d'en fabriquer de semblables. On en avertit l'inventeur : « Laissez-le, répondit-il avec autant de modestie que de désintéressement, qu'il imite ma charrue et la perfectionne; j'ai voulu épargner aux autres des fatigues que j'avais moi-même supportées : je verrai toujours avec plaisir qu'on fasse mieux que moi. » Ces nobles paroles ne font pas moins d'honneur au jeune Grangé que sa découverte, qui marquera sans doute une époque dans l'histoire des progrès de l'agriculture. Il faut ajouter que M. Grangé est pauvre, que ses parents sont dans une situation gênée, et néanmoins il a refusé de demander un brevet d'invention, pour qu'aucune entrave ne fût apportée à la propagation de sa charrue, dont le mécanisme a été depuis simplifié.

PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^o,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

LE COLYSÉE.



De tous les monuments de l'ancienne Rome, dont les ruines font encore l'orgueil et la beauté de la Rome moderne, aucun ne laisse dans l'âme une impression plus profonde que celui-ci. C'est à la vue de cet amphithéâtre croulant de toutes parts, qui a perdu jusqu'à son premier nom, que se réveillent dans l'esprit, avec une force irrésistible, toutes les éloqu岸tes antithèses que Pascal accumule sur le néant et la grandeur de l'homme. Quels changements de fortune, quelles vicissitudes du sort, quelles révolutions le Colysée ne rappelle-il pas! En même temps que l'édifice gigantesque donne la mesure des travaux que l'intelligence humaine peut concevoir, que la main peut exécuter, ses murailles pendantes, ses débris, dont l'action des siècles et les désordres du moyen-âge ont jonché la terre, attestent aussi combien nos œuvres les plus magnifiques sont périssables! Mais voici un rapprochement plus merveilleux, une leçon plus haute et plus frappante! Ces Juifs, qui, dans leur captivité en Égypte, et, plus tard, à Babylone, avaient alors travaillé aux palais de leurs vainqueurs; ce sont encore eux qui, emmenés en esclavage par Titus après la destruction finale de Jérusalem et du temple, dont il ne resta pas

de pierre sur pierres, suivant la parole des prophètes, ce sont encore eux, disons-nous, qui ont bâti en cinq années ce monument de la puissance romaine.

L'amphithéâtre Flavian, ainsi nommé des deux empereurs de cette famille, Vespasien et Titus, dont l'un le fit commencer et l'autre le vit finir, fut terminé l'an 79 de l'ère chrétienne. On explique diversement son nom moderne de Colysée, altération du nom latin *colossus* ou *colosseum*, qui lui vint très probablement de ses proportions colossales. Jamais appellation ne fut en effet mieux méritée. A l'extérieur, le Colysée semble une tour énorme par sa largeur, comparée à sa hauteur qui est peu considérable (150 pieds), et que les terres amoncelées autour de sa base contribuent encore à diminuer. Il est composé de trois rangs d'arcades, ornées de colonnes en demi-relief de différents ordres d'architecture, dorique au rez-de-chaussée, ionique et corinthien au-dessus. Une haute muraille avec sa corniche forme un quatrième étage, qui manque de rapport avec les autres, et même de goût. Quarante-vingts arcades, élevées de deux marches seulement au-dessus du sol, dessinaient l'immense circonférence du Colysée. Quatre de ces arcades, situées aux

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

T. I.

40

extrémités des deux axes de l'ellipse, dont le plus long comptait 620 pieds, et le plus court 513, servaient d'entrée aux grands animaux, tels que l'éléphant, etc. On voit encore à l'architrave de chacune de ces arcades le numéro qui guidait les spectateurs dont les billets d'entrée (*tesserae*) étaient également numérotés, et leur faisaient ainsi trouver facilement la section de l'amphithéâtre où leur rang leur donnait droit de se placer. Trois autres rangs d'arcades circulaires s'ouvraient derrière le premier, et recevaient la foule dans les mauvais temps : elle pouvait d'autant mieux se promener à l'aise, que les étages supérieurs avaient aussi leurs galeries couvertes. Vingt grands escaliers et trente-deux petits conduisaient du rez-de-chaussée au premier étage, où se trouvaient les issues par lesquelles entraient et sortaient les flots du peuple, et que, pour cette raison, les Latins appelaient expressivement *vomitoria*, vomitoires. Ces escaliers en marbre recouvraient des chambres ou cabinets destinés peut-être à renfermer les malheureux qui allaient verser leur sang sous le fer ou sous la griffe des bêtes féroces, pour désennuyer les Romains.

On montait par quelques-uns de ces cinquante-deux escaliers à la terrasse nommée *podium*, qui entourait l'arène. Elle était revêtue de marbre, et avait treize pieds de largeur sur quatorze de hauteur. C'est là que se plaçaient l'empereur, qui y occupait un siège un peu plus élevé que les autres, les sénateurs, qui faisaient apporter leurs chaises curules par des esclaves, et enfin les vestales, qui, chose étrange ! avaient aussi leurs places marquées à ces spectacles de sang. Un peu plus loin étaient les ambassadeurs étrangers et les rois alliés de Rome. Malgré l'élévation du *podium*, pour mieux garantir l'assemblée de la brusque visite des lions et des tigres, on avait adapté au parapet diverses défenses, telles que des cylindres tournant sur leur axe, des pointes de fer, des grillages en fil d'or. L'arène mesurait près d'un arpent. Le peuple, assis sur les gradins du Colysée, se trouvait à l'abri des injures du temps, sous des toiles qui, au moyen de cordages traversant tout l'édifice et se croisant au centre, s'étendaient ou se repliaient à volonté.

Derrière la terrasse impériale (*podium*) régnaient les première et seconde classes de gradins, chacune composée de quarante-quatre bancs circulaires, contenant, dit-on, 25,000 spectateurs. Plus loin s'élevait une troisième classe de neuf bancs, sièges ou gradins circulaires où les femmes se plaçaient, et plus haut encore, une quatrième et dernière classe de gradins, décorée d'un portique qui couronnait, tout à l'entour, le vaste plan incliné de l'amphithéâtre. On a écrit que le Colysée pouvait donner place à quatre-vingts et même à cent mille spectateurs. C'est évidemment une exagération irréfléchie : le nombre de quarante-quatre mille, fixé par un voyageur moderne, nous paraît plus vraisemblable et encore assez prodigieux.

Voilà ce Colysée d'une magnificence, d'une immensité incomparable, à la construction duquel travaillèrent douze mille malheureux prisonniers

juifs, et qui coûta une somme égale à cinquante millions de francs. Certes, il n'y avait qu'un grand peuple qui pût élever de pareils monuments. Mais que dire de l'usage auquel il les réservait, qui n'excite en même temps le mépris pour ce peuple ! C'est ici que se révèle toute la férocité des mœurs romaines ; c'est ici qu'on peut s'expliquer pourquoi l'art dramatique est resté à Rome, dépravée par ses goûts barbares, si loin de ce qu'il avait été dans la Grèce.

Dans l'arène du Cirque descendaient des gladiateurs de deux espèces, ceux que l'on forçait à ce métier, et ceux qui l'exerçaient volontairement. C'étaient les esclaves vendus dans ce but, les criminels, les prisonniers que l'on réservait pour les jeux publics, après les avoir fait servir à orner les triomphes des généraux, et enfin les condamnés pour rébellion. On voyait encore parmi les gladiateurs quelques citoyens libres, poussés à cette dégradation, ou par l'appât de l'argent ou par ambition. Des chevaliers, des sénateurs finirent même par paraître dans l'arène ; on y fit aussi combattre des femmes et des nains. Juste-Lipse a dit qu'aucune guerre ne fut jamais plus destructive pour le genre humain que les jeux du Cirque. Quand un gladiateur était blessé, il jetait son arme et s'avancait au bord de l'arène pour supplier les spectateurs. S'il avait vaillamment combattu, on lui accordait la vie ; dans le cas contraire, ou même s'ils n'étaient pas disposés en sa faveur, ils baissaient la pouce, et le gladiateur était immolé. Le peuple, dans sa férocité, montrait quelquefois de l'impatience à la vue d'un combat qui durait un peu plus que de coutume, sans que l'un des deux adversaires fût blessé ou tué. Dans d'autres circonstances, c'étaient des bêtes féroces qui combattaient entre elles. On a peine à croire combien d'animaux étaient ainsi sacrifiés pour apaiser la soif de carnage qui dévorait le peuple romain. Lorsque Titus ouvrit pour la première fois le Colysée, il y eut 5000 animaux de toute espèce, depuis le renard jusqu'au lion et au tigre, depuis l'éléphant jusqu'à la gazelle, qui périrent dans les jeux d'un seul jour. Le sang inondait l'arène, et les hurlements des mourants étaient couverts par ceux d'une multitude, plus cruelle encore que les monstres qui s'entre-déchiraient à ses yeux. D'autres fois, c'étaient des victimes humaines qu'on livrait à leur fureur. Une fresque antique représentait un malheureux esclave entrant par un étroit passage dans l'arène, qu'il devait traverser au milieu des tigres et des lions pour aller déposer à l'extrémité opposée des œufs qu'il tenait dans ses mains : à ce prix, s'il échappait, il obtenait sa liberté. Ce fut ensuite le tour des chrétiens, dont un grand nombre scellèrent de leur sang, dans l'arène, le triomphe d'une religion qui fit enfin cesser ces sacrifices humains.

Aujourd'hui le signe révéré du christianisme s'élève sur un autel au milieu de cette même arène, et quatorze autels plus petits ont été construits à sa circonférence par les ordres du pape Benoît XIV, qui voulut sauver le Colysée d'une destruction totale en mettant ces belles et colossales ruines sous la sauve-

garde de la foi religieuse. Aussi tout est-il contraste maintenant dans cet édifice païen. Une tranquillité profonde, une vaste solitude, ont remplacé l'appareil orgueilleux du rang suprême, et la présence d'un peuple innombrable. Au carnage a succédé la paix, aux cris de rage ou de joie, un silence qu'interrompent à peine, tantôt un moine, son rosaire à la main, tantôt quelques paysans prosternés au pied de la croix, et dont les aïeux ont peut-être crié dans le Cirque : « *Les chrétiens aux bêtes !* »

Ancienne Porte Saint-Martin.

Paris s'étant toujours augmenté, comme s'arrondit une boule, par des accroissements presque régulièrement circulaires, un des moyens les plus sûrs et les plus faciles à la fois pour calculer ses développements progressifs, c'est de prendre pour échelle quelque-une de ses rues principales qui, ouvertes en même temps que la ville était fondée, et grandissant avec elle, touchent d'une part à son berceau et de l'autre à ses dernières limites. Sur ce rayon, dirigé en ligne directe du centre à la circonférence, chaque effort de croissance de la cité est indiqué et mesuré par les places qu'ont successivement occupées les portes, de même que les flots marquent sur les rivages leurs différentes hauteurs.

La rue Saint-Martin semble plus propre qu'aucune autre à servir d'instrument à ce travail, parce qu'elle est non-seulement une des voies les plus anciennes, les plus droites et les plus longues de Paris, mais encore parce que, ayant été, à toute époque, une des plus fréquentées, elle a toujours reçu une porte nouvelle chaque fois que la capitale a élargi son enceinte. Une des premières portes qu'ait possédées la ville, lorsqu'elle était renfermée toute entière dans l'île de la Cité, ouvrait probablement sur la rue Saint-Martin. Le point précis d'où partait cette rue est du moins désigné comme étant le lieu même où saint Martin, le premier patron de la France, guérit un lépreux, vers la fin du quatrième siècle, et les chroniques racontent que ce miracle fut opéré à la porte de Paris. La ligne que suivait dès lors la rue, en s'éloignant du quai, est encore jalonnée, pour ainsi dire, par l'église de *Saint-Martin-des-Champs* (aujourd'hui le *Conservatoire des arts et métiers*), un des plus anciens monuments de la ville.

Depuis long-temps Paris avait dépassé la rivière, et une ceinture de maisons nouvelles environnait la cité, lorsque le roi, Louis-le-Gros (vers le commencement du XII^e siècle), fit élever des murailles. La porte Saint-Martin de cette enceinte était placée à la hauteur du cloître Saint-Méry, dont elle emprunta le nom. On trouve une preuve assez curieuse de son existence dans les Mémoires si remarquables du grand Suger, abbé de Saint-Denis. Il se félicite d'avoir augmenté les produits de l'*Archet ou porte Saint-Merry*, nouvellement concédés à l'abbaye de

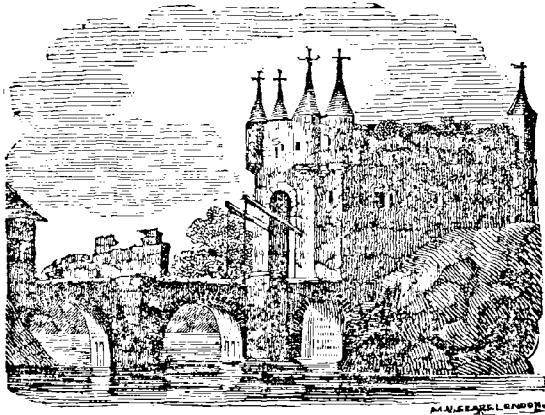
Saint-Denis, et de les avoir portés de douze livres à cinquante.

Paris se trouvant encore à l'étroit dans cette seconde enceinte : elle fut bientôt crevée de toutes parts. En 1190, Philippe-Auguste en fit commencer une troisième, munie de créneaux et de tours rondes, engagées dans la muraille, de vingt toises en vingt toises. Les travaux furent achevés en dix-huit ans. La porte Saint-Martin, dans cette enceinte, fut reculée jusqu'au carrefour que forment les débouchés des rues aux Ours et du Grenier-Saint-Lazare. Cette porte ne semblerait avoir été que d'une minime importance ; aussi était-elle désignée par la qualification bien modeste de *Poterne de Nicolas Hudron*. L'histoire n'a pas dit à quel titre ce Nicolas Hudron avait attaché son nom à un monument.

La croissance de Paris ne fut ni moins prompte ni moins considérable qu'auparavant, depuis le règne de Philippe-Auguste. Cependant plus d'un siècle et demi s'écoula avant qu'on la pourvût d'une nouvelle enceinte, proportionnée à sa taille. Ce ne fut qu'en 1356, comme nous avons déjà eu occasion de le dire (voyez page 247), pendant la captivité du roi Jean, que Marcel, prévôt des marchands de Paris, ordonna la construction d'une quatrième enceinte, qui, mieux fortifiée que celle de Philippe-Auguste, était de plus défendue par des fossés. Suivant l'alignement circulaire, la porte Saint-Martin fut cette fois encore portée plus loin du centre de la ville : elle s'éleva à l'embranchement des rues Meslay et Sainte-Apolline. Réparée et augmentée en même temps que les autres fortifications de la ville, sous divers règnes, et particulièrement vers le commencement du seizième siècle, lorsque le malheur des armes du roi François I^{er} put faire craindre pour la capitale, cette porte Saint-Martin était, sous Henri IV, telle que la représente notre gravure. Quoiqu'elle ne fût pas à beaucoup près aussi forte que les portes Saint-Antoine, Saint-Denis et du Temple, et qu'elle n'eût point comme elles le titre de *Bastille*, elle formait néanmoins un édifice assez vaste et assez imposant. D'une construction épaisse et massive, flanquée de tourelles rondes, percée de meurtrières, et armée d'un pont-levis, elle pouvait d'autant mieux résister à une attaque que le fossé, dont les eaux baignaient ses pieds, était large et profond. Déjà cependant des plantes parasites, attachées à ses flancs, annonçaient sa décrépitude et travaillaient à sa ruine.

Sous Charles V, Charles VI, François I^{er}, plus tard encore, tant qu'il avait été possible enfin que Paris vit la fumée des camps ennemis, toutes les constructions avaient été calculées et disposées dans un but de défense. Les murailles avaient donc été des fortifications, les portes des citadelles, et la ville était devenue une place d'armes. Sous Louis XIV, lorsque la France, portant la guerre chez les autres, ne pensait pas qu'elle pût la recevoir chez elle, la capitale se débarrassa, pour ainsi dire, de son armure, et brisa sa cuirasse dont elle ne prévoyait pas avoir jamais besoin. Alors, au lieu de ces remparts qui l'étreignaient dans leur cercle de fer et

de pierre, elle s'entoura de ces élégants boulevards, verdoyante ceinture des flancs populeux de Paris; alors ses fossés se comblèrent, et ses portes détruites firent place à des arcs de triomphe. La porte



(Ancienne Porte Saint-Martin.)

Saint-Martin, devenue monument d'orgueil de monument de peur qu'elle avait été, recula de quelques pas (1671), et vint dresser, aux lieux mêmes où on les peut contempler encore aujourd'hui, ses

formes nouvelles, et ses bas-reliefs adulateurs (voyez page 43).

Un siècle encore s'était écoulé, une dernière porte Saint-Martin s'éleva bien loin au-delà de l'arc triomphal de Louis XIV. Elle ne portait ni l'empreinte d'une époque de guerre, ni le caractère d'une ère de grandeur et de magnificence, mais bien le cachet d'un âge de fiscalité rapace et vaniteuse. Pour mieux empêcher la contrebande, et pour soumettre un plus grand nombre d'habitants aux droits d'entrée, les fermiers généraux demandèrent, sous Louis XVI, que Paris fût entouré d'une muraille percée de barrières, et ils voulurent que ces bureaux de recettes de leurs agents fussent des palais. Alors commencèrent les travaux de l'enceinte actuelle.

La porte du Grand-Châtelet où saint Martin guérit le lépreux, l'Archet Saint-Merry où Suger recueillait cinquante livres au nom de l'abbaye de Saint-Denis, la poterne de Nicolas Hudron, la porte fortifiée, l'arc de triomphe, et enfin la porte Saint-Martin où les commis de l'octroi exercent leurs fonctions, racontent non-seulement les accroissements successifs de Paris, mais aussi les révolutions survenues dans ses mœurs et dans ses habitudes.

Le grand Mastodonte.

Tous les éléments de l'histoire antédiluvienne sont maintenant enfouis dans les profondeurs de la terre. Les débris organiques des créations qui ont précédé la nôtre sont les seuls documents que l'on puisse consulter pour apprendre quelles révolutions ont successivement bouleversé les faces du globe, et pour connaître sous quelles formes la vie était répandue sur ces différentes faces. Des fossiles, c'est-à-dire des ossements incrustés dans le sol, sont tout ce qui reste de ces âges écoulés; mais c'était assez pour la science. Travaillant sur ces matériaux, elle a fait repasser le monde terrestre par chacun de ses degrés de croissance, et a évoqué de la tombe les quadrupèdes, les poissons, les oiseaux inconnus qui le peuplaient à chacune de ces époques.

Comme Herculaneum surpris par le Vésuve et englouti tout entier, la terre a été plusieurs fois inondée par l'Océan, et tout ce qui vivait sur elle a péri d'une même mort. Des couches d'ossements d'animaux terrestres, recouvertes de débris des productions marines, sont les témoignages de ces grandes catastrophes. Un temps fut donc, où chacune de ces couches, aujourd'hui entrailles mortes du globe, était sa surface vivante, qu'égayait le mouvement, que caressait la brise, qu'échauffait le soleil. Une loi merveilleuse semble avoir régi la formation des êtres dont les restes reposent dans ces ossuaires superposés. Entre la première de ces créations et la nôtre, entre les animaux ensevelis dans la couche la plus rapprochée du noyau de la terre et ceux qui vivent aujourd'hui, on trouve déjà des traces d'une marche progressive et régulière.

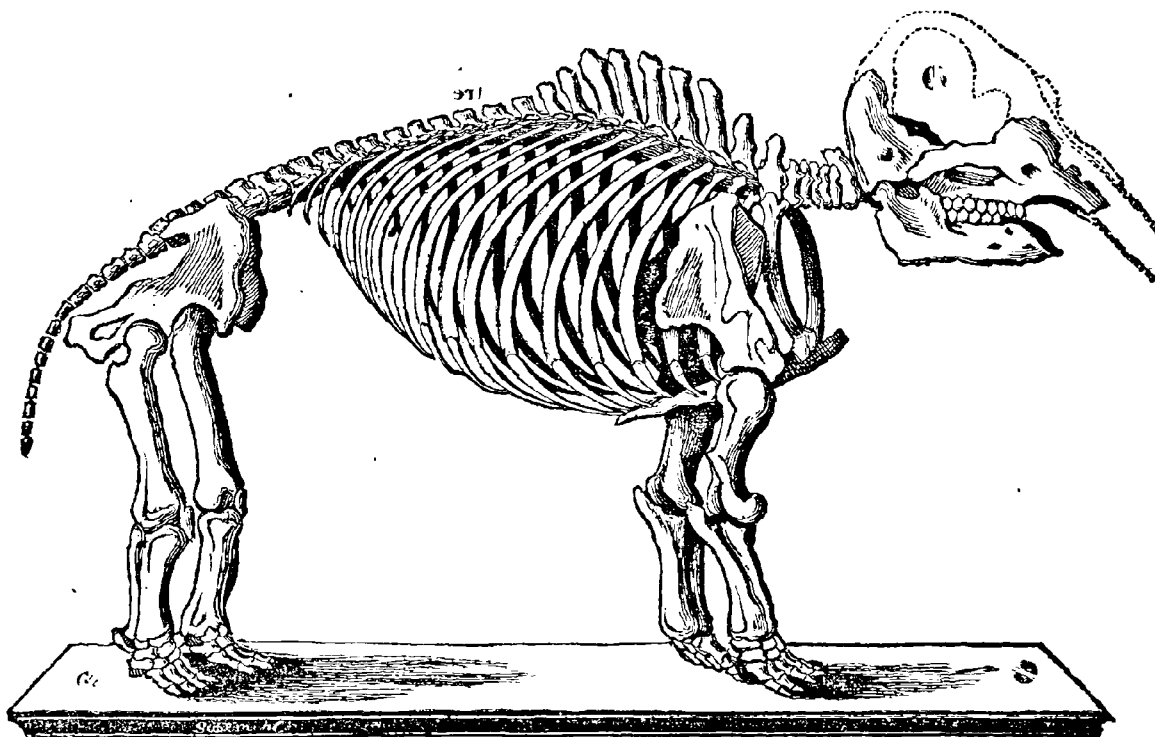
Il y a mesure et constance dans les perfectionnements successifs du type primitif, et chaque changement le fait ressembler davantage au modèle actuel, sans que les révolutions aient troublé et interverti cet ordre, et comme si la nature animale était poussée dans ses développements vers un point fixe, d'une manière variable dans les individus et bornée par la durée de leur vie, mais certaine et durable dans les races. Chaque âge de la terre, compris entre deux cataclysmes, a eu sa forme d'animaux particulière, et les ossements doivent présenter telle ou telle figure selon le rang qu'occupe la couche à laquelle ils appartiennent. Ainsi les fossiles les plus profondément enfoncés n'offriront que peu d'analogie avec les animaux actuels, tandis que ceux d'un terrain intermédiaire sembleront moins étrangers aux modèles d'aujourd'hui, moins éloignés d'eux, et qu'enfin les ossements couchés dans les terres meubles et superficielles paraîtront appartenir à des races alliées de très près aux espèces maintenant vivantes.

La plus remarquable de ces familles nouvellement éteintes, dont les restes gisent à peine à quelques pieds sous nos pas, est celle du *Mastodonte*. Jamais la science humaine n'a déployé une sagacité plus étonnante que dans la récréation de ce géant des derniers animaux inconnus. Le *Mastodonte* avait disparu sans laisser aucune trace, aucun souvenir de lui; le créateur de seconde main n'avait donc point de modèle qui pût le guider dans ses efforts de reproduction; il n'avait pas même de notions vagues sur l'être qu'il allait reformer. Cependant, non-seulement les os du *Mastodonte*, mêlés à

ceux d'autres animaux, ont été reconnus, rassemblés, et rapprochés en squelette; non-seulement l'énorme quadrupède a été replacé sur ses pieds, mais ses mœurs même ont été devinées, ses habitudes comprises, et son histoire a pu être écrite.

Les premiers fragments du *Mastodonte*, trouvés en Amérique, vers le milieu du dernier siècle, avaient été jugés appartenir au *Mammouth* ou à l'éléphant fossile, qu'on rencontre en abondance dans diverses contrées de l'Europe; mais peu à peu de nouvelles découvertes d'ossements plus complets ayant donné la facilité de faire des observations plus positives et plus générales, les savants furent amenés, en y reconnaissant des caractères spéciaux, à distinguer ces débris de ceux du *Mammouth*. Ils constatèrent l'existence passée d'une espèce particulière de grands animaux auxquels le nom de *Mastodonte* (dents mamelonnées) fut attaché d'après la conformation de leurs dents. Quoique des différences anatomiques ne permettent pas de confondre l'éléphant fossile ou vivant et le *Mastodonte*, des traits de ressemblance nombreux et fortement marqués, n'en doivent pas moins les faire considérer comme des variétés d'une même espèce. De la même hauteur que l'éléphant, armé comme lui de défenses, le *Mastodonte* était plus allongé et plus svelte, bien que ses membres fussent plus épais.

M. Cuvier, qui a presque rendu l'étude des fossiles une science exacte, déduit, d'une série de raisonnements pleins de finesse et de logique, cette conséquence, que le *Mastodonte* portait aussi la trompe, ce signe caractéristique de l'éléphant. Très élevé sur ses jambes, et ayant le cou proportionnellement fort court, le *Mastodonte* n'aurait pu que difficilement appliquer sa bouche à la surface de la terre; et d'ailleurs lors même que sa conformation anatomique lui aurait permis de le faire, la longueur de ses défenses s'y serait opposée: il fallait donc, sous peine de mourir de faim, que le *Mastodonte* fût pourvu d'une trompe, c'est-à-dire d'un moyen d'approcher de la bouche les aliments dont sa bouche ne pouvait pas approcher. L'ingénieur naturaliste avait démontré préalablement que sa créature devait être frugivore comme l'éléphant. « La structure particulière de ses molaires, disait-il, semble indiquer que cet animal se nourrissait à peu près comme l'hippopotame et le sanglier, choisissant de préférence les racines et autres parties charnues des végétaux: cette sorte de nourriture devait l'attirer vers les terrains mous et marécageux; néanmoins il n'était pas fait pour nager et pour vivre souvent dans les eaux comme l'hippopotame, et c'était un véritable animal terrestre. »



(Le grand Mastodonte.)

L'époque précise à laquelle la race des *Mastodontes* aura cessé d'exister, et la cause de sa destruction, sont demeurées encore incertaines. L'absence de traces marines et de coquillages parmi leurs ossements, fait douter qu'ils aient péri dans un cataclysme. La situation verticale que garde encore leur squelette, comme si l'animal s'était seu-

lement enfoncé dans la vase, est aussi contraire aux règles générales de la position des fossiles, presque toujours couchés horizontalement, et ne donne pas lieu de croire que les eaux de la mer aient passé leur niveau sur les *Mastodontes*. Le peu de temps d'ailleurs qui semblerait s'être écoulé depuis leur disparition ne permet guère

de lui assigner le déluge pour date. Ils ne se trouvent, pour ainsi dire, qu'à la surface du sol ; et des indices assez positifs d'une existence toute récente ont été signalés. On a découvert dans la Virginie, à quelques pieds de profondeur, dans un terrain calcaire, un amas de débris de *Mastodontes*, avec une masse d'herbes, de branches, de pailles et de roseaux, à moitié broyée et enveloppée dans une poche qu'on a considérée comme l'estomac de l'un de ces animaux. Un auteur parle aussi d'une tête de *Mastodonte*, que des Sauvages auraient trouvée en 1762, et qui aurait encore été armée de la trompe. Enfin les traditions des peuplades américaines contiennent quelques fables que l'on pourrait appliquer aux *Mastodontes*, et dans lesquelles leur destruction est racontée d'une manière assez pittoresque. Suivant eux, d'énormes animaux, qu'ils appellent les *Pères aux bœufs*, auraient existé dans des temps peu reculés. Ces animaux féroces et insatiables se complaisaient dans le carnage, comme le prouveraient les ossements de chevreuils, de daims, de buffles rencontrés parmi leurs propres débris. Alors le Grand-Esprit, irrité des ravages que commettaient ces destructeurs dans les forêts, et touché de compassion pour les Sauvages dont tout le gibier périssait, saisit sa foudre pour exterminer la race dévastatrice ; mais ils ne succombèrent pas sans résistance. Le mâle le plus gros, ayant réuni derrière lui tous les animaux de son espèce, combattit audacieusement le Grand-Esprit. Chaque fois que la foudre était lancée, il la recevait sur sa tête puissante et préservait ainsi son troupeau. A la fin cependant, atteint d'une blessure dans le flanc, il perdit aussitôt courage et prit la fuite, abandonnant tous les siens, qui tombèrent jusqu'au dernier. Quant à lui, il se retira vers les grands lacs, autour desquels il traîne encore une vie solitaire. Telle est la narration des Indiens. Si on la dépouille de ses accessoires merveilleux, peut-être y trouverait-on une preuve de l'existence presque contemporaine des *Mastodontes*, et une allusion à quelque grande révolution produite par le feu, dans laquelle leur famille aurait péri.

Les fossiles du grand *Mastodonte* ne se trouvent que dans l'Amérique septentrionale, sur les terrains d'alluvion formés par les fleuves dans les grandes vallées ; mais les ossements des petits *Mastodontes*, dont le genre renferme six espèces, se rencontrent sur les plateaux élevés de l'Amérique du sud, et même dans quelques régions de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Ainsi notre vieux continent semblerait avoir été jadis peuplé de grands animaux, que son sol et son climat ne pourraient plus nourrir. Indépendamment des restes de *Mammoth* et de *Mastodonte*, des squelettes de lions, de tigres, de panthères, de ces habitants de l'Afrique brûlante, ont été découverts profondément enfouis sous les terres glacées du nord. Leur position et la nature de leur couche n'indiquaient pas qu'ils eussent été roulés jusque-là par le mouvement des eaux, mais, au contraire, qu'ils avaient reçu une mort subite et violente aux lieux mêmes où leurs ossements étaient incrustés. L'Europe septentrio-

nale était donc alors échauffée comme le midi, ou, bien les lions et les tigres ne redoutaient pas le froid, ou peut-être portaient-ils une toison épaisse, dont ils auront été dépouillés lorsqu'une autre patrie leur aura été assignée. Un fait récemment constaté ne permet pas de rejeter cette dernière supposition comme inadmissible. Un éléphant entier, que des pêcheurs voyaient depuis cinq ans pris dans les glaces, sur les bords de la mer Glaciale, a été authentiquement reconnu, en 1804, par un membre de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Semblable sous tous les rapports aux éléphants des pays chauds, il s'en distinguait seulement par une double toison de poils noirs, et de laine rougeâtre, dont sa peau était recouverte.

SENÉFELDER.

En lisant dernièrement dans les journaux l'annonce de la mort du Bavaois Aloys Senéfelder, peu de lecteurs ont su complètement à quels titres il obtenait la faveur d'une mention nécrologique, et quel genre de célébrité était attaché à son nom. L'art qu'il découvrit, devenu populaire en Europe, occupe une place honorable parmi les inventions d'utilité et d'agrément ; il n'est personne qui n'en ait admiré les résultats, qui n'en ait usé même ; et cependant, si nous demandions quel est cet art, peut-être attendrions-nous long-temps la réponse : tout le monde du moins ne saurait dire que c'est la lithographie, et qu'Aloys Senéfelder en a été l'inventeur.

La lithographie est l'art de tracer des dessins ou des caractères sur la pierre, et d'en prendre des impressions : elle a ainsi pour but et pour effet de remplacer, dans certaines circonstances, l'imprimerie et la gravure. Elle est fondée sur deux principes chimiques : d'abord sur la propriété qu'a la pierre à chaux granulée et compacte de s'imbiber de graisse ou d'eau ; puis sur l'antipathie que la graisse et l'eau ont l'une pour l'autre. Le procédé lithographique consiste à tracer un dessin sur la pierre avec un crayon gras, à laver la pierre avec de l'eau qui s'infiltre partout où le crayon n'a point touché, à passer enfin sur la pierre un rouleau cylindrique chargé d'encre à imprimer. Cette encre étant grasse s'applique et s'étend sur le dessin tracé par le crayon gras, tandis qu'elle est repoussée de toutes les parties que l'eau a pénétrées. Une extrême simplicité d'appareil, une grande économie de temps et d'argent sont les principaux avantages de ce mode d'imprimerie, dont la découverte est due en partie au hasard.

Aloys Senéfelder, fils d'un acteur du Théâtre royal de Munich, ayant débuté avec peu de succès dans la carrière de son père, l'abandonna afin de se consacrer aux lettres. Trop pauvre pour pouvoir faire imprimer ses ouvrages, il chercha un moyen de les imprimer lui-même, et se servit, au lieu des caractères en fonte, de planches de cuivre, sur lesquelles il écrivait avec une encre de sa composition

Il s'exerçait, pour apprendre à tracer les lettres à rebours, sur des carreaux de pierre calcaire de Kilkim, dont il polissait la surface. Le papier lui manquant un jour qu'il envoyait du linge au blanchissage, il écrivit sa note sur un de ces morceaux de pierre, avec son encre particulière. La pensée lui vint alors qu'ils pourraient remplacer les planches de cuivre : creusant aussitôt la pierre, au moyen d'un acide, autour des caractères qu'il venait de tracer, de manière à les faire ressortir, il essaya d'en prendre des empreintes successives, et réussit au-delà de son espoir. Son attention étant ainsi éveillée, il réfléchit qu'il n'était pas nécessaire que les lettres fissent saillie : les deux principes chimiques que nous avons indiqués comme base de son art se révélèrent à lui, et la lithographie fut inventée.

De même que plusieurs autres inventions non moins utiles et réservées, comme elle, à de belles destinées, la lithographie eut d'abord des obstacles à surmonter, des résistances à vaincre, et ses progrès furent lents et pénibles. Après avoir consacré trois années au perfectionnement de sa découverte, Senefelder prit un brevet en 1799, et s'associa un capitaliste pour établir et exploiter simultanément des imprimeries lithographiques à Vienne, à Paris, et à Londres. Les essais furent également malheureux dans ces trois capitales, et l'industrie naissante fut abandonnée après quelques tentatives qui avortèrent, soit par l'inexpérience des artistes, soit par l'insuffisance des fonds consacrés à l'exploitation. A Vienne, les lithographes avaient eu de plus à lutter contre le mauvais vouloir d'un gouvernement ombrageux, qu'alarmait une invention tendant à augmenter les moyens de publicité.

La lithographie, malgré tous ses éléments d'avenir, semblait ainsi condamnée à périr, lorsque le hasard, qui en avait amené la découverte, en favorisa le développement. Un professeur de dessin à Munich, voulant multiplier à peu de frais les copies de ses modèles, se servit, en 1806, du procédé de Senefelder, le perfectionna et le mit en vogue. Bientôt la lithographie, appliquée à la reproduction du dessin et de l'écriture, devint populaire en Bavière ; et lorsque Senefelder mourut, il dirigeait à Munich une lithographie royale, d'où était sortie une carte générale de la Bavière, et où s'imprimaient tous les actes officiels de l'administration intérieure du royaume. Il a eu aussi la gloire et la satisfaction de voir avant sa mort son art prendre une éclatante revanche dans toutes les villes où il avait échoué. Ravivé en France par MM. de Lasteyrie et Engelmann, le procédé lithographique était adopté par ordre de M. de Cazes en 1816, pour la publication des actes du ministère de la police générale ; deux années après, il prenait le plus grand essor en Angleterre où il végétait depuis son importation en 1800 ; plus tard, il pénétra en Russie ; maintenant enfin on lithographie partout où l'on imprime.

HISTOIRE DE FRANCE.

CLOTAIRE.

Clotaire ne recueillit pas sans difficulté l'héritage de Théodebald. Tandis que son fils Chramne était chargé de lui soumettre l'Auvergne, il marcha en personne vers les provinces septentrionales pour s'y faire reconnaître. Les Saxons lui refusèrent leur hommage. Clotaire traversa le Rhin avec une armée, et ravagea leur pays pour les punir de cette résistance. Cependant ils reprurent les armes, et le roi des Francs s'étant de nouveau avancé contre eux, ces peuples, effrayés à son approche, implorèrent la paix, en offrant le tribut annuel qu'ils avaient suspendu, en offrant même de se racheter par de plus grands sacrifices. Clotaire voulait accepter leurs propositions ; mais les Francs, toujours avides de combats et de butin, ne le laissèrent pas maître de son choix. C'est ce qu'on avait déjà vu à peu près lorsque Thierry s'était refusé à suivre Clotaire et Childebert dans leur expédition contre les Bourguignons, et ce qui prouve que le roi des Francs n'était vraiment que le premier parmi des égaux, *primus inter pares*. Les soldats de Clotaire l'accusèrent de lâcheté ; des murmures, des plaintes, ils passèrent bientôt à la révolte ; ils s'assemblèrent en tumulte, envahirent, déchirèrent la tente du roi, se jetèrent sur lui, le terrassèrent, l'accablèrent d'outrages, et le menacèrent de le tuer ou de le déposer s'il ne les menait sans retard à l'ennemi. Clotaire ayant cédé à la force et donné le signal, les Saxons, ranimés par le désespoir, combattirent avec un acharnement non moins sanguinaire que celui des Francs (555), les chargèrent, les enfoncèrent et les contraignirent à fuir, après en avoir fait un grand carnage. Clotaire rallia les débris de son armée, trop heureuse alors d'obtenir une paix qu'elle avait refusée, avec tant d'insolence, quelques jours auparavant.

A l'époque où Clotaire éprouvait ainsi en Allemagne les vicissitudes de la fortune, la guerre civile troublait la monarchie française. Chramne, l'aîné de ses fils, qui gouvernait l'Auvergne en tyran, se révolta, comme nous l'avons déjà dit, à l'instigation de Childebert, et peut-être aussi dans la crainte que son père ne voulût châtier les violences dont il s'était rendu coupable. La mort de Childebert laissa Chramne exposé sans protection au ressentiment de Clotaire. Ce roi survivant à tous ses frères et à tous ses neveux, tous les Francs se virent réunis encore une fois sous une seule domination ; il s'empara des trésors de Childebert, et il envoya en exil sa femme et ses deux filles.

Cependant Chramne s'était enfui dans la petite Bretagne, qui jusqu'alors n'avait point été soumise par les armées des Francs. Clotaire marcha à la tête des troupes qui poursuivirent le prince rebelle. Chramne et le comte des Bretons vinrent à sa rencontre avec une armée ; ils furent vaincus. « Alors, ajoute Grégoire de Tours, Chramne prit de nouveau la fuite ; il avait des vaisseaux préparés sur mer ; mais comme il tardait pour mettre aussi en

sûreté sa femme et ses filles, il fut atteint par les soldats de son père, arrêté et chargé de liens. Lorsqu'on l'amena au roi Clotaire, celui-ci ordonna qu'il fût brûlé avec toute sa famille. Ainsi donc on les enferma dans la chaumière d'un pauvre homme; Chramne fut lié et étendu sur un escabeau avec un linge de l'autel, après quoi on mit le feu à la chaumière, dans laquelle il périt avec sa femme et ses filles. » A ce trait d'implacable vengeance on reconnaît le barbare qui égorga avec tant de férocité les enfants de Clodomir.



(Clotaire.)

Clotaire avait aussi porté au comble le scandale de ses mœurs. Après la mort de son petit-neveu Théodebald, il épousa Wultrade, sa veuve, qui était fille du roi des Lombards, comme il avait précédemment épousé Gundioque, veuve de son propre frère. Il ne s'était pas arrêté là : outre Radegonde, fille du roi des Thuringiens, et Chemsène, mère de Chramne, il avait encore épousé Ingonde. Grégoire de Tours a, sur tous ces mariages, un passage curieux, où l'on peut retrouver des traces du style de la Bible, à défaut de la morale évangélique : « Il avait déjà reçu Ingonde en mariage, dit le saint évêque, et il l'aimait uniquement, lorsqu'elle lui adressa une requête, en lui disant : Mon seigneur a fait de sa servante ce qu'il lui a plu, il l'a appelée à son lit; maintenant, pour accomplir sa merci, que mon seigneur et mon roi écoute ce que sa servante lui demande : elle le prie de vouloir bien choisir pour Arégonde ma sœur, sa servante, un homme utile et riche, afin que son alliance ne m'humilie point, mais que, m'exaltant au contraire, je puisse servir mon seigneur avec plus de fidélité. Clotaire l'ayant entendue, et étant fort luxurieux, s'enflamma d'amour pour Arégonde; il se hâta de se rendre à la maison de campagne qu'elle habitait et se l'associa en mariage. Après l'avoir prise, il revint à Ingonde, et lui dit : Je me suis occupé de

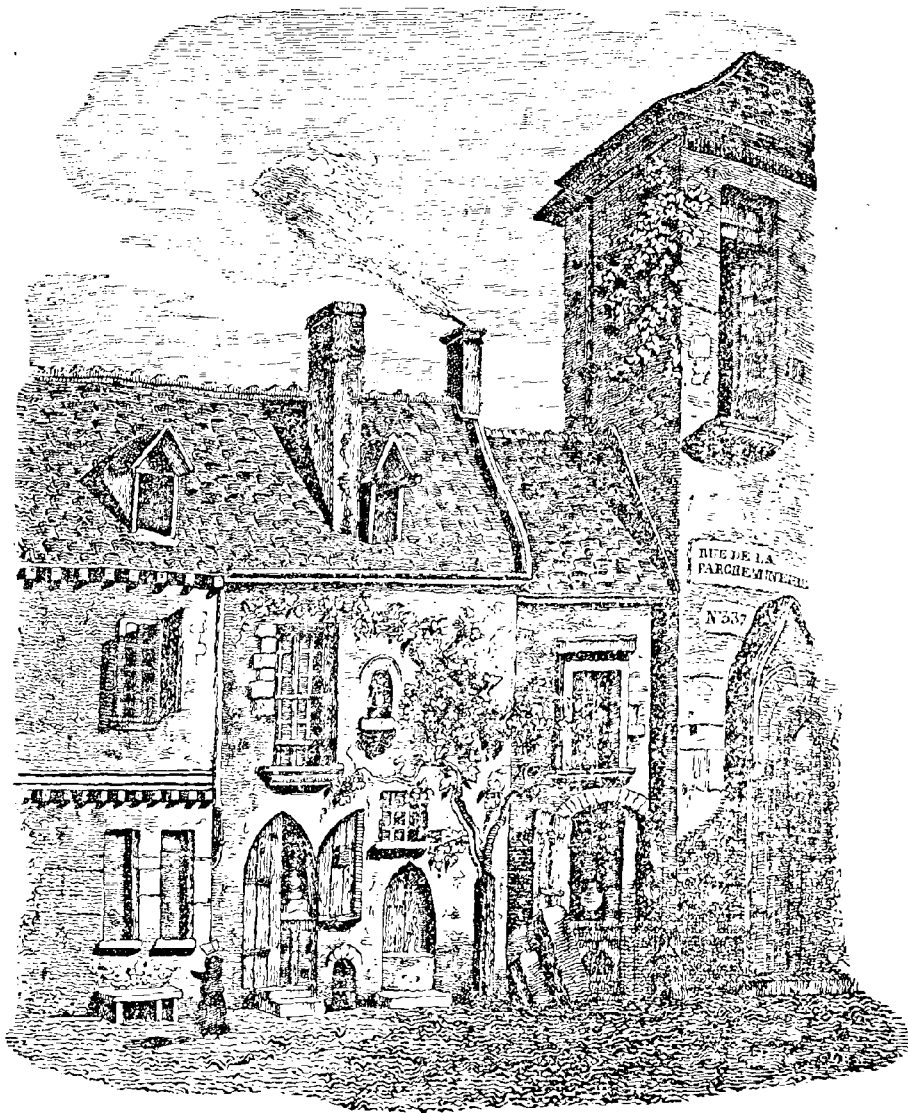
la merci que tu m'avais si doucement demandée; tu voulais pour ta sœur un mari riche et sage, je n'en ai point su trouver de meilleur que moi-même. Sache donc que je l'ai épousée, et je pense que cela ne te déplaira pas. Ingonde lui répondit : Que mon seigneur fasse ce qui paraît bien à ses yeux, pourvu que sa servante trouve grâce auprès de son roi! »

L'église fut à la fin moins patiente que l'épouse de Clotaire, et quand il eut encore pris pour femme sa petite-nièce Wultrade, les évêques firent des remontrances. Clotaire s'y rendit au bout d'un certain temps, et il donna Wultrade en mariage à Gariwald, duc de Bavière. Que l'on juge par là des mœurs du temps.

Clotaire trouva dans sa conscience un tribunal plus sévère pour les crimes dont il avait souillé sa vie. Il crut, suivant la coutume d'un siècle d'ignorance et de superstition, étouffer ses remords en comblant le clergé de richesses, et en portant de magnifiques présents au temple de Saint-Martin de Tours. Il le supplia d'obtenir la miséricorde du Seigneur pour ses fautes, et d'effacer par son intervention tout ce qu'il avait pu commettre de déraisonnable. Ces fautes, ces actions *déraisonnables*, c'étaient des incestes, des adultères, des perfidies de tous genres, le meurtre atroce des enfants de Clodomir, le supplice plus atroce encore de son fils Chramne dévoré par les flammes avec toute sa famille. Les souvenirs de ces forfaits étaient comme autant d'ennemis qui le poursuivaient sans cesse. Superstitieux autant que cruel, il voyait un fantôme dans chaque objet, dans chaque ombre ou spectre vengeur. Dans cette disposition d'esprit, rien n'est moins étonnant que la fièvre ardente dont il fut saisi un jour qu'il chassait dans la forêt de Guise, après son pèlerinage à l'église de Saint-Martin de Tours. Il revint à son palais de Compiègne, où il continua à être cruellement tourmenté de la fièvre. Ses dernières paroles furent une reconnaissance tardive de la puissance et de la justice de Dieu. « Qu'en pensez-vous? dit-il aux assistants; quel est ce roi des cieux qui tue ainsi les grands rois de la terre? » Il mourut dans ces souffrances en 561, un an juste après le supplice de Chramne. Il laissait quatre fils qui le portèrent avec beaucoup de pompe à Soissons, où il fut enseveli dans la basilique de Saint-Médard, qu'il avait fondée pour honorer la mémoire de ce saint évêque, dont il avait méprisé les conseils.

On cite de ce roi quelques belles maximes qui ne prouvent qu'une chose : c'est qu'à tous ses vices il joignait encore l'hypocrisie. « Plus on manifeste d'amour pour la justice et l'intégrité, disait-il, plus les peuples y répondent par leur affection et leur dévouement. » Un édit, donné par lui en 561 pour réformer la loi salique, contenait aussi des dispositions dignes d'éloges : une entre autres commandait de regarder comme nulles toutes les ordonnances royales contraires aux lois.

MAISON DE MAITRE ADAM A NEVERS.



C'est pour complaire à cette curiosité, bien légitime, de connaître les lieux que consacrent les souvenirs de la naissance, de la vie, ou de la mort de quelque écrivain célèbre, que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs la maison du représentant de la gloire littéraire de Nevers, d'Adam Billaut, si populaire sous le nom de *Maitre-Adam*. S'il ne s'est pas élevé aussi haut que tant d'autres de ses confrères en littérature, il faut songer qu'il a pris son essor de beaucoup plus bas, et que cette partie de la carrière qu'il a eue à franchir était la plus rude et la plus difficile.

Obscurs habitants du village de Saint-Benin-aux-Bois dans le Nivernais, les parents d'Adam Billaut, après lui avoir fait apprendre à lire et à écrire, l'établirent menuisier à Nevers. Maitre-Adam, qui ne songeait guère alors à courtiser les muses, vécut

pendant long-temps de la vie toute vulgaire de mari, de père et d'artisan. Les soucis du ménage l'ayant entraîné à chercher des distractions dans le vin, il trouva au fond des bouteilles quelques inspirations de poésie épicurienne. Sous l'influence, si fréquemment combinée et réciproque, de Bacchus et d'Apollon (en style de Maitre-Adam), il chanta pour boire, but pour chanter, et se perfectionna rapidement comme buveur et comme poète. Stimulé et enhardi par les applaudissements du petit cercle d'amis et de gais compagnons qui répétaient ses refrains en chœur, Maitre-Adam décocha quelques couplets à l'adresse d'un abbé de Marolles. L'abbé, jugeant les vers fort passables pour être sortis du cerveau d'un menuisier, les montra aux princesses de Gonzagues, titulaires du duché de Nevers. Les princesses ne dédaignèrent pas une curiosité qui

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

pouvait devenir une des gloires de leur duché; et Maître-Adam, s'échauffant au bruit de leurs bravos et au son de leurs écus, avec la facilité merveilleuse des poètes, mit la bride sur le cou à son Pégase, et se lança bientôt sur un plus grand théâtre.

Appelé à Paris par un procès, au lieu de perdre son temps et son argent à plaider, Adam Billaut eut l'heureuse audace d'adresser une épître au cardinal de Richelieu. L'encens était si grossier qu'il eût dû donner des nausées à la vanité la plus robuste : Richelieu cependant s'en accommoda et le paya d'une pension. Le duc d'Orléans et le prince de Condé ne firent pas moins honneur aux lettres-de-change tirées sur eux, sous quelque une des formes bizarres qu'affectait alors la poésie, et, à leur exemple, sur des provocations aussi explicites, quelques autres grands seigneurs s'inscrivirent parmi les Mécènes de Maître-Adam. Car le poète avait conservé tout l'esprit mercantile du menuisier, et ses pièces de vers étaient autant de mémoires à acquitter, comme il le donna lui-même à entendre à certain comte qui, ne lui semblant pas suffisamment solvable, osait néanmoins lui demander des couplets. Trop peu philosophe pour se résigner à l'indigence, Adam Billaut le fut du moins assez pour s'en tenir à la médiocrité. Lorsqu'il eut amassé assez de pensions pour ne pas craindre de voir sa cave vide, et pour pouvoir jouir du présent sans trop se mettre en souci du lendemain, il quitta Paris et Versailles, les grands seigneurs et les beaux esprits, et rentra dans sa tranquille demeure et dans ses humbles habitudes d'artisan Nivernais. Là, écrivant et menuisant, faisant des coffres et des épîtres, aimé et estimé, philosophant et s'amusant, il coula doucement et sans nuages une vie trop austère pour être celle d'un épicurien, et trop dissipée pour être celle d'un stoïcien. Elle a fait dire que si Zénon et Épicure avaient été les contemporains de Maître-Adam, il les aurait fait asseoir à la même table et trinquer ensemble. Il mourut à Nevers, en 1662, ne donnant aux biographes aucun incident à noter, si ce n'est tout au plus un voyage en Italie, qu'il entreprit sans doute à titre de poète plutôt que comme menuisier, mais dont les détails sont restés inconnus.

Pour bien juger les poésies de Maître-Adam, il faut toujours se rappeler leurs intitulés *chevilles, vilibrequin, rabot*, titres sous lesquels il les range lui-même avec plus de vanité peut-être encore que de modestie. Fabriquées dans une boutique de menuiserie, elles sont fort remarquables; mais élaborées dans un cabinet d'études, elles sembleraient vulgaires. Quelques pièces cependant n'ont pas besoin de se recommander de leur origine, et la délicatesse des pensées, l'élevation des sentiments, aussi bien que la noblesse de l'expression, leur assureraient une place dans tous les recueils. Les vers de Maître-Adam sont surtout intéressants comme monuments fidèles d'une époque littéraire. L'ignorant menuisier, qui s'amassa une sorte de fond de littérature en circulant çà et là, en vivant et non en étudiant, dut être, plus qu'aucun autre, formé par le goût contemporain; aussi crie-t-on au Scu-

déry, au Colletet, au Saint-Amand, lorsqu'on le voit dans un quatrain dire, pour s'excuser d'avoir écla-boussé les princesses de Gonzagues, que *la faute en doit être attribuée à elles, puisque leurs yeux étant des soleils n'ont cependant pas séché les boues de Nevers*. La chanson commençant par ce vers : *Aussitôt que la lumière*, etc., est dans toutes les mémoires; c'est pourquoi, voulant donner aux lecteurs les moyens de juger par eux-mêmes du mérite de Maître-Adam, nous citerons plutôt le rondeau suivant que Voltaire a déjà trouvé digne des honneurs de la citation :

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient comme un paralytique
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de serment,
Puis lis comment on le met en pratique:
Prends-en deux doigts et bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique,
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin pour ton soulagement
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

L'admiration des panégyristes de Maître-Adam, parmi lesquels il faut placer le grand Corneille, s'exprima en français, en latin, en italien, en espagnol, dans un langage quelquefois assez original. Tous font des allusions délicates à sa double condition de poète et de menuisier. L'un déclare qu'il a fait des chevilles avec les lauriers du Parnasse; l'autre, que les muses ne voudront plus s'asseoir que sur des tabourets façonnés de ses mains; un troisième prétend que Calliope est allée le trouver à Nevers et lui commander une échelle, avec laquelle il a escaladé le Parnasse; un quatrième dit que, pour les vers comme pour le nom, il est le premier homme du monde. Enfin, un pâtissier et un serrurier, mis en verve par ses succès, avaient aussi saisi la plume et l'avaient proclamé leur maître. L'épître du pâtissier se terminait par cette pointe :

Tu souffriras pourtant que je me vante un peu;
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

LE MANCENILLIER.

Pendant long-temps l'*upas* de Java a été renommé parmi les plus funestes productions de la nature. Une effrayante puissance de détruire était attribuée à cet arbre; l'air même qui avait touché son feuillage était réputé mortel aux animaux, aux plantes. Tout devenait sombre et terrible dans les récits des voyageurs, lorsqu'ils allaient nommer l'*upas*. C'était derrière de hautes montagnes, dans les profondeurs d'une étroite vallée, que ces arbres sinistres, rassemblés en une seule forêt, élevaient leurs cimes meurtrières. La végétation s'éteignait par degré sur les flancs des montagnes, à mesure

qu'elle descendait vers ce foyer de malignes influences : tous les êtres animés disparaissaient. Sous l'ombrage fatal, gisaient épars, au milieu d'ossements de toutes formes, de nombreux cadavres humains, dépouilles des victimes sur lesquelles l'*upas* avait exécuté les arrêts de la justice javanaise. En effet, les criminels réservés au supplice étaient condamnés à aller recueillir le suc que distillait l'*upas*, et dont on armait les flèches : leur grâce était acquise s'ils revenaient de cette vallée de la mort ; mais la multitude de cadavres entassés au pied de chaque arbre, prouvait combien rarement ce bourreau faisait grâce.

L'observation scientifique, cette cruelle ennemie des plaisirs de l'imagination, proteste aujourd'hui contre ces fables, et l'*upas*, dépouillé de sa poésie de terreur, n'est plus qu'une vulgaire drogue végétale, capable, tout au plus, de causer une éruption à la peau. Depuis cette déchéance de l'arbre de Java, le rang qu'il occupait fut assigné au mancenillier des Antilles, qui semblait, jusqu'à présent, justifier tout ce qu'on avait raconté de l'*upas*. Mais quelques contestations commencent à s'élever sur l'énergie de sa puissance vénéneuse, et peut-être ses historiens seront-ils également convaincus d'exagération, si toutefois l'espèce n'est pas détruite avant qu'un examen approfondi en puisse être fait.

Le mancenillier, qui aime à enfouir ses racines dans les terrains sablonneux, et à baigner son feuillage dans les vagues de la mer, a le port et la taille d'un noyer ou d'un poirier. De nombreuses branches subdivisées en mille rameaux s'échappent de son tronc, gros de deux ou trois pieds de tour et couvert d'une écorce lisse et verdâtre. Sa feuille, qu'attache à la branche une tige assez longue, forme un ovale de quelques pouces, arrondi à sa base, pointu à son extrémité, et délicatement dentelé dans tout son contour. Elle est luisante, d'un vert foncé en dessus, pâle en dessous, et comme le feuillage des arbres du Nord, elle ne vit qu'une année. Les fleurs du mancenillier sont assez remarquables. Les fleurs mâles, d'un rouge sombre, se groupent irrégulièrement de distance en distance, par bouquets de trente ou quarante, sur une sorte d'épi placé au bout des branches. Les fleurs femelles, toujours solitaires, naissent plus bas que les mâles, sur de jeunes rameaux qui ne portent point d'épi. Chacune d'elles produit un fruit que sa forme sphérique, sa grosseur et ses riches couleurs rendent absolument pareil à une pomme d'api.

Quoique le mancenillier soit d'une apparence gracieuse, ni sa taille, ni son feuillage, ni ses fruits, ni ses fleurs ne le signalent à une attention particulière, et ses propriétés destructives font toute sa célébrité. Son poison, contenu dans un suc laiteux, abondamment répandu sur toute la surface de l'arbre, dans la membrane de ses feuilles, dans le calice de ses fleurs, et que fait jaillir la plus légère piqure, est mortel lorsqu'on le prend intérieurement, ou lorsqu'une blessure l'introduit dans la circulation du sang. Aussi les Indiens y trempent-ils la pointe de leurs flèches, qui, après cinquante années, ainsi que l'ont constaté des expériences

faites sur des chiens, donnent encore une mort prompte et sûre.

Ce ne sont là que les effets les plus ordinaires du mancenillier. Le repos que le voyageur prend sous son ombre peut devenir, en se prolongeant, le sommeil de la mort, ou du moins, l'air que ce redoutable feuillage a chargé de ses miasmes enflamme le cerveau et corrode les lèvres et les paupières. La pluie et la rosée qui découlent de sa cime sont incisives et brûlantes : une goutte de son lait reçue sur la peau nue, la soulève en ampoules comme ferait une étincelle, et l'application d'une de ses feuilles produit une plaie. Les poissons qui mangent de ses fruits que les vagues atteignent en se gonflant, reçoivent la mort et la donnent ; les crabes qui habitent ses racines deviennent désagréables au goût et nuisibles à la santé. La fumée qu'exhalent ses rameaux brûlés est aussi imprégnée de poison, et un historien des Antilles va jusqu'à dire « que la viande cuite au feu du bois de mancenillier contracte on ne sait quoi de malin qui brûle la bouche et le gosier. » Enfin, la poussière même que les dents d'une scie font voler d'une planche de mancenillier est malfaisante. Les précautions les plus minutieuses sont prises pour aborder un arbre dont l'approche est défendue d'une manière aussi redoutable. Les sauvages se hâtent et détournent la tête lorsqu'ils incisent le mancenillier, afin de recueillir son lait précieux pour eux dans la guerre et dans la chasse, car la chair d'un animal tué par ce poison ne devient point insalubre, si on a eu soin, immédiatement après la mort, d'enlever toutes les parties que la flèche a pu toucher. Les colons qui veulent abattre un mancenillier procèdent avec non moins d'activité et encore plus de méthode. Ils y mettent rapidement le feu et s'éloignent. Quand le suc exprimé de l'écorce par l'action de la flamme s'est évaporé, les ouvriers attaquent le tronc à coups de hache, les mains enveloppées de linge, la tête voilée. L'arbre abattu est abandonné jusqu'à ce que toutes ses parties molles soient détruites et desséchées, et que le temps ait dépouillé le bois de toute enveloppe extérieure, et de toute humidité intérieure. Alors même, ce n'est pas sans se couvrir d'un masque que les menuisiers travaillent le mancenillier désormais inoffensif. Si quelque-une de ces mesures de prudence était négligée, l'omission en serait punie par des brûlures, par des inflammations d'yeux et de gorge, par des maux de tête, par l'enflure du corps, et quelquefois par des accidents encore plus graves.

Autrefois, les colons, persuadés que le terrible mancenillier ne pouvait servir à aucun usage, ne le cherchaient que pour le détruire et pour le brûler des pieds à la cime. Dans la Martinique, surtout, des forêts entières de l'arbre proscrit furent livrées aux flammes. Depuis, il a été reconnu que le bois du mancenillier perd, en séchant, toute propriété nuisible, et la menuiserie l'exploite aujourd'hui comme un des plus riches de ces bois qu'elle désigne dans le commerce sous le nom général de *bois des îles*. Il est dur, compacte, d'un beau grain, d'un foud gris cendré, veiné de brun, nuancé de jaune,



et prend très facilement le poli. Sa beauté et sa durée le font rechercher en Amérique, pour les meu-

bles et pour les boiseries. Cependant, et malgré son utilité après sa mort, la proscription portée contre lui n'a point encore été levée, parce que, nous le répétons, la voix de ses accusateurs a, jusqu'à présent, étouffé celle de ses défenseurs, et qu'il est classé, parmi les arbres, au même rang que le serpent à sonnettes parmi les animaux.

Le mancenillier, que Linnée a désigné sous le nom scientifique d'hippomane, et Adanson sous celui de tithymale, ne croit guère que dans les Antilles, et sur les côtes de l'Amérique méridionale. Toutefois, quelques amateurs audacieux sont parvenus à le faire végéter en Europe, dans les serres chaudes. On a reconnu trois espèces de mancenilliers : celui dont nous venons de tracer la description et qui se rapproche du poirier; un autre que caractérise une feuille piquante, assez semblable à celle du houx; un troisième enfin, dont le feuillage offre quelques rapports avec le feuillage du laurier. Ce dernier mancenillier est communément surnommé le *gluttier*. Son suc laiteux est beaucoup plus épais que celui des autres mancenilliers, et lorsqu'il a été soumis pendant vingt-quatre heures à l'action de l'air, il se congèle et forme une substance visqueuse et gluante assez tenace pour arrêter les perroquets et les autres gros oiseaux qui s'y viennent prendre les plumes et les pattes. C'est un des plus sûrs moyens de capture des oiseaux américains.

Une Diligence à Vapeur.

Quoique la France soit loin de se montrer aussi empressée que l'Angleterre et les États-Unis à se sillonner de chemins de fer, nous n'en sommes pas moins familiarisés aujourd'hui avec tous les détails de ces chemins, tant nous en avons lu de descriptions depuis une dizaine d'années, tant nous avons eu d'occasions d'en examiner des modèles de toutes sortes. Aussi n'est-ce pas d'un sujet rebattu que nous voulons entretenir nos lecteurs, mais bien de l'application de la vapeur aux routes ordinaires. Cette application est toute récente; elle n'a fait que tout juste assez de progrès pour mettre sa possibilité hors de doute: c'est donc le moment d'en parler comme d'une invention encore nouvelle et déjà presque complètement réalisée.

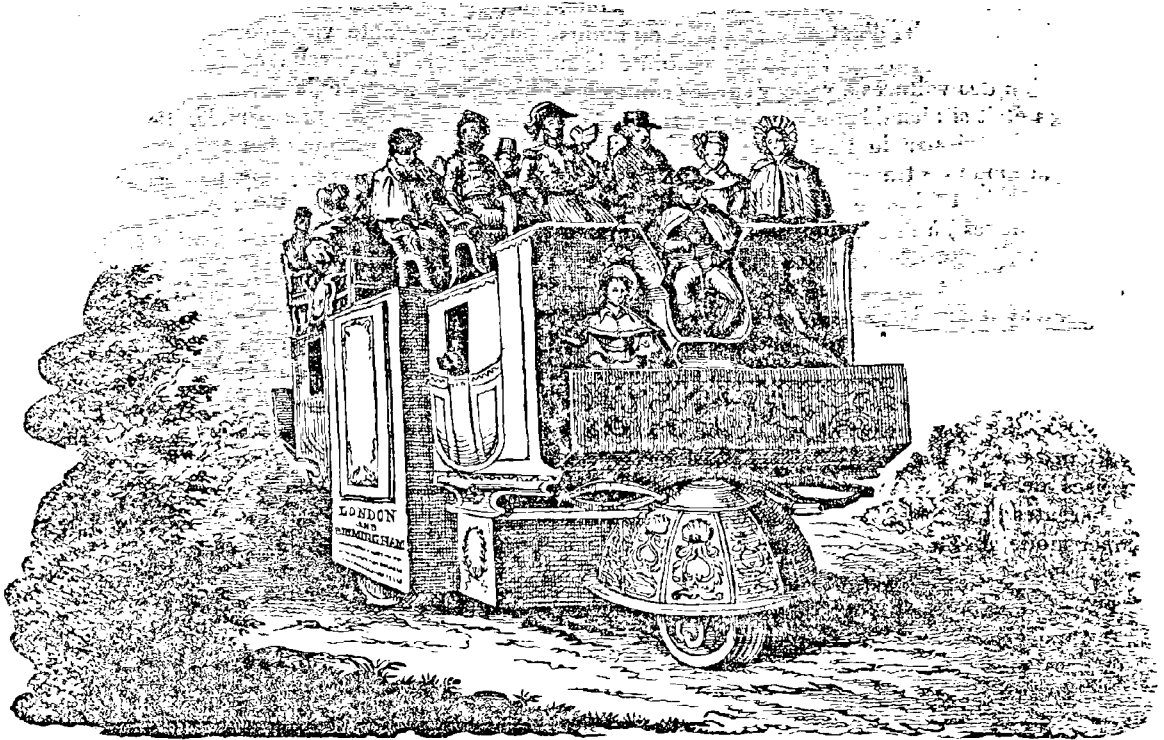
Les avantages des voitures à vapeur sur les chemins de fer tiennent véritablement du prodige, et toutefois ils ne sont pas sans avoir leurs inconvénients. Une condition presque absolue de l'utilité des chemins de fer, c'est qu'ils soient construits sur un terrain horizontal; autrement, et quand le terrain présente de fortes inégalités, les frais d'exécution et de traction deviennent énormes. Le poids dont chaque roue peut être chargée est limité par la force de la rainure sur laquelle glisse cette roue, et ce poids ne s'élève guère à plus d'un tonneau (1000 kilogrammes). On est ainsi obligé de répartir les marchandises à transporter sur plusieurs charriots attachés les uns aux autres, ce qui ne laisse

pas que d'augmenter beaucoup les dépenses du matériel. Il faut observer encore que la circulation de différentes voitures à vapeur sur une même ligne est sujette à des difficultés assez graves, ces voitures ne pouvant se rencontrer que sur certains points donnés; si de plus on considère les frais immenses de premier établissement des chemins de fer et de leur entretien, ainsi que le prix d'achat des terrains qu'ils doivent traverser, on comprendra aussitôt qu'on ait cherché à se passer d'un auxiliaire aussi dispendieux, en faisant marcher des voitures à vapeur sur les routes ordinaires. Aux chemins de fer restera toujours une rapidité rivale du vol de l'oiseau; mais cet avantage coûte trop cher pour que, dans tous les cas qui ne l'exigent pas impérieusement, on n'adopte pas des moyens de transport plus économiques qui auront encore une vitesse fort remarquable, qui pourront servir dans un pays de montagnes aussi bien qu'en plaine, et recevoir toutes les directions possibles.

Deux raisons décisives firent d'ailleurs préférer l'emploi du véhicule à vapeur sur les routes ordinaires à celui des chevaux; c'est d'abord la plus grande facilité d'entretenir la machine que l'animal dans les contrées où le charbon de terre est à bon marché, et ensuite la diminution qu'on obtiendra dans les frais de réparation des routes que les pieds des chevaux fatiguent excessivement. Une enquête ordonnée par la Chambre des communes d'Angleterre

sur cette question a démontré que, dans la somme totale des dégradations occasionées sur les routes par une diligence faisant dix milles à l'heure, les pieds des chevaux entraînent pour trois cinquièmes, et les roues pour un cinquième seulement. Les roues des

voitures à vapeur, devant être beaucoup plus larges que celles des autres voitures, tendront au contraire à consolider, à unir la route, plutôt qu'à la détériorer; en l'absence des chevaux dont les pieds à la longue agissent sur elle comme des pioches.



(Une Diligence à Vapeur.)

On voit donc que les motifs ne manquaient pas pour revenir à l'idée d'appliquer la force locomotrice de la vapeur aux routes ordinaires, et d'habiles mécaniciens se sont mis à rechercher la solution du problème. Les difficultés étaient grandes sans doute : il fallait des dépôts d'eau et de combustible d'autant plus nombreux que la voiture devait être moins chargée. D'un autre côté, la machine, éprouvant sur une route pavée, toujours inégale et raboteuse, des chocs et des secousses qui sont nuls sur les chemins de fer, demandait une construction plus parfaite, et aurait besoin plus souvent de réparations dispendieuses. Là était vraiment le grand obstacle à vaincre : un Anglais l'essaya en 1827. Après deux années d'expériences continuelles, l'ingénieur Gurney produisit une diligence à vapeur dans laquelle il s'était surtout attaché à rendre toute explosion de la chaudière impossible. Plus longue et plus élevée que les autres diligences anglaises, celle-ci n'en différait pas sous le rapport de la forme extérieure. Elle pouvait contenir une vingtaine de voyageurs avec leurs bagages. Derrière la caisse de la voiture était placé un énorme coffre, renfermant la chaudière et le fourneau. Les roues étaient au nombre de six, divisées deux par deux. Au-dessous du train et un peu en avant des deux roues de derrière, M. Gurney avait fixé deux forts leviers destinés à agir comme les jambes d'un cheval en poussant la voi-

ture lorsqu'elle aurait une montée un peu rude à gravir, ou lorsque la neige couvrirait les routes. Divers moyens très ingénieux avaient été combinés pour augmenter ou diminuer la vitesse de la voiture, l'arrêter à l'instant, éviter les obstacles, tourner aisément et promptement les coins de rues. Telle fut la voiture qui fonctionna à Windsor et dans quelques jardins publics, mais que différents vices inhérens à sa construction firent abandonner.

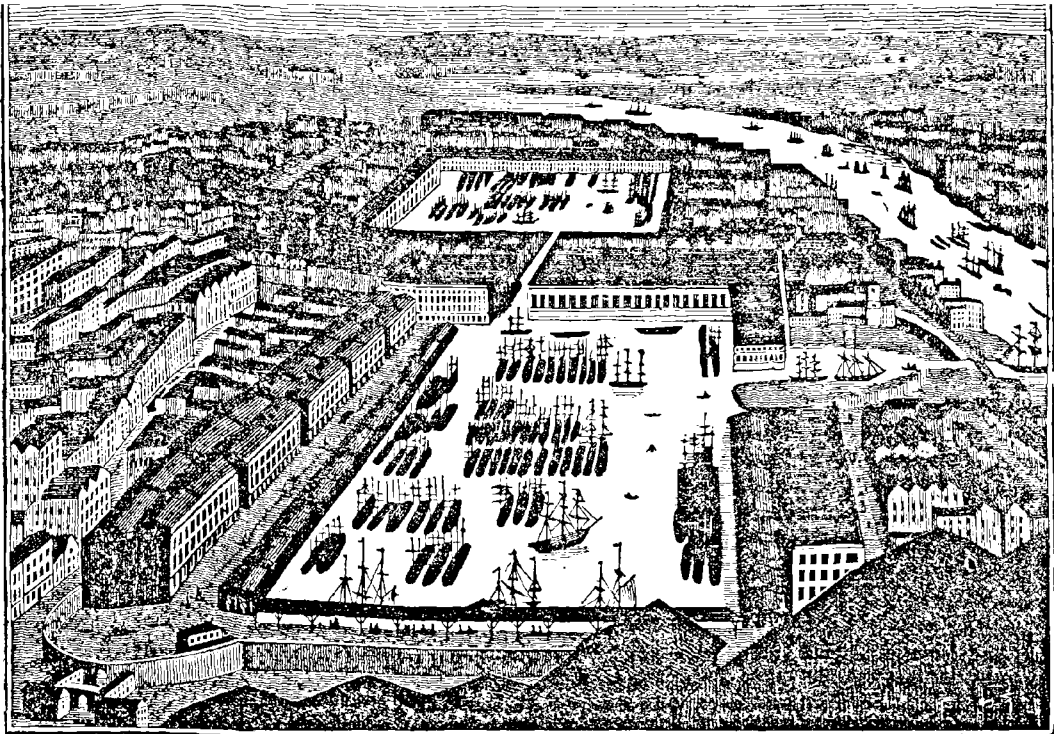
Deux ans après, M. Gurney modifia son système et confectionna un modèle de machine qui, au lieu de transporter, comme dans le système primitif, voyageurs et bagages, ne servait plus qu'à remorquer une voiture attachée derrière elle, en lui faisant faire environ trois lieues à l'heure. Le chariot remorqueur avait quatre roues, et contenait, indépendamment de l'appareil, un siège pour deux personnes, où s'asseyaient l'ingénieur et le timonier. Ce chariot, mis en mouvement par une machine à haute pression, marchait toujours avec la même rapidité, et suivait facilement les sinuosités de la route. Il fallait renouveler la provision d'eau toutes les demi-heures, et celle de charbon toutes les heures. La combustion du charbon ne donnait que peu de fumée, et le chariot ne produisait pas autant de bruit qu'une voiture ordinaire de poste. Enfin, après de nouveaux perfectionnements et toutes les dispositions faites à cet effet, M. Gurney établit un service régulier de messageries entre

Glocester et Chestenham, villes éloignées l'une de l'autre d'environ trois lieues. Sa machine parcourait ce trajet quatre fois par jour, et en quatre mois elle transporta plus de trois mille voyageurs à moitié prix des diligences traînées par des chevaux. Un accident arrivé au chariot arrêta ce service qui ne fut point repris, peut-être faute de bénéfices suffisants.

Quoi qu'il en soit, d'autres essais plus ou moins heureux furent encore tentés, et la possibilité de la circulation des voitures à vapeur sur les routes ordinaires était si bien démontrée, que le rapport du comité chargé par le Parlement d'examiner ce nouveau mode de transport déclara que ces voitures pouvaient faire de dix à douze milles (trois à quatre lieues) à l'heure, et porter de quatorze à trente voyageurs. « Ces voitures, dont le poids varie de deux à trois tonneaux, ajoutait le rapport, ne présentent aucun danger pour le voyageur, et gravissent sans difficulté les montées les plus rapides. A tous égards, elles sont préférables aux voitures traînées par des chevaux; et loin de dégrader les routes, elles concourent plutôt à leur entretien. » Aujourd'hui il existe en Angleterre plusieurs entreprises de ce genre avec des machines à vapeur inhérentes aux caisses des voitures. C'était le premier mode adopté par M. Gurney.

Une des diligences à vapeur les plus nouvelles, puisqu'elle n'a commencé à rouler qu'en octobre 1833, est celle dont nous donnons la gravure avec cet article. Inventée par M. Church, elle offre un mécanisme simple et ingénieux, déjà très rapproché de la perfection. Elle fait le service de la roue de Londres à Birmingham, et peut transporter cinquante voyageurs tant en dedans qu'à l'extérieur. L'appareil, contenu tout entier dans l'intérieur, est de la force de soixante chevaux et ne dégage aucune fumée. Le poids total de la voiture, y compris cet appareil et les approvisionnements, ne dépasse pas trois tonneaux et demi ou 3,500 kilogrammes. Les roues sont très larges, et la chaudière se trouve garantie contre l'explosion, au moyen de soupapes de sûreté ménagées avec beaucoup d'adresse. Le tout repose sur des ressorts de manière que le mouvement de la marche est très doux. Bien qu'on s'accorde à dire que le foyer et la chaudière réclament encore des améliorations, cette voiture est une des plus curieuses, non-seulement à cause de sa forme, mais encore parce qu'elle a contribué plus qu'aucune autre à résoudre victorieusement le problème de l'application de la vapeur aux moyens de transport sur les routes ordinaires.

LES DOCKS DE LONDRES.



Si Londres est la métropole du monde commercial, si, pour la richesse, l'étendue et le mouvement des affaires, cette ville n'a jamais eu de rivale, elle le doit surtout à la Tamise, qui lui amène de la mer,

c'est-à-dire d'une distance de soixante milles (vingt lieues) seulement, ces innombrables bâtiments marchands par lesquels elle se met en communication avec toutes les contrées de la terre. La partie de la

Tamise qui forme le port où sont reçus ces bâtiments, se couvre souvent d'une forêt de mâts dans un espace de près de quatre milles en longueur, depuis le pont de Londres jusqu'à Deptford, sur une largeur de deux cent à deux cent cinquante toises. Où rencontrer un port plus vaste et plus facile? Et toutefois il n'a point suffi à l'immense activité du commerce maritime de Londres. Les magasins qui bordent les quais du fleuve n'étaient plus assez nombreux, le déchargement des navires ne pouvait plus s'opérer avec assez de promptitude; ils étaient d'ailleurs exposés parfois à des avaries considérables dans la Tamise, et des vols s'y commettaient fréquemment: ce furent autant de raisons qui décidèrent à donner au port de Londres des succursales, en creusant en quelque sorte de nouveaux ports dans la ville même. Ces nouveaux ports ne sont autres que les bassins appelés *Docks*, dont la capitale de la Grande-Bretagne n'est pas moins fière que de ses plus magnifiques monuments.

Les premiers bassins qui furent ainsi établis portent le nom de *Docks* de la compagnie des Indes occidentales. Ils sont situés dans la partie est de Londres, qu'on appelle l'*Ile des Chiens*. Les chantiers traversent cette île, qui se trouve formée par un grand détour que fait la Tamise, de manière qu'ils ont l'avantage de donner sur le fleuve des deux côtés. Commencés au mois de juin 1800, ces bassins furent terminés au mois d'août 1802. Ils occupent, avec le terrain qui en dépend, une surface de deux cent quatre acres. Le bassin où viennent décharger les navires qui arrivent des Indes occidentales, a intérieurement deux mille six cents pieds de long, cinq cent dix de large et vingt-neuf de profondeur: il est entouré d'un mur en briques de cinq pieds d'épaisseur, et peut contenir trois cents bâtiments. Le bassin qui est bâti au sud n'a que quatre cents pieds de largeur: c'est là que se fait le chargement des navires qui sont sur le point de partir. Les magasins construits autour de ces bassins sont immenses et présentent une sorte d'élégance. Les propriétaires des *Docks* de la Compagnie des Indes occidentales sont indemnisés au moyen d'un droit imposé sur le tonnage des navires, et perçoivent en outre tant pour cent sur le débarquement, le pesage et l'emmagasinage des marchandises.

Les *Docks* de Londres proprement dits, sans être réservés à une branche particulière de commerce, sont établis plus au centre, et ont aussi pour objet de faciliter le déchargement des navires, et de mettre leurs chargements en lieu de sûreté. La première pierre en fut posée le 1^{er} juin 1802, et l'ouverture s'en fit le 1^{er} janvier 1805. Ils ont douze cent soixante-deux pieds de longueur sur six cent quatre-vingt dix-neuf de largeur. Leur profondeur est de vingt-neuf pieds. On peut y admettre jusqu'à cinq cents navires. Les magasins de ces *Docks* sont également très remarquables: celui qui est destiné aux tabacs couvre à lui seul une surface de quatre arpents, et rapporte à la Compagnie un loyer de 15,600 liv. sterling.

Les *Docks* de la Compagnie des Indes orientales, construits plus bas que ceux de la Compagnie des

Indes occidentales, consistent pareillement en bassins de déchargement et de chargement. Leur construction, commencée en 1803, fut achevée en 1806. Le premier s'étend sur un espace de dix-huit acres et demi; il compte trente pieds de profondeur, et quatorze cent dix de longueur sur cinq cent soixante de large. Le second, qui a la même profondeur et la même largeur à peu près, est moins long de la moitié environ. Le grand bassin est assez vaste pour renfermer en même temps vingt-huit vaisseaux de commerce des Indes et cinquante-six petits vaisseaux. Ces bassins n'ayant pas de magasins, les marchandises sont transportées aux maisons de vente de la Compagnie dans des chariots couverts et fermés qui les mettent à l'abri des avaries.

De nouveaux *Docks*, qui portent le nom de Sainte-Catherine, ont encore été établis plus récemment entre ceux de Londres et la Tour. Ces *Docks*, qui ont été terminés en 1829, ont coûté plus de 1,700,000 liv. sterling. Ils occupent un emplacement de vingt-quatre arpents, sur lequel existaient 1,250 maisons, dont on a fait l'acquisition pour cet objet. Depuis le 3 mai 1827, que la première pierre en a été posée, 2,500 ouvriers n'ont pas cessé d'y travailler. Les *Docks* de Sainte-Catherine communiquent avec la Tamise par un canal de cent quatre vingt-dix pieds de long sur quarante-cinq de large, et qui peut porter des vaisseaux à toute marée, une machine à vapeur de la force de cent chevaux servant à le remplir ou à le vider à toute heure, suivant le besoin de la navigation. Des magasins immenses ont été élevés si près du canal, qu'on peut y transporter les marchandises immédiatement des vaisseaux. Les escaliers sont de granit, et les quais à proximité des grues en fer de fonte.

L'eau monte de vingt-huit pieds à la marée haute dans les *Docks* de Sainte-Catherine, et un navire du plus fort tonnage peut y entrer sans courir le risque d'être renvoyé. Ils peuvent contenir à la fois de 150 à 160 vaisseaux, sans compter les petits bâtiments. Ces *Docks* se distinguent des précédents par l'excellent genre de construction des magasins, par la distribution bien calculée de l'espace et de la lumière, ce qui rend l'examen des marchandises très commode et très facile, par leur disposition intérieure, et enfin par la réunion dans la même enceinte de tous les établissements publics ou privés qui y sont relatifs.

LE TOUCAU TOCO.

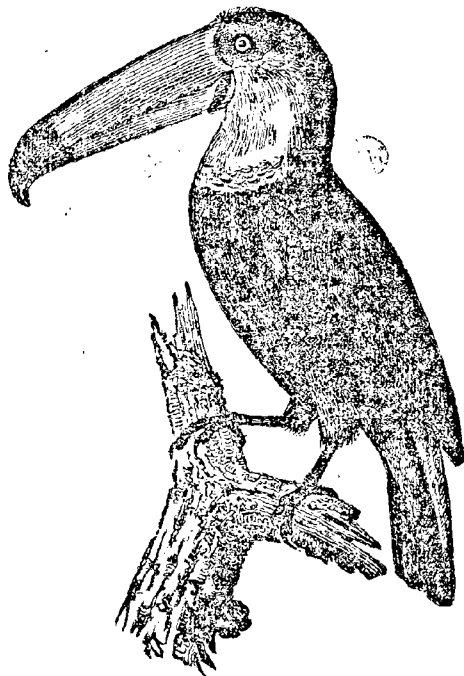
Rien n'étonne, rien ne semble bizarre comme le toucau, au premier aspect. Le nom de *Tout-Bec* et de *Gros-Bec* que les voyageurs modernes lui ont souvent donné, indique nettement par quelle partie de son corps il attire d'abord l'attention. Son bec est, en effet, dans une disproportion excessive avec sa tête et sa taille, qui équivalent à peu près à celle des corbeaux et des corneilles. Deux fois et demie ou trois fois plus long que la tête, ce bec prodigieux est aussi large que toute la face à

sa base, et fort différent de forme dans chaque mandibule, la supérieure étant recourbée en bas comme une faux, arrondie en dessus, crochue à son extrémité, et l'inférieure plus courte, plus étroite, moins courbée en bas que la supérieure : toutes deux sont dentelées irrégulièrement. Ce bec colossal semble devoir fatiguer énormément la tête et le cou ; mais ici la prévoyance de la nature n'a pas été prise en défaut. La substance osseuse extrêmement légère dont la masse du bec est composée permet au toucan de conserver l'équilibre du corps : la corne qui la revêt est elle-même si mince, qu'elle cède aisément sous la pression de la main. Ce bec, qu'il peut tout au plus serrer assez fort pour faire impression sur le doigt, est donc impropre à briser les graines ou même les fruits tendres que l'oiseau est obligé d'avaler tout entiers, en les jetant en l'air, comme font les pélicans des poissons dont ils vivent, jusqu'à ce que l'aliment se présente convenablement pour être englouti. La langue, à laquelle le bec des toucans sert de fourreau, n'est pas moins bizarre, pas moins extraordinaire. Longue, étroite, aplatie, et accompagnée de chaque côté de barbes très serrées, cette langue est une plume dans l'acception la plus stricte du mot, quoique le milieu ou la tige soit d'une substance cartilagineuse, de deux lignes de largeur. Ces oiseaux sont encore remarquables par leurs pieds, qui ont les doigts disposés de même que ceux des perroquets, deux en avant et deux en arrière, et plus encore par les belles couleurs de leur plumage, que des lignes droites, transversales et fort tranchées séparent toujours nettement les unes des autres.

Les toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, et ne changent de pays que pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture. Ils vivent par petites troupes composées de six à huit individus, et se tiennent sur les sommets des plus hauts arbres où ils sont dans une agitation continue. Leur vol est lourd et pénible, vu leurs courtes ailes et leur énorme bec qui fait pencher le corps en avant. Cependant ils volent avec plus de rapidité qu'on ne l'imaginerait, toujours en ligne droite et horizontalement. On ne les voit presque jamais à terre, où ils ne font que sautiller d'assez mauvaise grâce avec les deux pieds à la fois. Ces pieds sont courts, forts, robustes, dénués de plumes, couverts de longues écailles, et ont les deux doigts antérieurs réunis jusqu'à la seconde articulation.

Ces oiseaux, qui doivent à leur gros bec une physionomie triste et sérieuse, que leurs grands yeux fades et sans feu augmentent encore, sont réfléchis et défiants. Ils font leur nid, comme les perroquets, dans des trous d'arbres creux, et ne pondent que deux œufs, ce qui n'empêche pas les espèces d'être assez nombreuses en individus. Ils ne sont pas difficiles à nourrir et mangent surtout des bananes, des insectes, des bourgeons ; ils y joignent la chair des jeunes oiseaux de toute sorte qu'ils vont prendre dans leurs nids, même ceux de gros-

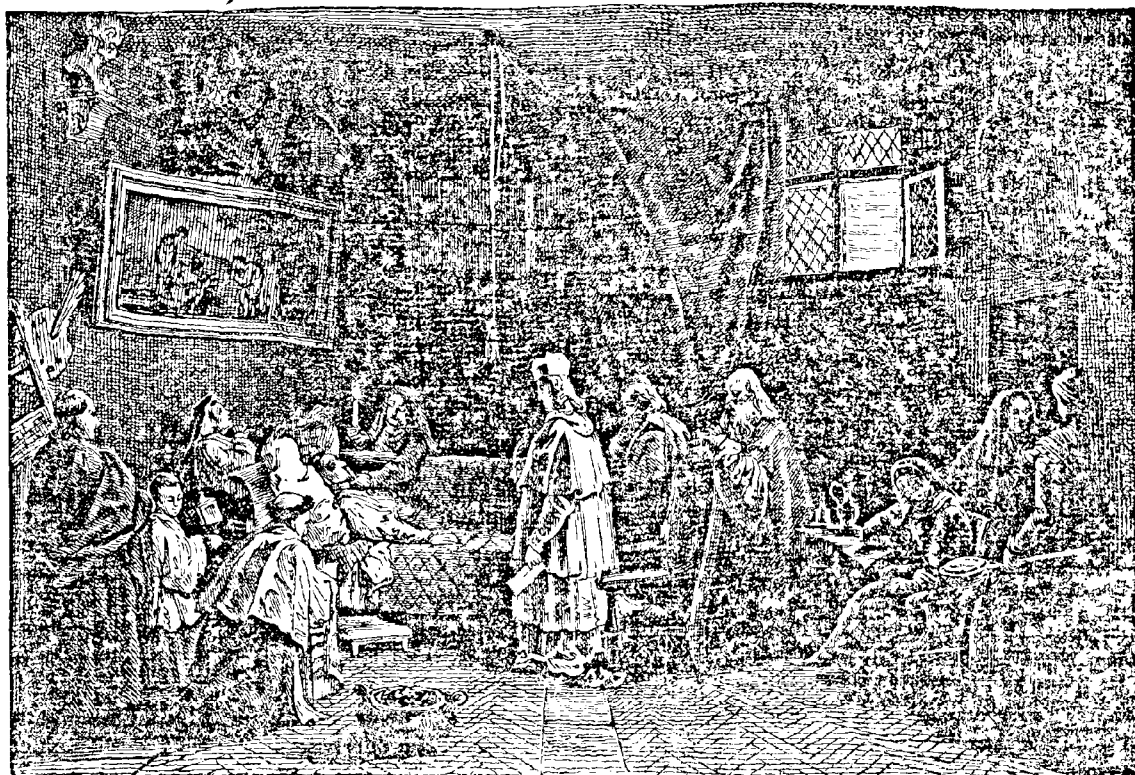
ses espèces. Ils attaquent aussi et détruisent les nids de fourmis, quoique très solidement construits en terre, et profitent, pour les ouvrir, du temps où la pluie, en détrempeant les parois, les rend plus faciles à entamer. Du reste, ils avalent tout ce qu'on leur jette, fruits, pain, chair ou poisson ; ils saisissent également avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près, et les lancent en l'air de la manière que nous avons dit plus haut, pour les recevoir dans leur chute. Les toucans, d'un naturel doux et traitable, se laissent apprivoiser très aisément, lorsqu'ils ont été pris jeunes.



Le genre toucan, un des plus naturels de la classe entière des oiseaux, et sans contredit le plus facile à distinguer et à reconnaître, comprend, suivant les divers ornithologistes, dix, onze, douze, quatorze, quinze et même seize espèces, en comptant les quatre des Aracaris dont Buffon fait un genre particulier, ces derniers étant plus petits que les toucans, proprement dits, outre qu'ils ont le bec beaucoup moins allongé et d'une substance plus solide. Le Toucan-Toco l'emporte par la taille sur tous ses semblables : il a dix à douze pouces de longueur, de la tête à l'extrémité de la queue ; son bec en a sept et demi. La tête, le dessus du cou, le croupion, les ailes, la queue, la poitrine et le ventre, sont d'un noir foncé ; le tour de l'œil est rouge, la paupière bleue, le bec entouré de noir à la base et ensuite d'un jaune rougeâtre, moins l'extrémité de la mandibule supérieure qui est également noire. Le dessous du cou et la gorge sont d'un blanc mêlé d'un peu de jaune, séparé par une ligne rouge, étroite, du noir de la poitrine ; les couvertures supérieures de la queue sont blanches, les inférieures rouges ; les pieds et les ongles sont noirs.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^e,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

SALON DE 1831. LA MORT DE POUSSIN, PAR M. GRANET.



On a pu remarquer que l'histoire de presque tous les hommes qui se sont fait un nom célèbre comme écrivains ou comme artistes, offrait à son début deux circonstances toujours les mêmes : la manifestation très précoce d'un penchant irrésistible pour la carrière où leur génie les poussait, et une lutte plus ou moins opiniâtre contre les obstacles qu'opposait à ce penchant, à cette voix de la nature, soit la volonté d'une famille peu clairvoyante, soit la pauvreté, soit la disette des moyens d'instruction. L'un des plus grands peintres dont la France se puisse enorgueillir, Nicolas Poussin n'a point échappé à cette double loi de la destinée des élus du talent et de la gloire.

Il naquit aux Audelys en 1594. Son père, originaire de Soissons, et de naissance noble, était resté sans fortune, après de longs services militaires, sous les trois derniers rois. Pendant le cours ordinaire de ses études, le jeune Poussin se montra tellement dominé par son goût pour le dessin, que, malgré les réprimandes de ses maîtres, il ne cessait de couvrir les marges de ses livres ou les murs de sa classe de figures déjà remarquables par le sentiment des proportions. Ayant appris tout ce qu'il pouvait apprendre dans sa ville natale, il partit à dix-huit ans pour Paris, à l'insu de son père. Mais si le seizième siècle a été le beau siècle de la France pour l'architecture et la sculpture, il fut loin d'être aussi favorable à la peinture, et cet art, importé

d'Italie, dégénérait en naissant, lorsque Poussin arriva dans la capitale. Il prit successivement les leçons de deux peintres, dont l'un était sans talent, dont l'autre n'avait que quelque habileté dans le portrait. Il ne tarda pas à les quitter, et il n'eut plus d'autres modèles que des gravures d'après Raphaël et Jules Romain. Ce fut là véritablement la première école de Poussin, et la source où il puisa, suivant un auteur italien, le lait de la peinture et la vie de l'expression. On comprend aisément que l'étude de ces gravures a dû allumer dans notre studieux artiste le désir d'aller admirer les originaux en Italie; et, en effet, deux fois il entreprit le voyage de Rome: différents obstacles le forcèrent à l'interrompre.

Revenu à Paris, il se livra à des travaux peu dignes de lui, ou mal récompensés. C'est à cette époque qu'il connut le cavalier Marini, qui l'occupa à dessiner des sujets tirés de son poème d'*Adonis*. Le cavalier étant sur le point de retourner à Rome, offrit au jeune artiste de l'emmenner avec lui; mais Poussin était retenu par quelques ouvrages qu'il ne voulait pas laisser inachevés, et entre autres par un tableau de la *Mort de la Vierge*, qu'il faisait pour Notre-Dame. Libre enfin, il s'élança de nouveau vers Rome, où il arriva au printemps de l'année 1624.

Dans cette capitale classique des arts, Poussin, contre sa juste attente, se trouva bientôt aux prises

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

T. I.

42

avec de nouvelles difficultés. Le cavalier Marini, qu'il avait retrouvé à Rome, partit bientôt pour Naples, où il mourut, après avoir recommandé Poussin aux bonnes grâces du cardinal Barberini, neveu du pape Urbain VIII. C'était sans doute une protection précieuse; mais le prompt départ de ce cardinal pour ses légations de France et d'Espagne laissa encore Poussin abandonné à lui-même, dans une ville étrangère, sans amis, sans appui, n'ayant pour toute ressource qu'un talent qui devait être mal apprécié, parce qu'aucun prôneur, aucune coterie ne le faisait valoir. Il eut alors à lutter contre une misère qui aurait plongé dans le désespoir une âme moins fortement trempée que la sienne : c'est à peine s'il pouvait tirer de ses ouvrages le prix de la toile et des couleurs; chose d'autant moins étonnante qu'il vivait dans la plus grande retraite, et que sa manière s'éloignait beaucoup de la mode dominante. Tandis que l'école du Guide, branche bâtarde de celle des Carraches, captivait le public par de faux agréments et une brillante facilité, Poussin, presque seul, s'attachait aux tableaux du Dominiquin, et s'appliquait, avec un zèle qui fait autant d'honneur à son désintéressement qu'à son bon goût, à ramener sur leur mérite méconnu, l'attention des autres peintres.

Cependant, pauvre et ignoré lui-même, Poussin ne se plaignait pas; loin de là, il était heureux de ses jouissances d'artiste, heureux de contempler tant de chefs-d'œuvre accumulés à Rome, et de pouvoir s'en inspirer. Il copiait les antiques au crayon, les mesurait dans toutes leurs parties, les modelait en haut et bas-relief. Errant dans les vignes et dans les lieux les plus écartés de la Campagne romaine, il observait, dessinait les statues des Grecs et des Romains, fixait dans sa mémoire ou sur le papier les vues les plus agréables, et saisissait les effets les plus piquants de la nature. Il esquissait tout ce qui pouvait lui servir un jour : arbres, terrains, accidents de lumière, compositions d'histoire, dispositions de figures, ajustements de draperies, armes, vêtements et ustensiles des anciens. Parmi les maîtres modernes, Raphaël, le Dominiquin, Léonard de Vinci et le Titien, étaient les premiers objets de son admiration et de ses études.

D'un esprit naturellement élevé, Poussin se nourrissait des plus beaux traits de poésie et d'histoire, dans Homère, dans Plutarque, et surtout dans la Bible. En peinture, il s'appliquait à rechercher le caractère moral, et les affections de l'âme les plus propres à l'exprimer et à le développer. Parmi ses nombreux tableaux nous n'en citerons que quatre qui suffisent pour le faire connaître tout entier : la *Mort de Germanicus*, le *Testament d'Eudamidas*, le *Déluge* et le *Paysage d'Arcadie*, où, par une philosophie profonde et gracieuse tout à la fois, comme celle d'Horace, il mêle la pensée de la mort aux plaisirs de la vie. Ces tableaux révèlent le grand peintre sous le rapport poétique, moral et dramatique, sous le rapport de la beauté de la composition et de la richesse des expressions. Telles sont, en effet, les qualités dominantes du génie de Poussin, celles qui lui assurent une re-

nommée impérissable. Aussi, le but qu'il se proposait constamment, et qui est véritablement celui de l'art, c'était de parler à l'âme. On peut même dire que ce principe lui avait fait négliger l'éclat du coloris; il craignait sans doute de distraire le sentiment et la réflexion par la sensation passagère du plaisir des yeux.

Le retour du cardinal Barberini à Rome retira enfin notre artiste de sa pénible position, après avoir manqué toutefois de lui être fatal. Soit instigation d'Italiens jaloux, soit animadversion contre les Français par suite de l'insuccès de la légation du cardinal en France, Poussin fut attaqué par des soldats en regagnant sa demeure. N'ayant d'autre défense que son portefeuille, il reçut un coup de sabre à la main. Cet événement le décida à prendre le costume romain qu'il ne quitta plus. A peine échappé à ce danger, il fut atteint d'une maladie grave, pendant laquelle il fut recueilli par l'honnête famille de Jacques Dughet, son compatriote. Rendu à la santé, grâce à leurs soins hospitaliers, Poussin, par reconnaissance, épousa, en 1629, une des filles de son hôte. Il n'en eut point d'enfant; mais il adopta un des jeunes frères de sa femme, qui hérita de son nom et d'une partie de son talent dans le paysage. Le meilleur historien de la peinture en Italie, l'abbé Lanzi, n'a pas hésité à déclarer que les Carraches avaient commencé, et que le Poussin avait achevé de créer l'art du paysage.

Plusieurs tableaux historiques furent commandés à Poussin, à l'arrivée du cardinal Barberini, et le placèrent à son rang, en lui donnant des admirateurs et des protecteurs. Sa réputation passa bientôt dans les pays étrangers, et des commandes lui vinrent de Naples, d'Espagne et de France. Rappelé dans sa patrie par les instances de plusieurs grands personnages, et même par une lettre de Louis XIII, Poussin y revint en 1640. Il reçut le titre de premier peintre ordinaire du roi, qu'il conserva toute sa vie, ainsi que la pension qui y était attachée, bien que le peu de repos et de liberté qu'on lui laissait à Paris, et les désagréments que lui suscitaient l'ignorance, l'envie et la cupidité, lui eussent fait prendre la résolution de retourner à Rome en septembre 1642. Il continua à y demeurer, sans cesser de travailler pour la France. On peut donc avancer qu'il fut par ce motif et par les conseils, par les modèles que Lebrun, Lesueur et Mignard durent à son obligeance, le principal rénovateur de l'art sous Louis XIV.

Généreux, désintéressé, modeste, infatigable dans ses travaux, l'homme privé chez Poussin n'était pas moins admirable que l'artiste. Grave et instruit avec les savants, noble et plein de franchise avec les grands, affable et ouvert avec ses amis, il voyait ses entretiens recherchés par les personnages les plus distingués. On y retrouvait ce sens droit, cet intérêt moral qui attache tant dans ses ouvrages, et enfin cette philosophie pratique qui lui faisait dire que le fruit le plus doux qu'il avait recueilli de son expérience, c'était de savoir vivre avec tout le monde. Sa réponse au cardinal Massimo n'est pas moins caractéristique : reconduit un soir très tard

par l'artiste armé d'une lampe, le cardinal le plaignait de n'avoir pas de laquais : « Et moi, je vous plains, messeigneur, d'en avoir tant, » répliqua Poussin.

Il mourut, comme il avait vécu, en homme de bien et en sage, le 19 novembre 1665, dans la soixante-douzième année de son âge. Ce fut un jour de deuil pour tout ce que Rome comptait d'artistes ou d'amis des arts de tous les rangs, et dont les dernières circonstances viennent d'être reproduites, avec un talent supérieur, par M. Granet, dans une composition dont l'habile burin de M. Girardet enrichit à son tour la *Mosaïque*.

Une belle et sage ordonnance, des lumières qui font illusion, des expressions simples et vraies, un ensemble plein d'intérêt, une harmonie irréprochable, recommandent cette savante production, où l'on voit le prince de l'école française recevant les soins du cardinal Massimo et les derniers secours de la religion. M. Granet représente Poussin mourant au champ d'honneur, c'est-à-dire dans son atelier. Le tableau des *bergers arcadiens*, placé au-dessus du lit du moribond, indique clairement de quel grand peintre les arts vont avoir à pleurer la perte.

LA VANILLE AROMATIQUE.

La vanille est de toutes les épices, la plus agréable et peut-être la plus unanimement recherchée. Il en est peu cependant dont l'histoire soit aussi généralement ignorée. C'est sous le soleil de l'équateur, là où la vie circule avec plus d'activité dans toute la nature organisée, où l'aile des oiseaux se peint de couleurs plus riches, où les fleurs ont plus de parfums, les fruits plus de saveur et les suc végétaux plus d'énergie; c'est dans les contrées du centre de l'Amérique que croît le vaniller. Mais toutes les terres qu'embrasse la zone torride ne lui conviennent pas. Il choisit exclusivement les bords des criques, les côtes basses que balaient sans cesse les brises de la mer; les terrains plats et marécageux qu'inondent les grandes marées et qu'elles laissent imprégnés d'une humidité saumâtre, et les rives toujours fraîches des ruisseaux. Il faut encore que ces lieux soient couverts de hautes et profondes forêts, où doivent abonder le manglier, le palétuvier, l'ocotée et le poivre arborescent. Toutes ces circonstances sont nécessaires pour la naissance, le développement et la prospérité du vaniller.

A peine né, le vaniller, comme toutes les plantes sarmenteuses et grimpantes, se dirige en rampant, d'abord vers l'arbre le plus voisin. Dès qu'il a touché le support dont il a besoin pour s'élever, il se dresse, l'embrasse de ses rameaux flexibles, saisit les branches, les aspérités de l'écorce avec ses vrilles nombreuses, et montant d'un rapide essor, il va bientôt mêler son feuillage aux cimes les plus hautes et forme avec elles le dôme verdoyant de la forêt. Les tiges principales du vaniller sont vertes, de la grosseur du petit doigt, remplies intérieurement d'un suc visqueux, et interrompues de distance en distance par des sortes de nœuds ou d'articulations. Chacun de ces nœuds est le point de naissance d'une feuille et d'une vrille. D'autant plus grandes qu'elles sont plus rares, les feuilles ont neuf ou dix pouces de longueur et trois ou quatre de largeur. Elles sont ovales-oblongues, terminées en pointes, d'un vert vif et gai, molles et lisses, garnies de nervures longitudinales comme les feuilles du plantain, et formant presque la gouttière par la concavité de leur surface supérieure. Les vrilles, assez semblables à celles de la vigue, sont

simples, roulées en spirale à leur extrémité, et plus courtes que les feuilles auxquelles elles sont opposées en direction; car tandis que les feuilles placées à la partie libre de la tige, tendent à s'éloigner du point d'appui que celle-ci a choisi, les vrilles s'élança de la partie contraire, s'allongent vers le support qu'elles doivent embrasser. Ce n'est que sur les rameaux les plus droits que naissent les fleurs du vaniller. Ces fleurs, grandes, belles, irrégulières, blanches en dedans, d'un vert jaunâtre en dehors et disposées en grappes, s'épanouissent au mois de mai et présentent cette singularité assez bizarre qu'elle ne donnent aucune odeur. Le fruit, long de six à sept pouces, gros comme le petit doigt, et légèrement arqué, forme une capsule pulpeuse et charnue, qui devient noirâtre en murissant et qui s'ouvre en deux vulves remplies d'une grande quantité de petites graines noires et iodores. Chaque vaniller porte ordinairement une cinquantaine de ces fruits.

Isolée, cette plante paraîtrait un peu nue, mais mariée à quelque manglier, à quelque palétuvier, elle est d'un effet pittoresque, et sert plus qu'aucune autre liane à l'ornement des forêts. Elle jette par ses fleurs, ses feuilles et ses fruits étranges, de la variété dans les immenses masses d'une même verdure, d'un même feuillage, et lie les arbres les uns aux autres, après avoir roulé ses guirlandes autour de leurs troncs droits et arides comme des colonnes.

Si la culture du vaniller, croissant de lui-même dans les lieux qui lui conviennent, ne demande aucun soin; le préparation de son fruit, de la vanille, exige des précautions minutieuses. « Dans la Guiane, dit un naturaliste, lorsqu'on a réuni une douzaine de vanilles et plus, on les enfle en manière de chapelets à la partie postérieure, le plus près possible du pédoncule; on fait bouillir de l'eau dans un vase, et lorsqu'elle est bouillante on y trempe les vanilles pour les blanchir ce qui s'opère dans un instant. Cela fait, l'on tend et l'on attache par les deux bouts opposés les fils, où sont enfilées vanilles, de manière qu'elles se trouvent suspendues à un air libre, où le soleil frappe pendant quelques heures du jour. Le lendemain, avec la barbe d'une plume, on enduit les vanilles d'huile pour qu'elles se dessèchent avec lenteur, qu'elles ne se noircissent pas et qu'elles se conservent toujours molles. On les entoure d'un fil de coton imbibé

d'huile pour empêcher la séparation de leurs vulves. Tandis qu'elles sont ainsi suspendues pour être desséchées, il en découle par l'extrémité supérieure, qui est renversée, une surabondance de liqueur visqueuse; on les presse légèrement pour faciliter l'écoulement de la liqueur. Quand elles ont perdu toute leur viscosité, elles se déforment, deviennent brunes, molles, à demi sèches, et diminuent au-delà des trois quarts de leur grosseur. Dans cet état, on les passe dans les mains ointes d'huile, et on les met dans un pot vernissé afin de les conserver fraîchement. On les visite de temps à autre, et on prend garde qu'elles ne soient trop enduites d'huile, ce qui altérerait leur odeur suave.»



(La Vanille aromatique.)

On distingue dans le commerce trois sortes de vanilles, qui ne sont que des variétés du même fruit, et dont la plus estimée est connue sous le nom expressif que lui ont donné les Espagnols, de

vanille *loyale* ou *légitime*. L'enveloppe dans laquelle on rencontre cette précieuse substance est mince, d'un rouge brun foncé, ni trop grasse ni trop sèche, elle paraît élastique et pleine sous le doigt qui la touche, et ne laisse échapper qu'une odeur faible et suave. En l'ouvrant, on la trouve inondée d'une liqueur noirâtre, épaisse, balsamique, saupoudrée pour ainsi dire d'une innombrable quantité de grains noirs infiniment petits, et le parfum qu'elle exhale alors est si vif, si pénétrant, qu'il jette dans une sorte d'ivresse. Cinquante de ces gousses choisies doivent peser au moins cinq onces, pour avoir droit à la qualification de *loyales*; mais quand elles en pèsent huit, alors l'épithète consacrée d'*excellente* annonce que la vanille qu'elles contiennent a atteint le maximum possible de bonté.

Un appel aux souvenirs de nos lecteurs nous dispensera d'insister sur la saveur si fine, si délicate, si légère, si exquise que la vanille communie à tout ce qu'elle a touché; aux glaces, au punch, aux sorbets, aux bonbons, aux liqueurs, au chocolat, aux crèmes et aux gâteaux. La vanille n'est pas moins recherchée dans la médecine, comme un agent plein d'énergie. Sans énumérer les maladies spéciales dont elle est un des plus puissants antidotes, nous dirons, en général, qu'elle réveille un appétit blasé, qu'elle aide un estomac fatigué et débile à remplir ses fonctions, qu'elle stimule un sang paresseux, et qu'elle rend l'activité à une constitution languissante. Signaler ces propriétés de la vanille, c'est tacitement donner avis aux personnes jeunes, nerveuses, pleines de sève et de vie, que l'usage de cette épice pourrait exercer sur leur santé l'influence la plus fâcheuse.

Le vanillier abonde à Saint-Domingue, à Cayenne, sur les côtes du Caraque, de Carthagène, de la baie de Campêche et de l'isthme de Panama. On doit s'étonner que les habitants des colonies placées sous les mêmes conditions atmosphériques que les lieux ci-dessus nommés n'aient pas cherché à naturaliser chez eux cette plante précieuse, d'autant plus que les soins de plantation et de culture seraient minimes et promptement récompensés. Une bouture mise au pied d'un arbre, et presque abandonnée à elle-même, donne déjà des fruits au bout de trois ans, et ne cesse d'en produire qu'après quarante années.

LE MANDRILL.

La disposition à mal faire est un trait caractéristique chez tous les singes; mais ils ne peuvent point, pour la plupart, être aussi méchants qu'ils le voudraient bien; de sorte que généralement leurs méfaits ne sont guère que des malices, pour lesquelles une nouvelle classification de débits a dû être créée sous le nom de *singeries*. Cependant comme leur intention maléfique n'est jamais limitée que par leur faiblesse, elle va croissant d'espèce en espèce à mesure que les forces physiques augmentent.

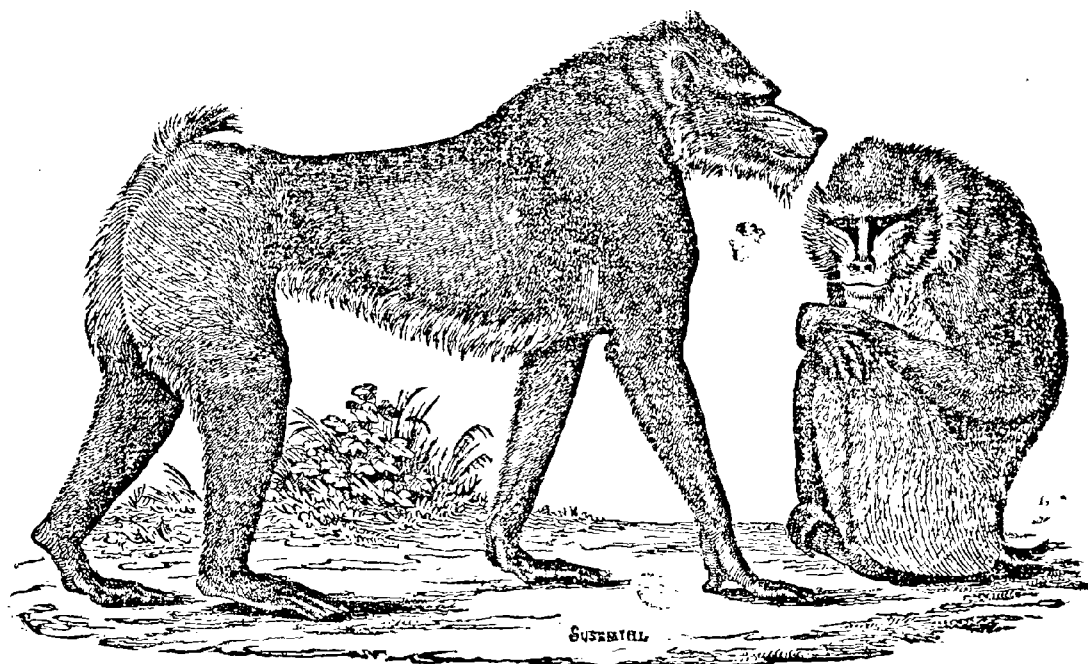
Ainsi on peut rigoureusement établir une proportion géométrique entre leur perversité et leur vigueur, et conclure que le plus gros des singes (si on excepte l'orang-outang) montrera le plus de méchanceté. C'est preuve en main que nous portons ce jugement, et l'individu dont notre gravure représente la hideuse image le justifie de point en point.

Le mandrill est le plus fort et le plus grand de cette famille de singes désignée sous le nom de

cynocéphale (tête de chien). Son corps, gros comme celui d'un homme, et quelquefois long de cinq pieds, est trapu et musculeux, surtout aux parties antérieures. Sa tête, allongée et volumineuse, est attachée de très près et fortement aux épaules. Les quatre jambes, égales dans leur excessive longueur, sont déliées, nerveuses et munies chacune de cinq doigts, à peu près disposés comme ceux de la main humaine, mais armés d'ongles longs, minces, tranchants et concaves. Sa gueule n'est ni moins puissante ni moins redoutable que celle d'aucun autre animal carnassier. Enfin, la souplesse de ce cynocéphale est merveilleuse, et sa force est tout au moins égale à celle de l'homme le plus vigoureux. Si nous disons maintenant que les moyens de nuire et de détruire, qui résultent de cet ensemble, paraissent encore dépassés, quelque effrayants qu'ils soient, par la volonté du mandrill, ou que du moins toutes ses forces sont incessamment tendues et mises en jeu par les passions les plus brutales et les plus féroces, à peine aurons-nous encore indiqué la mesure exacte de ce naturel pervers.

Un besoin permanent de déchirer, une haine ardente contre tout ce qui a forme vivante, apparence animée, les appétits les plus grossiers, tels sont les seuls mobiles d'après lesquels le mandrill semble agir. La destruction pour elle-même est sou-

but final : il ne donne pas la mort, comme les autres animaux féroces, pour se nourrir, pour se défendre; il blesse, il tue ceux dont il n'a rien à attendre, rien à craindre; il veut seulement les déformer, faire cesser leur mouvement, diviser leur ensemble. Cette fureur dévastatrice s'exerce même sur les fruits, sur les végétaux dont il fait sa nourriture; il se complait à les déchiqner, à les lacerer, à les éparpiller brin à brin. Si ces penchants sommeillent parfois, ils se réveillent tout à coup sans motif apparent, et les mandrills passent soudain d'un état de calme à un accès d'emportement, de l'indifférence à la colère la plus violente. Aucune influence d'habitude ou d'affection ne peut tempérer ses dispositions hargneuses et hostiles à tout le monde; le mandrill ne se fera aucun scrupule de mordre à belles dents, dès qu'il la pourra saisir, la main qui chaque jour lui apporte sa nourriture. La sévérité n'est pas moins inefficace sur lui que la bienveillance; l'éducation n'obtient rien de la combinaison la plus habile, la plus patiente de ses deux grands moyens d'action, la force et la douceur; le mandrill le mieux élevé se sera à peine corrigé d'une seule de ses inclinations basses et vicieuses, et l'on ne sait par quel art les anciens Égyptiens seraient parvenus, suivant un historien, à dresser les cynocéphales à jouer de la cithare et de la flûte. C'est peu que le mandrill soit



(Le Mandrill.)

le plus malfaisant des singes, il en est aussi le plus difforme, et la laideur, comme tous les autres attributs des quadrumanes, a été exagérée chez lui.

Sa face allongée outre mesure est pourvue de ces deux poches ou abajoues, qui, disgracieuses lorsqu'elles sont gonflées par la nourriture, le deviennent plus encore lorsque étant vidées elles retombent flasques et molles. La peau nue et d'un noir terne, qui la couvre, est sillonnée de rides pro-

fondes et longitudinales, et cependant tendue par la pression des os énormes de la mâchoire, dont les contours se dessinent peints d'une couleur tantôt bleue, tantôt violette. Le nez, plus que retroussé, puisque l'ouverture des narines n'est pas tout-à-fait au bout, est marqué dans toute sa longueur par un ruban étroit d'une couleur sanglante. Les dents, longues et larges, sont d'un jaune sale, de même qu'un bouquet de barbe taillée en pointe

au bas du menton. Le front manque, et l'œil, profondément enfoncé, se cache sous un sourcil épais. L'oreille enfin, pelée dans son développement et levant en pointe, offre une teinte équivoque entre le noir et le bleu. Tout ce qu'il y a d'abject et de brutal dans le caractère du mandrill se révèle fortement sur cette figure ignoble qu'isolent et que font ressortir les longs poils dont elle est encadrée. Les formes du reste du corps, qu'enveloppe une fourrure grise, brune, olivâtre, ne sont pas moins désagréables à l'œil. La queue même, cet ornement, ce complément pour ainsi dire nécessaire de la partie postérieure des animaux marchant à quatre pattes, lui a été refusée; à peine longue de quelques pouces, elle est sans grâce et sans vie. Le hideux animal ne se meut que par des mouvements brusques, en faisant entendre des sons aigres et sourds, semblables aux aboiements d'un chien et aux grognements d'un porc.

L'on s'étonne et l'on regrette presque que deux dispositions que l'on aimerait à attribuer exclusivement aux naturels nobles et élevés, se rencontrent dans un caractère si complet d'ailleurs dans sa perversité. Le mandrill est plein de courage, et la conscience de sa force lui inspire de l'audace et de l'intrépidité. Il ne redoute pas la présence de l'homme, il ne s'émeut même point au bruit des armes à feu, dont s'épouvantent presque tous les autres animaux. Il défend l'entrée des forêts, où il a établi domicile, et, appelant à lui tous ceux de son espèce, il s'efforce par ses cris d'inspirer une terreur à laquelle il est lui-même inaccessible. Armé de pierres et de bâtons, il dispute le terrain

pied à pied; et quelquefois arrachant de l'écorce des arbres où elles se sont implantées, les flèches lancées contre lui, il les renvoie aux agresseurs avec une adresse fatale, suivant les récits des nègres qui lui font la guerre. Toutes les opérations de son système de défense ne sont pas, cependant, aussi nobles et aussi régulières, car ses excréments sont les projectiles dont il se sert le plus volontiers et le plus ordinairement. Ce courage du mandrill est d'autant plus extraordinaire, que l'amour de la liberté est nul chez lui, et que cet ennemi farouche et sauvage ne semble souffrir que très médiocrement des douleurs de la captivité. L'autre instinct remarquable des mandrills est un esprit de sociabilité assez développé. Non-seulement lorsqu'il s'agit de piller un champ (expédition à laquelle ils procèdent avec beaucoup d'intelligence et de prudence) ou de repousser une attaque, mais encore pour vivre de la vie de tous les jours, ils s'organisent et se maintiennent en une sorte d'état social, dont la circonscription territoriale est, pour ainsi dire, tracée et défendue contre l'invasion de tout ennemi, et dont les habitudes ne seraient pas indignes d'être appelées lois.

Le mandrill habite les régions montueuses et boisées de l'Afrique occidentale et méridionale. Il est en hostilités perpétuelles contre les tribus nègres, qui ne parviennent qu'à grande peine à le repousser de leurs plantations. Les prisonniers mandrills sont tués et mangés par leurs vainqueurs, ou envoyés en Europe, pour effrayer et amuser de leur laideur les habitués de nos ménageries.

M^{me} de Staël.

Madame de Staël confirme en un point et dément dans l'autre, par une de ces exceptions qui sont assez rares pour être notées, ce que nous avons dit quelques pages plus haut en parlant de Nicolas Poussin, à savoir, que presque toujours les esprits supérieurs se sont révélés prématurément, et qu'ils ont eu, pour se faire jour, de grands obstacles à vaincre.

Née à Paris, le 22 avril 1766, la fille de M. Necker, qui lui-même était appelé à une si haute fortune politique, fit, dès son enfance, l'admiration des amis de son père et de sa mère par les signes précoces de son génie. Austère et méthodique, madame Necker voulut se charger de l'éducation de son enfant, et si le caractère de l'institutrice n'était pas bien en rapport avec la vivacité et la franchise de l'élève, il y eut au moins cela d'heureux dans son système et dans ses habitudes, que tout tendait à favoriser le développement des belles facultés dont celle-ci était douée. Le salon de madame Necker était le rendez-vous des plus célèbres écrivains de l'époque: parmi eux on distinguait Thomas, Buffon, Raynal, Marmontel, Chamfort et Grimm; ils abordaient tour à tour les plus hautes questions de la littérature et de la philosophie, et mademoiselle

Necker se mêlait à leurs entretiens avec une raison bien au-dessus de son âge. A quinze ans elle avait fait des extraits de *l'Esprit des Lois* avec des réflexions, et Raynal l'engageait à écrire pour son grand ouvrage un chapitre sur la révocation de l'édit de Nantes. Les spectacles, les chefs-d'œuvre des poètes plaisaient par-dessus tout à son imagination; elle composait même des pièces de théâtre, qui obtinrent parfois un succès dont fait foi la correspondance de Grimm. Sensible à l'excès, elle fondait en larmes en entendant louer ses parents; son cœur battait avec force à la vue de quelque personnage illustre; elle gardait une impression profonde de ses lectures. Elle raconta plus tard que l'enlèvement de *Clarisse* avait été un des grands événements de sa jeunesse.

Cependant madame Necker, peu accessible aux charmes de l'enfance, et dominée par des idées de morale d'un puritanisme excessif, contrariait souvent les goûts de sa fille, et voyant qu'elle ne parviendrait pas à modeler son esprit et son caractère comme elle l'aurait voulu, elle s'en éloigna par degrés. En revanche, mademoiselle Necker et son père avaient l'un pour l'autre la tendresse la plus passionnée: autant le père se montrait aimable, indulgent pour sa fille, attentif à cultiver ses brillantes dispositions, autant elle était reconnaissante

de ses bontés et s'attachait à faire preuve envers lui d'un dévouement sans bornes. Bientôt ce fut de sa part un culte, une idolâtrie véritable pour l'auteur de ses jours; une admiration de ses talents, qu'un juge impartial ne saurait admettre, mais que personne assurément n'aura la force de blâmer en remontant à la source noble et pure d'où ce sentiment émanait. On l'entendit s'écrier, dans un de ses élans d'adoration filiale, qu'elle se surprenait à être jalouse de sa mère. « Quand je n'aurais pas l'espérance d'une vie à venir, disait-elle, je rendrais encore grâce à Dieu d'avoir vécu pour connaître et aimer mon père. » Sa douleur, quand elle l'eut perdu, se conserva dans sa vivacité première, à travers toutes les agitations de sa vie, au milieu de toutes les illusions de la gloire et du bonheur, et, à ses derniers moments, elle se consola de mourir en disant : « Mon père m'attend sur l'autre bord. »

Riche, spirituelle, fille d'un homme que la voix publique appelait au pouvoir, mademoiselle Necker, quoique la nature ne lui eût pas été bien favorable sous le rapport de la figure, était demandée en mariage de tous côtés. On prétend que M. Pitt voulut l'épouser, et qu'elle refusa ce mariage parce qu'il l'aurait obligée de quitter la France : car elle aimait sa patrie comme elle aimait son père, et le baron de Staël Holstein, ambassadeur de Suède à Paris, n'obtint sa main (1786) qu'en promettant de ne jamais l'emmener hors de France contre sa volonté.

Objet d'une curiosité universelle à son entrée dans le monde, madame de Staël prit tout à coup un rang bien haut dans la littérature par la publication des *Lettres sur Rousseau* (1788). C'était l'époque où M. Necker entra au ministère; madame de Staël fut au comble de ses vœux. Formée à l'école des philosophes du xviii^e siècle, elle prenait la part la plus vive à tous les intérêts nouveaux : avide de jouer elle-même un rôle sur la scène politique, ambitieuse d'influence pour sa famille, elle devait embrasser avec joie l'idée que les destinées de la France allaient reposer dans les mains de son père, et peut-être aussi un peu dans les siennes. Pendant tout le temps que dura le second ministère de M. Necker, madame de Staël le soutint de toute l'ardeur de son talent, de sa jeunesse. Elle réunissait chez elle les députés du tiers et de la minorité de la noblesse, s'efforçait de les ramener aux vues de son père; elle commençait, en un mot, cette vie de salon qui eut toujours pour elle tant de charmes, parce qu'elle y brillait de tout son éclat, et qu'elle y exerçait un ascendant auquel les hommes les plus distingués n'essayaient pas de se soustraire.

Le régime de la terreur montra madame de Staël sous un autre aspect : plusieurs proscrits furent cachés dans son hôtel et sauvés par son courage et sa présence d'esprit; elle publia un écrit plein d'éloquence et de sensibilité pour la défense de la reine. Il paraît même qu'elle conçut un plan d'évasion pour le roi. Dans toutes ces démarches c'était la bonté de son cœur qui la dirigeait, autant que le besoin d'activité qui dévorait son âme. Frappée en 1795, à cause de sa conduite et de la franchise de

ses opinions, d'un ordre d'exil, qui fut maintenu par le Directoire, elle s'était retirée en Suisse où elle fit imprimer son livre de *l'Influence des passions*. Quelques mois après, madame de Staël obtint la permission de revenir à Paris, c'est-à-dire au centre de son empire, et tel fut le crédit qu'elle acquit sur le Directoire, qu'elle parvint à faire nommer M. de Talleyrand ministre des affaires étrangères. Madame de Staël avait foi pleine et entière dans la Constitution républicaine de l'an iii.

Madame de Staël, s'il faut l'en croire, devina dès sa première entrevue avec Bonaparte, tout ce que la liberté avait à craindre de lui, et rien ne put ensuite triompher de l'invincible éloignement qu'il lui inspirait. Un autre récit veut qu'elle ait commencé par manifester le plus vif enthousiasme pour le vainqueur de l'Italie, et que celui-ci, démêlant dans des obsessions trop vives, trop assidues, l'intention de le diriger, avait mal répondu à ses avances. Quoi qu'il en soit, le 18 brumaire n'eut point l'approbation de madame de Staël, et son salon devint contre le consulat un foyer d'opposition, que Benjamin-Constant, le plus cher de ses amis, portait, à son instigation, jusque dans le sein du tribunal. A la même époque circulaient plusieurs mots qu'on n'attribuait pas sans raison à madame de Staël : « C'est Robespierre à cheval, » disait-elle en parlant du premier consul : « La révolution s'est faite homme » ajoutait-elle, en parlant de son avènement au pouvoir. Ces traits piquants étaient fidèlement rapportés à Bonaparte, dont l'humeur tyrannique prit bientôt le dessus, et madame de Staël fut encore une fois condamnée à l'exil. Qu'est-ce donc que le despotisme, si le despotisme, même enté sur le génie de Bonaparte, craint la puissance d'un bon mot?

Pendant cet exil, qui devait durer dix années, madame de Staël, voyageant en femme d'un esprit supérieur, observant tout, agrandissant sa pensée de tout ce qui frappait ses yeux, visita l'Allemagne et l'Italie, qui lui inspirèrent deux de ses plus beaux ouvrages, *l'Allemagne* et *Corinne*. La publication du premier fut pour l'auteur la source des persécutions les plus ignobles. Le ministre de la police fit détruire toute l'édition, et lui écrivit que ce livre n'était pas français. « Je voudrais bien, au moins, répondit-elle gaiement, en apprenant que l'ouvrage était mis au pilon, que le ministre m'en envoyât des cartons pour mes bonnets. » Tout ce que la tyrannie peut inventer de vexations fut alors exercé contre elle. Enfin, en la reléguant dans son château de Coppet, en Suisse, on lui interdit de s'en éloigner de plus de deux lieues.

Au milieu de toutes ces rigueurs eut lieu un changement, qui est un événement dans la vie de madame de Staël. Elle contracta, avec M. de Rocca, jeune officier français, pénétré pour elle de l'amour le plus vif, d'un amour presque romanesque, une nouvelle union qui fut tenue secrète. Madame de Staël ne pouvait à aucun prix renoncer au nom sur lequel elle avait répandu tant d'illustration. Un fils naquit de cette union. Elle avait eu de son premier mari, mort en 1802, deux fils, dont l'un avait

péri, jeune encore, dans une affaire d'honneur, et une fille, qui devint ensuite la duchesse de Broglie.

Échappée de son château de Coppet, madame de Staël alla chercher un asile jusqu'en Russie; car le monde français était comme autrefois le monde romain, et c'est à peine si les victimes du despotisme impérial pouvaient trouver un abri en Europe. De la Russie, madame de Staël passa en Suède, puis en Angleterre; et c'est à Londres qu'elle apprit que par la chute de Napoléon les portes de la France lui étaient rouvertes. Mais ce bonheur coûtait trop cher à son âme vraiment française. Comme un de ces hommes sans patrie, qui la connaissait mal, croyait devoir la féliciter de la prise de Paris, elle lui répliqua vivement: «De quoi me faites-vous compliment, je vous prie? de ce que je suis au désespoir.»



(Madame de Staël.)

Quand le gouvernement constitutionnel parut libre pour la France, madame de Staël se rattacha à cet espoir. Les cent-jours la retrouvèrent aussi implacable ennemie de Bonaparte qu'elle l'avait jamais été. Elle quitta Paris avant le retour de l'empereur, et refusa d'y revenir, malgré ses instances, malgré cet avis flatteur, qu'on avait besoin de ses idées pour l'établissement du nouveau système constitutionnel. «Il s'est bien passé de constitution et de moi pendant douze ans, répondit-elle; et à présent même, il ne nous aime guère plus l'une que l'autre.» Toute fois la bataille de Waterloo avait fait une nouvelle blessure à l'âme de madame de Staël, et elle ne revit la France qu'après l'ordonnance du 5 septembre 1816. Mais tant de traverses, le spectacle des malheurs de son pays, des fatigues continuelles, des inquiétudes profondes pour la santé de son époux, avaient fini par altérer la sienne qui ne se releva plus. Le 14 juillet 1817, madame de Staël succomba à une maladie depuis long-temps sans espérance, à l'instant où, par ses

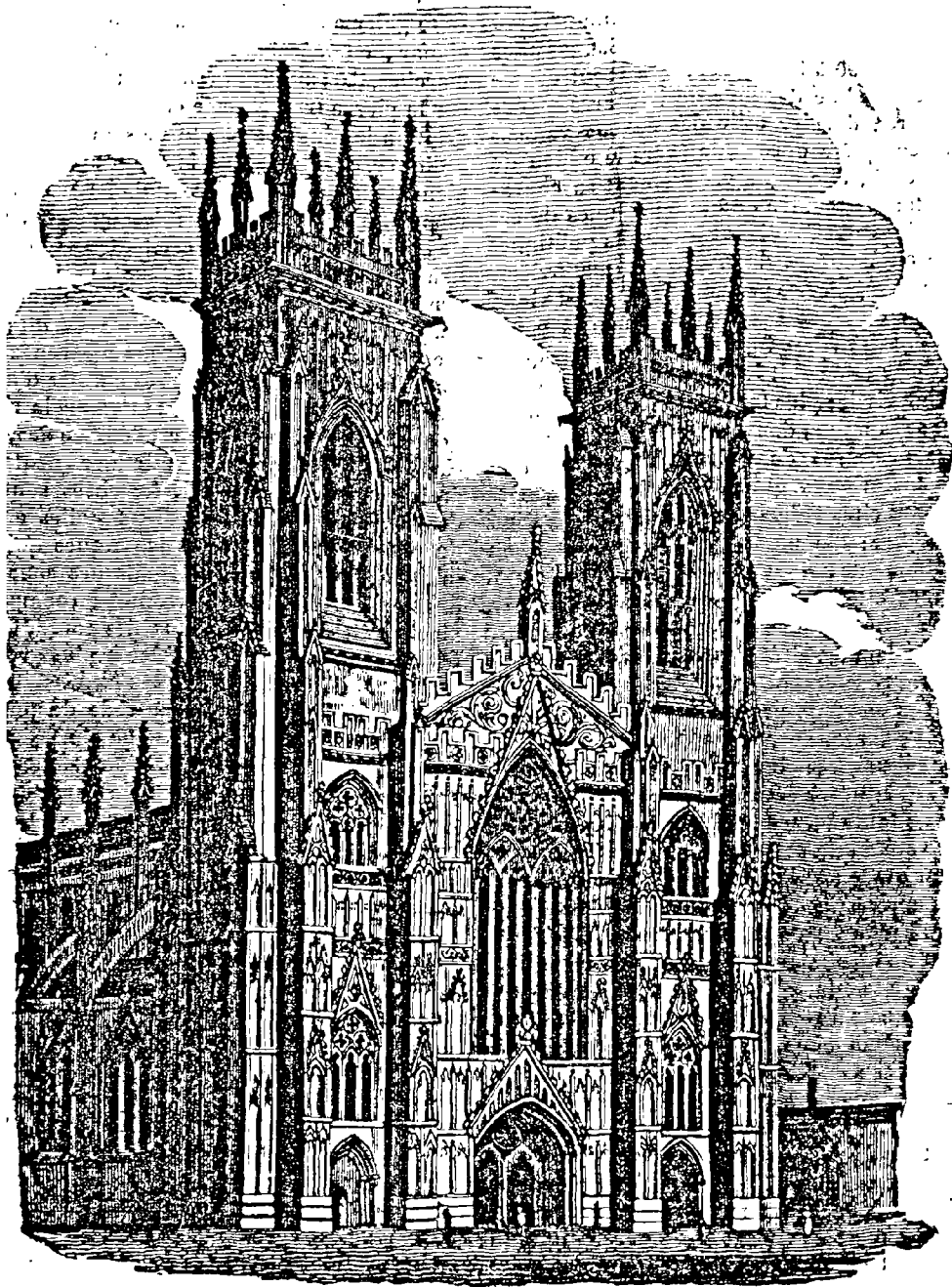
Considérations sur la révolution française, elle venait de s'élever à l'apogée de son talent, et de mettre le sceau à sa réputation d'écrivain.

Mais pour connaître cette femme célèbre tout entière, il faudrait encore l'avoir vue, l'avoir entendue dans son salon; ce salon qui, sous les bocages frais et riants de la Suisse, en face des belles rives du Léman, lui faisait si amèrement regretter le ruisseau de la rue du Bac. Là, elle était reine par l'éloquence de la conversation; là lui échappaient en abondance ces saillies, ces traits heureux, ces mots ou piquants ou profonds, dont plusieurs ne servent pas moins à caractériser son esprit que ses grandes compositions littéraires. «Un jour, ou dix ans, disait M^{me} de Staël, voilà ce qu'il faut pour connaître les hommes; les intermédiaires sont trompeurs.» Elle s'exprimait ainsi sur l'affectation et l'exagération qui lui étaient insupportables: «Il n'y a jamais de tête avec les gens affectés; le personnage adopté arrive en tiers, et c'est celui-là qui vous répond quand on s'adresse à l'autre.—Quand on met cent au lieu de dix, il n'y a pas plus d'imagination pour cela.» Remarquant avec justesse que les grandes démonstrations de sensibilité sont suspectes, elle disait: «Tous les sentiments naturels ont leur pudeur.» C'est encore à M^{me} de Staël qu'appartient ce mot, dont la société offre la perpétuelle application: «Les sottises des gens d'esprit sont les revenants-bons des gens médiocres.» Voyant à une certaine époque les abaissements se multiplier: «Il faudrait, une fois pour toutes créer la Francemarquise, s'écria-t-elle.»

L'influence que madame de Staël a eue sur son siècle, sous le rapport littéraire et politique, laissera des traces ineffaçables. Ce n'est pas que sa manière n'eût beaucoup de défauts; que ses opinions aient été toutes sans reproches; tous ses livres exempts d'erreurs: vive, ardente, sensible, exaltée, elle offrit tous les avantages, tous les inconvénients d'une imagination brillante et poétique. En littérature, ses écrits ont fondé une école qui achève de se perdre sous nos yeux, en se précipitant dans tous les écarts les plus ridicules, quelquefois les plus hideux. Beaucoup de ses jugements, soit en bien, soit en mal, ont été dictés par une passion, par un esprit de parti aveugle. C'est ainsi qu'elle a osé dire que Wellington était le plus grand général d'un siècle où Bonaparte avait vécu: c'est ainsi que dans son dernier ouvrage elle donna à son père des proportions historiques dont son idolâtrie filiale peut seule faire excuser l'exagération. Quoi qu'il en soit, il restera toujours assez de belles et bonnes actions dans la vie de madame de Staël, et, malgré des pensées qui ne soutiendraient pas l'examen, malgré l'audace du néologisme et des expressions plutôt cherchées que trouvées, assez de pages brillantes, assez de morceaux étincelants, de traits ingénieux ou d'une haute éloquence parmi ses livres, pour la faire accueillir par la postérité, au rang des esprits les plus généreux, et comme un écrivain qui honore son pays.

PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^o,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

LA CATHÉDRALE D'YORK.



La célébrité de la ville d'York, capitale du Yorkshire (située sur l'Ouse, à cinquante et quelques lieues de Londres), est tout entière dans les souvenirs et les monuments d'un autre âge. Si son nom est encore le titre d'un des fils d'Angleterre; si son maire, seul avec celui de Londres, reçoit la qualification de *lord*; si elle est restée le second siège archiépiscopal du royaume, on peut dire que ces

honneurs ne lui ont été conservés qu'en considération de sa grandeur passée. D'une population de 25,000 habitants environ, sans importance militaire, sans influence politique, sans puissance commerciale, sans activité manufacturière, cette ville ne peut vanter aujourd'hui que ses assises fameuses et ses courses renommées; mais dans l'histoire elle prend rang comme seconde capitale de la Grande-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

Bretagne, et pas une époque mémorable ne s'écoule sans faire briller son nom d'un éclat nouveau. Habitée par des empereurs sous la domination romaine, elle fut le tombeau de Sévère, de Constance-Chlore, et le berceau du grand Constantin, dans les troisième et quatrième siècles ; capitale du Northumberland pendant les invasions des Angles, des Saxons, des Danois (de l'an 400 à l'an 1000), elle reçut contre ses murailles le choc des flots de barbares qu'envoyait le Nord ; dernier asile des Saxons vaincus lors de la conquête normande (vers le milieu du onzième siècle), elle expia cruellement sa courageuse résistance ; théâtre de quelques-unes de ces luttes intestines qui fondèrent les droits politiques du peuple anglais (du douzième au quatorzième siècle), elle vit siéger des parlements, jurer et violer des chartes ; donnant son nom à l'un des partis célèbres dont des roses furent les cocardes (quinzième siècle), elle subit les vicissitudes d'une ardente guerre civile ; plus tard enfin (1644) commença sous ses murs, dans les plaines de Marston-Moor, les désastres de Charles I^{er}. Ces grands souvenirs historiques qui placent la ville d'York au-dessus des cités vulgaires, ne sont pas ses seuls titres de gloire ; elle possède, en outre, de nombreux monuments, dont un seul, la cathédrale, suffirait pour attester toute son antique splendeur. C'est là, en effet, un de ces édifices qui ne peuvent s'élever que dans les cités royales, dans les cités de premier ordre.

Commencé en 1227, pendant le règne d'Henri III, et achevé, soixante-sept ans après, sous Édouard I^{er}, le *Minster* est une des plus belles créations du style gothique, qui était, à cette époque, la forme architecturale de toute l'Europe, bien que les Anglais, dans leur vanité que cette communauté importune, prétendent avoir eu dès-lors une école nationale, parmi les œuvres de laquelle la cathédrale d'York devait être comptée. L'édifice immense, se développant sur une longueur de cinq cent vingt-quatre pieds, et sur une largeur de plus de cent, couvre deux acres de sa masse, que ne coupent ni n'interrompent aucune cour, aucun cloître. Imposant, gracieux, et semblable, pour des yeux de poète, à un vaisseau voguant en pleine mer, il offre dans son ensemble, suivant un voyageur, toute l'élégance et la chaste symétrie des monuments grecs. Cependant la tour centrale, qui élève sa tête à deux cent treize pieds au-dessus du sol, semble peut-être un peu lourde ; mais ce défaut n'est perceptible que parce qu'on la compare aux deux tours latérales, si sveltes, si élancées, presque transparentes même, tant leurs ornements sont légers et exquis. A l'intérieur se déploie toute l'opulence qu'annonce la majesté de l'extérieur, et l'œil étonné ne sait laquelle embrasser des merveilles, sévères et délicates, entassées avec profusion dans cette magnifique enceinte. La nef s'ouvre en huit arcades que forment des piliers, à cent pieds de hauteur, en épanouissant leurs chapiteaux : sur un mur qui la sépare du chœur sont rangées quinze statues grossières de rois, dont le temps a rongé la figure en pierre. Le premier est Guillaume, duc de Normandie,

qui conquiert l'Angleterre dans la plaine d'Uffingtons (de 1066 à 1087), et le dernier Henri VI, dont la naissance fut fêtée dans ses deux capitales, Paris et Londres, et qui périt assassiné au fond d'une prison (de 1422 à 1471). Lorsque après avoir contemplé cette galerie d'images royales, on pénètre dans le chœur, en marchant vers l'autel élevé de seize marches, l'art multiplie tellement ses chefs-d'œuvre sur la pierre transformée en dentelles, que la description la plus abondante ne saurait suffire à les indiquer. « Le travail de la sculpture est ici prodigieux, dit un narrateur auquel nous avons déjà emprunté quelques mots ; les fenêtres, chargées de brillantes peintures, n'excitent pas moins d'étonnement, et lorsqu'en vous montrant la plus vaste, ornée de figures de la Vierge angéliques comme celles de Raphaël, le sacristain vous dit : Voilà la merveille du monde ; vous vous surprenez à être de son avis, et vous répéteriez ces paroles d'un moine, tracées en latin sur un mur : « Comme la rose est la fleur des fleurs, ce temple est l'édifice des édifices. » Nous ne pouvons que mentionner encore les cinq croisées de l'aile du nord, fameuses sous le nom des *cinq sœurs* ; les trente-deux stalles en marbre du chœur, les précieuses mosaïques qui forment le pavé, les tombeaux magnifiques sous lesquels dorment tant d'illustres personnages ; compter les dix cloches disposées dans l'une des tours, et chiffrer les soixante quintaux que pèse la plus grosse d'entre elles.

La cathédrale d'York possède de nombreuses reliques, honorées jadis comme choses saintes, et conservées, depuis la révolution religieuse opérée par Henri VIII, comme objets de curiosité : des calices trouvés dans des tombeaux, des bagues pastorales, des crosses enrichies de figures et d'ornements. Deux coupes surtout sont dignes d'une attention particulière : la première, d'un modèle antique, donnée par un archevêque à une corporation de la ville d'York, porte cette inscription : « Quarante jours d'indulgence sont accordés à ceux qui boivent dans cette coupe, par moi Richard, archevêque. » La seconde, plus remarquable encore, est une coupe d'ivoire, dont un des chroniqueurs de la vieille Angleterre raconte ainsi l'histoire : « Ulphus, roi de Dum, voyant que sa succession serait un sujet de discord entre ses enfants, résolut de les mettre tous d'accord. Il se rendit à York avec la corne dans laquelle il buvait, il la remplit de vin, et fléchissant le genou devant l'autel, il donna à Dieu et au bienheureux saint Pierre ses domaines et possessions, laissant sa coupe en témoignage de ce don. » On peut encore compter maintenant parmi les reliques et les souvenirs de la cathédrale d'York, le chapitre (édifice octogone contigu à l'aile du nord), où l'on admire quarante-quatre belles stalles, de riches sculptures, d'élégants vitraux, et de bizarres chapiteaux de colonnes, et les restes d'une Vierge, dont la beauté n'a point désarmé le fanatisme presbytérien des soldats de Cromwell.

La plupart des scènes mémorables qui se sont passées dans la ville d'York ont eu, comme on peut le penser d'après le caractère religieux des siècles

écoulés, la *Minster* pour théâtre. Ce fut là qu'en 1297 les barons firent proclamer en grande pompe une des chartes arrachées à la faiblesse d'Edouard 1^{er}, et que l'évêque de Carlisle fulmina l'excommunication solennelle contre quiconque la violerait. Aujourd'hui, à chaque automne, la cathédrale se transforme en une salle de concert, et plus de cinq cents musiciens

viennent prendre part à cette fête musicale. Le temps et quelques accidents (tels qu'un incendie arrivé en 1829) ont dégradé maintes fois ce beau monument; mais l'art moderne s'étant attaché à reproduire les formes antiques et à leur appliquer même le vernis de la vétusté, le *Minster* semble avoir traversé les âges sans subir d'altération.

Le Paradisier rouge.

C'est dans son acception exactement rigoureuse qu'il faut prendre le nom donné à ces oiseaux. Ce nom n'était point une figure pour peindre la beauté céleste de leur plumage, mais bien une indication précise de la patrie dont on les croyait habitants. L'opinion qu'ils n'avaient point de pieds prévalut d'abord avec autorité; cette absurdité première devait mener à d'autres absurdités; elle fut la base des fables bizarres qui constituèrent pendant longtemps toute l'histoire des oiseaux du paradis. N'ayant point de pieds, ils ne pouvaient ni se nourrir, ni se reposer, ni se reproduire comme les autres oiseaux; il fallut donc leur créer un mode d'existence tout spécial; chacun alors proposa un système plus ou moins extravagant. Il fut établi, en principe général et nécessaire, que ces oiseaux merveilleux volaient perpétuellement, et que tous les actes de leur vie s'accomplissaient dans les airs. C'était en volant qu'ils prenaient le repos, le sommeil; qu'ils recueillaient les vapeurs, la rosée dont ils se nourrissaient; qu'ils pondaient, qu'ils couvaient même. Cette incubation aérienne était diversement expliquée: les uns prétendaient que la femelle déposait ses œufs dans les touffes de plumes placées sous ses ailes, et que la chaleur naturelle les y faisait éclore; les autres, plus ingénieux, soutenaient que le mâle recevait sur son dos, creusé en forme de nid, les œufs de la femelle, et qu'il portait ainsi toute sa famille en croupe: enfin, suivant une troisième opinion, ces oiseaux retournaient passer au paradis l'époque de la ponte et de l'incubation. Leur mort ne devait pas être moins extraordinaire que leur naissance et leur vie; lorsqu'ils devenaient vieux, disait-on, ils s'élevaient en ligne droite vers le soleil et s'allaient brûler à ce foyer divin. Nous laissons de côté d'autres fictions, telle que celle de ce roi plus petit qu'eux, qui dirigeait les paradisiers dans leurs voyages et auquel ils obéissaient servilement.

Le premier observateur exact et judicieux qui vint dire simplement que les oiseaux du paradis avaient des pieds, et qui ébranla ainsi d'un seul mot ce brillant échafaudage de merveilles, fut accueilli comme un imposteur, et pendant long-temps encore l'erreur accréditée l'emporta sur la vérité nouvelle. Mais, à la fin, les pieds, produits comme preuves à l'appui, convainquirent les plus opiniâtres partisans du surnaturel, et force leur fut d'admettre que la main des Indiens et non le caprice du Créateur avait mutilé les individus apportés

jusqu'alors en Europe. Aujourd'hui les oiseaux du paradis, ou paradisiers, ne se recommandent plus à une attention particulière, que par la disposition et la conformation étranges de leurs plumes et par la magnificence de leur robe.

Ces oiseaux, répandus dans les îles d'Arou, des Papous, et dans la Nouvelle-Guinée, se divisent en plusieurs espèces, qui, bien que différentes par la grosseur, et par les teintes du plumage, reproduisent toutes les traits généraux de leur belle famille. La description du *Paradisier Rouge*, que représente notre gravure, pourra donc être considérée dans son ensemble comme le portrait commun de tous ses parents et alliés. Il a environ neuf pouces de longueur du bout du bec à l'extrémité de la queue; sa grosseur est celle d'un pigeon. Son bec est droit, quadrangulaire, convexe à la partie supérieure, pointu et robuste. Ses pattes sont fortes, nerveuses et armées d'ongles crochus et tranchants. Ses formes, en général, n'offrent rien qui ne soit assez vulgaire; mais la peinture du plumage est de la plus grande richesse, et quelques plumes présentent dans leur structure des bizarreries fort remarquables. De chaque côté de la queue se recourbent gracieusement deux filets, longs d'environ deux pieds, convexes en dessus, concaves en dessous, aplatis latéralement et terminés en pointe. L'ornement ajouté aux ailes n'est pas moins extraordinaire. Immédiatement au-dessous de chacune d'elles, se détache du flanc et se dirige en arrière, en décrivant un demi-cercle, un bouquet de plumes assez semblables aux filets de la queue, mais beaucoup moins long. C'est de ce bouquet de plumes, qui sert aux Indiens à orner la poignée de leurs armes, que les modes européennes ont fait une des plus élégantes parures de la tête des dames. Les plumes du paradisier rouge, d'un noir velouté autour de la base du bec, sont d'un vert d'émeraude sur le front et sur le devant de la gorge, d'un jaune de paille au-dessus du cou, sur le dos et sur les côtés de la poitrine, et prennent enfin sous le ventre et sur le croupion une teinte brunâtre. Les filets sont d'un noir luisant, et les plumes placées sous les ailes, après s'être teintes d'un rouge de sang jusqu'aux trois quarts de leur longueur, deviennent blanches à leurs extrémités.

Si les formes des paradisiers ont été dessinées avec assez de fidélité, leurs mœurs ne sont encore qu'imparfaitement connues, et ce n'est qu'à travers mille contradictions que nous avons pu rassembler les détails suivants. Bien loin de se nourrir de vapeurs et de rosée, les paradisiers, que la conformation de leur bec, de leurs ongles, et quelques autres analogies rapprochent de la famille vorace

des geais, des pies et des corbeaux, font la guerre aux petits oiseaux, ou du moins aux gros insectes et aux papillons. Cependant ils sont en même temps frugivores, et préfèrent à toute autre nourriture les



(Le Paradisier rouge.)

baies des muscadiers et des arbres à épices. Réunis en troupes, ils émigrent d'île en île, de même que nos grives, de province en province, afin d'arriver dans chaque contrée au moment où les fruits

mûrissent. Ils attendent pour se mettre en voyage le retour des moussons, consultent l'état du ciel, et prennent leur direction contre le vent, qui tient leurs plumes lisses et abattues. Quand les circonstances sont favorables, ils fendent l'air d'un vol non moins rapide et plus élevé que celui de l'hirondelle. Lorsque, malgré leurs précautions et leur prudence, ils sont surpris par un orage, la connaissance du danger qu'ils courent leur ôte tout jugement; ils perdent leur route et tourbillonnent au hasard : leurs bouquets de plumes, frappés en sens contraire par l'ouragan, se hérissent, se mêlent et embarrassent les ailes : l'oiseau, dans sa détresse, pousse des cris plaintifs, et, ballotté dans les airs comme une masse inerte, vient enfin tomber sur la terre, où l'attendent les Indiens qu'ont attirés ses clameurs. Avant même que des relations commerciales se fussent établies entre l'Europe et la Nouvelle-Guinée, les paradisiers étaient recherchés par les sauvages, non-seulement comme ornements, mais encore comme objet de culte et de vénération superstitieuse : une touffe de leurs plumes était un gage de bonheur pour celui qui la possédait; aussi l'art de les chasser était-il perfectionné. Le Papou les prenait à la glu, au lacet; il empoisonnait avec des coques du Levant les sources où les oiseaux venaient boire, ou bien enfin, caché dans de petites cages d'écorce, suspendues aux branches des arbres, il les abattait avec des flèches émoussées. Depuis que les Indiens peuvent vendre tous les paradisiers qu'ils prennent, aux conditions les plus avantageuses, ils ont redoublé d'adresse et d'activité dans leur chasse. Ils ont changé aussi en partie la préparation qu'ils faisaient subir à leurs victimes. Pour les rendre propres aux usages que leur assignaient la mode et la religion, les naturels leur arrachaient les pieds et quelquefois les ailes, et leur traversant le corps avec un fer rouge, ils les faisaient sécher à la vapeur du soufre. De là toutes les fables que nous ayons mentionnées. Maintenant les sauvages laissent aux paradisiers leurs pattes et leurs ailes. Il est à désirer qu'ils renoucent également à l'emploi du fer rouge et de la vapeur, qui, s'il conserve le coloris brillant du plumage, ôte aux formes du corps leur grâce et leur régularité.

Château et Pont Saint-Ange à Rome.

La philosophie n'a que des gémissements ou un rire de pitié pour le néant où la mort réduit toutes les grandeurs humaines; et toutefois c'est pour cette cendre que Juvénal trouvait si légère, même lorsqu'elle représentait la dépouille d'Annibal; c'est pour ce je ne sais quoi, qui, suivant Ovide; ne suffit pas à remplir une petite urne; pour ce je ne sais quoi qui, suivant Bossuet, n'a plus de nom dans aucune langue, que partout on a élevé des monuments, dont quelques-uns peuvent compter parmi les merveilles du monde : témoins les pyramides d'Égypte et le tombeau d'une sultane de l'Inde dont nous parlions dernièrement (voy. p.284).

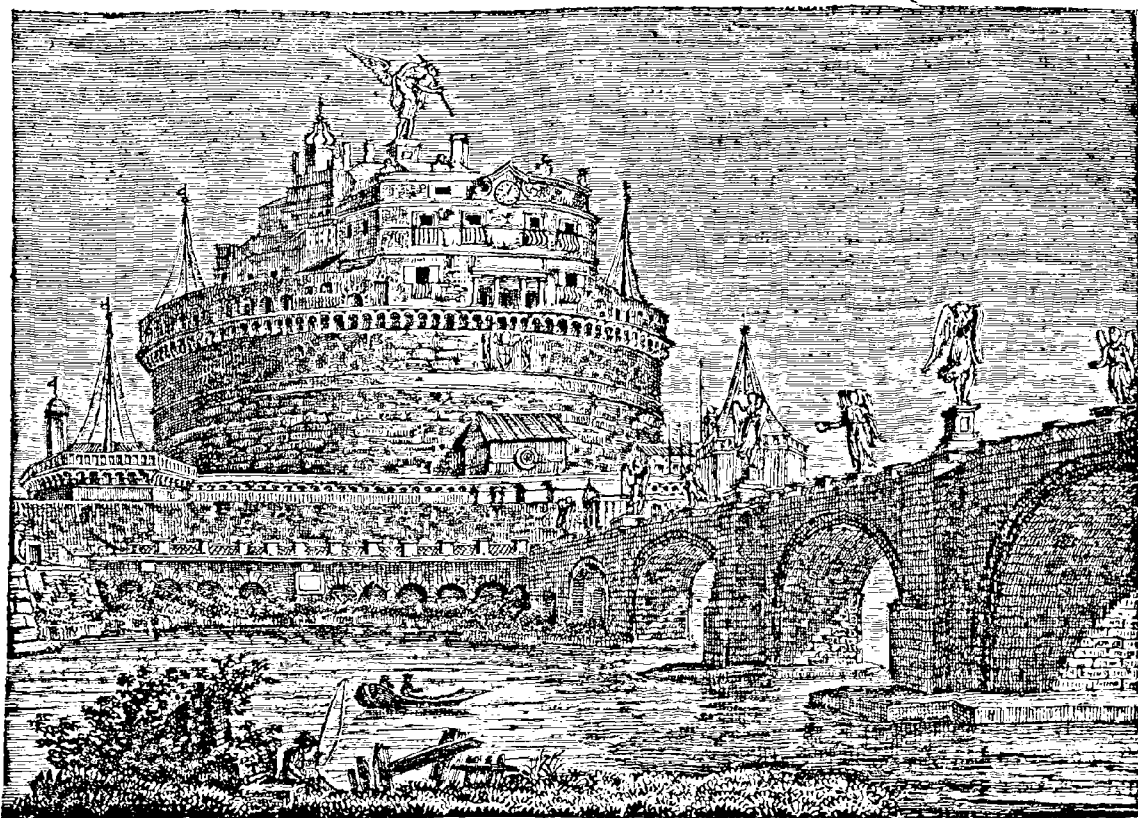
L'empereur Adrien, après s'être fait construire

un palais où il pût jouir des délices de la vie, et qui étalait un abrégé de tous les chefs-d'œuvre d'architecture de l'empire romain, voulut aussi avoir son palais de la mort. Ce n'est pas que la vanité des Césars se fût jusqu'alors passée d'un tombeau qui les séparât du vulgaire, même dans le néant. Celui qu'Auguste avait ordonné de bâtir était d'une magnificence, attestée encore aujourd'hui par ses débris. Il renfermait un grand nombre d'appartements, pour que chaque membre de la famille impériale eût le sien, et sans doute toutes les places n'étaient pas prises lorsque Adrien régnait. Mais Rome, que ce prince, ami des arts, embellit d'une foule d'autres monuments, eut un se-

cond mausolée impérial; uniquement peut-être parce qu'il vit dans l'édification d'un tombeau une nouvelle occasion de satisfaire son goût pour les grandes constructions architecturales.

Ce mausolée présentait un vaste soubassement carré, au-dessus duquel s'élevait un corps circulaire, composé de trois étages décroissants en forme de pyramide, le tout en marbre de Paros. Chaque étage, enrichi de colonnes de granit et de porphyre, était entouré d'une superbe galerie, décorée

des statues et des bas-reliefs des plus habiles artistes. Ce tombeau, qui porta le nom de môle Adrien, à cause de sa masse prodigieuse, se terminait par une riche coupole, au-dessus de laquelle se voyait une pomme de pin en bronze doré, contenant, dit-on, les cendres de l'empereur. Près de là le pont Élien, construit aussi sous Adrien, était l'un des plus magnifiques de l'Italie, et passe toujours pour le plus beau de ceux qui traversent le Tibre à Rome.



(Château et Pont Saint-André, à Rome.)

Les mausolées d'Auguste et d'Adrien ont eu depuis un triste sort : le premier est devenu une arène où l'on donne quelquefois des combats de buffles; un théâtre où, pendant la belle saison, les Romains se rassemblent tous les dimanches pour assister à des concerts et à des feux d'artifice; et quant à la destinée du second, elle est peut-être encore plus malheureuse. Constantin commença par le dépouiller de ses trois rangées de colonnes pour en orner l'intérieur de l'église Saint-Paul hors des murs. Plus tard, Bélisaire s'y étant fortifié contre les Goths qui l'assiégeaient, fit briser les statues dont l'édifice était décoré, pour en jeter les morceaux sur les assaillants. Telle est, du moins, l'opinion commune fondée sur l'autorité de Procope; mais on a essayé de la combattre, en alléguant qu'il ne devait guère rester de statues au môle Adrien, lorsque Bélisaire s'empara de Rome, puisque depuis soixante ans cette ville était au pouvoir des Barbares, et que probablement elles avaient été enlevées plus de deux siècles auparavant, en même temps que les colonnes qui entrèrent alors dans

la construction de Saint-Paul. Qu'importe, au surplus, la cause des dégradations de ce mausolée? Elles n'étaient déjà que trop réelles, et ont dû aller sans cesse en augmentant à travers les différentes transformations qu'il a subies. Après avoir servi de forteresse aux Goths, après avoir abrité, comme le Colysée, quelques-uns de ces petits tyrans qui désolèrent Rome pendant les ix^e et x^e siècles; le môle Adrien, couvert enfin par les papes en citadelle régulière et en prison d'État, a pris le nom de château Saint-André. On a remarqué que les fortifications en furent commencées par le pape Boniface IX avec l'argent qu'il reçut des Romains pour revenir à Rome célébrer le jubilé: ainsi ce peuple, toujours passionné pour les spectacles, sacrifiait à sa folie les derniers restes de sa liberté.

Réduit à la moitié de ses dimensions primitives, le château Saint-André offre une espèce de tour large et basse, ayant six cents pieds de circonférence et cent pieds d'élévation, bâtie en pierres de taille énormes, et environnée d'un profond fossé. Au sommet se voit une figure en bronze représen-

tant un ange armé d'une épée. Un long passage couvert, sur arcades, dont la grosse maçonnerie produit un assez bel effet à travers les colonnes de la place Saint-Pierre, conduit du Vatican au château, afin que les papes, en cas de révolte ou d'émeute, puissent y trouver un refuge.

Le château Saint-Ange est sous la direction d'un commandant. Une garnison de troupes pontificales occupe les appartements du rez-de-chaussée; les autres renferment les prisonniers, et ont eu plus d'une fois des personnages célèbres pour habitants. Le fameux Cagliostro y fut détenu, et le souvenir d'une tentative qu'il fit pour en sortir est encore vivant sur les lieux. Feignant d'être attaqué d'une maladie mortelle, il demanda les secours d'un confesseur. Un capucin s'étant rendu à ses désirs, il commença sa confession d'une voix faible et expirante; puis tout à coup il se jeta sur le moine et voulut l'étrangler, afin de prendre ses habits et de s'évader au moyen de ce déguisement. Le capucin se débattit et appela la garde, qui empêcha Cagliostro d'achever son crime.

Un voyageur moderne (M. Valery) raconte en ces termes une visite qu'il fit au château Saint-Ange : « Ma descente aux flambeaux dans les souterrains, avec des soldats et des geôliers, après avoir traversé la population de prisonniers et de

forçats qui remplissent le château, donnait à notre expédition un air de roman. Tous ces forçats ne sont cependant ni des brigands ni des criminels; car la peine des galères s'applique, à Rome, aux simples délits correctionnels, comme rixes, voies de fait, et même pour avoir sifflé ou fait du bruit au spectacle. Les fouilles qui se faisaient alors ont conduit jusqu'à l'ancienne porte du tombeau, qui était précisément en face du pont, ainsi qu'au chemin en spirale pavé en mosaïques à fond blanc, qui conduisait aux diverses chambres sépulcrales. De la plate-forme, à laquelle il est indispensable de monter, on jouit d'une admirable vue. » Ajoutons que cette vue domine du côté du nord le champ où Cincinnatus quitta sa charrue pour prendre le commandement de l'armée romaine.

Le pont Élien, devenu aussi le pont Saint-Ange, a été plus respecté du temps et des Barbares que le môle Adrien. Sauf quelques légères réparations et les parapets, il n'a point subi de changements essentiels. Il a avec notre pont de la Concorde à Paris cette ressemblance, que des statues colossales y ont été placées au point de rencontre des arches. Ces statues, au nombre de dix, figurent des anges tenant les instruments de la passion. Elles sont l'ouvrage du Bernin et de ses élèves, à qui elles ne font pas beaucoup d'honneur.

HISTOIRE DE FRANCE.

CHILPÉRIC.

Le royaume des Francs, partagé pendant près d'un demi-siècle entre les enfants de Clovis, avait deux ans reconnu un seul chef, Clotaire I^{er}, qui s'était ainsi vu à la tête d'un des plus vastes États de l'univers. Ce royaume comprenait la Gaule romaine tout entière, moins la Septimanie ou le bas Languedoc; et dans la Gaule rentraient alors la Savoie, la Suisse, les provinces rhénanes et la Belgique. Au-delà du Rhin il s'étendait sur toute l'ancienne France entre le Rhin et le Weser; sur les duchés d'Allemagne, de Thuringe, de Bavière; sur le pays des Frisons et sur celui de Saxons eux-mêmes. Quel puissant empire ces diverses nations n'eussent-elles pas formé, s'il y avait eu un gouvernement, une administration civile, une action commune, toutes choses qui manquaient complètement dans ces temps barbares, et qui font la force de la France moderne!

Clotaire I^{er}, au moment de sa mort, ne laissait que quatre fils, Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert. Le partage du royaume, fait entre les fils de Clovis, servit de base à celui que firent entre eux les fils de Clotaire. Le sort donna à Caribert Paris pour capitale; à Gontran, Orléans; à Chilpéric, Soissons; à Sigebert, Reims. Les provinces transrhénanes, plutôt alliées que sujettes, furent à peine considérées dans le partage; on les regarda comme une annexe de l'Austrasie, ou France orientale; et à ce titre elles échurent à Sigebert, qui transporta sa

résidence à Metz, pour se trouver un peu plus au centre de ses États. La Bourgogne fut donnée à Gontran; Chilpéric eut la Neustrie, et Caribert l'Aquitaine.

Ce quadruple règne fut loin d'être aussi utile, aussi glorieux pour la nation française que celui des successeurs immédiats de Clovis. Les fils de Clotaire n'ont guère laissé d'autres souvenirs que des guerres civiles, des crimes, et leurs mariages multipliés, ou plutôt leurs adultères, qui eurent une si fatale influence sur cette époque, en excitant la rivalité sanguinaire de Frédégonde et de Brunehaut.

Au commencement du règne des quatre frères, une guerre redoutable menaça les frontières orientales de l'empire des Francs. De nouveaux Barbares, qu'on nommait les Avars ou les Huns, vinrent du centre de l'Asie au pied du Caucase, traversèrent le Tanaïs et le Borysthène, et s'avancèrent dans le cœur de la Pologne et de la Germanie. Ils envahirent la Thuringe, et donnèrent à Sigebert une occasion de prouver par sa vaillance que le sang de Clovis coulait dans ses veines. Il marcha contre eux, leur livra bataille sur les bords de l'Elbe, les défit, les poursuivit jusqu'au Danube, et traita ensuite de la paix avec leur roi dont il accepta l'amitié.

Pendant son absence, Chilpéric s'empara de Reims, entra dans l'Austrasie, et mit ses villes à contribution. Revenu en Neustrie, le vainqueur des Avars se vengea sur la Neustrie de l'injuste conduite de son frère; il entra à Soissons avec son armée, il enleva Théodebert fils de Chilpéric, et ne le rendit à son père que lorsqu'une paix, qui fut mal observée, eut été confirmée entre eux par des serments mutuels.

Une nouvelle guerre étrangère ne tarda pas à éclater sur un autre point des frontières de la monarchie française. Les Lombards, qui venaient de conquérir l'Italie, firent une irruption dans le royaume de Bourgogne, en 570, vainquirent l'armée de Gontran, commandée par Amatus, patrice d'Arles, et remportèrent en Italie un immense butin. Une seconde invasion, qu'ils exécutèrent l'année suivante, n'eut pas le même succès. Ennius Mummolus, Gaulois ou Romain de naissance, avait été nommé patrice par Gontran, c'est-à-dire chef de l'armée. Il surprit les Lombards dans une forêt près d'Embrun, les entoura et les attaqua avec une telle furie qu'il les détruisit presque entièrement.

Tandis qu'il relevait la gloire des Francs, les rois Gontran, Chilpéric et Caribert la souillaient par leurs désordres. Après avoir répudié sa femme Ingoberge, Caribert épousa successivement les deux filles d'un artisan en laine, dont l'une était religieuse, et Theudechilde qui avait pour père un gardeur de brebis. Saint Germain, évêque de Paris, l'accusa hautement d'inceste, d'adultère et de sacrilège : Caribert méprisa ses remontrances. Gontran, ayant pris d'abord pour concubine une villageoise, épousa ensuite la fille du duc Magnacaire, et finit par l'abandonner pour une de ses suivantes, qu'il fit reine à sa place. Mais le plus impudique des fils de Clotaire, et celui qui signala son règne par les plus effroyables cruautés, ce fut Chilpéric. Père de trois enfants, Mérovée, Théodebert et Clovis, qu'il avait eus de la reine Audovère, il la relégua dans un couvent, à l'instigation d'une fille de basse extraction, avec laquelle il vivait dans un commerce criminel et qui avait pris sur lui le plus funeste ascendant : c'était la fameuse Frédégonde. Cependant Chilpéric, honteux de ce lien scandaleux, voulut imiter son frère Sigebert qui venait d'épouser Brunehaut, fille d'Athanaigilde, roi des Visigoths, et demanda en mariage Galswinthe, sœur de cette princesse.

Sur ces entrefaites mourut Caribert, qui n'avait régné que pour montrer des vices et des faiblesses. Comme il ne laissait que des filles, ses frères partagèrent entre eux son royaume, avec cette condition que Paris, qui semblait déjà devoir donner une trop grande prépondérance à son possesseur, appartenait également à tous trois. Si leurs frontières étaient entremêlées avant cette époque, elles le furent bien davantage maintenant ; et cet enchevêtrement de leurs provinces respectives, devenant une source intarissable de mécontentements et de querelles, il en advint qu'une guerre civile succéda à l'autre, presque sans interruption, et que chaque royaume fût dans toutes ses parties constamment exposé au pillage et à la désolation.

Et comme si ce n'était pas assez de cette cause de troubles et de calamités, Brunehaut et Frédégonde, semblables aux deux furies de la vengeance et de l'ambition, semblèrent concourir avec une égale ardeur à qui attirerait le plus de maux sur leur malheureuse patrie. Car Frédégonde était reine ; Galswinthe, il est vrai, avait été un obstacle à ses desseins ; mais Galswinthe, d'abord négligée, puis

ensuite outragée, maltraitée par Chilpéric et son indigne maîtresse, fut trouvée un matin étranglée dans son lit. Chilpéric donna des larmes à cette mort, dont il était l'auteur, et au bout de quelques jours il épousa Frédégonde. Ce crime et ce mariage indignèrent les Francs ; Brunehaut jura de venger sa sœur : les rois d'Austrasie et de Bourgogne prirent les armes, et la France ne fut plus qu'un théâtre de discordes sanglantes.

La nécessité de repousser de nouvelles invasions des Avars, contre lesquels Sigebert marcha encore une fois, et des Lombards qui retrouvèrent leur ancien vainqueur, le patrice Mummolus, pour les attaquer, les battre et leur faire passer à jamais l'envie de rentrer dans la Gaule, ne préserva pas long-temps la France de la guerre civile. La haine mutuelle que se portaient Chilpéric et Sigebert, encore envenimée par l'aversion de leurs deux femmes, éclata bientôt dans toute sa violence. Théodebert, fils aîné de Chilpéric, se jeta dans l'Aquitaine austrasienne qu'il mit à feu et à sang. Il y brûla les églises, pilla les couvents, tua les prêtres, livra les religieuses à la brutalité de ses soldats, et fit souffrir plus de maux aux chrétiens, à ce qu'assure Grégoire de Tours, qui, à cette époque, occupait depuis une année son siège épiscopal, que Dioclétien n'en avait infligé au monde romain. Sigebert appela à son secours les Germains, les conduisit dans les provinces de Chilpéric, et y exerça d'horribles représailles. Cependant les seigneurs francs d'Austrasie et de Neustrie, ceux qui, sous le nom d'austriens, de leudes, de ducs, de comtes, commençaient la noblesse féodale, s'interposèrent entre les deux rois, et la paix fut signée.

Dès que l'armée germanique de Sigebert eut repassé le Rhin, Chilpéric n'eut rien de plus pressé que de rompre cette paix. Sigebert réunit de nouveau ses forces, rentra dans Paris à la tête d'une armée formidable, et chassa Chilpéric devant lui. Frédégonde emmena son époux dans Tournai, où ils s'enfermèrent avec leur famille. Une ruine inévitable les menaçait ; Sigebert s'avancait contre eux ; mais une ressource restait encore à Frédégonde, le crime, et deux de ses affidés allèrent poignarder Sigebert (575), au moment où les seigneurs neustriens venaient de le reconnaître pour roi, en l'élevant sur le pavois.

L'assassinat de Sigebert précipitait Brunehaut du faite des grandeurs au comble de l'infortune. Son fils Childebert, jeune enfant de cinq ans, conduit à Metz par le duc Gondobaud, fut proclamé roi d'Austrasie, le jour de Noël 575. Nos anciennes chroniques parlent ; pour la première fois à cette époque, de ces maires du palais, qui devaient finir par remplacer les rois, non comme usurpateurs, ainsi qu'on l'a cru long-temps, mais comme plus dignes de régner, au jugement des Francs. Les Austrasiens, en élisant un roi mineur, mirent à la tête des affaires de leur royaume un magistrat, chargé de rendre la justice et de commander les armées. Ce premier majordome ou maire du palais s'appelait Gogon.

Pendant que les Austrasiens se constituaient ainsi

Un gouvernement beaucoup plus aristocratique que monarchique, leur reine, Brunehaut, prisonnière à Rouen, attendait avec anxiété ce qu'ordonnerait d'elle son implacable rivale. Exilée, captive, dénuée de secours, mais toute-puissante par sa beauté, elle séduisit Mérovée, et l'évêque de Rouen Prétextat, n'écoulant que son inimitié pour Chilpéric, les unit secrètement. Informé de cet hymen de son fils, Chilpéric accourut, sépara les nouveaux époux, fit resserrer plus étroitement Brunehaut, et bientôt après, Mérovée, rasé et relégué dans un monastère, fut privé de ses droits au trône. Gontran, roi de Bourgogne, qui jusqu'alors avait pris tour à tour le parti de Sigebert et de Chilpéric, réclama hautement la délivrance de Brunehaut. De nouvelles guerres civiles s'ensuivirent. Brunehaut, rendue à la liberté, ne s'occupa qu'à susciter partout des ennemis à Chilpéric. Dans cette confusion, Frédégonde espérait qu'elle pourrait se défaire plus facilement des fils aînés de Chilpéric, qui fermaient le chemin du trône à ses propres enfants. Déjà Théodebert était mort (574) en combattant dans le Poitou; Mérovée, qui parvint à se sauver de son monastère, fut assassiné par ordre de Frédégonde. Un sort pareil attendait Clovis, le troisième et dernier fils de Chilpéric et d'Audovère. Cette malheureuse reine, en butte à la rage de Frédégonde, périt aussi d'un supplice cruel. Une fille qui lui restait fut enfermée dans un monastère, après avoir été déshonorée par d'infâmes satellites.



(Chilpéric.)

Ce n'est pas lorsqu'ils se montraient si barbares envers leur famille, que Chilpéric et Frédégonde pouvaient user de douceur et de justice envers leur peuple. Les Francs, accablés d'impôts, soumis à toutes sortes de vexations, suivant les caprices frénétiques du roi, murmuraient de toutes parts. Il fallut que les malheurs qui vinrent fondre sur lui, que la mort successive de plusieurs enfants que lui avait donnés Frédégonde lui fissent croire

à la vengeance du ciel, pour qu'il se déterminât à mettre des bornes à sa cupidité. Veut-on, au reste, un trait qui, entre cent autres, révélera toute la tyrannie de ce roi? un passage de Grégoire de Tours va nous le fourvoir.

Chilpéric et Frédégonde avaient une fille qui fut demandée en mariage pour un fils du roi des Visigoths. Des trésors considérables furent destinés pour dot à la princesse, et on résolut de la faire accompagner par un grand nombre de serfs fiscaux, réduits à cause d'elle en esclavage. « Plusieurs de ces hommes, dit Grégoire de Tours, ne voulaient point partir; le roi les fit jeter en prison, pour pouvoir ensuite les envoyer plus aisément avec sa fille. On assure que quelques-uns, craignant d'être séparés de leurs parents, s'étranglèrent de désespoir. Le fils était ôté à son père, la mère à sa fille; ils partaient au milieu des gémissements et des malédictions, et les pleurs qui se répandaient alors dans Paris pouvaient se comparer à ceux qu'on versa en Égypte. D'autres, d'une naissance plus relevée, qui étaient également contraints de partir, firent leur testament pour donner tous leurs biens aux églises, les déclarant exécutoires dès leur entrée en Espagne, comme s'ils étaient morts. »

Un crime mit fin à tant de crimes: Chilpéric, revenant de la chasse à sa maison de Chelles, près de Paris, reçut, en descendant de cheval, deux coups de poignard qui le laissèrent sans vie (584). On accusa de ce meurtre Frédégonde et Brunehaut. Quelques auteurs ont écrit que le roi venait de découvrir la liaison criminelle de la reine avec un leude, nommé Landry, et qu'ils l'assassinèrent pour échapper à sa vengeance. Un autre chroniqueur, Frédégaire, rejette le forfait sur Brunehaut qui ne pouvait pardonner à Chilpéric la mort de ses deux époux, Sigebert et Mérovée.

Chilpéric a été nommé par Grégoire de Tours, le *Néron* et l'*Hérode* de la France. Violent, perfide et cruel, il terminait ordinairement ses ordonnances par ces paroles: « Et si quelqu'un méprise ces ordres, qu'on le punisse en lui arrachant les yeux. » Il fonda des monastères et bâtit des églises pour expier ses forfaits; il craignait le clergé et le détestait. « Notre fisc est devenu pauvre, disait-il, nos richesses sont à présent le patrimoine des églises; les évêques deviennent les vrais administrateurs des nations; le sceptre n'est plus qu'un ornement inutile dans la main des rois; les beaux jours de leur gloire sont passés; le clergé a tout envahi. »

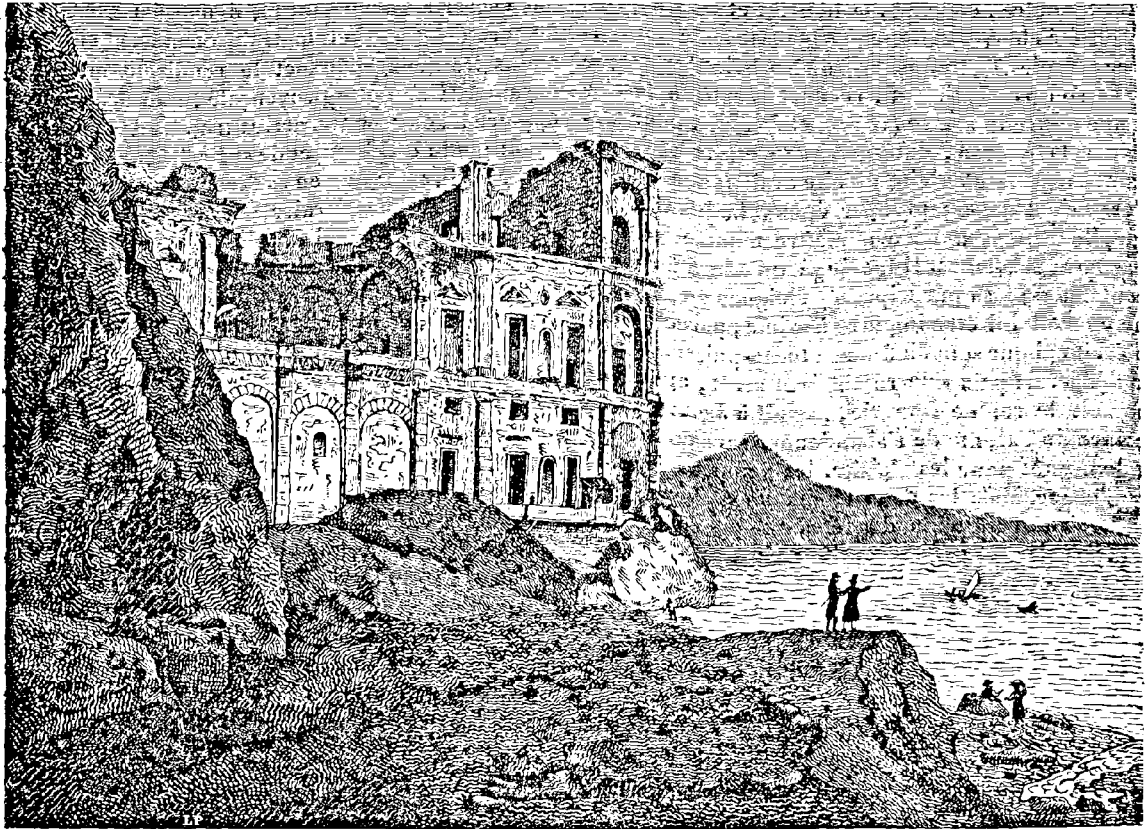
Comme personne n'aimait ce roi, personne ne le regretta; et, au moment de sa mort, il fut abandonné de tout le monde. Un évêque qui, pendant trois jours, lui avait fait vainement demander une audience, prit seul soin de son corps et lui rendit les honneurs funèbres.

ERRATUM.

Page 336, deuxième colonne, ligne 81, au lieu de abaissements, lisez anoblissements.

PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^o,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.

Le Palais de Jeanne de Naples.



Des souvenirs de malheur et de crime se rattachent au nom de la reine dont le palais que représente notre gravure fut la demeure, et son règne est l'époque la plus dramatique des annales de Naples, si pleines d'événements. Descendant de la maison française d'Anjou que la victoire de Bénévent (1266) plaça sur le trône de Naples et que les vèpres siciliennes (1282) n'en firent point descendre, Jeanne, petite-fille du sage roi Robert d'Anjou, avait été fatalement douée. Si belle que le pincean même de Léonard de Vinci, qui reproduisit ses traits, n'aurait pu créer mieux, elle avait l'esprit brillant et léger, le cœur tendre et ardent; une union mal assortie développa rapidement tous les germes de faute et de misère que renfermaient ces dons funestes.

Fiancée, dès l'âge de sept ans, par politique, au fils du roi de Hongrie, à son cousin André, dont l'humeur était sombre et brutale, Jeanne, devenue reine de Naples à la mort de son aïeul (1343), n'avait donné que sa main à son mari; toutes ses affections appartenaient déjà au prince Louis de Tarente son autre cousin. Cette passion adultère, des conflits perpétuels pour l'autorité que chacun des époux voulait exercer de son seul et propre droit,

un défaut absolu de sympathie qu'une opposition de tout instant avait changée en une haine profonde, les intrigues des courtisans dont ces troubles servaient l'ambition et la cupidité, mirent bientôt le roi et la reine en hostilités ouvertes: un événement tragique termina leurs dissensions. André fut étranglé dans le couvent d'Averse, à côté de la chambre même de Jeanne (1345), par les créatures du prince de Tarente. Il fallut accorder à l'indignation générale le supplice de quelques conjurés subalternes, et des mesures furent prises pour qu'ils ne révélassent pas le nom de leurs puissants complices; mais Jeanne rendit elle-même ces précautions inutiles, et prit une part dans le crime, en épousant le prince de Tarente, que la clameur publique désignait comme le chef des assassins.

Le roi de Hongrie, Louis, vengea cruellement le meurtre de son frère sur les Napolitains. Rassemblant sa noblesse autour d'un drapeau noir, sur lequel était peinte la catastrophe du couvent d'Averse, il envahit le royaume de Naples (1347) et obligea Jeanne de fuir, avec son nouvel époux, dans ses états de Provence. Elle n'y trouva pas la sécurité qu'elle y cherchait. Là aussi André eut des vengeurs; les Provençaux révoltés jetèrent Jeanne

Les BURBAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

en prison. Ce fut dans cette situation désastreuse que, pour se rendre l'église favorable, elle vendit à Clément VI la possession d'Avignon, où siégeaient alors les papes. L'intervention du souverain pontife lui fit rendre, en effet, la liberté, et les Hongrois ayant été chassés d'Italie par la peste, elle put rentrer à Naples. Toutefois le roi de Hongrie, implacable dans son ressentiment, reparut bientôt à la tête d'une nouvelle armée (1350), et Jeanne, pour terminer la guerre, dut soumettre au tribunal du saint-siège la conduite qu'elle avait tenue lors de l'assassinat de son premier époux. La justification qu'elle réussit à faire admettre montre toute la barbarie du temps. Il fut jugé qu'elle était innocente et que sa participation éloignée au meurtre ne pouvait lui être imputée à crime, parce qu'elle n'avait agi que sous l'influence toute-puissante d'un maléfice. La paix que rétablit cet arrêt, auquel se soumit le roi de Hongrie, permit à Jeanne et au prince de Tarente de s'abandonner sans contrainte à leur goût pour les plaisirs, les pompes et la magnificence. Mais les deux époux ne recherchaient le bruit et l'agitation des fêtes que pour échapper aux soucis et aux dégoûts de la vie commune. Les habitudes voluptueuses et efféminées du prince de Tarente n'avaient point corrigé la grossièreté de son caractère; il se livrait avec brutalité aux emportements d'une jalousie que les égarements de la reine ne justifiaient que trop, et la cour de Naples était le théâtre de querelles ignobles, poussées jusqu'à la violence et aux coups. André même avait été jadis moins odieux à Jeanne. Louis de Tarente, mourant en 1362, ne fut pas plus pleuré.

Malheureuse dans une union qu'avait formée la politique, malheureuse dans un mariage d'inclination, Jeanne ne se donna pas moins un troisième époux : elle ne trouva pas davantage le bonheur dans ce nouvel hymen. Jacques d'Aragon, guerrier inquiet, ambitieux, et tout entier au désir de reconquérir son royaume de Majorque, ne faisait que peu de cas des délices de Naples. Pour le conserver auprès d'elle, la reine fut obligée de le retenir prisonnier. Mais il s'échappa, après six mois de captivité, et alla consumer en Espagne une vie agitée et aventureuse.

Ainsi, veuve de fait, pour la troisième fois, par la fuite de Jacques, Jeanne, lorsqu'elle le fut devenue de droit par sa mort (1375), s'occupa aussitôt de lui chercher un successeur. Elle porta son choix sur un cadet de la maison de Brunswick, sur le prince Othon, qui, soldat de fortune, s'était fait, en gâtteroyant en Italie, une réputation éclatante de bravoure, de générosité et de vertus chevaleresques. Les événements politiques vinrent troubler l'heureux avenir que les qualités de ce quatrième époux semblaient enfin promettre à Jeanne. N'ayant pas d'enfants, elle avait adopté son cousin Charles de Duras. Élevé à la cour de Hongrie dans la haine et le mépris des Napolitains, et animé d'ailleurs d'une ardente ambition, l'ingrat Duras n'attendit pas que la mort de sa bienfaitrice lui donnât le trône. Lorsque la querelle entre les papes Clément VII et Urbain VI eut commencé le grand

schisme d'Occident, la reine de Naples avait pris parti pour Clément VII; et Urbain VI l'avait déclarée dépouillée de sa couronne qu'il avait offerte à Charles de Duras. Celui-ci l'accepta, et s'étant fait sacrer à Rome (1381), il marcha sur Naples. Le sort des armes et la trahison mirent entre ses mains les deux époux et le rendirent maître du royaume. Une flotte provençale, que Jeanne avait appelée à son secours, arriva trop tard; mais Duras ayant voulu qu'elle usât de son influence pour disposer les Provençaux en sa faveur, la reine, captive, fit proclamer, au contraire, par ses capitaines, Louis d'Anjou (oncle du roi Charles VI de France) roi de Naples, en vertu de l'adoption qu'elle en avait faite pour son héritier, après que son déloyal cousin se fut armé contre elle. Jeanne paya de sa vie cet acte de courage et d'audace. Charles Duras la fit étouffer sous un lit de plumes dans le château de Muro, le 22 mai 1382.

Cette fin déplorable est devenue une sorte de réhabilitation pour la mémoire de Jeanne. L'infortune n'est pas d'ailleurs son seul titre à l'indulgence. Plusieurs actes de sa vie annonçaient une âme bienfaisante et généreuse : quelques lois rendues sous son règne indiquaient une haute intelligence, et ses efforts pour rétablir l'ordre et la tranquillité dans le royaume, pour soulager la misère publique, montraient que l'arrangement des fêtes n'était pas le seul objet de sa sollicitude et n'absorbait pas toute sa pensée.

L'IBIS SACRÉ.

L'ibis est comme le paradisier (*voyez page 339*), un de ces oiseaux qui offrent plus d'erreurs à combattre, plus d'assertions invraisemblables à discuter que de vérités positives à établir, avec cette différence, que si l'on connaît à peine le paradisier, les auteurs les plus anciens parlent de l'ibis, que la religieuse vénération dont il était l'objet en Égypte, recommandait à leur attention. L'ibis, en effet, était devenu l'emblème de l'Égypte, qui est presque toujours désignée par la figure de cet oiseau dans les hiéroglyphes; on trouve peu d'images ou de caractères plus souvent répétés sur les murailles des temples, sur les obélisques, sur les médailles, sur la base des statues. Il y avait peine de mort, dans ce pays, contre celui qui tuait les ibis, et ce culte superstitieux qui les protégeait pendant leur vie, faisait aussi qu'on embaumait leurs corps avec autant de soin que les cadavres humains. Les prêtres, d'ailleurs, assuraient que les dieux, s'ils daignaient se manifester sous une forme sensible, prendraient la figure de l'ibis.

Tant de respects prodigués à ces oiseaux, expliquent comment leur histoire a été chargée des fables les plus étranges. On a dit d'abord qu'ils se fécondaient et s'engendraient par le bec. Un auteur a parlé d'une merveille plus étonnante encore : il raconte que, selon les anciens, le basilic naissait d'un œuf d'ibis, formé, dans cet oiseau, des venins de tous les serpents qu'il dévorait. D'autres ont

avançé que le crocodile et les serpents touchés d'une plume d'ibis étaient aussitôt frappés d'immobilité, et que parfois ils mouraient sur-le-champ. Non-seulement l'oiseau divin passait pour vivre très long-temps, mais les prêtres d'Hermopolis prétendaient qu'il pouvait être immortel. On leur attribuait en outre une prédilection spéciale pour l'Égypte, et qui allait, dans l'opinion commune, jusqu'à les consumer de regrets si on les transportait hors de leur terre natale. Enfin les premiers historiens ont écrit que des essais de petits serpents venimeux, sortis de la vase échauffée des marécages, et volant en grandes troupes, eussent causé la ruine de l'Égypte si les ibis n'avaient été à leur rencontre pour les combattre et les détruire. Hérodote déclare s'être rendu sur les lieux pour s'assurer de ce phénomène. « Non loin de Butus, dit-il, aux confins de l'Arabie, où les montagnes s'ouvrent sur la vaste plaine de l'Égypte, j'ai vu les champs couverts d'une incroyable quantité d'ossements entassés, et des dépouilles de reptiles que les ibis y viennent attaquer et détruire au moment qu'ils sont près d'envahir l'Égypte. » Cicéron, en citant ce même fait, ne repousse nullement le récit d'Hérodote, et Pline semble le confirmer, lorsqu'il représente les Égyptiens invoquant religieusement leurs ibis à l'arrivée des serpents. Diodore de Sicile dit que jour et nuit l'ibis se promène sur les rives des eaux, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs, et détruisant en passant les scarabées et les sauterelles. Des autorités si graves ont dû donner le caractère de l'authenticité à l'histoire des combats des ibis contre les serpents; et Buffon lui-même, après avoir rejeté toutes les autres fables, admet cette histoire, en ajoutant qu'il reconnaît dans l'ibis un appétit véhément de la chair des serpents, ainsi qu'une forte antipathie contre tous les reptiles.

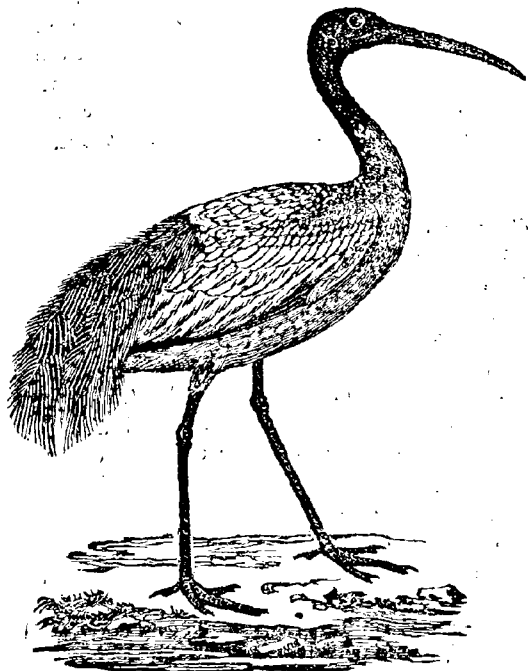
Un naturaliste de nos jours, procédant à l'examen de ces diverses assertions sur le service prétendu que les ibis rendaient à l'Égypte en la délivrant des serpents, et qui serait la principale cause de la grande vénération des Égyptiens, fait d'abord remarquer que l'organisation de ces oiseaux n'est pas propre à de pareilles entreprises. D'ailleurs ceux des animaux qui débarrassent un pays des espèces malfaisantes ne sont point poussés à cette guerre en raison de la haine qu'ils leur portent, mais au contraire par l'attrait qu'ils trouvent à les dévorer et à s'en repaître. On n'a pas non plus assez réfléchi que la nourriture des animaux est toujours la même, hors le cas de disette, qu'ils se gardent de provoquer; et que si les serpents étaient l'aliment naturel des ibis, loin de les empêcher de pénétrer dans la contrée que ceux-ci habitent, ils chercheraient bien plutôt à les y attirer, et les suivraient dans les lieux de leur retraite. Ajoutez à ces considérations que les terres sablonneuses conviennent aux serpents, tandis que les terrains humides sont recherchés par les ibis, et vous aurez de nouveaux motifs de regarder comme fabuleuse l'opinion d'Hérodote, d'autant plus que le premier naturaliste de la Grèce a passé sous silence l'antipathie des ibis pour les serpents, de même que leurs

combats. Quant aux énormes débris d'ossements qu'Hérodote dit avoir vus aux confins de l'Arabie, rien ne prouve qu'ils provenaient de la cause indiquée par cet historien, et il ne l'aura vraisemblablement supposée qu'en accueillant des bruits populaires avec trop de crédulité. Ces monceaux d'ossements ne se seraient pas conservés long-temps, s'ils n'eussent consisté que dans les petits os de reptiles incapables de résister aux attaques d'oiseaux aussi faibles que les ibis.

Ces objections nous paraissent irrésistibles; c'est à d'autres circonstances que nous attribuerons la vénération des Égyptiens pour les ibis, et sur ce point nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de nous ranger à l'opinion de M. Dumont. « Dans un pays où le peuple, fort ignorant, dit ce naturaliste, n'était dirigé que par des idées superstitieuses, il est naturel qu'on ait imaginé des fictions, pour exprimer avec énergie les heureuses influences du phénomène qui, chaque année, attire et retient l'ibis en Égypte. Sa présence constante aux époques de l'inondation qui triomphe de toutes les sources de corruption et assure la fertilité du sol, a paru aux prêtres et aux chefs du gouvernement la chose la plus propre à frapper vivement les esprits, et à faire supposer des rapports surnaturels et secrets entre les mouvements du Nil et le séjour de ces oiseaux aimables et de mœurs innocentes, considérés alors comme la cause d'effets exclusivement dus aux débordements du fleuve. »

L'ibis sacré est noir et blanc, avec des reflets sur plusieurs endroits du corps, c'est-à-dire qu'il a le plumage blanc, à l'exception de la tête et du cou qui sont nus, et la peau noire, ainsi que les extrémités des ailes et de la queue. Le bec est en grande partie courbé, et les jambes ressemblent à celles des grues. Toutefois cette description ne convient entièrement à l'ibis que lorsqu'il est adulte et qu'il a déjà éprouvé quelques mues; car, dans sa jeunesse, l'espace compris entre les yeux et le bec est seul toujours nu: les joues, le bas du cou et la gorge sont alors revêtus de quelques petites plumes blanches, et comme semées sur la peau qu'elles ne recouvrent qu'imparfaitement; le dessus de la tête et la nuque sont ornés de plumes plus grandes, mieux fournies, d'un noir à reflets, dont quelques-unes sont bordées de blanc, et assez longues pour former une huppe, si l'oiseau pouvait les relever. Au reste, quand la peau de la tête et du cou s'est tout-à-fait dépouillée, elle prend une couleur noirâtre; les grandes plumes sont alors terminées par un noir cendré, luisant, dans lequel le blanc forme des échancrures obliques, et les secondes par un beau noir à reflets verts et violets. Les barbes des trois ou quatre plumes les plus internes deviennent, avec l'âge, si longues et si effilées qu'elles couvrent tout le croupion, et que retombant par-dessus le bout des ailes elles cachent une partie de la queue, dont les véritables plumes sont blanches. C'est la forte échancrure que dessine le blanc avec le noir du croupion qui, suivant Hérodote, retraçait aux Égyptiens l'image de la lune dans son croissant. Elien indique une autre

raison de la consécration de l'ibis à la lune, en disant qu'il met autant de jours à faire ses petits que l'astre d'Isis à parcourir le cercle de ses phases.



(L'ibis sacré.)

Outre l'ibis blanc et noir, les Égyptiens révéraient encore un ibis tout noir, qui était pareillement embaumé après sa mort. Celui-ci est plus svelte que le premier dans ses formes extérieures, et ses organes intérieurs sont aussi plus déliés. Ces oiseaux fréquentent les bords des lacs et des fleuves. Les insectes, les vers, les coquillages fluviaux, et quelquefois de petits poissons, forment leurs seuls aliments. La plupart nichent sur les grands arbres, et ils nourrissent leurs petits dans le nid jusqu'à ce que ceux-ci soient en état de voler.

Les deux espèces, dans leur vol puissant et élevé, étendent horizontalement le cou et les pattes, et

jettent, par intervalle, des cris rauques et bas, plus forts chez les blancs que chez les noirs. Quand ces oiseaux s'abattent sur des terres nouvellement découvertes, ils restent pressés les uns contre les autres, et on les voit, pendant des heures entières, n'avancer que pas à pas, fouillant la fange avec leur bec. Les ibis ne nichent plus en Égypte : les blancs se montrent dès que le Nil commence à croître, vers la fin de juin, époque à laquelle, suivant le voyageur Bruce, ils arrivent d'Éthiopie. L'ibis noir, qui vient plus tard en Égypte, y demeure aussi plus long-temps. Le moment où les uns et les autres se retirent avec les eaux du Nil est celui que l'on choisit pour leur faire la chasse, non en les tuant à coups de fusil, mais beaucoup plus généralement en leur tendant des filets. Pendant l'automne on en trouve en abondance, avec la tête de moins, dans les marchés de la Basse-Égypte, et surtout à Damiette. On a observé que les ibis en vie avaient souvent le corps horizontal, le cou fléchi, la tête inclinée; qu'ils frappaient la terre du bout du bec et ne se tenaient quelquefois que sur une patte. L'ibis blanc va tantôt seul, tantôt par petites troupes de huit à dix; l'ibis noir, dont l'espèce est plus nombreuse, forme des troupes de trente à quarante individus.

Quoique plusieurs des faits que nous venons de rapporter appartiennent plus particulièrement aux ibis d'Égypte, on peut cependant les présenter comme des généralités dans l'histoire du genre. Nous nous contenterons donc, et sans plus de détails, d'énumérer ici l'ibis vert, plus petit, dans toutes ses dimensions, que l'ibis blanc, et que l'on connaît en Europe; l'ibis à tête noire, des bords du Gange; l'ibis huppé de Madagascar; l'ibis à tête nue, du cap de Bonne-Espérance; l'ibis rouge, répandu dans les contrées les plus chaudes de l'Amérique, et susceptible de vivre en domesticité; l'ibis du Mexique; l'ibis à cou blanc, de Cayenne, et l'ibis de Surinam. Bref, l'Australasie est la seule partie du monde où l'on n'ait pas encore trouvé d'ibis.

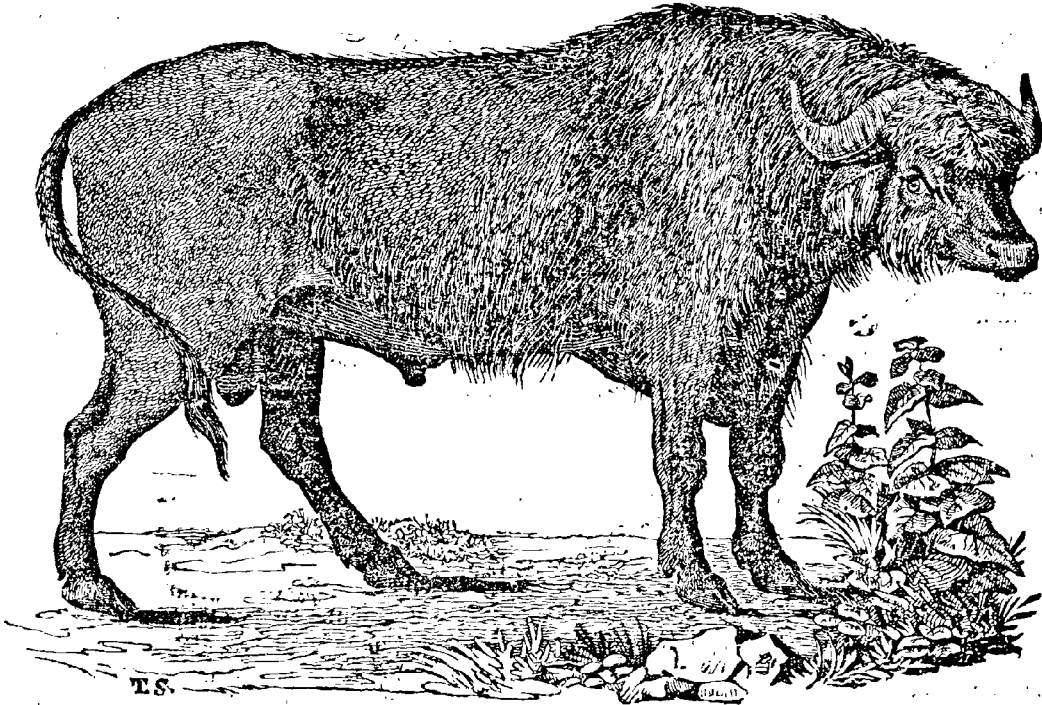
LE BUFFLE.

Le bœuf et le buffle semblent plus éloignés l'un de l'autre, dit Buffon, que l'âne ne l'est du cheval. Leur nature paraît même antipathique; car on assure que les vaches ne veulent pas nourrir les petits buffles, et que les mères buffles refusent de se laisser téter par des veaux. Le buffle est d'un naturel plus dur et moins traitable que le bœuf; il obéit plus difficilement, il est plus violent, il a des fantaisies plus brusques et plus fréquentes; toutes ses habitudes sont grossières et brutes. Sa figure est repoussante, son regard stupidement farouche; il avance ignoblement son cou et porte mal sa tête, presque toujours penchée vers la terre; sa voix est un mugissement épouvantable, d'un ton beaucoup plus fort et plus grave que celui d'un taureau. Il a

les membres maigres et la queue nue, la mine obscure, la physionomie noire, comme le poil et la peau; il diffère principalement du bœuf à l'extérieur par cette couleur de la peau, qu'on aperçoit aisément sous le poil qui n'est que peu fourni. Il a le corps plus gros et plus court que le bœuf, les jambes plus hautes, la tête proportionnellement beaucoup plus petite, les cornes moins rondes, noires et en partie comprimées, un toupet de poil crépu sur le front; il a aussi la peau plus dure et plus épaisse que le bœuf; sa chair, noire et coriace, est non-seulement désagréable au goût, mais répugnante à l'odorat, et le lait de la femelle buffle n'est pas si bon que celui de la vache. En voulant établir ces différences entre le buffle et le bœuf, Buffon

ne fait que constater, pour ainsi dire, les rapports qui existent entre eux, et ses arguments mènent à cette conclusion contraire à celle qu'il en tire : que le buffle n'est guère que le bœuf réduit à une domesticité moins étroite. On est d'autant plus fondé à le penser, que les nombreuses espèces de buffles varient entre elles, selon leur état de liberté plus ou moins large. Ainsi le buffle des forêts du cap de

Bonne-Espérance et des côtes du Malabar s'éloigne du buffle qui ouvre le sillon en Italie, plus encore que celui-ci ne diffère du bœuf dont il partage la condition. Si donc le buffle a les traits plus rudes et plus fortement tracés que le bœuf, si ses habitudes sont plus sauvages, son caractère plus indépendant, c'est que sa nature, moins altérée par l'éducation, a conservé plus d'énergie et d'originalité.



(Le Buffle.)

Répandu sur tout le globe, le buffle est partout destiné aux mêmes usages que le bœuf. Dans diverses contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, il remplace et surpasse même le cheval pour les travaux du labourage. La manière dont il porte son cou et sa tête ajoute encore à sa force ; par suite de la position inclinée qu'il leur donne, il pousse en avant de tout le poids de son corps massif, aussi son action est-elle prompte et puissante. On le dirige, indépendamment de l'aiguillon, au moyen d'un anneau de fer qu'on lui passe dans les naseaux et qu'on emploie à peu près comme la bride et le mors d'un cheval. Il faut abattre et garrotter le buffle pour pouvoir lui faire subir cette opération : à peine la liberté lui est-elle rendue, qu'il se relève furieux, mugissant, et qu'il va battant de la tête, la terre et les arbres, pour se débarrasser de ce joug. Cependant, lorsque après de longs services les naseaux, déchirés par la pression continuelle de cet anneau, le laissent tomber, le buffle, dompté par l'habitude, ne s'aperçoit guère que son conducteur vient de perdre un de ses instruments d'autorité.

S'il est ainsi nécessaire de recourir à la violence pour enchaîner le buffle mâle à la charrue, il faut user de ruse pour enlever son lait à la femelle. Comme elle ne permet qu'à son petit seul d'approcher de ses mamelles, le gardien le doit te-

nir auprès de lui lorsqu'il la veut traire, et si ce petit vient à mourir, il faut couvrir un autre bœuvillon de sa peau, afin de tromper la tendresse maternelle par une odeur connue. Le lait de buffle, qu'une assez forte odeur de musc rend peut-être moins agréable que celui de la vache, produit un beurre excellent. La chair du buffle, d'une qualité tout-à-fait inférieure, est cependant une ressource précieuse pour les pauvres en Italie. Sa peau, moins serrée de tissu quoique plus épaisse que celle du bœuf, n'est pas employée dans les chaussures, parce qu'elle pèse trop et que l'eau la pénètre facilement ; mais recherchée pour sa souplesse et son élasticité, elle sert à faire en Europe des liens, des cordes, des couvertures de malles, de coffres, et des outres, des vases chez les peuples du Malabar. Autrefois, aux temps des armes blanches, une peau de buffle façonnée en veste était réputée une cuirasse à l'épreuve du tranchant du fer ; le nom de *buffleteries* donné aux bandouillères qui supportent les gibernes et les sabres, annonce à quels usages elle est aujourd'hui consacrée dans les armées. Les cornes du buffle, plus longues et plus volumineuses que celles du bœuf, sont aussi beaucoup plus estimées dans la tabletterie.

Les propriétés matérielles du buffle le rendent, comme on voit, très utile ; ses dispositions morales

habilement excitées, en font de plus un instrument de plaisir. Plus farouche, plus fier et plus fort que le taureau, plus facile à irriter, le buffle est un athlète du premier rang dans ces combats barbares, si chers encore au peuple espagnol. Lorsque les cris de la foule l'animent, lorsque les provocations le stimulent, et lorsqu'à ses yeux se déploie un drapeau rouge, dont la couleur éclatante blesse sa vue délicate, alors il s'abandonne à un délire de rage effrayant à contempler.

Quelles que soient, au reste, la force, l'audace et l'impétuosité que déploie le buffle dans ces jeux du cirque, on ne le peut juger là qu'imparfaitement: un demi-esclavage a déjà épuisé sa vigueur et tempéré sa férocité, et le théâtre a été choisi et disposé par l'homme, qui s'est ménagé toutes les chances favorables du combat. C'est dans les plaines immenses de l'Amérique, c'est dans les forêts des Indes et du cap de Bonne-Espérance qu'il faut aller chercher le buffle, pour le voir dans la plénitude de sa puissance formidable. Haut de cinq pieds, long de huit, armé de cornes massives, couvert d'un poil rouge-sombre, le buffle du Cap, quand la vieillesse lui fait rechercher la solitude, se choisit une retraite dans les profondeurs des bois. Malheur aux hommes ou aux animaux qui, au bruit de ses pas, ne se hâtent point de quitter le sentier étroit qu'il s'est ouvert à travers la forêt. La résistance est impossible, les flèches ne peuvent entamer la peau que les années ont durcie, les balles d'un fusil ordinaire rebondissent, et le buffle blessé ne devient d'ailleurs que plus redoutable: la fuite n'est pas moins dangereuse devant un ennemi rapide comme un cheval, que ni le feu ni l'eau n'arrêtent, que rien n'épouvante. Le seul moyen de salut est de grimper sur un arbre, mais la vivacité du buffle n'en laisse pas toujours le temps. Il écrase avec son front bombé, il broie sous ses pieds tout ce qu'il atteint, et ne s'éloigne qu'après s'être assuré, en flairant et en retournant long-temps le cadavre, que sa victoire est complète. L'éléphant seul peut troubler, sans en être puni, la solitude d'un vieux buffle: sa force supérieure et ses terribles défenses ont bientôt mis fin au combat que ce dernier ose quelquefois engager.

Les buffles d'Europe, dans leur position équivoque et douteuse entre l'esclavage et la liberté, n'offrent point aux observateurs ces beaux développements de leur nature primitive et sauvage, non plus que les grandes scènes qu'ils présentent dans ces plaines de l'Amérique, quand, réunis en armées innombrables, ils émigrent de contrées en contrées sans autres guides que l'instinct des chefs qu'ils se sont donnés. Dans les Marais-Pontius cependant, et dans la Maremme de la Toscane, les détails de leur existence ont encore quelque chose de pittoresque et d'étrange. Il n'est pas sans intérêt de voir des milliers de ces animaux farouches frémir sous l'autorité de quelques hommes, qui, montés sur des chevaux légers et la lance au poing, voltigent autour des flancs du troupeau et l'enferment dans un cercle tracé par leurs évolutions rapides. On s'étonne, au moment où la lutte est ou-

verte, où la force brutale va l'emporter sur l'intelligence humaine, de voir des buffles laisser tomber tout à coup leur fureur, parce que quelques notes lentement cadencées ont frappé leur oreille, et venir faire acte de soumission individuelle, en sortant des rangs à l'appel nominal que module la voix du conducteur.

Le buffle s'est également multiplié sous le ciel du Nord comme sous celui du Midi; cependant il aime peu les climats froids, et la zone tempérée semble lui convenir mieux qu'aucune autre. Ainsi que la plupart des animaux que la nature a créés capables de se conserver sans la protection de l'homme, en même temps qu'elle les rendait rebelles à la servitude, le buffle, sobre et robuste, s'accommode de toute nourriture; il a néanmoins ses goûts et ses préférences. Il cherche les lieux humides et marécageux, où les pâturages sont gras et tendres, et où il peut, en se vautrant, amollir dans une eau fangeuse, sa peau rude et sèche. Il serait à désirer que les efforts tentés à Rambouillet pour élever les buffles en France fussent poursuivis; nos fermiers y gagneraient un auxiliaire utile, et nos paysages un ornement nouveau.

LE TABAC.

Le tabac est aujourd'hui plus employé, sinon plus utile, qu'aucune autre plante; plus que le thé, le café, la pomme de terre, plus que le blé lui-même, et sa vogue immense est un fait incontestable qu'il faut accepter quand même, car le goût de tout le monde doit être réputé meilleur que celui de quelques-uns. Mais, pour arriver à ces hautes destinées, le tabac a eu longue et pénible route à faire; ce n'est qu'en triomphant des plus puissantes et des plus sérieuses résistances qu'il a conquis sa belle position, et s'il règne maintenant sur les deux moudes, un temps fut où ses partisans, justiciables du Code pénal, n'avaient pas un coin de terre où priser, où fumer en paix. Des volumes suffiraient à peine pour raconter les vicissitudes de la guerre qu'avaient déclarée la religion, la politique, la science et la propriété à l'*herbe de Tabago*, au tabac.

Dans la terre natale du tabac, en Amérique, ses qualités, si chères aux nez, pouvaient être savourées sans scandale: les sauvages et barbares Indiens n'appréciaient pas bien la criminalité d'une action qui consistait à s'introduire dans les narines, une plante réduite en poudre ou à la brûler de façon à en aspirer la fumée. Dans l'Europe civilisée, de pareils actes furent tout autrement jugés.

Apporté en France par M. de Nicot, ambassadeur de François II en Portugal, et offert, en 1560, à la reine Catherine de Médicis, le tabac fut d'abord favorablement accueilli comme chose nouvelle, et pendant long-temps les nez les plus nobles en eurent seuls la jouissance. Bientôt la ville voulut priser et fumer aussi bien que la cour, et l'usage du tabac devint général. Ces succès amenèrent naturellement une réaction et excitèrent l'envie. A la

tête de l'opposition se placèrent les curés et les médecins. Les premiers tonnèrent et contre la préparation du tabac (on le pulvérisait alors au moment même où l'on s'en servait), et contre ses effets, qui troublaient le silence et l'ordre des offices. Les seconds, menés au combat par le célèbre Fagon, auquel Molière emprunta les traits de son *Purgon*, soutinrent des thèses contre la plante insolente qui empiétait sur le domaine de la Faculté : mais à la gloire du tabac et au grand amusement de l'auditoire, ils interrompaient fréquemment leur argumentation fulminante pour puiser des inspirations nouvelles... au fond d'une tabatière.

En Angleterre le tabac ne souleva pas moins de controverses ; la mode l'adopta, même avec plus d'emportement, et la proscription sévit contre lui avec encore plus de violence qu'en France. Égoïste dans sa sensualité, sir Walter Raleigh, qui l'introduisit dans sa patrie en 1585, se renfermait au fond de ses appartements pour y fumer dans une quiétude complète. Un de ses domestiques le surprit un jour en lui apportant à boire ; épouvanté de voir des tourbillons de fumée sortir de la bouche de son maître, il lui jeta de la bière à la figure pour éteindre l'incendie intérieur dont il le croyait dévoré, et cria au feu par toute la maison. Forcé fut à sir Walter Raleigh de révéler au public le secret de ses plaisirs. Tout le monde s'y livra avec une sorte de fureur ; quelques années s'étaient à peine écoulées qu'on fumait partout, à la ville, à la cour, dans les églises, dans les tribunaux, dans les théâtres : la pipe était comptée parmi les bijoux des dames de la suite d'Élisabeth, et les jurés, avant de rendre leur verdict, fumaient, comme les chefs indiens, avant de prendre une résolution solennelle. Mais l'anathème le plus impitoyable ne tarda pas à être lancé contre le tabac ! Le roi d'Angleterre lui-même, Jacques I^{er}, écrivait contre l'herbe maudite avec une virulence que les deux phrases suivantes pourraient faire apprécier : « Arrière, disait-il, cette habitude dégoûtante à la vue, repoussante pour l'odorat, dangereuse pour le cerveau, malfaisante pour la poitrine, qui répand autour du fumeur des exhalaisons aussi infectes que si elles sortaient des antres infernaux. » « Si je recevais le Diable à dîner, ajoutait-il ailleurs, je lui ferais servir ces trois mets : 1^o un cochon ; 2^o un étang de moutarde et de morue sèche ; 3^o une pipe de tabac. » Charles I^{er} et Charles II s'inspirèrent contre le tabac de toute l'animosité de leur prédécesseur.

Des inimitiés non moins illustres poursuivirent le tabac en Italie. Là aussi il avait été d'abord accueilli avec amour. La reconnaissance publique déclara presque que le cardinal Santa-Croce, qui venait de l'importer (vers le milieu du XVI^e siècle), avait bien mérité de la patrie. Et cependant, peu de temps après, Urbain VIII et Innocent XII fulminaient l'excommunication contre quiconque serait surpris fumant ou prisant dans une église.

La Suisse, ordinairement si libérale et si tolérante, se montra violente et tyrannique contre le tabac et ses adhérents. Un tribunal spécial fut créé, en 1661, à Berne, sous le nom de *Chambre du Tabac*,

pour sévir contre les priseurs, les fumeurs, et la prohibition du tabac fut intercalée parmi les commandements de Dieu.

Si dans une terre de liberté des mesures pareilles étaient prises contre le tabac, les gouvernements absolus ne modérèrent point les peines portées contre les adorateurs de *l'or potable*, pour parler comme l'Anglais Burton. Un grand-mogol et un czar de Russie déclaraient l'acte de fumer crime punissable de mort, ou tout au moins de l'amputation du nez. Un empereur de Turquie rendait une ordonnance en vertu de laquelle tout Turc atteint et convaincu de fumer devait être promené dans les rues de la capitale avec l'instrument du délit, c'est-à-dire la pipe attachée à son nez. Enfin un sophi de Perse faisait savoir à son armée dans une proclamation que, si du tabac était saisi sur un soldat, on brûlerait dans le même bûcher, l'homme, la plante et la pipe.

Les fumeurs et les priseurs ont eu, comme le fait voir cet abrégé historique de leurs épreuves, des temps bien durs à traverser pour arriver à leur ère actuelle de félicité. Mais enfin le champ de bataille est définitivement et irrévocablement acquis au tabac, et ce champ de bataille est immense, comme nous l'avons déjà dit ; c'est le monde. Car aujourd'hui la fumée du tabac s'élève triomphante sur l'Europe, sur toutes les mers, sur l'Afrique, l'Amérique et l'Asie ; bref, on fume jusque dans le céleste empire. Il est vrai que, pour se justifier d'une imitation contraire à leurs habitudes et humiliante pour leur orgueil, les Chinois prétendent avoir prêté le tabac aux autres nations, et non l'avoir emprunté d'elles. Quoi qu'il en soit, le tabac partage maintenant avec le thé toutes les affections des adorateurs de Confucius. L'art de fumer est poussé en Chine jusqu'à la perfection. Les petites Chinoises, dès l'âge de huit ans, portent à leur ceinture, comme objets de nécessité première, une bourse de soie pleine de tabac, et une pipe, dont elles se servent déjà avec une dextérité admirable.

LE KUTTUB-MINAR.

Non loin de la Delhi moderne, si déchue elle-même de sa splendeur première, depuis qu'un conquérant persan, Nadir Schah, l'envahit (1738), y passa au fil de l'épée 200,000 de ses habitants, et y fit un butin que des calculs, qui nous paraissent assez exacts, ont porté à plus d'un milliard de francs, on voit vers le sud les ruines immenses de l'ancienne Delhi, éparses sur une surface de près de vingt milles carrés. Elles offrent l'un des plus tristes spectacles que l'on puisse contempler. Quelques-unes des portes de cette Delhi primitive, dont le nom, avant l'invasion des Mahométans, était *Indraprastha* (*Indraput*), des caravanserais, des mosquées sont encore debout ; mais les monuments les plus remarquables sont les restes de l'ancien palais impérial, un tombeau magnifique, entouré d'un vaste jardin orné de terrasses et de fontaines, et enfin le Kuttub ou Kattab - Minar, dont l'image accompagne cet article.

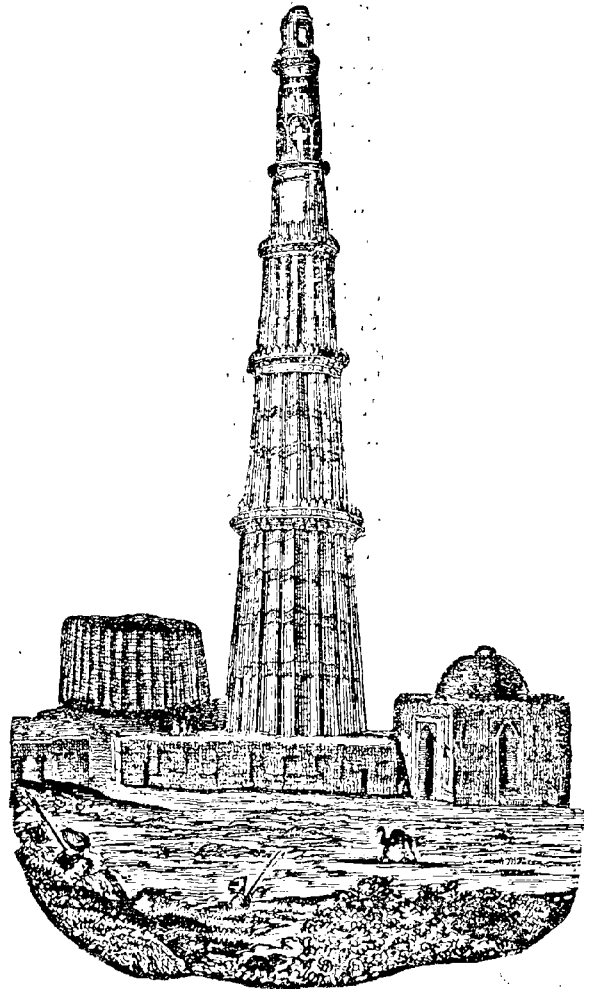
Un évêque anglais, M. Heber, qui avait parcouru presque toute l'Europe, avant d'aller travailler à la propagation du christianisme dans l'Indoustan, a déclaré qu'il n'avait rencontré nulle part une plus belle tour. L'objet pour lequel elle a été construite se perd dans la nuit des siècles, et de là diverses conjectures, dont une en fait un mausolée élevé à la mémoire de Kattab-Salib, saint personnage mahométan, et dont une autre la présente comme l'un des minarets d'une vaste et riche mosquée que voulait bâtir un empereur mahométan, Kuttub-Schah, qui occupait le trône de Delhi dans le XIII^e siècle. Cette dernière opinion pourrait bien n'avoir d'autre fondement que le nom même de cette tour, *Minar*, qui est sans doute, en dépit des citations du Koran gravées sur sa partie inférieure, une création indienne, embellie et accaparée par les sectateurs de Mahomet. Quelle que soit, au surplus, la divergence des traditions sur l'origine du Kuttub-Minar, personne ne conteste qu'il ne doive au mérite de son architecture, à sa hauteur, à sa solidité, à la valeur des matériaux employés dans sa construction, à la richesse et à la variété de ses ornements, d'être compté parmi les édifices les plus merveilleux d'un pays renommé par le nombre et la beauté de ses monuments.

Le Kuttub-Minar s'élève sur un polygone de vingt-sept côtés, à cinq étages qui vont en diminuant, jusqu'à la hauteur de 242 pieds anglais; il a de circonférence à sa base 143 pieds. La surface est cannelée d'une manière originale : elle présente vingt-sept côtés en partie semi-circulaires, en partie angulaires. Les cannelures offrent un dessin différent à chaque étage. Ces étages sont d'une hauteur inégale et décorés de balcons élégants. Le sommet est surmonté d'une grande coupole en granit rouge.

A quelques centaines de pas se trouve le tombeau de Kuttub-Schah, auquel les mahométans attribuent la fondation du Kuttub-Minar. Au côté opposé, on voit les grandes arches en ruine d'une mosquée qui, avec leurs colonnes de granit chargées d'inscriptions, sont aussi admirables dans leur genre, dit l'évêque Heber, qu'aucune des parties du *Minster* d'York (v. p. 337). Vis-à-vis la principale de ces arches est une colonne de métal, autre objet de curiosité; et à quelque distance, à droite de cette colonne, un fragment colossal d'une seconde tour qui paraît n'avoir jamais été achevée. Sa circonférence à sa base est de 290 pieds environ. Elle n'a pas plus de 40 pieds de haut; mais si elle eût été terminée, la grande pyramide du Caire n'inspirerait pas plus d'étonnement, pas plus d'admiration, et le Kuttub-Minar, si prodigieux qu'il soit, serait éclipsé.

Les trois premiers étages de cette dernière tour sont seuls cannelés. Sa partie supérieure, construite en marbre, présente une surface toute unie. Malgré les influences de l'atmosphère auxquelles il est exposé depuis des siècles, le fût n'a pas subi de dégradation sensible : ses ornements les plus délicats, si nombreux et si variés, ont conservé toute la perfection, toute la pureté de leurs détails.

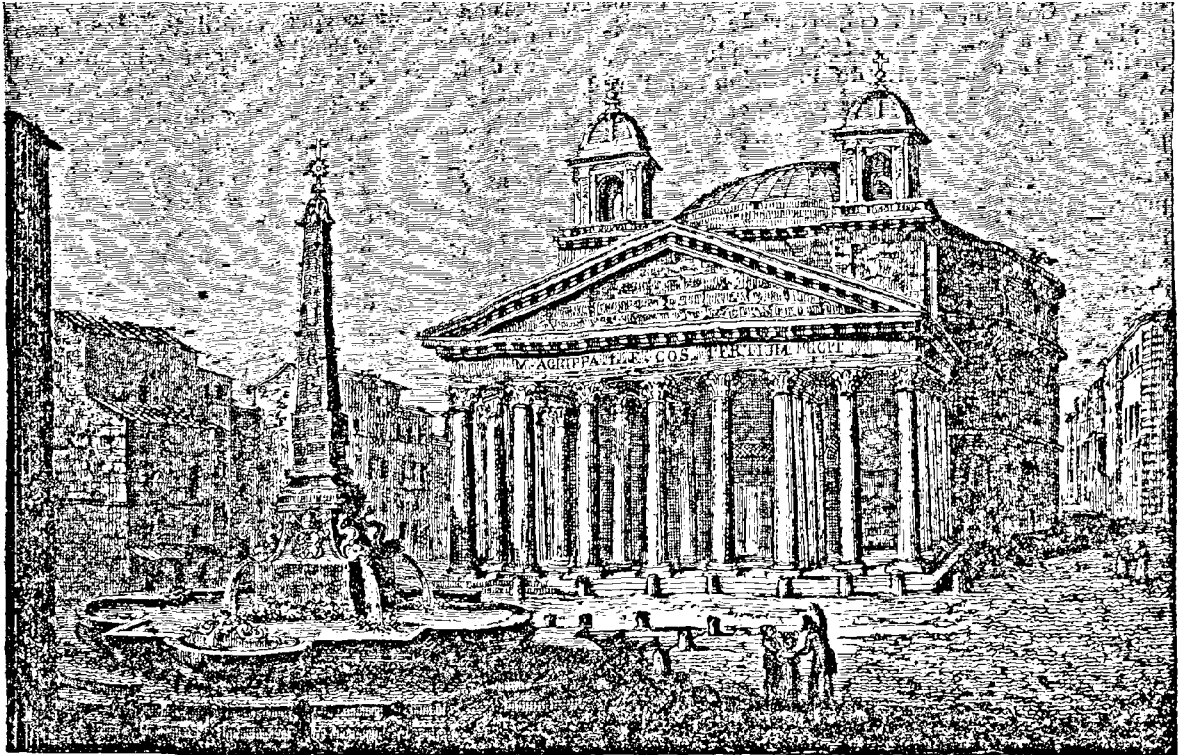
Un escalier en spirale, qui règne dans le centre de la tour, conduit à son sommet, d'où le coup d'œil est magnifique, et tel que nul autre au monde ne le surpasse. Malheureusement, tandis que l'extérieur supportait avec impunité les outrages de l'air et du temps, les marches de l'escalier intérieur ont été assez endommagées, en certains endroits, pour qu'ils donnent quelque peine à les gravir; mais, cet obstacle une fois surmonté, on est amplement payé de la fatigue de cette ascension, par la vue de l'incomparable panorama qui se déploie aux regards.



(Le Kuttub-Minar.)

On nous croira sans difficulté, d'après cette description, et en contemplant la gravure représentant ici le Kuttub-Minar, si nous ajoutons que tous les voyageurs qui passent à Delhi s'empressent d'aller visiter ce monument, non moins curieux, non moins digne d'attention par ses propres beautés, que par la vaste étendue de ruines dont il est environné.

Le Panthéon d'Agrippa.



Malgré ses dix-huit siècles et demi, malgré la rivalité de l'église de Saint-Pierre, le Panthéon d'Agrippa est encore aujourd'hui la merveille de Rome, comme on peut en juger par ces deux strophes que lord Byron lui a consacrées dans le quatrième chant de son *Childe Harold* :

« Simple et majestueux, sévère et sublime dans ton architecture, consacré à tous les saints, et temple de tous les dieux, depuis Jupiter jusqu'au Christ; épargné et embelli par le temps, tu restes inébranlable, tandis que tout, arcs de triomphe, empires, chancelle ou tombe autour de toi; tandis que l'homme se trace toujours à travers les ronces un sentier vers sa tombe! Édifice glorieux! subsisteras-tu à jamais? la faux du temps et le sceptre de fer des tyrans se brisent contre toi, sanctuaire et asile des arts et de la piété, Panthéon! orgueil de Rome!

« Monument d'un âge plus glorieux et des arts les plus nobles, dégradé, mais parfait encore, une majesté religieuse qui parle à tous les cœurs respire dans ton enceinte. Tu es un modèle pour l'artiste : celui qui vient chercher à Rome le souvenir des siècles écoulés peut penser que la gloire ne répand ses rayons que par l'ouverture de ton dôme sacré; les hommes que la piété y conduit, trouvent ici des

autels où déposer leurs pierres; et ceux que l'admiration pour le génie y attire, peuvent reposer leurs yeux sur les images révérees des grands hommes dont les bustes ornent ce temple. »

Le poète n'a point mis dans ces strophes son imagination à la place de la vérité, et son enthousiasme n'a rien qui ne puisse être partagé par tout homme doué du sentiment des arts, à la vue du Panthéon, le plus élégant édifice de la Rome des Césars, le mieux conservé de tous les monuments antiques. Ce temple est un vaste dôme, plus grand même que celui de Saint-Pierre, mais qui repose sur le sol, au lieu d'être élevé dans les airs, où les modernes sont accoutumés à voir ce genre de construction. Il a 132 pieds de diamètre, ainsi que de hauteur. Il n'y a pas de fenêtre dans tout l'édifice, et le jour n'y pénètre que par une ouverture circulaire au sommet de la coupole, laquelle a 26 pieds de diamètre. Les murs intérieurs sont de marbre ou incrustés de matières précieuses. Le pavé, composé de granit et de porphyre, le plus admirable des pavés de temple et le seul qui ait subsisté jusqu'à nous, suffirait seul à donner une idée de la magnificence romaine, ainsi que de la beauté et de la solidité des matériaux qu'elle employait dans ses œuvres.

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

Un portique aussi simple que noble, et composé d'un double rang de huit colonnes énormes, en marbre d'Égypte, d'une seule pièce, ne contribue pas peu à embellir le Panthéon. Ce portique est orné de festons, de candélabres, de patères, et autres ustensiles sacrés, d'une parfaite exécution : le toit était autrefois tout en bronze ; mais en 663, Constance II, empereur de Constantinople, vint à Rome, fit détacher la plus grande partie de la couverture du Panthéon, et l'envoya avec beaucoup d'autres ouvrages de ce métal, à Syracuse, où ce trésor passa ensuite entre les mains des Sarrasins qui l'emportèrent à Alexandrie. Un auteur a écrit que les seuls clous en cuivre provenant du Panthéon pesaient 9,374 livres, et les plaques de bronze 45 millions de livres. Des papes s'approprièrent le reste de cette splendide toiture, dont le XVII^e siècle a encore vu des fragments servir à faire des canons pour armer le château Saint-Ange, et des colonnes destinées au baldaquin de Saint-Pierre. L'antique monument a donc moins souffert des ravages du temps que de la main des hommes, qui ont aussi arraché de sa voûte ses brillants ornements d'argent et de bronze doré. Cependant, la grande porte d'entrée en bronze et la grille qui la surmonte ont échappé à ce vandalisme ; mais les niches où étaient de chaque côté de la porte les statues d'Agrippa et de l'empereur Auguste sont vides depuis long-temps : ces statues étaient probablement en bronze, et sans doute elles auront disparu avec le toit du portique, qui n'a plus aujourd'hui pour couverture qu'une vieille charpente jetée d'une colonne à l'autre et revêtue de tuiles.

Quoique dépouillé de quelques accessoires, le Panthéon, d'ailleurs intact, n'en paraît que plus remarquable par sa beauté et sa majesté. L'ombre que le portique projette sur l'entrée fait ressortir la douce et pure lumière, qui descend dans l'intérieur par l'ouverture pratiquée au sommet de la coupole. L'effet du clair de lune à travers cette même ouverture, et des nuages légers qui fuient dans le ciel en passant devant l'astre argenté, forme un spectacle magique qu'on ne se lasse pas de contempler. Il est aussi très intéressant de monter au sommet de la coupole, afin de juger mieux de son aspect et d'embrasser plus facilement toute son étendue. Charles-Quint, lorsqu'il vint à Rome en 1536, voulut se donner ce plaisir. Une relation manuscrite, que l'on trouve à la bibliothèque du Vatican, mentionne ce fait, en ajoutant qu'un jeune gentilhomme romain, qui avait été chargé d'accompagner l'empereur dans cette visite, eut la pensée de le précipiter du haut en bas pour venger Rome du sac de 1527. Et, comme il avouait cette pensée à son père : « Mon fils, répliqua celui-ci, ce sont là de ces choses qu'on fait et qu'on ne dit point. »

La beauté du Panthéon est due principalement à la manière dont le jour y est ménagé : ce jour descend d'en haut avec un charme inexprimable sur une multitude de bustes anciens et modernes faits par beaucoup de grands artistes, et entre autres par Michel-Ange, Canova, Céracchi : ce dernier sculpteur

est le même qui fut exécuté à Paris, pour avoir conspiré contre Bonaparte. Parmi ces bustes on distingue ceux d'Annibal Caracci, de Raphaël, de Palladio, de Mengs, de Poussin, de Winkelmann, dont la céleste lumière du dôme éclaire les fronts, en laissant leurs yeux dans l'ombre, ce qui leur donne une expression que le marbre rend difficilement sans cette disposition. Le Panthéon possède en outre les restes de Raphaël qui y a été enterré sous le pavé, et dont la tombe a été ouverte l'année dernière, dans des circonstances que le lecteur nous saura gré sans doute de rapporter ici, puisqu'elles appartiennent désormais à l'histoire de ce monument comme à celle de l'immortel artiste.

L'académie de Saint-Luc à Rome possédait, ou du moins croyait posséder, depuis un temps immémorial, le crâne de Raphaël ; il était renfermé sous verre dans une espèce de châsse magnifiquement ornée, et on le montrait aux étrangers : cependant, comme une foule de savants persistaient à penser que ce crâne n'était point celui du peintre, les membres de cette académie, joints à ceux de la société archéologique de la même ville, sollicitèrent et obtinrent du saint-père la permission de faire des fouilles au Panthéon, afin de connaître la vérité. Après huit jours de recherches infructueuses, pendant lesquels on déterra une grande quantité d'ossements, pris des catacombes et transférés là, sous Boniface IV, lorsque le Panthéon devint une église chrétienne, sous le nom de *Sainte-Marie-aux-Martyrs*, la sépulture du grand artiste fut découverte au lieu même que Vacca, le biographe contemporain de Raphaël, avait indiqué. C'est dans cet endroit que se trouve le fameux distique du cardinal Bembo, et non loin de là se lisent les épitaphes de Zuthari et d'Annibal Caracci qui avaient ordonné qu'on les enterrât auprès de Raphaël. On a retrouvé son squelette encore assez bien conservé : il était de la longueur de 7 palmes et 6 pouces (5 pieds 1 pouce 10 lignes et demie de France.) Près de lui était placée la dépouille de la nièce du cardinal Bernardo Divizio de Bibiera, sa fiancée, qui avait désiré être ensevelie à ses côtés. Cette découverte a démontré que le crâne, si précieusement conservé jusqu'alors à l'académie de Saint-Luc, n'appartenait pas à Raphaël.

On voit par combien de souvenirs intéressants, outre ses beautés architecturales, se recommande, soit à la curiosité, soit à l'admiration, ce temple construit par les ordres de Marius Agrippa ; que celui-ci voulait dédier à Auguste, dont il était tout à la fois le gendre, le ministre et l'ami ; et qui, sur le refus de l'empereur, fut consacré à Jupiter vengeur. Ce temple reçut des images de tous les dieux, et de là son nom de Panthéon. La place où il s'élève est aujourd'hui un marché que décore une fontaine abondante, surmontée d'un petit obélisque de granit égyptien couvert d'hiéroglyphes. N'est-ce pas une chose curieuse que ce jeu de la fortune, qui transporte tour à tour le bronze du Panthéon en Égypte et un monument de ce pays en face du Panthéon ? Par un autre changement qui n'est pas moins étrange, les dieux de l'Olympe ont été chassés de

ce temple, transformé en église, pour faire place à d'illustres artistes dont quelques-uns ont été presque déifiés par la vénération de leurs compatriotes, et à ces intrépides confesseurs de la foi chrétienne à qui la tyrannie a fait souffrir le martyr au nom de ces mêmes dieux qu'ils ont pourtant détrônés. Mais au milieu de toutes ces révolutions, qui attestent que le monde a été renouvelé jusqu'en ses

fondements, le Panthéon, que les Romains appellent aussi la Rotonde, quoiqu'il ait eu à braver les ravages du temps, de la barbarie et du fanatisme; quoiqu'il ait été endommagé plusieurs fois par des incendies et des inondations du Tibre, est resté debout avec sa voûte, son portique et ses colonnes d'ordre corinthien, c'est-à-dire avec tout ce qui constitue sa grandeur.

LE PROMÉROPS.

La partie la plus intéressante de l'ornithologie est peut-être celle qui traite de la manière dont se nourrissent les divers oiseaux; mieux qu'aucune autre elle fait ressortir les rapports constants et parfaits que la souveraine intelligence a établis entre les besoins des animaux, leur structure et leur instinct. Le premier coup d'œil, jeté sur les mœurs et sur l'organisation de nos pics, de nos grimpeaux et des promérops, leurs parents d'outre mer, fait naître cette pensée dans l'esprit.

Les insectes et les vers répandus sur l'écorce des arbres ou cachés dans l'intérieur des fibres, étant la pâture de ces oiseaux, ils doivent, pour les pouvoir trouver et recueillir, s'appliquer immédiatement aux troncs et aux grosses branches. Obligés, par conséquent, de prendre et de conserver longtemps une position perpendiculaire, de se tenir renversés même, ils ont été pourvus de nombreux et puissants moyens d'adhésion. Leurs jambes, courtes, nerveuses et fortement musclées, sont armées d'ongles solides, courbés, aigus et façonnés en crampons. Droit chez les uns, arqué chez les autres, dur et affilé chez tous, le bec, s'enfonçant comme un coin, sert à saisir et à supporter. A l'extrémité opposée de l'oiseau grimpeur est encore ménagé un autre point d'appui. Les plumes de la queue, raides, taillées en pointe, et garnies de soies rudes, deviennent, en posant sur les rugosités saillantes, une sorte de base qui soutient tout le poids du corps. Ainsi attachés à la surface des arbres, les grimpeaux et les promérops s'y peuvent maintenir sans une trop grande fatigue dans la situation contrainte qu'exige la nature de leur chasse. Les coups répétés qu'ils ont à donner pour sonder et pour perforent les écorces auraient ébranlé et brisé la tête de tout autre oiseau; mais chez eux la solidité avec laquelle le bec est emmanché, l'épaisseur et la dureté des os du crâne préviennent tous les dangers de cet exercice violent. Le cou, chargé de mettre en jeu, d'abaisser et de relever ce pieu ou cette bêche, est parfaitement approprié à cet usage, sa ténuité et sa force musculaire le rendant à la fois élastique et vigoureux. L'ensemble du corps, de médiocre grosseur, svelte et allongé, est destiné dans des proportions telles que ses mouvements sont vifs, prompts et faciles, et que l'oiseau peut en un instant faire travailler principalement soit son bec, soit sa queue, soit ses pattes. Dès que le bec a ouvert un passage jusqu'à la cavité dans laquelle les insectes se sont retirés ou ont déposé

leurs œufs, la langue y est aussitôt introduite. Dure à son extrémité comme la corne, tantôt aiguisée en une lame droite, tantôt dentelée en harpon, tantôt découpée en lanières et enduite d'une matière visqueuse, cette langue merveilleuse ramène les insectes percés de son dard, embarrassés dans ses filets ou arrêtés dans sa glu.

L'instinct avec lequel ces oiseaux usent d'une organisation si parfaite n'est pas moins remarquable. Ils reconnaissent, aux différents sons que l'écorce frappée rend sous leur bec, les endroits que les vers ont perforés et où ils ont établi leur famille; ils observent les sentiers imperceptibles que les insectes ont l'habitude de suivre, et leur langue tendue en travers et immobile devient un piège pour les passants; ils appliquent enfin plusieurs coups au hasard sur la surface d'un arbre, puis, par un mouvement brusque et rapide, ils font le tour du tronc ou de la branche, pour surprendre les vers que le bruit et l'ébranlement ont pu engager à sortir de leur retraite.

Cependant, et quelque bons que soient les instruments dont la nature les a pourvus, l'existence des pics, des grimpeaux, des promérops est laborieuse et pénible: leur condition malheureuse a touché Buffon d'une pitié éloquente. « De tous les oiseaux, dit-il, que la nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus dure que celle du pic; elle l'a condamné au travail, et, pour ainsi dire, à la galère perpétuelle, tandis que les autres ont pour moyens la course, le vol, l'embuscade, l'attaque, exercices libres où l'adresse et le courage prévalent. Le pic, assujéti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent: occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connaît ni délassement ni repos; souvent même il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour. Il ne partage pas les doux ébats des autres habitants de l'air; il n'entre point dans leurs concerts et n'a que des cris sauvages, dont l'accent plaintif en troublant le silence des bois semble exprimer ses efforts et sa peine. Ses mouvements sont brusques, il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel farouche; il fuit toute société, même celle de son semblable. » Quoique condamné à subir les mêmes fatigues que le pic, le promérops semble supporter son sort avec plus de philosophie. Ses mœurs sont moins graves, son caractère moins sombre, son application à sa tâche moins exclusive; il cherche à égayer son tra-

vail sinon en s'entourant de ses semblables en général, du moins en conservant auprès de lui tous les membres de sa famille. Peut-être ces dispositions plus heureuses sont-elles dues à la faculté qui lui a été donnée de recueillir le suc des fleurs, et de répandre ainsi quelque variété et dans sa nourriture et dans ses occupations.



(Le Promerops.)

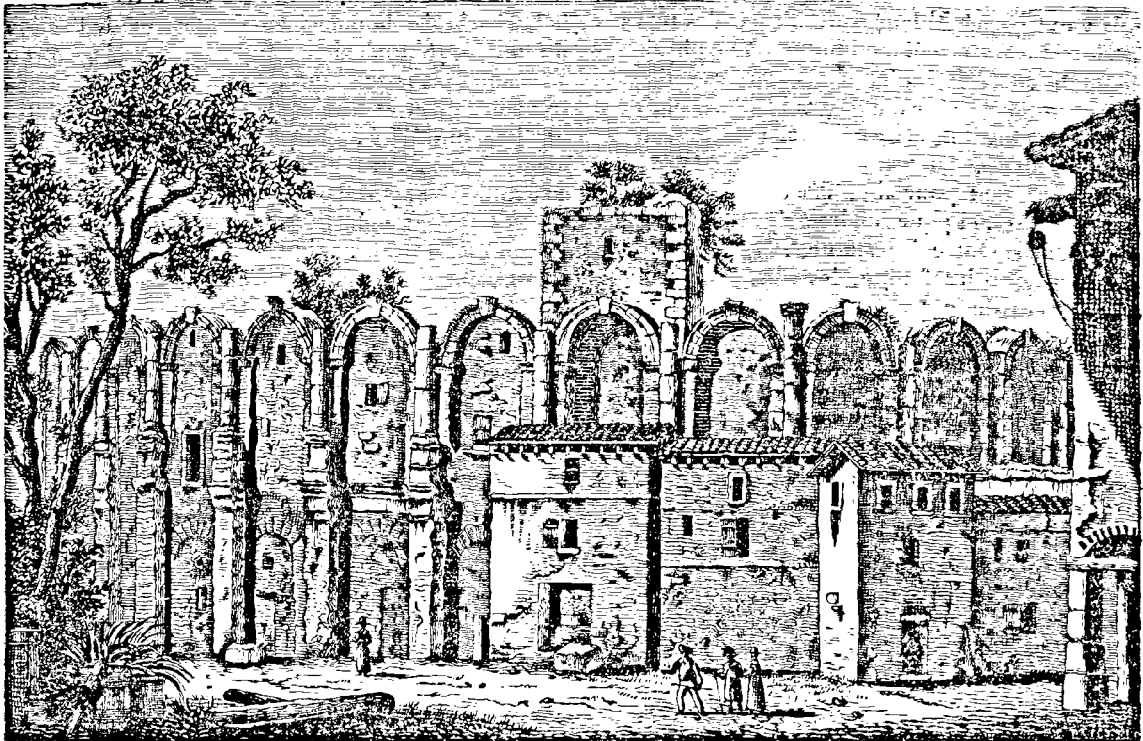
Lorsqu'aux approches de la saison des amours un couple de promérops, en sondant les arbres, a trouvé et choisi une cavité qu'il croit propre à servir d'habitation à la progéniture dont l'avenir l'inquiète déjà, il travaille à l'envi du bec pour rendre l'entrée plus facile, l'enceinte plus large et plus profonde. A ces soins se bornent son talent et sa prévoyance d'architecte. La poussière du bord que forment la décomposition et la tarière des insectes, est la couche nue sur laquelle la femelle dépose

sept à huit œufs d'un bleu verdissant. Le mâle partage avec elle les ennuis de l'incubation et de l'éducation des enfants. A peine sortis de la coquille, les petits commencent l'apprentissage de l'industrie qui plus tard les doit faire vivre. Sous la direction et à la suite de leurs parents, ils s'essaient à grimper tout autour de leur nid, à se cramponner avec leurs ongles, à frapper de leur bec : peu à peu ils apprennent encore à changer de place par un vif frémissement d'ailes, par un saut rapide et par le balancement de leurs corps. Pendant longtemps les jeunes promérops ne quittent point l'arbre natal : le jour ils errent à sa surface, la nuit ils rentrent dans son sein. Quand enfin les père et mère jugent la couvée assez forte pour qu'elle puisse voler, ils la mènent sur quelque arbre voisin qu'ils lui donnent à exploiter, tout en suppléant aux mauvaises chasses auxquelles son inexpérience l'expose. Mais toujours ils demeurent à l'entour de leur habitation, et chaque soir, avant que les autres oiseaux songent à la retraite, toute la famille réunie retourne chercher dans le nid commun le long repos que ses longues fatigues lui rendent nécessaire. Ces mœurs régulières, cette étroite intimité durent jusqu'au moment où les petits arrivent à la jeunesse.

Le genre des promérops, répandu dans les montagnes et dans les forêts de l'Afrique et de l'Asie, se divise en nombreuses espèces, toutes peintes des couleurs les plus brillantes, et différentes les unes des autres par la combinaison de ces mêmes couleurs, par la taille, la disposition des plumes, la conformation du bec et des pattes et par la nature des habitudes. Ceux-ci sont plus petits qu'une grive et ceux-là dépassent la grosseur d'une pie; les uns grimpent contre le tronc des arbres et les autres marchent à terre; il en est de rouges, de bleus, d'azurés, d'orangés, d'olivâtres: tels ont été surnommés moqueurs, parce que s'ils rencontrent un homme, un animal, ils le poursuivent avec opiniâtreté, et semblent le braver et le railler par leurs cris et leur audace; tels qui poussent un sifflement aigu et fort sont caractérisés par l'épithète de siffleurs : chez quelques-uns l'étrange structure des plumes rappelle l'oiseau du Paradis, quelques autres portent sur la tête unes orle d'aigrette, à la façon des huppés, et l'on en trouve enfin dont les plumes du cou forment en se hérissant la collerette des pigeons connus sous le nom de *coquilles*.

Le cri des promérops, qui se compose en général de la répétition monotone des syllabes *ra* ou *co*, ne leur donne aucun droit au titre de chanteur; la saveur désagréable de leur chair noire ne les recommande pas davantage auprès des gourmets : aussi est-ce une cruauté inutile de leur ôter la liberté, ou de les tuer, d'autant plus que la chasse qu'on en peut faire est sans intérêt. Un tampon, appliqué à la seule issue du nid, met toute une famille à la merci du chasseur.

L'AMPHITHÉÂTRE D'ARLES.



Déjà antique à l'époque où Jules César établit la domination romaine dans les Gaules, vieille même lorsque les Phocéens avaient bâti Marseille, la ville d'Arles, ne pouvant rattacher son origine aux Grecs ou aux Romains, la voit se perdre dans le vague des temps fabuleux. Les uns attribuent sa création à quelques échappés des désastres de Troie; d'autres à un fils de Gad dont il est parlé dans la Genèse; d'autres encore à une colonie de Celtes. Quoi qu'il en soit, ce n'est que depuis la conquête romaine que les annales de cette ville présentent quelque authenticité, et qu'elles peuvent offrir des monuments à l'appui des traditions.

Jules César fonda le premier une colonie romaine dans Arles. Sous l'impulsion de ces nouveaux habitants, la ville atteignit bientôt le plus haut degré de prospérité et de splendeur. Comme Trèves était la capitale des provinces du nord, Arles fut celle des provinces du midi; le gouverneur général des Gaules y fixa même plus tard sa résidence. Les titres de seconde Rome et de mère nourricière des Gaules, que lui donnaient les poètes et les historiens, prouvent que les arts y fleurissaient en même temps que le commerce et l'industrie. Plus tard, Constantin-le-Grand la jugea digne de recevoir son nom, de posséder sa cour et de devenir le chef-lieu de la partie de ses états située au-delà des Alpes. Lorsque les Barbares, se jetant de tous côtés sur l'empire romain s'en partagèrent les lambeaux, Arles passa sous l'empire des Ostrogoths sans déchoir. Les Sarrasins succédèrent aux Ostrogoths dans le huitième siècle. Si ces domi-

nateurs de l'Espagne possédaient en peuples civilisés, ils conquéraient en barbares: Arles n'était plus qu'un monceau de débris, lorsque Charles-Martel la leur arracha. Mais elle se releva bientôt de ce désastre, et plus heureuse que la plupart des villes gauloises, elle ne vit point sa fortune décroître pendant ces temps de désordre et d'anarchie qui précédèrent et suivirent l'établissement de la seconde dynastie. Son importance sembla même augmenter; car, vers la fin du neuvième siècle, un royaume d'Arles prit naissance concurremment avec des royaumes de Provence et de Bourgogne. Les empereurs d'Allemagne furent les héritiers des rois d'Arles, et la vieille cité échappa encore aux dangers qui résultaient pour son existence indépendante de cette adjonction à un vaste empire. Elle demeura libre et jouit de privilèges sous la souveraineté des empereurs, dont elle fut plusieurs fois le lieu de résidence. Au quatorzième siècle, elle fut conquise par des comtes de Provence et réunie à leurs états; enfin la couronne de France hérita d'elle, comme des autres possessions des grands feudataires. Maintenant la colonie troyenne, juive ou celtique, la cité de César et de Constantin, la métropole des Gaules, la capitale d'un royaume, la ville libre-impériale, le siège d'une république, n'est plus que le chef-lieu d'un arrondissement dans le département des Bouches-du-Rhône. Mal bâtie, comptant au plus vingt mille habitants, vivant sans activité et sans éclat de la vente de ses vins, de ses fruits et de ses huiles, que le Rhône répand dans la Méditerranée, Arles n'est plus

notée avec distinction, grâce à ses saucissons, que sur la carte gastronomique de la France.

Si ces dominations successives ont enrichi l'histoire d'Arles d'événements nombreux, les Romains seuls y ont perpétué leur souvenir par des travaux d'architecture. Un seul monument d'une physiologie moderne s'élève au milieu des ruines antiques : c'est un hôtel-de-ville d'un assez beau dessin, dont l'auteur des Invalides et du château de Versailles, Hardouin Mansard, a tracé le plan. Mais les débris romains suffisent pour suppléer à la pauvreté des autres époques, et pour rendre Arles précieuse aux amis des arts. Outre des statues, des tombeaux et des autels, que les fouilles les plus superficielles font ressortir de toutes parts, des restes de constructions plus grandes se soutiennent encore au-dessus du sol. Des thermes, des fragments d'un palais qu'habita Constantin, des vestiges d'un théâtre, dont l'élégance et le précieux travail se conservent encore dans la destruction, sont disposés comme les accessoires et les accompagnements de la belle ruine monumentale que représente notre gravure.

Cet amphithéâtre, appelé les *Arènes*, est assis sur une éminence que les Arlésiens ont nommé la *Grotte*, parce qu'une vaste cave est creusée sous les degrés par lesquels on y monte. Quoique l'édifice soit, de loin, d'un aspect majestueux, de près ses flancs sont cachés et déshonorés par des constructions parasites. Des baraques se sont adossées aux contours extérieurs, et s'élevant le long de leur solide appui, les ont dépassés de leur tête vulgaire. A l'intérieur, d'autres baraques se sont aussi établies à l'aise dans l'enceinte imposante, et les parois du noble amphithéâtre sont devenues, en style de pratique, des murs mitoyens. Avant d'envahir la place de ce monument et de masquer ainsi ce qui en pouvait rester, des architectes modernes, ou plutôt des maçons avaient commencé par le battre en ruines pour

se créer des matériaux, par boucher des arceaux, par tronquer des colonnes pour la commodité de leurs plans. Malgré ces outrages, malgré ces dégradations, la force du travail romain a triomphé de la barbarie des hommes, aussi bien que de l'action du temps. S'il n'existe plus rien des degrés où siégeaient les spectateurs, il s'en devine à peine la trace des galeries où circulait la foule, le squelette de l'amphithéâtre, que dessinent en ovale deux étages d'arceaux, est encore indiqué dans toute sa circonférence, et il étend encore les ailes sous lesquelles étaient ménagées les principales entrées. de son état actuel, quelques critiques, en considération, ont prétendu que l'amphithéâtre d'Arles n'avait jamais été achevé. Cette opinion ne peut se soutenir, lorsqu'on se rappelle le cri caractéristique des Romains : *du pain et les jeux du cirque*. Une arène s'ouvrait avant même qu'un autel à Jupiter ne s'élevât, dans les lieux où s'établissait une colonie romaine, et de ce que Nîmes, Autun, Saintes, villes d'une importance secondaire, possédaient des amphithéâtres, on peut rigoureusement conclure que rien ne manquait à celui d'Arles, la capitale de la Gaule romaine.

L'amphithéâtre d'Arles ne fut pas seulement la théâtre de ces scènes de carnage et de meurtre, de ces combats d'hommes et de bêtes qui faisaient les délices du peuple-roi ; il servit encore de citadelle aux habitants de la ville, au moment de l'invasion des Sarrasins. Les Arlésiens s'y réfugièrent, pendant que leur cité était livrée au pillage, et ils mirent leurs familles en sûreté dans les souterrains creusés sous l'arène, qui, transformés aujourd'hui en caves, sont remplis de barriques d'huile et de vin. Quatre tours, d'une construction relativement moderne, placées aux entrées, attestent encore cette destination militaire et défensive donnée à l'édifice, qu'on peut appeler le noyau de la ville. Elle s'aggloméra à l'entour après la retraite des ennemis.

HISTOIRE DE FRANCE.

CLOTAIRE II.

Chilpéric mort (584), Frédégonde se hâta d'accourir à Paris, d'y rassembler ses trésors, et de s'y mettre en sûreté au pied des autels ; car ce n'était pas le seul fils qui lui restât, Clotaire II, à peine âgé de quatre mois, qui pouvait lui servir d'appui contre de puissants et nombreux ennemis. Aussi Frédégonde ne s'en tint-elle pas à la protection de l'Évêque de Paris. Elle eut l'adresse d'y appeler le roi de Bourgogne, pour lui confier la tutelle de son jeune fils et lui remettre l'autorité du royaume. Gontran accourut en effet à Paris où il fut reçu sans difficulté. Childebert II, conduit par les seigneurs austrasiens, s'y présenta de son côté ; mais on ne lui permit pas d'entrer dans la ville. Ce fils de Brunehaut demandait que tout au moins Frédégonde lui fût livrée pour rendre compte du

meurtre de Galswinthe, de Sigebert, de Théodebert, de Mérovée et de Clovis. Gontran déclina cette demande, et le ressentiment de sa faiblesse ou de sa bienveillance pour une femme coupable de tant de crimes se joignant à la jalousie qu'excitait parmi l'aristocratie naissante des Francs l'accroissement du pouvoir royal, on lui opposa un fils adultérin de Clotaire I^{er}, appelé Gondovald. Secondé par le patrice Mommolus, Gontran-Busson l'un des premiers seigneurs d'Austrasie, et l'évêque Sagittaire, il obtint d'abord quelques succès dans l'Aquitaine ; mais ensuite lorsque la fortune l'abandonna, les mêmes hommes qui l'avaient poussé à la révolte, le trahirent lâchement, dans l'espoir qu'ils échapperaient ainsi à la vengeance du roi. Cet espoir fut trompé : Mommolus, Sagittaire et d'autres encore se virent enveloppés dans la ruine de Gondovald.

Sur ces entrefaites, Gontran et Childebert s'étaient réconciliés dans une de ces assemblées qu'on nommait *placids*, du mot *placita*, et dès ce moment

Childebert comprenant l'intérêt qu'il avait à se liquer avec son oncle, échappa à l'autorité de l'aristocratie austrasienne qui avait voulu dominer l'un et détrôner l'autre. Le maire du palais d'Austrasie étant venu à mourir, Brunehaut trouva moyen d'empêcher qu'on ne lui donnât un successeur, représentant que Childebert était déjà en état de gouverner. Afin qu'il parût plus avancé en âge, elle se hâta de lui faire épouser une femme obscure, dont il eut deux fils avant d'avoir accompli sa dix-septième année. Jalouse alors du crédit qu'acquerrait sa rivale, Frédégonde fut accusée d'avoir envoyé en Austrasie deux de ses serviteurs dévoués, dont on prétendait qu'elle troublait la raison par des breuvages magiques, pour assassiner Childebert et Brunehaut. Arrêtés et soumis à la torture, ils se laissèrent arracher des aveux et périrent dans d'affreux supplices.

Frédégonde vivait à Rouen où Gontran, assailli de plaintes contre cette reine sanguinaire, lui avait conseillé de se réfugier. Dans cette ville, elle retrouva l'évêque Prétextat qui avait pris autrefois le parti de la reine Audovère et de ses fils. Des paroles amères furent échangées entre Frédégonde et l'évêque, et, le dimanche de Pâques 586, tandis qu'il était à l'autel célébrant la messe, il fut frappé d'un coup de couteau sous l'aisselle. Avant de mourir, il accusa Frédégonde de ce nouvel assassinat. Un des seigneurs francs qui l'assistèrent à ses derniers moments répéta l'accusation qu'il avait entendue sortir de sa bouche; puis, ayant eu l'imprudence d'accepter des rafraîchissements que la reine lui fit présenter, il tomba mort au bout d'un quart d'heure.

A la même époque, le roi de Bourgogne avait fait une entreprise malheureuse sur la Septimanie où les Francs avaient été battus par les Visigoths; une autre armée de Francs, après avoir marché d'Austrasie en Italie pour attaquer les Lombards, n'avait pas eu plus de succès. Le temps des victoires semblait passé pour les conquérants de la Gaule, depuis que les successeurs, de plus en plus dégénérés, de Clovis, se couvraient de honte par leurs crimes ou par leurs vices. Le seul Gontran inspirait encore quelque affection à ses sujets, et quoique, dans plus d'une occasion, il se fût vengé d'une manière féroce, il n'était pas dépourvu de l'amour de l'ordre, de bonté et de générosité. Il poussa même ces qualités jusqu'à mériter d'en être blâmé, envers Frédégonde, qui avait pourtant envoyé des assassins pour le frapper dans son oratoire pendant qu'il y était en prière, et que néanmoins il s'abstint toujours de punir des forfaits qu'elle renouvelait chaque jour. En Austrasie, Childebert était loin de montrer la même clémence: l'âge n'ayant fait que développer en lui la perfidie, la dissimulation, la cruauté, en un mot toutes ces passions farouches qu'on voyait héréditaires dans la race de Clovis, il épousa la haine de sa mère contre les grands d'Austrasie qui, pendant sa minorité, avaient administré le royaume. Il délivra son pouvoit de ces rivaux redoutables par une suite de meurtres, d'exécutions, de massacres qui font sou-

venir des proscriptions systématiques auxquelles la noblesse fut en butte sous Louis XI, et sous Richelieu.

Childebert avait été encouragé dans son dessein d'abattre l'aristocratie austrasienne par son oncle Gontran. Les deux rois, pour mieux affermir leur bonne intelligence, convinrent de régler, par un traité, d'anciennes difficultés sur le partage du royaume. Ce traité, auquel intervint aussi la reine Brunehaut, fut signé à Andelot dans le diocèse de Langres, le 28 novembre 587. Il est arrivé jusqu'à nous, et nul monument ne fait ressortir avec autant de force l'étrange morcellement du royaume et l'extrême confusion qui devait en résulter dans le gouvernement.

Au reste, ce traité n'eut point l'effet que Gontran et Childebert avaient attendu de l'étroite alliance qu'il devait fonder entre eux, et bientôt leur amitié fit place à la défiance et à un mécontentement mutuel. Ce fut une circonstance favorable dont Frédégonde profita pour se rapprocher de Gontran. Elle le sollicita d'accomplir sa promesse, en tenant son fils Clotaire II sur les fonts du baptême. Malgré les représentations de Childebert, qui voyait dans cette cérémonie une réconciliation de Gontran avec ses plus mortels ennemis, celui-ci ne voulut point s'y refuser. Il vint au bourg de Nanterre, près de Paris, où Clotaire, alors âgé de sept ans, fut remis entre ses mains, et présenté par lui à l'église (591). Gontran, après avoir comblé de présents son jeune neveu, reçut en retour ceux que Frédégonde lui avait destinés, renvoya Clotaire dans la Neustrie, et revint à Châlons-sur-Saône, sa résidence ordinaire.

C'est à cette époque que s'arrête la chronique de Grégoire de Tours, quoique le père de notre histoire ait encore vécu jusqu'au 16 novembre 595; et ce flambeau, quelque faible et vacillant qu'il soit au milieu des ténèbres épaisses de ces temps malheureux, venant à nous manquer tout à coup, n'en est pas moins à regretter comme un guide que nul autre ne peut remplacer. Aussi ne sait-on plus rien de précis sur l'histoire de France dès ce moment jusqu'à la mort de Gontran, survenue le 27 mai 593, à Châlons-sur-Saône où il fut enseveli dans l'église de Saint-Marcel que lui-même avait fondée.

Comme le roi de Bourgogne ne laissait pas d'enfants mâles, Childebert hérita de ses états, conformément au traité d'Andelot; et peu satisfait de posséder les deux tiers de la France, il résolut de profiter de l'accroissement de sa puissance pour dépouiller le roi de Neustrie et venger les outrages que lui-même et sa mère avaient reçus de Frédégonde. Mais cette reine trompa leur attente, en déployant autant d'adresse dans sa politique et de courage contre ses ennemis, qu'elle avait montré d'audace et de férocité pour égorger ses victimes. La Neustrie avait pour maire du palais ce même Landry qui a été accusé du meurtre de Chilpéric: c'était un homme vaillant et habile qui marcha avec les Neustriens contre l'armée de Childebert et lui fit essayer une déroute complète. Le roi d'Austrasie ne survécut pas long-temps à cet échec: il mon-

rut à vingt-cinq ans; et comme Brunehaut, Frédégonde ou les restes de l'aristocratie austrasienne avaient également intérêt à cette mort, on les accusa tour à tour de l'avoir causée par le poison.



(Clotaire II.)

La France fut dès lors livrée à deux femmes acharnées à se détruire, et eut pour chefs trois enfants, Clotaire II, à peine âgé de onze ans, Theudebert de dix, et Thierry de neuf. Ces deux derniers, qui étaient fils de Chilbert, furent reconnus rois, l'aîné, de l'Austrasie, et le plus jeune, de la Bourgogne. L'autorité royale qu'aucun d'eux ne se trouvait en état de défendre, fut envahie soit par les comtes, les ducs, les barons, et les maires du palais, soit par Frédégonde et Brunehaut. Il s'ensuivit une confusion à la faveur de laquelle Frédégonde recouvra les villes et les contrées qui avaient été détachées de la Neustrie; elle vint ensuite s'établir, avec son fils Clotaire, à Paris où elle mourut en 597, paisible, triomphante, après tant de revers dont elle se releva par son propre génie, après tant de crimes qui souillent à jamais sa hideuse mémoire, et en pleine jouissance des honneurs du pouvoir suprême.

Cependant Brunehaut, toujours dévorée d'une ambition insatiable, continuait contre les grands d'Austrasie l'œuvre d'extermination commencée par Chilbert, et afin de retenir plus long-temps le sceptre dans ses mains, s'appliquait, pour ainsi dire, à rendre éternelle l'enfance de son petit-fils Theudebert, en le corrompant, en l'énervant de bonne heure entre les bras d'une esclave qu'elle lui donna lorsqu'il n'avait encore que treize ans. Mais cette esclave était une femme détête, qui sut gagner le cœur de Theudebert, par qui elle se fit épouser, ainsi que le respect des grands d'Austrasie: elle se joignit à eux contre Brunehaut dont les hauteurs révoltaient tout le monde, et cette reine, enlevée un matin du palais de Metz, fut transportée par ses en-

nemis jusqu'à Arcis-sur-Aube, frontière de l'Austrasie et de la Bourgogne, où ils la laissèrent seule, à pied, sans valets, sans argent, au déclin du jour. Un jeune pâtre la rencontra dans cet isolement et la conduisit à Châlons-sur-Saône, où son autre petit-fils, Thierry II, tenait sa cour, sous la tutelle du Franc Berthoalde, maire du palais de Bourgogne (599.)

La minorité de leurs rois ne préserva point les Francs des guerres civiles. D'abord les Bourguignons et les Austrasiens se réunirent contre Clotaire, qui fut vaincu dans une bataille sanglante (600) et perdit une partie de ses états: D'un autre côté, les Gascons faisaient une invasion et s'établissaient dans la partie la plus méridionale du royaume d'Aquitaine, en se soumettant à un duc nommé Génialis; que les fils de Chilbert leur donnèrent. Bientôt après, Brunehaut ayant gagné la confiance de Thierry en encourageant, en développant par des complaisances criminelles cette impudicité qui n'était pas moins naturelle au sang de Clovis que la barbarie, elle n'usa de son pouvoir que pour armer ses deux petits-fils, ou contre Clotaire, ou l'un contre l'autre: Theudebert, fait prisonnier par Thierry (612), vit égorger à ses yeux son fils Mérovée; il fut ensuite enfermé lui-même, et perdit la vie par les ordres de son aieule.

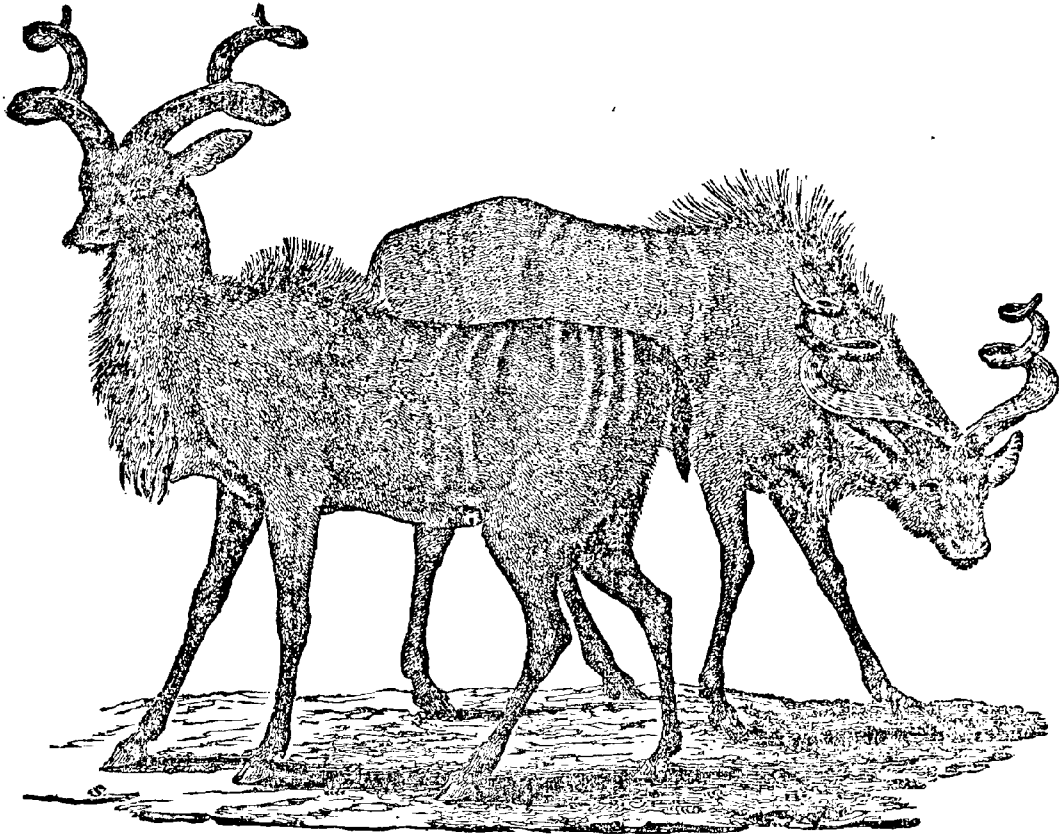
Après ce massacre de toute la famille de Theudebert, tout le royaume d'Austrasie se soumit à Thierry. Radon gouvernait alors ce royaume, comme maire du palais. D'autres seigneurs partageaient avec lui la conduite des affaires, et parmi eux on commença à remarquer les ancêtres de la maison carolingienne; savoir, Arnolphe, qui fut évêque de Metz, et Pepin l'ancien.

L'année suivante, Thierry mourut de maladie pendant qu'il était en marche pour aller attaquer Clotaire. C'est ainsi que les Mérovingiens disparaissaient presque tous dans leur jeunesse, et qu'on ne voyait pour ainsi dire que des enfants se transmettre le sceptre; ce qui devait amener promptement la dégénération et la ruine de cette race. Sigebert, l'un des fils de Thierry, entreprit de recueillir son héritage. Mais il fut livré par les grands, avec ses deux frères Corbus et Mérovée. Brunehaut partagea leur malheur. On ignore quel fut le sort d'un quatrième, qui échappa par la fuite à Clotaire.

Le roi laissa la vie à Mérovée, parce qu'il l'avait tenu sur les fonts de baptême. Il fit mettre Sigebert et Corbus à mort, et Brunehaut fut abandonnée aux bourreaux. On dit qu'après avoir souffert toutes sortes de tourments pendant trois jours, elle fut conduite, montée sur un chameau, dans toute l'armée, dont elle essuya les railleries, les injures; puis ayant été attachée à la queue d'un cheval furieux, elle fut emportée par lui et mise en pièces à la vue des soldats.

Clotaire, depuis ce moment jusqu'en 628, année de sa mort, régna seul sur toute la France, avec plus de douceur que ses antécédents n'autorisaient à espérer. Il aima la paix, il fit rendre la justice, il rétablit la tranquillité et fut regretté des Francs.

LE CONDOMA.



Pendant long-temps les savants ne possédèrent que les cornes et quelques-uns des os de la tête de ce bel animal : pour découvrir à quelle espèce inconnue appartenaient ces fragments, il fallut procéder, comme à l'égard des espèces éteintes, par rapprochement et par analogie. Buffon se mit à l'œuvre avec autant de sagacité que d'érudition, et ses inductions ingénieuses le mirent bien près de la vérité, ainsi que l'ont prouvé les notions précises acquises depuis sur le condoma.

Après le canna, dont la grosseur et la hauteur surpassent celles d'un cheval ordinaire, le condoma est le plus grand de la famille des antilopes, qui compte tant d'espèces remarquables par la stature, et il ne s'y distingue pas moins par les élégantes proportions de son corps et la richesse de sa robe, quoique peu de genres soient aussi renommés pour leur grâce et leur beauté que celui auquel il se rattache. Assez semblable au cerf dans son aspect général, le condoma a cinq ou six pieds de longueur, et sa hauteur varie entre quatre pieds et quatre pieds et demi. Sa taille est fine et svelte comme celle de tous les animaux destinés à se mouvoir avec rapidité et souplesse. Ses jambes quelque peu plus grandes au train de devant, sont déliées, nerveuses et terminées par un sabot fendu d'un assez beau noir. Sa tête, d'un volume médiocre, est ornée d'oreilles longues et larges très bien

découpées, et de cornes singulières. Hautes de trois pieds, et suivant dans leur double courbure la même direction bizarre qui a fait comparer les bois d'une antilope à une double lyre, ces cornes se tordent légèrement en spirale. D'un diamètre de quelques pouces à leur base, elles s'affilent régulièrement en s'élevant, et se terminent en une pointe aiguë et lisse, bien qu'à leur naissance elles soient couvertes de rugosités et marquées d'une arête saillante. Ces deux points, teintes en noir, s'écartent l'une de l'autre de plus de deux pieds, tandis que les parties inférieures, d'un gris obscur, sont à peine éloignées de deux pouces. Toute la corne est creuse, d'une minime épaisseur, parfaitement évidée, et semble seulement servir d'enveloppe ou de fourreau à une substance osseuse, qui monte presque jusqu'à l'extrémité. L'ensemble de la physiologie, à laquelle cet étrange appareil de cornes donne un caractère tout particulier, est animé par des yeux noirs bien fendus, et pleins de cette douceur et de cette vivacité devenues proverbiales pour les familles des cerfs et des antilopes.

Si ces membres, taillés pour la force et pour la légèreté, sont d'une apparence gracieuse et noble, le pelage du condoma n'a pas été nuancé avec moins de goût et n'est pas moins agréable aux yeux. Un poil ras, d'une couleur gris fauve, couvre les jambes, une partie du corps et les oreilles ; il s'al-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14 ; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

longe sur le cou et prend une teinte brunnâtre. Du sommet de la tête part une crinière qui, disposée comme celle d'un cheval, garnit le dessus du cou; les longs poils dont elle est composée sont bruns jusqu'aux épaules; là ils se raccourcissent, changent de couleur et forment une raie blanche sur toute la longueur du dos. De chaque côté de cette ligne partent d'autres raies également blanches et larges d'environ un pouce, qui descendent le long des côtes: ces raies sont au nombre de neuf et présentent dans leur disposition quelques rapports avec celles qui caractérisent la peau des zèbres. La première est placée derrière les pieds de devant, les quatre suivantes, appliquées sur les flancs, se prolongent jusque sous le ventre, et les quatre dernières se dessinent sur la croupe. Le ventre et les pieds sont d'un gris blanchâtre; la queue, légèrement aplatie et longue de plus d'un pied, offre cette même couleur sur ses bords, et à son extrémité une touffe de longs poils noirs. La manière dont la face est peinte n'est ni moins compliquée ni moins extraordinaire dans un animal sauvage. La tête est couverte de poils bruns qui, prenant une nuance roussâtre autour de chaque œil, y traacent un petit cercle, du bord inférieur duquel descend obliquement et en s'élargissant vers le museau une ligne blanche terminée en pointe. Le long de chacune de ces deux lignes sont empreintes trois taches rondes, d'un blanc pâle, dont les deux premières figurent assez exactement une pièce d'un franc; la troisième, placée en dessous près du museau, est d'un plus grand diamètre. Le bout du museau est nu et couvert d'une peau noirâtre, tandis que les deux lèvres sont garnies de poils blancs. Enfin une barbe grisâtre et longue comme celle d'un bouc et taillée de la même façon, après avoir orné le dessous de la mâchoire inférieure, forme en décroissant la contre-partie de la crinière dont nous avons parlé, et va se perdre entre les deux jambes de devant.

Le portrait du condoma a pu être, comme on voit, minutieusement tracé; mais ses mœurs, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le remarquer pour d'autres animaux dont la figure était aussi connue, n'ont encore été qu'imparfaitement observées et décrites. C'est au cap de Bonne-Espérance, dans les forêts habitées par plusieurs autres antilopes, qu'on trouve le condoma. On peut croire par analogie que son caractère et son genre de vie se rapportent à ceux de l'antilope à bourse qui porte aussi une raie blanche sur le dos, et du caoua dont il se rapproche par sa grosseur. D'humeur douce et timide comme eux, il n'use point pour opprimer des moyens de tyrannie que lui assureraient sa force et sa légèreté: n'attaquant jamais, il ne se défend que par la fuite, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il songe à employer ses cornes formidables. Il est vrai que la rapidité de sa course et sa souplesse merveilleuse sont des instruments de salut qui le doivent garantir de la poursuite de tout ennemi. Un voyageur dit avoir vu un condoma franchir une porte grillée haute de plus de dix pieds, bien qu'il n'eût qu'un es-

pace très resserré pour prendre du champ et s'élaner. Exclusivement frugivore, il se nourrit d'herbes; mais de même que les chèvres et les cerfs, il préfère le feuillage et les jeunes rameaux d'arbres. Quoique les rapprochements que nous venons de faire nous paraissent assez fondés, il faut cependant reconnaître que le condoma ne partage point tous les instincts qui semblent caractériser généralement les antilopes; l'esprit de sociabilité, très prononcé chez la plupart des espèces comprises dans le genre, lui manque absolument. Il recherche la solitude, tandis que les antilopes à bourse voyagent en colonnes si profondes, que les derniers rangs maigrissent dans la disette et l'abstinence, parce que la tête et le centre de la troupe consomment et épuisent toute la végétation. Cette disposition à l'isolement est d'autant plus remarquable chez le condoma, qu'elle est en quelque sorte contredite et démentie par la facilité avec laquelle il s'apprivoise et par l'affectueuse familiarité qu'il témoigne à ceux dont il a reçu des bienfaits. Comme la beauté de ses formes et de sa peau, la grâce légère de sa démarche et la fierté de sa pose le rendaient plus propre qu'aucun autre animal à faire l'ornement des ménageries, les Hollandais s'étaient efforcés et avaient réussi, lorsqu'ils possédaient encore le cap de Bonne-Espérance, à réduire le condoma en domesticité. Ils étaient même parvenus à faire arriver vivant un de ces animaux jusqu'à Amsterdam. C'est avec une sorte d'enthousiasme que M. Allamaud, savant naturaliste hollandais, parle de cette précieuse importation, et qu'il rend hommage aux bonnes qualités du condoma dont il trace d'ailleurs le portrait sous les plus brillantes couleurs. «Notre condoma, dit-il, était fort doux; il vivait en bonne union avec les animaux qui paisaient avec lui dans le même parc, et dès qu'il voyait quelqu'un s'approcher de la cloison qui était autour, il ne manquait pas d'accourir pour prendre le pain qu'on lui offrait. On le nourrissait de riz, d'avoine, d'herbes, de foin, de carottes, etc. Quoique, frappé de sa beauté, je lui aie rendu de fréquentes visites sans pouvoir me lasser de l'admirer, je ne l'ai jamais cependant entendu donner aucun son; mais M. Klœkner m'apprend que sa voix était à peu près celle de l'âne.»

La chair du condoma, agréable au goût comme celle des antilopes, est recherchée des Hottentots. Sa peau, d'un tissu compacte et serré, serait assez épaisse pour faire des semelles de souliers. Les sauvages se servent de ses cornes en guise de pipes; mais l'idée ne leur est point venue d'en armer un bâton à deux bouts, à l'imitation des Fakirs indiens, qui emploient ainsi les cornes de l'antilope orix et qui en font un dard assez aigu pour percer un éléphant, selon le rapport d'un historien. D'après quelques naturalistes, le condoma, connu dans la plus haute antiquité, serait le *strepiceros* des Grecs; mais d'autres critiques rapportent à une autre antilope la description donnée par Pline. Son nom même de condoma lui est disputé comme provenant seulement d'une erreur commise dans une étiquette; il ne lui resterait donc que celui de *coers-*

does (qu'on prononce *coudous*) qu'il porte dans sa terre natale.

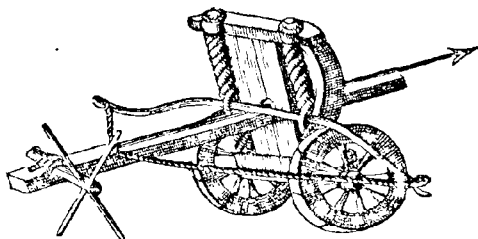
ARMES DE SIÈGE DES ANCIENS.

Le siège de la citadelle d'Auvers est encore trop près de nous pour que tous les souvenirs n'en soient pas vivants dans notre mémoire. Aucun détail de ce siège mémorable n'a échappé au public, et, à deux cents lieues de là, on a pu, grâce à des récits aussi nombreux qu'exact, en suivre les diverses phases comme sur le théâtre même de l'action. Nous avons vu comment l'art d'assiéger une place est devenu une science positive dont les résultats se calculent avec une rigueur presque mathématique, et avec quelle puissance prodigieuse de moyens le génie et l'artillerie concourent à faire tomber des fortifications que tant de choses semblaient rendre inexpugnables. Et c'est parce que ce spectacle sur lequel l'Europe entière a eu les yeux attachés est encore présent à tous les esprits, que nous croyons opportun de lui opposer, comme un point de comparaison propre à piquer la curiosité, la manière dont les anciens s'y prenaient pour exécuter la même opération.

Bloquer une ville ou l'escalader, c'est à quoi se bornait à peu près, dans les temps les plus reculés, cet art de la destruction des places qui a fait depuis des progrès si effrayants. On investissait la ville, ou par un mur de maçonnerie, ou par un profond retranchement bien palissadé, pour empêcher que les assiégés ne fissent des sorties et qu'ils ne reçussent aucun secours d'hommes ou de vivres. On attendait ainsi tranquillement de la famine ce que l'art et la force étaient encore impuissants à opérer; d'où il arrivait que des sièges de ville duraient quelquefois dix, vingt années, et même davantage. Ce ne fut, en effet, qu'après vingt-neuf ans que Psammetichus, roi d'Égypte, qui avait commencé une guerre contre le roi d'Assyrie, au sujet des limites des deux empires, par le siège d'Azot, se rendit maître de cette place. C'est le plus long siège dont il soit parlé dans l'histoire ancienne. On en finissait plus promptement par l'escalade, qui consistait à appliquer contre les murs un grand nombre d'échelles pour y faire monter plusieurs files de soldats.

Mais l'escalade devint bientôt inutile et impraticable, lorsque les murailles et les tours dont elles étaient flanquées eurent été assez élevées pour que les échelles ne pussent plus y atteindre. Il fallut donc trouver un nouveau moyen d'arriver jusqu'à la hauteur des remparts; et c'est alors que prit naissance d'énormes tours de bois roulantes que l'on approchait des murs, et qui mettaient les assiégeants de niveau avec leurs ennemis. Placés au sommet de ces tours, qui formaient une espèce de plate-forme, des soldats nettoyaient les remparts à coups de traits et de flèches, et surtout par le secours des balistes et des catapultes. Ensuite, de l'un des étages de la tour, un pont-levis s'abaissait sur les murs de la ville assiégée, et les vainqueurs entraient dans la place.

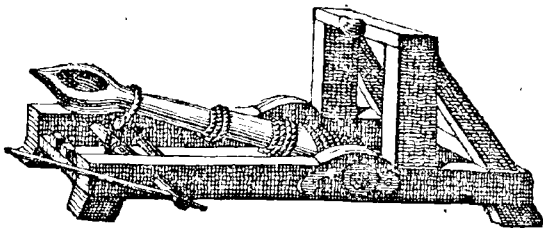
Ces tours ambulatoires, construites d'un assemblage de poutres et de forts madriers, ressemblaient assez à une maison. Pour les garantir contre le danger du feu lancé par les assiégés, on les couvrait de peaux crues ou de pièces d'étoffes faites de poils. La ville était en grand danger si l'on pouvait approcher une de ces tours jusqu'au rempart. Elle avait plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre. Il y avait au bas un bélier pour battre en brèche, et, sur l'étage du milieu, un pont-levis composé de deux poutres, avec ses garde-fous garnis d'un tissu d'osier, qui s'abaissait promptement sur les murs de la ville lorsqu'on en était à portée. Sur les étages supérieurs, des soldats armés de longues épées et des gens de traits ne cessaient pas de harceler les assiégés. Quand les choses en étaient là, ceux-ci ne tenaient plus long-temps, dominés qu'ils se voyaient par un rempart plus élevé que le mur dans lequel ils avaient mis toute leur confiance.



La baliste, qui jouait un rôle du haut de ces tours et en rase campagne, était destinée à lancer des traits et des flèches d'un poids extraordinaire; elle chassait aussi des balles, des boulets de plomb et des pierres d'une pesanteur énorme. Il y en avait de différentes grandeurs, et qui, par cette raison, produisaient plus ou moins d'effet. Les unes, qui servaient pour les batailles, pourraient être appelées des pièces de campagne; les autres étaient employées dans le siège, et c'était l'usage le plus ordinaire qu'on en faisait. Les balistes ressemblaient beaucoup à nos arbalètes, mais jamais celles-ci n'ont approché des résultats que les anciens historiens rapportent des premières, et qui nous paraissent presque incroyables. Végèce, le plus célèbre des auteurs qui ont écrit en latin sur l'art militaire, dit que la baliste poussait des traits avec tant de rapidité et de violence, qu'ils brisaient tout ce qu'ils touchaient. Athénée raconte qu'Agésistrate en fabriqua une d'un peu plus de 2 pieds seulement de longueur, qui jetait des traits jusqu'à la distance de près de 500 pas.

Il n'est pas facile de marquer au juste la différence de la baliste et de la catapulte, quant à l'usage; car, sous le rapport de la structure, les figures que nous donnons ici de ces deux machines feront comprendre d'un coup d'œil tout ce qui les distinguait l'une de l'autre. Il paraît cependant que le propre de la baliste était de lancer des dards et des javelots d'une grosseur extraordinaire, et quelquefois plusieurs du même coup, dans une gargonse, tandis que la catapulte lançait des traits beaucoup plus longs et des pierres tout ensemble et en très grand nombre. Cette machine envoyait au loin des

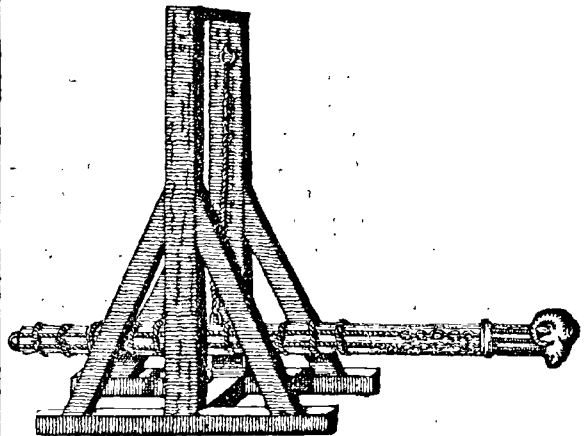
pois de plus de 12,000 livres, et produisait des ravages effroyables. Elle était encore employée en France dans les douzième et treizième siècles. Un passage de Froissart fait voir de quelle force surprenante elle était douée. Il nous apprend qu'au siège de Thyn-l'Évêque, dans les Pays-Bas, le duc Jean de Normandie fit venir de Douai et de Cambrai des espèces de catapultes, lesquelles jetaient jour et nuit dans la place d'énormes pierres qui écrasaient, abattaient les combles des tours et des maisons, tellement que les assiégés n'osaient plus demeurer que dans les caves et dans les celliers. Elles y lançaient aussi des chevaux morts et autres charognes infectes qui furent de la plus grande in-



commodité pour la place, rien n'étant plus capable d'y mettre la peste, ou du moins d'occuper une partie de la garnison pour enterrer ces cadavres et prévenir ainsi l'infection dont on était menacé : c'est tout au plus si nos mortiers-monstres d'aujourd'hui seraient plus redoutables. L'histoire de Gengis et de Timur nous fournit aussi une infinité d'exemples de la force et de la puissance de ces sortes de machines. Les catapultes dont ces conquérants se servaient chassaient des meules de moulins, des masses énormes, et renversaient tout ce qu'elles atteignaient avec un horrible fracas. Ces machines paraissent avoir subsisté jusqu'à la découverte de la poudre : le canon, qui les détruisait facilement, ne tarda pas à les faire disparaître.

Le bélier, lorsqu'il eut été inventé, abrégé beaucoup la durée des sièges chez les anciens. Il se composait, comme on le voit ici par notre gravure, d'une poutre d'un seul morceau de bois de chêne, assez semblable à un mât de navire, d'une longueur et d'une grosseur extraordinaire, dont le bout était armé d'une tête de fer ou d'airain proportionnée au reste, et représentant la figure d'un bélier. Ce qui

fit donner à cette terrible machine le nom et la figure de cet animal, c'est qu'elle heurtait les murailles comme le bélier fait de sa tête tout ce qu'il rencontre. Elle était suspendue et balancée en équilibre avec une chaîne ou d'énormes câbles qui la soutenaient en l'air, dans une espèce d'échafaudage en charpente que l'on faisait avancer sur le comblement du fossé, à une certaine distance du mur, par le moyen de rouleaux ou de plusieurs roues. C'était de toutes les machines de guerre la plus pernicieuse, et celle qui causait le plus de mal aux assiégés, puisqu'elle pratiquait la brèche par laquelle les ennemis entraient ordinairement dans la place.



On faisait jouer le bélier dans une de ces tours mobiles dont nous avons parlé tout à l'heure, ou sous une galerie appelée tortue, parce qu'elle servait de couverture et de défense très forte et très puissante contre les feux, les dards, les javalots et les masses pesantes que les assiégés jetaient du haut de leurs murailles. Cette machine, qui servait également pour le comblement du fossé et pour la sape, était composée d'une grosse charpente très solide, ayant douze pieds de hauteur et vingt-cinq sur chaque face de son carré. Elle était recouverte d'une espèce de matelas piqué, consistant en peaux fraîchement écorchées et préparées avec différentes drogues contre l'incendie, de manière qu'au total, les soldats s'y trouvaient en sûreté, de même que la tortue l'est dans son écaille.

TOMBEAU DE VIRGILE.

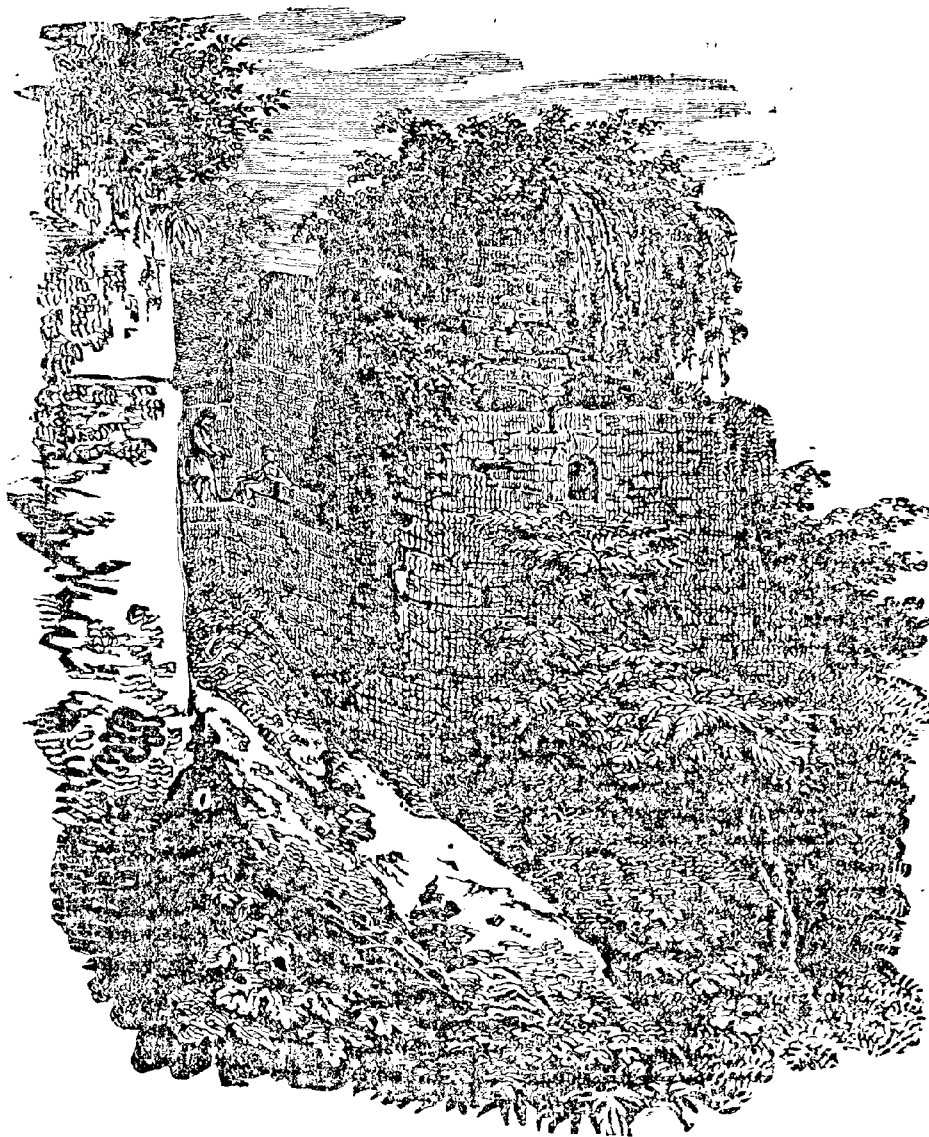
Virgile représentait la gloire littéraire de l'ancienne Rome, comme Jules César ses vertus guerrières et Auguste son génie politique. C'est la plus pure et la mieux conservée des illustrations de l'Italie : le temps, qui a rongé les figures de pierre des nations enchaînées dans les bas-reliefs des arcs de triomphe, n'a pas effacé une ligne des *Géorgiques* ou de l'*Énéide*, et mieux encore que son ami Horace, Virgile aurait pu s'écrier, si sa modestie timide le lui eût permis : *J'ai élevé un monument plus durable que l'airain*. Son nom est resté cher et sacré comme chacun de ses vers. Les plus fières cités d'Italie

s'enorgueillissent lorsqu'elles peuvent rappeler que Virgile les a aimées, qu'il les a habitées, qu'il les a nommées seulement, et les traditions montrent encore, pour ainsi dire, l'empreinte de ses pas sur cette terre tant foulée. Plusieurs siècles après sa mort (1227), les habitants de Mantoue, sa patrie, le proclamaient encore leur seigneur suzerain, et reproduisaient son effigie sur leurs monnaies, leurs armes et leurs drapeaux. Aujourd'hui même, pas un de ces magnifiques monuments que possède l'Italie ne reçoit autant d'hommages qu'un simple amas de pierres où peut-être ont toujours manqué

les cendres de Virgile, mais que l'histoire a nommé sa tombe.

Sur la route de Naples à Pouzzoles s'élève une montagne, du sommet de laquelle la nature semble aux yeux si majestueuse et si suave, que ce lieu fortuné a été appelé en grec le *repos de la tristesse* (Pausilype), comme s'il était impossible qu'à l'aspect de tant de murailles, la douleur la plus profonde ne fût pas un moment suspendue. Les Romains, par suite de cette impatience audacieuse qui ne leur permettait pas de transiger avec les obstacles, percèrent de part en part la base du mont Pausilype pour s'ouvrir un passage. Haute de cinquante pieds et large de trente, cette voûte souterraine, pavée de laves du Vésuve, parcourt une longueur de

plus de cinq cents toises. Aux mois de février et d'octobre, le soleil, apparaît à l'une des extrémités, réduit aux proportions d'une étoile et ses vifs rayons traversent, comme une ligne brillante, les lueurs douteuses que répandent les soupirax pratiqués de loin en loin dans la voûte. Ainsi, là se pressent à la fois, sous les regards étonnés, une belle création de l'art humain et les pompes de la nature : cependant ni les unes ni les autres n'obtiennent la première pensée, la première admiration du voyageur ; il cherche et salue avant elles, une ruine modeste, placée au-dessus de la grotte ; c'est la tombe de Virgile. Nulle part peut-être se révèle plus fortement la puissance de cette consécration que donne un grand nom à tout ce qui le porte.



(Tombeau de Virgile.)

A peine élevé de quinze pieds et arrondi en voûte, ce monument n'eut jamais de hardiesse dans son ensemble, d'élégance dans ses détails, et son aspect est sans charmes, sans caractère. Sa destination funèbre n'est indiquée que par ces petites

urnes cinéraires, et que leurs rapports avec les nids préparés aux pigeons dans les colombiers ont fait désigner par le nom de *columbarium*. Un escalier, grossièrement taillé à travers un jardin potager, mène au monument dont la base pesante s'est enfoncée peu à peu dans le sol, tandis que ses faces

disparaissent sous les rameaux entrelacés des plantes parasites. Tel est l'aspect vulgaire de cette ruine, pour qui la contemple sans évoquer un souvenir; mais le nom seul de Virgile répand sur elle et à l'entour une poésie, une douceur, une harmonie ineffables.

C'était bien sous cette humble tombe que devait reposer ce Virgile si modeste qu'il se réfugiait dans les boutiques pour échapper aux acclamations de la foule. Dans ces lieux agrestes et champêtres, était bien marquée la sépulture de celui qui eut une ferme pour berceau, des bergers pour compagnons d'enfance, et qui s'échappait avec délices de la cour d'Auguste pour se replonger dans les campagnes. On aime à voir la sève bouillonnante du midi jaillir en mille arbrisseaux, en mille plantes, en mille herbes, autour du dernier asile du chanteur amoureux de la nature; on aime à entendre l'abeille, errante sur la clématite et la pariétaire, bourdonner à l'oreille de l'auteur des *Georgiques*; on aime ce chêne vert qui étend son puissant ombrage sur cette paisible scène, et on remercie Auguste d'avoir compris l'âme du poète et d'avoir donné à ses cendres cette campagne de Naples, toujours présente à sa pensée, toujours chère à son cœur. « Il y a, dit madame de Staël, tant de repos et de magnificence dans l'aspect qui se présente du haut du Pausilype, qu'on est tenté de croire que Virgile a choisi lui-même sa tombe. »

L'esprit de critique et de discussion a voulu ravir au mont Pausilype son titre de gloire, mais il n'a point prévalu contre le besoin qu'ont éprouvé tous les âges de témoigner leur admiration pour Virgile. Il fallait à la postérité une tombe de Virgile; elle en eût inventé une si celle-là lui eût manqué. Aussi n'est-ce point pour combattre le doute par la conviction de toute la chrétienté, que nous mentionnons les *ex-voto* attachés par chaque siècle à l'autel du mont Pausilype. Un historien romain du iv^e siècle a écrit que les dépouilles de Virgile, transportées à Naples par ordre d'Auguste, furent placées sur le chemin de Pouzzoles, avant la deuxième pierre milliaire. D'autres chroniqueurs, d'époques plus modernes, racontent qu'ils ont contemplé l'urne funéraire dans laquelle étaient renfermées les cendres du poète. Il existe d'ailleurs un monument symbolique de l'admiration perpétuellement renaissante que chaque âge léguait en s'écoulant à l'âge qui allait le suivre. Un laurier, dû au hasard ou à l'heureuse inspiration de quelque pèlerin resté inconnu, s'éleva un jour au pied du tombeau de Virgile. Depuis lors, ce laurier, gardé par la vénération publique, ne s'est point flétri. Chaque fois qu'il se mourait, il renaissait verdissant comme l'arbre fabuleux que Virgile lui-même avait chanté. Ces substitutions pieuses s'opèrent par des mains souvent obscures, mais quelquefois célèbres. Plusieurs générations de lauriers s'étaient déjà écoulées, lorsque, au milieu du xiv^e siècle, Pétrarque, conduit par Robert, roi de Naples, vint rendre ce touchant hommage du génie au génie. Deux siècles après, ce laurier vivait encore, quand le père du fameux duc d'Albe, le dur et

sombre vice-roi de Naples, Pierre de Tolède, abassa son orgueil devant le souvenir d'un poète. Aujourd'hui enfin, la tombe est toujours gardée par un jeune et beau laurier qu'a planté une main chère à la France littéraire, celle de M. Casimir Delavigne. Les feuilles du laurier de Virgile sont des reliques précieuses, comme les rameaux du saule-pleureur qui ombrage la tombe de Napoléon. Enfin l'Europe entière, depuis dix-huit cents ans, vient s'inscrire au tombeau de Virgile. Les superstitions populaires même dont le Pausilype est l'objet, sont pleines d'intérêt, et l'on ne voudrait pas déromper le Napolitain, lorsqu'il raconte que la grotte de la montagne de Virgile a été creusée par les enchantements du poète.

A l'opposé du tombeau de Virgile, sur la côte de la Marguella, s'élève dans l'église des Servites le somptueux mausolée d'un autre poète latin, renommé au xvi^e siècle. Là sont entassées des statues, des figures allégoriques; des tritons, des satyres, frappés en relief, se mêlent aux images de la Prudence, de la Sagesse, de la Grammaire et de la Rhétorique. La sculpture, la peinture et la poésie ont largement payé leur tribut. Cependant, ce n'est qu'après avoir long-temps contemplé avec une émotion mélancolique les pierres nues du tombeau de Virgile, qu'on va jeter un regard distrait sur les magnificences de Sennazar.

Hôtel du lord-maire à Londres.

Il serait difficile que l'administration municipale d'une ville fût plus libre, plus imposante et mieux réglée que celle de Londres, telle que l'ont faite les chartes et les privilèges qui lui ont été accordés en différents temps, par les rois d'Angleterre. Le personnel de cette administration se compose: 1^o du lord-maire; 2^o d'un greffier (*recorder*); 3^o de deux *sheriffs*; 4^o de vingt-six *aldermen*; 5^o du conseil de ville. Tous ces magistrats et les membres du conseil de ville sont nommés par divers modes d'élection; leurs attributions embrassent toutes les affaires administratives de la cité; et si l'on ajoute que quelques-uns sont encore chargés de rendre la justice dans une foule de circonstances, on y verra une preuve de plus que la liberté et l'indépendance des citoyens ne sont nulle part garanties par des franchises municipales plus larges et plus complètes, de toute influence supérieure ou étrangère.

Londres est divisée en vingt-six quartiers. Le nombre des représentants de chaque quartier, dans le conseil de ville, est en proportion de la population, sans jamais excéder douze ni être au-dessous de six: 236 représentants sont ainsi élus annuellement par les bourgeois de chaque quartier payant les droits de la paroisse, et, réunis au lord-maire et aux *aldermen*, ils forment le conseil de ville (*the court of common council*). Les pouvoirs de ce conseil sont immenses: il a l'entière disposition des fonds de la cité; son occupation principale est de faire toutes les lois qui la gouvernent, et d'en diriger la police intérieure. Il n'a pas d'époque dé-

terminée pour ses réunions, et généralement il n'est convoqué, par le lord-maire, que pour une seule séance.

Chacun des vingt-six quartiers a pour chef un alderman, nommé à vie de la même manière que les membres du conseil de ville, et sous la présidence du lord-maire, dont il est en quelque sorte l'adjoint. Il n'est pas nécessaire que l'alderman élu réside dans le quartier : tout citoyen propre à occuper cette place, qui la refuserait après y avoir été nommé, serait condamné à une amende ; on a même vu la peine de la prison appliquée en pareil cas. L'alderman exerce une surveillance et une direction active sur son quartier, sous la surveillance générale du lord-maire. Les aldermen ont un costume particulier, et sont juges de paix dans les limites de la cité.

Les deux sheriffs qui, à parler exactement, agissent comme officiers du roi, pour un grand nombre d'actes importants de son pouvoir exécutif, sont élus tous les ans par la bourgeoisie, et entrent en fonctions le jour de la Saint-Michel : le lendemain ils se rendent à Westminster pour se faire agréer par les juges de l'échiquier, au nom du roi. Ce sont les sheriffs qui font exécuter les jugements ; ils nomment les jurés, ont le droit de requérir la force armée dans les troubles populaires, et versent à l'échiquier toutes les amendes reçues en faveur de la couronne. Le plus pénible de leurs devoirs est de présider à l'exécution des condamnés à mort. Lorsque l'un des deux sheriffs vient à mourir dans l'exercice de sa charge, le survivant ne peut remplir aucune de ses fonctions jusqu'à ce que le défunt ait été remplacé.

Le *recorder* (greffier) de la cité de Londres est nommé à vie par le lord-maire et les aldermen : il est le premier homme de la loi de la cité, et il a le pas sur tous les aldermen qui n'ont pas été lords-maires. Il jouit d'un traitement de 2,500 livres sterl. (62,500 francs). D'autres officiers d'un ordre secondaire, tels que le trésorier, le sous-greffier, le secrétaire de la ville, complètent cette vaste hiérarchie administrative, au sommet de laquelle se présente le lord-maire.

Chaque année, le 29 septembre, les différentes compagnies ou corporations de la cité se réunissent en assemblée générale à *Guildhall* (hôtel de ville), et désignent deux aldermen qu'on présente à la cour du lord-maire et des aldermen, qui choisit ordinairement le plus âgé et le déclare lord-maire. Il faut que sa nomination soit approuvée par le roi ; mais depuis long-temps la couronne n'a point fait usage de cette espèce de veto, et l'on peut considérer à présent la nécessité de cette approbation comme une simple formalité. Lorsqu'elle est remplie, le nouveau lord-maire prête serment le 8 octobre, en présence des citoyens, dans *Guildhall*, et le lendemain il entre en fonctions. Il se rend en grande pompe à Westminster, par la Tamise, dans la belle barque de parade de la cité, avec l'ancien lord-maire, les aldermen, le greffier, les sheriffs, et escorté des différentes compagnies de la cité, dont chacune le suit dans une barque ornée de

pavillons et de flammes. A Westminster, le nouveau lord-maire prête le serment d'usage, et se rend ensuite devant les différentes cours de justice, pour inviter les juges à dîner ; après quoi il revient par la même voie dans la cité, où se déploie alors ce cortège magnifique qu'on appelle *lord mayor's show*, et qui excite vivement l'intérêt et la curiosité des habitants de Londres. La journée se termine à *Guildhall* par une fête splendide où assistent, suivant la coutume, les princes du sang, les grands fonctionnaires du royaume, les chefs des premières familles, et environ mille autres personnes porteurs d'un billet du lord-maire ou de l'un des sheriffs.

Le premier magistrat de Londres reçoit le titre de très honorable et de seigneur (*right honourable the lord mayor*) : il revêt, dans les cérémonies publiques, une robe d'écarlate ou de pourpre, garnie d'une riche fourrure, et sa tête est couverte d'une large toque ; à son cou pend une chaîne d'or. Il a une masse d'or ainsi qu'une épée, et deux officiers pour porter ses insignes devant lui, tandis qu'un page relève la queue de sa robe, lorsqu'il est à pied. Il a aussi une voiture de parade, et une suite nombreuse d'autres officiers pour le maintien de sa dignité et de son rang ; il avait même anciennement un poète lauréat et un bouffon.

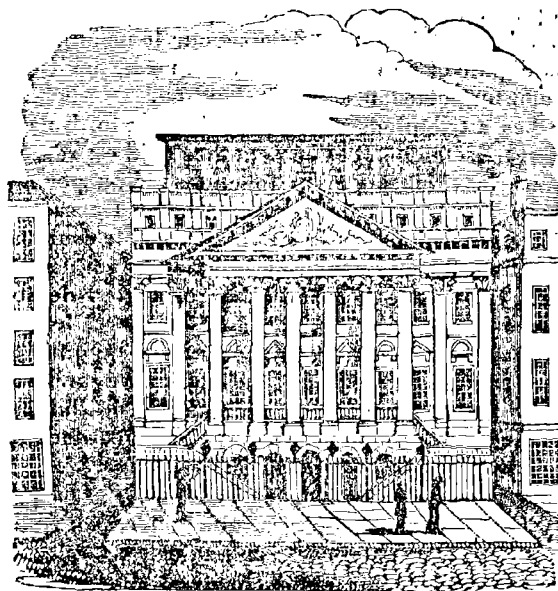
Les attributions et les privilèges du lord-maire sont très étendus, et l'on peut dire qu'il est revêtu, dans les limites de ses fonctions, d'un pouvoir aussi grand que celui du roi. Aucune transaction des corporations de la cité n'est valable avant sa sanction. Il est le seul représentant du roi dans la cité, fait l'office de grand échanson le jour de son couronnement, et devient, après sa mort, le premier personnage du royaume, jusqu'à ce que son successeur soit proclamé. Le lord-maire jouit encore d'une foule d'autres prérogatives qui lui ont été concédées à différentes époques, et dont on conserve avec soin la tradition et les avantages.

Long-temps le lord-maire n'eut pas de résidence fixe, et l'on conçoit aisément que Londres ait voulu s'honorer elle-même en faisant enfin construire un palais spécial pour une si haute et si importante dignité, pour le magistrat suprême de la plus grande capitale du monde, d'une ville plus riche et plus peuplée que beaucoup de royaumes. Les travaux de *Mansion house* (maison de résidence), commencés en 1739, ne furent terminés qu'en 1753 ; ils avaient coûté 42.638 livres ster. (1,065,950 fr.). Voyons ce qu'ils ont produit :

Cet hôtel, dont la forme est oblongue, a été bâti en pierres de Portland, sur les plans de l'architecte George Dance. Un double perron, qui ne manque pas de noblesse, offre vingt-cinq marches en pierres à monter pour arriver à un portique antérieur, moins large que la façade principale, et décoré de six colonnes corinthiennes, qui s'élèvent avec assez de grâce au-dessus d'un soubassement massif d'ordre rustique. La façade est ornée, dans toute sa longueur, de pilastres de même ordre que les colonnes du portique. Dans le soubassement est un étage inférieur au centre duquel s'ou-

vre une entrée qui conduit aux cuisines et aux offices.

Le fronton du portique contient un bas-relief qu'on doit à M. Taylor, et qui représente un emblème de la richesse et de la puissance de la métropole de l'Angleterre. On y voit le génie de la cité foulant à ses pieds l'Euvié. Revêtu d'un manteau royal, et ceint d'une couronne murale, il tient dans sa main droite une baguette, tandis que la gauche s'appuie sur les armes de la cité. A droite, un enfant nu soutient d'une main des faisceaux et une hache, et de l'autre une épée et le bonnet de la liberté, pour montrer que l'autorité et la justice sont les vrais appuis de la liberté. La Tamise est aussi figurée sous les traits d'un dieu marin versant libéralement ses eaux; auprès d'elle une ancre attachée à un câble, et un vaisseau, sont les indices des richesses que procure ce fleuve. A gauche, la Fertilité présente les dons de sa corne d'abondance au génie de la ville de Londres. Derrière elle on aperçoit deux autres enfants nus qui continuent cette allégorie toute commerciale, en jouant avec des balles de marchandises.



(Hôtel du lord maire à Londres.)

La façade, dans son ensemble, offre deux rangs de vastes fenêtres, surmontés d'un attique terminé par une balustrade : les corniches sont riches et de bon goût. Cependant l'édifice est, en général, d'un aspect lourd et massif, d'autant plus qu'on l'a défiguré en le surchargeant d'un étage supérieur qui produit le plus mauvais effet.

La distribution de l'intérieur mérite plus d'éloges. En entrant par la façade principale on trouve une salle spacieuse qui conduit à une autre, dite *salle égyptienne*, nous ne savons pour quel motif, car elle ne contient aucun ornement d'architecture propre à justifier cette appellation : c'est une salle de banquet d'environ quatre-vingt-dix pieds de l'est à l'ouest, et de soixante de largeur, avec un plafond en voûte divisé en compartiments et richement décoré. Cette salle communique avec

la *salle de justice*, celle du *porteur d'épée* (sword bearer's room), et une autre très jolie qu'on appelle *Wilkes parlour*. Une partie de la voûte de la salle égyptienne étant à jour, les appartements du second étage tournent autour de cet espace vide, et ont des galeries de communication. Ces appartements, meublés avec splendeur, sont d'ailleurs généralement obscurs. Le principal sert de salle de bal : il est à peu près aussi long, mais plus étroit que la salle égyptienne. On peut encore citer ensuite un salon de réception et une belle chambre à coucher, ornée d'un lit de parade d'une magnificence royale.

LE KNOUTT.

Les détails de ce supplice, aussi barbare que son nom, sont vraiment effrayants et paraissent à peine croyables aux peuples civilisés. On ôte la chemise du condamné, on lui passe une courroie autour du cou, et il se laisse ensuite attacher les pieds avec une lanière contre une pièce de bois qui offre dans le haut une échancrure, de manière à y pouvoir emboîter le cou et les bras du patient. La courroie passée autour du cou sert en même temps à lier ensemble les deux bras, un peu au-dessus du poignet; puis, elle va aboutir à un anneau de fer qui est au bas de la pièce en bois et correspond à un autre anneau fixé dans le côté opposé, et où sont retenus les pieds du criminel. Dans cette position, il tend forcément le dos et ne peut plus remuer.

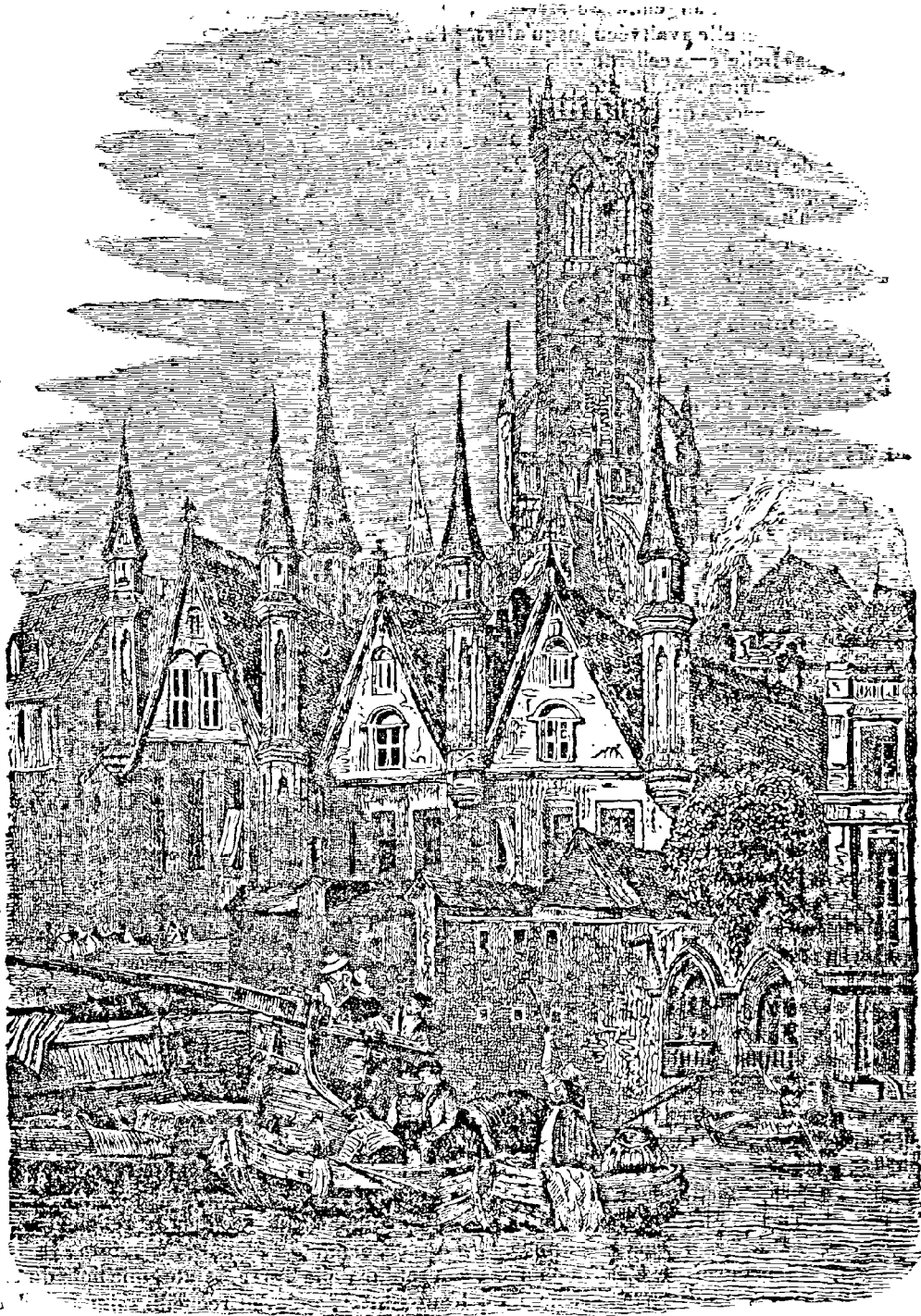
Lorsque ces apprêts sont finis, on lit à haute voix la sentence, et pendant la lecture, chacun doit avoir la tête découverte.

Armé du knout, c'est-à-dire, d'un fouet qui se compose d'un manche en bois, ayant à peu près un pied de long, très fort, garni en cuir, et auquel pend une forte lanière de peau de buffle, plus longue que le manche, et de trois ou quatre lignes d'épaisseur, le bourreau commence ses fonctions redoutables en se tenant à une certaine distance du patient. Entre chaque coup, il met toujours un intervalle de six secondes au moins, et tous les dix ou quinze coups on change la mèche du fouet, que le sang et l'humidité de la terre ont rendue trop molle.

Le criminel étant délié, le bourreau lui applique sur le front une machine garnie de pointes de fer, qu'il fait entrer dans la chair, en frappant quelques coups de la paume de la main sur le manche de l'instrument. Cela fait, il prend de la poudre à canon, et en frotte avec force la partie marquée. Ensuite, il lui enfonce dans les narines une tenaille tranchante et pointue, et les déchire ainsi en deux.

Souvent, malgré cette terrible exécution, le criminel n'a pas encore rendu l'âme; mais on le conduit dans un cachot où la gangrène ne tarde pas à le faire mourir dans des souffrances horribles.

TOUR DU BEFFROI A BRUGES.



Combattre et prier étaient les principaux intérêts, les principales occupations des peuples d'Europe dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, période de guerre et de foi ; une chapelle, une citadelle devaient donc être alors les pierres fondamentales, l'âme, le noyau de toute cité naissante.

Tels furent les commencements de Bruges ; on voit encore aux lieux où s'élèvent l'église de Saint-Donat et l'hôtel-de-ville, quelques vestiges de ce berceau brisé de la ville, qui conserve aussi dans son nom, dérivé du mot flamand *brug* (pont), la mémoire d'un pont par lequel on arrivait à la cha-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14 ; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

pelle et à la citadelle environnées d'eau de toutes parts. De belles destinées étaient réservées à cette colonie, que l'ami populaire du roi Dagobert I^{er}, saint Éloi, évêque de Noyon, avait convertie au christianisme en l'enlevant au culte de Mercure, sous le patronage duquel elle avait vécu jusqu'alors. Bruges est devenue « belle et excellente ville à merveille, suivant un historien, puissante et grande, dont les édifices, tant sacrés que profanes, publics et particuliers, sont en général plus somptueux et magnifiques que de pas une autre cité des Pays-Bas. » Cet éloge, qui pourrait paraître aujourd'hui exagéré, n'était qu'une peinture fidèle au moment où il fut tracé, il y a deux cents ans.

Seconde capitale de la Flandre, résidence des souverains, chef-lieu des entreprises commerciales et industrielles de toute la province, Bruges, s'élevant sur ce qu'un de ses comtes appelait ses deux piliers d'or, le trafic et le négoce, atteignit le plus haut degré de prospérité et de splendeur, et fut la plus riche peut-être entre les villes nombreuses de ces contrées si renommées pour leurs richesses. L'abondance y développa rapidement le goût et les arts du luxe, et les Brugeois étalèrent leur opulence dans leurs maisons, dans leurs maisons, dans leurs vêtements, dans toutes les habitudes de leur vie publique et domestique avec une profusion vaniteuse dont l'aristocratie financière a seule conservé les traditions. Le faste de la cité marchande est mis en évidence par une anecdote du XIV^e siècle assez curieuse. Philippe-le-Bel, roi de France, ayant confisqué les états de son vassal rebelle, Guy de Dampierre, comte de Flandre, fit un voyage à Bruges avec la reine Jeanne (1301). Les Brugeois, dans cette occasion solennelle, se chargèrent, pour faire leur cour, de tant de bijoux et de bijoux, et séparèrent si magnifiquement que la reine, dans un mouvement d'envie féminine, sinon royale, ne put s'empêcher de s'écrier avec dépit : « Ah ! je pensais jusqu'alors être seule reine, mais voici que j'en trouve dans cette ville à centaines. » Et il ne tint pas à elle que le nombre de ces rivales en toilette ne fût diminué et qu'elles ne perdissent de leurs atours : Bruges resta mal notée dans sa mémoire.

La fortune d'une ville a ses vicissitudes comme celle d'une maison : Bruges vit le commerce choisir d'autres centres d'action, et sa prospérité, que le temps avait fait croître, décréta avec le temps. Des cités qu'elle avait fondées pour ses succursales, et où elle épanchait la surabondance de sa population, de ses richesses et de ses affaires, se nourrirent de sa substance, grandirent à ses dépens, l'épuisèrent peu à peu, et finirent par la ruiner. L'esprit d'insubordination et de révolte, si actif chez le riche Flamand du moyen-âge, fut aussi pour Bruges une source d'événements malheureux. Elle paya cher la satisfaction qu'elle se donna, à la fin du XV^e siècle, de faire mourir sur l'échafaud un ministre qu'elle haïssait, et de retenir prisonnier son souverain l'archiduc d'Autriche, Maximilien, qu'attendait la couronne impériale d'Allemagne. Enfin, les guerres étrangères qui vinrent ébranler plusieurs fois ses murailles, et les dissensions religieuses qui en dé-

solèrent l'enceinte, contribuèrent également à la faire déchoir. Mais si sa splendeur s'est évanouie, les édifices nombreux qui en furent les résultats et qui en sont restés les monuments, la rendent encore une ville intéressante à étudier sous le rapport de l'art.

Plus de soixante églises sont renfermées dans ses remparts, qu'éleva le premier Baudouin *Bras-de-Fer*, (870) et que réparèrent et agrandirent après lui plusieurs de ses successeurs, et particulièrement Marguerite la *Constantinopolitaine*, fille du comte de Flandre, neuvième du nom de Baudouin, qui monta sur le trône de Constantinople au XIII^e siècle. Une des plus remarquables est l'église de Saint-Donat. Fondée d'abord sous l'invocation de la Vierge, par un comte Lideric, elle fut depuis restaurée par Baudouin *Bras-de-Fer* et dédiée à saint Donat, que la ville prit pour son patron, lorsqu'elle eut obtenu ses reliques d'Ébon, archevêque de Reims. Au près de ces précieux restes, sont conservés, avec non moins de vénération, les ossements prodigieusement gros du comte Charles-le-Bon, que Bruges invoque aussi comme son protecteur. Il fut massacré (1127) par des malfaiteurs, pendant qu'il faisait sa prière au lieu même où sont ensevelies aujourd'hui ses dépouilles. Tous les ans, le 2 mars, se célèbre une fête religieuse en son honneur : on raconte alors sa vie et on montre ses reliques au peuple toujours avide de les contempler. L'église de Saint-Donat, qu'ornent encore les tombeaux de Louis de Nevers, comte de Flandres et d'un simple bourgeois de la ville renommé pour ses vertus et son savoir, fut érigée en évêché par le pape Paul IV (1561), à la prière du roi d'Espagne, Philippe II. L'église de Notre-Dame, dont le clocher hardi sert de guide aux vaisseaux qui sortent de l'embouchure de la Tamise, n'est pas moins riche en illustres morts et en objets de dévotion. Sous ses voûtes élevées, reposent dans des tombeaux de cuivre doré, d'un travail et d'une magnificence remarquables, l'héritière Marie (1481), qui porta en dot à la maison d'Autriche la Bourgogne et la Flandre ; et son père, le dernier duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, dont la puissance déjà blessée à mort par les Suisses dans les journées de Granson et de Morat, expira enfin avec lui sous leurs coups, dans les plaines de Nancy, en 1477. On doit citer encore parmi les églises celle de Saint-Basile, non pour sa beauté architecturale, mais parce que sa fondation se rattache à un événement dont l'anniversaire est célébré par les Brugeois plus pompeusement que celui d'aucune autre solennité religieuse. Thierry d'Alsace, comte de Flandre, rapporta, en 1148, à son retour de la Terre-Sainte, une fiole du sang de Jésus-Christ, qu'avait recueilli saint Joseph d'Arimathie, et que lui donna Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem. Le comte de Flandre fonda l'église de Saint-Basile pour y déposer cette sainte relique.

Les monuments *profanes* de la ville de Bruges ne sont ni moins nombreux, ni moins dignes d'attention que ses édifices *sacrés*. En première ligne se place l'hôtel-de-ville, dont le comte de Flandre, Louis de Malle, jeta les fondements en 1376. Étrange dans son style gothique, et surmonté de six tourelles

aiguës qui contrastent par leur taille élancée avec les formes peut-être un peu lourdes de la masse, ce palais abonde en ornements de détails. Il est décoré des figures des comtes et des comtesses de Flandre ainsi que des armes de la ville : un lion d'azur sur un champ argenté et jaune imitant l'eau, comme pour rappeler que Bruges tirait sa prospérité des ondes. Devant lui s'ouvre la place dite du Bourg, que son antiquité et la somptuosité des édifices qui l'encadrent ont rendue célèbre. Elle a aussi la triste renommée de la Grève. Six tribunaux différents et indépendants les uns des autres exerçaient jadis à Bruges la justice criminelle; quelquefois chacun d'eux venait le même jour choisir sur le Bourg un lieu convenable pour l'exécution de ses sentences.

La place du grand marché, de laquelle partent six larges rues menant aux principales portes, est encore une des beautés de Bruges. On y remarque les Halles, bâtiment carré entourant une cour, et entouré d'une galerie; les magasins publics qui, construits sur un canal, livrent passage sous leurs voûtes aux flots et aux navires, et enfin le clocher, qui représente notre gravure. Plus audacieux dans sa hauteur et dans sa structure qu'aucune autre tour de l'Europe, ce clocher donne à compter à qui veut le gravir cinq cent trente-trois degrés. Il s'élève sur quatre piliers détachés, isolés les uns des autres, et laissant une large voie ouverte à la circulation entre leurs masses. La tête du géant est remplie de cloches de toutes formes et de toutes grosseurs, sans cesse bourdonnantes; mais sa gloire est un carillon qui fait entendre tous les quarts d'heure un air de musique différent. Bruges vante enfin ses belles constructions hydrauliques, par lesquelles elle a rapproché d'elle la mer éloignée de plus de trois lieues. Sa *maison de l'eau*, immense réservoir d'où vont jaillir au loin mille fontaines, comme des ruisseaux s'échappant d'un lac, et ses maisons particulières qui, élevant, pour la plupart, les murailles de leur façade au-dessus de leurs toits rejetés en arrière, présentent l'aspect d'autant de forteresses.

Bruges ne doit pas être considérée par nos lecteurs comme une ville absolument étrangère. Française avant que Charles-le-Chauve n'eût érigé la Flandre en comté en faveur de Baudouin Bras-de-Fer, elle relevait encore, sous ses comtes, de la couronne de France. Elle y fut successivement rattachée par les victoires de Philippe-le-Bel, de Louis XIV, de la République et de l'Empire. Elle était le chef-lieu du département français de la Lys.

LE CLUSIER.

Cette plante appartient à la famille des guttifères, ainsi nommée parce que tous ou presque tous les genres qui la composent, laissent suinter de leurs diverses parties un suc résineux ou résino-gommeux, lequel a plus ou moins de rapport avec la gomme-gutte fournie par l'un d'eux. On comprend dans le genre du clusier des arbres ou ar-

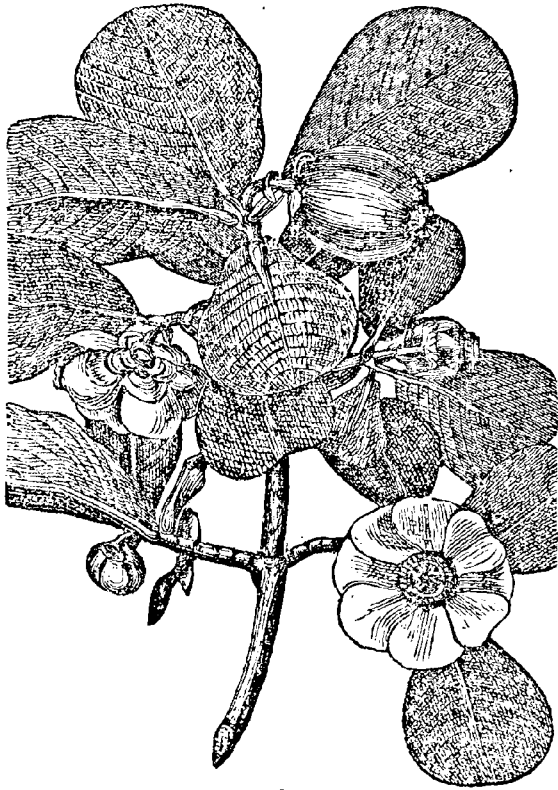
brisseaux, la plupart parasites, c'est-à-dire tirant leur nourriture des sucs mêmes des végétaux vivants sur lesquels ils croissent, et presque toujours originaires de l'Amérique méridionale. Ils distillent en abondance un suc laiteux ou visqueux qui roussit à l'air, s'y épaissit et forme des gommés ou des résines.

La principale des espèces renfermées dans ce genre est le clusier rose que représente notre gravure. Cet arbre, qui porte de grandes et belles fleurs couleur de rose ou d'un violet pâle, s'élève à la hauteur de vingt-cinq à trente pieds. Son bois est blanc, mou, filandreux; ses feuilles sont ovales, plus longues que larges et se rétrécissant vers la base, arrondies au sommet, épaisses, succulentes, sans nervures; ses fleurs sont réunies plusieurs ensemble sur une tige courte. Le fruit est de la grosseur d'une pomme moyenne : une pulpe mucilagineuse et d'un rouge écarlate entoure les semences. Ce clusier se trouve dans les îles de Saint-Domingue et de Bahama : on emploie sa résine à panser les chevaux, ou à frotter les bateaux et les vaisseaux, au lieu de suif.

Le clusier rose a ceci de particulièrement remarquable qu'il croît presque toujours aux dépens de ses voisins. Lorsqu'une de ses graines tombe sur un autre arbre et qu'elle peut s'y fixer, elle ne tarde pas à y germer, et il en sort une plante dont les racines s'étendent sur l'écorce de cet arbre, s'y attachent et en sucent la sève; bientôt elles l'embranchent, quelque gros qu'il soit, et le font périr en peu d'années. Ces mêmes racines se dirigent aussi vers la terre et s'y enfoncent pour trouver plus de nourriture : les semences qui tombent sur les rochers y germent également. Les branches présentent des rameaux de deux sortes : les uns s'élèvent en droite ligne et déploient à leur sommet un feuillage fort touffu; les autres descendent vers la terre en forme de longues baguettes, y pénètrent, prennent racine, et produisent d'autres rameaux, lesquels offrent à leur tour les mêmes phénomènes et ainsi de suite à l'infini, de sorte que si l'on n'y mettait obstacle, il ne faudrait pas beaucoup de temps à un seul de ces clusiers pour couvrir tout un vaste pays et détruire les arbres voisins.

Parmi les autres espèces de clusiers, on distingue encore le clusier blanc dont les fleurs sont de cette couleur et les fruits d'un rouge écarlate. Il se rencontre dans les bois de la Martinique. Les Caraïbes se servent de sa résine en place de poix pour en enduire leurs petites barques. Le clusier jaune, qui croît aux mêmes lieux et de la même manière que le précédent, lui ressemble beaucoup sauf la couleur jaunâtre de ses fleurs qui lui a fait donner son nom. Le fruit est une grosse capsule arrondie qui s'ouvre en douze valves. Une troisième espèce de clusier a pour caractère distinctif des feuilles émonssées à leur sommet et non arrondies, épaisses, nerveuses; il croît en Amérique. Enfin, des fleurs petites, sans pédoncule, réunies plusieurs ensemble dans l'aisselle des feuilles, rendent facile à reconnaître la dernière espèce de clusiers que nous croyons devoir mentionner ici, et dont les feuilles

sont coriaces, veinées, en ovale renversé : c'est une production de l'île de Madagascar.



(Le Clusier.)

Le clusier a été consacré par Linnée à la mémoire du célèbre Charles de l'Écluse, en latin *Clusius*, l'un des savants du seizième siècle qui contribuèrent le plus aux progrès de la botanique. Né à Arras, d'une famille noble, il voyagea dans une grande partie de l'Europe pour se livrer à l'étude de cette science, et dut à la connaissance qu'il fit en Angleterre des amiraux Sidney et Drake, une foule de détails curieux, dont il profita dans ses *exotiques*, sur les productions des pays qu'ils avaient visités. Il eut d'abord la direction des jardins de l'empereur Maximilien II à Vienne, et en 1589 il fut appelé à occuper la chaire de botanique de l'académie de Leyde. Ce fut dans ces fonctions qu'il passa les seize dernières années de sa vie, exerçant, par ses leçons et ses conversations,

une très grande influence sur tous ceux qui l'approchaient, et contribuant à augmenter encore l'éclat de cette université déjà si fameuse. Doué d'une sérénité inaltérable qui lui valut beaucoup d'amis, il était lié avec les naturalistes les plus illustres de son temps, et il est juste de dire que le commerce qu'il entretenait avec eux leur fut plus profitable qu'à lui-même. Il a donné l'exemple trop rare de nommer toutes les personnes qui lui ont communiqué des plantes et d'autres objets d'histoire naturelle, ou auxquelles il a dû des renseignements utiles. Une correspondance immense, une mémoire prodigieuse, la connaissance des langues anciennes et de la plupart des modernes, une étonnante sagacité, et une ardeur infatigable pour le travail, qui ne l'abandonna pour ainsi dire qu'avec la vie à 83 ans, tels furent les moyens de succès de l'Écluse. C'est surtout dans ses descriptions qu'il s'est montré supérieur : elles se font remarquer par une exactitude, une précision, une élégance et une méthode qui n'ont point été surpassées par ses successeurs, excepté pour quelques détails de la fleur et du fruit, auxquels on n'accordait encore que fort peu d'importance. Ces descriptions, accompagnées de figures qui ajoutent aussi à leur mérite, contiennent souvent sur les noms de plantes employés par les anciens auteurs, des discussions intéressantes qui ont servi à éclairer cette partie de la botanique. On y trouve, en outre, les noms des plantes dans les langues vivantes, ainsi que tout ce qui a rapport à leur emploi dans la médecine, les arts et l'économie domestique. Aucun botaniste, avant lui, n'avait décrit un aussi grand nombre de plantes rares. Parmi celles qu'il a publiées le premier, ou décrites avec plus d'exactitude que ses devanciers, il faut distinguer le *marronnier d'Inde*, le *jasmin d'Arabie*, les espèces de *renoncules* et d'*anémones* dont les nombreuses variétés embellissent nos jardins. Enfin, il convient encore de rappeler que c'est à l'Écluse que nous devons la première description exacte et détaillée de la *pomme de terre*, accompagnée d'une figure complète de la plante.

Tels sont les titres de l'Écluse à l'honneur que Linnée lui a fait de décorer de son nom la plante dont nous avons parlé plus haut et qui nous offrait une occasion toute naturelle d'exposer à nos lecteurs un abrégé des travaux de l'un des pères de la botanique.

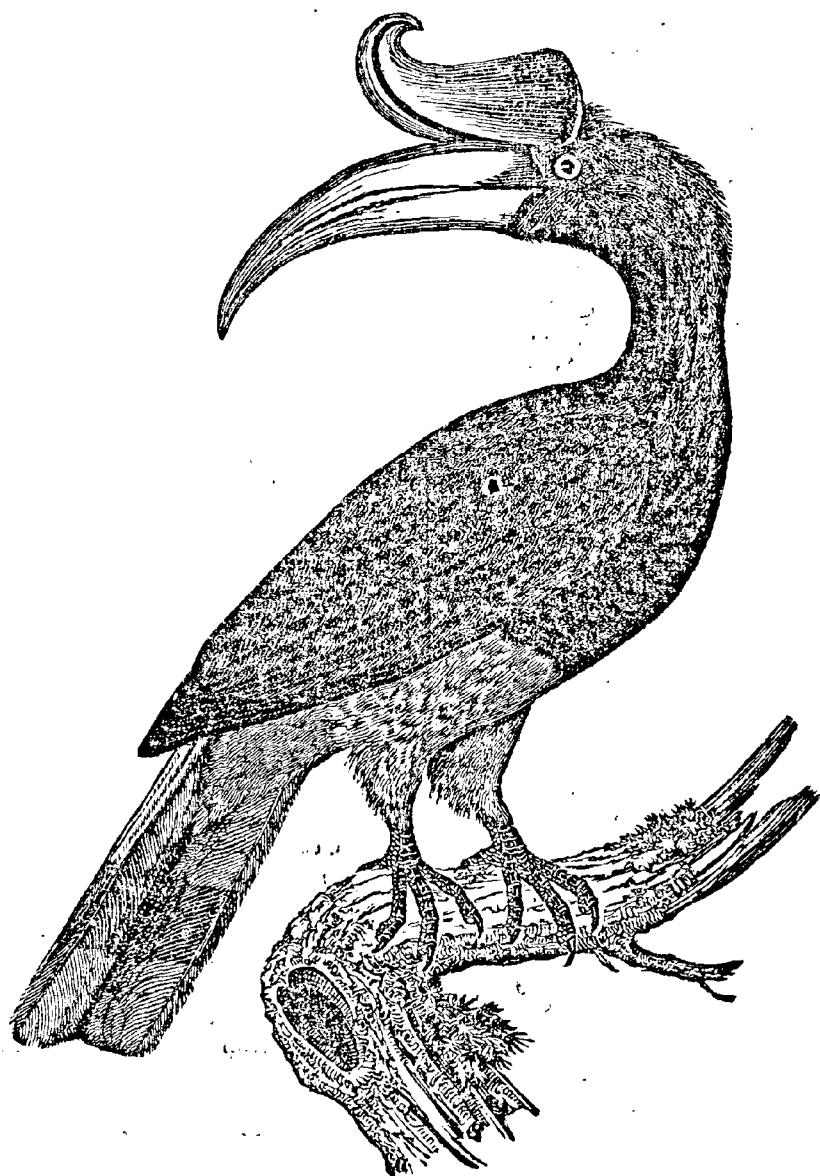
LE CALAO-RHINOCÉROS.

On se refusé long-temps à croire qu'il soit possible de rencontrer une espèce d'oiseaux affligés d'un bec plus excessivement monstrueux que celui des *toucans* (voy. p. 327), dont l'étrange difformité est sans doute présente encore au souvenir de nos lecteurs. Cette espèce, disgraciée entre toutes, existe cependant; c'est celle des *calaos*, qui habitent l'Afrique et les Grandes-Indes, comme pour démontrer, suivant un naturaliste, que la vieille

nature de l'ancien continent, toujours supérieure à la nature moderne du Nouveau-Monde, se montre aussi plus grande même dans ses erreurs et plus puissante jusque dans ses écarts. Il serait difficile, en effet, de faire mieux ou pis, de faire plus que le bec des *calaos-rhinocéros*. C'est là, si l'on permet toutefois de procéder envers les œuvres toujours mystérieuses de la création, comme envers les travaux pleinement connus de l'homme, et de les juger

sous les rapports bornés du beau et de l'utile, c'est là, disons-nous, la plus complète ou la plus impénétrable des rares aberrations de la nature. Nulle part elle ne s'est mise plus en frais pour arriver à un résultat moins satisfaisant; jamais elle n'a aussi inutilement gaspillé autant de matière; jamais elle

n'a façonné un instrument plus grand, plus compliqué, et plus impropre en même temps à l'usage auquel elle le destinait. Le bec des calaos semble avoir été calculé et disposé pour leur rendre l'acte de manger pénible, difficile, presque impossible même.



(Le Calao-Rhinocéros.)

Attaché à une tête proportionnellement trop petite, ce bec long d'un pied, et arqué en forme de faux, peut à peine saisir, parce que la force se perd dans cet espace de matière inerte qu'elle a à parcourir, entre son point de départ et son point d'action; c'est un long levier d'autant plus impuissant qu'il est plus éloigné de son appui. Cependant il n'est en état de servir qu'à l'extrémité de sa pointe; jusque-là les deux mandibules, mal ajustées, mal rapportées, ne se rencontrent et ne se joignent pas. Leur substance est si tendre, si fragile, que leur tranche se fêle, se brise au plus léger frottement; aussi les malheureux calaos ne peuvent saisir une

proie sans que leur bec n'éclate en morceaux; de sorte qu'après quelque temps de service il est percé à jour, émoussé, dentelé, entaillé comme la lame d'un couteau ébréché.

Ces imperfections auraient pu encore être compensées, jusqu'à un certain point, par une langue volumineuse et active comme celle des pics: le calao n'a point reçu ce dédommagement; sa langue, excessivement petite et courte, se colle inutile au fond du palais, et ne lui rend même pas l'office ordinaire de toutes les langues. Quelque vicieux que fût ce bec dans son plan et dans son exécution, il n'en a pas moins été orné; mais l'ornement qu'il a reçu ne

fait que le rendre encore plus incommode. Sur la mandibule supérieure s'élève une excroissance de substance cornée, longue de huit pouces et large de quatre à sa base, qui, après s'être portée en avant, se recourbe vers le haut comme une corne de rhinocéros. Le bec, déjà si faible et fonctionnant si péniblement, se trouve donc ainsi surchargé d'un fardeau excessif pour lui, sans que sa force de pression en puisse être augmentée.

Le calao-rhinocéros, long de plus de trois pieds de la tête à l'extrémité de la queue, présente dans sa structure quelques rapports avec le corbeau, qu'il rappelle aussi par son plumage. Ce plumage, d'un noir lustré à reflets bleuâtres, sur toute la surface du corps, prend seulement un frange blanche au bout de la queue, dont les couvertures sont un peu dépassées par les plumes des ailes. Des cils noirs et plats bordent les paupières, et de longues écailles brunes garnissent les pieds et les doigts. Jusqu'ici le calao n'offre, ni dans ses proportions, ni dans sa couleur uniforme, rien qui blesse le regard; mais nous arrivons au bec, et l'addition de ce seul trait va répandre sur tout l'individu quelque chose de grotesque, de stupide et d'ignoble. Vu de face, toute la partie inférieure s'absorbe dans le bec; vu de profil, cet immense appareil, qui ne semble ni bec d'oiseau, ni mâchoire d'animal, ni bouche de poisson, est d'un aspect plus extraordinaire encore peut-être; et l'on chercherait volontiers à quoi le rattacher; d'autant plus qu'il s'isole et se sépare par ses couleurs vives et nuancées du cou noir auquel il appartient. La corne de rhinocéros, ou le casque, est d'un beau rouge à sa partie supérieure, jaune de safran à son extrémité, et comme divisée en deux parties par deux lignes noires qui s'étendent sur toute la longueur. Le bec, noir à sa base, devient d'un jaune rougeâtre vers sa pointe, de manière que l'étrangeté des formes et l'éclat des couleurs, tout se réunit pour appeler et pour concentrer l'attention sur lui. Ce bec ne constitue pas seulement la physionomie matérielle du calao-rhinocéros; il exerce de plus une influence fâcheuse sur son caractère et sur ses mœurs. Comme tous les êtres que la nature a frappés d'une difformité et d'une infirmité, le calao-rhinocéros est d'une humeur triste, morose et maussade. Pesamment posé sur une branche élevée de quelque arbre mort, la tête inclinée en arrière, et le cou enfoncé dans les épaules pour se fatiguer moins à porter son fardeau; affaissé dans une attitude souffrante et pensif, il semble avoir le sentiment de son malheur et en faire l'objet de ses longues méditations. Point de distractions, point de jeux, point d'ébats, point de chansons; il attend dans une morne anxiété que la faim l'oblige de recommencer une fonction laborieuse pour lui, tandis qu'elle est un plaisir pour les autres. La dureté des fruits, des baies, ne lui permet pas d'exposer contre eux son bec; il ne peut guère non plus attaquer avec chances de succès et capturer une proie vivante; c'est donc parmi les restes des festins des autres animaux carnassiers, parmi les débris des chairs qu'abandonnent les hommes, qu'il lui faut chercher sa pâture; ce sont les cadavres qu'il lui

faut quêter. Il suit les chasseurs de sangliers et de buffles, et se repaît des entrailles de ces animaux que les Indiens ont l'habitude de vider et de dépecer, pour les emporter plus facilement par quartiers. Guidé par l'odeur des charognes, il s'abat sur elles et en savoure les lambeaux avec la voracité des vautours. Ce n'est pas qu'il dédaigne la chair fraîche; mais à peine parvient-il de loin en loin à en attraper quelques bouchées. Des lézards, des insectes, des grenouilles, par hasard des souris, des rats et des petits oiseaux sont les plus gros morceaux qu'il puisse espérer. Il les surprend quelquefois malgré la lenteur et la gaucherie de sa marche, assez semblable au sautiller d'une pie. Comme il lui est impossible de les démembler et de les mâcher, il les roule et les froisse long-temps entre ses mandibules pour les amollir, puis il les lance en l'air, à la manière des toucans, et les reçoit dans son large gosier. Exploitant ce goût des calaos pour les rats et les souris, les Indiens en élèvent quelquefois en guise de chats, et les nourrissent de riz, de pain et de viande; mais il sont obligés de pousser l'attention jusqu'à cuire le riz, détremper le pain et découper la viande; car autrement tous ces mets seraient trop durs pour le bec des calaos.

Ce genre d'oiseaux se compose de dix espèces répandues sur le continent et dans les îles de l'Afrique et de l'Asie. Ces espèces se classent d'elles-mêmes dans un ordre rigoureusement régulier, d'après le développement progressif de la corne dont le bec est surmonté. Complètement absente dans la première, elle apparaît dans la seconde, fait saillie dans la troisième, s'élève dans la quatrième, et, grandissant de plus en plus, elle passe par tous les degrés de grosseur, pour arriver aux proportions monstrueuses qu'elle offre sur le bec du calao-rhinocéros. Cet ordre dans le désordre, cette progression mesurée vers un but monstrueux, sont des phénomènes encore plus frappants pour la pensée que ne le sont pour les yeux les effrayantes défectuosités du bec des calaos-rhinocéros, à l'aspect desquels, sans doute, le paysan de La Fontaine, non moins qu'à propos de gland et de citrouille, aurait regretté de n'avoir pas mis la main à la création.

WASHINGTON.

Les commencements de Georges Washington n'ont rien eu de cet éclat, de ce merveilleux précoce qui annoncent un de ces hommes destinés à remplir le monde du bruit de leur nom. Et cependant, lorsqu'on examine l'ensemble de sa conduite, quand on étudie les qualités de son esprit et de son caractère, on reconnaît bientôt que pour être ce qu'il a été, les premières années de sa vie n'ont pas dû le montrer sous d'autres traits que ceux que nous lui connaissons. Ce n'est point à coup sûr un Napoléon qui se révèle soit dans les jeux de son enfance, soit dans les goûts de sa jeunesse, soit dans ses études; aussi, le libérateur de l'Amérique du nord ne ressemble-t-il nullement au conquérant de l'Europe, et nous

ne croyons pas qu'en définitive sa patrie ait jamais eu à le regretter.

A quinze ans il voulait entrer dans la marine anglaise : la tendresse de sa mère s' alarma de cette résolution, à laquelle il renouça pour s' adonner aux mathématiques, de manière à pouvoir exercer la profession d'arpenteur. Il acquit ainsi l'habitude d'embrasser de vastes espaces, d'en mesurer l'étendue d'un coup d'œil, et le général aura plus tard à remercier l'arpenteur. Devenu régisseur de plusieurs domaines, il déploya dans ses nouvelles fonctions du bon sens, de l'intelligence, un esprit d'ordre et une régularité de conduite qui s'alliaient bien à son caractère grave et réservé. Mais quelque louables que soient ces qualités, ce ne sont point celles-là qui frappent le plus vivement les yeux des hommes, et partout ailleurs sans doute, là où on veut être séduit, ébloui par des apparences, on eût laissé Washington à son rôle d'intendant exact et judicieux. Ses compatriotes firent preuve de plus de raison et de perspicacité; car à dix-neuf ans Washington était un des adjudants généraux des milices de la Virginie, et deux ans après il recevait du gouvernement du pays une mission qui n'exigeait pas moins de courage que de fermeté et de prudence (1753).

L'incertitude des limites des possessions de la France et de l'Angleterre dans le nord de l'Amérique, était une source perpétuelle d'hostilités entre les deux peuples et d'entreprises sur leurs territoires respectifs. A cette occasion, Washington fut chargé d'aller, à travers les déserts et au milieu de toutes sortes d'obstacles, porter au commandant des postes français sur l'Ohio les réclamations du gouverneur de la Virginie. Son voyage dura deux mois et demi, et le journal qu'il en publia à son retour ne fit qu'ajouter à l'idée qu'on avait déjà de sa capacité. La réponse du commandant ayant été peu satisfaisante, le gouvernement de la Virginie résolut d'envoyer contre lui un corps de trois cents hommes sous les ordres de Washington. C'est ce même corps qui se souilla du meurtre de l'officier français Jumonville; mais si les soldats furent coupables, personne n'accusa jamais leur chef d'une odieuse complicité. Au reste, ce crime ne porta pas bonheur aux Américains : Washington s'enferma vainement dans un fort avec ses troupes; attaqué par le frère même de Jumonville, il dut se rendre après une courte défense. Il eut encore à diriger plusieurs autres expéditions, jusqu'au moment où les Français abandonnèrent le fort Duquesne (1758), et dans toutes il se distingua par son courage, son sang-froid et son activité. Revenu avec son corps d'armée dans la Virginie, il donna sa démission et fut élu membre de l'Assemblée du pays. Bientôt la mort de son frère aîné le rendit propriétaire du domaine de Montvernon : il se maria, se livra tout entier aux soins de ses affaires, et grâce à son habileté, à son intelligence, il devint en peu de temps l'un des plus riches habitants de la province.

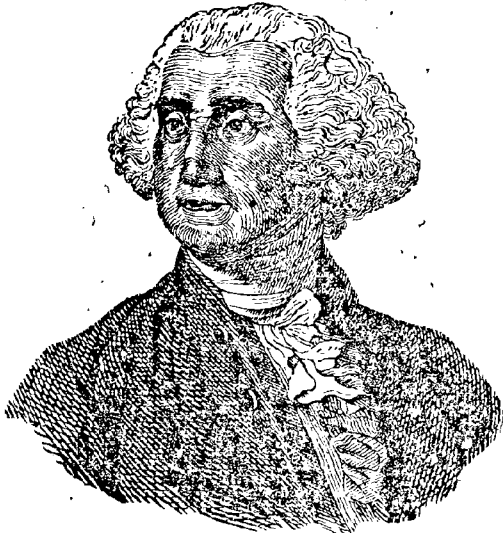
La querelle des États-Unis et de l'Angleterre éclata; et d'abord Washington, qui dans l'Assem-

blée de la Virginie s'était montré opposé constamment, quoique avec modération, aux prétentions tyranniques de la métropole, ne joua d'autre rôle que celui d'un citoyen influent par sa position, par son caractère. Mais en mai 1775, un congrès dont il était membre s'assembla à Philadelphie, et sa première occupation ayant été de nommer un général en chef des troupes américaines, l'unanimité des suffrages se réunit sur Washington. Présent à cette séance solennelle, il se leva, rendit grâce au congrès, et le pria, en cas de revers, de se souvenir que lui-même avait mis en ce jour, moins de confiance dans ses talents que dans son patriotisme.

En effet, quoique le succès ait fini par couronner les armes des insurgés, quoique cette guerre ait eu pour résultat l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du nord, ce n'est point à côté des Alexandre, des César, des Napoléon, que le général Américain sera placé par la postérité. Tout d'ailleurs manquait ici pour qu'il pût conquérir ce rang, s'il eût été appelé à l'occuper. L'armée qu'il eut à commander, faible en nombre, se trouva presque toujours dans la plus déplorable situation, soit manque de discipline, soit manque d'armes et de munitions; et, sans les fautes des généraux anglais, surtout sans les secours généreux de la France, il est douteux que l'insurrection américaine eût triomphé. Jamais, cependant, Washington n'exposa imprudemment ses troupes à une défaite, ni ne laissa échapper l'occasion d'un avantage: s'il dut plus d'une fois reculer devant une bataille, c'est que toutes les chances étaient contre lui, et au total, il eut constamment la première, la plus utile des vertus d'un général dans sa position, la prudence de Fabius. Ce n'est pas qu'il fût insensible à l'idée d'encourir le reproche de manquer de résolution et d'énergie, ou qu'il se résignât patiemment aux affronts. Une fois, après une déroute de ses troupes, indigné, désespéré, Washington voulut aller chercher une mort honorable dans les rangs ennemis; ses amis, ses aides de camp ne le forcèrent qu'avec la plus grande peine à se retirer. Il était d'ailleurs plein de prévoyance pour ses soldats, et dans l'hiver de 1777, ayant obtenu par d'importants succès quelques moments de repos, il en profita pour les faire inoculer. En somme, il excellait à choisir son terrain, à ranger ses troupes, à déguiser leur faiblesse, à soutenir leur moral, à réparer des échecs; et l'attaque de Boston (1776), les batailles de Trenton (1776), et de Princetown (1777), les campagnes de New-Jersey et de la Pensylvanie sont des titres de gloire qui feraient honneur aux plus grands capitaines.

Cependant lord Cornwallis, renfermé dans Yorktown, avait été obligé de capituler avec huit mille hommes; c'était en quelque sorte le dernier acte de ce grand drame, car les Anglais furent dès ce moment hors d'état de rien entreprendre, et la population américaine se livrait à la joie la plus vive; mais l'armée était inquiète et mécontente. Nulle part il n'était question de rien faire en sa faveur. Quel moment favorable pour un général ambitieux qui eût voulu l'employer comme un instrument

de sa domination! Washington n'usa de son influence que pour calmer les esprits irrités, et lorsqu'il y fut parvenu, il se chargea de plaider lui-même la cause de l'armée auprès du congrès.



(Washington.)

En décembre 1783, Washington réunit à New-York les officiers qui avaient servi sous ses ordres; il leur fit les adieux les plus touchants et se rendit à Annapolis où siégeait alors le congrès. « En passant à Philadelphie, dit un de ses biographes, il remit au contrôleur des comptes l'état de l'emploi des fonds versés entre ses mains pendant le cours de la guerre. Dans cet état, écrit en entier de sa main; chaque article était appuyé de pièces justificatives, excepté les dépenses secrètes qui, au bout de près de huit ans de guerre, ne s'élevaient qu'à 1,990 livres sterling. Le général fut reçu par le congrès, le 23 décembre, dans une audience solennelle. Il y remit sa commission, et se retira dans son domaine de Montvernon, sans demander aucune récompense. Celle qui lui fut donnée et qu'il accepta avec gratitude, ce fut de recevoir et d'envoyer ses lettres sans qu'elles fussent taxées. Rentré dans ses foyers, il se livra à l'agriculture. » Modèle de patriotisme, Washington fut ainsi, comme on le voit, un modèle du plus admirable désintéressement et peut rivaliser avec les héros de Plutarque.

Quelques années après (1787), une convention s'étant assemblée à Philadelphie pour réviser la constitution fédérale et lui donner une force nouvelle, Washington, qui, malgré ses refus, y avait été député par la Virginie, en fut élu président à l'unanimité sur la désignation de Franklin. Deux fois, en 1789 et 1793, les suffrages unanimes du peuple le portèrent à la présidence des États-Unis. Au commencement de 1797, ayant refusé de consentir à une troisième élection pour ce poste éminent, il retourna à Montvernon où il reprit avec joie les travaux de l'agriculture. Un accident l'empêcha d'arriver à la longue vieillesse que sa constitution lui promettait: une inflammation de la tra-

chée-artère, produite par une pluie légère, qui lui avait mouillé la tête et le cou, l'enleva en un jour. Sentant sa fin prochaine, il se déshabilla, se mit tranquillement au lit, se ferma lui-même les yeux de sa propre main, et expira sans convulsions le 14 décembre 1799. Il était né le 22 février 1732, à Bridge-Creeck, dans le Westmoreland, en Virginie, d'une famille originaire du nord de l'Angleterre, et qui s'était établie en Amérique depuis trois générations.

La mort de ce grand homme fut regardée comme une calamité publique, et son deuil porté pendant un mois par les habitants des États-Unis. Un décret du congrès ordonna qu'un monument de marbre serait élevé en son honneur dans la ville fédérale. Depuis, cette même ville qui est aujourd'hui le siège du gouvernement général, a pris le nom du héros américain, et presque tous les États particuliers l'ont également donné à l'une de leurs cités. En France, Bonaparte, alors premier consul, voulut aussi qu'on portât le deuil de Washington, et fit prononcer son éloge funèbre par M. de Fontanes. Malheureusement pour lui et pour son pays, il ne devait pas l'imiter dans sa modération, et, pour être juste envers tout le monde, il faut dire que ce fut autant la faute de la nation qu'il avait à gouverner, que celle de son ambition personnelle.

Élévation comparative en pieds anglais des plus hauts édifices connus dans le monde.*

Grande pyramide de Ghizeh, en Égypte...	543
Clocher de la cathédrale de Cologne.....	501
Clocher de la cathédrale de Strasbourg....	486
Clocher de la cathédrale d'Anvers.....	476
Pyramide de Chéops, en Égypte.....	452
Clocher de Saint-Étienne, à Vienne.....	442
Coupole de Saint-Pierre, à Rome.....	431
Pyramide de Céphrenès, en Égypte.....	431
Clocher de Saint-Martin, à Landshut.....	426
Clocher de la cathédrale de Crémone.....	422
Clocher de la cathédrale de Fribourg.....	396
Coupole de la cathédrale de Florence.....	395
Clocher de Sainte Perrine, en Saxe.....	384
Coupole de la cathédrale de Milan.....	382
Clocher de la cathédrale d'Utrecht.....	357
Pyramide de Sakkarah, en Égypte.....	356
Clocher de Notre-Dame, de Munich.....	348
Coupole de Saint-Paul, à Londres.....	347
Clocher de Saint-Ascharius, à Brême.....	345
Clocher de la cathédrale de Magdebourg...	335
Clocher de Saint-Marc, à Venise.....	328
Tour d'Asinelle, à Bologne.....	314
Coupole des invalides, à Paris.....	295
Le Kuttub-Minar, à Delhi.....	242
Clocher de Sainte-Marie, à Berlin.....	202

* Le pied anglais vaut onze pouces de France.

COMBAT DE LA HOGUE.

Les Bureaux sont à PARIS, rue de L'Abbaye, 14; à BRUXELLES, rue de L'Évêque, 40.

T. I.

48

Il y a des défaites si glorieuses, qu'elles peuvent inspirer autant de fierté que la victoire, tant les vaincus ont déployé de courage et d'habileté, tant la supériorité du nombre, le hasard et d'autres circonstances indépendantes de la volonté des hommes ont fait pour les vainqueurs. C'est ce que nous avons vu de nos jours à la bataille de Waterloo. Telle fut aussi la défaite que la France essuya à La Hogue, où l'on put dire encore que tout était perdu fors l'honneur, et dont, par cette raison, nous n'avons pas hésité à parler dans cet ouvrage, qui va s'enrichir ainsi de la représentation en gravure d'une grande et belle scène maritime.

La constance des efforts de Louis XIV pour rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre s'explique de deux manières : d'abord, si l'on veut, par la puissance des affections de famille, et ensuite par l'ascendant que le succès eût donné à la France sur sa rivale. Evidemment, Jacques, rentré triomphant à Londres par le secours des armes de Louis XIV, n'eût plus été, comme son frère Charles, que l'humble serviteur et peut-être le pensionnaire couronné de son protecteur, du prince auquel il aurait été d'autant plus complètement asservi, qu'après lui avoir dû la restauration de la couronne, ce n'était qu'à lui seul qu'il pouvait en devoir la conservation, en dépit de la haine des Anglais. Il est facile de croire qu'indépendamment de son inimitié pour Guillaume III, ce fut là, au fond, le principal motif de la politique de Louis XIV touchant les affaires d'Angleterre, et que, déterminé par ce que cette politique avait de national, il ait pensé que rien ne devait lui coûter pour rendre le trône à Jacques II.

Chassé de sa patrie par la révolution de 1688, qui fut non pas glorieuse, mais utile à l'Angleterre, ainsi que M. de Chateaubriand l'a remarqué avec beaucoup de raison, Jacques II vint avec sa femme et son fils, encore enfant, se réfugier en France, où il trouva la plus noble et la plus généreuse hospitalité. Etant allé au-devant de la reine, Louis XIV lui dit : « Je vous rends, madame, un triste service ; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands et de plus heureux. » La réception qu'il fit aux fugitifs, toute magnifique qu'elle était, ne fut rien, en effet, auprès des préparatifs qu'il ordonna pour une première expédition en Irlande dans l'intérêt de Jacques II. Une escadre de treize vaisseaux de haut bord, où l'on avait embarqué des armes et des munitions de toute espèce, attendait ce prince dans la rade de Brest. Louis XIV alla lui dire adieu à Saint-Germain (mai 1689). Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, et lui dit en l'embrassant : « Tout ce que je peux vous souhaiter de mieux est de ne jamais nous revoir. » Trois autres flottes mirent en mer pendant cette campagne, et portèrent au comble la gloire des armes navales de la France. La Manche fut couverte de vaisseaux français partout victorieux. Tourville, Château-Regnaud et d'Estrées, signalèrent leur courage et leur habileté aux dépens des Anglais et des Hollandais, qui furent entièrement vaincus, et Louis XIV eut pour quelque temps, l'empire de la mer.

Le roi Jacques ne seconda pas en Irlande ces secours de la France. La bataille de La Boyne, où il fut battu par Guillaume III, détruisit toutes ses espérances (juillet 1690). Il revint en France, laissant son rival livrer d'autres batailles et affermir la couronne sur sa tête par de nouveaux exploits. Les flottes françaises ne furent plus occupées qu'à ramener les Français qui avaient inutilement combattu en Irlande, et les Catholiques irlandais qui avaient pris le parti d'émigrer sur les pas du roi. Cependant il lui restait encore plusieurs villes, et entre autres Limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Louis XIV y envoya de puissants renforts en hommes et en matériel ; mais cette ville, dont Jacques eut le tort de ne pas aller soutenir le courage par sa présence, ne put éviter de se rendre aux armes de Guillaume III.

Une chose étonnante, c'est que malgré ces revers, et quoique soutenant alors une guerre difficile contre toute l'Europe, Louis XIV voulut tenter encore une fois de changer la fortune de Jacques par une entreprise décisive. Il comptait sur les intelligences que ce prince continuait à entretenir en Angleterre, pour le succès d'une descente avec vingt mille hommes (1692). Les troupes furent rassemblées entre Cherbourg, et La Hogue, dont le nom est désormais impérissable, et trois cents bâtiments de transport avec des munitions de toute espèce réunis sur les côtes de la Manche. Le maréchal de Bellefonds devait conduire cette armée sous les ordres du roi Jacques, qui s'était rendu à La Hogue pour attendre le moment du passage. En même temps on arma deux escadres pour favoriser la descente en Angleterre : l'une à Brest sous le commandement du vice-amiral Tourville, et l'autre à Toulon sous celui du comte d'Estrées. Malheureusement ce dernier, étant sur le point de franchir le détroit de Gibraltar, fut assailli soudainement d'une si furieuse tempête, que deux de ses bâtiments furent jetés à la côte, tandis que les autres étaient dispersés, et, en définitive, il ne put rallier à temps l'escadre de Brest.

Cependant les mouvements qui s'opéraient dans les ports de France, et les camps formés sur les côtes, avaient excité les alarmes de la cour d'Angleterre : ordre fut donné à l'amiral Russel de mettre en mer avec la plus grande célérité. Il réunit toutes ses forces, auxquelles vint se joindre l'escadre hollandaise, et poussé par des vents favorables, il cingla vers la France, à la tête d'une flotte de quatre vingt-dix-neuf vaisseaux de ligne, outre plusieurs frégates et des brûlots.

Ces mêmes vents, au contraire, retenaient l'amiral Tourville dans la rade de Brest. Enfin Louis XIV, ayant eu connaissance de la sortie des Anglais, lui fit ordonner d'aller immédiatement à leur rencontre, et de les combattre forts ou faibles. Jacques II avait fait espérer de nombreuses défections dans la flotte anglaise. Conformément à ces instructions, qu'une lettre écrite de la main du roi était venue corroborer, Tourville sortit de Brest, et arriva à la hauteur de La Hogue avec quarante-quatre vaisseaux, c'est-à-dire avec une flotte de plus de moi-

tié moins forte que celle des alliés. Des représentations furent adressées au roi par l'amiral, sur cette infériorité, sur la débauche que lui inspiraient les espérances de Jacques, si souvent trompées; ces représentations furent inutiles : lorsqu'au dernier moment le roi, mieux avisé, lui envoya l'ordre d'ajourner le combat: il était trop tard, et de dix embarcations qui furent expédiées au comte de Tourville pour lui porter cet ordre, aucune ne lui parvint.

Les deux flottes se trouvèrent en vue l'une de l'autre le 29 mai 1692. Tourville aurait pu facilement éviter une lutte inégale, où il avait même le désavantage du vent; mais ses instructions étaient absolues, et après les avoir montrées à un conseil qu'il assembla, il renvoya chacun à son poste pour marcher sur l'ennemi. L'amiral était au corps de bataille, sur le *Soleil royal* de cent six canons. La flotte alliée mit en panne pour attendre les Français, qui s'en approchèrent à portée de pistolet. A dix heures du matin, un combat, jusqu'alors sans exemple, s'engagea de toutes parts. Chacun des vaisseaux français eut à soutenir le choc de deux et quelquefois même de trois adversaires. Rien n'est comparable à la fureur avec laquelle les Anglais s'acharnèrent sur le vaisseau de l'amiral; mais il leur répondit si vigoureusement, qu'il fit plier deux fois les trois vaisseaux de cent canons qui l'attaquaient, en vit couler un sous son feu, et qu'un autre sauta en l'air. La position de Tourville était d'autant plus difficile, que la troisième division de son arrière-garde n'ayant pu prendre son poste, les Anglais en avaient profité pour le placer entre deux feux. Ils l'enveloppèrent complètement, et finirent par le désarmer. Plusieurs autres vaisseaux vinrent à son secours, et la chaleur du combat fut à son comble. Les lieutenants de Tourville et les capitaines de vaisseaux le secondèrent d'une manière digne de son courage et de ses talents. L'action suspendue quelque temps par une brume épaisse, recommença avec un nouvel acharnement à la clarté de la lune. Au milieu d'une canonnade épouvantable, les deux principaux vaisseaux de Tourville eurent à se garantir de cinq brûlots successi-

vement dirigés contre eux. Lassés enfin d'une si opiniâtre résistance, les Anglais se décidèrent à rejoindre le gros de leur armée, et osèrent passer à travers les intervalles des vaisseaux français; mais cette témérité leur coûta cher : ils furent criblés de boulets dès qu'ils se présentèrent de côté, et payés avec usure du mal qu'ils avaient fait. Cette dernière affaire termina la bataille à dix heures du soir. La perte en hommes était à peu près pareille de part et d'autre, et les alliés avaient eu leurs vaisseaux aussi maltraités que les Français.

Il ne restait plus à Tourville que de pouvoir effectuer sa retraite, et le bonheur de ce combat mémorable devenait égal à sa gloire; mais les vaisseaux français ne purent faire route de concert, et ils se trouvaient trop éloignés des ports où ils auraient relâché en sûreté, de sorte que les suites de cette action, d'ailleurs si honorable pour la marine française, furent des plus désastreuses. Treize vaisseaux furent brûlés par l'amiral anglais, dans les ports sans défense de La Hogue et de Cherbourg, tandis que son vice-amiral en détruisait six autres sur divers points.

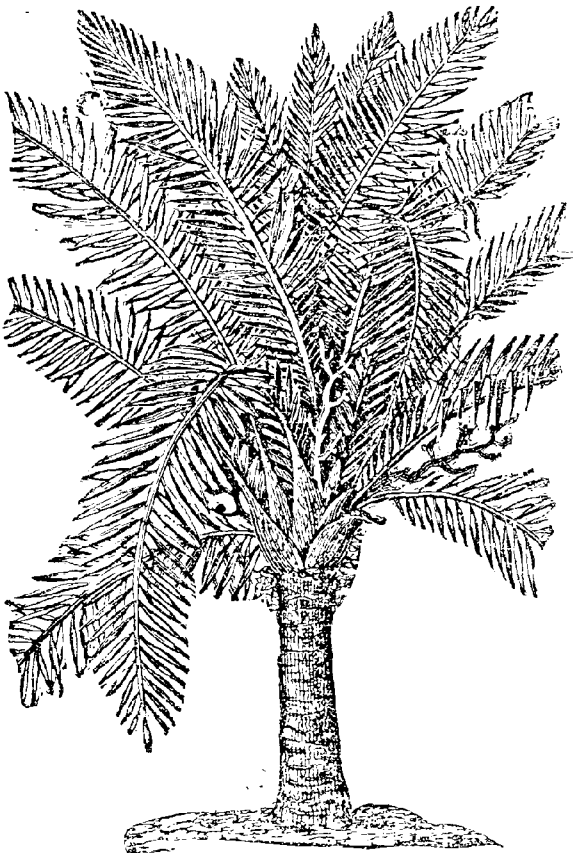
Il est inutile de dire que la réputation de Tourville ne souffrit rien d'un échec dont la cause ne pouvait être attribuée qu'aux éléments et à l'immense infériorité de ses forces. Le premier mot de Louis XIV en apprenant ce désastre fut celui-ci : « Tourville est-il sauvé? Pour des vaisseaux on peut en trouver; mais on ne trouverait pas aisément un officier comme lui. » L'année suivante, il fut fait maréchal de France : c'était justice, et toutefois il en fut d'autant plus transporté, que sa véritable modestie lui cachait son propre mérite. A cet égard, l'opinion générale était telle, qu'après la bataille de La Hogue l'amiral anglais lui avait écrit pour le féliciter de l'extrême bravoure qu'il avait montrée en l'attaquant avec des forces si disproportionnées, et en scutenant avec tant de vaillance un combat si inégal. Au reste, un an s'était à peine écoulé, et, au mois de juin 1693, il prenait sur les mêmes ennemis, à la hauteur du cap Saint-Vincent, la plus éclatante revanche du revers de La Hogue.

LE SAGOUÏER.

La terre, dit quelque part l'auteur de *Paul et Virginie*, est une vaste table, où la nature sert à ses convives plusieurs services dans des palais de différentes grandeurs; et en même temps l'écrivain énumère une foule de productions végétales, les plus utiles, les plus agréables à l'homme, parmi lesquelles, on ne sait pourquoi, il a négligé de comprendre la famille aussi nombreuse qu'intéressante des palmiers, lui qui avait déployé ailleurs toute la magie de son talent à décrire le roi de cette famille. « Si le dattier, ajoutait-il ensuite, donne à l'homme en société des fruits sucrés, onctueux et farineux, réunis à toutes les commodités et à la magnificence de l'ameublement et du logement, les autres espèces de palmiers les lui présentent en

détail. Dans toutes les parties de la Zone Torride, le cocotier, qui croît sur tous les rivages de cette zone, renferme du lait et de l'huile dans ses gros cocos; et le palmiste, habitant des montagnes, un choux excellent dans son sommet. Le latanier lui présente des éventails sur ses rochers marins. Il a cela de particulier en Afrique, dont le dattier paraît originaire, qu'il donne aux noirs du vin, du vinaigre et du sucre dans sa sève. Dans les îles de l'Asie, le sagou contient dans son tronc épais une farine abondante, et l'arec un aromate dans ses noix. En Amérique, le palmier marécageux de l'Orénoque, pendant les débordements périodiques de ce grand fleuve, offre à ses habitants des fruits succulents, et des asiles dans son feuillage. Tous fournissent à des tribus entières des subsistances, des vêtements, des toits, des meubles, des ou-

tils de toutes les sortes, des tablettes pour écrire, des câbles, des voiles, des mâts, des bateaux pour voguer d'île en île. Il y a plus de soixante dix espèces connues de palmiers; mais un grand nombre ne le sont pas. Quoique toutes ensemble elles ne forment, par des caractères qui leur sont communs, qu'un genre primitif qui appartient à la Zone Torride, elles diffèrent tellement par leurs fleurs et par leurs fruits, qu'on peut les regarder comme des genres secondaires, harmoniés, d'une part, avec les différents besoins de l'homme en société dans les divers sites torridiens, et, de l'autre, répartis, par leurs variétés, aux diverses tribus d'animaux qui y sont répandus. »



Il n'est pas un seul des palmiers que Bernardin de Saint-Pierre groupe ensemble dans ce tableau, pour en faire mieux ressortir les qualités, qui ne mérite un article à part : déjà quelques uns d'entre eux nous ont occupé dans cet ouvrage; aujourd'hui, c'est du sagouier que nous nous proposons d'entretenir nos lecteurs.

Le palmier sagoufère est un arbre d'une moyenne grandeur : sa tige, droite, cylindrique, très simple, se couronne d'une belle touffe de feuilles, pendantes, ailées, très amples, longues de quatre ou six pieds et plus, et chargées d'un grand nombre de petites épines. De la base de ces feuilles sortent et pendent de très grands régimes, sous-divisés en une multitude d'autres rameaux rapprochés et inégaux. Les fleurs mâles, réunies sur les mêmes rameaux que les fleurs femelles, en occupent la partie supérieure; elles persistent pendant quelque temps, et tombent enfin à la maturité des

fruits, qui forment, par leur ensemble, leur rapprochement et leur nombre, une grosse touffe ovale, serrée, et composée de baies sèches, oblongues, luisantes, écailleuses. Cet arbre, qui est une des productions les plus communes et en même temps une des plus utiles pour les habitants des pays auxquels la Providence l'a donné, croît sur le bord des rivières, dans différentes contrées de l'Inde, au Malabar, en Afrique, et dans les royaumes d'Oware et de Benin.

Les nègres emploient la côte des feuilles du sagouier à faire des *sagaies* : c'est un instrument de pêche terminé par un fer façonné en forme d'arête, ou même par une arête naturelle, qu'une longue ficelle retient au corps du pêcheur, et qui sert à percer et à saisir le poisson entre deux eaux. Quant aux feuilles du sagouier, elles servent à faire des palissades, des entourages, ainsi que les murs et les couvertures des maisons. Lorsqu'il s'agit de construire des habitations, les nègres vont couper des amas de ces feuilles, qu'ils ramènent dans leurs pirogues. Les femmes ont ensuite la tâche de tourner les folioles d'un même côté, ouvrage qui n'est ni facile ni agréable, à cause des épines, mais qu'elles achèvent presque toujours sans accident, par l'habitude qu'elles ont de ce travail. Pendant ce temps là, les hommes réunissent trois ou quatre feuilles ensemble, attachent les côtes avec des lianes, et en forment des faisceaux, qu'ils placent transversalement, et réunis par d'autres lianes, entre chaque poteau, pour boucher les ouvertures latérales. D'autres faisceaux sont ainsi posés successivement à peu près comme les couvreurs de chaume placent les bottes de paille ou les tuiles sur les toits de nos fermes. Les couvertures sont faites de même, et des lianes sont interposées, de distance en distance, pour empêcher que les feuilles ne soient soulevées par le vent.

Les naturels d'Oware retirent aussi de cet arbre une liqueur assez semblable au vin de palme, mais plus forte, plus colorée, qu'ils nomment *bourdon*, et qu'ils lui préfèrent. Ils ont deux manières d'extraire cette liqueur. La première, usitée depuis long-temps chez tous les peuples qui boivent du vin de palme, consiste à recueillir dans des Calebasses, au haut de l'arbre, pendant plusieurs jours, la sève qui en découle abondamment, après avoir brisé ou coupé la nouvelle pousse du centre. L'autre manière, particulière aux habitans d'Oware, est de ramasser une quantité de fruits, de les dépouiller de leur enveloppe, et de faire fermenter les amandes dans le premier vin étendu d'eau. Cette seconde sorte de vin a plus de force et de couleur; elle pétille comme du vin de champagne, dont elle offre les qualités enivrantes, et se conserve beaucoup plus long-temps.

Mais si précieux que soit ce double avantage que présente le sagouier de donner à l'homme de quoi se construire une habitation et composer une boisson agréable, il n'approche pas de celui que cet arbre a également de produire la pâte végétale, moelleuse, alimentaire, connu sous le nom de *sagou*. On retire particulièrement le sagou de la moelle

du tronc, qui est plus ou moins transparente, blanche et spongieuse, suivant l'âge de l'arbre. On fend l'arbre dans toute sa longueur pour enlever cette moelle; ensuite on l'écrase et on la met dans une espèce d'entonnoir d'écorce, assujéti au-dessus d'un tamis de crin; on la délaie avec une grande quantité d'eau qui, en se précipitant, entraîne avec elle par les trous du tamis sa portion la plus fine et la plus blanche, tandis que la partie fibreuse reste sur le tamis. Cette eau est reçue dans des vases où elle dépose peu à peu la fécule dont elle est chargée. Lorsque l'eau est éclaircie, on la verse doucement au dehors, soit en inclinant le vase, soit au moyen d'une ouverture ménagée exprès sur les cotés, et on passe le dépôt à travers des platines perforées, en terre cuite, qui lui donnent cette forme de petits grains sous laquelle le sagou est apporté en Europe.

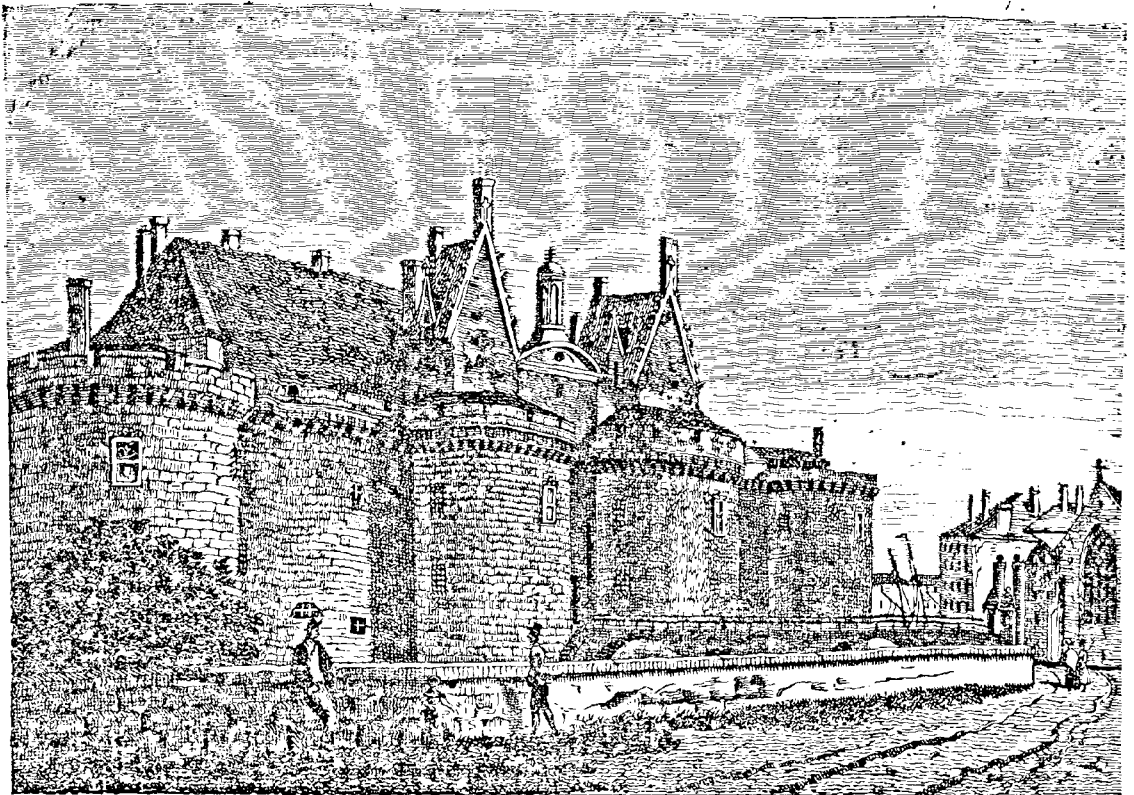
La couleur rousse que les grains de sagou offrent à leur surface provient de l'action du feu sur lequel on les a fait sécher. Ils se ramollissent et deviennent transparents dans l'eau bouillante. On en compose, avec du lait ou du bouillon, une sorte de potage léger, agréable, et qu'on a fort recommandé dans la phthisie. Il suffit, pour cela, d'en

délayer peu à peu la valeur d'une cuillerée à bouche, dans une demi-pinte d'eau chaude ou de lait, que l'on place sur un feu doux, en ayant soin de ne pas cesser de le remuer pendant environ une demi-heure : on y ajoute du sucre, des aromates, de l'eau de fleur d'oranger, etc. Beaucoup de personnes font usage du sagou en place de riz, d'orge ou de vermicelle, et, en général, c'est un aliment utile et sain pour les enfants et les vieillards.

Dans les îles Moluques, aux Manilles, aux Philippines, on forme aussi, avec la pâte molle du sagou, des pains tendres d'un demi-pied en carré et d'un doigt d'épaisseur. On en fait des chapelets de dix ou vingt, que l'on vend dans les villes et les faubourgs d'Amboine. Les habitants de cette contrée fabriquent encore avec le sagou, ayant qu'il soit affermi, en le mélangeant de jus de poisson, de suc de limon, et de quelques autres aromates, une espèce de gâteau assez agréable pour les convalescents.

Nous dirons enfin, pour ne rien omettre des propriétés du palmier-sagou, que ses feuilles sont chargées d'un duvet dont les insulaires font des étoffes, et que leurs nervures tiennent lieu de chanvre pour fabriquer des cordes.

Château de Nantes.



Quoique la ville de Nantes soit d'assez ancienne création pour avoir une origine incertaine, sa première citadelle est d'une date relativement toute moderne. Un duc de Bretagne, Alain-le-Grand, la fit construire en 930; mais elle fut presque aussitôt enlevée par les Normands. Ils la détruisirent,

ainsi que la ville, si complètement, dit un chroniqueur, que quelques années après, Alain-Barbe-Torte ayant chassé les barbares et ayant voulu, suivi de ses victorieux, aller rendre grâce au Dieu des armées dans la grande église, il fallut que son épée, rouge encore de sang, lui ouvrit la route à travers les ronces et les épines. Un nouveau château, dans lequel Alain-Barbe-Torte fixa son séjour, s'éleva sous le nom de Tour-Neuve ou de tour de Sainte-Hermine, et la ville grandit sous sa protection déjà puissante; car il arrêta les Normands lorsqu'ils revinrent après la mort du duc (952). Capitale du duché de Bretagne, concurremment avec Rennes, Nantes dut se fortifier pour traverser ces longues périodes de guerre et de brigandages, pendant lesquelles les villes comme les hommes de France ne pouvaient reposer que sous la cuirasse et l'épée au côté. A chaque danger de la cité, à chaque menace d'un ennemi, la tour de Sainte-Hermine élargissait son enceinte, épaississait ses murailles. Un duc Conan au onzième siècle, un duc Guy de Thouars au treizième, l'augmentèrent surtout de constructions nouvelles. Au temps de la rivalité sanglante de Montfort et de Charles de Blois (xiv^e siècle), pendant l'occupation contestée de la France par les Anglais (xv^e siècle), et pendant les désordres intérieurs et les guerres civiles du seizième siècle, elle subit encore tous les changements que les progrès dans l'art de la défense et l'invention de la poudre à canon rendaient nécessaires. Mais à peine reste-t-il aujourd'hui quelques fragments intacts de ces ouvrages de tant d'années, et le duc de Mercœur, qui gouvernait la Bretagne sous le faible Henri III, doit être considéré comme le véritable fondateur du château actuel.

Après le meurtre du duc de Guise aux États de Blois (1588), le duc de Mercœur résolut de partager la fortune de la Ligue. Il s'attacha d'abord, suivant l'historien que nous avons déjà cité, à fortifier le château de Nantes, où il faisait sa résidence ordinaire; il y fit construire deux bastions, l'un du côté de la ville, l'autre sur la Loire, avec un bon rempart sur lequel se voit la double croix de Lorraine, ainsi que des tours, des demi-lunes, et un large et profond fossé qui communique avec la Loire. Quoique l'œuvre du duc de Mercœur se soit conservée jusqu'à nous dans son ensemble, des démolitions et des constructions l'ont tour à tour modifiée dans ses détails. Le cardinal de Richelieu, qui ne négligeait aucune occasion de déployer son génie et ses connaissances militaires, fit remuer les pierres du château de Nantes, et ses armes frappées sur les murs de la chapelle rivalisèrent avec la croix de Lorraine appliquée aux flancs des remparts. Enfin un incendie qui consuma une partie du château en 1670 marque la date des constructions récentes, dont le caractère moderne contraste avec les différents styles que présentent les vieilles faces de l'édifice.

Importante pour sa force militaire, la tour de Sainte-Hermine, que les travaux combinés de neuf siècles ont changée en château de Nantes, est aussi, sous le rapport de l'art architectural, un monu-

ment curieux sur lequel l'œil se repose avec plaisir; mais son principal intérêt est dans les traditions qui se rattachent à ses antiques murailles, et dans le souvenir des événements historiques dont il a été le théâtre. Palais des ducs de Bretagne et des comtes de Nantes avant la réunion de la province à la couronne de France, séjour des gouverneurs, demeure des rois pendant leurs voyages, forteresse de la ville contre les ennemis étrangers, prison d'État, refuge des agents du pouvoir lorsque l'émeute bretonne, jadis si prompte, si ardente et si opiniâtre, agita la cité, le château de Nantes, à ces titres divers, a vu jouer dans son enceinte ces scènes dramatiques de tout ordre et de toute nature, que nouent et dénouent les intrigues et les passions des cours, les calculs de l'ambition et de la politique, les vicissitudes de la guerre, les actes de justice ou d'injustice, et les soulèvements du courroux populaire.

Dans ses vastes salles se donnèrent ces fêtes et ces banquets splendides où les ducs de Bretagne, formidables vassaux de la couronne de France, comptèrent des rois d'Angleterre, de France, de Sicile, parmi leurs convives, et où après eux les rois de France, leurs héritiers, vinrent tous, de Louis XII à Louis XVI, s'asseoir en maîtres et ranimer par leurs pompes royales la mémoire éteinte de la magnificence ducale. Quoique les murailles aient eu de nombreuses attaques à repousser depuis le temps où les flots de la Loire, dont elles sont encore baignées, jetaient à leurs pieds les barques normandes, cependant, elles n'ont guère été témoins que de faits d'armes vulgaires. Mais, au château de Nantes appartient l'histoire dramatique de Pierre Landois, ce fils de tailleur, que la faveur du faible duc François II (xv^e siècle) avait fait maître de la vie et de la bourse des Bretons.

Les prisons du château avaient vu se consumer dans la faim et la misère le chancelier Chauvin, dont la fierté et la vertu indépendante avaient offensé l'insolent favori: le prince d'Orange, le maréchal de Rieux, Louis de Rohan, et d'autres seigneurs bretons, voulant venger à la fois sa mémoire et leurs injures personnelles, s'introduisirent dans la citadelle, et pénétrèrent jusqu'à l'appartement du duc pour lui demander la tête de son ministre. Mais Landois s'étant échappé, et étant descendu dans la ville, réussit à soulever le peuple au nom du duc, dont il disait les jours menacés; les conjurés furent obligés de fuir et d'ajourner l'exécution de leurs projets. L'heure favorable leur sembla venue lorsque de nouveaux attentats de Landois eurent rendu l'indignation générale. Toute la population de Nantes, ameutée par les seigneurs, et appuyée par l'armée, vint frapper, furieuse, aux portes du château, et sommer le duc d'abandonner son favori à la vindicte publique. En vain la foule avait-elle brisé les barrières et s'était-elle répandue dans les cours, en vain le comte de Foix disait-il à François: « Monseigneur, je vous jure que j'aimerais mieux être prince d'un million de sangliers que de tel peuple que vos Bretons; il n'y a pas à balancer, il faut livrer votre ministre, »

le duc résista jusqu'au moment où les insurgés s'avancèrent vers ses appartements. Alors il retira Landois d'une armoire, où il l'avait caché et enfermé, et le confia à son chancelier, en le rendant responsable sur sa vie de tout grief qui pourrait advenir. Quelques jours après, néanmoins, le ministre coupable était condamné et exécuté, à la grande joie du peuple.

L'édit de Nantes est aussi une des illustrations de la citadelle de cette ville. Henri IV le signa en 1598, dans la salle où les ducs de Bretagne recevaient les hommages de leurs vassaux, où les rois de France tenaient leur cour, et où tout à l'heure encore le duc de Mercœur trônait au nom de la Ligue. « Ventre Saint-Gris, les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ! » s'était écrié le roi, après avoir admiré la ville, le château et ses fortifications. Les derniers événements politiques ont encore ajouté une page à l'histoire du château de Nantes : le nom de la duchesse de Berry clôt la liste des illustres prisonniers qu'ont enfermés ses murailles.

Tous les souvenirs historiques qui se pressent dans la tour de Saint-Herme ne sont pas d'une nature aussi grave et aussi sévère. Le comte de

Soissons, gouverneur-général de la Bretagne au nom du roi, ayant été fait prisonnier par le duc de Mercœur, et enfermé dans le château (1589), parvint à s'échapper en se faisant transporter par des aides cuisiniers dans un panier qu'on remplit de linge, de vaisselle et de plats après qu'il se fut blotti au fond. Arrivé à Angers, il écrivit au duc pour lui donner la première nouvelle de son évasion. Le cardinal de Retz, détenu en 1654, trompa la vigilance du maréchal de la Meilleraye d'une manière non moins piquante. Un soir, accompagné d'un domestique et d'un autre complice, et muni d'une corde à l'extrémité de laquelle était assujéti un bâton, il se rendit sur les remparts. Pendant que le domestique engageait une conversation avec le factionnaire, lui offrait sa part d'une bouteille de vin, et l'entraînait derrière une guérite sous prétexte d'y trinquer plus à l'aise, le cardinal, se dépouillant de ses insignes rouges, qu'il drapait artistement sur des bâtons, se faisait descendre au bas de la muraille, et il courait déjà sur la route de Rome, que le factionnaire, revenu à son poste, épiait encore le mannequin rouge, dont l'immobilité lui paraissait annoncer quelque dessein suspect.

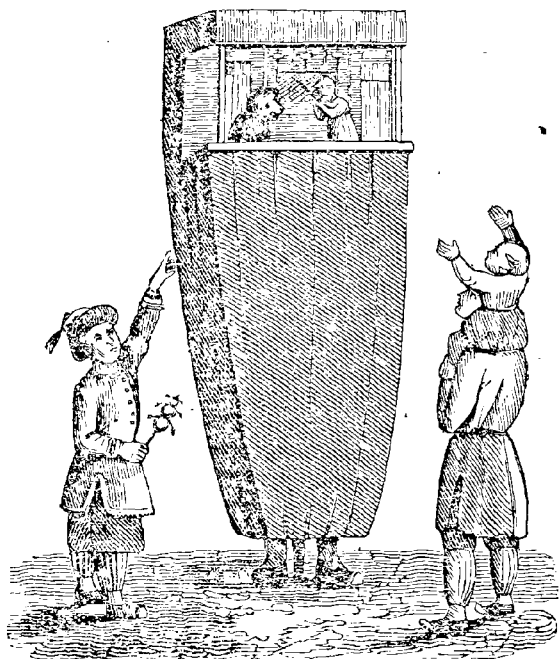
LES MARIONNETTES CHINOISES.

Les Grecs, ainsi que l'attestent Hérodote et Socrate, connaissaient les marionnettes. L'ancienne Rome, d'après l'autorité non moins respectable d'Horace et de Pétrone, aurait aussi vu les marionnettes, et quant à l'Italie moderne, on sait le rôle important qu'y joue le fils adoptif de l'univers, Polichinelle. En France, les marionnettes, dont Ménage fait assez peu galamment dériver le nom de *marions petites femmes*, végétaient long-temps obscures et ignorées aux coins des carrefours : ce n'est qu'au milieu du dix-septième siècle, que Jean Brioché arracheur de dents, ayant perfectionné leur éducation théâtrale, les tira de leur condition misérable et leur acquit la faveur publique. Après que sa troupe eut fait les délices des foires Saint-Germain et Saint-Laurent, il voulut la montrer à l'Europe, et la mena débiter en Suisse. Mais là le talent même des acteurs faillit leur être fatal ; les bons Helvétiens ne purent s'expliquer la perfection de leur jeu que par l'intervention du diable : les marionnettes furent bien et dûment appréhendées au corps, et Jean Brioché, atteint et convaincu de magie, fut incarcéré avec Polichinelle, que la clameur publique signalait comme le chef de la bande infernale. Déjà cependant Cervantes avait raconté la mémorable victoire remportée par Don Quichotte sur la vaillante troupe que Maître Pierre faisait manœuvrer en Espagne sans paraître suspect à l'inquisition. L'art d'instruire les marionnettes ne périt pas en France avec son fondateur. Fanchon Brioché, dont Boileau a chanté la gloire, surpassa son père, et l'on s'étonne que les Bobèche, les Séraphin, n'aient point placé leurs théâtres sous son invocation, et n'aient point institué quelque fête en son

honneur. Toutefois, et malgré les progrès qu'elles ont faits, les marionnettes françaises pourraient à peine entrer en lice avec les marionnettes d'Orient. Au temps même des Brioché, un voyageur français, mettant de côté toute vanité nationale, proclamait leur troupe inférieure à des marionnettes turques qu'il avait vues figurer dans des réjouissances nuptiales, et suivant d'autres narrateurs, les marionnettes chinoises disputeraient partout la palme avec chances de succès.

Les marionnettes chinoises ressemblent d'ailleurs exactement aux nôtres. En passant dans un village, dit un missionnaire, je vis des marionnettes pareilles en tout à celles d'Europe, même pour la voix : il n'y avait de différence que pour les vêtements. L'appareil théâtral n'est pas non plus absolument le même. La scène est une sorte de plate forme placée au dessus de la tête du directeur de la troupe ; il agit monté sur un tabouret et enveloppé jusqu'à la cheville du pied dans une toile bleue, son ponce et son index formant, selon les principes, les bras des acteurs. Les pièces représentées sur ces théâtres ambulans comme les nôtres, sont des drames héroï-comiques généralement plus développés que ceux qui composent le répertoire de nos marionnettes. Ils sont préalablement soumis à des censeurs dramatiques dont les ciseaux taillent impitoyablement dans toute situation inconvenante et dans tout dialogue trop libre. Comme l'annoncent ces mesures de police, les marionnettes en Chine ne prennent pas seulement leurs spectateurs dans les rangs du peuple, mais bien dans toutes les classes de la société. Si le vulgaire va s'ébahir devant les théâtres portatifs, l'empereur et les grands seigneurs ont des salles particulières où leur troupe ne joue que pour eux et leurs invités. Telle troupe

de marionnettes est attachée aux plaisirs des empereurs, telle autre aux plaisirs des impératrices, et une place à quelqu'un de ces spectacles privilégiés est une faveur vivement recherchée à la cour de Chine. Lors de l'ambassade si fameuse de Lord Macartney, le maître des cérémonies n'oublia pas une représentation extraordinaire des marionnettes impériales dans le programme des fêtes de réception.



(Les Marionnettes chinoises.)

«Après une espèce de féerie, raconte un témoin oculaire, il y eut une comédie dans laquelle des personnages assez semblables à Polichinelle, à madame Gigogne, à Paillasse et à Scaramouche, jouaient les principaux rôles. On nous dit que ces marionnettes dépendaient des appartements des femmes, mais qu'on avait cru devoir nous en faire l'honneur : une des pièces fut jouée avec des applaudissemens unanimes, et je crois que c'était une des comédies en vogue à la cour.» Dans une circonstance non moins solennelle et non moins importante, un empereur chinois, voulant divertir ses hôtes et leur donner à la fois une haute idée du développement des arts dans le céleste empire, ne crut pouvoir mieux faire que de leur offrir le spectacle des marionnettes. Ces hôtes étaient le grand-lama lui-même, souverain du Thibet et chef de la religion de Fo, et plusieurs princes tartares. Ce fut pendant un magnifique festin que la toile s'ouvrit et que différentes pièces furent jouées. Les chefs-d'œuvre du répertoire impérial avaient été choisis, et les marionnettes, stimulées par leur brillant auditoire, se surpassèrent : aussi les princes tartares, qui n'avaient jamais rien vu de pareil dans leurs déserts, et dont l'imagination barbare n'allait pas jusqu'à l'intelligence de ces merveilles,

demeurèrent frappés d'étonnement. Tout entiers à leur admiration, ils ne songèrent même pas à manger, et, comme les Suisses, ils se seraient volontiers crus sous l'influence de quelque malin esprit. Le triomphe des marionnettes ne fut cependant pas complet : le grand-lama, d'après un historien, ne perdit rien de sa gravité ; non-seulement il ne toucha point aux viandes, mais même il fit peu d'attention au spectacle ; et comme s'il eût jugé que c'étaient là des amusements indignes de sa profession il demeura presque tout le temps les yeux baissés avec un air fort sérieux.

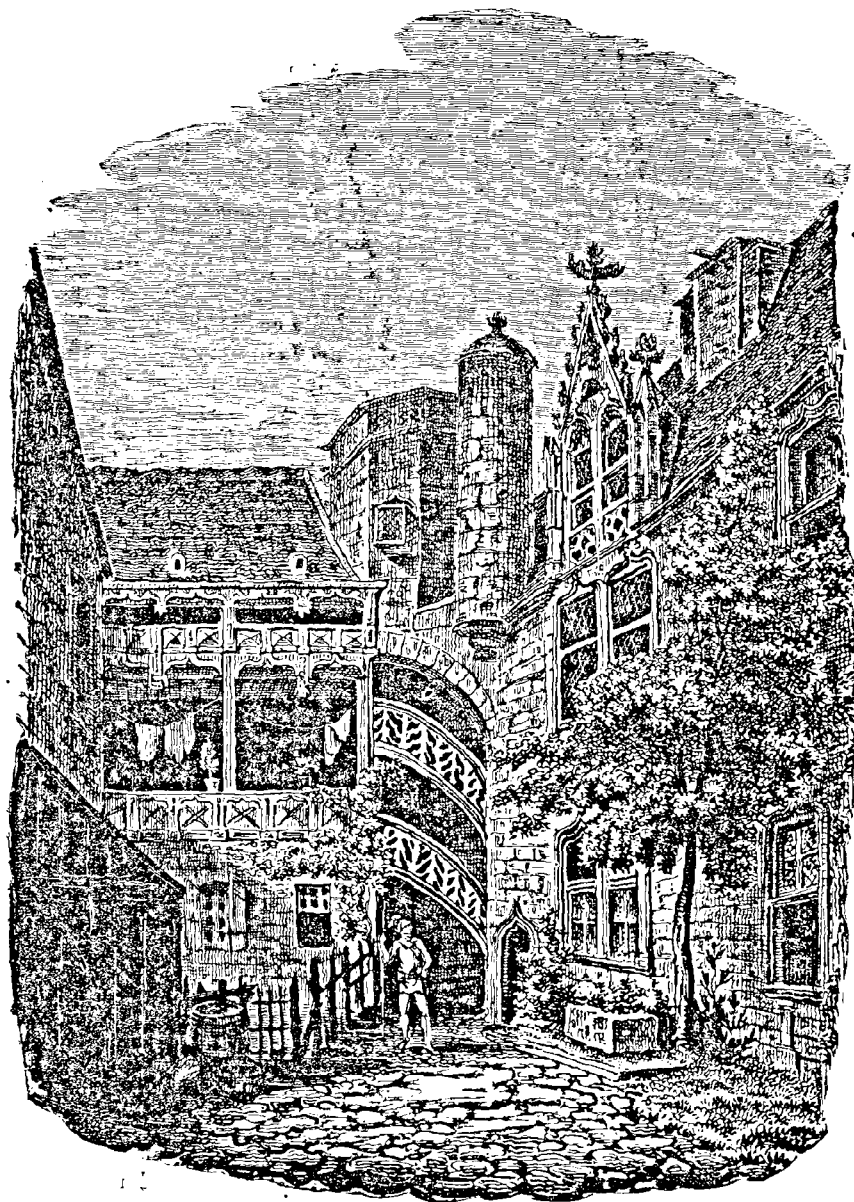
Ce serait une question difficile à résoudre, que celle de savoir si Polichinelle est sorti tout complet du cerveau de chaque peuple comme Minerve de la tête de Jupiter, ou s'il y a eu contrefaçon. Les Chinois reclameraient peut-être l'honneur de l'invention, de même qu'ils prétendent avoir été les maîtres de l'Europe dans l'art de fumer. Quoi qu'il en soit, et s'ils ont emprunté quelque chose au jeu, au physique et à l'organe de nos marionnettes, nous devrions aujourd'hui inculquer aux nôtres la décence et la moralité des leurs, afin qu'un spectacle, presque exclusivement destiné chez nous aux enfans, ne soit pas celui où la pudeur publique ait le plus à souffrir.

Histoire d'une livre de coton.

Rien ne peut faire voir d'une manière plus frappante toute l'importance du coton pour le commerce et l'industrie, que les détails rapides dans lesquels nous allons entrer sur les voyages et les transformations d'une livre de cette matière. D'abord elle arriva de l'Inde à Londres dans l'état brut ; de Londres elle alla à Manchester, où on la fila ; puis elle fut portée à Paisley, en Écosse, où elle passa par la navette des tisserands : de cette dernière ville elle fut envoyée en Ayrshire, où on la travailla au tambour, et de là à Dunbarton, où l'étoffe qui en était provenue fut cousue à la main ; ensuite elle vint de nouveau à Paisley, d'où elle alla dans une autre partie du comté de Renfrew pour être blanchie ; cette opération achevée, elle revint une troisième fois à Paisley, qu'elle quitta encore pour être transportée à Glasgow, où on y mit la dernière main : de Glasgow elle fut enfin expédiée à Londres, et livrée au consommateur.

On s'écartera peu de la vérité en supposant qu'il s'était écoulé un espace de trois ans depuis l'époque où cette livre de coton avait été recueillie dans l'Inde jusqu'à celle où elle fut vendue à Londres. Cette petite quantité de coton, à ce dernier période de ses voyages, se trouve avoir parcouru 1450 lieues par mer et 307 par terre ; elle a fait travailler cent cinquante individus au moins, tant pour les soins nécessaires à son transport que pour sa fabrication, et elle a gagné deux mille pour cent de valeur par tous ces changements de lieu et toutes ces métamorphoses.

Hôtel des Ambassadeurs d'Angleterre, à Dijon.



De tous les édifices que possède la ville de Dijon, il n'en est peut-être point qui présente un plus haut intérêt historique, et qui soit plus fécond en enseignements, que celui dont notre gravure reproduit les ruines élégantes. C'est un monument des alliances de l'Angleterre et de la Bourgogne sous ses derniers ducs, de ces alliances qui causèrent les malheurs de la France, pendant le règne de Charles VI. Les rois d'Angleterre trouvèrent, toutes les fois qu'ils envahirent la France, de puissants auxiliaires dans les grands vassaux de la couronne; c'est le secret de leurs succès constants. Si les rois de France eussent rencontré en Angleterre les mé-

mes appuis, on peut croire que les expéditions préparées à différentes époques contre la Grande-Bretagne n'eussent pas toutes avorté. Ce furent surtout les vicissitudes de la longue lutte dont la France fut le théâtre au commencement du xv^e siècle, qui prouvèrent que le sort du royaume et l'événement de la guerre étaient entre les mains des seigneurs français, et particulièrement du duc de Bourgogne, alors le plus considérable de tous. Un hôtel des ambassadeurs anglais dans la capitale de la Bourgogne est donc toute une page positive et éloquente de l'histoire de France.

Une haine ardente contre l'Angleterre et un dé-

vouement sans bornes aux intérêts de la France, furent long-temps les bases de la politique du premier des ducs du second duché de Bourgogne, de Philippe-le-Hardi, gratifié par son père en, 1363, de cet apanage. Il eut, en quelque sorte, à le conquérir de vive force : les Anglais occupaient une partie de la Bourgogne, et, retenus, suivant la remarque d'un historien, par l'amour du bon vin, ils ne se pressaient pas d'en sortir. Philippe-le-Hardi n'entra dans sa capitale qu'après avoir délivré ses états de la présence des étrangers. Fidèle à ses commencements, il repoussa encore une expédition tentée par le duc de Lancastre sur les côtes de Calais, quoique déjà sa position fût devenue difficile et compliquée par son mariage avec Marguerite de Flandre. Ennemi des Anglais comme fils de France, il était presque leur allié comme souverain des villes flamandes, que d'étroites relations commerciales unissaient à l'Angleterre. Aussi, pendant les désordres du règne de Charles VI, donna-t-il à la cour le conseil, conforme d'ailleurs aux intérêts réels du royaume, de traiter avec les Anglais. Plus tard, se renfermant dans l'administration intérieure de ses états, il adopta un système de neutralité dans lequel il persévéra jusqu'à sa mort (1404).

Son fils et son héritier le duc Jean, que son intrépidité, à la bataille de Nicopolis (1395) et dans les fers des Turcs, avait fait surnommer *Sans-Peur*, s'écarta dès son avènement de cette ligne de politique prudente et circonspecte. Il sortit de la neutralité pour servir la cause de la France, et ce fut devant les bannières bourguignonnes que les Anglais firent retraite à Gravelines et à l'Écluse. Mais dans le conseil du malheureux Charles VI prévalaient alors les intérêts personnels dans leur égoïsme étroit et borné. La cour, qui s'animait de l'esprit et des passions de la fatale Isabeau de Bavière, était jalouse de la puissance du duc de Bourgogne : redoutant l'influence que lui donneraient des victoires, elle lui refusa les moyens qu'il demandait pour les remporter, et paralysa même les efforts qu'il dirigeait contre les Anglais.

Après la bataille d'Azincourt (1415), se portant médiateur entre la France et l'Angleterre, il se rendit à Calais pour négocier la paix auprès d'Henri V, vainqueur. Le monarque anglais ne voulut rien rabattre des prétentions que ses succès lui permettaient d'élever; il offrit seulement au duc de Bourgogne de partager avec lui les lambeaux de la France que leurs forces réunies auraient bientôt entièrement soumise. La gloire de Jean-sans-Peur est d'avoir résisté à ces propositions brillantes, et l'excuse de ses attentats privés est d'être demeuré fidèle à ce sentiment national, même dans les circonstances où ses haines particulières et ses rivalités politiques l'emportèrent jusqu'à lui faire commettre des crimes. Cette réhabilitation par le patriotisme allait être complétée, et il travaillait à réunir tous les Français, quelles que fussent d'ailleurs leurs bannières, sous le drapeau commun de la France, lorsqu'il tomba victime d'un guet-apens et d'un assassinat (1419), dont le souvenir fait encore la célébrité du pont de Montereau.

Cette lâche et odieuse trahison fut non-seulement un crime mais encore une grande faute politique, en ce qu'elle eut pour conséquence nécessaire de donner au roi d'Angleterre les alliés qu'il recherchait depuis long-temps. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis le meurtre de Jean-sans-Peur, que déjà son fils, Philippe-le-Bon, impatient de le venger, préparait à Arras avec l'Angleterre les conditions du traité si tristement célèbre dans les annales françaises, sous le nom de *traité de Troyes*, ville où il fut signé (1420). Les journées malheureuses de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, avaient eu des suites moins funestes encore que n'en eut ce traité de Troyes. Il mit les Anglais en possession de presque toute la France, dont l'épée du duc de Bourgogne leur ouvrit les portes. Ce fut sous les auspices et côte à côte de ce fils de France que le roi d'Angleterre, Henri V, fit son entrée triomphale dans Paris; ce furent les Bourguignons, plus encore que les Anglais, qui vainquirent à Crévant, à Verneuil, à Saint-Riquier; ce furent enfin les Bourguignons qui chassèrent les Français des dernières places qu'ils occupaient encore. Cette alliance, dont l'entière destruction du royaume de France semblait devoir être le prochain et inévitable résultat, reposait sur des bases solides. Le duc de Bourgogne avait donné sa sœur au régent anglais de la France, au duc de Bedford, un des plus grands hommes de guerre et de gouvernement du XV^e siècle. Le mariage s'était célébré à Dijon, et l'hôtel dont on voit ici l'image, devenu le séjour des époux, avait rivalisé de fêtes et de pompes avec le palais des ducs de Bourgogne, les plus magnifiques souverains de l'Europe. Le duc de Bedford vint encore en Bourgogne pour assister aux noces de la duchesse de Bretagne, sa belle-sœur; ainsi des liens de parenté et d'amitié unissaient les cours de Dijon et de Paris, en même temps que les succès croissants, dus à leurs efforts, les rapprochaient de plus en plus.

La possession d'Orléans, qu'ils se disputaient comme une conquête déjà faite et que Jeanne d'Arc devait conserver française (1429), fut le premier principe de dissolution introduit dans l'alliance : il agit promptement et efficacement. Les ducs de Bedford et de Bourgogne se refroidirent, s'éloignèrent, s'attaquèrent sourdement, en vinrent enfin à une rupture ouverte, et après quinze ans, le traité solennel d'Arras (1435) par lequel Philippe-le-Bon se rattacha à la France, détruisit l'œuvre du traité de Troyes. Le dépit du gouvernement anglais, qui logea à Londres l'ambassade envoyée par le duc de Bourgogne chez un cordonnier, et qui le laissa insulter par la populace, et surtout le désespoir du duc de Bedford, que la nouvelle du traité d'Arras frappa à mort (1435), furent, en quelque sorte, des aveux par lesquels les Anglais reconnaissaient eux-mêmes que l'alliance de la Bourgogne constituait toute leur supériorité sur la France. Les deux traités de Troyes et d'Arras en faisant successivement passer la victoire avec Philippe-le-Bon d'un camp dans l'autre, et en changeant du tout au tout la face des événements, démontrèrent en effet jus-

qu'à l'évidence, l'exorbitante influence de ces trop puissants vassaux des princes français. Un défi proposé par Philippe-le-Bon au roi d'Angleterre est le dernier acte politique que nous ayons à noter pour prouver le changement qui s'était fait dans les sentiments du fils de Jean-sans-Peur.

Il ne tint pas à son successeur Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne, que la France ne devint encore anglaise par son appui. Mais la po-

litique profonde et astucieuse de Louis XI conjura ce danger. Cependant, comme l'Angleterre était toujours à l'affût des dispositions mobiles et capricieuses du duc de Bourgogne, ce fut surtout pendant son règne (de 1467 à 1477) que Dijon vit l'hôtel représenté ci-dessus habité par des ambassadeurs anglais, qu'attirait d'ailleurs à la cour la sœur du roi d'Angleterre, devenue duchesse de Bourgogne.

L'ANARHIQUE.

Immédiatement après les squales-requins et les brochets, qui se disputent si également la palme de la glotonnerie et de la férocité, se placent les anarhiques, ces *loups*, ces *ravisseurs des mers*, comme les ont fait surnommer leurs brigandages. C'est là encore une de ces espèces dont une voracité toujours à l'œuvre forme l'attribut saillant, le trait caractéristique; mais, de même que les requins et les brochets, l'anarhique ne fait que subir la loi de son organisation: créé pour détruire et pour dévorer, il suit aveuglément son instinct. Quelques dents de moins, dit Lacépède, ou plutôt quelques décimètres de plus dans la longueur de son canal intestinal, et ses habitudes auraient été assez douces. La puissance de sa mâchoire et l'activité de son estomac sont donc la cause et par conséquent la justification de ses appétits violents: cette justification est complète.

L'anarhique-loup, la plus grande des trois espèces qui composent ce genre, atteint quelquefois dans les hautes mers une taille de quinze pieds. Son corps est allongé et comprimé, sa tête grosse, son museau arrondi, son front assez élevé, sa bouche très ouverte. L'armement de cette bouche est formidable. Les mâchoires présentent d'abord une conformation particulière; chacune d'elles est composée de chaque côté de deux os bien distincts, grands, durs, solides, réunis par des cartilages et s'arc-boutant mutuellement. Cet appareil, ainsi disposé de façon à exercer une pression puissante, fonctionne avec six dents grosses, coniques, semblables à celles des grands carnassiers, et avec huit rangées de dents molaires irrégulières, dont les cinq huitièmes occupent la partie supérieure. La forme et la garniture de cette bouche lui donnent, lorsqu'elle est ouverte, quelques rapports assez exacts avec celle des phoques et une ressemblance plus éloignée avec la gueule du loup. D'un noir cendré sur les faces extérieures, et blanche aux parties intérieures, la peau est forte, épaisse et enduite, comme celle de l'anguille, d'une matière visqueuse et gluante qui la fait paraître lisse en cachant les écailles. L'anarhique se rapproche encore de l'anguille par la manière dont il se meut et dont il nage; l'excessive longueur de son corps l'oblige à onduler, à serpenter pour s'enfoncer à travers les eaux: c'est aussi de cette manière qu'il se traîne en rampant sur les sables des rivages. Si l'on s'en rapportait à l'autorité étymologique du nom (le nom d'*anarhique* est dérivé d'un mot grec signifiant *grimpeur*),

et si l'on ajoutait foi aux assertions de quelques observateurs, ce poisson aurait encore un autre mode de locomotion. Selon différents naturalistes, lorsque sa voracité est tentée à l'aspect des pêcheurs qu'il aperçoit dans une barque, il se dresse contre les parois du canot, et s'efforce d'y grimper en s'appuyant sur ses nageoires pectorales, pareilles à celles de l'ange; il réussit même à s'introduire dans la place, quand les pêcheurs ne s'y prennent pas à temps pour repousser l'attaque. Au reste l'anarhique, ainsi que l'on pense bien, ne peut procéder qu'avec lenteur dans l'opération de ramper sur le sable et de grimper dans les barques; sa célérité, même comme nageur, est médiocre, parce que, contrairement aux principes de la construction navale, les parties antérieures de son corps sont les plus pesantes et les plus massives. Un seul coup d'œil jeté sur la grosse tête de l'anarhique et sur le bec effilé du xiphias révèle aussitôt à l'esprit le moins marin que le premier doit entr'ouvrir les flots avec la lenteur pénible d'un bateau de rivière, tandis que le second les doit fendre avec la facile rapidité d'une frégate: l'anarhique et le xiphias, le bateau de rivière et la frégate seraient, en effet, quant à la vitesse, les quatre termes d'une exacte proportion géométrique.

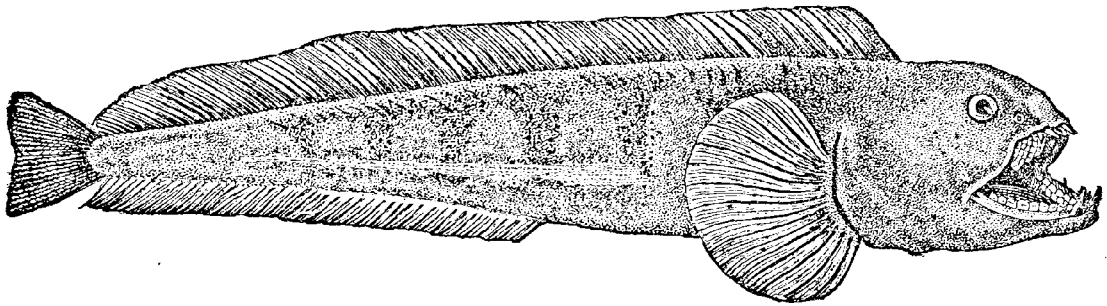
Mais la marche d'un géant, quelque lente qu'elle puisse être, est toujours plus prompte que la course précipitée d'un pygmée; aussi l'anarhique, malgré sa pesanteur, atteint-il facilement les bandes de poissons qui fuient épouvantées à son approche. «Vrai loup de l'Océan, dit le poétique historien que nous avons déjà cité, il porte la désolation et le ravage parmi elles, comme la bête sauvage, dont il a reçu le nom, parmi les troupeaux sans défense.» Cependant, si, attiré par le tumulte et par l'agitation des eaux, quelqu'un des autres dominateurs des mers survient sur le champ de carnage, alors l'anarhique abandonne la chasse, interrompt les massacres et fuit honteusement; car l'instinct guerrier et les sentiments de fierté et de courage que nous avons signalés dans les xiphias et les porteglaives lui sont absolument étrangers. Il semble convaincu que ses dents lui ont été données seulement pour manger, et avec l'esprit positif et calculateur du loup, il évite toute rencontre où il ne pourrait remporter qu'une victoire stérile sans dévorer une proie. Son premier mouvement est donc de fuir à l'aspect de tout poisson querelleur, bien armé, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il

se décide à se défendre. Cette lâcheté à toute épreuve augmente le nombre et l'audace de ses ennemis, qui ne lui accordent jamais de trêve, au grand avantage du fretin.

Comme la plupart des gros poissons, l'anarhique préfère les mers vastes et les eaux profondes : il abonde sous les flots glacés du pôle nord, dans l'immense Océan du sein duquel surgit la Nouvelle-Hollande : Botany-Bay semble être sa station favorite. Ce n'est qu'au printemps, dans la saison du frai, qu'il se rapproche des côtes, afin d'y déposer ses œufs, assez semblables à des pois pour leur

forme et leur grosseur ; il les attache aux rameaux des plantes marines qui croissent sur les rochers à fleur d'eau. L'anarhique, pendant ce séjour sur les rivages, se nourrit principalement de coquillages et de crabes qu'il avale avec sa glotonnerie ordinaire, sans briser et sans rejeter leurs écailles, se reposant de ce soin sur son estomac.

Les pêcheurs des mers septentrionales recherchent beaucoup l'anarhique, parce que sa chair est aussi agréable et aussi savoureuse que celle de l'anguille, et parce que la capture d'un seul de ces volumineux poissons est un bon coup de filet.



(L'Anarhique.)

Mais cette pêche présente des fatigues et des dangers. Peu de mailles peuvent résister aux dents de l'animal et à ses mouvements violents. Les Kamtschadales le pêchent avec des filets faits en solides lanières de cuir, et lorsqu'à force de bras ils ont amené leur proie sur le sable, ils n'en approchent encore qu'avec les mêmes précautions que prennent les matelots contre les requins étendus à sec sur le pont du navire. L'anarhique est redoutable dans son agonie. « J'ai vu, dit un voya-

geur, un anarhique pris au filet, irrité de sa captivité et des blessures qu'il avait déjà reçues, saisir avec fureur et briser comme un verre une sorte de coutelas, avec lequel on voulait achever de le tuer, et mordre avec rage des bâtons et des morceaux de bois dont on se servait pour le frapper. » Les peuples du nord estiment non-seulement la chair de ce poisson, mais aussi sa peau qu'ils emploient à différents usages : les Groenlandais en font des bourses et d'autres petits ustensiles.

LE MONT ETNA.

Parler des volcans à nos lecteurs, c'est attirer leur attention sur l'une des plus belles et des plus attrayantes divisions de la géologie : prendre l'Etna, qu'on appelle aussi le Mont Gibel, pour principal sujet de nos observations, c'est choisir l'un des plus célèbres, l'un de ceux dont l'histoire est la plus curieuse, dont l'étude peut dispenser de celle de tous les autres volcans répandus en grand nombre sur la terre.

En Europe, l'Islande et l'Italie sont les deux seules régions actuellement volcanisées. Dans l'Asie continentale, il n'y a que les volcans du Kamtschatka qui soient bien connus : ils sont au nombre de six, et leurs éruptions se renouvellent souvent. Les îles Kouriles, où l'on compte quinze volcans, paraissent être un appendice de la région volcanique du Kamtschatka. On ne possède que peu de détails touchant deux autres montagnes brûlantes de la Mongolie, et celles de l'empire chinois ; on n'est pas mieux d'accord sur leur situation. Un écrivain donne dix volcans au Japon ; les Philippines, les Moluques et les Mariannes en ont aussi plusieurs.

Le sol de Sumatra et de Java a presque partout subi l'action des feux souterrains, et l'on prétend que la seconde de ces îles ne contient pas moins de quarante-huit volcans en activité.

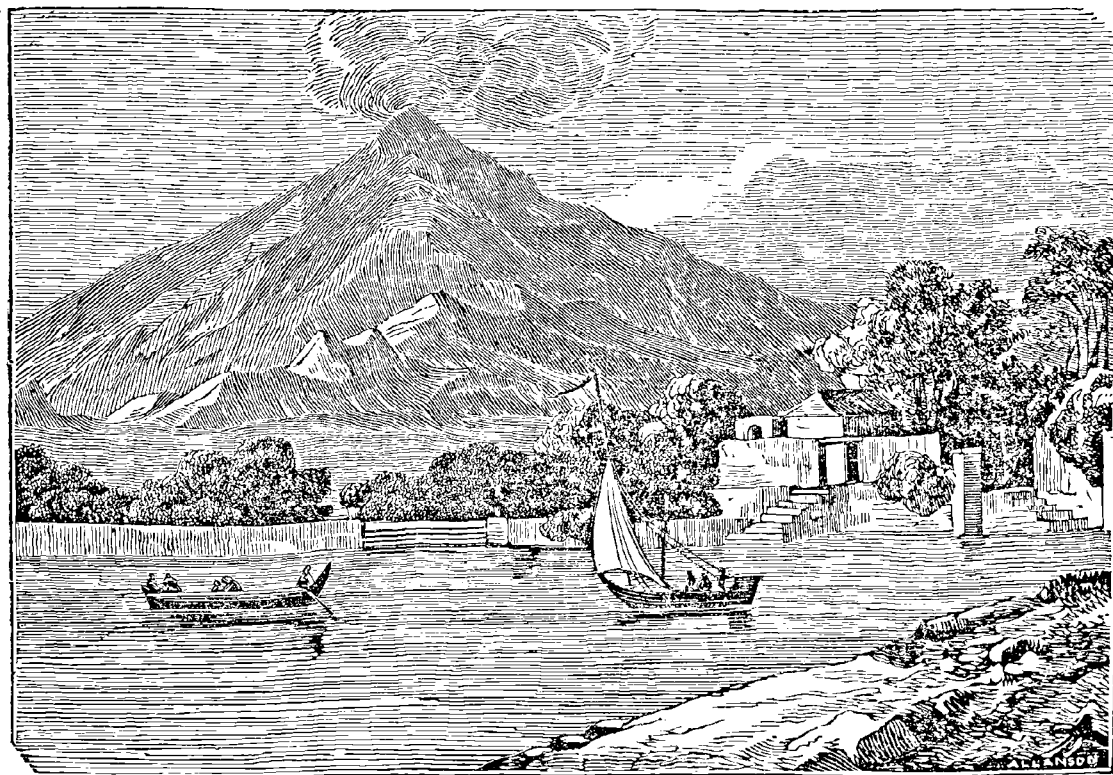
Les volcans de l'Afrique continentale n'ont pas été jusqu'à présent visités et décrits avec autant de soin que ceux des îles : on assure que les Açores en ont quarante-deux en feu ou éteints, et quant à ceux des Canaries, de l'Ascension, des îles du cap Vert, etc., il n'est guère de relation de voyages qui n'en offre une description détaillée.

En Amérique, où il semble que l'action des feux souterrains s'étende sur toute sa longueur du nord au midi, c'est dans les hautes Andes que se trouvent les cratères les plus remarquables et les mieux explorés, surtout depuis les voyages de M. de Humboldt. Ces cratères sont répartis sur une ligne de près de sept cents lieues carrées, dont Quito occupe à peu près le milieu. Dans une chaîne transversale qui coupe la Cordillère, est placé l'impétueux *Jorullo*, avec ses milliers de petits cratères et ses canaux d'où s'échappent des vapeurs aqueu-

ses. Il est constamment enflammé et a vomé une immense quantité de laves. Les grandes éruptions du volcan central ont continué depuis 1754 jusqu'en 1760, et se sont progressivement affaiblies dans les années suivantes. Il faut remarquer qu'il s'est allumé à la distance de cinquante-six lieues de la mer, dans une contrée dont la structure semble annoncer qu'à une époque très reculée elle avait déjà été bouleversée par les feux souterrains.

Les Antilles ont aussi leurs volcans. On connaît ceux de Saint-Christophe, de Saint-Vincent, de la Guadeloupe et de Névis. Sur la côte occidentale

de l'Amérique, les îles Aléontes ont également quelques sommets enflammés. Entre l'Amérique et l'Asie, les navigateurs ont vu de nombreux volcans dont le plus célèbre est celui de *Keraouia* dans l'île d'Haouii. Au total, on peut compter plus de deux cents cratères actuellement brûlants dans toutes les contrées connues, dont près de la moitié dans le Nouveau-Monde, et qui présentent presque tous les mêmes phénomènes que ceux qu'on peut aller observer en Sicile, à la vue de l'Etna, le plus actif, le plus ancien de tous, et le plus élevé des volcans de l'Europe.



(Le Mont Etna.)

En approchant de cette fameuse montagne, il est rare qu'on ne soit pas frappé du double spectacle des beautés naturelles du pays, de la magnificence du coup d'œil, de tous les caractères de la plus haute fertilité, et en même temps des calamités qu'ont produites les fureurs du volcan. Sa cime couverte de neige se découpe nettement sur la sombre profondeur d'un ciel sans nuages. Après avoir traversé une région peuplée et cultivée, on atteint, à travers des espaces de cendres ou de sable volcanique, la zone boisée de la montagne, et l'on trouve la *grotte aux chèvres*, également connue sous le nom de *grotte aux Anglais*, en raison du grand nombre de voyageurs de cette nation qui y ont passé la nuit en montant à l'Etna. Elle offre un excellent abri contre la pluie et le vent. Au-delà de la forêt, l'escarpement et l'inégalité du terrain augmentant toujours, les montures deviennent inutiles, et bientôt l'on touche à la neige. Alors la montée est de plus en plus raide et fati-

gante sur la croûte durcie de la neige. Une chute serait fatale, à cause de la difficulté de s'arrêter une fois lancé sur ce plan incliné de glace. On arrive ainsi, avec beaucoup de peine, à la *maison anglaise*, lieu de refuge construit en 1810 par les soins des Anglais stationnés à Messine, et où la neige qui s'élève tout autour empêche quelquefois de pénétrer. A quelque distance sur la droite, on aperçoit la tour du Philosophe, *torre del filosofo*, autre lieu de refuge, de construction antique, que les tremblements de terre et les torrents de lave ont jusqu'à ce jour épargné, comme par miracle. De là il y a encore huit cents pieds jusqu'au sommet de l'Etna, où, par un beau temps, la vue pourrait embrasser un cercle de quarante-cinq à cinquante lieues de rayon, c'est-à-dire à peu près toute la Sicile, la Calabre, la cime du Vésuve et les sommités de l'île de Malte. On voit dans l'*Énéide*, les Troyens à leur sortie du golfe de Tarente, découvrant tout à coup le *funant*

Etna; ce qui prouve que sa hauteur actuelle ne diffère pas beaucoup de ce qu'elle était au siècle de Virgile.

Le grand cratère du sommet n'est qu'un volcan d'apparat qui, dans ses jours de travail, vomit ses colonnes de flamme et de fumée, et lance en l'air d'énormes quartiers de roc incandescents qui retombent ensuite dans son sein. Quelques-uns ont mis jusqu'à vingt secondes à descendre, ayant atteint à la prodigieuse hauteur de six mille pieds. Quant à ces laves en fusion qui produisent tant de ravages, c'est des cratères inférieurs qu'elles sortent pour ruisseler le long des flancs de l'*Etna* et aller dévorer des forêts, des villages tout entiers, désoler des champs fertiles et quelquefois repousser la mer loin de ses rivages.

L'une des plus terribles et des plus mémorables éruptions de l'*Etna* est sans contredit celle de 1669. Il se fendit du haut en bas sur une longueur de quatre lieues, et la crevasse avait six pieds en largeur. D'autres déchirures s'ouvrirent parallèlement à la première avec un bruit qui fut entendu à la distance de plus de treize lieues. Pendant la nuit, on en voyait sortir une lumière éclatante. Un torrent de lave ou plutôt une rivière de feu large de plus d'une lieue, rencontra un ancien cône au travers duquel elle se fit un passage par la fusion seule, et poursuivant lentement sa route elle arriva au pied des murailles de Catane, par-dessus lesquelles elle passa, quoiqu'elles fussent hautes de soixante pieds. La ville eut trois cents maisons brûlées. Enfin, le courant principal, qui avait quarante pieds de hauteur sur dix-huit cents de larges, se fraya un chemin jusqu'à la mer, après avoir parcouru un espace de cinq lieues. La lave à demi liquide, retardée dans sa course par l'inégalité du sol, et avançant plus rapidement en haut qu'en bas, ne coulait point, mais roulait avec d'affreux sifflements jusqu'à la mer où elle forma un môle énorme qui ajoute à la sûreté du port. Pendant cette même éruption, un rocher de cinquante pieds cubes lancé de la montagne, décrivit une courbe immense, et vint s'enfoncer de vingt-cinq pieds dans le sable volcanique, à un tiers de lieue du cratère. Des fragments du poids de plusieurs onces atteignirent la distance de cinq lieues dans des endroits où la pluie de cendres interceptait complètement la lumière du jour. Ces cendres furent portées par le vent jusqu'à l'île de Malte, éloignée de cinquante lieues.

Les cratères de l'*Etna*, comme de la plupart des volcans, sont creusés en cône tronqué renversé, et souvent avec une régularité remarquable. On prétend que cette montagne ne brûlait pas au temps d'Homère, qui autrement n'eût pas manqué d'en faire mention. Quoi qu'il en soit, les éruptions de l'*Etna* remontent à la plus haute antiquité. En général, elles sont annoncées par une colonne de fumée qui s'élève très haut, et s'étale au sommet, en présentant à l'œil la forme des pins cultivés dans les jardins d'Italie, suivant l'observation de Pline. Viennent ensuite les premières explosions, les tremblements de terre, les flammes et les pierres incan-

descentes ou seulement chauffées jusqu'au rouge. Cette époque est la plus brillante, c'est elle que les poètes et les peintres cherchent à représenter. Enfin, les laves atteignent le bord du cratère, le surmontent et se répandent sur les flancs de la montagne. Si les parois du cratère cèdent à l'effort des matières lancées par les fluides volcaniques et s'éboulent en partie, un ruisseau de feu coule par la brèche, et dans ce cas, la chaleur et la fluidité se maintiennent plus long-temps, et les laves descendent beaucoup plus bas. L'écoulement dure quelquefois plusieurs mois. Des fragments de roches pulvérisées sortent en même temps que la lave : c'est ce qu'on appelle cendres volcaniques. Des tourbillons d'une fumée épaisse et noire jaillissent continuellement du cratère, ainsi que des jets de vapeur d'eau blanche comme du coton, accompagnés d'effets électriques imitant les éclairs et la foudre : c'est un spectacle magnifique et terrible.

L'*Etna* s'élève avec majesté sur une base de vingt à vingt-cinq lieues de circonférence, à une hauteur de onze mille pieds au-dessus du niveau la Méditerranée.

Diodore de Sicile a fait mention le premier des éruptions de l'*Etna*, mais sans fixer l'époque de leur commencement. On sait par Thucydide qu'il en survint une 734 ans avant l'ère chrétienne, et l'on en compte trente et une y compris celle de 1809, dont la plus terrible fut l'éruption de 1669, qui, outre qu'elle détruisit une grande partie de la ville de Catane, comme on l'a vu plus haut, fit périr 18,000 personnes.

HISTOIRE DE FRANCE.

—
DAGOBERT.

Les rois chevelus, ces descendants du demi-fabuleux Mérovée, avaient eu de bonne heure à lutter contre un pouvoir rival, celui de l'aristocratie, qui rendit impuissants leurs efforts pour calmer le tumulte de la grande conquête de Clovis, et substituer la marche régulière d'un gouvernement au désordre d'une invasion. On a vu que dans cette lutte, les rois Francs avaient souvent procédé par le meurtre et l'assassinat; mais l'hydre à cent têtes pouvait en laisser tomber quelques-unes, bientôt remplacées, sans rien perdre de sa force toujours envahissante. Aussi, la condition des Francs avait bien changé dans les Gaules. Ils avaient disparu ces guerriers qui, dans le camp de Clovis, étaient tous égaux, qui ne se distinguaient les uns des autres ni par leur pouvoir, ni par leurs richesses, qui votaient en commun, au champ de Mars, sur les lois, les jugements, les expéditions militaires. Maîtres de la Gaule, et récompensés par de riches bénéfices, ils devinrent possesseurs de grandes propriétés territoriales qui s'augmentèrent chez les uns, diminuèrent ou même disparurent tout à fait chez les autres dans le cours de peu de générations, et enfantèrent l'inégalité des conditions. De

là vint que Grégoire de Tours, qui ne parla longtemps que de la nation des Francs, commence, à partir du règne de Clotaire 1^{er}, à faire mention des *optimates*, désignant sous ce nom une caste d'hommes supérieurs, que Frédégaire appelle *proceres* en Austrasie, en Bourgogne *farones* ou barons. Le nom de *leudes*, qui d'abord était donné à tous les guerriers, semble aussi, dans le récit de ce chroniqueur, devenir une distinction honorifique. Tous ces hommes formaient ce que les historiens appelèrent ensuite les prélats, les grands et la noblesse, qu'on voit rassemblés, sous Clotaire II, en 614, dans un concile national où fut rendue une ordonnance célèbre qui restreignit à plusieurs égards l'autorité royale, garantit le droit du peuple à l'élection de ses évêques, défendit de donner à ceux-ci des successeurs de leur vivant, enleva toutes les personnes ecclésiastiques à la juridiction des officiers royaux, mit un terme aux exactions qu'éprouvaient les provinces par la création de nouveaux impôts, et ordonna la restitution de tous les biens confisqués pendant les guerres civiles.

L'autorité de l'aristocratie se révéla encore par la nécessité où fut Clotaire II d'associer son fils Dagobert à son pouvoir en 622. Les seigneurs austrasiens voulaient avoir dans leur pays, un trône, une cour et un roi, comme un gage d'indépendance et une source de faveurs qu'ils avaient perdus depuis que toute la monarchie française était réunie sous le sceptre de Clotaire. Ce fut là sans doute la raison politique de ces partages du royaume entre les fils d'un même roi, dont l'histoire des Mérovingiens offre tant d'exemples, parce qu'ils y virent le seul moyen de rattacher entre elles de vastes contrées auxquelles manquait un lien national plus étroit et plus fort.

Dagobert n'ayant pas plus de quinze ans lorsqu'il fut envoyé en Austrasie, Arnolphe et Pépin, les mêmes seigneurs qui avaient procuré la couronne à son père, et dont le second avait été revêtu de la mairie austrasienne, lui furent donnés pour conseillers. Vers cette époque, Arnolphe avait été élu évêque de Metz, quoiqu'il fût marié et qu'il eût un fils. Ce fils avait épousé Begga, fille de Pépin, maire du palais : de ce mariage naquit Pépin d'Héristal, père de Charles Martel et aïeul de Pépin-le-Bref, qui, dans le siècle suivant, détrôna la dynastie mérovingienne.

L'année où Clotaire II céda l'Austrasie à son fils, et que Dagobert compta pour la première de son règne, est aussi la première de l'hégire, l'ère des Musulmans. Mahomet fut chassé de la Mecque, le 16 juillet 622 : neuf ans après il remportait une victoire sur les Grecs, et avant la fin du siècle, les successeurs du prophète arabe avaient envahi les Gaules.

Clotaire n'avait pas cru cesser de régner sur l'Austrasie en la donnant à son fils, et, comme pour mieux s'assurer de sa docilité, il lui fit épouser, en 625, une sœur de la reine des Francs, sa belle-mère. Mais les noces étaient à peine terminées, qu'une grave contestation s'éleva entre les fils et le père, au sujet des provinces de l'Aquitaine

et de la Provence, que celui-ci avait détachées de l'Austrasie. Les leudes austrasiens voulaient rentrer dans la possession de ces provinces, et ce différend, après avoir menacé d'une guerre civile, ne fut apaisé que par l'intervention de douze seigneurs des plus considérables, sur le jugement desquels Clotaire rendit aux Austrasiens les provinces qu'ils réclamaient, en gardant Bordeaux, Toulouse, et une grande partie de l'Aquitaine.

Dagobert, au moment de la mort de son père (628), prit des mesures pour réunir sous son pouvoir la Bourgogne et la Neustrie. Mais il avait un compétiteur dans Caribert, second fils de Clotaire et né d'une autre femme que le premier. Les réclamations de Caribert émurent en sa faveur un grand nombre de seigneurs neustriens disposés à embrasser sa cause. Dagobert, pour éviter de nouveaux troubles, céda l'Aquitaine à son frère, qui fit de Toulouse sa capitale et où il habita le palais des anciens rois visigoths.

Les commencements du règne de Dagobert paraissent avoir été dignes d'éloges. Les historiens vantent son amour de la justice, sa libéralité envers les pauvres; mais bientôt les passions se développèrent avec l'âge, et, outre plusieurs actes de cruauté, il afficha une telle dissolution de mœurs, il montra une telle cupidité, qu'il devint un objet de scandale pour ses peuples. « La huitième année de son règne, dit Frédégaire, comme il faisait le tour de l'Austrasie avec une pompe royale, il appela à son lit une jeune fille, nommée Ragnetrude, dont il eut, la même année, un fils, nommé Sigebert. Revenant ensuite dans la Neustrie, et s'affectionnant au palais de son père, Clotaire, il résolut d'y fixer sa résidence. Là, oubliant entièrement la justice qu'il avait auparavant chérie, il ne s'occupa plus qu'à remplir ses trésors des dépouilles des églises, et des biens de ses leudes, qu'une cupidité insatiable lui faisait recueillir de toutes parts. S'abandonnant sans frein à la luxure, il avait, à l'exemple de Salomon, trois reines et un grand nombre de concubines. Les reines étaient Nantechilde, Wulfegunde et Berchide : quant aux noms des concubines, comme il y en avait beaucoup, j'ai redouté la fatigue de les insérer dans cette chronique. Son cœur s'était ainsi détourné et retiré de la pensée de Dieu. »

Rien de moins étonnant, d'après ses paroles, qu'on ait imputé à Dagobert, qui avait déjà fait assassiner l'oncle maternel de Caribert, et la mort de ce roi d'Aquitaine et celle de son jeune fils, en 631, d'autant plus qu'il fit aussitôt saisir les trésors de son frère et s'empara de son royaume. L'empire de Dagobert s'étendit alors des Pyrénées jusqu'aux bords de l'Elbe, et de l'Océan occidental jusqu'à la Bohême et la Hongrie, occupées par les Esclavons. Ces peuples continuaient à s'étendre dans la Germanie, et il dut songer à les combattre. La fortune ne se mit pas d'abord de son côté. Les Austrasiens mécontents d'être gouvernés par un roi qui n'habitait pas au milieu d'eux et qui retenait auprès de sa personne, Pépin, leur maire du palais, se vengèrent, en se laissant vaincre. Afin de les exci-

ter à déployer tout leur courage, Dagobert leur donna pour roi son fils Sigebert, encore enfant : c'était tout ce qu'ils demandaient ; car, sous un roi mineur, les grands reprenaient leur place au conseil et leurs charges à la cour. On marcha donc de nouveau contre les Esclavons qui furent forcés à la retraite et au repos. Une révolte des Gascons qui fut réprimée avec non moins de succès, acheva de rétablir la tranquillité dans tout le royaume qui parvint alors à un haut degré de puissance.



(Dagobert.)

Dagobert ne jouit pas long-temps de cette paix générale : il mourut des suites d'une dysenterie, le 19 janvier 638, et fut enterré à l'abbaye de Saint-Denis, dont il est considéré comme le fondateur. Il fut regretté malgré ses débauches et cet amour du luxe dans lequel l'entretint l'orfèvre Éloi, qui, devenu son conseiller intime et son ami, lui communiqua aussi son zèle ardent pour fonder et enrichir des monastères. Le trône de Dagobert avait été entouré d'une richesse inconnue à ses prédécesseurs, et qui éblouit tellement les yeux de ses peuples étonnés, que son nom s'est conservé dans les traditions et les chants populaires où sont célébrés sa magnificence, son fauteuil, son trône d'or et même la riche ceinture d'Éloi, son ministre. C'était en travaillant à des statues de saints et à des ornements d'église que ce dernier, par son désintéressement et son habileté, avait gagné la faveur royale. Dégouté de la vie mondaine, Éloi, de tous temps d'une piété profonde, sinon éclairée, alla s'ensevelir dans un monastère, d'où il fut tiré en l'année 640, pour être placé sur le siège épiscopal de Noyon. Malgré son exactitude à remplir les devoirs de son nouvel état, il exécuta encore un grand nombre de

châsses destinées à renfermer des reliques de saints, de sorte qu'on peut dire que c'est peut-être l'artiste habile et surtout libéral envers les monastères, encore plus que le pieux évêque, qui a été canonisé dans saint Éloi. Il faut, de même, expliquer par les fondations ecclésiastiques de Dagobert l'indulgence avec laquelle sa mémoire a été traitée dans un temps où les moines seuls écrivaient l'histoire.

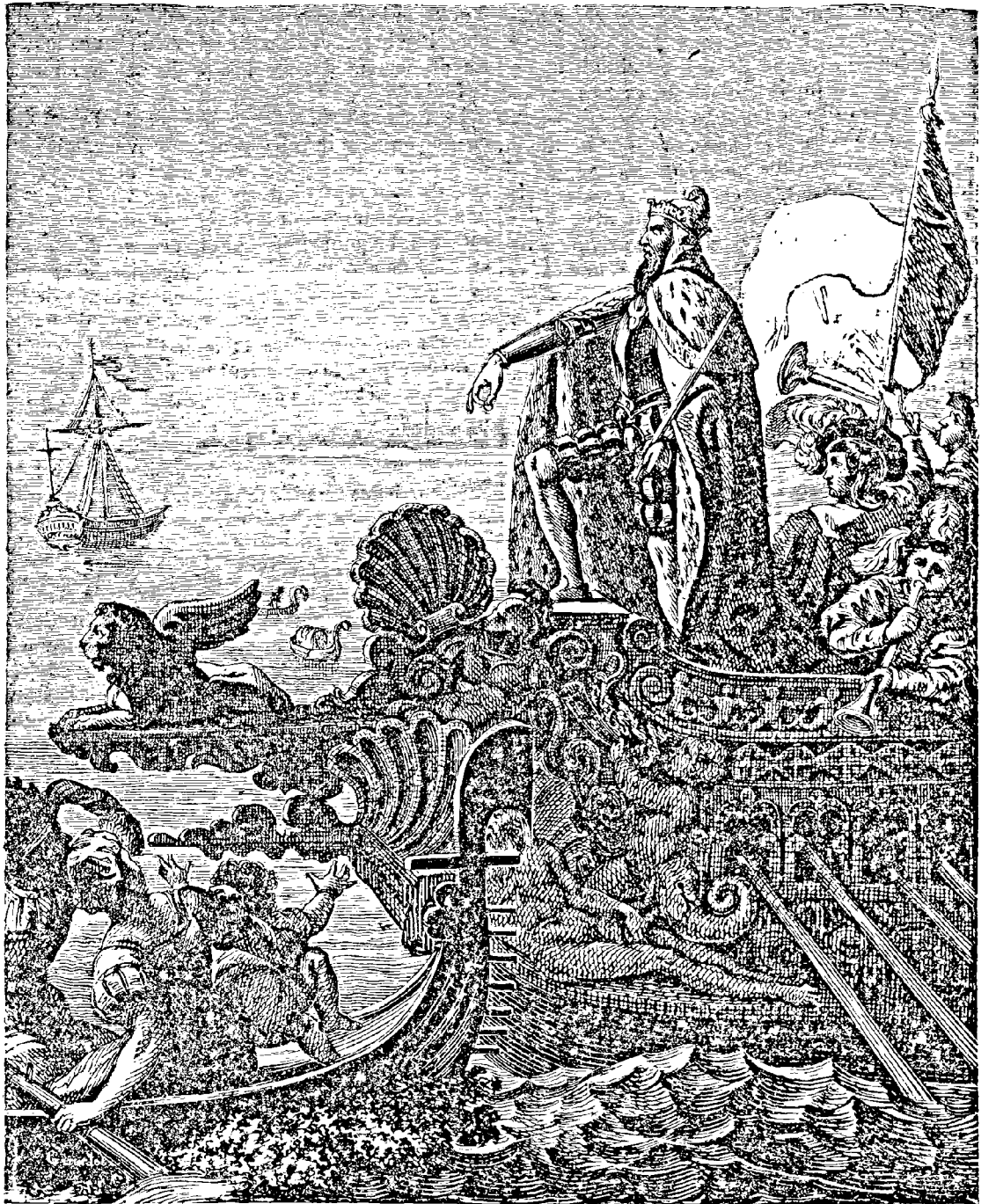
COMBAT D'UN HINDOU CONTRE UN TIGRE.

C'était aux environs de Gingi, place forte du Carnatic, dans l'Hindoustan. Un tigre d'une taille monstrueuse, et célèbre par ses ravages, s'était caché dans un *nullah* ou lit de torrent desséché. Aussitôt un indigène se disposa à attaquer la bête, sans le secours d'aucune arme à feu. Court et trapu plutôt que robuste, musculeux, agile, et remarquable par son air de sang-froid et de résolution, il partit entièrement nu jusqu'à la ceinture, et n'ayant autour des reins qu'un caleçon de toile descendant au milieu des cuisses. Dans sa main droite un couteau lourd dont la lame était large, épaisse, et le tranchant aussi affilé que celui d'un rasoir ; au bras gauche un petit bouclier conique de seize pouces de diamètre environ, recouvert de cuir, garni de clous de cuivre et d'une pointe de même métal au centre ; telles étaient les armes offensives et défensives de l'Hindou.

Arrivé dans le ravin qui, étroit et uni, était favorable aux évolutions de l'intrépide chasseur, il poussa un cri aigu pour éveiller son ennemi. Celui-ci, en le voyant s'approcher d'un pas ferme et mesuré, se mit sur les pattes de devant avec un rugissement terrible. Comme l'Hindou continuait à avancer lentement, tenant ses yeux noirs et vifs toujours fixés sur lui, le tigre se dressa de toute sa hauteur et commença à battre ses flancs de sa queue avec furie. Son attitude décelait évidemment de l'embarras. A chaque pas de l'homme, l'inquiétude et la rage de l'animal ne faisaient que croître. Enfin il se baissa à plat ventre pour prendre son redoutable élan. Soudain l'Hindou s'arrêta immobile ; le tigre lève la tête, hurle d'une manière affreuse, fait un pas en avant et bondit vers son adversaire. Mais l'Hindou alerte, pliant les reins, reçoit sur son bouclier les pattes de la bête en fureur, lui plonge son coutelas dans le ventre, et passant sous elle, va tomber à quelque distance. Le tigre se retourne, l'Hindou se relève à l'instant, revient au monstre, le frappe, prompt comme la pensée, d'un second coup dans la trachée-artère, et s'élançe avec la même rapidité hors de ses atteintes. Le tigre mourut sur-le-champ.

La blessure du ventre était effrayante à voir. Le coutelas avait atteint la région inférieure du cœur et coupé les intestins. Le vainqueur, dans ce combat où il avait fallu un rare mélange de prudence, de courage, d'adresse et de force, dépouilla tranquillement le vaincu de sa peau, et, cette opération faite en un clin d'œil, il revint à la ville, chargé de son glorieux trophée.

MARIAGE DU DOGE AVEC LA MER.



Entre toutes les fêtes tant renommées de Venise, pas une n'était plus réellement vénitienne et ne faisait mieux ressortir les deux éléments toujours combinés du génie de la nation et du gouvernement, l'amour des plaisirs fastueux et le calcul politique, que le mariage du Doge avec la mer Adriatique. C'est vers la fin du XII^e siècle, dans les détails d'un des plus curieux et des plus intéressants événements de cette époque dramatique, qu'il faut chercher l'origine de cette solennité fameuse.

L'empereur d'Allemagne Henri IV et le pape Grégoire VII, avaient légué à leurs héritiers la continuation de leurs débats sur les privilèges respectifs du Saint-Siège et de l'Empire, et sur la domination de l'un ou de l'autre en Italie. Transmise de règne en règne, la querelle était arrivée au pape Alexandre III et à l'empereur Frédéric Barberousse. Nous n'avons pas en ce moment à raconter les vicissitudes de cette lutte violente, où les pouvoirs spirituels et temporels se heurtaient avec des chances si diver-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

ses que, tantôt le pape était obligé de fuir de Rome sous la robe d'un pèlerin, et que tantôt Frédéric recourait à son tour à un déguisement pour traverser les Alpes; nous devons dire seulement qu'Alexandre III, frappé de proscription par un édit impérial qui lui interdisait *le feu et l'eau* en Italie, vint enfin demander asile et protection à la république de Venise (1176), et que grâce à elle il triompha complètement de son ennemi.

Alexandre ne fut pas ingrat envers ceux auxquels il devait une victoire qu'il savourait avec délices. Après avoir accordé au Doge le privilège de faire porter devant lui un cierge allumé, une épée, un parasol, un fauteuil, un coussin de drap d'or, des trompettes et des drapeaux, il lui fit le don moins futile d'un anneau d'or, en lui disant : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire sur la mer Adriatique : vous et vos successeurs épousez-la tous les ans, afin que la postérité sache que cette mer vous appartient par le droit de la victoire et doit être soumise à vos volontés comme l'épouse à son époux. » C'était là pour l'ambition et la politique des Vénitiens un texte précieux à commenter : ils surent faire de ce compliment du pape une concession immense, par les développements qu'ils lui donnèrent. Les paroles d'Alexandre devinrent la base sur laquelle ils appuyèrent leur prétention de posséder en souveraineté exclusive la mer Adriatique, qu'ils appelèrent leur golfe, leur maison; d'en interdire la navigation à tout vaisseau de guerre étranger et d'y établir un droit sur tous les navires marchands. Les villes situées sur le littoral de l'Adriatique s'élevèrent en vain contre cette usurpation d'un domaine commun : en vain les papes eux-mêmes protestèrent contre l'interprétation de la phrase d'Alexandre : « Je ne comprends pas, disait Paul IV opposant des paroles à des paroles, que les Vénitiens se prétendent souverains du golfe : tous les ans, dans ma bulle d'excommunication contre les pirates, je me sers de cette formule : Notre mer Adriatique. » Venise ne tenait compte de ces réclamations; chaque année jusqu'à la chute de la république, le Doge renouvela cette prise de possession par son union symbolique avec la mer, et jamais surveillance de mari jaloux ne fut plus rigoureusement exercée.

C'était le jour de l'Ascension, anniversaire de la victoire remportée par les Vénitiens sur la flotte de Frédéric, que se célébrait le mariage. Cependant, comme la fête était toute maritime, quand la fiancée, agitée par les orages, ne semblait pas d'humeur pacifique, on renvoyait la cérémonie de dimanche en dimanche jusqu'à la Pentecôte, et de jour en jour après elle. Ces remises s'observaient d'autant plus, que les pilotes répondaient corps pour corps de l'époux et des seigneurs de sa suite, et que d'ailleurs l'époque de la noce était aussi celle d'une grande foire dont les marchands désiraient toujours la prolongation. Lorsque enfin au jour fixé, le ciel et les flots étaient sereins, Venise tout entière se préparait pour la fête avec autant de joie que d'orgueil. Toutes les églises arboraient sur leur clocher l'étendard du lion ailé; au sommet de trois

mâts élevés sur la place Saint-Marc, se déployaient les drapeaux conquis de Chypre, de Candie et de Morée, et le *Bucentaure*, sortant de l'arsenal, venait chercher le Doge, au milieu du bruit du canon, du retentissement des cloches et des acclamations de la foule.

Le *Bucentaure*, voiture de noce du Doge, était comme on peut le voir par notre gravure, une sorte de galère à deux ponts, sans mâts ni voiles, longue de cent sept pieds et large de vingt-deux. Le pont inférieur portait les bancs de cinquante-deux rameurs. Le pont supérieur était couvert dans toute sa longueur d'une voûte en menuiserie sculptée avec goût, dorée avec magnificence, ornée de glaces et tapissée de velours. Trois rangs de figures placées aux deux côtés et au milieu, soutenaient cette voûte et la divisaient en deux galeries que bordaient des sièges destinés aux sénateurs. A l'extrémité, du côté de la poupe, les galeries en se réunissant formaient une salle semi-circulaire, élevée de quelques degrés, au centre de laquelle le Doge environné des grands dignitaires de l'État et des ambassadeurs s'asseyait sur un trône doré. A la poupe façonnée en bec de poisson et ornée d'un lion d'or sculpté, étaient arborés le pavillon rouge de Saint-Marc, et les huit étendards de la république parmi lesquels figurait aussi l'ombrelle du Doge. Un nombreux orchestre prenait place à la proue sous des tentures de soie écarlate et sous les plis d'une foule de drapeaux : là, dominait la statue de la justice, image sinistre et partout présente à Venise. Les cordages étaient formés de guirlandes de fleurs : des sculptures et des dorures cachaient les flancs de ce navire de parade, qui, sans force et sans défense contre la violence des vents et des flots, ne pouvait voguer en sûreté que sous l'haleine des plus légers zéphirs et sur la surface la plus unie de l'onde la plus calme.

Aussitôt que le Doge, couvert de vêtements magnifiques et le front orné du bonnet à cornes, s'était assis au milieu de son pompeux cortège, le capitaine de l'arsenal, faisant fonctions de pilote, se plaçait au gouvernail, et le *Bucentaure*, mis en mouvement et traîné à la remorque par de nombreuses barques, commençait à s'ébranler. Escorté par tout ce que Venise renfermait de bateaux, de chaloupes, de gondoles, de péottes, etc., il s'avancait avec une lenteur majestueuse, au bruit confus du canon, des cloches, des clairons, des trompettes et des clameurs italiennes si puissantes, vers la passe du Lido. Arrivé au point où l'eau dormante des lagunes s'agite au contact des vagues de l'Adriatique, il jetait l'ancre, et les rites du mariage commençaient. Après quelques actes religieux et quelques chants sacrés, le patriarche de Venise bénissait la mer et l'aspergeait d'eau sainte. Le Doge se levait alors, et recevant une bague d'or tout unie, un anneau d'alliance, des mains du maître des cérémonies, il la jetait dans les flots en disant : « Notre mer, nous l'épousons en signe de la véritable et perpétuelle domination que nous avons sur toi ! » Aussitôt les musiciens entonnaient l'inintelligible hymne d'hyménée de l'Adriatique,

le canon redoublait ses éclats et la foule ses acclamations, et de toutes parts on jetait dans la mer des fleurs et des plantes odoriférantes, pour faire, disait le peuple, la couronne nuptiale de la mariée.

Le *Bucentaure* ramenait ensuite son brillant équipage à une messe célébrée par le patriarche de Venise. Un témoin oculaire a décrit ainsi ce nouveau cortège: « Le Doge marche précédé de quelques hommes habillés de soutanes et de robes de damas d'un rouge pourpre; ce sont des espèces d'huissiers: ensuite s'avancent huit prêtres en chapes; quelques trompettes antiques; les neuf drapeaux de la ville, six hommes habillés de robes violettes, quarante-huit sénateurs habillés de robes de soie rouge, tous avec de grandes perruques sans rabats: enfin vient le Doge; il marche sous l'ombrelle et on lui porte la robe derrière lui. Un homme en robe le suit en portant une épée dans le fourreau; il y a aussi une personne qui porte un pliant doré pour le Doge. Après la messe, le cortège retourne au *Bucentaure* dans le même ordre entre deux haies des milices de la république, rangées depuis le vaisseau jusqu'à la porte de l'église. » Des danses, des spectacles, des courses de gondoles, des distributions de vivres et d'argent, des illuminations et un splendide festin servi sous les yeux du peuple dans le palais ducal, terminaient les réjouissances et les cérémonies de la journée. Le *Bucentaure* restait exposé quelques jours encore aux regards des curieux, puis on le faisait rentrer sous la remise à l'arsenal.

Depuis long-temps l'Adriatique avait cessé d'être fidèle à son époux; le divorce était consommé, et cependant tous les ans l'illusoire solennité du mariage se célébrait encore; tous les ans le Doge proclamait encore sa véritable et perpétuelle domination devant les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Naples et d'Espagne, que la réserve diplomatique pouvait seule empêcher de sourire. Le dernier Doge de la république mourante, Luigi Manini, la proclamait même en 1797: quelques mois après l'Adriatique était veuve.

Les critiques ne sont pas d'accord sur l'étymologie du nom du *Bucentaure*, dont l'effigie en miniature est encore conservée parmi d'autres reliques dans l'arsenal de Venise. Les uns le font dériver du mot *centaure*, nom commun des anciennes galères, auquel on aurait ajouté la syllabe grecque augmentative *bu*, pour signifier un grand *centaure*: les autres en admettant le *centaure*, changent le *bu* grec en *bos* latin (bœuf), et arrivent ainsi à un *bœuf-centaure*; enfin, selon une troisième opinion, *Bucentaure* serait une corruption du mot latin *ducentorum* (de deux cents), le décret relatif à la construction du premier *Bucentaure* portant qu'il devait être de deux cents hommes d'équipage.

L'ALBATROS.

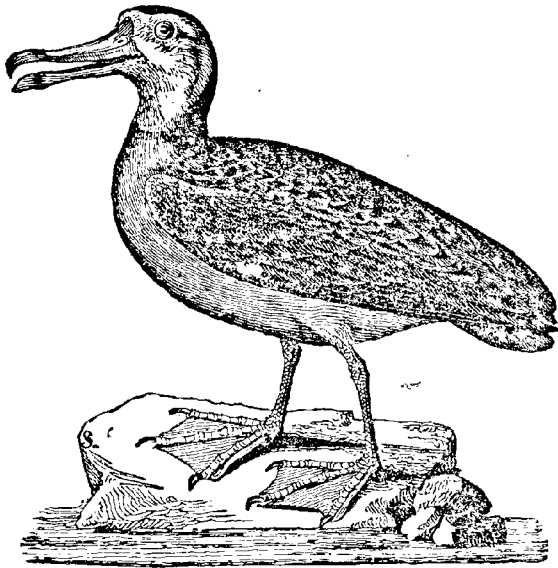
Entre les diverses particularités qui recommandent l'albatros à la curiosité, il faut d'abord signaler

sa taille, qui en fait le plus gros des oiseaux d'eau, sans en excepter le cygne, ni même le pélican et le flamant, quoiqu'il soit moins grand que les deux derniers. Indépendamment de cette énorme corpulence d'où lui est venu aussi le nom de *mouton du Cap*, parce que, en effet, il est presque de la grosseur d'un mouton, cet oiseau se distingue encore par plusieurs autres attributs: l'Océan austral, du cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle-Hollande, est sa demeure habituelle; on en trouve en grande quantité entre les îles de glace de ces mers, à partir du 50° degré jusqu'aux glaces solides qui les bornent sous les 65° et 66° degrés. Ils se portent aussi en troupes nombreuses, vers la fin du mois de juin, sur les côtes du Kamtschatka, où ils précèdent des bandes de poissons voyageurs. Mais la mer d'Ochostk et l'île de Behring sont les parages les plus fréquentés par les albatros.

Ces oiseaux sont de l'ordre des palmipèdes, et leur caractère consiste d'abord à avoir le bec droit, comprimé sur les côtés, et composé de plusieurs pièces articulées, qui semblent jointes ensemble par des sutures, avec un croc surajouté à l'extrémité de la mandibule supérieure, tandis que le bout de l'inférieure est ouvert en gouttière et comme tronqué: ce que ce bec, très grand, très fort et tranchant, a encore de curieux, c'est que les narines en sont ovales, ouvertes, un peu saillantes et placées en forme de petits rouleaux de chaque côté, près de sa base, dans une rainure qui le sillonne dans toute son étendue. La langue ne dépasse guère la moitié du bec; les jambes sont courtes, avancées vers le milieu du corps, dégarnies de plumes un peu au-dessus du tarse; les pieds épais et robustes n'ont que trois doigts en avant, garnis d'une large membrane qui borde le dehors de chaque doigt externe. La longueur du corps est de plus de trois pieds, l'envergure de dix environ, et la longueur du premier os de l'aile égale celle du corps entier.

Il semblerait qu'avec cette constitution et ces armes l'albatros doive être un oiseau guerrier: loin de là, il ne fait que rester sur la défensive, même vis à vis des mouettes, qui, toujours hargneuses et voraces, l'inquiètent, le harcèlent et tâchent de l'atteindre sous le ventre, genre d'attaque auquel il échappe en plongeant son corps dans l'eau. Quoique les petits animaux marins, les poissons morts, les zoophytes mucilagineux qui flottent en quantité sur les mers australes, les œufs et le frai de poisson que les courans charrient, forme sa nourriture ordinaire, il avale aussi de fort gros poissons, et il est d'une voracité telle qu'on le prend sans peine en lui jetant un hameçon grossièrement amorcé d'un morceau de peau de mouton. Il a quelque difficulté à prendre son essor, et frappe alors les flots de ses pieds, en battant des ailes; mais après ces premiers efforts, les ailes restent développées, et il se borne à se balancer alternativement de droite à gauche, en effleurant avec rapidité la surface de la mer, où il enfonce de temps en temps la tête à une certaine profondeur pour y chercher sa pâture. Son vol ne s'élève que dans les gros temps; et quand la

force du vent l'entraîne à de grandes distances des terres, il se repose et dort sur l'eau. Sa voix ressemble à celle du pélican; son cri désagréable peut se comparer à celui d'un âne qui braie.



(L'Albatros.)

Les albatros sont fort maigres en arrivant sur les côtes de l'île de Behring et de la mer d'Ochostk, mais les aliments qu'ils trouvent en abondance à l'embouchure des rivières, leur rendent de l'embonpoint pendant les six semaines qu'ils passent dans ces parages. Ils dévorent leur proie avec tant de glotonnerie, que souvent la moitié d'un poisson reste en dehors du bec jusqu'à ce que la partie avalée, dissoute par la digestion, permette à l'autre de passer. Souvent ils sont gorgés au point de ne pouvoir ni voler ni fuir à l'approche des barques qui les poursuivent, et ils n'ont d'autre ressource pour retrouver la liberté de leurs mouvements que de rejeter avec de grands efforts la nourriture dont leur estomac est surchargé.

Vers la fin de septembre, l'albatros construit à terre, sur les côtes, un nid formé d'argile, dont la hauteur est d'environ trois pieds; la femelle y pond un grand nombre d'œufs plus forts que ceux de l'oie, longs de quatre pouces et demi, et blancs avec des taches noires au gros bout: ces œufs, dont le jaune ne durcit point dans l'eau bouillante, sont bons à manger.

Lorsque le manque de provisions force les marins à faire usage de la chair de l'albatros, qui est dure et de mauvais goût, ils ne parviennent à la rendre mangeable qu'en laissant tremper pendant vingt-quatre heures, dans l'eau salée, le corps de l'oiseau écorché; après quoi ils le font bouillir et l'accommodent avec une sauce piquante. Les habitants du Kamtschatka, qui n'ont aussi recours à l'albatros que dans les moments de disette, emploient d'ailleurs les os de l'aile à faire des tuyaux de pipe, des étuis, et des peignes à carder une sorte de gramen qui leur tient lieu de lin.

Les naturalistes indiquent comme espèces différentes de ce genre d'oiseaux, 1^o l'albatros rouge-bai, brun foncé ou couleur de chocolat, dont le dessus est d'un rouge bai, le dessous blanc, avec les pieds d'un blanc bleuâtre et les ongles blancs; 2^o l'albatros fuligineux ou gris brun; 3^o l'albatros à bec jaune et noir, qui n'est pas plus gros que l'oie commune; 4^o enfin l'albatros proprement dit, autrement nommé albatros commun, ou exilé, ou gris, ou du cap de Bonne-Espérance. C'est à cette espèce, qui l'emporte sur les autres par sa taille et sa force, qu'appartient l'individu représenté ci-dessus. Chez elle, le bec est d'un jaune extrêmement pâle; le sommet de la tête d'un gris roussâtre; le reste de la tête, le dos, le croupion, et tout le dessous du corps, d'une blancheur qui n'est interrompue que par de légères hachures noires sur le dos et les plumes, placées vers le haut de l'aile près de sa jonction avec le corps. Les petites couvertures des ailes ont également des mouchetures de la même couleur, mais plus larges; les moyennes sont blanches ainsi que les penes de la queue, dont l'extrémité est arrondie; les grandes penes des ailes sont noires.

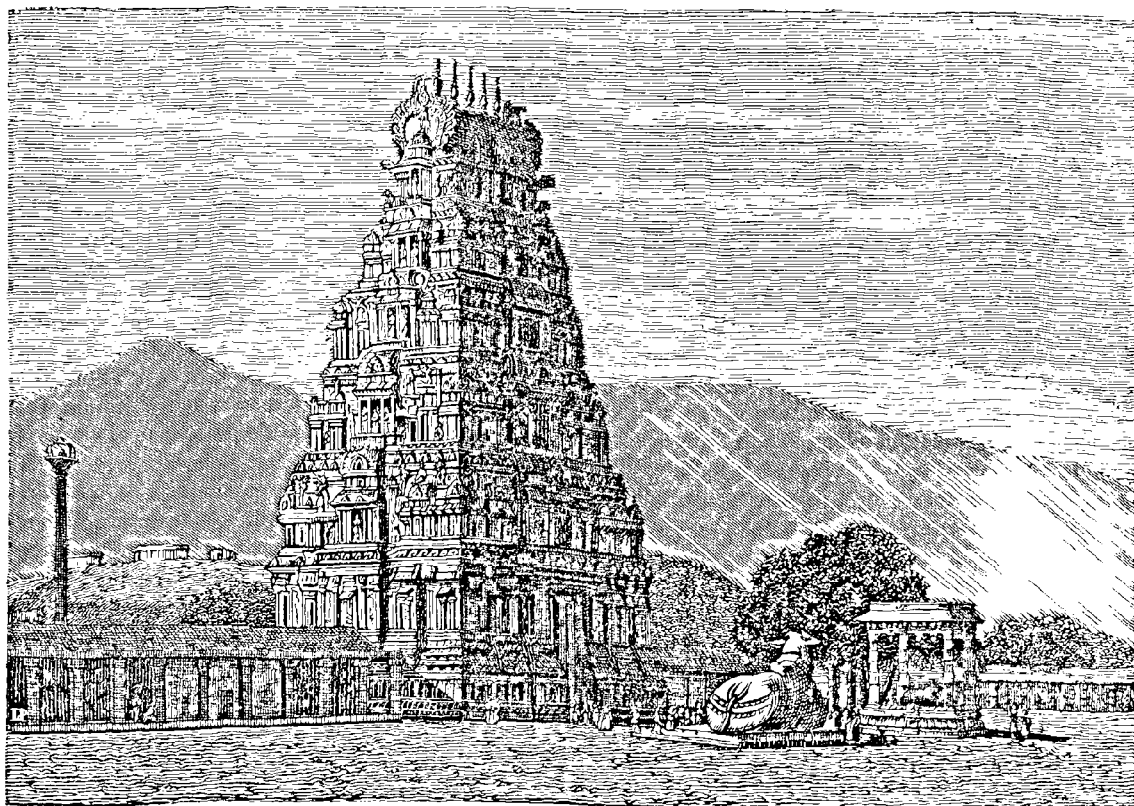
Temple de Tritchengour.

Après avoir visité Salem, chef-lieu d'un district du même nom, dans les environs duquel on trouve en grande quantité ces monuments admirables d'architecture répandus avec profusion dans la vaste péninsule de l'Inde, le voyageur ami des arts se détourne vers le sud-ouest pour aller contempler, à une distance de trois milles environ, deux temples qui font toute la célébrité de Tritchengour. L'un d'eux est bâti au sommet d'une colline élevée qu'on ne gravit pas sans peine, et que couvrent de nombreux *choultries* de la plus élégante construction. On appelle ainsi dans l'Inde des bâtiments disposés sur les routes pour servir d'abri aux voyageurs. Ce temple, dont la construction est d'une simplicité par-

faite, sans être dépourvu d'ornements, présente une masse imposante aux yeux. Vénéralble, majestueux, bravant les orages et les ans, et comme tout fier à la fois de son assiette inébranlable et de son antiquité, il domine la crête d'une côte à pic d'où l'on plane au loin sur une vaste contrée de l'aspect le plus riche et le plus pittoresque. Il offre dans quelques parties un style d'architecture plus moderne, qu'il est facile de distinguer, et qui forme un contraste d'un bel effet à côté des constructions primitives, encore aujourd'hui dans un état de conservation complète. La route par laquelle on y arrive est, en quelques endroits, taillée dans le roc massif et coupée par des degrés. A moitié che-

min, et un peu à l'écart, se dessine un immense serpent de quatre-vingts pieds de long et d'une grosseur relative, ciselé sur la paroi du rocher; malgré ces énormes proportions, ses formes sont du fini le plus achevé et imitent fidèlement la nature. Des deux côtés de la figure, se trouvent des

degrés creusés dans la pierre, par lesquels les dévots viennent en foule se prosterner devant le monstre sacré, et de cette circonstance est née sans doute la grande renommée de sainteté où est parmi les Hindous le temple dont nous venons de parler.



(Temple de Trichengour.)

Objet d'une moins profonde vénération, l'autre temple a un mérite qui a dû nous lui faire accorder les honneurs de notre gravure, c'est la somptuosité et la beauté de sa construction et surtout de son entrée. Il s'élève au centre d'une grande place entourée d'une colonnade. Dans les intervalles des colonnes, les fakirs, les pèlerins et d'autres passagers vagabonds dont la multiplicité est une des misères du pays, ont pratiqué çà et là des séparations et bâti des logements assez commodes. Le portail, dont la représentation accompagne cet article, est un modèle de cette belle architecture pyramidale dont l'Hindoustan offre partout des monuments qui défient ceux de la Grèce et de Rome. L'entrée, qui mène au principal corps de bâtiment, est percée dans la partie inférieure et au centre de cette pyramide; c'est un passage large, élevé et couvert d'un plafond horizontal que surmonte une magnifique ordonnance de cinq étages, dont la hauteur ne paraît pas être de moins de cent pieds. L'extérieur de cet édifice est enrichi de détails et d'ornements qui attestent un goût plus moderne que celui du temple de la colline. Des découpures d'une élégance exquise, des reliefs pleins de hardiesse l'embellissent depuis sa base jusqu'à son

sommet terminé par cinq flèches, que l'on peut considérer comme un symbole mystérieux et sacré de quelqu'une des principales divinités de l'Inde.

Bâti à quelques mètres de cette entrée, le temple n'est pas en harmonie avec elle pour la majesté du coup d'œil et la variété des ornements. C'est un bâtiment à toit plat, soutenu par un nombre infini de colonnes gracieuses qui, quoique toutes du même style, n'en sont pas moins décorées chacune d'une manière différente. On a ici une nouvelle preuve de la fécondité d'invention, de l'adresse manuelle, de la science et du goût qui distinguèrent les auteurs de ces prodigieuses constructions architecturales répandues dans l'Inde en si grand nombre, et avec lesquelles aucun autre monument dans le monde entier ne peut entrer en comparaison soit pour la magnificence du dessin, soit pour le grandiose et la sublimité de l'effet.

Les dévots rigoristes de Trichengour ne fréquentent pas autant ce second temple, que l'ancien bâti sur la hauteur; en revanche, il voit accourir en tous temps une plus grande foule de gens de toutes les classes, qui viennent y puiser de l'eau dans un puits situé sous la voûte de la pyramide d'entrée. Au-dessus de ce puits, se présente un tau-

reau en stuc de proportion gigantesque. A quelques pas plus loin, une seconde figure du même animal, mais plus petite, repose sous un pavillon construit en pierre. L'un et l'autre sont d'un beau travail et moulés fort artistement, bien qu'il ne soit pas rare d'en rencontrer dans l'Inde d'une exécution supérieure. Une large ouverture est pratiquée dans la poitrine du premier de ces taureaux : on peut se faire une idée par-là de la dimension du colosse. Cette ouverture conduit au puits, où l'on descend par un très-bel escalier de pierre, dont le nombre des degrés doit être considérable, s'il faut en juger par la profondeur de cette cavité souterraine.

LE MARCHAND DE GÂTEAUX CHINOIS.

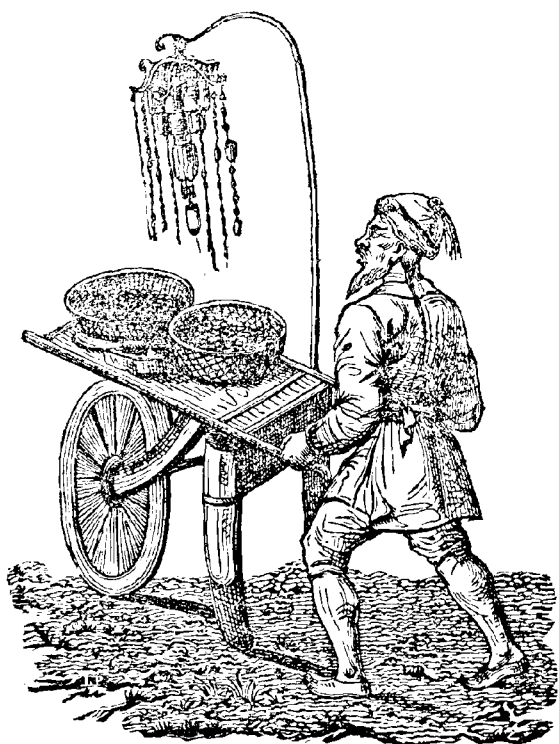
Nous avons déjà fait jouer devant nos lecteurs les marionnettes chinoises, aujourd'hui nous leur offrons des petits gâteaux chinois. Si la perfection qu'ils ont su donner à leurs marionnettes prouve que les habitants du céleste empire ne sont pas en arrière de la civilisation européenne dans les arts destinés à récréer l'esprit et les yeux, leurs raffinements dans la science du cuisinier et du pâtissier montrent également qu'ils n'ont pas pris en moindre considération les jouissances du palais, et que leurs efforts pour les multiplier n'ont pas été moins heureux. La gastronomie, qui se développe pour les nations à la même époque que pour les individus, c'est-à-dire vers la vieillesse, est tenue chez eux dans ce degré d'honneur que lui devait accorder un peuple d'aussi antique origine. Pour ne pas sortir des bornes de notre sujet, nous ne ferons qu'indiquer les chiens rôtis dignes de rivaliser avec les meilleurs gigots de Préalé, et les nids d'hirondelles que les plus habiles cuisiniers de Paris ne désavoueraient pas comme leur œuvre; nous arrivons aux gâteaux. Les missionnaires, qui ont été pendant long-temps en exclusive possession de pourvoir l'Europe de documents sur la Chine, ont envoyé plus de vingt dessins différents représentant des marchands de gâteaux de toutes formes et de toutes compositions. Cette abondance et cette variété annoncent sans doute une grande fécondité dans le génie de l'artiste en pâtisserie chinoise; mais il faut avouer aussi qu'elles sont dues jusqu'à un certain point à des circonstances générales qui influent en Chine sur l'exercice et sur les usages de toutes les professions.

En Europe, en France surtout où l'on aime à vivre dans la rue, ce sont les pratiques qui vont chercher les marchands; en Chine, au contraire, par suite des goûts casaniers et des habitudes sédentaires de la population, ce sont plutôt les vendeurs qui se mettent en quête des acheteurs. Au lieu donc d'exposer leurs denrées dans des boutiques et des magasins, les commerçants les promènent sur des étalages ambulants. Ainsi, les jardiniers circulent entourés de leurs fleurs et de leurs arbrisseaux, les bouchers parcourent les places la balance en main et traînant avec eux un assortiment de chiens vivants enfermés dans des sortes de

cages assez semblables à celles qu'on voit sur les degrés du Pont-Neuf, et le barbier, enfin, muni de tous les ustensiles nécessaires à l'accomplissement de ses fonctions, va invitant les personnes à s'asseoir un moment sur sa sellette, d'où ils descendent nouveaux tondus et frais rasés. Les marchandises dont la vente n'est point assurée par des besoins positifs et des habitudes réglées dans les consommateurs, mais dont le débit dépend d'une envie, d'un caprice du moment, d'une tentation née d'un coup d'œil, toutes les superfluités, en un mot, exigent surtout des marchands cette activité circulante. En première ligne de ces vendeurs ambulants se placent les marchands de gâteaux. On conçoit que, variant le contenant et le contenu de leurs boutiques portatives selon leur goût personnel, et combinant leur appareil de toutes façons afin de mieux captiver l'attention, ils se soient offerts aux missionnaires sous des formes assez bizarrement multipliées pour que plus de vingt d'entre eux aient été jugés dignes d'une mention, d'une représentation particulière. Ces habitudes nomades semblent au reste communes aux débitants de pâtisserie de tous les pays : on pourrait compter plus de vingt variétés dans les marchands de gâteaux ambulants à Paris, depuis le gauffrier jusqu'à la vendeuse de plaisirs, et l'équipement de tels d'entre eux ne serait peut-être pas moins pittoresque que celui du marchand chinois qui figure plus loin.

Cet industriel, dont la marchandise consiste spécialement en grains d'anis enduits d'une couche de sucre à la façon de Verdun, voiture, comme on peut voir, toutes ses espérances de fortune sur une brouette d'une forme particulière. Elle roule sur une seule roue engagée par son essieu dans une chape oblique qui se rattache à une plate-forme carrée. Les sucreries et les gâteaux sont exposés sur cette plate-forme. A l'un des pieds de la brouette est adapté un de ces gros bambous qui, offrant une vaste capacité et étant divisés de distance en distance par des cloisons d'une substance solide de manière à former des cases bien closes, sont employés dans les Indes à tant d'usages domestiques. Ce bambou est le magasin général du marchand; il met dans l'un des compartiments sa réserve de marchandises, dans l'autre les outils et les ustensiles de son métier; un troisième, enfin, lui sert de comptoir et de coffre-fort. Une enseigne élégante surmonte cet étalage mobile. Elle se compose de petites plaques de bois ou de métal suspendues à des cordes. Le scintillement de toutes ces surfaces polies, lorsque le mouvement de la brouette ou le vent les agitent, attire de loin les regards, et dans le cas où l'œil est occupé ailleurs, leur cliquetis connu remplace pour les jeunes chinois et chinoises ce cri provocateur : *Voilà le plaisir, messieurs et dames, voilà le plaisir!* qui excite chez nous la gourmandise enfantine d'étage en étage. A ces moyens d'appel et de séduction déjà si puissants, quelques marchands de gâteaux en joignent un autre encore plus efficace pour rassembler les consommateurs. C'est un instrument formé de deux cylindres creux, de métal ou de bois, percés chacun

d'un trou placé en sens inverse, et réunis par une traverse solide. Soutenu dans l'air en équilibre, au moyen de la traverse, par une corde dont un bout est tenu dans chaque main de l'exécutant, et recevant de cette corde, alternativement agitée de haut en bas et de bas en haut, un vif mouvement de rotation, cet instrument produit un ronflement pareil à celui d'une toupie d'Allemagne. Le lecteur aura sans doute reconnu à cette description le *diabolo chinois*; c'est, en effet, aux pâtisseries ambulants du céleste empire qu'a été emprunté le hochet qui a tant amusé Paris, et si quelque Chinois fût survenu d'aventure, au moment de la vogue dans le jardin des Tuileries, il eût pu croire la ville entière peuplée de marchands de gâteaux.



(Le marchand de gâteaux chinois.)

La brouette du marchand de grains d'anis est, comme les marionnettes, un point à débattre dans la question générale de priorité d'invention que donnent à résoudre les similitudes entre les arts et les métiers de la Chine et de l'Europe. Sauf meilleur avis, il semble de la prudence et de l'impartialité de conclure que Pascal et l'inventeur de la brouette en Chine furent tous deux également créateurs en produisant leur œuvre.

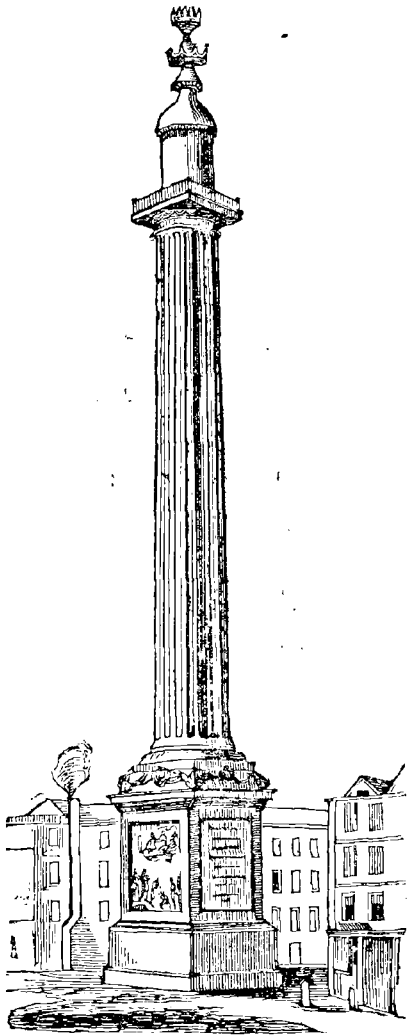
LE MONUMENT A LONDRES.

Il y a dans l'histoire de la capitale de l'Angleterre deux années mémorablement funèbres : 1665 et 1666. Dans les premiers jours du mois de mai de la première, éclata une des plus terribles pestes qui aient jamais affligé cette ville, et peut-être aucun autre pays du monde. D'abord les progrès du fléau

furent peu remarquables ; mais ils augmentèrent ensuite avec tant de violence, que le nombre des morts monta de 500 à 8,000 par semaine. Pendant toute la durée de l'horrible maladie le ciel était devenu d'airain ; l'air fut d'une sérénité constante, d'un calme inaltérable ; à peine, dans l'espace de plusieurs semaines voyait-on les girouettes changer de place, et il n'y eut pas une seule goutte de pluie. Cependant Londres était en proie à la terreur et à la mort : la plupart des maisons étaient fermées, les rues désertes et n'offrant d'autre spectacle que celui des feux qu'on avait allumés pour conjurer le fléau, ou des voitures incessamment occupées à enlever les cadavres. Les portes étaient marquées d'une croix rouge avec ces mots : *Seigneur ayez pitié de nous !* Le silence profond du jour et de la nuit n'était interrompu que par les gémissements des mourants, le glas funèbre des cloches, et par ce cri lugubre que poussaient des hommes armés de flambeaux : « Descendez vos morts. » Des familles entières, et quelquefois tous les habitants d'une même rue, disparaissaient en peu de jours. Long-temps on cessa de creuser des fosses ; on se contentait de faire d'immenses trous où, sans distinction de sexe, le pauvre et le riche, l'enfant et le vieillard, étaient précipités en commun sans aucune cérémonie préparatoire. Toutes les affaires publiques furent suspendues, tous les tribunaux fermés ; l'herbe poussa au milieu de la Bourse et dans les principales rues. Les registres de mortalité des paroisses font foi que 68,950 personnes moururent de la peste dans le cours de cette année ; mais d'après d'autres documents qui paraissent beaucoup plus près de la vérité, on ne peut croire qu'il y ait eu moins de 100,000 victimes.

La peste ne venait de cesser que depuis quelques mois, et à peine ceux qui avaient fui à la campagne étaient revenus dans leurs demeures habituelles, lorsque Londres se vit frappée d'une nouvelle calamité non moins épouvantable que la première et plus expéditive encore dans ses ravages. Le dimanche, 2 septembre 1666, vers une heure du matin, un incendie se déclara tout à coup dans un quartier composé de maisons en bois goudronné, bâties très près les unes des autres, et acquit bientôt tant de force qu'il n'y eut ni machines ni travaux capables d'en modérer la fureur. Excité par un vent d'est très violent, il dévora la ville pendant quatre jours et quatre nuits, comme la peste avait dévoré la population. La destruction opérée par ce vaste embrasement fut telle, que les cinq sixièmes de la cité disparurent dans les flammes, tandis que, au dehors, il étendait ses dévastations sur un espace plus grand que l'autre sixième. Un pan de muraille ne resta pas debout sur toute la route que le vent fit parcourir à la flamme. Les édifices publics, les églises, les maisons particulières, tout fut enveloppé dans le même désastre. Il serait assez difficile de calculer la valeur réelle des propriétés qui furent réduites en cendres ; mais quelques estimations faites après cette catastrophe, ne permettent pas de l'évaluer à moins de trois cents millions de francs.

Aussitôt que la consternation des habitants fut un peu dissipée, on songea sérieusement à la reconstruction de la ville. Londres, jusqu'alors dépourvue d'élégance, de commodité, et même de salubrité à cause de ses rues étroites et sales, sortit de ses ruines



(Le Monument à Londres.)

en quatre années, avec une beauté nouvelle, bien qu'on n'eût pas adopté entièrement le plan de réédification aussi magnifique qu'utile qui avait été proposé par le célèbre architecte Christophe Wren. Les rues étroites et irrégulières de l'ancienne ville firent place à des voies propres et spacieuses; on ne laissa plus construire en bois, et il ne subsista bientôt plus la moindre trace de l'incendie, ni le moindre germe de la contagion, qui avait si souvent ravagé cette capitale. C'est une preuve remarquable que les événements que l'on regarde comme d'affreux malheurs, ont quelquefois les suites les plus favorables au bien-être des peuples.

Parmi les établissements dont Londres est redevable à l'incendie de 1666, on admire à juste titre la belle colonne appelée *le Monument*, qui fut érigée

près du pont de Londres, non loin de l'emplacement où le feu s'était d'abord manifesté, pour en perpétuer la mémoire et rappeler la reconstruction de la ville. Christophe Wren fut aussi l'auteur de cette colonne, qui est cannelée et d'ordre dorique. Elle a deux cent deux pieds de hauteur totale; le piédestal seul en a quarante, et le fût de la colonne quinze de diamètre. Cette colonne, qui n'atteint pas encore la hauteur du Kuttub-Minar (*voyez p. 351*), surpasse de trente pieds la colonne Antonine, de quarante-deux pieds la colonne Trajane, et de plus de soixante-dix la colonne de la place Vendôme à Paris. Commencée en 1671, elle ne fut achevée qu'au bout de six ans, par la difficulté de se procurer des pierres de Portland d'une assez grande dimension.

Dans l'intérieur se trouve un escalier en marbre noir, de trois cent quarante-cinq marches, qui conduit au-dessus du chapiteau, lequel est entouré d'une rampe en fer, et surmonté d'un cippe de trente-deux pieds de hauteur portant une urne en bronze doré de dix pieds, vomissant des flammes. Trois des faces du piédestal présentent des inscriptions latines relatives à l'incendie de 1666, et dont l'une qui fut rédigée d'après les documents fournis par des vérificateurs nommés après l'événement, atteste que des vingt-six quartiers de la cité, quinze furent entièrement la proie des flammes, huit autres à moitié consumés, et que trois seulement restèrent intacts: on y lit encore que trente mille deux cents maisons particulières furent brûlées, ainsi que quatre-vingt-neuf églises, quatre portes monumentales, l'hôtel-de-ville et un grand nombre de chapelles, de bâtiments publics, d'hôpitaux, d'écoles, de bibliothèques et autres édifices. La face du côté de l'ouest est ornée d'un bas-relief allégorique, rappelant les scènes principales de l'épouvantable catastrophe, et les travaux qui firent de Londres une ville toute nouvelle. Ce bas-relief est dû au ciseau de G. Cibber, père du poète de ce nom.

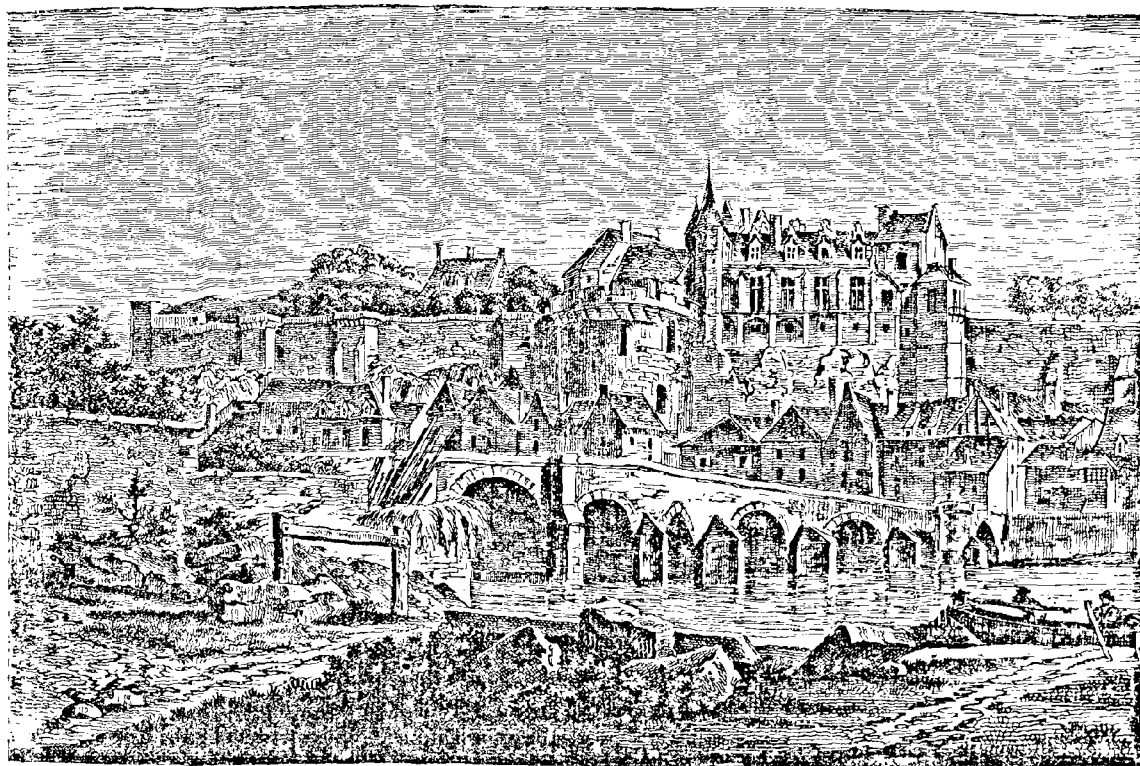
Du haut du *Monument*, un vaste et magnifique panorama qui comprend Londres et une partie de ses environs se déploie aux yeux du spectateur.

Apologue du poète persan Sadi.

Un jour que j'étais au bain, un de mes amis plaça dans ma main un morceau d'argile parfumé: je pris ce fragment, et m'adressant à lui: «Es-tu, lui dis-je, du musc ou de l'ambre? ton parfum est délicieux. — Non, reprit-il, je ne suis qu'un vil morceau de terre: je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu long-temps près d'elle.»



CHATEAU D'AMBOISE.



Indiqué de tout temps comme une bonne position militaire par les collines de rochers qui s'y élèvent, le lieu précis où la Loire reçoit les eaux de la rivière d'Amasse a toujours servi de base à quelque citadelle. Dans les années qui précédèrent le commencement de l'ère chrétienne, lorsque Jules César voulut assurer la domination romaine dans le centre de la Gaule, il fit construire un fort pour commander le cours du fleuve, sur le même emplacement qu'occupe aujourd'hui le château d'Amboise. Cette première forteresse portait déjà le nom d'Amboise, qu'elle emprunta à l'Amasse, dite *Ambacia* en langue latine. Détruite pendant cette période de ravages et de dévastations qui vit l'établissement des Barbares de l'est et du nord dans les provinces romaines des Gaules, la citadelle de César avait été réparée, lorsque le siècle des invasions normandes arriva. Les Normands ne manquaient pas de ruiner de fond en comble toutes les fortifications qui, situées sur les grandes rivières, pouvaient arrêter leurs flottes de barques; et le second château d'Amboise fut renversé par eux en 882. Le pays d'Amboise était alors un domaine seigneurial. Il avait été détaché de la couronne de France par Charles-le-Chauve, et féodalement concédé à un seigneur nommé Adelandis. Un des successeurs d'Adelandis, Ingelger, releva les murailles détruites par les Normands et fonda une troisième forteresse

qui servit de point de départ au château actuel.

Les descendants d'Ingelger embellirent et augmentèrent successivement le manoir paternel, mais il n'acquit son importance et sa beauté monumentale qu'après qu'il eut été rattaché à la couronne de France, en 1311. Louis, vicomte de Thouars, seigneur d'Amboise, infidèle à la cause nationale, avait pris parti pour les Anglais pendant l'invasion et l'occupation du royaume, au commencement du xv^e siècle. Lorsque Charles VII, de roitelet de Bourges qu'il était, suivant le titre que lui donnaient les Anglais par allusion à l'exiguïté de ses domaines, fut devenu roi de France, il put récompenser et punir. Les biens du vicomte de Thouars furent confisqués, et la bannière royale remplaça le drapeau d'Ingelger sur la tour du château d'Amboise. Ce fut surtout sous les successeurs immédiats de Charles VII, sous Louis XI et sous Charles VIII, qu'il reçut ses principaux accroissements. Louis XI, qui aimait beaucoup à se voir derrière de solides murailles, faisait volontiers sa résidence au château d'Amboise; cependant comme il avait les goûts positifs et l'humeur économe, il ne se mettait guère en frais pour embellir les lieux où il tenait sa cour. Mais Charles VIII, jeune, brillant, magnifique, avide de toutes les gloires, et que les spectacles de l'Italie avaient passionné pour les arts, changeait sans regrets l'or des coffres de son prédécesseur en murailles

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

et en tourelles. Préférant à tout autre le séjour d'Amboise, il n'épargna aucune dépense pour lui donner une splendeur royale, et sous sa direction éclairée le château devint, ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus précieux monuments de la France ancienne.

Bâti, comme nous l'avons dit plus haut, sur une masse élevée de rochers, au confluent de la Loire et de l'Amasse (département d'Indre-et-Loire), le château, qui se dessine au bout d'un pont dont une mention faite par Grégoire de Tours atteste l'antiquité, a ses approches défendues d'un côté par la rivière, et de l'autre, vers la campagne, par un large et profond fossé ouvert dans le roc. Ses murailles crénelées et soutenues par des contre-forts massifs et carrés, ses tours rondes, ses toits arrondis et s'élançant dans l'air en pointes aiguës, forment un ensemble gothique d'un effet pittoresque. Diverses parties de l'édifice méritent une attention particulière. La chapelle, remarquable dans la richesse de ses ornements et dans la délicatesse exquise de ses détails, rappela par son style quelque peu italien, que le jeune roi qui la fonda était tout préoccupé de cette Italie à travers laquelle la victoire l'avait emporté si rapidement. Le morceau capital du monument est une puissante tour ronde, haute de quatre-vingt-quatre pieds. Dans sa concavité, monte lentement en spirale un escalier sans degrés, ou plutôt une rampe dont la pente est si douce et le plan si graduellement incliné, qu'une voiture la peut gravir jusqu'à la plate-forme, du sommet de laquelle l'œil charmé s'abaisse sur les rives tant vantées de la Loire. Cette rampe est pratiquée sous une voûte d'assez belles proportions qui appuie ses arceaux sur des têtes humaines réunies en groupe. Indépendamment de la chapelle et de la tour, le château posséda encore pendant long-temps une autre merveille sur laquelle le cicéron appelait surtout l'admiration des visiteurs. C'était un immense bois de cerf, accompagné d'une tête, d'un cou et de côtes non moins gigantesques. Chacun, à leur aspect, se récriait de surprise, lorsqu'en 1700 le roi d'Espagne, Philippe V, s'étant avisé de les examiner avec une attention plus minutieuse, reconnut qu'ils étaient l'œuvre d'un artiste habile, sans doute, mais non point de la nature.

D'importants événements dont il fut le théâtre ont donné au château d'Amboise une grande illustration historique. Louis XI y fonda, le 1^{er} août 1469, un ordre de chevalerie : il le plaça sous l'invocation et le patronage de l'archange saint Michel, qu'il révérait avec une dévotion toute particulière, « parce qu'il fut, disait-il dans l'acte d'institution, le premier chevalier qui, pour la querelle de Dieu, victorieusement battailla contre le dragon, ancien ennemi de nature humaine, et le trébucha du ciel, et qui, son lieu et oratoire, appelé le mont Saint-Michel, a toujours sûrement gardé, préservé, défendu et empêché d'être pris, subjugué, ni mis es-mains des anciens ennemis de notre royaume. » Ces paroles et la devise de l'ordre : *immensi tremor Oceani* (terreur de l'immense Océan), consacraient une ancienne tradition populaire, suivant laquelle

toutes les fois que les Anglais avaient tenté de s'approcher du mont Saint-Michel, on avait vu l'archange former des orages dans les airs et déchaîner la tempête sur les mers. L'ordre de Saint-Michel, d'abord tenu en haute estime, fut ensuite prodigué sans mesure, surtout par Catherine de Médicis, tellement qu'il perdit tout son éclat et toute sa considération, et que, sous les fils de Henri II, on ne l'appelait plus que le *collier à toutes bêtes*.

Les travaux qu'il fit exécuter au château d'Amboise ne sont pas les seuls souvenirs qu'y ait laissés Charles VIII. Sa vie, qu'il y passa en partie, y avait commencé (1470) : elle y devait finir. Voulant aller voir jouer de plus près une partie de paume, à laquelle il assistait d'une fenêtre, il descendit dans les fossés et se heurta si violemment la tête contre une porte basse, qu'il mourut quelques heures après (1498). On montre encore la porte fatale qui causa l'accident. Une célébrité nouvelle se joignit sous le règne si court de François II (1560) à ces titres de gloire du château d'Amboise. Il vit s'ouvrir par quelques scènes sanglantes les guerres civiles religieuses qui désolèrent la France pendant la dernière moitié du xvi^e siècle.

Godefroi de Barri, seigneur de la Renaudie, homme actif, audacieux, officier intrépide, orateur éloquent, avait compromis sa vie et son honneur par un faux. La protection du duc de Guise lui ayant facilité les moyens de s'évader, il s'était réfugié à Genève, où il avait embrassé le calvinisme. Son humeur inquiète, le désir de réhabiliter son nom par un coup d'éclat, et son zèle pour la religion nouvelle le jetèrent dans une grande entreprise, dont les résultats devaient être la chute des Guise, considérés dès lors comme les principaux ennemis des réformateurs, et par suite le triomphe du parti protestant. Après avoir noué des relations avec les protestants d'Allemagne et des Pays-Bas, il rentra en France, en s'aidant encore du crédit des Guise, sous prétexte de faire réviser son procès, mais en effet pour mettre à exécution les projets dirigés contre eux. Dans l'état général d'agitation, de mécontentement et d'anarchie, au milieu des inquiétudes du parti calviniste et des haines soulevées contre la maison de Lorraine, il ne fut pas difficile à La Renaudie de trouver des conjurés. Les chances de succès semblaient certaines, lorsque des révélations faites aux Guise ruinèrent le complot. Aux premières rumeurs, la cour avait quitté Blois, où elle était sans défense, pour s'aller renfermer dans le château d'Amboise. Les conjurés, déjà réunis en grand nombre dans cette ville, furent arrêtés et jetés dans les prisons du château ou pendus à ses créneaux. La Renaudie, rassemblant des troupes, s'appretait à tenter un coup de main pour délivrer ses complices, mais il fut tué par un page avant d'avoir pu agir. On attachait son cadavre à un gibet devant la porte de la citadelle, avec cette inscription : *La Renaudie, dit Laforet* (nom sous lequel il s'était caché), *chef des rebelles*. Le prince de Condé fut réputé l'âme du complot, mais il s'en défendit énergiquement, et il était trop puissant pour qu'on n'acceptât pas sa justification. Le château

d'Amboise vit le supplice de la plupart des conjurés.

Ces événements, célèbres dans les annales françaises sous le nom de *conjuraison d'Amboise*, sont considérés comme le prologue de la guerre religieuse, dont le massacre de Vassy fut la première scène.

Accouplement des Serpents à sonnettes.

Nous croyons devoir encore mettre sous les yeux de nos lecteurs ce tableau tracé de main de maître par l'éloquent naturaliste américain qui nous a servi de guide en parlant des serpents à sonnettes (voyez page 307), et nous profiterons de l'occasion pour compléter, par quelques dernières notions, la description de ces reptiles.

« Le mode d'accouplement des serpents à sonnettes est tellement hideux, dit M. Audubon, que je m'abstiendrais d'en parler si je ne devais pas exposer tous les faits qui sont à ma connaissance, sur cette partie de l'histoire naturelle. Au printemps, après que ces reptiles ont changé de peau, on les voit glisser sur l'herbe, brillants de leur parure nouvelle, et les yeux pleins de feu. Les mâles et les femelles se donnent rendez-vous au milieu d'une forêt, dans une place découverte, où ils peuvent être échauffés par le soleil : là, réunis quelquefois au nombre de vingt ou trente individus des deux sexes, ils s'entrelacent et forment une masse horrible, toute hérissée de têtes qui ne cessent de siffler, tandis que les sonnettes, fortement agitées, accompagnent cet affreux concert. Ils restent plusieurs jours dans cette situation et au même endroit. Il serait alors très dangereux d'observer de près un pareil groupe; car à la vue d'un ennemi, tous les serpents se dérouleraient à l'instant même, et poursuivraient l'imprudent qui aurait osé les troubler. » Sauf cette circonstance particulière, et celle de la provocation, le serpent à sonnettes n'est point redoutable : rien n'est plus facile que de l'abattre et de le tuer ensuite; un coup de baguette appliqué avec adresse, sépare les vertèbres; le serpent est alors rompu, sans discontinuité apparente, et l'animal, dont la volonté ne peut plus diriger les mouvements, se voit hors d'état de se défendre.

Les crochets consistent en une dent aiguë placée à la mâchoire supérieure, et percée d'un petit canal qui donne issue à un vein d'une couleur verte, secrété par une glande considérable située sous l'œil. Cette dent se cache dans un repli de la gencive quand le serpent ne veut pas s'en servir : derrière elle se trouvent plusieurs germes destinés à la remplacer si elle vient à se casser.

Le nombre des grelots ou sonnettes qui terminent la queue augmente avec l'âge, et il s'en forme un à chaque mue. Ce sont des pyramides quadrangulaires tronquées, s'emboîtant les unes dans les autres, de manière qu'on ne voit que le tiers de chacune d'elles. Le bruit que ces grelots ou sonnettes produisent, ressemble beaucoup à celui que fait du parchemin froissé ou à celui de deux plumes d'oie que l'on froterait vivement ensemble. On a dit qu'il pouvait s'entendre à plus de cent pieds; mais, dans différents indivi-

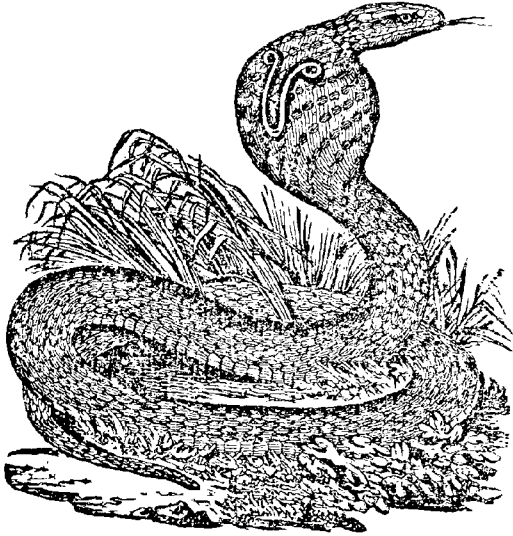
du observés vivants, il ne parvenait pas au-delà d'une quinzaine de pas, et dans l'état de marcel ordinaire, il était si faible qu'il fallait être sur l'animal et même prêter l'oreille pour le percevoir. L'agitation des sonnettes est un signe de la colère du serpent, et avertit qu'il est prêt à se venger de ses agresseurs.

LA VIPÈRE A LUNETTES.

Ce serpent, aussi remarquable par l'élégance de ses formes que par la force de son corps et par le danger de ses morsures, a reçu des voyageurs le nom sous lequel on le désigne ordinairement, en raison d'un trait noir qui représente avec plus ou moins d'exactitude des lunettes sur la partie extensible de son cou. Il habite le Coromandel, où les Indiens l'appellent *naja*, et se reconnaît aux caractères suivants : crochets à venin implantés sur les os maxillaires supérieurs, et cachés au moment du repos dans un repli de la gencive; mâchoires très dilatables; langue très extensible; tête élargie en arrière et couverte de grandes plaques; cou dilaté en disque par le redressement des côtes qui le soutiennent; queue munie en dessous d'un double rang de plaques et arrondie à son extrémité. Du reste, le naja a la tête courte, ovale, obtuse, inclinée vers le museau, et revêtue de neuf plaques principales; sa gueule est large, sa langue longue et fourchue, et la mâchoire inférieure un peu plus courte que la supérieure; ses dents sont petites, aiguës, généralement courbées, et moins longues de moitié que ses crochets venimeux; ses yeux, petits et latéraux, font une légère saillie au-delà de la surface de la tête. Couvert de petites écailles ovales, lisses, polies, élargies, disposées l'une sur l'autre comme les tuiles d'un toit, il a environ quatre pieds de longueur totale, sur quatre pouces de circonférence au milieu du corps. Sa couleur est jaunâtre ou d'un brun clair, avec des reflets d'un bleuâtre cendré, quand on examine l'animal sous un certain jour. Ses plaques abdominales sont constamment blanches avec quelques taches rousses.

Le naja en repos n'a pas le cou plus volumineux que la tête, mais sous l'influence de la colère, la peau de cette partie s'étend en forme de coiffe. C'est sur cette coiffe, dans laquelle rentre souvent la tête, qu'est dessinée en noir la singulière figure de lunette dont nous avons parlé, et derrière elle apparaît une sorte de collier large et brun. Lorsqu'il est surpris par quelque voyageur imprudent, il se déroule, se redresse, remue avec rapidité ses yeux étincelants, gonfle son cou, ouvre la gueule, et s'avance contre son ennemi à l'aide d'ondulations exécutées seulement par la queue. Le malheureux piqué par cette vipère redoutable échappe rarement à la mort. De nombreuses expériences ont démontré que sa morsure fait parfois périr les chiens en vingt ou vingt-cinq minutes, et les poulets en une minute et demie. Les symptômes qui se manifestent chez les premiers de ces animaux sont des cris plaintifs, la difficulté de se tenir sur les pattes et de respirer, l'impossibilité de marcher, de l'agitation, des tremblements convulsifs, la paralysie de certains mem-

bres, et une stupeur que suit la mort au bout d'une vingtaine de minutes, comme nous venons de le dire, et quelquefois aussi au bout de plusieurs heures seulement.



(Le Naja.)

Malgré le danger qu'offre l'approche des serpents à lunettes, on trouve aux Indes des jongleurs qui parviennent à apprivoiser en quelque sorte ces terribles reptiles jusqu'à pouvoir les montrer en spectacle et à leur faire exécuter une espèce de danse. Ces hommes se prétendent doués de la puissance de les charmer par l'effet de la musique, et portent toujours avec eux des remèdes contre leur morsure dont ils vantent l'efficacité, et qu'ils vendent au public. Ils se laissent même mordre volontairement par le naja, non sans avoir eu bien cer-

tainement la précaution de le priver auparavant de ses funestes crochets. On les voit chaque jour dans les rues et sur les places, assis à terre et accroupis sur leurs talons, avec une petite flûte de roseau dans la main gauche, ouvrir le panier rond qui renferme le reptile, et l'en faire sortir de lui-même. Aux sons de l'instrument, il s'élève peu à peu, se redresse, s'élance au dehors, se meut en cadence, tient les yeux fixés sur son maître, imite en quelque façon ses gestes, et suit tous les mouvements de sa main droite, qui tient le couvercle du panier.

Un auteur assure que lorsque, dans une maison ou dans un jardin, on est inquiété par la présence d'un serpent de ce genre, le propriétaire s'adresse à un enchanteur pour le délivrer de cet hôte incommode. L'enchanteur oblige l'animal à venir ramper à ses pieds, en le charmant par les sons de sa flûte ou par quelques chants magiques; puis il le prend à pleines mains, sans en recevoir aucun mal, et en se donnant bien de garde de le tuer, car le féroce naja est sacré pour les Indiens. Au Malabar surtout, il est l'objet d'une sorte de culte. Sa figure fait l'ornement le plus habituel des pagodes; on lui adresse des prières et des offrandes. Les bramines le conjurent, l'exorcisent, et les dévots du pays lui portent du lait ou d'autres aliments dans les forêts et sur les chemins qu'il fréquente. Un jour le secrétaire d'un prince fut piqué par un de ces reptiles. Le prince, effrayé, convoqua une assemblée de prêtres qui, après avoir exposé à la vipère les raisons qui faisaient attacher un grand prix à la vie du blessé, finirent par la menace de la brûler vive s'il ne guérissait pas; prières et menaces, tout resta également sans effet; la victime succomba, et quant à l'animal qui méritait d'être puni, il fut mis en liberté, après toutefois qu'on lui eut fait des excuses et quantité de profondes révérences.

Fête des Lampes chez les Kalmouks.

Il est peu de sciences plus en faveur aujourd'hui que celle que l'on recueille dans les voyages et qui se compose de l'étude des mœurs, des lois et des usages des peuples encore peu connus. Les Kalmouks sont incontestablement dans cette catégorie, et c'en est assez sans doute pour justifier l'excursion que nous nous proposons de faire avec nos lecteurs chez ces peuplades Mongoles. Mais il y a plus, et les Kalmouks ont eu probablement aussi leur phase de gloire et de puissance, s'il est vrai, comme beaucoup de témoignages tendent à le démontrer, qu'il faut voir en eux les descendants de ces Huns farouches qui envahirent toute l'Europe, sous Attila. Dans la suite et sous Gengis-Khan, ils ont étendu leur domination sur toute l'Asie et sur une partie de l'Europe. Maintenant, ces hordes nomades vivent paisiblement dans les lieux mêmes où leurs armes ont jadis porté la terreur; elles se sont concentrées dans des steppes désertes, et y ont conservé, avec la manière de vivre vagabonde de

leurs ancêtres, leurs coutumes, leurs vertus et leurs vices. Elles ont une langue à part et une écriture particulière; elles ne sont étrangères ni aux écrits, ni à la sagesse des philosophes indiens et tibétains; elles ont enfin un système religieux très compliqué et sur lequel on n'a possédé jusqu'ici que peu de notions précises, deux raisons déterminantes pour que nous entrions à cet égard dans quelques explications auxquelles nous croyons que l'intérêt ne manquera pas.

Les principaux quartiers dans une horde de Kalmouks sont le quartier du prince, celui des prêtres et le bazar. Le quartier des prêtres, qui s'appelle *Khouroull*, est toujours situé près du palais du prince, et consiste dans plusieurs huttes qui ne se distinguent des autres que par une meilleure couverture de feutre. Elles sont placées isolément, à quelque distance l'une de l'autre, et décrivent ordinairement un ovale qui, dans la *Khouroull*, paraît occuper l'espace de deux werstes. Dans la place

vide intérieure, on remarque les huttes destinées à la prière.

Un voyageur Allemand assure qu'il n'existe pas dans le monde de gens aussi oisifs que les prêtres kalmouks. Homère dit, en parlant des Cyclopes, qu'ils vivaient sans labourer, sans semer, se confiant entièrement dans la providence des dieux : les prêtres kalmouks les plus élevés en dignité vont encore plus loin ; car ce sont leurs inférieurs et d'autres Tartares qui prennent soin de leurs troupeaux, de leur table, de leurs habits, et quant à

eux, ils ne songent absolument qu'à boire, à manger et à dormir. Cependant, les jours de fêtes donnent à ces prêtres une espèce d'occupation qui est de réciter tour à tour des prières, et d'exécuter avec des trompettes, des chalumeaux, des cymbales et des tambours, une musique ou plutôt un tintamare tel qu'on serait tenté de penser que ceux-là ont raison qui représentent cette musique sacrée des Kalmouks comme l'effet des inspirations de Satan. Il ne faut donc point s'étonner si par leur corpulence, ces prêtres font au premier coup-d'œil



(Fête des Lampes chez les Kalmouks.)

deviner la vie paresseuse qu'ils mènent, et s'ils ressemblent parfaitement à une masse de graisse recouverte de peau. L'embonpoint qui d'ordinaire se remarque chez les hommes, dans la partie inférieure du tronc, semble parmi eux avoir son siège vers la poitrine, ce qui leur est commun avec les autres Kalmouks : cet embonpoint va quelquefois jusqu'à faire douter du sexe de l'individu. Enfin, leur visage bouffi ne se peut mieux comparer qu'à la lune dans son plein, et leurs yeux, qui habituellement ne se laissent entrevoir qu'à travers une petite fente, sont toujours appesantis par un demi-sommeil.

Les prêtres kalmouks sont divisés en trois classes. Dans la classe inférieure sont rangés des jeunes gens qu'on appelle *mandchi* ; la moyenne comprend la réunion de prêtres *ghétzull* ; la classe supérieure est composée de *hèlloungs*. Chaque horde possède, en outre, un prêtre d'un degré plus éminent, qu'on nomme *lama*. C'est celui-ci qui con-

fère les différents ordres de la hiérarchie ecclésiastique, en choisissant les *hèlloungs* parmi les plus estimables de la classe des *ghétzull*, et ceux-ci parmi les *mandchi*. Mais, dans ces choix, le lama considère plutôt la richesse que la capacité du sujet, et il les renouvelle fréquemment, dans le but d'accumuler des sommes considérables, parce que chaque *hèlloung* est obligé, lors de sa nomination, de payer plus ou moins d'après ses moyens de fortune. Quoique ces prêtres ne doivent pas se marier, il n'est pas rare d'en rencontrer qui ont enfreint cette règle.

Les lois du lama imposent aux nouveaux reçus, le jour de leur consécration, le devoir de se promener pendant la nuit autour de la *khouroull*. Ils accomplissent ce pèlerinage nu-pieds, la tête rasée et découverte. Sur l'habit rouge que les prêtres portent ordinairement, ils placent une étoffe de soie jaune, plissée en une infinité de petits plis parallèles, qui cachent le bras gauche, laisse le bras droit

à découvert et pend depuis les épaules jusqu'aux talons. Dans la main droite ils tiennent un chapelet dont ils font passer les grains dans leurs doigts, sans paraître remuer la main. Ces chapelets qui sont en usage aux Indes, au Boutan, au Thibet et chez toutes les autres peuplades mongoles, sont formés de cent huit grains enfilés, et sont faits, pour la plupart, avec une sorte de petits fruits sauvages qui croissent sur un arbrisseau. Les Kalmouks emploient aussi ce chapelet pour faire leurs calculs.

Leur système de polythéisme prescrit de s'occuper de préférence à invoquer les dieux méchants qui passent, dans l'idée du peuple, pour pouvoir causer plus de mal que les dieux favorables ne peuvent faire de bien. Ils ont une manière de prier qui consiste en une espèce de chant religieux qu'ils récitent avec beaucoup de vitesse et dans lequel les tons aigus et graves se succèdent rapidement. Les huttes sacrées sont tapissées des images des *Bourkhan*; c'est ainsi qu'on appelle les divinités mongoles : on ne permet à un étranger d'en approcher qu'à la condition de ne rien toucher, et de tenir son chapeau devant sa bouche, probablement afin que ses doigts ou son haleine ne profanent pas ces images. Elles sont peintes assez proprement sur du taffetas jaune. L'une des plus singulières représente le dragon du ciel qui conjure le tonnerre et les éclairs. Il y a aussi des *bourkhan* en bronze et revêtus de soie. Le bas peuple reste à l'entrée des huttes sacrées où il se prosterne en se jetant à terre d'une façon bizarre ; puis, quand la cérémonie est terminée, des *mandchi* et des *ghétzull* sortent, tenant des espèces de vases avec lesquels ils versent l'eau lustrale au peuple dans le creux de la main. Chacun avale une partie de ce qu'il a obtenu, et se sert du reste pour se laver le visage, après avoir payé deux *kopecks* (environ neuf centimes.)

Un article de la religion des Kalmouks, fondé sur la croyance de ces peuplades à la métempsycose, leur défend de tuer les animaux ; mais c'est encore là une loi qui n'est pas régulièrement observée, puisqu'ils ne se font aucun scrupule de manger du cheval. Toutefois, un vrai sectateur du grand lama ne détruit aucun être, à l'exception des bêtes de proie qui nuisent à ses troupeaux : il ne tue ni serpent, ni tortue, ni même les insectes les plus immondes. Un vieux Tartare, qui, pour se débarrasser de ces insectes, les secouait à terre, fut interrogé sur le point de savoir s'il n'en tuerait pas un pour de l'argent. « Certainement non, répondit-il. — Mais pour mille roubles ? — Pas pour un million ! que je tue un pou ou un homme, c'est la même chose, ils ont tous deux une âme. » Un Kalmouk, moins scrupuleux, ayant tué une tarentule, un de ses compatriotes lui dit aussitôt : « Cet animal te coûtera cher dans l'autre vie. »

Les Kalmouks ont trois grandes fêtes annuelles, dont la plus curieuse a fourni le sujet de la gravure qu'on a vue plus haut : c'est la fête *soulla*, qui se célèbre le 25 du premier mois d'hiver, époque du nouvel an. Plusieurs jours auparavant, les prières

quotidiennes de la *khouroull*, le matin, à midi et le soir, sont faites avec plus de cérémonie, et l'on n'y épargne pas les instruments de musique, tandis que dans les huttes particulières on passe ce temps de prières en buvant du vin tartare, et en jouant aux cartes.

Cette fête tire son nom de la manière dont elle est célébrée, en allumant des lampes (*soulla* en kalmouk signifie *lampe*). Au reste, les Kalmouks ne consacrent pas seulement ce jour au nouvel an ; mais aussi à fêter leur naissance commune. Une coutume fort singulière veut que l'individu qui est né la veille de la *soulla* soit considéré le lendemain comme ayant un an accompli. Le jour de la fête arrivé, chacun s'occupe des dispositions de la cérémonie qui a lieu vers le soir, lorsque les étoiles commencent à briller. Les lampes, faites avec une espèce de pâte, sont remplies de graisse, et dans le milieu on fixe un bûche de la plante nommée *stipe chevelue*, qu'on entoure de coton pour servir de mèche. Chaque famille a une lampe commune, composée d'autant de mèches que les membres de toute la famille réunie ont d'années. Les personnes de distinction font élever aussi une sorte d'autel nommé *dender* devant leur hutte ou auprès de la *khouroull*. Ces autels sont formés de branches tressées posées sur des morceaux de bois, et on les recouvre de gazon. Ils sont ordinairement de la hauteur d'un homme et ont trois à quatre pas de long sur deux de largeur.

« Lorsque la nuit approcha, dit le voyageur allemand que nous avons déjà cité, les prêtres se rassemblèrent auprès du *dender* de leur *khouroull*. À côté de chaque autel brillait un petit foyer qu'ils entouraient, attendant pour allumer les lampes, que les principaux de la *khouroull* commençassent la procession. Dans la *khouroull* de la Cour, on attendait encore la famille du prince, et comme j'étais auprès du *dender* du *Khau* des Kalmouks, je me contenterai de décrire ce qui se passa près de moi. Le prince et la princesse marchaient avec une suite nombreuse, pendant que l'image de *Soukouba* était portée processionnellement, au son d'une musique bruyante, trois fois autour de l'autel ; à chaque fois, le prince, sa famille et tous les assistants se prosternaient. Le mouvement de la marche changeait suivant la mesure de la musique. L'obscurité la plus profonde régnait dans la forêt du *Kouma*, au milieu de laquelle la fête se célébrait. La place où l'autel était élevé et où se faisait la procession était coupée partout de fossés, de trous et d'inégalités qui auraient rendu cette marche dangereuse pour nous ; mais les Kalmouks, qui, pendant le jour, ont la vue perçante comme le faucon, et pendant la nuit comme la chouette, exécutèrent leur procession sans s'inquiéter de ces obstacles. Ils firent ainsi le tour de la *khouroull*, et ensuite chacun retourna à ses huttes pour achever le reste de la fête en buvant et en jouant. »

Une autre fête qui mérite encore d'être remarquée, est celle qui s'appelle *Paris* : elle se renouvelle tous les ans et dure depuis le huitième jusqu'au quinzième jour du premier mois d'été chez

les Kalmouks, ce qui correspond pour nous aux derniers jours d'avril et aux premiers de mai. Tous les sectateurs du Dalai-Lama honorent par cette fête la mémoire de la conception du *Dchakdchamouni*, c'est-à-dire du plus grand de tous les dieux. Aucune de ces fêtes ne se passe sans que les Kalmouks se gorgent d'eau-de-vie et de viandes.

BAILLY.

Auteur de *l'histoire de l'Astronomie ancienne et moderne*, qui devait consacrer sa réputation parmi les contemporains et sa gloire dans la postérité; membre de l'Académie des sciences, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui lui avaient tour à tour ouvert leurs portes pour récompenser en lui l'astronome illustre, l'écrivain élégant et correct, l'érudite ingénieux; recommandable par toutes les vertus privées, Jean Sylvain Bailly jouissait d'une célébrité douce et pure, lorsque les événemens de 1789 vinrent l'arracher, pour son malheur, à ses studieux travaux et l'appeler à jouer sur la scène politique le rôle d'un sage, d'un homme de bien, et enfin d'un héros. Environné d'une considération universelle, il ne pouvait échapper aux suffrages de ses concitoyens: Bailly eut l'honneur d'être nommé par les électeurs de Paris premier député du tiers aux États-Généraux. Élu président de la chambre du tiers, c'est lui qui recut, dans la mémorable séance du *jeu de paume* (20 juin 1789), le serment prêté par les députés à l'unanimité, moins une voix, de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France. Après la réunion des ordres, il conserva cette dignité, et fut dès lors regardé à juste titre comme le premier président de l'Assemblée constituante. A peine sorti de ces fonctions dans lesquelles il avait toujours su allier la modération au courage, il se vit porter à un poste plus délicat et plus périlleux encore: le 16 juillet une acclamation unanime lui décerna le titre de *maire de Paris*, en même temps que M. de Lafayette était nommé *commandant-général de la milice parisienne*.

Bailly apporta dans cette nouvelle place le patriotisme le plus généreux, le dévouement le plus absolu au bonheur public, et la popularité attachée à son nom le récompensa d'abord de ses sacrifices, de ses fatigues. Mais dans les temps de révolution, la popularité est fugitive, les esprits les plus ardents éclipsent bientôt les esprits les plus sages; Bailly éprouva le sort des hommes justes et modérés, placés entre des partis qui se combattent avec acharnement. Partisan des idées nouvelles, il devint odieux aux soutiens de l'ancien régime; défenseur de l'autorité royale, il devint suspect aux amis passionnés de la révolution. Dès le 17 juillet, les premiers avaient poussé l'injustice jusqu'à lui imputer à crime cette phrase où, faisant allusion à l'entrée de Henri IV dans Paris, il disait à Louis XVI: « Henri IV avait conquis son peuple; aujourd'hui, c'est le peuple qui a reconquis son roi. » Déjà, d'ailleurs, les massacres qui avaient suivi

la prise de la Bastille avaient rempli l'âme de Bailly d'un sinistre pressentiment.

Éminemment imbu des principes d'une philosophie douce et conciliatrice, le sentiment d'un devoir impérieux put seul, lorsque Louis XVI revint de Varennes, le forcer à déployer au Champ-de-Mars, en juillet 1791, toute la rigueur de la loi contre des attroupements qui demandaient la déchéance du roi. L'Assemblée constituante, à la première nouvelle des désordres, avait mandé à sa barre le maire et la municipalité qui en avaient reçu l'ordre de maintenir la tranquillité publique et de poursuivre les perturbateurs. La municipalité se rendit au lieu du rassemblement, accompagnée d'un corps nombreux de la garde nationale. On se disposait à faire les sommations légales pour engager les citoyens à se retirer, lorsqu'une grêle de pierres fut lancée sur la garde nationale. Réduite à se défendre, cette garde fit deux décharges en l'air, sans pouvoir intimider les séditieux: de nouveaux excès contraignirent le commandant de la garde nationale à donner l'ordre définitif de faire feu: vingt-quatre hommes furent tués, le peuple se dispersa, et le Champ-de-Mars fut évacué. Dès ce moment le général Lafayette et Bailly virent s'évanouir toute leur popularité: on enflamma les ressentiments de la multitude contre eux; on les dépeignit comme des assassins abreuvé de contrariétés et de dégoûts, Bailly donna sa démission de maire de Paris, en septembre 1791, et ne resta chargé des affaires jusqu'au mois de novembre que sur les plus instantes prières du corps municipal.

Retiré dans une maison de campagne, aux environs de Nantes, il commença à craindre, après les événemens du 10 août 1792, de n'y être point à l'abri des dangers, que son nom, sa réputation et ses services mêmes allaient multiplier autour de lui. Il s'était occupé de chercher un asile plus sûr, et il se disposait à partir pour Melun, lorsque la journée du 31 mai vint consterner la France. Les échafauds étaient dressés; la proscription semblait s'attacher de préférence aux premiers fondateurs de la liberté; les noms de Bailly et de Lafayette étaient signalés à la colère publique dans des journaux sanguinaires. Celui-ci échappa à la mort en fuyant; le premier fut moins heureux. Arrêté, presque en entrant à Melun, par un détachement de l'armée révolutionnaire qui avait été formée peu de temps après le 31 mai, il fut amené au mois d'octobre à Paris, où on le jeta dans les prisons de la Force, et ensuite transféré à la Conciergerie: ce fut là que l'Aristide des temps modernes attendit le supplice, car il lui était désormais impossible de se faire aucune illusion sur le sort qui l'attendait.

Toutefois, ce n'est pas comme accusé que Bailly parut d'abord devant le tribunal révolutionnaire, mais comme témoin dans le procès de l'infortunée Marie-Antoinette. Ferme devant le tribunal qui l'interrogeait, il témoigna à cette princesse un respect qui en imposa à leurs communs ennemis, et répondit avec autant de calme que de dignité à des questions dirigées autant contre lui que contre la reine.

Bailly ne tarda pas à la suivre sur l'échafaud. Nous ne dirons pas qu'il fut appelé en jugement; il était condamné d'avance. Le 12 novembre 1793, après deux jours de débats, il entendit son arrêt de mort, d'un front serein. Hélas! il ne prévoyait pas avec quel raffinement de barbarie cet arrêt serait exécuté.



* Bailly fut conduit au Champ-de-Mars à travers les imprécations d'une populace furieuse. Après une heure et demie de marche, ou plutôt de l'agonie la plus horrible, il arrive calme et tranquille au lieu de l'exécution et croit toucher au terme de ses tortures; mais on commence par brûler devant lui le fatal drapeau rouge qui avait servi dans l'affaire du Champ-de-Mars, et on l'agite tout enflammé sous son visage: pour la première fois la douleur lui arrache un cri involontaire. Il approchait de l'échafaud, lorsque l'un des cannibales qui l'entouraient s'écrie que le Champ de la Fédération ne doit pas être souillé du sang d'un si grand scélérat. Alors l'échafaud lentement démonté, pièce à pièce, est transporté au bord de la Seine, et pendant trois heures que durent ces cruels préparatifs, Bailly reste en butte aux outrages de la multitude qui lui crache au visage; lui lance des pierres, le frappe avec des bâtons. Cependant son courage ne se démentait pas; mais une pluie glaciale tombait à flots sur sa tête nue, et il frissonnait. « Tu trembles, lui dit un des assistants. — C'est de froid, répond l'homme juste. » Revenu d'un évanouissement où la nature épuisée l'avait laissé tomber, il demande à ses bourreaux de hâter son supplice. Cette prière plusieurs fois répétée, est exaucée enfin. L'échafaud est relevé sur un monceau d'immondices: Bailly rassemble ses forces, y monte d'un pas ferme, et reçoit le coup mortel.

Bailly était né à Paris, le 15 septembre 1736.

LE JEU DES ÉCHECS.

Ce qu'on raconte de Palamède, qui découvrit la démente que simulait Ulysse pour ne pas aller au

siège de Troie, prouve sans doute un esprit ingénieux et inventif, et, comme en général on ne prête qu'aux riches, il n'est pas étonnant qu'on lui ait attribué l'invention des échecs, le plus ancien des jeux de pure combinaison. Cette opinion n'est toutefois appuyée sur aucune preuve décisive. Le plus grand nombre des auteurs s'accorde à reconnaître que cette invention appartient aux Hindous, de qui les Persans l'ont reçue sous le règne de Cosroës-le-Grand. Quant à la manière dont aurait été inventé ce jeu, voici ce que racontent les Arabes:

Dans l'Hindoustan régnait un jeune prince qui malgré plusieurs bonnes qualités dont il était doué ne savait pas se défendre de la funeste influence des flatteurs. Non content de dédaigner l'amour de ses peuples, il affectait encore de se les aliéner par ses mépris. Les prêtres et les philosophes de l'empire lui avaient adressé à ce sujet de judicieuses remontrances, qu'il avait écoutées sans colère, à la vérité, mais dont il ne tint aucun compte. En vain s'étaient-ils appliqués à lui affirmer que le peuple est le véritable appui du trône, qu'un prince ne tire sa force que de la réunion de celles de ses sujets; il avait pris tout cela pour des propos en l'air: c'est alors qu'un bramine, nommé *Sissa*, voulant lui prouver d'une manière palpable ce que les autres sages n'avaient fait que lui affirmer, inventa le jeu des échecs où le roi, tout important qu'il est, ne peut attaquer ni se défendre sans le concours des autres pièces.

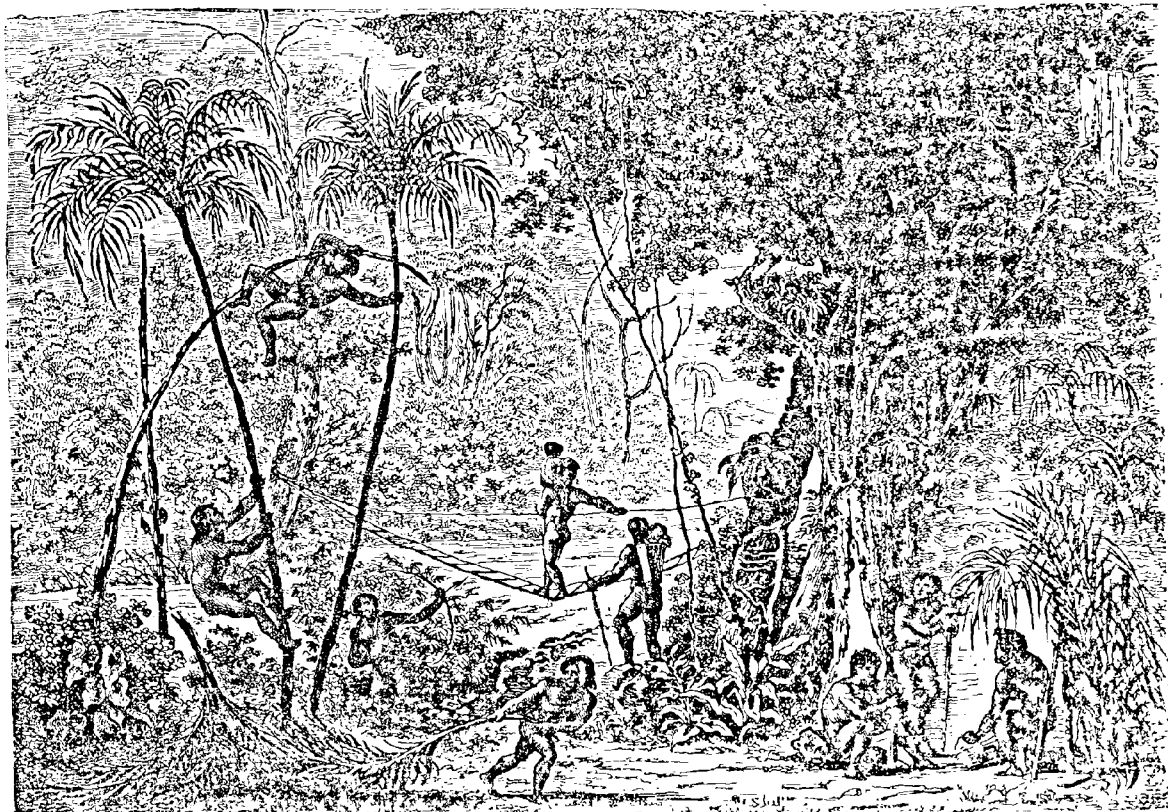
Nous ne savons si la locution proverbiale: « au jeu des échecs, les fous sont les plus proches des rois », date de cette époque: la chose est d'autant plus vraisemblable que le prince en question était, ainsi qu'on l'a vu, entouré de fort mauvais conseillers.

Quoi qu'il en soit, ce prince frappé de la démonstration, promit de réformer sa conduite, et s'engagea, en outre, à donner au bramine telle récompense qu'il lui plairait de désigner. Celui-ci demanda autant de grains de blé qu'en produirait le nombre des cases de l'échiquier, en doublant toujours la somme depuis un jusqu'à soixante-quatre. Cette demande qui parut fort modeste, ayant été accordée, le roi fut tout surpris, lorsqu'on se mit en devoir de faire le calcul nécessaire, qu'elle excédait les bornes de son pouvoir, et qu'il lui faudrait pour tenir sa parole, 16,384 villes qui auraient chacune 24 greniers, dans chacun desquels il y aurait 174,762 mesures de blé, contenant chacune 32,768 grains.

Sissa profita encore de cette occasion pour montrer au prince, par un exemple frappant, dans quels pièges il pourrait tomber en s'engageant à la légère, en faisant des promesses dont il n'aurait pas vu la portée. Tout cela devait rendre la nouvelle invention fort populaire, et en effet chacun voulut jouer au jeu du roi, en persan le jeu du *schah*, d'où il est facile de voir qu'est venu le mot *échec*.

Au surplus, les Chinois, qui ne contestent pas aux Hindous l'invention des échecs, ont connu ce jeu 537 ans avant l'ère chrétienne, et l'on peut assurer qu'il n'était ignoré ni des Grecs ni des Romains.

LES INDIENS DU BRÉSIL.



(Le Pont de lianes.)

A en juger par les récits des plus anciens voyageurs, sur les tribus indiennes du Brésil, tout porte à croire que le contact des Européens est loin de leur avoir été favorable, et que, abandonnées à elles-mêmes, elles auraient fait des progrès marquants vers une civilisation différente de la nôtre sans doute, mais qui ne les en eût pas moins tirées de la barbarie, et dont les germes se faisaient déjà apercevoir. Aujourd'hui, plongés dans une profonde indolence, dans une complète insensibilité pour toutes les impressions qui ne naissent point de la vie animale, les Indiens n'ont aucune idée morale des droits et des devoirs. A l'exception de quelques talents nés de l'influence des seuls besoins que la nature leur fasse sentir, leur existence diffère à peine de celle des animaux sauvages avec lesquels ils partagent le domaine des forêts primordiales du Nouveau-Monde.

L'Indien ne compte que sur lui-même pour sa subsistance journalière, et sur sa femme pour la lui préparer et lui procurer les autres aisances de la vie; car elle est regardée par lui comme une propriété, ou plutôt comme un animal domestique. En général, les hommes et les femmes vont presque complètement nus; mais leur corps est tatoué et orné de peintures grossières. Elles sont faites avec un rouge ar-

dent tirant sur le jaune, et un noir bleuâtre, l'un et l'autre composés de sucS végétaux. Les hommes se peignent surtout la figure de la première de ces couleurs, depuis le front jusqu'à la bouche: ce n'est pas là néanmoins une règle invariable, et d'autres se peignent du haut en bas, moitié en bleu, moitié en rouge; ceux-là tracent des lignes bleues sur tout leur corps, l'avant-bras et le mollet exceptés; ceux-ci bordent le bleu foncé d'une lisière rouge, ou bien enfin la figure seule est peinte en rouge, avec une raie de couleur foncée qui s'étend d'une oreille à l'autre. Les hommes, et particulièrement les femmes, portent au cou des colliers de différentes sortes de noyaux, de graines noires, entremêlées de dents de singes ou de bêtes sauvages. Quelquefois aussi, ils ont de semblables colliers autour du front, et ils se parent la tête ou le cou de plumes de perroquet. Ce genre de parure est plus commun chez les femmes que chez les hommes, et parmi ces derniers il semble être l'apanage des chefs. Dans certaines occasions, les femmes mettent sur elles une foule de petits objets que leur apportent les blancs, tels que chapelets, boutons, toiles peintes, verroteries. Il y a des tribus où dès leur première jeunesse elles se serrent la cheville et les articulations des pieds et des mains, avec de l'é-

Les BUREAUX sont à PARIS, rue de L'ABBAYE, 14; à BRUXELLES, rue de L'ÉVÊQUE, 40.

corce d'arbre, pour les rendre plus minces et plus élégantes. Une autre mode des Indiens du Brésil, c'est de s'épiler tout le corps ; il en est même qui se rasant la tête et ne conservent qu'une touffe de cheveux sur le sommet.

Certaines tribus se distinguent par les morceaux de bois qu'elles portent dans la lèvre inférieure, dans le nez et dans les oreilles. C'est le père qui décide l'époque où son fils reçoit cet ornement. A cet effet, on perce la lèvre et les oreilles d'un trou qu'on agrandit graduellement en y plaçant des morceaux de bois léger de plus en plus grands. Ils ont parfois jusqu'à quatre pouces de diamètre, sur un pouce ou un pouce et demi d'épaisseur ; et si l'on vient à les déplacer, on voit la lèvre retomber et laisser à découvert toutes les dents, ou le lobe de l'oreille pendre comme une lanière de peau. On comprend que la pression naturelle de ces morceaux de bois doit repousser en arrière la mâchoire inférieure, déranger les dents et les gâter en peu de temps. Les femmes portent également des bijoux semblables, mais du moins ils sont plus petits et mieux faits.

Les Indiens construisent leurs huttes avec les grandes feuilles du palmier *atri*, dont ils composent une enceinte circulaire ou ovale, en les fichant en terre de manière à ce que leur propre inflexion les ramène à l'intérieur et forme un toit de leurs lames croisées. Lorsque leur séjour doit se prolonger, ils consolident l'édifice au moyen de branches d'arbres ou de pieux, et l'on renforce la couverture d'une plus grande quantité de feuilles. Ordinairement, plusieurs familles habitent la même hutte, et chaque horde qui ne comprend guère plus de dix ou douze de ces huttes, vit sous un chef. Quelques grosses pierres, au centre de chacune d'elles, servent soit à entourer et à maintenir le feu, soit à briser les noix de coco ou d'autres corps durs. Quant au mobilier, il se compose des armes, des instruments de pêche et de quelques vases d'une argile grise cuite au feu ; encore cette vaisselle ne se trouve-t-elle pas chez tous indistinctement. L'eau se conserve dans des gourdes et des calabasses ; on emploie aussi à cet usage des roseaux coupés de façon à ce que l'un des nœuds devienne le fond du vase. Ces roseaux, qui ont souvent l'épaisseur du bras, peuvent contenir beaucoup d'eau, sans être fort longs.

La plupart des sauvages couchent dans des hamacs tressés en nattes, et suspendus à un poteau de la hutte ou entre deux arbres ; quelques-uns se préparent des litières sur la terre même.

Les parois de la hutte sont ornées de roseaux ou de sacs contenant les objets de toilette et les autres petits ustensiles qui complètent le mobilier des Indiens, et particulièrement des matières colorantes, des ficelles, des plumes, des hameçons. Mais le premier des trésors pour un Indien, ce sont les armes dont il se sert à la chasse ou dans les combats, puis le couteau avec lequel il les fabrique, et qu'il porte habituellement suspendu à son cou par un cordon. Ce couteau consiste presque toujours en une lame d'Europe qui est renfermée entre deux

morceaux de bois, espèce de poignée, que les Indiens préfèrent aux manches ordinaires, que les blancs leur vendent avec le couteau. Les haches en fer sont si rares, qu'il n'y en a souvent qu'une seule pour toute une horde.

Dès leur plus tendre enfance, les Indiens s'exercent à manier l'arc : comme leur existence est assurée, lorsqu'ils ont acquis une certaine habileté dans cet art, on les abandonne alors à eux-mêmes. Toutes leurs habitudes témoignent qu'ils partagent avec beaucoup de peuples sauvages la perfection des sens et des exercices du corps : ils excellent à la course et à la nage ; ils sont endurcis à toutes les fatigues et supportent très bien la faim et la soif. Toutefois, quand leur voracité peut se satisfaire, elle ne connaît point de bornes, et, du gibier qu'ils prennent, ils ne laissent que les os les plus durs. S'ils viennent sur les plantations des blancs ou aux postes militaires, ils ne cessent de demander des aliments et dévorent tout ce qui leur tombe sous la main. Ils se livrent aussi sans aucune mesure à la boisson, et l'eau-de-vie, ainsi que les autres liqueurs fortes, ont pour eux des attraits auxquels ils ne savent pas résister. Ils font d'ailleurs eux-mêmes, avec le suc de la tige du maïs, une liqueur enivrante qu'ils appellent *chica* : ils n'ont, pour cela, qu'à mâcher cette tige et à recueillir dans un vase le suc que la pression des dents en fait découler.

Quoique ces sauvages préfèrent la chair des singes, ils ne dédaignent celle d'aucun animal de leurs forêts. Ils accablent de traits le tigre, le tapir, le sanglier et les autres grands animaux, afin de leur faire perdre tout leur sang. Ils flairent le gibier à une longue distance, sont très habiles à le surprendre, et parviennent à en abattre plusieurs pièces, avant que la troupe se soit aperçue de la présence des chasseurs. Ils vont à cette chasse avec des chiens qu'ils ont volés ou qui leur ont été donnés par des colons. Ils attirent les oiseaux en imitant leur voix avec une grande habileté, et les prennent ainsi avec des lacets, sans beaucoup de peine ; ils mangent encore des insectes et recherchent avidement la cire et le miel des abeilles.

Au reste, on rencontre dans les forêts vierges du Brésil une telle profusion de fruits et de racines bonnes à manger, qu'il est impossible que la nourriture végétale manque jamais à ces sauvages ; et s'ils souffrent de la faim, ce ne peut être que par paresse. Ils trouvent un aliment délicieux dans la moelle et les bourgeons tendres que l'on recueille sous la couronne du palmier. Ils déploient pour les aller chercher une adresse vraiment surprenante : ils montent au haut de la tige grêle et flexible du palmier, non pas en embrassant l'arbre avec les bras et les jambes, mais en saisissant le tronc à deux mains et en y appuyant leurs pieds. Arrivés au sommet, ils commencent par le dégager de ses feuilles extérieures et l'affaiblissent jusqu'à ce qu'ils puissent en casser la couronne : cette récolte faite, ils agitent l'arbre, comme on le voit dans la gravure qui précède cet article, et le balancent du poids de leur corps, jusqu'à ce qu'ils aient atteint au palmier voisin, auquel ils s'acro-

chent avec agilité, pour le dépouiller de la même manière.

La durée du séjour des Indiens dans le même lieu dépend, soit des ressources qu'il leur offre pour vivre, soit de leurs guerres avec d'autres tribus ou avec les Portugais. Ont-ils résolu de quitter le canton qu'ils habitent, ils abandonnent leurs huttes, et mettent leurs effets dans un sac de nattes que les femmes suspendent sur leur dos, en l'attachant au front par un lien, de sorte que c'est la tête qui supporte principalement ce fardeau : elles sont aussi chargées des provisions et d'une couple d'enfants. Les hommes marchent en avant et n'ont à porter que leur arc et leurs flèches; car les plus forts oppriment partout les faibles, et profitent de leur supériorité pour régler la distribution des peines et des plaisirs de la manière la plus contraire à la justice et à la raison.

La troupe voyageuse franchit les rivières qui ne sont pas trop larges sur des ponts qu'elle trouve ordinairement tout établis, dans les passages les plus fréquentés, à moins que les colons ou des ennemis indigènes ne les aient détruits. Ces ponts, dont notre gravure offre un spécimen, sont assurément ce qu'il y a de plus simple en fait de constructions de ce genre : ce sont tout uniment deux câbles de liane, attachés à des arbres d'une rive à l'autre, sans être fortement tendus. Les Indiens marchent sur l'une de ces cordes et s'attachent à la plus haute avec les mains pour se maintenir en équilibre.

L'attention ne s'arrête pas sans intérêt sur ce procédé primitif des hommes dans l'état sauvage, pour passer les rivières, sans recourir à la nage et en l'absence de pirogue, de canot ou de radeau. C'est là sans doute l'idée-mère de ces ponts suspendus avec des cordes de cuir dont on voit plusieurs modèles dans l'Amérique du sud. Ils consistent en un plancher plus ou moins large, composé de planches transversales, dont les bouts reposent sur des cables tressés avec de fortes courroies de cuir de buffle, tendues d'un bord à l'autre, et rattachées par des courroies verticales de la grosseur du doigt, à de gros câbles de même nature, qui vont également d'un bord à l'autre. Ces ponts sont formés de matériaux si élastiques, qu'ils se balancent dans tous les sens d'une manière vraiment alarmante pour le voyageur; aussi, l'étranger à cheval qui n'aurait pas l'habitude d'y passer, jugerait-il prudent de mettre pied à terre et de les traverser en tenant sa monture par la bride, ou en la confiant à un guide qui prendrait les devants. Néanmoins il est facile de voir quel immense progrès un pareil pont atteste, en le comparant à deux cordes de liane des Indiens du Brésil; quant à la distance qui le sépare du pont du Gard, par exemple, ou de celui de Bordeaux, ou du pont de Waterloo à Londres, nous n'essaierons pas de l'apprécier, car elle est incommensurable: ceux-ci sont des monuments qui marquent une époque de civilisation perfectionnée, ceux-là une civilisation naissante, et les autres la vie sauvage.

LA TRIDACNE.

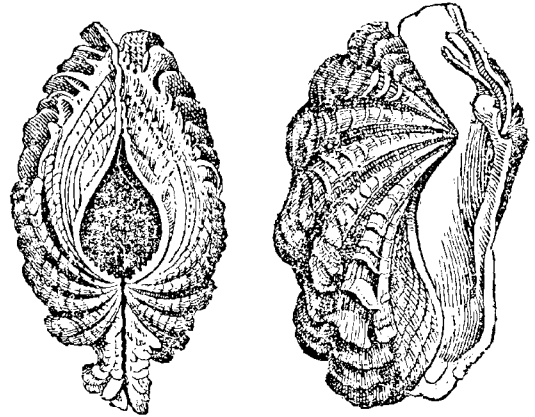
Parmi les coquilles, comme parmi les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons, il en est qui, dépassant absolument la mesure commune de leur genre, offrent à l'observateur étonné des proportions colossales : telle est celle que représente notre gravure sous le nom de tridacne; aussi les anciens nomenclateurs ont-ils attaché le surnom de géant (*chama gigas*) à ce roi des mollusques bivalves. Après de cette coquille, l'huître dite pied-de-cheval ne semble elle-même que d'une taille minime, puisqu'en trois bouchées, d'après l'autorité compétente des Épicuriens de Rome, et l'expérience moderne, un gourmet heureusement doué en peut trouver la fin, tandis que plus de cent personnes n'épuiseraient pas en un repas la chair d'une seule tridacne. Quatre hommes soulèvent à peine cet énorme crustacé, qui, long quelquefois de plus de cinq pieds et pesant plus de cinq cents livres, égale en grosseur les plus grandes tortues. Il est difficile de ne pas soupçonner quelque exagération dans ces renseignements fournis par des voyageurs sans mission scientifique; cependant les échantillons possédés par différents cabinets d'histoire naturelle prouvent que les narrateurs n'ont pas été de beaucoup au-delà de la vérité constatée. Ainsi une valve, c'est-à-dire une moitié seulement de la coquille, conservée au Musée de Paris, pèse cent-cinquante livres, et ce n'est pas la plus grosse connue. On doit encore indiquer comme preuve de l'immense développement que les tridacnes peuvent atteindre, les valves qui forment les bénitiers de l'église de Saint-Sulpice, et qui furent offertes au roi François 1^{er} par la république de Venise. Par suite de cette destination assez fréquemment donnée aux valves des tridacnes, ces mollusques ont été souvent désignés sous le nom de *bénitiers*.

La coquille de la tridacne, d'apparence assez grossière et de forme allongée en triangle, est festonnée largement sur ses bords par un petit nombre de grandes côtes, hérissées d'écaillés courtes, serrées et arquées. La substance est solide, épaisse, dense et compacte de manière à être proportionnellement très pesante pour son volume. Les valves, égales dans leur correspondance, sont échancrées en avant de leurs sommets et armées chacune de trois dents saillantes. Leur couleur est d'un blanc assez pur; mais comme ces grandes masses gisent inertes et immobiles au milieu des rochers, elles se couvrent et se chargent bientôt de végétations marines, de madrépores et des maçonneries d'une multitude d'insectes. Leur surface, de même que celle des écaillés d'huîtres, est donc généralement déformée et salie par des excroissances étrangères, et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à les débarrasser de ces superfétations, et à leur rendre, en les lavant à l'eau forte, leur poli et leur couleur.

La structure anatomique de la tridacne est remarquable en ce que son corps semble placé dans l'enveloppe tout autrement que celui de la plupart des autres bivalves. Chez ceux-ci le dos de l'animal

correspond au dos de la coquille, posée dans l'état normal, c'est-à-dire le sommet en haut; dans la tridacne, au contraire, tout l'appareil est si étrangement disposé, que le ventre a pris possession des lieux élevés et antérieurs, tandis que la bouche et ses appendices se trouvent situés en arrière. Il paraîtrait, dit un naturaliste, que le corps aurait intérieurement pirouetté sur un axe, et fait une rotation d'environ une demi-circonférence. Les tridacnes vivent attachées aux rochers qui bordent les côtes: le moyen par lequel s'opère cette adhésion mérite une attention particulière: de la masse de leur volumineux abdomen, s'échappe, comme d'un calice, un faisceau bien fourni de fibres musculaires. Ces fibres, analogues à celles dont les moules ont été pourvues pour un même usage, sortent par une ouverture (la lunule) ménagée entre les deux valves. Agissant de la même façon que les racines, elles saisissent et embrassent les rochers avec une force et une ténacité extraordinaires. En voulant arracher une moule, il arrive souvent que les pêcheurs, plutôt que de pouvoir lui faire lâcher prise, enlèvent avec elle le fragment de pierre auquel elle adhère. Comme les fibres de la tridacne ne sont pas moins puissantes dans leur proportion, et comme elles s'attachent à des masses de rochers qu'il serait impossible de soulever, les habitants des Moluques, qui estiment beaucoup la chair de ce coquillage et qui en font une grande consommation, sont obligés d'employer le maillet et le ciseau pour vaincre la résistance. Quelquefois leur tâche est moins pénible; ils épient le moment où la tridacne entr'ouvre ses valves, et enfoncent un bâton dans l'ouverture: le mollusque se referme aussitôt sur le bâton qu'il saisit et retient avec une force que rien ne peut rompre: il travaille ainsi lui-même à sa ruine; car le bâton devient un levier dont on se sert d'abord pour le détacher, puis pour l'amener à terre. Cette faculté et cette puissance d'adhésion semblent soumises à des lois de croissance et de décroissance; elles diminuent et se perdent à mesure que la tridacne grandit et avance en âge. « J'ai fait la remarque, dit un savant observateur, que dans les jeunes individus l'ouverture de la lunule est proportionnellement plus grande que lorsqu'ils sont d'une taille moyenne, et qu'à mesure qu'ils deviennent

plus grands la lunule se denticule d'abord, se rétrécit peu à peu et finit par disparaître complètement. Les bords de la coquille alors se touchent bien exactement partout; il faut donc croire que la masse des fibres ne sort plus en dehors, que l'animal cesse d'adhérer et reste seulement soutenu par les rochers. Il se pourrait même que toutes les espèces n'eussent pas la lunule ouverte, car je me rappelle avoir vu une tridacne d'un pied au plus de long qui n'en avait aucune trace. »



(La Tridacne.)

Indépendamment de la tridacne gigantesque que nous venons de décrire, ce genre de mollusques se compose de cinq autres espèces caractérisées par des différences dans la taille, la forme et la couleur de la coquille et aussi dans la disposition des écailles qui les recouvrent. Les plus remarquables sont la tridacne *tuilée*, dont les écailles présentent quelques rapports de forme et d'arrangement avec un toit garni de tuiles, et la tridacne *safranée*, ainsi nommée parce que ses écailles sont nuancées d'orange, surtout vers leurs bords. Ces différentes espèces ne se rencontrent plus aujourd'hui vivantes que dans les mers des Indes, mais on a trouvé aux environs de Nice, dans des terrains tertiaires, la tridacne gigantesque à l'état fossile.

MONUMENT DE CONFUCIUS.

Si l'on parlait à un Chinois de Confucius, il ne se douterait pas assurément qu'il s'agit du grand philosophe dont la mémoire est si populaire à la Chine. Et en effet comment reconnaître ici le nom de *Koung-tséé*, le seul sous lequel il ait jamais été connu dans sa patrie, si l'on en excepte les appellations de *saint maître*, de *sage par excellence*, qu'elle lui décerne aussi, dans son enthousiasme pour ses vertus, sa morale et ses écrits? Toutefois, et pour suivre une des maximes de cet homme il-

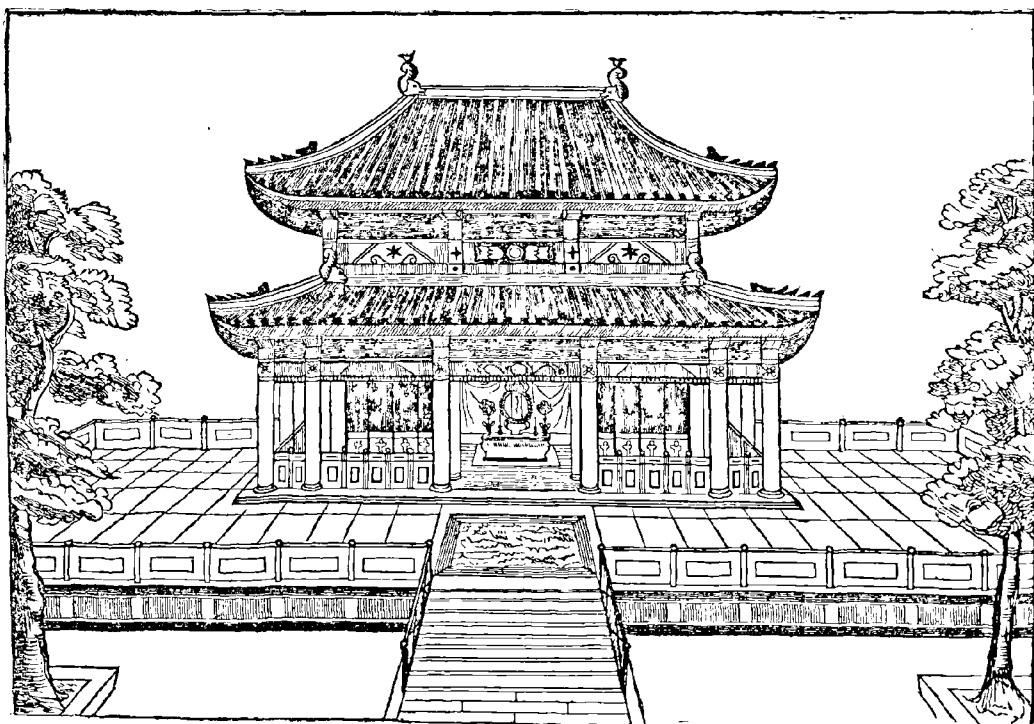
lustre, nous nous conformerons à l'usage établi en continuant, sous toute réserve, à l'appeler Confucius.

Il naquit l'an 551 avant l'ère chrétienne, d'une famille considérée encore actuellement comme la plus ancienne de la Chine, puisqu'elle remonte, selon tous les historiens, jusqu'au premier législateur des Chinois. Cette famille de Koung, qui subsiste toujours, comptait en 1784 soixante-onze générations; ce qui compose une généalogie de plus de quarante siècles, et consé-

quemment unique dans le monde. Confucius, renonçant au repos, à la fortune et aux honneurs dont sa naissance et ses talents l'appelaient à jouir, consacra modestement sa vie à l'instruction de ses concitoyens. Il entreprit de ranimer parmi eux l'attachement et le respect pour les rites et les usages anciens, à la pratique desquels il rattachait toutes les vertus sociales et politiques. Il fonda une école et forma des disciples qui l'aiderent à répandre sa doctrine dans toutes les parties de l'empire, et en continuèrent l'enseignement après sa mort. Il écrivit même une suite d'ouvrages où il déposa ses préceptes, c'est-à-dire ceux de la vertueuse antiquité, qu'il ne faisait que reproduire. Cette mission noble et utile

à laquelle il s'était dévoué, sema sa vie de degoûts et d'amertume. A la fin de sa carrière, épuisé par de longs et pénibles travaux, il regrettait encore que sa doctrine n'eût conquis que de stériles applaudissements; il était loin de prévoir l'immense succès qu'elle devait obtenir après lui. Aucun philosophe, aucun sage de l'antiquité, n'a eu en effet la brillante destinée de Confucius, et n'a recueilli autant d'honneurs posthumes; jamais la morale d'aucun d'eux n'a eu, comme la sienne, la gloire de s'associer à la législation d'un vaste empire.

Parvenu à sa soixante-treizième année, Confucius, qui, depuis quelque temps déjà, ne faisait plus que languir, tomba dans un profond assoupisse



(Monument de Confucius.)

ment où il resta pendant sept jours, et mourut l'an 479 avant notre ère, neuf ans avant la naissance de Socrate. Ses funérailles furent d'une grande solennité. Un de ses plus chers disciples planta sur son tombeau l'arbre *kiai*. Cet arbre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tronc sec et aride, existe encore, après vingt-deux siècles; il est devenu un monument sacré pour les Chinois, qui l'ont fait dessiner avec le plus grand soin et graver ensuite sur un marbre, d'où l'on en a tiré une multitude d'empreintes dont la plupart des lettrés ornent leur cabinet.

Ce profond sentiment de vénération pour Confucius, que des milliers d'années n'ont pu affaiblir chez les Chinois, a fait construire en l'honneur du philosophe une foule de temples ou plutôt de monuments mémoratifs appelés *miao*, tels que celui que nous offrons ici à nos lecteurs, et sur lequel nous attirons leur intérêt tant à cause de l'éclatante renommée du grand homme qui en est l'objet, que comme présentant un modèle de cette architecture

chinoise si svelte, si délicate, et d'un aspect si riant dans ses productions variées.

Une chaussée dallée, de belle construction, et bordée de chaque côté d'une rangée d'arbres encaissés avec soin, va se lier à l'édifice au moyen d'un perron de dix-sept marches conduisant à un parvis entouré d'une balustrade. Sur ce parvis isolé de toutes parts, s'élève le monument environné d'une galerie soutenue par des colonnes qui ont pour base générale un socle orné régnant aussi tout à l'entour. Ces colonnes sont au nombre de six sur le devant, à des distances inégales, quoique dans un ordre régulier, et donnent ouverture dans l'intérieur par une entrée qui occupe tout l'entrecolonnement du milieu, et à laquelle répond une table en forme d'autel.

Le parvis, ses murs d'encaissement, le revers du pavé qui les avoisine, et la barrière d'appui, sont enrichis de marbre, ainsi que le socle où vient poser la base des colonnes et la balustrade qui les lie l'une à l'autre. Ces colonnes, qui ont environ

treize pieds de haut, sont simples de forme et peintes de couleur pourpre : elles supportent une corniche et une toiture d'une grande richesse, que l'on peut comparer à une corbeille ou à une barque renversée. Au-dessus, des colonnes semblables à celles de la partie inférieure, forment une espèce d'attique et supportent également une corniche et une toiture du même genre que les premières. Les angles et la faite de cette double toiture sont caractérisés par des figures de *Ki-ling* : c'est pour les Chinois le symbole du bonheur.

D'autres images, d'autres ornements, tels que des guirlandes de pampre d'où sortent des dards, et ensuite des pavillons de tente, des imitations d'étoffes précieuses apparaissent dans les entrecolonnements au-dessous des corniches. Ceux du rez-de-chaussée sont remplis par de riches châssis divisés en quatre vantaux, dont le bas est à panneaux décorés d'hiéroglyphes, de même que les mailles ouvertes du haut.

Les châssis de l'entrecolonnement du milieu étant ouverts, on aperçoit dans l'intérieur de l'édifice et en face de la porte d'entrée, un autel orné de flambeaux, de vases de fleurs et d'une cassolette : le tout, placé devant l'image de l'*Être honoré*, est enrichi de diverses sentences et inscriptions morales, parmi lesquelles on remarque celle-ci, qui était très familière à Confucius, et que les partis politiques de notre époque ne s'attendaient pas certainement à retrouver au fond de la Chine : « Le juste milieu où repose la vertu, est toujours le but du sage, qui ne tend jamais au-delà ; il forme une règle qui ne s'éloigne pas de la nature de l'homme. »

Il y a ainsi en Chine quinze cent soixante temples ou monuments dédiés à Confucius. On a calculé que pendant les sacrifices qu'on y fait au printemps et en automne, on immolait 27,000 cochons, 2,800 moutons, 2,800 daims, 27,000 lapins, et qu'on y déposait en offrande 27,000 pièces de soie.

On serait assez porté à croire, d'après cela, que Confucius joua le rôle d'un prophète, qu'il se disait inspiré, qu'il a eu recours aux prestiges pour fonder une religion nouvelle ; rien n'est plus inexact : il s'est borné à enseigner une morale pure, sans teinture de charlatanisme, et dont nous pensons qu'on retrouvera ici avec plaisir quelques échantillons : « Qui a offensé le *Tien* (le seigneur du ciel), n'a plus, disait-il, aucun protecteur. — Le sage est toujours sur le rivage, et l'insensé au milieu des flots ; l'insensé se plaint de n'être pas connu des hommes, le sage de ne pas les connaître. — Un cœur bien né penche vers la bonté et l'indulgence ; un cœur étroit ne passe pas la patience et la modération. — La bienfaisance d'un prince n'éclate pas moins dans les rigueurs qu'il exerce que dans les plus touchantes preuves de sa bonté. — Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains. — Pécher et ne pas se repentir, c'est proprement pécher. — Un homme faux est un char sans timon : par où l'atteler ? — La vertu qui n'est pas soutenue par la gravité n'obtient ni poids ni autorité parmi les hommes. — Ne vous affligez pas de ce que vous

ne parvenez point aux dignités publiques ; gémissiez plutôt de ce que vous n'êtes pas orné peut-être des vertus qui pourraient vous rendre digne d'y être élevé. — Il est du devoir d'un monarque d'instruire ses sujets ; mais ira-t-il dans la maison de chacun leur donner des leçons ? Non sans doute ; il leur parle à tous par l'exemple qu'il leur donne. — Traitez autrui comme vous voulez qu'on vous traite. »

Il faut le dire, jamais la raison humaine, avant l'Évangile, ne s'était montrée avec autant de force, d'éclat et de pureté. Quelque sublime que soit, au reste, la morale du sage de la Chine, elle paraît toujours simple et naturelle. Il ne néglige aucun des devoirs de l'homme, et ne les exagère en rien ; il a toujours senti avec un tact admirable jusqu'où l'application des préceptes devait s'étendre. On distingue entre ses principes cinq vertus capitales dont il ne cessait de recommander la pratique : c'étaient 1° l'humanité ; 2° la justice ; 3° la fidélité à se conformer aux cérémonies et aux usages établis ; 4° la droiture, ou cette rectitude d'esprit et de cœur qui fait qu'on recherche toujours le vrai ; 5° enfin, la sincérité ou la bonne foi.

Confucius n'est pas moins célèbre dans sa patrie, comme écrivain que comme philosophe. Le style de ses ouvrages, dont aucune traduction ne peut rendre l'énergique laconisme, fait toujours l'admiration des Chinois, et c'est en vain que leurs plus habiles lettrés ont essayé de l'imiter.

LE GANGE.

Ce roi des fleuves de l'Hindoustan éveille à son premier aspect une foule d'impressions qui retiennent long-temps l'esprit du voyageur sous leur puissance, et ce n'est pas sans une sorte de respect que l'Européen lui-même arrive au bord de ces eaux que les Hindous ont en si grande vénération. En dépit du mépris que mérite toute idolâtrie, cette vénération semble communiquer au fleuve un caractère sacré qui réagit avec force sur toutes les imaginations. On se rappelle aussitôt toutes les fables, toutes les superstitions qui s'y rattachent ; le culte que lui rendent des millions d'individus, jusqu'à se croire purifiés de toutes souillures par le contact de ses eaux, jusqu'à estimer comme le suprême bonheur d'être enlevés par elles au moment de mourir ; la réputation de sainteté qu'elles ont aux yeux des Brahmines qui jurent sur elles devant les tribunaux, comme les Mahométans sur le Coran et les Chrétiens sur l'Évangile. Mais le dépoillât-on de ses souvenirs, de ses attributs merveilleux, et à considérer seulement les régions inaccessibles et glacées qui cachent sa source dans les flancs de l'Himalaya, les précipices qu'il franchit avant de gagner la plaine, les obstacles naturels qui interrompent son cours évalué à six cents lieues environ, sa largeur imposante qui est long-temps de près de deux lieues et sa profondeur de soixante pieds, les grandes rivières qu'il reçoit dans son sein et dont quelques-unes sont aussi fortes que le Rhin, ses débordements annuels

qui le distinguent comme le Nil et auxquels de vastes contrées doivent leur fertilité et leurs richesses, ce Gange, si fameux, serait encore le fleuve le plus remarquable de la terre. Et cette haute opinion qu'il inspire tout d'abord, avec quelle force nouvelle elle s'enracine chaque jour dans l'esprit, lorsqu'on vient à s'embarquer sur l'un de ses larges courants, soit qu'il vous porte à quelques-unes des villes célèbres qu'il traverse, soit qu'il vous frappe de l'importance du commerce qu'il favorise, du nombre des populations répandues sur les contrées qu'il parcourt semblable à une divinité bienfaisante et majestueuse; soit qu'il amuse vos regards des tableaux variés que présentent ses rives tantôt paisibles, tantôt animées, et des scènes intéressantes dont elles sont à chaque instant le théâtre!

Dès le début de votre navigation, votre attention sera captivée par la délicatesse des formes et les mouvements gracieux des jeunes femmes hindoues qui viennent faire leurs ablutions dans les eaux sacrées du fleuve, ou puiser avec respect ces mêmes eaux qu'elles emportent d'un pas grave pour des usages domestiques ou religieux. Les vases dont elles se servent dans cette opération sont en terre ou en cuivre et d'une forme sphérique particulière. Elles les placent sur leur tête, les uns au-dessus des autres, par rang de contenance, de manière à en former une pyramide ou plutôt un cône tronqué. Rien n'égale la facilité et le charme de leur démarche silencieuse sous cet élégant fardeau. Drapées avec autant de simplicité que de goût, douées d'une tournure pleine de grâce, et toutes jolies quoique dans leur vieillesse elles deviennent d'une laideur affreuse, elles eussent offert à un sculpteur grec des attitudes et un modèle qu'il se serait empressé d'imiter (voyez la gravure).

Un accident raconté par un savant orientaliste anglais et dont une de ces jeunes femmes fut victime, prouve incontestablement que si les dévots hindous gagnent le ciel en se baignant dans le Gange, ils achètent quelquefois cette récompense un peu cher. Il vit un jour, en naviguant sur l'Hougly, l'une des principales branches du Gange, un énorme alligator plonger tout à coup, emportant dans sa gueule une jeune fille qu'il venait de saisir au milieu d'une troupe de baigneuses, et filer comme un trait, en remontant le courant, avec une vitesse de huit milles à l'heure. Tous les bateaux légers qui se trouvaient sur le fleuve se mirent à la poursuite du monstre, mais sans succès; ils ne pouvaient surmonter la résistance du courant. La pauvre créature, emprisonnée entre les vastes mâchoires de l'alligator, les jambes pendantes d'un côté, la tête et les épaules de l'autre, levait les mains au-dessus de l'eau sans doute pour implorer des secours qu'il n'était au pouvoir de personne de lui porter. L'animal continua à remonter le courant dans sa partie la plus rapide, à la vue de tous, défilant toutes les poursuites, puis enfin il s'enfonça dans l'abîme des eaux avec sa proie et ne reparut plus.

Cette catastrophe n'est pas rare; car beaucoup d'alligators ont été pris dans l'Hougly, et en leur

ouvrant l'estomac on y a trouvé une certaine quantité de bracelets, d'anneaux de jambes et d'autres ornements de femmes et d'enfants. C'est surtout dans les portions du Gange qui coule en plaine qu'on rencontre fréquemment ces animaux et qu'on peut observer à loisir leur taille effrayante et leur extérieur hideux. On les voit se dresser au-dessus de l'eau, à côté des bateaux, comme pour braver la puissance de l'homme et faire parade de leurs forces redoutables. Souvent, ils s'étendent au soleil sur les bas-fonds, dans l'attitude d'une molle indolence, en pleine sécurité de toutes parts, ne paraissant craindre que les forts individus de leur espèce. Cependant c'est dans ces occasions qu'ils reçoivent parfois le châtement de tout le mal qu'ils ont fait. On profite de la position renversée qu'ils prennent alors en présentant au soleil leur ventre qui est la seule partie vulnérable de leur corps, et on les tue à coups de fusil ou de carabine.

Au surplus, quelque grand que soit le nombre des malheureux qui disparaissent chaque année, victimes de la voracité des alligators, les Hindous ne s'émeuvent en aucune façon de ces accidents, et il est de fait qu'ils ne semblent pas ressentir la moindre frayeur d'une pareille fin. Cette apathie s'explique par le culte superstitieux dont le Gange et ses eaux sont l'objet. On n'ignore pas que ce nom sacré a plus d'empire sur l'imagination de ces peuples que celui de toutes les puissances de la terre ou du ciel. Ses eaux, disent-ils, descendent du ciel, et purifient quiconque s'y baigne. Mourir sur ses bords ou dans son sein est une mort heureuse et qui conduit aux délices du paradis. Pour contempler ce fleuve, pour s'y plonger un instant, on entreprend des voyages de mille lieues, et plus d'un fanatique y cherche une mort volontaire, croyant s'assurer ainsi la félicité éternelle. D'autres y noient leurs enfants par excès de tendresse, et déposent leurs parents près de mourir sur ses rives, avec des circonstances trop caractéristiques de la superstition des Hindous et d'une indifférence qu'on ne peut hésiter à regarder comme de l'abrutissement, pour que nous omettions de les rapporter ici.

Lorsqu'un Hindou est expirant, on le porte sur une espèce de litière au bord du fleuve, et si avant, que le flot touche le corps et que la plus légère impulsion doit suffire pour le lancer au milieu du courant. On emplit alors la bouche et les narines du moribond de la boue sacrée du Gange, sans doute pour accélérer sa fin et le mettre plus tôt en possession, par ce dernier acte d'inhumanité pieuse, des joies éternelles réservées à ceux qui quittent leur prison charnelle sur les bords du fleuve révérend des dieux eux-mêmes. Après cette cérémonie, le malheureux est jeté dans la rivière à la merci des chacals, des alligators, des milans, des vautours, des hérons et des chiens qui l'attaquent souvent à terre et le dépècent avant son dernier soupir. Cette horrible coutume fait de la navigation du Gange, d'ailleurs si attrayante, un objet de dégoût pour les étrangers. Souvent, dans un même jour, on voit flotter plusieurs cadavres emportés par le courant du

fleuve, tandis que des oiseaux de proie, perchés sur ces tristes restes, y assouvissent leur appétit vorace. Non-seulement cet aspect est hideux; mais les miasmes pestilentiels que ces corps humains blanchis par le soleil, et parvenus à tous les degrés de putréfaction, exhalent dans l'air, achèvent de détruire entièrement le plaisir que les Européens se sentent disposés à goûter, lorsque après



un long, pénible et ennuyeux voyage, ils découvrent les plaines riantes de l'Hindoustan. Ce n'est pas non plus sans éprouver une impression pénible qu'ils voient les bateliers hindous enfoncer indifféremment leurs rames dans ces carcasses naguère animées du feu de la vie et de l'intelligence, pour les empêcher de toucher à leurs barques. Vainement les ombres de la nuit viennent voiler ce spectacle d'horreur : à peine l'obscurité a-t-elle commencé, que les hurlements des loups et les cris des chacals frappent les oreilles, au moment où ils s'approchent pour prendre part à cet affreux repas.

CONCLUSION.

Lorsqu'il y a un an, nous commençâmes *la Mosaïque*, qui achève aujourd'hui son premier volume, nous avions contre nous le désavantage de ne pas avoir ouvert la carrière. Toutefois, ce désavantage, qu'il nous eût été facile d'éviter en important nos gravures de Londres, en vivant des restes de

Penny Magazine et autres publications anglaises de ce genre; ce désavantage ne nous effraya point, car nous le devions à la longueur des préparatifs que demandait nécessairement une entreprise telle que la nôtre, du moment que nous voulions la rendre vraiment digne d'un public éclairé, et la faire distinguer par le choix des sujets, par les gravures, la rédaction et l'impression. Tel était notre but : l'avons-nous atteint? Ce n'est pas à nous d'en juger; mais si, dans une pareille matière, le succès toujours croissant d'un ouvrage, sa popularité constamment progressive, peuvent déposer en sa faveur, nous avons bon espoir de gagner notre procès.

Ce n'est pas, à la vérité, de prime abord que *la Mosaïque* est arrivée à cet état qui lui vaut maintenant des suffrages dont nous avons le droit d'être fiers; maintes fois nous avons dû nous mettre en rapport avec de grandes masses de nos correspondants, tant en France qu'à l'étranger; les consulter, leur poser des questions à résoudre, provoquer leurs explications afin que notre recueil se perfectionnât de plus en plus et devint enfin l'expression du goût le plus général, des idées les plus saines. On ne nous refusera pas la justice d'avouer que nous avons beaucoup fait pour arriver là; mais quelques marquantes qu'aient été nos améliorations successives, nous savons qu'il nous reste encore à faire, et nous pouvons assurer nos lecteurs que notre second volume attestera bientôt la ferme volonté où nous sommes de ne leur rien laisser à désirer.

De riches bibliothèques, des portefeuilles précieux ont été mis à notre disposition, des collections d'objets d'art aussi nouveaux que curieux nous ont été ouvertes, des hommes d'une science profonde nous serviront de guides; des graveurs d'un talent varié, d'une habileté éprouvée, sont venus se joindre aux fondateurs de *la Mosaïque*, de sorte que nous croyons réunir tous les éléments du succès le plus complet, en abordant tour à tour les trois grandes divisions de notre ouvrage : l'histoire des nations, de leurs destinées politiques, de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs grands hommes; l'histoire naturelle, si féconde en douces jouissances, et dont on peut dire aussi qu'elle raconte la gloire de Dieu; l'histoire des arts, qui n'élève pas l'âme vers le beau sans profit pour la vertu.

Quoiqu'il soit loin de notre pensée de faire de *la Mosaïque* une sorte de salmigondis, sans méthode, sans ordre, sans cohésion, empruntant à droite et à gauche avec aussi peu de sens que de goût; quoique nous n'ayons pas dessein de n'accompagner nos gravures que de notices d'une sôcheresse désespérante, nous n'oublions jamais cependant que la variété, cette devise du bon La Fontaine, doit être aussi la nôtre, et qu'en nous laissant aller parfois à quelques réflexions morales ou philosophiques qui naissent des entrailles du sujet même, notre devoir absolu est d'éviter tout ce qui ôterait à ce livre son caractère d'intérêt universel, tout ce qui porterait l'empreinte d'un parti quelconque.

TABLE DU PREMIER VOLUME,

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

Monuments de France.

Notre-Dame de Paris, p. 1. — Hôtel des Invalides, à Paris, 25. — La Bastille, 33. — La Porte Saint-Martin, à Paris, 43. — La Tour Saint-Jacques, 49. — La Prison du Mont-Saint-Michel, 53. — Le Vieux-Louvre, 57. — Le Palais de Justice, à Paris, 65. — La Tour du Temple, 73. — L'Eglise Saint-Paul, à Paris, 81. — La Petite-Force, à Paris, 93. — La Cathédrale de Reims, 97. — La Tour de Nesle, 105. — Le Grand-Châtelet, 121. — L'Ancienne Eglise de la Madeleine, à Paris, 131. — Théâtre de Bordeaux, 133. — La Bourse de Paris, 145. — La Colonne de la place Vendôme, 149. — La Cathédrale d'Orléans, 161. — Hospice de la Salpêtrière, 164. — Le Monument de la bataille de Denain, 187. — La Maison carrée, à Nîmes, 193. — Aqueduc de Maintenon, 209. — Le Palais de l'Institut, 225. — La Porte Saint-Antoine, à Paris, 247. — Nouvelle Eglise de la Madeleine, 257. — Eglise de Brou, à Bourg, 261. — Saint-Germain-l'Auxerrois, 277. — Hôtel de Bourg-Theroulde, à Rouen, 301. — Hôtel de Cluny, 309. — Ancienne Porte Saint-Martin, à Paris, 315. — L'Amphithéâtre d'Arles, 357. — Hôtel des ambassadeurs d'Angleterre, à Dijon, 385.

Monuments étrangers.

Le Saint-Sépulchre, 19. — Un Caravanseraïl, 35. — La Place Saint-Marc, à Venise, 41. — Pagode chinoise, 101. — Le Dôme de Milan, 113. — Le Palais de Berlin, 124. — Hôtel-de-Ville de Bruxelles, 137. — La Chapelle de Guillaume-Tell, 141. — La Cathédrale d'Anvers, 153. — Le Pont du Diable, en Suisse, 175. — Hôtel des Finances, à Dresde, 181. — Monument de Gustave-Adolphe, 212. — L'Alhambra, 219. — Temple d'Apollinopolis, 233. — La Salle de concert de Berlin, 253. — Tombeau des rois d'Aragon, 267. — Temple-Bar, à Londres, 275. — Mausolée d'une Sultane de l'Inde, 282. — Sainte-Gudule, à Bruxelles, 289. — Le Phare de Bell-Rock, 291. — Le Colysée, 343. — Les Docks à Londres, 326. — La Cathédrale d'York, 337. — Château et Pont Saint-Auge, à Rome, 340. — Le Palais de Jeanne de Naples, 345. — Le Kuttub-Minar, 351. — Le Panthéon d'Agrippa, 353. — Tombeau de Virgile, 364. — Hôtel du lord maire de Londres, 366. — Tour du Beffroi, à Bruges, 369. — Temple de Tritchengour, 396. — Le Monument, à Londres, 399. — Monument élevé à Confucius, 412.

Histoire.

Missions étrangères, 15. — Article général sur l'histoire de France, 24. — La Bastille, 33. — Règne de Frédéric II, roi de Prusse, 52. — La Tour du Temple, 73. — Fernand Cortez, 79. — Règne de Pierre le Grand, 87. — Sacre des rois de France, 97. — La Tour de Nesle, 105. — Le Grand-Châtelet, 125. — Règne de Charles XII, roi de Suède, 142. — Capo d'Istria, 183. — Le Siège de Calais, 201. — Règne de Pharamond, 207. — Règne de Gustave-Adolphe, 212. — Règne de Clodion, 224. — Règne de Léon X, 231. — Règne de Mérovée, 239. — Jeanne Gray, 449. — Règne de Childeric, 255. — Règne de Clovis, 270. — Entrevue du Camp du Drap-d'Or, 297. — Règne de Childébert, 303. — Bataille de Marathon, 305. — Règne de Clotaire, 319. — Règne de Chilpéric, 342. — Règne de Clotaire II, 358. — Combat de la Hogue, 377. — Règne de Dagobert, 390.

Histoire naturelle. — Règne animal.

Le Coq et la Poule, 3. — Le Rhinocéros, 12. — Le Requin, 20. — L'Orang-Outang, 29. — L'Hippocampe, 31. — L'Aigle, 37. — L'Ours, 44 et 86. — La Hyène, 51. — Le Pigeon, 58. — Le Hareng, 67. — L'Éléphant, 76. — Le Vautour, 83. — Le Héron, 91. — Le Canard, 102. — Le Lapin, 110. — Le Merlan, 115. — La Girafe, 122. — Le Lion et la Lionne, 129. — Le Crocodile, 135. — Le Boa, 146. — Le Bœuf et la Vache, 156. — L'Eider, 162. — Le Tigre, 169. — Le Milan, 179. — Le Chat sauvage, 194. — Le Sanglier, 204. — L'Épervier, 211. — Le Loup, 217. — Le Tadorne, 227. — Les Chiens barbets, 236. — La Carpe, 237. — L'Aigle et la Belette, 239. — La Chèvre et le Bouc, 241. — Le Brochet, 251. — La Fulgore, 255. — La Lyre, 259. — Le Sphinx à tête de mort, 265. — L'Ange de mer, 269. — Le Cerf et la Biche, 273. — Le Grand Duc, 279. — Le Voilier porte-glaive, 285. — Le Chameau, 293. — Le Combattant, 295. — Le Tatou-Encoubert, 301. — Le Serpent à sonnettes, 307 et 403. — Le Grand Mastodonte, 316. — Le Toucan-Toco, 327. — Le Mandrill, 332. — Le Paradisier rouge, 339. — L'Ibis sacré, 346. — Le Buffle, 349. — Le Prométhée, 355. — Le Condoma, 361. — Le Calao-rhinocéros, 372. — L'Anarhique, 387. — L'Albatros, 395. — La Vipère à lunettes, 403. — La Tridacne, 311.

Histoire naturelle. — Règne végétal.

La Betterave, 7. — Moyen de conserver les pommes-de-terre, 8. — Le Cafier, 13. — Le Cotonnier, 22. — Le Dattier, 35. — L'Oranger, 45. — Le Pin, 51. — Le Noyer, 61. — Le Maïs, 70. — L'Olivier, 75. — Le Chêne, 84. — La Truffe, 92. — Le Tilleul, 107. — La Vigne, 138. — L'Erable, 148. — Le Fignier, 154. — Le Poivrier, 167. — L'abricotier, 190. — L'Indigotier, 206. — Le Giroflier, 227. — Le Bananier, 243. — Le Papayer, 286. — Le Laurier-Cannelier, 302. — Le Mancenillier, 322. — La Vanille aromatique, 331. — Le Clusier, 371. — Le Sagouier, 379.

Biographie.

Jean Bart, 14. — Saint Vincent de Paul, 28. — Les Aréonautes, 26. — Fénelon, 39. — Cromwell, 47. — Frédéric II, 62. — Fernand Cortez, 79. — Pierre le Grand, 87. — Las Casas, 96. — Massillon, 104. — Voltaire, 108. — M. de Humboldt, 119. — Newton, 125. — Charles XII, 142. — Buffon, 151. — M. de Châteaubriand, 158. — L'Arioste, 176. — Capo d'Istria, 183. — Corneille, 199. — Gustave-Adolphe, 212. — Léon X, 231. — M. de Montyon, 264. — Jean Goujon, 281. — Franklin, 287. — Sœufelder, 318. — Maître Adam, 321. — Nicolas Poussin, 329. — Madame de Staël, 334. — Jeanne de Naples, 345. — Charles de Lécuse, 372. — Washington, 374. — Bailly, 407. — Confucius, 412.

Vues.

Le Saint-Bernard, 9. — Chûte du Niagara, 17. — Un Caravanseraïl, 34. — La Place Saint-Marc, à Venise, 41. — Le Mont-Saint-Michel, 53. — Alger, 68. — La Fontaine de Valenciuse, 89. — Le Lac de Côme, 116. — La Chapelle de Guillaume-Tell, 141. — Le Pont du Diable, en Suisse, 175. —

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

L'Île-Barbe, sur la Saône, 177. — La Grande-Chartreuse, 185. — La Place-Royale, à Bruxelles, 189. — Sainte-Hélène, 197. — L'Île de Malte, 229. — Florence, 245. — Maison de Maître Adam, à Nevers, 321. — Les Docks de Londres, 326. — Le Château de Nantes, 381. — Le Mont Etna, 388. — Le Mariage du Doge avec la Mer, 393. — Le Château d'Amboise, 401. — Un Pont de lianes chez les Indiens du Brésil, 409.

Sciences, Arts, Industrie.

Les Aérostats, 26. — La Vaccine, 54. — Les Paragrêles, 56. — Procédé pour garantir les Arbres fruitiers des ravages des Insectes, 127. — Appareils incombustibles, 128. — La Pompe à feu de Chaillot, 182. — Le Bateau à vapeur, 198. — Propriété absorbante du Charbon, 216. — Moyen de faire pousser des Fleurs en hiver, 216. — La Rhinoplastique, 278. — Les Phares, 291. — La Charrue-Grangé, 311. — La Lithographie, 318. — Une Diligence à vapeur, 324. — Armes de siège des anciens, 363.

Tableaux, Gravures et Sculptures.

· Naufrage de *la Méduse*, 2. — Le Dévoûment d'Eustache de Saint-Pierre, 201. — Exécution de Jeanne Gray, 249. — La Mort de Jean Goujon, 281. — Entrevue du Camp du Drapeau d'Or, 297. — Le Soldat de Marathon, 305. — La Mort de Poussin, 329. — Combat de la Hogue, 377.

Religion, Mœurs et Usages.

Respect des Anglais pour la loi, 32. — Un Caravanseraïl, 34. — Le Gauchos et le Lasso, 223. — Un Camp de Nègres, 263. — Le Knout, 369. — Les Marionnettes chinoises, 983. — Le Marchand de Gâteaux chinois, 398. — La Fête des Lampes chez les Kalmonks, 404. — Les Indiens du Brésil, 409. — Le Gange, ou une Femme de l'Indostan, 414.

Géographie, Voyages.

Le Mont-Saint-Bernard, 9. — Chute du Niagara, 17. — Venise, 41. — Alger, 68. — La Fontaine de Vaucluse, 89. — Découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, 94. — Les Jardins chinois, 112. — Le Lac de Côme, 116. — De l'Agriculture en Afrique, 152. — Canton, 167. — L'Île-Barbe, sur la Saône, 177. — L'Île de Sumatra, 178. — La Grande-Chartreuse, 185. — La Place-Royale, à Bruxelles, 188. — Sainte-Hélène, 197. — Voyage à Tombouctou, 214. — Excursion dans l'Amérique du Sud, 223. — Malte, 229. — Florence, 145. — Voyage en Japon, 296. — Bruges, 369. — Le Mont Etna, 388. — Le Gange, 414.

Curiosités naturelles, Géologie.

Les Catacombes de Paris, 10. — La Grotte du Chien et la Grotte de Caprée, 71. — Les Trombes, 117.

Variétés.

Secours à donner aux noyés, 23. — Respect des Anglais pour la loi, 32. — Bandits hindous, 64. — Jardins suspendus en Irlande, 72. — Les Jardins chinois, 112. — Les Trombes, 117. — De l'Agriculture en Afrique, 152. — La Caverne du Tigre, 169. — De l'Alchimie, 182. — Des Cartes à jouer, 189. — De la Barbe, 191. — Un Festin chinois, 208. — Propriété absorbante du Charbon, 216. — Moyen de faire pousser des Fleurs en hiver, 216. — Combat d'un Aigle et d'une Belette, 239. — Le Montagnard et le Chevreuil, 246. — Un Camp de Nègres, 263. — La Rhinoplastique, 278. — Le Tabac, 350. — Exhumation des restes de Raphaël à Rome, 354. — Le Knout, 368. — Élévation comparative des plus hauts Edifices connus dans le monde, 376. — Histoire d'une livre de Coton, 384. — Combat d'un Hindou contre un Tigre, 392.



TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

Abricotier (l'), 190. — Adam (maître), 321. — Aérostats (les), 26. — Afrique (de l'Agriculture en), 152. — Afrique (découvertes dans l'intérieur de l'), 94. — Aigle (l'), 37. — Alchimie (de l'), 182. — Alger, 68. — Albatros (l'), 395. — Alhambra (l'), 219. — Amboise (le Château d'), 401. — Amérique du sud (excursion dans l'), 223. — Amphithéâtre d'Arles (l'), 357. — Anarchique (l'), 387. — Ange de mer (l'), 296. — Anglais (leur respect pour la loi), 32. — Apollinopolis (temple d'), 233. — Apologue persan, 400. — Appareils incombustibles, 128. — Aqueduc de Maintenon (l'), 209. — Aragon (tombeau des rois d'), 267. — Arioste, 176. — Armes de siège des anciens, 363.

B

Bailly, 407. — Bananier, (le), 243. — Barbe (de la), 191. — Barbe sur la Saône (l'île), 177. — Barbets (les Chiens), 236. — Bart (Jean), 14. — Bastille (la), 33. — Bateau à vapeur (le), 198. — Bell-rock (le phare de), 291. — Berlin (le Palais de), 124. — Berlin (la Salle de Concert de), 253. — Bernard (le Mont saint), 9. — Betterave (la), 7. — Biche (la), 273. — Boa (le), 146. — Boeuf (le), 156. — Bouc (le), 241. — Bourg-Theroulde à Rouen (hôtel du), 301. — Bourse de Paris (la), 251. — Bruges, 369. — Bruxelles (Place royale à), 188. — Buffle (le), 349. — Buffon, 151.

C

Cafier (le), 13. — Calais (le Siège de), 201. — Calao-Rhinocéros (le), 372. — Canard (le), 102. — Canton, 167. — Capo d'Istria, 183. — Caprée (la Grotte de), 71. — Caravanerail (le), 35. — Carpe (la), 237. — Cartes à jouer (des), 189. — Catacombes de Paris (les), 10. — Cathédrale d'Anvers (la), 153. — Cathédrale d'Orléans (la), 161. — Cathédrale de Reims (la), 97. — Cathédrale d'York (la), 337. — Caverne du Tigre (la), 169. — Cerf (le), 273. — Chaillot (la Pompe à Feu de), 182. — Chameau (le), 293. — Charbon (propriété absorbante du), 216. — Charles XII, 142. — Charrue Grangé (la), 311. — Chartreuse (la grande), 185. — Chateaubriand (M. de), 158. — Chateau Saint-Ange à Rome (le), 340. — Chatelet (le Grand), 121. — Chat sauvage (le), 194. — Chêne (le), 84. — Chèvre (la), 241. — Chien (la Grotte du), 71. — Chiens barbets (les), 236. — Childeric (règne de), 303. — Childeric (règne de), 255. — Childéric (règne de), 342. — Chine (jardins de la), 112. — Clodion (règne de), 224. — Clotaire 1^{er} (règne de), 319. — Clotaire II (règne de), 358. — Clovis (règne de), 270. — Cluny (hôtel de), 309. — Clusier (le), 371. — Colonne de la place Vendôme (la), 149. — Colysée à Rome (le), 313. — Combattant (le), 295. — Combat d'un Aigle et d'une Belette, 239. — Combat d'un Hindou contre un tigre, 292. — Côme (le Lac de), 116. — Conclusion, 416. — Condoma (le), 361. — Confucius (monument de), 412. — Coq (le), 3. — Corneille, 199. — Cortez (Fernand), 79. — Cotonier (le), 22. — Crocodile (le), 135. — Cromwell, 47.

D

Dagobert (règne de), 390. — Dattier (le), 35. — Denain (Monument de la bataille de), 187. — Dévouement d'Eustache de Saint Pierre, 201. — Dijon (hôtel des Ambassadeurs d'Angleterre à), 385. — Diligence à vapeur (une), 324. — Docks de Londres (les), 326. — Dôme de Milan (le), 113. — Dresde (hôtel des Finances à), 181. — Duc (le grand), 279.

LA MOSAÏQUE. — T. I.

E

Échecs (jeu des), 408. — Église de Brou à Bourg, 261. — Église de la Madeleine à Paris (ancienne), 131. — Église de la Madeleine à Paris (nouvelle), 257. — Église Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris, 277. — Église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, 289. — Église saint Paul, à Paris, 81. — Eider (l'), 162. — Éléphant (l'), 76. — Élévation comparative des plus hauts édifices connus, 376. — Entrevue du Camp du Drap d'Or, 297. — Epervier (l'), 211. — Erable (l'), 143. — Étna (le Mont), 388.

F

Fénélon, 39. — Festin chinois (un), 208. — Fête des Lampes chez les Kalmouks, 404. — Figuier (le), 154. — Fleurs (moyen de les faire pousser en hiver), 216. — Florence, 245. — Force à Paris (la petite), 93. — Franklin, 287. — Frédéric II, 62. — Fulgore (la), 255.

G

Gange (le), 414. — Gauchos (les), 223. — Girafe (la), 122. — Girolier (le), 227. — Goujon (la mort de Jean), 281. — Grangé (la Charrue), 311. — Gray (exécution de Jeanne), 249. — Gustave Adolphe (monument de), 212.

H

Hareng (le), 67. — Hélène (île de Sainte), 197. — Héron (le), 91. — Hindous (bandits), 64. — Hindoustan (une femme de l'), 410. — Hippocampe (l'), 31. — Histoire de France (article général), 24. — Histoire d'une livre de Cotton, 384. — Hogue (combat de La), 377. — Hôtel des Ambassadeurs d'Angleterre, à Dijon, 385. — Hôtel des Finances, à Dresde, 181. — Hôtel-de-Ville de Bruxelles, 137. — Hôtel du Lord maire de Londres, 366. — Humboldt (M. de), 119. — Hyène (la), 61.

I

Ibis sacré (l'), 346. — Ile Barbe sur la Saône, 177. — Indiens du Brésil (les), 409. — Indigotier (l'), 206. — Institut à Paris (palais de l'), 225. — Invalides (hôtel des), 25. — Irlande (jardins suspendus en), 72.

J

Jeanne de Naples, 345. — Jardins chinois, 112. — Jardins suspendus en Irlande, 72.

K

Kalmouks (fête des Lampes chez les), 404. — Knout (le), 368. — Kuttub-Minar (le), 351.

L

Lac de Côme (le), 116. — Lapin (le), 110. — Laponie (voyage en), 296. — Las Casas, 96. — Lasso (le), 223. — Laurier cannellier (le), 302. — Léaluse (Charles de), 372. — Léon X (règne de), 231. — Liou (le), 129. — Lithographie (la), 318. — Londres (les Docks de), 326. — Loup (le), 217. — Louvre (le Vieux), 57. — Lyre (la), 259.

M

Maïs (le), 70. — Maintenon (aqueduc de), 209. — Maison carrée à Nîmes (la), 194. — Maison de maître Adam à Nevers (la), 321. — Malte, 229. — Mancenillier (le), 322. — Mandvill (le), 332. — Marathon (bataille de), 305. — Marc, à Venise (place Saint-), 41. — Marchand de gâteaux chinois (le), 398. — Mariage du Dege avec la Mur, 393.

— Marionnettes chinoises (les), 383. — Massillon, 104. — Mastodonte (le grand), 316. — Mausolée d'une Sultane de l'Inde, 282. — Méduse (naufrage de la), 2. — Merlan (le), 115. — Mérovée (règne de), 239. — Milan (le), 179. — Missions étrangères, 15. — Mont Etna (le), 388. — Mont Saint-Michel (le), 53. — Montagnard et le Chevreuil (le), 246. — Montyon (M. de), 264. — Monument à Londres (le), 399.

N

Nantes (le château de), 381. — Nègres (un camp de), 263. — Newton, 125. — Niagara (chûte du), 17. — Noyer (le), 61. — Noyés (secours à donner aux), 23. — Notre-Dame de Paris, 1.

O

Olivier (l'), 75. — Oranger (l'), 45. — Orang-Outang (l'), 29. — Ours (l'), 44 et 86.

P

Pagode Chinoise (une), 101. — Palais de Berlin, 124. — Palais de Jeanne de Naples, 345. — Palais-de-Justice, à Paris, 65. — Panthéon, à Paris (le), 173. — Panthéon d'Agrippa (le), 353. — Papayer (le), 286. — Paradisier rouge (le), 339. — Paragrèles (les), 56. — Paul (saint Vincent de), 28. — Pharamond (règne de), 207. — Phares (les), 291. — Pierre-le-Grand, 82. — Pigeons (les), 58. — Pin (le), 51. — Poivrier (le), 167. — Pommes de terre (moyen de conserver les), 8. — Pont de Lianes, au Brésil, 409. — Pont du Diable, en Suisse, 173. — Pont Saint-Ange, à Rome, 340. — Porte Saint-Antoine, à Paris (la), 247. — Porte Saint-Martin, à Paris (ancienne), 315. — Porte Saint-Martin, à Paris (nouvelle), 43. — Procédé pour garantir les arbres fruitiers des insectes, 127. — Promérops (le), 355. — Poule (la), 3. — Poussin (la mort de), 329.

R

Raphaël (exhumation des restes de), 354. — Requin (le), 20. — Rhinocéros (le), 12. — Rhinoplastique (la), 278.

S

Sacre des Rois de France (le), 97. — Sagouier (le), 379. — Salpêtrière (hospice de la), 164. — Sanglier (le), 204. — Senéfelder, 318. — Sépulcre (le Saint), 19. — Serpent à Sonnettes (le), 307, et 403. — Sphinx à Tête de Mort (le), 265. — Staël (madame de), 334. — Sumatra, 178.

T

Tabac (le), 350. — Tadorne (le), 227. — Tatou encoubert (le), 301. — Temple-Bar, à Londres, 275. — Tell (chapelle de Guillaume), 141. — Tombouctou (voyage à), 214. — Temple de Tritchengour, 396. — Théâtre de Bordeaux, 135. — Tigre (le), 169. — Tilleul (le), 107. — Tombeau des rois d'Aragon, 267. — Tombeau de Virgile, 364. — Toucan Toco (le), 327. — Tour de Nesle, à Paris (la), 105. — Tour du Beffroi, à Bruges, 369. — Tour du Temple, à Paris (la), 73. — Tour Saint-Jacques, à Paris (la), 49. — Tridacne (la), 311. — Trombes (les), 117. — Truffe (la), 92.

V

Vaccine (la), 54. — Vache (la), 156. — Vanille aromatique (la), 331. — Vaucluse (la Fontaine de), 39. — Vautour (le), 82. — Venise, 41. — Vigne (la), 133. — Vipère à lunettes (la), 403. — Voilier porte glaive (le), 285. — Voltaire, 108.

W

Washington, 374.

FIN DU VOLUME.